Mémoires de Bassompierre (Betstein) — de 1599 à 1640



Journal de ma vie

d'après l'édition en 4 vol. du Mquis de Chantérac (1870)

Mémoires du maréchal de Bassompiere (de 1599 à 1640)

Texte établi par le marquis de Chantérac, Veuve Jules Renouard, libraire de la Société de l'histoire de France, 1870 (4 tomes, assemblés ici en un seul volume — graphie modernisée ©2025).

NOTICE établie par le Mquis de Chantérac

S'il est en général conseillé aux auteurs de ne parler d'eux-mêmes que le moins possible, cette recommandation doit être encore plus expresse pour le simple éditeur, dont le mérite consiste seulement à reproduire d'une manière fidèle l'œuvre d'autrui, et à la commenter avec discrétion et sobriété. Je ne dirai donc de moi que peu de chose, et en lieu où il sera permis de ne pas me lire. Uni par les liens les plus chers à la dernière héritière d'un nom qui va s'éteindre, j'ai entrepris de restituer l'œuvre historique, jusqu'ici défigurée, du personnage qui a rendu ce nom célèbre. Quelle garantie meilleure pourrais-je donner du soin religieux avec lequel j'ai accompli ce travail ?

Le journal de la vie du maréchal de Bassompierre parut pour la première fois en 1665, à Cologne, chez Pierre du Marteau, en deux volumes in-12, sous ce titre: *Mémoires du maréchal de Bassompierre, contenant l'histoire de sa vie et de ce qui s'est fait de plus remarquable à la cour de France pendant quelques années.* Une préface est en tête de l'ouvrage. Cette jolie édition, imprimée avec les caractères et les fleurons des Elsevier, et placée par Brunet parmi celles qui peuvent s'ajouter à leur collection, est remplie de fautes grossières, d'omissions et d'interversions qui altèrent le sens à chaque phrase ; les noms propres y sont défigurés de manière à devenir souvent méconnaissables ; tout annonce enfin qu'elle a été donnée sur une copie inexacte par un éditeur inintelligent. M. Paulin Paris me pardonnera si je décharge ici un innocent de l'accusation mal fondée qu'il fait peser sur lui lorsqu'il dit, dans les *Historiettes* de Tallemant des Réaux [1], que « les mémoires du maréchal de Bassompierre ont été donnés par les soins très-peu vigilants de Claude de Malleville, son secrétaire, membre de l'Académie française. » Ce poète, qui avait honoré sa muse par des vers où il déplorait les malheurs du maréchal et cherchait à fléchir la rigueur du cardinal de Richelieu, ne vivait plus depuis longtemps, et le libraire qui, en 1649, publiait ses œuvres après sa mort, disait au lecteur: « Les dernières années de sa vie ayant été données toutes entières à ce cher Maistre dont il avait si longtemps pleuré la captivité, il n'a pas eu le loisir de revoir soigneusement ses ouvrages. »

Une autre édition des *Mémoires* parut la même année à Cologne, chez Pierre du Marteau, en trois volumes petit in-12 : elle est beaucoup moins jolie que la précédente, qu'elle reproduit avec quelques fautes d'impression de plus, et la préface de moins. L'édition de Cologne, P. du Marteau, 1666 (à la sphère), 2 vol. in-12, est assez jolie, dit Brunet, et peut remplacer l'édition originale.

Enfin j'ai sous les yeux une édition de 1692, Cologne, P. du Marteau, 2 vol. petit in-12, où se trouve la préface, et où les *Mémoires* sont annoncés sur le titre comme « reveus et corrigés en cette nouvelle édition » ; une autre de 1692,

[1] Historiette de Bassompierre. Commentaire. (Troisième édition, t. III, p. 355.)

Amsterdam, chez André de Hoogenhuysen (à la sphère), avec privilège de Messieurs les États de la Hollande, 2 vol. petit in-12, édition revue et corrigée (toujours sur le titre), et reproduisant la préface ; une de 1703, Cologne, Jean Sambix le jeune, à la couronne d'or, 2 vol. in-12, sans préface ; une de 1721, Amsterdam, chez Henri Deroubec, 4 vol. in-12, sans préface, avec quelques figures ; et une de 1723, Amsterdam, aux dépens de la Compagnie, 4 petits vol. in-12, à la sphère, également sans préface.

C'est là que s'arrête la liste assez nombreuse des éditions anciennes, toutes publiées en pays étranger. Plus récemment, les Mémoires du maréchal de Bassompierre ont été donnés dans la collection Petitot et dans la collection Michaud. L'éditeur de la première de ces deux collections déclare qu'il a choisi pour texte l'édition de 1665, en la purgeant de quelques fautes. J'ignore quelles sont les erreurs qu'il a fait disparaître ; mais ce que je puis dire, c'est que les plus graves de celles qui déparent l'édition de 1665 et les suivantes, se trouvent fidèlement reproduites dans le texte de la collection Petitot. Quant à celui de la collection Michaud, il s'annonce simplement comme une répétition du précédent.

La conclusion à tirer de ce cour exposé bibliographique, c'est que, de toutes les éditions existantes, anciennes ou nouvelles, aucune n'est complètement satisfaisante, aucune même ne peut être considérée comme sérieuse. C'est donc avec raison que la Société de l'histoire de France a jugé utile de donner une édition exacte d'un ouvrage qui renferme des détails intéressants sur les règnes d'Henri IV et de Louis XIII. Le but était facile à atteindre : il s'agissait seulement de reproduire le manuscrit autographe de l'auteur. Il existe différentes copies de ce manuscrit ; je me bornerai à signaler celles qui me sont connues. En présence d'un pareil document, les copies n'auraient d'intérêt qu'autant qu'elles offriraient des variantes indiquant une modification voulue dans la pensée ou dans l'expression ; mais dans celles que j'ai eues sous les yeux et que j'ai examinées, les variantes sont simplement des fautes.

Les copies conservées à la Bibliothèque nationale sont :

1° Le manuscrit Fr. 17476-17477 (précédemment Saint-Germain français, no 1028), 2 vol. in-folio, reliés en vélin. Le premier volume porte en tête du premier feuillet le nom de Malleville, probablement écrit par lui-même, ce qui doit faire penser que ce manuscrit lui a appartenu, et qu'il a passé de ses mains dans la bibliothèque du chancelier Séguier, devenue depuis bibliothèque de Coislin, et de là dans la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

2° Le manuscrit portant les nos 4062-4063-4064-4065-4066 du Fonds français (précédemment 9186-9190), 5 vol. petit in-folio, reliés en maroquin rouge aux armes de Philippe de Béthune, comte de Selles, et appartenant à la collection dite Fonds de Béthune.

3° Les deux volumes portant les N^{os} 10315-10316 du Fonds français (précédemment Supplément français no 36841-2. Ces deux volumes in-folio sont reliés en maroquin rouge, aux armes d'Orléans en losange, surmontées de la couronne ducale ; il est probable qu'ils ont appartenu à Mlle de Montpensier.

La bibliothèque de l'Arsenal possède dans son Fonds de France, sous la désignation Fr. Histoire. 192, un volume in-folio, provenant du séminaire des Missions étrangères, et intitulé : *Copie des Mémoires de M. de Bassompier*. Il renferme seulement la matière du second volume du manuscrit original.

Enfin la bibliothèque de la ville de Meaux possède les 2e et 3e volumes d'une copie qui porte l'ex libris de l'abbaye de Saint-Faron de Meaux, après celui de Philippe Bergerat, prêtre. Ces deux volumes ont pour titre : *Memoires de Monsieur le maréchal de Bassompierre touchant ce qui s'est passé en France durant sa vie tant dans le cabinet que dans les armes*.

Je puis encore citer une copie que je n'ai pas vue, mais que l'obligeance de M. Gustave Masson m'a signalée et qu'il a décrite avec le plus grand détail. Ce manuscrit, qui se compose de trois volumes in-folio reliés en veau plein avec armes, appartient au British Museum, où il figure au catalogue sous l'indication Harleian library (fonds Harleien), nos 4586-4588. Il provient de la

bibliothèque du comte de Brienne, et fut acheté par le comte d'Oxford avec une quantité d'autres ouvrages précieux vers le commencement du siècle dernier [2].

Ces diverses copies présentent entre elles quelques différences ; mais toutes renferment un très-grand nombre de fautes grossières assez semblables à ces traits caractéristiques qui font reconnaître les membres d'une même famille et attestent leur commune origine : d'où on peut conclure qu'elles ont été faites les unes sur les autres, ou peut-être toutes sur l'une d'elles. Les mêmes fautes, les mêmes omissions se rencontrant dans l'édition de 1665, et par conséquent dans les suivantes, on doit supposer que cette édition a été donnée sur une de ces copies, ou sur une copie semblable, qui est peut-être restée hors de France. Je ferai connaître quelques-unes de ces fautes en la place où elles se trouvent ; mais je me garderai de les signaler toutes : ce serait augmenter le volume de l'ouvrage dans des proportions démesurées, et risquer de lasser inutilement la patience du lecteur. Il lui suffit de savoir que je lui donne un texte rigoureusement conforme au manuscrit original dont j'ai déjà parlé, et sur lequel il est temps de donner quelques détails.

Ce manuscrit existe à la Bibliothèque nationale sous les N^os^ 17478-17479 du Fonds français (précédemment Saint-Germain français, n° 1029), ces numéros faisant suite à ceux de la première copie que j'ai mentionnée. Il se compose de deux volumes in-folio couverts d'une reliure molle en vélin. Le premier volume renferme 424 feuillets et se termine au milieu d'une phrase qui se continue sur le premier feuillet du second volume. Ce premier feuillet porte le numéro 425, et la suite des numéros se continue jusqu'au chiffre 667, après lequel le texte s'achève sur 74 feuillets non numérotés [3]. Il est à remarquer que la phrase qui commence le second volume ne se trouve pas dans la plupart des copies, et qu'elle manque dans toutes les éditions imprimées. Les deux volumes sont en entier de la main du maréchal de Bassompierre, d'une bonne et lisible écriture, avec une orthographe relativement correcte, dont les incertitudes et les variations n'accusent point chez l'auteur un défaut d'instruction, et doivent être attribuées seulement à l'absence d'une législation fixe à cet égard. Les mots, qui aujourd'hui ne peuvent paraître que revêtus d'une livrée uniforme comme les soldats des modernes bataillons, se présentaient alors sous la plume de l'écrivain avec le costume bigarré des routiers de nos vieilles bandes, et les gens de lettres eux-mêmes usaient sur ce point de la liberté qui leur était laissée.

L'ouvrage, ainsi que son titre l'indique, est écrit sous la forme d'un journal : les dates sont rappelées à chaque page, en haut de la marge, par mois et par année, et chaque changement dans le cours d'une page est indiqué, également en marge, par une mention correspondante.

On sait que le maréchal de Bassompierre écrivit ses mémoires pendant les tristes loisirs de sa captivité : leur rédaction dura plusieurs années, ainsi qu'on peut le voir par quelques circonstances de son récit que je signalerai en leur lieu ; mais le manuscrit dont je m'occupe est une mise au net qui paraît avoir été faite par lui d'une seule haleine, et sur laquelle on ne remarque qu'un très-petit nombre de corrections, et quelques additions parfois marginales, parfois interlinéaires.

---

[2] Le catalogue des livres de l'abbé de Rothelin, imprimé pour sa vente en 1746, annonçait, sous le n° 3752, un manuscrit en trois volumes in-folio contenant les *Mémoires de François maréchal de Bassompierre depuis* 1598 *jusqu'en* 1631. Ce manuscrit s'arrêtait, à ce qu'il paraît, au moment de l'emprisonnement du maréchal. Il fut vendu au prix modique de 5 l.

[3] Chaque volume porte sur le premier feuillet un numéro écrit à la main (1547 et 1548), et un *ex libris* imprimé en ces termes : Ex bibliotheca Mss. Coisliniana, olim Segueriana, quam Illus. Henricus du Cambout, Dux de Coislin, Par Franciæ, Episcopus Metensis etc. Monasterio S. Germani à Pratis legavit an. MDCCXXXII.

La première question à résoudre, en commençant la reproduction du texte de ces mémoires, était celle de l'orthographe qu'il convenait d'adopter. En présence du manuscrit autographe d'un auteur du commencement du XVIIe siècle, il m'a semblé qu'il n'y avait point à hésiter. Le style des écrivains de cette époque de transition entre la langue de Montaigne et de Brantôme et celle de Balzac ou de Mme de Sévigné a encore un caractère avec lequel s'accorderait mal l'orthographe moderne. Adapter cette orthographe à la phrase du maréchal de Bassompierre, ce serait la défigurer et la priver de ce qu'elle peut avoir de charme : autant vaudrait, dans le beau portrait de Van-Dyck [4], le dépouiller du pourpoint de velours noir à crevés et de la collerette empesée, pour le revêtir de l'ajustement de nos jours. Dans la copie que j'ai écrite moi-même sur le manuscrit, j'ai donc conservé l'orthographe de l'auteur, toutefois avec quelques légères modifications déterminées par cette considération qu'il s'agissait ici principalement d'une œuvre historique dont il importait de rendre la lecture claire et suffisament facile. Ainsi j'ai fait disparaître la confusion entre l'adjectif démonstratif et l'adjectif possessif, lorsque cette confusion rendait le sens douteux, ce qui arrive dans la plupart des cas ; j'ai adopté pour les noms propres une orthographe uniforme, qui permettra au lecteur de n'avoir pas à se demander, chaque fois que ces noms reparaîtront sous ses yeux, quel est le personnage ou quel est le lieu auquel ils se rapportent. Sauf ces exceptions et quelques autres qui m'ont paru nécessaires, je le répète, j'ai reproduit le texte tel qu'il était, et j'ai même pris soin d'écrire exactement comme l'auteur certains mots, certains temps de verbes qui paraissent chez lui affecter une forme particulière.

Comme l'usage des manchettes n'est pas habituel dans les publications de la Société, j'ai reproduit dans le titre courant l'ordre de dates marginales adopté par l'auteur. Cette disposition était nécessaire pour conserver à l'ouvrage sa physionomie de journal et pour mettre en leur place exacte des faits souvent très-détaillés.

Parfois il arrive que les additions marginales ou interlinéaires interrompent le sens, et même la phrase ; dans ces cas je les ai placées en note avec cette mention : Addition de l'auteur.

Enfin j'ai ajouté à l'ouvrage un sommaire divisé par années, une table alphabétique des noms de lieux et de personnes qui se rencontrent dans les Mémoires, et des notes placées le plus ordinairement au bas des pages, mais renvoyées à l'appendice lorsque leur étendue était trop considérable.

Dans ces conditions, j'espère, sous les auspices de la Société de l'histoire de France, et avec l'aide amicale de mon commissaire responsable, être arrivé à donner une édition des Mémoires du maréchal de Bassompierre qui ne laissera rien à désirer sous le rapport de l'exactitude, et qui pourra être considérée à la fois comme une première édition et comme une édition définitive. Parmi celles qui l'ont précédée, l'édition de 1665 restera comme un des livres de la collection des Elseviers ; elle pourra même être payée fort cher par les bibliophiles, si elle ne porte pas au front le stigmate de *Jouxte la copie imprimée* qui flétrit la réimpression de même date, si elle sort des mains d'un amateur illustre avec une belle reliure, ou si, par un coup de fortune, l'exemplaire est non rogné ; mais cette édition, même recherchée, sera destinée seulement à figurer sur les rayons de l'armoire favorite : pour la lecture et pour le travail, si l'on ne veut être arrêté à chaque pas par un non-sens ou par une inextricable confusion de noms ou de choses, on ne pourra se servir que de celle dont la Société m'a confié la publication.

[4] Ce portrait, conservé dans la famille de Bassompierre, a figuré à l'exposition d'Alsace-Lorraine en 1874.

Biographie

La biographie du maréchal de Bassompierre a été faite par lui dans ses mémoires : quelques pages suffiront pour la résumer, et pour l'achever depuis l'époque où s'arrête son récit jusqu'à sa mort.

Français de Bassompierre naquit au château d'Harouel en Lorraine, le 12 avril 1579. Sa famille était illustre : elle descendait des comtes de Ravenstein, dont elle portait les armes pleines, d'argent à trois chevrons de gueules, et fut reconnue par l'empereur Ferdinand III comme une branche cadette de l'ancienne maison de Clèves. Ses ancêtres avaient servi les ducs de Bourgogne, puis les ducs de Lorraine : un d'eux avait combattu pour René II à la bataille de Nancy. Depuis ce temps, les barons de Betstein ou de Bassompierre occupaient les plus hautes charges à la cour de Lorraine. Les guerres de religion leur fournirent l'occasion de prendre du service en France : les oncles et le père du maréchal amenèrent au roi des régiments de reîtres et de lansquenets ; son père se maria en France avec une nièce du maréchal de Brissac, Louise le Picart de Radeval ; de grands domaines, situés en Normandie, lui furent engagés pour le payer de ses services militaires. Ami du duc de Guise, engagé dans la Ligue, le baron de Betstein combattit contre Henri IV à Arques, et dut ensuite se retirer en Lorraine : mais après que la paix, négociée par lui, eut été conclue entre le roi et le duc de Lorraine, quand le roi fut en possession incontestée de sa couronne, la mère de Bassompierre, française de naissance, devenue veuve et tutrice de ses enfants, voulut présenter ses fils à la cour de France. C'était en 1598 : ils avaient alors achevé leur éducation et visité les cours de Bavière et de Florence, l'Allemagne et l'Italie. En France ils retrouvaient, parmi les princes et les grands seigneurs, des amis de leur père qui les accueillaient et les entouraient à la cour. Aussi doit-on regarder comme peu vraisemblable l'histoire que raconte Tallemant des Réaux (t. III, p. 333) d'une mystification pratiquée par Sygongne sur François de Bassompierre. Bientôt le roi se prit d'une vive amitié pour le jeune courtisan, et dès lors commença pour ce dernier cette vie d'aventures galantes et de folies de jeunesse qu'il faut lui laisser raconter à lui-même, et à laquelle la campagne de Savoie, en 1600, et la campagne de Hongrie, en 1603, firent une courte diversion. Parmi ses nombreuses passions, il y en eut une qui le rapprocha encore du roi : il aima Charlotte-Marie de Balsac, sœur de la marquise de Verneuil ; dans ce commerce troublé, sa destinée eut quelque ressemblance avec celle d'Henri IV : comme lui il eut des brouilles et des raccommodements, comme lui il fut poursuivi par une promesse de mariage : les deux sœurs, poussées par leur mère, avaient la passion de se faire épouser ; un long procès, qui lui causa beaucoup de tourments, se termina seulement en 1615 par un jugement définitif qui le délivra de cette obsession.

Cependant, au milieu de ces folies, la perspective d'un brillant établissement se présenta au jeune seigneur : le connétable de Montmorency conçut la pensée de lui faire épouser sa fille et lui en fit lui-même la proposition. Il faut lire dans les Mémoires le récit de cet intéressant épisode : quelle dignité dans l'offre de ce grand seigneur, âgé, comblé d'honneurs, qui veut donner sa fille à un jeune homme digne d'elle par sa naissance, mais encore inconnu et n'ayant pas fait fortune ; et quelle noble simplicité dans la modestie et dans la reconnaissance du jeune homme qui sent le prix de l'honneur qu'il reçoit, mais qui en même temps ne s'en juge pas indigne ! Le mariage allait donc s'accomplir, lorsque le roi intervint : le tendre monarque avait vu Mlle de Montmorency, et il avait conçu pour elle une folle passion ; il aimait mieux laisser tomber la menace d'une infortune conjugale sur son parent que sur son ami, et il priait Bassompierre de renoncer en faveur du prince de

Condé à la perspective de cette belle alliance. Bassompierre déféra au désir du roi, non sans regret, car il aimait Mlle de Montmorency, toutefois « d'un amour réglé de mariage », ce qui lui permit de se consoler avec d'autres amours que ne tempérait pas la même règle.

Le roi, comme pour dédommager Bassompierre, lui confia bientôt une mission secrète et importante : il le chargea de faire au duc de Lorraine des ouvertures relatives à un projet de mariage entre sa fille et le dauphin de France. Le jeune ambassadeur, moitié Français et moitié Lorrain, sut se placer à tous les points de vue et présenter au duc tous les arguments qui pouvaient le décider. Le caractère irrésolu de ce prince l'empêcha de donner une réponse positive. Que de maux eussent été épargnés à la Lorraine, si sa réunion à la France se fût accomplie par cette voie pacifique, au lieu d'être achetée par de longues guerres ! Mais les grandes pensées d'Henri IV ne devaient pas voir leur accomplissement, et après le coup fatal qui l'enleva à la France, le souci des intérêts généraux fit place aux intrigues et aux ambitions personnelles : les protestants, ne se sentant plus ni suffisament contenus ni suffisament protégés, commencèrent à remuer, et tout annonça que la guerre civile éclaterait bientôt sur la France. Une première prise d'armes des princes et des grands en 1614 fut pour Bassompierre l'occasion d'une haute promotion : il obtint les provisions de la charge de colonel général des Suisses, rachetée par lui au duc de Rohan. Un second soulèvement, en 1615, donna lieu à une campagne à laquelle il prit part, mais qui fut conduite avec une grande mollesse : les généraux du roi semblaient craindre de poursuivre trop vivement leurs adversaires et de remporter sur eux un avantage décisif. Bassompierre restait fidèle à la reine-mère, l'aidait à faire arrêter le prince de Condé, et repartait en 1617 pour aller combattre les princes révoltés. Mais bientôt la mort du maréchal d'Ancre venait changer la face des choses, et Bassompierre faisait ce qu'il avait loyalement annoncé à la reine lorsqu'il lui disait :

« *Si le roi s'en était un de ces jours allé à Saint-Germain et qu'il eut mandé à M. d'Epernon et à moi de l'y venir trouver, et qu'ensuite il nous eut dit que nous n'eussions plus à vous reconnaître, nous sommes vos très obligés serviteurs, mais nous ne pourrions faire autre chose que de venir prendre congé de vous et vous supplier très humblement de nous excuser si nous ne vous avions aussi bien servie pendant votre administration de l'état comme nous y étions obligés.* »

À la fin de 1619 il fut fait chevalier des ordres, et en 1620 il rassembla activement une armée pour combattre les mécontents groupés autour de la reine-mère, et conduisit cette armée aux Ponts-de-Cé où se termina encore un soulèvement sans consistance et sans racines.

Mais déjà le duc de Luynes sentait que sa faveur pouvait courir quelque danger : il crut voir un rival dans Bassompierre et lui fit accepter l'exil honorable d'une ambassade en Espagne. Là, Bassompierre négocia les affaires de la Valteline et des Grisons et fit le traité de Madrid, qui ne devait guère être exécuté. Revenu en France dans le cours de l'année 1621, il prit part à la guerre engagée contre les protestants, guerre sérieuse cette fois, et joua, comme maréchal de camp, un rôle actif dans le siège de Montauban, terminé par un échec pour l'armée royale.

Confident involontaire des chagrins du roi et de son irritation contre le connétable de Luynes, Bassompierre vit sans regret comme sans joie la mort de ce favori en décadence, mais il ne chercha point à le remplacer dans l'esprit du roi, et repoussa même les ouvertures qui lui furent faites à ce sujet par des personnages intéressés à le pousser au poste resté vacant ; il se contenta, pendant la campagne importante de 1622, de servir bravement à l'affaire de l'île de Rié et aux sièges de

Royan, de Négrepelisse, de Saint-Antonin, de Lunel, de Montpellier. Tallemant des Réaux, peu bienveillant en général pour Bassompierre, lui rend cependant justice en cette occasion, et dit qu'aux Sables-d'Olonne « il paya de sa personne et monstra le chemin aux autres : car il se mit dans l'eau jusqu'au cou. » Le roi qui, au commencement de cette campagne, lui avait donné la charge de premier maréchal de camp, le fit maréchal de France, aux applaudissements de l'armée, le 12 octobre 1622. Quelques jours à peine après que Bassompierre a reçu du roi le bâton de maréchal, Richelieu vient à son tour recevoir le bonnet de cardinal : ainsi ces deux fortunes ennemies, dont l'une doit renverser l'autre, arrivent presque au même moment à leur point culminant. La conformité absolue de leurs armes offre encore un rapprochement assez bizarre.

Le nouveau maréchal avait alors de l'influence dans les conseils du roi : il parvint à faire nommer Caumartin garde des sceaux et à retarder la chute de Schomberg, surintendant des finances. Le marquis de la Vieuville, pendant la courte durée de sa puissance, chercha vainement à le perdre, et ne réussit même pas à lui aliéner l'esprit du roi. En 1625, le maréchal de Bassompierre fut envoyé comme ambassadeur extraordinaire en Suisse, où son influence personnelle était nécessaire pour contrebalancer les influences allemande et espagnole, et resserrer les liens de l'alliance avec la Confédération. En 1626, il fut ambassadeur en Angleterre pour négocier le rétablissement des ecclésiastiques et des serviteurs français auprès de la reine. En 1627 et en 1628, il eut un grand commandement au siège de la Rochelle, dont il a laissé dans ses mémoires un récit malheureusement plus rempli de faits personnels sans importance que de détails militaires.

Après la chute de ce boulevard des protestants, le cardinal de Richelieu tourna ses vues plus librement du côté de la politique étrangère, et l'année 1629 commençait à peine que déjà le roi repartait, mais cette fois pour l'Italie. Au passage du défilé de Suse, le maréchal de Bassompierre ajoutait un fleuron à sa couronne de gloire militaire, puis il revenait prendre part au siège de Privas et à la dernière campagne du Languedoc, qui se termina par la pacification définitive de cette contrée depuis longtemps agitée par les guerres religieuses. Quelques semaines s'étaient à peine écoulées, et déjà les affaires d'Italie ramenaient les armes du roi dans ce pays : le maréchal, au commencement de 1630, était de nouveau ambassadeur en Suisse, où il faisait une levée, puis il allait prendre la part principale dans la rapide conquête de la Savoie.

Ce fut là que se termina la vie active de Bassompierre : bientôt survint la maladie du roi, pendant laquelle s'accumulèrent les griefs du cardinal contre ses ennemis ; le maréchal fut placé sur cette liste fatale, et soit qu'il eût refusé à Richelieu de mettre les Suisses à sa disposition en cas de mort du roi, soit que, dans le conseil des ennemis du cardinal, il eût, comme on le dit, opiné pour son emprisonnement, soit enfin que sa qualité de Lorrain et d'ami des Guise et de la reine-mère fût suffisante pour le rendre suspect, sa perte dut être dès lors résolue. Après la journée des Dupes, pendant laquelle le maréchal fut, s'il faut en croire ses protestations, d'une ignorance peut-être un peu affectée, l'orage qui grondait sur les têtes les plus illustres tomba successivement sur chacune d'elles. Bassompierre alla hardiment au-devant du danger, et vint trouver le roi à Senlis après avoir brûlé « plus de six mille lettres d'amour », parmi lesquelles se trouvaient peut-être quelques papiers politiques. Il fut arrêté le 25 février 1631, et commença cette longue captivité qui ne devait se terminer qu'après la mort du cardinal. Un chagrin plus amer allait encore se joindre au chagrin de son emprisonnement : la princesse de Conti, cette femme aimable et spirituelle avec laquelle l'unissait un mariage

secret, venait d'être éloignée de la cour ; deux mois après, elle mourait au château d'Eu, succombant à la douleur de la séparation : le poète Malleville l'atteste dans l'élégie qui commence par ces vers :

Quand Armide eut appris qu'un funeste séjour
Lui retenoit l'objet qui causoit son amour,
Et que le beau Daphnis, la gloire des fidèles,
Perdoit la liberté qu'il ostoit aux plus belles,
Elle accusa les Dieux d'un si prompt changement
Et d'un si rude coup eut tant de sentiment,
Que dessus un papier tout moite de ses larmes
Elle imprima soudain ses mortelles alarmes,
Dêchargea sa colère, et de sang et de pleurs
Fit ce mourant tableau de ses vives douleurs :
Daphnis, le seul objet qui reste en ma mémoire,
Mon désir, mon espoir, ma richesse et ma gloire,
Si ce triste discours qui confirma ma foi
Peut forcer les prisons et passer jusqu'à toy,
Entends ce que l'amour m'oblige de te dire,
Et de quelques soupirs honore mon martyre.

Enfermé dans la Bastille, Bassompierre ne fit pas entendre une plainte : il chercha plutôt, par ses paroles et par ses actes, à fléchir la rigueur du tout-puissant ministre. Ainsi, quand il se décida à vendre sa charge, il insista pour qu'elle tombât entre les mains d'un parent de Richelieu ; il protesta vivement lorsqu'il pensa qu'on pouvait le ranger parmi les mécontents ou parmi les adversaires du cardinal ; il prêta sa maison de Chaillot à ce dernier toutes les fois qu'elle lui fut demandée ; enfin, ce qui l'honore davantage, lorsqu'en 1636 la France fut envahie, il s'offrit noblement à servir comme un loyal soldat. Tout fut inutile. Les personnages les plus considérables sollicitèrent sa liberté ; les poètes s'intéressèrent à son sort, et leurs vers, s'ils sont moins connus de la postérité que les vers du fabuliste aux Nymples de Vaux, n'attestèrent pas moins la reconnaissance courageuse de ceux pour lesquels le maréchal avait sans doute été un Mécène.

Le poète Maynard s'attira la défaveur du cardinal de Richelieu par sa fidélité au maréchal de Bassompierre et au comte de Cramail.

Malleville adressa à Richelieu une élégie dans laquelle il demandait la liberté du maréchal, et, par un artifice poétique, se plaignait de ne pouvoir louer convenablement le cardinal pendant que son maître et son protecteur languissait en prison. Bassompierre, disait-il,

Bassompierre est captif, et durant sa disgrace
J'aurois tort d'aspirer aux faveurs du Parnasse.
Aussi-tôt qu'il fut pris, mon cœur le fut d'ennuy,
Et ma langue liée à même heure que lui.
Si parfois ta vertu sollicite ma plume,
Sa douleur attiédit le beau feu qui m'allume,
Et mon bras, partageant ses chaisnes et ses fers,
N'à plus de mouvement pour écrire des vers.

Et il commençait ainsi le récit des hauts faits de son héros :

Tu sais que Bassompierre, aussi vaillant qu'un Dieu,
A fait des actions dignes d'un autre lieu,
Et que ses qualitez qui n'ont point eu d'exemples
Au lieu d'une prison mériteroient des temples.

Tu sais qu'en le tirant de la captivité
À tous les gens d'honneur tu rends la liberté,
Que chacun le désire, et que sa délivrance
Est un des biens publics que tu dois à la France.

Cependant, pour tromper l'ennui de la captivité, on cherchait à la Bastille à se donner quelques divertissements, et Bassompierre, toujours galant malgré son âge, eut, dit-on, une liaison avec Mme de Gravelle, prisonnière comme lui. On y conspirait même, et il eut l'honneur de mériter la défiance du jeune abbé de Retz, qui venait préluder à sa vie d'intrigue par des complots noués avec le comte de Cramail, mais soigneusement cachés au maréchal, que l'on trouvait « trop causeur. »

Enfin Richelieu mourait le 4 décembre 1642, et bientôt le maréchal de Bassompierre pouvait inscrire ces vers dans son *Repertoire* :

Enfin sur l'arriere saison
La fortune d'Armand s'accorde avec la mienne :
France je sors de ma prison [5]
Quand son âme sort de la sienne.
Regarde si c'est justement
Qu'il m'a tenu douze ans dedans cette misere
Puis qu'un si subit changement
Me rend ma liberté première.

Ce ne fut cependant pas sans peine que les illustres prisonniers de la Bastille parvinrent à en sortir. Mazarin et Chavigny demandaient leur mise en liberté ; Sublet de Noyers s'y opposait. L'ordre d'élargissement fut donné seulement le 18 janvier 1643, et comme les captifs délivrés n'étaient pas encore autorisés à revenir à la cour, le maréchal refusait de sortir de sa prison : ses amis le décidèrent à en prendre son parti, et il se retira, suivant l'ordre du roi, au château de Tillières.

Henri Arnauld, abbé de Saint-Nicolas d'Angers, dans un journal adressé à la présidente Barillon (Manuscrits de la Bibliothèque nationale, Fr. 3778), racontait ainsi les péripéties de cette délivrance, que l'invisible influence de Richelieu semblait encore entraver :

« Du 4 janvier 1643... On fait esperer aux deux marechaux qui sont dans la Bastille qu'ils ne passeront pas ce mois. »

« Du 7 janvier... Les prisonniers de la Bastille sont dans de grandes espérances d'une prochaine liberté. »

« Du 11 janvier... Je ne vois pas que les espérances que l'on donne à ces messieurs de la Bastille aient un fondement trop assuré. Je souhaitte extrememement me tromper dans le jugement que j'en fais. »

« Du 18 janvier... Depuis ma lettre écripte je suis allé à la Bastille, où M. de Romefort est venu de la part de M. de Chavigny dire à Mrs de Bassompierre, de Vitry et de Cramail que le roi leur donnoit leur liberté, mais à condition que le premier ira à Tillieres chez M. son beau-frère, M. de Vitry à Châteauvilain et M. de Cramail en l'une de ses maisons. Ces deux derniers ont reçu cella avec joie ; mais M. de Bassompierre est jusques icy très résolu à ne vouloir point sortir soubz cette condition là, et à choisir de demeurer plustôt dans la Bastille, et tous ses amis et serviteurs ne peuvent rien gagner sur lui pour cela. C'est demain qu'ils doivent sortir : peut-être cy et là changera-t-il d'avis. »

« Ce mercredi 21 janvier 1643. Lundi Mrs de Bassompierre, de Vitry et le comte de Cramail sortirent de la Bastille, ces deux derniers avec une joie extrême, et pour

[5] Anagramme de : *François de Bassompierre*, en changeant *b* en *n*.

ce qui est du premier, ses parents et ses amis eurent toutes les peines imaginables à lui persuader d'accepter sa liberté à condition d'aller à Tillieres, et je creus cent fois qu'il n'en ferait rien : j'y fus depuis 10 heures du matin jusqu'à 9 heures du soir qu'ils sortirent... Ils ont trois ou quatre jours pour demeurer icy : ils ont vu tous Mrs les ministres. C'est non sans quelque espérance que M. le maréchal de Bassompierre ne demeurera pas longtemps où il va. »

« Du 25 janvier... Ces trois personnes sorties de la Bastille eurent défense de voir Monsieur. Ils sont partis. Le marquis de Saint-Luc porta au roi une lettre de remerciement de M. le marechal de Bassompierre. Le roi après l'avoir leue deux fois dit : Je ne veux point que l'on capitule avec moi, et le marechal de Bassompierre est un des premiers qui m'a dit que je ne le devois pas faire ; s'il ne se fut résolu d'aller à Tillieres, je l'aurois laissé dans la Bastille où il se fut nourry à ses dépens. Je gagne par leur sortie quarante-cinq mille livres par an. Oui, sire, répondit Saint-Luc, et cent mille benedictions [6]. »

« Mardi 28 janvier... M. le marechal de Bassompierre est parti ce matin de Chaliot pour être demain à Tillieres. »

« Du 11 mars... M. le maréchal de Bassompierre s'ennuye de telle sorte à Tillieres qu'il tesmoigne se repentir d'être sorty de la Bastille et d'avoir suivy en cela le conseil de ses amis. »

Quelques mois après, et bien peu de temps avant sa mort, Louis XIII autorisa le comte de Cramail et les maréchaux de Vitry et de Bassompierre à reparaître à la cour.

Douze ans s'étaient écoulés depuis que Bassompierre était entré à la Bastille ; pendant ce long espace de temps bien des choses avaient changé : la régence d'Anne d'Autriche inaugurait maintenant une cour nouvelle. Bassompierre, avec ses anciennes habitudes de magnificence et de galanterie, y parut un peu vieilli : toutefois, dans l'opinion de Mme de Motteville, « les restes du maréchal de Bassompierre valaient mieux que la jeunesse de quelques uns des plus polis de ce temps là. » Ces jeunes gens formèrent la cabale des Importants dont le règne éphémère se termina par l'emprisonnement du duc de Beaufort. À cette cabale appartenait le marquis de la Châtre, qui avait eu la charge de colonel général des Suisses après M. de Coislin, successeur du maréchal de Bassompierre. Il fut obligé de s'en défaire, et le maréchal en reprit possession, à condition de payer à M. de la Châtre la somme de 400,000 livres qu'il avait reçue de M. de Coislin. Sa démission était considérée comme nulle, et la charge comme n'ayant pas été vacante [7]. Le marquis de la Châtre, dans ses mémoires, se plaint à cette occasion du maréchal de Bassompierre et de M. de Brienne : ce dernier lui fit une réponse que l'on trouve dans un Recueil de diverses pièces, imprimé à Cologne, MDCLXIV.

Le maréchal ne jouit pas longtemps de ce retour de faveur. Le 12 octobre 1646, ses gens le trouvaient mort dans son lit à Provins, où il s'était arrêté en revenant d'une maison de M. Bouthillier, ancien surintendant des finances, « cette mort subite, dit la Gazette de France, ayant d'autant plus étonné les assistants que ce seigneur avait acquis dès sa jeunesse l'affection d'un chacun. » On eut même quelque soupçon d'empoisonnement, comme on le voit par un récit que le curé de

---

[6] Le roi écrivit ce même jour à Bassompierre une lettre favorable, au sujet de laquelle le maréchal adressa ses remerciements à Chavigny, la considérant comme « un pur ouvrage de sa bonté. »

[7] On trouve dans l'*Inventaire fait après le deceds de M^r^ le maréchal de Bassompierre* la cote suivante : « Item les lettres de rétablissement dud^t^ sgr maréchal en la charge de colonel général des Suisses en datte du 15^e^ octobre 1643. Signé : Louis, et sur le reply : par le Roi, la Reine regente sa mère presente, Le Tellier, et scellées du grand scel de cire jaune, inventorié au dos 42. »

Chaillot avait inséré dans un registre des décès, aujourd'hui brûlé, mais heureusement dépouillé par M. Cocheris avant les tristes événements de 1871 : « Son corps a été ouvert, écrit le curé : on a eu quelque mauvais soupçon de sa mort, comme d'ordinaire on soupçonne mal de la mort des grands, principalement quand ils meurent de la sorte [8]. » Le corps avait été rapporté dans un carrosse au château de Chaillot : les intestins, la langue et la cervelle furent enterrés dans l'église de la paroisse devant le grand autel ; le cœur et le reste du corps furent remis par le curé aux minimes de Migeon dont le couvent était attenant au château, et déposés dans une chapelle à gauche du grand autel, dans le chœur de leur église. Le duc de Chevreuse, « et autres seigneurs et dames de grande qualité, avec grand nombre de bourgeois et habitants de Chaliot, » assistèrent à la cérémonie funèbre.

Le maréchal de Bassompierre laissait deux fils. L'un était né de Charlotte-Marie d'Entragues : il s'appelait Louis de Bassompierre ; du vivant de son père il était entré dans l'état ecclésiastique. Il est parlé de lui à l'Appendice, XV, p. 399-400. Ajoutons à ce qui est dit à son sujet que madame de Sévigné fait son éloge dans ses lettres. Le 1er juillet 1676 elle écrivait : « *Hélas ! à propos de dormir, le pauvre Monsieur de Saintes s'est endormi cette nuit au Seigneur d'un sommeil éternel. Il a été vingt-cinq jours malade, saigné treize fois, et hier matin il étoit sans fièvre, et se croyoit entièrement hors d'affaire. Il causa une heure avec l'abbé Têtu (ces sortes de mieux sont quasi toujours traîtres), et tout d'un coup il est retombé dans l'agonie, et enfin nous l'avons perdu. Comme il étoit extrêmement aimable, il est extrêmement regretté*. » Et le 31 juillet 1676 : « *Monsieur d'Alby est mort ; il laisse des trésors au duc du Lude : Hélas ! comme notre pauvre Monsieur de Saintes a disposé saintement de son bien au prix de cet avare !* »

« Ce digne prélat, disait la Gazette du 4 juillet, a laissé ses amis sensiblement affligés, les pauvres de son diocèse dans la dernière désolation, et tous ceux qui le connaissoient édifiés des actions exemplaires de sa vie, et de sa résignation chrétienne à la mort. »

L'autre fils du maréchal était ce François de la Tour, né de son union secrète avec la princesse de Conti, union que les contemporains ont regardée comme certaine, mais qu'il n'a nulle part indiquée dans ses mémoires. Très-discret en général sur le nom des femmes auprès desquelles il a eu des succès, comme s'il voulait changer en vérité ce vers des Contreveritez de la cour :

Que Bassompierre fait l'amour sans dire mot,

il garde sur ses rapports avec la princesse une discrète réserve, et son émotion contenue lorsqu'il annonce sa mort est le seul indice de ses sentiments pour elle. Le nom de cette femme illustre revient cependant sous sa plume dans un de ses Discours académiques, où il dit :

« *De là quelques autheurs peut-être trop passionnez pour l'intérêt de leur sexe ont tiré cette conjecture que les femmes estoient moins judicieuses que les hommes, pour être d'une constitution plus humide ; mais n'y eut-il que cette illustre princesse dont la maison de Lorraine par descendance, et celle de Bourbon par alliance, est honnorée, n'avons-nous pas très ample sujet de condamner l'erreur de cette consequence et d'advouer plus tôt que leur complexion molle et délicate ne peut produire que des esprits espurez et subtils, et ensuite le temperament veritable pour la beauté de l'esprit, la delicatesse des pensées et la clarté du jugement. Aussi bien loing d'adherer à une opinion si contraire à mon sentiment je crois que le prix*

[8] *Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris*, par l'abbé Lebeuf, nouvelle édition, annotée et continuée par Hip. Cocheris, t. IV, p. 313-314.

des meilleures choses et le dernier ornement des plus beaux ouvrages, voir mêmes la reputation d'un honnête homme dépend de leur estime, et quelque amour que nous ayons naturellement pour nos œuvres, je commencerai seulement d'être satisfaict de celle cy quand j'aurai reconnu qu'elles ne la jugent pas tout à faict indigne de leur approbation. »

François de la Tour fut blessé le 10 août 1648, à la prise de Vietri dans le royaume de Naples, et mourut probablement de sa blessure. C'est sans doute de lui que parle la Gazette de France, lorsqu'elle annonce, à la date du 27 janvier 1648, que le sieur de Bassompierre, capitaine de vaisseau, s'est distingué dans les combats donnés entre l'armée du roi commandée par le duc de Richelieu, et celle d'Espagne aux ordres de don Juan d'Autriche, dans le golfe de Naples. On peut lire quelques détails sur lui au tome IV, Appendice, XIX, p. 362-364.

Des trois neveux de Bassompierre, l'aîné, Anne-François, marquis de Bassompierre, fut tué en duel en mai 1646, sans avoir été marié (P. Anselme, t. VII, p. 468). Le second, Charles, baron de Dommartin, épousa Henriette d'Haraucourt : sa postérité masculine a continué seulement jusqu'à la seconde génération. Le troisième, Gaston-Jean-Baptiste, marquis de Baudricourt et de Bassompierre, a laissé une descendance, attachée successivement au service de la Lorraine et de la France : Charles-Jean-Stanislas-Français, marquis de Bassompierre, mort en 1837, a été le dernier représentant mâle de cette lignée. Les familles qui peuvent aujourd'hui porter le nom de Bassompierre ne se rattachent par aucun lien à la maison de Betstein.

Le maréchal de Bassompierre laissa une succession obérée, dont la liquidation fut d'une longueur sans exemple. À son inventaire, commencé en l'hôtel où il demeurait, rue Neuve-des-Petits-Champs, le 15 octobre 1646, et continué jusqu'en janvier 1647, ses neveux se portèrent d'abord comme héritiers et en même temps comme créanciers. Au cours de l'inventaire un jugement déclara le futur évêque de Saintes seul héritier bénéficiaire du maréchal. Ce prélat mourut sans avoir rien recueilli de la succession. La baronnie de Bassompierre et le marquisat d'Harouel furent soumis à des adjudications que compliquèrent les changements de domination subis par la Lorraine. Des procédures et des arrêts nombreux intervinrent pendant toute la durée du siècle et la première moitié du siècle suivant. En déposant des conclusions longuement motivées, l'avocat général de Montureux adressait à la cour de Nancy les paroles suivantes :

« *Si le maréchal de Bassompierre s'étoit contenté d'immortaliser son nom par ses glorieux exploits dans la guerre, par ses sages conseils dans le cabinet, et par les heureux succès que son grand génie lui procura dans les négociations importantes dont il fut chargé, sa maison aurait aujourd'huy l'avantage d'unir la possession de ses grands biens à la gloire dont il l'a comblée. Mais la magnificence de ce seigneur étant encore infiniment supérieure à sa fortune, les dépenses qu'il a faites et les dettes qu'il a contractées pour y subvenir, ont été telles que l'on empruntoit communément son nom pour exprimer le titre de Magnifique, et qu'elles ont mis ses affaires aussi bas que sa naissance, son mérite et son rang étoient élevez, ce qui fait qu'il a laissé à ses héritiers beaucoup plus d'honneurs que de biens.* »

« *Il y a plus de soixante ans qu'on les voit contester en différens tribunaux pour sauver quelques tables du naufrage, et le fameux procès touchant le marquisat d'Harouel vient seulement d'être terminé. Mais comme si la justice ambitionnoit de voir la mémoire de ce grand homme se perpétuer dans son sanctuaire comme elle se perpétue partout ailleurs, il semble que les difficultez de sa succession renaissent*

de leurs cendres pour ne devoir jamais finir. En sorte qu'après de si longues poursuites de leur part sur le décret du marquisat d'Harouel, il est aujourd'huy question de décider du mérite de celui de la baronnie de Bassompierre dont la perte leur serait d'autant plus sensible que cette terre, en portant leur nom, porte le titre de leur noblesse et de leur gloire. »

Enfin le 25 octobre 1719, les héritiers de Georges-African, marquis de Removille, frère du maréchal de Bassompierre, cédèrent au prince de Craon tous leurs droits contre la succession vacante et abandonnée, et se désintéressèrent ainsi de cette longue procédure. Toutefois il paraissent encore le 23 octobre 1752 dans un acte confirmatif du traité de cession.

Les fastueuses prodigalités du maréchal de Bassompierre, les dépenses nécessitées par ses grandes charges, ses galanteries peut-être, furent les causes principales de sa ruine. Mais parmi ses sources de dépenses on peut compter la composition d'une riche bibliothèque, et la protection généreuse qu'il accorda aux gens de lettres, protection attestée par le nombre considérable des ouvrages qui lui furent dédiés ; la nomenclature suivante est probablement incomplète :

Les chastes destinées de Chloris, ou Roman des histoires de ce temps, mêlé de prose et de vers, par le sieur du Souhait. Paris, Fr. Huby. 1609.

Philis, tragédie, par Chevalier. Paris, Jean Jannon. mdix.

L'art de régner, ou le sage gouverneur, tragi-comédie, par Gillet de la Tessonnerie. Une édition de 1649 de ce poème fait partie de la collection des Elseviers.

Lettres amoureuses et morales des beaux esprits de ce temps, recueillies par F. de Rosset.

Les jours caniculaires, composez en latin par messire Simon Maiole d'Ast, mis en français par F. de Rosset.

Le sommaire armorial. Paris, Pierre Billaine. mdcxxxviii.

Peristandre, ou l'illustre captif, roman en prose, par Demoreaux. Paris, Antoine Robinot. mdcxxxxii..

La conduite du courtisan, petit traité en prose, par Français de Soucy, sieur de Gerzan. Paris, Jean Bessin. mdcxxxxvii.

Orasie, roman, par mademoiselle de Senneterre, dédié au maréchal par son éditeur. Paris, veuve de Nicolas de Sercy. 1646.

Le livre *De admirandis naturœ reginœ decœque mortalium arcanis*, soixante dialogues écrits en latin par Lucilio Vanini, qui se faisait appeler Jules César. Paris, Adrien Périer. mdcxi. L'auteur de la Vie de Lucilio Vanini, en racontant que Bassompierre l'avait eu un moment pour aumônier, fait peser sur ce dernier, assez injustement à mon avis, l'accusation de n'avoir pas été « autrement fort chargé de religion. » Au contraire le célèbre athée, comme s'il eût voulu placer son livre sous un patronage sûr, lui disait dans son épître dédicatoire : Sæpenumero adversus hæreticos te disserentem excipiens, suspicabar an ab ipso Deo consultò donatum fuerit cognomentum, Bassompetrœus, Petri S. Ecclesiœ basis [9].

L'inventaire de la bibliothèque du maréchal de Bassompierre, l'une des plus belles de son temps [10], fut fait après sa mort par les libraires Sébastien Cramoisy et Jacob Chevalier. Cet inventaire imprimé est à la bibliothèque Mazarine sous le

[9] Les arts s'exercèrent aussi en l'honneur de Bassompierre. Outre la belle toile de Van-Dyck, je possède un portrait sur marbre du maréchal à cheval, en armure dorée. Un autre portrait, peint dans la manière de Philippe de Champagne, appartient à M. le comte de Laugier-Villars. Une médaille, frappée en 1633, porte d'un côté la tête de Bassompierre en demi-relief, avec la légende fr. à. bassompierre franc. polem. glis. helvet. præf., et de l'autre un phare sous un ciel étoilé avec les mots : *quod nequeunt tot sidera præstat*. Le P. Bouhours (*Entretiens d'Eugène et d'Ariste*) critique cette devise : il fait aussi quelques réserves au sujet d'une autre devise du maréchal, qui avait pour corps une fusée volante, et pour âme ces mots : *Da l'ardora l'ardire* ; cette dernière plaisait cependant à Mme de Sévigné.

[10] « Monseigneur de Bassompierre est en estime d'un esprit très accomply pour les sciences ; car son étude est continuelle, aussi bien que le soin qu'il a de rechercher les meilleurs livres pour enrichir sa célèbre bibliothèque où sont conservez plus de quatre mille volumes. » (*Traicté des plus belles bibliothèques*, par le P. Louis Jacob. Paris, Rolet-le-Duc, m.dc.xliv.)

no 18611. Il renferme plus de sept cents numéros. On ne saurait dire combien de fois seraient décuplés aujourd'hui les prix de quelques-uns des ouvrages qui y sont mentionnés.

Bassompierre, d'ailleurs, était lui-même un écrivain. Outre ses *Mémoires*, dont le style, toujours aisé et correct, possède des qualités diverses, appropriées aux sujets divers qu'ils traitent, outre ses Ambassades, publiées, d'une manière très-incomplète, à Cologne, chez P. du Marteau, en 1668, il a composé un certain nombre de discours académiques et de traités et lettres sur divers sujets, qui sont conservés en manuscrit autographe à la Bibliothèque nationale. (Fr. 19196, précédemment Saint-Germain français n° 1030, et auparavant Ex bibliotheca mss. Coislinianâ, n° 1550). Une copie en deux volumes, contenant quelques morceaux de plus, porte les nos 19195 et 19197 (précédemment Saint-Germain français n° 1030 et Ex bibliotheca mss. Coislinianâ, nos 1549 et 1551). Il a encore écrit de sa main un Repertoire où se trouvent des pensées, ou personnelles, ou extraites de différents ouvrages, des pièces de vers en diverses langues, des morceaux détachés, etc. Le tout est renfermé dans quatre petits volumes in-4o qui figurent à la Bibliothèque nationale sous les nos 14224-14227 du Fonds latin (précédemment Saint-Germain Français, 1999), et dans un cahier joint à un volume in-folio de la bibliothèque de l'Arsenal (Fr. Histoire. 192). Bassompierre se venge de la réserve qu'il avait longtemps gardée, en inscrivant dans ce recueil des épitaphes sanglantes sur le cardinal de Richelieu, et même sur le P. Joseph. Peut-on s'en étonner, ou le blâmer de ce changement ? Le despotisme n'engendre-t-il pas toujours le culte servile de sa puissance et l'insulte à sa chute ?

On a publié en 1802 un livre intitulé : *Nouveaux Mémoires du maréchal de Bassompierre* (Paris, Locard fils. An X. 1802), extraits des papiers du président Hénault. M. Hippeau a vu une copie de ces mémoires dans les papiers du château de Tillières, où le maréchal fut relégué après sa délivrance, et il en conclut qu'ils peuvent justement lui être attribués. Comme ils ne sont pas autographes, et que leur authenticité n'est pas absolument certaine, la Société n'a pas jugé à propos de les ajouter au Journal de ma vie.

Enfin les *Remarques sur l'histoire des rois Henri IV et Louis XIII*, par Scipion Dupleix, telles du moins qu'elles ont été mises en circulation et plus tard imprimées, sont énergiquement reniées par le maréchal à qui on les attribuait. Elles n'en sont pas moins curieuses, surtout si on les rapproche de la réponse de Scipion Dupleix. On peut voir à ce sujet les Mémoires (t. IV, p. 232 et suiv.) et l'Appendice, XIII, même tome, p. 355-356.

Je ne puis mieux terminer cette notice qu'en rapportant sur la personne de Bassompierre et sur son œuvre le jugement d'un homme qui fut, comme lui, militaire, courtisan et écrivain, et qui subit comme lui l'épreuve d'une longue disgrâce. Bussy-Rabutin écrit le 16 août 1671 à Mme de Scudéry :

« *Je n'ai point vu de mémoires plus agréables ni mieux écrits que ceux du maréchal de Bassompierre. Je ne sais si l'idée que j'ai de lui ne me prévient pas en leur faveur. C'étoit un homme de grande qualité, beau, bien fait, quoique d'une taille un peu épaisse. Il avait bien de l'esprit et d'un caractère fort galant. Il avait du courage, de l'ambition et l'âme d'un grand roi. Encore qu'il se loue fort souvent, il ne ment pas. Mais j'eusse voulu qu'il nous eût rapporté les ordres du roi, les lettres particulières de Sa Majesté, celles des ministres et des généraux d'armée, et même celles des maîtresses avec ses réponses* [11]*. Car comme l'histoire n'est que le*

[11] La lecture des *Mémoires* eût été difficile si elle avait été continuellement interrompue par des pièces officielles. Les *Ambassades* répondent au désir de Bussy en ce qui concerne les missions

portrait des gens dont on parle, rien ne fait mieux connoître leur caractère que leurs lettres, outre que le maréchal eût mieux établi les choses qu'il nous a dites. Et il ne faut pas que pour l'excuser, on dise qu'ayant écrit de mémoire sa vie, il ne pouvait se souvenir de tous ces ordres et de toutes les lettres dont je viens de parler, car il est certain qu'on les garde d'ordinaire pour sa famille. Mais pour ce qu'il dit qu'il a écrit sa vie de mémoire, cela ne peut pas être. Le moyen de s'imaginer que l'on puisse écrire par le seul ressouvenir les choses qu'on a faites et dites jour par jour trente ans auparavant. Ainsi le maréchal, en voulant faire estimer sa mémoire, fait mépriser son jugement. Il nous a dit encore des bagatelles inutiles, à moins que de nous en dire un plus grand détail, que de dire qu'un tel jour il eut une bonne fortune, qu'un autre il s'embarqua avec une dame blonde, qu'un autre il donna à dîner, sans nous dire ni les dames, ni les messieurs, ni les aventures, ni ce qui se passa d'agréable à ces repas, qui sont des choses dont le lecteur peut avoir de la curiosité. Mais avec tout cela les beautés de ses mémoires sont très-grandes et les défauts sont très-petits. S'il s'étoit donné la peine de les relire avec un de ses amis, il aurait ôté les bagatelles ou il les aurait rendues curieuses par les particularités qu'il en aurait dites, comme celle de sa lingère. Quoique cette bonne fortune ne lui fasse pas grand honneur, l'aventure est si extraordinaire qu'on est bien aise de la savoir. Enfin c'est un malheur au cardinal de Richelieu et une tache à sa vie que d'avoir persécuté un aussi galant homme que le maréchal de Bassompierre, et l'on ne peut aimer celui-ci, comme il est impossible de s'en défendre, sans haïr l'autre. »

Marquis de Chantérac.

diplomatiques. Quant aux lettres des maîtresses, on sait ce que Bassompierre en a fait, et, à dire vrai, je crois qu'il à rendu service à la postérité.

Journal de ma vie.

Je souhaiterais, pour mon contentement particulier, d'avoir reçu, au commencement de ma jeunesse, le conseil (que vous me donnez après qu'elle est presque terminée) de faire un papier journal de ma vie ; il m'eût servi d'une mémoire artificielle, non-seulement des lieux où j'ai passé lorsque j'ai été aux voyages, aux ambassades, ou à la guerre, mais aussi des personnes que j'y ai pratiquées, de mes actions privées et publiques, et des choses plus notables que j'y ai vues et ouïes, dont la connaissance me serait maintenant très utile, et le souvenir doux et agréable. Mais puisque, faute d'avertissement ou de considération, j'ai été privé de cet avantage, j'aurai recours à celui que me donne l'excellente mémoire que la nature m'a départie, pour rassembler le débris de ce naufrage, et rétablir cette perte autant que je pourrai, continuant a l'avenir de suivre votre salutaire conseil, duquel toutefois je n'userai point pour l'effet que vous me proposez, de laisser à celui qui voudra décrire ma vie la matière de son œuvre ; car elle n'a pas été assez illustre pour mériter d'être donnée à la postérité, et pour servir d'exemple à ceux qui nous survivront, mais seulement pour remarquer le temps de mes accidents et juger quelles années m'ont été sinistres ou heureuses, et afin aussi que si Dieu me fait la grâce de parvenir jusques à cette vieillesse qui affaiblit les facultés de l'âme et de l'esprit, et particulièrement celles de la mémoire, je trouve dans ces journaux de ma vie ce que j'aurai perdu dans mon souvenir, lesquels étant nécessaire de remplir pour la plupart de choses basses, ridicules, ou inutiles aux autres, ne seront jamais revues que de moi, quand j'y voudrai chercher quelqu'une de mes actions passées, ou de vous qui êtes un second moi-même, et pour qui je n'ai rien de secret ou caché, quand vous voudrez apprendre ou connaître quelque chose de mon extraction, de mes ancêtres, des biens qu'eux et moi ont possédés, de ma personne et de ma vie.

Extraction, biens et alliances de la Maison Bettstein

Entre les bonnes maisons de l'empire en Allemagne, celle de Ravenspourg a été, de temps immémorial, tenue des plus anciennes et illustres, dont les seigneurs ont possédé les comtés de Ravenspourg et de Ravenstein, les baronnies de Bettstein et d'Albe, avec la ville de Guenep et plusieurs autres terres, par longues années. Le pénultième comte de la dite maison, nommé Wlrich IIIe, eut deux enfants auxquels il partagea les biens de sa succession en l'année....., et donna à son fils aîné, nommé Ewerard, les comtés de Ravenspourg et de Ravenstein avec la seigneurie de Guenep, et laissa au puîné, nommé Simon, les baronnies de Bettstein et d'Albe, avec plusieurs autres terres dans le pays de Westrich, et cent florins d'or de rente perpétuelle sur chacune des villes de Cologne, de Strasbourg, et de Metz. Or Ewerard, dernier comte de Ravenspourg, n'ayant qu'une fille qu'il voulait donner en mariage au fils aîné de Simon son frère, à qui retournait son bien faute d'hoirs mâles, suivant les constitutions impériales, il en fut empêché par l'empereur Adolph de la maison de Nassau, qui était oncle maternel de..... marquis de Juliers, à qui les dites comtés de Ravensbourg et de

Ravenstein étaient fort commodes pour être voisines de ses terres ; et voulut que la dite fille fut mariée au dit marquis son neveu, auquel il donna, par une patente de bulle d'or, les dites comtés, comme dévolues de par sa femme, fille du dernier comte : et par ce moyen le fils de Simon et ses descendants demeurèrent privés de leur légitime et paternel héritage ; et le dit marquis de Juliers en ayant été mis en possession, lui et ses successeurs en ont joui sans que le procès intenté sur ce sujet par ceux de la maison de Bettstein contre les marquis de Juliers, qui est pendant à la chambre impériale de Spire, ait pu encore être jugé, ni que les descendants de Simon de Ravenspourg et de Bettstein, qui ont depuis, à toutes les diètes, prétendu et demandé la qualité et le rang de comtes de Ravenspourg, aient pu obtenir autre chose sinon que, quand la litispendance serait jugée, on leur ferait droit ; et cependant, qu'ils prendraient le rang et la séance de barons de Bettstein.

Les descendants de ce Simon servirent les ducs de Bourgogne en charges honorables de guerre, jusques à ce qu'en l'année [1475], le duc Charles de Bourgogne ayant conquis une petite ville d'empire, nommée Epinal, de laquelle mes ancêtres étaient de longtemps burgraves ou protecteurs, et ayant le dit duc Charles fait espérer à mon trisaïeul, nommé Simon IIe, de lui donner la dite ville après la conquête d'icelle, en investit, contre sa promesse, le seigneur de Neuchâtel, maréchal de Bourgogne : ce qui fit que le dit Simon quitta son service et se mit dans le parti du duc de Lorraine et des Suisses, qui étaient lors en guerre avec le dit Charles, et leur mena trois cents chevaux à ses dépends, comme les chroniques en font foi. Et de la bourgravie du dit Epinal est encore demeuré en notre maison le cens que la dite ville payait à nos ancêtres lorsqu'elle était ville libre : lequel cens se comprend d'une certaine cuiller ou mesure de tout le grain qui se vend en la dite ville.

Ce même Simon de Bettstein avait épousé la fille aînée du comte d'Ogervillier ; un seigneur de Crouy ayant épousé la seconde, et la troisième fut mariée au Reingraf ; le dit comte n'ayant que ces trois filles, auxquelles il partagea son bien ; et pour la part de mon trisaïeul échurent les terres de Rosieres, Pulligny, Acraigne, Remoncourt et Chicourt, avec la cuiller de la fée, comme au Reingraf échut la bague, et au seigneur de Crouy le gobelet. Il se dit de ces trois pièces qu'elles furent données au seigneur d'Ogervillier, père de ces filles, par une fée qui était amoureuse de lui, et qui le venait trouver tous les lundis en une salle d'été, nommée en allemand *sommerhause*, où il venait coucher tous les lundis, sans y manquer, faisant croire à sa femme qu'il allait tirer à l'affût au bois, et de là se retirer là : ce qui ayant donné, au bout de deux ans, ombrage à sa femme, elle tâcha de découvrir ce que c'était, et entra un matin en été dans cette *sommerhause*, où elle vit son mari couché avec une femme de parfaite beauté, et tous deux endormis, lesquels elle ne voulut réveiller, seulement étendit sur leurs pieds un couvre-chef qu'elle avait sur sa tête, lequel étant aperçu de la fée à son réveil, elle fit un grand cri, et plusieurs lamentations, disant qu'elle ne pouvait jamais plus voir le comte son amant, ni être à cent lieues proche de lui, et le quitta, lui faisant ces trois dons pour ses trois filles, qu'elles et leurs descendants devaient soigneusement garder, et ce faisant, qu'ils porteraient bonheur en leurs maisons et descendants.

Le même Simon, après la mort du duc Charles le Terrible, se remit au service de la maison de Bourgogne et d'Autriche, qui furent incorporées par le mariage de Maximilian, fils de l'empereur Frederich, et de Marie, héritière de Charles de Bourgogne.

Simon de Bettstein eut plusieurs enfants mâles ; mais le dernier seulement, nommé aussi Simon IIIe, eut lignée ; lequel fut marié à Alix, sœur aînée du seigneur de Baudricourt, maréchal de France et gouverneur de Provence et de Bourgogne, laquelle fut héritière par moitié, avec son autre sœur, mariée au seigneur de Chaumont, frère du cardinal d'Amboyse. Et les biens du dit maréchal furent partagés entre les deux sœurs, par leur frère, de façon que tout ce qui lui appartenait au-delà de la Meuse, du côté de Lorraine et d'Allemagne, échut à sa sœur aînée, mariée à mon bisaïeul qui eut aussi l'état de Baillif de Vosges, lequel fut conservé en la maison pour la commodité des terres qui y sont enclavées, et a passé de suite après lui à Geoffroy, Français, et Glaude Antoine, ses descendants ; et ce qui serait deçà la Meuse du côté de la France écherrait au partage de la seconde, qui était femme du seigneur de Chaumont sur Loire, lequel eut aussi la capitainerie de Vaucouleurs sur Meuse.

Ce Simon fut colonel de trois mille lansquenets sous l'empereur Maximilian en plusieurs occasions diverses, et finalement fit guerre par sept ans consécutifs contre la ville impériale de Metz pour son fait particulier, ligué avec le baron de Beaupart, de la maison de Bavière : au bout desquelles sept années l'empereur les pacifia, ordonnant à la dite ville de payer à ces deux seigneurs, pour leurs frais et autres intérêts, quatorze mille florins.

Il laissa un fils, nommé Geoffroy, qui fut marié à une fille de la maison de Ville, qui fut aussi colonel de reîtres et de lansquenets sous l'empereur Maximilian ; qui sur la fin de ses jours, se retira en un ermitage auquel il passa religieusement cinq années de sa vie, puis trépassa, laissant trois fils et trois filles.

L'aîné, nommé Maximilian, eut pour partage tous les biens paternels de la maison de Bettstein, qui fut marié à une comtesse de Lininguen, et eut d'elle un fils nommé Theodorich, qui est mort sans enfants, ce qui a investi Christofle, dernier fils de Français, des biens paternels de la maison.

Le deuxième, nommé Tiedrich, fut grand prévôt de Mayence, chanoine de Wirtsbourg, et eut plusieurs autres bénéfices.

Le troisième et dernier, nommé François, qui fut mon grand-père, eut la succession de sa grand-mère Alix de Baudricourt, qui consistait aux terres de Harouel, Removille, Chastelet, Baudricourt, Ville sur Illon, Ormes, Mandres, et autres seigneuries, comme aussi le bailliage de Vosges. Il fut nourri [entretenu] page d'honneur du duc Charles de Luxembourg, prince des Flandres, infant d'Espagne, et depuis empereur Charles Quint, duquel il fut puis après gentilhomme de la chambre, et ensuite capitaine de sa garde allemande. Il fut colonel de lansquenets en plusieurs guerres, en France, en Italie, en celle d'Ingolstat, en la bataille gagnée contre Maurice de Saxe, et fut enfermé au siège de Vienne en Autriche, par Soliman, et suivit l'empereur en l'entreprise de Tunis. L'empereur l'envoya ensuite son ambassadeur extraordinaire près de sa nièce Chrétienne, reine de Danemark, douairière de Milan et de Lorraine, pour l'assister au gouvernement de la Lorraine pendant la minorité du duc Charles son fils, qui fut mis sous la

tutelle d'elle, et de son oncle Nicolas, comte de Vaudemont, sous la protection de l'empereur Charles Ve. Mais au bout de six ans, le roi Henri deuxième de France ayant fait une puissante armée pour assister les protestants d'Allemagne contre l'empereur Charles Quint, il prit en passant les villes impériales de Metz, Toul, et Verdun ; vint en Lorraine, d'où il chassa la reine de Danemark, et envoya le duc Charles en son royaume pour y être élevé avec les enfants de France ; laissa l'administration de la Lorraine au comte de Vaudemont : et mon grand-père, François de Bettstein, qui s'était retiré en Vosges avec quelques troupes, étant venu à Rosieres sous un sauf conduit, pour traiter avec le maréchal de Saint-André, il fut conclu qu'il remettrait ce qu'il tenait en Vosges entre les mains du roi, qu'il sortirait de la Lorraine avec les troupes qu'il y avait, sans y pouvoir plus rentrer, et que pour assurance plus grande, il donnerait un de ses enfants en otage, moyennant quoi la jouissance de ses biens lui serait accordée ; ce qu'il fit, et y envoya le plus jeune de trois qu'il avait, nommé Christofle de Bettstein, mon père, qui était lors page d'honneur du duc Charles Emanuel de Savoie : et lui, se retira auprès de son maître l'empereur Charles, avec lequel il revint au siège de Metz, étant colonel de 3000 lansquenets. Puis le siège étant levé, et l'empereur ayant remis ses états entre les mains de son fils unique le roi d'Angleterre, depuis nommé Philippe deuxième, roi d'Espagne, ledit empereur retint, pour l'accompagner en la retraite qu'il fit au monastère de Just en Espagne où il finit saintement ses jours, sa compagnie des gardes espagnole, et laissa l'allemande et la flamande, au roi son fils ; mais il voulut que les deux capitaines d'icelles, (qui étaient mon grand-père et le marquis de Renty), vinssent avec lui jusques au dit monastère de Just (où il se retira) ; à la porte duquel il leur dit adieu, et leur donna à chacun un beau diamant pour souvenance de lui, et pour marque de leur fidélité, que nous avons depuis soigneusement gardé. Mon grand-père, à son retour en Flandres, trouva que le roi catholique lui avait conservé sa charge de capitaine de la garde allemande, mais non celle de gentilhomme de la chambre ; ce qui fut cause qu'il se retira. Et parce qu'il ne pouvait venir habiter en Lorraine, où était son principal bien, il se tint chez son cousin le duc d'Arscot, qui, en secondes noces, avait épousé la tante paternelle du duc Charles de Lorraine, de laquelle est issu le marquis d'Avray, père du duc de Crouy, dernier mort. Mais le dit François de Bettstein, peu de mois après, soit de maladie particulière, ou de regret d'avoir perdu son bon maître l'empereur, et d'être exilé de son bien, ou bien de poison, dont on se douta fort, décéda près dudit duc d'Arscot, laissant six enfants de sa femme, dame Marguerite de Dommartin, sœur aînée du comte de Fontenoy, savoir : trois mâles, Glaude Antoine, Bernhart, et Christofle ; et trois filles, Yolande, abbesse d'Epinal, Madeleine, comtesse d'Ausbourg, et Marguerite, coadjutrice de Remiremont.

Glaude Antoine de Bassompierre, premier né de François, fut gouverneur et Baillif de Vosges comme ses prédécesseurs, et le fut aussi de l'évêché de Metz, après qu'il en eût chassé Salsede, lequel s'y était révolté contre son maître, Mr le cardinal de Lorraine, évêque de Metz, qui employa mes oncles, et mon père, pour l'en tirer. Ce même Glaude Antoine fut aussi lieutenant colonel, tant de la cavalerie que de l'infanterie de son oncle Mr le Reingraf, qui avait épousé la sœur de Marguerite de Dommartin sa mère. Le

dit Reingraf fut envoyé avec les 1000 lansquenets de son régiment et les 1500 reîtres qu'il commandait, pour assiéger le Havre occupé par les Anglais, auquel siège Glaude Antoine de Bettstein fut pris en une sortie et envoyé en Angleterre, et ne fut délivré que par la paix qui fut faite entre la France et l'Angleterre. Il avait épousé dame Anne du Chastelet, sœur du seigneur de Deully, de laquelle il eut une seule fille, nommée Yolande, qui fut mariée à Erard de Livron, seigneur de Bourbonne, de laquelle il a eu plusieurs fils et filles. Finalement, le dit Glaude Antoine étant venu à Paris pour faire la capitulation des deux régiments de quinze cents chevaux reîtres chacun, dont le roi Charles avait fait colonels le comte Charles de Mansfeld, son cousin germain, et Christofle de Bassompierre, son frère cadet, en se jouant avec eux, il reçut un petit coup d'épée dans le bas du ventre, qui ne lui entrait pas l'épaisseur d'un demi-doigt, dont il mourut par une gangrène qui se mit dans sa plaie.

Quant à Bernard de Bassompierre, second fils de François, il épousa une héritière de la maison de Maugiron et de Montblet, de laquelle il n'eut aucuns enfants : il se trouva en plusieurs occasions de guerre, en charges honorables, au service de l'empereur Maximilian : finalement il mourut de maladie en la ville de Vienne, où il est enterré en l'église cathédrale, au retour du siège de Ziguet en Hongrie, où il était colonel d'un régiment de lansquenets.

Des filles, Yolande l'aînée a passé sa vie saintement dans son abbaye d'Epinal, et est morte âgée de quatre vingt et neuf ans.

La deuxième, Madeleine, a eu plusieurs enfants, dont le fils aîné, baron de Raville, a été lieutenant de roi au duché de Luxembourg, et justicier des nobles.

La troisième, Marguerite, fut premièrement dame, puis coadjutrice de l'abbaye de Remiremont, et puis se voulut marier contre le gré de ses frères au seigneur de Vaubecourt ; ce qu'ayant exécuté, mes oncles le tuèrent. Elle se retira chez sa sœur l'abbesse d'Epinal ; et à quelque temps de là, s'en étant allée en Bourgogne avec la doyenne d'Epinal pour se divertir, elle y épousa un gentilhomme nommé le sieur de Viange, duquel elle eut une fille qui a depuis été abbesse d'Epinal, et un fils qui fut marié à la sœur du seigneur de Marcoussay, qui a laissé trois fils.

Reste à parler de Christofle de Bassompierre, mon père, dernier des enfants de François, qui l'avait destiné à être chevalier de Malte, et mis page d'honneur du duc Philebert Emanuel de Savoie, d'où il le retira pour l'envoyer en France lors qu'il fut contraint d'y donner un de ses fils pour otage.

Ce Christofle, pour être encore fort petit, ne fut point mis avec le roi d'Ecosse dauphin, comme d'autres de sa sorte, mais avec Mr d'Orléans son frère, qui depuis fut le roi Charles neuvième, lequel à cause de la conformité de l'âge, ou pour quelque inclination, le prit en grande affection et lui fut fort privé ; de sorte qu'après la mort des rois Henry et François deuxième, ses père et frère, étant parvenu à la couronne, la paix étant faite avec Espagne, et Mr de Lorraine ayant épousé madame Glaude, seconde fille de France, mon dit père, étant libre de s'en retourner vers ses frères, fut retenu auprès du dit roi (mineur encore), jusques à ce qu'après le grand voyage de Bayonne en l'année 1564, son frère aîné, le colonel de Harouel, lui ayant donné son enseigne colonelle, il alla servir en Hongrie avec cette charge,

étant lors âgé de dix sept ans. Ce fut en ce voyage que Mr de Guise, Henry de Lorraine, y fut aussi envoyé à même âge, par le cardinal de Lorraine, son oncle, trouver le duc de Ferrare, son oncle maternel, qui était, cette année-là, général de l'armée de l'empereur en Hongrie, lorsque Soliman, empereur des Turcs, assiégea Siguet, la prit et y mourut ; et que le dit cardinal le recommanda à mon oncle le colonel pour en avoir soin jusques à ce qu'il fut auprès de monsieur de Ferrare : ce qu'il fit, et de toute la noblesse qui alla avec lui, qui étaient de plus de cent gentilshommes de condition qui marchèrent jusques à Siguet avec le régiment de mon oncle, qui s'embarqua à Ulm. Ce fut en ce voyage que cette forte amitié se fit entre Mr de Guise et feu mon père, qui depuis jusques à sa mort, lui a constament gardé son cœur et son service ; et que mon dit sieur de Guise l'a chéri sur tous ses autres serviteurs et affectionnés, l'appelant l'ami du cœur.

Mon père demeura deux ans en Hongrie, et ne s'en revint qu'après le décès de feu mon oncle, son frère le colonel, lequel mourut à Vienne comme a été dit ci-dessus. Il fut rappelé par le roi Charles IXe, lors fait majeur, qui peu de temps après, lui donna la charge de colonel de quinze cents chevaux reîtres, qu'il n'avait encore dix neuf ans accomplis. Il donna aussi pareille charge en même temps à son cousin germain, le comte Charles de Mansfeld, qui avait aussi été nourri jeune avec lui, et qu'il aimait fort : et tous deux ayant prié feu mon oncle Glaude Antoine de Bassompierre de venir les aider à faire leurs capitulations, le malheur arriva à feu mon père que, se jouant avec son épée, à l'hôtel de Tanchou au marché neuf, il blessa au petit ventre mondit oncle d'une fort légère blessure qui, pour avoir été négligée, lui causa la mort.

Ces deux cousins, avec d'autres colonels (qui furent aussi employés), servirent utilement le roi aux guerres civiles des huguenots, principalement aux batailles de Jarnac et de Moncontour, auxquelles mon père, faisant tout devoir digne de lui, et de sa charge, fut blessé : en la première, au bras gauche d'un coup de pistolet qui lui emporta l'os du bras nommé la noix, qui conjoint les deux os, et donne le mouvement au coude, dont il fut estropié ; et en l'autre bataille, qui se donna la même année, il eut un autre coup de pistolet au bras droit, au même lieu que le précèdent, qui l'estropia dudit bras comme auparavant il l'était du gauche. Et est à remarquer que deux autres colonels, assavoir le Reingraf, neveu de celui dont a été parlé ci-dessus, et qui avait épousé la cousine germaine de mon père, nommée Diane de Dommartin, fille du comte de Fontenoy son oncle, laquelle par le décès dudit Reingraf, qui mourut de cette blessure, étant devenue veuve, fut remariée au marquis de Havray, et le comte Peter Ernest de Mansfeld qui avait épousé la sœur de mon grand-père, lequel avait été envoyé par le duc d'Albe au secours du roi avec des troupes : ces trois colonels, dis-je, furent blessés à même endroit et au même bras droit, et furent mis en même chambre, pansés par un même chirurgien, nommé maître Ambroise Paray, qui en fait mention en son livre. Le Reingraf mourut par la fièvre qui l'emporta ; et les deux autres échappèrent par le bénéfice d'une eau excellente qui avait été donnée autrefois par le baron de la Guarde à Mr le cardinal de Lorraine, de laquelle Mr de Guise secourut lors feu mon père, qui en fit part au comte de Mansfeld son oncle, dont le lit était proche du sien ; laquelle eau, prise dans une cuiller, empêchait trois heures la fièvre de venir, ce qui les sauva. Il est de plus à remarquer que maître Ambroise Parai

ayant déclaré aux dits colonels qu'ils ne devaient espérer aucun mouvement au bras, à cause que la noix du coude était emportée, et qu'ils pouvaient choisir s'ils voulaient avoir le bras droit ou courbe, mon père donna le choix à son oncle de prendre l'une façon, et qu'il prendrait l'autre, afin de voir par le succès celui qui aurait le plus heureusement élu : ledit comte choisit d'avoir le bras étendu, disant qu'avec icelui il pourrait allonger une estocade, et mon père l'ayant laissé courbé, il s'en aida beaucoup mieux que son oncle ne fit du sien ; car il lui fut du tout inutile, là où mon père se servait du sien en beaucoup de choses, et ne paraissait pas tant estropié.

Mon père servit aussi avec ses reîtres en plusieurs autres voyages et occasions, comme à la venue du comte palatin Casimir en France, puis en Guyenne contre les huguenots ; ayant précédemment été envoyé par le roi Charles, avec mille chevaux, au secours du duc d'Albe, où il fut à la bataille de Meminguen, et demeura un an en Flandres néanmoins à la solde et par le commandement du roi : ce que fit pareillement le comte Charles de Mansfeld, fils du comte Peter Ernest.

Après cela étant revenus en France, la paix se fit, le mariage du roi de Navarre étant résolu avec la dernière fille de France, madame Marguerite : il se consomma à Paris, et la Saint-Barthélemy ensuite, où mon père se trouva : et peu de temps après, la bonne volonté que le roi Charles portait au comte Charles et à lui, le porta à les vouloir marier avec les deux filles du maréchal de Brissac, ce que le comte de Mansfeld reçut à grâce : mais mon père qui était pauvre et cadet de sa maison, lui ayant remontré que ces filles, qui étaient en grande considération et de peu de bien, ne seraient pas bien assorties avec lui, qui n'en avait guère, et qui en avait besoin ; mais que, s'il lui voulait faire la faveur de le marier avec la nièce dudit maréchal, nommée Louyse le Picart de Radeval, qui était héritière, et à qui madame de Moreuil, sa tante, voulait donner cent mille écus, il lui ferait bien plus de bien, et lui causerait sa bonne fortune : ce que le roi Charles fit, malgré les parents, et malgré la fille même, qui ne le voulait point, parce qu'il était pauvre, étranger et allemand. Enfin il l'épousa ; et peu de jours après il s'achemina au siège de la Rochelle, que Mr le duc d'Anjou, frère du roi, investit ; auquel siège lui vint la nouvelle de son élection au royaume de Pologne, et désira que feu mon père lui accompagnât : ce qu'il fit avec un grand et noble équipage, et lui fit rendre, en passant, beaucoup de service par ses parents, comme lui-même lui en rendit de très bons par son entremise vers les princes là où il passa, à cause de la langue allemande. Mais comme ledit roi élu voulut partir de Vienne en Autriche, le roi Charles son frère lui ayant mandé les brouilleries qui commençaient en France par Mr d'Alençon et le roi de Navarre, son frère et beau-frère, et comme il avait besoin d'une levée de mille chevaux reîtres, il envoya à mon père une commission pour les lever : ce qu'il fit, s'en revint, et les amena en France à la mort du roi Charles, et la reine mère Catherine, régente, les conserva jusques au retour de Pologne du roi Henry IIIe son fils, lequel lui fit depuis faire une autre levée à la révolte de Mr d'Alençon, et l'arrivée en France du duc des Deux-Ponts. Et quelques années après il remit ses états et pensions au roi, pour se mettre de la ligue en l'année 1585, en laquelle il amena de grandes levées de reîtres, de Suisses, et de lansquenets, sur son crédit. Après quoi les ligueurs s'étant accommodés avec le roi, Sa Majesté voulut qu'il fît une nouvelle levée de quinze cents chevaux en l'année 1587, lorsque la grande armée des

reîtres vint en France sous la conduite de Mr de Bouillon et du baron de Dauno. Et bien que ce régiment fut avec le roi sur la rivière de Loire, la personne de mon père, et quelques troupes qu'il leva à la hâte, demeura sur les frontières d'Allemagne et en Lorraine avec Mr de Guise, et fut à la journée du Pont à Saint-Vincent, auquel lieu le travail qu'il prit lui causa une fièvre continue de laquelle il fut à l'extrémité, et fut plus de six mois à s'en remettre.

1588. Ensuite les barricades de Paris étant survenues en l'année 1588, et la paix de Chartres s'étant jurée, le roi assembla les états à Blois. En ce même temps Mr le duc de Savoie [Charles-Emmanuel Ier] ayant envahi le marquisat de Saluces, le roi envoya quérir feu mon père pour lui faire faire quatre mille lansquenets dont il lui donna la capitulation : et mon père s'en voulant aller pour faire sa levée, il lui commanda d'arrêter encore quinze jours pour recevoir l'ordre du Saint-Esprit au jour de l'an prochain, à quoi se préparant, Mr de Guise fut tué la surveille de Noël, et le roi envoya en même temps Mr de Grillon, maître de camp du régiment des gardes [chez mon père], pour le prendre, afin de détourner les levées que l'on pourrait faire pour la ligue en Allemagne, (se doutant bien que l'affection que mon père avait pour Mr de Guise le porterait à venger sa mort ; mais comme un des gens de mon père lui eut dit que les portes du château avaient été fermées), se doutant de ce qui était arrivé et de ce qu'il lui pourrait advenir, [il] fit préparer deux bons chevaux, sur lesquels lui et un des siens étant montés, ils sortirent de la ville de Blois comme on en levait le pont, et s'en vint à Chartres qu'il fit révolter. Puis, étant arrivé à Paris, il fut mené droit à l'hôtel de ville où, en une grande assemblée qui était là, fort animée à la guerre, il leur parla de l'accident arrivé ; et lui ayant demandé son avis sur ce qu'ils devaient faire, il leur dit librement que si ils avaient un million d'or de fonds pour commencer la guerre, il leur conseillait de l'entreprendre : sinon, que ce serait le meilleur de s'accorder avec le roi aux plus avantageuses conditions que l'on pourrait, pourvu que les restes de la maison de Guise fussent remis en dignité et honneur, comme quelques serviteurs du roi qui étaient dans Paris avaient déjà proposé. L'assemblée se retira en suspens de ce à quoi ils se devaient résoudre, n'ayant point de fonds comptant pour commencer la guerre ; et une grande partie d'iceux accompagna mon père à l'hôtel de Guise, qui fut voir la veuve du défunt duc, et la consoler au mieux qu'il peut.

Il arriva ensuite que, le lendemain matin, un maçon qui avait fait une cache au trésorier de l'épargne Molan dans une poutre de son logis, la découvrit à messieurs de la ville, où ils trouvèrent 330000 écus au soleil : alors, tout le monde cria à la guerre, et fut donné de cette somme à mon père 100000 écus au soleil pour les levées de 4000 chevaux reîtres, de 6000 lansquenets, et de 8000 Suisses, à quoi il s'obligea, et partit en même temps pour donner ordre à les mettre sur pied. Et toutes ces forces se trouvèrent, au commencement de juillet de l'année suivante 1589, aux environs de Langres, où le duc de Nemours les vint recevoir avec quelques troupes françaises : et la mort du roi Henry troisième étant arrivée le 2e d'août suivant, Mr du Maine [duc de Mayenne], avec une puissante armée, alla pousser le roi de Navarre à Dieppe, et y eut à Arques quelque combat : et en mars de l'année suivante 1590, la bataille d'Ivry donnée, en laquelle mon père fut blessé en deux endroits. Et s'étant sauvé, et retiré en Allemagne,

puis revenu en Lorraine, puis en France, d'où il retourna en l'année 1592, sur la fin, en Lorraine, et vers ce temps-là l'évêque de Strasbourg étant décédé, il accourut à Saverne pour faire brigue en faveur de Mr le cardinal Charles de Lorraine, pour le faire élire évêque ; ce qui lui réussit heureusement par la promesse qu'il fit au chapitre qu'en cas que cette élection causât du trouble, il serait général de leur armée. Comme il advint, parce que les chanoines protestants qui étaient à Strasbourg élurent le frère du marquis de Brandebourg évêque : et il fut assisté, outre ses propres forces, de celles de la ville de Strasbourg et du duc de Wurtemberg. Néanmoins mon père conquit toute l'évêché de deçà le Rhin, et prit Moltsich, Tachtein, Banfeld, et plusieurs autres places que les protestants avaient saisies.

Après quoi s'étant retiré en Lorraine, et quitté, par la conversion du roi Henry IVe, tous les desseins qu'il pouvait avoir en France, il prit le soin de rétablir les affaires de Mr le duc de Lorraine, de traiter la paix avec le roi, et pour cet effet, en l'année 1594, il alla à Laon que le roi tenait assiégé, fit la paix entre le roi et Mr de Lorraine, et obtint qu'il demeurerait en neutralité entre le roi d'Espagne et lui ; et le roi, ayant envoyé le sieur de Sancy en Lorraine pour ratifier le traité, ils convinrent aussi de quelque suspension d'armes, et ensuite d'une paix entre les deux élus évêques de Strasbourg : et en même temps y eut quelque pourparler de mariage entre Mr le marquis du Pont, fils aîné du duc de Lorraine, et Madame, sœur du roi, qui ne put pour lors réussir à cause de sa religion. Si fit bien celui du duc de Bavière et de la plus jeune fille du duc de Lorraine, nommée Elisabeth, qui se consomma au carême-prenant de l'année 1595, auquel mon père, en qualité de grand maître, donna l'ordre pour le faire somptueusement réussir. Cette même année il fonda le couvent des Minimes en la ville neuve de Nancy, et en l'année suivante 1596, il mourut au château de Nancy le 22 d'avril, la nuit du dimanche au lundi de Quasimodo.

Il laissa de sa femme, Louyse de Radeval, cinq enfants vivants, savoir trois mâles et deux filles, dont je suis le premier né.

Le deuxième fut Jean de Bassompierre, qui fut nourri avec moi, et vînmes en France ensemble. Il fut en Hongrie en l'année 1599, et en revint, la suivante, à la conquête que le roi fit en Savoie ; puis en l'année 1603, s'étant brouillé avec le roi sur le sujet du comté de Saint-Sauveur que nous tenions en engagement, il le quitta et se mit au service du roi d'Espagne, qui lui donna un régiment entretenu : et pendant qu'il le mettait sur pied, il s'en alla au siège d'Ostende ; et s'étant trouvé à la prise que les Espagnols firent du bastion du Porc-épic, il fut blessé d'une mousquetade au genou, dont on lui coupa la jambe, et en mourut peu de temps après en l'année 1604.

Le troisième fils, nommé George Affrican, destiné pour être d'église, ne voulut prendre cette profession, oui bien celle de chevalier de Malte, où il fut envoyé, et y fit ses caravanes, voyages, et séjours : et comme il était à cinq journées près de faire les vœux, la mort de mon frère de Removille étant advenue à Ostende, ma mère et moi lui dépêchâmes en diligence pour empêcher qu'il ne les fît, et le ramener à Rome, et puis en Espagne : de là, revenu en Lorraine, il se maria en l'année 1610 à Henriette de Tornielle, fille du comte de Tornielle, grand maître de Lorraine. Il fut bailli et gouverneur de Vosges, et grand écuyer de Lorraine ; puis, en l'année 1632, mourut au retour d'un voyage en guerre qu'il avait fait en Allemagne avec

Mr le duc Charles IVe de Lorraine, lorsque, le roi de Suède ayant défait l'armée de l'empereur à la bataille de Leipzig, Mrs le duc de Bavière et de Lorraine, vinrent avec leurs forces se joindre aux restes de celle du comte de Tilly pour lui résister.

Il laissa six enfants, trois fils et trois filles, savoir : l'aîné, Anne Français.

Les filles sont Yolande Barbe de Bassompierre, mariée à Mr de Houailly : la seconde, Marguerite Anne, coadjutrice d'Epinal : et la troisième, Nicole Henriette, [dame] secrète de Remiremont.

Anne François de Bassompierre, qui naquit le ... jour de mars de l'année 1612, fut nourri et élevé chez son père jusques en l'année 1624 qu'il me fut envoyé en France, où l'ayant tenu quelques mois, je le renvoyai étudier, et apprendre la langue allemande, à Fribourg en Briscau, où il fut recteur, et y demeura jusques au commencement de l'année 1626 que je le retirai des études, et le fis venir près de moi à Soleure, où j'étais allé ambassadeur extraordinaire pour le roi ; puis le ramenai en France, et le mis en l'académie de Benjamin jusques au commencement de l'année 1628 qu'il vint me trouver devant la Rochelle, et y demeura tant que le siège dura ; puis me suivit au Pas de Suse, et en la guerre contre les huguenots de Languedoc l'année 1629 : laquelle finie (par la soumission qu'ils firent au roi), il s'en alla au siège de Bois le Duc, où il demeura tant qu'il dura avec l'armée des Hollandais. De là, étant revenu me trouver, je le laissai près du roi, m'en allant, en 1630, ambassadeur extraordinaire en Suisse ; et revint avec Sa Majesté à la guerre et conquête de Savoie. Puis au retour, au commencement de l'année 1631, comme le roi me fit mettre prisonnier, je le laissai auprès de Sa Majesté ; et alla en sa suite au voyage de Bourgogne lorsque Monsieur son frère sortit de France : au retour duquel mon neveu reçut commandement de sortir de France, et s'en alla trouver son père en Lorraine et Mr de Lorraine, auprès duquel il demeura, et fut à la guerre d'Allemagne après la bataille de Leipzig au retour de laquelle, comme a été dit ci-dessus, le marquis de Removille, son père, étant mort, Mr le duc de Lorraine continua à son fils les charges qu'il possédait de son vivant, qui étaient le bailliage de Vosges et l'état de grand écuyer, et le tint fort cher, et en ses bonnes grâces : et lorsqu'il mit une armée sur pied, il le fit maréchal de camp ; laquelle, en son absence, ayant été défaite en l'année 1633, et les affaires de Mr le duc de Lorraine ruinées par le roi qui occupa le duché, et que le duc l'eût cédé à son frère, mon neveu voulut courre la fortune de l'ancien duc son maître, qui lui donna sous lui le commandement de ses troupes réduites à quatre cents chevaux, qu'il joignit à celles de l'empereur, qui étaient en Alsace sous la charge du marquis Eduart de Baden et du comte de Salm, doyen de Strasbourg ; lesquelles le jour du 12 mars 1634 furent défaites par le comte Frederich Otto Reingraf : et mon neveu, combattant vaillament et acquérant beaucoup d'honneur, fut pris et blessé d'un grand coup de pistolet au bras après avoir rendu des preuves signalées de son courage, et mené à Rouffach.

Quant aux deux autres enfants mâles de George Affrican de Bassompierre, mon frère, ils sont encore jeunes et aux études, pendant qu'en la Bastille j'écris ceci.

Les filles de Christofle de Bassompierre, mon père, (au moins de celles qui le survécurent, car il en avait premièrement eu une aînée, nommée

Diane, qui mourut à l'âge de dix ans, en l'année 1584, à Rouen), furent, Henriette, mariée en 1603 à messire Timoleon d'Epinay, maréchal de Saint-Luc, premièrement gouverneur de Brouage et des îles, puis lieutenant général en Guyenne ; laquelle mourut, en novembre de l'année 1609, d'une mauvaise couche, laissant deux fils et deux filles : l'aîné Louis, comte d'Estelan, le second François, seigneur de Saint-Luc ; et deux filles, l'aînée Renée, mariée au marquis de Beuvron, et l'autre nommée Henriette, qui fut premièrement religieuse à Saint-S., puis abbesse d'Estival, qu'elle quitta pour se faire feuillantine, d'où ne pouvant souffrir l'austérité, elle s'est mise à Saint-Paul de Reims. L'autre fille de Christofle, nommée Catherine, fut mariée, en 1608, à Mr le comte de Tillieres, duquel elle a plusieurs fils et filles.

Enfance et jeunesse

Il a été nécessaire de faire précéder à ce présent journal de ma vie tout ce qui a été narré ci-dessus pour donner une parfaite intelligence de mon extraction, des alliances de ma maison et des prédécesseurs que j'ai eus ; ensemble des biens qui sont venus de ligne droite ou collatérale en la maison de Bettstein, et de ceux que nous prétendons légitimement nous appartenir. Maintenant je ferai un ample narré de ma vie, sans affectation ni vanité ; et comme c'est un journal de ce que j'en ai pu recueillir de ma mémoire, ou que j'en ai trouvé dans les journaux de ma maison qui m'ont donné quelque lumière aux choses particulières, vous ne trouverez pas étrange si je dis toutes choses par le menu, plutôt pour servir de mémoire, que pour en faire une histoire, mon dessein étant bien éloigné de cette malséante ostentation.

Je suis issu troisième enfant en ordre de feu Christofle de Bassompierre et de Louyse de Radeval, et premier de ceux qui les ont survécus, qui étaient cinq en nombre, comme a été dit ci-dessus.

1579. Je naquis le dimanche jour de Pâques fleuries, 12e jour du mois d'avril, à 4 heures du matin, en l'année 1579, au château de Harouel en Lorraine, et le mardi 21e suivant je fus tenu sur les fonts de baptême par Charles de Lorraine, duc de Mayenne, Jean, comte de Salm, maréchal de Lorraine, et Diane de Dommartin, marquise de Havray, et fus nommé François.

1584. On m'éleva en la même maison jusques en octobre [de] l'année 1584, qui est le plus loin d'où je me puisse souvenir, que je vis Mr le duc de Guise, Henry, qui était caché dans Harouel pour y traiter avec plusieurs colonels de reîtres, lansquenets, et Suisses, pour les levées de la Ligue. Ce fut lorsque l'on commença à me faire apprendre à lire et à écrire, et ensuite les rudiments. J'eus pour précepteur un prêtre normand, nommé Nicole Cirée. Sur la fin de cette même année, ma mère étant allée en France, auquel voyage ma sœur aînée, nommée Diane, mourut, on nous mena, mon frère Jean et moi, à Epinal, pour être nourris chez ma tante l'abbesse d'Epinal pendant l'absence de ma mère, qui étant revenue cinq mois après, elle nous vint quérir, et nous ramena à Harouel en l'année 1585 que nous passâmes au même lieu, et celle de 1586, sur la fin de laquelle Mr de la Roche Guyon et Mr de Chantelou s'y retirèrent ; et mon père y vint aussi, où il demeura fort peu. Un intendant des finances de France, nommé Videville, s'y vint aussi

réfugier ; mais, à cause de ces autres, il voulut s'aller tenir à Removille d'où mon père revenait se refaire d'une grande maladie.

1587. Au commencement de l'année 1587 ma mère accoucha de mon jeune frère Affrican. On nous mena à Nancy sur l'arrivée de la grande armée des reîtres qui brûlèrent le bourg de Harouel sur l'automne. Mon père eut une très grande maladie à Nancy, qu'il eut au retour du voyage de Montbéliard, et que Mrs de Lorraine et de Guise eurent été quelques jours à Harouel.

1588. En l'année 1588 on nous donna un autre précepteur nommé Gravet, et deux jeunes hommes, appelés Clinchamp et la Motte ; ce premier pour nous apprendre à bien écrire, et l'autre à danser, jouer du luth, et la musique. Nous ne bougeâmes de Harouel ou Nancy, où mon père arriva à la fin de l'année, échappé de Blois : et nous continuâmes à étudier et apprendre ces autres choses les années 1589 et 1590, comme aussi en 1591, où je vis à Nancy la première fois Mr de Guise, qui était échappé de sa prison. Nous allâmes, mon frère et moi, au mois d'octobre (1591), étudier à Fribourg en Briscau, et fûmes de la troisième classe : nous n'y demeurâmes que cinq mois, parce que Gravet, notre précepteur, tua la Motte, qui nous montrait à danser ; et ce désordre nous fit revenir à Harouel, d'où, la même année, ma mère nous mena au Pont à Mousson pour y continuer nos études. Nous n'y demeurâmes que six semaines à la troisième, puis vînmes passer les vacances à Harouel (1592) ; et au retour nous montâmes à la seconde, où nous fûmes un an ; et aux autres vacances de l'année 1593, que nous montâmes à la première, nous allâmes aux vacances à Harouel : l'année 1594 [nous allâmes] passer le carême prenant à Nancy, où nous combattîmes à la barrière, habillés à la suisse, le jeune Rosne, les deux Amblise, et Vignolles, aux noces de Montricher qui épousa la sœur de Tremblecourt, où il se fit force magnificences. Puis nous retournâmes au Pont à Mousson jusques aux vacances que nous allâmes passer à Harouel : lesquelles finies, nous retournâmes en la même classe. Puis peu de temps après, feu mon père étant de retour du siège de Laon (où il avait été traiter la neutralité de Lorraine), il nous ramena un gouverneur nommé George de Springuesfeld, Allemand, et nous fit venir à Nancy le trouver pour nous le donner, où nous demeurâmes jusques après la Toussaints : puis retournâmes au Pont à Mousson, où nous demeurâmes jusques au carême prenant de l'année suivante 1595 que nous vînmes à Nancy aux noces de Mr le duc de Bavière et de madame Elisabeth, dernière fille de S. A. de Lorraine, et le suivîmes en Bavière lorsqu'il ramena sa femme en son pays ; passâmes par Luneville, Blamont, Salbourg et Saverne, où Mr le cardinal de Lorraine, légat, et évêque de Strasbourg, les festoya trois jours : puis ils passèrent à Haguenau, de là à Wissembourg où ils furent logés chez le commandeur des Teutons, qui tient rang de prince. De là ils allèrent à Landau, puis à Spire où le grand prévôt de l'évêché, nommé Metternich, les festina ; puis ils arrivèrent à Heidelberg, reçus, logés, et défrayés par le palatin Frederich électeur, qui avait épousé la fille aînée du prince Guillaume d'Orange. De là nous allâmes passer au duché de Wurtemberg, et le duc nous vint trouver à une ville de son Etat, nommée Neustadt, où il festina le duc de Bavière qui, après y avoir séjourné deux jours, en partit pour aller à Donauwert, auquel lieu, à cause de l'inondation du Danube, nous fumes contraints de séjourner trois jours : et le dernier, comme le duc était dans un bateau pour aller

reconnaître le passage pour le lendemain, un de ses pages de valise [porte-malle] qui était derrière lui, auquel il commanda de tirer un coup de pistolet pour avertir la duchesse devant les fenêtres de laquelle il passait en bateau, le pistolet faillit de prendre feu, et comme il le voulait rebander, il lâcha, tuant un vieux seigneur qui était entre le duc et moi, assis sur une même planche, lequel se nommait Notarft. Nous partîmes le lendemain de Donauwert, et passâmes le Danube avec grande difficulté, et fûmes deux jours fort mal logés pour les détours qu'il nous convint faire : enfin le troisième nous arrivâmes à un château du duc de Bavière nommé Isrech, et le lendemain à Landshout qui est la seconde ville de la Bavière : nous y passâmes la semaine sainte, où il y eut force pénitents. Puis après Pâques, ayant pris congé du duc et de la duchesse, nous nous en vînmes faire notre stage de chanoines à Ingolstadt, où nous trouvâmes les trois ducs frères du duc Maximilian, qui y étaient aux études ; qui étaient le duc Philippe, évêque de Ratisbonne, qui fut depuis évêque de Passau et cardinal : le duc Ferdinand, coadjuteur de Cologne, qui depuis en a été électeur : et le duc Albert, plus jeune des enfants du duc Guillaume lors régnant. Nous y continuâmes peu de temps la rhétorique, puis allâmes à la logique que nous fîmes compendieuse [abrégée] en trois mois, et de la passâmes à la physique, étudiant quand et quand [en même temps] en la sphère.

Nous allâmes au mois d'août à Munchen, le duc nous ayant priés de venir passer la cervaison (qu'ils nomment la *hirsfaist*) avec lui. Nous vîmes le duc Guillaume et la duchesse Madeleine sa femme, et ses deux filles : la princesse Marianne, depuis mariée à l'archiduc Ferdinand, présentement empereur, et la princesse Madeleine qui, depuis, a été femme du duc de Neubourg et de Juliers. Nous allâmes à Notre-Dame de Ettinguen, à Wasserbourg, et à Straubynge, qui étaient vers le lieu où la chasse se faisait : puis au bout d'un mois, qu'elle fut finie, nous vînmes continuer nos études jusque en octobre que nous quittâmes la physique lorsque nous fûmes parvenus aux livres *De anima* : et parce que nous avions encore sept mois de stage à faire, je me mis à étudier en même temps aux *institutes* du droit, où j'employai une heure de classe, une autre heure aux cas de conscience, une heure aux aphorismes d'Hippocrate, et une heure aux éthiques et politiques d'Aristote ; auxquelles études je m'occupai de telle sorte que mon gouverneur était contraint de temps en temps de m'en retirer pour me divertir.

1596. Je continuai le reste de cette année-là mes études, et le commencement de celle de 1596. Mon stage finit à Pâques, auquel temps mon cousin le baron de Boppart vint aborder en Ingolstadt, s'en allant en Hongrie : il passa Pâques avec nous, et le lundi de Pâques nous nous embarquâmes avec lui sur le Danube et allâmes à Regensburg ; il en partit le lendemain, et nous allâmes trouver Mr le cardinal de Bavière qui était évêque de Ratisbonne, lequel nous logea en son palais, et nous y retint trois jours, au bout desquels nous prîmes congé de lui et allâmes à Nuremberg, où nous étions lorsque feu mon père mourut ; de Nuremberg nous revînmes par Eichstat à Ingolstadt, où nous demeurâmes encore près d'un mois : et puis, ayant reçu les nouvelles de la mort de mon père, nous allâmes à Munchen prendre congé du duc et de la duchesse de Bavière, et passant par Augsbourg et Ulm, nous revînmes à Harouel, trouver notre mère, puis à Nancy faire les funérailles de notre père. Et ayant demeuré quelque temps

en Lorraine, mon frère et moi partîmes pour aller en Italie, accompagnés du sieur de Mallaville, vieux gentilhomme qui nous tenait lieu de gouverneur, de Springuesfeld qui l'avait précédemment été, et d'un gentilhomme de feu mon père, nommé d'Arandel, et passâmes par Strasbourg, Ulm, Augsbourg et Munchen, où nous vîmes le duc et la duchesse, puis par Wasserbourg, Notre Dame d'Ettinguen, Bourghaus et Innsbruck ; de là à Brixen, puis à Trente et à Vérone, où les comtes Ciro et Alberto de Canossa (dont le dernier, qui avait été nourri page du duc de Bavière, s'en était revenu avec nous), nous vinrent prendre à l'hôtellerie, et nous menèrent en leur palais, où ils nous firent une grande réception et traitement. Le lendemain nous en partîmes pour aller à Mantoue, puis à Bologne, d'où nous passâmes l'Apennin pour arriver à Florence, ayant précédemment passé par Pratolin, maison de plaisance du grand duc qui était lors à Lambrogiano, lequel nous fit régaler à notre arrivée, et nous fit donner des carrosses pour l'aller trouver le jour d'après à Lambrogiano où nous fumes logés et défrayés dans le château : le lendemain nous lui fîmes la révérence, puis à Madame, de qui feu mon père était grand serviteur ; elle voulut que je la menasse pendant qu'elle se promenait au jardin, où ayant rencontré la princesse Marie, depuis reine de France, elle nous présenta à elle. Après dîner nous partîmes de Lambrogiano et retournâmes à Florence, où ayant demeuré quatre jours, nous nous acheminâmes à Rome par Sienne et Viterbo ; et y ayant séjourné huit jours pour faire nos stations, échelle sainte, et autres dévotions, et pour y visiter les cardinaux à qui nous avions adresse, nous partîmes pour aller à Naples, passant par Gayette, Capoue, et Aversa. Plusieurs gentilshommes français et étrangers y vinrent avec nous sous la sûreté d'un bien ample passeport qui nous fut donné par le duc de Sessa, ambassadeur d'Espagne à Rome, lequel (outre qu'il était ami particulier de feu notre père), avait séjourné au Pont à Mousson un mois pour attendre la sûreté d'aller en France, pendant que nous y étions aux études, où nous l'avions souvent visité.

Étant arrivés à Naples, nous allâmes faire la révérence au vice-roi, nommé don Henrique de Gousman, comte d'Olivares, et lui portâmes les lettres de recommandation du duc de Sessa, à l'ouverture desquelles ayant appris notre nom, nous demanda si nous étions enfants de Mr de Bassompierre, colonel des reîtres en France, qui était venu au secours du duc d'Albe en Flandres, envoyé par le feu roi Charles : et comme nous lui eûmes dit que nous les étions, il nous embrassa avec grande tendresse, nous assurant qu'il avait aimé mon père comme son propre frère, et que c'était le plus noble et franc cavalier qu'il eut jamais connu ; qu'il ne nous traiterait pas seulement comme personnes de qualité, mais comme ses propres enfants : ce que véritablement il exécuta depuis par tous les témoignages d'affection et de bonne volonté dont il se peut imaginer. J'appris à monter à cheval sous Jean Baptiste Pignatelle ; mais au bout de deux mois son extrême vieillesse ne lui permettant plus de vaquer soigneusement à nous instruire, et en remettant l'entier soin à son creat [sous-écuyer] Horatio Pintaso, mon frère demeura toujours à son manège ; mais pour moi, je m'en retirai, et vins à celui de Cesar Mirabbello, qui le tenait proche de la porte de Constantinople. Je fus aussi, la même année, voir les singularités de Bayes et de Putsolle, et l'année suivante 1597 mon frère eut la petite vérole, et moi ensuite : après que nous en fûmes guéris, nous partîmes de Naples en

carême, et revînmes à Rome logés en un petit palais qui est dans la place de Santa-Trinita, tirant vers les Minimes.

Mr le duc de Luxembourg vint ambassadeur ordinaire du roi vers Sa Sainteté.

Sainte-Offange tua Roquemengarde, gentilhomme provençal, et s'étant retiré à notre logis, nous le sauvâmes dans les Minimes, et de là chez le cardinal Montalte.

Peu de temps après Pâques nous partîmes de Rome pour aller à Florence où nous demeurâmes à apprendre nos exercices, moi sous Rustico Picardini à monter à cheval, et mon frère sous Lorensin : pour les autres exercices nous eûmes mêmes maîtres, comme messer Agostino pour danser, messer Marquino pour tirer des armes, Julio Parigi pour les fortifications, auxquelles Bernardo de la Girandole quelquefois assistait, et nous enseignait aussi : nous les continuâmes tout l'été, et vîmes aussi les fêtes de Florence, comme le calcho, le paillo [palio] de la course des chevaux, les comédies, et quelques noces dedans et dehors le palais. Puis après la Toussaint, je fus à Pratolin porter les premières nouvelles au grand duc de la prise d'Amiens. De là nous allâmes par Pistoya, Pise, et Luques à Livorne ; et étant revenus à Florence, nous primes congé de Leurs Altesses, et nous acheminâmes à Bologne ; puis par la Romagne, Fayensa, Imola, Forli, Pesaro, Sinigalla et Ancone, nous arrivâmes la veille de Noël à Notre Dame de Lorette, et y fîmes la nuit nos pâques dans la chapelle : le cardinal Gallo nous fit loger au palais de Lorette nommé la Santa Casa, et défrayer aussi ; et le lendemain, jour de Noël, il me fit être un des témoins à l'ouverture des troncs des aumônes, qui montèrent à quelque six mille écus pour ce quartier dernier de l'année.

Force gentilshommes français se rencontrèrent aussi à Lorette quand et nous [avec nous], et primes tous ensemble résolution de passer en Hongrie à la guerre devant que de revenir chez nous ; et nous l'étant entre-promis, nous partîmes le lendemain de Noël tous ensemble pour nous y acheminer, assavoir : Mrs de Bourlemont et d'Amblise frères, Mrs de Foucaude et Chaseneuil frères, Mr de Clermont d'Antragues, Mr le baron de Crapados, et mon frère et moi. Mais comme le naturel des Français est changeant, à trois journées de là quelques uns de ceux qui n'avaient pas la bourse assez bien fournie pour un si long voyage, ou qui avaient plus d'envie de retourner bientôt à la maison, mirent en avant qu'en vain nous allions chercher la guerre si loin, puisque nous l'avions si près de nous ; que nous étions parmi l'armée du pape, qui s'acheminait à la conquête de Ferrare, dévolue au pape par la mort du duc Alphonse nouvellement décédé, que don Cesar d'Este détenait contre tout droit ; que cette guerre n'était pas moins juste et sainte que celle de Hongrie, et était si prochaine que dans huit jours nous serions aux mains avec les ennemis, là où, quand nous irions en Hongrie, les armées ne se mettraient en campagne de plus de quatre mois. Ces persuasions prévalurent sur nos esprits, et conclûmes que le lendemain nous irions à Forli offrir tous ensemble notre service au cardinal Aldobrandin, légat de l'armée, et que je porterais la parole au nom de tous ; et l'exécutai au mieux que je pus. Mais le légat nous reçut si maigrement, et nous fit si peu de bon accueil, que le soir, à la gîte, nous ne pouvions assez témoigner le ressentiment, et la colère que nous avions de son mépris. Alors, feu mon frère commença à dire que véritablement nous avions eu ce

que nous méritions ; que, n'étant point sujets du pape, ni obligés à cette guerre, nous nous étions allé inconsidérément offrir d'assaillir un prince de la maison d'Este, à qui la France avait tant d'obligation, qui avaient tous été si courtois aux étrangers, principalement aux Français, et si proches parents non seulement des rois de France dont ils étaient sortis par filles, mais aussi de Mrs de Nemours, et de Guise ; et que, si nous valions quelque chose, nous irions offrir nos vies et notre service au secours de ce pauvre prince que l'on voulait injustement spolier d'un Etat possédé par une si longue suite d'ancêtres. Ces mots finis, il n'eut pas seulement l'approbation de tout le reste de la compagnie, mais encore une ferme résolution d'aller dès le lendemain droit à Ferrare pour nous y jeter. Ce que j'ai voulu représenter ici, premièrement pour faire connaître l'esprit volage et inconstant des Français, et puis ensuite que la fortune est la plupart du temps maîtresse et directrice de nos actions, puisque nous qui avions fait dessein de donner nos premières armes contre les Turcs, les portâmes contre le pape.

Ainsi nous arrivâmes la veille du jour de l'an 1598 à Bologne, où nous trouvâmes le chevalier Verdelli et quelques autres, qui se joignirent à nous pour aller à Ferrare, et partîmes le 2e pour arriver le 3e à Ferrare, où nous fumes logés et reçus chez le duc avec toute sorte d'honneur et de bonne chère. Nous y trouvâmes, déjà arrivé, Mr le comte de Sommerive, second fils de Mr le duc du Maine, et quelques autres gentilshommes français qui s'étaient venus offrir à don Cesar. Mais il était si peu résolu à la guerre, qu'il nous parlait continuellement du peu de moyen qu'il avait de la faire ; qu'il n'avait point trouvé d'argent aux coffres du feu duc ; que le roi d'Espagne s'était déjà déclaré pour le pape, et que le roi, à son avis, en ferait de même ; que les Vénitiens qui le portaient à la guerre, ne le voulaient secourir ouvertement, et que ce qu'ils lui promettaient sous main était peu de chose. Enfin le jour des Rois, comme il entra avec une grande troupe de seigneurs et gentilshommes pour ouïr la messe en une grande église prochaine du palais, tous les prêtres, nous voyant arriver, quittèrent les autels sans achever les messes qu'ils avaient commencées, et se retirèrent de devant nous comme devant des excommuniés. Cela acheva de perdre le dessein peu résolu de don Cesar de conserver Ferrare, et dès l'après dînée fit partir la duchesse d'Urbin, sœur du feu duc Alfonse, pour aller traiter avec le légat Aldobrandin. Ce que nous autres considérant, nous prîmes le lendemain congé de lui pour aller chacun où bon lui sembla.

Mon frère et moi allâmes coucher le 6e du mois à Rovigo, et le lendemain à Padoue, où nous trouvâmes Mr de Tilly qui y faisait ses exercices, lequel nous donna le lendemain à dîner, et le jour suivant s'en vint avec nous à Venise, où nous séjournâmes huit jours. Puis étant revenus à Padoue, nous prîmes notre chemin par Mantoue et Pavie droit à Gênes où nous achevâmes de passer le carême-prenant, et où mon frère et moi, tous deux devenus amoureux de la fille du consul des Tudesques, nommée Philippine (où nous étions logés), nous querellâmes jusques au point d'être quelques jours sans nous parler.

Nous fûmes, pendant notre séjour à Gênes, priés par les marquis Ambroise et Federic Spinola aux noces de leur sœur qu'ils mariaient au prince du Bourg de Valdetare, de la maison de Candi, ce qu'ils firent en notre endroit, portés (à mon avis), par la prière du sieur Manfredo Ravasguieri, à qui Mr le comte de Fiesque nous avait recommandés.

Nous partîmes de Gênes le premier jeudi de carême, et passant par Tortone, nous arrivîmes le samedi d'après à Milan. Le lendemain nous fûmes priés à dîner par les marquis de Marine, cousins du comte de Fiesque, qui nous firent un magnifique festin, au partir duquel ils nous menèrent voir les plus remarquables églises, et autres lieux de la ville ; et le lendemain nous eûmes permission d'entrer au château, auquel le castellan nous fit une collation avec beaucoup de compliments.

Nous partîmes de Milan après y avoir séjourné quatre jours, avec le chevalier Verdelli, et l'ambassadeur d'Espagne en Suisse, nommé Alfonse Casal. Nous passâmes à Come, puis à Lugano et à Bellinzona ; de là nous montâmes le Saint-Gothard par un fort mauvais temps, et vînmes coucher à Altdorf. Le lendemain nous nous mîmes sur le lac de Wallestat et de Lucerne, et arrivîmes le soir à Lucerne, où l'ambassadeur Alfonse Casal nous voulut traiter et loger. Nous en partîmes le lendemain, et en deux jours nous vînmes à Basle ; puis à Tanne, à Remiremont, et à Epinal chez notre tante, où nous fûmes jusques après Pâques, que, ma mère retournant de France, nous la fûmes trouver à Harouel, où après y avoir demeuré quelques jours, nous fûmes à Nancy.

Septembre. — Les députés du duc de Clèves vinrent peu après demander madame Antoinette, seconde fille du duc de Lorraine, en mariage, et portèrent au duc de Bar une procuration pour l'épouser en son nom ; après quoi ils l'emmenèrent à Düsseldorf. Puis en septembre, Mr l'archiduc Albert s'en allant en Italie, pour de là, s'aller marier en Espagne avec l'infante, Mr de Vaudemont l'alla trouver sur le chemin à Valdrevange : mon frère et moi l'accompagnâmes, et don Diegue d'Ivvarra, qui faisait près de lui l'office de majordome major, nous ayant menés à sa chambre après que Mr de Vaudemont se fût retiré, il nous fit beaucoup de bon accueil, disant que notre nom et notre maison lui étaient chers et à toute la sienne.

Voyage en France

Au retour de ce petit voyage, nous nous préparâmes pour celui de France, ayant précédemment été à Luxembourg pour en avoir permission de Mr le comte Peter Ernest de Mansfeld, notre tuteur honoraire, qui nous la donna fort malaisément, parce qu'il voulait que nous nous missions au service du roi catholique ; et ce fut à condition qu'après que nous aurions été quelque temps à la cour du roi, et en Normandie (où ma mère lui fit croire que nous avions quelques affaires), que nous passerions de là en la cour d'Espagne, et que nous ne nous embarquerions en l'une ni en l'autre jusques après notre retour de toutes les deux : il nous fit promettre de plus, que quand nous voudrions faire ce choix, que nous suivrions l'avis qui nous serait donné sur ce sujet par nos principaux parents et amis.

Octobre. — Nous partîmes donc de Harouel, mon frère et moi, avec ma mère et mes deux sœurs, en fort bel équipage, le lendemain de la Saint-François, le 5e jour d'octobre de la même année 1598 ; et passant par Toul, Ligny, Saint-Dizier, Vittri, Fere Champenoise, Provins, et Nangis, nous arrivîmes à Paris le 12e du même mois d'octobre, et vînmes loger à l'hôtel de Montlor, en la rue de Saint-Thomas du Louvre.

Le roi était pour lors à Monceaux avec une grande maladie, de laquelle il fut en grand danger. Il n'y avait près de lui, de la connaissance de ma

mère, que Mr de Schomberg, père du maréchal, auquel elle écrivit pour savoir quand nous pourrions faire la révérence à Sa Majesté ; il lui répondit qu'il n'était pas à propos d'y penser seulement, en l'état où le roi était ; et qu'il lui conseillait de nous retenir à Paris jusques à ce que, Sa Majesté y venant, nous puissions recevoir cet honneur. Nous sursîmes donc ; et cependant nous fîmes la cour à Madame, sa sœur, qui était destinée duchesse de Bar, et tout était dès lors conclu. Elle eut dessein de me faire épouser Mlle Catherine de Rohan, afin de l'arrêter près d'elle en Lorraine où j'avais quelque bien : mais mon inclination n'était pas lors au mariage.

Plusieurs des amis de feu mon père, ou des parents de ma mère, nous vinrent voir ; comme Dunes, Chanvallon, le maréchal de Brissac, Mrs de Saint-Luc frères ; mais plus particulièrement que personne, Mr le comte de Gramont, qui, en ce temps-là, recherchait ma sœur aînée : et advint qu'un jour que le roi commençait à se mieux porter, Mr le Grand, qui était premier gentilhomme de la chambre, vint faire un tour à Paris, et Mr de Gramont l'ayant su, me vint prendre pour me mener le saluer : mais comme il était allé chez Pregontat se baigner, je ne pus exécuter mon dessein que le lendemain matin. Sa courtoisie ordinaire le porta à me faire plus de compliments que je ne méritais, et me pressa de demeurer à dîner chez lui, où les plus galants de la cour étaient conviés. Pendant le dîner, ils proposèrent de faire un ballet pour réjouir le roi, et l'aller danser à Monceaux ; à quoi chacun s'étant accordé, quelques-uns de la compagnie furent des danseurs, et d'autres qu'ils choisirent, qui n'étaient pas présents. Ils me dirent qu'il fallait que j'en fusse ; à quoi je témoignai un passionné désir : mais n'ayant point encore fait la révérence au roi, il me semblait que je ne le devais pas entreprendre. Mr de Joinville dit lors : « Cela ne vous en doit point empêcher ; car nous arriverons de bonne heure à Monceaux : vous ferez la révérence au roi, et le soir, après, nous danserons le ballet. » De sorte que je l'appris avec onze autres, qui étaient Mrs le comte d'Auvergne, de Joinville, de Sommerive, le Grand, Gramont, Termes, le jeune Schomberg, Saint-Luc, Pompignan, Messillac, et Maugeron : ce que j'ai voulu nommer, parce que c'était une élite de gens qui étaient lors si beaux et si bien faits, qu'il n'était pas possible de plus. Ils représentaient des barbiers, pour se moquer, à mon avis, du roi, qu'une carnosité, qu'il avait lors, avait mis entre les mains de gens de ce métier, pour s'en faire panser.

Après que nous eûmes appris le ballet, nous nous acheminâmes à Monceaux pour le danser. Mais comme le roi fut averti que nous y allions, il envoya par les chemins nous dire que, n'ayant point de couvert pour nous loger à Monceaux, qui n'était, en ce temps là, guère logeable, nous nous devions arrêter à Meaux, où il enverrait le soir même six carrosses pour amener avec nous tout l'équipage du ballet. Par ainsi je fus frustré de mon attente de le saluer avant ledit ballet. Nous nous habillâmes donc à Meaux, et nous mîmes avec la musique, pages, et violons, dans les carrosses qui nous avaient menés, ou que le roi nous envoya, et dansâmes ledit ballet, après quoi, comme nous ôtâmes nos masques, le roi se leva, vint parmi nous, et demanda où était Bassompierre. Alors tous ces princes et seigneurs me présentèrent à lui pour lui embrasser les genoux : il me fit beaucoup de caresses, et n'eusse jamais cru qu'un si grand roi eût eu tant de bonté et de privauté vers un jeune homme de ma sorte. Il me prit, puis après, par la main, et me vint présenter à madame la duchesse de Beaufort, sa maîtresse,

à qui je baisai la robe ; et le roi, afin de me donner moyen de la saluer et baiser, s'en alla d'un autre côté.

Nous demeurâmes jusques à une heure après minuit à Monceaux, et puis nous en revînmes coucher à Meaux, et le lendemain à Paris.

Madame la duchesse eut congé du roi pour venir à Paris le voir danser encore une fois chez Madame, à l'hôtel de la reine mère, où il se dansa un jour après ; et les douze masques prirent pour danser les branles Mlle de Guise, madame la duchesse, Catherine de Rohan, Mlle de Luce, madame de Villars, de la Pardieu, mes demoiselles de Retz, de Bassompierre, de Haraucourt, d'Antragues, de la Patriere, et de Mortemer : lesquelles j'ai voulu nommer parce que, quand ces vingt-quatre hommes et dames vinrent à danser les branles, toute l'assistance fut ravie de voir un choix de si belles gens ; de sorte que, les branles finis, on les fit recommencer encore une autre fois sans que l'on se quittât : ce que je n'ai jamais vu faire depuis. Madame, sœur du roi, ne dansa point, parce qu'elle avait un peu de goutte à un pied : mais elle retint l'assemblée depuis dix heures du soir jusques au lendemain qu'il était grand jour.

Le roi, peu de jours après, recouvra sa santé, et s'en alla changer d'air à Saint-Germain, passant par Paris. Il logea au doyenné de Saint-Germain où logeait madame la duchesse ; et étant à Saint-Germain en Laye, il fit baptiser le dernier fils naturel qu'il avait eu de madite dame la duchesse : il fut nommé Alexandre par Madame, sœur du roi, et Mr le comte de Soissons, qui le tinrent sur les fonts ; et le soir de la cérémonie on dansa le grand ballet des Etrangers, duquel j'étais, de la troupe des Indiens.

1599.

Janvier.— Cette année-là finit, et celle de 1599 commença par la cérémonie de l'ordre du Saint-Esprit, en laquelle furent nommés et reçus chevaliers Mrs le duc de Ventadour, le marquis de Tresnel, Mr de Chevrieres, le vicomte d'Auchy, Mrs de Palaiseau, le comte de Choisy, Poyanne et Belin.

Le lendemain arriva Mr le duc de Bar qui venait épouser Madame, lequel Mr de Montpensier eut charge d'aller au-devant, et de l'amener à Paris : le roi vint au-devant entre Pantin et la Chapelle ; et après qu'il l'eût embrassé, il le laissa entre les mains de Mr de Montpensier, et s'en alla passer le reste du jour à la chasse. Peu de jours après il fut marié avec Madame, à Saint-Germain, par Mr l'archevêque de Rouen, frère bâtard du roi, lequel fut longtemps avant que de pouvoir être persuadé de faire cet acte, à cause de la religion que Madame professait. Après dîner on dansa le grand bal, auquel je menai Mlle de Longueville.

La cour revint à Paris, et la cour de parlement vint faire remontrance au roi, tendant à ne vérifier l'édit de Nantes en faveur de ceux de la religion, auxquels le roi répondit en fort bons termes : j'y étais présent.

Février. — Sa Majesté s'en alla de là faire un tour à Fontainebleau pendant la foire de Saint-Germain, pour ordonner les bâtiments qu'il voulait y être faits au renouveau [printemps] ; pendant l'absence duquel il se fit ce désordre dans la foire, de plusieurs princes contre Mr le Grand, où Mr de Chevreuse se brouilla avec Termes : nous accompagnâmes Mr le Grand au retour ; et nous rencontrâmes avec eux en la rue de Bussy, sans que les uns

ni les autres fissent autre chose que se morguer. Mr de Montpensier arrêta Termes en son hôtel, et Mr le Grand étant revenu au sien avec force seigneurs, Mr d'Esguillon y vint sur la minuit offrir à Mr le Grand, s'il voulait mener son frère sur le pré, qu'il y mènerait Mr de Joinville, et qu'ils auraient affaire ensemble. Il répondit que son frère était entre les mains de Mr de Montpensier, et qu'il était serviteur de Mr de Joinville et le sien, n'étant pas en état de lui en dire davantage. Cette brouillerie fit revenir le roi de Fontainebleau, qui accommoda le tout, retenant néanmoins Mr de Termes en arrêt jusques après le partement de Madame, qui s'en alla le jeudi deuxième jour de carême. Le roi fut ce jour-là à la chasse, et de là coucher à Fresne, où madame la duchesse se trouva, et alla le lendemain dîner à Monceaux, où le lendemain Madame arriva à dîner, à qui il fit un superbe festin, et puis l'alla accompagner jusques à Jouarre, d'où elle partit le lendemain, accompagnée de Mrs de Montpensier et de Nemours qui la menèrent jusques à Chalons.

Après le partement de Madame, le roi alla passer son carême à Fontainebleau, et la plupart de la cour vint passer par Paris, et y fit quelque séjour. Madame de Retz y revint de Noisy un soir, et Mr le duc de Joyeuse m'amena avec lui au-devant d'elle : lui et moi nous mîmes dans son carrosse, et revînmes avec elle descendre à l'hôtel de Retz, où nous y fîmes collation, et nous en retirâmes sur le minuit. Il fut tout ce jour de la meilleure compagnie du monde. Je lui donnai le bon soir à la porte derrière de son logis qu'il ne fit que traverser, et s'en alla rendre aux Capucins, où il y a fini saintement ses jours. Le lendemain matin le père Archange, capucin qui prêchait à Saint-Germain, le dit en son sermon, où j'étais sur le jubé avec Mrs de Montpensier, d'Epernon, et le Grand, qui n'en furent pas plus étonnés que moi, mais plus affligés, encore que je le fusse bien fort ; car j'honorais particulièrement ce seigneur-là.

Je m'en allai deux jours après à Fontainebleau, où un jour, comme on eut dit au roi que j'avais de belles portugaises et autres grandes pièces d'or, il me demanda si je les voulais jouer au cent contre sa maîtresse ; à quoi m'étant accordé, il me faisait demeurer près d'elle à jouer, pendant qu'il était à la chasse, et le soir il prenait son jeu. Cela me donna grande privauté avec le roi et elle : lequel un jour m'ayant mis en discours de ce qui m'avait convié de venir en France, je lui avouai franchement que je n'y étais point venu à dessein de m'embarquer à son service, mais seulement d'y passer quelque temps, et de là en aller faire autant en la cour d'Espagne, avant que de faire aucune résolution de la conduite et visée de ma fortune ; mais qu'il m'avait tellement charmé, que, sans aller plus loin chercher maître, s'il voulait de mon service, je m'y vouais jusques à la mort. Alors il m'embrassa, et m'assura que je n'eusse su trouver un meilleur maître que lui, qui m'affectionnât plus, ni qui contribuât plus à ma bonne fortune et à mon avancement. Ce fut un mardi de mars, que je me compte depuis ce temps-là français, et puis dire que depuis ce temps-là j'ai trouvé en lui tant de bonté, de familiarité, et de témoignages de bonne volonté, que sa mémoire sera, le reste de mes jours, profondément gravée dans mon cœur.

Avril.— La semaine sainte arriva, qui me fit demander congé au roi d'aller faire mes pâques à Paris ; lequel me dit que je m'en viendrais le mardi avec lui à Melun, où il allait conduire sa maîtresse, qui les voulait aussi faire à Paris. Comme nous fûmes le soir à Melun, le roi m'envoya

appeler comme il soupait, et me dit : « Bassompierre, ma maîtresse vous veut demain amener avec elle dans son bateau à Paris : vous jouerez ensemble par les chemins. » Il la vint le lendemain conduire jusques à ce qu'elle s'embarqua, et me fit mettre avec elle, qui vint aborder proche de l'Arsenal, où le maréchal de Balagni et le marquis de Cœuvres, qui l'attendaient, l'aidèrent à sortir, et la menèrent au prochain logis de l'Arsenal, où demeurait madame la maréchale de Balagni sa sœur. Là, la vinrent trouver madame et mademoiselle de Guise, madame de Retz et ses filles, et quelques autres dames, qui l'accompagnèrent aux ténèbres au petit Saint-Antoine, où la musique des ténèbres était excellente, puis la conduisirent à son logis du doyenné Saint-Germain. Elle pria Mlle de Guise de demeurer auprès d'elle : mais une heure après, lui ayant pris une grande convulsion dont elle revint, comme elle voulut commencer une lettre qu'elle écrivait au roi, la seconde convulsion lui prit si violente, qu'elle ne revint depuis plus à elle. Elle dura en cet état la toute la nuit et le lendemain, qu'elle accoucha d'un enfant mort ; et le vendredi-saint, à six heures du matin, elle expira. Je la vis en cet état le jeudi après midi, tellement changée qu'elle n'était pas reconnaissable.

Le vendredi-saint, comme nous étions au sermon de la passion à Saint-Germain de l'Auxerrois, la Varrenne vint dire au maréchal d'Ornano que madame la duchesse venait de mourir, et qu'il était à propos d'empêcher le roi de venir à Paris, lequel s'y acheminait en diligence, et qu'il le suppliait d'aller au-devant de lui pour l'en divertir. J'étais auprès dudit maréchal au sermon, lequel me pria d'y venir avec lui : ce que je fis, et trouvâmes le roi par delà la Saussaye, proche de Villejuive, qui venait sur des courtauds à toute bride. Lors qu'il vit monsieur le maréchal, il se douta qu'il lui en venait dire la nouvelle ; ce qui lui fit faire de grandes lamentations. Enfin on le fit descendre dans l'abbaye de la Saussaye, où on le mit sur un lit. Il témoigna tout l'excès du déplaisir qui se peut représenter. Enfin, étant venu un carrosse de Paris, on le mit dedans pour s'en retourner à Fontainebleau, tous les principaux des princes et seigneurs étant accourus le trouver : nous allâmes donc avec lui à Fontainebleau, et comme il fut en cette grande salle de la cheminée, où il monta d'abord, il pria toute la compagnie de s'en retourner à Paris prier Dieu pour sa consolation. Il retint près de lui Mr le Grand, le comte du Lude, Termes, Castelnau de Chalosse, Montglat et Frontenac ; et comme je m'en allais avec tous ceux qu'il avait licenciés, il me dit : « Bassompierre, vous avez été le dernier auprès de ma maîtresse ; demeurez aussi auprès de moi pour m'en entretenir. » De sorte que je demeurai aussi, et fûmes huit ou dix jours sans que la compagnie se grossît, sinon de quelques ambassadeurs qui se venaient condoloir avec lui, et puis s'en retournaient aussitôt.

Mais peu de jours se passèrent sans qu'il commençât une nouvelle pratique d'amour avec Mlle d'Antragues vers laquelle il dépêcha souvent le comte du Lude et Castelnau. Enfin madame d'Antragues vint se tenir à Malerbes, et chacun dit au roi qu'il fallait que, pour passer son ennui, il s'allât divertir : il y alla donc, et en fut fort amoureux. Nous n'étions que dix ou douze avec lui, mangeant d'ordinaire à sa table, logés dans le même château.

Mai. — Nous allâmes de là au Hallier, et madame d'Antragues à Chemaut, où le roi allait à toute heure. Le roi eut au Hallier une grande prise avec Mr le comte d'Auvergne, en présence de Sainte-Marie du Mont et de moi, dans la galerie ; et il s'en alla de là (juin) à Châteauneuf, les dames s'en retournant à Paris.

De Châteauneuf nous vînmes la veille de la Saint-Jean à Orléans, où était madame la maréchale de la Chastre, et ses deux filles, de Senetere et de la Chastre, qui étaient bien belles : mais le roi, le lendemain de la Saint-Jean, partit en poste, et s'en vint à Paris loger chez Gondi, parce que madame d'Antragues logeait à l'hôtel de Lyon. Nous y demeurâmes quelques jours : mais enfin, sur un désordre qui arriva au comte du Lude allant trouver Mlle d'Antragues de la part du roi, que son père et son frère firent rumeur, et l'emmenèrent le lendemain à Marcoussis : le roi alla un matin à Marcoussis en s'en retournant en poste à Blois, où nous ne fûmes guère sans revenir à Paris ; d'où le roi revint en un jour en poste, courant à neuf chevaux, dont j'étais de la troupe.

Juillet. — Il vint loger chez le président de Verdun, où nous soupâmes, puis couchâmes le roi, et nous mîmes à jouer aux dés, Mr de Roquelaure, Marcilly, écuyer du roi, et moi. Nous ouïmes peu après crier le roi qu'on vînt à lui, et était sorti de sa chambre. Nous y accourûmes, et trouvâmes qu'il disputait la porte de sa chambre avec Berringuen qu'il y avait enfermé, à qui le sens était tourné par le soleil ardent qui lui avait donné sur la tête le jour, en venant en poste avec le roi. Nous retirâmes Berringuen de là, et Mr de Roquelaure coucha en la chambre du roi au lieu de lui.

Le roi n'avait point d'équipage en ce voyage, et dînait chez un président, soupait chez un prince ou un seigneur, selon ce qu'il leur envoyait mander. Il ne possédait pas encore Mlle d'Antragues, et couchait parfois avec une belle garce nommée la Glaude. Il advint qu'un soir après souper de chez Mr d'Elbeuf, le roi s'en vint coucher chez Zamet avec cette garce, et comme nous l'eûmes déshabillé, ainsi que nous nous voulions mettre dans le carrosse du roi, qui nous ramenait en nos logis, Mrs de Joinville, et le Grand, eurent querelle sur quelque chose que ce premier prétendit que Mr le Grand eût dit au roi, de Mlle d'Antragues et de lui ; de sorte que Mr le Grand fut blessé à la fesse, le vidame du Mans reçut un coup à travers du corps, et la Rivière un coup dans les reins. Après que Mr de Praslain eût fait fermer les portes du logis, et que Mr de Chevreuse s'en fût allé, ils me prièrent d'aller trouver le roi, et lui conter ce qui s'était passé ; lequel se leva avec sa robe et son épée, et vint sur le degré où ils étaient, moi portant le flambeau devant lui. Il se fâcha extraordinairement, et envoya la nuit même dire au premier président qu'il le vînt trouver le lendemain avec la cour de parlement ; ce qu'ils firent sur les neuf heures du matin. Il leur commanda de faire informer de l'affaire, et d'en faire bonne justice ; ce qu'ils firent, et firent assigner le comte de Cramail, Barraut, Chaseron, et moi, pour déposer du fait : et le roi nous commanda d'aller répondre aux commissaires, qui étaient Mrs de Fleuri, et de Turin, conseillers de la grand'chambre, ce que nous fîmes : et le procès fut instruit. Mais à l'instante prière que monsieur, madame, et mademoiselle de Guise firent au roi, l'affaire ne passa pas plus avant ; et deux mois après, Mr le connétable accorda cette querelle à Conflans.

Le roi, au bout de deux jours, s'en retourna à Blois, et tôt après (août) alla à Chenonceau voir la reine Louise qui s'y tenait lors : il devint un peu amoureux d'une des filles de la reine, nommée la Bourdaisiere. Il s'en revint passer l'été à Fontainebleau, allant de fois à autre voir Mlle d'Antragues à Malesherbes (septembre), où il en jouit ; et sur l'automne, étant de retour à Paris, il la fit loger (octobre) à l'hôtel de Larchant.

Il alla aussi en poste à Orléans, sur le passage de la reine Louise, qui s'en allait à Moulins, et il demeura trois jours à Orléans avec elle.

En ce même temps le cardinal Andrea d'Autriche passa à Orléans, qui y fit la révérence au roi.

Novembre. — Sur la fin de l'automne le roi vint à Monceaux, d'où je pris congé de lui pour aller en Lorraine traiter avec S.A., afin qu'il me délivrât de la caution que feu mon père était pour lui, de cent cinquante mille écus qu'il avait empruntés pour le mariage de madame la grand duchesse, sa fille, de laquelle réponsion l'on m'inquiétait à Paris.

Décembre.— Je demeurai six semaines en Lorraine, plutôt pour l'amour que je portais à Mlle de Bourbonne que pour cette autre affaire.

1600.

Janvier. — Enfin je revins la veille des Rois de l'année 1600. Mr le duc de Savoie étant quelques jours auparavant arrivé près du roi, qui était ce soir-là en un grand festin chez Mr de Nemours où le bal se tint ensuite, je lui fus faire la révérence, et puis il me présenta à Mr de Savoie, lui disant beaucoup de bien de moi.

Ce soir même vint la nouvelle de la retraite de Canise, laquelle le roi loua infiniment, et l'action de Mr de Mercure. Et Mr le comte de Soissons ayant dit là-dessus qu'il s'étonnait que Mr de Mercure l'eût faite : car il ne l'estimait pas capitaine ; le roi lui repartit ainsi : « Et qu'en diriez-vous s'il ne vous eût pas pris prisonnier, et défait votre frère ? »

Trois jours après, Mrs d'Auvergne et de Biron dansèrent le ballet des Turcs ; et autant après, Mrs de Montpensier, de Guise, et le Grand, dansèrent celui des Amoureux, duquel j'étais : Mr le comte d'Auvergne, et quelques-uns de nous, dansèrent à l'improviste celui des Lavandières ; et peu après, celui des Nymphes : finalement Mr de Nemours dansa celui des Docteurs gracieux ; nous fîmes aussi quelques fêtes à cheval (février).

Je fus cet hiver-là chez madame de Senteni, et puis je devins amoureux de la Raverie : le roi le devint aussi de madame de Boinville et de Mlle Clin.

Mars. — Mr de Savoie partit vers la mi-carême. Le roi le fut conduire à une lieue de Paris, et s'en alla faire ses pâques à Fontainebleau, où peu après se fit la conférence en la salle des étuves sur la vérification des articles du livre de Mr du Plessis Mornai contre la messe, où je me trouvai. Mr de Vaudemont l'y vint trouver.

Avril. — Je m'en allai voir ma mère en Lorraine où je ne demeurai que huit jours.

Mai. — Puis le roi étant venu faire ses adieux aux princesses à Paris, son démariement étant fait avec la reine Marguerite, et son mariage conclu avec la princesse Marie de Médicis, il s'achemina à Lyon en poste, ayant envoyé la cour devant, l'attendre à Moulins, où il séjourna quinze jours auprès de la reine Louise, à cause, principalement, de la Bourdaisiere, qu'il aimait.

En Savoie

Juillet. — Enfin nous arrivîmes à Lyon où le roi séjourna trois mois, attendant l'effet du traité qu'il avait fait avec Mr le duc de Savoie pour la restitution du marquisat de Saluces : enfin il s'achemina à Grenoble, où il arriva le 14e d'août. J'en partis le jour même pour me trouver à la prise de la ville de Montmélian, que Mr de Créquy pétarda d'un côté avec son régiment, et Mr de Morges de l'autre, avec quelques compagnies de celui des gardes. J'étais avec mon cousin de Créquy, lequel fut plus heureux que Morges, parce que son pétard lui fit ouverture pour entrer en la ville, et l'autre ne fit qu'un trou fort petit, de sorte que nos gens furent rompre la porte par laquelle les gardes devaient entrer. Nous fîmes barricade contre le château qui nous tira force canonnades. Il y eut quelque désordre entre les troupes que menait Morges, et celles de Mr de Créquy, sur un des chevau-légers du roi qui fut tué par un gentilhomme de Dauphiné, nommé Pilon, le prenant pour un ennemi : Mr de Créquy ayant apaisé la rumeur, il voulut faire remettre l'épée au fourreau à un chevau-léger, nommé Beuseins, Béarnais, lequel lui dit qu'il tirât lui-même la sienne ; ce qui renouvela la noise, qui fut enfin apaisée par la prudence de Mr de Créquy. J'y demeurai tout le lendemain, et la nuit aussi, pendant laquelle nous allâmes donner une alarme à ceux du château, sondant leur fossé. Ils nous tirèrent extrêmement et de mousquetades et de coups de canon : et comme les autres se fussent retirés par dessous la barricade par où ils étaient entrés, j'en perdis la piste ; de sorte que je fus plus d'une heure à la merci du feu du château, à vingt pas du fossé. Enfin Mr de Créquy, en peine de moi, envoya un sergent me chercher, que je fus bien aise de trouver, et plus encore le trou de la sortie.

Je m'en revins le soir d'après trouver Mr de Grillon, qui menait le régiment des gardes à Chambery, où la nuit même nous gagnâmes les faubourgs, et perçant les maisons, vînmes jusques contre la porte de la ville. Le roi y vint le lendemain à six heures du matin, et ayant fait sommer la ville, Mr de Jacob, qui en était gouverneur, vint parler de dessus la muraille à Mr de Villeroy, avec lequel il capitula que, si dans trois jours il n'était secouru, il rendrait au roi la ville et le château de Chambery, et que cependant le roi pourrait s'approcher jusques sur le fossé, et y planter même ses batteries. Le roi n'avait que son seul régiment des gardes, qui n'était pas de quinze cents hommes, trois compagnies suisses, et le régiment de Créquy avec quelque quatre cents chevaux : et il fallait assiéger Chambéry et Montmélian tout à la fois et s'opposer aux ennemis ; et si mauvais équipage de l'artillerie qu'aux quatre canons qu'il avait tirés du fort de Baraut, il commit Vignoles, Termes, Constenant, et moi, commissaires pour en exécuter chacun un, ce que nous fîmes à l'envi l'un de l'autre ; mais ce fut en vain, car le jour venu, le roi entra à Chambéry.

Le lendemain à la pointe du jour, Mr des Diguières [Lesdiguières] (que le roi avait fait lieutenant général en son armée), partit avec tout ce qu'il put emmener de force et tous nous autres volontaires qui étions avec le roi, au

nombre de dix ou douze ; et passant à la merci des canonnades de Montmélian et de Miolans, vînmes repaître à Saint-Pierre d'Albigny, puis attaquer une escarmouche à Conflans, et passer plus d'une lieue au-delà, pensant y trouver Albigny logé avec les troupes de Mr de Savoie : mais il en était parti le matin ; de sorte qu'il nous fallut retourner à Saint-Pierre d'Albigny, où nous ne pûmes arriver qu'à trois heures après minuit, ayant été vingt et quatre heures à cheval par un chaud excessif.

Le lendemain Mr Lesdiguières fit sommer Miolans, qui se rendit, et ne voulut point investir ce jour-là Conflans, tant pour la traite du jour précédent, que parce que c'était la fête de Saint-Barthélemy, jour funeste à ceux de la religion. Mais le lendemain matin il s'y achemina avec trois compagnies du régiment des gardes, et sept de celui de Créquy avec quelque cavalerie. Les gardes avaient l'avant-garde, et se hâtèrent de devancer le régiment de Créquy, comme ils firent ; et firent leurs approches par le bas de la place, dans le faubourg que ceux de la ville avaient brûlé deux jours auparavant, lorsque nous parûmes devant la ville : mais peu après s'y être logés, étant vus et battus par derrière, d'une maison plate où il y avait quarante mousquetaires, à la première sortie que firent ceux de Conflans, un quart d'heure après, ils rembarrèrent les gardes jusques au bas de la montagne. Alors parut le régiment de Créquy, qui revint prendre avec eux le premier logement. Ceux des gardes, au dîner de Mr Desdiguieres vinrent demander un des deux canons destinés pour battre la place, afin de forcer cette maison plate qui leur incommodait si fort leur logement. Alors Mr de Créquy, qui était piqué de ce que les gardes ne l'avaient pas attendu pour donner ensemble à leur gauche à l'investissement, offrit à Mr Desdiguieres de la prendre sans canon, qui le prit au mot ; et l'après-dînée Mr Desdiguieres s'en vint de l'autre côté de l'Isère, vis à vis de la dite maison, pour en voir l'ébattement. Un pétardier, nommé Bourquet, attacha un pétard à la porte, qui fit plus de bruit que de mal ; mais il y avait une grange tenant à la maison, que l'on sapa, et puis on y mit le feu, qui les contraignit de se rendre à miséricorde : et Mr de Créquy les amena tous liés à Mr Desdiguieres, qui puis après alla par en haut lui sixième (dont j'étais l'un), reconnaître le lieu où il logerait sa batterie ; et étant sur le haut, un des capitaines du régiment de Créquy, qui était un de ces six, nommé la Couronne, parlant avec moi, reçut une mousquetade de la ville, qui lui rompit la cuisse. Mr Desdiguieres nous montra où il ferait sa batterie, que nous tenions un lieu inaccessible pour le canon ; mais il nous dit : « Demain à dix heures mes deux canons seront montés, si je puis gagner ce soir quarante écus à Mr de Bassompierre, pour en donner vingt aux Suisses, et vingt aux Français qui la monteront. » Ce qu'il fit, ayant premièrement fait mener ses canons, munitions, gabions, et plateformes, au pied de la montagne, si droite qu'à peine un homme y pouvait monter à pied, et fit creuser des loges pour tenir ceux qui serviraient à guinder [hisser] les canons ; qui étaient comme des marches où ils se pouvaient tenir, et mit, en montant, cinquante Suisses d'un côté, et cinquante Français de l'autre, avec des câbles ; et avait d'espace en espace, en montant, fait faire des relais pour reposer le canon, et donner loisir aux Français et Suisses de remonter aux marches plus hautes : et ainsi ayant premièrement fait guinder les gabions, puis les plateformes, les munitions et les affûts, finalement monta les canons avec une diligence incroyable, et dont nous n'avions encore vu en France

l'expérience. La batterie fut prête à onze heures, et on commença à battre le derrière du château, qui est au haut de la ville, contre l'attente des assiégés, qui ne se fussent jamais doutés que l'on les eût pris par là. Le roi arriva à la batterie sur les deux heures après midi, comme nous nous étions préparés pour aller à l'assaut ; ce qu'il ne voulut permettre, et renvoya quérir par Perne, exempt de ses gardes, huit ou dix volontaires, qui étions prêts à donner : et en même temps ceux de la ville firent une chamade pour se rendre ; et sortirent deux heures après, avec honorable capitulation, mille trente soldats commandés par un marquis de Versoy, baron de Vatteville, et nous n'étions pas tant à les assiéger.

Le roi partit le lendemain, et vint coucher à Saint-Pierre d'Albigny. Le jour d'après il dîna au château de Miolans. Il trouva dedans cinq prisonniers que Mr de Savoie y tenait depuis longues années, qui ne pouvaient endurer la clarté du jour en sortant : il donna la liberté à quatre, et le cinquième ayant été reconnu pour avoir fait de grandes méchancetés en France, fut envoyé à Lyon, où peu de jours après il fut mis sur une roue. De là le roi vint coucher à Chamoux pour faire le siège de Charbonnieres que Mr de Grillon avait déjà investie. Mr de Sully y amena force canons, qu'il fit guinder à l'exemple de Mr des Diguieres, et le même jour qu'il fut en batterie, le château se rendit (septembre). Nous fûmes douze jours à ce siège, au bout desquels, et après la prise de Charbonnieres, le roi s'en alla à Grenoble.

Je m'en voulus aller avec Mr des Diguieres en la vallée de Maurienne qu'il allait conquérir ; mais le roi me commanda de le suivre. Il vint coucher à la Rochette, et le lendemain dîner à Grenoble ; d'où, ayant su que madame de Verneuil arrivait à Saint-André de la Côte, il partit pour s'y en aller, et me fit prêter un des chevaux de son écurie pour le suivre. Je fis cette traite au trot, dont j'étais si las qu'à l'arrivée je n'en pouvais plus. À l'abord le roi et madame de Verneuil se brouillèrent, de sorte que le roi s'en voulut retourner de colère, et me dit : « Bassompierre, que l'on fasse seller nos chevaux pour nous en retourner. » Je lui dis que je dirais bien que l'on sellât le sien, mais que, quant au mien, je me déclarais du parti de madame de Verneuil pour demeurer avec elle : et en même temps je fis tant d'allées et de venues pour accorder deux personnes qui en avaient bonne envie, que j'y mis la paix ; et couchâmes à Saint-André. Le lendemain le roi s'en retourna à Grenoble, y menant madame de Verneuil, et y demeura huit ou dix jours ; puis s'en revint à Chambéry où il ne séjourna guère qu'il ne s'en allât à Aix (octobre), puis à Nissy où Mr de Nemours le reçut fort bien. Il y demeura trois jours, pendant lesquels Mr de Biron le vint trouver, et quitta pour cet effet le siège de Bourg. Nous allâmes cependant visiter Genève, où nous vîmes Theodore de Bèze. Le roi partant de Nissy vint coucher à Faverge, qui fut brûlé en partie la même nuit par l'inadvertance de la cuisine de la bouche, où le feu se prit. De Faverge le roi alla à Beaufort, et le lendemain vint dîner au dessus du col de Cormette qu'il voulut reconnaître, comme une des avenues par laquelle le duc de Savoie pouvait rentrer en son pays. Il s'en revint coucher à Beaufort, le lendemain à Saint-Pierre d'Albigny, et le jour d'après, passant par les batteries de Montmélian, il s'en revint à Chambéry ; mais il logea en un autre logis que le sien, qu'il avait quitté pour le donner à monsieur le légat qui approchait : c'était le cardinal Aldobrandin, neveu du pape Clément VIIIe, lors séant.

Cependant l'armée du roi croissait infiniment, et tous les princes et seigneurs de France y venaient à l'envi. Les batteries commencèrent à tirer contre Montmélian : mais après le premier jour elles cessèrent, parce que le comte de Brandis qui en était gouverneur, parlementa, et enfin traita que, si dans un mois la place n'était secourue par une armée, qu'il la rendrait au roi. Alors monsieur le légat arriva à Chambéry, qui y fut reçu magnifiquement ; et en passant proche de Montmélian, on mit l'armée en bataille, qui faisait montre générale ce jour-là.

Le roi, en même temps, s'en alla à Moustiers, parce que le duc de Savoie avait regagné toute cette vallée de Saint-Maurice qui est depuis le petit Saint-Bernard jusques au pas du Ciel, qui était gardé par les régiments de Navarre et de Chambord.

Novembre. — Le roi y vint, et y fit attaquer une grande escarmouche, où il fut toujours, pour commander et nous faire retirer, à la merci d'infinies mousquetades qui lui furent tirées. Il s'en retourna coucher à Moustiers, et de là vint à Chambéry par Montmélian qui lors lui fut livré, suivant la capitulation précédente. Il y trouva monsieur le légat, avec lequel il eut diverses conférences sans rien résoudre.

Madame de Verneuil s'en retourna en France, et le roi alla assiéger le fort Sainte Catherine ; et après qu'il l'eut pris, il le remit entre les mains de ceux de Genève, qui le rasèrent à l'heure même (décembre) : dont le légat fut tellement offensé, qu'il s'en voulait retourner tout court, et on eut grand peine de le retenir. Enfin le roi revint sur la fin de l'année à Lyon, où il trouva la reine qui y avait déjà fait son entrée, et le même soir consomma son mariage.

Puis quelques jours après, monsieur le légat étant arrivé, il l'épousa en face d'Église.

1601.

Janvier.— Peu de jours après le roi conclut la paix entre Mr de Savoie et lui, au gré du légat, duquel il se licencia, et partit une nuit en poste de Lyon pour s'en revenir à Paris ; et s'étant embarqué sur l'eau à Roanne, il vint descendre à Briare, ayant appris par le chemin la mort de la reine Louise. De Briare, il vint coucher à Fontainebleau, et [le] lendemain dîna à Villejuive, et passant la Seine au bac des Tuileries s'en alla coucher à Verneuil, n'ayant que quatre personnes avec lui, dont j'étais un. Nous demeurâmes trois jours à Verneuil, puis vînmes à Paris. Le roi logea chez Montglat, au prieuré de Saint-Nicolas du Louvre, où il eut toujours les dames à souper qu'il envoyait convier, et cinq ou six princes, ou de nous qui étions venus avec lui.

Enfin la reine arriva à Nemours, et le roi, courant à soixante chevaux de poste, l'y alla trouver, et la mena à Fontainebleau, où ayant demeuré cinq ou six jours, elle arriva à Paris, logée chez Gondy. Le même soir le roi lui présenta madame de Verneuil, à qui elle fit bonne chère. Nous allâmes la loger chez Zamet, parce que le Louvre n'était pas encore apprêté. Enfin la reine y vint loger, et le lendemain elle s'habilla à la française, prenant le deuil de la reine Louise. Nous dansâmes quelques ballets, et courûmes en camp ouvert sur le pont au Change au carême-prenant.

Je pris congé du roi pour aller en Lorraine voir ma mère malade, où je demeurai près de trois mois, et revins comme madame de Bar et S.A. son beau-père vinrent en France voir le roi (juin), qui vint au-devant d'eux à Monceaux qu'il avait peu de jours auparavant donné à la reine, qui fit de grands festins à sa belle-sœur et à Mr de Lorraine. Ce fut là où j'ouïs un conseil, où le roi me fit demeurer, de peur que je ne m'en allasse à Paris, parce que je lui gagnais son argent : il demanda si il donnerait quelque chose à madame de Verneuil pour la marier à un prince qu'elle disait la vouloir épouser si elle avait encore cent mille écus. Mr de Believres dit : « Sire, je suis d'avis que vous donniez cent mille beaux écus à cette demoiselle pour lui trouver un bon parti. » Et comme M. de Sully eut répondu qu'il était bien aisé de nommer cent mille beaux écus, mais difficile de les trouver, sans le regarder le chancelier répliqua : « Sire, je suis d'avis que vous preniez deux cent mille beaux écus, et que vous les donniez à cette damoiselle pour la marier, et trois cent mille ettout [aussi], si à moins il ne se peut, et c'est mon avis. » Le roi se repentit depuis de n'avoir cru et suivi ce conseil.

Juillet. — De là le roi alla à Verneuil, d'où il partit à l'improviste pour s'en aller en poste à Calais (août). Il me renvoya de Verneuil trouver la reine, et sa sœur, et S.A., pour leur faire compliment de sa part. Je retourna le trouver à Calais, et pris congé de lui pour aller au siège d'Ostende, et quelque temps après, étant un soir venu trouver le roi à Calais (septembre), je trouvai Mr de Biron prêt à s'embarquer pour aller en Angleterre, qui me débaucha pour lui accompagner.

Nous ne trouvâmes point la reine à Londres ; elle était en progrès [en voyage] à quarante milles de là en un château nommé Basin qui appartient au marquis de Vinsester : la reine nous fit recevoir à un autre château qui est à une lieue de Basin, nommé la Vigne, d'où l'on vint prendre Mr de Biron pour le mener à Basin. Il fut fort honorablement reçu de la reine, qui vint le lendemain à la chasse avec plus de cinquante dames sur des haquenées contre le château de la Vigne, et envoya dire à Mr de Biron qu'il vînt à la chasse. Le lendemain il prit congé de la reine, et s'en revint à Londres, où après y avoir séjourné trois jours, il retourna passer la mer qui le porta à Boulogne, et fûmes contraints de prendre terre au port Saint-Jean, et d'arriver à minuit à Boulogne ; auquel lieu nous arriva la nouvelle de la naissance de monsieur le dauphin, qui naquit le jour de Saint-Cosme, 27e septembre. Nous nous en revînmes en poste trouver le roi à Fontainebleau, où il demeura (octobre) jusques à ce que la reine fut relevée de couche (novembre), et puis s'en revint à Paris, d'où madame sa sœur, et Mr de Lorraine, prirent congé de lui pour retourner en leur pays (décembre).

Peu après fut la brouillerie de madame de Verneuil avec le roi, causée sur ce que madame de Villars donna au roi des lettres qu'elle avait écrites au prince de Joinville, et lui, lui avait baillées. L'affaire se raccommoda sur ce que Mr le duc d'Esguillon amena au roi un clerc de Bigot, qui confessa avoir contrefait ces lettres, et le prince de Joinville fut banni.

1602.

Janvier.— J'allai, peu de jours après, voir ma mère en Lorraine, et m'en revins pour le carême-prenant de l'année 1602, auquel les Suisses vinrent jurer le renouvellement de l'alliance.

Février.— Créquy se battit contre Chambaret. La Bourdaisiere se maria au vicomte d'Estoges. Nous dansâmes le ballet des Saisons, et quelques autres.

Mars.— Le roi alla en carême à Fontainebleau, auquel lieu Laffin le vint trouver à la mi-voye [à la moitié du carême], et lui donna les traités de Mr de Biron avec Espagne et Savoie.

Avril. — Le roi s'en alla vers Pâques à Blois, puis à Tours, et de là à Poitiers (mai), pour donner ordre aux affaires du Poitou.

Juin. — De là nous vînmes passer la Fête-Dieu à Blois ; puis à Orléans, où le comte d'Auvergne vint trouver le roi ; de là à Fontainebleau, où Mr de Biron vint un matin. Le roi le pressa longuement, au jardin des pins, de lui dire ce qui était de ses pratiques, et qu'il lui pardonnerait : il en fit de même l'après-dîner, le soir, et le lendemain encore ; et sur le soir le roi donna l'ordre pour le prendre, ce qui fut fait en entrant du cabinet du roi en la chambre Saint-Louis, où Vittri l'arrêta. J'étais dans la chambre, retiré à la fenêtre avec Mr de Montbason, Monglat, et La Guelle. Nous nous approchâmes, et lors il dit à Mr de Montbason qu'il allât de sa part supplier le roi que l'on ne lui ôtât point son épée, et puis nous dit : « Quel traitement, Messieurs, à un homme qui à servi comme moi ! » Mr de Montbason lui vint dire que le roi voulait qu'il rendit son épée ; il se la laissa ôter : lors, on le mena avec six gardes en la chambre en ovale, et en même temps le roi dit au comte d'Auvergne qu'il passât au petit cabinet de Lomenie, et dit à Mr le Grand, Mr du Maine, et à moi, que nous demeurions auprès de lui. À quelque temps de là, il nous renvoya relever par Termes, Gramont, et Monglat, et lors fit lire les lettres que Laffin lui avait données, écrites de la main de Mr de Biron, par lesquelles tout apparaissait de sa conspiration. Nous nous retirâmes au jour ; et le lendemain matin ils furent menés tous deux, au-dessus de la chambre de Mr le Grand, et à une autre chambre proche de là, séparément. Puis le jour d'après ils s'embarquèrent sur la rivière à Valvins, et furent menés par eau descendre à l'Arsenal, d'où on les mena à la Bastille. Le roi arriva ce même jour à Paris. Le lendemain qu'ils furent arrivés, le roi remit l'affaire de Mr de Biron au parlement, qui prit pour leurs commissaires Mrs de Fleuri et de Turin, conseillers à la grand'chambre, qui assistèrent Mr le chancelier de Believres et Mr le premier président de Harlai à instruire le procès. Le roi, cependant, s'alla tenir à Saint-Maur des Fossés, et le parlement fit appeler les pairs de France pour intervenir au jugement de Mr de Biron, lequel, après l'instruction parfaite de son procès, fut mené par eau au Palais, par Mr de Montigni, gouverneur de Paris, avec quelques compagnies des gardes ; où il fut ouï sur la sellette, les chambres assemblées, et le lendemain toutes les voix furent recueillies, et Mr de Biron condamné à avoir la tête tranchée en Grève, et ses biens confisqués. Ses parents et amis se jetèrent, pendant sa prison,

plusieurs fois aux pieds du roi pour lui demander miséricorde, et Sa Majesté leur répondit humainement qu'il avait pareil regret qu'eux à son malheur, et qu'il l'aimait ; mais qu'il devait aimer davantage le bien de sa couronne, qui l'obligeait à faire servir d'exemple celui qui, ayant plus reçu de grâces, avait plus grièvement failli ; et qu'il avait de bons juges, et légitimes, auxquels il en laissait le jugement. Enfin le... de juillet, il fut exécuté en la cour de la Bastille, et fut plus agité et transporté en cette dernière action que l'on n'eût cru. Il fut le soir même enterré à Saint-Paul, à l'entrée du chœur de l'église, où tout le monde lui alla jeter de l'eau bénite.

Août-Septembre. — Nous passâmes quelque partie de l'été à Saint-Germain ; puis le roi, passant par Paris pour aller à Fontainebleau, pardonna au comte d'Auvergne, et le mit en liberté (octobre).

Novembre. — La reine accoucha de sa première fille, maintenant reine d'Espagne, le 22e de novembre, à Fontainebleau, en la même chambre en ovale où monsieur le dauphin était né. Nous revînmes à Paris sur l'hiver. Nous fîmes un carrousel et plusieurs ballets (décembre).

1603.

Janvier.— Saubole se barricada à Metz contre Mr d'Epernon. Le roi y alla, tira Saubole (février), et y mit Requien en sa place.

Mars. — Madame, sœur du roi, vint trouver Leurs Majestés à Metz, puis Mr le duc de Lorraine, et le duc et duchesse des Deux Ponts. Et le lendemain de Pâques, le roi fut coucher à Nomeny, et le jour d'après (avril) il arriva à Nancy, où il fut reçu avec tout l'apparat et la magnificence imaginable. Madame y dansa un ballet, et après que le roi eut demeuré huit jours à Nancy, il s'en retourna à Fontainebleau, où il fit une diète, et moi aussi. Il eut une rétention d'urine la veille de la Pentecôte (mai), qui le mit en peine, mais il en fut tôt délivré (juin).

Juillet. — Mr de Saint-Luc épousa ma sœur aînée au mois de juillet de cette même année, et le roi fut à Saint-Germain, Monceaux, Tremes, Nanteuil, Villers Coterets et Soissons : puis, étant retourné à Paris, je pris congé de lui pour m'en aller en Hongrie.

En Hongrie

Mes parents allemands, qui avaient vu tous mes ancêtres entièrement adonnés aux armes, souffraient impatiemment que je passasse ma vie dans l'oisiveté que la paix de France nous causait, et bien que j'eusse été à la conquête du roi en la Savoie, et au siège d'Ostende, ils me pressaient continuellement de quitter la cour de France, et me jeter dans les guerres de Hongrie, et pour cet effet me procurèrent le régiment de trois mille hommes de pied que le cercle de Bavière devait fournir l'année 1603. Je refusai cette charge cette année-là, n'étant pas à propos que, sans avoir aucune pratique ni connaissance du pays, j'y allasse de plein saut y commander trois mille hommes ; mais bien me résolus-je d'y aller volontaire, avec le meilleur équipage que je pourrais ; et pour cet effet, je m'apprêtai le mieux qu'il me fut possible (août) ; et ayant envoyé mon train m'attendre à Ulm pour y

apprêter un bateau de colonel, et se fournir de tout ce qui serait nécessaire, je partis le 16e d'août de cette même année 1603, de Paris, et arrivai le 18e à Nancy, où je demeurai jusques au 22e et ayant eu des carrosses de relais, je vins coucher à Salbourg. Le 23e, je vins dîner à Saverne chez Mr le doyen Frants de Creange, et coucher à Strasbourg. Je demeurai un jour pour faire changer en ducats l'argent que j'avais avec moi, et dans un carrosse de louage j'en partis le 25e et arrivai le 28e à Ulm. J'y demeurai le 29e et vis l'arsenal de la ville, qui est bien beau, et m'embarquai le 30e sur le Danube, avec tout mon équipage, dans deux grands bateaux.

Septembre. — J'arrivai le troisième jour d'après, le matin, à Neubourg, où le duc, père de celui d'à présent, m'envoya enlever et m'amener en son château, où je fus extrêmement bien reçu : il me retint tout le jour, et le soir il me fit festin aussi beau qu'il se peut. Je pris congé de lui pour partir le lendemain matin, que je vins dîner à Ingolstat ; puis passant par Ratisbonne, Passau, et Lints, j'arrivai à Vienne en Autriche le 9e de septembre, où je trouvai Mr le prince de Joinville, le Reingraf Frederich, Quinterot, et d'autres, qui me vinrent trouver aussitôt que je fus arrivé, et vinrent souper chez moi le lendemain.

Je me trouvai bien en peine lorsque je sus que celui qui commandait cette année-là l'armée de l'empereur en Hongrie était le Rosworm, lequel était mon ennemi capital, parce qu'étant autrefois lieutenant des gardes de mon père à la Ligue, lorsque Schartsembourg en était capitaine, et puis ensuite aux troubles de la France étant devenu capitaine, il tua assez mal le lieutenant, nommé Petoncourt, brave gentilhomme ; et ayant été envoyé pour garder le Blancmesnil par mon père, étant, pendant son séjour, devenu amoureux d'une jeune demoiselle qui était refugiée au Blancmesnil avec sa mère, il l'enleva, sous assurance de l'épouser, et en ayant joui quelque temps, en fit jouir plusieurs autres, et puis la renvoya : ce qui étant venu à la connaissance de feu mon père, il tâcha de le faire attraper ; mais lui, avec une douzaine des gardes de feu mon père, rôdait la campagne, et étant venu proche d'Amiens, logea à une maison du mayeur, proche de la ville, en laquelle le feu se prit ; le mayeur ayant fait sortir quelques gens pour éteindre le feu, [ils] trouvèrent Rosworm qu'ils prirent, dont mon père étant averti, le mit au *Racht* [à la Justice] pour lui faire trancher la tête : ce qui eût été exécuté si Mr de Vitry, maître de camp de la cavalerie légère, à qui il avait connaissance, et lui avait fait quelque service, ne lui eut donné moyen de se sauver. Depuis ce temps-là, comme il était brave homme et eut suivi les armées, il était parvenu à cette grande charge ; et s'était de telle sorte déclaré notre ennemi, que l'on eut quelque avis qu'il nous avait voulu faire assassiner à Ingolstat : de quoi feu mon père ayant fait plainte au duc de Bavière qui lui avait donné la conduite de son régiment, il lui en ôta cette année-là la commission, ce qui l'anima d'autant plus contre mon dit père et nous, ses enfants. Toutes ces raisons étaient suffisantes pour me faire appréhender de me mettre en lieu où il eût toute puissance, et moi dénué d'assistance et d'amis. C'est pourquoi le soir, après souper, je communiquai cette doute à mon cousin le Reingraf, qui entra dans mon sentiment, et me déconseilla d'aller en l'armée, si je n'avais de bonnes précautions précédentes, et qu'il était d'avis que je m'en allasse en Transilvanie sous le général George Basta, ami de feu mon père, et homme de grande réputation

pour les armes. Nous en demeurâmes là pour ce soir, et le lendemain il me mena faire la révérence à l'archiduc Ferdinand, depuis empereur, lequel me fit bon accueil. Ce même matin vint aussi à l'audience le docteur Pets, un des principaux conseillers de l'empereur Rodolphe, arrivé le soir auparavant à Vienne, où l'empereur l'avait envoyé pour conférer des affaires avec l'archiduc son frère ; lequel était ami du Reingraf qui me le fit aussi saluer : et comme il était homme libre, il dit au Reingraf que s'il lui voulait donner à dîner ce jour-là, il lui ferait plaisir, parce qu'autrement il irait dîner tout seul à l'hostellerie ; le Reingraf lui dit qu'il le mènerait dîner chez un autre lui-même, qui était moi, son cousin et son frère, et je l'en priai instament ; ce qu'il accepta à tel si [à condition], que le lendemain nous viendrions dîner avec lui : car son train arrivait le jour même.

Or ce docteur Pets n'aimait pas le Rosworm, et le Reingraf lui ayant dit l'état où j'étais avec lui, après le dîner, lui et moi étant à moitié ivres, il m'en parla et me dit que je me devais soigneusement garder du Rosworm qui était le plus méchant de tous les hommes, et qu'il m'offrait l'assistance du colonel Pets, son frère, qui avait trois mille lansquenets en l'armée ; que le Reingraf, mon cousin, y avait six cents chevaux français, et autant de la cavalerie de Moravie, qu'il commandait conjointement ; et que je cherchasse encore quelque support en l'armée ; que de son côté il tâcherait de m'y en trouver, et qu'il s'offrait d'être entièrement mon ami : dont je le remerciai avec les paroles plus exquises que je pus. Sur cela nous nous séparâmes avec promesse d'aller le lendemain dîner chez lui : il en pria aussi Mr le prince de Joinville et Quinterot, qui avaient dîné avec lui chez moi. Je dis au Reingraf ce que le docteur Pets m'avait dit du Rosworm, et il fut bien aise que le dit docteur se fût déclaré pour moi, et son frère aussi ; car il n'aimait pas Rosworm.

Le lendemain nous vînmes à l'hostellerie où le docteur Pets nous devait traiter, où nous trouvâmes le colonel Zeiffrid Colovich, qui était arrivé le soir de l'armée, et dîna avec nous. Pendant le dîner, Colovich et moi fîmes *brouderchaft* [fraternité] avec grandes protestations d'amitié ; et après dîner, le docteur Pets lui conta devant moi ce qui était du Rosworm et de moi, et que, puisque nous étions frères, qu'il fallait qu'il me maintînt en l'armée et empêchât que le Rosworm ne me fît aucun déplaisir : ce qu'il me promit et jura de faire de tout son pouvoir qui n'était pas si petit qu'il n'eût mille chevaux allemands du régiment d'Autriche, qu'il commandait, outre douze cents Hongrois dont il était colonel ; et que son frère Ferdinand de Colovich avait quinze cents lansquenets ; qu'au reste le Rosworm était haï en l'armée, et qu'il n'oserait rien entreprendre ouvertement, car ce serait une méchanceté trop manifeste ; et que, pour le reste, je viendrais loger en son quartier, où il empêcherait bien toute sorte de supercherie ; qu'il retournerait le lendemain à l'armée, qu'il lui dirait qu'il m'aurait vu à Vienne, et qu'il pressentirait s'il aurait agréable que je le visse, et qu'au pis aller il me tiendrait en son quartier des Hongrois, et que nous ne nous soucierions pas de lui.

Le landgraf de Hessen de Darmestat était arrivé depuis peu à Vienne pour aller à l'armée, et avait été prié par le docteur Pets à ce même festin, pendant lequel le dit docteur dit qu'il avait le jour auparavant dîné chez moi à la française, et qu'il n'avait jamais fait meilleure chère, et qu'il fallait que le lendemain j'en donnasse à la compagnie, qui me promirent d'y venir, et

le Colovich de retarder son partement jusques après dîner, pour être de la partie. Ils y vinrent tous, et je leur fis bonne chère. Après dîner Colovich partit, bien intentionné pour moi, auquel je priai de plus de parler à Mr le comte Frederich de Holloe, et à son frère le comte Casemir, chanoine de Strasbourg, dont le premier était colonel de mille chevaux, et le second de cinq cents arquebusiers reîtres, comme aussi au colonel de Mersbourg, qui étaient tous trois mes parents, et le Reingraf leur écrivit aussi par lui.

Je demeurai à Vienne jusques au 21e de septembre, tant pour m'y pourvoir de tentes, chariots, chevaux, et autres ustensiles nécessaires à l'armée, où il faut tout porter, parce que l'on campe, que pour attendre Mr le prince de Joinville, qui m'avait prié de le mener dans mes bateaux, étant venu sans équipage. Nous partîmes donc ensemble ce jour-là, et vînmes coucher à quatre lieues de Vienne, d'où nous nous étions embarqués assez tard.

Le lendemain 22e nous vînmes coucher à Presbourg (autrement Possonia), ville capitale de la Hongrie, que possède maintenant l'empereur. Là, nous trouvâmes le colonel Germanico Strasoldo, qui menait trois mille Italiens à l'armée : son lieutenant colonel était Alessandro Rodolfi, et allaient quand et lui [avec lui] en ce voyage, volontaires, les seigneurs Mario et Pompeo Frangipani, le marquis Martinaingue, et le marquis Avogadro. Ils vinrent trouver Mr le prince de Joinville, et lui firent tous cinq la révérence avec beaucoup d'offres d'amitié, et à moi aussi, disant que nous devions être très unis ensemble, puisque nous étions tous étrangers ; ce que nous leur promîmes de notre part.

Le 23e nous naviguâmes tout le jour, et sur le soir il nous prit envie de nous arrêter au gîte en une île déserte, et y faire tendre nos tentes pour voir si rien n'y manquait : mais nous trouvâmes la nuit une telle quantité de moucherons (nommés cousins), qui nous gâtèrent le visage de telle sorte, qu'outre que nous en fûmes toute la nuit inquiétés outre mesure, le lendemain nous n'étions pas reconnaissables, tant nous avions nos visages enflés.

Le 24e nous fûmes coucher à Gomar, où le gouverneur de la forteresse, nommé Jean de Molard, nous vint trouver pour nous prier de venir loger chez lui, dont nous nous excusâmes sur notre embarquement que nous voulions faire de grand matin. Il envoya le soir un esturgeon de présent à Mr le prince de Joinville, et à moi un autre, et nous manda qu'il espérait nous revoir le lendemain à Strigonie, parce que l'évêque d'Agria et le seigneur Eliachiasy, députés de l'empereur pour traiter la paix, avec le comte de Altheim et lui, venaient d'arriver, qui s'en allaient à Strigonie, où devait être la conférence.

Nous partîmes de Gomar le 25e de bon matin pour tâcher de passer Strigonie et éviter la rencontre de ces députés : mais le comte de Altheim nous vint quérir, et nous amena des chevaux pour monter à la forteresse. Il fit à Mr le prince de Joinville et à moi un beau festin à souper, où nous bûmes médiocrement : mais de malheur, les députés susdits étant venus sur la fin du souper, on fit resservir de nouveau, et fûmes jusques à minuit à table, où nous nous ivrâmes tellement, que nous perdîmes toute connaissance : on nous ramena dans nos bateaux, d'où nous partîmes le lendemain 26e pour aller coucher à Vats. Nous eûmes la nuit quelques alarmes des Turcs, ou pour mieux dire, des Hongrois, qui feignaient être

Turcs pour venir piller : ce qui nous fit passer la nuit dans nos bateaux. Et le 27e de septembre nous passâmes auprès de l'île de Vats, gardée par quinze cents lansquenets sous la charge du colonel Ferdinand Colovich, lequel nous attendit à dîner dans son bateau, et nous traita fort bien, en ayant eu ordre de son frère le colonel Zeifrid Colovich duquel j'ai parlé ci-dessus.

Peu après que nous fûmes dans son bateau, il me retira en sa chambre, où il me donna une lettre de son frère en créance sur lui, par lequel il me mandait que je pouvais en assurance venir saluer le général Rosworm en la compagnie de Mr le prince de Joinville ; que Mr de Tilly, qui, cette année-là, était sergent major général de cavalerie et infanterie de l'armée, lequel avait autrefois été *aufwarter* [soldat] de feu mon père, et qui m'affectionnait fort, lui avait dit que le général lui avait assuré qu'il ne me voulait point de mal en mon particulier, mais qu'aussi il ne voulait point avoir de privauté avec moi, et que je le pourrais saluer en la dite compagnie, et puis ne le guère pratiquer. Il me dit de plus qu'il m'assurait que plus de la moitié de l'armée s'opposerait à lui s'il me voulait faire quelque violence ou mauvais traitement, et que les deux comtes de Hollac, celui de Zolms, le Reingraf, les colonels de Mersbourg, de Pets, de Strasolde, et lui, joints ensemble, étaient plus puissants que le général ; qu'au reste j'envoyasse mes tentes en son quartier des Hongrois qui avaient l'avant-garde, et que j'y aurais autant de pouvoir que lui.

Cette nouvelle me réjouit fort, car j'étais en peine de mon abord avec Rosworm, et en peine aussi, si je ne le voyais point, qu'il ne me voulût souffrir à l'armée, où nous arrivîmes sur les trois heures après midi du même jour. Et après que Mr le prince de Joinville eut salué le Rosworm au-devant de sa tente, je le saluai aussi, et lui moi, puis Mr de Tilly qui m'entretint jusques à ce que Mr de Chevreuse et monsieur le général se séparèrent : et lors je m'en vins en mes tentes, qui étaient tendues à l'avant-garde chez Colovich qui m'y mena, puis s'en alla.

Après souper le dit Colovich me manda qu'il me viendrait prendre incontinent, et que je fusse à cheval devant ma tente : ce que je fis, et allâmes ensemble passer le pont à l'île d'Odom, qui était contre notre camp. Il y avait quelque six-vingt [120] Hongrois de ceux du Colovich, qui étaient en garde dans l'île, qui nous dirent que les Turcs passaient dans l'île à une lieue au-dessus, et qu'ils faisaient un pont de bateaux pour la traverser. Colovich me fit prendre un de ses chevaux pour quitter le mien qui n'était pas assez vite, et allâmes reconnaître les Turcs avec cette cavalerie : mais dès qu'ils nous ouïrent venir, ils rentrèrent dans les caïques (qui sont petits vaisseaux du Danube armés), et s'en retournèrent de l'autre côté vers l'armée des Turcs. C'était quelque petit nombre de Turcs qui étaient venus reconnaître le lieu où ils se camperaient après être passés. Ils ne discontinuèrent pas pourtant la fabrique de leur pont de bateaux, qu'ils avaient déjà conduite depuis leur rive jusques à une petite île que le Danube fait en ce lieu-là ; et de cette île avaient déjà avancé vers nous quatre bateaux, lesquels, le matin suivant 28e septembre, nous rompîmes à coups de canon, et en fut aussi tiré grande quantité du camp des Turcs à nous, la rivière entre deux : puis nous nous retirâmes au camp, et proche du pont je vis premièrement empaler deux *prebecs* (ou fugitifs de notre armée vers celle du Turc).

Nous passâmes le reste de la journée en l'attente de ce que les Turcs voudraient entreprendre : ce qui nous apparut la nuit prochaine ; car ils passèrent en l'île d'Odom au même lieu qu'ils avaient reconnu et descendu la nuit précédente, au nombre de quelque dix mille hommes, tant de pied que de cheval, sur des caïques et pontons, et commencèrent à se retrancher à dessein, à mon avis, d'y faire passer ensuite tout le reste de leur armée, si nous ne les en eussions chassés.

Cette petite armée était des troupes que le frère de l'Écrivan qui avait tant excité de troubles en Asie les années précédentes, avait emmenées au camp de Bude, après avoir appointé avec l'empereur des Turcs, lorsque son frère fut mort, aux conditions d'être *bacha* et gouverneur de la Bosnie. Et parce qu'il amenait avec lui l'élite des rebelles qui étaient en grande réputation au Levant, il demanda, avant qu'entrer en son gouvernement, de venir passer un été en la guerre de Hongrie : et, comme l'Écrivan, impatient de repos (étant les deux armées le Danube entre deux), se plaignit qu'il n'avait point d'occasion de faire paraître la valeur de ses gens, il offrit au *sardar* (qui est à dire le général *bacha*) de passer du côté des chrétiens, et de s'y fortifier en sorte qu'il y pourrait puis après passer à loisir, et nous combattre.

Le Colovich monta à cheval avec ses Hongrois dès la minuit ; et moi, et quelques gentilshommes français qui m'accompagnaient, allâmes avec eux : mais ils demeurèrent dans le grand retranchement (que l'on avait fait pour y contenir toute l'armée), qui était gardé par le régiment de Strasolde, italien.

Sur la pointe du jour de Saint-Michel, 29e du mois de septembre, nous sortîmes du grand retranchement avec deux cents Hongrois pour reconnaître les ennemis : mais nous n'eûmes pas fait trois cents pas, que nous trouvâmes en tête quelque cent chevaux. Les dits Hongrois, selon leur coutume, s'étaient tous écartés ça et là pour faire la découverte, et n'avions pas trente chevaux avec nous, qui prirent tous la fuite en les voyant : mais moi, qui ne pouvais croire que les Turcs se fussent tant avancés, et qui voyais fort peu de différence entre eux et les Hongrois, je crus que c'étaient des nôtres, jusques à ce qu'un Hongrois fuyant me cria : « Heu ! Domine, adsunt Turcae. » Ce qui me fit retirer aussi. Mais les Turcs ne nous approchèrent jamais de trente pas, craignant les embuscades ; car c'était dans des taillis que nous étions, et eux étaient éloignés de plus d'une lieue hongroise de l'armée qui était passée de notre côté.

Le général Rosworm vint peu de temps après, qui fit passer dans l'île toute l'armée, à quatre mille hommes près qu'il laissa à la garde de notre camp : et après qu'elle fut passée et mise en bataille, il prit le premier une bêche, et commença à combler le dit retranchement, nous y faisant tous travailler pour animer les soldats ; ce qui ayant été fait en moins de demie heure, il envoya quatre compagnies hongroises du régiment d'Anadasti pour escarmoucher les Turcs, qui prirent en même temps la fuite, et les Hongrois leur donnèrent la chasse près de trois quarts de lieue. Le Rosworm envoya quatre compagnies de carabins liégeois pour les soutenir ; mais comme les Hongrois eurent rencontré mille chevaux turcs qui venaient soutenir les fuyards, ils prirent eux-mêmes la fuite, et les Turcs les poursuivirent vivement. Ils étaient bien montés, tant pour poursuivre que pour fuir ; mais les carabins, qui ne l'étaient pas à l'égal d'eux, furent assez malmenés des Turcs, qui en tuèrent plus de quarante avant que les régiments de cavalerie

d'Autriche et Moravie eussent fait tête, et qu'ils se fussent retirés entre ces deux escadrons.

Ils se mirent lors à escarmoucher, ce qu'ils entendent parfaitement bien, et mieux que les chrétiens, et nous nous mêlâmes quelque trente volontaires, Français ou Italiens, en cette escarmouche, parmi les Hongrois : ce qui dura plus de deux heures, et insensiblement nous nous étions beaucoup plus avancés que le général ne nous l'avait ordonné, ce qui avait été cause que les dits régiments d'Autriche et de Moravie s'étaient aussi avancés pour favoriser notre escarmouche. Cela obligea le Rosworm d'envoyer le Colovich avec ordre de faire la retraite selon qu'il lui avait ordonnée, qui était en une forme nouvelle et que nous n'avions encore vu pratiquer. Car après que Colovich fut venu premièrement aux Hongrois qui escarmouchaient, puis à nous, pour nous dire que, sans discontinuer l'escarmouche, nous perdissions toujours petit à petit du terrain, il s'en retourna à ces deux mille chevaux qu'il sépara en cinq escadrons, qu'il mit comme un cinq d'un dé : il mit, puis après, le capitaine à la tête, et le lieutenant à la queue de chaque escadron ; puis à un point nommé, il fit faire à chaque homme des deux premiers escadrons, qui étaient en tête, demi-tour à gauche, les ayant pour cet effet un peu élargis en leurs rangs ; puis l'escadron ayant la tête tournée devers notre camp, et le lieutenant étant à la tête, ces deux escadrons susdits s'allaient, au trot, remettre derrière les deux escadrons qui faisaient les deux derniers points du cinq du dé, laissant autant de distance entre les quatre bataillons qu'il en fallait pour y placer le cinquième pour faire le cinq du dé parfait ; puis ils se remettaient la tête tournée devers l'ennemi. Cependant nous perdîmes autant de terrain que ces deux escadrons en avaient quitté, l'escadron du milieu soutenant notre escarmouche ; lequel se retira peu après en la même forme que les deux premiers, et se logea entre les quatre ; et puis les deux derniers escadrons en firent de même, et ainsi consécutivement jusques à ce que, sans désordre, nous fûmes rejoints dans le corps de l'armée. Alors le général la fit toute marcher en bataille droit aux ennemis qui nous attendirent bravement, bien qu'inégaux. Comme nous marchions, on nous battait de cinquante canons de l'autre côté du Danube ; ce qui nous fit quelque peu de mal : mais comme nous eûmes passé huit ou neuf cents pas, ils ne nous purent plus endommager.

Monsieur le général retint auprès de lui Mr le prince de Joinville et monsieur le landgraf avec ses volontaires italiens : mais je m'étais dérobé peu auparavant avec huit ou dix gentilshommes français, et m'allai mettre à la pointe gauche, au régiment du comte Casimir de Hoenloe, mon cousin, qui me fit l'honneur de me mettre à sa droite, et ces gentilshommes au premier rang de son escadron. Nous chargeâmes les premiers un gros de quelques mille chevaux turcs, et étions soutenus de deux mille chevaux, assavoir mille reîtres du Colovich, et mille du comte Frederich de Hoenloe. Le colonel et moi, avec ses officiers et les Français que j'avais amenés, chargeâmes fort bien ; mais les cinq cents chevaux qui étaient arquebusiers reîtres, n'en firent pas de même ; ains faisant le caracol [retournement], chaque rang en déchargeant, ils montrèrent le flanc aux Turcs qui les chargèrent vivement, et nous eussent défaits si ces deux susdits escadrons ne se fussent avancés, qui nous donnèrent loisir de nous rallier, et de les charger de nouveau ; lesquels à cette seconde charge ne tinrent plus, et nous

les menâmes battant jusques sur la rive du Danube, où il s'en fit une terrible boucherie ; car en même temps l'aile droite de notre armée avait chargé et défait l'aile gauche des Turcs. Ainsi tout fut rompu, et de ces dix mille hommes passés en demeura plus de sept mille sur la place, et plus de mille noyés, voulant repasser le Danube à nage. Il y eut quelque mille chevaux qui s'écartèrent dans l'île, qui furent ensuite aussi défaits, et la plupart tués.

Il m'arriva un accident en ce combat, qui me pensa perdre. J'étais monté sur un cheval d'Espagne alezan, beau et bon, qui m'avait coûté mille écus de Geronimo Gondy ; mais il était un peu ardent. Il reçut dans le combat un coup de sagaie au dessus de l'œil, qui le fit battre à la main, de sorte qu'il rompit sa gourmette. Je ne m'en aperçus point dans la première charge ; mais lorsque les ennemis lâchèrent le pied, je m'aperçus qu'en peu de temps je n'étais pas seulement le premier des poursuivants, mais plus avant que je ne voulais dans les fuyards, de sorte que, voulant retenir l'ardeur de mon cheval, je vis qu'il m'était impossible de l'arrêter. Lors, je le pris par une des rênes pour le faire tourner à gauche, ce qu'il fit ; mais il prit sa course dans un gros de mille Turcs, qui se retiraient n'ayant point combattu, et s'allait jeter dedans, sans que Des Estant, qui me servait d'écuyer, se jeta à la bride, qu'il lui haussa de telle sorte qu'il me donna loisir de me jeter à terre à vingt pas des Turcs, qui n'osèrent tourner pour me venir tuer, dont ils montraient grand désir ; car j'avais des armes dorées, gravées, très belles, et quantité de plumes et d'écharpes sur moi et sur mon cheval. Le dit Des Estant, en se jetant à mon cheval, se perça la jambe de mon épée, que j'avais laissée pendue à mon bras, pour me saisir des rênes.

Sur ces entrefaites Mr le prince de Joinville, qui suivait la victoire, me voyant en cet état, me crut blessé, et s'en vint à moi, qui remontai en diligence sur un autre cheval, et poursuivis les Turcs jusques à l'eau. Puis nous revînmes au lieu où était le Rosworm et autres chefs, assis sur des Turcs morts ; qui me voyant me voulut parler devant tous ces messieurs, et après m'avoir loué de m'avoir vu bien faire, et que je ne serais pas de la maison d'où j'étais issu si je n'étais vaillant, il me dit ensuite : « Feu Mr de Bettstein, votre père, a été mon maître, mais il m'a voulu faire indignement mourir. Je veux oublier ce dernier outrage pour me ressouvenir de la première obligation, et être désormais (si vous voulez), votre ami et votre serviteur. »

Alors je descendis de cheval et le vins saluer, et l'assurer de mon service, avec les paroles plus efficaces dont je me pus imaginer. Puis il se retourna vers les deux princes, de Joinville et landgraf de Hessen, et les colonels et autres officiers qui étaient là, et leur dit : « Messieurs, je ne saurais faire cette réconciliation et nouvelle assurance d'amitié avec Mr de Bettstein en meilleur lieu, après une meilleure action, ni devant de plus nobles témoins. Je vous prie tous demain à dîner, et lui aussi, pour la reconfirmer. » Ce que nous lui promîmes.

Lors nous nous assîmes, Mr de Joinville et moi, comme les autres, sur les corps de ces Turcs morts, et appris pour lors une chose que depuis j'ai connue n'être sans raison : un des lieutenants du maréchal de camp, vieux colonel nommé Hermestein, nous dit que l'on pouvait discerner les Turcs d'avec les chrétiens qui étaient là morts, non seulement par la circoncision, mais aussi par les dents, que les Turcs avaient toutes gâtées et pourries, à cause des turbans dont ils couvrent trop leurs têtes ; que nous ne trouverions

point aux Hongrois qui ne la couvrent que de ce petit bonnet : ce que nous trouvâmes véritable en plus de cinquante Turcs qui avaient les dents gâtées ; et ceux qui n'étaient point circoncis les avaient fort blanches et nettes.

Après cette victoire nous repassâmes toute l'armée de l'autre côté du Danube, en notre camp, qui n'y arriva pas toute qu'il ne fut le lendemain 30e de grand jour ; auquel le général commanda que l'on tuât tous les prisonniers du jour précédent, parce qu'ils embarrassaient l'armée : qui fut une chose bien cruelle de voir tuer de sang froid plus de huit cents hommes rendus.

Je vins dîner chez le Rosworm, selon la promesse que je lui en avais faite, avec tous les principaux de l'armée, où nous confirmâmes avec le verre, et mille protestations, l'amitié (qu'il m'a toujours depuis fidèlement gardée), que nous avions faite sur le champ de bataille. Après dîner nous nous mîmes à jouer à la prime, et demeurai jusques à minuit dans sa tente, y ayant encore fait collation.

Octobre. — Le lendemain premier jour d'octobre, le conseil de guerre se tint, auquel on admit les deux princes, et on me fit aussi cet honneur de m'y appeler, là où fut agité le différend d'entre le baron de Sirai et le colonel de Steremberg qui commandait un régiment de mille chevaux du royaume de Bohème. Cette querelle demeura plusieurs jours à être appointée parce que l'on leur ordonna, sur peine d'infamie, de vider leur différend par le combat ; ce que Steremberg refusa quand Sirai l'accorda, et puis, lorsque Steremberg, persuadé par ses amis, l'eut accepté, Siraine le voulut point. Enfin le conseil, pour ne les déshonorer tous deux, ordonna au comte de Zults, grand maître de l'artillerie, et au colonel de Hofkirich de les appointer entre eux sans qu'ils s'adressassent plus au conseil.

Nous demeurâmes en repos jusques au dimanche 6e jour d'octobre, que quelques Tartares de l'armée du Turc, ayant passé le Danube à nage (à quoi ils sont coutumiers), vinrent donner proche de la tête de notre camp sur quelques gens qui coupaient du foin pour les chevaux de l'armée. Ils pouvaient être quelque douze cents, qui, ayant vu que la cavalerie sortait du camp pour les combattre, s'enfuirent de telle vitesse qu'ils disparurent en moins de rien, et allèrent repasser le Danube comme ils l'avaient précédemment passé.

J'ai dit ci-dessus que les Turcs avaient passé le bras du Danube qui était entre eux et l'île d'Odom, à la faveur d'une petite île de quinze cents pas de tour qui était au milieu de ce bras du Danube, entre la grande île et eux, et qu'ils avaient fait un pont de bateaux depuis leur rive jusques à la petite île, et comme nous avions, à coups de canon, rompu celui qu'ils avaient commencé de faire depuis la dite petite île jusques à celle d'Odom ; ce qui les avait contraints de passer (lors qu'ils vinrent à nous), sur des caïques et radeaux. Ils gardèrent encore, depuis la bataille, cette petite île, et conservèrent le pont, qui leur donnait communication de leur armée à elle. Ils y mirent aussi six canons, desquels ils tiraient à ceux qui s'approchaient.

Le général s'avisa de se saisir de cette île et de ces canons ; et de fait, fit accommoder un bateau où il y avait dessus deux caques de poudre, dans lesquelles il y avait des ressorts qui y devraient mettre le feu dès qu'ils débanderaient, et on avait mis une perche à chacune de ces caques, auxquelles étaient attachées des cordes qui faisaient débander les ressorts

quand elles rencontraient quelque résistance qui les faisait plier ; puis on conduisit ce bateau au fil de l'eau du pont des Turcs qui donnait communication à la petite île, et lorsqu'il vint à passer entre deux bateaux, ces perches qui furent arrêtées par le pont firent l'effet que l'on s'en était promis, et rompirent le pont. Le Rosworm avait ordonné quarante caïques qui, dans la nuit obscure qui était entre le jeudi et le vendredi 11e d'octobre, devaient descendre dans l'île, tuer cent ou six-vingt Turcs qui y étaient de garde, et jeter les pièces de canon sur des radeaux qu'à cet effet on avait ordonnés.

Le tout fut conduit avec un très bon ordre, hormis qu'une demi-heure devant, les Hongrois destinés à faire l'exécution ayant demandé d'être secourus de cinquante piquiers ou hallebardiers pour soutenir un choc de cavalerie, s'il y en avait dans l'île, le Rosworm dit qu'ils fissent ce qui leur avait été ordonné, et qu'il ne voulait pas hasarder ses piquiers à cette exécution, ce qui piqua tellement les Hongrois qu'ils ne voulurent point donner dans l'île, qu'ils eussent sans difficulté prise, et les canons aussi : car le bateau avec les caques donna contre le pont, et le rompit ; et les Turcs qui étaient dans l'île prirent l'épouvante de telle sorte qu'ils se jetèrent dans le Danube pour gagner leur camp, dont plusieurs se noyèrent, et nos Hongrois demeurèrent au milieu du Danube sur leurs vaisseaux sans vouloir s'avancer. Nous étions de l'autre côté du Danube, vis à vis de la petite île, pour voir exécuter cette entreprise, bien marris de voir que, par la lâcheté ou méchanceté des Hongrois, nous eussions perdu cette occasion.

Le général s'en retourna bien en colère, disant force choses infâmes contre les Hongrois ; ce qu'il continua encore le lendemain, principalement lorsque les trois colonels hongrois, Colovich, Anadasti, et Dourgi, le vinrent trouver pour lui faire prendre raison en paiement ; et leur dit que ces troupes hongroises étaient sans courage, auxquelles il ne donnerait jamais emploi ni exécution à faire : ce que ces colonels rapportèrent à leurs gens, lesquels revinrent le lendemain samedi 12e octobre, dire de la part des Hongrois au général qu'aucune lâcheté ni poltronnerie n'avait empêché les Hongrois d'assaillir l'île, mais bien le mépris qu'il avait fait d'eux, de n'avoir voulu hasarder cinquante piquiers lansquenets pour les soutenir ; et que, pour preuve que ce n'était point la crainte qui avait détourné leur dessein, ils offraient d'aller au dessous de notre camp passer en caïque le Danube, et faire un fort sur l'autre rive du côté des ennemis, en la plaine qui est entre Bude et leur camp, en laquelle ils faisaient paître leurs chameaux au nombre d'environ dix mille.

Le Rosworm qui connaissait de quelle importance il était de construire un fort entre Bude et le camp des ennemis, qui les eût empêchés d'envitailler Bude, et aussi voulant faire donner sur les doigts des Hongrois qui n'avaient pas voulu descendre à l'île, pensa qu'il ferait infailliblement l'un ou l'autre. C'est pourquoi il loua hautement la généreuse résolution des Hongrois ; de laquelle il donnait l'honneur aux colonels, qu'il disait leur avoir persuadé, et à l'heure même leur fit fournir des caïques, des outils, et un ingénieur, pour tracer un fort sur le bord de l'autre rive, où nos caïques allaient quelquefois prendre terre du côté des ennemis, et enlevaient toujours quelque chameau ou buffle, ou quelque malheureux Turc. C'est pourquoi l'armée turquesque ne prit point alarme lors qu'ils virent aborder deux caïques à leur rive, deux heures avant la nuit du dit samedi : et après

que l'ingénieur leur eut tracé le fort, ils passèrent autres cinq caïques avec quelque cinquante travailleurs, qui n'étonnèrent pas ces gardeurs de chameaux. Mais comme la nuit fut venue, il passa jusques à huit cents Hongrois, qui travaillèrent sans intermission toute la nuit, et furent le matin relevés par cinq cents autres, lesquels continuèrent le retranchement ; de sorte qu'il y avait un fossé de deux toises autour, creux d'une toise, et le fort relevé de près de dix pieds. Cela donna telle frayeur aux Turcs que toute notre armée ne se voulut camper entre Bude et eux, qu'ils se résolurent de chasser les nôtres de ce fort.

La plaine où il était assis a plus d'une demi-lieue tant de long que de large, faite en demie lune, qui est bornée par les coteaux, par le camp des ennemis et par Bude en l'arc, et par la rivière en la corde : ces coteaux font cinq vallées, outre celle de Bude et celle du camp, et à Bude y a la citadelle sur une montagnette, nommée le *Blockhaus*.

Dès le matin du dimanche 13e octobre les Turcs mirent leurs chameaux en haie, avec chacun une banderole dessus, sur le haut des coteaux, ce qui faisait fort belle vue : et ne fut vu dans toute cette plaine aucun homme ni bête, si ce n'était quelque Turc qui passait parfois du camp à Bude, ou aux vallées, pour porter les ordres.

Le Rosworm fit loger sur la rive de l'île d'Odom, vis à vis de la plaine des ennemis, quarante canons de batterie ; fit venir au-dessous du dit fort toutes les caïques de notre armée qui étaient au nombre de soixante, pour recevoir et repasser les Hongrois, en cas qu'ils fussent pressés de se retirer ; et fit passer en l'île d'Odom trois mille chevaux dans notre grand retranchement, et le régiment du colonel Pets, pour aider aux Italiens de Strasolde, qui y étaient logés, de le garder. Je fus le matin dans le nouveau fort, et vis l'état de ceux qui étaient dedans, que je trouvais bien plus résolus à le construire qu'à le garder : je le dis au retour à Rosworm ; mais il me dit qu'il ne s'attendait pas de conserver ce fort, et qu'ayant été construit en une nuit, ce serait merveille s'il n'était détruit en un jour.

Sur les deux heures après midi nous commençâmes à voir contre-monter l'armée navale des Turcs, qui était en ordre de croissant, composée de cinquante-deux caïques. Dedans ce croissant étaient deux galères à vingt-huit bancs, et un peu plus avant une caïque entre les deux galères, mais plus avancée, qui portait le tambour-major des Turcs : ces deux galères allaient toujours tirant de leur grosse artillerie ; et les caïques, chacune, des deux fauconneaux qu'elles portent. Elles n'eurent pas contre-monté trois cents pas que du *Blockhaus* de Bude furent tirées trois volées de canon, qui était le signal pour attaquer le fort, et en même temps sortirent des cinq vallées susdites, de Bude, et du camp, plus de vingt-cinq mille chevaux qui couvrirent la plaine, ayant tous le sabre à la main, qu'ils faisaient passer par dessus leurs têtes à leur mode, ce qui faisait paraître infinis miroirs à la lueur du soleil, qui, ce jour-là, fut très beau et clair. Ils vinrent de furie donner à notre nouveau fort, et ceux qui ne purent monter servirent de marchepied aux autres pour y entrer, et y tuèrent plus de trois cents de nos Hongrois, le reste s'étant sauvé dans les caïques qui étaient à leur bord pour les ramener au notre. Plusieurs Turcs se jetèrent à cheval dans le Danube pour attaquer nos caïques, dont quelques uns furent tués, et deux amenés de notre côté avec les chevaux.

Cependant l'armée de Danube des Turcs s'approchait toujours, tirant incessament, et donna dans les escadrons de reîtres qui étaient en bataille dans l'île d'Odom, de sorte qu'il les fallut faire tirer à l'écart, et mettre le régiment de Pets sur le ventre. Mais à l'heure même le comte de Zults ayant fait pointer six canons de batterie contre les galères et caïques des Turcs, il les força de s'en retourner.

Ce fut chose étrange que, de quarante canons pointés contre la plaine où étaient les Turcs, qui tirèrent par trois fois, il n'y eut jamais que deux volées de canon qui rasassent l'horizon, lesquelles firent chacune une rue par où elles passèrent, faisant voler tant de têtes, jambes, et bras en l'air que, si les autres canonnades eussent fait de même, ils eussent tué plus de deux mille hommes. Le général en attribuait la faute au jour de dimanche, auquel les canonniers et pointeurs s'étaient enivrés.

Après la prise de ce fort les Turcs continuèrent à leur aise de ravitailler Bude, qui était leur principal dessein : et est certain que, si on leur eût pu empêcher ce ravitaillement, ce qui se fût pu faire si nous nous fussions de bonne heure campés de l'autre côté du Danube, Bude ne pouvait plus tenir. Le Rosworm en fut fort blâmé : mais il s'excusait sur ce que, s'il eût passé de l'autre côté de la rivière, où Bude est située, que les Turcs eussent infailliblement pris le poste où nous étions logés et ensuite la ville de Pest sans difficulté, d'où ils eussent avec plus de commodité ravitaillé Bude qu'ils n'avaient fait par delà, et qu'elle ne pouvait faillir d'être secourue.

Les Turcs, pour prendre leur revanche du fort que nous avions voulu construire de leur côté, mirent vis à vis de notre camp, sur un petit lieu relevé proche de Bude, qui y commande, vingt pièces de canon, desquelles ils tirèrent en batterie par plusieurs jours dans notre camp, non sans quelque dommage. Une après-dînée que nous jouions à la prime avec le général et deux autres, une volée de canon perça sa tente en deux endroits : elle était remarquable pour être violette, ce qui les y fit souvent pointer leurs pièces. Une autre volée renversa la tente du jeune Schomberg, frère du maréchal dernier mort, comme je l'étais allé voir, et fûmes, quatorze personnes, ensevelis dessous, dont un nommé Boisrot fut bien blessé du mât qui chut sur sa tête. Enfin le Rosworm quitta le tertre où il était logé, et se campa en une vallée prochaine, d'où le canon ne le pouvait plus offenser ; et les Turcs, voyant que leur batterie ne nous incommodait plus, la cessèrent au bout de cinq jours qu'ils l'eurent continuée.

Enfin le général, voyant que son séjour en ce même camp lui était inutile, et que l'on le blâmait à Vienne et à Prague de ce qu'avec une si belle armée (car elle était de trente-cinq mille hommes de pied et de dix mille chevaux), il ne s'était osé loger du côté des ennemis, même après cette grande défaite d'Odom qui les avait affaiblis de quantité d'hommes, et de leurs meilleurs soldats, il se résolut de passer de leur côté, et, pour cet effet, fit construire un double pont, pour entrer en l'île de Vats, et pour en sortir du côté de Saint-André, cinq lieues au dessus de Bude. Il alla dîner le dimanche 20e dans l'île de Vats, et passa sur le premier pont, alla visiter l'autre qui était fort avancé, puis s'en revint au camp, d'où il partit avec toute l'armée le mardi suivant 22e ; et ayant passé le premier pont, se campa dans l'île, où il séjourna le lendemain ; et le jeudi 24e l'armée passa le second pont, qui traversait le bras du Danube voisin de Saint-André, et nous campâmes assez près de là.

L'armée turquesque ne changea point son camp, encore que nous eussions quitté le nôtre ancien : mais seulement cinq jours après que nous fûmes campés sous Saint-André, qui fut le dimanche 27e, ils vinrent quelque vingt mille chevaux à une lieue près de notre armée, et s'étant mis dans une plaine proche d'une montagne qui les couvrait de notre vue, ils envoyèrent cinq cents chevaux à l'escarmouche pour nous attirer dans leur embuscade, dont un Hongrois qui demeurait proche de là nous vint avertir ; ce qui fut cause que nous continuâmes l'escarmouche tout le jour sans nous avancer lorsqu'ils faisaient semblant de fuir.

Nous demeurâmes campés sans rien faire, proche de Saint-André, jusques au mardi 5e de novembre, que le général partit à soleil couché avec cinq mille chevaux, et s'en vint droit à Bude toute la nuit ; et arrivîmes à la pointe du jour en la ville basse de Bude, qui n'est point fermée, où l'on avait donné avis au général que quantité des principaux Turcs de l'armée étaient venus loger. Nous donnâmes jusques aux écuries du roi sans rencontrer personne que de pauvres habitants hongrois ; seulement trouvâmes-nous dans les bains quelque trente Turcs qui furent tués comme ils se baignaient. Mais en nous retournant l'artillerie de la ville et du château nous salua rudement, et tua dix ou douze reîtres. Nous nous en revînmes au camp de Saint-André, ayant enduré cette nuit-là un très grand froid.

Or la coutume des armées turquesques qui viennent faire la guerre en Europe, est de ne camper pas plus longuement que jusques au jour de la Saint-Martin, qui est l'onzième de novembre, si ce n'est qu'ils soient sur la fin d'un siège, et que le général demande encore trois jours en sa faveur, après lesquels expirés ils ont pouvoir de couper impunément les cordages des tentes du dit général, et, le lendemain, de piller la *proviand* (qui est le magasin des vivres), et puis s'en aller sans autre ordre : et comme cette année-là le dessein des Turcs ne fut autre que d'avitailler la ville de Bude, qui pâtissait et commençait d'être affamée, le *sardar bacha* (qui est leur général), crut avoir satisfait à ses ordres, l'ayant suffisament pourvue de vivres pour deux ans ; de sorte qu'il ne voulut point retenir l'armée en campagne plus longuement que leur coutume ordinaire, et délogea du camp où il était logé depuis trois mois, pour s'en retourner à Belgrade, et, de là, licencier l'armée : dont le général fut averti le jour de la Saint-Martin au soir, comme je jouais à la prime avec lui dans sa tente, par un homme que lui envoya celui qui commandait dans Pest, qui avait vu leur délogement et avait envoyé quelques hussards côtoyer la rivière jusques à Belgrade, dont il lui mandait qu'il lui donnerait avis de temps en temps jusques à ce que l'armée fut débandée : ce qu'il fit le lendemain, et le jour d'après, qui était le 13e, il l'assura que la plupart de l'armée était envoyée en ses garnisons, et que les troupes d'Asie s'embarquaient sur le Danube pour s'en retourner. Ce qu'ayant su aussi par divers espions hongrois qui étaient en la dite armée des Turcs, il fit repasser l'armée le 15e de novembre en l'île de Vats, où il séjourna le lendemain pour licencier ou mettre en diverses garnisons une grande partie de l'armée. Il envoya le colonel Gaisperguer avec son régiment de lansquenets de quinze cents hommes à Pest, qui est vis à vis de Bude ; et parce qu'ils faisaient difficulté d'y entrer s'ils n'avaient un prêt, attendant leurs montres, le général me pria de prêter deux mille ducats pour leur donner, m'assurant de me les faire rendre dans peu de jours : ce qu'il

fit, sachant que je ne manquais pas d'argent, leur ayant gagné à la prime, depuis que j'étais arrivé à l'armée, plus de huit mille ducats.

Mr le prince de Joinville, Mr le landgraf de Hessen, monsieur le Reingraf, Schomberg, et les volontaires italiens s'en retournèrent de Vats, et moi je suivis l'armée volante de trois mille chevaux et de huit mille hommes de pied que le général retint, avec laquelle il partit le 17e de l'île, et vint camper à quatre lieues loin de la rivière, et le lendemain il vint assiéger la ville de Hatwan qui ne tint que trois jours, puis se rendit ; il y mit le régiment de Roemer, de quinze cents hommes, en garnison, et vint loger à trois lieues de là : puis le lendemain il vint camper devant Strigonie, de l'autre côté du pont de bateaux qui y était fait. Nous en délogeâmes le lendemain 24e de novembre après avoir rompu l'armée, qu'il licencia ou envoya en diverses garnisons, et vînmes dîner et coucher à Javarin par un froid extrême. Le lendemain nous en partîmes, et vînmes coucher à Gomar, où je séjournai trois jours avec le Rosworm, qui était amoureux de la Sra Anna Regina de Holnec, sœur de la femme du gouverneur de Gomar, Jean de Mollart, laquelle était dame de la reine d'Espagne, et l'avait accompagnée jusques à Madrid ; mais elle ne voulut demeurer en Espagne, et s'en était retournée l'année auparavant. Elle pensait épouser le Rosworm ; mais c'était un vieux matois qui ne s'entendait pas au mariage.

Nous partîmes de Gomar le 29e, et arrivîmes le 30e et dernier de novembre à Vienne en Autriche, où je trouvai déjà arrivés Mrs de Joinville, Reingraf, Schomberg, et autres qui avaient été dans l'armée. J'y trouvai aussi mes amis Carle de Harach, Zeifrid Bremer, Quinterot, et autres, desquels je reçus tant de gracieux accueil et de courtoisies, que je demeurai six semaines au dit Vienne, où je passai extrêmement bien mon temps (décembre).

Je fus en Moravie en une belle maison de Mr Maximilian de Lichtenstein, mon bon ami, nommée Raurau, en compagnie de Carle de Harach, de Mr de Joinville, et de Schomberg. Puis Mr le prince de Joinville ayant renvoyé son train, vint loger quinze jours à mon logis, où il fut reçu au mieux qu'il fut possible ; puis il en partit en poste pour s'en aller à Prague, et de là en France.

1604.

Janvier.— Je partis de Vienne le 18e de janvier de l'année 1604, et arrivai par la poste le 22e à Prague où je trouvai le Rosworm, qui, depuis notre réconciliation, m'avait porté une très étroite amitié. Il vint le lendemain matin 19e, me prendre en son carrosse à mon logis, et m'amena à la salle du palais de Prague, où nous nous promenâmes jusques à ce que les conseils se levassent, et lors tous les seigneurs des conseils vinrent donner le bonjour au Rosworm, lequel ils respectaient fort à cause de la charge qu'il avait eue de maréchal de camp général de l'armée ; et puis ensuite il me présenta à eux, les priant de m'aimer, et leur disant beaucoup de bien de moi.

Il me mena de là dîner chez un vieux seigneur nommé Prechethovits, qui était burgrave de Carlestein, qui est la seule forteresse du royaume de Bohème, en laquelle la couronne, et tous les titres et enseignements du dit royaume sont gardés : il avait deux fils, l'un grand fauconnier de l'empereur, l'autre un jeune seigneur qui avait été camarade du Rosworm en

la dernière armée, et qui, l'année présente, prétendait le régiment de cavalerie que le royaume de Bohème devait envoyer en Hongrie ; et parce que le Rosworm pouvait beaucoup pour lui faire obtenir, ils recherchaient tous avec passion ses bonnes grâces. Le dit Rosworm était amoureux de la dernière des quatre filles du dit burgrave, nommée panna Sibilla : les autres trois étaient, la comtesse de Millesimo, l'aînée ; la seconde avait épousé Carle Colovich, frère du colonel Zeifrid Colovich ; et la troisième, nommée panna Ester, était une jeune dame d'excellente beauté, en l'âge de dix huit ans, veuve depuis six mois d'un gentilhomme nommé Briczner, avec qui elle avait été un an mariée.

Nous fumes noblement reçus et traités chez ce Mr de Prechethovits, et après dîner nous dansâmes, où je commençai de devenir amoureux de madame Ester, cette veuve, qui me fit paraître n'être pas marrie de mon dessein, que je lui découvris en partant du logis, comme ses sœurs allaient conduire le Rosworm ; car elle y correspondit de sorte qu'elle me donna moyen de lui écrire, et me manda les lieux où elle allait, pour m'y trouver. J'allai aussi parfois la voir sous la couverture de l'amitié que j'avais contractée à l'armée avec son jeune frère, Wolf de Prechethovits ; mais comme le carême-prenant approchait, son père s'en allant à Carlestein, elle fut forcée de partir.

Au sortir de ce dîner et du bal de chez Prechethovits, le Rosworm, pensant m'obliger, m'embarqua en une assez mauvaise affaire. Il avait traité avec un hôte de la Nouvelle-Ville, que pour deux cents ducats, il lui livrerait ses deux filles, qui étaient très belles ; et je pense qu'il surprit ce pauvre homme étant ivre, pour lui faire cette promesse, comme il apparut ensuite. Car, comme nous fûmes arrivés à deux cents pas de cette hostellerie, nous descendîmes de carrosse, qu'il commanda de tourner et de nous attendre là ; et le Rosworm et moi, avec un sien page bohème pour nous servir de truchement, allâmes en cette hostellerie : nous trouvâmes le père dans son poêle avec ses deux filles qui travaillaient à leurs ouvrages, qui fut aucunement [quelque peu] étonné de nous voir, et plus encore lorsque le Rosworm lui fit dire que nous lui portions chacun cent ducats pour avoir le pucelage de ses deux filles, comme il lui avait promis. Lors, il s'écria qu'il n'avait jamais promis telle chose, et ouvrant la fenêtre, cria par deux fois : *Mortriau ! Mortriau !* qui veut dire : au meurtre ! Alors le Rosworm lui porta le poignard à la gorge, et lui fit dire par le page que, s'il parlait aux voisins, ou s'il ne commandait à ses filles de faire notre volonté, il était mort, et me dit cependant que je prisse une des filles, et que je m'en jouasse. Moi, qui pensais être venu à une affaire où toutes les parties étaient d'accord, fus bien étonné lorsque je vis qu'il nous fallait forcer des filles, et en la présence de leur père. Je dis au Rosworm que je ne m'entendais point de forcer des filles. Il me dit lorsque, si je ne le voulais faire, je vinsse tenir le poignard à la gorge du père, et qu'il ferait son devoir avec une des dites filles : ce que je fis à grand regret, et ces pauvres filles pleuraient. Le Rosworm commençait à en baiser une, quand un grand bruit du voisinage, ému au cri qu'avait fait l'hôte, lui fit lâcher prise, et me dire qu'il nous fallait payer de courage et de bonne mine, ou nous étions perdus, et lors il fit dire à l'hôte qu'il le tuerait s'il ne nous faisait sortir des mains du peuple. Cet hôte avait une jupe volante, sous laquelle il lui mit sa dague qu'il lui tenait contre la chair, et me fit donner le poignard du page pour en faire de

même : et ainsi sortîmes du poêle jusques en la rue, l'hôte intimidé disant toujours au peuple que ce n'était rien, jusques à ce qu'étant un peu éloignés, nous retirâmes nos dagues de dessous sa jupe, et l'hôte recommença à crier comme devant : *Mortriau ! Mortriau !* ce qui convia le peuple de courir après nous avec infinis coups de pierre. Alors le Rosworm me cria : « Mon frère, sauve qui peut ! si vous tombez, ne vous attendez point que je vous relève ; car chacun doit songer à soi. » Nous courions assez vite ; mais une pluie de pierres nous incommodait grandement, dont l'une ayant donné par les reins du Rosworm le porta par terre ; et moi, pour ne faire ce qu'il avait dit qu'il me ferait, le relevai, et l'aidai vingt pas, au bout desquels nous trouvâmes heureusement notre carrosse, auquel nous étant jetés nous fîmes toucher jusques à ce que nous fussions en sûreté dans la Vielle-Ville, étant échappés des pattes de plus de quatre cents personnes.

Le jour d'après, 24e de janvier, le Rosworm me fit obtenir l'antichambre de l'empereur, qui est un lieu réservé aux fort grands seigneurs et princes, en laquelle je me trouvais de deux jours l'un : et cinq ou six jours après, jouant à la paume contre le grand Wallenstein, qui faisait la charge de grand chambellan de l'empereur depuis la mort de Peter de Mollart, décédé depuis huit jours, l'empereur nous vint voir jouer à travers d'une jalousie qui était en une fenêtre qui regardait sur le jeu de paume, et y demeura longtemps ; et le lendemain matin, comme j'étais en son antichambre, il me fit appeler pour lui faire la révérence, où il me traita fort bénignement, disant qu'il connaissait ma race, qui avait toujours fidèlement servi leur royale maison ; qu'il avait eu bonne information de moi en cette dernière guerre d'Hongrie ; et que, si je prétendais à quelque charge, qu'il serait bien aise de m'en gratifier. Il me parla en espagnol, et voulut que je lui répondisse aussi.

Février. — Peu de jours après, m'arriva la nouvelle de la mort du baron de Siray, tué par monsieur le Reingraf mon cousin : ce qui m'obligea de parler aux principaux du conseil en faveur du Reingraf, et pour l'excuser, et enfin de demander sur ce sujet audience à l'empereur, qui me fut promptement accordée, et me répondit favorablement, et ensuite me fit dire par le comte de Furstemberg qu'il avait réformé les six compagnies de cavalerie du Reingraf à trois, et les quatre de carabins du Rosworm à deux ; et que, si je voulais lever encore trois nouvelles compagnies de cavalerie, et deux de carabins, que l'empereur me retiendrait à son service en qualité de colonel de mille chevaux ; ce que j'acceptai, voyant la longue paix de France, et convié aussi par l'amour extrême que je portais à madame Ester. Les trois compagnies de chevau-légers furent données à Champgaillart, vieux soldat français ; à don Baltasar Marrada, Espagnol ; et à Jean Paul, Italien ; qui les avaient déjà commandées sous le Reingraf, et qui les renforcèrent du débris des autres. Pour les deux compagnies de carabins, le capitaine la Ramée en eut une, et le capitaine Merguelot, tous deux liégeois, l'autre. Je fis donner la cornette de Champgaillart à Cominges, et sa lieutenance à La Croix, qui depuis a été colonel.

C'était pendant le carême-prenant que l'on traitait de ma capitulation, auquel temps on parle peu d'affaires en ces pays du nord ; et je ne pressais pas fort mes expéditions, étant éperdument amoureux de madame Ester, laquelle, après plusieurs espérances qu'elle me donna, et sa sœur au

Rosworm, de revenir passer le carnaval à Prague, enfin elles furent retenues à Carlestein par la maladie du burgrave leur père. Nous le passâmes bien gaiement en fêtes et festins continuels, et jouant à la petite prime fort grand jeu, entre cinq ou six que nous étions, assavoir le président du royaume nommé Steremberg, Adam Galpopel, le grand prieur de Malte, Kinsky l'aîné, et le Rosworm et moi ; et n'était soir qu'il n'y eût deux ou trois mille dallers de perte ou de gain.

Celui qui faisait l'office de grand écuyer de l'empereur, nommé Bruscofschi, se maria avec une riche femme, où le Rosworm et moi, fûmes conviés ; et un des quatre jours que cette noce dura, nous voulûmes faire des masques à cheval, et nous promener par la ville avec de très beaux habits. Nous fûmes huit de partie, assavoir le Rosworm et moi, qui marchions les premiers ; Walestein le Longuo et le Kinsky allaient après ; Haraud et Charnin, deux gentilshommes de la chambre de l'empereur, suivaient ; et le jeune Schomberg, avec le comte Wolf de Mansfeld étaient les derniers. Comme nous passâmes devant la maison de ville de la Vieille-Ville, quelques sergents nous vinrent dire en langue esclavonne, au Rosworm et à moi, qui ne l'entendions pas, que l'empereur avait défendu d'aller en masque par la ville : à quoi nous ne fîmes autre réponse, sinon que nous n'entendions point l'esclavon. Ils nous laissèrent lors passer ; mais comme ce vint au retour, ils tendirent les chaînes à toutes les avenues de la place de la maison de ville, hormis celle par où nous entrions ; et des que nous fûmes passés, ils la tendirent aussi, et lors ils commencèrent par les derniers, et prirent par la bride le cheval du comte de Mansfeld et celui de Schomberg, et les menèrent en prison ; puis se saisirent ensuite de Haraud et de Charnin, et du Wallenstein et du Kinsky, lesquels, souffrant impatiemment cet outrage, et n'ayant point d'épées pour l'empêcher, nous crièrent que nous prissions garde à nous. Alors le Rosworm se saisit de son épée, et moi de la mienne, que nos laquais portaient devant nous ; et sans les tirer des fourreaux, nous regardions que l'on ne saisît pas la bride de nos chevaux : ce que un sergent ayant voulu faire à moi, le Rosworm lui donna de son épée avec le fourreau sur la main de telle sorte que, le fourreau s'étant coupé, il blessa bien fort le dit sergent à la main. Alors, plus de deux cents sergents se mirent sur nous ; et nous deux, de notre côté, mîmes nos épées nues à la main, lesquelles ils évitaient : mais à chaque passade que nous faisions, ils nous déchargeaient de grands coups de hampes de hallebarde sur les reins et sur les bras : ce qui dura quelque temps, jusques à ce qu'un chef de justice sortant de la maison de ville, haussa son bâton (que l'on nomme *régiment*) ; alors tous les archers mirent leurs hallebardes en terre, et le Rosworm (qui savait la coutume), y jeta aussi son épée, et me cria que je jetasse aussi vitement la mienne ; ce que je fis : autrement j'eusse été déclaré rebelle à l'empereur, et pour tel, puni. Alors Rosworm me pria de parler quand le juge nous interrogerait, afin que l'on ne le connût point. Il me demanda qui j'étais, et lui ayant dit sans déguiser, il me demanda qui était mon compagnon ; je lui dis que c'était Rosworm. Alors il nous fit de grandes excuses ; et le Rosworm qui était bien marri de ce que je l'avais nommé, quand il vit qu'il ne s'en pouvait plus dédire, se démasqua en colère, menaçant le juge et les sergents de les faire rigoureusement châtier, et qu'il s'en plaindrait à l'empereur et au chancelier : eux tâchèrent le mieux qu'ils purent de le rapaiser ; mais il avait été trop battu, et moi aussi, pour se

contenter de paroles. On nous rendit nos six compagnons plus heureux que nous, car ils n'eurent que la peur, et nous nous retirâmes : puis le soir, comme si de rien n'eût été, nous retournâmes aux noces. Mais le lendemain le Rosworm vint trouver le chancelier du royaume, auquel il parla fort arrogamment, et le chancelier fit mettre, pour nous satisfaire, plus de cent cinquante sergents prisonniers, les femmes desquels étaient tout le jour à la porte de mon logis pour obtenir grâce, et moi j'en sollicitais assez le Rosworm ; mais il était inexorable, et les fit demeurer quinze jours en prison, pendant la rigueur de l'hiver, dont deux en moururent. Enfin, à grand peine, je les fis délivrer.

Quelques jours après il se fit une belle assemblée de dames chez le grand chancelier, où nous allâmes danser un petit ballet, qui fut trouvé beau pour être en Bohème, où il ne s'en danse pas souvent.

Pendant ce temps-là, comme nous jouions un soir au quinola, Adam Galpopel et Kinsky se querellèrent, et se battirent le lendemain, où Adam Galpopel fut blessé à la jambe. Le grand prieur de Bohème, et l'ambassadeur de Venise qui était venu jouer avec nous chez Adam Galpopel, à qui nous tenions compagnie pendant que sa blessure le tint au lit ou au logis, se querellèrent aussi sur le sujet de Saint-Jean et de Saint-Marc, ce qui donna à rire à la cour.

Or, dans la ville de Prague, le nouveau calendrier se pratique ; mais dans la campagne, parmi les hussites, il ne s'observe point ; de sorte qu'après que le carême-prenant fut passé à Prague, il dura encore dix jours de plus à la campagne, et le burgrave de Carlestein nous convia, le Rosworm et moi, avec deux autres seigneurs, l'un nommé Slabato, et l'autre Colobrat, de le venir passer à Carlestein, où quantité de dames et de seigneurs se devaient trouver aussi : ce que nous fîmes dès notre mercredi des Cendres, et nous mîmes tous quatre en carrosses, qui étions les quatre amoureux des quatre filles du burgrave ; car Colobrat aimait de longue main la comtesse Millesimo, et Slabato était depuis peu embarqué avec la femme de Hans Colovich. Nous y trouvâmes plus de vingt dames, parmi lesquelles il y en avait de très belles : et ne faut pas demander si nous fûmes bien venus et vus des quatre filles du logis, mais principalement de la mienne, qui fut ravie de me voir, et moi elle ; car j'en étais extrêmement amoureux, et puis dire qu'en toute ma vie je n'ai passé dix journées plus agréablement, ni ne les employai mieux que je fis celles-là : ce fut une continuelle fête, étant perpétuellement à table, ou au bal, ou en *schlitte* [traîneau], ou en une autre meilleure occupation.

Enfin, après le carnaval passé, nous nous en revînmes à Prague, avec grand regret d'elles et de nous, mais avec grande satisfaction de notre petit voyage. Ma maîtresse me promit qu'elle viendrait bientôt à Prague : mais comme son père retomba malade, elle ne le put, mais elle me fit venir déguisé à Carlestein, où je fus cinq jours et six nuits caché en une chambre près de la sienne, au bout desquels, et de ma vigueur, je m'en revins à Prague, où, après avoir tiré mes expéditions, et assignation pour l'argent de ma levée sur le *landsfried* de Lorraine, je pris congé de l'empereur pour m'en revenir en France (avril), et partis de Prague, le jeudi devant Pâques fleuries en poste avec un de mes amis nommé Cocorjovits, et vînmes coucher à Carlestein pour dire adieu au burgrave, à ses fils et filles, mais en effet pour prendre congé de ma maîtresse, et en espérance, même en ferme

créance lors, de retourner la trouver aussitôt que ma levée serait faite, que je ferais acheminer par le Danube en Hongrie, pendant que j'irais faire un tour à la cour de l'empereur.

Au service de Henri IV

J'en partis le lendemain, et vins coucher à Cocorjovits, où il me fut fait très bon traitement par le maître de la maison, et y avait assez belle compagnie de dames : mais elles ne me touchaient guère au cœur ; car j'y avais donné trop de place à panna Ester Prechethovits. Je n'avais avec moi que le seul Guittaut, et un valet allemand que j'avais été forcé de prendre, à cause que les miens étaient demeurés malades à Prague. Le samedi lendemain il nous fit encore festin à dîner, où il nous enivra, et puis nous prêta son carrosse, qui me mena à Bilsem, d'où je partis le jour de Pâques fleuries pour aller coucher à Ratisbonne. J'en partis le lundi, et couchai à Brouk, et le mardi j'arrivai à Munchen.

Le mercredi je vins saluer Mr le duc Maximilian, lequel me fit l'honneur de m'offrir le régiment de trois mille lansquenets que le cercle de Bavière entretenait en Hongrie, et qu'en quelque année que je voulusse le recevoir, pourvu que je l'en avertisse devant Pâques, qu'il me le donnerait ; dont je lui rendis très humbles grâces : et m'ayant fait défrayer, j'en partis le mercredi-saint en un carrosse qu'il me prêta, qui me mena, le lendemain jeudi-saint, dîner à Augsbourg, où je demeurai le vendredi, samedi, et dimanche de Pâques, pour quelques affaires que j'y avais, et en partis le lendemain de Pâques, et m'en revins en trois jours à Strasbourg à dîner, et à coucher à Saverne.

Je me mis à table pour souper avant que d'aller voir les chanoines au château ; mais comme je commençais, ils arrivèrent pour me prendre, et me mener loger au château. C'étaient Mr le *domdechent* [doyen du chapitre] de Creange, et les comtes de Quesle et de Reiffercheid. Ils avaient déjà soupé, et étaient à demi ivres. Je les priai que, puis qu'ils me trouvaient à table, ils s'y missent plutôt que de me mener attendre le souper au château, ce qu'ils firent ; et en peu de temps de notre soif, Guittaut et un mien compère, maître de monnaies de Lorraine, et moi, nous les achevâmes si bien d'ivrer, qu'il les fallut remporter au château, et moi, je demeurai à mon hostellerie, et le lendemain, à la pointe du jour, je montai à cheval, pensant partir ; mais ils avaient, la nuit, envoyé défendre que l'on ne me laissât pas sortir : car ils voulaient avoir leur revanche de ce que je les avais enivrés. Il me fallut donc demeurer ce matin-là à dîner, dont je me trouvai bien mal ; car, afin de m'enivrer, ils me mirent de l'eau de vie dans mon vin, à mon avis, bien qu'ils m'aient depuis assuré que non, et que c'était seulement d'un vin de Lebsberg, qui est si fort et si fumeux, que je n'en eus pas bu dix ou douze verres que je ne perdisse toute connaissance, et que je ne tombasse en une telle léthargie, qu'il me fallut saigner plusieurs fois, et me ventouser, et me serrer avec des jarretières les bras et les jambes. Je demeurai à Saverne cinq jours en cet état, et perdis de telle sorte le goût du vin, que je fus, depuis, plus de deux ans, non seulement sans en pouvoir boire, mais même sans en pouvoir sentir sans horreur.

Après que je fus guéri, je m'en vins en deux jours à Harouel, où je ne demeurai guère sans aller à Nancy. Je trouvai du changement à la cour de Lorraine par la mort de Madame, sœur du roi, duchesse de Bar.

Mai. — Après que j'y eus séjourné quelques jours, je fus à Epinal, non tant pour y voir ma tante, que ma cousine de Bourbonne, nouvellement mariée au comte des Cars, de qui j'avais été extrêmement amoureux ; et si feu ma mère n'y eut point eu de répugnance, j'eusse cru ne vivre pas malheureux, marié avec elle : mais je ne lui voulus pas déplaire. Je la trouvai qui arrivait comme moi chez ma tante, où nos anciens feux se rallumèrent, et notre séjour de quatre jours à Epinal y aida fort. Mr de Couvonges était venu avec moi, et sa femme avec ma cousine ; nous allâmes la conduire à Ville-sur-Yllon, avec ma cousine de Viange. De là nous allâmes à Mirecourt, voir monsieur et madame de Marcossay, puis revînmes au dit Ville-sur-Yllon, d'où nous nous séparâmes de ma cousine des Cars, non sans y avoir tous deux bien du regret ; et elle s'en retourna à Bourbonne, et nous à Epinal, et de là à Nancy : et le lendemain que j'y fus arrivé, j'allai à Toul au devant de ma mère, qui revenait de France, et l'emmenai à Harouel, où madame d'Epinal la vint voir le lendemain : et le jour d'après, on rapporta le corps de feu mon frère de Removille, qui avait été blessé d'une mousquetade au genou à la prise du Porc-Epic au siège d'Ostende ; duquel coup il lui fallut couper la jambe, et en mourut cinq jours après ; qui me fut un sensible déplaisir et une signalée perte ; car c'était un homme de grand cœur et de bon jugement, et qui, avec apparence, était pour faire une grande fortune. Je l'avais laissé auprès du roi en m'en allant en Hongrie, pour terminer l'affaire de Saint-Sauveur, laquelle je déduirai, comme celle qui m'a fait changer mes desseins, et qui me fit quitter la charge que j'avais en Hongrie, qui fut aussi cause de la mort de mon frère.

Une tante de ma mère, nommée madame de Moreuil, lui donna soixante mille écus, la mariant avec feu mon père : et pour assurer cet argent à ma mère, il le fallut employer en chose qui lui tînt nature de propre ; ce que l'on fit en prenant en engagement du roi le comté de Saint-Sauveur le Vicomte, de Saint-Sauveur Lendelin, et la baronnie de Nehou, pour quarante mille écus que mon père fournit comptant ; et depuis, on suppléa encore des autres vingt mille écus que l'on devait employer de la dite donation de madame de Moreuil, et ce, par édit d'aliénation vérifiée aux parlements et chambres des comptes où il appartenait. Or dans le contrat d'engagement il était porté que, si les dites terres n'avaient de revenu autant que montait l'intérêt de notre argent au denier vingt, qui était neuf mille livres par an, ce qui en manquerait nous serait payé sur la recette générale de Caen. Il arriva que, après la bataille de Moncontour, comme l'on licencia les reîtres, on paya leurs décomptes au mieux que l'on put ; et comme l'on n'avait pas tout l'argent comptant qu'il fallait pour les payer, on convia feu mon père, et Schomberg, de prendre des rentes sur l'hôtel de ville de Paris, ou d'autres engagements, pour une partie de la somme qui leur était due, et à leurs reîtres, et l'autre partie comptant : et feu mon père qui vit que les terres de Saint-Sauveur qui lui étaient déjà engagées, valaient beaucoup plus que l'intérêt des premières sommes pour lesquelles il les tenait, offrit de prendre encore quarante mille écus sur les mêmes terres en engagement ; ce que les

ministres de France acceptèrent avec joie, et lui en donnèrent les expéditions que lui même désira. Et comme il ne savait point certaines lois de la France particulières, il ne se soucia point de faire vérifier aux chambres des comptes cette dernière partie, et jouit, près de trente ans, des dites terres en cette façon.

Advint que, en l'an 1595, Mr de Schomberg, étant redevable à mon père de la somme de 32000 écus, offrit à mon père que, s'il voulait prendre cette somme sur le roi, et en surcharger encore les terres de Saint-Sauveur, qu'il ferait ajouter encore par le roi vingt et quatre mille livres de plus, qui étaient dues à feu mon père pour restes de paiements de reîtres, lesquelles 24000 étaient, en bonne forme, déclarées dettes de la couronne. Feu mon père, pour sortir d'affaires avec Mr de Schomberg, qui en ce temps-là n'était pas bien dans les siennes, et pour être payé de ce reste dont il n'était point assigné, accepta ce parti, et eut les expéditions nécessaires pour ce dernier surengagement, qui furent vérifiées au parlement comme les autres. Et lors, on avertit feu mon père qu'il était besoin de les faire aussi vérifier aux chambres des comptes de Paris et de Rouen : ce que voulant faire, et de celle aussi des quarante mille écus précédents, la chambre en refusa la vérification : et bien que ma mère, depuis sa viduité, en eût obtenu diverses jussions, elle n'y put parvenir.

Il arriva qu'en l'année 1601, le duc de Wurtemberg poursuivant le remboursement de quelques sommes d'argent qu'il avait prêtées au roi pendant la guerre, on lui dit qu'il cherchât lui-même les moyens de se faire payer, par l'invention de quelque parti, ou la découverte de quelques terres qui ne fussent encore engagées, ou qui le fussent à si bas prix que l'on lui pût surengager pour plus grande somme ; à quoi son résident, nommé Bunichhause, qui y travaillait, fut aidé par le procureur général de la chambre des comptes de Rouen, nommé le Menil Basire, qui lui promit, moyennant dix mille écus, qu'il lui fournirait des engagements suffisants pour sa somme, et que, s'il le voulait introduire chez Mr de Rosny, qu'il lui déclarerait : ce que Bunichhause ayant fait, il dit au marquis de Rosny que nous tenions les domaines de Saint-Sauveur le Vicomte, de Lendelin, et de Nehou, pour soixante mille écus, et qu'il était porté par le contrat, que, si les dites terres n'étaient de trois mille écus de revenu, le roi s'obligeait de payer ce qu'il y manquerait sur la recette générale de Caen ; ce qui faisait réciproquement en faveur du roi, que si les terres valaient davantage, que le surplus devait être restitué au roi : par ainsi, si le roi se vouloir faire justice à lui-même, non seulement il serait quitte du premier engagement de 180000 livres, mais encore du deuxième de 120000 livres, et du dernier de pareille somme de 120000 livres ; et que, par la supputation qu'il en avait faite, nous demeurerions redevables de plus de 60000 livres au roi, quand bien S. M. nous compterait les 180000 livres actuellement déboursées par nous, à dix pour cent ; vu que, des autres sommes qui étaient de dettes de service, qui n'étaient et ne pouvaient être vérifiées en engagement de domaine, le roi n'était obligé à aucun intérêt.

Mr de Sully prit cet avis avec applaudissement, et crut que, sans bourse délier, il pourrait payer le duc de Wurtemberg qu'il affectionnait pour être protestant, et parce aussi qu'il l'avait autrefois connu. Il le proposa au roi, et l'assura que nous aurions sujet d'être plus que contents si le roi nous faisait don de ce que nous lui serions redevables de reste ; de sorte qu'en l'année

1601, comme je revins d'Angleterre, je trouvai que, par un arrêt du conseil, il était ordonné que ma première somme de 60000 écus me serait actuellement remboursée avec les intérêts au denier dix ; que les deux autres, de chacune 40000 écus, me seraient pareillement remboursées, mais sans intérêts, et que je rendrais compte des fruits des dits domaines depuis l'année 1569 que j'en étais entré en jouissance.

Je me plaignis grandement au roi de cette injustice de son conseil, et lui fis voir comme mon père, étranger et ignorant des lois de la France, avait traité de bonne foi, que s'il n'eût pris sur les dits domaines la seconde somme de 40000 écus, que l'on [la] lui eût donnée comptant, comme l'on avait fait aux autres colonels ; que si on en faisait de même à tous les anciens détenteurs des domaines ou droits sur le roi, qui, par leur industrie ou la suite des temps avaient été augmentés, outre que l'on ruinerait quantité de grandes maisons, cela apporterait ce préjudice que tous les domaines qu'ils tiennent dépériraient ; et que, quand cette règle serait générale, elle devrait avoir exception pour nous qui étions étrangers, qui servions de bonne foi, et qui avions apporté du soulagement aux affaires du roi, n'ayant pas reçu notre argent comptant que l'on nous devait donner, mais pris un enchérissement sur une terre que nous possédions déjà ; que, cela considéré, il trouverait que le revenu de ces domaines n'avait point excédé l'intérêt de notre somme ; que, s'il y avait quelque chose à redire, c'était sur la partie de Mr de Schomberg, de laquelle le comté de Nanteuil nous serait garant.

Le roi prit assez bien mes raisons : mais pour cela il ne fit pas casser l'arrêt donné, si bien en suspendre l'exécution plus de deux années, pendant lesquelles nous jouissions, mais avec incertitude de nos affaires, et crainte que, si un jour on exécutait l'arrêt, la recette que nous continuions de faire tomberait plus lourdement sur nous, de sorte que de temps en temps je pressais le roi de me faire justice, soit en me remboursant, ou en cassant l'arrêt : et comme je m'en voulus aller en Hongrie, je le pressai de m'expédier, lequel me promit qu'il me donnerait contentement, et que dans deux mois au plus tard je serais satisfait ; mais que je fisse bien comprendre mes raisons à Mr de Sully, qui ne m'était pas favorable en cette affaire. Je lui dis que je reviendrais avant ce temps-là (car je lui celai mon voyage de Hongrie, craignant qu'il ne m'en détournât, et lui dis seulement que j'allais en Lorraine et en Allemagne), et que cependant je lui laissais mon frère qui lui en parlerait de temps en temps ; ce qu'il trouva bon. Et quand mon frère, qui était un esprit colère et chaud, lui en parla, le roi lui dit qu'à mon retour il me contenterait ; mon dit frère le pressa de telle sorte que le roi se fâcha, et mon frère ne parla pas au roi avec le respect et la retenue qu'il devait : ce qui fut cause que le roi lui parla fort aigrement ; et mon dit frère, le lendemain, prit congé de lui, et s'en alla en Flandres servir le roi d'Espagne, auquel lieu il fut très bien appointé, et eut commission de faire un régiment d'infanterie. Mais comme il ne devait être, en la place, montre qu'à la fin du mois de juillet, il s'en alla, en attendant, voir le marquis Spinola devant Ostende, où il fut tué. Et comme je revins peu de temps avant sa mort en Lorraine, où je levais cinq cents chevaux pour aller en Hongrie, et mon frère un régiment de gens de pied pour servir en Flandres, le roi crut que j'avais tout à fait quitté son service ; ce qui fut cause qu'il fit saisir par le président d'Enfreville et le baron de la Lutumiere le château de Saint-Sauveur, et en chasser ceux qui étaient dedans de ma part. Mais ayant su que je m'en allais

en Hongrie, et non en Flandres, et que mon frère était mort, il me fit écrire par Zamet qu'il s'étonnait fort de ce que je voulais quitter son service sans sujet, et que il n'avait encore fait exécuter l'arrêt du conseil, si bien ôter des mains de mon frère, qui était espagnol, une place des siennes ; qu'il me tiendrait ce qu'il m'avait promis, de me donner contentement, et qu'il me mettrait toujours en mon tort.

Juillet. — Je me crus obligé d'écrire à Sa Majesté une lettre de plainte, accompagnée de tant de respect, et de déplaisir, de ce qu'il me voulait ôter le moyen de pouvoir avec honneur demeurer à son service ; et d'écrire aussi à Zamet une plus ample lettre, où je disais mes raisons ; laquelle le roi reçut en bonne part, et vit celle de Zamet, puis m'écrivit deux mots de sa main, me commandant de le venir trouver, et qu'il me témoignerait combien il m'était bon maître ; ce que je fis : et connaissant que je ne pouvais en même temps être en France et en Hongrie, que mon affaire de France n'était pas de celles qui se terminent en un mois, et qu'elle m'y arrêterait longtemps ; considérant aussi qu'elle m'importait de cent cinquante mille écus, je me résolus de m'envoyer excuser vers l'empereur par un gentilhomme que j'y envoyai, que j'adressai au Rosworm, pour moyenner que Sa Majesté reçût mes excuses en bonne part sur les raisons que je lui alléguai : ce que, par sa bonté, elle fit de telle sorte qu'elle me fit mander par le même Rosworm qu'elle ne pourvoirait point de colonel à ses troupes étrangères, et que, si l'année d'après j'y voulais revenir, elle me conserverait la capitulation qu'elle m'avait faite. Et bien que j'eusse déjà fait quelques frais, je rendis l'argent que j'avais reçu, entièrement ; dont on me loua à la cour de l'empereur.

Août. — Je partis donc de chez moi, et m'en vins à Paris, où je fus extrêmement bien reçu de mes amis, qui m'y retinrent trois jours avant que d'aller trouver le roi qui était à Fontainebleau, et m'y voulurent accompagner ; de sorte que nous courions à près de quarante chevaux de poste : car Mrs de Pralain, de Laval, de Créquy, comte de Sault, Gordes, Saint-Luc, Sainte-Marie-du-Mont, Richelieu, et moi, courûmes ensemble.

Le roi était dessus cette grande terrasse devant la cour du cheval blanc, quand nous arrivîmes, et nous y attendit, me recevant avec mille embrassades ; puis me mena en la chambre de la reine sa femme, qui logeait en la chambre du bout, regardant sur l'étang ; et fus bien reçu des dames, qui ne me trouvèrent point mal fait pour un Allemand invétéré d'une année dans le pays. Il me prêta ses chevaux pour courre le cerf le lendemain qui était le jour de Saint-Barthélemy, 24me d'août : il ne voulut point courre ce jour, auquel à pareil il avait couru tant de fortune autrefois. Après la chasse je le vins trouver à la salle des étuves, où nous jouâmes au lansquenet avec la reine et lui.

Je devins lors amoureux d'Antragues, et l'étais encore d'une autre belle dame. J'étais aussi en fleur de jeunesse, et assez bien fait, et bien gai.

Septembre. — Le roi devint amoureux de la comtesse de Moret, qui s'appelait Bueil, et était nourrie avec madame la princesse de Condé.

Sa Majesté me fit l'honneur de me rétablir au château de Saint-Sauveur, et de me donner main levée des domaines qu'il avait fait saisir : ce qui

m'obligea d'aller en Normandie sur la fin de septembre, et vins chez Sainte-Marie-du-Mont, où je demeurai trois jours (octobre), et où Mrs de Montgomery, la Luserne, et Canisy me vinrent voir, et m'accompagnèrent à Saint-Sauveur, m'ayant précédemment fait embrasser le président d'Enfreville de qui je me plaignais, et le baron de la Lutumiere, desquels (m'ayant montré les lettres par lesquelles le roi leur commandait de prendre Saint-Sauveur) je demeurai satisfait. Je m'en revins (après avoir demeuré huit jours à Saint-Sauveur), chez Sainte-Marie, qui me mena le lendemain chez son beau fils de Longaunai à Damigny, où nous trouvâmes ces mêmes Montgomery et la Luserne, qui ne m'abandonnèrent que je ne fusse de retour à Rouen. Nous passâmes à Sainte-Croix, où était madame de Silly, puis à Lisieux où le maréchal de Fervaques nous festoya, puis à Rouen, où nos amis nous retinrent deux jours, au bout desquels je m'en revins à Fontainebleau trouver le roi, où le connétable de Castille arriva, à qui le roi fit fort bon accueil.

Je passais en ce temps-là une fort belle vie à la cour, qui quitta Fontainebleau après la Toussaints pour venir à Paris (novembre) ; le roi ayant peu auparavant fait arrêter le comte d'Auvergne, en Auvergne, et l'amener à la Bastille, et peu après Mr d'Antragues qu'il envoya à la Conciergerie, et madame de Verneuil qui fut gardée par le chevalier du guet en un logis qui est en la rue Saint-Paul, appartenant à Heudicourt. On instruisit le procès à tous trois ; mais il n'y eut point de jugement que pour Mr le comte d'Auvergne, qui fut condamné à avoir la tête tranchée. Mais le roi transmua la peine en une prison perpétuelle, en partie en considération de madame d'Angoulême qui en fit de merveilleuses instances, mais davantage, à mon avis, pour une raison qu'il nous dit, que le feu roi Henry troisième, son prédécesseur ne lui avait, en mourant, recommandé particulièrement que Mr le comte d'Auvergne et Mr le Grand, et qu'il ne voulait pas qu'il fût dit qu'il eût fait mourir un homme que celui qui lui avait laissé le royaume lui avait si affectionnément recommandé.

1605.

Janvier.— Mais toutes ces condamnations et grâces ne furent données qu'au commencement de l'année 1605, que le roi était à Paris, où nous passâmes le carême-prenant en fêtes et ballets.

Février. — J'eus querelle contre Termes, et mon frère de Saint-Luc le fut appeler pour moi, qui se devait battre contre Montespan. Mr de Montpensier nous accorda, et fûmes toujours depuis extrêmement amis.

Le roi permit à Mrs de Nemours et de Sommerive de courir les rues masqués le mardi-gras 20me février. Ils rencontrèrent Mrs de Vitry, de Saint-Luc, comte de Sault, et moi, qui venions de nous préparer pour l'entrée d'un combat de barrière, et nous demandèrent si nous voulions être de la partie ; dont les ayant remerciés, ils nous dirent : « Gardez-vous donc de nous rencontrer, car nous n'épargnerons personne à coups de bourrelets. » Alors Vitry le père répondit : « Messieurs, nous vous préparerons la collation au cimetière Saint-Jean, si vous la voulez venir prendre. » Et ainsi nous étant séparés, nous nous résolûmes de courre aussi les rues. Mais comme nous ne nous étions apprêtés que tard, il y avait apparence que leur troupe eût été plus forte que la notre : sur quoi Mr de

Vitry nous dit : « Si vous me voulez croire, nous nous mettrons une douzaine de parents ensemble, armés de toutes pièces d'armes dorées, dont nous ne manquons pas, et mettrons huit ou dix hommes masqués devant nous, et aurons de bons bourrelets à l'arçon de la selle. Nous ne demanderons rien à personne ; mais si l'on nous attaque, ou nos masqués, alors nous nous pourrons défendre, et avec grand avantage. » Ce que nous fîmes, et nous mîmes, Mr de Vitry et son fils, Mr de Créquy et le comte de Sault, Mr de Saint-Luc et le commandeur son frère, Mr de Senecey et Beauvais-Nangis, Tremon, frère de Senecey, et moi, tous armés de belles armes dorées jusques aux grèves [armures pour les jambes] et aux solerets [armures pour les pieds], sur de grands coursiers, avec des selles d'armes, avions nos épées au côté, et des bourrelets aux mains, de cordes de puits couvertes de taffetas incarnat. Nous mîmes devant nous huit ou dix masques à cheval, non armés que de bourrelets, et partîmes de derrière la place royale, de chez Vitry, et marchant par la rue Saint-Antoine, deux à deux, nous arrivîmes en la place du cimetière Saint-Jean, en même temps que la grande bande, qui pouvait être de deux cents chevaux, commença à paraître du côté de la rue de la Verrerie ; et dès qu'ils eurent aperçu les masques qui marchaient devant nous, ils vinrent à la charge : et nos masques, selon l'ordre que nous leur avions donné, s'étant retirés derrière nous, qui parûmes lors, et les chargeâmes rudement, nos genouillères les incommodaient fort, et leurs bourrelets ne blessaient que nos armes ; de sorte qu'ils jugèrent pour le mieux de se retirer dans leur gros qui était encore dans la rue de la Verrerie, lequel ils mirent en désordre ; et nous, cependant, les poursuivant toujours, j'eus le contentement qu'un de mes rivaux de Mlle d'Antragues, de qui j'étais lors amoureux, fut bien frotté devant elle, qui était aux fenêtres de son logis à nous regarder. Enfin ils s'écartèrent, et nous leur passâmes à travers. Ce fut le mardi 20me de février [22me], et le jeudi 22me [24me] j'eus une bonne fortune.

Le dimanche 25me [27me], se fit le combat à la barrière, le seul qui se soit fait du règne du feu roi, ni de celui de son fils le roi présent régnant. Notre partie était les chevaliers de l'Aigle, et étions le comte de Sault, Saint-Luc, et moi, qui entrions ensemble. Feu Mr de Vitry était notre maréchal de camp, qui eut meilleure grâce en cette action-là qu'aucun autre qui s'en mêlât alors : aussi était-ce un très honnête et brave homme, et original à sa mode.

Mars. — Le mardi suivant, qui était le 27me février [premier jour de mars], le matin, le roi étant aux Tuileries, dit à Mr de Guise : « Ah ! Guisart, Antragues nous méprise tous pour idolâtrer Bassompierre. Je ne vous en parle pas sans le bien savoir. » Mr de Guise répondit : « Sire, vous ne manquez pas de moyens pour vous venger, et pour moi je n'en ai point d'autre que celui de chevalier errant, en le défiant de rompre trois lances à camp ouvert cette après-dînée, au lieu qu'il plaira à Votre Majesté nous ordonner. » Le roi nous l'accorda, comme souvent il nous arrivait de faire pareilles parties, et nous dit que ce serait dans le Louvre, et qu'il en ferait sabler la cour. Il prit Mr de Joinville, son frère, pour son second, et Mr de Termes pour tiers ; et moi, je pris Mr de Saint-Luc et Mr le comte de Sault.

Nous vînmes tous six dîner et nous armer chez Saint-Luc ; et comme nous avions toujours des harnais et livrées préparées à tous événements,

nous fûmes armés d'armes argentées, et nos panaches incarnats et blancs, comme nos bas de sayes aussi : et Mr de Guise et sa troupe, à cause de la prison de la marquise de Verneuil, de qui il était lors amoureux couvert, s'habilla et arma de noir et or.

Nous vînmes donc au Louvre ; et notre équipage qui entra le premier, et nos personnes aussi, nous mîmes du côté du vieux corps de logis, et Mr de Guise qui vint après, se mit au-dessous des fenêtres de la reine, vis à vis de nous. Notre carrière était le long de la salle des Suisses. Il advint que Mr de Guise était monté sur un petit cheval nommé Lespesnes, et moi sur un grand coursier que le comte de Fiesque m'avait donné. Il prit le bas du ruisseau, et moi le haut du pavé, de sorte que j'étais fort haut au prix de lui ; et au lieu de rompre sa lance en haussant, il la rompit en baissant, tellement qu'après avoir rompu le premier éclat contre mon casque, il rompit le second contre la tassette ; qui glissa jusques dans la fente des chausses, par où elle entra dans mon ventre, et s'arrêta dans ce grand os qui joint la hanche et les reins ; et là, la lance se rompit pour la seconde fois, et m'en demeura un tronçon, plus long que le bras, attaché aux os de la cuisse, qui me sortait du ventre. Je rompis ma lance dans sa salade, et bien que je me sentisse mortellement blessé, j'achevai ma carrière, et on me vint aider à descendre proche du petit degré du roi, où Mr le Grand me prit et Guittaut l'aîné, qui m'aidèrent à monter chez Mr de Vendôme sous la chambre du roi ; et un gentilhomme de Mr le Prince, pensant que le tronçon que j'avais dans le corps fut seulement au bas de saye, me l'arracha, sans y penser, si à propos, que les chirurgiens eussent eu peine de le faire si adroitement. Alors tous mes boyaux sortirent de mon ventre, et tombèrent au côté droit de mes chausses : le nombril me tenait contre le dos, et la quantité de sang que je perdais m'empêcha de me pouvoir soutenir ; de sorte que l'on me jeta sur le lit de Mr de Vendôme, là où, après être désarmé, on visita ma plaie, on me remit les boyaux dans le ventre le mieux que l'on put ; puis avec une longue tente [rouleau de charpie] et force bandages, on les y tint ferme. Le roi, monsieur le connétable, et tous les principaux de la cour étaient là, la plupart pleurant, ne pensant pas que je dusse vivre une heure. Je ne fis pas néanmoins mauvaise mine, ni ne crus jamais mourir. Plusieurs dames y étaient, qui me virent panser, et je voulus à toute force retourner à mon logis ; pour quoi faire la reine m'envoya sa chaire où on la portait, car pour lors elle était grosse. Le peuple me suivait en y allant, avec apparence de déplaisir. Comme j'arrivai à mon logis, je perdis la vue, ce qui me fit penser que j'étais bien mal ; et l'on me fit confesser et saigner quasi en même temps. Cependant je ne croyais pas mourir, et ne faisais que rire.

Le roi, dès que je fus blessé, fit cesser le tournoi, et ne permit qu'aucun autre courût, depuis, cette course en camp ouvert ; ayant été la seule qui ait été faite cent ans auparavant en France, et n'a été recommencée depuis.

Sur les onze heures du soir du jour de ma blessure, la vue me revint, que j'avais perdue sept heures auparavant ; qui donna la première espérance de ma vie, que jusques alors on avait tenue désespérée. Mais comme quelques tranchées [douleurs] violentes m'eussent en même temps tourmenté, on crut que j'allais passer, et les prêtres commencèrent à me parler de mon salut : je disais toujours que je me sentais mieux qu'ils ne pensaient ; et les tranchées s'étant apaisées, je me mis à reposer avec peu de fièvre, et dormis jusques à six heures du matin, que l'on me saigna derechef pour arrêter le sang qui

coulait perpétuellement de ma plaie, et le divertir. Lors, je m'affaiblis fort ; mais peu après, m'étant remis à dormir, je crus à mon réveil être tout à fait guéri. Aussi n'eus-je depuis aucun accident ni mal, sinon quand on me faisait rire avec excès ; car ma tente sortait quelquefois du ventre, et mes boyaux aussi. Enfin je me guéris à une cuisse près, d'où j'avais perdu le mouvement dès que je fus blessé.

Il ne se peut dire combien je fus visité pendant ma blessure, et principalement des dames. Toutes les princesses y vinrent, et la reine y envoya trois fois ses filles, que Mlle de Guise y amenait passer les après-dinées entières : et elle, qui croyait être obligée de m'assister puisque son frère m'avait blessé, y était la plupart du temps. Ma sœur de Saint-Luc, qui coucha toujours au pied de mon lit, tant que je fus en danger, recevait les dames : et le roi, hormis le lendemain de ma blessure, vint toutes les après-dinées me voir, et en partie aussi pour y voir les bonnes compagnies. Enfin je sortis le seizième jour ; mais j'avais toujours une tente dans le ventre. Plus de trois semaines après on me portait dans une chaise ; car je n'avais nul affermissement sur le côté droit, et allais à potence [béquille] jusques après que ma blessure fut fermée, que je m'appuyais sur un bâton, ayant toujours un grand frémissement en toute la cuisse et jambe droite.

Avril. — Peu de jours après Pâques de la même année, en tirant mon mouchoir dans le cabinet du roi, je laissai tomber une lettre d'Antragues que Sardini releva, et le marquis de Cœuvres lui ayant dit qu'elle était à lui, il lui donna, lequel la montra au roi, et puis demanda à me parler la nuit, devant l'hôtel de Soissons, seul : il y mena néanmoins le comte de Cramail, et après m'avoir reproché quelques mauvais offices qu'il disait que je lui avais rendus, me dit que l'estime qu'il faisait de moi, et le désir qu'il avait d'acquérir mon amitié éternelle, l'avait fait résoudre à me servir plutôt que de me nuire en cette présente occasion ; et qu'ayant trouvé une lettre qu'Antragues m'écrivait, sans s'en prévaloir d'aucune sorte, il venait de la renvoyer par Sardini à Antragues même ; et qu'il me priait que, par ce soin qu'il avait pris pour moi, je lui rendisse désormais des preuves d'une réciproque amitié. Lors, moi qui croyais qu'il me parlât sans feintise, lui fis mille protestations de service et d'affection. Il me dit que le roi savait que cette lettre lui était tombée entre les mains, et qu'il fallait que je lui envoyasse promptement une lettre que quelque autre femme m'eût écrite, pour lui montrer ; ce que je fis en diligence, et envoyai à l'heure même à Antragues savoir si elle avait reçu cette lettre. Mais comme elle m'eut mandé qu'elle n'avait vu personne de la part du marquis, alors, forcené de colère, et perdu dans ce ressentiment, j'allai droit au logis du dit marquis pour ravoir ma lettre, ou pour l'outrager : mais par les chemins je rencontrai Mr d'Esguillon et Mr de Créquy qui m'arrêtèrent pour savoir mon dessein : « Je vas, leur répondis-je, chez le marquis de Cœuvres, ravoir une lettre qu'il a trouvée, qu'Antragues m'écrivait ; et s'il ne me la rend, je suis résolu de le tuer. »

Lors ils me remontrèrent que je courais un péril extrême, sans moyen d'en échapper, d'aller tuer un homme dans son logis parmi tous ses gens ; et que lui, serait bien lâche s'il me la rendait, y allant de la sorte ; mais qu'il valait mieux y envoyer un de mes amis, et Créquy s'offrit d'y aller. Il trouva le marquis fort éloigné de me la rendre, comme il s'était auparavant offert,

parlant à moi : au contraire il dit qu'il se voulait servir de l'occasion que la fortune lui présentait de se venger de moi. Créquy lui dit que cette affaire ne se passerait pas ainsi, et que, ma vie y étant attachée, il ne devait point rechercher ce qui peut-être lui pourrait causer un grand malheur. Enfin il pria Créquy de revenir le lendemain à six heures du matin (à mon avis parce qu'il avait lors envoyé par La Varrenne la lettre au roi). Il y retourna, et ils demeurèrent d'accord qu'il porterait lui même à neuf heures la lettre à Antragues : ce que j'accordai, résolu néanmoins de me battre avec ce chicaneur ; mais je voulais auparavant sortir Antragues d'intérêt. Le marquis lui porta, comme il avait promis, et Antragues m'écrivit pour me prier que je fusse ami du marquis, et que je me trouvasse au logis d'elle sur les cinq heures du soir, où il viendrait aussi, et qu'elle voulait que nous nous promissions devant elle une réciproque amitié.

Comme je voulais sortir de mon logis, Mr le Grand y arriva, qui me dit qu'après avoir habillé le roi, il lui avait commandé de me venir trouver pour me défendre de sa part, sur peine de la vie, de n'avoir rien à demander au marquis, et que je l'offenserais si je le faisais. Je lui répondis que je m'étonnais pourquoi il me faisait cette défense, vu que je n'avais rien à demander au dit marquis ; et qu'il m'était bien aisé d'obéir au commandement du roi.

Je m'en vins au Louvre, résolu de laisser passer deux ou trois jours sans rien dire au marquis, et de le quereller, puis après, sur quelque autre sujet, mais en toute façon me battre avec lui ; et ainsi le conclûmes Créquy et moi, qui me fit promettre de me servir de lui en cette affaire. Mais comme je revins dîner à mon logis avec plusieurs de mes amis, Le Terrail y arriva, qui me dit qu'étant allé pour voir le marquis de Cœuvres, on lui avait dit qu'il n'y était pas ; mais que, s'il y venait de ma part, que l'on lui ferait voir : ce qui lui faisait croire qu'il y avait quelque chose à démêler entre nous deux. Alors je dis à Mr de Créquy qu'il n'y avait plus lieu de patienter, et qu'il l'allât appeler de ma part. Nous sortîmes donc en cachette, Créquy et moi, qui me mena derrière le faubourg Saint-Germain, et puis alla quérir le marquis. Mais il fit tant de refuites [échappatoires], que Cramail, qui parlait à Créquy de sa part (car il ne lui voulut jamais parler lui-même), l'entretint d'excuses jusques au soir ; et cependant ils avertirent le roi, et l'on me vint prendre où j'étais, et on me donna des gardes ; puis le lendemain on nous accorda, et ne voulus autre contentement que celui du récit de tout ce qui s'était passé, qui nous avait empêchés de nous battre.

Le roi me fit défendre de venir au Louvre, ni me trouver où il serait, disant que je l'avais offensé d'avoir fait appeler le marquis après les défenses qu'il m'en avait fait faire. Je ne me mis guère en peine de ne pouvoir voir le roi, de qui je n'étais pas satisfait ; et comme, peu de temps après, il alla à Fontainebleau, je demeurai à Paris à passer mon temps. Mais parce que son indignation s'étendait aussi bien sur mon cousin de Créquy que sur moi, et qu'il devait prendre possession du régiment des gardes, que Mr de Grillon avait remis en ses mains, ce que le roi ne voulait plus permettre ; joint aussi que les dames nous trouvaient à dire à la cour, on fit office envers la reine pour faire notre accord avec le roi, et nous y faire revenir ; ce qu'elle obtint : et quelque temps après que le roi eut été nous y voyant sans nous parler, il s'en ennuya, et vécut avec nous comme auparavant.

Lors, Mr de Créquy prit possession du régiment des gardes, et moi je m'en vins aux bains de Plombières pour ma cuisse, et emmenai avec moi bonne compagnie de la cour outre mes gentilshommes, comme Bellot, Charmeil, Messillac, et le baron de Neufvi. J'avais avec moi la bande de violons d'Avignon, que La Pierre commande : j'avais une espèce de musique, et tous les divertissements qu'un jeune homme riche, débauché, et mauvais ménager, pouvait désirer. Ma sœur de Saint-Luc était venue en Lorraine voir notre mère ; mon frère y était aussi, et la jeunesse de Lorraine m'accompagnait toujours. Nous menâmes une douce vie à Plombières, où je me guéris entièrement (juin). J'y étais amoureux d'une dame de Remiremont, Bourguignonne, nommée madame de Fussé (juillet). Enfin je ne m'y ennuyai point durant trois mois que j'y séjournai.

Août. — J'en partis sur ce que l'on me manda que le roi allait en Limousin avec quelque espèce d'armée, et que peut-être y aurait-il guerre. Ma sœur était arrivée peu de jours avant moi à Paris, chez laquelle je vins loger, et demeurai huit ou dix jours sans m'y ennuyer. La présidente de Verdun y était nouvellement arrivée avec sa nièce Maupeou, avec qui je m'apprivoisai. J'étais voisin de la Patriere qui était de mes amies.

Je rompis avec Antragues sans y conserver aucune intelligence, et puis j'allai, avec bonne compagnie de dames, passer deux jours à Savigny chez la comtesse de Sault, après lesquels je m'en allai à Orléans la veille de la grande éclipse de soleil qui fut cette année-là.

Je vis en passant Mr le chancelier de Bellievre à Artenay, qui avait laissé les sceaux, en partant de Tours, entre les mains de Mr le garde des sceaux de Silleri. Je le trouvai qu'il se promenait en un jardin, avec quelques maîtres des requêtes, qui revenaient avec lui. Il me dit : « Monsieur, vous voyez un homme qui s'en va chercher une sépulture à Paris. J'ai servi les rois tant que j'ai pu le faire, et quand ils ont vu que je n'en étais plus capable, ils m'ont envoyé reposer, et donner ordre au salut de mon âme, à quoi leurs affaires m'avaient empêché de penser. » Il me répondit aussi quelque temps après, que je lui disais qu'il ne laisserait pas de servir encore, et de présider aux conseils comme chancelier : « Mon ami, un chancelier sans sceaux est un apothicaire sans sucre. »

J'arrivai ce même soir à Orléans, où j'y trouvai la reine qui revenait de Tours, sa grossesse l'ayant empêchée de suivre le roi à Limoges. Elle me donna des lettres pour le roi, et me commanda de lui dire et faire des plaintes de madame de Guiercheville, qui n'avait voulu attendre mesdames les princesse de Conty et duchesse de Longueville, quoiqu'elle lui eut mandé, pour entrer au carrosse du corps ; et de ce qu'en la tançant sur ce sujet, elle lui avait répondu assez arrogament. Ce fut où je vis la première fois madame la princesse de Conty après son mariage.

Je partis le jour de l'éclipse, qui parut comme j'approchais de Romorantin. J'arrivai à trois jours de là à Limoges où je trouvai le roi, qui me fit très bonne chère ; et dès le même soir je me mis à jouer avec lui, et gagnai durant le voyage plus de cent mille francs.

Octobre. — Nous revînmes par la Maison-Fort, Nansay, Aubigny et Montargis, à Fontainebleau, où la reine et les dames étaient (novembre), et

peu de temps après, le roi s'en retourna de Fontainebleau à Paris y finir cette année (décembre).

1606.

Janvier.— Nous commençâmes celle de 1606 par la foire de Saint-Germain, où Créquy eut quelques paroles avec Haraucourt, et ensuite avec le marquis de Cœuvres (février), dont la querelle dura longtemps, et fut cause de celle du comte de Sault et de Nantouillet, qui donna la mort à ce dernier.

La reine accoucha de madame de Savoie le 10e de février, et pendant ses couches, lorsqu'elle commença à se mieux porter, il [le roi] me faisait entrer pour jouer avec elle.

Nous fîmes quelques ballets et un carrousel qui fut couru au Louvre et à l'Arsenal, qui était de quatre troupes : la première était de l'Eau, dont Mr le Grand et les principaux de la cour étaient ; celle qui entrait après était la Terre, que Mr de Nevers menait ; la troisième était le Feu, que Mr de Rohan conduisait ; et la quatrième l'Air, de laquelle était chef Mr le comte de Sommerive.

Mars. — Sur la fin du carême le roi partit pour aller assiéger Sedan; mais Mr de Bouillon se mit à la raison, et s'étant soumis au roi, il eut grâce de lui. Le roi écrivit une lettre à Mr de Guise, à Mr le Grand, et à moi, par laquelle il nous donnait avis de la soumission de Mr de Bouillon, et nous conviait de l'aller promptement trouver pour être à son entrée à Sedan. Nous partîmes donc ensemble le lundi de Pâques, et allâmes coucher à la Ferté. Le lendemain nous couchâmes à Reims, où nous trouvâmes Mr de Montpensier et Mr d'Epernon, avec mesdames de Guise, de Conty et de Nevers. Le mercredi nous couchâmes proche de la Cassine, et le jeudi nous vînmes à Doncheri trouver le roi qui se préparait pour entrer le lendemain vendredi à Sedan. Le dit vendredi Mr de Bouillon arriva devant que le roi fût levé, et se mit à genoux devant son lit, où il lui parla longuement ; puis le roi étant habillé, le roi fit lire son abolition devant le même Mr de Bouillon, qui lui ayant fait une nouvelle protestation de sa fidélité, lui mit en main. Dès cette heure-là Mr de Bouillon vécut comme il soulait [avait coutume de] faire auparavant, nous mena dîner à la table des chambellans, qu'il tint, et se fâcha contre les contrôleurs du roi qu'ils ne la servaient pas bien à son gré : même, quand les troupes se mirent en bataille devant la ville pour le passage du roi, il leur fit changer d'ordre, et leur commanda avec la même audace qu'il avait accoutumé, tant cet homme était coutumier de commander partout.

Avril. — Le roi séjourna cinq jours à Sedan, au bout desquels il vint coucher à Mousson, puis à Buzancy où je le quittai pour m'en retourner à Paris, où Antragues était de nouveau arrivée, de qui j'étais amoureux.

Le roi me commanda d'aller de sa part trouver la reine Marguerite qui avait perdu Saint-Julien Dat, son galant, qu'un gentilhomme nommé Charmont avait tué, à qui le roi avait fait ensuite trancher la tête.

Il me donna aussi des lettres à porter à madame de Verneuil et à la comtesse de Moret. Je m'en allai chez la première, parce que sa sœur y était ; et lui ayant dit ensuite que j'en allais porter une autre à la comtesse de

Moret, elle eut envie de la voir, et m'ayant fait commander de lui donner par Antragues, de qui j'étais lors amoureux, je lui donnai : elle l'ouvrit, et après l'avoir lue, me la rendit, disant que je ferais faire, en une heure, un chiffre pareil à celui qui était sur le cachet de la lettre, et qu'après, je la fisse refermer, et il n'y paraîtrait pas. Je la crus, et, ayant le lendemain envoyé mon valet de chambre avec la lettre, pour faire faire un pareil cachet, il se rencontra, par malheur, au graveur qui avait fait le même cachet pour le roi, lequel, sans faire semblant de rien, fit tant qu'il tint la lettre du roi, et lors sauta au collet de mon valet pour l'arrêter : lui, qui était fort, se démêla de lui, lui laissant son manteau et chapeau, et s'enfuit chez moi fort éperdu, croyant que, s'il était pris, il serait pendu deux heures après. Je le fis cacher, et m'en allai trouver la comtesse de Moret, à laquelle je dis que, par malheur, pensant ouvrir un poulet qu'une dame m'avait écrit, j'avais ouvert celui que je lui portais de la part du roi ; et que, craignant qu'elle n'eût pensé que je l'eusse fait à dessein, j'avais voulu faire faire un nouveau cachet pour le refermer ; mais que mon valet l'étant allé faire graver chez celui-même qui les faisait pour le roi, il avait retenu la lettre ; et que, si elle la voulait avoir, il fallait qu'elle l'allât faire demander à ce graveur nommé Turpin. Elle ne fit que rire de cet accident, ne pensant pas que c'eût été autrement que par hasard que j'eusse ouvert sa lettre, qu'elle m'eût fait voir ou le roi me l'eût montrée, si j'en eusse eu la curiosité : c'est pourquoi, sans entrer en autre éclaircissement, elle envoya redemander sa lettre ; mais le graveur lui manda qu'elle n'était plus en sa puissance, mais bien en celle du président Séguier, qui présidait à la Tournelle, à qui il l'avait portée, lequel était un homme peu obligeant et austère, qu'elle, ni moi, ne connaissions point particulièrement. Cela me mit bien en peine : enfin je m'avisai d'aller trouver madame de Lomenie, pour tâcher, par son moyen, de faire étouffer cette affaire, soit en faisant retirer cette lettre, ou en écrivant à son mari pour le faire entendre au roi d'un biais qu'il ne s'en fâchât point. Je la trouvai fort empêchée à faire une dépêche à la cour, et me pria de m'asseoir jusques à ce qu'elle eût achevé une lettre fort importante qu'elle écrivait à son mari. J'eus aussitôt soupçon que c'était sur le sujet qui m'amenait vers elle, et lui demandai s'il était arrivé quelque chose de nouveau qui fût si pressé à mander. Elle me dit que oui, et que l'on avait voulu contrefaire les cachets du roi, et que par malheur, celui qui les faisait contrefaire s'était sauvé, mais que la lettre de la main du roi était demeurée, laquelle elle envoyait à son mari, afin que le roi mandât à qui il l'avait écrite, et par qui il l'avait fait porter, moyennant quoi on espérait de découvrir le fond de cette affaire, et qu'elle voudrait qu'il lui eût coûté deux mille écus, et qu'elle en fût pleinement éclaircie. Je lui promis pour cette somme, si elle me la voulait bailler, de lui découvrir, et lui dis ensuite la même excuse que j'avais faite à madame de Moret : et comme elle et son mari étaient de mes intimes amis, elle apaisa le tout, pourvu que je voulusse moi-même aller à Villiers-Côterets, où le roi se trouverait le lendemain, pour être porteur d'une autre dépêche qu'elle ferait à son mari sur ce sujet, et de la nouvelle, ainsi que je lui avais dite : ce que je fis, et pris la réponse de la lettre que j'avais donnée à madame de Verneuil, et [de] celle que madame de Moret n'avait point reçue, qui se riait avec le roi de cette affaire et de l'appréhension où j'avais été, lequel ne fit qu'en rire ; dont je fus bien aise, et m'en revins à Paris voir ma maîtresse, qui était logée en la rue de la Coutellerie, où j'avais une

entrée secrète par laquelle j'entrais au troisième étage du logis, que sa mère n'avait point loué ; et elle, par un degré dérobé de sa garde-robe, me venait trouver lorsque sa mère était endormie.

Mai. — Le roi fit, à peu de jours de là, son entrée par la porte de Saint-Antoine à Paris, où il lui fut tiré quantité de canonnades par réjouissance. Il voulut que Mr de Bouillon marchât immédiatement devant lui : ce qu'il fit, mais avec une telle assurance et audace, que l'on n'eût su juger si c'était le roi qui le menait en triomphe, ou lui le roi, qui demeura quelques jours à Paris, puis s'en alla à Fontainebleau. Et comme il était amoureux d'Antragues, et Mr de Guise, comme plusieurs autres aussi, qui avaient tous jalousie de moi qu'ils pensaient être mieux avec elle, ils complotèrent tous de me faire épier pour voir si j'entrais en son logis, et si je la voyais en particulier ; et le roi commanda à ceux à qui il avait donné charge d'y prendre garde, de se confier à Mr de Guise, et de lui donner avis s'ils apercevaient quelque chose.

Il arriva, un soir que j'y devais aller, et que l'on m'épiait, au mois de mai, que, soupant chez Mr le Grand, il vint à faire une forte pluie : ce qui m'obligea de prendre un des manteaux de pluie de Mr le Grand ; et sans penser que la croix de l'ordre était attachée dessus, je m'en allai sur les onze heures du soir au logis d'Antragues. Je fus suivi par les espions du roi et ceux de Mr de Guise, qui l'en vinrent aussitôt avertir, et lui dirent qu'ils avaient vu entrer un jeune chevalier du Saint-Esprit par une porte de derrière au logis de madame d'Antragues. Mr de Guise ne le pouvait croire, et y envoya deux de ses valets de chambre pour voir et reconnaître le chevalier quand il sortirait, qui ne pouvait être que Mr le Grand, vu qu'il n'y avait que lui de jeune chevalier à Paris, capable d'avoir cette bonne fortune. Je vis bien, en sortant, ces deux valets de chambre que je connaissais, et pour cela je me déguisai le plus que je pus, croyant qu'infailliblement ils m'auraient découvert : mais eux, voyant cette croix du Saint-Esprit, jugèrent que c'était Mr le Grand, et en assurèrent Mr de Guise. J'écrivis aussitôt à Antragues que les valets de Mr de Guise m'avaient vu sortir, que je craignais que nous ne fussions découverts ; et qu'elle inventât quelque excuse ou change, si il lui en parlait.

Sur les neuf à dix heures du matin, Mr de Guise, qui avait la puce à l'oreille, vint voir Mr le Grand : mais on lui dit à la porte qu'il avait toute la nuit eu un grand mal de dents, et que l'on ne le verrait que sur le soir ; ce qui confirma davantage Mr de Guise en la croyance qu'ayant veillé toute la nuit, il avait voulu dormir la grasse matinée. Il s'en vint de là en mon logis, et me trouvant encore au lit, me dit : « Je vous prie, prenez votre robe de chambre, et que je vous dise un mot. » Je crus assurément qu'il me voulait dire que l'on m'avait vu sortir de chez Antragues, et me résolus de nier fermement. Mais lui, au contraire : « Que diriez-vous, dit-il, si le grand écuyer était mieux que vous et que tout le monde, dans l'esprit d'Antragues, et non seulement dans son esprit, mais dans son lit encore ? » Je lui dis que je n'en croyais rien, et que lui, ni elle, n'avaient aucun dessein l'un pour l'autre. « Ô Dieu, dit-il, que les amoureux sont aisés à tromper ! Je l'ai cru comme vous, et cependant il est fort vrai qu'il a été toute cette nuit avec elle, et n'en est sorti qu'à quatre heures du matin : on lui a vu entrer, et mes valets de chambre même l'en ont vu sortir avec tant de négligence, qu'il n'a

pas seulement voulu prendre un manteau sans croix de l'ordre pour se déguiser. » Et aussitôt appela un des dits valets, nommé d'Urbal, à qui il demanda devant moi s'il n'avait pas vu sortir Mr le Grand de chez Antragues. Il lui répondit : « Oui, Monseigneur, aussi visiblement que je vois maintenant Mr de Bassompierre que voilà. » Je n'osais regarder au visage ce valet, qui m'avait vu le matin même sortir de là, et pensais que ce fut une fourbe pour se moquer de moi : mais comme je me tournais d'un autre côté, j'aperçus sur une forme le manteau de Mr le Grand, que mon valet avait plié, et laissé la croix à découvert, qui devait avoir été cent fois aperçue de Mr de Guise, s'il n'eut été troublé alors : je m'en allai asseoir dessus, de peur qu'il ne s'aperçut de cette croix ; et, faisant l'affligé comme lui, et disant mille choses contre la légèreté d'Antragues, je ne me voulus lever de dessus ce manteau, quoique Mr de Guise me priât de me promener avec lui, jusques à ce que j'eus dit à mon valet que, comme Mr de Guise se tournerait, il emportât ce manteau à une garde-robe, et le cachât, de peur qu'apercevant cette croix, mon amour et ma bonne fortune de la nuit passée ne fût aussi aperçue.

Je mandai leur méprise à Antragues, qui, par méchanceté, fit fort bonne chère, l'après dînée, à Mr le Grand, afin que Mr de Guise et le roi se confirmassent en cette créance, pour leur faire perdre soupçon de moi. Et quand, le lendemain, Mr de Guise, (qui ne s'en put taire, bien que lui et moi fussions demeurés d'accord que nous ne lui en dirions rien), eût fait la guerre à Mr le Grand de sa nouvelle amour, Mr le Grand ne lui en ôta pas la créance par sa réponse ambiguë, et le dit à Antragues, qui lui dit : « Puisque Mr de Guise a cette opinion, faisons semblant qu'il y a de la finesse entre nous. » De sorte que toute la jalousie du roi et de Mr de Guise tomba sur Mr le Grand, lequel ils haïssaient comme peste. Mais, pour notre malheur, ils en avertirent la mère, laquelle, y prenant garde de plus près, un matin, voulant cracher, et levant le rideau de son lit, elle vit celui de sa fille découvert, et qu'elle n'y était pas (juin). Elle se leva tout doucement, et vint dans sa garde-robe, où elle trouva la porte de cet escalier dérobé, qu'elle pensait qui fut condamnée, ouverte : ce qui la fit crier, et sa fille, à sa voix, à se lever en diligence et venir à elle. Moi, cependant, je fermai la porte, et m'en allai, bien en peine de ce qui serait arrivé de toute cette affaire ; qui fut que sa mère la battit, qu'elle fit rompre la porte pour entrer en cette chambre du troisième étage où nous étions la nuit, et fut bien étonnée de la voir meublée des beaux meubles de Zamet avec des plaques et des flambeaux d'argent. Alors tout notre commerce fut rompu : mais je me raccommodai avec la mère par le moyen de Mlle d'Asy, chez laquelle je la vis, et lui demandai tant de pardons, avec assurance que nous n'avions point passé plus outre que le baiser, qu'elle feignit de le croire. Elle s'en vint à Fontainebleau, et moi aussi, mais sans oser parler à Antragues qu'en cachette, parce que le roi ne le trouvait pas bon. Toutefois les amants sont assez ingénieux pour trouver les moyens de quelques rares rencontres.

Le roi m'envoya, peu après, son ambassadeur extraordinaire en Lorraine, pour assister de sa part aux noces de Mr le duc de Bar, son beau-frère, avec la fille de Mr le duc de Mantoue, nièce de la reine, et aussi pour prier en même temps madame la duchesse de Mantoue de venir être marraine de monsieur le dauphin, et Mr de Lorraine d'être parrain de madame Elisabeth, dernière fille de France, maintenant reine d'Angleterre.

Je partis un soir de la cour, et veux dire une aventure qui me survint, qui, pour n'être de grande conséquence, est néanmoins extravagante.

Lingère du petit pont

Il y avait quatre ou cinq mois que, toutes les fois que je passais sur le petit pont (car en ce temps là le Pont Neuf n'était point fait), qu'une belle femme, lingère à l'enseigne des deux Anges, me faisait de grandes révérences, et m'accompagnait de la vue autant qu'elle pouvait ; et comme j'eus pris garde à son action, je la regardais aussi, et la saluais avec plus de soin. Il advint que, lorsque j'arrivai de Fontainebleau à Paris, passant sur le petit pont, dès qu'elle m'aperçut venir, elle se mit sur l'entrée de sa boutique, et me dit, comme je passais : « Monsieur, je suis votre servante très humble. » Je lui rendis son salut, et, me retournant de temps en temps, je vis qu'elle me suivait de la vue aussi longtemps qu'elle pouvait. J'avais mené un de mes laquais en poste, pour le renvoyer le soir même avec des lettres pour Antragues et pour une autre dame à Fontainebleau. Je le fis lors descendre et donner son cheval au postillon pour le mener, et l'envoyai dire à cette jeune femme que, voyant la curiosité qu'elle avait de me voir et de me saluer, si elle désirait une plus particulière vue, j'offrais de la voir où elle me le dirait. Elle dit à ce laquais que c'était la meilleure nouvelle que l'on lui eût su apporter, et qu'elle irait où je voudrais, pourvu que ce fût à condition de coucher entre deux draps avec moi.

J'acceptai le parti, et dis à ce laquais, s'il connaissait quelque lieu où la mener, qu'il le fît : il me dit qu'il connaissait une maquerelle, nommée Noiret, chez qui il la mènerait, et que si je voulais qu'il portât des matelas, des draps, et des couvertes de mon logis, qu'il m'y apprêterait un bon lit. Je le trouvai bon, et, le soir, j'y allai et trouvai une très belle femme, âgée de vingt ans, qui était coiffée de nuit, n'ayant qu'une très fine chemise sur elle, et une petite jupe de révêche [flanelle] verte, et des mules aux pieds, avec un peignoir sur elle. Elle me plut bien fort, et, me voulant jouer avec elle, je ne lui sus faire résoudre si je ne me mettais dans le lit avec elle, ce que je fis ; et elle s'y étant jetée en un instant, je m'y mis incontinent après, pouvant dire n'avoir jamais vu femme plus jolie, ni qui m'ait donné plus de plaisir pour une nuit : laquelle finie, je me levai et lui demandai si je ne la pourrais pas voir encore une autre fois, et que je ne partirais que dimanche, dont cette nuit-là avait été celle du jeudi ou vendredi. Elle me répondit qu'elle le souhaitait plus ardemment que moi, mais qu'il lui était impossible si je ne demeurais tout dimanche, et que la nuit du dimanche au lundi elle me verrait : et comme je lui en faisais difficulté, elle me dit : « Je crois que maintenant que vous êtes las de cette nuit passée, vous avez dessein de partir dimanche ; mais quand vous vous serez reposé, et que vous songerez à moi, vous serez bien aise de demeurer un jour davantage pour me voir une nuit. » Enfin je fus aisé à persuader, et lui dis que je lui donnerais cette journée pour la voir la nuit au même lieu. Alors elle me répartit : « Monsieur, je sais bien que je suis en un bordel infâme, où je suis venue de bon cœur pour vous voir, de qui je suis si amoureuse que, pour jouir de vous, je crois que je vous l'eusse permis au milieu de la rue, plutôt que de m'en passer. Or une fois n'est pas coutume ; et, forcée d'une passion, on peut venir une fois dans le bordel ; mais ce serait être garce publique d'y retourner la seconde fois. Je n'ai jamais connu que mon mari et vous, ou que je meure misérable, et n'ai pas dessein d'en connaître jamais d'autre : mais

que ne ferait-on point pour une personne que l'on aime, et pour un Bassompierre ? C'est pourquoi, je suis venue au bordel ; mais ç'a été avec un homme qui a rendu ce bordel honorable par sa présence. Si vous me voulez voir une autre fois, ce pourra être chez une de mes tantes, qui se tient en la rue du Bourg l'Abbé, proche de celle des Ours, à la troisième porte du côté de la rue de Saint-Martin. Je vous y attendrai depuis dix heures jusques à minuit, et plus tard encore, et laisserai la porte ouverte, où, à l'entrée, il y a une petite allée que vous passerez vite ; car la porte de la chambre de ma tante y répond ; et trouverez un degré qui vous mènera à ce second étage. »

Je pris le parti, et ayant fait partir le reste de mon train, j'attendis le dimanche pour voir cette jeune femme. Je vins à dix heures, et trouvai la porte qu'elle m'avait marquée, et de la lumière bien grande, non seulement au second étage, mais au troisième et au premier encore ; mais la porte était fermée. Je frappai pour avertir de ma venue ; mais j'ouïs une voix d'homme qui me demanda qui j'étais. Je m'en retournai à la rue aux Ours, et étant revenu pour la seconde fois, ayant trouvé la porte ouverte, j'entrai jusques à ce second étage, où je trouvai que cette lumière était la paille des lits, que l'on y brûlait, et deux corps nus étendus sur la table de la chambre. Alors je me retirai bien étonné, et en sortant, je rencontrai des corbeaux [hommes qui enlevaient les pestiférés] qui me demandèrent ce que je cherchais ; et moi, pour les faire écarter, mis l'épée à la main, et passai outre. M'en revenant à mon logis, un peu ému de ce spectacle inopiné, je bus trois ou quatre verres de vin pur, qui est un remède d'Allemagne contre la peste présente, et m'endormis pour m'en aller en Lorraine le lendemain matin, comme je fis ; et quelque diligence que j'aie su faire depuis pour apprendre ce qu'était devenue cette femme, je n'en ai jamais su rien savoir. J'ai été même aux deux Anges, où elle logeait, m'enquérir qui elle était ; mais les locataires de ce logis-là ne m'ont dit autre chose, sinon qu'ils ne savaient point qui était l'ancien locataire. Je vous ai voulu dire cette aventure, bien qu'elle soit de personne de peu ; mais elle était si jolie que je l'ai regrettée, et eusse désiré pour beaucoup de la pouvoir revoir.

J'arrivai en poste à Nancy deux heures après que mon équipage y fut venu, et ne trouvai aucun des princes, ni guère de gentilshommes, parce qu'ils s'en étaient tous allés recevoir madame de Mantoue et sa fille à Blamont où ils devaient le lendemain arriver. Ma mère était à Nancy, qui me prêta son carrosse pour envoyer en relais à Lunéville ; et je me servis du mien le lendemain jusques à ce que j'eusse trouvé le sien, qui me mena à Blamont, là où je vis les princes et princesses de Lorraine et de Mantoue : et après avoir fait mes premiers compliments, je m'en revins les attendre à Nancy, où je fus traité, logé, et défrayé, fort magnifiquement. Les noces se firent, où j'assistai de la part du roi. On y dansa fort, et on fit un carrousel assez beau, auquel Mr de Vaudemont menait une bande, et moi l'autre.

Après les noces, je priai, au nom du roi, S.A. de Lorraine et madame de Mantoue de venir en France tenir sur les fonts les enfants du roi ; qui reçurent cette grâce de Sa Majesté avec le respect et l'honneur convenable.

Juillet. — Puis je m'en revins à Paris loger chez le comte de Fiesque, bien en peine de n'avoir point d'habillement neuf pour le baptême du roi, ayant mis tous ceux que j'avais aux noces de Lorraine. Mais comme ma sœur, madame de Verderonne, et la Patriere me fussent venues voir à mon

arrivée, et m'eussent dit comme tous les tailleurs et brodeurs étaient occupés de telle sorte que l'on n'en pouvait fournir, quelque argent que l'on leur voulût donner, mon tailleur, nommé Tallot, vint avec mon brodeur me dire que, sur le bruit des magnificences du baptême, un marchand d'Anvers avait apporté la charge d'un cheval de perles à l'once, et que l'on me pourrait faire avec cela un habit qui surpasserait tous les autres du baptême, et que mon brodeur s'y offrait, si je lui voulais donner six cents écus de la façon seulement. Ces dames et moi résolûmes l'habillement, pour faire lequel il ne fallait pas moins de cinquante livres de perles. Je voulus qu'il fût de toile d'or violette, et des palmes qui s'entrelaceraient. Enfin, devant que de partir, moi, qui n'avais que sept cents écus en bourse, fis entreprendre un habillement qui me devait coûter quatorze mille écus, et en même temps fis venir le marchand, qui m'apporta les échantillons de ses perles, avec lequel je conclus le prix de l'once. Il me demanda quatre mille écus d'arrhes ; et moi, je le remis au lendemain matin pour les lui donner. Mr d'Epernon passa devant mon logis, qui sachant que j'y étais arrivé, me vint voir, et me dit que bonne compagnie venait ce soir souper, et jouer puis après, à son logis, et qu'il me priait d'être de la partie. J'y portai mes sept cents écus, avec lesquels j'en gagnai cinq mille. Le lendemain le marchand vint ; je lui donnai ses quatre mille écus d'arrhes : j'en donnai aussi au brodeur, et poursuivis, du gain que je fis au jeu, non seulement d'achever de payer l'habillement et une épée de diamants de cinq mille deux cents écus, que j'eus encore cinq ou six mille écus de reste pour passer mon temps.

Nous allâmes avec le roi à Villers-Cotterêts pour recevoir Mr de Lorraine et madame de Mantoue qui y arrivèrent. En ce voyage le roi, étant à la chasse, se détourna pour aller voir madame des Essars, qui était chez sa tante l'abbesse de Sainte-Perrinne ; qui parut, à l'arrivée du roi, plus belle qu'elle n'a jamais été depuis, quoique sa beauté ait longuement duré.

Août. — Le roi ramena ses compère et commère à Paris, où on leur fit partout des magnifiques festins. Mais la peste croissant à Paris, on changea le lieu du baptême, qui se devait faire à Paris, en Fontainebleau (septembre), où il se fit avec grande magnificence le 14e septembre. Je servis, au festin royal, madame de Mantoue, avec Mrs de Créquy et de Termes. Le soir je menai, au grand bal, Mlle de Montmorency ; et le roi nous donna le rang de faveur, qui est le dernier, parce que le roi ne se retournant jamais aux pauses pour s'entretenir quatre à quatre selon la coutume, il donne la dernière place à celui et celle qui se doivent retourner pour entretenir la reine et lui. Le lendemain il y eut un château plein de feux d'artifice, qu'il fit fort beau voir. Et peu de jours après, la peste augmentant à Fontainebleau, les parrains et légat ayant pris congé du roi, il retint peu de personnes avec la reine et lui, et s'alla tenir à Montargis. Madame d'Antragues y vint : j'y passai bien mon temps avec sa fille, et avec d'autres aussi (octobre).

Novembre. — Nous revînmes vers la Toussaints à Fontainebleau, et peu de jours après à Paris, où madame d'Antragues et sa fille arrivèrent (décembre).

1607.

Janvier.— L'année 1607 se commença quasi avec le carême-prenant, et ce carême-prenant par le ballet des Echecs, qui ne fut pas si beau que d'autres, mais plus ingénieux qu'aucun autre qui se soit dansé (février). Ce ne fut pas le seul ; car ce carnaval en foisonna, après lequel je fus prié par Mr de Lorraine d'assister aux états de son pays, auxquels il se doutait, comme il advint aussi, qu'il y aurait de grandes difficultés, lesquelles il espérait de surmonter si j'y étais. Je demandai deux ou trois fois congé au roi pour m'y en aller ; mais parce que je gagnais son argent au jeu, et que le jeu se romprait par mon absence, il ne me voulait permettre de m'en aller (mars). Enfin je le fus trouver à Chantilly : il me dit qu'il ne me dirait point adieu, et moi, m'inclinant, lui dis que si ferais bien moi, et ainsi m'en allai. Il me fit dire que je ne lui avais point dit adieu, après qu'il fut couché, et que je ne m'en allasse pas. Mais moi qui perdais le temps des états de Lorraine, m'en allai le matin à Paris, et rencontrant Mrs d'Esguillon et de Bouillon par les chemins, les priai de ne pas dire au roi qu'ils m'eussent rencontré ; mais eux, malicieusement, lui dirent dès qu'ils furent arrivés à Chantilly.

Alors le roi envoya deux exempts de ses gardes, Saint-Georges et Du Puis avec commandement au prévôt de Meaux pour les assister à me prendre en passant ; ce qui leur fut aisé de faire, car j'y arrivai le soir au gîte. J'envoyai, la nuit même, le jeune Guittaut au roi, et écrivis à Mr de Villeroy, lequel manda aux dits exempts et prévôt qu'ils me laissassent aller, pourvu que ce fût pour venir trouver le roi ; ce que je fis. Il se moqua de moi quand il me vit, et me dit que j'avais vu, par le bon ordre qu'il avait donné pour me prendre, que l'on ne partait pas de son royaume sans son congé ; qu'il voulait que je demeurasse encore dix jours avec lui, au bout desquels il me promettait de me donner congé, et que mon séjour ne me serait point infructueux : car pendant ce temps-là il accorda avec moi cette grande affaire que j'avais pour les domaines de Saint-Sauveur, lesquels je lui rendis, et lui la somme entière de quatre cent vingt mille livres que j'en prétendais ; mais je consentis que mon remboursement ne serait qu'en quatre ans, dans les termes desquels je fus ponctuellement et entièrement satisfait.

J'avertis aussi, pendant mon séjour, Mr le prince de Joinville et madame de Moret du dessein que le roi avait de les surprendre ensemble, et de leur faire un sanglant affront. Mais eux, qui pensaient que je leur en parlais pour mon intérêt particulier, n'y pourvurent pas comme il fallait. Néanmoins on ne les surprit pas ensemble : mais le roi en découvrit assez pour chasser Mr de Chevreuse de la cour, et en eût fait autant d'elle si elle n'eût été sur le point d'accoucher ; et le temps raccommoda l'affaire.

Je m'en allai en Lorraine après les dix jours accomplis de ce dernier séjour, et peu de temps après revins inconnu à Paris, voir madame de Morret, pour m'offrir de la servir en son déplaisir : et, ayant été rencontré, par les chemins, par Mr de Tremes qui s'allait marier à Mlle de Luxembourg, et suivi par un courrier de Mr de Lorraine qui dit à Chanvallon que j'étais arrivé devant lui, il y eut bruit de mon arrivée, et madame d'Antragues tint sa fille en état de ne me pouvoir voir.

Je partis le mardi Saint-de Paris, et m'en revins faire pâques à Nancy, où je trouvai Mr le prince de Joinville, qui y demeura quasi autant que moi.

La reine accoucha de Mr d'Orléans à Fontainebleau le 16e avril.

S.A. de Lorraine fut fort maltraité de sa noblesse en ces derniers états, et en prit un déplaisir qui l'a accompagné jusques à la mort. J'allai à ceux du Barrois avec lui, qui se terminèrent selon son désir : et ensuite nous fûmes aux bains de Plombières (mai) ; moi, seulement pour passer mon temps.

Juin. — Je revins ensuite près du roi, qui passa tout son été en ses maisons de Saint-Germain et de Fontainebleau, à chasser (juillet, août).

Septembre. — Il reçut don Pedre de Tolede, vers l'automne, à Fontainebleau.

Je fis quelques voyages à Chemaut et à Beaumont (novembre), et sur la fin de l'année ma mère s'en vint à Paris, que je logeai (décembre).

1608.

Janvier.— En l'année 1608 je m'embarquai avec une dame blonde. Je gagnai fort au jeu cette année-là, et donnai beaucoup à la foire (février). Nous fîmes force ballets, comme celui des Inconstants, celui de maître Guillaume, et autres, que l'on dansa à la ville. J'avais de plus maîtresses en cour, et étais bien avec Antragues.

Mars. — Mr de Vendôme dansa aussi un ballet dont le roi voulut que nous fussions, Cramail, Termes et moi, qu'on nommait lors les Dangereux : nous le fûmes danser chez Mr de Montpensier, qui se leva pour le voir, bien qu'il s'en allât mourant.

Le roi vint le lendemain chez lui, passer le contrat de mariage de Mr le duc d'Orléans et de Mlle de Montpensier, sa fille ; auquel il fit donation de son bien, en excluant ses héritiers, si elle venait à mourir devant Monsieur.

On fit une grande assemblée chez le marquis de Cœuvres, où il se joua une comédie qui était de toutes femmes blondes, parentes ou alliées du dit marquis.

Mr de Montpensier mourut.

Avril. — Nous allâmes, Mr de Créquy et moi, nous enfermer aux Chartreux pour y faire nos pâques.

Madame de Simié mourut.

Le roi s'en alla à Fontainebleau, où la reine accoucha de Mr d'Anjou le 7e d'avril ; et je demeurai à Paris, où je passai extrêmement bien mon temps. Je feignais d'être malade du poumon, de sorte que l'on ne me voyait qu'à midi, et toute la cour était chez moi à passer le temps jusques sur les neuf heures du soir, que je feignais me devoir retirer à cause de mon mal ; mais c'était pour être toute la nuit en bonne compagnie.

Mai. — Le roi revint à la Pentecôte, et jaloux de la bonne vie que nous menions, voulut être de la partie. L'on avait joué fort grand jeu chez moi pendant que le roi était à Fontainebleau, et moi feint malade, et avais introduit un marchand portugais, nommé Duarte Fernandes, qui faisait bon tout ce que l'on jouait, fournissant les marques à ceux qui lui donnaient du fonds, ou des gages, pour sa sûreté. Il y avait huit ou dix honnêtes gens de la ville qui étaient de notre partie ; et de la cour Mrs de Guise, de Créquy, et moi : ceux de la ville étaient Autreville, Almeras, Chevry, Chastelain, Fedeau, Choisy de Can, et autres. Le roi voulut qu'ils vinssent tous les jours

jouer avec lui, soit qu'il fût au Louvre, où chez Mrs de Roquelaure ou Zamet.

Juin. — J'étais en grand heur ; mais, sur ces entrefaites, il me fallut aller à Rouen, où ma mère était, pour un procès que nous avions contre les héritiers d'un nommé le Clerc, que nous gagnâmes. Je revins à Paris, où nous continuâmes le grand jeu, et l'amour, plus que devant.

Juillet. — La reine Marguerite donna une bague à courre, à une partie qui se fit à l'Arsenal, où il se fit une grande fête. Les tenants de la partie étaient Mrs de Créquy, Rosny, Gramont, et Marillac, lesquels voulurent que personne ne courût s'il n'était en partie de quatre : et parce que Mrs de Guise, de Joinville, de Termes, de Bassompierre, général des galères, et comte de Sault, s'étaient joints ensemble pour faire une partie, nous leur fîmes dire que nous étions liés six d'une partie, qui ne nous pouvions séparer, lesquels ne voulurent accorder aucune partie de plus ou moins de quatre : ce qui fut cause que nous six ne voulûmes point courre ; mais nous vînmes voir la fête, fort bien parés. Et parce qu'en ces grandes assemblées ceux qui ont plusieurs affaires de dames, comme j'avais lors, sont fort embarrassés, je pensais que j'aurais là bien de la peine ; mais la fortune m'assista de telle sorte que, sans rien perdre ni négliger, je contentai tout. Et enfin m'étant mis sans dessein au-dessous du lieu où la reine était, sur un échafaud où était Mlle de Montmorency, Peraut qui était près d'elle, et qui avait été avec moi en Hongrie, me força de prendre son siège ; et lors pour la première fois, je lui parlai, et tâchai de m'insinuer en ses bonnes grâces, sans penser à ce qui m'est depuis arrivé. Après la fête je fus ravi de voir que j'avais contenté toutes celles avec qui j'avais intelligence, et que pas une n'eût pris ombrage d'une autre ; ce qui est bien rare en pareilles occasions.

La chaleur de cette année-là fit que l'eau de la rivière fut si bonne pour s'y baigner que, plus d'un mois durant, on voyait, depuis Charenton jusques en l'île du Palais, plus de quatre mille personnes dans l'eau.

En ce temps-là Mr le duc de Lorraine, Charles IIIe, mourut, et je fus prié d'aller à ses funérailles ; ce que je fis, et demeurai trois semaines en ce voyage. Il ne se peut dire le soin que les dames eurent de me faire souvent savoir de leurs nouvelles, et de m'envoyer des courriers, des lettres et des présents. L'étoile de Venus était bien en ascendant sur moi alors. Je revins à Paris, et quatre dames en carrosse vinrent par delà Pantin, faisant semblant de se promener, qui me mirent dans leur carrosse, et me ramenèrent jusques à la porte de Saint-Honoré, où je remontai sur mes chevaux de poste pour entrer à Paris. Je trouvai qu'Antragues en était partie pour s'aller marier à Malesherbes avec un comte d'Aché, d'Auvergne, qui la recherchait ; mais ce mariage se rompit sur les articles.

Dès que le roi sut que j'étais arrivé à Paris, il m'écrivit pour me faire promptement venir à la cour, me mandant que j'avais jusques alors été tenu le plus grand joueur de sa bande, mais qu'il était depuis peu arrivé un Portugais, nommé Pimentel, qui me passait de beaucoup. Je m'y en allai un matin avec Mr de Pralain qui avait eu nouvelle de la mort de Mr de la Guiche, lieutenant général en Lyonnais, et allait pour en demander la charge au roi ; mais il trouva, à son arrivée, qu'à l'instance de Mr de Villeroy, le roi l'avait donnée à Mr d'Alaincourt, qui était lors son ambassadeur à Rome.

Nous demeurâmes quelques jours à Fontainebleau, jouant le plus furieux jeu dont l'on ait ouï parler. Il ne se passait journée qu'il n'y eût vingt mille pistoles, pour le moins, de perte et de gain. Les moindres marques étaient de cinquante pistoles, lesquelles on nommait quinterottes, parce que celles-là allaient bien vite, à l'imitation de ces chevaux d'Angleterre que Quinterot avait amenés en France plus d'un an auparavant, qui ont depuis été cause que l'on s'est servi des chevaux anglais, tant pour la chasse que pour aller par pays, ce qui ne s'usait point auparavant. Les marques plus grandes étaient de cinq cents pistoles, de sorte que l'on pouvait tenir dans sa main à la fois plus de cinquante mille pistoles de ces marques-là. Je gagnai cette année-là plus de cinq cent mille francs au jeu, bien que je fusse distrait par mille folies de jeunesse et d'amour. Le roi s'en revint à Paris, et de là à Saint-Germain, continuant ce même jeu, auquel Pimentel gagna plus de deux cent mille écus.

La marquise de Verneuil, et madame d'Antragues et son autre fille, revinrent à Paris après avoir failli à Malesherbes le mariage du comte d'Aché, et allèrent loger, la marquise à Conflans chez Cenamy, et madame d'Antragues à la maison de Mr de Vienne au même bourg : et comme les sœurs venaient souvent loger ensemble, Mr de Guise et moi faisions la nuit les chevaliers errants, et les allions trouver. Enfin elles revinrent à Paris : madame d'Antragues logea chez Mlle d'Asy, à la rue de Jouy, où nous eûmes querelle, Antragues et moi, et je rompis entièrement avec elle qui s'en alla à Chemaut, et moi à Monceaux, où le roi était venu aux premiers jours du mois d'août.

Pimentel s'en alla de là, et le roi revint peu de jours après à Paris, où Mr de Mantoue, beau-frère du roi, arriva. Le roi le reçut avec toute la bonne chère possible ; et comme il était grand joueur, il fut ravi de se mettre dans ce grand jeu, qui lui était extraordinaire. Nous le festoyâmes tous, l'un après l'autre (septembre). Nous fîmes devant lui le ballet des Dieux marins, et puis nous courûmes la bague, masqués, à l'Arsenal. Le roi le mena de là à Fontainebleau ; et après lui avoir tenu quelque temps avec grande compagnie de dames, chasses, jeux, et autres divertissements, il prit congé du roi, qui le fut conduire jusques à Nemours, et me commanda de l'accompagner jusques à Montargis, où je le quittai, et m'en revins à Fontainebleau, auquel lieu, le lendemain, Mr le prince fit appeler Mr le prince de Joinville, lesquels le roi accorda (octobre).

Je m'en revins à Paris, et un jour étant allé voir monsieur le connétable qui m'aimait fort, et me l'avait toujours témoigné, il me dit qu'il me voulait le lendemain donner à dîner, et que je ne manquasse pas de m'y trouver ; ce que je fis. Il y avait aussi convié Mrs d'Epernon, de Roquelaure, Zamet, et un maître des requêtes nommé la Cave. Quand nous fûmes arrivés, il commanda que l'on fermât sa porte, et qu'il ne voulait que rien l'interrompît de jouir de cette bonne compagnie de ses familiers amis ; et ne voulut que personne, outre ses officiers, fût en sa chambre, que Mr du Tillet Girard, et Ranchin, son médecin, auxquels il fit donner à dîner dans sa garde-robe, pour pouvoir être, après dîner, auprès de lui. Après que nous eûmes fait bonne chère, et que nous nous fûmes levés de table, il nous fit seoir en sa ruelle, et fit sortir tout le monde, commandant à Ranchin de se tenir à la porte, et la refuser à tous ceux qui voudraient entrer. Nous ne savions ni ne

nous doutions pas seulement de ce qu'il voulait faire. Enfin, après que toutes choses furent en l'ordre qu'il désirait, il nous dit :

« Messieurs, il y a longtemps que je pense à vous assembler pour le sujet présent, comme de mes plus chers et meilleurs amis, auxquels je n'ai rien sur le cœur qui vous puisse être caché, pour vous dire que j'ai reçu, pendant ma vie, d'infinies grâces et faveurs de Dieu qui, m'ayant fait naître d'un père grand et illustre, m'a conduit par la main, durant une longue et heureuse vie, au sommet des plus grands honneurs, charges, et dignités. Ce n'est pas qu'elle n'ait été souvent entremêlée de grandes traverses et déplaisirs, partie desquels, par la grâce de Dieu, j'ai soufferts avec patience, ou surmontés avec courage et générosité : les désordres advenus à notre maison sur la fin de la vie du roi Charles et durant le règne du roi Henry troisième, m'ont donné moyen d'exercer la souffrance, et de louer Dieu de m'en avoir si heureusement tiré : j'ai eu aussi plusieurs afflictions domestiques, comme la perte de feu mon fils d'Offemont, et la mort de feu ma femme, qui me laissa sur les bras deux petits enfants en bien bas âge, les mariages de mes deux filles aînées, qui n'ont pas été trop heureux, encore que j'eusse cherché des partis avantageux pour moi et pour elles. Néanmoins, étant déjà avancé sur mon âge, Dieu m'a fait la grâce de me donner un fils qui promet déjà beaucoup de lui pour la conservation de notre maison, et une fille bien née, qui étant désormais en état de la pouvoir marier, j'ai cherché de la marier selon son contentement et le mien ; ce qui me fait chercher un mari pour ma fille, et un gendre pour moi, selon notre cœur et notre désir : et bien que je puisse avoir le choix de tous les princes de la France, je n'ai point tant regardé de la loger en éminence qu'en commodité, et pour y vivre le reste de mes jours et le cours des siens avec joie et contentement ; et l'estime que je fais de longue main de la maison, personne, bien, et autres avantages que la naissance à donnés à Mr de Bassompierre que voici, m'ont convié d'offrir à lui qui n'y pense pas, ce que d'autres, de plus grande qualité que lui, rechercheraient peut-être avec soin, et que je leur refuserais : ce que j'ai voulu faire en présence de mes meilleurs amis, qui sont aussi les siens particuliers, et vous dire, Monsieur de Bassompierre (s'adressant à moi), que vous ayant, depuis que je vous connais, toujours chèrement aimé comme mon enfant, je vous en veux encore donner cette présente preuve, de vous le faire être en effet, vous mariant avec ma fille, que j'estime devoir être heureuse avec vous, connaissant, comme je fais, votre bon naturel ; que vous le serez, et honoré, d'épouser la fille et petite fille de connétables, et de la maison de Montmorency ; et que je le serai aussi le reste de mes jours, si je vous vois tous deux contents et heureux ensemble. Je lui donnerai cent mille écus en mariage présentement, et cinquante mille que mon frère lui léguera après sa mort : et si rien ne vous empêche de vous marier, je donne maintenant charge à Girard, que voilà, de traiter avec vos gens, ou votre mère, si elle est ici, des articles et conventions nécessaires. »

Il avait les larmes aux yeux de joie, quand il acheva ce discours, et moi, confus de cet honneur inopiné qui m'était si cher, je ne savais quelles paroles employer, qui fussent dignes de ce que j'avais à lui dire. Enfin je lui répondis qu'un honneur si grand et si inespéré, que sa bonté me faisait présentement recevoir, m'ôtait la parole, et ne me laissait qu'une admiration de ma bonne fortune ; que comme ce bien était au-dessus de mon attente et

de mon mérite, qu'il ne pouvait être payé que par des très humbles services et des soumissions infinies ; que ma vie serait trop courte pour y satisfaire, et que je ne lui pouvais offrir qu'un cœur qui serait éternellement esclave de ses volontés ; qu'il ne donnerait pas un mari à madame sa fille, mais une créature dont elle serait incessament adorée comme une déesse, et respectée comme une reine, et qu'il n'avait pas tant choisi un gendre qu'un serviteur domestique de sa maison, de qui toutes les actions dépendraient de ses seules intentions et volontés ; et que si, en l'excès que la joie faisait en mon cœur, il me restait encore quelque sorte de considération, je lui demandais permission de lui dire mon unique appréhension, qui était que Mlle de Montmorency (qui avait le choix de tous les princes de France qui étaient lors à marier), n'eût regret de quitter la qualité de princesse dont elle doit avec raison être assurée, pour occuper celle d'une simple dame, et que j'aimerais mieux mourir et perdre la grâce présente que monsieur le connétable me faisait, que de lui causer le moindre dégoût ou mécontentement.

Sur cela, comme j'étais en un siège assez bas, proche de lui, je mis un genou en terre, et lui pris la main, que je lui baisai ; et lui, m'embrassant, me tint un assez long temps en cet état : après quoi il me dit que je ne me misse pas en peine de cela ; et qu'avant que me parler, il avait voulu pressentir l'intention de sa fille, qui était très disposée à faire toutes les volontés de son père, et particulièrement en celle-là qui ne lui était pas désagréable.

Lors, Mrs d'Epernon et de Roquelaure approuvèrent le choix que monsieur le connétable avait fait de ma personne, lui en disant plus de bien qu'il n'y en avait, comme aussi Zamet, la Cave, et du Tillet Girard ; puis m'embrassèrent tous, louant le choix de monsieur le connétable, et mon bonheur. Ensuite monsieur le connétable leur dit qu'il n'était pas à propos d'éventer cette affaire, et qu'il la confiait à leur secret jusques à ce qu'il fût temps de la divulguer ; parce qu'il n'était pas alors aux bonnes grâces du roi pour n'avoir pas voulu consentir au mariage que le roi voulait faire de Mr de Montmorency avec Mlle de Verneuil, sa fille. Ils lui promirent tous de n'en point parler, comme je fis aussi ; et me dit que je le vinsse trouver sur le soir ; que madame d'Angoulême, sa belle-sœur, le devait venir trouver, et qu'il me parlerait devant elle et sa fille de sa résolution de me la donner en mariage ; et me dit devant elle : « Mon fils, voilà une femme que je vous garde ; saluez-la. » Ce que je fis, et la baisai. Puis il lui parla, et à madame d'Angoulême, qui témoigna être fort satisfaite de l'élection que son beau-frère avait faite de moi pour sa nièce.

Ma mère pria madame la princesse de Conty de la mener le lendemain chez madame d'Angoulême, qui lui dit en arrivant : « Nous serons les deux mères de nos nouveaux mariés, et ne sais qui, de vous ou de moi, Madame, en aurons le plus de joie. » Elle fut de là voir monsieur le connétable, qui lui dit qu'elle tînt la chose secrète, et que, cependant, leurs deux conseils s'assemblassent pour résoudre les articles, ce qu'ils firent. Mais il la pria que Mr le président de Jambeville n'y fût point appelé, parce, dit-il, que cela se divulguerait trop, et qu'elle prît un homme seul qui se joignît avec Mr du Tillet Girard : ce qu'elle fit de la personne de Mr de Beauvilliers, qui avait soin de mes affaires en France, personne fort capable et intelligente ; et eux deux firent un projet des articles, que monsieur le connétable garda et signa, ce que fit ma mère aussi.

1609.

Janvier.— Monsieur le connétable ne pouvait en ce temps-là vivre sans me voir, tant il m'aimait, et ne songeait qu'à mon établissement. Il voulait que de l'argent qu'il me devait donner, j'en employasse cinquante mille écus pour avoir la charge de colonel-général de la cavalerie légère de France, qu'avait Mr d'Angoulême. Mais ma mère offrit de débourser les dits cinquante mille écus pour cette charge, et que monsieur le connétable, sans bourse délier, me donnât, pour les cent mille écus promis, la terre de Fère en Tertenois qui demeurerait propre à mademoiselle sa fille et ses enfants : à quoi il s'accorda, et lors il me dit que je préparasse mes affaires pour le venir trouver sans bruit à Chantilly où madame d'Angoulême viendrait, et que nous nous marierions sans cérémonie. Mais Mr de Roquelaure, qui tâchait par tous moyens de remettre bien monsieur le connétable avec le roi, lui dit que s'il mariait sa fille sans le dire précédemment au roi, que ce serait un acte de mépris dont le roi s'offenserait encore davantage qu'il n'était ; qu'il trouverait aussi mauvais que je lui eusse celé mon mariage, et qu'il m'en voudrait mal.

Or le roi avait quelque temps auparavant désiré de me faire être son premier gentilhomme de la chambre à la place de Mr le duc de Bouillon, qui n'y avait pas la sujétion nécessaire, et m'avait promis de me donner vingt mille écus pour m'aider à la récompenser. Il avait aussi pour cet effet donné charge à La Barauderie, s'en allant voir Mr de Bouillon, de lui en parler, ce qu'il avait fait ; et il lui avait rapporté que mon dit sieur de Bouillon demandait cinquante mille écus pour récompense de cette charge, mais qu'il croyait qu'il l'abandonnerait pour quarante cinq mille écus, et que Mr de Bouillon s'en venait à la cour pour y conclure cette affaire incontinent après son arrivée ; ce que Mr de Roquelaure, qui m'aimait tendrement, n'ignorait pas, et même avait aidé à y disposer le roi : lequel Mr de Roquelaure ajouta à monsieur le connétable que, connaissant l'humeur du roi comme il faisait, il l'assurait qu'il serait bien aise d'avoir ce prétexte pour se dédire des vingt mille écus qu'il m'avait promis.

Je fus aussi de la même opinion, et parce que monsieur le connétable ne voyait point lors le roi, il voulut que je lui en fisse l'ouverture en présence de Mr de Roquelaure, lequel dirait aussi au roi que monsieur le connétable l'avait prié d'en demander de sa part la permission à Sa Majesté ; ce que nous fîmes tous deux des le même soir ; et le roi agréa tellement cette affaire, qu'il dit que non seulement il la trouvait bonne, mais même qu'en cette considération il s'accorderait avec mon dit sieur le connétable, et que je lui allasse à l'heure même dire de sa part qu'il le vînt voir le lendemain, assuré qu'il lui ferait bonne chère : ce que je courus lui dire, dont il fut merveilleusement satisfait.

Incontinent le bruit de mon mariage courut par la cour, et le roi, pour m'obliger, voulut aller le lendemain chez madame d'Angoulême, après avoir vu le matin monsieur le connétable, à qui il fit fort bonne chère : il dit d'abord à madame d'Angoulême qu'il venait, comme mon ami particulier, voir mademoiselle sa nièce, et se réjouir avec elle de ce qu'elle l'avait bien logée, et fit beaucoup d'autres apparences de tendresse pour moi.

Le soir même arriva Mr de Bouillon auquel le roi d'abord parla de sa charge sur mon sujet, lequel lui dit qu'il était venu à ce dessein. Je le saluai, comme les autres qui étaient là : mais j'oubliai, le lendemain, de l'aller voir

chez lui, comme certes je devais, puisqu'il était neveu de monsieur le connétable, et sans cela ; et tout cela le piqua contre moi, outre ce qu'il a eu toute sa vie une particulière jalousie de Mr d'Epernon, par le moyen duquel il pensait que ce mariage s'était fait : et le soir d'après, comme il entretenait le roi qui avait vu chez la reine Mlle de Montmorency, que tout le monde avait trouvée parfaite en beauté, et lui aussi, il lui dit qu'il s'étonnait grandement de quoi Sa Majesté avait permis de marier cette fille, vu que Mr le Prince était prêt à se marier, qu'il n'était pas expédient d'allier hors de la France, et qu'il n'y avait plus de filles pour lui, que Mlle du Maine et elle, qu'il pût épouser ; que le roi ne serait jamais conseillé d'aucun qui aimât son service, de le marier avec Mlle du Maine, parce que les restes de la Ligue étaient trop puissants encore pour les accroître d'un tel chef ; et que Mlle de Montmorency ne lui donnerait que les mêmes alliés qu'il avait déjà, puisqu'il était petit-neveu de monsieur le connétable, et qu'il suppliait très humblement Sa Majesté de peser ce conseil qu'il lui donnait, et de faire réflexion dessus. Le roi lui dit qu'il y penserait, et puis se coucha.

Le lendemain la reine commença de recorder un grand ballet qu'elle voulait danser pour le carême-prenant.

C'était le 16me de janvier de l'année 1609.

Elle fit sortir tout le monde de la grand'salle du Louvre, et s'y en alla. Le roi les alla voir apprendre, et ne mena que Mr le Grand, et Montespan, son capitaine des gardes, avec lui. Mr le Grand, selon sa coutume de faire des admirations des choses nouvelles, et particulièrement de Mlle de Montmorency, qui était digne de toute admiration, infusa dans l'esprit du roi, aisé à animer, l'amour qui, depuis, lui fit faire tant d'extravagances.

Le soir même il fut atteint de la goutte, qui le tint plus de quinze jours au lit, et pour mon malheur aussi elle prit à monsieur le connétable, qui l'empêcha d'aller faire nos noces à Chantilly, comme il avait été arrêté.

Je sus cependant la mauvaise intention de Mr de Bouillon contre moi ; et il dit à Mr de Roquelaure, qui me le dit après, que Mr de Bassompierre voulait avoir sa charge de premier gentilhomme de la chambre, et ne lui en parlait point ; qu'il voulait épouser sa nièce, et ne lui en disait mot ; mais qu'il brûlerait ses livres, ou il n'aurait ni sa charge, ni sa nièce : et pour cet effet commença à mettre les fers au feu vers Mr le Prince, lui proposant le mariage de lui et de Mlle de Montmorency ; que cette alliance lui donnait pour parents tous les grands de la France, et que des parents d'une personne de sa qualité étaient ses créatures ; qu'il devait préférer ce parti à un plus grand à cette occasion ; et que s'il le perdait, qu'il ne pourrait plus se marier, parce que le roi ne lui souffrirait point de se marier hors de France, et qu'en France il n'y avait plus que Mlle du Maine à marier, à quoi le roi ne consentirait jamais : de sorte qu'il ébranla son esprit à consentir qu'il en parlât de sa part à monsieur le connétable, auquel j'avais déjà donné avis que Mr de Bouillon me voulait traverser. Mais monsieur le connétable me dit que je ne me devais pas mettre en peine de cela ; que quelque parti que l'on lui proposât, il le refuserait, et qu'il connaissait trop bien l'esprit de Mr de Bouillon pour s'y laisser séduire. Aussi lui répondit-il fort aigrement lorsqu'il lui en parla, et lui dit que sa fille n'était point à chercher parti, puisqu'elle en avait un tout trouvé, et qu'il avait l'honneur d'être grand oncle de Mr le Prince, ce qui lui suffisait.

Pendant la goutte du roi, il commanda à Mr le Grand de veiller une nuit près de lui, Gramont une autre nuit, et moi une autre, et nous relayer ainsi de trois en trois nuits durant lesquelles, ou nous lui lisions le livre d'Astrée qui lors était en vogue, ou nous l'entretenions lorsqu'il ne pouvait dormir, empêché par son mal. C'était la coutume que les princesses le venaient voir, et madame d'Angoulême plus privément que pas une : le roi en était bien aise, et entretenait sa nièce quand madame d'Angoulême parlait à quelqu'un de nous, lui disant qu'il la voulait aimer comme sa fille, qu'elle demeurerait au Louvre l'année de mon exercice de premier gentilhomme de sa chambre, et qu'il voulait qu'elle lui dit franchement si ce parti lui agréait, parce que, s'il ne lui était agréable, il saurait bien rompre ce mariage, et la marier même à Mr le Prince son neveu (si elle voulait). Elle lui répondit que, puisque c'était la volonté de son père, elle s'estimerait bien heureuse avec moi. Il m'a dit, depuis, que cette parole lui fit résoudre de rompre mon mariage, craignant qu'elle ne m'aimât trop, à son gré, si je l'épousais.

Il fut veillé cette nuit-là par Mr de Gramont, et ne dormit guère ; car l'amour et la goutte tiennent ceux qu'ils attaquent fort réveillés.

Il m'envoya chercher le lendemain dès huit heures du matin par un garçon de la chambre ; et comme je le fus venu trouver, il me dit pourquoi je ne l'avais pas veillé la nuit précédente ? Je lui répondis que c'était la nuit de Mr de Gramont, et que la prochaine était la mienne. Il me dit qu'il n'avait jamais su fermer l'œil, et qu'il avait souvent pensé à moi ; puis me fit mettre sur un carreau à genoux devant son lit (comme c'était la coutume de ceux qui l'entretenaient au lit). Il continua de me dire qu'il avait pensé à moi et de me marier. Moi, qui ne pensais rien moins qu'à ce qu'il me voulait dire, lui répondis que, sans la goutte de monsieur le connétable, c'en serait déjà fait. « Non, ce dit il, je pensais de vous marier avec Mlle d'Aumale, et, moyennant ce mariage, renouveler le duché d'Aumale en votre personne. » Je lui dis s'il me voulait donner deux femmes ? Lors il me répondit, après un grand soupir :

« Bassompierre, je te veux parler en ami. Je suis devenu non seulement amoureux, mais furieux et outré de Mlle de Montmorency. Si tu l'épouses, et qu'elle t'aime, je te haïrai ; si elle m'aimait, tu me haïrais. Il vaut mieux que cela ne soit point cause de rompre notre bonne intelligence ; car je t'aime d'inclination et d'affection. Je suis résolu de la marier à mon neveu le prince de Condé, et de la tenir près de ma femme. Ce sera la consolation et l'entretien de la vieillesse où je vas désormais entrer. Je donnerai à mon neveu, qui est jeune et aime mieux la chasse que les dames, cent mille francs par an pour passer son temps, et je ne veux autre grâce d'elle que son affection, sans rien prétendre davantage. »

Comme il me disait cela, je considérais que, quand je lui répondrais que je ne voulais pas quitter ma poursuite, ce serait une impertinence inutile, parce qu'il était tout-puissant ; je m'avisai de lui céder de bonne grâce, et lui dis :

« Sire, j'ai toujours ardemment désiré une chose qui m'est arrivée lorsque moins je l'attendais ; qui était de pouvoir, par quelque preuve signalée, témoigner à Votre Majesté l'extrême et ardente passion que je lui porte, et combien véritablement je l'aime. Certes il ne s'en pouvait rencontrer une plus haute que celle-ci, de quitter sans peine et sans regret une si illustre alliance, une si parfaite dame, et si violemment aimée de moi,

puisque, par cette pure et franche démission et résignation que j'en fais, je plais en quelque sorte à Votre Majesté. Oui, Sire, je m'en désiste pour jamais, et souhaite que cette nouvelle amour vous apporte autant de joie que la perte me causerait de tristesse, si la considération de Votre Majesté ne m'empêchait de la ressentir. »

Alors le roi m'embrassa et pleura, m'assurant qu'il ferait pour ma fortune comme si j'étais un de ses enfants naturels ; et qu'il m'aimait chèrement, que je m'en assurasse, et qu'il reconnaîtrait ma franchise et mon amitié. Là-dessus l'arrivée des princes et seigneurs me fit lever ; et comme il m'eut rappelé, et m'eut encore dit qu'il me voulait faire épouser sa cousine d'Aumale, je lui dis qu'il avait eu la puissance de me démarier, mais que de me marier ailleurs, c'est ce que je ne ferais jamais : et là-dessus finit notre dialogue.

J'allai dîner chez Mr d'Epernon, et lui dis ce que le roi m'avait dit le matin, lequel me dit : « C'est une fantaisie du roi, qui passera comme elle est venue. Ne vous en alarmez point : car Mr le Prince, qui connaîtra le dessein du roi d'abord, ne s'y engagera pas. » Ce que je me persuadai aussi parce que je le désirais, et n'en dis plus mot à personne. Il est vrai que, comme, sous le ciel, il n'y avait lors rien si beau que Mlle de Montmorency, ni de meilleure grâce, ni plus parfaite, elle était fort avant en mon cœur ; mais comme c'était un amour réglé de mariage, je ne le ressentais pas si fort que je devais.

Il arriva que, l'après-dînée, le roi joua à trois dés, selon sa coutume, ayant fait mettre une table à la ruelle de son lit : comme nous jouions sur le soir avec lui, madame d'Angoulême arriva avec sa nièce qu'il avait envoyé quérir, laquelle il entretint fort longtemps de l'autre côté du lit. Cependant je regardais sa nièce, qui ne savait rien de toute cette affaire, et je ne me pouvais imaginer qu'elle fût pour réussir en cette sorte. Après qu'il eût parlé à la tante, il entretint longuement la nièce : puis ayant repris sa tante, comme Mlle de Montmorency se retira, moi la regardant, elle haussa, à mon avis, les épaules, pour me montrer ce que le roi lui avait dit. Je ne mens point de ce que je vas dire : cette seule action me perça le cœur, et me fut si sensible que, sans pouvoir continuer le jeu, je feignis de saigner du nez, et sortis du premier cabinet et du second. Les valets de chambre m'apportèrent sur le petit degré mon manteau et mon chapeau. J'avais laissé mon argent à l'abandon, que Berringuen serra, et ayant rencontré au bas du degré le carrosse de Mr d'Epernon, je montai dedans, et dis au cocher qu'il me menât à mon logis. Je rencontrai mon valet de chambre, avec lequel je montai à ma chambre, lui défendant de dire que j'y fusse, et y demeurai deux jours à me tourmenter comme un possédé, sans dormir, boire, ne manger. On crut que j'étais allé à la campagne, comme je faisais parfois de pareilles équipées. Enfin mon valet, craignant que je ne mourusse, ou ne perdisse le sens, dit à Mr de Pralain, qui m'aimait fort, l'état où j'étais, lequel me vint trouver pour me divertir ; aussi que l'on m'envoya me commander de vivre, ce que je fis par son commandement, et par les persuasions de Mr de Pralain, qui m'amena ce soir même à la cour, où d'abord j'étonnai tout le monde de me voir en deux jours si amaigri, pale, et changé, que je n'étais pas reconnaissable.

Mars. — Deux ou trois jours après, Mr le Prince se déclara de vouloir épouser Mlle de Montmorency, et me rencontrant, me dit : « Monsieur de Bassompierre, je vous prie de vous trouver cette après-dînée chez moi, pour m'accompagner chez madame d'Angoulême, où je vas offrir mon service à Mlle de Montmorency. » Je lui fis une grande révérence, mais je n'y allai point.

Cependant, pour ne demeurer oisif, et me réconforter de ma perte, je me divertis en me raccommodant avec trois dames que j'avais entièrement quittées, pensant me marier : l'une desquelles fut Antragues, que je vis chez madame de Senteny, et les autres par rencontre, sans y penser, et m'y rembarquai.

Sur le commencement de l'année 1609, ma mère s'en retourna en Lorraine.

Mr le Prince continua sa recherche, et enfin fiança sa maîtresse (avril). J'étais un matin chez le roi, qu'il vint me dire, comme à plusieurs autres : « Monsieur de Bassompierre, je vous prie de vous trouver cette après-dînée chez moi, pour m'accompagner au Louvre à mes fiançailles. » Le roi qui le vit parler à moi, me demanda ce qu'il m'avait dit : « Une chose, Sire, lui répondis je, que je ne ferai pas. » « Et quoi ? » dit il. « Que je l'accompagne pour se venir fiancer. N'est il pas assez grand pour y aller tout seul, et ne se saurait-il fiancer sans moi ? Je vous réponds que, s'il n'a d'autre accompagneur que moi, il sera fort mal suivi. » Le roi dit qu'il voulait que je le fisse, et moi lui répondis que je lui suppliais très humblement de ne me le point commander, car je ne le ferais pas ; que Sa Majesté se devait contenter que j'avais abandonné ma passion au premier de ses désirs et de ses volontés ; qu'elle s'en devait contenter, sans me vouloir forcer d'être mené en triomphe, après m'avoir ravi ma femme prétendue et tout mon contentement. Le roi, qui était le meilleur des hommes, me dit : « Je vois bien, Bassompierre, que vous êtes en colère ; mais je m'assure que vous ne manquerez pas d'y aller, quand vous aurez considéré que c'est mon neveu, premier prince de mon sang, qui vous en a prié lui-même ; » et sur cela me quitta et prit Mrs de Pralain et de Termes, et leur commanda de venir dîner avec moi et me persuader d'y aller, puisque c'était de mon devoir et de la bienséance : ce que je fis après à leur remontrance ; mais ce fut de sorte que je ne partis que lorsque les princesses amenèrent la fiancée au Louvre, et qu'elle passa devant mon logis ; ce qui m'obligea de l'accompagner avec ces messieurs qui avaient dîné chez moi, et puis, de la porte du Louvre, nous nous en retournâmes trouver Mr le Prince, que nous rencontrâmes comme il sortait du Pont Neuf pour y venir. Les fiançailles se firent en la galerie du Louvre ; et le roi, par malice, s'appuyant sur moi, me tint contre les fiancés tant que la cérémonie dura.

Deux jours après, je tombai malade de la fièvre tierce : et après que j'en eus eu quatre accès, un matin, après avoir pris médecine, un gentilhomme gascon, nommé Noël, me vint trouver au lit, et me dit qu'il désirait se battre avec moi lorsque je serais en santé. Je lui répondis que j'en avais à revendre quand c'était pour me battre, et me levai sur l'heure avec ma médecine dans le corps, et l'allai trouver au rendez-vous qu'il m'avait donné, qui était à Bicêtre, par un extrême brouillard, y ayant deux pieds de neige sur la terre. Comme nous fûmes en présence, deux Gascons, nommés la Graulas et Carbon, avec un nommé le Fay, vinrent passer près de nous pour nous

arrêter, et lui me dit : « À une autre fois ! » Mais je lui criai qu'il montât à cheval ; ce qu'il fit, et à notre parole nous nous pûmes approcher et rencontrer : mais comme j'y arrivais, Carbon, qui nous voulait séparer, rencontra le cheval de Noël de flanc, et le porta par terre. C'était un grand embarras dans l'épaisseur de ce brouillard ; car je faillis à tuer là Graulas, le prenant pour Noé. Enfin je m'en allai à Gentilly, ne pouvant plus supporter ma médecine ; et Trigny, La Feullade, et quelques autres, arrivèrent, qui me ramenèrent bien malade au logis. Toutefois, parce qu'il y avait un ballet de filles qui se dansait le soir à l'Arsenal, où le roi, la reine, et les princesses étaient, et que je fus convié de m'y trouver, je ne laissai pas d'y aller en l'état que j'étais, et d'y demeurer jusques au lendemain ; dont je fus si malade que j'en pensai mourir, et ne me levai du lit que le mardi-gras pour aller à l'Arsenal, où l'on courait une bague que Mlle de Montmorency donnait. Je ne courus point, car j'étais encore trop faible ; mais le roi m'appela auprès de lui pour lui aider à entretenir la dame qui donnait la bague, ce que je fis assez bien : mais il y eut une brouillerie pour un gant qui lui manquait, lequel d'Andelot, sans son su, donna à Mr le Grand, qui le porta sur son chapeau en courant, ce que je fis voir au roi.

Le ballet de la reine se dansa le premier dimanche de carême, qui fut le plus beau, et le dernier aussi, de tous ceux qu'elle a dansés : après quoi le roi s'en alla à Fontainebleau.

Je demeurai à Paris, où il arriva un accident qui m'apporta un peu de scandale. Un écuyer de la reine, Italien, nommé Camillo Simoni, était logé en une petite rue qui est devant la Monnaie, tirant vers Saint-Germain, au coin de laquelle, devant la porte de la dite Monnaie, madame d'Antragues était logée en une maison picotée. Cet écuyer Camille aimait son hôtesse ; et, ayant trouvé un jeune homme couché avec elle, lui ou ses gens, lui donnèrent force coups d'épée, et le mirent en chemise hors du logis, et la grandeur de ses blessures ne lui permirent pas de faire cinquante pas sans mourir, tombant au dessous des fenêtres de la chambre d'Antragues. Quelqu'un, passant la nuit, et voyant ce corps mort, crut que c'était moi, à cause du lieu où il était, et vint battre à la porte de mon logis, disant que l'on m'avait assassiné au logis de madame d'Antragues, et puis jeté par la fenêtre, et que mes gens allassent, ou me secourir promptement si j'étais encore en vie, ou m'emporter si j'étais mort. Par hasard j'étais sorti de mon logis, déguisé, pour aller voir une dame ; ce qui leur confirma tellement cette opinion qu'ils coururent inconsidérément où était ce corps, qu'ils prirent pour être le mien, et les plus zélés s'étant jetés dessus, empêchèrent les plus considérés de le mieux reconnaître, et tous l'emportèrent chez moi. Aucuns des miens venus au devant, criant, avec des flambeaux, on s'aperçut enfin que c'était un autre homme, et le rapportèrent chez un chirurgien voisin, où la justice s'en vint tôt après saisir : ce qui causa un assez grand scandale et moquerie de mes gens par la ville.

Peu de temps après Mr le Prince s'alla marier à Chantilly. Le roi revint de Fontainebleau à Paris, comme firent, tôt après les noces, ceux de Chantilly. Deux jours après monsieur le connétable fut un peu malade, et je le vis : et puis il se fit un bal chez la reine Marguerite, où madame la nouvelle princesse parut ; j'y eus bien des embarras pour un habillement bleu que j'y portai.

Le lendemain le roi alla à Fontainebleau, et les princesses et dames aux Tuileries, où il y eut une excellente musique. Le lendemain elles partirent pour aller à Fontainebleau, et moi j'y allai en poste, et arrivai comme on faisait mettre l'eau au grand canal : le roi gagea mille écus contre moi que dans deux jours il serait rempli, et il ne le fut pas en huit.

Mesdames les princesses demeurèrent huit jours à la cour, puis s'en allèrent à Valery ; et deux jours après le roi me fit une proposition de faire un voyage en Allemagne et en Lorraine, feignant y aller pour d'autres affaires ; et néanmoins c'était pour disposer le duc de Lorraine au mariage de sa fille aînée avec monsieur le dauphin. Il me permit aussi d'offrir jusques à douze mille écus de pension aux particuliers que je jugerais pouvoir aider à cette affaire. Et pour davantage m'animer à le servir en cette occasion, il m'offrit de me marier à Mlle de Chemillié qu'il venait de démarier d'avec Mr de Montmorency, à qui il voulait faire épouser Mlle de Vendôme sa fille : il m'offrit aussi de faire rétablir en ma faveur la terre de Beaupreau en duché et pairie ; mais j'étais lors tellement perdu d'amour, que je lui dis que, s'il me voulait faire quelque grâce, ce ne serait pas par mariage, puisque par mariage il m'avait tant fait de mal.

Ambassade en Lorraine

Je m'apprêtai donc pour partir, et parce que je mourais d'envie de voir les noces de Mr de Vendôme, qui, dans dix jours, se devaient faire à Fontainebleau, je demeurai à Paris, feignant d'y avoir des affaires, et en ce séjour j'y perdis 25000 écus au jeu. Enfin j'y allai inconnu ; et après y avoir vu la cérémonie, je m'en revins à Paris, et tôt après en Lorraine ; et sans passer à Nancy, allai droit à Harouel, où je demeurai quelques jours avec ma mère, ma tante d'Epinal, et quantité de noblesse qui m'y vint voir, et puis m'en vins à Nancy, comme si je n'y avais autre affaire qu'à y saluer les princes et y passer mon temps.

Je fis le lendemain appeler un gentilhomme nommé Mr de Ludre, sur ce qu'en passant devant sa porte, il avait frappé un de mes cuisiniers ; mais il me fit tant d'excuses et de satisfactions que nous demeurâmes amis.

Je passai quatre ou cinq jours à Nancy sans parler de rien à S.A., et puis lui dis que je le suppliais très humblement de me vouloir donner une heure d'audience particulière, lorsqu'il en aurait la commodité ; ce qu'il m'accorda dans sa galerie dès l'après-dînée même, là où, sans lui rien déguiser, je lui dis naïvement la cause de mon voyage, et lui présentai la lettre de créance du roi, que j'accompagnai des paroles que je pensai être utiles à mon dessein.

Mr le duc de Lorraine était prince timide et irrésolu, qui s'étonna d'abord de ma commission, et plus encore de ma proposition, et se persuada facilement que quantité de troupes françaises à pied et à cheval, qui étaient venues border sa frontière sur le sujet de la mort arrivée en ce temps-là du dernier duc de Clèves, y étaient mises à dessein de l'attaquer, en cas qu'il ne répondît conformément aux intentions du roi. Il me demanda si le roi m'avait donné cet ordre de lui parler, en partant d'auprès de lui, ou s'il me l'avait envoyé depuis mon arrivée en Lorraine ; et lui ayant dit que j'étais venu exprès, dépêché du roi qui m'avait lui même donné mon instruction et voulu écrire de sa propre main la lettre que je lui avais apportée, afin que cette négociation ne fût éventée ni connue que quand il serait temps, et qu'il m'avait assuré de n'en avoir fait aucune part à ses ministres, il me dit là-

dessus qu'il s'étonnait bien que j'eusse été trois semaines en Lorraine avant que de lui faire cette ouverture, et qu'il croyait que je l'avais supersedée [différée] à dessein de faire venir loger toutes ces troupes en son voisinage avant que de lui parler.

Je m'aperçus bien qu'il avait de grands ombrages, et pour le remettre, je lui répondis lors que les mêmes raisons qui avaient convié le roi de ne parler de son dessein qu'à moi seul, afin qu'il ne fût point éventé, m'avaient porté à retarder jusques à cette heure à lui en faire l'ouverture ; qu'exprès j'avais séjourné quelques jours en ma maison pour éblouir les yeux de ceux qui eussent pu voir quelque jour en ce présent affaire, ou qui se fussent pu douter que j'eusse quelque chose à traiter avec Son Altesse de la part de Sa Majesté, des intentions de laquelle il devait bien juger, puisqu'il m'avait voulu commettre cette proposition, à moi de qui le frère a tout son bien en Lorraine, qui ai l'honneur d'être son vassal du bien que j'y ai, et pour lui à qui ma maison a de très étroites obligations ; que, s'il voulait tromper Son Altesse, il ne se fût pas voulu servir de mon industrie pour ce sujet, et que, quand il l'eût voulu faire, je n'eusse pas accepté cette charge ; que je ne la veux persuader en aucune chose, mais seulement lui dire purement et franchement ma commission, lui supplier de la tenir fort secrète, et puis m'y faire telle réponse qu'il lui plairait, que je rapporterais à Sa Majesté sans y rien ajouter, déguiser ou diminuer ; que je ne lui demandais point une réponse présente, et qu'il la pouvait mûrement et à loisir peser, et considérer, avant que de me la faire ; mais que je le suppliais très humblement qu'il choisît seulement une ou deux personnes pour s'en conseiller, afin de ne divulguer point une chose qui, pour beaucoup de respects [aspects], devait être celée et cachée.

Il se remit un peu à ce discours, et me demanda quel temps je lui donnais pour me répondre. Je lui répliquai que ce serait celui qu'il voudrait prendre, et que, pour couvrir davantage ma négociation, je m'en irais, s'il le trouvait bon, me promener pour quinze jours en Allemagne, afin que, si à mon retour, on me voyait plus assidu à l'entretenir, l'on jugeât plutôt que ce fût pour les affaires d'Allemagne que pour celles de France que je lui parlasse. Il trouva mon dessein fort bon, et me dit qu'il avait déjà même choisi celui auquel il voulait confier cette affaire, et de qui il désirait prendre le conseil et l'avis, qui était mon voisin, le sieur Bouvet, président de Lorraine, et qu'après lui avoir parlé dès aujourd'hui il lui commanderait de me voir, et de conférer avec moi, et qu'il me répondait de son silence et secret. Je lui rendis très humbles grâces, et approuvai son élection.

Il me demanda là-dessus à quel dessein le roi faisait approcher de la Lorraine de si grandes forces. Je lui assurai que c'était sur le sujet de la mort de son beau-frère le duc de Clèves, et que le roi appréhendait que la maison d'Autriche se voulût approprier ses états, ce qu'il ne voulait souffrir en aucune façon, lui étant très important de ne la laisser si fort agrandir, mêmement [particulièrement] en son voisinage.

Comme j'achevais ce discours, le président Bouvet arriva, avec lequel je le laissai pour m'aller préparer de partir pour Allemagne, où j'avais aussi affaire de la part du roi avec le marquis de Dourlach, l'électeur palatin, et le duc de Wurtemberg.

Ce soir même Mr le président de Lorraine, qui était mon proche voisin, me vint voir, comme il avait souvent accoutumé de faire. Je vis bien qu'il

me voulait parler, et parce qu'il y avait grande compagnie en mon logis, je lui dis : « Mon voisin, allons nous promener en notre commun parterre, » (qui est cette place de la rue Neuve enfermée de barrières). Il me dit quand nous y fûmes : « Vous nous avez bien taillé de la besogne aujourd'hui, et avez mis en telle confusion notre duc, que je ne l'ai de ma vie vu plus en peine, et ne se trouve pas moins empêché à vous répondre qu'à ne vous répondre pas. » Je lui dis : « Au moins ne lui ai-je fait aucune proposition qui lui soit honteuse, et quand il aurait cherché une bonne alliance pour sa fille par tout le monde, il n'en eût su rencontrer une plus noble ; plus commode pour le voisinage, ni un plus grand et meilleur parti que celui que je lui suis venu offrir : et s'il en sait quelqu'un de plus sortable ou meilleur, il le peut prendre sans nous offenser. » « Ce n'est pas cela, de par Dieu, me dit-il, il n'est que trop bon, et nous nous passerions bien à moins. »

Après cela je lui déduisis tout mon fait (encore plus amplement que je n'avais fait au duc), que j'appuyai des meilleures raisons que Dieu me voulut inspirer. Il me dit ensuite que le duc lui avait assuré que je ne le presserais point de la réponse qu'après le retour d'un voyage que j'allais faire en Allemagne, et que, cependant, il était bien aise de laisser remettre cet esprit alarmé, et de songer à son aise un bon conseil à lui donner là-dessus, à quoi il se trouvait bien empêché. Je lui offris, de la part du roi, de l'intéresser ; mais il me répondit qu'il était bon serviteur de son maître, lequel était puissant de lui faire plus de bien qu'il ne lui en fallait, et pour toute sa famille. Il me demanda quand je partirais pour Allemagne, et je lui dis que je ne prendrais que le lendemain pour m'apprêter et attendre monsieur le Reingraf que j'avais envoyé quérir, qui m'avait promis que nous ferions ce voyage de compagnie. Il m'assura que le duc, et lui, garderaient le secret.

Je partis donc après que le Reingraf fut venu, et allâmes coucher à Blamont, et le lendemain à Salbourg chez le colonel Lutsbourg, notre ami. Le lendemain nous vînmes coucher à Saverne, où les chanoines nous festinèrent, et le jour après à Strasbourg, où nous séjournâmes deux jours avec Mrs de Ribeaupierre, Flecstein, Han, et autres, qui nous y étaient venus trouver. De là nous allâmes dîner à Liechtenau et coucher à Canstatt, où se rencontrèrent Mr et madame la comtesse de Hannau, beau-frère et sœur du Reingraf, qui nous voulurent donner à souper, où nous nous enivrâmes tous étrangement.

Le lendemain, nous nous séparâmes de nos hôtes, eux pour aller à Liechtenau, et nous pour venir dîner à un château du marquis de Baden, où il demeurait lors pour la cervaison. Il était à la chasse avec sa femme (sœur du Reingraf), quand nous y arrivîmes ; nous ne laissâmes pas d'y être bien reçus et traités. Ils revinrent le soir fort tard ; et nous ayant envoyé faire des compliments, il remit au lendemain à nous voir, qui était un dimanche. Il nous envoya encore faire ses excuses s'il ne nous voyait qu'à dîner, à cause du prêche. Nous vînmes donc dîner avec lui, et sa femme et ses enfants, où il fit au Reingraf et à moi tout bon accueil. Après dîner il nous entretint encore quelque temps, et nous pria fort de demeurer quelques jours à la chasse avec lui, dont nous nous excusâmes ; et en prenant congé de lui, feignant de lui faire des compliments, afin que le Reingraf ne s'en aperçût pas, je lui dis que j'avais à lui parler de la part du roi secrètement, et que je le suppliais très humblement qu'il me renvoyât quérir, feignant de me

vouloir donner quelque commission pour Sa Majesté ; ce qu'il fit très accortement : car après nous avoir conduits jusques à la porte de la salle, comme il se fut déjà retiré pour s'en aller, il se retourna tout court, et me cria : « Monsieur de Bettstein, j'avais oublié de vous demander si vous vous acheminériez bientôt en France, après votre retour en Lorraine. » Et comme je lui eusse dit que je m'y en irais aussitôt, il me dit : « Me voudriez-vous bien obliger de vous vouloir charger d'une affaire que j'ai avec S. Mté, et tâcher de m'en sortir ? Je vous en serais infiniment redevable ; » et, lui ayant assuré que je tiendrais cette commission à honneur, « Je vous prie donc de vouloir venir en ma chambre, tandis que le Reingraf ira voir et entretenir sa chère sœur. » Je le suivis et, étant demeurés seuls, je lui donnai la lettre que le roi lui écrivait en créance sur moi, et lui dis ensuite que le roi m'avait commandé de le voir sur l'accident depuis peu arrivé par la mort du duc de Clèves, tant pour recevoir de lui quelque bon conseil et avis de la façon qu'il s'y devait comporter pour empêcher l'agrandissement de la maison d'Autriche, qui lui était si préjudiciable, comme aussi de savoir de lui quelle part il voudrait prendre en cette affaire (qui ne lui importait pas moins qu'à S. Mté), en cas qu'elle voulût se déclarer ouvertement pour s'opposer à l'invasion que l'empereur ou le roi d'Espagne voudraient faire des états de Clèves et de Juliers, soit sous ombre de protection, de séquestre, ou autrement.

Il me répondit sur le champ qu'il rendait grâces très humbles à S. Mté de l'honneur qu'il recevait par sa lettre et par ma légation ; que sa prudence n'avait point besoin de conseil, ni son pouvoir d'aucune assistance ; néanmoins qu'il lui dirait que la chose principale à quoi le roi avait à songer, n'était pas seulement d'empêcher l'agrandissement de la maison d'Autriche, mais encore d'amoindrir sa puissance, laquelle, pendant sa vie, ne lui pourrait pas nuire ; mais après sa mort, si elle rencontrait des successeurs moins sages, et moins généreux que lui, elle pourrait causer la ruine de la France ; que quand Sa dite Majesté voudrait fermement s'employer à cette œuvre, elle se pouvait assurer de sa personne, de ses états, de ses moyens et de sa vie, pour les employer à son service ; mais que ce serait peu de chose de lui seul en Allemagne, si d'autres princes, touchés de mêmes intérêts, ne se conjoignaient à mêmes desseins, et qu'il osait donner ce conseil au roi de faire pareillement rechercher messieurs l'électeur palatin et autres princes de la même maison, Mr le marquis d'Anspach, qui était un très brave et gentil prince, aimé dans l'Allemagne, et qui tirerait avec lui beaucoup de seigneurs de l'empire, et aussi Mrs le duc de Wurtemberg et landgraves de Hessen et de Darmstadt ; tous lesquels le dit marquis me dit qu'il s'assurait que Sa Majesté trouverait très disposés à son service, et à suivre ses entreprises et desseins.

Je m'avisai lors d'une chose que le roi approuva grandement depuis, qui fut que quand je le vis se porter si franchement dans les intérêts du roi, de l'y ancrer encore davantage par la confiance que le roi prendrait de lui, et lui dis, sans en avoir charge, que le roi m'avait aussi commandé de voir ces autres princes, si je le pouvais faire sans doute ni soupçon, comme j'avais fait lui, que j'étais venu saluer comme ayant l'honneur de lui appartenir ; et que je devais aussi passer à Stuttgart vers Mr le duc de Wurtemberg, mais qu'étant allé aux noces de Mr le marquis d'Anspach, si j'y fusse allé, cela eût donné l'ombrage que le roi appréhendait, et que le bien de cette affaire

consistait au secret que l'on y devait tenir. Il fut fort aise de voir que nous avions en France le secret en recommandation, car il nous appréhendait de ce côté-là, et me témoigna qu'en cela consistait le bien de nos affaires. Je poursuivis donc à lui dire que j'avais dépêché à Sa Majesté pour lui mander l'absence de ce prince, et celle du palatin, qui était allé à la *hirschfaist* au Haut-Palatinat, et qu'il m'avait mandé là-dessus que je me gardasse bien de passer outre, mais qu'après avoir vu Mr le marquis de Baden, si je rencontrais en lui la confiance et la satisfaction qu'il s'en attendait et promettait, je le priasse quand et quand de prendre la principale direction de tout ce dessein, et que je prisse les ordres de lui, non seulement de ce que j'aurais à faire pour le service de Sa Majesté, mais encore une instruction et formulaire de la façon qu'elle devait agir en cette affaire, à quels princes elle devait faire parler pour cette grande union et confédération pour le bien général, par quels moyens les y attirer, quelles lettres leur écrire et en quelle teneur, quelles personnes des leurs gagner ou employer, et enfin tout le gros et le détail de cette affaire.

Ce prince prit mon discours de la même main que je lui présentais, accepta la charge que le roi lui donnait, avec grandes actions de grâces, promit de s'y employer avec tout le soin et l'industrie que Sa Majesté saurait désirer ; que, puisqu'elle lui commandait, il m'enverrait des amples mémoires et avis de ce qu'il faudrait faire, et ce par un sien secrétaire, jeune homme, mais bien entendu, et en qui il se confiait entièrement (nommé Huart), des qu'il aurait mis au net tous les papiers nécessaires ; que ce secrétaire demeurerait près du roi comme solliciteur de son affaire supposée, auquel il écrirait de temps en temps ; et aurait aussi soin de lui faire tenir les lettres et autres ordres du roi qui seraient nécessaires. Il fit ensuite appeler ce secrétaire, et, en la présence de monsieur le Reingraf (qui enfin, pour nous hâter de partir, était revenu chez le marquis), me dit que c'était le personnage qu'il envoyait en la cour de France solliciter son affaire, laquelle il me recommandait, et le solliciteur aussi ; et qu'il me priait qu'il m'accompagnât en France, ce que je lui promis ; et le Reingraf ne se douta jamais de tout ce que j'avais traité avec lui, de quoi je fis une ample dépêche au roi, qui en fut extraordinairement satisfait, et de tout mon procédé avec le dit marquis.

Nous revînmes encore le même jour, mais bien tard, coucher à Canstatt. Le lendemain nous vînmes dîner à Liechtenau, où nous trouvâmes ma cousine la comtesse de Hannau, qui y était demeurée un peu malade, ce disait-elle ; mais en effet c'était pour y attendre et voir son frère et moi. Nous demeurâmes avec elle jusques sur le soir, que nous allâmes coucher à Strasbourg, où nous séjournâmes trois jours à passer le temps, le dernier desquels le secrétaire Huart arriva (août), qui m'apporta toutes les instructions et mémoires dont le marquis s'était pu aviser ; et le lendemain nous nous en retournâmes à Nancy par les mêmes gîtes que nous avions prises en allant.

J'y trouvai une ample dépêche du roi sur plusieurs diverses choses, et entre autres, pour sonder l'intention de Mr de Lorraine sur les présentes occurrences des affaires de Clèves, duquel je ne pus tirer autre chose sinon qu'il conserverait soigneusement la neutralité entre les deux couronnes, que Leurs deux Majestés lui avaient consentie et accordée.

Je n'eus pas une si prompte expédition sur notre affaire du mariage de madame sa fille avec monsieur le dauphin ; car au bout de dix-huit jours je le trouvai sans résolution, et sans réponse à me faire : et seulement, après avoir souvent consulté avec le président Bouvet, il conclut qu'il me dirait, à la première audience qu'il me donnerait, que moi et les miens avaient toujours été si affectionnés à toute sa maison ; que mon frère, et moi, y ayant de grands biens et quelques parents ; étant aussi homme de bien et d'honneur comme il me connaissait, il ne se saurait mieux adresser qu'à moi pour se conseiller, de la résolution qu'il devait prendre, et de la réponse qu'il devait faire au roi.

J'avoue que ce discours me surprit, que je trouvai captieux. Enfin je lui répondis que : « Si, dès le commencement de ce pourparler, je n'eusse pris le personnage de commissaire du roi, j'eusse de bon cœur accepté celui de conseiller de Son Altesse, et m'en fusse acquitté, sinon avec suffisance, au moins avec candeur et probité ; que maintenant je n'étais plus libre d'accepter aucune condition, puisque j'en avais déjà une établie ; mais que je pouvais bien lui dire toutes les réponses qu'il pouvait faire, et lui laisser, puis après, le choix de celle qu'il jugerait la plus convenable. »

« Qu'en la proposition que je lui avais faite, il y avait cinq sortes de personnes sur lesquelles il devait faire réflexion, assavoir : madame sa fille ; lui-même ; les princes de sa maison, et qui ont l'honneur de porter son nom ; ceux qui ont, par leurs femmes ou alliances, prétention sur le duché de Lorraine et ses autres états ; et finalement ses sujets, tant ecclésiastiques, nobles, que roturiers : de toutes lesquelles différentes personnes il devait soigneusement considérer leurs divers intérêts au présent sujet. »

« Que celui de madame sa fille n'était autre que d'être bien et grandement mariée, et, si elle avait pour dot un grand héritage, tirer du côté de son mari un grand douaire ; de faire que les enfants qu'elle aura, qui seront grands princes par elle, le soient encore plus grands par son futur mari, et que, bien que sa qualité soit très grande d'elle-même, elle l'accroisse et l'augmente encore par son mariage. »

« L'intérêt de Son Altesse vient ensuite, qui a bien plus de branches que celui de madame sa fille. Car, outre qu'il doit désirer le bien et la grandeur de madame sa dite fille, à quoi l'affection paternelle le porte, il doit aussi avoir soin de la sienne particulière, qui est de vivre heureusement et paisiblement, aimé et honoré de ses voisins, respecté et obéi de ses sujets, et estimé des uns et des autres. »

« L'intérêt des princes de sa maison lui doit être recommandé comme le chef d'icelle, lesquels princes ont trois différentes souches : la plus ancienne, et par conséquent plus éloignée, est celle de Claude de Lorraine, dont est issue la maison de Guise ; celle d'après, et qui approche plus votre personne, est celle de Nicolas de Vaudemont, père de la feue reine Louise ; et la dernière est celle de monsieur son frère : qui doivent tous désirer, comme Son Altesse aussi, que les duchés et autres terres de la maison soient perpétués en la même race, et ne tombent point, par succession collatérale, en d'autres familles qu'en celle même de Lorraine. »

« L'intérêt des princes collatéraux ne la doit pas beaucoup toucher ; néanmoins il les faut peser en cette présente affaire. »

« Finalement celui de vos vassaux et sujets, à qui Son Altesse ne tient pas seulement lieu de souverain, mais de père, lui doit être en singulière recommandation. »

« J'ai déjà dit les intérêts des princes de sa maison, parlant de ceux de Son Altesse ; qui auraient à craindre que, s'il manquait à la race de Lorraine un prince souverain, la qualité de princes, avec le temps, ne se perdît en eux-mêmes, comme nous avons vu en la maison de Luxembourg et d'autres. »

« Les princes, parents collatéraux, ont intérêt que la Lorraine ne tombe point dans les mains d'un roi de France, de peur d'être incorporée au royaume ; comme, de ce siècle, nous avons vu pareil exemple au duché de Bretagne, duquel ceux de Ferrare, Nemours, et Lorraine, ont été exclus, aussi bien que l'infante d'Espagne, et le duc de Savoie, et Son Altesse même, qui est descendu de la seconde fille héritière de France, [quoiqu'ils] y eussent un droit clair et apparent. »

« Finalement, les vassaux et sujets de Votre Altesse, accoutumés à la domination de très bons princes, (qui prient tous les jours Dieu pour la continuation de ce bonheur par la procréation de ligne masculine à Son Altesse), ont intérêt de demeurer en l'heureux état où ils sont, appréhendent toutes nouveautés ou changements, craignent l'altération de leurs privilèges, le gouvernement de seigneurs envoyés de la France pour les régir, qui n'auront pas tant de soin de les bien conserver et maintenir, que de faire leurs affaires particulières à leurs dépens ; qu'ils deviendraient province frontière de la France vers l'Allemagne, par conséquent toujours foulée de garnisons et de logements de gens de guerre, la première attaquée, et qui servira de place d'arme et de théâtre à jouer toutes les tragédies entre les Français et leurs voisins ennemis. »

« Voilà, ce me semble, tous les intérêts qui se rencontrent à considérer et peser à la présente proposition. »

« La première, qui est celle de madame votre fille, vous doit porter à l'exécution de ce que l'on vous propose. Car quel meilleur parti pourrait elle trouver en toute la chrétienté, qu'un dauphin de France, héritier infaillible de la couronne ? Quelle plus grande qualité que d'être la première des reines chrétiennes ? Que peut-elle désirer de plus avantageux pour ses enfants, que de les voir rois de France après son mari, et ducs de Lorraine après elle ? Enfin toutes choses conspirent, quant à elle, à ce dessein, et pour son bien, que, comme père, vous lui devez procurer, vous n'en sauriez souhaiter davantage. J'ajoute que si vous et madame leur mère veniez à manquer avant qu'être mariées, elles tomberaient entre les mains de la reine leur grand tante, et belle-mère de l'une, qui en aurait soin comme de ses propres filles, et auraient la protection du roi et d'elle contre les violences ou injustices que son oncle, ses parents, ou d'autres princes voudraient exercer sur elle. »

« Mais votre maison, et les princes qui en sont descendus, vous sont chers : vous désirez de laisser votre succession en la même maison d'où elle vous est venue, et de perpétuer votre nom. J'avoue que ce sont des désirs légitimes et bienséants, et que l'affection fraternelle vous doit toucher bien vivement, et tâcher de faire tomber à ses fils, par mariage, ce que, par procréation, vous n'avez pu procurer aux vôtres successivement. Mais si S.A. votre père n'eût point laissé d'enfants mâles, la race de Médicis eût possédé la Lorraine ; si le duc François, votre grand père, n'eût point laissé

le duc Charles son fils, son successeur, le duc de Bavière le serait maintenant ; et si le duc Antoine, votre bisaïeul, n'eût eu deux fils, François son successeur et Nicolas de Vaudemont, le marquis d'Avrai régnerait maintenant sur les Lorrains en la place de Votre Altesse : telles sont les lois humaines, auxquelles il nous faut conformer. »

« Quant aux princes vos alliés, et qui, par succession collatérale, peuvent parvenir à la vôtre, ils ne vous doivent toucher en aucune façon, et devez plutôt désirer que vos petits fils soient rois de France, et ducs de Lorraine par succession, que ceux [de] la maison de Médicis, et toutes les autres branches qu'elle a faites ; que celle de Bavière avec celle d'Autriche, et les palatins de Neubourg ; que Mr de Vendôme, ou le duc de Crouy, ou les descendants de son frère ou de ses sœurs. »

« Reste à parler de vos vassaux et sujets, à qui ce changement sera fâcheux, mais la condition n'en sera point empirée. La Bretagne, pour être incorporée à la France, n'en a pas été de plus malheureuse condition : ses privilèges et immunités lui ont été conservées, et les personnes et biens des Bretons plus puissament contregardés par un roi de France qu'ils n'eussent été par un duc de Bretagne : la condition de chaque corps de la Bretagne s'est accrue et améliorée par cette réunion ; car l'ordre ecclésiastique a été capable de posséder les amples bénéfices consistoriaux de la France ; la noblesse s'y est enrichie et agrandie, parce qu'il se fait bien de plus hautes fortunes en des grands royaumes qu'en des petites provinces ; et le tiers-état est parvenu aux grandes et lucratives charges de judicature et des finances de France. Et puis, cette incorporation de la Lorraine à la France n'est pas effective : car si madame votre fille n'a point d'enfants, il n'y a rien de fait ; si ses enfants ne sont mâles, les filles seront duchesses de Lorraine, comme celle-ci le doit être après votre mort ; si elle a plusieurs mâles, le second, ou le troisième, ainsi qu'il sera stipulé, sera duc de Lorraine, et s'il n'y en a qu'un, peut-être que les Lorrains mêmes, qui auront déjà par plusieurs années éprouvé la douce domination des rois de France, demanderont eux-mêmes cette réunion comme ont fait les Bretons, non qu'ils n'eussent été plus aises d'avoir un prince particulier, mais de peur de tomber sous la puissance d'un duc de Savoie, d'un roi d'Espagne, ou de Votre Altesse même, qu'ils n'affectionnaient pas tant que la France, et qui ne les eussent pas si bien su gouverner et protéger que les rois de France. » « Voilà, en somme, tous les intéressés et tous leurs intérêts, qui ne touchent Votre Altesse qu'en un seul point, qui est celui des princes de sa maison, qui pourront déchoir si la souveraineté venait à être changée en autre main, à quoi ils ont été et sont en tout temps sujets, si votre état tombait en la maison de Bavière, Médicis, ou autres médiocres princes ; mais ils ne perdraient pas la qualité de princes pour cela : car s'il y eût eu des princes du sang de Bretagne lors de sa réunion à la couronne, ils n'eussent pas pour cela perdu leur qualité, et nos rois eussent été obligés de la leur conserver, non seulement par justice, mais par leur propre considération : je dis davantage, que si, maintenant que le duché de Clèves va tomber dans une autre race, celle de Nevers subsistait en France, qui en est descendue, elle conserverait la dignité de prince, bien que la souveraineté en fut distraite. Voilà l'intérêt que ces princes de la maison de Lorraine y peuvent avoir ; car pour la succession, ils en sont tous si éloignés, à cause des filles qui ont été mariées à d'autres maisons, qu'ils ne songent pas seulement d'y pouvoir

parvenir : la maison de Guise a plus de cent têtes avant que la couronne de Lorraine puisse venir tomber sur la sienne ; celle de Mercure est tombée en quenouille ; et sans cela, beaucoup de princes et princesses de la maison de Médicis leur passeraient devant. Il n'y a que monsieur votre frère et ses enfants qui pâtiront de tout ceci, que je plains infiniment ; mais à tout considérer, il ne perd pas tant comme il manque de gagner. Car cela dépend premièrement de votre volonté, secondement de celle de madame votre fille, ensuite de la lignée qui en proviendra, qui est douteuse aux cousins germains ; et semble que Dieu ne bénisse pas de si proches alliances, en les privant souvent d'enfants, comme il se voit de celle de Mr le duc de Bavière et de madame votre sœur qui devaient, selon le jugement humain, avoir une belle et nombreuse lignée, étant tous deux si bien faits et en la fleur de leur âge ; néanmoins, depuis quinze ans qu'ils sont mariés, ils n'ont pas eu seulement le doute d'en avoir : et quand bien Votre Altesse donnerait à monsieur son frère sa fille aînée pour son fils aîné, elle donnerait la seconde à quelque prince étranger, à qui tomberait votre duché si l'aînée n'avait point d'enfants de monsieur votre neveu, qui serait la même chose, mais bien moins avantageuse, que si elle l'eût mariée avec monsieur le dauphin, qui n'aura pas moins de volonté que de puissance d'agrandir un jour son oncle et ses cousins germains. »

« Voilà, Monsieur (lui dis-je), les divers intérêts et la conséquence d'iceux, que j'ai voulu représenter à Votre Altesse, avant que de lui dire les conseils qu'elle a à prendre là-dessus, et que je lui puis donner sans préjudice de manquer au devoir auquel la personne que je représente maintenant m'oblige. Maintenant je lui étalerai toutes les réponses qu'elle peut faire ; et puis elle-même les ayant toutes mûrement considérées, choisira celle qu'elle voudra faire au roi, laquelle je lui porterai fidèlement, et sans lui rien cacher ni déguiser. »

« Elle peut donc, premièrement, répondre au roi que les intérêts de la maison de Lorraine, et le désir de perpétuer sa succession et ses états en sa même famille, lui sont si considérables qu'elle est résolue de marier madame sa fille à un prince de son sang, qui est un refus absolu, et lequel, bien que je me fusse résolu de ne donner point mon avis sur le choix des conseils divers que je lui avais proposés, néanmoins j'étais trop son serviteur pour ne lui pas dire que je ne lui conseille pas d'user de termes si crus, attendu que nier à qui peut forcer, est l'art de se ruiner : joint aussi que, faisant cette réponse, vous ferez infailliblement une autre action qui sera encore pire, qui est que, si les affaires d'Allemagne appellent la personne et l'armée du roi, ou sur votre frontière, ou par votre pays pour le passage, vous êtes comme obligé, par ce précèdent refus, d'envoyer mesdames vos filles en Bavière pour en éloigner la proie ; et, étant en Bavière, qui sait si Mr le duc de Bavière n'aimera pas autant cette riche héritière pour un de ses neveux que pour celui de sa femme ? »

« La seconde réponse que vous pouvez faire au roi, est de lui dire que monsieur le dauphin ni madame votre fille n'étant point en âge nubile, vous n'y voulez point inutilement penser avant le temps de le pouvoir conclure. Cette seconde réponse est un refus absolu, et qui sera reçu du roi pour tel : mais Votre Altesse pourrait ajouter, pour l'adoucir, que vous assurez néanmoins Sa Majesté que, lorsque cela sera, vous n'entendrez à aucune proposition que l'on vous veuille faire sur ce sujet, sans savoir

premièrement si Sa Majesté continue au dessein de lui faire l'honneur de songer à son alliance pour monsieur le dauphin ; y ajoutant encore (si vous voulez), que tout traité que l'on pourrait faire avant ce temps-là ne lierait point Sa Majesté, et engagerait Votre Altesse, qui rend très humbles grâces à Sa dite Majesté de celle qu'il lui fait de jeter les yeux sur sa fille au dessein qu'il a de marier monsieur le dauphin. »

« La troisième réponse que Votre Altesse peut faire au roi est de le remercier très humblement de l'honneur qu'il lui fait, qu'elle reçoit avec toute sorte de respect et de joie ; qu'elle lui supplie très humblement que cette affaire soit traitée avec toute sorte de secret et de silence pendant quelque temps qu'elle tâchera de disposer ses sujets à l'agréer, et ses parents à y consentir ; ce qu'elle fera le plus tôt qu'il lui sera possible. »

« L'autre réponse est de recevoir au pied de la lettre l'offre du roi, vous y conformer et la conclure avec joie et contentement, faisant de bonne grâce ce que vous êtes résolu de faire. »

« De ces quatre réponses Votre Altesse peut choisir celle qu'il lui plaira, et lorsqu'elle me l'aura donnée, je la porterai à Sa Majesté sans y rien changer ni altérer. »

Ces divers conseils que je lui donnai le tinrent un peu pensif ; et moi, là-dessus, je le quittai, le laissant avec le président Bouvet, qui avait été en tiers à toute cette conférence : lequel président, revenant le soir à son logis, me rencontra devant ma porte, me promenant avec plusieurs seigneurs et gentilshommes ; je les quittai pour me promener avec lui, qui me dit :

« Je pensais que ce que vous aviez proposé à S.A. lui eût donné moyen de se résoudre ; mais vous l'avez plus embarrassé qu'auparavant, et je crois que, si vous ne lui eussiez donné qu'un seul conseil, il l'eût suivi, parce qu'il veut suivre tous les quatre, ne sachant lequel choisir. Je l'ai laissé en cette incertitude, penchant néanmoins sur le troisième avis, qui est d'accepter la semonce, mais de la tenir secrète jusques à ce qu'il soit temps, et que cependant, qui a temps a vie, il y pourra arriver tant de choses, que les affaires prendront quelque biais que ni vous, ni nous, n'eussions pas peut-être pensé. Il m'a commandé encore, en partant, de vous dire qu'il vous recommandait le secret, et que vous vous pouviez disposer de partir dans deux jours ; car demain, sans remise, il résoudrait sa réponse, et votre dépêche, laquelle serait seulement verbale, relative sur la lettre qu'il écrirait au roi, en réponse de la sienne, qui n'avait aussi été que de créance. »

Je dis lors au dit président que j'avais charge expresse du roi de donner à S.A. la demande que je lui avais faite, écrite et signée de ma main, qui était déjà toute prête à ma chambre ; mais qu'il voulait aussi que sa réponse fut signée de la sienne, et que, pour plusieurs raisons, je ne la pouvais pas prendre autrement ; que l'affaire était de conséquence, sujette à désaveu ; que j'étais jeune, et nouveau ministre, qui, outre cela, étais vassal de S.A., qui serais aisément soupçonné d'avoir ajouté ou diminué, supprimé ou inventé quelque chose en l'affaire, et que je n'étais pas homme pour faire appeler S.A. au combat, quand elle voudrait nier ce qu'elle m'aurait donné charge de dire de sa part : c'était pourquoi je voulais que sa lettre et son seing parlassent, et que moi seulement en fusse le porteur.

Bouvet me dit que difficilement pourrait-il faire cela : « Ni moi, répondis-je, rapporter rien que je ne l'aie, écrit et signé. » Sur quoi nous nous séparâmes ; et l'ayant prié de faire savoir à S.A. cette mienne

déterminée résolution, il me pria de songer aussi de ma part à quelque expédient qui ne fut point cela, et fût néanmoins cela même. Je lui répondis sur l'heure que j'en avais un en main qui me déchargeait, et ne l'engageait pas ; qui était de l'envoyer, lui président, ou quelque autre personne affidée, porter sa réponse au roi avec une lettre de créance, et qu'il n'y avait point d'autre moyen que l'un de ces deux là.

Je m'en vins le lendemain matin voir le duc, qui ne me parla en aucune façon de cette affaire, parce qu'il y avait force monde ; mais bien me dit-il que si je le venais débaucher incontinent après dîner, qu'il ferait quelque partie à la paume avec moi. J'y vins selon ce qu'il m'avait dit ; et, l'ayant trouvé dans sa galerie, il me dit qu'il était tout résolu de se conformer aux volontés du roi, et recevoir l'honneur qu'il lui voulait faire : seulement désirait-il de gagner et disposer les principaux de son état pour leur faire goûter ce mariage, et le pallier [cacher] cependant à ses parents jusques à ce qu'il fut temps de le découvrir ; suppliant très humblement Sa Majesté de le vouloir cependant tenir secret, me priant aussi de recevoir cette réponse de sa part pour la porter au roi avec une lettre de créance relative sur moi.

Je lui répondis lors que j'étais venu avec lettre de créance, qui était mon pouvoir de traiter avec lui, mais que s'il ne voulait donner qu'une lettre de créance sans autre chose, qu'il y pouvait envoyer quelqu'un de sa part pour la porter, et que je me chargerais seulement de traité, ou réponse authentique signée, avec la lettre de créance pour l'accompagner. Il me dit qu'il craignait que cette réponse signée de lui ne fût vue, et que cela lui pouvait importer à la vie même. Je lui dis que je n'avais pas moins d'intérêt de la tenir secrète pour les mêmes raisons, et que je lui répondais que le roi le ferait aussi.

Enfin il se résolut de me faire donner une lettre, non de créance, mais de réponse à ce que j'avais négocié avec lui : ce qu'il fit, et je la rapportai au roi, prenant congé de lui deux jours après pour l'aller trouver ; lequel fut extraordinairement satisfait du bon succès de toutes les affaires qu'il m'avait commises, et me fit de très grandes démonstrations de sa bienveillance.

Septembre. — À peine eus-je achevé de lui rendre compte des choses qu'il m'avait ordonnées, qu'il prit aussi audience de moi pour me parler de sa passion vers madame la Princesse, et de la malheureuse vie qu'il menait éloigné d'elle : et véritablement c'était un amour forcené que le sien, qui ne se pouvait contenir dans les bornes de la bienséance. Je lui fis à mon tour mes plaintes de lui-même, qui avait fait fouiller et prendre les lettres que mon valet de chambre, s'en revenant en poste de la cour, m'apportait : ce qu'il me nia fortement ; mais je le savais bien, en ayant été averti auparavant par la reine, qui dit à madame la princesse de Conty qu'elle en avisât mon homme, ce qu'elle fit ; et lui, sur cet avis, bailla à un messager qu'il connaissait toutes les lettres qu'il avait à porter, lequel les lui rendit après à Saint-Dizier. On avait fait rapport au roi que mon dit valet me portait des lettres de bonne part (aussi faisait-il, et de diverses personnes) ; mais il fut habile. Ce qui mit plus en peine le roi, fut qu'il m'avait écrit, et on ne trouva jamais sa lettre sur mon homme, à qui il l'avait donnée ; de sorte qu'il se douta bien qu'il avait envoyé son paquet par une autre adresse, parce que je lui rendis réponse de sa lettre. Enfin il me nia toujours qu'il eût fait

détrousser mon homme, et m'en voulut faire soupçonner des personnes qui n'y avaient pas pensé.

Ce jour même la reine me parla d'une affaire de grande conséquence, en laquelle je la servis adroitement, et selon ses intentions.

Trois jours après, qui fut le 12me de septembre, j'eus une bonne fortune.

Je me souviens qu'en ce temps la, comme le roi prit un jour médecine, il se promenait après dîner dans sa galerie : Mr de Bouillon entama un discours de la grandeur de l'Espagne, de sa visée à la monarchie, à laquelle elle s'acheminait à grands pas, si tous les autres princes chrétiens ne s'unissaient ensemble pour l'en empêcher, et que, sans les Hollandais, elle y serait déjà parvenue ; que la trêve que le roi avait même aidé à faire entre le roi d'Espagne et eux, était grandement profitable à l'Espagnol, dommageable à eux, et au roi ; que, finalement, le roi devait, de toute sa puissance, procurer l'agrandissement des Etats et la ruine de l'Espagnol, comme de celui qui devait un jour opprimer, avec la France, tout le reste de la chrétienté.

Il eut non seulement une paisible, mais favorable audience ; et comme il était beau parleur, et énergique, il ravit d'admiration plusieurs esprits assez ignorants, qui étaient là. Je me trouvai à cette proposition, et comme je n'avais pas l'esprit préoccupé en sa faveur comme les autres, je remarquai à son discours plusieurs choses fausses, beaucoup de vaines, et quantité qui servaient plutôt d'ornement au langage que d'aide à la persuasion. Je dis lors à Mrs de Roquelaure et de Trigny, qui haut louaient le grand jugement de Mr de Bouillon, et disaient qu'il n'y avait plus rien à dire après ce qu'il avait dit, que, si l'on voulait prendre le contre-pied de ce dont il avait discouru, il y aurait plus de raisons à dire, et plus probables, que celles qu'il avait proposées, et qu'il avait appuyé tout son discours sur de faux fondements et suppositions. Après que Mr de Bouillon fut parti, Trigny dit au roi, qui louait les belles et bonnes raisons qu'il avait déduites, que je disais que l'on en pourrait faire de même à prendre le parti de l'Espagnol contre les Hollandais : « Ayons-en le plaisir, » répliqua le roi ; et sur ce, m'appela, et me commanda de lui parler contre les Hollandais, à quoi je m'embarquai, après m'en être excusé plusieurs fois ; et Dieu m'inspira si bien que j'y réussis mieux que ceux qui m'écoutaient ne l'eussent cru : auxquels le roi adressant sa parole, leur dit : « Il faut avouer le vrai, que Mr de Bouillon a raison, mais que Bassompierre n'a pas tort. » Et le soir même le roi me commanda de mettre par écrit ce que je lui avais dit, et que je le donnasse à Mr de Villeroy. Je lui dis qu'il se moquait de moi ; que je ne me mêlais pas de bien dire, et moins de bien écrire, l'un et l'autre n'étant pas de ma profession, et moins de ma suffisance ; que je ne me ressouvenais plus de ce que j'avais dit devant lui en la galerie, et que ce que j'en avais fait avait plutôt été à dessein de contrarier Mr de Bouillon que je n'aimais pas, que pour me débiter pour un beau parleur. Enfin il me força de lui mettre par écrit, ce que je fis en meilleure forme que je ne l'avais dit.

Octobre. — Le roi alla peu de jours après passer le reste de son automne à Fontainebleau, d'où je fis quelques courses à Malesherbes.

Les fils de don Virginio Ursino y arrivèrent.

Mr de Chevreuse, découvert de voir en privé madame de Moret, dit au roi qu'il la voulait épouser : ses parents accommodèrent cette affaire ; et lui, s'en alla en Lorraine, d'où il ne revint qu'après la mort du roi.

Pimentel était revenu à la cour, et le jeu était grossi par son arrivée.

Le roi revint à Paris après la Toussaints.

Ma sœur de Saint-Luc accoucha d'un enfant mort, et elle le suivit dix jours après ses couches, dont je pensai désespérer de déplaisir.

Antragues revint de Chemaut.

La reine accoucha de madame Henriette Marie, sa dernière fille, le 26e de novembre.

Fuite de Mr le Prince, alliance savoyarde, préparatifs de guerre

Mr le Prince partit de la cour pour s'en aller à Muret, d'où il partit le dernier de novembre, jour de Saint-André, avec Rochefort, et Toiras et un valet, qui portaient en croupe madame la Princesse sa femme, mademoiselle de Serteau, et une femme de chambre nommée Philipotte, et s'en alla à Landrecies. Le roi jouait en son petit cabinet quand d'Elbene premièrement, puis le chevalier du guet, lui en portèrent la nouvelle, et j'étais le plus proche de lui : il me dit lors à l'oreille : « Bassompierre, mon ami, je suis perdu ; cet homme à emmené sa femme dans un bois. Je ne sais si ça été pour la tuer, où pour l'emmener hors de France. Prends garde à mon argent, et entretiens le jeu ce pendant que j'en vas savoir de plus particulières nouvelles. » Lors il entra avec d'Elbene dans la chambre de la reine, qui couchait dans son cabinet depuis ses couches de sa dernière fille, de laquelle elle s'était trouvée fort mal.

Après que le roi fut parti, Mr le Comte me pria de lui dire ce que c'était ; je lui dis que son neveu et sa nièce s'en étaient allés : puis ensuite Mrs de Guise, d'Epernon, et de Créquy m'ayant fait la même demande, je leur fis la même réponse. Alors chacun se retira du jeu ; et moi, prenant l'occasion de rapporter au roi son argent qu'il avait laissé sur la table, j'entrai où il était. Je ne vis jamais un homme si perdu ni si transporté : le marquis de Cœuvre, le comte de Cramail, d'Elbene, et Lomenie, étaient avec lui ; à chaque proposition ou expédient qu'un des trois lui donnait, il s'y accordait, et commandait à Lomenie d'en faire l'expédition, comme d'envoyer le chevalier du guet après Mr le Prince avec ses archers ; de dépêcher Ballagny à Bouchain pour tâcher de l'attraper ; d'envoyer Vaubecourt, qui était lors à Paris, sur la frontière de Verdun, pour empêcher son passage par là ; et d'autres choses ridicules.

Il avait envoyé quérir ses ministres, lesquels, à leur arrivée, lui donnèrent chacun pour conseil un plat de leur métier, ou un trait de leur humeur. Monsieur le chancelier arriva le premier, à qui le roi dit l'affaire, et lui demanda ce qu'il lui semblait à propos de faire sur cela. Il répondit posément que ce prince ne prenait pas le bon chemin ; qu'il eût été à désirer que l'on l'eût mieux conseillé, et qu'il devait avoir modéré son ardeur. Le roi lui dit en colère : « Ce n'est pas ce que je vous demande, Monsieur le chancelier, c'est votre avis. » Alors il dit qu'il fallait faire de bonnes et fortes déclarations contre lui, et tous ceux qui le suivraient, ou donneraient aide, soit d'argent, soit de conseils.

Comme il disait cela, Mr de Villeroy entra, et le roi, impatient, lui demanda son avis, après lui avoir dit la chose. Il haussa les épaules, et montra d'être bien étonné de cette nouvelle, puis dit qu'il fallait dépêcher à

tous les ambassadeurs du roi vers les princes étrangers pour leur donner avis du départ de Mr le Prince sans permission du roi et contre sa défense, et pour leur faire faire les offices nécessaires auprès des princes où ils résidaient pour ne le retenir en leurs états, ou le renvoyer à Sa Majesté.

Mr le président Jeannin était venu en compagnie de Mr de Villeroy, à qui le roi demanda aussi son avis. Il lui dit, sans hésiter, que Sa Majesté devait incontinent dépêcher un de ses capitaines des gardes du corps après, pour tâcher de le ramener, et ensuite chez le prince aux états duquel il serait allé, le menacer, au cas qu'il ne lui remît entre les mains, de lui faire la guerre : car, à son avis, son départ n'a point été prémédité, ni [il] n'a point fait faire d'office précédent pour être reçu et protégé ; il sera sans doute allé en Flandres, et l'archiduc, qui ne connaît point Mr le Prince, qui n'a point d'ordre exprès d'Espagne pour le maintenir, et qui respecte et craint le roi, ne se le voudra pas jeter pour peu de chose sur les bras, et sans doute, ou vous le renverra, ou le chassera de ses états.

Le roi prit goût à cet expédient ; mais il ne se voulut résoudre qu'il n'eut aussi ouï parler Mr de Sully là-dessus ; lequel arriva assez longtemps après, avec une façon brusque et rude. Le roi alla à lui, et lui dit : « Monsieur de Sully, Mr le Prince est parti, et a emmené sa femme. » « Sire (lui dit-il), je ne m'en étonne point ; je l'avais bien prévu, et vous l'avais bien dit ; et si vous eussiez cru le conseil que je vous donnai, il y a quinze jours, quand il partit pour aller à Muret, vous l'eussiez mis dans la Bastille, où vous le trouveriez maintenant, et je vous l'eusse bien gardé. » Le roi lui dit : « C'est une affaire faite, il n'en faut plus parler ; mais que dois-je faire cependant ? Dites m'en votre opinion. » « Par Dieu, je ne sais, répondit-il, mais laissez-moi retourner à l'Arsenal où je souperai et me coucherai, et cette nuit je penserai à quelque bon conseil que je vous rapporterai demain au matin. » « Non, ce dit le roi, je veux que vous m'en donniez un tout à cette heure. » « Il y faut donc penser, » (lui dit-il), et sur cela il se tourna vers la fenêtre qui regarde dedans la cour, et se mit peu de temps à jouer du tabourin dessus, puis s'en vint vers le roi qui lui dit : « Eh bien, avez-vous songé ? » « Oui, » lui dit il. « Et que faut-il faire ? » demanda le roi. « Rien, » lui répliqua-t-il. « Comment rien ! » ce dit le roi. « Oui, rien, dit Mr de Sully : si vous ne faites rien du tout, et montrez de ne vous en pas soucier, on le méprisera ; personne ne l'aidera, non pas même ses amis et serviteurs qu'il a par deçà ; et dans trois mois, pressé de la nécessité, et du peu de compte que l'on fera de lui, vous le raurez à la condition que vous voudrez : là où, si vous montrez d'en être en peine, et d'avoir désir de le ravoir, on le tiendra en considération ; il sera secouru d'argent par ceux de deçà ; et plusieurs, croyant vous faire déplaisir, le conserveront, qui l'eussent laissé là, si vous ne vous en fussiez pas soucié. »

Le roi, qui était dans le trouble et dans l'impatience, ne put recevoir cet avis, et s'arrêta à celui Mr le président Jeannin, qui était plus brusque et plus selon son humeur présente, et dépêcha le lendemain Mr de Pralain, tant vers Mr le Prince que vers l'archiduc.

J'ai voulu déduire par le menu ces différentes opinions qui ont quelque connexité à cette évasion de Mr le Prince, et dire ensuite que Mr de Pralain trouva encore monsieur et madame la Princesse à Landrecies, avec lesquels n'ayant pu rien traiter pour leur retour, il passa à Bruxelles vers l'archiduc, auquel il déclara ce que le roi l'avait chargé de lui dire. L'archiduc fut assez

surpris, et bien qu'il eût donné quelque espérance à Rochefort, qui l'était allé trouver de la part de Mr le Prince, de le recevoir et protéger dans ses états, il lui envoya néanmoins prier d'y vouloir seulement passer sans s'y arrêter. Mais depuis, animé par les persuasions du marquis Spinola, il le reçut et garda dans ses pays : ce fut ce qui fit enfin résoudre le roi à exécuter ce grand dessein qu'il avait longtemps écouté, souvent fait espérer de l'entreprendre, mais où il ne s'était voulu jusques alors entièrement jeter : lequel ne sera pas hors de propos, ni du présent sujet, d'en parler maintenant, et de reprendre les choses à leur source, pour en donner une plus claire intelligence.

Comme ceux de la religion n'ont jamais eu un plus puissant ennemi que le roi d'Espagne, ni qu'ils aient plus craint et redouté, aussi ont ils tourné leurs principaux projets et desseins à son abaissement et ruine ; et lors qu'ils ont eu accès à l'oreille de quelque prince, ils l'ont toujours animé à lui faire la guerre. Mrs de Bouillon, de Sully et des Diguieres, principaux personnages de cet état, et les plus grands et habiles du parti huguenot en France, quoique toujours contraires et animés les uns contre les autres, se sont néanmoins en tout temps unis à conseiller et presser le roi, voire même l'ulcérer et envenimer contre la maison d'Autriche, et le roi d'Espagne particulièrement ; à quoi ils étaient aidés par la propre inclination du roi, aliénée du roi d'Espagne par son ressentiment des outrages reçus par lui en ces dernières guerres, et par l'appréhension de sa grandeur, qui, par raison d'état, lui devait être suspecte : de sorte qu'ils trouvaient libre accès vers le roi, et paisible audience, même avec approbation, quand ils lui parlaient contre Espagne, et n'eussent pas manqué d'exécution, si le roi, las et recru de tant de guerres passées, son peuple ruiné, et ses finances épuisées, n'eût voulu passer, autant que le bien de son état et son honneur lui pouvaient permettre, le reste de ses jours en paix dans un heureux et fécond mariage, parmi une nombreuse famille, et dans les divertissements qui ne le détournaient des choses qui pouvaient être utiles au bien de son état, pour lequel il a toujours eu une parfaite sollicitude.

Ces raisons, qui détournaient Sa Majesté d'entreprendre une guerre longue et douteuse avec le roi d'Espagne (et de laquelle, comme il disait souvent, il ne pouvait espérer aucun avantage qu'une paix, après avoir beaucoup consommé de temps, d'argent et d'hommes, avec la désolation de leurs deux frontières, avec restitution de ce qui aurait été occupé de l'une des parties sur l'autre), n'empêchaient pas néanmoins que le roi ne prît son parti quand il verrait une bonne occasion de le devoir faire ; et il ne trouva pas mauvais que Mr de Sully fît quelque ouverture au roi Jacques d'Angleterre (vers lequel il était allé de sa part à son nouvel avènement à la couronne), sur une étroite ligue et conjonction de ces deux couronnes contre celle d'Espagne, en cas qu'elle voulût continuer ses ordinaires progrès. Mais ces sages princes, tous deux venus de loin à de si grandes successions, songeaient plutôt aux moyens de les bien régir et conserver, que de les accroître par des moyens non moins préjudiciables à la chrétienté qu'à leurs particuliers états, et se lièrent ensemble d'une étroite amitié sans passer les termes, ou contrevenir à la paix que le roi avait avec Espagne, et que celui d'Angleterre contracta peu de temps après.

Mais il arriva ensuite que Mr le duc de Savoie, brave et gentil prince, et impatient de paix et de repos, ne se put longuement contenir oisif après la

paix que lui avait donnée le roi au commencement de l'année 1601 ; et ce prince rempli de grands désirs, qui avait ce malheur d'être situé entre deux voisins plus puissants que lui, ne pouvant longuement se contenir en un état tranquille, animait toujours l'un ou l'autre d'entrer en guerre, et s'offrait à celui qui voudrait être agresseur. Mais comme le roi Philippe IIIe fut un prince adonné à la paix, il ne trouva pas son compte avec lui : joint qu'il était piqué de ce que l'infante Isabelle avait eu pour son partage les grands états de Flandres, et que l'infante Catherine sa femme ne lui eût apporté que quarante mille ducats de rente en dot, assignés sur le royaume de Naples, desquels il était assez mal payé ; il prétendait qu'au moins la cadette devait avoir le duché de Milan, puisque l'aînée avait eu les Pays-Bas ; et parce qu'il ne l'avait pas, il pensait que l'on lui détînt injustement : c'est pourquoi il s'adressa diverses fois au roi pour le porter à la guerre, lui offrant, avec son assistance et son service, des grandes pratiques et intelligences qu'il disait avoir dans et sur le duché de Milan.

Le roi qui connaissait l'humeur de ce prince, et qui se défiait de sa fidélité, fit plusieurs difficultés d'entrer en aucune pratique avec lui : finalement, lui ayant fait dire qu'il donnerait telles assurances de son immuable affection que Sa Majesté en désirerait, elle fut conseillée de l'écouter ; et S.A. de Savoie envoya lors un seigneur nommé le comte de Gatinare, et un de ses secrétaires en qui il se confiait fort, que le dit comte fit semblant de débaucher pour l'accompagner en ce voyage qui avait pour apparence la congratulation de la naissance d'un des enfants de France.

Le comte de Gatinare, après avoir eu audience, feignit d'avoir la goutte pour prétexte de séjourner ; et, commençant à se guérir, le roi sachant qu'il était joueur, lui commanda de venir jouer avec lui, et afin qu'il pût être plus près pour revenir le soir, le roi m'ordonna de lui donner tous les soirs à souper, et peu auparavant que l'on nous servît à manger, ce secrétaire venait chez moi en cachette lui dire ce qu'il avait traité avec Mr de Villeroy en cette journée, et s'il y avait quelque difficulté, il en parlait le soir au roi avant le jeu. Le roi me fit cette grâce de me dire cette affaire, après une âpre défense de la cacher aux yeux et à la connaissance de tout le monde ; ce qu'il fit peut-être forcé de s'y confier, de peur que, l'apercevant, je ne la découvrisse, puisque les rendez vous se faisaient en mon logis.

Il fit plusieurs grandes propositions au roi, auxquelles le roi ayant répondu qu'il n'y avait aucune apparence qu'il se pût fier en lui, vu que son principal ministre, à qui il avait donné sa sœur naturelle en mariage, Mr d'Albigny, était entièrement espagnol. Il manda lors au roi que, dans peu de jours, il lui lèverait de ce côté-là toute sorte d'ombrage ; comme il fit : car huit jours après nous ouïmes dire la prison, et ensuite la mort du dit Albigny.

Le roi, voyant que le duc ne se jouait pas, mais faisait à bon escient ; animé par les vives persuasions de Mr de Sully, et de Mr des Diguieres, à qui le duc s'était premièrement adressé, et qui avait proposé au roi cette conjonction de Mr de Savoie à lui ; voyant aussi les avantages que Sa dite Majesté en pouvait retirer, et les amples offres que Mr de Savoie lui faisait ; fomenté par la république de Venise, qui offrait de se joindre à ce même dessein ; fit un traité très secret avec mon dit sieur duc de Savoie, par lequel il promettait sa fille aînée au prince de Piémont, son fils, en mariage ; que, de la conquête de Milan, qui se ferait par les armes communes de Sa

Majesté, de la république, et de Mr de Savoie, la Gira d'Adda serait pour les Vénitiens, et le reste pour le duc, qui, moyennant ce, quitterait le duché de Savoie et sa prétention de Genève au roi, pourvu qu'il en fût trois années paisible possesseur ; que la protection de Gênes serait au roi, avec les places que le roi d'Espagne occupe entre Gênes et Provence ; que le duc de Savoie serait général, sous le roi, des trois armées, et Mr des Diguieres lieutenant-général, lequel serait en même temps honoré par Sa Majesté d'un bâton de maréchal de France, ce qu'il reçut à la fin de l'année 1609 à Fontainebleau.

Tous ces grands avantages, ni l'offre que lui firent les Etats de Hollande de rompre la trêve qu'ils avaient faite pour douze ans avec Espagne lorsqu'il voudrait y rompre la paix, ne le purent encore émouvoir d'entrer en guerre ouverte avec l'Espagnol, bien qu'il en fût âprement sollicité de tous côtés. Enfin la mort du duc de Clèves l'ayant un peu ébranlé, la protection que l'archiduc donna à Mr le Prince, le jetèrent tout à fait à accomplir le traité de Savoie, et attaquer en même temps, avec une puissante armée, les Pays-Bas : à quoi lui arriva de surcroît la prise de Juliers par l'archiduc Léopold, qui y entra comme commissaire de l'empereur ; ce que le roi trouva de telle importance, qu'il se résolut de tirer cette place des mains de la maison d'Autriche, le roi d'Angleterre concourant à même dessein.

1610.

Janvier.— Voilà ce qui se passa sur cette affaire jusques au commencement de l'année 1610 en laquelle monsieur le grand duc [de Toscane], comme amiable compositeur, qui appréhendait les guerres en Italie, qui craignait, s'il demeurait neutre, qu'il serait fourragé de l'un et de l'autre parti, et que, s'il se déclarait, il ne fût ruiné, s'employa en diverses négociations de tous côtés, pour empêcher une rupture ouverte. Il envoya en diligence le marquis Botty en Espagne ; et, y ayant trouvé toutes choses disposées à la paix, il le fit repasser par la France pour moyenner un bon accommodement, même avec espérance de rendre madame la Princesse, et que l'on conviendrait d'un tiers pour la déposition de Juliers, le roi consentant même le duc de Saxe : mais comme c'était un pays catholique, l'Espagnol n'y voulut consentir. Enfin le marquis Botty demanda au roi s'il se contenterait qu'il fît ouverture de me mettre le dépôt de Juliers en main, pourvu que je prêtasse serment à l'empereur, lequel consentirait que j'en prêtasse pareillement au roi, de ne m'en point dessaisir qu'avec son consentement, à quoi le roi s'accorda volontiers ; mais la réponse n'en vint qu'après le décès de Sa Majesté, laquelle cependant continuait les préparatifs d'une grande et forte guerre pour le printemps prochain. Elle dépêcha Mr le maréchal des Diguieres en Dauphiné pour préparer toutes choses pour son passage au renouveau : elle le fit son lieutenant-général sous Mr le duc de Savoie, Mr de Créquy colonel de son infanterie, et moi de sa cavalerie légère ; ce qu'il fit de si bonne grâce, un soir que j'y pensais le moins, que je m'en sentis doublement obligé. Il me donna quand et quand une compagnie de cent chevau-légers, dont je donnai la lieutenance à un vieux capitaine nommé la Tour, que l'on nommait un des quatre évangélistes de Mr de Bouillon en Champagne : la cornette fut pour Mr de Bourbonne ; et un nommé Salvert mon maréchal des logis. Il me donna aussi cinquante gardes, desquelles je fis capitaine Cominges, et lieutenant Lambert. Il voulut qu'enfin je prêtasse le serment de conseiller d'état, que je

n'avais voulu prêter deux ans auparavant, et me donna encore quatre mille écus de pension. Enfin il n'y eut sorte de faveur qu'il ne me fît, me donnant une charge, sans l'en requérir, laquelle il avait refusée à Mr d'Esguillon, qui lui en avait fait de grandes poursuites, lui disant qu'il la gardait pour tel qui n'y pensait pas.

Cependant Antragues devint grosse.

Le roi me pressa d'épouser Mlle de Chemillié, et voulait renouveler en ma personne le duché de Beaupreau ; mais j'étais dans mes hautes folies de jeunesse, amoureux en tant d'endroits, bien voulu en la plupart, que je n'avais pas le loisir de songer à ma fortune.

Le roi fit danser un ballet à monsieur le dauphin ; et, parce que c'eût été une fête assez mélancolique s'il n'y eût eu que ces petits enfants qui en eussent été, le roi commanda que les galants de la cour en dansassent un immédiatement avant le sien ; ce que nous fîmes.

Avril. — Madame la princesse de Conty accoucha, en carême, d'une fille qui ne vécut que dix jours.

Assassinat du roi et suites

Mai. — Puis nous entrâmes dans ce malheureux mois de mai, fatal à la France par la perte que nous fîmes en icelui, de notre bon roi !

Je dirai plusieurs choses des ressentiments que le roi avait de mourir, et qui prévirent sa mort. Il me dit, peu devant ce temps-là : « Je ne sais ce que c'est, Bassompierre, mais je ne me puis persuader que j'aille en Allemagne, et le cœur ne me dit point que tu ailles aussi en Italie. » Plusieurs fois il me dit, et à d'autres aussi : « Je crois mourir bientôt. » Et le premier jour de mai, revenant des Tuileries par la grande galerie (il s'appuyait toujours sur quelqu'un), et lors il tenait Mr de Guise d'un côté et moi de l'autre, et ne nous quitta qu'il ne fût près d'entrer dans le cabinet de la reine : il nous dit lors : « Ne vous en allez point ; je m'en vas hâter ma femme de s'habiller, afin qu'elle ne me fasse point attendre à dîner, » parce qu'il mangeait ordinairement avec elle. Nous nous appuyâmes, en attendant, sur ces balustres de fer qui regardent dans la cour du Louvre ; lors, le mai que l'on y avait planté au milieu, tomba sans être agité de vent ni autre cause apparente, et chut du côté du petit degré qui va à la chambre du roi : je dis lors à Mr de Guise : « Je voudrais qu'il m'eût coûté quelque chose de bon, et que cela ne fût point arrivé : voilà un très mauvais présage. Dieu veuille garder le roi, qui est le mai du Louvre ! » Il me dit : « Que vous êtes fou de songer à cela ! » Je lui répondis : « On ferait en Italie et en Allemagne bien plus d'état d'un tel présage que nous ne faisons ici : Dieu conserve le roi et tout ce qui lui attouche ! » Le roi, qui n'avait fait qu'entrer et sortir du cabinet de la reine, était venu tout doucement nous écouter, s'imaginant que nous parlerions de quelque femme, ouït tout ce que j'en avais dit, nous interrompit alors, disant : « Vous êtes des fous de vous amuser à tous ces pronostiques : il y a trente ans que tous les astrologues, et charlatans qui feignent de l'être, me prédisent chaque année que je cours fortune de mourir ; et, celle que je mourrai, on remarquera lors tous les présages qui m'en ont averti en icelle, dont l'on fera cas, et on ne parlera pas de ceux qui sont advenus les années précédentes. »

La reine eut une passion particulière de se faire couronner avant le partement du roi pour aller en Allemagne. Le roi ne le désirait pas, tant pour éviter la dépense, que parce qu'il n'aimait guère ces grandes fêtes : toutefois, comme il était le meilleur mari du monde, il y consentit, et retarda son partement pour aller en Allemagne jusques après qu'elle aurait fait son entrée à Paris. Il me commanda de m'y arrêter aussi, ce que je fis, et aussi parce que madame la princesse de Conty me pria d'être son chevalier à la cérémonie du sacre et de l'entrée.

La cour alla donc coucher le 12e de mai à Saint-Denis pour se préparer au lendemain 13e, qui fut le jour du sacre de la reine, qui se fit en la plus grande magnificence qu'il fut possible. Le roi y fut extraordinairement gai. Après le sacre il y eut, au logis de la descente des ambassadeurs, quelque brouillerie entre celui d'Espagne et de Venise. Le soir tout revint à Paris.

Le lendemain matin, 14e du dit mois, Mr de Guise passa par mon logis, et me prit pour aller trouver le roi qui était allé ouïr messe aux Feuillants : on nous dit par les chemins qu'il était allé au retour par les Tuileries ; nous allâmes donc lui couper chemin, et le trouvâmes dans le berceau, s'en revenant, et parlait à Mr de Villeroy, qu'il quitta pour prendre Mr de Guise et moi à ses deux côtés, et nous dit d'abord : « Je viens des Feuillants, où j'ai vu la chapelle que Bassompierre y fait faire, qui y a fait mettre sur la porte : *Quid retribuam Domino pro omnibus que retribuit mihi ?* Et moi j'ai dit que pour lui, qui était allemand, il y fallait ajouter : *Calicem salutaris accipiam*. » Mr de Guise s'en mit à rire bien fort, et lui dit : « Vous êtes, à mon gré, un des plus agréables hommes du monde, et notre destinée portait que nous fussions l'un à l'autre ; car si vous n'eussiez été qu'un homme médiocre, je vous eusse eu à mon service, à quelque prix que c'eût été ; mais puisque Dieu vous a fait naître un grand roi, il ne pouvait pas être autrement que je ne fusse à vous. » Le roi l'embrassa et lui dit, et à moi aussi : « Vous ne me connaissez pas maintenant, vous autres : mais je mourrai un de ces jours, et quand vous m'aurez perdu, vous connaîtrez lors ce que je valais, et la différence qu'il y a de moi aux autres hommes. » Je lui dis lors : « Mon Dieu, Sire, ne cesserez-vous jamais de nous troubler en nous disant que vous mourrez bientôt ? Ces paroles ne sont point bonnes à dire ; vous vivrez, Dieu aidant, quantité de longues et heureuses années. Il n'y a point de félicité au monde pareille à la vôtre : vous n'êtes qu'en la fleur de votre âge, en une parfaite santé et force de corps, plein d'honneur plus qu'aucun des mortels, jouissant en toute tranquillité du plus fleurissant royaume du monde, aimé et adoré de vos sujets, plein de biens, d'argent ; de belles maisons, belle femme, belles maîtresses, beaux enfants qui deviennent grands. Que vous faut-il plus, ou qu'avez-vous à désirer davantage ? » Il se mit lors à soupirer, et me dit : « Mon ami, il faut quitter tout cela. » « Et ce propos aussi, lui répondis-je, pour vous demander quelque chose ; mais c'est en payant : assavoir cent paires d'armes de votre arsenal, qui nous manquent, et que nous ne pouvons avoir, à quelque prix que nous en voulions donner. Ce n'est pas pour ma compagnie ; car elle est complète et armée comme il faut : mais Mr de Varennes en a besoin de vingt-cinq, Mr des Bordes de vingt-cinq, et le comte de Charlus de cinquante. » Il me répondit lors : « Bassompierre, je vous les ferai donner : mais n'en dites mot ; car tout le monde m'en demanderait, et je dégarnirais mon arsenal. Venez-y cette après-dînée, car j'irai voir Mr de Sully, et je lui

commanderai de vous les faire délivrer. » Je lui dis : « Sire, je donnerai à l'heure même l'argent qu'elles valent à Mr de Sully, afin qu'il les remplace. » Et il me répondit la fin d'une chanson qui dit :

Que je n'offre à personne,
Mais à vous je les donne.

Lors je lui baisai la main, et me retirai, comme il entra dans sa chambre, pour m'en aller dîner à l'hôtel de Chalons avec Mr de Guise et Mr de Roquelaure.

Après dîner je vins passer chez Descures, à la Place Royale, pour des routes qu'il me fallait pour diverses compagnies ; puis j'allai attendre le roi à l'Arsenal, comme il m'avait dit. Mais hélas ! ce fut en vain ; car peu après on vint crier que le roi avait été blessé, et que l'on le rapportait dans le Louvre. Je courus lors comme un insensé, et pris le premier cheval que je trouvai, et m'en vins à toute bride au Louvre. Je rencontrai devant l'hôtel de Longueville Mr de Blerancourt qui revenait du Louvre, qui me dit à l'oreille : « Il est mort ! » Je courus jusques aux barrières que les gardes françaises et suisses avaient occupées, les piques basses, et passâmes, Mr le Grand et moi, sous les barrières, puis courûmes au cabinet du roi, où nous le vîmes étendu sur son lit, et Mr de Vic, conseiller d'État, assis sur le même lit, qui lui avait mis sa croix de l'ordre sur la bouche, et lui faisait souvenir de Dieu. Milon, son premier médecin, était à la ruelle, pleurant, et des chirurgiens qui voulaient le panser ; mais il était déjà passé : bien vîmes-nous une chose, qu'il fit un soupir, ce qui, en effet, n'était qu'un vent qui sortait ; alors le premier médecin cria : « Ah ! c'en est fait, il est passé ! » Mr le Grand, en arrivant, se mit à genoux à la ruelle du lit, et lui tenait une main qu'il baisait ; et moi je m'étais jeté à ses pieds, que je tenais embrassés, pleurant amèrement. Mr de Guise arriva lors, pleurant aussi, qui le vint embrasser ; et en ce même instant, Catherine, femme de chambre de la reine, vint appeler Mr de Guise, Mr le Grand, et moi. Nous la trouvâmes sur un lit d'été en son petit cabinet, n'étant encore habillée ni coiffée, qui était dans une extrême affliction, ayant près d'elle messieurs le chancelier et de Villeroy. Nous nous mîmes tous trois à genoux, et lui baisâmes l'un après l'autre la main, avec assurance de notre fidélité à son service. Lors Mr de Villeroy lui dit :

« Madame, il faut suspendre ces cris et ces larmes, et les réserver lorsque vous aurez donné la sûreté à messieurs vos enfants, et à vous : commandez, s'il vous plait, à Mr de Guise d'aller à l'hôtel de ville avec le plus de gens qu'il pourra amasser, et faire que le corps de ville vienne reconnaître le roi et vous ; que Mr de Bassompierre prenne ce qu'il pourra ramasser de tant de chevau-légers qui sont sous sa charge, et qui sont maintenant à Paris, et qu'il marche par la ville pour apaiser le tumulte et la sédition. Ne manquez pas à vous-même, Madame, et à ce qui vous doit être si cher, qui sont vos enfants. Mr le Grand demeurera auprès du corps du roi, et, s'il est besoin, auprès de monsieur le dauphin. »

Elle nous pria donc de nous acheminer, ce que nous fîmes en diligence. L'on nous fit sortir par le Jeu de paume ; et allâmes à pied à mon logis, où je trouvai quantité de gens qui s'y étaient rendus à ce bruit. Mr de Guise était seul et à pied, qui me pria de l'accompagner jusques à l'hôtel de ville avec ce que j'avais de gens, qui pouvaient être quarante chevaux : mais comme, dans un étonnement pareil, chacun se joint au plus grand nombre, tous ceux

qui couraient éperdus par la ville se joignirent à nous, de sorte que nous étions plus de trois cents chevaux quand nous arrivîmes à l'hôtel de ville, où je laissai Mr de Guise avec une partie de cette troupe, et je marchai vers le cimetière Saint-Jean. Puis en sortant pour aller à la rue Saint-Antoine, nous rencontrâmes Mr de Sully avec quelque quarante chevaux, lequel étant près de nous, commença, avec une façon éplorée, de nous dire : « Messieurs, si le service que vous aviez voué au roi qu'à notre grand malheur nous venons de perdre, vous est aussi avant empreint en l'âme qu'il le doit être à tous les bons Français, jurez tout présentement de conserver la même fidélité que vous lui avez rendue au roi son fils et successeur, et que vous emploierez votre sang et votre vie pour venger sa mort. » « Monsieur, lui répondis-je, c'est nous qui faisons faire ce serment aux autres, et qui n'avons point besoin d'exhortateur à une chose à quoi nous sommes si obligés. » Je ne sais si ma réponse le surprit, ou s'il se repentit d'être venu si avant hors de son fort ; il partit en même temps et nous tourna visage, et s'alla enfermer dans la Bastille, envoyant en même temps enlever tout le pain qu'il put trouver aux halles et chez les boulangers. Il dépêcha aussi en diligence vers Mr de Rohan, son gendre, pour lui faire tourner tête avec six mille Suisses qui étaient en Champagne, et dont il était colonel-général, et marcher droit à Paris : ce qui fut depuis un des prétextes que l'on prit pour l'éloigner des affaires ; joint à ce qu'il ne put jamais être persuadé par Mrs de Pralain et de Créquy, qui le vinrent semondre de se présenter au roi comme tous les autres grands, et n'y vint que le lendemain, que Mr de Guise lui amena avec peine : après quoi il contremanda son gendre avec les Suisses, qui s'étaient déjà avancés une journée vers Paris.

Mr d'Epernon qui, après avoir mis l'ordre nécessaire aux gardes françaises devant le Louvre, était venu baiser la main du roi et de la reine sa mère, fut envoyé par elle au parlement, représenter que la reine avait des lettres de régence expédiées du feu roi qui pensait partir pour aller en Allemagne ; que son intention avait une autre fois été, lorsqu'il fut si mal à Fontainebleau, de la déclarer régente après sa mort ; qu'il lui appartenait plutôt qu'à tout autre ; que l'urgence de l'affaire présente requérait d'y pourvoir promptement, et qu'il était du bien de l'état qu'ils en délibérassent promptement : ce qu'ils firent, et la déclarèrent régente de France pendant la minorité du roi, lequel la reine fit coucher quelques jours en sa chambre, jusques après les funérailles du feu roi, qu'il prit son appartement.

Tous les grands et princes présents témoignèrent à l'envi leur zèle au service du roi, et leur obéissance à la reine ; et Mr de Nevers, qui lors commandait à l'armée de Champagne, fit prêter le serment en leur nom.

Le soir on pansa le corps du roi, et on le lava avec la même cérémonie que s'il eût été en vie : Mr du Maine lui donna sa chemise ; Mr le Grand servit, et l'on me commanda de servir, et représenter la place de Mr de Bouillon.

Le lendemain matin samedi, 15e de mai, tous les princes, ducs, officiers, et autres du conseil, s'assemblèrent au Louvre, où, d'un commun accord et sans aucune discordance, on ratifia ce qui avait été fait au parlement pour la régence de la reine ; et pour l'autoriser davantage, on fut d'avis de mener le roi aux Augustins, où pour lors se tenait le parlement, auquel lieu, les pairs séants, fut reconfirmée la régence, et le roi, de sa bouche, l'approuva : puis il revint au Louvre ; et on mit le corps du feu roi

en vue à la chambre du trépas, où l'on lui donna de l'eau bénite jusques sur les cinq heures du soir qu'il fut ouvert, et je fus ordonné présent, afin d'autoriser, avec messieurs les premiers gentilshommes de la chambre, et quatre ou cinq autres, seigneurs ou conseillers d'État. Il avait deux coups [qui lui entraient dans le corps], l'un desquels était léger, mais l'autre lui coupait la veine arterieuse : il était d'une très bonne disposition, et n'avait dans son corps aucune chose qui ne témoignât une longue vie ; c'était le plus épais estomac, au rapport des médecins et chirurgiens présents, que l'on ait vu ; il avait le poumon gauche un peu attaché aux côtes. Après cela on mit ses entrailles dans un pot, et son cœur en une caisse de plomb que l'on porta aux Jésuites, et l'on embauma son corps qui fut mis au cercueil, et reposa huit ou dix jours dans la même chambre, y ayant deux autels aux côtés, où il se disait des messes tant que le temps le permettait, avec grand nombre de moines, et ses aumôniers qui y étaient jour et nuit à prier. Il y avait aussi des gentilshommes et seigneurs destinés, outre les officiers particuliers de sa maison, pour se relever de deux en deux heures, tant de jour que de nuit : il y a une heure principale qui est de dix à douze heures du matin, en laquelle Mr le Comte et Mr de Guise, Mr d'Epernon, Mr le maréchal de Laverdin, Mr de Créquy, Saint-Luc, la Rochefoucaut, comte de Gurson, Narmoustiers, Termes et moi étions destinés en ce lieu-là que l'on appelle la chambre du trépas, puis ensuite en la salle de l'effigie, et celle du deuil ; mais lors nous y assistions en longs manteaux seulement.

Le mardi 18e Mr le Comte arriva avec quelque deux cents chevaux de ses serviteurs et amis ramassés ; mais comme il trouva toutes les affaires faites, ce fut à lui à se soumettre à la reine, qui ne laissa pas de lui donner le gouvernement de Normandie, que possédait le roi, étant dauphin.

On avisa lors de licencier l'armée qui était sur le point d'entrer en Italie, à laquelle on donna un mois de paye aux chefs pour distribuer à leurs soldats, non encore tout à fait mis sur pied ; et quant à celle qui était en Champagne, on en réserva dix mille hommes de pied, savoir sept mille Français et trois mille Suisses, pour envoyer à Juliers, et on licencia le reste.

En ce même temps le marquis Botty, qui traitait l'accommodement, eut pouvoir d'offrir à la reine que l'on mettrait entre mes mains, en dépôt, le duché de Juliers, dont je ferais serment à l'empereur, au roi, au roi d'Espagne, à celui d'Angleterre, et aux Etats ; et que je ne m'en dessaisirais point qu'avec leur général consentement, et après que l'on aurait décidé à qui il devrait appartenir. La reine-mère fut très aise qu'une si noble chose lui fût arrivée au commencement de sa régence, qu'un sien particulier serviteur (car, après la mort du roi, elle me retint avec 4000 écus de pension), fût choisi pour lui confier le dépôt, et en voulut avoir le consentement du roi d'Angleterre et des Etats de Hollande : celui-là y consentit volontiers ; mais les Hollandais ne le voulurent faire, et privèrent ma bonne fortune d'un tel avantage qui m'était si important.

Toutes les villes et provinces du royaume vinrent à l'envi après la mort du roi, par leurs députés, saluer le roi, et reconnaître la reine régente.

Le corps du roi fut porté en la salle de parade, ou de l'effigie, laquelle fut servie comme si le roi eût vécu. Nous la vînmes garder alors avec les longues robes, le chaperon sur l'épaule, et les bonnets carrés en tête, ce qui dura plus de trois semaines (juin), au bout desquelles l'effigie fut ôtée, la salle tendue de noir, et le cercueil découvert ; ayant une couverture de

velours noir, au lieu du lit, qui était dessus. Alors nous gardâmes le corps avec le caperon en tête ; et le roi vint en grand'cérémonie jeter de l'eau bénite sur le corps du roi son père ; et le lendemain on porta le corps à Notre Dame, le jour d'après à Saint-Ladre, et de là à Saint-Denis, et le subséquent se fit le service et l'oraison funèbre.

Peu de temps après les obsèques du feu roi, Mr le Prince, qui s'était retiré à Milan, en partit pour venir à la cour ; et à son arrivée, il y eut plus de quinze cents gentilshommes, seigneurs, ou princes, qui lui allèrent au-devant (juillet). Il fit dire une messe à Saint-Denis pour le feu roi en passant ; puis, en cette grande compagnie, vint faire la révérence au roi et à la reine régente, qui, peu de jours après (août), lui donna l'hôtel de Gondy, qu'elle acheta quarante mille écus.

Antragues accoucha le 17e d'août.

Septembre. — Le roi s'achemina en septembre à Reims pour se faire sacrer ; ce qui fut fait le 10e d'octobre ; et le lendemain fit la cérémonie du Saint-Esprit, en laquelle il fit Mr le Prince chevalier.

Je m'en allai pendant ce temps-là en Lorraine, où le roi envoya son ambassadeur Mr de Richelieu, visiter le duc de Lorraine.

Madame la comtesse d'Auvergne s'en alla en Flandres trouver madame la Princesse sa sœur, qu'elle ramena à Mr le Prince son mari, au retour du sacre.

Je revins à la cour (octobre), où le marquis d'Ancre eut querelle contre Mr le Grand, de qui j'étais ami ; mais la reine me commanda d'assister le dit marquis d'Ancre, ce que je fis avec nombre de mes amis qui me voulurent accompagner (novembre, décembre).

1611.

Janvier.— L'année 1611 commença par l'éloignement de Mr de Sully, lequel, par l'instance et la brigue des deux princes du sang, fut reculé des affaires : on lui ôta la surintendance des finances, et la garde du trésor royal, quand et [avec] la Bastille, que la reine prit pour elle, et la donna en garde à Mr de Chasteauvieux, et sous lui, à un de ses gentilshommes servants, nommé Vansay : on fit trois directeurs pour manier les finances, qui furent Mrs de Chateauneuf, présidents de Thou et Jeannin ; mais à ce dernier on y ajouta la charge de contrôleur général des finances, ce qui lui en donna l'entier maniement, à l'exclusion des autres qui assistaient seulement à la direction.

On mit sur pied les compagnies de gendarmes et de chevaux légers du roi pour accompagner Sa Majesté lorsqu'elle irait aux champs, chacune composée de deux cents maîtres ; et celle de gendarmes passa en ce même temps par la ville de Paris, en très bel équipage.

Mr le duc de Guise, dès le vivant du feu roi, avait commencé fort secrètement la recherche de madame de Montpensier ; mais il ne s'osait découvrir, parce que le roi y eût difficilement consenti. Après sa mort, cette affaire se réchauffa, et bien que Mr le Comte et Mr d'Epernon fissent quelques efforts pour en empêcher la perfection, et que madame de Verneuil eût fait bruit de certains articles de mariage, néanmoins il se paracheva vers le carême-prenant, en l'hôtel de Montpensier à la rue de Grenelle ; qui est maintenant celui de Bellegarde.

Il arriva, trois jours après ces noces, que Mr le prince de Conty querella Mr le comte de Soissons son frère, parce que leurs carrosses, en passant, s'étaient choqués, et leurs carrossiers battus. Mr de Guise, à qui la reine avait, le soir même, commandé d'aller trouver Mr le prince de Conty pour assoupir cette noise, partit le lendemain matin de l'hôtel de Montpensier, où il avait couché, pour aller à l'abbaye Saint-Germain où Mr le prince de Conty logeait, et avait avec lui vingt-cinq ou trente chevaux. Il passa par hasard devant l'hôtel de Soissons, qui était son chemin ; ce qui offensa Mr le Comte, et manda ses amis de le venir trouver, leur disant que Mr de Guise l'était venu braver. Alors les amis de Mr de Guise accoururent à l'hôtel de Guise en telle foule qu'il s'y trouva plus de mille gentilshommes. Mr le Comte envoya supplier Mr le Prince de le venir trouver, et ensemble allèrent au Louvre demander à la reine qu'elle leur fasse raison de l'insolence de Mr de Guise. Néanmoins Mr le Prince faisait en cette affaire l'amiable compositeur, et disait qu'il ne se déclarait point, et que seulement il les voulait accorder, et empêcher le désordre.

Cette brouillerie continua tout ce jour, et le lendemain, auquel la reine, craignant plus grand désordre, fit commander que les chaînes fussent prêtes d'être tendues au premier commandement, et que, dans les quartiers, on fût prêt de prendre les armes au premier ordre qu'elle en enverrait.

Cependant tout le jour suivant fut employé vainement à chercher les moyens d'accommodement, chacun des deux princes ayant un capitaine des gardes du corps près de sa personne pour le garder. Le soir Mr le Prince envoya prier Mr de Guise de lui envoyer un de ses amis confidents : Mr de Guise se conseilla avec les princes et seigneurs qui l'assistaient, du choix qu'il devait faire pour cet envoi ; et enfin, par leurs avis, il me pria d'y aller.

Je le trouvai chez Mr de Beaumont, en la place Dauphine, et me fit souper avec lui : après souper, s'étant retiré en une chambre avec moi, il me commença à dire l'affection qu'il portait à Mr de Guise, lequel il pensait avoir grandement obligé, de se montrer neutre en une affaire où il y allait de l'intérêt de sa maison, de laquelle il était le premier prince, et par conséquent chef après la maison royale ; que cela le devait porter, non seulement à croire son conseil, mais à suivre ses opinions et intentions ; que cependant, à cause du grand nombre d'amis qu'il avait rencontrés en cette occasion, il se tenait fier, voulant traiter du pair avec les princes du sang, qui peuvent être ses rois et ses maîtres, et que cela l'offensait ; et que, si Mr de Guise n'acquiesçait aux choses qu'il avait proposées pour l'accommodement de cette querelle, il se déclarerait ouvertement contre lui et pour Mr le Comte son oncle, ainsi que son devoir l'obligeait s'il n'eût été préoccupé par l'affection singulière qu'il avait pour Mr de Guise ; et qu'il me priait de lui rapporter ce qu'il m'avait dit, et lui faire savoir de plus que, s'il s'était déclaré contre lui, les deux-tiers de ceux qui l'assistaient se retireraient en même temps pour le venir trouver, comme ils lui avaient la plupart fait dire.

Je lui dis que j'étais venu le trouver seulement pour écouter ce qu'il lui plairait de me dire, et le rapporter ensuite à Mr de Guise en mêmes termes que je l'aurais entendu, à quoi je ne manquerais pas, m'offrant de plus de lui en venir rapporter la réponse ; et lors je me tus.

Mr le Prince, qui aime que l'on lui réponde et conteste ses opinions, afin de les fortifier de raisons, comme c'est en vérité le plus habile et capable

prince que j'aie jamais pratiqué, me dit de plus : « Venez çà, Monsieur de Bassompierre ; n'ai-je pas raison de mander cela à Mr de Guise, et de me retirer de lui, et l'abandonner, s'il ne veut suivre mes conseils et avis, et garder le respect bienséant, et dû aux princes du sang ? »

« Monsieur, lui répondis je, personne ne vous peut donner conseil sans faire un acte d'arrogance et de présomption ; car vous êtes si habile et capable, qu'il ne se peut rien ajouter à ce que vous dites, ou proposez. Néanmoins, puisque vous me commandez de vous parler franchement, je le ferai avec le respect et la soumission que je dois, et vous dirai que ce singulier effet d'amitié que vous dites avoir fait paraître à Mr de Guise, ne m'a pas beaucoup apparu en cette occasion, et moins encore cette neutralité que vous me proposez. Car il ne s'est fait que la seule action d'aller trouver la reine pour lui demander justice de Mr de Guise, en laquelle vous êtes venu trouver Mr le Comte en son logis pour lui accompagner ; vous l'avez présenté, et avez comme souscrit à la requête : vous avez été plusieurs fois trouver Mr le Comte, et vous n'avez pas mis le pied dans l'hôtel de Guise. Vous me direz peut-être que Mr le Comte est votre oncle ; aussi l'est bien Mr le prince de Conty, et aîné de Mr le Comte ; qui est venu loger à l'hôtel de Guise, qui est celui qui a la querelle avec son frère, et non Mr de Guise qui, non à dessein (comme il est prêt d'affirmer), mais parce que c'était son chemin ; non avec ostentation, car il n'avait que ses domestiques, a passé, non devant la porte, mais à un coin du logis de Mr le Comte : qui est tout ce en quoi il a pu contrevenir au respect qu'il doit aux princes du sang, lequel il gardera toujours, jusques à ce que son honneur n'y soit point engagé, ni sa personne outragée. »

« Que Mr de Guise tiendra toujours à honneur que Mr le Prince se mêle de l'accommodement, et le tient si juste qu'il ne voudra rien proposer qui puisse nuire, ou offenser Mr de Guise, lequel ne doit faire aucune satisfaction, puisqu'il n'a fait aucune offense ; que c'est Mr le prince de Conty, et non lui, qui a la querelle ; que si le passage proche d'un coin de la maison de Mr le Comte lui a donné de l'ombrage, Mr de Guise affirmera que sans dessein (qu'il serait bien marri d'avoir eu), il a passé devant l'hôtel de Mr le Comte, qu'il respecte, et à qui il veut être très humble serviteur tant qu'il lui fera l'honneur de l'aimer, et que l'intérêt de Mr le prince de Conty ne l'en empêchera point ; mais que, de le supplier de l'excuser de quoi il a été dans une rue libre et passante, de ce qu'il a marché par la ville avec son train ordinaire, et de ce qu'il assistera toujours Mr le prince de Conty, son beau-frère, contre lui, qu'il ne le fera jamais ; qu'il n'animera point Mr le prince de Conty contre lui ; mais quand il le sera jusques à la brouillerie, qu'il l'assistera toujours de sa personne et de ses amis, lesquels, en cette présente querelle, il n'avait mendiés ni pratiqués : lui pouvant assurer que, quand je le vins trouver (sur ce que plusieurs qui dînaient chez moi, et mon beau-frère de Saint-Luc entre autres, avaient été mandés pour venir trouver Mr le Comte), je ne trouvai pas quatre gentilshommes en l'hôtel de Guise outre ses domestiques, et que la grande foule (qui y vint depuis), y a été portée franchement et sans recherche ; et tiens les amis de Mr de Guise, qui l'assistent présentement, si affectionnés à lui et si fidèles, qu'aucune considération particulière ne les pourra pas ébranler du dessein que si franchement et volontairement ils ont déjà embrassé : que finalement Mr de Guise se confiera en Mr le Prince en tout ce où son honneur ne sera point

engagé et touché, et qu'il achèterait l'honneur des bonnes grâces de Mr le Prince au plus haut prix qu'elles se pourront acquérir ; mais qu'il me permette de lui dire aussi que l'amitié et le service d'un tel prince comme Mr de Guise ne doit point être maintenant négligée par Mr le Prince, à qui il a fait voir, par ce petit échantillon, de quelle suite et nombre d'amis il le pourrait un jour assister et servir ; et que, pour mon particulier, je lui suppliais très humblement de me pardonner si, en exécutant son commandement, je lui avais parlé avec tant de franchise et de liberté. »

Il me répondit qu'il avait trouvé bon, et fort bien pris ce que je lui avais dit, et qu'une grande partie était à considérer ; mais qu'il fallait aussi que les amis de Mr de Guise, et ceux auxquels il avait croyance, fomentassent plutôt l'accommodement que la discorde, laquelle, enfin, leur pouvait beaucoup plus nuire que profiter ; que nous avions déjà obligé Mr de Guise par notre assistance ; que nous nous en devions contenter, et concourir à l'accord : ce que je lui assurai que non seulement moi, qui étais en petite considération parmi tant de princes, ducs, et officiers, qui l'assistaient, mais que tous ceux qu'il tenait en quelque estime, et dont il se conseillait en cette affaire, conspiraient à l'accord, et s'y portaient entièrement.

Lors, il me licencia, me priant de coopérer, en tout ce que je pourrais, en cet accord, et qu'il me remettrait bien ensuite avec Mr le Comte ; dont je le remerciai très humblement. Je pris donc congé de lui, et, en partant, il me dit que le marquis de Narmoustier, et plusieurs autres qui assistaient Mr de Guise, lui avaient fait dire que quand il se déclarerait contre lui, qu'ils l'abandonneraient, et qu'il ne les avait pas voulu empêcher de l'aller trouver. Je lui répondis en riant : « Monsieur, quand le marquis de Narmoustier, et ces autres que vous dites, auraient abandonné la cour de l'hôtel de Guise, l'herbe n'y croîtrait pas pour cela ; mais il faut les accorder, et je m'assure, Monsieur, que du côté de Mr de Guise, la difficulté n'en viendra point, pourvu que l'on ne veuille de lui que choses raisonnables. »

Sur cela je m'en retournai à l'hôtel de Guise, où je fis mon récit de ce que l'on m'avait dit, et de ce que j'avais répondu, que l'on trouva bon ; et le lendemain, après plusieurs allées et venues, l'accord fut fait, et Mr du Maine parla pour et au nom de Mr de Guise.

La mort du roi empêcha la foire de Saint-Germain ; mais on permit aux marchands étrangers qui y étaient venus, de vendre aux halles des Tuileries, où les rendez-vous se donnèrent comme on eût fait à la foire.

Mr le Comte fut mortellement offensé contre ceux qui avaient assisté Mr de Guise en sa querelle, mais particulièrement contre moi, qui faisais profession auparavant d'être son serviteur, et parce que j'avais fait les allées et venues, et contestations sur le fait de leur accord : pour s'en venger, il voulut que je ne visse plus Antragues, et fit dire à son père, et à ses frères et mère, que je déshonorais leur maison par ma longue fréquentation avec sa fille, et leur sœur ; que leur étant allié en quelque sorte, il y prenait intérêt, et ayant envoyé quérir madame d'Antragues, lui en parla en la même façon.

Or quand, l'été précédent, madame d'Antragues s'avisa de la grossesse de sa fille, elle la chassa de son logis ; et elle, m'ayant fait prier de lui donner une promesse de mariage pour apaiser sa mère, elle m'offrit toutes les contre-promesses que je désirerais d'elle, et que ce qu'elle en désirait était pour pouvoir accoucher en paix et avec son aide. Je fus consulter Mrs

Chauvelin, Boutheillier, et Arnaut, fameux avocats, lesquels me dirent qu'une obligation qui avait une quittance était de nul effet ; que néanmoins c'était toujours le meilleur de n'en point faire : mais comme je désirais de lui complaire, je la lui donnai ; et elle à moi, diverses lettres par lesquelles elle la déclarait nulle. Mais la mère qui avait vu la promesse, et non les lettres de nullité d'icelle, dit lors à Mr le Comte qu'elle n'était pas si mal habile qu'il pensait, et qu'elle était bien assurée de son fait : sur quoi Mr le Comte la pressant, elle lui dit qu'elle avait une promesse de mariage de moi à sa fille, à qui j'avais fait un enfant. Alors Mr le Comte, bien aise d'avoir trouvé occasion de me pouvoir nuire, lui assura de sa protection, et lui pria de suivre son conseil en cette affaire, de laquelle il lui promettait de la faire heureusement sortir.

Cette femme folle, pour satisfaire à la colère de Mr le Comte, se remit du tout entre ses mains ; et lui, la conseilla de me presser d'exécuter cette affaire, et, en cas de refus, de me faire citer par devant l'official. Elle ne manqua pas au premier précepte ; et moi m'étant moqué de cette demande, et lui ayant fait parler rudement par Richelieu que je lui envoyai, elle m'envoya citer environ quinze jours devant Pâques. J'avais reçu une minute auparavant une lettre qui m'avait extrêmement réjoui, et rentrais en mon logis quand un appariteur me donna cette citation, et plusieurs autres personnes ensuite des requêtes pour leur donner quelque chose : je pensais que ce billet fût du nombre et de la qualité de celles-là, que je mis dans ma poche avec les autres, et fus deux jours sans savoir ce que c'était, jusques à ce qu'ayant donné plusieurs papiers à un secrétaire pour voir ce que c'était, il vit cette citation, et me l'apporta.

Je reconnus bientôt la main qui m'avait jeté cette pierre, et Mr le Comte publia hautement qu'il me mettrait en un état auquel je périrais, ou mon honneur. J'assemblai conseil de mes avocats pour savoir comment je me devais comporter en cette occurrence, lesquels furent unanimement d'avis que je ne pouvais ni ne devais en justice rien craindre, mais qu'un si puissant ennemi que Mr le Comte, qui l'entreprenait, était fort à redouter, et qu'ils me conseillaient que je tirasse l'affaire de longue, jusques à ce que le temps me fut favorable. La reine se déclara ouvertement pour moi, et tout ce que j'avais besoin de son assistance, elle me fit la grâce de l'employer en ma faveur. Je m'en vins donc à Fontainebleau, délayant [différant] les réassignations pour comparaître devant l'official de Paris, et quand je ne pus plus, j'appelai de tout ce qu'il procédait, à Sens.

Avril. — Comme nous étions à Fontainebleau, le samedi saint, après avoir fait mes pâques, le marquis Spinola arriva, et la reine me commanda de le recevoir et traiter, ce que je fis, et lui donnai à dîner ; puis il passa outre pour s'acheminer en Espagne, et moi, j'allais cependant battre la campagne ; puis je revins à Paris sur une proposition d'accord que l'on me voulait faire faire avec Antragues, à quoi je ne me voulus accorder.

Après Pâques, tous les princes étant à Fontainebleau, la reine faisait jouer à la prime avec elle Mr le Comte, Mr de Guise, et Mr d'Epernon, tachant de les rapprivoiser ensemble ; je jouais aussi en cette partie, et fort grand jeu : mais peu après Mr le Comte partit pour aller en Normandie, et Mr le Prince en Guyenne ; mesdames les princesses vinrent prendre congé de la reine (mai), puis s'y acheminèrent aussi.

Les Morisques qui s'étaient, du temps du feu roi, adressés à Mr de la Force, avec offre de se rebeller en Espagne, si le roi leur voulait faire surgir, en des côtes qu'ils proposaient, quatre navires chargés d'armes pour les armer, et les assister de quatre mille hommes avec Mr de la Force pour les commander ; l'entreprise ayant, tôt après sa mort, été découverte, le secrétaire de Mr de la Force pendu à Saragosse, qui la tramait ; les Morisques furent cette année-là entièrement chassés d'Espagne.

L'assemblée de ceux de la religion se tint lors à Saumur, là où Mr de Bouillon fit le partisan de la reine contre Mrs de Rohan et de Sully qui voulaient manier l'assemblée. On fit commandement à Schomberg de se retirer à Nanteuil tant que l'assemblée durerait (juin-juillet-août). Il était lors amoureux, et sa maîtresse arrivait, dont Mr de Reims était lors favorisé : je le cachai chez moi, où il demeura quatre jours, et le rappointai avec sa maîtresse.

Je commençai aussi lors une amour à laquelle j'étais bien âpre ; aussi l'affaire le valait.

Septembre. — Nous retournâmes sur l'automne à Fontainebleau avec toute la cour. Il y faisait fort beau ; car la reine allait à la chasse à cheval, accompagnée des dames et princesses aussi à cheval, et suivie de quatre ou cinq cents gentilshommes ou princes. Madame la princesse de Conty tomba de dessus sa haquenée, et se blessa (octobre).

Madame la duchesse de Lorraine, nièce de la reine, la vint trouver à Fontainebleau : la reine alla au-devant d'elle, et la reçut en grand apparat ; et puis, vers la Toussaints, la cour revint à Paris, où Mr le Prince et Mr le Comte revinrent aussi de leurs gouvernements (novembre).

La reine alla à Saint-Germain sur le sujet de la maladie de Mr le duc d'Orléans, son second fils, qui mourut deux jours après, savoir le 16me novembre : toute la cour en prit le deuil ; et madame de Lorraine s'en retourna (décembre). Voilà où finit cette année.

1612.

Janvier.— Au commencement de celle de 1612 j'appelai, comme d'abus, des procédures des officiaux de Sens et de Paris, et y fus reçu, et renvoyé au parlement de Paris, duquel je demandai évocation à cause des parentèles de Mr de Gié, ce que j'obtins ; mais Mr le Comte me fit par force donner le parlement de Rouen, que j'appréhendais sur toutes choses, parce qu'il en était gouverneur : néanmoins il en fallut passer par là.

Ce même mois, un gentilhomme de Berry, nommé Vattan, pour quelque rébellion à justice, fut attaqué et pris dans sa maison par quatre compagnies des gardes, mené à Paris, exécuté en Grève au même jour que Mr le Grand y arriva bien accompagné, et que tant de gens allèrent au-devant de lui, qu'il avait plus de mille chevaux à son entrée.

Février. — Cependant la foire de Saint-Germain se tint, et le carême-prenant approchant, la reine, qui était encore en son second deuil, n'osait faire des assemblées, et toutefois se voulait réjouir, nous commanda, à Mr de Vendôme, Mr de Chevreuse, et à moi, de lui faire des ballets tous les dimanches ; ce que nous fîmes, partageant les frais entre nous trois. Le premier se dansa en la chambre de madame la princesse de Conty, qui

donna à souper à la reine, où il n'y avait que les dames mandées et des princes, comme Mr de Guise, de Nevers, de Reims, et quelques seigneurs particuliers, à le voir danser ; et au sortir du Louvre, nous l'allions ensuite danser à la ville : le second fut en l'appartement de madame de Vendôme, où madame de Mercure festina la reine ; le troisième chez madame de Guise, qui lui donna à souper en sa chambre ; et le quatrième et dernier chez madame de Guercheville, sa dame d'honneur.

Les doubles mariages entre France et Espagne se conclurent lors, et fut concerté un jour entre les parties, auquel on le déclarerait par fêtes et réjouissances publiques, qui fut le..... Pour cet effet la reine, qui a surpassé en grandeur de courage, magnificence et générosité, toutes les autres princesses du monde, voulut faire faire quelque fête excellente qui passât de beaucoup celle des Espagnols. Elle commanda à Mr de Guise, Mr de Nevers, et à moi, d'être tenants, et nous donna le camp, croyant bien que, puisqu'elle commettait cette affaire en nos mains, nous n'épargnerions rien pour la rendre parfaite, comme elle le fut aussi. Elle entreprit de faire unir et parfaire la Place Royale dans le temps qu'il y avait jusques au jour de la fête, et fit mettre sur le grand bastion cent canons et deux cents boites pour faire les salves, et ordonna à monsieur le connétable et à quatre maréchaux de France de donner l'ordre nécessaire, de nous ouvrir le camp, et d'être les juges du tournoi : elle commanda à Mr d'Epernon de border les barrières avec mille mousquetaires du régiment des gardes et cinq cents Suisses : elle fit partager les places des échafauds, et les fenêtres des maisons de la dite Place Royale par le grand maréchal des logis, et fit donner quartier, tant aux tenants qu'aux assaillants, aux rues prochaines, tant pour leurs personnes et équipages que pour leurs machines. La fête se publia en grande magnificence, trois semaines devant, par toutes les principales places de Paris, où un nombre infini de personnes se trouva pour la voir.

La mort de Mr le duc Vincence de Mantoue, dont la nouvelle arriva cinq jours après que la fête fut publiée, pensa tout renverser ; car il était beau-frère de la reine, et chef de la maison de Mr de Nevers, qui, pour cette cause, nous dit qu'il ne pouvait être tenant de la fête avec nous : ce qu'ayant su, Mr de Chevreuse me pria de lui donner mon consentement pour prendre la place de Mr de Nevers, s'assurant qu'il aurait de bon cœur celui de Mr de Guise son frère ; ce que je lui promis : et en même temps Chastaigneraye, qui était capitaine des gardes du corps de la reine, lequel s'était, cette année-là, marié à Mlle de Lomenie, qui était fille d'honneur de la reine, demanda à Mr de Guise que, suivant l'ancienne coutume, comme le marié de l'année à une fille de la cour, il fût préféré à être tenant, puisqu'il y vaquait une place par la retraite de Mr de Nevers ; ce que Mr de Guise lui promit en cas que j'y consentisse. Mais nous nous étions déjà tous deux diversement engagés, et Mr de Joinville étant venu parler à son frère, [il] lui dit qu'il avait donné sa parole à Mr de la Chastaigneraye, comme je dis aussi à la Chastaigneraye que j'étais engagé à Mr de Joinville ; de sorte que nous primes pour expédient de les recevoir tous deux : et deux ou trois jours après, Mr de Nevers, qui ne pouvait souffrir qu'une si belle fête se passât sans lui, nous vint dire que, puisque la reine, qui était la belle-sœur du duc de Mantoue décédé, voulait bien être à la fête, lui qui n'était que le cousin remué de germain, pouvait bien être tenant, et nous priait de le reprendre de notre bande ; de façon que nous fûmes cinq tenants.

Il n'y eut jamais un carême si beau dans Paris que fut celui-là ; car depuis neuf heures du matin jusques à midi, et depuis trois heures jusques à six après dîner, il y avait toujours vingt ou trente gendarmes qui rompaient en lice, où couraient la bague ou la quintaine, et un chacun était tellement occupé à faire faire des diverses machines, et le peuple à les venir voir, que c'était un continuel divertissement.

Enfin le ... de mars, à trois heures après midi, les reines, princesses et dames, ayant pris place aux échafauds, outre lesquels il y en avait tout à l'entour de la Place Royale, depuis le premier étage jusques au pavé, et deux cent mille spectateurs ; après que les canons et boites qui étaient sur le bastion eurent fait un salve, lequel fini, les mille mousquetaires qui fermaient la place avec les barrières, en firent un autre très beau, Mr de Pralain, maréchal de camp des tenants, sortit du palais de la Félicité, dans lequel on oyait toutes sortes de musiques : il était très bien monté et paré, suivi de douze estafiers habillés de velours noir, tout bandés de passement d'or ; lequel vint de notre part demander à monsieur le connétable (qui était en un échafaud particulier avec Mrs les maréchaux de Bouillon, de la Chastre, de Brissac, et de Souvré), le camp qu'il nous avait promis. Messieurs les connétable et maréchaux descendirent, et vinrent devant l'échafaud du roi et de la reine, et monsieur le connétable dit à la reine : « Madame, les tenants me demandent le camp que je leur ai ci-devant promis par l'ordre de Votre Majesté. » La reine lui dit : « Monsieur, donnez-leur. » Alors monsieur le connétable dit à Mr de Pralain : « Prenez-le ; le roi et la reine vous l'accordent. » Alors il revint à nous, et le palais fut ouvert de la grande porte, qui était vis à vis de celle des Minimes, et nous entrâmes, précédés de tout notre équipage, chariots d'armes, machines, géants, et autres choses si belles, qu'il n'est pas possible de les pouvoir assez bien représenter par écrit : seulement dirai-je qu'il y avait, en notre seule entrée des tenants, près de cinq cents personnes et deux cents chevaux, tous habillés et caparaçonnés de velours incarnat et de toile d'argent blanche, et nos habillements, en broderie, si riches qu'il ne se pouvait davantage : notre entrée coûta aux cinq tenants cinquante mille écus. Après nous entrèrent les troupes, de Mr le prince de Conty, celle de Mr de Vendôme, qui dansèrent un ballet à cheval, fort beau ; Mr de Montmorency, qui entra seul ; et Mrs le comte d'Ayen et le baron d'Ucelles sous les noms d'Amadis et de Galaor. Nous courûmes contre tous ces assaillants : puis, la nuit s'approchant, la fête fut séparée par un nouveau salve de canonnades et boites, suivi aussi de celui des mille mousquetaires ; et la nuit venue, il y eut le plus beau feu d'artifice sur le château de la Félicité, qui se soit encore fait en France.

Le lendemain, à deux heures, nous rentrâmes, en la même sorte que le premier jour, dans le camp, et les troupes, de Mr de Longueville qui entra seul, des Nymphes, des chevaliers de la Fidélité, celle d'Effiat et Arnaut, et la dernière des douze Césars, lesquelles coururent toutes : et puis, mêmes salves, et mêmes feux d'artifice que le jour précédent, ayant été faits ; parce que le peuple innombrable de Paris n'avait pu voir cette fête, nous partîmes tous, chaque troupe comme elle était entrée, avec son équipage et machines, et celle des tenants la dernière, et sortant par le portail de la Place Royale qui va en la rue Saint-Antoine, nous allâmes le long de la dite rue jusques au cimetière Saint-Jean ; puis, passant par les rues de la Verrerie et Pourpointerie, entrâmes en celle de Saint-Denis, et prenant à main gauche,

vînmes au pont Notre-Dame, où les reines étaient venues pour voir passer la fête ; et nous, en sortant du petit Chatelet, entrant en la rue de la Harpe, vînmes descendre vers le Pont-Neuf, lequel passé, chacun se sépara.

Le lendemain nous revînmes tous armés, en fort bel équipage, courre la bague que donna Madame, qui était destinée à être princesse d'Espagne, laquelle bague Rouillac gagna.

Avril. — La cour s'en vint passer Pâques à Fontainebleau où, un peu après, arrivèrent le marquis Spinola, le comte de Buquois et don Rodrigo Calderon, favori du duc de Lerme (mai). La reine me commanda de les recevoir de sa part, ce que je fis ; et furent défrayés aux dépens du roi pendant leur séjour à Fontainebleau ; d'où en partant, je les menai à Paris, et, en passant, leur fis festin à Essonne, et deux autres fort somptueux à Paris.

Juin. — Monsieur le connétable prit congé du roi, de la reine, et de ses amis, bientôt après, pour s'en aller mourir en Languedoc : nous le fûmes conduire à Moret où il nous festina, et après nous dit adieu, à ses principaux amis, avec tant de larmes que nous pensions qu'il mourrait en ce lieu-là. C'était un bon et noble seigneur, et qui m'aimait comme si j'eusse été son propre fils : j'ai grande obligation d'honorer sa mémoire.

Juillet. — Mr du Maine partit aussi de Fontainebleau pour s'acheminer en ambassade extraordinaire en Espagne, pour les fiançailles doubles des prince et princesse d'Espagne avec Madame et le roi ; et en même temps partit aussi d'Espagne, pour venir en France à ce même effet, le duc de Pastrane, qui fit son entrée à Paris en même temps que lui la fit à Madrid, comme aussi en même jour se fit la cérémonie de l'une et de l'autre (août). Mr de Guise eut charge de l'amener à l'audience, et nous tous de l'accompagner, en si bel équipage que je m'assure que les Français ne le furent pas de même en Espagne. Le jour de la cérémonie Mr de Nevers eut quelque démêlé avec Mr le prince de Conty ; mais cela s'accommoda sur l'heure.

Le duc de Pastrane s'en retourna après avoir achevé ce pourquoi il était venu en France ; et peu après (octobre) advint cette accusation que l'on voulut faire à Mr le Grand d'avoir eu quelque pratique avec un magicien.

Mr de Fervaques, maréchal de France, et lieutenant-général en Normandie, était en très mauvaise intelligence avec Mr le Comte : il vint à Paris et s'accompagna de trois cents gentilshommes, pour se mettre en état de n'être pas surpris par le dit seigneur. Je le servis et assistai aussi de ma personne et de mes amis, tant qu'il fut à Paris, ce qui rengregea [augmenta] la haine que le dit comte avait déjà contre moi.

Peu de jours après, je pris congé de la cour pour m'en aller en Lorraine ; mais en effet je demeurai caché à Paris, où je demeurai, ou à la campagne, près d'un mois, à y passer divinement bien mon temps, et mieux que je n'ai fait de ma vie depuis. Enfin je m'en allai en Lorraine, où le lendemain (novembre) je reçus une lettre que la reine me fit l'honneur de m'écrire, par laquelle elle me mandait la mort de feu Mr le Comte, et me commandait de la venir trouver aussitôt, ce que je fis, et arrivai le jour du baptême de Mr le Comte, fils du dernier mort. Je saluai la reine à l'hôtel de Soissons, où elle

était lors avec une très grande et belle compagnie, de qui je fus bien vu et reçu.

Discrédit des ministres et retour

En ce temps-là la face de la cour changea entièrement ; car il se fit une étroite union de Mr le Prince, Mrs de Nevers, du Maine, de Bouillon, et du marquis d'Ancre, et la reine se jeta entièrement de ce côté-là. Les ministres furent discrédités, et n'avaient plus de pouvoir, et tout se faisait selon le désir de ces cinq personnages, lesquels, par le moyen du marquis d'Ancre qui était lors mon intime ami, et du baron de Luz lequel j'avais deux mois auparavant remis bien avec la reine, ils me voulurent aimer et favoriser. Mrs de Guise, d'Epernon, de Joinville, et grand écuyer, furent fort reculés.

Décembre. — Mr le Grand, en ce mois, mandé de venir à la cour par Mrs de Guise et d'Epernon, pour fortifier leur parti chancelant, comme il s'y acheminait, la reine envoya Descures au devant de lui à Villeneuve-la-Guier, qui lui défendit de sa part de venir à Paris, ce qui le fit en même temps retourner en son gouvernement de Bourgogne.

On parla de faire dix chevaliers de Saint-Esprit, quatre princes et six gentilshommes, dont je devais être l'un : mais Mr le Prince voulant augmenter ce nombre de deux qui ne plaisaient pas à la reine, elle aima mieux rompre la cérémonie que de les y admettre. Ainsi nous n'eûmes point l'ordre. Si eus bien moi celui de l'accolade le samedi 28me de décembre, et finis mon année avec cette bonne bouche.

1613.

Janvier.— Celle de 1613 commença par la mort du baron de Luz, tué le 5me de janvier à midi, en la rue Saint-Honoré, par Mr le chevalier de Guise ; dont la reine fut extraordinairement courroucée. J'allai en même temps au Louvre où je la trouvai pleurant, ayant envoyé quérir les princes et les ministres, pour tenir conseil sur cette affaire qu'elle avait infiniment à cœur. Elle me dit lors : « Vous voyez, Bassompierre, en quelle façon on s'adresse à moi, et le brave procédé de tuer un vieil homme, sans défense, ni sans dire gare. Mais ce sont des tours de la maison : c'est une copie de Saint-Paul. » Je lui dis que je serais fort trompé si Mr le chevalier de Guise faisait une lâche action, et que peut-être que, quand la reine aurait su l'entière vérité, l'affaire ne se serait pas passée si crûment ; que néanmoins je n'en savais autre chose que ce qui s'en venait de dire ; que j'étais très marri que Mr le chevalier eut offensé Sa Majesté, et encore davantage qu'avec l'offense le baron de Luz y fut péri, qui était mon ami et un très habile homme, qui servait Sa Majesté avec satisfaction du service qu'il rendait.

Alors le conseil fut assemblé dans l'entresol, où j'aidai à descendre la reine, me rencontrant près d'elle. On murmura fort de cette action, et chacun fut scandalisé de ce que l'on vint dire qu'il y avait grand nombre de noblesse assemblée à l'hôtel de Guise, et que Mr de Guise devait venir trouver la reine bien accompagné. Sur cela on conseilla à la reine d'envoyer Mr de Chasteauvieux trouver mon dit sieur de Guise, lui défendre de venir trouver la reine jusques à ce qu'elle lui mandât, et commander, de la part de Sa Majesté, à toute la noblesse qui était allée chez lui, de se retirer. Mr

Dolet qui était présent, dit lors : « Madame, demandez aussi avis en cas que, contre votre commandement, Mr de Guise vienne vous trouver, ce que vous aurez à faire. » Alors Mr de Bouillon dit qu'il n'aurait garde de le faire ; mais en cas qu'il le fît, qu'il le faudrait arrêter. Mr de Chasteauvieux fit ce qui lui était ordonné, et dit au retour que quelques-uns avaient un peu fait les difficiles de se retirer, et que Mr de Guise leur avait fait instance de sortir, puisque la reine le commandait : et comme on lui demanda qui étaient ces difficiles, il en nomma trois ou quatre, et entre autres Mr de la Rochefoucaut ; alors on anima la reine contre lui qui, moins que les autres (étant maître de la garde robe du roi), devait avoir fait refus d'obéir, et sur cela il fut résolu de le chasser de la cour. Il fut aussi résolu que le parlement serait saisi de cette affaire, et que l'on en informerait.

La reine fut aucunement rapaisée par la prompte obéissance de Mr de Guise, et de ce que le chevalier étant venu, après avoir tué le baron de Luz, à l'hôtel de Guise, Mr de Guise l'en avait fait sortir, et tenir la campagne. Cela me fit enhardir de dire à la reine que Mr de Guise m'avait fait prier de savoir d'elle quand et en quelle façon il pourrait venir trouver Sa Majesté, laquelle me dit : « Qu'il y vienne à l'entrée de la nuit, et sans se faire accompagner. » Je pris de là occasion de l'aller trouver, tant pour lui dire que pour l'amener ; et il parla à la reine avec tant de soumissions et de respects qu'il la remit un peu : mais madame de Guise sa mère, venant voir la reine après qu'elle fut retirée, lui parla si haut qu'elle la fâcha de nouveau.

Nous allâmes faire nos Rois chez Mr de Béthune, et il n'y eut, à cause de cet accident, aucune réjouissance au Louvre, bien que la reine s'y fût préparée.

Le lendemain, Mr de la Rochefoucaut eut commandement de s'en aller, ce qui affligea fort Mr de Guise, et en parla à la reine, qui lui refusa. Il en parla ensuite au marquis d'Ancre, qui lui dit qu'il n'oserait en ouvrir la bouche, et que Mr le Prince serait plus propre de faire cette affaire qu'aucun autre. Cela mit en l'esprit de Mr de Guise de se mettre bien avec Mr le Prince et ces autres messieurs qui étaient en crédit : à quoi il n'eut guère de peine de parvenir ; car dès que l'on pressentit qu'il était animé contre la reine, ces messieurs le firent rechercher. Pendant cette pratique, Mr le marquis d'Ancre, qui la fomentait, fut encore prié par lui d'intercéder pour le rappel du comte de la Rochefoucaut ; mais il lui dit que j'en parlasse de sa part à la reine, et qu'il appuierait mon discours : ce que je fis par plusieurs fois, tant devant le dit marquis qu'en son absence.

Cependant l'accommodement de Mr de Guise avec Mr le Prince s'achevait, et Mr de Guise me pria de ne parler plus à la reine de la Rochefoucaut, parce que Mr le Prince lui avait promis de le faire rappeler, avec lequel Mr de Guise me dit qu'il se mettrait à l'avenir si bien que, quand la reine serait fâchée contre lui, ce ne seraient plus les verges avec lesquelles elle le fouetterait.

Or, Mr le Prince et ces messieurs (tenant Mr de Guise en leur dévotion, et Mr d'Epernon traitant aussi avec eux pour s'y réunir, les ministres ayant été décrédités), crurent avoir empiété toute l'autorité, et commencèrent à penser à leur établissement. Ils commencèrent par la demande du Château-Trompette pour Mr le Prince, disant qu'il n'était pas raisonnable que, dans la ville capitale du gouvernement d'un premier prince du sang, il y eût une

citadelle qui ne dépendît de lui. On fit premièrement courir le bruit par la cour, que la reine lui avait donné cette capitainerie, pour voir comme cela serait pris, et pour disposer la chose, comme de tous ces derniers temps on en a ainsi usé, de faire prévenir par des bruits les choses que l'on a envie de faire. La reine fut avertie de ce bruit, et même on lui dit que l'on lui voulait demander cette place ; mais elle crut que ceux qui lui disaient, le faisaient à dessein d'aliéner l'affection qu'elle portait à ces cinq personnages ligués et étroitement unis ensemble, de son consentement, pour son service.

Enfin un matin, 11me de janvier, Mr de Bouillon ayant feint que la goutte l'avait pris à un pied la nuit précédente, pour faire rompre cette glace à quelque autre qu'à lui, Mr de Nevers, accompagné de Mr du Maine et du marquis d'Ancre, lui dit que Mr le Prince, qui s'était lié si étroitement à son service qu'il en avait abandonné toutes sortes d'intérêts, méritait bien que la reine en eût une particulière reconnaissance, et qu'il apparût par ses bienfaits combien ses services lui étaient agréables ; que pour ce sujet, il les avait priés de lui venir demander la capitainerie du Château-Trompette, avec une ferme assurance de n'en être point refusé par Sa Majesté, à laquelle lui, parlant, et ses deux adjoints, conseillaient d'accorder de bonne grâce et franchement une chose si légitime et de si petite conséquence ; que le délai de son consentement équipollerait [équivaudrait], voire serait pire qu'un refus, et qui toucherait vivement Mr le Prince.

La reine, surprise de cette harangue, rougit d'abord, puis ne leur répondit autre chose, sinon qu'elle y aviserait : et comme ils lui repartirent qu'ils lui suppliaient très humblement, par une réponse absolue, de tirer Mr le Prince de l'impatience où il était en cette attente, elle leur redit encore qu'elle y aviserait, et se leva du siège où elle était dans le cabinet du conseil, et s'en vint au sien, pleine de colère et de dépit ; et après avoir un peu rêvé, se tournant devers ces messieurs, qui l'avaient suivie, leur dit : « Je sais une affaire d'amour de Bassompierre, qu'il ne pense pas que je sache, et qui le mettrait bien en peine s'il le savait. » Mr de Nevers lui dit : « Madame, il lui faut dire. » Puis me faisant signe, il me dit : « La reine a à vous dire quelque chose ; » et la reine ayant dit : « Non, non, je ne lui dirai pas, » cela me mit en peine, et me fit instament supplier la reine de me le vouloir dire. Alors elle s'en alla à la seconde fenêtre de son cabinet, et me dit :« Ce n'est pas pour cela que je vous veux parler, mais pour vous demander si Mr de Guise ne vous parle plus du retour du comte de la Rochefoucaut. » Je lui dis : « Madame, il y a trois jours qu'il ne m'en a parlé ; et lors il me pria de n'en faire plus d'instance à Votre Majesté, me disant qu'il ferait cette affaire-là par le moyen de Mr le Prince, avec lequel il se mettrait désormais si bien, que ce ne seraient plus les verges avec lesquelles vous le fouetteriez quand vous seriez fâchée à lui ; et qu'il pensait qu'il ne pouvait faillir de suivre le parti de Mr le Prince, puisque Mr le marquis d'Ancre, votre créature, le suivait. »

Lors la reine ne se put tenir de jeter quatre ou cinq larmes, se tournant devers la fenêtre, pour n'être aperçue pleurer ; et, ce que je n'avais jamais vu, elles ne coulèrent point, comme quand on a accoutumé de pleurer, mais se dardèrent hors des yeux sans descendre sur les joues. Elle me dit ensuite : « Ah ! Bassompierre, ces méchants m'ont fait quitter ces princes et les mépriser, m'ont fait aussi abandonner et négliger les ministres, et puis, me voyant dénuée d'assistance, veulent empiéter mon autorité, et me ruiner :

voilà qu'ils me viennent insolemment de demander le Château-Trompette pour Mr le Prince, et ne sont pas pour en demeurer là ; mais si je puis, je les en empêcherai bien. » Je lui dis lors : « Madame, ne vous affligez pas : quand vous voudrez, je m'assure que vous raurez ces princes et ministres à votre dévotion ; pour le moins faut-il tenter les moyens de le faire. » Elle me dit : « Je ne vous puis pas parler davantage ; mais trouvez-vous à la fin de mon dîner, et cependant je penserai à quelque chose. »

Cela dit, elle retourna avec une telle gaieté, et riant, devers la compagnie, que l'on n'eût su juger qu'elle eut aucune tristesse, ni qu'elle eut pleuré, et les entretint jusques à ce qu'ils s'en allèrent, lorsqu'elle se mit à table.

Je fis semblant de m'en aller aussi avec eux, et ayant trouvé Mr de Guise au bas du degré dans la cour, qui ne voulait pas monter chez la reine, puisqu'il était venu si tard, je lui dis : « Eh ! bien, Monsieur, faites vous enfin revenir le pauvre la Rochefoucaut ? Car il mourra, s'il faut qu'il passe le temps de la foire de Saint-Germain à Onsain. »

Cela lui donna occasion de se promener dans la cour avec moi, et de me dire : « Oui, par Dieu, il reviendra, et si, je n'en aurai point d'obligation à la reine, qui m'eût pu plus obliger en cette affaire qu'en nulle autre qu'elle eût su jamais faire pour moi. Mais j'ai trouvé une dureté de cœur en elle qui a gelé le mien, lequel a toujours été passionné pour son service. Elle m'eût plus fait faire d'une parole que le reste du monde ne saura jamais avec toutes sortes de bienfaits ; mais elle m'a trop négligé : j'ai changé de maître, qui ne m'agrée pas tant qu'elle, mais que je n'abandonnerai pas, puisqu'elle m'y a donné, et forcé de le prendre, qui est Mr le Prince et sa cabale, où je me suis soumis ; ce que je m'assure que vous approuverez, puisque vous en êtes aussi. »

Je pris occasion de lui répondre : « Monsieur, je vous avoue que je suis serviteur de tous les particuliers de la cabale que vous dites, mais que je ne suis point de la cabale en gros, ni n'en serai jamais, que de celle du roi et de la reine régente. Je serai toujours paroissien de celui qui sera curé, et vous me pardonnerez si je vous dis que vous n'êtes pas bien conseillé. Vous étiez vous-même votre cabale, coq de paroisse, et indépendant que du roi, avec lequel vous aviez toujours le dessus des autres : et maintenant vous prenez maître ; vous vous soumettez et vous donnez à des personnes desquelles, quand vous y serez tout à fait embarqué, vous recevrez des indignités qu'il vous faudra souffrir, au lieu que vous n'avez pu endurer quelques petites froideurs et refus bien fondés de la reine. Vous voulez qu'en même temps que vous lui venez de tuer, quasi sur sa robe, le baron de Luz, elle aille faire, à votre requête, revenir un domestique du roi, qu'elle n'a fait qu'éloigner, le pouvant emprisonner avec quelque apparence de raison, pour avoir refusé de se retirer de chez vous sur un commandement qui lui en était fait de sa part, et avoir parlé trop hautement à celui qu'elle avait envoyé. Faites-vous justice à vous même, et vous trouverez que vous lui devrez de reste. »

Il me quitta pour aller trouver madame sa sœur, et dîner avec elle, et me dit : « Je m'assure qu'un jour elle confessera elle-même, quand ces gens ici la tyranniseront, qu'elle a eu tort de me perdre, et qu'elle me recherchera un jour ; et moi lors je me tiendrai sur mes pieds de derrière, et me ferai acheter chèrement. »

Je m'amusai encore expressément à parler à deux ou trois personnes, et quand je pensai que la reine pouvait avoir achevé de dîner, je feignis que quelqu'un me priait de lui aller sur l'heure demander quelque chose, et remontai chez elle. Elle était encore assise devant la table où elle avait dîné, et dès que j'entrai, elle s'en leva, et sans regarder derrière elle, elle s'en alla en son cabinet. J'allai après, feignant être pressé de lui dire un mot.

Elle me dit en entrant : « Je n'ai mangé que du poison en mon dîner, tant j'ai l'estomac gâté et perverti ; si ceci me dure longtemps, je crois que je perdrai l'esprit : Bassompierre, en un mot, il faut que tu tâches de me ramener Mr de Guise ; offre-lui cent mille écus comptant que je lui ferai donner. » « Madame, lui répondis-je, je vous y veux fidèlement et utilement servir. » « Offrez-lui encore, me dit elle, la lieutenance générale de Provence pour son frère le chevalier ; offrez à sa sœur la réserve de l'abbaye de Saint-Germain, et lui assurez du retour de la Rochefoucaut. Enfin, pourvu que je le retire de cette cabale, et qu'il me soit assuré, je te donne la carte blanche. » Je lui dis qu'elle me garnissait si bien en partant, que je m'assurais que je ne retournerais point vers elle sans avoir fait emplette.

Je lui parlai ensuite de rappeler Mr d'Epernon. Elle me dit : « Je le souhaiterais avec passion ; mais c'est un homme que j'ai offensé, et il ne pardonne jamais. » Je lui repartis : « Oui bien quelquefois, Madame, à ses ennemis, mais non pas à ses maîtres. » Elle me dit lors : « Si Mr d'Epernon se veut souvenir de ce que j'ai fait pour lui et pour ses enfants, il connaîtra que je lui ai été bonne maîtresse. Si vous y pouviez voir quelque jour, vous me feriez un signalé service de le tenter. Faites la guerre à l'œil : je ne me confie de tout ceci qu'à vous. »

Je lui dis lors : « Madame, rappelez les anciens ministres ; ils ne vous seront pas inutiles en cette occasion. » Elle me dit : « J'y ai pensé ; mais qui emploierai-je pour cet effet ? » « Moi, Madame, lui dis-je, pour Mr de Villeroy et le président Jeannin, et le commandeur de Sillery vers monsieur le chancelier son frère : et s'ils se veulent réunir ensemble, vous parlerez à un des trois pour tous, afin de ne rien alarmer jusques à ce que vous veuillez découvrir au monde vos intentions ouvertement. » Elle me dit : « Vous avez raison : je m'en vas envoyer quérir le chevalier ; voyez les autres, et jugez ce que je m'en dois promettre. Pour moi j'ai bon courage, et suis capable de courir toute sorte de hasard pour conserver mon autorité contre ceux qui m'en veulent dépouiller. »

Sur cela je partis, et je passai chez madame de Guise la mère, qui était passionnée pour la reine. Elle me dit : « Mon Dieu, Monsieur, que je trouve mon fils cabré contre la reine ! Est-ce vous qui l'y portez ou son caprice ? Car je vous ai vu longtemps parler avec lui là-bas en la cour. » Je lui répondis que non, mais que la reine avait tort d'être si retenue pour si peu de chose que du retour de la Rochefoucaut, et de ne vouloir faire superséder les procedures que l'on faisait contre Mr le chevalier de Guise, et qu'il faudrait qu'elle cédât un peu de sa naturelle fierté ; que pour moi je n'improuvais pas que Mr de Guise eût un peu de ressentiment. Sur cela je la quittai ; et elle, voyant ensuite la reine, lui dit que j'animais son fils contre elle, et lui fit savoir tout ce que je lui avais dit ; dont la reine fut bien aise, et que je n'eusse rien découvert à madame de Guise de notre dessein.

Je m'en vins à la chambre de madame la princesse de Conty, où je trouvai Mr de Pralain qui parlait à Mr de Guise. Cela me donna le moyen de

parler à elle, et de lui découvrir ce qui se passait, et des moyens qu'il y avait de remettre leur maison et de le bien remettre avec la reine, pourvu que l'on embrassât chaudement l'occasion qui se presentait en nos mains, et que nous ne la laissions échapper. Elle était la plus habile, la plus adroite, secrète, et capable princesse que j'aie jamais connue, et qui savait aussi bien sa cour. Je lui jetai à ses pieds l'abbaye de Saint-Germain et le retour de la Rochefoucaut seulement : bien lui dis-je que quand il y faudrait ajouter une bonne somme d'argent, que je lui en répondais ; mais je ne parlai point de la lieutenance générale de Provence. Elle fut ravie de voir qu'elle pouvait parler les mains garnies. Je lui priai d'envoyer quérir madame sa belle-sœur, et de mettre promptement les fers au feu, parce que cette affaire devait être faite ou faillie dans vingt et quatre heures ; ce qu'elle fit, et, peu après, monsieur son frère étant parti, Mr de Pralain se mit en tiers avec nous, qui fit aussi de son côté ce qu'il put.

J'allai de là chez Zamet, avec lequel ayant communiqué des moyens que nous pourrions tenir pour gagner Mr d'Epernon, Peronne, de bonne fortune, arriva chez lui, qui était affectionné au service de la reine, et portait impatiemment que Mr d'Epernon, son maître, s'en fût retiré, et qu'il eût eu sujet de le faire. Il fut fort réjoui de voir une conjoncture propre à le remettre bien avec elle, me pria de voir sur ce sujet Mr le président de Villiers Séguier, et qu'il s'y en irait devant m'y attendre, cependant que je passerais chez Mlle du Tillet. Le président Séguier s'y porta entièrement, et de ce pas alla trouver Mr d'Epernon avec Mr de Peronne. J'allai aussi trouver la reine Marguerite, qui aimait Mr d'Epernon, et la priai d'aider à cette affaire.

Je revins le soir au Louvre, et en y entrant, je trouvai à la porte un nommé Vernegues, qui me pria, de la part de Mr d'Epernon, d'aller chez lui, afin de savoir de ma bouche les choses que les autres lui avaient dites, tant de la demande du Château-Trompette comme de la disposition de la reine de les rappeler près d'elle ; et lors, lui en ayant encore dit davantage que les autres, et animé à se jeter franchement à son service ; oubliant toutes les frasques passées, il me dit une chose que j'ai depuis retenue : qu'aux grandes affaires, et de conséquences comme celle-là, il ne fallait point s'amuser à chicaner, mais se porter franchement et noblement à ce que l'on se voulait résoudre ; et que je pouvais assurer la reine de son très humble et fidèle service sans intérêt, parti, ni capitulation, et que quand elle lui voudrait donner une heure pour le voir, qu'il lui en donnerait de plus particulières assurances. En même temps il reçut une lettre de la reine Marguerite, qui l'exhortait à ce dont il se venait de résoudre. Nous convînmes aussi que je ne l'accompagnerais point à aller trouver la reine, et que je ne le viendrais plus voir, de peur de découvrir l'affaire, et tombâmes d'accord que Mr Zamet ferait les allées et venues.

Je m'en revins au Louvre avec cet heureux commencement, et entrai dans le petit cabinet, disant à Selvage qu'elle fît savoir à la reine que j'y étais. Elle ne tarda guère à venir, et fut ravie d'entendre que je lui apportais déjà assurance de Mr d'Epernon et bonnes espérances de Mr de Guise. Elle me demanda lors ce que j'avais fait avec Mrs de Villeroy et président Jeannin ; je lui dis qu'il me semblait n'avoir pas mal travaillé en cette journée que j'avais passée sans manger : elle me pria d'y aller promptement, ce que je lui dis que je ferais après que j'aurais vu madame de Guise (qui,

en sortant d'auprès d'elle, m'était allée attendre chez madame la princesse de Conty), et lui dis que je m'étonnais fort de ce qu'elle ne lui avait point parlé en deux heures qu'elle avait été près d'elle : elle me dit qu'à cause de madame de la Trimouille qui ne l'avait point abandonnée, elle ne l'avait su faire ; et que je lui disse de sa part ; aussi que pour n'alarmer personne, elle n'eût peut-être pas entrepris de lui parler, quand même elle en eût eu la commodité.

Je montai aussitôt à la chambre de madame la princesse de Conty, où je trouvai madame la duchesse de Guise et elle, qui s'entretenaient. Je me mis en tiers, et disposai ma dite dame de Guise à porter son mari au service particulier de la reine, et que le lendemain au matin Zamet viendrait lui parler, comme tous deux seraient dans le lit, et qu'elle ferait en sorte qu'il le trouverait porté conformément à notre désir.

Je ne voulais point qu'il parut que je m'entremêlasse de cette affaire ; c'est pourquoi je jetai Zamet partout, auquel je mandai que je le priais qu'il se trouvât le lendemain à sept heures chez Beauvilliers, à la rue de Paradis : et, m'ayant été donné par madame la princesse de Conty des confitures pour souper, je m'en allai de ce même pas chez Mr le président Jeannin, et lui ayant fait les premières ouvertures de l'occasion qui s'offrait de se rétablir puissament, et que j'avais charge de leur parler à tous, il mordit à la grappe, et reçut cette affaire en rendant grâces à Dieu, et la crut aussitôt, parce, me dit-il, que Mr de Bouillon avait mandé le matin même à Mr de Villeroy que la reine allait donner le Château-Trompette à Mr le Prince, et qu'il lui conseillait d'animer Sa Majesté à le faire de bonne grâce, afin que Mr le Prince lui en sût gré à lui.

Il me dit qu'il voyait une difficulté entre eux, qui était la mauvaise intelligence de monsieur le chancelier et de Mr de Villeroy depuis quelques jours en çà. Je lui dis que cette affaire lui appartenait, et que, comme leur ami commun, il lui serait aisé de raccommoder deux hommes, en un temps où le bien de leur fortune dépendait de leur union. Nous résolûmes enfin tous deux d'aller trouver à l'heure même Mr de Villeroy, bien qu'il fut plus de neuf heures du soir ; qui nous dit d'abord qu'il y avait longtemps qu'il m'attendait, et que monsieur le chancelier lui avait envoyé le chevalier son frère qui lui avait dit que je le devais voir, comme aussi les bonnes nouvelles que la reine lui avait mandées. Il me dit aussi qu'il serait à propos que je renvoyasse mon carrosse et mes gens, ce que j'avais déjà fait. Il était plus de minuit quand nous nous séparâmes. Il laissa la carte blanche à Mr le président Jeannin pour l'accommoder avec monsieur le chancelier, qui en avait déjà fait les avances par l'envoi de son frère vers lui.

Ils me prièrent d'assurer la reine que, comme ils n'avaient jamais respiré que son service, ils continueraient jusques à leur dernier soupir à la servir ; que, quand la reine les avait éloignés, ils s'étaient contenus, sans s'appuyer ni approcher de personne, attendant que leur service fût agréable ou utile à Sa Majesté, à laquelle ils le vouaient de nouveau avec un vrai zèle et sincère affection ; qu'ils se verraient demain tous trois ensemble chez monsieur le chancelier, et puis ensuite, pour ne point éclater le dessein de la reine, un d'eux se trouverait, comme par hasard, en quelque lieu auquel la reine pût parler et résoudre avec lui ce qu'il lui plairait d'ordonner aux deux autres ; qu'il leur semblait que Mr le président Jeannin serait le plus propre pour l'aller trouver, comme le moins suspect ; qu'il leur semblait aussi que

le lieu de Luxembourg n'était pas mal à propos, auquel la reine va ordinairement pour voir commencer son bâtiment et planter ses arbres ; que s'il plait à Sa Majesté que ce soit en quelque autre lieu, elle leur fera savoir par le chevalier de Sillery, ou bien que je leur manderai.

Ainsi, je sortis par la porte de l'écurie de l'hôtel de Villeroy, et m'en vins manger et coucher à mon logis. J'écrivis amplement à la reine tout ce qui s'était passé en notre conférence pour l'ôter de peine, et envoyai quérir le lendemain matin Sauveterre, à qui je mis ma lettre en main pour la donner à la reine pendant qu'elle s'habillerait.

Je m'en allai cependant de bon matin chez Beauvilliers, où je trouvai Mr Zamet déjà arrivé, lequel je priai d'aller au lever de Mr de Guise et lui parler, lui offrant jusques à cent mille écus, avec le retour de la Rochefoucaut, l'étouffement de l'affaire de son frère le chevalier, et les bonnes grâces de la reine à l'avenir. Il trouva Mr de Guise, selon sa coutume, extravagant d'abord, puis concluant à tout ce qu'il voulut, y ayant été préparé par sa femme le soir et la nuit précédente.

Lors, ils m'envoyèrent quérir, et je lui donnai parole de la part de la reine (qui me l'avait commandé), d'effectuer tout ce que Mr Zamet lui avait promis. Il demanda que son rabiennement [raccommodement] avec elle ne parût pas tout à fait d'abord, afin qu'il ait loisir de rompre honnêtement avec Mr le Prince, où il était aucunement engagé. Il voulut que personne fût auprès de la reine quand il lui parlerait, tant pour ne faire soupçonner, que pour lui parler encore plus franchement et avec de plus efficaces paroles : ce qu'il fit le même jour, 12me de janvier, sur les six heures du soir.

Je revins à mon logis, où j'écrivis une autre lettre à la reine, par laquelle je lui fis savoir ce que j'avais fait avec Mr de Guise, et l'envoyai à Sauveterre ; puis allai trouver Mr d'Epernon, où je trouvai déjà Mr Zamet arrivé. Il me dit beaucoup de choses qu'il avait à dire contre la reine, et conclut qu'elle était notre maîtresse, notre reine, régente du royaume, femme et mère de nos deux maîtres, et que nous devions tout souffrir d'elle sans nous refroidir de la servir en toutes occasions, et principalement en celle-ci, où elle avait besoin de ses serviteurs ; que, pour lui, il tenait à affront que l'on lui offrît rien, et croirait être ingrat et indigne du nom qu'il portait et des charges et honneurs qu'il possédait, s'il demandait quelque chose, ou capitulait [négociait] avec son maître, auquel pour le servir il était déjà payé et récompensé ; suppliait seulement la reine qu'à l'avenir elle témoignât plus de fermeté en sa conduite, et qu'elle considérât davantage ceux qui lui étaient fidèles serviteurs, et les conservât mieux que par le passé ; qu'il la viendrait trouver lorsqu'elle lui commanderait.

Je m'en vins donc au Louvre, où la reine était entourée de tous ces princes. Elle s'en vint après le conseil en son cabinet, et prit prétexte de me demander si je lui voulais vendre un grand diamant que j'avais au doigt, que l'empereur Charles-Quint avait autrefois donné à mon grand-père, et je me le tirai du doigt, et lui présentai : elle s'approcha de la fenêtre pour le regarder ; je lui dis lors : « L'affaire est faite avec Mr d'Epernon, mieux et plus noblement que Votre Majesté ne se fût pu imaginer : il vous demande à quelle heure il vous plait qu'il vous vienne trouver à cet effet. » Elle, regardant toujours le diamant, me dit : « Je m'en vas aussitôt après dîner à Luxembourg, parler au président Jeannin ; et au retour je l'attendrai. » J'eus loisir de lui dire : « Si, au retour de Luxembourg, Votre Majesté voulait aller

passer chez la reine Marguerite, qui a une ardente passion pour Votre Majesté, et se tue de bien faire ? » Elle me répondit : « Oui, j'irai ; et sur le soir, que Mr d'Epernon vienne. » Je le dis à Zamet qui était là, et que si Mr d'Epernon arrivait premier que la reine, qu'ils se missent tous deux dans le petit cabinet, où il n'entrerait qu'eux d'eux : ce que je dis aussi à Selvage de la part de la reine, afin qu'elle les y mît. La reine avait dit au chevalier de Sillery qu'il fît venir Mr le président Jeannin à Luxembourg, et qu'en sortant de table elle eût son carrosse.

Je m'en vins dîner, et aussitôt allai passer chez la reine Marguerite, à qui je fis dire que la reine la viendrait voir au retour de Luxembourg ; et, continuant mon chemin par la rue de Seine, je vis le carrosse de Mr le marquis d'Ancre chez Mr de Bouillon. J'y descendis, et entretins Sardini, tandis que Mr le marquis d'Ancre parlait à Mr de Bouillon, qui avait lors les gouttes. Quelque temps après, on vint dire au marquis d'Ancre que la reine était à Luxembourg : il prit congé de Mr de Bouillon ; et lui, Sardini, et moi, montâmes en son carrosse. Il fut fort étonné, en arrivant au premier jardin de Luxembourg, qu'il vit la reine en une allée seule, se promenant avec le président Jeannin ; mais il le fut bien davantage quand il voulut y aller faire le tiers, que Chastaigneraye lui dit que personne ne pouvait passer, et qu'il en avait commandement très exprès de la reine : il prit une autre allée avec Sardini et moi, fort embarrassé de ce long entretien ; lequel fini, la reine s'en vint chez la reine Marguerite, et de là au Louvre, où elle trouva Mr d'Epernon et Zamet dans son petit cabinet, et Mr de Guise dans le grand.

Elle parla premièrement à Mr de Guise, qui lui fit toutes les protestations d'une entière fidélité ; renonçant à tout ce qu'il se pourrait être obligé précédemment, forcé par le mauvais traitement, le mépris de Sa Majesté, et la croyance que l'on ne pouvait avoir accès vers elle que par le moyen de Mr le Prince et ses consorts. Il lui supplia que, pour les raisons préalléguées, elle ne lui témoignât pas, par sa bonne chère, qu'il se fût entièrement réuni avec elle, et qu'elle lui fit dire par madame sa sœur, ou par moi, ou qui il lui plairait, ce qui serait de ses volontés.

Cela fini, la reine fit semblant de s'en aller rafraîchir en son petit cabinet, et alla parler à Mr d'Epernon, lequel, sans s'amuser aux plaintes ni aux reproches, à quoi elle s'attendait, lui fit tant de soumissions et tant de protestations de son fidèle service, que la reine en fut toute confuse, et si satisfaite qu'elle revint peu de temps après avec un visage joyeux et content. J'étais auprès de la porte de son petit cabinet, parlant à madame la princesse de Conty, quand elle sortit. Elle nous dit : « Voici peut-être la plus grande et la plus pénible journée que j'aie eue de ma vie, et *my pare* que c'est une comédie où il y a eu *molto intrigue*, et à la fin c'est toute paix et toute réjouissance. » Madame la princesse de Conty lui dit : « Dieu soit loué, Madame, que tout réussisse à votre contentement, et que vous soyez satisfaite de mon frère, et de mes amis, comme Mr d'Epernon. » Elle lui dit : « Pourquoi ne nommez-vous aussi Bassompierre, qui y a tant travaillé, et si bien qu'il ne sera jamais que je ne le reconnaisse, et fasse pour lui ? Et vous serez témoin que je lui promets un état de premier gentilhomme de la chambre du roi, quand je le devrais acheter de mes propres deniers. » Je lui rendis très humbles grâces, et lui dis que je m'estimais bien heureux si je lui avais rendu quelque service agréable, et que je la suppliais très humblement de vouloir me dégager de la parole que j'avais donnée de sa part à madame

la princesse de Conty du don de la réserve de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, puisqu'elle avait contribué tout soin et industrie imaginable, non seulement envers monsieur son frère, mais aussi vers Mr d'Epernon, pour les animer à ce à quoi certes d'eux-mêmes elle les avait trouvés portés, qui était de bien et dignement servir Votre Majesté contre tout le monde. Elle lui confirma de bonne grâce, et madame la princesse lui fit lors un double remerciement, tant de celle qu'elle venait de recevoir d'elle, que de ce qu'elle avait voulu assoupir l'affaire de monsieur le chevalier.

Après, madame la princesse s'étant retirée, je lui dis que j'avais assuré Mr de Guise du retour de la Rochefoucaut, et de cent mille écus, mais que je ne lui avais point parlé de la lieutenance générale de Provence pour monsieur le chevalier son frère, ayant tâché de faire comme ces valets bons ménagers, qui rapportent au fond du sac une partie de l'argent que leur maître leur avait donné pour dépendre, et que, si elle voulait lui faire cette gratification, elle serait bien plus grande maintenant qu'elle n'eût été si je l'eusse faite auparavant, ou bien elle pourrait réserver à lui faire cette grâce à une autre occasion. La reine, qui était la plus généreuse et libérale princesse que notre siècle ait portée, me dit que je lui allasse dire de sa part qu'elle lui accordait cette grâce, mais qu'il la tînt cachée, et que même il ne l'en remerciât que par la bouche de madame la princesse sa sœur, et encore que ce fût lorsqu'elle serait seule avec elle. Elle me dit ensuite que les ministres étaient très bien avec elle, et que le lendemain dimanche, 13me de janvier, au matin, ils viendraient la trouver à neuf heures, tous trois.

En cet instant Mr d'Epernon, et Zamet et Peronne, entrèrent dans le cabinet de la reine, qui avaient demeuré quelque temps dans le petit, après que la reine en fut sortie, pour ne point montrer qu'ils lui eussent parlé. La reine, d'abord, lui fit fort bonne chère, et lui dit que c'était merveille de le voir là le soir après sa grande maladie, et qu'il fallait qu'il se conservât mieux. Il lui dit que, Dieu merci, à ses jambes près, il ne s'en sentait plus. La reine lui fit donner un siège près d'elle, et le convia à la comédie. Mr le duc du Maine et le marquis d'Ancre entrèrent chez la reine en ce même temps, qui, voyant Mr d'Epernon près d'elle, et assis, n'en furent pas moins étonnés que de la mauvaise chère qu'elle leur fit. Ils s'approchèrent de la table où j'étais et me dirent : « Qu'est ceci ? Y a-il longtemps que Mr d'Epernon est là ? » Je leur dis que oui, et qu'elle lui avait fait fort bon accueil, et qu'il me semblait que c'étaient des fruits de la conférence que nous avions vue à Luxembourg entre elle et le président Jeannin. Ils me demandèrent si Mr de Guise avait été ici : je leur dis que oui, mais qu'il n'y avait fait qu'entrer et sortir ; que je ne savais s'il avait parlé à la reine, au moins ne m'en étais-je point aperçu, si avait bien madame la princesse de Conty, et en ma présence, à qui la reine avait fait force caresses. Alors la reine dit à Sauveterre : « Que l'on porte un siège à la comédie pour Mr d'Epernon, car je veux qu'il la vienne ouïr, et pour Zamet aussi. » Alors le marquis d'Ancre me dit en ces termes : « *Par Dio, Mousu, je me ride moi delle chose deste monde* : la reine a soin d'un siège pour Zamet, et n'en a point pour Mr du Maine ; fiez-vous à l'*amore dei principi* ! »

J'ai voulu dire au long tout ce qui se passa en cette journée et en la précédente, parce que je servis extrêmement et judicieusement en toutes deux, et y eus la part que vous voyez.

Je menai madame la princesse de Conty à la comédie, et lui dis, en allant, comme la reine donnait la lieutenance générale de Provence à son frère le chevalier, dont elle fut ravie, et me pria de l'aller dire à monsieur son frère ; mais je ne me voulus trop hâter, de peur qu'il n'en fît bruit, et il était important de ne rien faire éclater encore, ce qu'elle approuva ; mais elle ne se sut empêcher qu'au sortir de la comédie elle ne l'écrivit à madame la duchesse de Guise sa belle-sœur.

Le lendemain, dimanche matin, les trois ministres vinrent de bonne heure chez la reine, qui ne faisait que sortir du lit : elle les fit entrer, et sortir ses femmes, sur lesquelles elle ferma la porte de son cabinet, où elle avait couché, et demeura avec eux près de trois heures. Mr le Prince y arriva sur les dix heures, et ayant battu à la porte, on ne lui ouvrit point, encore qu'il y eût attendu longtemps : on lui dit que la reine était avec ces messieurs. Comme il s'en allait, je le rencontrai, qui me dit : « Savez-vous bien que les trois barbons sont enfermés avec la reine, il y a plus d'une heure, et que l'on ne m'y a point voulu laisser entrer ? » J'en fis l'étonné, et lui dis : « Monsieur, dès hier nous vîmes les avant-coureurs de cette affaire : la reine parla plus de deux heures au président Jeannin dans le jardin de Luxembourg, et ensuite Mr d'Epernon la vint trouver, à qui elle fit aussi bonne chère comme elle la fit mauvaise à Mrs du Maine et marquis d'Ancre. » « Par Dieu, ce me dit-il, ces coquins-là nous ont tout gâté. » « Mais gardez, Monsieur, lui répondis-je, que ce ne soit vous-même qui en soyez cause, qui ne pouvez attendre d'être affermi en votre autorité et ancré bien avant en son affection, que vous la venez presser de vous donner le Château-Trompette, qui ne doit être qu'un échantillon des autres prétentions que vous et vos amis et serviteurs montrent déjà d'avoir : on m'a dit que cela l'a cabrée, et qu'elle en avait de très vifs ressentiments. » Il me répondit que j'avais raison, et que ce n'avait été son avis ; mais que Mr de Bouillon l'avait forcé de ce faire, et puis l'avait abandonné au besoin, et n'avait voulu se trouver à la demande que les autres en avaient faite, mais avait feint une goutte. Je lui dis là-dessus, après avoir un peu rêvé : « Monsieur, vous me faites penser à une chose qui peut-être est fausse, mais qui n'est pas aussi sans quelque fondement. La reine disait hier du bien de Mr de Bouillon, et montrait de l'affectionner, en même temps qu'elle montrait du dédain de Mr le duc du Maine et de Mr le marquis d'Ancre : madame la princesse de Conty me dit qu'elle avait voulu persuader à Mr d'Epernon de vivre bien ensemble, et de quitter cette animosité que l'un avait contre l'autre, ce qui avait fait naître quelque ombrage à madame la princesse de Conty que Mr d'Epernon s'était réuni avec vous, et que c'était par le moyen de la reine, vu la bonne chère extraordinaire qu'elle lui faisait. Vous savez, Monsieur, que Mr de Bouillon est intime ami de Mr de Villeroy : vous aurait-il point joué à la fausse compagnie, et s'être tourné du côté de la reine et des ministres à votre préjudice, voyant que la reine avait si mal pris votre demande du Château Trompette ? Vous aurait-il point exprès embarqué à cette demande, pour remettre bien les ministres, et lui avec eux ? Pour moi, je soupçonne tout de son esprit, et néanmoins, peut-être je me trompe ; mais plusieurs divers discours découvrent quelquefois une affaire bien cachée. »

Mr le Prince est de son naturel fort soupçonneux et défiant : il me dit qu'il ne savait que dire de tout ceci, mais qu'il en était bien étonné, et que mon doute n'était pas peut-être hors de raison. Il me dit là-dessus : « Et de

Mr de Guise, qu'est-ce ? Est-il chair ou poisson ? » Je lui répondis que je ne l'avais point vu depuis avant-hier matin, et qu'il m'avait prié de ne plus parler à la reine du retour de la Rochefoucaut, lequel il ne voulait tenir que de lui, à qui il en aurait l'entière obligation. Il me dit : « Voilà qui va bien. » Et puis, après plusieurs autres discours, le marquis d'Ancre arriva, à qui il dit la conférence de la reine et des ministres. Le marquis le supplia de remonter en-haut pour voir la reine ; mais il ne lui sut jamais persuader, et lui pria seulement de lui mander des nouvelles. Nous montâmes, le dit marquis et moi, chez la reine, où il ne sut entrer que lorsque les ministres en sortirent, qu'il était près de midi.

Je m'en revins dîner chez moi où je trouvai Mr de Guise, à qui je dis le don que la reine lui faisait de la lieutenance générale de Provence pour monsieur son frère, dont il eut une excessive joie, et me promit de n'en point parler qu'il ne fût temps : il en remercia le soir la reine, lorsqu'il aperçut qu'il n'y avait personne qui le put voir faire ce compliment.

Des lors la mauvaise intelligence de la reine avec ces messieurs parut évidemment : tout se fit par les ministres ; Mrs de Guise et d'Epernon furent en faveur, bien que ce premier se tînt toujours en quelque façon accroché avec Mr le Prince ; Mr de Vendôme fit donner des assurances de son service à la reine par sa belle-mère, et le marquis d'Ancre montra ouvertement d'être mal content. Je lui ouïs dire une chose à la reine, que je trouvai étrange, sur ce que ces ministres l'étaient venus trouver : qu'elle avait mal gardé la foi qu'elle avait donnée à Mr le Prince, d'avoir rappelé les ministres sans son su. La reine lui dit que c'étaient eux qui avaient demandé de parler à elle. Il lui repartit : « Ils méritaient d'être tous trois envoyés à la Bastille, d'avoir osé venir par monopole, en corps, trouver Votre Majesté sans avoir été mandés d'elle. »

À peu de jours de là, le jeune baron de Luz fit appeler Mr le chevalier de Guise, qui le tua. Je vis encore une chose bien étrange des changements de la cour, que Mr le chevalier de Guise, qui, pour avoir tué le père, la reine commanda au parlement d'en connaître, d'en informer, et de lui faire et parfaire son procès ; à moins de vingt jours de là, après avoir de surcroît tué encore le fils du dit baron de Luz, la reine l'envoya visiter, et savoir comme il se portait de ses blessures, après qu'il fût de retour de ce dernier combat.

Il faisait lors pour moi fort beau à la cour, et y passais bien mon temps. La reine jouait devant souper dans l'entreciel (qui est un petit cabinet au dessus du sien) ; puis nous allions à la comédie, où une beauté grecque venait à cause de moi ; puis les soirées et les nuits m'étaient belles. Nous fîmes force ballets, et entre autres celui de la Sérénade, auquel la reine nous reçut, en la salle haute, si somptueusement : nous l'allâmes, après, danser à l'hôtel de Condé.

Mr le Prince fit un festin et une course de bagues ensuite, où toute la cour des hommes fut priée, hormis moi, que la reine, en récompense, retint près d'elle à jouer avec peu de dames, laquelle, exprès, ne se voulut point faire voir ce jour-là, pour ne montrer point sa cour déserte, à cause que tout le monde était à l'hôtel de Condé. Il se fit un bal deux jours après à l'hôtel de Longueville, où je fus prié de me trouver, et la reine, par dépit, me dit que, puisqu'elle m'avait diverti lorsque je n'avais point été prié chez Mr le Prince, il était bien raisonnable que je demeurasse près d'elle lorsqu'une fête se faisait contre la porte du Louvre, où tout le monde était prié, hormis

elle et madame la princesse de Conty, de sorte que je demeurai à jouer tout le soir avec elle, dont je fus bien brouillé ailleurs.

Sur ce, le carême arriva, auquel, le premier jeudi au soir, 21me de février, j'eus une bonne fortune.

Mars. — Je m'en allai, à quelques jours de là, voir le marquis d'Ancre, qui fut quelque temps à Amiens, faisant le malcontent. J'en revins au bout de cinq jours, et allâmes incontinent après Pâques (avril) à Monceaux où nous passions bien le temps.

De là, la reine s'en revint à Paris, et puis à Fontainebleau, ayant auparavant fait le mariage de Mr de Montmorency avec la fille aînée de don Virginio Ursino, duc de Bracciano (mai), à laquelle elle donna de son argent cent mille écus en dot. Le lendemain il y eut bal à l'hôtel de Montmorency, où je comparus avec une belle faveur d'une dame.

À Fontainebleau la reine sut que Mr de Vendôme, quelque parole qu'il eût donnée à madame de Mercure, s'était conjoint avec Mr le Prince, et qu'il se faisait plusieurs brigues pour y rembarquer Mr de Guise, lequel avait des irrésolutions qui ne plaisaient pas à Sa Majesté. Elle lui en parla, et lui, lui rejura de nouveau toute sorte de fidélité. Néanmoins Mr de Vendôme et le marquis de Cœuvres étant arrivés à Fontainebleau, celui-là pour prendre congé de la reine en s'en allant en Bretagne y tenir les états, et le marquis sous prétexte de le venir conduire jusques à Fontainebleau, prièrent Zamet de leur donner une chambre en la conciergerie, où Mr de Guise couchait. La reine en prit ombrage, et me commanda de ne bouger d'avec Mr de Guise jusques à ce qu'il fût couché, et d'empêcher que Mr de Vendôme et lui ne se parlassent, ce que je fis ; et la reine envoya encore Sauveterre veiller la nuit sur le degré de Mr de Guise, lequel aperçut Mrs de Vendôme et de Cœuvres monter en robe de chambre dans celle de Mr de Guise, avec lequel ils furent près de deux heures ; et le marquis traita avec lui qu'il viendrait à Paris être arbitre de madame d'Elbeuf, où il se verrait avec Mr le Prince.

Le lendemain matin, Mr de Vendôme partit, et la reine, sur le dîner, envoya commander au marquis de Cœuvres de sortir de la cour, et de n'y retourner jusques à un nouveau commandement. Il s'en revint à Paris, fit le rapport de ce qu'il avait traité, et anima le marquis d'Ancre de s'offenser de ce que l'on l'avait chassé, disant que c'était parce qu'il était son ami, et que les ministres lui avaient fait jouer ce tour en sa considération.

Mr de Bouillon, lors, s'avisa de proposer un accord entre madame d'Elbeuf et madame de la Trimouille sa belle sœur, qui avaient procès ensemble, et de les disposer de choisir chacune deux de leurs principaux parents ou amis, pour voir s'ils pourraient point concerter leur différend. Mr du Maine proposa à madame d'Elbeuf de choisir Mr de Guise et lui, madame de la Trimouille ayant déjà élu Mr le Prince et Mr de Bouillon ; ce qu'elle fit, et écrivit à Mr de Guise pour le prier de venir à Paris à cet effet. Mr de Guise prit congé de la reine, qui se douta à l'heure même de la fourbe : et en même temps madame la princesse de Conty l'en vint aussi avertir, et que c'était pour enfermer Mr de Guise avec ces trois arbitres, pour le porter à quelque chose contre son service. Elle le pria donc de demeurer à Fontainebleau, et dit qu'elle m'enverrait à Paris, qu'elle écrirait à madame d'Elbeuf qu'elle l'avait retenu, et que même elle me ferait en son nom solliciter l'affaire de ma dite dame d'Elbeuf, en cas qu'elle rompît ce

compromis. Il ne voulut pas contester davantage, et demeura ; et moi je me préparai pour partir.

Je vins l'après-dîner trouver la reine pour recevoir ses commandements, laquelle me dit que je retardasse jusques au lendemain matin, qui était le mardi avant la Pentecôte, pour quelque chose qu'elle avait à faire de moi, puis me dit si je n'avais point de vers de Porcheres : je lui dis que non, mais que j'en savais par cœur. Elle se mit à rire, et me dit qu'elle n'en voulait pas en cette sorte, mais d'écrits de sa main. Je me mis aussi à rire de ce désir, et elle me dit : « Je ne vous puis pas maintenant dire pourquoi ; mais ne manquez pas de m'en rapporter, et n'en montrez pas d'affectation ; car je ne veux pas qu'il paraisse que j'en veux. » Puis elle me parla longtemps contre le marquis d'Ancre, me disant qu'il se gouvernait si mal qu'enfin il se ruinerait ; et moi je l'excusai toujours le mieux que je pus. Elle me dit : « Il fait l'entendu, et ne bouge d'avec une cabale qui m'est entièrement contraire et opposée. Dites-lui que je lui mande que, s'il n'est jeudi au soir ici, je l'apprendrai à m'obéir ; et si ce n'était sa femme, je l'aurais déjà mis en un lieu dont il ne sortirait pas quand il voudrait : sa femme en enrage, et lui, fait toujours de pis en pis. Dites lui qu'il ne manque pas à faire ce que je lui commande. » Puis m'ayant encore donné quelque autre commission, selon qu'elle s'avisa, je m'en vins à Paris, où j'arrivai sur les dix heures du matin, le mardi.

Comme je me changeais d'habillements, le marquis d'Ancre arriva chez moi, qui me demanda des nouvelles de la cour, et si Mr de Guise ne venait point. Je lui dis que non, et la cause. Puis ensuite je lui fis l'ambassade dont la reine m'avait chargé. Il me dit là-dessus beaucoup de choses fort en colère : qu'il était homme d'honneur, et que, si la reine manquait de parole, qu'il n'en voulait pas manquer à ses amis, avec lesquels la reine l'avait lié ; que l'affront qu'elle avait fait au marquis de Cœuvres s'adressait à lui, et que, pour son honneur, il ne le pouvait abandonner ; qu'il n'irait point à la cour qu'il ne l'amenât. Je lui parlai ensuite un quart d'heure fort franchement comme son ami, et lui fis connaître le tort qu'il avait en son procédé, et il se remit aucunement : seulement me pria-il d'écrire à sa femme, et de lui mander qu'il était résolu d'aller jeudi à la cour, suivant l'ordre qu'il en avait reçu de la reine ; seulement pour sa réputation il lui importait d'amener le marquis de Cœuvres avec lui, et qu'elle fit agréer à la reine qu'il l'amenât, et qu'il la suppliât de le voir ; après cela, que la reine n'en ferait que ce qu'elle voudrait, et que, par ce moyen, il se serait dégagé de ce qu'il devait, en cette occasion, à son ami. Je fis ma dépêche à l'heure même devant lui, et fis partir Lambert aussitôt pour la porter, lequel revint le lendemain matin, avec l'acquiescement ; dont le marquis d'Ancre fut fort satisfait.

Il partit donc le jeudi avec le marquis de Cœuvres, et moi je n'arrivai à Fontainebleau que le samedi au soir. Je rendis compte à la reine de ce qu'elle m'avait commis, et entre autres choses, je lui donnai des vers de la main de Porcheres, [aussi bien que de son esprit]. Elle se prit à rire, et me dit : « Il n'est plus temps, l'affaire est découverte : j'ai soupçonné à tort ce pauvre homme ; dont je m'en repens. » Je dis à la reine : « Madame, si j'osais, je vous demanderais l'explication de cette énigme. » Elle me dit : « Je vous la dirai : il y a quelque temps que Gueffier, notre agent en Piémont, nous a mandé que l'on donnait des avis de par delà contre le

service du roi, et même a envoyé la suscription d'un des paquets que journellement l'on en envoyait de deçà. Nous ne savions qui soupçonner, et parce que Porcheres a été longtemps en Savoie, je l'en accusais ; mais aujourd'hui nous avons découvert toute l'affaire, ayant pris sur le fait celui qui les écrit, comme il jetait son paquet dans la caisse de la poste : c'est un certain bossu, blond, que vous avez souvent vu suivre la cour, Dauphinois, nommé Maignat. » Je lui dis que je le connaissais, et que je l'avais souvent vu en l'antichambre de Mr le marquis d'Ancre. Elle me dit lors : « Aussi y avait-il affaire, et on en verra bientôt davantage. »

Je n'y pensai pas plus avant, et m'en allai, selon mon ordinaire, souper chez Zamet : et comme c'était la veille de la Pentecôte, il n'y avait, hors sa famille, que le seul Lomenie, secrétaire d'État, auquel, sans y penser, je dis : « Qui est un certain demi-prêtre bossu, nommé Maignat ? » Il me répondit : « Qui vous fait me le demander ? » « Parce, lui dis-je, que j'en sais quelque chose. » « Et moi, dit-il, peut-être davantage que vous. » « Joignons, lui dis-je, nos sciences, pour voir si elles se rapportent : il écrivait, au nom de quelques personnes de condition, en Savoie ; Gueffier en eut quelque lumière, qui envoya par deçà une couverture de paquet écrite de sa main ; on l'a pris comme il jetait un paquet dans le bureau de la poste ; on l'a déjà interrogé, et il commence à chanter clair. » Il me dit là-dessus : « Par Dieu, vous êtes averti de si bonne part que je n'ai rien à y ajouter, sinon que j'ai été greffier à l'interroger, et que j'ai son interrogatoire en ma poche. » Je lui demandai ce qu'elle chantait. Il me répondit : « Puisque vous en savez déjà tant, je ne vous en cèlerai pas le reste, où il parle clair de monsieur et de madame la marquise d'Ancre, mais surtout de Mr Dolet, qui était leur organe ; et le tiens bien fin s'il peut démêler cette fusée : » puis ensuite m'en dit tout le particulier.

Je faisais profession très étroite d'amitié avec le marquis d'Ancre, et aimais aussi Dolet ; c'est pourquoi durant le souper, je songeai plus d'une fois comme je les pourrais aider et servir, et sortant de table j'allai pour trouver le marquis ; mais il était déjà retiré avec sa femme à cause du bon jour du lendemain, et ne pus même le jour suivant le voir plus tôt qu'après dîner en la chambre de la reine comme elle s'en allait au sermon. Je lui dis : « Allons faire deux tours en l'antichambre pendant le sermon, et puis nous irons à vêpres, et aurons évité le chaud et la presse. » Il s'y en vint, et en entrant me dit : « Que diriez-vous, Monsieur, que la reine n'a pas encore voulu voir Mr le marquis de Cœuvres, et que ces coquins de barbons l'en divertissent toujours ? » Je lui dis : « Monsieur, je ne crois pas que les ministres fassent tant d'effort sur son esprit que sa propre inclination ; car je vous puis dire que ce fut la reine seule qui fit épier Mrs de Guise et de Vendôme, et qui sut qu'ils s'étaient parlé la nuit : bien ne vous dirai-je pas que l'on ne l'en eût précédemment avertie. Mais laissons cette affaire, et parlons d'une autre plus importante, si vous la savez, comme je pense ; ou si vous ne la savez, je vous en parlerai seul : qu'est ce que de Maignat ? » À ce mot, tout étonné il me dit : « Pourquoi, Monsieur, de Maignat ? *Que vol dir Magnat ? Che cosa e Maignat ?* » Je lui dis : « Vous me leurrez, vous le savez mieux que moi, et vous en faites l'ignorant. » Il me dit : « *Par Dio, Mousou, je ne connesse point Magnat ; je n'entende point cela* ; je ne sais ce que c'est. » « Monsieur, Monsieur, lui dis je, je vous parle ici comme votre serviteur et votre ami, non pas comme un juge ou un commissaire.

Maignat fut hier pris et interrogé à l'heure même, puis encore le soir, et ce matin encore : il a été pris jetant un paquet au bureau de la poste, lequel parle de beaucoup de choses et nomme les personnes par leur nom. Si vous le savez déjà, je n'ai perdu que la peine de vous l'avoir dit ; et si vous ne le savez, je pense, comme votre serviteur, gagner beaucoup de vous en avertir, afin que vous y donniez ordre et que vous pourvoyiez particulièrement à tirer Mr Dolet hors de cette affaire dans laquelle on tâchera de l'embarrasser. » Il me dit fort étonné : « Moi, Monsour, je ne pense point que Mr Dolet *conosca questo Magnat*. Je ne me mêle point de cela. » « C'est bien fait, Monsieur, lui répondis-je : je ne prendrai en cette affaire que la part que vous m'y voudrez donner pour vous y servir, qui est mon seul but, et mon intention. » Il m'en remercia, et puis me quitta brusquement, et moi je m'en allai au reste du sermon et à vêpres après lesquelles la reine s'alla promener au parc, et moi je me mis dans le carrosse du premier écuyer pour l'y accompagner.

Comme nous nous promenions sur le canal, un des gens de Mr le marquis d'Ancre vint au galop me trouver, et me prier de sa part de le venir trouver à l'heure même. Je me doutai bien que je lui avais mis la puce à l'oreille ; je dis néanmoins tout haut : « C'est qu'il me veut gagner mon argent. » Je montai sur le cheval de ce gentilhomme, et la reine me demandant où j'allais, je lui dis que j'allais jouer avec Mr le marquis. Il m'attendait sur le haut de ce degré qui avance en la cour en ovale, et comme je montai, il me mena dans la galerie de la reine qu'il ferma sur nous, puis marcha jusques au milieu de la galerie sans dire un mot : enfin se haussant il me dit : « Ha, Mr Bassampier, mon bon ami, je suis perdu ; mes ennemis ont gagné le dessus sur l'esprit de la reine pour me ruiner, » puis se mit à dire des blasphèmes étranges, et pleurait amèrement. Je le laissai un peu se démener, puis je lui dis : « Monsieur, il n'est pas temps de jurer et de pleurer quand les affaires pressent : il faut ouvrir son cœur, montrer sa blessure à l'ami à qui on en veut confier la guérison. Je pense que vous m'avez envoyé quérir pour me dire votre mal et non pour me le pleurer : c'est pourquoi, Monsieur, il vous faut prendre une bonne et ferme résolution sur les divers conseils que vous donneront vos amis, choisissant celui que vous jugerez le plus convenable en l'affaire présente. » Il me dit lors : « *Ly ministri* m'ont donné cette *estrette* et me veulent perdre, et Mr Dolet aussi. » « Monsieur, vous avez, lui dis je, beaucoup de remèdes contre leur poison, dont le plus excellent est les bonnes grâces de la reine, que vous posséderez infailliblement quand vous voudrez rentrer en votre devoir et quitter toutes autres pratiques qui ne lui sont pas agréables : par ainsi vous énerverez les forces de vos ennemis, et redoublerez les vôtres pour les détruire et opprimer. Vous avez aussi votre innocence qui parle pour vous, et en cas qu'elle ne soit entière, il faut voir et pratiquer les commissaires de Maignat, (car je ne doute point que votre peine présente ne soit celle-là), avoir recours à la bonté et miséricorde de la reine qui vous recevra à bras ouverts, j'en suis fort assuré, pourvu que vous lui parliez avec sincérité de cœur et une entière résignation entre ses mains de toutes vos volontés. » « Ha, Monsieur, ce me dit-il alors, je crains que la reine préoccupée par mes ennemis n'ait les oreilles bouchées à mes justifications et qu'elle croie entièrement les ministres. » « C'est à vous, repartis-je, à connaître premièrement vous-même, et ensuite la reine ; si vous ne tenez pas votre affaire nette, ou qu'il y

puisse avoir lieu de vous nuire et perdre, il faut que vous regardiez si vous vous pouvez sauver par le moyen de l'affection de la reine, dont la source ne tarira jamais vers madame votre femme : mais si vous voyez qu'elle ne soit pas assez forte pour vous empêcher de tomber dans le précipice, il faut détourner votre personne de l'occasion et vous mettre en sûreté, et de loin plaider votre cause ou par écritures ou par avocat : c'est le meilleur remède que l'on puisse apporter à votre mal présent ; mais comme il est chimique [violent], je ne m'en voudrais servir qu'à l'extrémité et en deux seules occasions : l'une, si mon affaire est trouble (j'entends criminelle), et encore si, étant criminelle, je jugeais que la reine ne m'en pût ou voulût pas tirer ; l'autre, quand même elle ne le serait pas au fond, si vous jugiez vos ennemis si puissants que leurs artifices la pussent rendre telle ; en ces deux cas l'éloignement est le gain de cause ; et afin que vous connaissiez quel ami je vous suis, et que je ne vous donne pas de conseils auxquels je n'y prenne bonne part, en cas que vous vous y résolviez, je m'offre de vous y assister, d'être de la partie, et de vous mettre en sûreté, pourvu qu'une prompte résolution nous donne moyen non seulement de l'entreprendre, mais aussi de l'exécuter. » Sur cela il me sembla tout allégé, et me dit après plusieurs compliments : comment nous pourrions faire ? Je lui dis : « Conseillez-vous une demi-heure encore, et si vous y êtes bien résolu, descendez à ma chambre dans la conciergerie où vous trouverez des bottes prêtes, et deux coureurs qui nous mèneront à la première poste, d'où nous irons en diligence à Paris et de là à Amiens où je vous laisserai puis après pour m'en revenir, et dirai que sans savoir votre dessein, croyant que ce fût pour une querelle particulière, vous m'avez mené avec vous, et qu'étant à Amiens vous m'avez dit la cause de votre fuite, me priant de venir trouver la reine, à laquelle puis après je dirai les choses nécessaires pour votre raccommodement. » Il approuva cet expédient, lequel il alla communiquer au marquis de Cœuvres et à Dolet, lesquels voyant que, s'il s'en allait et qu'ils demeurassent, ils étaient perdus, et que sa considération et présence les sauverait, le déconseillèrent de prendre ce parti, disant que je le faisais à dessein de le ruiner et de prendre sa place près de la reine : ils le persuadèrent de prendre le premier expédient que je lui avais proposé, qui était de recourir à la reine, vers laquelle il trouva toute sorte de douceur et de bonté : joint que Mr de Roissy, qui avait fait le premier interrogat à Maignat, en fit un rapport favorable pour lui ; car il était ami particulier de la marquise ; et que les deux commissaires à ce procès, nommés Masurier et Mangot les y servirent bien : aussi en furent-ils bien récompensés, l'un de l'état de premier président de Toulouse, et l'autre de Bordeaux, et puis de garde des sceaux. Le procès fut parachevé à Maignat, et les noms des marquis et marquise d'Ancre, et de Dolet, supprimés ; lui condamné à être roué tout vif, ce qui fut exécuté le jeudi suivant, et le jour d'après, la cour s'en revint à Paris.

J'avais été peu avant l'Ascension en poste à Rouen pour y reconnaître l'air du bureau pour mon affaire et préparer toutes choses pour y retourner en bref. Je trouvai que mes parties m'avaient fait une ruse de palais, qui est d'avoir fait consulter par tous les fameux avocats de Rouen leur cause, afin de les rendre incapables de plaider la mienne, de sorte qu'il me fallut avoir recours à prendre un avocat de Paris nommé Mauguin pour la venir plaider. Je dis à mon retour cette fourbe à la reine, que mes parties m'avaient

pratiquée : elle s'avisa de me dire un jour : « Mon Dieu, Bassompierre, le procureur des Etats de Normandie, qui est si éloquent, pourrait-il point plaider votre cause ? Car il a été autrefois avocat à Rouen. Il est ici : je lui veux demander, » et sur cela l'envoya quérir et lui commanda de l'entreprendre ; ce qu'il fit, et s'en acquitta parfaitement bien.

Juin. — Je partis tôt après l'arrivée de la cour à Paris, accompagné de plusieurs de mes amis qui voulurent venir quand et [avec] moi, et d'autres qui y vinrent après, de sorte qu'il y eut telle fois plus de deux cents gentilshommes avec moi à Rouen. La reine aussi écrivit à Mr le maréchal de Fervaques, (d'ailleurs mon ami), de m'assister de tout ce que je lui demanderais : elle commanda à sa compagnie de chevau-légers qui était en garnison à Evreux de venir en robe me trouver, et envoya de sa part Marillac avec lettres à tous les présidents et conseillers en ma recommandation : elle envoya aussi, de deux jours l'un, des courriers pour apprendre le succès de cette affaire. Quantité de dames qui étaient à Rouen, beaucoup d'étrangères qui y vinrent, et la bande de noblesse que j'y avais menée, firent que tout le temps que je demeurai à Rouen, qui fut un mois, se passa comme un carême-prenant en continuelles fêtes, bals, et assemblées ; et je ne rapportai de tout ce séjour qu'une évocation que par surprise ma partie obtint du conseil du roi, qui me retarda de six mois et m'obligea de m'en revenir.

J'oubliais de dire que, quand je partis de la cour pour aller à Rouen, j'étais en très étroite liaison avec les trois ministres, lesquels m'avaient employé en plusieurs choses, et m'en avaient fait proposer d'autres dont ils ne voulaient pas paraître les auteurs ; particulièrement trois dont ils me firent faire ouverture à la reine. La première fut monsieur le chancelier qui me pria d'insister vers la reine pour le rasement de Quillebeuf en donnant récompense au maréchal de Fervaques, ce que la reine accorda ; Mr le président Jeannin me pria de parler du retour de Mr le Grand à la cour, à quoi je m'employai aussi avec effet ; et Mr de Villeroy désira que je fisse instance à la reine de permettre à Mr de Souvré de résigner la charge qu'il possédait de premier gentilhomme de la chambre à Mr de Courtanvaut son fils, à quoi la reine me répondit que, lorsqu'elle érigea une troisième charge de premier gentilhomme de la chambre en faveur de Mr de Souvré, ç'avait été à condition de suppression, mort avenant ; à quoi elle s'était engagée à Mrs le Grand, et de Bouillon de qui Mr le marquis d'Ancre l'avait eue ; et que sans leur consentement elle ne le pouvait permettre. J'ai dit ce que dessus pour éclaircir ce que je dirai ensuite.

Pendant mon séjour à Rouen les ministres qui avaient vu que le marquis d'Ancre avait soutenu le choc de l'affaire de Maignat, et en était heureusement sorti, se persuadèrent que sa faveur était si grande auprès de la reine qu'enfin elle les opprimerait, et se résolurent de s'accommoder avec lui s'ils voyaient jour de le pouvoir faire. Mr le président Jeannin en mit le premier les fers au feu, proposa à la reine de faire que messieurs le chancelier et de Villeroy fussent unis et en bonne intelligence avec Mr le marquis d'Ancre, (car pour lui, il avait toujours été entre eux le bénin tempérament) ; que ce serait le bien de son service et le repos de la cour. La reine reçut cette proposition avec joie, lui répondit qu'elle le désirerait, et qu'il y travaillât. Alors il proposa le mariage de la fille du marquis d'Ancre avec le marquis de Villeroy, petit fils de Mr de Villeroy, et ils promirent au

dit marquis de seconder toutes ses intentions et de contribuer toute leur industrie et pouvoir à son agrandissement : et ainsi l'affaire s'accommoda sans mon su ni participation (juillet), ni sans m'y comprendre ou conjoindre avec ces ingrats que j'avais si fidèlement assistés et servis ; et ne tardèrent guère sans me brouiller avec la reine et me ruiner avec le dit marquis.

Brouille avec la reine

Le commencement de l'affaire vint que, parmi les capitulations de leur accord, la résignation en faveur de Mr de Courtanvaut de l'état de premier gentilhomme de la chambre y fut comprise, et le marquis ayant dit à Mr de Villeroy qu'ils avaient bien vu que leurs pratiques avaient été vaines jusques à ce qu'il y eût consenti, Mr de Villeroy lui dit qu'il n'en avait jamais fait parler que par moi ; et le marquis se plaignit fortement à moi de ce qu'en une chose où il avait le principal intérêt, j'eusse voulu la poursuivre, étant son ami comme j'en faisais profession, ce qu'il me reprocha devant la reine ; mais elle lui témoigna que dès qu'elle m'eût dit que le marquis y avait intérêt, je lui avais dit que je ne le savais pas, et que, cela étant, non seulement je m'en désistais, mais que même je la suppliais de n'en rien faire qu'avec son consentement, dont il se satisfit pour l'heure.

Il arriva aussi que la reine voulut ouïr le plaidoyer que La Bretignere avait fait en ma cause, et qu'un soir comme il le redisait devant la reine, la marquise la voulut détourner pour lui parler de quelque affaire, ce que la reine ne voulant faire et elle l'en pressant, elle se fâcha contre la marquise de son importunité, et la marquise contre moi, qui pensait que j'en fusse cause.

En ce même temps Mr le Prince fut à l'article de la mort à Saint-Maur, attaqué d'un pourpre [purpura] violent dont, grâce à Dieu, il guérit ; mais le marquis de Narmoustier, qui l'avait vu pendant sa maladie, prit son mal et en mourut effectivement. Il avait récompensé depuis naguère la lieutenance générale de Poitou que possédait précédemment Mr de Paraberes, laquelle vaqua par sa mort. Plusieurs firent instance à la reine pour l'avoir, comme Mrs de la Rochefoucaut et de Saint-Luc (août), et la reine m'avait donné de grandes espérances pour ce dernier. J'avais prié particulièrement, et lui aussi, le marquis d'Ancre de l'assister en cette affaire, et il lui avait promis et à moi aussi ; néanmoins (comme les intérêts particuliers marchent avant toutes choses), il la fit donner à Mr de Rochefort, à la prière que lui en fit Mr le Prince, et la reine me dit qu'extraordinairement pressée par le dit marquis, elle avait donné cette charge à Rochefort, bien qu'elle eût été plus portée pour Mr de Saint-Luc. Le marquis d'Ancre le jour même me dit qu'il était au désespoir de quoi la reine avait donné cette charge à Rochefort et qu'il me priait d'assurer Mr de Saint-Luc qu'il avait fait ce qu'il avait pu en sa faveur, mais que l'autorité de Mr le Prince avait prévalu ; moi qui savais ce que la reine m'avait dit, lui répondis que quand il voudrait tromper un tiers et m'associer en cette affaire, que je lui aiderais volontiers ; mais que pour tromper mon beau-frère, je lui priais qu'il en employât un autre, car je lui étais trop proche ; et ensuite Mr de Saint-Luc lui en ayant témoigné un peu de froideur, il se persuada que je lui avais animé et m'en fit la mine ; et ensuite, assisté de sa femme, commencèrent à imprimer dans l'esprit de la reine que je faisais vanité de la bonne chère qu'elle me faisait, et que l'on en parlait : ils lui dirent ensuite que je lui aliénais ses serviteurs, et que je mutinais le monde contre elle.

Septembre. — Il arriva en ce même temps que je revins à Fontainebleau après avoir accommodé à Paris, par l'ordre de la reine, les différends de Mrs de Montbason et de Brissac qui étaient prêts à se brouiller, et fait consentir Mr de Boisdauphin que La Varrenne fût lieutenant de roi d'Anjou. La reine m'en sut gré, et même peu de jours avant venir à Fontainebleau, m'ayant vu un jour triste, elle demanda à madame la princesse de Conty ce qui en était la cause : elle lui dit que je n'étais pas sans beaucoup de raison de l'être, voyant qu'après tant de services, de temps, et de dépenses faites à la cour, j'y étais sans charge et sans établissement, et elle prête de sortir de sa régence, pendant laquelle j'avais servi si fidèlement et avec tant de passion. Elle lui dit : « Il a raison, mais dites-lui qu'il se fie en moi, et que je pense à lui, que je n'oublierai pas. » Le soir même qui était la veille de son partement pour Fontainebleau, après m'avoir donné quelques commissions pour son service à Paris (où je lui avais supplié de me permettre de demeurer huit jours), elle me commanda de venir à Lesigny où elle allait dîner en partant de Paris, ce que je fis ; et là elle me fit encore les mêmes assurances et me dit de plus que je n'avais pas faute de gens qui me voulaient brouiller avec elle, mais que je vécusse en repos et qu'ils n'en seraient pas capables.

Néanmoins à mon arrivée à Fontainebleau je vis, ce me semble, un peu de changement, et quelques jours après, le marquis et sa femme continuant leurs pratiques, j'aperçus une froideur entière. Je n'en fis néanmoins point de semblant, et un jour (octobre) Mrs de Créquy, de Saint-Luc, et de la Rochefoucaut étant tous trois venus sans train, en intention de loger et coucher avec moi, j'empruntai une chambre de Zamet à la conciergerie où nous couchâmes, Mr de la Rochefoucaut et moi, et laissai la mienne à Mrs de Saint-Luc et de Créquy. Or Mrs de Saint-Luc et de la Rochefoucaut ne se parlaient point pour quelque jalousie de Mlle de Nery : nous jugeâmes, Mr de Créquy et moi, bienséant d'empêcher cette froideur entre amis, et les nôtres si particuliers ; Mr de Créquy me dit : « Parlez-en de votre côté à votre camarade, et j'en ferai de même du mien, et si nous y voyons jour, demain au matin nous les ferons embrasser. »

Je lui mandai le lendemain que, si son homme en était content, le mien était plus que disposé de l'embrasser, et qu'en ce cas ils s'en vinssent au jardin de la Diane où nous les attendrions. Le marquis d'Ancre était de fortune alors à la chambre de la reine qui nous vit promener, la Rochefoucaut et moi, ensemble ; il dit à la reine : « Venez voir, Madame, comme Bassompierre tâche d'animer la Rochefoucaut contre vous de ce qu'il n'a point eu la lieutenance générale de Poitou. » La reine se leva de sa petite chaire où elle se coiffait pour regarder à la fenêtre, et vit en même temps que Mrs de Créquy et Saint-Luc venaient à nous, que nous fîmes embrasser et les embrassâmes aussi avec beaucoup de témoignages de tendresse et d'affection. Alors le marquis prenant son temps lui dit : « Par Dieu, Madame, tout cela est contre vous : ils font une brigue, et je veux mourir si Bassompierre ne les assure de Mr de Rohan, Créquy de Mr des Diguieres, et les autres réciproquement à eux. Il est fort aisé à juger par leurs gestes ; autrement à quoi seraient bonnes toutes ces embrassades à gens qui se voient incessament ? »

La reine fut tellement susceptible de cette créance que, sans l'approfondir davantage, elle nous fit à tous quatre la mine : mais les trois s'en étant allés, ou à Paris, ou en leurs pays, elle continua sur moi avec tant de violence qu'elle dit assez haut qu'il y avait des gens qui se mêlaient de faire des ligues contre le service du roi et le sien, mais que si elle en pouvait découvrir quelque chose, qu'elle les ferait si bien châtier que les autres y prendraient exemple ; puis en carrosse, parlant de moi aux princesses, elle leur dit que je faisais des choses contre son service, dont je me pourrais bien repentir : elles me le dirent au retour, et moi à Mr de Guise, à qui la reine tenant ce même discours, en repartit fort noblement, et demanda à la reine moyen et heure que je lui pusse parler. Elle lui donna sa galerie, au retour de son promenoir, parce, à mon avis, qu'à ces heures là le marquis ni sa femme n'étaient point d'ordinaire près d'elle ; et ce qui me le fait croire est que toutes les fois que l'on ouvrait la porte de la galerie, elle se tournait pour voir s'ils n'entraient point. Je lui parlai assez longtemps et bien hardiment, me plaignant au lieu de m'excuser ; et la reine me fit paraître de la bonté même dans son courroux ; et lui ayant dit que si c'était pour ne me point donner la charge de premier gentilhomme de la chambre, qu'elle m'avait promise, ce qu'elle en faisait, que je l'en quittais pourvu qu'elle me fît la grâce de me croire ce que j'étais, fort homme de bien et incapable de manquer jamais au très humble service que je lui avais voué, elle se fâcha de ce discours, et me dit qu'elle n'était pas personne à manquer à ce qu'elle m'avait promis, qu'elle observerait sans faute ; et que selon que je me gouvernerais à l'avenir, elle aurait connaissance si ses soupçons étaient vrais ou faux, et ainsi se sépara de moi qui demeurai huit ou dix jours en cet état-là sans amendement, et elle ne me parlant point.

En ce même temps Mr le Grand revint à la cour, qui fut bien vu du roi et de la reine (novembre).

Après avoir demeuré en cet état d'indifférence, ma patience s'acheva, et me résolus de quitter la cour, la France, et le service du roi et de la reine, et d'aller chercher une plus heureuse fortune ailleurs, bien que de belles personnes fissent l'impossible pour me détourner de ce dessein. Je le dis à Sauveterre, et qu'il me trouvât une occasion de parler à la reine pour me licencier d'elle, qui s'en devait le lendemain aller à Paris voir monsieur son fils qui y était malade, et avait prié toute la cour de l'y laisser aller seule et de demeurer auprès du roi. Sauveterre, à mon avis, lui dit ce pourquoi je désirais lui parler ; car comme j'entrai à son cabinet, elle me dit : « Bassompierre, je m'en vas demain à Paris et ai commandé à tout le monde de demeurer ici ; mais pour vous, si vous y voulez venir, je vous le permets et vous y parlerai : mais ne prenez pas mon même chemin, afin que l'on ne dise pas qu'à la règle générale j'y fasse quelque exception. » Cela me ferma la bouche, et le lendemain Mrs de Créquy, Saint-Luc, et moi, nous nous en vînmes à Paris et allâmes attendre la reine en sa descente au Louvre, et la menâmes chez Monsieur. Les autres s'en allèrent, et je demeurai jusques à ce qu'elle fût en son cabinet, où j'eus tout loisir de lui parler, et en sortis avec assurance qu'elle ne croyait rien de ce que l'on lui avait voulu persuader, dont je l'éclaircis entièrement.

La reine trouva Monsieur en meilleur état que l'on ne lui avait mandé, et après avoir demeuré deux jours près de lui, elle s'en revint passer la Toussaints et la Saint-Martin à Fontainebleau (novembre), et puis s'en

revint par Villeroy à Paris où elle demeura (décembre) et parvint en l'année 1614 que les brouilleries commencèrent à se former.

1614.

Remuement des Princes

Janvier.— Mr de Rohan avait brouillé les cartes en Poitou et à la Rochelle ; et Mr le Prince avec Mrs de Nevers et du Maine, joints au maréchal de Bouillon, faisaient leurs pratiques, en sorte que la reine en découvrit quelque chose, et pour cet effet voulut mettre une armée sur pied. Mais comme le principal corps de la dite armée devait être composé de six mille Suisses, et que Mr de Rohan était leur colonel-général, la reine se résolut de récompenser cette charge et la tirer de ses mains. Mr de Villeroy qui a toujours affectionné la maison de Longueville, proposa à la reine de la donner à Mr de Longueville ; qu'elle le pourrait retirer par ce moyen d'avec Mr le Prince. Mais elle ne s'y voulut pas fier : elle proposa ma personne aux ministres, disant que je n'y serais pas mal propre, tant à cause de la langue allemande que j'avais commune avec les Suisses que pour être leur voisin. Mais Mr de Villeroy qui avait son dessein formé, dit à la reine que par les anciennes capitulations des rois de France avec les cantons, il était expressément porté que ce serait un prince qui serait leur colonel-général, et même qu'il était porté prince du sang, mais qu'ils s'en étaient relâchés ; néanmoins que des princes l'avaient toujours été, assavoir un de Beaujeu, prince du sang, et un autre ensuite ; puis Engilbert, Mr de Clèves ; de là, trois princes de la maison de Longueville, dont le dernier, qui était petit fils de Glaude de Guise, étant mort jeune, son grand père empiéta ses deux charges de grand chambellan et de colonel-général des Suisses, dont il fit pourvoir ses deux enfants, et qu'enfin monsieur le connétable Anne de Montmorency en fit pourvoir son fils de Meru, dont les Suisses grondèrent, qui néanmoins le souffrirent à cause de la grande autorité et réputation de monsieur le connétable ; que Mr de Meru fut aidé par Mr de Sansy pour obtenir du feu roi la charge d'amiral de France en intention d'être pourvu en sa place de celle de colonel-général, mais que feu Mr le comte de Soissons, qui le haïssait, porta les Suisses, au renouvellement de l'alliance avec le feu roi, de demander que ce fût un prince qui fut leur colonel-général, et que Mr de Sully avait porté le roi à nommer Mr de Rohan pour cet effet, et qu'il avait écrit auxdits Suisses qu'ils le devaient recevoir en cette qualité puisqu'il l'était du sang de deux royaumes desquels il pouvait hériter, assavoir de Navarre et d'Ecosse. Sur ces raisons, la reine désista de me proposer pour cette charge et leur nomma le chevalier de Guise, et le même Mr de Villeroy continuant son premier dessein : « Cette élection donnera bien à crier et un spécieux prétexte à ceux qui veulent brouiller et qui se plaignent déjà de la faveur que vous faites à ceux de cette maison à leur préjudice. » Sur cela le conseil se leva, la reine leur disant : « Il faudra donc penser à quelqu'un qui soit propre pour cela. »

Comme elle fut revenue à son cabinet, elle me dit : « Bassompierre, si vous eussiez été prince, je vous eusse donné aujourd'hui une belle charge » Je lui répondis : « Madame, si je ne le suis, ce n'est pas que je n'eusse bien envie de l'être ; mais néanmoins je vous puis assurer qu'il y en a de plus

sots que moi. » « J'eusse été bien aise que vous l'eussiez été, me dit elle, car cela m'eût empêché d'en chercher un qui soit propre pour ce que j'en ai maintenant affaire. » « Madame, se peut-il savoir à quoi ? » « À en faire un colonel-général des Suisses, » me dit elle. « Et comment, Madame, ne le pourrais-je pas être si vous le vouliez ? » Elle me dit comme ils avaient capitulé avec le roi qu'autre qu'un prince ne pourrait être leur colonel-général.

Comme nous nous en allions dîner, je rencontrai par fortune le colonel Galaty en la cour du Louvre, qui, selon sa coutume, me vint saluer, auquel je dis ce que la reine m'avait dit, lequel me répondit qu'il se ferait fort de me faire agréer aux Suisses, et que, si je lui voulais commander, il partirait dès le lendemain pour en avoir leur consentement. Cela me fit remonter en la chambre de la reine pour lui dire que, si elle voulait, les Suisses y consentiraient. Elle me dit : « Je vous donne quinze jours, voire trois semaines de temps pour cela ; et si vous les pouvez disposer, je vous donnerai la charge. »

Alors je parlai à Galaty qui me pria de lui faire avoir son congé pour aller au pays, et qu'il partirait l'après-demain, ce que je fis ; et au temps qu'il m'avait promis il m'envoya une lettre des Cantons assemblés à Soleure pour l'octroi de la levée que le roi demandait, par laquelle ils mandaient au roi que, s'il lui plaisait m'honorer de cette charge, ils me recevraient d'aussi bon cœur que quelque prince que l'on y sût mettre.

Sur cela la reine me commanda d'envoyer vers Mr de Rohan, lequel envoya sa procuration à Mrs Arnaut et de Murat qui conclurent avec moi ; et parce que je voyais que le payement de la somme serait long, j'offris à la reine d'avancer l'argent, pourvu qu'il lui plût m'écrire qu'elle me le commandait, ce qu'elle fit ; et moi j'eus mes expéditions (mars), et prêtai le serment le 12me de mars de la dite année 1614.

Deux jours après vinrent les nouvelles comme Mr le Prince et Mr de Nevers avaient pris Mézières mal gardé par la Vieville qui en était gouverneur et était lors à Paris : ils se saisirent ensuite de Sainte-Menehou (avril). Ce qui obligea le roi à faire une levée de six mille Suisses que je fus recevoir au commencement de mai à Troyes. Ils étaient en deux régiments de trois mille hommes chacun, commandés par les colonels Galaty et Feugly. Nous vînmes à Basoche, puis à la Grand'Parroisse et à Nogent, de là à Villenosse la Petite, ayant la tête tournée vers Paris. Mais je reçus un courrier du roi qui me commanda d'aller trouver avec ces deux régiments Mr de Pralain qui assemblait l'armée à Vitry. Je m'y en vins en quatre journées. Cette arrivée des Suisses alarma les princes assemblés à Sainte-Menehou d'où ils se voulurent retirer : enfin ils voulurent qu'au moins moi, qui leur était suspect, se retirât ; et Mrs de Ventadour et président Jeannin, qui étaient commissaires du roi pour traiter avec eux, m'écrivirent que la reine avait besoin de mon service près d'elle, et qu'à mon arrivée elle me dirait pourquoi c'était. Je m'y en allai en diligence, et elle m'en dit la cause.

Je demeurai peu de jours à Paris sans que la paix fût conclue, en laquelle on donna à Mr le Prince le château d'Amboise pour place de sûreté ; les Suisses furent mis en garnison à Sesanne et à Barbonne en Brie (juin), où je les vins trouver et demeurai quelques jours avec eux à faire bonne chère.

Je reçus là la nouvelle de la mort du chevalier de Guise tué aux Baux, château de Provence, de l'éclat d'un canon qui creva comme lui-même y mettait le feu. Messieurs ses parents en furent extrêmement affligés : j'allai à Paris les voir, et y demeurai quelques jours pendant lesquels mon cousin le comte Reingraf qui ne pouvait plus souffrir la vie déshonnête que sa sœur l'abbesse de Remiremont menait à Paris, m'envoya un de ses gens me prier de donner ordre de la tirer de là, ce que je fis par la permission de la reine, et une après-dîner la fis mettre en un carrosse, accompagnée de trente chevaux, et l'envoyai à Sesanne en mes quartiers, où de là son frère m'envoya la quérir.

La paix étant accomplie, la reine se résolut de ne retenir que trois mille Suisses et licencier les autres. Pour cet effet je m'en allai donner congé et les chaînes d'or (selon la coutume) au colonel Feugly, et amenai le régiment de Galaty par Rosoy en Brie à Milly où Mr le maréchal de Brissac qui commandait la petite armée que le roi voulait mener en Bretagne avec lui, et Mr de Saint-Luc maréchal de camp, se trouvèrent.

Après leur avoir livré ce régiment je m'en vins à Orléans trouver Leurs Majestés qui en partirent le lendemain pour aller à Blois, puis à Pontlevoir, et à Tours, de là à Poitiers où il y avait eu quelque rumeur peu de temps auparavant, un gentilhomme nommé La Trie et Mr le marquis de Boysy en ayant été chassés par la brigue de l'évêque et d'un séditieux nommé Berlan.

Le roi et la reine y demeurèrent quelques jours, puis vinrent par Loudun à Saumur, et de là à Angers (août), où les nouvelles arrivèrent de la mort de Mr le prince de Conty.

D'Angers nous vînmes à Ansenis, et d'Ansenis à Nantes où le roi fit son entrée deux jours après, venant de la fosse de Nantes pour la faire mieux paraître. On y tint les états de la province, et le roi fut à l'ouverture où l'abbé de Saint-Main fit une belle harangue et fort hardie contre Mr de Vendôme : Mr de Rohan fut président aux états : Mr de Vendôme y arriva sur la fin, et l'on rasa Blavet.

Je m'en allai à Belin, maison de Mr de Rohan, qui m'en pria, et de là revins trouver Leurs Majestés à Angers, qui en partirent le lendemain, et allèrent par la Flèche (où on leur fit une comédie d'écoliers), et puis à Malicorne. Il parut au dit Malicorne, la nuit que le roi y fut, en une prairie, plus de huit cents feus qui avançaient et reculaient comme si c'eût été un ballet.

De là, le roi alla au Mans, puis à Chartres, et à Paris où les états généraux étaient convoqués.

Octobre. — Madame la princesse fut en cette automne-là à l'extrémité d'une violente petite vérole à Amboise, que Mr le Prince remit entre les mains du roi, qui lui avait donnée pour place de sûreté jusques à la tenue desdits états généraux : et le roi étant entré en sa quatorzième année, alla au parlement faire la déclaration de sa majorité, laissant néanmoins l'administration du royaume à la reine sa mère, laquelle de ce jour-là ne fut plus régente.

Novembre. — Les trois mille Suisses qui avaient accompagné le roi en Bretagne, furent mis en garnison à Estampes à leur retour, où la maladie les accueillit de sorte que plus du tiers en mourut, et on remit les compagnies de

300 hommes à 160 ; puis comme ils commencèrent à se mieux porter, on leur changea d'air et mit-on en garnison à Meaux (décembre).

1615.

Janvier.— L'année 1615 commença par la contestation de l'article du tiers état qui fit un peu de rumeur dans les états ; enfin on le plâtra.

La foire de Saint-Germain survint, puis le carême-prenant (février), auquel Mr le Prince fit un beau ballet, et le lendemain fut la conclusion des états.

Quelques jours après Madame dansa ce grand et beau ballet à la salle de Bourbon où les états s'étaient tenus, lequel ne put être dansé le jour que l'on avait proposé, pour le grand monde qui emplit la salle, ou l'ordre qui ne fut bien gardé ; pour à quoi remédier, la reine commanda à Mr d'Epernon et à moi de garder les avenues et ne laisser passer que ceux qui auraient des méreaux pour marque de pouvoir entrer : ainsi l'ordre fut très bon (mars). Comme j'étais à l'exécuter, il me vint un courrier qui m'apporta nouvelle de l'extrémité de la maladie de ma mère : mais la reine ne me voulut souffrir de partir qu'après le ballet, auquel lieu je passai bien ma soirée en tant que les yeux le peuvent faire.

Je pris donc congé de la reine et des dames, et m'en allai trouver ma mère que la joie de me voir remit en quelque santé ; et ayant demeuré quinze jours avec elle, j'allai de là voir mes amis en Allemagne (avril), et puis m'en revins peu après Pâques à Paris.

J'ai dit ci-dessus que j'étais allé à Rouen en grande compagnie quand le procès que j'avais contre Antragues fut sur le bureau, et que mes parties, voyant qu'infailliblement elles seraient condamnées, s'avisèrent, pour un dernier remède, de dire qu'elles avaient su que j'avais des parents au degré de l'ordonnance, en nombre suffisant dans ledit parlement pour le pouvoir récuser, demandèrent une évocation et que cependant qu'ils informeraient, le parlement fût interdit de connaître de notre procès. J'offris alors au parlement que si j'avais, non le nombre de parents capable d'évocation, mais un seul au degré de l'ordonnance, je consentais de perdre ma cause. Néanmoins il fallut céder aux formes qui leur donnaient temps d'informer : et par ces chicaneries, et autres semblables, firent en sorte que je ne pus depuis ce temps-là avoir jugement de mon procès. Mais comme ils n'avaient plus de refuites, ils s'avisèrent, par le conseil de l'évêque de Beauvais qui l'affectionnait, d'envoyer demander à Rome des juges délégués pour connaître de cette affaire, ce qui n'est point usité si les deux parties n'en conviennent, ou que ce ne soit après que le diocésain, le métropolitain, et le primat, auraient donné des sentences diverses. Néanmoins subrepticement ils en extorquèrent, et demandèrent l'évêque de Senlis, qui était Mr le cardinal de la Rochefoucaut, lequel ils savaient bien qu'il ne l'entreprendrait pas contre les formes ; l'évêque de Laon, de la maison de Nangis, et qui était mon cousin, afin d'avoir lieu de le récuser ; et l'archevêque d'Aix, qui était un saffranier [misérable] et un fripon, tenu pour fou et qui pour douze cents écus que l'évêque de Beauvais lui avait promis, s'offrit de faire tout ce qu'il demanderait de lui : mais, par malheur, comme on le vint à proposer à Rome où il n'était pas moins décrié que connu pour tel qu'il était, il fut refusé, ce qui fit avoir recours à une autre ruse qui était que, puisqu'ils ne se souciaient pas que la chose fût bonne et valable pourvu qu'elle fût, ils

demandèrent l'évêque de Dacs à cause de la conformité des noms [qui sont tous deux *aquensis*] et n'y avait que la différence d'archevêque et d'évêque, et celle du rang ; car l'archevêque eût été nommé le premier et l'évêque le dernier. Ayant extorqué cette chose de Rome sans ma participation, réquisition, consentement, ni connaissance, l'archevêque d'Aix (qui n'était ni mon évêque, ni mon métropolitain), sans être nommé dans la commission, mais seulement l'évêque de Dacs, et, quand tout cela eut été, sans appeler ses associés en la commission, sans lesquels il ne pouvait agir, sans me faire citer, moi absent en Allemagne, envoya à mon logis et parlant à un Suisse, lui laissa un exploit qu'il n'entendait point : au bout de trois jours, sans ouïr les parties, ni contestation, ni refus même de me présenter, ou autre formalité, il déclara de sa pure autorité une promesse de mariage qu'il ne vit point (car elle était avec les autres pièces du procès à Rouen), bonne et valable, et me condamna de l'accomplir quinze jours après Pâques sur peine d'excommunication. Je ne sus rien de tout cela que la veille que je partis de Nancy où était ma mère, et m'en vins à Paris où d'abord je fis casser tout ce que ce fou enragé avait fait, et eus une prise de corps contre lui et congé de la reine, (indignée, comme tout le monde, de l'infamie de cet homme), non seulement de l'exécuter, mais de prendre deux-cents mousquetaires suisses pour le conduire plus sûrement aux prisons de Rouen. Il se tint quelques jours caché, mais non si bien que je n'en eusse quelque vent, quand monsieur le nonce qui craignait ce scandale, et les autres évêques qui étaient en peine de l'affront que ce galant homme allait recevoir, me parlèrent de m'en désister, en me promettant que le clergé demanderait au pape des nouveaux juges, et le nonce me donnant parole que Sa Sainteté dans trois mois au plus tard casserait, comme avait déjà fait le parlement, toutes les procédures de cette bête ; ce qu'il fit, et me donna le choix des personnes qu'il déléguerait en France pour achever et terminer ce procès : mais je n'en voulus aucun jusques à ce que j'eusse eu un plein et entier jugement du parlement où j'étais attaché et où cette cause était retenue.

Mai. — Je me trouvai à ce retour en de très grandes perplexités, non seulement à cause de cette affaire-là, mais aussi pour plus de seize cents mille livres que je devais à Paris sans moyen de les payer ; et mes créanciers qui me voyant aller sur le sujet de l'extrémité de la maladie de ma mère, avaient eu quelque espérance que des biens dont j'en heriterais je les pourrais satisfaire, me voyant revenir et ma mère garantie de son mal, étaient hors d'espérance de pouvoir sortir d'affaires avec moi, et par conséquent fort mutinés. Il y avait aussi brouillerie en une maison entre un mari et une femme, dont j'étais le principal sujet, qui me mettait en peine (juin) : mais plus que tout cela une fille grosse de sept mois, que je n'attendais que l'heure que l'on s'en aperçût avec un grand scandale et une mauvaise fortune pour moi.

Il arriva que peu de jours après j'eus les cassations des procédures de ce bel archévêque d'Aix ; que la mort de ma mère qui m'apporta quelque cinquante mille écus d'argent et me donna moyen de vendre pour cent mille écus de bien, et cent mille francs que j'eus de tous les dons verifiés que j'avais (juillet) dont je traitai avec un nommé Verton, me firent payer sept cents mille livres de dettes, qui me mirent fort à mon aise ; la brouillerie qui

était entre mari et femme s'accommoda (août) ; la fille accoucha heureusement, et sans que l'on s'en apperçût, le 13me d'août ; et je m'en allai à Rouen où je gagnai mon procès contre Antragues à pur et à plein : de sorte que je fus délivré en même ou peu de temps de tous ces divers et fâcheux inconveniens.

Le parlement fit des remontrances au roi, qui furent mal reçues.

La reine vint tirer huit cent mille écus qui restaient en la Bastille, et fit prendre prisonnier le président le Jay qui fut mené à Amboise.

Le roi, la reine, et Madame, partirent le 18me d'août pour aller à Bordeaux achever les doubles mariages d'Espagne, où je pensais les devoir accompagner ; mais comme Mr le Prince et ses partisans se mirent en même temps en campagne pour divertir le roi de son voyage et brouiller les cartes, le roi mit une armée sur pied, de laquelle il fit Mr le maréchal de Boisdauphin lieutenant général, et Mr de Pralain maréchal de camp ; il me commanda de demeurer avec eux, et laissa le régiment des Suisses de Galaty en ladite armée.

Nous fûmes conduire le roi et la reine jusques à Berny, et puis revînmes à Paris, où après avoir demeuré peu de jours pendant que l'armée se mettait sur pied, j'allai cependant le 26me d'août, gagner mon procès à Rouen où je vis la première fois Mlle Tourmente avec laquelle je fis connaissance (septembre).

À mon retour de Rouen, qui fut le 6me, je trouvai que Mr le maréchal de Boisdauphin était déjà parti pour aller à Meaux, ce qui fit que je ne séjournai qu'un seul jour à Paris et en partis le mardi 8me de septembre, jour de Notre Dame, et le vins trouver à Meaux, d'où il partit le lendemain avec ce qu'il avait d'armée et vint loger à Assy.

Le jeudi 10me il arriva à Crépi en Vallois et y séjourna le lendemain.

Le samedi 12me il vint au Pont-Sainte-Maxence, et le lendemain monsieur le maréchal envoya Mr de Pralain avec deux couleuvrines, et moi avec six compagnies de Suisses, pour assiéger Creil sur Oise, ayant aussi donné rendez-vous à 17 compagnies du régiment de Piémont de s'y trouver en même temps, lesquelles n'y arrivèrent à temps. Mr de Pralain envoya sommer le capitaine qui y commandait pour madame la Comtesse, (nommé Rimbaut), de rendre le château, ce qu'il fit après avoir vu notre canon. J'en fus prendre possession, et peu après arrivèrent les compagnies de Piémont desquelles j'en laissai une à Creil et revins avec les autres et les Suisses au Pont-Sainte-Maxence, où Mr le maréchal séjourna encore le lundi 14me.

Le mardi 15me l'armée vint loger à Verberie, auquel lieu les ennemis vinrent la nuit nous donner quelque alarme au gué de la rivière qui est devant Verberie ; mais ils y trouvèrent une compagnie de Suisses qui les fit retirer à coups de mousquets.

Nous y séjournâmes encore le lendemain, et le jeudi 17me nous primes le logement de Verneul pour être plus commode pour faire tête à Mr le Prince en cas qu'il voulût passer la rivière d'Oise pour venir à Paris, comme l'on disait. Il prit cependant Chauny, et étant venu devant Montdidier, il en fut repoussé ; et de là nous tenant en jalousie s'il tirerait vers la rivière de Marne où vers celle d'Oise, nous obligea de demeurer audit Verneul jusques au mercredi 23me, que nous prîmes le logement de Baron, où nous séjournâmes le jeudi et le vendredi ; puis le samedi 26me nous prîmes celui de Dammartin, et y demeurâmes jusques au mercredi 30me que nous

revînmes à Meaux, auquel lieu notre armée se fortifia de plusieurs diverses troupes de cavalerie et infanterie qui s'y vinrent joindre.

Nous en partîmes le samedi 3me octobre et vînmes loger à Fermoustier où nous séjournâmes le dimanche, et le lundi 5me allâmes à la Ferté Gaucher ; le mardi 6me à Montmirail ; le mercredi à Montmort, pensant pouvoir aller secourir Epernai que Mr le Prince assiégeait et l'y combattre, puisque nous n'avions pu sauver Château-Thierry qu'il avait pris trois jours auparavant : mais nous eûmes avis comme ceux d'Epernai avaient ouvert les portes à son armée, et qu'il était délogé pour aller à Sesanne en Brie, ce qui nous fit aller le jeudi 8me loger à un village nommé Baye ; et ayant envoyé le régiment de Vaubecourt gagner la chaussée de Saint-Pris par où nous pouvions passer le marais de Saint-Gon qui dure près de quinze lieues de long, il arriva que le sieur Descures maréchal des logis général de l'armée, en qui monsieur le maréchal et Mr de Pralain avaient toute confiance et croyance, tomba extrêmement malade, et ces messieurs en une telle irrésolution que l'on ne les pouvait porter à aucun dessein. Cependant nous voyions que Mr le Prince allait prendre Sesanne sur notre moustache, dont tous les chefs de l'armée étaient désespérés ; nous allâmes, Mr de Richelieu, maître de camp du régiment de Piémont, Mrs de Vaubecourt, Bourg Lespinasse, et moi, trouver Mr de Refuges intendant des finances et de justice de notre armée, personnage de rare vertu, pour le prier d'animer nos généraux et maréchal de camp à se résoudre. Il nous dit qu'il n'avait pas déjà manqué de les y presser, mais qu'ils lui avaient répondu qu'il nous fallait voir la contenance et le dessein de l'ennemi pour, sur cela, former le nôtre, et que la maladie de Descures auquel ils croyaient comme à un ange, les tenait ainsi en suspens. Je leur dis alors : « Voyons Descures et le persuadons de leur mander que s'ils ne passent la chaussée pour gagner Sesanne, Mr le Prince la prendrait infailliblement le lendemain ; » ce que nous fîmes, et Descures jugea comme nous qu'il nous fallait fortement passer la chaussée, et leur manda qu'il la fallait nécessairement passer et aller aux ennemis. Monsieur le maréchal dit qu'il voulait attendre quelques troupes qui lui devaient venir et jouer à jeu sûr. Sur cela Descures lui manda qu'il n'y avait plus lieu d'attendre, et que s'il ne passait, il ruinait les affaires du roi. Alors il vint lui-même pour s'en résoudre avec Descures, où il nous trouva ; et fut conclu que Vaubecourt passerait encore le jour-même avec son régiment et prendrait quelque poste avantageux ; que Piémont tiendrait le bout de deçà de la chaussée ; et que tous deux feraient passer toute la nuit les bagages de l'armée que nous fîmes accompagner de quatre compagnies de carabins : et l'on donna rendez-vous au reste de l'armée au bord de la chaussée au lendemain à la pointe du jour ; ce qui s'exécuta ponctuellement, et Mr de Pralain passa le vendredi 9me la chaussée avec la compagnie de gens d'armes de la reine mère qu'il commandait, me laissant la charge et l'ordre pour faire passer le reste, puis de faire la retraite avec les neuf compagnies de chevau-légers ordonnées pour cet effet ; ce que je fis sans désordre, hormis que celui qui porta l'ordre aux chevau-légers se perdit la nuit et ne leur porta qu'au jour, ce qui fut cause qu'elles arrivèrent comme tout achevait de passer, et je laissai pour la retraite les compagnies de gens d'armes de Lorraine, Vaudemont, et Monbason, qui étaient du régiment de cavalerie dont on m'avait donné le commandement. Comme le régiment de Picardie, (dont Mr du Maine avait quelques jours auparavant défait quatre

compagnies au Bac à Choisy, comme elles venaient au rendez vous de l'armée), qui avait la retraite comme premier régiment, commençait à défiler, nous vîmes marcher de loin douze ou quinze gros de cavalerie qui étaient nos chevau-légers ; mais l'on crut que c'étaient les ennemis : je pris mes trois compagnies de gens d'armes pour tenir ferme et payer de nos vies pour faire passer le régiment, ce qu'il fit, et bien vite ; mais les ayant envoyé reconnaître, nous trouvâmes que c'étaient des nôtres.

Ainsi nous gagnâmes Sesanne en Brie et logeâmes notre armée aux environs : et à peine étaient nos carabins et chevau-légers logés, que les ennemis vinrent porter l'alarme quand et eux, ce qui les fit remonter à cheval en diligence et envoyer leurs bagages au quartier de Piémont. Les ennemis avaient cinq gros de cavalerie qui paraissaient sur un tertre sans se bouger, sinon que quand ils nous virent avancer, ils se retirèrent avec bon ordre derrière ce tertre ; et comme nous fîmes halte, croyant que leur armée entière était au vallon, ils remontèrent et furent en cet état jusques à la nuit, qu'ils se retirèrent. Nos carabins prirent quelques valets de leur armée qui nous dirent qu'ils se préparaient pour nous venir combattre le lendemain ; et je pense que les ennemis les avaient fait prendre exprès pour nous dire cette nouvelle, afin de nous cacher leur dessein qui était de passer leur armée le marais de Saint-Gon à Pleurs où il y a une chaussée, afin de mettre ledit marais entre eux et nous pour pouvoir en sûreté aller gagner la rivière de Seine et la passer avant que nous nous pussions opposer à leur passage.

Sur cet avis conforme aux apparences nous nous mîmes en état de donner bataille, en cas qu'ils se présentassent, le samedi matin 10me : mais les mêmes cinq gros parurent seulement sur le même tertre qu'ils avaient fait le jour précèdent, ce qu'ils ne firent à autre dessein que pour nous cacher le passage de leur armée sur la chaussée de Pleurs ; ce qu'ils continuèrent encore le dimanche 11me : mais nous ne mîmes notre armée en bataille, ainsi que le jour précédent, à cause du mauvais temps, nous contentant de leur opposer notre cavalerie. Ils se retirèrent de meilleure heure ce jour-là qu'ils n'avaient fait le précédent, pour aller rejoindre leur armée qui avait fait une grande traite pour arriver à Mery sur Seine et passer avant qu'ils nous puissent avoir sur les bras.

Nous ne sûmes que la nuit leur passage et délogement, et le lendemain lundi 12me nous vînmes prendre notre logement à Barbonne. En partant le matin de Sesanne les chevau-légers eurent ordre d'envoyer vingt chevaux à la queue de l'armée pour prendre langue de leurs logements et de leur route : mais ils vinrent dire à monsieur le maréchal qu'ils étaient si fort harassés des deux jours précédents auxquels il leur avait fallu être continuellement à cheval, qu'il leur était impossible de pouvoir choisir dans tout leur corps vingt chevaux qui pussent faire cette corvée. Monsieur le maréchal s'étonna de cette harangue peu coutumière d'être faite par des chevau-légers, et moins au commencement d'une guerre : je m'offris d'y aller avec vingt chevaux s'il me le voulait permettre, et au refus qu'il m'en fit, je lui dis qu'il m'avait fait la faveur de me donner le commandement d'un régiment de grosse cavalerie composé des compagnies de Lorraine, Vaudemont, Montbason, et la Chastre, lesquelles tiendraient à honneur d'être employées aux corvées que les chevau-légers ne voudraient ou pourraient faire, et que je le suppliais qu'il me donnât la commission d'y

envoyer dix gendarmes de la compagnie de Mr de Lorraine et dix de celle de Mr de Vaudemont.

Il le trouva très bon, et à l'heure même j'envoyai l'ordre par Lambert à la première et par Des Étant à l'autre, qui m'en prièrent et de trouver bon qu'ils y allassent avec eux.

Ces deux troupes nous vinrent faire rapport de ce qu'ils avaient pu découvrir du logement des ennemis, de la route qu'ils tenaient, et de leur ordre : mais celle que Mr de Couvonges avait menée nous dit de plus que les gens auxquels commandait Mr du Maine, et sa personne même, étaient logés au deçà du marais de Saint-Gon, lequel ils leur avaient vu passer en un lieu où un homme à peine, bien monté, s'en pouvait retirer, étant dans le bourbier jusques aux sangles, et ne pouvant marcher qu'un de front. Lambert s'alla mêler parmi eux comme s'il eût été des leurs et ouït Mr du Maine jurant et maugréant du logement que Mr de Bouillon leur avait donné, capable de le faire perdre : il apprit aussi que leur département était à Saint-Saturnin et à Tas. Monsieur le maréchal sur cet avis résolut de le faire attaquer, et moi ayant demandé la commission de l'exécuter, Mr de Pralain dit qu'il la voulait faire, sur quoi je lui demandai donc d'y être son soldat et d'y mener six-vingt chevaux des trois compagnies de gendarmes qui étaient en l'armée sous ma charge, ce qu'il m'accorda, et manda deux cent cinquante chevau-légers de plus, cent carabins, cent gendarmes de la compagnie de la reine, et autant de celle de Monsieur, trente de la compagnie de Mr de Chevreuse, et autant de celle de Genlis : il prit de plus deux mille hommes de pied et leur donna rendez-vous à un village dont il ne me souvient du nom, à deux lieues dudit Saint-Saturnin, à une heure après minuit, où ils se trouvèrent. Nous partîmes un peu après deux heures et marchâmes droit à Tas qui était le logement plus avancé devers nous. Mais comme le jour nous eut pris à une demie lieue dudit Tas, on conseilla Mr de Pralain de faire faire halte, sur un lieu éminent, à notre infanterie et de nous avancer en diligence droit à Tas avant que les ennemis se pussent retirer ; et même pour nous soutenir à la retraite en cas que l'on eût fait ce logement de Saint-Saturnin pour nous donner une amorce, notre ordre était que cinquante carabins seraient à chacune de nos ailes, puis cent chevau-légers de chaque côté plus en arrière, puis ma troupe au milieu, et derrière moi sur les ailes les deux-cents gens d'armes des deux grosses compagnies, et les soixante chevaux de Chevreuse et Genlis pour gros de réserve.

Nous marchâmes ainsi jusques à Tas où nous trouvâmes les ennemis délogés. Il arriva que, ayant passé Tas, Mr de Constenant qui commandait les chevau-légers de l'aile droite, lequel se faisait haïr de telle sorte par ceux de sa troupe qu'il les craignait plus dans le combat que les ennemis-mêmes, se débanda avec un de ses chevau-léger nommé Vallieres pour aller reconnaître la contenance des ennemis ; ce qu'ayant vu, Mr de Vitry qui commandait ceux de l'aile gauche, prit avec lui un chevau-léger et l'alla joindre. Zamet et Montglat qui commandaient en leur absence, en firent le semblable à leur imitation et donnèrent à toute bride jusques au corps de garde avancé de Mr du Maine, que commandait le baron de Poully, où ils perdirent un gentilhomme de Montglat nommé Loumiere : bien disent-ils qu'ils blessèrent le baron de Poully. En ce même temps quelques autres chevau-légers se voulant débander pour suivre ces chefs, Mr de Constenant leur cria qu'ils tournassent tête, ce que les carabins croyant être dit pour eux,

se retirèrent, et à leur imitation les chevau-légers, tant il est de conséquence de se bien expliquer.

Alors Mr de Pralain, Marillac et moi, quittant nos gros, courûmes aux chevau-légers savoir la cause de leur retraite sans l'ordre de Mr de Pralain, lesquels dirent que leurs chefs leur avaient crié. Sur cela Mr de Pralain leur dit qu'ils se missent à côté et derrière les deux compagnies de gens d'armes, et me dit lors : « Si je les faisais retourner à leurs postes, ils ne feraient rien qui vaille ; car leurs chefs leur ont par mégarde donné l'alarme ; » qui fut la seule chose qu'il dit ou fit en capitaine de tout ce jour. Il me dit ensuite : « Mon fils, c'est à vous à avoir la tête ; gouvernez-vous en sage capitaine et non en jeune éventé comme ces messieurs qui ont abandonné leurs troupes. » Sur ce, je mis ma troupe en deux gros de soixante chevaux chacun, et deux de coureurs de dix chevaux chacun, composés de gentilshommes volontaires, dont Mr de Poigny eut la charge de l'un, et Mr de Bes de l'autre. Ainsi nous allâmes, salade en tête, droit aux ennemis qui étaient à douze cents pas de nous en bataille contre les haies de Saint-Saturnin, lesquels étaient infailliblement perdus pour n'avoir lieu de retraite et n'être que trois cents chevaux, que bons que mauvais, de troupes nouvelles levées, contre nous qui en avions le double de troupes entretenues et les plus belles du monde. Mais par malheur il arriva qu'un capitaine de carabins nommé la Haye en qui Mr de Pralain avait créance, vint mettre en l'esprit irrésolu de Mr de Pralain qu'infailliblement ces haies étaient farcies de mousquèterie, laquelle nous mettrait d'abord la moitié de nos gens par terre et l'autre en désordre, ce qu'il lui imprima si bien dans l'esprit qu'à l'heure même il m'envoya dire de me retirer. Je crus qu'il se moquait de moi et lui mandai que nos chevaux avaient rompu leur gourmette et nous emportaient droit aux ennemis, sur quoi il vint à toute bride à notre tête et cria halte, puis nous dit : « Mordieu, ne me reconnaît-on pas ici pour y avoir le premier commandement ? » Je lui dis : « Qui vous le dispute ? Mais je ne crois pas que Dieu vous veuille tant de mal que de vous inspirer de vous retirer voyant devant vous des ennemis en peu de nombre et qui n'attendent que nous les joignions pour être défaits. »

Il s'approcha lors de moi et me dit tout bas : « Vous ne jugez pas qu'il y a deux mille mousquetaires dans ces haies, dont je suis bien averti. » Je lui dis : « Au moins, Monsieur, voyons si cela est : j'irai, si vous voulez, escarmoucher avec vingt chevaux à cinquante pas des haies ; ils ne se tiendront jamais de tirer quelque coup qui nous fera reconnaître ce qui en est : mais à peine de ma vie qu'il n'y en a point. » Il me dit : « Je le sais mieux que vous, et vous prie de faire la retraite avec vos troupes. » Je lui dis qu'elle était bien aisée à faire devant des gens qui s'enfuyaient. Et ainsi ayant Mr du Maine en nos mains, qui infailliblement y fût demeuré mort ou pris avec un quart de la cavalerie de leur armée, qui eût donné telle épouvante au reste qu'ils se fussent débandés ensuite, Dieu nous ôta l'esprit et la connaissance de ce que nous pouvions et devions faire, et mit un tel dégoût dans notre armée et telle opinion de nos chefs qu'il semblait que nous fussions nous mêmes défaits.

Ce fut le mardi 13me octobre que nous fîmes cette belle affaire, où pour mieux dire que nous ne fîmes rien sinon aller prendre notre logement à Villenosse.

Le mercredi 14me nous arrivîmes à Nogent où nous eûmes avis que Mery sur Seine leur avait ouvert les portes, et qu'ils avaient passé la rivière.

Nous la passâmes le jeudi 15me et avions ordre de loger à Traynel. Mais comme il n'y a que deux petites lieues de Nogent, que le temps était fort beau et l'heure haute, les chefs murmurèrent de cette petite traite, disant que l'on voulait donner loisir à Mr le Prince de se saisir de Sens. Descures qui était en carrosse, bien malade, nous dit en passant que nous pourrions bien perdre Sens si nous ne nous hâtions davantage que nous ne faisions, et que nous pouvions bien loger à Granges qui était à deux bonnes lieues de là. Je dis à Mr de Pralain que je m'assurais que monsieur le maréchal le trouverait bon : il me dit que si je lui voulais aller faire résoudre, qu'il ferait le logement de l'armée tout prêt pour faire marcher. Monsieur le maréchal volait des perdreaux, et y courus et me doutant bien qu'il le trouverait bon, j'envoyai Cominges dès le mi-chemin dire à Mr de Pralain et Descures que monsieur le maréchal leur mandait de faire le logement à Granges, et comme j'eus joint monsieur le maréchal, je lui dis que ces messieurs ne jugeaient le logement de Traynel propre pour lui à cause qu'il y avait eu de la peste dans le château où il devait loger, que la traite était trop petite et celle du lendemain pour aller à Sens trop grande, mais que s'il lui plaisait de loger à une bonne lieue plus avant en un bourg nommé Granges, il y serait très bien et à propos. Il s'y accorda, et je m'en revins comme déjà tout marchait à Granges.

Il faut savoir que les ennemis marchaient côte à côte de nous à une lieue de distance sans savoir de nos nouvelles, ni nous d'eux, tant tout était en désordre parmi nous ; et le logis de nos chevau-légers était le même que Mr de Bouillon avait donné aux troupes de Mr de Luxembourg. Leurs maréchaux des logis et les nôtres se rencontrèrent au logement ; et comme les nôtres étaient plus en nombre, ils chargèrent ceux des ennemis et les chassèrent, lesquels vinrent porter l'alarme à Mr le Prince qui fit mettre son armée en bataille, pensant nous avoir sur les bras, et la fit camper cette nuit-là en une plaine à une lieue derrière nous sur le chemin de Sens où nous allions tous deux.

Il arriva encore une autre chose par cas fortuit, qui les tint en alarme, qui nous servit beaucoup : c'est que ceux de Granges avaient retiré leurs personnes et leurs biens dans l'église du village qui était assez bonne pour coups de main, et mise en cet état pour leur conservation dès les guerres de la Ligue. À l'arrivée de Mr de Pralain avec qui j'étais, nous trouvâmes que le prévôt de l'armée qui était un assez bon voleur, pensant gagner beaucoup dans cette église s'il s'en rendait maître, les somma de mettre ses archers dedans pour la garder, et eux ayant répondu qu'ils ne l'ouvriraient point jusques à l'arrivée des chefs, ce prévôt avait tiré quelques arquebusades, et eux y avaient répondu : mais lorsqu'ils virent Mr de Pralain, ils lui mandèrent qu'ils étaient près de sortir, de revenir chacun en sa maison, et de fournir des vivres et ustensiles ce qu'il ordonnerait, ce que Mr de Pralain accepta, et leur manda qu'ils ne sortissent point jusques à ce que chacun fût logé ; et à l'heure même les fourriers de notre cavalerie légère nous ayant porté l'alarme de l'armée des ennemis qui étaient sur nos bras, nous nous avançâmes avec les troupes fait à fait [au fur et à mesure] qu'elles arrivaient, et comme monsieur le maréchal vint à Granges, trouvant cette contestation entre ce prévôt et ces paysans renouvelée, sans s'enquérir de ce

que Mr de Pralain leur avait ordonné, fit tirer trois coups de canon à cette église, et les paysans s'étant rendus à sa miséricorde, commanda à ce même prévôt d'en pendre quatre des principaux, ce qu'il exécuta avant notre retour, que nous lui rapportâmes que les ennemis étaient à près de deux lieues derrière nous et que notre tête était forte de telle sorte que les ennemis ne pouvaient rien entreprendre à cause d'un profond ruisseau qui nous séparait ; et bien qu'ils se fussent avancés à demie lieue proche de Granges avec leur cavalerie, ils s'étaient néanmoins retirés à l'entrée de la nuit lorsque ces trois coups de canon avaient tiré, qui leur firent croire que notre armée marchait pour les aller attaquer.

Ils se mirent donc en bataille, et y couchèrent toute la nuit, et le lendemain attendirent jusques à neuf heures que nous les vinssions attaquer.

Mais nous partîmes au jour, dudit Granges, le vendredi 16me, et arrivîmes à Sens avant les ennemis lesquels sans doute se fussent emparés de la ville s'ils y fussent arrivés les premiers, vu la difficulté que les habitants firent de nous y recevoir et les grandes intelligences que Mr le Prince y avait. Nous nous logeâmes aux faubourgs, et à peine pûmes nous obtenir de ceux de Sens que les chefs avec leurs équipages logeassent en la ville.

L'armée ennemie prit son logement à Malay qui est à une lieue de là, et y eut plusieurs escarmouches tout le temps que nous fûmes à vue les uns des autres, qui fut le samedi et dimanche suivant.

Ce soir les habitants de Sens tenaient leurs portes et ne laissaient entrer nos soldats qu'à la file pour acheter les denrées, de sorte que monsieur le maréchal, Mr de Pralain, et ceux qui étaient logés dedans Sens étaient en la puissance de ceux de la ville, affectionnés à Mr le Prince, qui était si proche d'eux. Comme nous fûmes au conseil, on résolut de se rendre maître de la ville, ce que je proposai de faire si l'on m'en donnait la charge, et ayant fait voir l'ordre que j'y voulais tenir, il fut approuvé, et l'eus de l'exécuter.

Donc le samedi matin 17me je fis le matin entrer plus de cent Suisses à la file qui faisaient semblant d'aller acheter des denrées, et eurent ordre de se rendre à la place, où il y avait un capitaine et d'autres officiers qui leur diraient ce qu'ils avaient à faire. Je donnai aussi ordre à un autre capitaine nommé Reding (gentil soldat), d'entrer avec cinquante autres Suisses à la file et de marchander des choses proche de la porte, afin que quand il me verrait entrer, il vint par dedans à moi ; et fis tenir le capitaine Hessy avec deux cents Suisses le plus près que je pus de la porte d'où il ne fut point aperçu, pour venir au premier signal que l'on lui donnerait que je serais entré. J'avais aussi fait dire au maire qu'il commandât à la porte de faire entrer une escouade de Suisses pour faire garde devant le logis de monsieur le maréchal, ce qu'il avait fait. Il était aussi entré par les autres portes de la ville plus de trois cents soldats français et quantité de capitaines et officiers, lesquels se devaient rallier au premier bruit. Ainsi sur les neuf heures du matin j'entrai dans la ville avec six hallebardiers qu'ils avaient toujours vus marcher devant moi : j'avais aussi quatre ou cinq capitaines qui m'accompagnaient, qui avaient chacun deux trabans [gardes] à leur suite : il y avait de plus douze ou quinze gentilshommes volontaires ou de mes domestiques. Ainsi en entrant sans faire mine de vouloir rien entreprendre, je m'arrêtai sous la porte et demandai qui était celui qui commandait, lequel vint à moi, et je le saisis : en même temps vingt hallebardiers suisses se

présentèrent aux bourgeois faisant la garde ; les cinquante Suisses s'avancèrent aussi afin que ceux qui gardaient ne fissent bruit par la ville, et les ayant désarmés, je fis entrer les deux cents Suisses de capitaine Hessy, qui furent suivis de six cents autres qui étaient tout prêts, et aller prendre les principales places et carrefours de la ville, où ils campèrent, ayant ôté la garde des portes aux habitants sans aucune opposition ni désordre : et après dîner Mr de Pralain qui, outre la charge qu'il avait en l'armée, était encore lieutenant de roi dans la province, alla en la maison de ville où il dépossèda le maire et les officiers soupçonnés et en établit en leurs places des affectionnés au service du roi.

Les ennemis ne sortirent tout ce jour-là de leurs quartiers devers nous et y séjournèrent, comme encore le lendemain dimanche 18me. Nous tînmes conseil pour savoir comment nous conserverions Sens, et quelles garnisons nous y laisserions, ce que nous ne pouvions faire qu'en affaiblissant notre armée : mais le lieutenant-général Angenou, le lieutenant criminel, et l'archidiacre nommé le Blanc, qui étaient les plus affidés au service du roi, nous assurèrent que pourvu que l'on chassât de la ville vingt-cinq habitants mutins, ils répondaient de la conserver sans garnison ; ce que l'on résolut de faire, et on leur dit qu'ils avisassent avec Mr de Pralain ceux qu'il faudrait chasser.

Le lundi 19me l'armée ennemie délogea de Malay, et je montai à cheval pour voir leur délogement et donner quelque coup de pistolet si le cas s'y offrait. Mais ils laissèrent quelque cent cinquante chevaux et cinquante carabins à leur retraite ; et moi n'en ayant que vingt, et eux se tenant serrés, après les avoir conduits une lieue par delà Malay, m'en revins à Sens où je trouvai que l'on avait envoyé des billets à vingt et cinq bourgeois pour se préparer le lendemain pour être menés à Paris avec une escorte d'une de nos compagnies de carabins. J'étais logé chez le doyen de l'archevêché, bon homme et bon serviteur du roi, qui me vint trouver après dîner pour me dire que l'on envoyait deux des chanoines, nommés Miette et l'Hermitte, dont il me pouvait répondre du premier qu'il n'y avait au monde un meilleur serviteur du roi, et qu'il me suppliait d'avoir pitié de lui et de lui permettre qu'il me pût parler. J'allai à la chambre du doyen où ce pauvre homme était si éperdu qu'il ne savait ce qu'il faisait : enfin l'ayant remis, il me dit qu'il n'avait autre crime que l'inimitié de l'archidiacre le Blanc, lequel l'accusait faussement d'avoir dit qu'il voudrait que Mr le Prince fût roi : bien me confessait-il qu'il avait dit, voyant madame la Princesse si belle et jolie, qu'elle méritait d'être reine, mais qu'il n'avait jamais entendu que ce fût de France. Moi qui étais de sa même religion, entrepris son salut et lui promis de l'assister. Je m'en allai à l'heure même au conseil où j'étais mandé chez monsieur le maréchal auquel je dis le crime du chanoine Miette et la passion et intérêt que j'avais à son salut, ce qu'il m'accorda.

J'avais trouvé en entrant à la chambre de monsieur le maréchal tous les condamnés à sortir de la ville, qui me firent tant de prières, soumissions, et pitié, que mon cœur se tourna en leur faveur ; ce qui me convia de dire à Mr de Refuges : « Pour quel sujet veut-on déserter cette ville des principaux habitants, la plupart desquels n'ont autre crime que l'inimitié des deux lieutenants et de l'archidiacre ? Pensez-vous que cela conserve mieux la ville ? Au contraire cela y fera naître tant de dissensions et de brigues par les parents et amis des chassés, que cent hommes des partisans de Mr le Prince,

qui se présenteront aux portes quand nous en serons éloignés, seront capables de s'en saisir, n'y ayant point de garnison. Je serais d'avis de conserver par douceur ce que vous ne voulez ou pouvez garder avec force, et en obligeant ces gens condamnés, vous les rendre affectionnés et fidèles. » Mr de Refuges me répondit qu'il entrait dans mon sentiment et que si j'en faisais la proposition, qu'il l'appuierait de toutes les raisons que son esprit lui pourrait suggérer. Alors j'allai parler à Descures que je gagnai aussi, et quand j'eus ces deux à ma dévotion, je me sentis assuré de faire faire aux autres ce que je voudrais. Donc, sur la fin du conseil, Descures ayant demandé quelle compagnie de carabins monsieur le maréchal voulait qui allât accompagner les bannis à Paris, il lui commanda de faire l'ordonnance à Montalant : je pris sur cela occasion de dire que Montalant nous serait fort nécessaire vers cette vallée d'Aillan où les ennemis tournaient la tête, d'où il était et y avait son bien, qu'il connaissait le pays ; et ensuite je dis que ces bannis ne nous faisaient pas tant de profit à les envoyer à Paris que l'escorte qu'il nous leur fallait donner nous causerait de dommage ; que l'on mettait par cet envoi une dissension éternelle dans la ville de Sens, de laquelle Mr de Pralain pâtirait un jour, et qu'ils seraient plus affectionnés, si on leur faisait la grâce entière, que ceux-mêmes qui avaient été pour nous ; et que si c'était à moi à faire, je leur pardonnerais ; que je voyais un chemin ouvert pour le faire de bonne grâce, c'est qu'ils m'avaient prié de parler pour eux et que je pourrais leur répondre que monsieur le maréchal m'avait dit que si Mr de Pralain et moi voulions leur servir de caution, qu'il le ferait, dont je m'assure qu'ils nous prieraient instament, et que nous le ferions après avoir tiré sûreté convenable de leur foi et parole ; que cela rendrait la ville très affectionnée à Mr de Pralain qui avait intérêt de s'y conserver de l'autorité ; qu'elle conserverait ses citoyens unis et que nous serions sans crainte d'aucun sinistre accident pour le service du roi après que nous l'aurions éloignée. Mrs de Refuges et Descures fortifièrent mon opinion de plusieurs raisons, et monsieur le maréchal et Mr de Pralain y consentirent, comme firent aussi les lieutenants général et criminel : le seul archidiacre nous fut contraire, qui protestait que si on laissait ces gens dans la ville, qu'elle était perdue, et que pour lui il était résolu, si nous le faisions, de sortir de la ville en même temps que nous ; je le rapaisai enfin, lui disant que ces exilés lui en auraient de l'obligation, et que je ferais qu'ils le prieraient d'intercéder pour eux : puis je sortis pour leur parler, qui furent ravis d'entendre que je leur procurais avec l'honneur la liberté de demeurer dans leur ville. Nous fîmes semblant de répondre pour eux, et ils se sont montrés depuis infiniment passionnés au service du roi.

Notre armée vint le mardi 20me loger à Saint-Julien du Saus et en partit le mercredi 21me pour venir loger à Joigny. Mais comme quelques-uns des quartiers étaient plus avancés et que l'on avait envoyé plus avant battre l'estrade pour prendre langue des ennemis, nos coureurs vinrent jusques à un ruisseau qui est au-devant de deux bourgs nommés Chanlay et ....., sans trouver personne. Un gentilhomme des miens, nommé Lambert, et un de Mr de Pralain, nommé des Combes, donnèrent jusques aux portes de Chanlai qu'ils trouvèrent fermées et les ponts levés, et un homme dehors qui cueillait des herbes, qu'ils amenèrent à Mr de Pralain qui menait la tête de notre armée : c'était un cuisinier de Mr de Luxembourg qui l'assura que les

troupes de Mr de Luxembourg étaient logées audit Chanlay, qui étaient près de trois cents chevaux. Il s'y achemina en diligence sur le rapport de Lambert et Des Combes qui lui assurèrent que Chanlai était deçà le ruisseau et que c'était un poste où nous nous pouvions tenir en bataille sans crainte d'y pouvoir être forcés par les ennemis sur la moustache desquels nous pouvions prendre Chanlai et les troupes qui étaient dedans. Comme il y fut arrivé, ses ordinaires irrésolutions le prirent, en sorte qu'il manda à monsieur le maréchal avec qui j'étais lors, qu'il était là, que les troupes de Mr de Luxembourg étaient à Chanlai que l'on ne pouvait forcer sans canon, que l'armée ennemie n'était qu'à une lieue de là et qu'il lui commandât s'il se retirerait ou s'il attaquerait Chanlai.

Monsieur le maréchal lui manda qu'il fît ce qu'il verrait bon être pour le service du roi : mais moi qui connaissais qu'il s'en pourrait retirer de peur de n'attirer sur lui le blâme du succès que cette ambiguë réponse lui laissait sur les épaules, dis à monsieur le maréchal que ce que Mr de Pralain lui en mandait était pour recevoir la réponse qu'il lui venait de faire, afin de se retirer et dire que sans son commandement (qui n'était précis) il eût pu défaire ces gens enfermés et déjà en ses mains ; de sorte qu'il me commanda d'y aller et me chargea d'un double commandement selon ce que je verrais qu'il se fallût retirer ou opiniâtrer. J'y allai donc au galop, et Dieu me fit rencontrer par les chemins les Suisses et l'artillerie qui étaient avancés : je dis au lieutenant de l'artillerie que monsieur le maréchal lui commandait de mettre deux bâtardes au crochet et les mener au trot à Mr de Pralain, et dis en même temps au capitaine Hessy qui conduisait le train, qu'il vînt courant avec cent hommes à la suite des deux bâtardes, et je continuai mon chemin à toute bride. Je rencontrai Richelieu et Vaubecourt qui me montrèrent que si nous voulions seulement faire bonne mine, ces gens de Mr de Luxembourg étaient perdus, et qu'ils me priaient d'animer Mr de Pralain ; qu'au reste ils répondaient de leur vie d'empêcher l'armée entière des ennemis le passage du ruisseau, avec ces deux régiments, mais qu'il faudrait faire avancer le canon en diligence. Je leur dis qu'il venait et que nous aurions à l'heure même deux bâtardes que j'avais fait avancer par ordre de monsieur le maréchal, lequel suivait, et qu'ils les fissent mettre en batterie cependant que j'allais trouver Mr de Pralain, auquel je dis que monsieur le maréchal lui mandait qu'il serait aussitôt à lui avec l'armée et le canon, et qu'il garnît d'infanterie le bord du ruisseau, plaçant la cavalerie où il jugerait à propos ; qu'il lui envoyait cependant deux bâtardes pour escarmoucher et lever les défenses, attendant les autres pièces, et qu'il les employât d'abord qu'elles seraient arrivées ; et que s'il me l'ordonnait, je les irais mettre en batterie en un lieu que j'avais reconnu en passant, ce qu'il trouva bon, me disant seulement que je mandasse à monsieur le maréchal qu'il s'avançât promptement.

Comme je m'en venais à nos bâtardes, je trouvai que Mrs de Richelieu et de Vaubecourt les faisaient tirer au coin d'une tour bâtie de boue et de crachat, qu'ils renversèrent à la seconde volée, de telle façon que dix hommes de front y pouvaient monter. En même temps Mrs de Boisdauphin et de Pralain y arrivèrent et furent priés par Mrs de Constenan et de Vitry de recevoir à composition ces troupes dont les chefs étaient de leurs amis, et qu'ils leur donnassent la vie après avoir pris et donné au pillage leurs armes, chevaux, et bagage, ce que monsieur le maréchal accorda à ces malheureux

qui montraient leurs mouchoirs et chapeaux, suppliant que l'on leur fît bonne guerre. Les deux entremetteurs pillèrent les plus précieuses choses, et ensuite nos soldats, qui selon leur coutume mirent le feu dans Chanlay.

En même temps parurent les ennemis : mais ils ne s'avancèrent point ni n'entreprirent de venir baiser [approcher] le ruisseau. Monsieur le maréchal fut conseillé par tous les chefs de se loger avec l'armée à Chanlai et à ..... : mais comme l'un était brûlé et l'autre peu logeable, que son dîner était préparé à Joigny, il ne sut être persuadé de le faire, ce qui fut une grande faute ; car nous forcions par ce logement les ennemis de se jeter dans le Morvan et de perdre dans ce méchant pays leur bagage, infanterie, et canon, et prendre le haut du Nivernais à passer le reste de leurs troupes qui eussent pu fuir devant nous, au lieu que nous nous amusâmes trois jours à Joigny et leur donnâmes loisir de prendre le logis de Charny et de nous devancer à la rivière de Loire. C'était l'opinion de Descures, de Montalant, et de Pigeolet, qui connaissaient parfaitement bien ce pays-là, et ce qu'il fallait faire.

Ce même Pigeolet voyant que les ennemis avaient la tête tournée devers Gien pour y passer, et, comme il était du pays, sachant que si les ennemis y arrivaient les premiers, on leur en ouvrirait la porte, proposa à monsieur le maréchal de s'y aller jeter si on lui voulait donner deux compagnies de son régiment de Champagne et deux de celui de Boniface, avec trois charrettes pour porter du pain, du vin, et des munitions de guerre ; ce qui lui étant accordé, il s'y achemina passant à travers de l'armée des ennemis comme s'il eût été un de leurs régiments, tambour battant, mais couchant dans les bois, et marchant à travers champs, se jeta dans Gien ; et quand l'armée ennemie y vint, elle y trouva visage de bois.

L'armée partit de Joigny le samedi 24me pour aller prendre le logis de Charny ; mais les ennemis y étant venus les premiers, nous allâmes loger à Château-Renart pour les prévenir au passage de la rivière de Loire.

Le dimanche nous allâmes à Chatillon sur Loing, et y séjournâmes le lundi sans aucune occasion.

Le mardi 27me nous vînmes loger à Osoy sur Tresé, où peu après notre arrivée le lieutenant de Montalant nous vint donner avis comme une heure après que nos quatre compagnies de carabins avaient été logées à leur département nommé Ouson, ils y avaient été investis par l'armée ennemie, et tout ce qu'ils avaient pu faire avait été de faire partir ce lieutenant pour nous en avertir en diligence, nous mandant de plus que si le canon venait à eux, ils se rendraient comme avaient fait les troupes de Mr de Luxembourg. Sur cette nouvelle monsieur le maréchal fit tirer trois coups de canon, qui était le signal pour faire venir tous les corps de l'armée au quartier du général, et fit camper l'armée jusques au lendemain matin, qu'il prit son ordre de bataille sur une ligne et mêla chaque troupe de cavalerie et d'infanterie, avec les intervalles, et les gros de cavalerie reculés en sorte que la tête du premier cheval allait du pair avec le dernier rang du bataillon voisin.

C'est une plaine d'une grande lieue et demie qui est entre Osoy et Ouson, dans laquelle nous gardâmes notre ordre, six pièces de canon au crochet marchant au milieu de l'armée devant le bataillon des Suisses. Nous n'eûmes pas fait une demie lieue que nos carabins vinrent nous joindre, les ennemis s'étant retirés de devant Ouson une heure devant le jour, tirant à Bonny. Il y a un ruisseau en un fond vis à vis d'Ouson, qui passe dedans

Ouson et se va jeter dans la Loire, et la colline est petite qu'il faut remonter pour aller à Bonny où sont toutes vignes d'un côté et d'autre du chemin qui y va. Il parut quelque cent chevaux de l'autre côté de cette colline sur le haut, lesquels à la première volée de canon qui leur fut tirée, s'enfuirent au galop.

Nous passâmes lors le vallon et marchâmes quelque deux cents pas jusques à ce que quatre volées de canon des ennemis nous furent tirées, et nous fut commandé de faire halte. Le canon des ennemis était logé à l'avantage et leurs troupes mal en ordre dans le fond proche de Bonny, et si nous nous fussions toujours avancés, nous les défaisions sans combat, comme il fut représenté par plusieurs des chefs à monsieur le maréchal : mais il se fâcha et dit à ceux qui lui parlèrent qu'il savait son métier, qu'il avait ses ordres du roi, lesquels il saurait bien exécuter et lui en répondre. Ainsi il nous laissa canonner par les ennemis près de quatre heures sans s'avancer ni reculer, sans entreprendre ni seulement vouloir permettre que l'on gagnât un bois à la gauche, lequel occupé eût forcé les ennemis de quitter leur poste, et se fussent défaits eux mêmes. Je n'ai vu, devant ni depuis, armée si leste ni de si bonne volonté et qui fit meilleure mine que celle là, et puis dire que si Dieu n'eût ce jour là aveuglé monsieur le maréchal, il pouvait sans péril acquérir une grande gloire : il avait les ennemis entre ses mains qui ne pouvaient reculer ni refuser de combattre ; ils étaient en désordre, n'ayant toutes leurs troupes ensemble ; la cavalerie de Mr de Longueville était à trois lieues de là, qui était la plus leste de leur armée ; ce qui était là avait l'épouvante, c'étaient troupes nouvelles mal armées et qui eussent rendu peu ou point de combat.

Enfin, monsieur le maréchal nous fit repasser le ruisseau, et camper l'infanterie avec le canon sur le haut de cette colline, ayant le ruisseau devant nous ; et lui, alla loger à Ouson qui était tout contre ; et comme la cavalerie qui était logée à deux lieues de là, à Briare et autres lieux, fissent instance d'avoir permission d'aller loger en leurs quartiers et non de camper, vu que tout le jour précédent, la nuit suivante, et cette présente journée, ils avaient été sans faire repaître leurs chevaux, il leur accorda aussi facilement que s'il n'eût pas eu les ennemis en pleine campagne devant lui, que si lors Mr le Prince fût venu avec toute son armée entière charger notre infanterie seule, dénuée de la cavalerie, il nous eût bien donné de la peine. Les chefs particuliers demeurèrent sur le champ de bataille près de leurs gens, avancèrent leurs sentinelles et les revisitèrent à toute heure, ne doutant point que les ennemis eussent autre dessein que de passer la Loire ; et même nous voyions avant la nuit leurs bagages et quelques troupes de cavalerie qui passaient.

Sur le minuit, nous vîmes leurs feux plus grands et plus apparents, ce qui nous fit juger qu'il n'y avait personne autour d'iceux, et que les ennemis les avaient quittés : Mr de Rambures et moi nous avançâmes, ayant jeté devant nous le capitaine Marsillac avec vingt soldats, et vîmes qu'il n'y avait rien entre Bonny et nous, et que les ennemis passaient assurément. Nous pouvions encore défaire leur arrière-garde et gagner les canons qui ne passèrent qu'à huit heures du matin : ainsi étant retournés où les troupes étaient campées, nous vînmes trouver Mrs de Richelieu, de Bourg, de Vaubecourt, de Boniface, et de la Melleraye, à qui nous fîmes rapport de ce que nous avions vu, qui furent d'avis d'envoyer Mr d'Espinai

Boisdanebourg trouver monsieur le maréchal et Mr de Pralain pour leur en donner même avis et leur porter le nôtre qui était de faire tirer trois coups de canon pour faire venir à nous la cavalerie, et cependant marcher la tête baissée droit à eux, que le pays était favorable pour l'infanterie, qui étaient vignobles, et que l'affaire était, sans rien hasarder, sûre de ne faire pas un médiocre gain pour le service du roi. Mr de Pralain nous manda qu'il était enragé de voir que monsieur le maréchal laissait passer toutes les belles occasions, et que pour lui il ne savait plus que lui dire, et qu'il ferait simplement ce qu'il lui commanderait, puisqu'il ne voulait point se servir de son conseil. Monsieur le maréchal dit à l'Espinai quand il lui eut fait rapport de ce que nous lui mandions : « Bon, bon, mon ami, voilà qui va bien, c'est ce que je demande ; dites-leur qu'ils viennent demain de bon matin me trouver, et nous tiendrons conseil de ce qu'il nous faudra faire. » Nous pensâmes désespérer de cette réponse et fûmes sur le point de faire tirer trois coups de canon et lui donner l'alarme pour le faire lever : mais le lieutenant de l'artillerie dit qu'il ne l'oserait faire sans l'ordre de monsieur le maréchal ou de Mr de Pralain. Ainsi nous attendîmes le jour et vînmes au logis de monsieur le maréchal qui nous fit attendre à sa cour plus d'une heure parce qu'il faisait panser sa jambe : de là il tint conseil, aussi gai que si tout fût allé le mieux du monde, et nous dit : « Au moins avons nous fait enterrer hier les ennemis du roi, (parce que leur armée avait un poste couvert), et aujourd'hui nous les ferons noyer. » Je demandai à monsieur le maréchal qu'il me permît d'aller pour le moins voir le passage des ennemis avec les gentilshommes volontaires qui me voudraient suivre ; et comme il ne me dit ni oui ni non, je pris cela pour une permission et m'y en allai.

Je marchai jusques à Bonny sans rencontrer un seul homme : les habitants me dirent, en me présentant leurs clefs, que Mr le Prince et les autres chefs étaient partis dès deux heures, mais qu'il y avait encore plus de deux mille hommes à passer et deux de leurs canons qu'ils avaient patientés sur le haut de Neuvy (lieu de leur passage) contre nous, pour tirer si nous venions troubler leur retraite, dont ils craignaient fort. Je passai outre, et de l'autre côté de Bonny nous trouvâmes trente carabins des ennemis que nous chargeâmes, quelque vingt chevaux que nous étions, et les taillâmes en pièces, demeurant cinq de morts sur la place et quelques prisonniers. J'envoyai donner cet avis à monsieur le maréchal et à Mr de Pralain : ce dernier y vint et fit avancer les régiments sur un bruit qui avait couru dans Ouson que j'étais engagé ; mais quand il fut arrivé, n'ayant point de cavalerie, et monsieur le maréchal lui ayant mandé qu'il n'entreprît rien sans lui, il s'arrêta.

Nous l'attendîmes proche de Neuvy jusques après son dîner, et il vint voir le gué où l'armée ennemie avait passé, puis il vint prendre son logement à Bonny où il demeura le lendemain vendredi 30me octobre, et tint conseil entre Mrs de Pralain, Refuges, Descures, et moi, de ce qu'il devait devenir, disant que la reine et le roi lui avaient mis cette armée en main pour conserver cette partie de la France qui est deçà la Loire, ce que, Dieu merci, il avait fait avec gloire et honneur, puisqu'il en avait chassé les rebelles, et qu'il ne lui restait plus qu'à reprendre les villes de Château-Thierry, Espernay, et Mery sur Seine, pour avoir gouverné cette partie de la France qu'on lui avait confiée, en telle sorte que les ennemis du roi n'y auraient pas conservé un pouce de terre, et qu'il méditait à aller prendre

lesdites places, ce qu'il n'avait pas voulu exécuter sans en prendre préalablement notre avis.

Je n'eus pas assez de patience pour attendre mon rang de lui répondre et lui dis : « Comment, Monsieur ? Auriez-vous bien eu en pensée de laisser le roi attaqué de Mr le Prince avec une armée qui s'en va fraîche et glorieuse contre lui sans avoir eu ni tour ni atteinte, et au lieu de la suivre et de la divertir d'aller attaquer le roi dénué de forces et qui s'est attendu que vous empêcheriez Mr le Prince de le suivre, avec celles qu'il vous a confiées, songer d'aller reprendre Mery et Espernai? Il n'attend pas cela de vous ; Espernai ni Mery ne le presse point, c'est Mr le Prince, qui le va attaquer ; Mr le Prince est votre tâche, et c'est contre lui que le roi vous a destiné : suivez-le au nom de Dieu, Monsieur, et pour votre devoir et pour le secours du roi, qui ne sera pas sans étonnement quand il saura que Mr le Prince vous est échappé et qu'il s'en va droit à lui. »

Quand Mrs de Refuges et Descures eurent vu que j'avais rompu la glace, ils ne feignirent point de lui parler fort fermement, comme fit aussi Mr de Pralain quand ce vint à lui à parler. Il eût été à désirer que nous eussions pris la piste de Mr le Prince : mais la rivière crût en un jour de deux pieds par une grande pluie qui vint et parce aussi que de sa source le temps où nous étions lui en envoyait assez pour croître.

Il résolut donc de s'en aller le lendemain samedi dernier jour d'octobre, à Gien, d'où il dépêcha Mr de Constenant avec la compagnie de chevau-légers du roi pour aller à Paris quérir une montre pour l'armée, et l'escorter. Cependant il se résolut d'aller passer la Loire à Jargeau.

Le jour de la Toussaints, premier du mois, nous vint avis du matin que les reîtres du comte de Withenstein avaient défait et tué à Mery le marquis de Renel, et s'en venaient passer la rivière à Châteauneuf. Monsieur le maréchal commanda à Mr de Pralain de s'avancer avec huit cents chevaux pour le combattre, ce que nous fîmes et vînmes repaître à Chatillon sur Loing, et marchâmes la nuit du lundi 2me.

Mais les reîtres avaient fait une grande cavalcade et avaient passé à Châteauneuf huit heures avant que nous y eussions pu arriver. C'est pourquoi frustrés de notre espérance nous vînmes loger à Lory où nous demeurâmes le lendemain mardi 3me, tant pour rafraîchir nos chevaux de ces deux traites que pour savoir des nouvelles de monsieur le maréchal qui nous suivait avec l'armée et nous donna rendez-vous pour le mercredi 4me à Boiscommun.

Le jeudi 5me nous vînmes à Neuville, et là le dessein de passer à Jargeau fut changé, ni même de passer à Orléans, à l'instance de Descures qui voulait éviter le passage de l'armée à son pays ; de sorte que le vendredi 6me nous logeâmes à Gidy, et le samedi à Boisgency auquel lieu, où pour attendre l'argent de la montre de l'armée ou pour autre raison que l'on nous cacha, nous séjournâmes jusques au mardi 10me que nous allâmes loger à Mer ; et le mercredi 11me nous allâmes passer la rivière sur le pont de Blois et loger aux environs.

Le jeudi 12me nous primes le logis de Pontlevoir ; le vendredi 13me à Bleré ; et le samedi 14me à Cormery où nous séjournâmes le dimanche ; et le lundi 16me nous vînmes à Sainte Maure où nous demeurâmes jusques au jeudi 19me que, Mr de Pralain étant tombé malade, et lui étant venu un ordre du roi de se saisir de l'Île-Bouchart et de s'assurer de Chinon, Sa

Majesté ayant quelque soupçon du sieur de Baslon qui en était gouverneur, monsieur le maréchal m'en donna l'une et l'autre commission.

Je m'acheminai au quartier de Piémont et de trois autres régiments qu'exprès on avait fait loger à demie lieue de l'Île-Bouchart, et fis partir six officiers avec ordre d'assembler sous main tous les soldats qui étaient allés à l'Île-Bouchart pour y faire des emplettes ou pour y ivrogner, et de les tenir en la place, devant le château et proche du pont, ce qu'ils firent sans donner soupçon de leur dessein ; et peu après j'arrivai avec mon train et quelques gentilshommes volontaires à une hostellerie du faubourg, où le capitaine du château, dès qu'il sut mon arrivée, me vint trouver, et moi je lui montrai l'ordre que j'avais de monsieur le maréchal de me saisir de la place. Il fut bien étonné, et me dit qu'elle était place de sûreté de ceux de la religion, que sans l'ordre particulier de Mr de la Trimoulle, il ne le pouvait faire. Je ne lui marchandai point à lui dire que si je n'étais dans demie heure dans le château, il serait dans trois quarts sous une potence, et le menai en même temps à la ville où je trouvai plus de quatre cents de nos soldats avec ces officiers, qui s'étaient saisis des portes et du pont. Lors monsieur le gouverneur du château fut bien étonné et cria que l'on baissât le pont. Il n'y avait que quinze hommes dedans, que je mis dehors, et en leur place le capitaine....., du régiment de Champagne, attendant que j'y eusse autrement pourvu, comme je fis le lendemain, du capitaine Laur, huguenot, du régiment de Navarre, mais bon serviteur du roi, avec sa compagnie et celle de St Cric.

Je partis à une heure après minuit le vendredi 20me, et m'en vins à Chinon où quatre compagnies de Navarre y avaient rendez-vous. Je les mis en bataille devant le château, à couvert toutefois, et envoyai dire à Baslon que j'étais là pour parler à lui, et qu'il vînt sur ma parole. Je n'étais pas en doute de sa fidélité au service du roi ; car je le connaissais homme de bien, et mon ami ; mais on lui avait rendu de mauvais offices auprès du roi : il me dit que c'était Mr de Courtenvaut ; je n'en sais rien. Il s'en vint à l'heure même me trouver, et après l'avoir embrassé je lui dis que j'avais charge de mettre deux cents hommes de garnison en ce château, qui le devaient reconnaître ; s'il le voulait, à la bonne heure, et si non, qu'en toute sûreté il pouvait rentrer au château que j'avais charge d'investir. Il ne hésita point à me dire que non seulement il les recevrait, mais qu'il en sortirait à l'heure même pour faire place à un autre si l'on avait la moindre défiance de lui, et qu'il savait bien que je serais caution de sa fidélité si l'on en était en doute. Je fis donc aussitôt entrer, pendant qu'il me fit apporter à déjeuner, les compagnies de Casteras et d'Ampus du régiment de Navarre, et m'en retournai dîner à l'Île Bouchart d'où je partis après y avoir laissé l'ordre nécessaire, le samedi 21me, et vins me rejoindre à l'armée qui était à la Haye en Touraine, d'où elle partit le même jour pour aller coucher à Ingrande où nous demeurâmes le dimanche, et allâmes, Mr de Pralain et moi, voir madame de Chappes à la Guierche ; et le lundi 23me nous vînmes à Montoyron ; le mardi à Chauvigny où nous séjournâmes le lendemain, et le jeudi 26me nous logeâmes à Vernon, le vendredi à Champagnai Saint-Hilaire ; le samedi 28me à Civrai où l'armée séjourna le dimanche, et moi je m'en vins avec le comte de la Rochefoucaut à Poitiers.

Le lundi 30me nous vînmes loger à Vertueil, et le mardi premier jour de décembre l'armée vint à Manle et y séjourna le lendemain.

Décembre. — Le jeudi 3me nous vînmes à Montignac et le lendemain à Angoulême.

Le samedi 5me nous vînmes à Châteauneuf où nous demeurâmes jusques au mercredi 9me que nous vînmes loger à Barbesieux où Mr le duc de Guise arriva le lendemain avec six compagnies de chevau-légers et amena deux maréchaux de camp, Mr de Montigny et Mr de Saint-Geran. Ce premier arriva devant lui pour nous apporter les lettres du roi par lesquelles il nous commandait de reconnaître doresenavant Mr de Guise pour notre général.

Il séjourna à Barbesieux jusques au dimanche 13me qu'il fit partir l'armée par un temps désespéré, et vint coucher à Baygne où il fut contraint de séjourner le lendemain pour laisser revenir les soldats qui n'avaient pu arriver à cause du mauvais temps.

Le mardi 15me nous vînmes à Jonsac où nous demeurâmes jusques au samedi 19me que nous vînmes à Archiac, et le dimanche à Cognac ; et par les chemins Mr de la Rochefoucaut ayant fait détourner Mr de Guise pour lui présenter trois cents chevaux qu'il avait mis sur pied pour le service du roi, il trouva qu'ils s'étaient débandés la nuit même pour s'en retourner chez eux, craignant les trois armées, assavoir la notre, celle qui marchait avec le roi, et celle des ennemis qui étaient proches de leurs maisons.

Nous demeurâmes à Cognac jusques au jeudi 24me que nous fûmes loger à Jarnac, et le lendemain jour de Noël à Mareuil, et le jour d'après à Aigre où elle séjourna le dimanche 27me, et Mr de Guise y festina les Suisses.

L'armée alla le lendemain à Villefaignan ; le jour d'après à Sausay, et y demeura le 30me ; et le dernier de décembre elle logea à Laysey d'où Mr de Guise alla faire l'entreprise de Saint-Maixent qui eût, si elle eût été exécutée selon qu'il l'avait proposée, mis fin à la guerre : car il prenait tous les chefs de l'armée qui y étaient venus tenter Mr de Sully pour se joindre à eux. Mais Mr de Saint-Aignan qui avait ordre de gagner un pont, se détourna pour aller défaire quelques carabins, après quoi il fit sonner force fanfares, et cependant Mr le Prince et les autres passèrent sur ledit pont et se retirèrent en leur armée.

Mr de Guise se retira, voyant son entreprise faillie, après avoir été quarante heures à cheval, et vint coucher le 2me janvier à Couay où je le vins retrouver. Car j'avais été mandé par la reine mère de l'aller trouver à son passage d'Angoulême pour la venir éclaircir d'un avis que je lui avais envoyé qu'infailliblement Mr de Vendôme était du parti de Mr le Prince, ce qu'elle ne pouvait croire, vu les assurances contraires qu'elle en avait, et moi lui ayant encore mandé que je lui répondais que cela était, elle me manda que je la vinsse trouver, et à Mr de Guise qu'il me donnât congé, ce qu'il fit et à Mrs de Montigny et de la Rochefoucaut aussi ; et partîmes d'Aigre le 28me de décembre et vînmes coucher à Angoulême. Mais le roi avait changé de dessein et était allé à la Rochefoucaut. Nous trouvâmes Mr de Créquy arrivé à Angoulême, qui se joignit à nous, et allâmes le lendemain 29me coucher à la Rochefoucaut où nous trouvâmes Leurs Majestés qui nous firent fort bonne chère. Nous y vîmes la jeune reine aussi.

Le mercredi 30me je fus ouï au conseil où j'eus contraire Mr le président Jeannin qui répondait de la fidélité de Mr de Vendôme. Mais quand j'eus donné les lettres de plusieurs particuliers qui écrivaient à leurs

amis qu'ils avaient charge, qui de Mr le Prince, qui de Mrs de Longueville ou du Maine, de se joindre à Mr de Vendôme, il cessa de l'opiniâtrer.

1616.

JANVIER.— Nous demeurâmes encore le jeudi dernier jour de l'an à la Rochefoucaut où je ne passai point mal mon temps ; puis sur l'avis que nous eûmes que Mr de Guise était allé à la guerre, nous partîmes deux heures avant le jour le vendredi premier jour de l'année 1616 et vînmes dîner à Ruffec et coucher à un lieu dont je ne me souviens du nom ; et le lendemain samedi 2me nous arrivâmes à Couai peu après que Mr de Guise fut revenu de son entreprise au même lieu, où il séjourna à cause que les ennemis voulurent venir donner une estrette [attaque] à notre cavalerie légère qui était logée à Saint-Sauvan ; mais comme nous eûmes avis de leur venue, la dite cavalerie se retira dans le quartier du régiment de Piémont ; et le mauvais temps qu'il fit la nuit du 4 au 5me de janvier nous empêcha de les suivre pour les charger à leur retraite.

Nous allâmes le mardi 5me voir la reine et le roi sur les chemins au partir de Civrai pour venir loger à un château nommé..... où Mrs de Créquy, la Rochefoucaut, et moi, eûmes congé de Mr de Guise d'y aller, et le mercredi 6me nous l'allâmes retrouver à Lusignan d'où il partit le lendemain pour venir loger à Pamprou.

Comme nous fûmes au rendez-vous, toute la cavalerie demanda congé de s'en aller, ne leur étant plus possible de tenir la campagne en cette saison, et quelque prière que leur pût faire Mr de Guise, il ne leur put persuader, et ne lui donnèrent plus que trois jours à demeurer près de lui. Comme nous fûmes logés à Pamprou, Mr de Guise se promenait avec moi en colère du refus des troupes de marcher et demandait mon avis de ce qu'il en devait faire : je lui dis qu'il en devait donner avis au roi et cependant les faire pratiquer pour lui donner encore quinze jours de service, après lesquels il me semblait bien raisonnable qu'il les mit pour deux mois en garnison, vu la saison et le mauvais temps, joint que les armées l'hiver rarement tenaient la campagne.

Comme nous étions sur ce discours, Mr de Vitry nous manda qu'à un village à demie lieue de leur quartier et à une lieue de Pamprou, nommé Nanteuil, il y avait trois régiments des ennemis logés, qui ne se doutaient de rien ; qu'il avait fait monter à cheval la cavalerie légère qui était avec lui ; que la compagnie de gendarmes du roi, qui était prochaine, en avait fait de même, et que dès qu'ils auraient son ordre, ils les attaqueraient.

Nous montâmes à l'heure même à cheval et y courûmes à toute bride, Mr de Pralain, Mr de Schomberg, et moi, avec quelque vingt chevaux ; Mr de Guise suivait ; Lambert, Guittaut le jeune, et Descombes ouvrirent la barricade de l'entrée du village, et nous donnâmes dedans par un côté. Les ennemis se voyant surpris ne firent aucune résistance, et ceux qui purent se jetèrent dans l'église, auxquels on donna la vie après les avoir désarmés et dévalisés. En même temps que nous donnions par une avenue, les chevau-légers donnèrent par l'autre, et la compagnie de gendarmes du roi que Mr de Saint-Geran amena en même temps en fort bon ordre, fut tenue par Mr de Guise à l'avenue de Saint-Maixent en cas que les ennemis voulussent venir au secours ou que ceux qui étaient dans le village (qui se nomme Nanteuil) pensassent à faire leur retraite à Saint-Maixent. On apporta à l'heure cinq

drapeaux à Mr de Guise, et lui furent présentés deux maîtres de camp prisonniers, dont l'un était Mr de Beins, frère d'une des filles de la reine : Mr de Schomberg apporta un desdits drapeaux qu'il avait pris en entrant. Nous ne perdîmes en ce combat que Mr de Chemeraut qui fut tué, et Lambert blessé d'une mousquetade chargée de dragées qui lui fit plus de soixante trous dont néanmoins aucun ne fut dangereux. Nous revînmes de là coucher à Pamprou où nous n'arrivîmes qu'il ne fut dix heures du soir.

Le lendemain vendredi 8me l'armée prit le logement de la Motte Saint-Esloy où nous demeurâmes le samedi 9me sur un avis que l'on donna à Mr de Guise que Mr le Prince devait venir la nuit suivante pour charger un de ses quartiers, ce qui fut cause de nous faire tenir toute la nuit dans le champ de bataille du rendez-vous de l'armée.

Le dimanche 10me l'armée alla loger à Lusignan, menée par Mr de Guise et messieurs les maréchaux de camp. Mais pour moi avec Mrs de Chevreuse, Créquy, [la] Rochefoucaut, Bressieux et toute la noblesse, nous vînmes coucher à Poitiers.

Mr de Guise séjourna le lendemain 11me à Lusignan pour licencier l'armée qu'il envoya en garnison, et le mardi 12me il fit marcher le reste qu'il conserva en corps pour s'en servir où besoin serait, et logea à Montereuil Boni, et y séjourna le lendemain avec les Suisses, le canon et les vivres.

Le jeudi 14me le logement fut à Vouillé ; le vendredi 15me à Chesnechay où elle séjourna le lendemain pour le rigoureux temps de neige qu'il faisait ; le dimanche 17me à Savigny et le lundi 18me à Faye la Vineuse d'où les Suisses et le canon partirent le lendemain 19me janvier pour ramener l'artillerie à Poitiers et y venir tenir garnison, et y entrèrent comme la cour en partait par le plus fâcheux temps qui ait été depuis longues années.

Le jour auparavant la reine m'envoya quérir, comme elle était au conseil, et me dit comme le roi avait résolu de mettre quinze cents Suisses en garnison à Poitiers et qu'elle se promettait que je donnerais bon ordre de les faire agréer par les habitants avec l'assistance que Mr de la Rochefoucaut et le maire me donneraient, et qu'en même temps que la cour sortirait on les ferait entrer. Je connaissais assez quel péril c'était d'introduire une garnison à Poitiers, et m'excusai le plus que je pus d'accepter cette commission, disant à la reine que le gouverneur de la ville et le maire étaient plus que suffisants à cela ; mais il fallut que j'eusse la corvée, ce qui me réussit plus heureusement que je ne me l'étais imaginé ; et n'y eut jamais aucune sédition ni rumeur, tant à l'établissement qu'au séjour.

Je demeurai huit jours à Poitiers, au bout desquels je fis résolution d'aller trouver le roi à Tours, et pour cet effet je vins à la maison de ville le mardi 26me, et voulus prendre congé de la ville avant que partir. Mais ils me dirent franchement qu'ils ne me pouvaient laisser aller ; que sur la seule confiance qu'ils avaient eue que je demeurerais avec les Suisses, ils avaient souffert que l'on les eût logés à Poitiers, ce qu'ils n'eussent permis sans cela, et que la reine leur avait donné parole que je ne partirais de Poitiers ; que tout ce qu'ils pouvaient faire était d'en écrire à la cour de laquelle ils s'assuraient que j'aurais ordre de demeurer. Je jugeai que de contester avec eux ce serait peine perdue : je leur dis qu'ils en pouvaient écrire à la cour et

que je ferais ce que Leurs Majestés me commanderaient, sans leur dire que je supersederais ou que je m'en irais. Ainsi l'assemblée de ville se sépara après avoir résolu d'écrire à la cour pour me faire demeurer : et moi le soir même je fis porter habillements, bottes, et tout ce qui m'était nécessaire, au faubourg qui va à Châtelleraut, dans le logis du colonel Galaty, auquel je mandai que le lendemain Mr le comte de la Rochefoucaut et moi irions dîner chez lui ; j'envoyai même quelques chevaux, et Mr de la Rochefoucaut aussi, coucher au même faubourg.

Le mercredi 27me le colonel Galaty vint le matin nous prier à dîner, ce que nous lui accordâmes et y allâmes débottés et nos gens de même, pour ne faire soupçonner notre partement : et après dîner nous allâmes coucher à Châtellerault, laissant à Mr d'Estissac de faire mes excuses et de dire pour son frère que dans huit jours il serait de retour.

Nous vînmes coucher à Châtellerault chez Mr de Brassac, et le lendemain jeudi 28me nous arrivîmes bien tard à Tours.

Le vendredi 29me de janvier je vins trouver la reine à son dîner, qui avait reçu lettres de Poitiers pour m'y faire demeurer et qui pensait que j'y fusse encore. Après son dîner elle vint en sa chambre où arrivèrent peu après Mrs le Comte, de Guise, et d'Epernon, et tant d'autres avec eux qu'ils firent enfoncer le plancher de la chambre, où je tombai avec quarante-sept autres personnes, du nombre desquels Mrs le Comte, d'Epernon, de Villeroy, d'Aumont, et plusieurs autres, tombèrent aussi. La reine demeura sur une poutre qui tint ferme, et passant par dessus son lit sortit de sa chambre. Je fus blessé à l'épaule et à la cuisse, et eus deux des petites côtes enfoncées, dont je me suis senti longtemps depuis.

Février. — Nous demeurâmes trois mois à Tours pendant lesquels l'on traitait de la paix à Loudun où Mr le Prince et ceux de son parti étaient assemblés. Il y tomba malade à l'extrémité (mars), dont par la grâce de Dieu il échappa ; et fut la paix conclue après plusieurs allées et venues des commissaires, avant laquelle je dirai trois choses :

L'une, que la reine fut avertie par lettres de Mr de Pontchartrain, secrétaire d'état, qui était un des députés de la part du roi (avec Mrs le maréchal de Brissac et de Villeroy), que monsieur le chancelier faisait instance vers Mr le Prince pour faire que l'on demandât par la paix qu'il serait conservé dans sa charge (avril). La reine me le dit, et moi qui étais ami et serviteur de monsieur le chancelier, suppliai la reine de me permettre de lui faire savoir, afin qu'il s'en pût justifier ou excuser, ce que la reine après plusieurs difficultés me permit ; car elle haïssait lors ledit chancelier. Je lui fis dire ce que je savais par Mr le Clerc, premier commis de Mr de Puisieux son fils, et le dit monsieur le chancelier étant venu après dîner au conseil chez la reine, me vint dire : « Monsieur, je vous remercie de toute mon affection de l'avis que vous m'avez fait donner par Le Clerc et vous en demeure obligé, bien que l'on m'ait dit que c'était vous qui aviez donné cet avis à la reine : mais je ne l'ai pas voulu croire, et vous dis encore une fois que je m'en ressens votre obligé. » Je fus bien étonné de voir qu'il eût pris avec la main gauche ce que je lui avais présenté à la droite, et piqué de sa réponse je lui dis : « Monsieur, je vous ai donné cet avis pour votre intérêt particulier et non pour le mien, pour lequel maintenant je vous ferai voir que je suis plus franc et plus noble que vous ne m'estimez : vous saurez de la

propre bouche de la reine qui lui a donné. » Alors il me fit mille instances de ne le point faire, et que je le ruinerais : il me pria même d'avoir pitié de sa fortune que je mettrais en compromis par cette action ; mais il n'y sut rien gagner, car la reine s'étant aperçue de notre contestation s'approcha pour en savoir la cause, et lors je lui dis : « Madame, si Votre Majesté n'affermit ma réputation par son témoignage, elle est en branle dans l'opinion de monsieur le chancelier qui croit qu'un avis que je lui ai donné, que j'avais appris de Votre Majesté (et dont je lui demande pardon de l'avoir découvert), est venu de mon invention ou bien que c'est de moi de qui Votre Majesté l'avait appris. » Alors la reine lui dit : « Monsieur le chancelier, vous payez en mauvaise monnaie les bons offices que l'on vous fait. J'ai été avertie ce matin par Pontchartrain à qui Mr de Bouillon l'a dit, que vous vous faisiez recommander à Mr le Prince pour être compris dans le traité de la paix, et Bassompierre m'a fait de fortes instances pour vous en pouvoir avertir afin que vous vous en puissiez justifier, et cependant vous l'accusez de ce dont vous lui deviez être obligé. » Jamais homme ne fut plus surpris qu'il fut à l'heure, et tâcha de faire de faibles excuses en disant qu'il n'avait point fait ce dont Mr de Bouillon (qui lui voulait mal de longue main) l'avait accusé. Mais dès l'heure on jugea bien qu'il ne demeurerait pas longtemps sur ses pieds.

L'autre chose, que le roi se résolut de faire à Tours un régiment complet de ses gardes suisses et qu'ils vinrent faire la première garde devant son logis le mardi 12me de mars.

La troisième, que pendant que la paix se traitait, la reine tenait souvent conseil sur les choses qu'elle avait à répondre, pour les rejeter ou accorder, et que messieurs le chancelier et président Jeannin amenaient avec eux des conseillers de robe longue comme Mrs de Vic, de Comartin, de Refuges, et autres, sans que aucun seigneur y fût appelé. Or cet hiver-là chacun avait renvoyé son train, et n'y avait que Mr de Créquy et moi qui tenions table splendide et magnifique, lui à dîner et moi à souper réglément, où tous les autres se trouvaient. Un soir après souper, Mrs de Montigny, Pralain, Betunes, Saint-Geran, Saint-Aignan, Créquy, Saint-Luc et quelques autres m'appelèrent pour en être aussi de part, et se plaignirent de l'indignité qu'ils recevaient de n'être appelés à la résolution de la paix comme ils étaient employés aux hasards de la guerre, et qu'il fallait que nous allassions le lendemain ensemble faire nos plaintes à la reine, et que Mr de Montigny était prié de la compagnie, comme le plus vieux, de porter la parole ; et si je ne voulais pas être de la partie. Je leur répondis que ce m'était honneur d'être d'une si honnête bande, et que je leur étais obligé, mais que je leur suppliais (bien que le plus jeune) de me permettre de leur dire que peut-être la reine n'avait point de coulpe à cela et que c'était ses ministres qui introduisaient les gens de leur robe à notre exclusion, et que comme nous ne nous en démenions point, la reine ne pensait pas aussi que nous y pensassions ; de plus, que de venir ainsi tous en corps parler à son maître (bien que ce soit avec juste cause) n'est jamais approuvé ni trouvé bon par eux qui prennent ces plaintes publiques non prévenues pour des monopoles [cabales], et qu'au moins lui devions nous faire savoir précédemment que nous désirons lui parler sur ce sujet et que nous lui supplions de nous donner une bénigne audience. Ma proposition fut approuvée de la compagnie qui me chargea de savoir de la reine quand il lui plairait nous ouïr, ce que

j'acceptai, et le lendemain matin vins à l'antichambre de la reine et lui fis dire par Selvage, sa femme de chambre, que j'avais à lui parler. Elle me fit entrer comme elle se coiffait et reçut favorablement ce que je lui dis, et Barbin qui était présent lui dit que nous avions raison et que la reine ne devait pas avoir appelé les autres conseillers sans nous, et qu'il eût été plus juste de nous appeler sans eux, parce que nous avions les principales charges de la guerre, y exposions nos vies pour lui acquérir la paix, de laquelle il était raisonnable que nous fussions aussi participants. La reine me commanda de leur dire qu'ils vinssent au sortir de sa messe, non pour avoir audience, mais bien pour lui donner ; et leur dire que quand elle voudrait choisir des conseillers, d'épée ou de robe, elle préférerait toujours les premiers aux autres, et beaucoup d'autres belles paroles ; et leur commanda de s'y trouver l'après-dînée, même donna charge à Sauveterre de les aller avertir de s'y trouver toutes les fois que le conseil s'assemblerait.

Elle me dit ensuite et à Barbin qui était là, comme Mr de Villeroy lui avait gardé un paquet et au maréchal d'Ancre pour la conclusion de la paix, qui était que après avoir tout accordé, Mr le Prince avait fait deux nouvelles demandes, savoir que quand il serait à la cour, il eût la plume, c'est à dire qu'il signât les arrêts du conseil, l'arrêté de la semaine aux finances et les comptes de l'épargne, ce qui était directement contre l'autorité du roi et la sienne ; l'autre, qu'il plût à Leurs Majestés tirer Mr le maréchal d'Ancre de Picardie pour le bien et la conservation de la paix, attendu l'incompatibilité qui était entre Mr de Longueville et ledit maréchal, et qu'elle voyait bien que cela sortait de la boutique de Mr de Villeroy comme une pièce de sa façon pour faire du mal au maréchal d'Ancre qu'il haïssait, ce que Mr Barbin confirma, et anima la reine autant qu'il put contre le dit Villeroy, lequel en même temps fit dire à la reine qu'il était en son antichambre, attendant de lui pouvoir parler. Barbin dit lors à la reine : « Madame, oyez-le sans montrer aucune altération, et puis lui demandez son avis là-dessus, et s'il vous dit qu'il vous conseille d'accorder ces deux dernières demandes, il découvrira manifestement sa fourbe qu'il a voulu jusques à maintenant couvrir : si aussi, comme je le pense, il déconseille à Votre Majesté de leur accorder, vous direz tantôt au conseil tout haut que vous refusez ces propositions, et ce par le conseil et induction de Mr de Villeroy, qui ne l'oserait nier ; car Votre Majesté lui maintiendra, et Mr de Bassompierre et moi lui servirons de témoins, et ainsi Votre Majesté renverra la flèche contre lui, qu'il avait tirée sur vous, et le discréditerez par même moyen auprès de son cher ami Mr de Bouillon. »

La reine embrassa cet avis et fit aussitôt entrer Mr de Villeroy auquel elle fit fort bon visage et lui dit : « Pauvre homme, vous avez bien de la peine à aller et venir si souvent, et peut être enfin n'y gagnerez-vous rien, ni pour vous, ni pour nous ; » puis l'amena auprès de la fenêtre où Barbin et moi étions, qui nous voulûmes retirer ; mais elle nous dit : « Ne bougez, vous en pouvez bien être ; » puis elle dit à Mr de Villeroy : « Et bien, Mr de Villeroy, vous me venez porter le dernier plat pour mon dessert : Mr le Prince veut être le régent, il veut avoir la plume ; et Mr de Longueville veut être absolu en Picardie d'où il veut chasser le maréchal d'Ancre. C'est ce qu'ils m'envolent rapporter par vous : je le sais bien ; car Philipeau (c'était Pontchartrain) me l'a mandé. » « Madame, lui dit-il, si je savais aussi bien votre résolution que vous êtes bien informée de ma proposition, je serais

prêt à partir pour leur aller porter de votre part. » Alors la reine lui dit : « Et bien, Mr de Villeroy, que vous en semble ? Dois-je encore passer cela pour le bien de la paix, ou rejeter ces articles comme impertinents ? Dites m'en librement votre avis avec les raisons qui me doivent porter à l'un, ou à l'autre, afin que tantôt au conseil j'en puisse mieux parler, comme y étant préparée. » Mr de Villeroy lui dit qu'il serait bien empêché de lui dire, et qu'il n'était pas tout son conseil, mais la moindre partie d'icelui ; que tantôt il lui ferait sa proposition, et puis qu'en son rang il en dirait son avis comme un autre selon sa conscience et que Dieu l'inspirerait pour le bien du service du roi et de l'état. « Non, dit la reine, j'en veux présentement votre avis. » Lors, comme il se vit pressé et en état de ne pouvoir plus reculer, il lui dit : « Oui, Madame, je le dirai franchement à Votre Majesté, pourvu qu'elle me promette de m'écouter jusques à la fin, » puis commença en cette sorte :

« J'ai toujours bien cru, Madame, que Mr le Prince et ses associés gardaient au fond de leur sac quelque article qu'ils ne proposeraient que lorsque tous les autres seraient résolus, et que cet article mettrait Votre Majesté en état, si elle le refusait, de faire croire à tout le monde que non les intérêts de l'état, mais le vôtre particulier, auraient occasionné la rupture du traité. Mais je ne pensais pas qu'elle en dût être quitte à si bon marché que de ces deux derniers que Votre Majesté a déjà su qu'ils ont proposés à messieurs vos commissaires et que par leur ordre je vous viens apporter, lesquels, Dieu aidant, n'empêcheront point qu'une bonne paix ne soit terminée et parachevée au bien de la France et du roi. Le premier est de la plume, qui regarde Mr le Prince et qui semble choquer l'autorité particulière de Votre Majesté ; l'autre est à l'avantage de Mr de Longueville et au préjudice de Mr le maréchal d'Ancre lequel ils désirent retirer de Picardie, lui souhaitant ailleurs toute sorte d'autres charges et honneurs, ce que je conseille à Votre Majesté d'accepter et qui est à votre avantage ; car vous le logerez et établirez en quelque autre province aussi bien ou mieux qu'en celle-là ; vous en pourrez retirer des personnes qui ne vous y étaient pas si affidées, et pourrez en même temps donner les charges que mondit sieur le maréchal y avait, à quelque autre bon et fidèle serviteur qui fera contenir Mr de Longueville en son devoir aussi bien qu'eût pu faire monsieur le maréchal, lequel sera loué d'avoir cédé ses propres intérêts et son établissement au bien de la paix ; et Votre Majesté aura témoigné à bon marché que vos serviteurs et créatures particulières ne vous sont point si chères que le repos de l'état. Voilà mon avis quant à ce point. Et pour celui de signer les arrêts du conseil et les comptes de l'épargne, que Mr le Prince demande, je vous conseille aussi, Madame, de lui accorder sans regret ni dispute ; car cela ne vous touche point, ou s'il vous touche, c'est à votre avantage ; et voici où je me fonde, que Mr le Prince viendra à la cour ou n'y viendra point : s'il n'y vient point, il ne vous demande rien et vous ne lui accordez rien ; ou il y viendra, et je fais encore cet autre dilemme : ou il dépendra absolument de vous, ne respirera que votre obéissance et d'accomplir tous vos ordres et commandements ; en ce cas vous aurez un grand avantage d'avoir à votre dévotion un premier prince du sang très habile et entendu aux affaires, et y aurez acquis un bon serviteur et perdu un mauvais ennemi ; ou bien il persistera en ses mauvaises intentions, continuera ses brigues et ses pratiques et tâchera d'empiéter votre autorité

ou de la partager, et en ce cas vous ne devez point craindre de mettre la plume à la main d'un homme de qui vous tiendrez le bras. »

Il n'eut pas plus tôt achevé son discours que Barbin, qui était d'ailleurs fort retenu et respectueux, vint assez effrontément (ce me sembla) prendre le bras de la reine qu'il lui serra, et lui dit : « Madame, voilà le plus grand conseil et du plus grand personnage que vous sauriez trouver, auquel il vous faut tenir et n'en point chercher d'autre ; car c'est l'unique que vous pourrez prendre. »

Je m'étonnai de ce subit changement de Barbin, et plus encore quand j'ouïs la reine dire à Mr de Villeroy : « *Veramente*, Monsieur de Villeroy, vous m'avez donné un bon conseil, et comme un bon serviteur de l'état, du roi, et de moi ; aussi m'y tiendrai-je, et je vous en remercie, » puis se mit à parler d'autres affaires : et je me retirai dire à ces messieurs qui m'attendaient chez moi qu'ils vinssent parler à la reine au sortir de sa messe, laquelle les contenta au-delà de leurs propres désirs : et après, la reine ayant tenu un grand conseil où nous assistâmes, comme Mr de Villeroy eût fait sa proposition que chacun trouvait n'être recevable, la reine sans en attendre ni faire demander les opinions, nous dit :

« Messieurs, si j'ai jusques à cette heure contesté, débattu, ou refusé plusieurs articles qui m'ont été proposés pour parvenir à une bonne et ferme paix, je l'ai fait pour l'intérêt du roi ou de l'état, qui m'est cher à l'égal de ma vie, et me réjouis maintenant qu'il ne tienne plus qu'aux intérêts de mes particuliers serviteurs ou de moi qu'elle ne s'accomplisse, lesquels je cède et quitte de bon cœur pour le repos tant désiré du royaume. C'est pourquoi je ne ferai point demander les opinions pour savoir ce que l'on devra faire là dessus ; car j'accorde l'un et l'autre de bon cœur, et Mr de Villeroy s'en pourra retourner demain au matin et leur rapporter acceptés par moi en la même forme et teneur qu'ils me les ont demandés. »

Ainsi la paix fut conclue peu après Pâques, et la cour partit de Tours pour aller se tenir à Blois, laissant Mr de Guise avec les chefs de l'armée à Tours pour être en état en cas que Mr le Prince n'eût effectivement désarmé, ce qu'il fit promptement, et lors tout retourna à Blois et de là à Paris où l'on attendit quelque temps Mr le Prince ; Mrs de Vendôme, du Maine, et de Bouillon, y étant précédemment arrivés.

Mr le maréchal d'Ancre demeura à Lésigny où je l'allai voir. Il fit battre (juin) par ses valets de pied un certain cordonnier qui étant capitaine de son quartier, lui avait refusé la sortie de la porte de Bussy où il commandait pendant la guerre. Ses laquais furent pris par le peuple et pendus à deux jours de là devant la boutique dudit cordonnier.

Juillet. — Enfin Mr le Prince arriva, qui fut conduit jusques au Louvre par quantité de peuple.

En ce temps-là le maréchal d'Ancre était fort mal voulu dans Paris : Mrs de Mayenne et de Bouillon le menaçaient de l'aller attaquer jusques à Lésigny où il se tenait, et même avaient eu une entreprise de l'y pétarder, ce que néanmoins ils ne surent exécuter. Le dit maréchal sachant Mr le Prince arrivé, me manda qu'il devait venir le jour même à Paris et que je l'obligerais de le venir prendre à trois heures à la porte de Saint-Antoine, ce que je fis avec trente chevaux, et passâmes devant l'hôtel du Maine. Il avait de lui quelque quarante chevaux sans les miens. Je lui prêtai un petit barbe

sur lequel il monta, et après avoir salué la reine il remonta à cheval, et pouvions être cent chevaux alors, qui vînmes à l'hôtel de Condé trouver Mr le Prince, où il demeura une heure. Nous trouvâmes en entrant ce cordonnier qui avait été battu de ses gens, qui en avaient été pendus, lequel sortit en même temps pour venir émouvoir son quartier contre le dit maréchal ; mais il n'en put venir à bout. On nous dit que nous trouverions, en retournant, le Pont Neuf occupé, et à cette occasion je me mis devant avec ce que je lui avais amené d'hommes, et lui me suivait à deux cents pas près, voulant (en cas que la partie n'eût été égale) s'en retourner à l'hôtel de Condé, et de là prendre parti : mais il ne s'y trouva personne.

Août. — Peu de jours après Mr le milord de Hay, maintenant comte de Carlile, arriva avec une ambassade magnifique de la part du roi de la Grand Bretagne, à dessein, ce disait on, de demander pour le prince de Galles une des filles de France : mais voyant les brouilleries qui suivirent depuis, il s'en désista. Il fut reçu avec toute la somptuosité du monde ; chacun lui fit de grands festins, et ensuite des beaux présents. Il avait quantité de noblesse anglaise avec lui et entre autres le comte Holland que lors on nommait Mr Riche, et Gorin.

Durant la bonne réception que l'on lui faisait, les brigues de la cour croissaient : Mr le Prince était en grande autorité et tous les grands étaient de sa cabale et ses partisans ; Mrs de Guise même s'étaient mis de son côté sous le prétexte du mécontentement que chacun avait du maréchal d'Ancre et de sa femme, lequel néanmoins eut l'assurance de se venir tenir à son logis du faubourg Saint-Germain : vrai est que c'était sur l'assurance que Mr le Prince lui avait donnée de le maintenir.

Il fit en ce temps-là aussi un tour bien hardi : le jour que Mr le Prince faisait son festin au milord de Hay, que tous les grands de la cour (qui étaient ses ennemis jurés) y étaient conviés, il vint avec trente gentilshommes trouver Mr le Prince dans la salle même du festin où ils étaient tous, et après lui avoir parlé assez longtemps, il prit congé de lui et s'en retourna à son logis, tous ces messieurs le morguant, et lui eux aussi. Ils mirent force propos en avant de le tuer lors, mais ce fut sans effet. Le lendemain Mr le Prince l'envoya quérir et lui dit qu'il avait eu beaucoup de peine de contenir ces princes et seigneurs le jour précédent, qui le voulaient attaquer, et qu'ils l'avaient tous menacés de l'abandonner s'il ne quittait sa protection : c'est pourquoi il lui déclarait qu'il ne le pouvait plus maintenir et qu'il lui conseillait de se retirer en Normandie où il était lieutenant-général ; ce qu'entendu par lui, il vint au Louvre prendre congé de la reine mère, puis du roi, et partit le lendemain matin. Il ne se peut dire comme ce partement discrédita la reine lorsque l'on vit qu'un sien serviteur n'avait pu avoir de sûreté dans Paris que tant qu'il avait plu à Mr le Prince, et combien cela accrut la réputation et l'autorité de Mr le Prince.

Il arriva en ce temps-là que la reine fit sortir de prison Mr le comte d'Auvergne, qui dès l'année 1605 avait été condamné à avoir la tête tranchée, et lequel le feu roi (ainsi que je lui ouïs dire en ce temps-là) à la considération que le roi Henry 3me son prédécesseur en mourant lui avait particulièrement recommandé et Mr le Grand aussi, voulut commuer sa condamnation en prison perpétuelle, sans néanmoins infirmer la sentence. Et peu de jours après, Mr de Longueville qui après la paix jurée, sans passer

à la cour, s'était retiré en son gouvernement de Picardie, voyant que contre ce qui avait été convenu par le traité de paix, monsieur le maréchal d'Ancre conservait encore le gouvernement de Péronne, fit entreprise dessus le château et la ville qu'il prit en trois jours par le peu de soin ou de verdeur de ceux que ledit maréchal y avait mis dedans. Cela apporta un nouveau trouble à la cour. La reine dépêcha Mr d'Angoulême avec quatorze compagnies des gardes françaises et la cavalerie qui était la plus prochaine pour investir la place, et Mr le Prince étant venu trouver la reine lui offrit son service en cette occasion, suppliant néanmoins qu'avant rien déclarer ni entreprendre contre Mr de Longueville, elle y veuille envoyer Mr de Bouillon de sa part, lequel se faisait fort de faire remettre toutes choses en l'état où elles étaient avant ladite invasion. La reine qui avait dessein de se saisir de Mr le Prince et de ses associés, consentit à cette proposition, et Mr de Bouillon partit le jour même. La reine fit semblant de vouloir aussi envoyer au siège de Péronne quatre compagnies de Suisses ; mais sous main elle me commanda de les retarder : et ce qui donna aussi soupçon à Mr le Prince, c'est que le roi nomma à Mr de Créquy les quatorze compagnies qui y devaient aller, sans lui en laisser le choix comme il avait accoutumé, et les six capitaines qui demeurèrent étaient tous ceux de qui la reine se fiait le plus. Elle fit aussi semblant d'y envoyer sa compagnie de gendarmes qui tenait garnison à Nogent, et la fit passer proche de Paris le jour qu'elle fit arrêter Mr le Prince, pour être prête en cas qu'elle en eût eu besoin.

Cependant Mr le nonce tâchait de raccommoder les choses et les pacifier autant qu'il pouvait, parlant tantôt à Mr le Prince, tantôt à Mrs de Guise, de Vendôme et du Maine, tantôt à la reine, pour aviser de mettre les affaires en une bonne assiette. Quant à Mr le Prince, il était porté au bien, désirait d'entretenir la paix et demeurer en bonne intelligence et même déférence avec la reine mère : mais ses partisans ne pouvaient souffrir leur réunion ; et les avait à combattre et à se porter à leurs desseins, ou les perdre et les quitter : car ils lui mettaient souvent le marché à la main, le menaçant de se réunir avec la reine qui les en faisait (à ce qu'ils disaient) pressament solliciter.

Mr de Sully qui désirait le bien et la conservation de l'état se maintenait avec les uns et les autres, tâchant de les mettre bien autant qu'il pouvait ; et prévoyant bien que les affaires ne pouvaient subsister en l'état où elles étaient, en avertissait quelquefois la reine mère, quelquefois Mr le Prince. Et un jour le vendredi 26me d'août Mr de Sully demanda le soir audience à la reine, en laquelle il fit voir que les choses ne pouvaient encore subsister huit jours au point où elles étaient réduites et qu'au balancement où elles étaient il était infaillible que toute l'autorité tomberait entre les mains de Mr le Prince, ou qu'elle demeurerait aux siennes si elle la savait retenir ; que deux si grandes puissances concurrentes ne se pouvaient compatir ; que les grands et le peuple penchaient et inclinaient vers Mr le Prince ; que son autorité diminuait depuis l'entreprise de Mr de Longueville, le partement du maréchal d'Ancre et la toute puissance de Mr le Prince dans les affaires et conseils ; finalement qu'il ne la tenait pas assurée dans Paris et qu'elle serait mieux avec mille chevaux à la campagne avec ses enfants, que dans le Louvre, en l'état où étaient les esprits des grands et du peuple ; qu'il avait cru être de son devoir et des obligations qu'il avait au feu roi de lui remontrer ce que dessus, ne pouvant y apporter avec sa vie un autre remède,

qu'il emploierait volontiers si par sa perte il pouvait sauver le roi, elle, et l'état : et ensuite il prit congé d'elle, lui suppliant de penser à ce qu'il lui venait de dire, et qu'en cas qu'elle n'y apportât le remède convenable, il protestait de tout le mal qui lui en adviendrait, et qu'à elle seule en serait la faute puisqu'elle en avait été avertie et que le mal était prévu.

À ce discours la reine répondit que force gens l'avertissaient du mal, mais que peu lui donnaient l'avis du remède et moins encore aidaient à l'assoupir ; qu'elle faisait humainement tout ce qui se pouvait pour le bien de l'état, mais qu'il ne plaisait pas à Dieu de bénir son travail, ni aux hommes de reconnaître ses bonnes et saintes intentions ni d'y concourir ; qu'à ce sujet elle avait donné la plume à Mr le Prince, à ce sujet désarmé le roi, à ce même sujet dépouillé le maréchal d'Ancre de l'établissement qu'il avait en Picardie, et ensuite voyant qu'il n'était pas agréable aux grands elle l'avait éloigné ; qu'elle faisait des grands biens à un chacun et mal à personne, et qu'elle ne savait plus que faire autre chose que ce qu'elle avait fait ; qu'il avisât lui même à lui donner quelque bon conseil là dessus, et qu'elle serait bien aise de le suivre s'il était au bien du service du roi.

J'entrai peu après à sa chambre qui était lors à l'entresol du Louvre, et lui dis que tous ses serviteurs s'étonnaient d'un assoupissement qu'ils voyaient en elle pendant que l'on empiétait son autorité ; que cela décourageait les gens de bien et animait les autres à se jeter à bride abattue dans le parti de Mr le Prince, qui s'était tellement relevé depuis son arrivée à Paris que l'on le tenait plus puissant que le sien ; et cependant, qu'elle s'endormait lors qu'elle se devait le plus réveiller ; qu'elle pardonnât à mon zèle qui avait causé mon effronterie de lui parler si librement ; mais que je la suppliais très humblement qu'elle considérât avec mes paroles mon intention. Elle me dit qu'elle me remerciait de l'avis que je lui donnais ; qu'elle me tenait bon serviteur du roi et le sien, et qu'elle s'en assurait ; que je devais croire aussi qu'elle ne dormait pas comme je pensais, mais qu'il y avait certaines choses qu'il fallait que le temps accommodât ; que cependant je persistasse en la bonne affection que j'avais à son service, et que les dames ne me fissent rien faire à son préjudice, parce que celles que j'aimais en étaient aliénées.

Cependant la reine ne laissait pas de songer à ses affaires et se préparait pour prendre Mr le Prince prisonnier avec les principaux de ses partisans, et ne se confiait de son dessein qu'à la seule maréchale d'Ancre et à Barbin, lequel avait fait quelque connaissance à Bordeaux avec Mr de Thémines qu'il avait connu (dans la contrariété et répugnance que faisait Mr de Roquelaure de tout ce que l'on désirait de lui et les formes et humeurs de Mr de Montespan) qu'il était homme facile à entreprendre ce que l'on lui offrait et qui lui avait prié qu'en cas que la reine eût besoin d'un homme pour une grande et périlleuse exécution, qu'elle le voulût employer, qu'il lui offrait sa vie sans aucune réserve. Il fit état de lui pour exécuter la capture de Mr le Prince, et l'ayant proposée à la reine ensuite de l'avis que j'ai dit ci-dessus que lui donna Mr de Villeroy qu'elle ne feignît point de mettre la plume à la main d'un homme de qui elle tenait le bras, lui proposa Thémines pour l'exécution en cas qu'elle y fût forcée, et quelque temps auparavant l'avait mandé, et ce même jour 26me d'août, il arriva.

Le samedi 27me le milord de Haieut une audience privée au cabinet de son appartement en bas, en laquelle il la pressa de faire que Mr d'Epernon

se retirât du pays d'Aunis où il était entré et lui dit que les Rochelais demanderaient aide au roi de la Grand Bretagne, laquelle il ne leur pourrait pas dénier si on les troublait en leur religion. La reine qui s'attendait qu'il lui dût faire ouverture du mariage de sa fille fut bien ébahie de voir une si contraire harangue, et ne lui répondit qu'en paroles générales qu'elle donnerait ordre de contenir chacun en son devoir et en l'obéissance du roi, en telle sorte que le roi de la Grand Bretagne ne serait point en peine d'y intervenir.

Ce jour là je m'embarquai avec Urfé dont je devins ensuite fort amoureux.

Le dimanche 28me monsieur le nonce vint trouver la reine pour lui dire qu'il ne voyait pas jour pour aucun accommodement avec elle des princes, avec lesquels il avait parlé, mais qu'il ne désespérait pas de Mrs de Guise frères, en cas que la reine fit quelques avances de bonne chère et principalement à madame la princesse de Conty leur sœur, qui avait eu deux jours auparavant quelque prise avec la maréchale d'Ancre, dont elle était animée. La reine le pria de continuer cette pratique et d'offrir à Mr de Guise la charge de maréchal de camp général, en cas qu'il voulut quitter toutes pratiques avec les autres.

Le même dimanche 28me la reine me commanda de faire demeurer les quatre compagnies suisses qui étaient destinées pour le siège de Péronne, et que quelque commandement que j'en eusse, par écrit ou verbal, d'elle ou du roi, quand même l'un ou l'autre feraient semblant de s'en mettre en colère, que je délayasse de jour en jour de les faire partir.

Le lundi 29me Mr de Bouillon revint de Péronne, qui apporta des longueurs et remises ; et cependant lorsqu'il fut avec Mr de Longueville dans Péronne, il lui marqua les lieux qu'il devait faire remparer, et en quelle forme, et lui dicta la réponse qu'il devait envoyer faire au roi, auquel il vint le lendemain mardi 30me rendre compte de ce qu'il avait négocié avec Mme de Longueville, et fut l'affaire remise à un autre jour pour en traiter. Mais la reine qui voyait que d'heure en heure les brigues des princes s'augmentaient, que le nombre de ceux qui se jetaient dans leur cabale croissait, se voulant assurer davantage des principaux seigneurs ou officiers de la cour, nous envoya quérir l'un après l'autre et nous fit faire nouvelle protestation de le bien servir et de ne s'attacher à aucune ligue ou parti qu'à celui seul de Sa Majesté.

Le dernier jour d'août la reine avait pris quelque petite médecine qui lui fit tenir le lit, ce qui n'empêcha pas que Mr le Prince, Mr de Vendôme, Mr du Maine et Mr de Bouillon, qui s'en allaient dîner chez Mr le président Jeannin à Chaillot ne la vinssent trouver sur les dix heures du matin pour quelques affaires. Ils n'avaient avec eux que chacun leur écuyer et furent plus d'une heure et demie seuls dans la chambre de la reine. Il prit opinion à Barbin que le temps était très propre pour les arrêter tous quatre et que Dieu les avait fait venir en cet état pour les mettre ès mains de la reine. Mr de Thémines était dans la chambre de la maréchale d'Ancre qui lui parlait, et avait cinq ou six braves hommes avec lui.

Il arriva aussi que je me trouvai par hasard dedans le Louvre et que Barbin me vit, qui m'appela et me dit que la reine lui avait commandé de me dire que j'attendisse là et qu'elle me voulait parler, et même me fit monter dans la chambre de la maréchale sans que lors je susse ou me

doutasse de rien. En ce même temps la garde suisse se levait, et m'ayant demandé ce que c'était que tous ces tambours suisses qui battaient, je lui dis que c'étaient les deux compagnies, celle qui entrait, et celle qui sortait de garde. Il me dit lors : « Mandez-leur sous main qu'elles s'entretiennent là jusques à ce que vous y veniez, » ce que je fis, et leur mandai que je les voulais voir et qu'elles m'attendissent en bataille. Lors je me doutai de quelque chose et plus encore quand, dès qu'il eût parlé à la maréchale d'Ancre, elle s'en alla trouver la reine, et à ce que j'ai su depuis, ayant toussé à la porte de son cabinet, la reine qui l'entendit, qui était hors du lit mais en coiffure de nuit, la vint trouver, feignant d'aller à la garde-robe. La maréchale lui proposa que le temps ne serait jamais plus à propos pour d'un coup de tirasse [filet] prendre ces quatre personnes ; que Mr de Thémines était là avec six braves hommes dont il répondait ; que j'avais deux compagnies de Suisses devant le Louvre ; que ces messieurs n'avaient que leurs écuyers avec eux ; qu'elle avait quarante de ses gardes dans le Louvre, les archers de la porte et les Suisses du corps à sa dévotion, et qu'ils seraient arrêtés deux heures avant que l'on s'en aperçût, pendant lesquelles le roi qui était aux Tuileries reviendrait, et que je pourrais faire venir encore quinze cents Suisses qui seraient incontinent ici. La reine écouta cette proposition, la jugea bonne en plusieurs choses et de facile exécution : mais comme la résolution aux affaires non prévues manque souvent, que la reine attendait le lendemain deux cents hommes d'armes de sa compagnie avec lesquels, si elle se sentait pressée du peuple, elle se pourrait retirer à Mantes, au milieu du bataillon suisse, avec le roi, Messieurs, et Mesdames ; joint que le roi n'était pas présent pour autoriser une si grande capture, et que même on le pourrait troubler à son retour ; n'ayant aucune autre personne près d'elle, aima mieux remettre l'affaire au lendemain que de l'exécuter lors : ce qu'ayant dit à la maréchale, et elle à Barbin, il me prit à l'heure même et me dit que la médecine de la reine la pressait et qu'elle remettrait à me parler à une autre heure, laquelle il me ferait savoir, et me dit de plus : « Je me plais si fort de voir vos Suisses que je vous prie de m'excuser si je vous ai prié de les faire arrêter afin que je les puisse voir », et sortit quand et moi les voir entrer et sortir de garde, ce qui me fit perdre le soupçon que j'avais pris que la reine se voulût saisir de ces messieurs. Ils s'en allèrent peu après à Chaillot auquel lieu on leur donna quelque avis de prendre garde à eux, que les gendarmes de la reine approchaient : mais ils crurent que c'était effectivement pour aller à Péronne. Néanmoins ils s'avisèrent comme ils avaient tous quatre été le matin en belle prise et résolurent de ne se plus trouver tous quatre ensemble en lieu où l'on leur put mettre la main sur le collet.

Le soir Mr de Créquy fit un très beau festin aux Anglais, d'où nous nous retirâmes fort tard : et le lendemain jeudi premier jour de septembre, à trois heures du matin, je fus éveillé par un gentilhomme servant de la reine nommé la Motte qui me vint dire de sa part que je la vinsse trouver au Louvre, déguisé et seul, ce que je fis, et en entrant je trouvai un des gardes du corps du roi nommé la Barre, qui était maréchal des logis des Suisses, qui était de paillasse cette nuit-là, auquel je dis qu'il vint avec moi en l'antichambre de la reine et qu'il m'attendît à la porte lorsque je serais entré à la chambre, me doutant bien que l'on aurait affaire des Suisses, ce qui me vint très à propos.

Je trouvai la reine en jupe entre Mrs Mangot et Barbin, Mr de Fosse un peu reculé ; elle me dit en arrivant : « Vous ne savez pas pourquoi je vous ai envoyé quérir si matin, Bassompierre ? » « Madame, ce lui dis je, je sais bien pourquoi ce n'est pas. » « Je vous le dirai tantôt, » me dit elle, puis continua à se promener près d'une demie heure. Je m'approchai de Fossé, bien étonné de le voir là, depuis que la reine le chassa pour avoir accompagné le commandeur de Sillery en sa disgrâce. Au bout de quelque temps elle entra en son cabinet avec les susdits et me dit : « Je veux prendre prisonniers Mr le Prince, Mrs de Vendôme, du Maine, et de Bouillon. Je désire que les Suisses soient près d'ici à onze heures du matin, comme dire vers les Tuileries, pour, si je suis forcée par le peuple de quitter Paris, me retirer avec eux à Mantes. J'ai mis mes pierreries en un paquet et quarante mille écus en or, que voilà, et emmènerai mes enfants avec moi, si, ce que Dieu ne veuille et que je ne pense pas, j'y étais forcée, étant toute résolue de me soumettre plutôt à quelque péril et inconvénient que ce soit, que de perdre mon autorité et de laisser dépérir celle du roi. Je veux aussi, lors qu'il sera temps, que vous alliez à la porte avec vos Suisses pour soutenir un effort s'il en arrivait, et y mourir pour le service du roi comme je me le promets de vous. » Je lui répondis : « Madame, je ne tromperai point la bonne opinion que Votre Majesté a de moi, et elle le connaîtra aujourd'hui si le cas y échet. Cependant, Madame, trouvez bon que j'aille faire avertir les Suisses des quartiers. » « Non, dit elle, vous ne sortirez pas. » Je lui dis : « Vous êtes étrange de vous défier d'un homme entre les mains de qui vous voulez ensuite fier la personne du roi, la vôtre, et celle de vos enfants. J'ai à cette porte un homme en qui je me fie, que j'enverrai par les quartiers. Fiez-vous sur moi, Madame, et vous assurez que la fête ne sera point gâtée par moi. » Elle me laissa sortir, et j'envoyai la Barre faire venir les Suisses en la forme que je lui dis : puis je rentrai. Je lui demandai ce qu'elle ferait des gardes françaises ; elle me dit qu'elle craignait que Mr de Créquy ne fût gagné pour Mr le Prince ; je lui dis lors : « Non pas contre le roi, Madame, pour qui je sais qu'il perdrait mille vies s'il les avait. » Lors elle dit : « Il le faut donc envoyer quérir, et vous ne sortirez tous deux que quand Mr le Prince sera entré. » Elle envoya aussi quérir Mr de Saint-Geran à cause des gendarmes du roi, et la Curée vint avec le roi quand il descendit en la chambre de la reine sur les neuf heures du matin. La reine parla à ces messieurs, et comme je lui eus demandé par qui elle ferait prendre Mr le Prince, elle me dit : « J'y ai pourvu. »

Mr le Prince vint sur les huit heures au conseil, et la reine regardant comme tout le monde lui donnait les placets, elle dit : « Voilà maintenant le roi de France ; mais sa royauté sera comme celle de la fève, elle ne durera pas longtemps. »

Sur cela la reine nous envoya à la porte du Louvre, Mr de Créquy et moi, pour faire prendre les armes aux gardes, ce que nous fîmes, et ce pendant elle envoya quérir Mr le Prince. Elle nous envoya dire à Mr de Créquy et à moi que si Mr le Prince venait à la porte, que nous l'arrêtassions : nous lui mandâmes que c'était un si grand commandement qu'il méritait bien nous être fait de bouche, et que la reine nous l'eût dit étant en sa chambre ; que s'il lui plaisait d'envoyer un lieutenant des gardes pour s'en saisir, que nous lui donnerions main forte : et cependant je lui

mandai que personne ne sortirait de la porte, où je mis trente hallebardiers suisses pendant que Mr de Créquy donnait son ordre aux Français.

Il vint incontinent après un valet de chambre de la reine nous dire de sa part que Mr le Prince était pris, et que si les autres trois venaient, nous ne les laissions pas retourner. Nous lui mandâmes que pourvu qu'ils y vinssent, que nous lui en répondions : mais ils furent plus habiles. Elle envoya Saint-Geran pour prendre Mr de Vendôme, mais il n'y trouva que le nid. On avertit Mr du Maine que les portes du Louvre étaient fermées : il se le tint pour dit et s'en revint à son logis, des Jésuites où il était, puis en même temps sortit par la porte Saint-Antoine et tourna sur la contrescarpe jusques à celle de Saint-Martin où il attendit ceux qui se voulurent retirer. Mr de Bouillon était allé à Charenton : on le vint avertir à son retour, proche du petit Saint-Antoine, qu'il y avait rumeur au Louvre ; il monte à cheval, et sur ce que l'on lui dit que Mr du Maine l'attendait à la porte de Saint-Martin, il y alla. Aussi firent plusieurs autres, et se trouvèrent bien soixante chevaux. Mr du Maine proposa de rentrer à Paris et émouvoir le peuple : ils firent le premier, mais l'autre ne leur réussissant pas, ils se retirèrent vers Soissons.

Deux gentilshommes de Mr le Prince, le Tremblai et Diau vinrent devant le Louvre savoir si Mr le Prince était mort, envoyés par Rochefort qui était sur le Pont Neuf avec trente chevaux. Je dis au Tremblai : « Mr le Prince se porte bien : il est arrêté, et n'a nul mal. » Sur cela ils s'en retournèrent dire cette nouvelle à Rochefort qui s'en alla en diligence jeter dans Chinon.

Le président le Jay alla trouver Mrs du Maine et de Bouillon, et alla avec eux à Soissons.

Mr le prince de Joinville vint trouver le roi et la reine de la part de son frère et de la sienne : mais la reine, ou qu'elle fût empêchée d'ailleurs, ou qu'elle ne songeât pas à ce qu'il lui disait, ne lui ayant rien répondu, il s'en retourna mal satisfait et donna l'alarme à son frère. La reine s'étant avisée qu'elle n'avait rien dit aux compliments de Mr le prince de Joinville, et aussi que monsieur le nonce lui avait assuré de la fidélité de Mr de Guise le soir auparavant, envoya Mr de Pralain le trouver et lui dire de belles paroles : mais comme Mr de Guise lui eut demandé si sur sa parole il pouvait aller sûrement au Louvre, Mr de Pralain lui dit : « Monsieur, je vous dis simplement ce que le roi et la reine m'ont commandé de vous dire : c'est à vous pour le surplus de mettre la main sur votre conscience et savoir si vous y pouvez aller, ou non. » Cela fit résoudre Mrs de Guise et de Joinville de partir et suivre la route de ceux qui allaient à Soissons.

Peu après la prise de Mr le Prince, quelques mutins ou quelques uns de la maison dudit seigneur commencèrent à jeter premièrement des pierres contre les fenêtres du logis du maréchal d'Ancre, puis d'autres s'étant joints à eux pour l'espérance de piller, prirent des pièces de bois de devant Luxembourg que l'on bâtissait lors, pour rompre la porte dudit logis, et huit ou dix, hommes que femmes, qui étaient dedans, s'étant retirés de frayeur par la porte de derrière, et quantité de maçons du Luxembourg s'y étant joints, ils entrèrent dedans et pillèrent ce riche logis où ils trouvèrent pour plus de deux cents mille écus de meubles. La reine commanda, sur l'avis qu'elle en eut, à Mr de Liancourt, gouverneur de Paris, d'aller empêcher ce désordre : mais y étant allé avec les archers du guet, et voyant qu'il n'y

faisait pas bon pour lui, se retira. Ils continuèrent tout ce jour, et l'on les laissa faire.

Mrs de Montmorency et de Retz avec plusieurs de leurs amis s'offrirent à la reine d'aller ensuite de ces messieurs qui se retiraient à Soissons. Elle les prit au mot, et y furent ; mais ils n'allèrent guère loin.

Le soir la reine pria le roi de faire Mr de Thémines maréchal de France, dont plusieurs crièrent, et principalement Montigny, de sorte que l'on le fit aussi maréchal, lequel le même jour venant à Paris et ayant rencontré Mr de Vendôme qui s'enfuyait, de qui les chevaux étaient recrus, lui avait prêté les siens qui étaient frais. Saint-Geran voyant qu'il n'y avait qu'à crier pour avoir, extorqua un brevet de promesse de l'être, et Mr de Créquy eut un brevet de duc et pair. La reine me dit le soir : « Bassompierre, tu ne m'as rien demandé comme les autres. » « Madame, lui répondis je, ce n'est pas ast'heure que nous n'avons fait que notre devoir bien simplement, de vous demander récompense : mais j'espère que quand, par de grands services, je l'aurai mérité, le roi me donnera des honneurs et des biens sans que je lui demande. »

Mr le Prince qui fut arrêté par Mr de Thémines en ce passage qui va de la chambre de la reine en son cabinet en cet appartement de l'entresol, fut mené par un petit degré dans la chambre de la reine, qui est du plain-pied de la cour, où il coucha ce soir-là pendant que l'on grillait la chambre au dessus du cabinet des livres, où on le mena le lendemain matin vendredi 2me du mois de septembre, où il fut gardé par Mr le maréchal de Thémines et ses enfants, et plusieurs autres gentilshommes et archers de la garde du corps.

La reine tint conseil ce jour-là, où il fut établi un conseil de guerre et commandé au maréchal de Brissac d'y présider et aux principaux chefs de guerre d'y assister. Il fut résolu que l'on mettrait une armée sur pied, et me fut ordonné d'aller lever six mille Suisses : puis le roi désirant que je demeure près de lui, ordonna Mr de Commartin pour y aller, comme un des anciens ambassadeurs du roi en Suisse, mais je l'empêchai, désirant que Mr de Castille qui avait grand crédit en Suisse, y allât faire la levée, ce qu'il fit.

Le roi commanda à Mr de Créquy de prendre les compagnies françaises qui sortiraient de garde pour aller chasser le peuple qui continuait non plus de piller, car c'en était fait, mais de démolir la maison du maréchal d'Ancre ; ce que Mr de Créquy exécuta, et y mit des soldats pour la garder.

La reine ensuite songea à retirer Mrs de Guise de l'intrigue où ces autres princes étaient, et pour cet effet leur fit écrire par monsieur le nonce, par madame la princesse de Conty et mesdames de Guise avec lesquelles elle en conféra, et y travaillèrent avec soin et passion. Le sieur de Lafon, depuis abbé de Foix, fut employé aux allées et venues sur ce sujet.

Le lundi 5me ce conseil de guerre proposé se tint, auquel Mr le maréchal de Brissac présida, et Mrs de Pralain, Créquy, Saint-Luc, Saint-Geran, Vignoles, Chambaret, et moi, fûmes ordonnés pour y servir, comme aussi Mrs de Villeroy et président Jeannin ; auquel on fit le projet de l'armée que le roi voulait mettre sur pied.

Le mardi 6me Mr d'Angoulême revint de Péronne, et ayant su que ce conseil de guerre était établi, demanda à Barbin s'il n'y pourrait pas aller, qui lui dit que oui. Ainsi le mercredi 7me il vint de bonne heure, prit la maîtresse place pour y présider, et Mr le maréchal de Brissac prit la seconde

sans contestation, sur quoi Pralain auprès de qui j'étais me dit que Mr de Brissac se faisait tort de céder au comte d'Auvergne, et que c'était par inadvertance. Je savais bien que Saint-Geran voulait mal à Mr d'Angoulême à cause du château de Bourbon-Archambaut qu'il détenait sur madame d'Angoulême : je me levai lors et fis signe audit Saint-Geran de me venir parler à la fenêtre, et lui ayant dit que nous ne devions pas souffrir que le comte d'Auvergne nous présidât, n'ayant pas été remis en sa bonne fame et renommée depuis sa condamnation, non seulement il l'approuva mais fit signe à Vignoles, et moi à Mr de Créquy, et nous puis après appelâmes tout le reste, et ne demeura que Mrs le comte d'Auvergne, de Brissac, de Villeroy, et Jeannin : puis ayant appelé Mr le maréchal de Brissac nous lui fîmes reproche de ce qu'étant président du conseil de guerre et maréchal de France, il avait souffert Mr le comte d'Auvergne le précéder dans le conseil, et que nous qui n'étions rien de tout cela, ne l'avions pas voulu endurer, ains lui en avions voulu faire le reproche et la honte. Il nous dit qu'il n'y avait pas pensé, mais que si Mrs de Saint-Geran et la Curée, Créquy et Bassompierre, lui voulaient promettre de l'assister, car nous quatre avec nos troupes étions les maîtres du Louvre, qu'il le tuerait l'après-dîner s'il y revenait pour se mettre au-dessus de lui, ce que les autres lui promirent, et moi à plus forte raison, étant son neveu et intéressé dans son honneur. Mais Mr de Pralain me dit ensuite :

« Ce que Mr le maréchal de Brissac a proposé de faire est généreux ; ce qu'il a désiré de vous autres est convenable, et ce que vous lui avez tous quatre promis, est digne de vous. Néanmoins il est de notre devoir de l'empêcher, et faut que de bonne heure on avertisse la reine qu'elle prévienne cet inconvénient, défendant audit comte d'Auvergne de se trouver à ce conseil, ou le rompant puisqu'elle ne l'a établi que pour faire l'état de l'armée qu'elle veut mettre sur pied, ce qui a été résolu en ces deux conseils : ou s'il en faut tenir quelque autre, que ce soit en sa présence ; car nous ferions un grand outrage au roi et à la reine, que nous pouvons éviter ; par notre discorde nous hausserions le chevet aux malcontents abattus, et ce désordre pourrait en même temps être suivi de la délivrance de Mr le Prince prisonnier au Louvre. »

Je lui dis que je trouvais son avis très bon, mais que mon âge, la parentèle que j'avais avec monsieur le maréchal, et l'intérêt où j'étais embarqué, m'empêchaient de le faire. Il me dit qu'il n'en voulait pas seulement parler à moi, mais aussi à toute leur compagnie, ce qu'il fit à l'heure même et leur dit :

« Messieurs, dans la ferme et haute résolution que nous venons de prendre de tuer un prince dans le Louvre et quasi entre les bras du roi et de la reine au milieu de son conseil, nous fortifiant pour cet effet des gens de guerre que ces messieurs ont sous leurs charges à tout autre effet que celui à quoi ils les destinent maintenant, nous n'avons point regardé le roi ni ses intérêts, encore moins l'état des affaires présentes ni le bien de l'état à quoi notre entreprise répugne directement. Je suis d'avis avec tous vous autres que si le comte d'Auvergne revient au conseil, lui qui est condamné à mort pour les causes contenues dans son arrêt et dont il n'est ni déclaré innocent ni absous, ni rétabli en sa bonne fame et renommée, nous nous y opposions et que nous contribuions de notre vie au dessein de monsieur le maréchal. Mais il me semble que si, en avertissant la reine de ne l'y faire venir et de

lui commander qu'il s'en déporte, ou qu'elle ne fasse plus tenir de conseil pour éviter l'inconvénient qui en pourrait arriver, que nous ferions notre devoir et que nous préviendrons un mal qui en peut causer à la France et nous apportera peu de gloire à l'avenir, que l'on dise que monsieur le maréchal assisté de tant de braves hommes ait tué avantageusement un seul homme, et peut-être sans résistance, peut-être sans épée. »

Son avis ne fut pas seulement approuvé de la compagnie, mais du maréchal aussi, et tous ensemble me donnèrent la charge d'en parler de telle sorte à la reine que, sans l'offenser ni la mettre en colère, elle connût néanmoins que la compagnie ne souffrirait plus ledit comte d'Auvergne présider parmi elle, non pas seulement y assister, s'il n'était absous ou purgé précédemment, ce qu'ayant remontré à Sa Majesté, elle prit très bien cette affaire et défendit que l'on ne tînt plus de conseil ; et Sa Majesté crut qu'en faveur de Mr de Guise cette compagnie avait fait cela pour faciliter davantage son retour : elle se hâta de le procurer.

Peu après le milord de Hai s'en retourna en Angleterre sans avoir fait aucune proposition.

Et le dimanche 25me du même mois, Mrs de Guise et de Chevreuse revinrent trouver Leurs Majestés qui les reçurent très bien.

Ce même jour la reine me dit au soir que je ne m'en allasse pas quand elle donnerait le bonsoir, et qu'elle me voulait parler : et après que tout le monde fut retiré, Mr le maréchal de Thémines étant aussi demeuré, elle me dit : « Bassompierre, ayant à transporter Mr le Prince hors d'ici, je me suis voulu fier en vous de sa conduite. Voilà Mr le maréchal de Thémines qui l'a pris et qui l'a gardé dans le Louvre avec peine : mais il serait à craindre que si je lui tenais plus longuement, l'on ne fît quelque entreprise pour le sauver, ce qui se pourrait faire aisément, et vous avez vu que tantôt quand ces princes sont revenus de Soissons, il y avait plus de deux cents gentilshommes qui étaient avec eux, ou pour l'amour d'eux dans le Louvre : joint aussi que cela empêche que le roi et moi n'osons quasi en sortir, et si nous voulions aller à Saint-Germain ou ailleurs, il ne serait ici en sûreté. C'est pourquoi je le veux mettre à la Bastille et veux que vous m'en répondiez par les chemins et que vous vous en chargiez : car monsieur le maréchal n'a autre chose que ce qui sera dans son carrosse. Nous le ferons passer par la grande galerie dans les Tuileries, et de là avec les Suisses du faubourg Saint-Honoré et les Suisses et Français qui sont derrière et devant le Louvre, vous le mènerez par hors de la ville dans la fausse porte de la Bastille, ce que je crois que vous pourrez faire sûrement. »

Elle me dit ensuite que le roi voulait tant faire pour moi que *li honori, li bieni, li carichi*, (ce sont ses mots), ne me manqueraient point.

Je lui répondis que l'honneur de sa confiance m'était suffisante récompense du petit service qu'elle désirait de moi, lequel j'exécuterais fort fidèlement à peine de ma vie, mais que si j'osais lui conseiller de faire passer Mr le Prince à travers de la ville, je lui répondais de le conduire à la Bastille en toute sûreté ; qu'il n'y avait rien à craindre ; que rien ne se remuerait, et que quand il y aurait gens pour ce faire (ce que non), nous serions passés devant qu'ils eussent pensé à se mettre en état de l'empêcher.

Mr de Thémines qui n'approuvait point de passer sur la contrescarpe de la ville, qui est un très méchant chemin, fut bien aise que j'eusse dit la même chose à la reine qu'il lui avait précédemment proposée et l'appuya de

telle sorte par d'autres raisons qu'enfin la reine me dit : « Répondez-moi de Mr le Prince, et puis faites comme tous deux vous l'entendrez. »

Je lui dis qu'elle envoyât quérir les deux capitaines de la garde française pour leur faire le commandement ; elle me dit : « Faites-leur de ma part. » « Madame, lui répondis je, nous ne levons pas la garde comme cela : il faut que de la propre bouche de Votre Majesté ils en reçoivent le commandement ; autrement ils ne le doivent faire. » Elle me dit : « Cela fera rumeur : allez les trouver vous-même ; » ce que je fis, et envoyai en même temps quérir les deux cents Suisses du faubourg Saint-Honoré pour venir devant le Louvre sans battre tambour. Je ne trouvai que des sergents dans les corps de garde français, que j'amenai à la reine qui leur commanda de faire ce que je leur dirais. Je pris deux cents hommes des deux compagnies françaises, cent de celle des Suisses qui étaient en garde, et quelque cent cinquante qui me vinrent du faubourg : j'envoyai monter à cheval huit gentilshommes des miens. Mrs de Vignoles, Chambaret et Bressieux qui se doutèrent qu'il y avait quelque chose m'attendirent dans la cour du Louvre lesquels y vinrent aussi, et cinq ou six gentilshommes de la reine. Il y avait douze gardes et six Suisses du corps avec leurs pertuisanes et hallebardes autour du carrosse, et quand tout fut prêt, Mr de Thémines et moi vînmes dans la chambre de Mr le Prince. Il le réveilla en sursaut, ce qui l'étonna, et eut grande appréhension. Je ne me voulus point montrer, le voyant si effrayé, et sortis du Louvre, faisant mettre en bataille les deux cents Français devant l'hôtel de Longueville ; et comme le carrosse fut sorti du Louvre, dans lequel était Mr le Prince, les trois cents Suisses le suivirent immédiatement faisant la retraite, et ainsi le menâmes sans flambeaux dans la Bastille, ayant, avant sortir du Louvre, mandé à Mr de Guise qui était revenu de Soissons ce jour même, qu'il ne prît alarme de voir venir droit à son logis les Français et Suisses de la garde, et que la reine m'avait permis de lui mander que ce n'était contre lui qu'ils marchaient, mais pour conduire Mr le Prince à la Bastille. Celui que j'y envoyai le trouva déjà habillé et prêt à monter à cheval sur l'avis que l'on lui avait donné que l'on mettait les gardes en ordre pour le venir prendre.

Je devins lors extrêmement amoureux de Mlle d'Urfé ; et le roi peu devant la Toussaints tomba malade de sorte que la veille de la Toussaints il lui prit une faiblesse avec une convulsion que l'on appréhendait se devoir dégénérer en apoplexie, et on craignit que si elle lui revenait, elle ne l'emportât. En effet ce n'était rien ; mais à ces têtes si précieuses on craint tout. La reine même sur ce que l'on lui dit du mal, me commanda de me tenir cette nuit-là au Louvre pour y amener en diligence les Suisses en cas qu'il en mésadvînt. Mais le matin le roi se portant bien et ayant bien dormi, on fut délivré de peine (novembre).

Je partis le lendemain de la Toussaints pour aller recevoir les Suisses. Et parce que Mr de Nemours était avec une armée que le roi d'Espagne avait levée sous son nom et lui faisait conduire contre le duc de Savoie, le roi avec qui le duc était en parfaite intelligence, prit soin de sa conservation, commanda à Mr le Grand avec quelques troupes de s'acheminer en Bresse et d'apporter tout l'aide qu'il pourrait à Mr le prince de Piémont qui gardait la Savoie pendant que son père défendait le Piémont contre le roi d'Espagne. J'eus ordre d'emmener trois cents chevaux avec moi, et en cas que Mr le Grand me mandât, de tourner à lui avec les Suisses et la

cavalerie : mais comme j'arrivai à Provins, me vint trouver un nommé Lace que Mr le Grand dépêchait au roi, qui m'apporta de ses lettres par lesquelles il me mandait qu'il avait accommodé Mr de Nemours avec Mr le prince de Piémont, et que l'armée de Mr de Nemours était débandée. Messieurs du parlement de Dijon m'écrivaient aussi, comme Mr le marquis de Mirebeau, pour me prier que la paix étant faite, je ne voulusse charger la Bourgogne de la cavalerie qui était prête d'y entrer ; ce que je fis et l'envoyai loger à Bergere, attendant autre ordre du roi, à qui j'en écrivis, pour leur donner.

J'arrivai à Saint-Jean de Laune en même temps que les deux régiments suisses sous la charge des colonels Feugly et Greder que Mr de Castille avait levés et amenés. Je leur fis faire leur premier serment et les amenai jusques à Chatillon sur Seine, d'où le roi m'écrivit d'en envoyer l'un en Nivernais et l'autre en Champagne, avec l'ordre des garnisons où ils devaient aller ; ce qu'ayant fait je quittai mon train et vins avec dix chevaux coucher à Bar sur Aube, pour le lendemain m'en venir à Bar où Mr de Lorraine tenait les états, que je voulais voir : mais ayant appris qu'il en était parti, j'allai passer à Chalons où je trouvai Mrs de Pralain et de Tremes auxquels ayant consigné le régiment du colonel Feugly pour le mettre en garnison, je m'en revins à la cour extrêmement amoureux, où le duc de Crouy s'était embarqué pour épouser Urfé, et me pria de traiter ce mariage, ce que je fis à dessein de le rompre ; mais mes peines furent vaines, car il passa par dessus toutes les difficultés que je lui proposai, et l'épousa.

Le maréchal d'Ancre était revenu à la cour. Pendant mon voyage de Bourgogne on avait ôté les sceaux à Mr du Vair, que l'on avait donnés à Mr Mangot, et sa charge de secrétaire d'état à monsieur de Luçon. La fille dudit maréchal tomba malade et mourut, dont il eut et sa femme aussi un cruel déplaisir. Je dirai une chose qui se passa entre lui et moi le jour de la mort de sa fille, par laquelle on pourra voir une prescience qu'il avait de l'accident qui lui arriva ensuite.

Je le vins voir le matin de ce jour et l'après-dînée encore ; mais il me fit prier de remettre la partie à une autre fois et m'envoya prier le soir de venir chez lui, ce que je fis à l'heure même en ce petit logis sur le quai du Louvre où sa femme et lui s'étaient retirés. Je le trouvai fort affligé et tâchai le plus que je pus, tantôt à le consoler, tantôt à le divertir ; mais son deuil augmentait à mesure que je lui parlais, et lui ne me répondait autre chose en pleurant, sinon : « *Segnor*, je suis perdu ; *Segnor*, je suis ruiné ; *Segnor*, je suis misérable. » Enfin je lui dis qu'il considérât le personnage de maréchal de France qu'il représentait, qui ne lui permettait ces lamentations, dignes de sa femme, indignes de lui ; que véritablement il avait perdu une fille bien aimable et utile à sa fortune, mais que quatre nièces lui avaient succédé en la place de sa fille, qui lui apporteraient peut-être autant de consolation, les faisant venir près de lui, et beaucoup plus d'appui à sa fortune en s'alliant par leur moyen de quatre grandes maisons de France dont il aurait le choix ; et plusieurs autres choses que Dieu m'inspira de lui dire. Enfin après avoir encore quelque temps pleuré de la sorte, il me dit :

« Ha ! Monsieur, je regrette véritablement ma fille et la regretterai tant que je vive ; je suis néanmoins homme qui peux supporter constament une affliction pareille à celle-là : mais la ruine de moi, de ma femme, de mon fils, et de ma maison, que je vois prochaine devant mes yeux et inévitable par l'opiniâtreté de ma femme, me fait lamenter et perdre patience ; laquelle

je vous découvrirai comme à un véritable ami duquel j'ai reçu toute ma vie assistance et amitié et à qui je confesse n'avoir pas rendu la pareille et fait ce que je devais et pouvais faire : mais baste, je l'amenderai s'il plait à Dieu. Sachez, Monsieur, que depuis le temps que je suis au monde, j'ai appris à le connaître et voir non seulement les élévations de la fortune, mais les chutes et décadences encore ; et que l'homme arrive jusques à un certain point de bonheur après lequel il descend, ou bien il précipite, selon que la montée qu'il a fait a été haute et roide. Si vous ne m'aviez connu en ma bassesse je tâcherais de vous la déguiser ; mais vous m'avez vu à Florence débauché et *scapillate* [dissolu], quelquefois en prison, quelquefois banni, le plus souvent sans argent, et incessament dans le désordre et dans la mauvaise vie. Je suis né gentilhomme et de bons parents ; mais quand je suis venu en France, je n'avais pas un sou vaillant et devais plus de huit mille écus. Le mariage de ma femme et les bonnes grâces de la reine m'ont donné beaucoup d'intrigue du vivant du feu roi, beaucoup de biens, d'avancement, de charges et d'honneurs pendant la régence de la reine ; et j'ai travaillé à ma fortune et l'ai poussée en avant autant qu'un autre eût su faire, tant que j'ai vu qu'elle m'était favorable. Mais depuis que j'ai reconnu qu'elle se lassait de me favoriser et qu'elle me donnait des avertissements de son éloignement et de sa fuite, j'ai pensé à faire une honnête retraite, et de jouir en paix, ma femme et moi, des grands biens que la libéralité de la reine nous avait donnés, que notre industrie nous avait fait acquérir, et en logeant et alliant nos enfants dans notre pays natal en de bonnes familles, leur laisser après nous notre héritage et succession. C'est de quoi depuis quelques mois j'importune ma femme en vain, et à chaque coup de fouet que la mauvaise fortune nous donne, je continue de la presser. Quand j'ai vu qu'un grand parti s'est élevé en France qui m'a pris pour prétexte de sa soulevation, qu'il m'a déclaré un des cinq tyrans qu'il voulait ruiner et détruire ; quand Mr Dolet qui était ma créature, mon conseil, et mon affidé ami, et j'ose dire serviteur, m'est mort ; quand un infâme cordonnier de Paris m'a fait un affront, à moi maréchal de France ; quand j'ai été forcé de quitter mon établissement de Picardie, ma citadelle d'Amiens, et laisser Ancre en proie de Mr de Longueville mon ennemi ; quand j'ai été contraint de me retirer ou pour mieux dire de m'enfuir en Normandie, j'ai fait voir à ma femme que parmi les grandes obligations que nous avions à Dieu, celle de nous avertir de faire notre retraite n'était pas des moindres. Nous avons vu ensuite saccager notre maison avec perte de plus de deux cents mille écus ; nous avons vu pendre sur notre moustache deux de nos gens pour avoir donné de notre part des bâtonnades à ce maraud de cordonnier : que voulions nous plus attendre sinon que notre fille par sa mort nous avertit que la nôtre et notre ruine est prochaine et qu'il y a encore lieu de l'éviter, si promptement nous voulons songer à une retraite à laquelle je pensais avoir bien prévu en offrant six cents mille écus au pape pour l'usufruit notre vie durant du duché de Ferrare où nous eussions passé en paix le reste de nos jours et laissé encore deux millions d'or de succession à nos enfants, ce que je ne feindrai point de vous dire et de le vous faire voir. Nous avons pour un million de livres au moins de biens stables en France, au marquisat d'Ancre, Lesigny, ma maison du faubourg, et celle-ci ; j'ai racheté notre bien de Florence qui était engagé et en ai pour cent mille écus en ma part, et ai encore deux cents mille écus à Florence et autant à Rome ; j'ai pour un

million de livres encore, outre ce que nous avons perdu au pillage de notre maison, en meubles, pierreries, vaisselle d'argent, et argent comptant ; ma femme et moi avons encore pour un million de livres de charges, à les vendre à bon prix, en celles de Normandie, de premier gentilhomme de la chambre, d'intendant de la maison de la reine, et de dame d'atour, gardant mon office de maréchal de France ; j'ai six cents mille écus sur Fedeau, et plus de cent mille pistoles d'autres affaires. N'est-ce pas, Monsieur, de quoi nous contenter ? Avons-nous encore quelque chose à désirer si nous ne voulons irriter Dieu qui nous avertit par des signes si évidents de notre entière ruine ? J'ai été toute cette après-dînée avec ma femme pour la conjurer de nous retirer ; je me suis mis à genoux devant elle pour tâcher de la persuader avec plus d'efficace : mais elle, plus aheurtée que jamais, me reproche ma lâcheté et ingratitude de vouloir abandonner la reine qui nous a donné ou fait acquérir par son moyen tant d'honneurs et de biens : de sorte, Monsieur, que je me vois perdu sans remède ; et si ce n'était que j'ai tant d'obligations à ma femme comme chacun sait, je la quitterais et m'en irais en lieu-là où les grands ni le peuple de France ne me viendraient pas chercher. Jugez, Monsieur, si j'ai raison de m'affliger, et si outre la perte de ma fille, ce second désastre ne me doit pas doublement tourmenter. »

Je lui dis ce que je pus tant pour le consoler que pour le divertir de cette pensée, et puis me retirai ; et ai voulu faire voir par ce récit comme les hommes et principalement ceux que la fortune a élevés ont des inspirations et des prévoyances de leur malheur : mais ils n'ont pas la résolution de le prévenir pour l'éviter.

1617.

JANVIER.— L'année se finit par les noces de Mr le duc de Crouy et de Mlle d'Urfé : et celle de 1617 commença joyeusement par force assemblées qui se firent, fort belles, auxquelles outre les jeux, festins, et comédies, il y avait aussi de bonnes musiques. On passa bien le temps à la foire de Saint-Germain.

La jeune reine infante qui l'année précédente dansa un assez chétif petit ballet d'Espagnoles au carême-prenant à Tours, en voulut danser un meilleur avec des Françaises, ce qu'elle fit seulement en l'antichambre de la reine sa belle-mère (février). Nous dansâmes au même lieu, et en d'autres à la ville, le ballet du Commissaire, puis ensuite celui des Princes de Chypre qui fut très beau.

Je gagnai cette année-là au jeu du trictrac cent mille écus, ou à Mr de Guise, ou à Mr de Joinville, ou à Mr le maréchal d'Ancre. Je n'étais pas mal à la cour, ni avec les dames, et quantité de belles maîtresses.

En ce mois Mr de Thémines fut tiré de la Bastille et de la garde de Mr le Prince dont il fit de grandes plaintes : on l'apaisa, lui donnant la lieutenance de l'armée de Champagne. J'entrai dans la Bastille avec 400 Suisses, d'où je tirai quelques chevau-légers de la reine mère que Du Tiers qui en était maréchal des logis y avait menés pour aider Vansay qui y commandait d'en chasser Mr de Thémines. J'en fis aussi sortir la compagnie de Saint-Beat qui y était en garnison, et lorsque Vansai en eut levé une pour y mettre, j'en retirai les Suisses.

Au même mois un nommé Destoy vint dire exprès en mon logis où il fut envoyé par Luynes que la reine mère venait de chasser Luynes pour avoir

voulu enlever le roi et l'emmener hors de Paris et du pouvoir de la reine mère, et Maturine envoyée à même effet à mon logis, en partit pour venir toute éplorée le dire au roi et à Luynes, qui fit croire au roi que c'était le maréchal d'Ancre qui faisait courre ce bruit pour voir comme Sa Majesté le prendrait, pour ensuite l'exécuter en effet ; dont le roi s'anima de plus en plus contre le maréchal d'Ancre, et Luynes et ledit maréchal en eurent de grosses paroles.

Le soir même comme la reine me parlait de cela, je lui dis : « Madame, il me semble que vous ne songez pas assez à vous et que, un de ces jours, l'on vous tirera le roi de dessous l'aile. On l'anime contre vos créatures premièrement, et puis ensuite on l'animera contre vous : votre autorité n'est que précaire, qui cessera dès que le roi ne le voudra plus, et on l'induira pied à pied à ne le vouloir plus, comme il est aisé de persuader à de jeunes gens de s'émanciper. Si le roi s'en était un de ces jours allé à Saint-Germain et qu'il eût mandé à Mr d'Epernon et à moi de l'y venir trouver, et qu'ensuite il nous eût dit que nous n'eussions plus à vous reconnaître, nous sommes vos très obligés serviteurs, mais nous ne pourrions faire autre chose que de venir prendre congé de vous et vous supplier très humblement de nous excuser si nous ne vous avions aussi bien servie pendant votre administration de l'état comme nous y étions obligés. Jugez, Madame (lui dis je ensuite), ce que pourraient faire les autres officiers, et comme vous demeureriez les mains vides après une telle administration. »

Le duc de Crouy emmena sa femme en Flandres au carême, et moi je m'en allai à l'armée, qui lors était commandée par Mr de Guise et sous lui Mr le maréchal de Thémines, et pour maréchal de camp Mr de Pralain (mars).

Je fus grand-maître de l'artillerie par commission, et trouvai le 17me de mars l'armée deux jours après qu'elle eût assiégé Château Porcien lequel se fit battre avec peu d'effet huit jours durant que nous l'attaquâmes par le château.

Nous pétardâmes la nuit du 28me ensuite [la ville] sans effet, et le sieur de Vigan beau-frère de Mr le maréchal de Thémines y fut tué le lendemain de Pâques. Nous mîmes trois canons en batterie entre la ville et le château, dont nous n'eûmes tiré trente coups que la ville parlementa.

Mr de Guise me commanda le 29me d'y entrer avec quatre compagnies des gardes françaises et autant de suisses ; et le lendemain 30me à la pointe du jour le sieur de Montereau qui commandait au château, demanda à me parler et me dit qu'il était prêt à se rendre si on lui voulait faire honorable capitulation. Je lui offris sûreté pour le mener à Mr de Guise et le ramener aussi, lequel lui donna de sortir sans enseignes ni battre tambour ; et le soir on entra dedans, et y mit-on une des compagnies des gardes suisses et une des gardes françaises.

Le lendemain, dernier jour de mars, Mr de Guise prit huit cents chevaux et vint faire une cavalcade toute la nuit à Laon sur l'avis que le lieutenant du Pêché, de Guise, lui avait donné, que le régiment de Ballagny était logé à Vaux sous Laon, ce que nous trouvâmes aussi. Mais comme l'on s'amusa un peu à faire l'ordre pour forcer ce quartier, ils en eurent l'alarme et se sauvèrent, partie dans l'église, partie dans les vignes qui sont sous la ville, de sorte que nous n'y tuâmes que deux ou trois soldats et mîmes le feu à leur quartier, lequel (nous partis) ils éteignirent.

Mr de Guise au retour sépara son armée en trois, dont il en prit une partie et vint assiéger et prendre un château du Rethélois nommé Voysigny. Il bailla l'autre à Mr le maréchal de Thémines pour aller quérir six canons à Rocroi pour battre Rethel, et me laissa avec le reste à Château-Porcien pour recevoir aussi les nouvelles troupes qui lui venaient ; et donna un rendez-vous le samedi 8me d'avril à neuf heures du matin pour venir par trois endroits investir Rethel, ce que nous fîmes : et le lendemain parce que la compagnie de chevau-légers d'Aubilly qui était dans la place, sortait souvent à la faveur du canon de la ville et de la mousqueterie qu'il avait logée pour le favoriser, Mr le maréchal de Thémines et moi avec lui, la chargea et rembarra avec perte de quelques-uns de la troupe dudit Aubilly et de quelques mousquetaires qui ne se surent assez à temps retirer.

Le temps fut toujours fort pluvieux, et comme la terre est grasse au Rethélois, nous eûmes mille peines, principalement à faire marcher nos canons qui enfonçaient par dessus l'essieu. Enfin nous préparâmes une batterie de huit pièces au bas de la ville : mais comme je fusse venu le matin vendredi 14me d'avril voir si Lesine m'avait tenu promesse d'avoir les huit pièces en batterie à la pointe du jour, je trouvai qu'il n'y en avait que deux, et une à trente pas de la batterie tellement enfoncée dans la terre que l'on ne l'en avait pu retirer : une quatrième était à cent pas de là, que les officiers y avaient laissée parce qu'en l'amenant quelque charretier et des chevaux ayant été tués, les autres avaient dételé et s'en étaient fuis. Je pris lors cinquante Suisses à qui je promis cinquante écus pour me mettre ces deux pièces en batterie, et les attelai au lieu des chevaux, ayant fait premièrement creuser au dessous des roues de la pièce et fait mettre des fortes planches afin qu'elle ne s'embourbât plus. Nous tirâmes la première en batterie sans que l'on nous tirât de la ville : mais comme nous nous mîmes après la plus éloignée et que nous la tirions proche de la batterie, où nous l'avions déjà amenée, et que je les aidais à tirer, les ennemis nous firent une salve en laquelle deux Suisses furent tués, trois blessés, et moi d'une mousquetade dans le petit ventre du côté droit. Je pensais être mort, et Mr le maréchal de Thémines qui était à la batterie, le crut aussi : toutefois Dieu voulut que la quantité de hardes que la balle rencontra (car elle perça cinq doubles de mon manteau, deux doubles de ma hongreline fourrée, mon ceinturon et ma basque), firent qu'elle s'arrêta sur le péritoine sans le percer, de sorte que quand on sonda la plaie, la balle se rencontra dans cette épaisseur de chair qui est sur le ventre, où l'on fit une incision, et elle tomba. Je n'en tins jamais qu'un jour le lit, bien que ma plaie fût un mois à se fermer à cause du drap qui était dedans.

Le samedi 15me au soir Mr de Pralain ayant fait battre la ville avec ces quatre pièces susdites, n'en fut pas quitte à si bon marché que moi ; car il eut une mousquetade qui lui perça la cuisse sans toutefois offenser l'os, dont il fut aussi guéri dans un mois.

Une heure après que Mr de Pralain eût été blessé, Marolles vint au camp avec sauf-conduit qu'il avait envoyé demander, et capitula au nom de Mr de Nevers pour la reddition de Rethel, laquelle ayant signé, il entra dans la ville, et, ayant apporté le contreseing de Mr de Nevers, le gouverneur de la ville accepta la capitulation que Marolles avait faite et rendit la place, où Mr de Guise vint loger le lendemain qui était le 18me d'avril.

Le 19me il fit la montre générale de son armée et se résolut d'envoyer quérir force canons pour assiéger Mézières parce qu'il n'y en avait plus que quatre en son armée qui ne fussent éventés, ce qui ne pouvait de douze ou quinze jours être prêt. Cela fut cause que je lui demandai congé d'aller à Paris pour parachever le traité que j'avais commencé de la vente de ma charge de colonel-général des Suisses avec Mr le maréchal d'Ancre qui m'en avait offert jusques à six cents mille livres, et j'en demandais six cents cinquante.

Le soir même que j'eus obtenu mon congé, le roi et la reine nous envoyèrent visiter Mr de Pralain et moi, croyant que je fusse bien plus blessé que je n'étais, vu le lieu de ma blessure. Ils nous écrivirent de très favorables lettres à tous deux, et le maréchal d'Ancre me manda que si je jouais à me faire tuer, qu'il serait mon héritier ; et que si je me portais en état de venir conclure, il me donnerait pour les cinquante mille francs dont nous étions en dispute, pour dix mille écus de pierreries au dire d'orfèvres. Je partis donc à ce dessein, et Mrs le marquis de Thémines, comte de Fiesque, Zamet, et plus de cinquante autres gentilshommes voulurent venir avec moi.

Nous partîmes donc le 21me et ne vînmes coucher qu'à Château-Porcien. Mais le lendemain 22me nous fûmes coucher à Vely où Mr de la Curée nous vint voir ; c'était un samedi au soir ; et me pria de venir le lendemain ouïr messe et déjeuner en son quartier qui était sur notre chemin, ce que je fis, et le 23me il nous fit fort bonne chère et ensuite nous conduisit devant Soissons.

Mrs de Rohan, la Rochefoucaut, Saint-Geran et Saint-Luc vinrent au-devant de nous, qui nous menèrent chez Mr le comte d'Auvergne, qui était général de l'armée et qui s'était amusé à faire des enceintes devant la ville pour empêcher les sorties des ennemis qui l'avaient malmené en un quartier où était logé Bussy-Lameth avec son régiment sur lequel Mr du Maine fit une brave sortie menant deux pièces de canon devant lui, força ce quartier, tailla en pièces le régiment de Bussy qu'il prit prisonnier, emporta ses drapeaux que depuis il arbora sur les bastions de Soissons ; de sorte que les tranchées n'étaient point encore ouvertes et ne le devaient être que le lendemain.

Mr le comte d'Auvergne nous fit l'honneur de nous faire voir ses retranchements, nous assurant que dans quinze jours il serait maître de Soissons ; ce que je ne crus pas voyant la façon dont ils se démenaient.

Le soir Mr de Chevry nous donna à souper, à Mr le comte d'Auvergne, duc de Rohan, et à moi.

Le lendemain je voulus faire le tour de la ville et menai avec moi Mr le marquis de Thémines, Zamet, et Arnaut qui nous menait, lequel s'entendait bien à la guerre et donnait de très bonnes raisons de ce qu'il eût fallu faire. Au retour nous trouvâmes Mr de la Rochefoucaut ; et comme nous étions d'une diverse armée et que nous voulions faire voir qu'en la nôtre nous ne craignions point les mousquetades, nous allâmes pour nous en faire tirer ; mais les ennemis nous laissèrent approcher sans nous tirer, de telle sorte que pour ne vouloir point retourner que nous n'eussions vu de leur feu, nous marchâmes jusques sur le bord de leur fossé. Ils ne tirèrent point. Quand nous vîmes leur silence, nous rompîmes le nôtre et leur criâmes des injures. Ils nous en répondirent, mais jamais ne tirèrent. Enfin après avoir assez

longtemps parlé ensemble comme si nous eussions été de même parti, nous nous retirâmes, et eux ne nous tirèrent jamais.

Je revins souper comme le jour précédent chez le président de Chevry avec Mrs de Rohan et le comte d'Auvergne : c'était le lundi 24me d'avril, qu'il arriva un des commis dudit président comme nous soupions, lequel lui dit à l'oreille que le maréchal d'Ancre avait été tué le matin. Il s'étonna fort à cette nouvelle et la dit à Mr le comte d'Auvergne au-dessous duquel il était, qui n'en fut pas moins étonné, et s'entreparlèrent quelque peu. Enfin je les pressai de nous dire ce que c'était, et ils nous dirent que le matin à onze heures le maréchal d'Ancre avait, du commandement du roi, été tué par Vitry ; et pria à Mr de Rohan et à moi de lui conseiller ce qu'il avait à faire en cette occasion. Je lui demandai si le roi ou la reine lui avaient rien mandé. Il me dit que non. « Il me semble, lui dis je, que vous devez aller visiter vos quartiers, et que les chefs en soient avertis par votre bouche, lesquels vous prierez de contenir leurs gens en état, attendant que le roi vous ait envoyé ses commandements. » Il me pria de lui vouloir accompagner, ce que je fis. Il avait envie de faire discontinuer l'ouverture de la tranchée que Mr de Saint-Luc commençait à l'heure même ; mais je l'en dissuadai lui disant qu'il fit toujours son devoir jusques à ce que l'on lui mandât le contraire. Sur les trois heures du matin Tavannes arriva, qui apporta à Mr le comte d'Auvergne ordre de superséder tout acte d'hostilité contre la ville de Soissons. Le soir les ennemis furent mieux avertis que nous ; car dès que j'étais sur le bord de leur fossé où ils ne nous tirèrent jamais, ils nous dirent que notre maître était mort et que le leur l'avait tué : mais je ne compris point pour l'heure ce qu'ils voulaient dire.

Nous partîmes le lendemain mardi 25me de bonne heure de Soissons, et ayant passé l'Aisne sur le pont de bateaux nous nous jetâmes sans y penser dans la cavalerie liégeoise qui avait eu avis de la mort du maréchal d'Ancre qui les avait levés, dont ils étaient fort étonnés. De fortune ce même matin ils étaient en armes pour faire montre, et comme ils nous virent, ils firent dessein de nous prendre prisonniers pour crainte que l'on ne les voulût tailler en pièces, et nous faire servir de garants ; et comme un capitaine s'avança pour me parler, je fis l'affligé de la mort dudit maréchal et lui demandai si je pourrais être en sûreté parmi eux et s'ils pourraient empêcher que l'on ne nous prît si le roi le commandait. Il me répondit qu'ils étaient eux-mêmes assez empêchés de se garantir, et que chacun tâchât à faire le mieux qu'il pourrait : et ainsi s'en revint à ses gens et leur dit que nous étions des gens du maréchal d'Ancre. Ainsi sans montrer que nous tirassions droit à Paris, nous demeurâmes un peu à les voir et enfin les éloignâmes insensiblement et sortîmes de leurs mains.

Nous vînmes coucher à Nanteuil et le lendemain dîner chez Zamet, et après dîner trouver le roi qui me fit fort bonne chère et me commanda d'aimer Mr de Luynes, et que c'était son bon serviteur. Je lui demandai s'il nous permettrait de voir la reine sa mère : il me dit qu'il y aviserait.

Je vis cependant Zocoli, tailleur de ladite reine, qui venait de sa part visiter madame la princesse de Conty et madame de Guise, et lui faisais tous les soirs faire par lui mes compliments.

On avait rompu le pont du jardin du Louvre, et les gardes du roi étaient en l'antichambre de la reine, qui ne laissaient entrer que ses domestiques.

Mai. — On traitait cependant pour la faire partir, ce qui se fit le 3me jour de mai veille de l'Ascension. Tout le matin l'on ne fit que charger les bagages, le roi étant cependant au conseil où il fut résolu et mis par écrit les choses que la reine devait dire au roi en se séparant, et celles que le roi lui devait répondre. Il fut aussi convenu que l'un ni l'autre ne dirait rien davantage, et que quand la reine serait habillée, les princesses la pourraient voir, et les hommes ensuite après que le roi aurait pris congé d'elle, comme aussi que le maréchal de Vitry n'y serait point, ni le Hallier son frère ; que la Curée l'accompagnerait jusques à Blois ; que lui et le colonel seraient auprès d'elle quand le roi y viendrait. L'on envoya aussi les ordinaires, et les plus affidés de Mr de Luynes se tenir à la chambre où soulaient être ses gardes. Puis le roi descendit, et la reine qui l'attendait, était en l'allée au sortir de sa chambre, pour entrer en son antichambre en même temps que lui. Mrs de Vitry demeurèrent à la porte, et les trois Luynes marchèrent devant le roi, lequel tenait l'aîné par la main. Mr le prince de Joinville et moi suivions le roi et entrâmes après lui. La reine tint bonne mine jusques à ce qu'elle vit le roi : alors elle se mit fort à pleurer ; mais elle se tint le mouchoir devant les yeux et son éventail au-devant, et s'étant rencontrés, elle mena le roi jusques à la fenêtre qui regarde sur le jardin, et lors ôtant son mouchoir et son éventail, elle lui dit : « Monsieur, je suis très marrie de n'avoir gouverné votre état pendant ma régence et mon administration plus à votre gré que je n'ai fait, vous assurant que j'y ai néanmoins apporté toute la peine et le soin qu'il m'a été possible, et vous supplie de me tenir toujours pour votre très humble et très obéissante mère et servante. » Il lui répondit : « Madame, je vous remercie très humblement du soin et de la peine que vous avez prise en l'administration de mon royaume ; dont je suis satisfait et m'en ressens obligé. Je vous supplie de croire que je serai toujours votre très humble fils. » Sur cela attendait le roi qu'elle se baissât pour le baiser et prendre congé de lui, comme il avait été concerté ; mais elle lui dit : « Monsieur, je m'en vas et vous supplie d'une grâce en partant, que je me veux promettre que vous ne me refuserez pas, qui est de me rendre Barbin mon intendant, si, comme je le crois, vous ne vous en voulez servir. » Le roi qui ne s'attendait point à cette demande, la regarda sans lui rien répondre ; elle lui dit encore : « Monsieur, ne me refusez point cette seule prière que je vous fais. » Il continua de la regarder sans répondre ; elle ajouta : « Peut-être est-ce la dernière que je vous ferai jamais » ; et puis voyant qu'il ne lui répondait rien, elle dit : « Or sus », et puis se baissa et le baisa. Le roi fit une révérence et puis tourna le dos. Alors Mr de Luynes vint prendre congé de la reine à qui il dit quelques paroles que je ne pus entendre ni celles aussi qu'elle lui répondit, si fis bien celle qu'après lui avoir baisé la robe, elle ajouta, qui fut qu'elle avait fait une prière au roi de lui rendre Barbin, et qu'il lui ferait service agréable et singulier plaisir de procurer que le roi lui accordât sa requête, qui n'était pas si importante qu'il lui dût refuser. Comme Mr de Luynes voulut répondre, le roi cria cinq ou six fois : « Luynes, Luynes, Luynes ! » Et lors Mr de Luynes faisant voir à la reine qu'il était forcé d'aller après le roi, le suivit. Alors la reine s'appuya contre la muraille entre les deux fenêtres, et pleurant amèrement, Mr de Chevreuse et moi lui baisâmes la robe pleurant aussi ; mais, ou elle ne nous put voir à cause de ses larmes, ou elle ne nous voulut parler ni regarder, ce qui fit que j'attendis pour prendre encore une fois congé d'elle, ce que je fis comme

elle retourna en sa chambre ; mais elle ne me vit ou voulut voir non plus que la première fois.

Sur cela le roi se mit sur le balcon qui est devant la chambre de la reine sa femme pour voir partir la reine, et après qu'elle fut sortie du Louvre, il courut en sa galerie pour la voir encore passer sur le Pont Neuf, puis monta en carrosse et s'en alla au bois de Vincennes.

La reine et tout le reste de la cour y arrivèrent le lendemain 4me qui était un jeudi jour de l'Ascension, où y arriva don Baltasar de Suniga avec sa femme, qui s'en allaient en Espagne au retour de sa longue ambassade en la cour des empereurs.

Le vendredi 5me Mrs de Vendôme, de Mayenne, et de Bouillon y vinrent faire la révérence au roi qui les reçut fort bien : et moi ce soir-là je fis autre chose.

Travail fut roué.

Le roi après avoir demeuré près de quinze jours audit bois de Vincennes s'en revint à Paris, et madame la Princesse peu de temps après s'enferma dans la Bastille avec Mr le Prince. Madame la Princesse entra dans la Bastille le 21me de juin, veille de la petite Fête-Dieu. Le roi s'en alla à Saint-Germain où il demeura quelque temps.

Juillet. — On trancha la tête à la maréchale d'Ancre en Greve.

Geniers y eut la tête tranchée.

Le roi revint à Paris et ayant eu avis que Bournonville par le moyen de Barbin avait quelque intelligence avec la reine mère bien qu'il commandât sous son frère à la Bastille, l'en sortit et le mit en prison. Et à quelques jours de là un matin le roi me commanda de faire tenir proche de la porte Saint-Antoine trois compagnies de Suisses ; ce que je fis : et Mr le Prince qui m'aperçut les y mener, de sa fenêtre, prit opinion que l'on le voulait mettre entre mes mains, dont il témoigna du ressentiment ; ce qu'ayant su, afin de lui lever cet ombrage, je ne voulus point paraître. Ces troupes avec deux compagnies françaises et cinquante gendarmes et autant de chevau-légers le menèrent au bois de Vincennes où il demeura plus de deux ans depuis. Les gardes françaises et suisses demeurèrent dans le château jusques à ce que huit compagnies du régiment de Normandie nouvellement établi et mis sur pied les fussent venues relever.

Peu de jours ensuite Mr de Persan qui était demeuré gouverneur de la Bastille fut soupçonné d'avoir su la pratique de Bournonville son frère et fut mis prisonnier. Le roi me mit dans la Bastille avec soixante Suisses, où je demeurai huit ou dix jours (octobre) au bout desquels le roi m'ayant commandé de mettre la place entre les mains [de Mr de Brante frère] de Mr de Luynes, à qui il en avait donné la capitainerie, je lui résignai.

Novembre. — Il y eut un jubilé extraordinaire que je fis à Paris ; et le lendemain j'eus l'aventure qui nous brouilla Mr de Montmorency et moi.

Décembre. — J'allai après trouver le roi à Rouen, qui y faisait tenir une assemblée de notables, en laquelle la paulette fut abolie.

Nous en partîmes Mr de Guise et moi, et avec quatre carrosses de relais nous arrivîmes le 21me décembre, jour de Saint-Tomas, en un jour, de Rouen à Paris, sur la nouvelle de l'extrémité de la maladie de madame la

Princesse qui accoucha de deux enfants ce même soir ; qui n'eurent vie ; et elle (dont la sienne était désespérée, y ayant vingt heures qu'elle était en apoplexie) revint petit à petit après être délivrée.

Nous repartîmes de Paris la veille de Noël en mêmes carrosses de relais et arrivâmes le soir à Rouen, qui est une diligence en carrosse qui ne s'était encore faite en cette saison.

1618.

JANVIER.—Après que l'assemblée fût finie, le roi partit de Rouen au commencement de l'année 1618 et s'en vint demeurer quelques jours au château de Madrid où il voulut que je vinsse loger le 17me janvier.

Pario m'arma en Orqas.

La foire de Saint-Germain arriva en laquelle Roucelai fut outragé par Rouillac.

Février. — Le roi dansa le ballet d'Arnaud et d'Armide, duquel je fus.

Mars. — Ensuite les ducs et pairs, et officiers, trouvèrent étrange que le garde des sceaux qui n'est point officier de la couronne, et même le chancelier y étant, se plaçât devant eux au conseil. Mr d'Epernon porta la parole au roi devant ledit garde des sceaux, et comme il est un peu violent, attaqua ledit garde des sceaux qui lui répondit plus hautement qu'il ne devait. Trois jours après, le roi (qui ce jour-là avait pris médecine) les fit tous deux venir en sa chambre où nous étions peu de gens, et leur commanda de demeurer amis ; et sur ce que Mr d'Epernon se haussa encore un peu en paroles, le roi qui était assis, se leva contre Mr d'Epernon et le malmena : puis ensuite ayant dit qu'il voulait aller à ses affaires, chacun sortit par la porte du cabinet, et Mr d'Epernon s'en alla par la porte de la chambre tout seul, et moi je le voulus aller accompagner nonobstant toute la brouillerie qu'il avait eue avec le garde des sceaux et avec le roi. Il se trouva un peu étonné quand il se vit enfermé dans l'antichambre et eut quelque soupçon que l'on le voulait arrêter ; car toutes les portes étaient fermées. Je m'avisai de regarder si le petit degré qui est contre la porte de la chambre du roi était point aussi fermé, et l'ayant trouvé ouvert j'y amenai Mr d'Epernon de qui les gens l'attendaient en la salle haute et passâmes tous deux jusques devant le Louvre où il trouva son carrosse qui l'emmena en son logis ou en quelque autre, me priant de lui envoyer donner avis si on n'avait rien résolu contre lui. Je parlai à Mr de Luynes sur son sujet, et me dit : « Il veut aller à Metz ; qu'il hâte un peu son voyage et s'y en aille : car ces messieurs pourraient animer le roi contre lui. » Je vis bien qu'ils désiraient qu'il partît de la cour et allai le lendemain trouver Mr d'Epernon et lui fis savoir l'intention du roi et du favori. Il me pria de savoir si, venant trouver le roi pour prendre congé de lui, il serait le bien reçu ; dont je lui portai parole. Il vint donc après le dîner du roi et y reçut très bon visage. Il lui demanda congé d'aller à Metz, que le roi lui accorda ; et lui ayant dit adieu, il s'en alla demeurer à Vanves jusques à ce que Mr d'Epernon s'en fût allé, ce qu'il pensait qu'il ferait le jour d'après. Il emmena à Vanves monsieur son frère avec lui, à qui il changea de gouverneur, mettant à la place de Mr de Breves, qui l'était, Mr le comte du Lude.

Après que le roi eut demeuré deux jours à Vanves et qu'il sut que tout Paris était venu visiter Mr d'Epernon, et qu'il n'était point parti, que même il avait dit à Saint-Geran qu'il avait encore des affaires à Paris pour cinq ou six jours, le roi s'en fâcha et me dit qu'il s'en retournerait le lendemain au soir à Paris, et que s'il lui trouvait encore, il lui ferait un mauvais parti. Mr de Luynes mêmes me dit devant le roi que je le visse et que je lui fisse savoir qu'il ne demeurât pas plus longtemps à Paris s'il était sage. Je partis à la même heure et vins dîner avec lui, auquel je dis l'humeur du roi, lui palliant [embellisant] les choses qu'il ne devait pas savoir si crûment. Enfin après m'avoir longtemps parlé, il me pria d'assurer Sa Majesté que le lendemain avant midi il serait hors de Paris, comme il fit : et le roi y arriva le soir. Or Mr d'Epernon s'en alla à Fontenay où il demeura encore sept ou huit jours ; dont le roi entra en telle colère qu'il envoya loger à Rosoy ses chevau-légers : et monsieur le chancelier qui était ami de Mr d'Epernon, lui manda par Guron qu'il ferait bien de partir et de s'en aller à Metz. Guron lui porta la nouvelle si chaude qu'il partit à l'heure même, et à grandes journées se rendit à Metz.

Peu après on fit rouer à Paris les Siti, et Durant, pour avoir fait quelques écrits en faveur de la reine mère.

En ce temps-là le roi qui était fort jeune, s'amusait à force petits exercices de son âge, comme de peindre, de chanter, d'imiter les artifices des eaux de Saint-Germain par de petits canaux de plume, de faire des petites inventions de chasse, de jouer du tambour, à quoi il réussissait très bien. Un jour je le louais de ce qu'il était fort propre à ce qu'il voulait entreprendre et que n'ayant jamais été montré à battre le tambour, il le faisait mieux que les maîtres ; il me dit : « Il faut que je me remette à sonner du cor de chasse, ce que je fais fort bien, et veux être tout un jour à sonner. » Je lui répondis : « Sire, je ne conseille pas à Votre Majesté d'en sonner par trop souvent : car outre que cela fait venir les hairgnes [hernies], il nuit encore grandement au poumon, et même j'ai ouï dire que le feu roi Charles, à force de sonner du cor, se rompit une veine dans le poumon, qui lui causa la mort. » « Vous vous trompez, me répliqua il, le sonner du cor ne le fit pas mourir, mais bien ce qu'il se mit mal avec la reine Catherine sa mère à Monceaux, et qu'il la quitta et s'en revint à Meaux, mais si là par la persuasion du maréchal de Retz qui le fit retourner à Monceaux auprès de la reine sa mère ; car s'il n'y fut pas revenu, il ne fut pas mort si tôt. » Et comme je ne lui répondais rien sur ce sujet, Montpouillan qui était présent, me dit : « Vous ne pensiez pas, Monsieur, que le roi sût ces choses-là comme il les sait, et beaucoup d'autres encore. » Je lui dis : « Vraiment non, Monsieur, je ne le pensais pas. » Cela me fit connaître que l'on lui donnait beaucoup d'appréhensions de la reine sa mère, de laquelle je me gardai bien à l'avenir de lui parler, même en discours communs.

Quand la reine partit l'autre année de Paris, Roucelai eut commandement de s'en aller aussi comme son partisan. Peu après m'étant mis bien avec Mr de Luynes, je fis en sorte qu'il revînt à la cour sous la caution que je fis pour lui qu'il ne ferait aucune chose qui pût déplaire au roi, et ne se mêlerait de rien. Mais comme il était homme d'intrigue, il ne s'en put tenir et traita avec quelques grands et princes ; puis ayant fait ses affaires de la cour, voulant en traiter d'autres à la campagne, fit donner lui même des avis contre lui, non les vrais, mais de faux et controuvés, pour se

faire chasser de la cour, ce que l'on fit alors (juillet) : et lui s'en alla en son abbaye de Signy d'où il traita avec Mr de Bouillon pour la reine et ensuite réunit en bonne intelligence Mrs d'Epernon et de Bouillon pour le service de ladite reine.

Août. — Vers la mi-août le roi s'en vint à Monceaux d'où j'étais capitaine, où je le reçus si magnifiquement que rien plus. Il y demeura dix-sept jours qui me coûtèrent dix mille écus.

De là il s'en alla (septembre) à Villiers-Côterets et à Soissons où je pris congé de lui pour m'en aller en Lorraine, et me permit aussi d'aller à Metz voir Mr d'Epernon, lequel s'en vint peu après à Nancy (octobre) principalement pour me voir.

Je ne fus guère plus d'un mois en mon voyage et m'en revins en cour (novembre) où je trouvai que l'on avait ordonné aux Espagnoles qui étaient avec la reine de se retirer.

Décembre. — Nous eûmes les comédiens espagnols cet hiver-là, et il y eut une grande comète au ciel, qui apparut plus d'un mois durant.

1619.

JANVIER.— L'année 1619 commença par la grande maladie de la reine que Dieu enfin garantit. Madame la connétable sa dame d'honneur qui huit mois auparavant s'était retirée de la cour parce que Mr de Luynes avait fait donner la superintendance de la maison de la reine à sa femme, vint trouver la reine en l'excès de sa maladie, qui fut très aise de la voir et commença dès lors à se mieux porter : et ladite connétable demeura désormais auprès d'elle comme auparavant.

Mr d'Elbeuf épousa Mlle de Vendôme.

Le roi consomma le mariage avec la reine sa femme.

Guerre de la mère et du fils

Février. — La foire de Saint-Germain fut suivie de force ballets, et ces ballets des noces de madame Henriette seconde fille de France avec Mr le prince de Piémont qui arriva en ce temps-là pour l'épouser.

Après le carême-prenant le roi s'en alla à Saint-Germain d'où il eut la nouvelle de l'évasion de la reine sa mère de Blois, que Mr d'Epernon qui contre la défense du roi était parti de Metz pour aller en Saintonge, sans s'y arrêter, était venu recevoir à Montrichart.

Le roi revint à Paris le même jour qu'il en eut la nouvelle, et le lendemain tint conseil pour savoir ce qu'il aurait à faire. Il fut avisé qu'il enverrait le père Bérulle avec l'archevêque de Sens vers elle pour la convier de revenir, et en même temps dresser une forte armée pour aller ruiner Mr d'Epernon, de laquelle le roi fit l'honneur à Mr de Créquy et à moi de nous faire maréchaux de camp (mars). Mr de Sens renvoya peu après le père Bérulle avec quelque pourparler d'accommodement, ce qui fit que l'on y envoya de plus Mr le cardinal de la Rochefoucaut avec pouvoir de traiter.

Avril. — Le roi cependant partit au mois d'avril pour aller sur la rivière de Loire où ses troupes s'acheminaient. Mais comme nous arrivîmes à Amboise, Mr de la Rochefoucaut cardinal manda au roi comme il avait traité et conclu avec la reine sa mère, que la paix avait été conclue et jurée, et que l'on en avait en même temps fait les feux de joie et chanté le Te Deum. On trouva que ledit sieur cardinal s'était un peu trop hâté, et qu'il en devait donner avis au roi : néanmoins on tint l'accord, par lequel la reine quitta le gouvernement de Normandie et on lui donna celui d'Anjou avec le château d'Angers, Chinon, et le Pont de Cé.

Le roi s'avança jusques à Tours.

Juin. — Mr le prince de Piémont alla voir la reine sa belle-mère.

Cependant nous demeurâmes trois mois à Tours (juin, juillet, août) y passant très bien notre temps. Nous allâmes au Lude, à la Fleche et à Durtal. Nous allions et venions en poste à Paris passer encore le temps. Le colonel Galaty mourut : les ministres voulurent en mon absence disposer des charges : les Suisses m'en donnèrent avis, et je vins en un jour en poste de Paris à Tours où j'eus du roi tout ce que je voulus ; et étais en ce temps-là très bien traité. Le roi me donna aussi l'abbaye de Annecourt pour Paule Fiesque, et d'autres grâces.

Le roi fit maréchal de France Mr de Pralain, et quelque peu après Mr de Saint-Geran.

Septembre. — Enfin la reine arriva à Cousieres où Mr de Luynes la vint trouver, ayant amené avec lui tous les principaux de la cour, qui saluâmes la reine après qu'il l'eût saluée. Le lendemain la reine arriva à Tours : la reine sa belle-fille avec les princesses et dames fut au-devant, puis le roi, et tous ensemble revinrent à Tours où Leurs Majestés demeurèrent dix ou douze jours ensemble, puis se séparèrent : la reine mère alla à Chinon, et de là à Angers (octobre), et le roi à Amboise d'où il se sépara de la princesse et du prince de Piémont, que Mr le grand prieur eut charge d'accompagner jusques à Turin.

Le roi de là s'en vint à Blois, puis à Chasteaudun, Vendôme et Chartres ; à Mantes, Creil et Compiègne.

Le comte du Lude mourut en ce temps-là, et la charge de gouverneur de Monsieur fut donnée au colonel d'Ornano.

Peu de jours après que le roi fut arrivé à Compiègne, il en partit pour venir à Chantilly. Mr de Luynes fut quérir Mr le Prince au bois de Vincennes et madame sa femme, qu'il emmena à Chantilly trouver le roi, lequel les ramena à Compiègne d'où ils allèrent à Notre Dame de Liesse.

Cependant la cour vint passer quinze jours de temps à Monceaux où je fis encore pareille dépense que j'avais faite l'année précédente.

Novembre. — De là le roi revint à Lesigny, et Mr de Luynes vint à Paris prêter le serment de duc et pair.

La cour vint puis après à Saint-Germain où le chapitre de l'ordre du Saint-Esprit fut tenu, et le dernier jour de l'an nous fûmes faits chevaliers aux Augustins à la manière accoutumée. Le nombre fut rempli. Il y eut ce jour-là quelque brouillerie entre Mrs de Nemours et de Guise, qui fut promptement rapaisée.

J’offris ce jour-là mon service à madame la comtesse de Rochefort.

1620.

JANVIER.— Le premier jour de l’année 1620 fut commencé par la cérémonie de l’Ordre, et le lendemain par la cérémonie des chevaliers trépassés.

Février. — La foire de Saint-Germain vint ensuite, puis le carême-prenant, où il y eut force ballets et assemblées, entre autres trois, assavoir : chez La Rochefoucaut ; chez Chanvallon où il y eut une fort belle comédie de personnes particulières qui ne faisaient point de profession de comédiens ; il y en eut aussi chez Fedeau où d’Andelot se fâcha contre le maître du logis et nous eûmes quelque petite brouillerie Mr de Montmorency et moi, mais tout fut promptement apaisé.

Mr de Caddenet fut fait maréchal de France afin d’épouser Mlle de Pequigny.

Mars. — On passa bien le temps tout le carême et le printemps, tant aux Tuileries où les galants se trouvaient avec les dames, comme aux assemblées que toutes les princesses firent, à ce invitées par la reine.

Au milieu du carême, comme le roi était à Fontainebleau, Mr du Maine s’en alla de la cour sans dire adieu.

Avril. — L’assemblée des huguenots se tenait à Loudun, lesquels déclarèrent qu’ils ne présenteraient point leurs cahiers, ou qu’iceux présentés, ils ne se désassembleraient point que l’on n’y eût répondu ; et Mr Desdiguieres n’eut pas assez de pouvoir pour les faire condescendre à agir comme ils avaient accoutumé et qu’il leur était permis par leur édit. Ils se fortifiaient des divisions apparentes qu’ils voyaient dans l’état, et fomentés par les grands qui les induisaient de tenir bon. Le roi qui se voyait d’autres affaires sur les bras, tâcha de s’accommoder avec ceux de la Religion qui enfin, après avoir présenté leurs cahiers avec les deux députés que le roi avait choisis des six qu’ils avaient nommés selon la coutume, se séparèrent sur les promesses que leur firent au nom du roi Mr le Prince, Mrs de Lesdiguières et de Luynes, que dans six mois le roi leur terminerait trois affaires, assavoir : la continuation pour trois années de leurs places de sûreté ; l’établissement de deux conseillers de leur religion au parlement, dont on était en dispute avec eux ; et que l’on ôterait de Leitoure le sieur de Fonterailles qui depuis peu s’était fait catholique, et que l’on en mettrait en sa place un de la Religion, tel qu’il plairait à Sa Majesté : et que si dans lesdits six mois ils n’étaient pleinement satisfaits desdits articles, ceux de la Religion de Béarn auraient encore un mois après pour venir faire leurs très humbles remontrances sur l’intérêt qu’ils avaient à l’arrêt donné au conseil pour le rétablissement des ecclésiastiques de Béarn dans leurs biens, après lesquelles remontrances Sa dite Majesté en ferait ce qu’elle jugerait bon être : et que si lesdits trois articles n’étaient répondus à leur contentement, ils se pourraient assembler de nouveau sans lettres patentes du roi pour leur permettre ainsi que c’est la coutume.

Le roi cependant s’avança à Pâques jusques à Orléans ; mais ladite assemblée s’étant séparée, il s’en revint à Paris : et Sa Majesté ordonna

(mai) que j'allasse commander comme maréchal de camp l'armée qu'il avait en garnison en Champagne, pour la tenir prête à marcher au premier commandement que j'en aurais d'Elle.

Devant que je m'acheminasse pour y aller, le roi eut divers avis des menées qui se faisaient contre lui, de l'errement [recrutement] des troupes ; et puis Mr de Vendôme partit d'Anet et s'en alla à Angers trouver la reine. Le roi envoya Blainville vers elle, de laquelle il ne put tirer que des paroles incertaines et ambiguës qui augmentèrent le soupçon du roi. Mr de Nemours ensuite partit une nuit de Paris et se retira à Angers, de sorte que le roi ne dut plus douter de s'armer puissament pour y résister. Il me commanda de partir, et je m'en vins le lundi 29me jour de juin pour prendre congé de Sa Majesté et partir l'après-dînée.

Mais comme le matin j'entrais au Louvre pour cet effet, une femme me donna avis par un billet que monsieur et madame la Comtesse étaient résolus de s'en aller la nuit prochaine et que monsieur le grand prieur et le comte de Saint-Aignan s'en allaient avec eux. Je rencontrai peu de temps après le chevalier d'Espinay qui me confirma la même chose. Je montai à la chambre du roi et lui dis, et à Mr de Luynes, le double avis que je venais de recevoir. Ils me menèrent chez la reine qui s'habillait, afin que, personne n'y entrant à cette heure là, ils me pussent plus longuement entretenir. Le roi s'en devait aller ce jour-là coucher à Madrid : il proposa de demeurer, d'envoyer quérir Mr le Comte, et de l'arrêter. Mr de Luynes, et moi, lui dîmes que sur des avis incertains que je présentais comme ils me venaient d'être donnés, et d'arrêter une telle personne sans plus grandes preuves, ne me semblait pas convenable, et que l'affaire méritait bien d'être pesée et débattue devant que de la résoudre. Mr de Luynes lui conseilla de plus de n'interrompre point son voyage de Madrid de peur d'effaroucher le gibier, et qu'il demeurerait à Paris ; qu'il me retiendrait pour ce jour-là à Paris ; que le roi pourrait renvoyer ses chevau-légers avec ordre de faire ce qu'il leur dirait, et qu'il s'en reposât sur lui ; ce que le roi agréa, et partit.

Mr de Luynes me voulut mener dîner chez le maréchal de Chaunes avec lui : mais comme j'étais prié à dîner chez Descures avec Mrs de Nevers et de Pralain, je lui dis que je m'y trouverais au sortir de son dîner ; comme je fis. Il me mena en sa maison en la même rue Saint-Tomas (qu'il faisait bâtir), avec Mr de Schomberg lequel l'année précédente à Tours avait été fait surintendant des finances en la place de Mr le président Jeannin, et on avait donné à Mr de Castille son gendre le contrôle général. Il s'enferma en une chambre avec nous et Mr de Chaunes, n'y ayant que Modene et Contade avec. Là, il fut longtemps agité ce qu'il serait à faire. En même temps arriva Mr de Brantes qui lui dit que le roi lui envoyait les chevau-légers. Il me dit enfin : « Monsieur, puisque vous avez donné un si important avis au roi, que vous semble-il que l'on puisse et doive faire sur ce sujet ? Dites m'en votre avis, ou même plusieurs avis, afin que nous en puissions choisir un qui soit utile au roi. » Je lui dis :

« Monsieur, je vous ferai encore en ceci la même réponse qu'en plusieurs autres pareilles occasions j'ai déjà faite, que n'ayant ni le maniement ni la connaissance des affaires du roi, je ne suis pas capable de donner un bon avis en l'air et d'une chose où je ne vois ni le jour ni le fond. Je vous dirai néanmoins tous les avis qu'il me semble qui se peuvent

prendre là-dessus, desquels vous saurez choisir le meilleur et rejeter les autres. »

« Je pense qu'en cette affaire il faut parler en marchand et dire qu'il n'y a qu'à le prendre ou à le laisser, et qu'à le laisser il y a deux moyens : l'un, de le laisser partir sans lui rien faire ne dire ; et l'autre, de lui permettre aussi de partir, mais de lui faire savoir auparavant que l'on est fort bien averti de son dessein, mais qu'il est indiffèrent au roi qu'il l'exécute ou non. À le prendre, il faut que le roi lui mande qu'il le vienne trouver à Madrid, et là lui dire comme il est averti qu'il a dessein d'aller trouver la reine mère, et que pour cet effet il se veut assurer de sa personne et le retenir près de lui ; l'autre, faire investir son logis, le prendre et le mettre en tel lieu de sûreté qu'il plaira au roi ; l'autre, de le prendre avec sa mère et le grand prieur quand ils sortiront de leur logis, ou bien quand ils viendront à la porte de la ville, ou bien à Villepreux quand ils viendront au rendez-vous qui leur est donné. »

« C'est maintenant à vous, Monsieur, de prendre et former deux avis : l'un, s'il est plus à propos de le prendre ou de le laisser aller ; l'autre, si vous jugez qu'il le faille prendre, de faire le choix d'une des façons que je vous ai proposées, et l'exécuter promptement et sûrement. »

Sur cela Mr de Luynes fut en plus grande incertitude que devant, et m'étonnai du peu d'aide et de confort que ces autres messieurs là présents lui donnaient, qui se montraient aussi irrésolus que lui. Sur cela madame la vidame envoya dire à Mr de Chaunes que madame la Comtesse était venue chez elle, et qu'elle lui priait d'y venir. Mr de Luynes lui envoya en même temps et lui ordonna de prendre bien garde à sa contenance si il pourrait point découvrir son dessein. Nous demeurâmes cependant, attendant de ses nouvelles qui ne tardèrent guère à venir, par lesquelles il nous fit savoir qu'à sa mine et à ses discours il se fortifiait toujours davantage en l'opinion de sa prochaine fuite. Alors Mr de Luynes plus perplexe que devant, se mit à la blâmer et à ne rien résoudre, ni ceux qui assistaient non plus, dont je fus bien étonné. Enfin je lui dis : « Monsieur, vous consumez le temps à résoudre, qu'il vous faudrait employer à exécuter. Il se fait tard ; le roi est en peine de ne savoir point de vos nouvelles : formez un dessein. » Il me dit : « Vous en parlez bien à votre aise ; si vous teniez la queue de la poêle comme moi, vous seriez aussi en peine que moi. »

Je vis bien lors qu'il lui fallait ajouter de nouveaux conseillers : c'est pourquoi je lui dis : « Monsieur, puisque vous êtes en cette appréhension, faites part aux ministres de cette affaire et les rendez participants de ce que vous exécuterez. Aussi bien si vous le faites sans eux, ils vous en blâmeront quoi qu'il en réussisse. » Je lui fis plaisir de lui avoir ouvert cette porte ; et les envoya aussitôt convoquer chez monsieur le chancelier. Mr de Schomberg dit que Mr le cardinal de Retz était malade et qu'il ne s'y pourrait trouver ; je dis lors : « Monsieur, si vous voulez, je lui en irai parler et vous porterai son opinion chez monsieur le chancelier. Je ferai encore mieux : j'irai, chemin faisant, passer chez monsieur le grand prieur prendre congé de lui, et verrai sa contenance. »

Il le trouva fort bon. Ainsi j'allai chez monsieur le grand prieur que je trouvai avec le comte de Saint-Aignan et le chevalier de l'Espinai. Je pris congé d'eux, et en embrassant ledit chevalier je lui dis : « Moi d'un côté et vous de l'autre, n'est ce pas ? Y a-t-il rien de changé ? » Il me dit : « Tout

est prêt à partir à onze heures du soir. » J'allai de là chez le cardinal : je lui parlai de la part de Mr de Luynes ; mais je le trouvai aussi irrésolu que lui et vis bien qu'il ne voulait pas charger ses épaules d'un généreux avis duquel puis après on lui pût faire reproche.

Je m'en revins chez monsieur le chancelier et trouvai que Mr le président Jeannin avait par de fortes raisons persuadé de les laisser aller sans leur rien dire ni empêcher leur dessein, disant que Mr le Comte ni madame la Comtesse n'apportaient que de la fumée et ostentation au parti de la reine et nul avantage ou profit ; et qu'étant mal intentionnés au service du roi, il était à désirer qu'ils s'en allassent de Paris d'où le roi quasi ne se pourrait éloigner, s'ils y étaient ; que tous ces princes se nuiraient l'un l'autre, que l'on en pourrait retirer par après qui l'on voudrait, et que ce serait comme des moutons, qu'après que l'un aurait franchi le saut, les autres y courraient en foule. Ainsi il fut résolu, et les chevau-légers renvoyés.

Mr de Luynes me pria de voir leur partement et de l'en avertir à l'heure même afin de le mander au roi. Je lui demandai un de ses gens qu'il me donna, nommé Destois, et comme ledit chevalier m'avait dit, ils partirent un peu après onze heures et se rendirent à la porte Saint-Jacques d'où je renvoyai à Mr de Luynes ledit Destois et lui mandai que je serais à lui à l'ouverture du Louvre le lendemain matin qu'il partit pour aller trouver le roi à Madrid et le ramena à Paris où je pris le soir congé de lui pour aller trouver son armée de Champagne et partis (juillet) le mercredi premier jour de juillet, et vins coucher à Château-Thierry.

Sardini y passa la nuit, qui allait faire hâter Mr de Bouillon de se déclarer.

On m'y envoya un avis que Loppes, lieutenant de la compagnie de chevau-légers de monsieur le grand prieur, m'attendait pour me prendre prisonnier et m'emmener à Sedan. Mais cet avis fut faux, et étant arrivé à Chalons j'envoyai quérir ledit Loppes qui avait sa maison à trois lieues de là, et je lui trouvai sa foi entière : aussi lui assurai-je de la part du roi de lui donner en chef la compagnie dont il était lieutenant.

Il m'amena avec trente maîtres le vendredi 3me de bon matin à Vitry où était le régiment de Champagne en garnison à deux compagnies près.

J'y demeurai le samedi 4me pour voir en bataille ledit régiment et en savoir la force et le nombre. Puis après avoir fait une dépêche aux troupes qui étaient vers le Bassigny et avoir sondé la volonté des officiers dudit régiment, que je trouvai bonne, hormis d'un des capitaines nommé Plaisance de qui le fils avait assisté au désarmement du peuple à Metz, duquel on me donna soupçon, comme aussi du lieutenant colonel Pigeolet qui pour lors était absent aux eaux, et du sergent major la Faye, j'en partis le dimanche 5me et vins coucher à Sainte Menehou, et le lendemain lundi 6me je vins à Verdun.

Les capitaines qui y étaient en garnison vinrent au-devant de moi, et messieurs de la ville qui avaient préparé mon logis chez monsieur le doyen me vinrent saluer, et le chapitre ensuite. Je trouvai les régiments de Picardie et celui de Vaubecourt, ce dernier assez complet sur la nouvelle de ma venue, et l'autre qui n'avait pas le tiers de ses hommes parce que le régiment de Marcoussan qui s'en était peu devant allé en Allemagne en avait débauché une partie et l'autre s'était jetée avec Mr de la Valette dans

Metz. Des Fourneaux frère de Descures, maréchal des logis de l'armée, se trouva là aussi, qui servit très bien en ce voyage, et en fus fort assisté.

Le mardi 7me comme je dînais avec Mr de Vaubecourt et plusieurs autres, m'arriva un courrier du roi qui m'apporta nouvelles comme le roi était parti de Paris pour aller en diligence à Rouen sauver la ville que Mr de Longueville, qui s'était jeté du parti de la reine, tâchait de faire révolter. Sa Majesté me mandait que je fisse en diligence assembler son armée à Sainte-Menehou et que de là je la fisse marcher droit à Montereau où j'aurais de ses nouvelles et plus tôt encore, et qu'il était extrêmement pressé d'avoir promptement l'armée que je lui menais ; que je laissasse en Champagne le régiment de Vaubecourt aux lieux où je jugerais en être le plus de besoin.

En ce même temps Mr de Fresnel gouverneur de Clermont arriva, dont je fus bien aise, m'assurant qu'il m'aiderait et de conseil et de soldats pour remplir mes troupes qui étaient tellement dépéries, et d'heure en heure j'avais nouvelles de toutes parts comme la plupart des officiers quittaient le service du roi pour aller à Metz, emmenant les soldats avec eux. Je me trouvai fort en peine : néanmoins aussitôt après dîner je m'enfermai avec Vaubecourt, Fresnel, et des Fourneaux, où je voulus voir quelles forces je pouvais amener au roi, en quel temps je les pourrais rendre près de lui, et quelle route je tiendrais, ensemble quel ordre je laisserais dans la province en partant. Ces messieurs qui avaient connaissance plus parfaite que moi de cette frontière, me dirent que je n'en pourrais pas tirer deux mille hommes, laissant le régiment de Vaubecourt, et que les plus fortes compagnies n'étaient pas de vingt-cinq hommes, lesquelles néanmoins avaient leurs magasins complets et garnis ; et que pourvu qu'ils eussent des gens, ils avaient de quoi les armer. Je priai lors le sieur de Vaubecourt qu'il aidât le régiment de Picardie de quatre cents soldats, ce qu'il pouvait faire sans s'incommoder, vu que de la terre de Beaulieu il en pourrait recouvrer tant qu'il voudrait pour les remplacer ; ce qu'il me promit de faire pourvu que je lui baillasse un écu pour soldat pour en enrôler d'autres : et moi bien aise de ce bon commencement je lui donnai en même temps quatre cents écus. Mr de Fresnel me dit lors qu'il m'en pourrait fournir quasi autant des terres de Clermont, et je lui donnai autres quatre cents écus. J'envoyai en même temps quérir messieurs de la ville auxquels je priai de me trouver le plus de soldats qu'ils pourraient en ce besoin, à un écu pour soldat : ils m'en fournirent quelque six-vingt, et ainsi je remplis le régiment de Picardie en un instant. J'écrivis en même temps au Bailly de Bar et lui envoyai de l'argent : il était mon ami et s'appelait Couvonges, lequel fournit près de trois cents soldats au régiment de Champagne. Ils s'aidèrent aussi à Vitry, Saint-Dizier, et ailleurs, et en trouvèrent. Ils envoyèrent à la vallée d'Aillan six sergents qui leur amenèrent trois cents soldats. J'envoyai à Troyes, Chalons, Reims et Sens pour faire en diligence amas de soldats pour nos troupes et leur donnai l'alarme chaude de la nécessité où était le roi. Ainsi nous grossîmes, en marchant, insensiblement notre infanterie de telle sorte que je présentai au roi près de la Flèche huit mille hommes de pied en rang. Quant à notre cavalerie, elle était complète de neuf cents bons chevaux.

Après avoir commencé ce bon ordre pour grossir nos troupes, je parlai de l'assemblée de l'armée et du temps auquel elle pourrait être prête, et trouvâmes qu'elle était en diverses garnisons sur toute cette frontière de Champagne depuis Mousson jusques à Chaumont en Bassigny, et que si je

lui donnais rendez-vous à Sainte-Menehou selon l'ordre que j'en avais du roi, qu'elle n'y pourrait être toute assemblée en douze ou quinze jours, qui serait une perte de temps grandement importante au service du roi : et ayant vu et considéré la carte, il me vint en pensée de faire mon rendez-vous général à Montereau, et d'y faire acheminer les troupes par trois divers chemins, assavoir : celles qui étaient vers Mousson, Donchery, et autres lieux de cette frontière, les faire passer au-dessus de Reims, et de là par dessous le Monaimé à Sesanne, Barbonne, Villenosse, et Provins, à Montereau ; celles de Vitry, Saint-Disiez, Ligny, et autres de ce quartier-là, les mener par Poivre et Fère-Champenoise à Provins, et de là à Montereau ; et quant aux garnisons de Bassigny, les faire venir par Saint-Fal, Troyes, Nogent, Bray, Pont, et Montereau.

Après avoir résolu mes routes je résolus mes traites que je fis plus grandes qu'à l'ordinaire, de neuf et dix lieues par journées : et pour cet effet je donnai ordre qu'après que chaque régiment aurait fait cinq lieues, il trouverait proche de quelque rivière ou ruisseau un chariot de vin et un de pain pour rafraîchir les soldats, et se reposer depuis neuf heures du matin qu'ils pouvaient être arrivés audit lieu, partant à trois heures ou quatre ; il pourrait séjourner jusques à trois heures après midi et éviter de marcher par le grand chaud ; et que de là il marcherait jusques à sept ou huit heures ; et ils trouveraient que la chair aurait déja été tuée au village où ils arriveraient, dont je payais la moitié, et le village l'autre. Par ce moyen le soldat se voyant quasi défrayé, et considérant le soin que j'avais de faire que rien ne leur manquât, ils marchèrent à grandes traites sans murmurer jusques à Montereau. Et pour donner ordre à toutes ces choses, outre douze ou quatorze hommes que Vaubecourt me donna pour faire ces corvées, quelques-uns des miens et trois de Mr de Fresnel, comme aussi quatre ou cinq que ceux de Verdun me fournirent, les prévôts et archers des régiments y suppléèrent.

J'avais ensuite une lettre de créance du roi sur moi à Son Altesse de Lorraine en cas que quelque occasion me portât de l'aller trouver pendant mon séjour par delà, de laquelle je me voulus servir pour empêcher les levées qui se faisaient pour Mr de la Valette ouvertement dans ses pays et par ses vassaux. Je dépêchai à cette fin le sieur de Cominges vers lui avec la lettre du roi et la mienne, pour le prier de la part du roi d'empêcher lesdits gentilshommes ses vassaux de faire lesdites levées, s'il ne voulait rompre la paix qui était entre la France et la Lorraine ; que la neutralité qui permet à ses sujets d'aller servir les divers princes s'étendait seulement entre France et Espagne lorsqu'il y aurait guerre entre les deux rois, qu'ils pourraient aller sous lequel ils voudraient indifféremment, mais non avec les sujets rebelles de l'une ou de l'autre couronne sans rompre ouvertement avec eux ; et que s'ils voulaient dire que les privilèges de l'ancienne chevalerie leur permettaient d'aller impunément contre le roi, et puis se retirer puis après en Lorraine pour éviter le juste châtiment de l'offense faite à un tel roi, que le roi en demanderait raison à Son Altesse, et que si Elle répondait qu'il ne la pouvait faire attendu leurs privilèges, qu'il assurât Sa dite Altesse que le roi y pourvoirait et enverrait dans la Lorraine forces battantes pour les châtier. Ce fut en substance ce que j'écrivis à Son Altesse ou que je donnai en instruction au sieur de Comminges de lui faire entendre de la part du roi.

J'employai ensuite tout le reste de la journée, et la suivante mercredi 8me, à faire mes dépêches à tous les divers corps et leur envoyer leurs routes, à établir les diverses personnes pour préparer jusques à Montereau cette espèce d'étapes qu'à mes dépens je faisais faire à l'infanterie, et à envoyer de tous côtés pour avoir des hommes de recrue.

Je tirai aussi quelques soupçonnés mis en prison avant ma venue, et y laissai ceux que je vis apparemment mériter d'y être retenus, et partis de Verdun le lendemain jeudi 9me pour aller dîner à Clermont en Argonne chez Mr de Fresnel, lequel me livra trois cents quarante hommes qu'il avait levés auparavant dans son bailliage, que je départis dans les compagnies du régiment de Picardie. Mr l'évêque de Verdun arriva en même temps que moi audit Clermont d'où je partis après dîner pour aller coucher à Sainte-Menehou.

Le vendredi 10me je vins à Vitry où je trouvai mon frère, le comte de Brionne, et plusieurs autres gentilshommes lorrains qui m'y étaient venus attendre pour me voir en passant.

Le samedi 11me fut par moi employé à diverses dépêches et particulièrement à renvoyer un courrier qui le jour-même m'était arrivé de la part du roi, par lequel il me mandait de pourvoir à toutes les charges de ceux qui s'étaient retirés avec la reine ou avec Mr d'Epernon, me promettant que quelque traité de paix qu'il fît, jamais il ne rétablirait ceux qui l'avaient abandonné en cette occasion, et qu'il confirmerait ceux que j'y aurais établis. J'avais bien moyen de faire des créatures et de donner force charges, y en ayant près de quatre-vingt à pourvoir de capitaines, lieutenants, enseignes, sergents majors, aides ou prévôts des bandes : mais ma modestie m'empêcha de recevoir cette grâce du roi, auquel je mandai que je mettrais en charge ceux qu'il plairait au roi de m'envoyer ; que plusieurs lieutenants méritaient les charges de leurs capitaines absents, plusieurs enseignes celles des lieutenants, dont je lui envoyai le rôle et mon avis quand et quand, et demandai seulement une compagnie pour le sieur de Lambert, qu'il m'accorda.

J'eus un courrier de Mr de Guise sur les cinq heures du soir, par lequel il me donnait avis que monsieur le cardinal son frère avait quitté le service du roi et s'en allait en Champagne pour y brouiller les cartes ; à quoi il me priait de pourvoir, et principalement à Saint-Dizier. Je fis passer en même temps le courrier à Saint-Dizier et donnai le même avis au sieur de Besme qui trois heures avant avait été me voir. J'avertis aussi le sieur Courtois cornette de la compagnie de chevau-légers de Mr de Guise, qui était en garnison à Saint-Dizier : puis sur les six heures je m'en vins avec cette noblesse chez madame de Frenicourt qui était lors à Vitry.

Je n'y fus pas entré que le sieur de Villedonay capitaine au régiment de Piémont arriva en poste, qui me dit avoir à me parler en particulier. Je le menai au jardin prochain, et lors il me dit que Mr le cardinal de Guise me faisait ses recommandations et me priait de lui donner à souper ; qu'il avait quitté le service du roi et s'en venait en cette province servir à l'avancement des affaires de la reine sa mère ainsi qu'il me dirait tantôt, et que la grande traite qu'il avait faite me contraindrait de l'attendre un peu tard à souper. Je me trouvai bien étonné d'ouïr parler cet homme si franchement d'une telle chose et à un homme qui représentait la personne du roi et qui commandait son armée : je le fus aussi de voir comme monsieur le cardinal se venait

jeter en nos mains pour s'y faire prendre, selon ce que je devais au service du roi. Néanmoins je n'avais aucune charge du roi de le faire ; c'était un homme à qui j'étais fort serviteur et de toute sa maison ; je considérais sa qualité de prince et de cardinal, et que je pouvais faillir en le prenant comme en ne le prenant pas : enfin Dieu m'inspira de faire cette réponse à Villedonné : « Monsieur, je crois que vous vous moquez de me dire que monsieur le cardinal vienne ici ; car je sais assurément qu'il est en Normandie dont le roi lui a donné le gouvernement. Il est trop avisé pour avoir quitté son service, et quand Dieu l'aurait abandonné jusques là qu'il l'eût fait, il est encore trop avisé pour se venir jeter dans une ville de l'obéissance du roi où il y a un fort régiment en garnison, où je suis de sa part commandant son armée, pour s'y faire prendre prisonnier. C'est pourquoi je vous dis que je ne crois point ce que vous me dites, et que vous m'avez voulu donner cette nouvelle pour m'alarmer : mais je la reçois comme vous me la donnez. » C'était assez lui dire, s'il l'eût su entendre : mais lui au contraire se mit à jurer qu'il me disait la pure vérité, et que dans trois heures il serait à moi ; qu'il l'avait devancé pour être mieux monté, afin que je l'attendisse à souper. Je lui dis que je ne le croyais point, et qu'il trouverait un mauvais souper s'il y venait, et qu'il était trop avisé pour le faire ; mais que je le croyais en Normandie et aussi bon serviteur du roi que lui était un médisant. Je lui dis de plus : « Savez-vous bien que vous parlez à celui qui, s'il croyait ce que vous dites, serait obligé de vous envoyer en prison où vous courriez grande fortune, étant capitaine aux vieux régiments comme vous êtes ? » Lors il se mit à jurer plus que devant qu'il me disait la vérité et que dans deux heures je le verrais. Alors je lui dis : « Monsieur de Villedonay, je ne crois pas que cela soit ; mais si par fortune il était, vous feriez bien, et vous et lui, de ne vous trouver pas en lieu où j'aie puissance : car je vous mettrais l'un et l'autre en lieu d'où je pourrais répondre de vous. » Alors me voyant fâché il s'en alla, et je crus qu'il était allé avertir Mr le cardinal de Guise de ma réponse : mais au contraire il s'en alla à Saint-Dizier pratiquer le Besme et la compagnie de chevau-légers de Mr de Guise, qui de bonne fortune ayant été prévenus par mes amis se surent bien garder de lui.

Au sortir de chez madame de Frenicourt, comme je m'en allais souper avec toute cette grande compagnie, le lieutenant-colonel de Champagne Pigeolet arriva, qui me vint saluer, et lui ayant dit qu'il vînt souper avec moi, s'en était excusé me disant qu'il était malade, ce que des capitaines dudit régiment me firent remarquer et me dirent qu'il était du parti de Mr d'Epernon.

Après souper je me retirai pour écrire au roi et à la cour, comme un des habitants me vint dire que Mr le cardinal de Guise serait à l'heure même en mon logis pour y venir souper, qu'il me le mandait, et qu'un des échevins était allé quérir les clefs pour lui ouvrir la porte. Or était-il que le soir de devant que j'arrivai, ceux de la ville m'étaient venus porter les clefs à mon logis, et que n'ayant qu'à y demeurer un jour ou deux, je leur avais dit qu'ils les gardassent, qu'elles étaient en bonne main, et les leur fis rendre. Alors je m'aperçus de la faute que j'avais faite, et en même temps pris ce que j'avais de gentilshommes, dix Suisses, et le corps de garde qui était devant mon logis ; j'envoyai un nommé Baulac lieutenant de Cominges mettre sa compagnie en armes et la faire promptement marcher à la place, où je

courus, résolu de charger furieusement tout ce que je trouverais assemblé, comme je croyais être trahi : mais je ne trouvai personne.

Je me ressouvins lors du lieutenant-colonel, devant le logis duquel je passai, lequel je pense, si je l'eusse trouvé sur pied, que je lui eusse fait mauvais parti : mais je le trouvai au lit et même sans chandelle à sa chambre, ce qui me donna bonne espérance. Il vit bien que j'étais ému, et que par défiance j'étais entré chez lui ; il me dit : « Monsieur, le soupçon que vous avez que je suis fort serviteur de Mr d'Epernon est véritable ; mais ma foi est entière : je suis serviteur du roi, né son sujet : j'y ai le serment auquel je ne manquerai jamais : je suis homme de bien, fiez-vous en moi. » Alors je l'embrassai et lui dis que je lui fierais ma propre vie sur la parole qu'il me donnait, puis lui dis qu'il demeurât à la place avec la compagnie de Cominges et qu'il envoyât tenir prêtes les autres, chacune en leur quartier ; car je me défiais des habitants dont une partie sont huguenots et à la dévotion de Mr de Bouillon, les autres sont catholiques et ligueurs pour la vie. Puis j'allai en diligence à la porte et rencontrai par le chemin l'échevin avec les clefs, qui allait ouvrir à monsieur le cardinal. Je l'arrêtai et lui demandai par quel ordre il allait ouvrir la porte. Lui, étonné, me demanda pardon, et moi je lui dis que je le ferais pendre dans une heure. Je le fis suivre, mené par mes Suisses, et arrivé que je fus à la porte je trouvai que c'était Plaisance, celui seul du régiment dont j'avais soupçon, qui la gardait avec sa compagnie, et que quantité d'habitants étaient sur les remparts, qui disaient à Mr le cardinal de Guise, lequel était sur le pont, que l'échevin serait là à l'heure même pour lui ouvrir. Je fis d'abord écarter ces habitants, et m'étant mis en colère contre Plaisance de l'état où j'avais trouvé sa garde, des habitants qu'il souffrait sur le rempart après la garde posée, et de ne m'avoir envoyé dire que Mr le cardinal de Guise fut à la porte, et qu'il l'eût laissé entrer, et ouvrir la porte, si je n'y eusse venu, je le menaçai de lui faire déplaisir, et lui s'excusa assez mal. Je fis monter les soldats de la garde qui était devant mon logis, sur le rempart, et fis dire par le sieur des Étant que ceux qui étaient sur le pont eussent à se retirer, ou que l'on tirerait sur eux. Monsieur le cardinal alors dit : « Je vous prie que l'on fasse dire à Mr de Bassompierre que c'est le cardinal de Guise qui est à la porte. » J'étais derrière Des Étant qui lui répondit par mon ordre : « Mr de Bassompierre est couché ; on ne parle point à lui : retirez-vous, et promptement. » Il ne se le fit pas dire deux fois et délogea.

La compagnie de Plaisance n'était pas lors de plus de quinze hommes parce que son fils avait emmené le reste à Metz pour Mr de la Valette : je laissai vingt soldats qui faisaient garde devant mon logis avec le capitaine du Pont pour les commander, lequel était plus ancien que Plaisance, et fis semblant de vouloir renforcer la garde de la porte pour lui en ôter la puissance et en être assuré. Tous ces messieurs qui m'étaient venus voir arrivèrent en file à moi, de sorte que j'avais plus de soixante hommes à ma suite pour aller où le besoin serait. Je m'en revins à la place et vis que Pigeolet avait mis là et en tout le reste de la ville un très bon ordre : aussi était-ce un brave et entendu capitaine, et très homme de bien.

J'emmenai l'échevin en mon logis, lequel pensait que le lendemain matin qui était le dimanche 12me je le ferais pendre : mais à la prière que ceux de la ville m'en firent, je leur rendis après leur avoir fait quelque réprimande.

Je fis le même jour prendre la route de Montereau au régiment de Champagne, et je demeurai encore ce jour là à Vitry, tant pour achever mes dépêches et départements que pour jouir de la compagnie de cette noblesse qui m'était venue voir.

J'en partis le lendemain lundi 13me et vins coucher à Poivre où un gentilhomme huguenot nommé Despence me vint voir. Il soupa avec moi, et après souper, l'ayant mené au jardin du gentilhomme où j'étais logé, il me demanda s'il me pouvait parler en sûreté. Je lui dis que oui et qu'il me parlât librement. Il me dit qu'il était parti de Sedan le jour d'après que je partis de Sainte-Menehou, envoyé par Mr de Bouillon pour me parler, lequel avait su l'ordre que j'avais pris pour faire marcher l'armée en extrême diligence, et le soin que j'avais de la renforcer d'hommes, ce qu'il avait extrêmement approuvé et loué, disant beaucoup de bien de moi ; mais qu'il s'étonnait grandement pourquoi je faisais toutes ces diligences, et quelle animosité me portait contre la reine mère, quelle obligation si forte j'avais à Mrs de Luynes, et qu'il ne s'agissait pas maintenant d'attaquer le roi ou l'état, mais de savoir si l'un et l'autre serait gouverné par celle qui avait si bien régi le royaume pendant la minorité du roi ou par trois marauds qui avaient empiété l'autorité avec la personne du roi ; qu'il louait ma résolution de me tenir toujours au gros de l'arbre, de suivre non le meilleur et plus juste parti, mais celui où la personne du roi était et où il y a le sceau et la cire, mais que de s'y porter avec tant de véhémence, outrepasser les ordres du roi pour diligenter davantage, employer son bien aussi profusément que je faisais pour des gens ingrats à la reine leur première bienfaitrice et ensuite à leurs amis, et en se hâtant sans commandement ni ordre ruiner le parti de la reine femme du feu roi qui m'a tant aimé, pour se faire marcher sur la tête puis après par ces trois potirons venus en une nuit qui puis après me mépriseront et ruineront, pour avoir mon mérite et ma vertu suspecte, qu'il n'y voyait aucune apparence ni raison, et que si je voulais retarder mon arrivée de trois semaines auprès de la personne du roi avec l'armée que je conduisais, ce que je pouvais faire suivant même les ordres que j'avais du roi ; si je me voulais contenter d'amener ce que je trouvais de troupes en être, sans m'amuser à en lever partout à mes dépens pour les renforcer, et finalement ne montrer point cet excès d'ardeur et l'animosité au parti contraire, on ne me demandait point que je le servisse ni que je fisse rien contre mon honneur et devoir, Mr de Bouillon me serait caution de cent mille écus que l'on me ferait tenir où je voudrais, sans que jamais personne autre que nous trois en sût rien, et qu'il avait charge de me le promettre et de s'y obliger de sa part. Je lui répondis que je n'avais garde de me fier en sa parole, puisqu'il m'avait demandé sûreté pour me parler franchement et qu'il m'avait parlé séductoirement ; que je ne pensais pas que Mr de Bouillon me connût si peu que de croire que le bien ou quelque avantage que ce fût pût me faire manquer à mon devoir et à mon honneur ; que ce n'est point animosité mais ardeur et désir de bien servir mon roi qui me porte à ces soins et diligence extraordinaires ; qu'après Sa Majesté je suis plus passionné serviteur de la reine que de personne du monde, mais qu'où il y va du service du roi je ne connais point la reine ; que je voudrais pouvoir courir et voler pour être plus promptement où son service m'appelle, et que mon bien fût dépendu pourvu que ses affaires fussent en bon état ; que s'il n'avait fait précéder l'assurance de me pouvoir parler devant son discours, que je l'aurais arrêté et envoyé à

Chalons, mais que la parole que je lui avais donnée m'en empêchait ; et sur ce le quittai, et je ne le revis point le lendemain avant mon partement : aussi fut-il à la pointe du jour parce que Mr de Guise m'envoya un courrier pour me prier de le vouloir voir le lendemain mardi 14me à Chalons où il passait, et qu'il avait plusieurs choses à me dire.

J'y allai dîner avec lui, et il me donna une lettre du roi par laquelle il me commandait de laisser aller la compagnie de chevau-légers dudit seigneur avec lui comme aussi celle de Mr le prince de Joinville son frère pour l'escorter jusques à Moulins, ce que je fis.

Je sus par lui comme Rouen s'était sauvé par la diligence que le roi avait faite d'y aller, et que Mr de Longueville en était sorti et s'était retiré à Dieppe où peut-être le roi irait l'assieger, ou bien Caen. J'eus audit lieu de Chalons un courrier du roi qui me donna le même avis, et me commanda de casser les compagnies de chevau-légers de Mr de Nemours et celle du maître de camp de ladite cavalerie le comte de Saint-Aignan, et ayant pris congé de Mr de Guise j'allai coucher à Fère-Champenoise.

Le mercredi 15me je cassai la compagnie du maître de camp des chevau-légers selon l'ordre que j'en avais du roi et m'en vins coucher à Villenosse.

Le jeudi 16me je vins dîner à Provins et coucher à Montereau-faut-Yonne.

Je séjournai à Montereau le vendredi, samedi et dimanche suivant pour recevoir toutes les troupes, les faire passer la rivière et les loger de deçà, comme aussi pour faire mes dépêches au roi et y recevoir plusieurs recrues qui me venaient de tous côtés.

Enfin j'en partis le lundi 20me et ordonnai le logement de l'armée à Milly et aux environs pour aller le lendemain loger à Etampes : et moi cependant je m'en allai en diligence à Paris, y étant mandé de la reine et de monsieur le chancelier pour diverses affaires, et moi y allant pour faire faire l'adjudication des vivres et pour les bien établir sur ma route, que par un courrier qui le soir auparavant m'était venu du roi j'avais apprise et réglée. Sa Majesté me manda le succès de ses affaires qui était la reddition de la ville de Caen après avoir précédemment empêché Mr de Longueville de se rendre maître de Rouen, et qu'il traitait avec celui qui tenait le château, que monsieur le grand prieur y avait établi, nommé Prudent, avec espérance de conclusion au contentement de Sa Majesté qui m'envoyait plein pouvoir de mettre en la place des capitaines rebelles de ses vieux régiments les lieutenants que je jugerais en être dignes, auxquels il enverrait sur mon certificat les commissions ; de mettre aussi à la place desdits lieutenants promus, et des autres qui étaient déserteurs, ceux que je jugerais y pouvoir capablement servir : et quant au surplus des capitaines, dont les lieutenants ne seraient à mon jugement capables de monter à leur place, il donnait une compagnie à Lambert, et je lui enverrais l'état des autres pour y pourvoir, m'assurant que si je désirais encore quelque autre compagnie pour un des miens, qu'elle lui serait donnée par préférence ; que pour le surplus il avait destiné l'armée que je lui menais pour se venir promptement joindre à lui, et qu'il prendrait sa route devers Alençon s'il venait à bout du château de Caen. Il ne savait pas encore que je fusse si près de lui et ne croyait pas que de quinze jours son armée que je commandais dût être à Montereau.

Je vins donc trouver la reine à Paris, que je trouvai parmi les princesses et qui me reçut fort bien, me disant qu'elle ne savait si elle me devait saluer comme général d'armée ou comme courrier, vu la diligence extrême que j'avais faite. Elle envoya aussi tôt quérir monsieur le chancelier et messieurs du conseil, pour le tenir, lesquels à peine pouvaient croire que le lendemain l'armée fut à Etampes, ni complète de la sorte que je leur assurais.

Nous résolûmes de l'adjudication de la munition, et que le lendemain on délivrerait aux munitionnaires de l'argent et leur contrat ; et dès le soir même ils envoyèrent pour faire les pains à Etampes et aux autres lieux qui étaient vers ma route.

Le conseil désira que j'allasse assieger Dreux ; mais sur ce que je leur remontrai que le roi n'avait que ses gardes et ses Suisses avec cinq ou six cents chevaux ; que les ennemis étaient plus forts que lui, et s'ils lui tombaient sur les bras ils le mettraient en peine ; qu'il faisait état de cette armée pour joindre avec celle qu'il avait et aller chercher et battre ses ennemis partout où il les rencontrerait ; qu'eux défaits, non seulement Dreux ne tiendrait pas, mais non plus tout le reste du parti, et qu'ils avisassent si quelque retardement que mon armée ferait par l'ordre de la reine ne nuirait point au roi qui l'attendait avec impatience. Sur cela ces messieurs se rendirent, et alors je leur proposai de la pouvoir prendre sans retardement en en faisant le semblant seulement ; que pour cet effet ils fissent préparer cinq canons pour me suivre et qu'ils fissent courir le bruit que je l'allais forcer, à quoi je m'étais engagé à la reine ; qu'ils le fissent même savoir à messieurs de la ville de Paris qui étaient ceux qui pressaient de la faire attaquer, et que si, j'en pouvais venir à bout (au nom de Dieu), sinon que j'aurais toujours pour ma décharge un commandement exprès que je feindrais avoir eu du roi de l'aller trouver toutes choses cessantes.

Cela résolu, j'allai donner ordre à toutes mes affaires et visites, et le lendemain mardi 21me j'arrivai à Etampes où je trouvai l'armée logée aux villages prochains en deçà d'Etampes.

Ils passèrent le mercredi 22me à travers d'Etampes où je séjournai parce qu'elles [les troupes] ne firent que deux lieues, les plus avancées au delà.

Le jeudi 23me je pris mon logement à Galardon auquel lieu je reçus par un courrier du roi une dépêche pleine de la satisfaction que Sa Majesté avait de mon extrême diligence qu'à peine Elle ni Mr le Prince avaient pu croire ; que sur cette confiance Elle s'avançait à Alençon, ayant pris le château de Caen par la capitulation que Prudent avait faite.

J'eus aussi une dépêche de la reine par laquelle elle me donnait avis que la reine mère avait fait arrêter à Angers le comte de Rochefort et que Mr de Vendôme le voulait mener devant le château de Nantes pour le faire rendre, le menaçant en cas de refus de lui faire trancher la tête ; que le seul remède pour empêcher cet accident était de se saisir de madame de Mercure et des enfants de Mr de Vendôme, qui étaient à Annet ; qu'elle me recommandait cette affaire très importante au service du roi et qui satisferait infiniment madame la comtesse de Rochefort de qui j'étais tant serviteur : monsieur le chancelier m'en écrivit aussi fort pressament. J'avais alors déjà envoyé tous mes ordres pour aller, comme je fis, le lendemain 24me, loger à Nogent le Roi, de sorte que je n'y pus pourvoir auparavant.

Comme je fus arrivé, quelques habitants de Dreux me vinrent dire que le cœur des habitants était au roi, mais que le château les tenait forcés de

n'oser se découvrir, où il était entré le jour même avec le sieur de Vismai cinquante bons hommes outre ce que Lescluselles gouverneur y avait déjà : ce Vismai était lieutenant des gardes de Mr le comte de Soissons à qui le château et ville de Dreux sont par engagement du roi ; et que ledit Vismai avait dit à ceux de la ville qu'il me viendrait parler si je lui envoyais un sauf-conduit avec un trompette, ce que je pris à bonne augure et qu'ils n'étaient pas fort résolus de tenir, bien qu'ils fissent bonne mine. Je leur dis que je serais le lendemain à la pointe du jour aux faubourgs de Dreux, et que s'ils me laissaient entrer seulement avec trente personnes, que je leur assurais de les délivrer du château que j'allais forcer dès que mes canons que j'attendais le lendemain seraient arrivés ; qu'ils dissent aussi pour réponse à Vismai que je lui enverrais le lendemain le sauf-conduit qu'il avait désiré de moi.

J'envoyai aussi en même temps l'ordre à trois cents chevaux pour aller investir Annet, afin que si mon dessein de Dreux ne réussissait, je ne faillisse pas celui d'Annet.

Je donnai aussi rendez-vous pour le lendemain samedi 25me au régiment de Picardie de se trouver une heure devant le jour au faubourg de Dreux où je me rendrais aussi, et au régiment de Champagne d'aller investir ledit château de Dreux à même heure par la campagne derrière la ville. J'envoyai en même temps à la maison de Lescluselles, qui est proche de Dreux, prendre sa femme et ses enfants par une compagnie de carabins, lesquels dirent aussi en les prenant avoir ordre de brûler ladite maison et de couper ses arbres, comme aussi que si ledit Lescluselles ne rendait le château de Dreux, que l'on ferait mauvais parti à sa femme et à ses enfants. Ils trouvèrent arrivant à ladite maison l'oncle dudit Lescluselles, vieux gentilhomme et bien honnête homme, qui était venu pour persuader son neveu de ne se pas opiniâtrer dans cette place mal pourvue devant une armée du roi et si proche de Paris. Ce vieux gentilhomme me vint trouver avant le jour pour me supplier de faire superséder de brûler la maison de son neveu jusques à ce que il lui eût parlé, et que si je lui voulais permettre qu'il menât la femme dudit Lescluselles avec lui, il me donnerait un sien fils qui était là avec lui, en otage de la ramener dans deux heures après qu'elle serait entrée dans le château de Dreux. Je me fis un peu tenir pour lui accorder : enfin je le fis à la prière de quelques gentilshommes qui marchaient avec moi, environ à une heure après minuit, droit à Dreux, ce que ce bonhomme vit, ensemble ces régiments de Picardie et de Champagne qui marchaient. J'envoyai un des miens commander au capitaine de carabins que j'avais envoyé à la maison de Lescluselles qu'il supersédât l'ordre que je lui avais donné jusques à une nouvelle commission et qu'il donnât la femme de Lescluselles entre les mains de son oncle, recevant pareillement de lui son fils lequel il garderait sûrement.

J'arrivai devant les portes de Dreux vers les deux heures et demie du matin, comme le jour commençait à poindre, ayant fait faire halte au régiment de Picardie duquel je fis prendre cent hommes pour entrer au faubourg, et avec quelque vingt chevaux je demandai à entrer. Je trouvai quelque cent cinquante bourgeois, la plupart armés, à la porte de la ville, qui laissèrent entrer mon train : et moi au même lieu je me mis à leur parler, les louant de leur témoignage de bonne volonté au service du roi ; que j'étais venu pour les conforter, les délivrer de ceux qui tenaient le château contre le

roi et les remettre en l'état que je voyais à leur contenance qu'ils désiraient ardemment, ne manquant plus aucune chose à eux sinon qu'ils criassent : Vive le roi. J'avais dit aux miens que quand je dirais : Vive le roi, ils le criassent aussi, et ces bourgeois en firent de même, comme c'est la coutume des peuples de suivre ce qu'ils voient commencé, sans raisonner pourquoi. Quand le cri fut apaisé, je leur dis que ce n'était pas tout que d'avoir crié : *Vive le roi*, qu'il fallait donner ordre que ceux du château qui l'avaient entendu ne fissent une sortie sur eux, et qu'il fallait barricader l'avenue, et que s'ils voulaient, je ferais entrer cent hommes de pied pour la faire et pour la garder, ce qu'ils accordèrent. Il était grand jour quand cette compagnie entra, qui put bien être vue des ennemis, lesquels néanmoins ne tirèrent point sur nous : car la pitié qu'Escluselles eut de sa femme et de son bien, le peu de préparatifs que Vismai vit y avoir dans le château pour soutenir un siège, leur fit tomber les armes des mains, de sorte que Vismai fit faire une chamade et me demanda sûreté pour me venir trouver, et il me remit la place entre les mains, où j'établis le capitaine Saint-Quentin, du régiment de Picardie, gardant le respect convenable aux meubles et munitions qui appartenaient à Mr le Comte.

Dès que j'eus dîné, je montai sur des coureurs et allai en diligence au rendez-vous que j'avais donné à ces trois cents chevaux près d'Annet. Puis ayant parlé à madame de Mercure, elle monta demie heure après en carrosse avec les enfants de Mr de Vendôme que je fis mener à Paris entre les mains de la reine par la compagnie de chevau-légers de ladite reine.

Cela fait j'envoyai le reste de la cavalerie que j'avais amenée, sous la conduite de Mr d'Elbene lieutenant des chevau-légers de Monsieur, tirer droit à Vendôme, sur l'avis que m'avaient donné les sieurs de Geofres et des Boullets, capitaines de Navarre, qui y demeuraient, que si les armes du roi paraissaient audit Vendôme, que la ville et le château se mettraient en l'obéissance du roi. Je les y avais renvoyés tous deux avec ordre à Des Boullets de trouver quarante hommes prêts pour mettre dans le château, ce qu'il fit et l'affaire passa ainsi qu'ils me l'avaient proposée : car à la vue de cette cavalerie et des trompettes qui les vinrent sommer, pensant que toute l'armée suivit, ceux qui y étaient pour Mr de Vendôme lâchèrent le pied.

Je revins d'Annet le soir fort tard, et le lendemain dimanche 26me je séjournai à Dreux, tant pour donner l'ordre nécessaire à la ville et faire mes dépêches que pour casser la compagnie de chevau-légers de Mr de Nemours selon l'ordre que j'en avais eu du roi dès que j'étais à Poivre ; mais j'avais trouvé de si gentils soldats en cette compagnie et les chefs si désireux de servir que j'avais fait instance auprès du roi pour la retenir, à quoi le roi ne voulut entendre et me fit un nouveau commandement de la casser, ce que je fis seulement ce jour là et avec regret.

Je vins le lundi 27me coucher à Bresoles.

Le mardi vingt huit je pris mon logement à Longny ; le mercredi 29me à Teil où je séjournai le lendemain.

Le vendredi 31me et dernier de juillet je vins loger avec l'armée à Conarey d'où je partis l'après-dînée pour venir trouver le roi au Mans, qui me reçut avec grandes caresses et me témoigna être bien satisfait de mes soins et de ma diligence. Il me retint ce soir-là au Mans. Je renvoyai à Conarey mander à Des Fourneaux qu'il fît loger le lendemain l'armée que je

menais à Ivry l'Évêque et aux environs, où je l'irais trouver, ce qu'il fit, et le lendemain samedi premier jour d'août fus coucher audit Ivry l'Évêque.

Pont de Cé et paix

Août. — Le 2me j'allai prendre quartier au Guessalart, ayant été auparavant au conseil au Mans d'où le roi partit pour aller coucher à la Suse.

Le 3me je fus trouver le roi en son quartier de la Suse, pris ordre du roi pour lui présenter le lendemain l'armée que je lui avais amenée, à laquelle il voulut faire faire montre séparément de la sienne afin de voir en quoi elle consistait.

Donc le mardi 4me jour d'août je partis du Guessallart, ayant donné rendez-vous à huit heures du matin à l'armée en la plaine du Gros Châtaignier proche de la Flèche, laquelle je mis en bataille. Le roi y arriva après dix heures, qui la vit et la trouva très belle et bien complète au delà de ce qu'il s'attendait : car à la montre il fut compté huit mille hommes de pied et davantage en rang, et six cents bons chevaux, sans les compagnies de la reine, (qui n'était encore revenue de la conduite de madame de Mercure), les compagnies de Guise et de Joinville que le roi m'avait commandé de leur donner, et celles de Nemours et maître de camp, cassées. Alors les deux armées furent jointes en un même corps, et le roi fit quatre maréchaux de camp sous Mr le Prince, général, et Mr le maréchal de Pralain, lieutenant général, qui furent le marquis de Trainel, Créquy, Nerestan, et moi.

L'armée alla loger par delà la Flèche, et le quartier du roi dans la Flèche même où le roi séjourna le mercredi 5me, que Mr le Grand et les autres députés du roi vers la reine pour traiter la paix revinrent apporter espérance d'accommodement, et l'on le tenait aussi pour certain. Néanmoins ils ne purent obtenir que le roi s'arrêtât à la Flèche pour en attendre la conclusion, ains partit le jeudi 6me et vint dîner à Duretal où il fut festiné par Mr de Schomberg, et coucher au Verger.

Le vendredi 7me j'eus ordre d'aller attendre les troupes au rendez-vous qui était en la plaine de Trelasay assez proche des ardoisières d'Angers, et le roi pensait que les députés lui viendraient là apporter les articles de la paix signés, et même en avait eu avis et ne s'avançait que pour faire voir qu'il avait fait la paix à la vue d'Angers. Mais ces messieurs qui devaient porter lesdits articles, furent longs à partir, et voyant qu'il était dix heures, Mr le Grand voulut encore voir la reine mère pour savoir si la nuit n'avait rien changé, et si elle avait rien de plus à lui commander.

Il parut proche de ladite plaine quelques gardes de Mr le Comte, et de fortune arriva là le régiment de Piémont avec Mr de Fontenai leur maître de camp, auquel je fis avancer cent hommes sur l'avenue des ardoisières. Ces gardes se retirèrent derrière une maison qui était proche d'eux, laissant néanmoins toujours cinq ou six carabins pour nous tirer, qui étions avancés. Sur cela la compagnie d'Eure arriva, que je mis en embuscade en un chemin creux, et envoyai harceler ces gardes pour tâcher de les y attirer : mais comme ils virent que nous ne voulions point tomber dans le piège qu'ils nous avaient tendu derrière la maison, aussi ne voulurent-ils point tâter de notre embuscade. Mr le maréchal de Pralain arriva sur ces entrefaites avec Mrs de Créquy et de Nerestan, et l'armée se trouva dans ladite plaine et aux autres prochaines en même temps que le roi et Mr le Prince, lesquels nous ordonnèrent plutôt par divertissement qu'autrement, car ils attendaient les députés à tous moments, de nous en aller avec les régiments des gardes,

Picardie, et Champagne, à un lieu nommé Sorges qui est un petit village à la vue du Pont de Cé, et y attaquer quelque escarmouche pour, à la faveur d'icelle, reconnaître le retranchement des ennemis, afin que selon le rapport que nous en ferions, on pût le lendemain l'attaquer en cas qu'il y eût quelque retardement à la paix. Nous demandâmes deux canons pour venir sonner une aubade à ceux des Ponts de Cé, ce qui nous fut accordé. Mrs de Trainel et de Nerestan y voulurent venir avec Mr de Créquy et moi qui y étions commandés bien que nous ne fussions point en semaine de charge. Comme nous fûmes proches de Sorges nous fîmes notre ordre tel que Mr de Créquy, ce me semble, le proposa, et passâmes Sorges jusques dans un assez grand pré entouré d'alisiers qui nous couvraient aucunement de la vue des ennemis lesquels étaient en une grande plaine, ayant les Ponts de Cé derrière eux et leurs retranchements aussi, à leur main droite la Loire, à leur gauche une forte haie et épaisse de douze ou quinze pas, laquelle ils avaient farcie d'arquebusiers et mousquetaires, et en leur tête ces alisiers, et nous derrière. Les quatre maréchaux de camp s'avancèrent et quelques gentilshommes avec eux pour reconnaître l'ordre des ennemis et les lieux où nous devions passer et marcher : mais dès que nous parûmes dans la plaine, les mousquetaires de la haie nous tirèrent assez vivement ; De Vennes, capitaine de Navarre, qui était venu avec nous y fut blessé au bras, et quelques-uns de nos chevaux blessés. La cavalerie des ennemis était en deux gros qui faisaient ferme, ayant devant eux quelque soixante carabins qui marchaient en SS [zigzag]. Nous résolûmes de chasser avant toutes choses les ennemis de cette haie, et en même temps marcher, et ayant demandé à Mr de Créquy où il lui plaisait de placer les gardes (parce qu'elles ont toujours le choix), il choisit la main droite : je mis le régiment de Picardie à la gauche et celui de Champagne au milieu. Mais peu après Mr de Créquy reconnaissant habilement que le faible de l'infanterie était le côté droit, que l'avenue d'Angers était de ce côté-là, qu'il n'attaquerait que par un coin, et que son attaque serait beaucoup plus belle par le milieu, demanda que le régiment des gardes eût le milieu ; par ainsi la main droite dudit régiment appartenait à Picardie et la gauche à Champagne. Pour cet effet je dis à Mr Zamet maître de camp de Picardie qu'il fît à droite et puis marchât pour se venir mettre à la droite des gardes, et crus qu'il ne manquerait aux ordres de guerre qui veulent qu'en présence des ennemis les motions se fassent en marchant derrière les bataillons qui sont déjà en bataille pour en être couverts pendant que l'on est obligé de montrer le flanc. Mais lui, par présomption, inadvertance, ou ignorance, ou tous les trois, passa par devant les bataillons de Champagne, de sorte qu'en ce seul point, si les ennemis nous eussent chargés, nous étions capables d'être renversés. Mr de Créquy qui a l'œil très excellent à la guerre, vit aussitôt cette faute et me dit : « Cousin, nous sommes perdus si les ennemis nous chargent : Zamet marche par devant Champagne. ». J'y courus lors à toute bride, et en allant fis marcher les deux bataillons de Champagne devant lesquels il n'était encore passé, et ayant fait faire halte à Picardie je le fis passer par derrière Champagne ; et les ennemis, ou ne s'en avisèrent pas, ou ne voulurent pas se servir de cette belle occasion.

En ce temps nous avions gagné la haie gardée par le régiment du marquis de la Flosseliere, nouvellement arrivé et levé, et dont les soldats lâchèrent le pied dès qu'ils se virent attaqués et coururent par la plaine

jusques à ce qu'ils fussent derrière leur cavalerie. Alors nos gens, de la haie, tirèrent à la cavalerie et la firent déloger de la plaine pour se retirer dans leur retranchement. Le canon de la ville nous tira cinq ou six volées sans toucher à aucun de nos bataillons : nos deux canons arrivèrent qui firent riposte. Nous vîmes la retraite de Mr de Retz et de ses troupes qui passaient sur les ponts avec les enseignes qui paraissaient, et vîmes en même temps les retranchements bordés d'autres troupes. Nous, voyant la retraite de la cavalerie, avançâmes à la persuasion de Nerestan qui nous montra le désordre de dedans aux piques qui se mêlaient, ce que l'on pouvait aisément remarquer ; mais notre canon ne s'avançait point, et me dit Mr de Créquy : « Cousin, si vous ne commandez au capitaine suisse qui conduit le canon, de forcer les charretiers qui le mènent de s'avancer, ces poltrons-là ne le feront jamais. » Je courus à toute bride ; mais voyant que nos troupes n'attendaient point ledit canon, mais marchaient toujours, je retournai à même instant et passant proche de Mr de Créquy, je lui dis : « Vous avez bonne raison, mon cousin, de me persuader d'aller au canon pendant que l'on va à la charge », et passant outre me vins mettre à la tête du bataillon droit du régiment de Champagne qui me semblait en plus beau lieu pour donner, et me mis pied à terre avec une hallebarde que je pris d'un sergent. Mr de Nerestan qui était à cheval me dit : « Monsieur, ce n'est pas là la place d'un maréchal de camp ; vous ne pourrez plus faire combattre les autres troupes, étant à pied à la tête de celle là. » Je lui dis qu'il avait raison, mais que ces régiments qui étaient farcis de force nouvelles recrues, combattraient bien me voyant à leur tête, et mal si je demeurais derrière, et puisque je les avais amenés j'avais intérêt qu'ils fissent bien. Alors il dit : « Je ne demeurerai pas à cheval, vous étant à pied », et se vint mettre à ma main gauche.

En même temps les enfants perdus des gardes et ceux de Champagne menés par Malaissis et Cominges, s'approchant de cent pas du retranchement, et nous trente pas derrière eux, toute la mousqueterie des ennemis qui le défendait fit sa décharge toute à la fois. Nous jugeâmes bien alors qu'ils n'y entendaient rien, et qu'ils étaient perdus, ce qui nous fit en diligence donner dans le retranchement. Nos enfants perdus trouvèrent peu de résistance, et me souvient que Cominges me cria, étant au haut du retranchement : « Souvenez-vous, Monsieur, que j'y ai monté le premier. » Nous donnâmes immédiatement après sans rencontrer personne devant nous, ni péril que de quantité de mousquetades que l'on nous tirait des fenêtres du faubourg, qui tuèrent et blessèrent quelques-uns des nôtres. Mr de Nerestan et moi nous rencontrâmes au lieu que l'on n'avait point encore retranché, pour faire passer le charroi, de sorte que sans peine ni résistance nous y entrâmes, et notre bataillon, partie par cette ouverture, partie montant dessus le retranchement pour passer. Mais à peine étions-nous passés cent hommes que d'une fondrière qui était au dedans de ce retranchement sortit un gros de près de cent chevaux, à mon avis, qui nous vinrent charger. Mr de Nerestan me dit lors : « Voici qui nous donnera des affaires », et se tournant vers le bataillon qui nous suivait, leur dit : « Présentez vos piques, mes enfants, et tenons ferme ; car après qu'ils auront vu que nous valons quelque chose, ils mettront de l'eau en leur vin. »

Sur cela je dirai une chose étrange : un de nos enfants perdus qui était demeuré derrière, je n'ai jamais pu savoir depuis qui ce fut et, si, j'eus soin

de le faire chercher, ayant une pique à la main, s'adressa à un chef qui marchait vingt pas devant les autres et donna un coup de pique dans l'estomac de son cheval ; le cheval se cabra, et lui, rechargea un autre coup dans le ventre ; celui qui était dessus, craignant d'être abattu, le tourna à gauche, et en même temps tout son escadron tourna aussi et alla passer sous une arche du pont où il n'y avait guère d'eau. Le comte de Saint-Aignan faisait combattre cet escadron, et nous le connûmes fort bien avec des armes moitié dorées en côte avec un chapeau gris et force plumes. Il était au côté gauche dudit escadron et hors de rang. Mais comme l'escadron gauchit, il fut emporté avec, et dans la foule le chapeau lui tomba : il voulut demeurer pour le ramasser, comme il fit, et passâmes à côté de lui en allant donner au faubourg quand avec son épée il ramassait son chapeau. Je lui dis : « Adieu, Saint-Aignan. » Il me répondit baissé comme il était : « Adieu, adieu. » Il fut arrêté derrière l'escadron par deux carabins qui suivaient la victoire, et en ce même temps Boyer passant pour nous venir dire quelque chose de la part du roi, il lui cria : « Boyer, je me rends à toi », à qui nous l'avions adjugé sur ce que Saint-Aignan nous dit qu'il s'était en cette sorte rendu à lui.

Après que cette cavalerie s'en fut ainsi fui, nous allâmes droit au faubourg, et comme nous montions en une petite ruelle qui y va, on nous tirait toujours force mousquetades des fenêtres, l'une desquelles rompit la cuisse gauche de Mr de Nerestan comme il avait la droite levée pour monter le premier degré : il tomba comme un sac tout d'un coup et en criant me dit : « Je suis mort. » Je voulus l'aider pour le relever, mais y étant arrivé son fils, un nommé Lussan, de Languedoc, et d'autres, je passai outre où j'avais affaire ; et avec la même chaleur que nos enfants perdus avaient donné au retranchement et au faubourg, ils tirèrent droit au pont, et moi les suivant avec ce bataillon et quelques autres qui arrivèrent en même temps des gardes, nous le passâmes et donnâmes dans la ville, tuant toujours les ennemis qui s'en allaient devant nous et entrâmes pêle-mêle.

Il y eut sur le pont deux maîtres de camp pris, l'un nommé la Flosseliere que j'empêchai que les divers soldats qui y prétendaient ne le tuassent ; l'autre nommé Boisguerin, lequel combattant et se défendant le mieux qu'il pouvait, m'ayant aperçu, me dit : « Monsieur de Bassompierre, je me rends à vous : je suis Boisguerin que vous connaissez. » J'y courus et dis aux soldats que je leur laisserais sa rançon et qu'ils l'amenassent sûrement jusques à Mr de Créquy qui faisait donner les bataillons avec un merveilleux sens et ordre. Mais il arriva que les soldats des gardes ne connaissant encore ceux de Champagne les dévalisaient comme si c'eussent été ennemis : je lui priai de venir sur le pont remédier à cet inconvénient, et avec infinies peines nous empêchâmes que la ville du Pont de Cé ne fût pillée, ce que je tiens pour miracle quand des gens de guerre la prennent d'assaut.

Deux choses furent cause que nous prîmes ainsi la ville : l'une, que l'on n'en sut jamais lever le pont levis ; l'autre, que nous entrâmes pêle-mêle avec les ennemis. Aussi avait Mr le duc de Retz emmené Betencourt avec lui pour le faire sortir avec ses troupes, et comme il revint de cette porte, il trouva que par celle du pont les gens du roi avaient pris la place. Il se jeta, comme s'il eut été des nôtres, parmi nos gens jusques à ce qu'il fut près du château où il courut, et lors on l'aperçut et lui tira on force mousquetades dont l'une lui donna dans l'épaule, qui lui rompit. Il entra quand et lui deux

soldats du régiment des gardes, l'un nommé Poissegu qui avait été page de Mr de Guise, et un autre mousquetaire : le gouverneur crut qu'ils étaient des troupes défaites, et eux feignirent d'en être ; il les mit aux deux canonnières qui regardent sur le pont : ils tiraient incessament, mais haut, afin de ne blesser nos gens ; ce qui nous servit beaucoup ; car ils eussent pu tuer d'honnêtes gens.

Mr le marquis de Trainel avec le régiment de Picardie qui donna à main droite, fit faire une barricade sur l'avenue d'Angers, comme nous aussi du côté du faubourg qui regarde une plaine aval de l'eau. Puis Mr de Créquy et moi avisâmes qu'il demeurerait à faire barricader contre le château, et le battre, s'il ne se rendait, des mêmes pièces des ennemis, lesquelles étaient encore sur le pont. Puis ayant posé nos gardes, je fus trouver le roi pour lui amener les principaux prisonniers et apporter les drapeaux gagnés sur les ennemis. Je trouvai Mr le Grand auprès de lui au même lieu des ardoisières où il avait fait tête du côté d'Angers, le remerciai du soin qu'il avait eu de nous envoyer secourir de cavalerie comme il avait fait, bien qu'elle ne nous eût de rien servi, puis lui rendis compte du succès de ce combat où cinq mille hommes avaient été défaits, plus de douze cents morts ou noyés et à peu près autant de prisonniers, la ville de Pont de Cé prise, et le château capitulant de se rendre le lendemain pourvu qu'il lui soit permis d'envoyer vers la reine. Le roi me fit extraordinairement bonne chère, et Mr de Luynes me louant à Mr le Grand, qui se plaignait que comme il apportait ratification de tout ce que le roi désirait, il n'avait pas voulu superséder deux heures seulement, Mr le Prince qui était là, lui dit : « Monsieur, c'était à vous à vous hâter ; ce n'était pas au roi à attendre, vu mêmement qu'il vous l'avait bien dit à la Flèche. »

Sur cela on mit en délibération de faire trancher la tête au comte de Saint-Aignan, attendu qu'étant officier de guerre et maître de camp de la cavalerie, il avait quitté le roi. On le voulut mettre entre les mains de monsieur le garde des sceaux : mais je m'y opposai fermement, disant au roi et à Mr le Prince que si on le traitait de la sorte, aucun homme de bien ne voudrait se hasarder d'être pris de ceux des ennemis, pour crainte de mourir par main du bourreau ; que nous avions reçu sa foi, Mr de Créquy et moi, et qu'il était prisonnier de guerre ; que nous lui avions pu donner cette parole en la qualité que nous avions, et que nous n'étions point des prévôts pour faire capture des pendus. J'envoyai en même temps en donner avis à Mr de Créquy, lequel manda qu'il s'en reviendrait des Ponts de Cé et qu'il quitterait tout si l'on ne lui mandait et assurait de superséder cette exécution : ce qu'enfin nous obtînmes jusques au lendemain, et cette première furie étant passée, il nous fut facile ensuite de rompre ce coup, et la paix qui succéda accommoda son affaire à sa charge près, qui fut perdue pour lui et donnée à Mr de la Curée.

Le roi vint ce soir là coucher à Brin, et moi je m'en retournai au Pont de Cé, dont le château avait capitulé avec Mr de Créquy.

Le lendemain samedi 8me le roi partit de Brin et vint au Pont de Cé passant par dessus les reliques de la défaite, et ne lui fut pas peu d'étonnement de voir la ville du Pont de Cé aussi entière et les boutiques ouvertes comme s'il n'y eut point eu de gens de guerre, et de deux divers partis.

Le dimanche 9me les députés de la reine vinrent avec ceux du roi, qui conclurent la paix qu'il plut au roi donner, laquelle il signa le lundi 10me, et de là vint visiter au faubourg Mr de Nerestan qui pour le grand coup qu'il avait, n'était point en mauvais état et se fût garanti si on l'eût laissé entre les mains du chirurgien Lyon : mais les autres bourreaux de chirurgiens importunèrent tant le roi, comme il était à Brissac, que le septième jour d'après sa blessure, étant en bon état, on lui ôta des mains pour le mettre en celles des chirurgiens du roi, où il ne vécut que deux jours.

Le roi séjourna encore le mardi au Pont de Cé, et le mercredi 12me en partit, et vint loger à Brissac.

Le jeudi 13me d'août le roi envoya visiter la reine par Mr de Créquy à Angers, puis m'envoya au Pont de Cé avec cinq cents chevaux pour lui faire escorte. Ensuite il commanda à Mr le maréchal de Pralain de la venir recevoir à mi-chemin du Pont de Cé à Brissac. Puis Mr de Brantes (nouvellement devenu duc de Luxembourg par la femme qu'il avait épousée quatre jours avant le partement du roi de Paris), vint au devant d'elle avec force noblesse, et ensuite le roi vint à cinq cents pas hors de Brissac avec Mr le Prince et Mr le duc de Luynes, qui la reçut avec toute sorte de bonne chère et d'accueil, et demeurèrent ensemble à Brissac jusques au lundi 17me, qu'elle s'en alla à Chinon, et le roi à Montereuil Belay ; le mardi à Loudun ; le mercredi à Mirebeau ; et le jeudi 20me il arriva à Poitiers où il laissa Monsieur son frère, et Mrs de Pralain et de Créquy pour commander son armée ; car Mr le Prince qui en était lieutenant-général était parti de Montereuil Belai pour aller à Paris faire vérifier l'affaire des conseillers de la Religion au parlement, et Sa Majesté, sur les nouvelles qu'il eut de la prochaine arrivée de la reine sa femme à Tours, l'y voulut aller voir, me commandant d'y mener avec lui quatre mille hommes de pied et cinq cents chevaux pour l'accompagner : et partant le samedi 22me de Poitiers, nous vînmes coucher au Port de Piles ; et le lendemain arriva au Plessis les Tours, où Mr de Luynes lui fit, et aux dames et à nous, le soir, un beau festin.

Le lundi 24me le roi tint conseil avec Mr le cardinal de Retz, Mr de Luynes et moi, pour trouver moyen de licencier onze régiments, trois compagnies de gendarmes, cinq de chevau-légers et deux de carabins, qui avaient été levés par ordre du roi, mais arrivés seulement après la paix. Et comme dès le matin, Mr de Luynes m'ayant proposé cela pour empêcher qu'ils ne vinssent manger la Touraine, je lui dis que pourvu que j'eusse de l'argent pour leur payer une montre, cela serait facile, autrement non ; il me dit que Mr de Schomberg était à Poitiers, et l'argent aussi, et que devant que l'on eût réponse et argent, toutes ces troupes fondraient sur la Touraine, et me pria que je visse avec le receveur général s'il pourrait fournir l'argent. On l'envoya quérir au conseil pour le persuader de trouver cent mille francs dont il se rembourserait ensuite par ses mains : mais il s'excusa sur son peu de crédit depuis que la paulette avait été abolie ; sur quoi je m'avisai de proposer un expédient qui fit notre affaire : assavoir, que son remboursement serait effectif dans moins d'un an et que le roi lui donnerait assurance de sa charge au profit de ses héritiers pendant cette année, moyennant quoi il nous fournit cent mille livres : et moi je demandai au roi qu'il me laissât quatre jours à Tours, pendant lesquels je licenciai non seulement les troupes susdites, mais encore quatre régiments qui arrivèrent de surcroît.

Ainsi le roi partit le lendemain mardi 25me pour aller à Amboise, où il demeura, et moi à Tours, le mercredi et le jeudi, et ne revint que le vendredi matin 28me, où il tint conseil, loua ma diligence, et le lendemain samedi 29me il partit de Tours et coucha au Port de Piles, et arriva le dimanche 30me à Poitiers où la reine et les princesses arrivèrent le lendemain : et le jeudi suivant, 3me de septembre, le roi voulut voir et faire faire monstre générale à son armée.

Le vendredi 4me la reine mère arriva à Poitiers.

Le samedi 5me le roi tint conseil de guerre, où Mr le Prince qui était revenu de Paris se trouva, et résolut de mener avec nombre de cavalerie la moitié des cinq vieux régiments ; assavoir, les dix premières compagnies de chacun, avec deux autres moyens régiments entretenus, et huit pièces de canon, avec ses deux régiments des gardes.

Le dimanche 6me il y eut bal chez la reine.

Le lundi les Jésuites jouèrent une comédie où toutes les cours allèrent. Mr du Maine arriva, à qui le roi fit fort maigre mine.

Le mercredi 9me le roi prit congé des reines et partit de Poitiers pour aller en Guyenne. Il m'envoya mener son armée la première semaine, comme maréchal de camp, que j'allai trouver à Coué.

Le jeudi 10me nous allâmes à Sausay.

Le lendemain nous logeâmes près de Chef-Boutonne en un village dont j'ai oublié le nom, d'où je partis le lendemain pour aller trouver le roi à Saint-Jean d'Angely.

Le dimanche 13me je fus hors de semaine et demandai congé au roi pour aller voir en Brouage mon beau-frère de Saint-Luc, et de passer par la Rochelle ; ce qu'il me permit : et lorsque l'on le sut à la cour, plus de deux cents gentilshommes voulurent y venir ; Mrs de la Rochefoucaut, de Créquy, de la Ville aux Clercs, de Seaus, et quantité d'autres furent de la partie.

Nous dînâmes à Surgères, et Mr de la Rochefoucaut envoya devant au maire de la Rochelle l'avertir de la bonne compagnie qui le venait voir, afin qu'il ne s'en alarmât s'il voyait inopinément tant de monde. Le maire nous vint recevoir à la porte de la ville et nous mena voir le port, et puis, comme il était tard, nous ayant conduits à notre hostellerie, nous donna le bon soir, et nous pria tous le lendemain à dîner au logis du président.

Il nous vint prendre le lundi de bonne heure pour nous faire voir les fortifications de la ville : il nous mena ensuite à la tour de la Chaîne et finalement au temple qui est bien beau, et finalement nous vînmes chez le président où il nous fut fait un magnifique festin de soixante serviettes, après lequel nous allâmes en Brouage voir Mr de Saint-Luc qui nous reçut le plus honorablement du monde.

Nous y séjournâmes le mardi 15me et allâmes voir à Marennes les trois filles du comte de Marennes, qui étaient très belles.

Le lendemain nous vînmes coucher à Pons.

Le jeudi 17me nous vînmes dîner à Plassac chez Mr d'Epernon, où était Mr le Grand, et de là coucher à Blaye.

Le soir le roi commanda à Mr de Créquy et à moi de faire faire patrouilles par la ville la nuit parce qu'Aubeterre était désespéré de savoir qu'on l'ôtait de sa place de Blaye ; ce que le roi fit bien noblement en le

faisant maréchal de France le lendemain, et lui donna outre cela cent mille écus. Le roi en donna le gouvernement à Mr de Luxembourg.

Le samedi 19me le roi arriva à Bordeaux.

Bordeaux et Béarn

Le dimanche 20me Mr du Maine fit un grand festin au roi dans le Château-Trompette, ayant Argillemont été pris le matin dans le logis du roi et mis ès mains de la cour de parlement dès le soir même pour lui faire son procès, lequel lui fut fait et parfait le mercredi suivant 23me, et condamné à avoir la tête tranchée ; ce qui fut exécuté le même jour : et le samedi suivant 26me le roi cassa tous les jurats de Bordeaux et en mit d'autres en la place.

Il envoya quérir le sieur de Fonterailles gouverneur de Lectoure, à qui il donna cinquante mille écus en le tirant de cette place comme il avait promis à ceux de la Religion assemblés à Loudun, attendu que ledit de Fonterailles s'était fait catholique et en cette profession ne pouvait commander dans Lectoure, place de sûreté des huguenots. Le roi y mit en son lieu le sieur de Blainville l'aîné qui était huguenot et au gré de ceux de sa religion.

Le lundi 28me le roi alla en parlement tenir son lit de justice où il blâma (par la bouche de monsieur le garde des sceaux du Vair) ledit parlement de ne s'être gouverné selon qu'il devait en ces derniers mouvements. Il fut de là dîner au Château-Trompette avec les principaux de la cour et ensuite tenir sur les fonts le fils de Mr le maréchal de Roquelaure.

Puis le lendemain mardi dernier jour de septembre, il fut dîner et coucher à Cadillac chez Mr d'Epernon, où il fut superbement reçu, et revint le lendemain premier jour d'octobre ; et le jour d'après Mr le Prince s'en alla de la cour.

Le 4me arrivèrent à Bordeaux Mr de la Force et le premier président de Pau, sans apporter la vérification de l'arrêt de rétablissement des ecclésiastiques de Béarn dans leurs biens comme il a été dit ci-dessus que l'assemblée de Loudun n'avait demandé que les trois articles du rétablissement des conseillers de la Religion au parlement de Paris, de la prolongation pour trois ans des places de sûreté, et du changement de gouverneur à Lectoure, ce qui avait été entièrement exécuté avant les six mois, néanmoins ceux de Béarn prétendaient qu'ils pourraient faire, dans un mois après, leurs remontrances contre cet arrêt, et qu'icelles ouïes, le roi ferait ce qu'il verrait bon être là dessus. Le roi fut fort indigné de voir qu'ils n'avaient point vérifié ledit arrêt : toutefois ils surent si bien persuader au roi qu'ils ne manqueraient de le faire, et qu'il leur avait encore été permis par la concession que le roi avait faite à l'assemblée de Loudun, de venir faire cette dernière remontrance avant le vérifier, et qu'ils promettaient d'aller le faire promptement vérifier s'il plaisait au roi de leur permettre d'y retourner, que le roi les renvoya promptement pour cet effet, et quand et [avec] eux le sieur de la Chainée un de ses ordinaires, tant pour en solliciter la prompte vérification que pour lui en mander à toute heure des nouvelles. Et cependant Sa Majesté partit de Bordeaux et s'avança sept lieues vers le Béarn en un bourg nommé Preignac vis à vis de Cadillac au deçà de la Garonne pour être plus proche de Béarn pour s'y acheminer en cas qu'ils n'exécutassent ponctuellement sa volonté, et y demeura onze jours entiers.

En ce temps se donna la fameuse bataille de Prague, qui rendit l'empereur pour lors maître de l'Allemagne.

Au bout de dix jours la Chainée revint trouver le roi le 8me d'octobre, si mal instruit de ce qui s'était passé, qu'il ne lui put dire autre nouvelle sinon que les députés du parlement de Pau lui viendraient le lendemain porter ce qu'ils avaient résolu, ce qu'ils firent aussi le 9me : mais ce fut un refus de pouvoir entrer en vérification dudit arrêt, portés, à mon avis, sur l'opinion qu'ils eurent qu'en la saison bien avancée le roi ne s'embarquerait pas dans le Béarn, qui est au pied des Pyrénées, et sur ce que l'on leur manda que tous les bagages de la cour étaient déjà à Blaye pour nous en retourner. Le roi n'attendit point à leur faire réponse l'avis de son conseil, mais de lui-même leur dit : « Puisque mon parlement me veut donner la peine d'aller moi même vérifier l'arrêt, je le ferai, et plus amplement qu'ils ne l'attendent », et sur ce entra en son conseil, résolu de partir, mais néanmoins voulant savoir l'opinion d'un chacun sur ce sujet.

Dans le conseil étaient Mr du Maine, Mr d'Epernon, Mr de Pralain, Mr de Luynes, monsieur le garde des sceaux du Vair, Mr de Schomberg, Mr de Créquy, et moi. Mr du Maine discourut amplement pour dissuader le roi d'entreprendre ce voyage, se fondant sur l'incommodité du pays et de la saison ; sur la crainte de soulever tout le parti de la Religion, lequel pourrait faire de plus grands progrès (cependant que le roi serait en l'extrémité de son royaume) dans la France, que lui en Béarn ; sur la disette des vivres dans les Landes pour son armée ; sur le long retardement du passage de la Garonne à son armée, qui de douze jours ne saurait être trajetée, et sur plusieurs autres raisons. Tous les autres du conseil prirent la contraire opinion, animant le roi d'entreprendre le voyage de Béarn, à quoi le roi se résolut, et dit à Mr du Maine : « Je ne me mets point en peine du temps ni des chemins ; je ne crains point ceux de la Religion ; et quant au passage de la rivière que vous dites que mon armée ne saurait faire en douze jours, j'ai un moyen de la faire passer en huit : car j'enverrai la mener par Bassompierre que voilà, qui m'a mené l'armée avec laquelle je viens de défaire un grand parti, en la moitié moins de temps que je ne l'avais espéré. » J'avoue que je sentis mon cœur chatouiller par cette louange et par la bonne opinion que le roi avait de moi, auquel je répondis que je l'assurais que l'Espérance qu'il avait conçue de ma diligence ne serait point vaine et que dans peu il en aurait des nouvelles.

Sur cela je pris congé de lui et m'en vins coucher à Langon, de l'autre côté de la rivière, sur laquelle l'armée était épandue en divers villages et bourgs. Je portai des lettres du roi à Mrs de la Curée et de Constenant qui la commandaient pour venir trouver Sa Majesté, ce qu'ils firent. Et ayant envoyé en diligence ramasser tous les bateaux que je pus, je les partageai aux régiments et compagnies, sans la vouloir assembler pour le passage. Je fis joindre deux bateaux en un et faire des pontons dessus, sur lesquels je posai, le 10me d'octobre, deux pièces d'artillerie. J'en fis joindre deux autres sans pontons, sur lesquels je mis les affûts, et en quatre voyages je passai l'artillerie, et à force d'argent je fis en sorte qu'en tout le lendemain les munitions et vivres furent passés, et toute l'armée aussi, et vînmes coucher en un bourg à une lieue de la rivière.

Le lendemain 11me nous entrâmes sur le bord des Landes et les passâmes tout le jour et couchâmes à Catchicot ; le jour d'après à un autre

bourg ; et le quatrième jour après notre passage je vins sur cette lisière de l'Armagnac et du Béarn loger à Saint-Justin d'Armagnac, où j'eus un courrier du roi qui était extrêmement satisfait de ma diligence, et que j'eusse réduit à vingt quatre heures les douze jours que Mr du Maine nous donnait à passer la Garonne, l'ayant côtoyé en toutes ces journées. Il me commanda de lui envoyer le régiment de Champagne et quelques autres troupes pour mettre en garnison dans le Béarn, et de n'y entrer point, de peur de mettre la famine tant dans sa cour que notre armée.

Je séjournai donc à Saint-Justin, allant quelquefois visiter les troupes logées à la Bâtide, à Barbotans, et ailleurs, avec les officiers de l'armée qui me firent tous cet honneur de ne bouger d'auprès de moi, non pas même pour aller seulement à Pau.

Enfin Mr le maréchal de Pralain s'en vint de Pau à Saint-Justin le 20me d'octobre, qui m'apporta une fort favorable lettre du roi avec ordre de renvoyer l'armée aux garnisons qu'il lui avait destinées, et par les routes qu'il m'envoya.

Ce fait, nous partîmes, Mr le maréchal et moi, le 21me, de Saint-Justin, et vînmes coucher à Catchicot, le 23me à Basas, et le 24me à Bordeaux.

Le roi y arriva le lendemain 25me, de qui j'attendais toute bonne réception : mais au contraire il ne me regarda pas ; dont je fus un peu étonné. Toutefois je m'approchai de lui et lui dis : « Sire, me faites-vous la mine à bon escient, ou si vous vous moquez de moi ? » Il me dit froidement : « Non, je ne vous la fais point », et puis se retourna d'un autre côté.

Je ne pouvais m'imaginer d'où me pouvait venir cette froideur depuis ses favorables lettres et mon départ d'auprès de lui ; et étant allé saluer Mr de Luynes, il me reçut si froidement que je vis bien qu'il y avait un grand changement pour moi. Je m'en revins néanmoins à la galerie de l'archevêché où était le roi, où je n'eus guère demeuré que Mrs le cardinal de Gondy, de Schomberg, et de Roucelai me tirèrent à part et me dirent que Mr de Luynes se plaignait infiniment de moi, qui avais négligé son amitié et cru pouvoir sans elle me maintenir aux bonnes grâces du roi ; et qu'il disait que l'on verrait lequel de nous deux aurait le pouvoir de mettre son compagnon par terre, que la faveur du roi ne se pouvait partager, et que, l'ayant mis en ombrage, il ne me pouvait plus souffrir à la cour.

Je fus bien étonné de ces discours, et ce que je pus faire alors, ce fut de tâcher de savoir d'eux, qui étaient mes amis, de quel vent m'était amenée cette tempête puisque je n'avais jamais rien eu à démêler avec Mr de Luynes que j'avais toujours servi et contribué à sa fortune, et qu'il m'avait promis et juré une étroite amitié. Je leur demandai quelles causes Mr de Luynes alléguait pour se séparer de mon amitié et pour me persécuter, voire même ruiner, s'il pouvait. Ils me dirent qu'il leur en avait donné cinq différentes :

La première, qu'au Pont de Cé le roi m'ayant montré en sa présence les articles de la paix que lui, Luynes, avait minutées et proposées, je dis au roi qu'après tant de révoltes de ces messieurs, tant d'impunités ne me plaisaient pas, et que j'eusse voulu que quelque exemple eût donné terreur à l'avenir aux autres de n'être pas si prompts à se rebeller ; et disait Mr de Luynes là dessus que c'était improuver la paix qu'il avait faite ;

Secondement que, le roi arrivant à Poitiers au retour du petit voyage qu'il avait fait à Tours pour voir la reine sa femme, comme on lui apporta nouvelle du retardement de la venue de la reine mère à Poitiers, je dis au roi : « Sur ma vie, Sire, que c'est un artifice de ses partisans pour empêcher le voyage de Votre Majesté en Guyenne » ; ce que le roi imprima si fort dans son esprit qu'il avait eu mille peines de lui faire attendre la reine sa mère à Poitiers ;

En troisième lieu que, m'ayant prié plusieurs fois à dîner à Bordeaux, je l'avais méprisé et n'avais daigné y aller ;

En quatrième lieu que, le roi nous parlant à tous deux, à Preignac, de cette vérification qu'il attendait, j'avais dit au roi que si ces messieurs lui donnaient la peine d'aller en Béarn, je lui conseillais de leur faire payer chèrement son voyage ; ce qui était porter le roi à la cruauté ;

Et finalement, que j'avais tellement préoccupé l'esprit du roi, qu'il ne croyait rien de bien fait que ce que je faisais, vu que sans en demander l'avis de son conseil il avait détrôné les maréchaux de camp que (par la démission que nous avions faite, Mr de Créquy et moi,) il avait établis sur son armée, pour me la mettre en main : ce qu'il ne pouvait souffrir, se sentant assez fort pour empêcher le progrès que je faisais journellement à son préjudice aux bonnes grâces du roi.

Quand j'eus considéré les causes de ce subit changement de l'amitié de Mr de Luynes vers moi, je jugeai bien qu'il cherchait des prétextes pour me perdre, et que n'en trouvant point de légitimes dans mes actions, il en inventait en mes paroles, desquelles malicieusement il pervertissait le sens, comme je le fis clairement connaître à ces messieurs qui me parlaient, lesquels ne me déguisèrent point que c'était une pure jalousie de faveur qui le possédait lors, et qu'étant en la posture où il était, il avait toujours les yeux ouverts sur tous ceux qui pouvaient divertir l'affection que le roi lui portait, et que considérant la grande inclination du roi à m'aimer, il me regardait comme le chien qui le devait mordre, et qu'ils ne trouvaient pas étrange qu'il me voulut bâillonner ; qu'au reste il leur avait dit pour me faire savoir ces cinq causes de son divorce, et que c'était moi à y répondre, et qu'ils lui porteraient fidèlement ce que je leur consignerais pour lui mettre en main, et aideraient de toute leur puissance à raccommoder cette affaire ; qu'ils connaissaient au cœur de Mr de Luynes que le fond en était bon, et que je pouvais, par ma modération et mon bon gouvernement vers le roi, remédier à la jalousie de son favori.

Je leur dis donc pour répondre par articles aux plaintes de Mr de Luynes, que j'eusse bien cru qu'il eût dû trouver étrange que j'eusse conseillé au roi d'approcher près de sa personne les ennemis dudit duc de Luynes ; mais qu'il eût trouvé mauvais que j'eusse dit au roi qu'il devait châtier ses propres ennemis, auxquels il avait conseillé de pardonner, que je ne me le fusse jamais imaginé, attendu que c'était parler en sa faveur et témoigner sa grande débonnaireté de pardonner à ceux qui l'avaient offensé, quand les indifférents en jugeaient quelques uns de ceux-là indignes de cette grâce ;

Que j'avais conseillé, selon mon devoir et ma conscience, au roi de hâter son voyage de Guyenne, et de lui avoir fait connaître qu'en délayant il perdait la belle saison et nuisait à ses affaires ; que je ne lui avais pas donné ce conseil en secret ni en cachette, mais en sa propre présence, afin qu'il le

pût fortifier s'il le désirait, ou l'infirmer s'il ne lui agréait pas, et que si lors j'eusse vu qu'il n'y eût acquiescé, j'eusse cessé de l'opiniâtrer et me fusse rendu à la première semonce ; et que ce n'était point de propos délibéré que j'étais venu donner cet avis au roi, mais bien ensuite d'une proposition qu'il en avait faite, et plutôt par manière de discours que de conseil ;

Qu'il prenait ensuite un faible prétexte de rompre avec moi parce que je n'étais pas allé charger sa table de ma personne quelquefois qu'il m'en avait convié, vu que ma modestie et la profession particulière que je faisais d'être son serviteur m'avait fait faire l'honneur de sa maison aux étrangers en leur cédant ma place à sa table, et que la mienne où tous les principaux seigneurs venaient journellement dîner et souper, et qui lui servait de seconde table et de décharge à la sienne, requérait ma présence par bienséance ;

Que je ne faisais autre réponse à sa quatrième plainte sinon que l'effet avait démontré que je donnais un bon conseil au roi puisqu'il lui avait fait suivre ponctuellement ;

Que finalement j'étais bien malheureux si les bons services que je rendais au roi et qui lui donnaient cette bonne impression de moi, me tournaient à crime, et que je devais attendre un rude châtiment si je faisais quelque faute vu que mes grands services étaient improuvés, et que s'il me voulait prescrire et régler quelque forme de vie, je l'observerais si ponctuellement qu'il aurait à l'avenir sujet de croire que je n'aspirais en quelque façon que ce soit à empiéter les bonnes grâces du roi que par mes services et par son moyen ; et que j'estimais si peu, et craignais si fort une faveur d'un prince cousue d'inclination, que si elle était par terre devant mes pieds, je ne me daignerais pas baisser pour la relever.

Ces messieurs me dirent qu'ils feraient entendre à Mr de Luynes mes justes excuses sur ses injustes accusations, dès le jour même s'ils pouvaient, sinon le lendemain 26me à Blaye où le roi alla coucher ; qu'ils m'en rendraient réponse, ce qu'ils firent et me dirent qu'ils voyaient bien que Mr de Luynes avait pris une si forte ombrage de moi qu'il ne me pouvait souffrir à la cour, et que si je m'en voulais éloigner, qu'il me ferait payer en mon absence tous mes appointements fort exactement, et que dans quelque temps qu'il ne me voulait pas limiter, il me ferait rappeler avec honneur et ferait ensuite pour moi tout ce qu'il pourrait.

Je trouvai cette proposition si crue qu'elle me mit fort en colère. Je répondis à ces messieurs qui m'avaient envoyé quérir chez Mr le cardinal de Retz que ce n'était point un homme de ma sorte qu'il fallait traiter en faquin, le chassant honteusement de cette façon, et que je ne m'en irais point du tout ; que c'était ma résolution, laquelle je leur priais de faire savoir à Mr de Luynes ; que si l'on soupçonnait de mon intégrité ou de ma fidélité, on me pouvait mettre en prison pour éclaircir ce doute, et que si on l'avérait on me pouvait châtier ; mais que de me chasser de la cour pour sa fantaisie, toutes fois et quantes que je voudrais préférer mon séjour à la cour à ma liberté ou à ma vie, que je le défiais de le pouvoir faire ; avec beaucoup d'autres choses que la passion et la colère me firent dire.

Ces trois messieurs étaient mes amis qui voulaient m'aider et m'obliger : ils me dirent que cette crue réponse ne partirait point de leur bouche pour être dite à Mr de Luynes, et qu'ils n'étaient pas là seulement comme entremetteurs, mais comme mes amis qui me conseilleraient toujours et se porteraient à adoucir l'affaire et jamais à l'aigrir, et qu'ils

étaient d'avis, si j'y consentais, de dire de ma part à Mr de Luynes que je m'émerveillais qu'il eût si bien traité ses ennemis au Pont de Cé, lesquels il était en sa puissance de persécuter justement en se vengeant d'eux, et que moi qui avais mis ma vie pour son service, et qui avais, par son propre aveu, si dignement agi en ces dernières brouilleries où il ne s'agissait point de déposséder le roi de son état, mais de l'éloigner d'auprès de lui, et que par conséquent j'avais servi le roi, mais que c'était en ses intérêts particuliers de lui Mr de Luynes, il me voulût payer de cette ingratitude sans l'avoir méritée ; et que je m'assurais que quand il reviendrait à lui, qu'il m'aurait mieux considéré, et pesé mes actions passées, il me jugerait digne de beaucoup de récompense et point du tout d'un si vil châtiment comme de me chasser de la cour avec infamie, à quoi je ne me pourrais jamais résoudre.

Je leur laissai la carte blanche, les connaissant mes amis ; et eux me prièrent que sans faire semblant de rien ni en parler à personne, je laissasse cette affaire en leurs mains où elle n'empirerait point : ce que je fis, et m'en allai prendre le mot du roi, qui après me l'avoir donné, se tourna d'un autre côté. J'avais déjà bien pris garde qu'il était toujours demeuré à un bout du navire pendant le chemin de Bordeaux à Blaye pour ne s'approcher du lieu où j'étais ; et venant tous les jours dîner et souper chez Mr de Luxembourg qui traita Sa Majesté trois jours durant qu'il fut à Blaye, le roi ne disait mot à table, comme il avait accoutumé et de rire incessament avec moi : cela me mettait en peine ; car Mr de Luynes s'en fâchait et s'en prenait à moi.

Le troisième jour que le roi séjourna à Blaye, qui était le 29me d'octobre, je vins le soir au château prendre le mot, et trouvant que le roi était à ses affaires, j'y entrai comme j'avais de coutume. Le roi ne me dit mot sinon que peu après s'étant levé, il me commanda de faire acheminer les Suisses vers Saintes, et que sa garde fût le lendemain au lieu où il allait coucher, et puis m'étant approché l'oreille pour lui demander le mot, il me dit : « Saint-Michel », puis ajouta : « Bassompierre, mon ami, ne t'ennuie point et ne fais semblant de rien. » Je ne lui répondis aucune chose, de peur que quelqu'un ne s'en aperçût ; mais je ne fus pas marri que la source de la bonté du roi ne fût pas tarie pour moi.

Sur cela je sortis pour faire prendre les armes aux Suisses, parce que le roi devait bientôt aller chez Mr de Luxembourg pour y souper. Comme j'étais en cette place devant le château, arrivèrent Mrs du Maine et d'Epernon que le roi avait envoyé quérir, qui apercevant les gardes sur leurs armes, crurent que l'on les allait arrêter. Mr d'Epernon me prit par la main et me dit : « Parlez-moi en cet ancien et parfait ami que vous m'êtes depuis longtemps : nous va-t-on coffrer ? » Je lui dis : « Je ne le crois pas ; car je n'en sais rien, et je serais infailliblement un des violons qui vous feraient danser si cela était. » Pourquoi donc a-t-on pris les armes ?, me dit il. Je lui répondis : « Je les viens de faire prendre de moi-même parce que le roi, après vous avoir parlé, vient souper chez Mr de Luxembourg. » Il me dit lors : « Nous courons grande fortune d'être arrêtés, et pour moi j'en ai grand peur, mais quoi qu'il arrive, promettez moi que vous serez mon ami et que vous m'assisterez de ce que vous pourrez, et si vous me le promettez, je sais que vous le ferez avec autant de passion qu'aucun de mes enfants. » Je lui dis à l'heure les plus fortes paroles dont je me pus aviser pour l'en assurer. En même temps ils furent délivrés de cette appréhension ; car le roi sortit et

les mena souper avec lui, où il leur parla de tout ce qu'il désirait d'eux quand il serait hors de la province.

Le roi partit de Blaye le 30me et arriva la veille de la Toussaints à Saintes, où il séjourna pour y faire ses pâques.

Novembre. — Le soir Mr de Roucelai me vint trouver après souper et me dit pour finale résolution, que Mr de Luynes voudrait mon éloignement toutes les fois que la moindre humeur lui prendrait contre moi, et peut-être dès que nous arriverions à Paris ; mais qu'il ne le ferait que honorablement et sans que mon absence fût honteuse ; et que je lui disse pour cet effet ce que je désirais ; que Mr de Schomberg et Mr le cardinal de Retz l'avaient chargé de me le venir dire en leur nom de tous trois, et que j'avisasse de faire une réponse qui n'aigrit rien.

J'avais eu trois jours pour penser, en cas que l'on me pressât, par quelle porte je pourrais honorablement sortir. C'est pourquoi, sans marchander, je lui dis que toutes les fois qu'il me ferait donner quelque gouvernement, je m'y irais tenir ; que s'il me donnait un emploi de guerre honorable, je l'irais exécuter ; s'il m'envoyait en une ambassade extraordinaire, je m'en acquitterais ; et que pourvu que je servisse en absence, je la préférerais à mon séjour inutile à la cour : ce que Mr de Rouccelai ayant rapporté à ces messieurs qui étaient tous deux chez Mr de Luynes, ils trouvèrent ma réponse si bonne qu'ils ne différèrent point de la dire à Mr de Luynes, ni lui à l'accepter, les assurant que le lendemain par les chemins il s'accorderait avec moi sous ces conditions ; comme il fit de fort bonne grâce, et me dit franchement que l'estime qu'il faisait de moi et l'affection qu'il voyait le roi me porter, lui donnaient de l'ombrage, et qu'il était comme un homme qui craignait d'être cocu, lequel n'aimait pas de voir un fort honnête homme courtiser sa femme ; que du reste il avait une forte inclination à m'aimer, comme il me voulait témoigner pourvu que je ne fisse point les doux yeux à sa maîtresse : et le soir même me fit parler au roi qui me fit fort bonne chère et me dit que je me préparasse pour revenir en poste le lendemain avec lui, ce que nous fîmes.

Ayant pris la poste à Poitiers, nous allâmes coucher à Châtellerault. Comme nous étions dans la forêt, je dis à Mr de Luynes : « Monsieur, avez-vous bien pensé à ce que vous faites de hasarder le roi dans une place huguenote avec trente chevaux de poste ? Ces gens sont enragés de ce que vous leur venez de faire en Béarn, et vous vous venez jeter entre leurs mains : il n'y a point de rivière à passer de Châtellerault jusques à la Rochelle. » Il prit bien mon propos et fut en grand suspens, et le dit au roi, lequel dit : « Il y a plus de catholiques en la ville que de huguenots : La Rochebeaucourt qui en est gouverneur est homme de bien ; aussi est Foucaut le lieutenant ; Du Jon qui y a une compagnie, est créature du feu roi mon père : je vous réponds de notre sûreté. » Ce que nous trouvâmes aussi, et y vînmes coucher.

Le lendemain nous couchâmes à Veve sur Loire, et le jour d'après vînmes pour dîner à Orléans : mais comme le roi eût vu la quantité de gens qui lui venaient faire diverses harangues, il me demanda si mon cheval était bon, et lui ayant dit que oui, il piqua outre, moi lui servant d'écuyer, et s'en vint à Toury que nous n'étions que cinq chevaux avec lui.

Le lendemain 6me de novembre le roi arriva avec quarante chevaux de poste sur les dix heures du matin à Paris, et vint descendre chez la reine sa mère qui achevait de s'habiller.

Le soir Mr de Luynes lui fit festin, et le lendemain le mena à Lesigny en attendant que son train fut arrivé.

Décembre. — De là le roi s'en alla en Picardie jusques à Calais d'où il envoya Mr le maréchal de Chaunes vers le roi de la Grand Bretagne, et se résolut en même temps de m'envoyer son ambassadeur extraordinaire vers le roi d'Espagne son beau père pour lui redemander la Valteline qui avait été occupée peu auparavant sur les Grisons, anciens alliés du roi, par le duc de Feria gouverneur du duché de Milan, et m'envoya un courrier avec un ordre à Mr de Schomberg de me fournir dix mille écus pour les frais de mon voyage, et à moi de me préparer pour partir incontinent après qu'il serait de retour à Paris où il vint pour y passer les fêtes de Noël et y finit heureusement l'année 1620.

1621.

Ambassade en Espagne

JANVIER.— Dès le commencement de l'année 1621 je fus extrêmement pressé de partir et on m'avait déjà donné mon instruction quand, pour le désir de passer les Rois à la cour, tantôt sur une difficulté que je proposai en ma dite instruction, tantôt sur quelque autre sujet, je demeurai encore huit jours après avoir eu toutes mes dépêches, et fis partir en quinze diverses bandes, en poste, quelque sept-vingt personnes qui vinrent avec moi, parmi lesquels il y avait près de quarante gentilshommes que je voulus défrayer tant de la bouche que des postes, de Paris à Madrid, et au retour de Madrid jusques à Paris, faisant même porter toutes leurs hardes à mes dépens.

Au commencement de janvier vinrent nouvelles de la mort de madame la duchesse de Retz ; et comme Mr le Prince s'imagina que Mr le cardinal de Retz son oncle, et Mr de Schomberg son allié, proposeraient de le remarier avec la nièce de Mr de Luynes, la jeune Combalet, ce qui eût attiré toute l'affection dudit duc de Luynes de leur côté et l'eût peut-être éloignée de Mrs le Prince et duc de Guise, Mr le Prince s'avisa de me proposer à Mr de Luynes pour l'épouser, ce qui plut merveilleusement à Mr de Luynes qui se voulait assurer de moi et m'avancer à cause d'une certaine inclination qu'il avait de m'aimer, et pour me croire utile à sa fortune : ce qu'il communiqua à Mr de Guise, afin d'y aider de sa part, et lui dit qu'il fallait qu'il disposât madame la princesse de Conty de me persuader d'embrasser ce parti, que lui de son côté m'en ferait parler par madame la Princesse sa femme, sachant, lui disait il, que les dames ont grand pouvoir sur moi.

Février. — Je pris congé le 9me février du roi et de la cour, et parce que ce soir-là il y avait bal en la salle de Mr de Luynes, j'y menai madame la comtesse de Rochefort en la suite de la reine. Comme je fus en haut, mesdames les princesses qui riaient bien fort, me tirèrent en une fenêtre, et au lieu de me parler crevaient de rire : enfin elles me dirent que j'avais

autrefois parlé d'amour à de belles dames, mais que jamais deux dames de si bonne maison ne m'avaient parlé de mariage que maintenant qu'elles m'en venaient requérir. Je fus longtemps à déchiffrer leur discours : enfin elles me dirent que le mari de l'une et le frère de l'autre les avaient chargées de me séduire, mais que c'était en tout honneur et en loyauté de mariage, et qu'il fallait que je donnasse pouvoir à Mr le Prince et à Mr de Guise de traiter et conclure l'affaire pendant que je serais en l'ambassade extraordinaire d'Espagne, et de le dire à Mr de Luxembourg après l'avoir prié de me vouloir assister en cette recherche ; ce qu'il me fallut forcement faire : et puis ayant pris congé d'elles, je partis le lendemain mercredi 10me jour de février et vins coucher à Etampes, puis à Saint-Laurent des Eaux, de là à Montrichart, à la Haye, à Vivonne, à Aigres, et à Montlieu.

Puis le mercredi 17me je vins à Bordeaux où je demeurai le lendemain pour l'amour de Mrs d'Epernon et de Roquelaure, et vins le vendredi 19me coucher seulement à Belin, puis à Castets, après avoir dîné à la Harie où j'eus nouvelles de ce qui était arrivé à Mr de Fargis, et vins coucher à Castets, et le dimanche 21me j'arrivai à Bayonne où Mr le comte de Gramont me fit durant quatre jours que j'y demeurai, la meilleure chère du monde, et à tous les gentilshommes qui m'accompagnaient.

J'en partis le jeudi, premier de carême et le 25me du mois, avec Mr de Gramont qui me vint conduire et défrayer encore jusques à Saint-Jean de Luz, où me vinrent nouvelles que par la mort du pape Paul cinquième, le pape Grégoire quinzième, Lodovisio, lui avait succédé.

Nous allâmes voir le Socoa où le roi desseignait [avait pour dessein] de faire un havre, et au dessus un fort, puis vînmes descendre à Sinbourre. Ceux de Saint-Jean de Luz dansèrent le soir un ballet devant moi, qui pour des Basques était aussi beau qu'il pouvait être.

Comme nous venions de Bayonne à Saint-Jean de Luz, nous vîmes en mer plus de cinquante petites barquettes à une voile qui donnaient chasse à une baleine qui s'était fait voir le long de la côte avec son baleineau ; et le soir sur les onze heures nous eûmes nouvelles comme le petit baleineau avait été pris, que nous fûmes voir le lendemain matin vendredi 26me ; nous le fûmes voir sur la grève où l'on l'avait échoué en haute mer. Il était de quelque cinquante pieds de long seulement, et ceux du pays ne jugeaient pas qu'il y eut plus de huit jours qu'il fut né.

Après la messe Jouan d'Arbelais, courrier major d'Yronet de Guypuscua, vint dîner avec moi. Mr de Gramont me vint conduire jusques sur le bord de la rivière de Fontarabie qui divise la France de l'Espagne, et me dit adieu, et Jouan d'Arbelais m'ayant conduit une lieue par delà Yron me laissa aller coucher à la *venta* de Marie Beltram.

Le samedi 27me je fus coucher à Segura.

Le dimanche 28me je passai le mont Saint-Adrien, vins dîner à Galarette et coucher à Vittoria.

Mars. — Le lundi premier jour de mars je vins coucher à Miranda de Aro.

Le lendemain je vins à Birviesca, et le jour d'après à Burgos d'où, après avoir vu *el santo crucifisso* et la grande église qui est bien belle, j'en partis le lendemain jeudi 4me pour venir à Lerma, où je fus voir la maison et les meubles qui sont bien rares.

Le vendredi 5me j'ouïs messe en un des couvents de religieuses que le duc y a fait bâtir, où j'ouïs une excellente musique des filles, et de là je m'en vins au gîte à Aranda de Duero ; le lendemain à Borseguillos, puis à Buitrago ; et le lundi 8me j'arrivai à Alcovendas, auquel lieu monsieur l'ambassadeur ordinaire d'Espagne qui était Mr du Fargis, comte de la Roche Pot, vint me voir et souper avec moi, et Mr le comte de Chateauvillain aussi, puis s'en retournèrent la nuit coucher à Madrid.

Le mardi 9me jour de mars je partis d'Alcovendas l'après-dîner pour venir à Madrid. Monsieur l'ambassadeur et le comte de Chateauvillain, comme aussi la famille de tous les ambassadeurs, vinrent au-devant de moi. Puis le comte de Baraxas me vint recevoir avec les carrosses du roi, dans l'un desquels je me mis. Il était accompagné de beaucoup de noblesse : une très grande quantité de femmes en carrosse sortirent hors de la ville pour me voir arriver. Je descendis au logis du comte de Baraxas, que l'on avait somptueusement apprêté pour m'y loger et défrayer. Je trouvai là le duc de Monteleon, don Fernando Giron, don Carlos Coloma, et quantité d'autres seigneurs que j'avais connus en France ou ailleurs, qui m'y attendaient pour me saluer. Je fus de là saluer la comtesse de Baraxas chez laquelle il était venu quantité de dames pour l'aider à me recevoir, et après je m'en allai souper en une table de cinquante couverts qui m'a été tenue tant que j'ai été à Madrid. Le duc d'Ucede envoya le soir un des siens pour me saluer de sa part.

Le mercredi 10me madame la princesse d'Espagne m'envoya visiter, et une grande partie des dames du palais, tant vieilles que jeunes, comme dona Maria de Benavides, les comtesses de la Torre et de Castro, Leonor Pimentel, Anna Maria Menrique, Maria d'Aragon, Antonia de Mendossa, et autres. Monsieur l'ambassadeur venait tous les matins dîner avec moi afin de m'aider à faire l'honneur de la maison. Après dîner je fus visité par l'archevêque de Pise, ambassadeur du grand-duc ; Cenamy, ambassadeur de Lucques ; du résident de Lorraine et de celui de Gênes. Ensuite le duc d'Ossune me vint saluer en apparat extraordinaire : car il était porté en chaise ; il avait une robe à la hongroise, fourrée de martre, et quantité de pierreries sur lui de grand prix ; plus de vingt carrosses le suivaient, remplis de seigneurs espagnols ses parents et amis, ou des seigneurs napolitains, et à l'entour de sa chaise plus de cinquante capitaines *tenientes* ou *afferes reformados*, espagnols ou napolitains. Il m'embrassa avec grande affection et privauté, me présenta toute sa suite ; puis, après m'avoir traité trois ou quatre fois d'Excellence, il me fit souvenir qu'en un souper chez Zamet avec le roi, nous avions fait alliance ensemble et promis que je l'appellerais mon père, et lui mon fils, et me pria de continuer de la sorte, comme nous fîmes depuis sans nulle cérémonie. Il voulut ensuite saluer ceux qui étaient venus avec moi, leur parlant toujours français et disant tant d'extravagances que je ne m'étonnai point de la disgrâce qui lui arriva peu après. En ce même temps le duc de Pastrane, le comte de Saldaigne, et celui d'Arcos arrivèrent, et puis le comte de Benavente, don Baltasar de Suniga, et d'autres. Le soir le duc d'Eboly, le marquis de Mortare, et Jouan Tomas Cossa me vinrent aussi visiter.

Le jeudi 11me la comtesse de Lemos et la duchesse de Villermose m'envoyèrent visiter, et après dîner le comte de Keveniller ambassadeur de l'empereur me vint saluer, et ensuite celui d'Angleterre, de Venise, et les

résidents de Parme, d'Urbin, et de Modène. Dès que je m'en fus délivré, les ducs de Penaranda, de Gandia, et de Villermosa me vinrent voir, comme aussi les marquis de Mondejar et de Canette, et don Augustin de Messia, du conseil d'État, que j'avais connu au siège d'Ostende où il faisait la charge de maréchal de camp général.

Le soir l'auditeur du nonce, qui faisait les affaires du pape à cause que le nonce était parti d'Espagne pour aller prendre le chapeau de cardinal, me vint faire les compliments ordinaires et me montra la copie d'un bref qu'il devait le lendemain donner au roi sur le sujet de la Valteline, qui était très pressant et à mon opinion plus hardi que je ne l'eusse espéré d'un nouveau pape à un roi d'Espagne ; car il lui mandait que pour la liberté d'Italie, de laquelle la restitution de la Valteline était importante et nécessaire, il était résolu non seulement d'y employer les armes spirituelles, mais les temporelles aussi : et ledit auditeur m'assura ensuite qu'il se joindrait en ma négociation selon l'ordre qu'il en avait de Sa Sainteté qui en faisait son propre affaire ; ce que précédemment les ambassadeurs d'Angleterre, de Venise, et Savoie m'avaient dit de la part de leurs maîtres, et l'ambassadeur de Florence aussi, mais ce dernier avec plus de retenue et témoignant plutôt le médiateur que le participant, à cause des intérêts presque égaux qui le portaient tant du côté de France que de celui d'Espagne.

Sur le soir don Jouan de Seriça, secrétaire d'État, me vint visiter de la part du roi, et me dire de plus, après plusieurs belles paroles du contentement que le roi avait de ma venue et de la bonne opinion qu'il avait de moi, que j'aurais audience aussitôt que sa santé lui pourrait permettre. Il était fort vrai qu'il était malade ; mais chacun croyait qu'il le feignait pour délayer mon audience et mon expédition. Sa maladie lui commença dès le premier vendredi de carême, lors qu'étant sur des dépêches, le jour étant froid, on avait mis un violent brasier au lieu où il était, dont la réverbération lui donnait si fort au visage que les gouttes de sueur en dégouttaient ; et de son naturel il ne trouvait jamais rien à redire, ni ne s'en plaignait. Le marquis de Pobar, de qui j'ai appris ceci, me dit que voyant comme l'ardeur de ce brasier l'incommodait, il dit au duc d'Alve qui était gentilhomme de la chambre comme lui, qu'il fît retirer ce brasier qui enflammait la joue du roi : mais comme ils sont très ponctuels en leurs charges, il dit que cela appartenait au sommelier de corps, le duc d'Ucede. Sur cela le marquis de Pobar l'envoya chercher en sa chambre ; mais par malheur il était allé voir son bâtiment, de sorte que le pauvre roi, avant que l'on eût fait venir le duc d'Ucede, fut tellement grillé que le lendemain son tempérament chaud lui causa une fièvre, cette fièvre une érésipèle, et cette érésipèle tantôt s'apaisant, tantôt s'enflammant, dégénéra enfin en pourpre qui le tua.

La maladie du roi me donna loisir de recevoir toutes mes visites, et le lendemain vendredi 12me après que monsieur l'ambassadeur fut arrivé, qui amena le comte de Chateauvillain et don Augustin Fiesque, le duc de Monteleon et don Fernando Giron me vinrent voir pour me donner bonne espérance du succès de l'affaire qui m'amenait en Espagne. Après dîner j'eus l'ambassadeur de Savoie, archevêque de Tarentaise, et celui de Lucques, puis les marquis de Falses et de Gonsague, les comtes de Medellin, de Selada et d'Arcos, don Francesco de Bargança et don Carlos Coloma.

Le samedi 13me don Augustin Fiesque m'envoya un très beau cheval. Après dîner l'ambassadeur de Perse me vint visiter, puis le marquis de Pobar.

Le dimanche 14me Mr le duc de l'Infantado, *majordomo major*, me vint visiter le matin, fort bien accompagné : les quatre maîtres d'hôtel du roi marchaient devant lui. C'était un vieux seigneur fort honnête homme, et qui me prit en si grande affection qu'il aida infiniment à mon affaire et en parla fort haut. Après dîner don Diego d'Ivarra, Tomas Carachiola, Jouan Tomas Cossa, et plusieurs autres me vinrent voir.

Je ferai en ce lieu une digression pour faire entendre les causes de mon voyage, l'état où je trouvai nos affaires en arrivant, et les grâces et faveurs particulières que je reçus de ce roi.

L'année précédente, 1620, l'empereur assisté des armes d'Espagne, avait gagné la fameuse bataille de Prague qui releva extraordinairement ses affaires et ruina celles du palatin et des autres princes protestants ligués avec lui. En ce temps-là le duc de Feria était gouverneur du duché de Milan, homme ambitieux et vain, qui voulait à quelque prix que ce fût, brouiller les cartes et faire parler de lui. Il vit que sans grande obstacle il le pouvait faire, puisque les Grisons lui donnaient quelque prétexte d'empiéter la Valteline si importante au roi d'Espagne pour la conservation de ses états d'Italie et affaiblissement des autres potentats d'icelle : il considérait que les protestants étaient châtiés, le roi de France occupé en ses guerres civiles, et le roi d'Angleterre amusé sur l'Espérance du mariage de l'infante d'Espagne pour le prince son fils ; il en entreprit donc et exécuta la conquête avec la forme et le succès que chacun sait : ce qui alarma les princes d'Italie, offensa les Suisses, et intéressa le roi leur allié à en procurer et entreprendre la restitution et rétablissement aux Grisons légitimes seigneurs d'icelle ; et pour cet effet m'envoya en Espagne son ambassadeur extraordinaire pour la redemander de sa part au roi son beau-père.

Comme je m'y étais acheminé, Mr du Fargis, ambassadeur ordinaire du roi en Espagne, pratiqua d'avoir un logis assez beau pour sa demeure par les *aposentadores* qui sont obligés de loger les ambassadeurs. Ce logis lui fut donc assigné ; mais comme il y voulut loger, le maître de la maison montra une exemption qu'il avait du roi et franchise pour son logis, et l'ambassadeur s'opiniâtrant de l'avoir, le maître de la maison porta ses privilèges au conseil real qui ordonna qu'ils lui seraient conservés : sur quoi monsieur l'ambassadeur qui avait envie d'avoir ce beau logis, envoya deux valets y porter quelques hardes, et ensuite dit que puisque ses meubles avaient entré dans le logis, que l'on ne l'en pouvait déloger, et envoya ensuite tous ses gens et une partie de ceux de l'ambassadeur de Venise pour tenir bon dans cette maison. Le maître de la maison s'alla plaindre au conseil real, qui ordonna que l'on fit sortir les hardes et les valets de l'ambassadeur de ce logis et que l'on y envoyât les alguazils : et parce que l'on ne se fût jamais douté que l'ambassadeur dût faire rébellion à justice (ce qui est inouï en ce pays là), deux alguazils y furent seulement envoyés ; mais ils y furent tués, et leurs *vares* (qui sont des baguettes blanches, marques de leur pouvoir), furent par dérision pendues aux balcons du logis. Sur cela le peuple accourt en armes et plus de deux mille personnes investirent le logis et l'ambassadeur qui y était entré par une porte de derrière. Par fortune un *alcalde de corte* (qui est comme le grand prévôt en

France), nommé don Sebâtian de Caravaxal, honnête homme et qui n'allumait pas le feu, y arriva, fit retirer le peuple de devant ce logis, fit sortir la famille de ces ambassadeurs de dedans et prit dans son carrosse Mr du Fargis qu'il ramena au sien sans qu'il lui fût méfait.

Mr du Fargis qui avait fait ce désordre, fut par finesse le premier à se plaindre, et demanda le lendemain audience, et en icelle, justice de l'excès que contre le droit des gens on avait commis contre lui, et le roi lui promit de la faire, et donna une commission à cet effet. Mais quand il eut su ce qui s'était passé, il ordonna que sans toucher à la personne des ambassadeurs de France et de Venise, on mit prisonniers tous ceux que l'on pourrait attraper de leurs familles hors de leurs présences : ce qui fut exécuté, et peu échappèrent qui ne fussent pris. L'ambassadeur même ne se sentant pas assuré de la furie du peuple, se retira de la ville et dépêcha au roi pour l'avertir de l'état où il était, me manda aussi de retarder mon arrivée ; mais je ne le voulus faire, et m'étant acheminé à Madrid, ayant précédemment écrit au duc de Monteleon et à don Fernando Giron pour les prier d'accommoder cette affaire, ils en parlèrent au roi qui leur commanda de me mander que je vinsse à la bonne heure, et que j'aurais de lui toute satisfaction, comme véritablement je reçus de lui ; car le jour de mon entrée à Madrid il fit élargir non seulement les serviteurs de ces deux ambassadeurs en ma faveur, mais encore les autres Français qui l'étaient pour autres sujets.

Il me fit une autre grâce de me faire donner une bulle par le patriarche des Indes (qui est comme un légat à la cour), pour manger de la chair en carême, moi et cent autres avec moi. Et de plus, ce qui ne s'était jamais vu en Espagne, pour me divertir, il permit que l'on jouât chez moi des comédies, mêmes les défraya : ce qui fit que les seigneurs et dames, qui en tout temps sont passionnés pour la comédie, le furent d'autant plus que c'était en un temps inusité, et que les deux bandes des comédiens du roi s'étaient jointes ensemble pour rendre la comédie plus complète. Aussi leur donnais-je, outre les trois cents réaux que le roi leur payait de chaque comédie, mille réaux extraordinairement ; et je faisais apporter durant la comédie quantité de confitures et d'*aloxa* aux dames qui y venaient, qui étaient de deux sortes : celles qui s'y faisaient prier par la comtesse de Baraxas, lesquelles se tenaient sur le haut dais et avaient le visage découvert ; les autres sur les marches du haut dais et dans la salle, mais *tapades* et couvertes de leur mante. Les hommes aussi y venaient, les uns couverts, les autres ouvertement : tous les ambassadeurs s'y faisaient prier par moi d'y venir.

Ce jour dimanche 14me la première comédie se joua dans une grande galerie de mon logis, fort ornée et illuminée, et s'y trouva très grande quantité de dames et de seigneurs ; après laquelle je donnai à souper en particulier, que j'avais fait apprêter à la française par mes gens, à sept ou huit grands d'Espagne ou seigneurs principaux.

Le lundi 15me le marquis de Renty et les comtes de Palme et de Castrilla me vinrent visiter. Puis don Jouan de Seriça me fut dire de la part du roi que son mal lui continuait un peu véhément, ce qui le retarderait quelques jours de me donner audience ; néanmoins parce qu'il courait un bruit que la maladie de Sa Majesté était feinte et à dessein de retarder l'expédition pour laquelle j'étais venu le trouver, afin de faire voir comme

ce bruit était faux, qu'il me ferait donner des commissaires pour traiter incessament avec moi : ce que j'acceptai de bon cœur, et remerciai très humblement le roi de la grâce qu'il me faisait sur ce sujet.

Le soir il y eut une comédie en mon logis.

Le lendemain mardi 16me don Jouan de Seriça me revint trouver de la part du roi pour me dire que Sa Majesté m'avait donné pour commissaires Mrs le comte de Benavente, don Baltasar de Suniga, un régent du conseil d'Italie, et lui Jouan de Seriça, afin que sans intermission on traitât de mon affaire, et que pour cet effet il était besoin que je lui misse en main ma lettre de créance du roi au roi catholique, sur laquelle on commencerait à traiter.

Ce même jour messieurs les ambassadeurs d'Angleterre et de Venise me vinrent voir, comme aussi le duc d'Ossune.

Le mercredi 17me don Baltasar de Suniga me vint voir tant en son nom que de mes autres commissaires ses compagnons, pour me saluer de leur part et me dire qu'ils avaient ordre du roi de me venir trouver, et de traiter et conclure avec moi des choses concernant ma légation ; dont je le remerciai le mieux que je pus. Il me proposa ensuite d'admettre en nos conférences le seigneur Julian de Médicis archevêque de Pise, ambassadeur du grand-duc, lequel étant également apparenté, obligé, et porté pour les deux couronnes, servirait de médiateur pour nous faire convenir, et de rajusteur si en la négociation il y arrivait quelque disconvenance et rupture : ce que j'accordai volontiers, tant pour ne désobliger monsieur le grand-duc, que parce qu'il nous pouvait servir et ne nous pouvait nuire, vu que j'étais fort résolu de n'outrepasser les termes de mon instruction.

Le même don Baltasar me notifia ensuite la mort de monsieur le grand duc beau-frère du roi catholique et m'en ordonna le deuil.

Ce même jour les marquis de Zara, d'Ognion et de Montesclaros me vinrent visiter, comme aussi le comte de Monterey, don Diego d'Ivarra, et don Carlos Coloma. J'eus le soir la comédie, donnai à souper à quelques seigneurs, puis allâmes voir des dames.

Le jeudi 18me bien que je n'eusse encore fait aucune visite, n'ayant point eu ma première audience, je crus néanmoins qu'il était à propos d'aller visiter mes commissaires : ce que je fis afin de m'insinuer en leurs bonnes grâces, leur dire toujours quelque chose de mon affaire tant pour les instruire que pour les préparer, ensemble pour leur lever les doutes, et impressions qu'ils auraient mal prises, et finalement pour avoir sujet de faire ma première dépêche au roi, à qui j'écrivis le soir même. Je fus à mon retour visité du duc de Monteleon et de don Fernando Giron. Le soir j'eus la comédie chez moi.

Le vendredi 19me don Jouan de Seriça me vint dire de la part du roi que sa santé étant meilleure, il se résolvait de me donner audience publique le dimanche suivant, et qu'ensuite l'on mettrait mon affaire sur le tapis avec les mêmes commissaires qu'il m'avait déjà nommés, pour la résoudre et conclure sans intermission. Je fus après dîner faire mes stations à *las Cruces*.

Le samedi 20me je donnai à dîner à l'ambassadeur de l'empereur et à celui de Lucques. Après dîner les ducs d'Ossune, de Gandia, de Villermosa, et de Monteleon me vinrent voir : puis j'allai à *Nostra Senora de Attoché* ; et le soir il y eut chez moi comédie.

Le dimanche 21me de mars je me préparai pour aller à ma première audience ainsi que le roi me l'avait fait savoir, comme aussi le duc de Gandia m'avait dit le jour précédent qu'il avait ordre de m'y conduire. Mais sur les onze heures du matin, comme le roi s'était habillé pour cet effet, en se voulant mettre à table il eut un grand évanouissement qui le contraignit de se remettre au lit et de me mander par le comte de Baraxas qu'il lui était du tout impossible de me voir ce jour-là.

Je fus visité l'après-dîner par don Fernando Giron, par le marquis d'Ayetona et par don Diego d'Ivarra. Je fus sur le soir au Prado, et à mon retour je donnai la comédie aux dames et seigneurs.

Le lundi 22me le comte de Benavente se trouva mal, ce qui l'empêcha de venir chez moi conférer, et n'y eut que don Baltasar de Suniga, le régent Caimo et don Jouan de Seriça, qui amenèrent aussi Mr l'archevêque de Pise pour entremetteur ainsi qu'il avait été convenu. Nous conférâmes plus de trois heures ensemble sans toutefois nous approcher de la conclusion, chacun se tenant sur la sienne. Enfin nous nous séparâmes, et monsieur l'ambassadeur et moi fîmes notre dépêche au roi l'après-dîner.

L'on nous manda le soir que le roi se trouvait un petit mieux, ce qui nous permit de faire encore cette fois jouer la comédie.

Le mardi 23me le roi eut un grand redoublement à sa fièvre et on commença d'en appréhender le succès. Il eut plusieurs vomissements avec un flux de ventre, accompagnés d'une grande mélancolie que lui causait une opinion qu'il avait de mourir : ce qui fut cause que messieurs les commissaires s'excusèrent de me venir trouver.

Je fus voir le matin le comte de Benavente qui s'excusa sur sa maladie de ne pouvoir assister le lendemain à notre conférence. Je vis aussi don Baltasar de Suniga qui prit heure avec moi pour le lendemain matin, de venir avec les autres commissaires pour continuer le traité ; ce qu'ils firent le mercredi 24me avec monsieur l'ambassadeur ordinaire et moi : puis ensuite je fus voir l'auditeur du nonce et les ambassadeurs de Venise et de Savoie pour leur donner part de tout ce qui s'était passé en cette dernière conférence ; puis ensuite j'allai visiter l'ambassadeur de Florence.

Le 25me la maladie du roi continua plus violemment qu'elle n'avait encore fait. Je fus voir l'ambassadeur de l'empereur.

Le vendredi 26me le roi eut un très fâcheux redoublement, ce qui fit superséder toute notre négociation. Monsieur l'ambassadeur ordinaire me fit festin. Puis après j'allai faire mes stations à *las Cruces*.

Le samedi 27me le roi dit à ses médecins qu'ils n'entendaient rien en son mal, et qu'il sentait bien qu'il se mourait : aussi eut-il de très mauvais accidents. Il commanda que l'on fît des processions et prières publiques pour lui.

Ce même jour le comte de Salasar mourut.

Le dimanche 28me on fit une solennelle procession pour porter l'image de *Nostra Senora d'Attoché* aux Filles *Descalsas*. Tous les conseils y assistèrent avec grand nombre de pénitents qui se fouettèrent cruellement pour la santé du roi. On porta aussi le corps du *beato Isidre* au palais dans la chambre du roi, et on mit le Sacrement sur les autels des églises de Madrid.

Le lundi 29me à quatre heures du soir, il parut au roi des ulcères sur le ventre, aux reins et aux cuisses, et les médecins lui ayant tâté le pouls, désespérèrent de sa vie : sur quoi il envoya quérir le président de Castille et

son confesseur Alliaga et parla longtemps à eux et au duc d'Ucede, qui envoyèrent ensuite quérir les autres conseillers d'état et les présidents des conseils, en présence desquels il signa son testament, puis envoya quérir le prince et l'infant don Carlos, auxquels il donna sa bénédiction, pria le prince de se servir de ses vieux serviteurs entre lesquels il lui recommanda le duc d'Ucede, son confesseur, et don Bernabe de Vinanco, puis fit entrer l'infante Marie et l'infant cardinal, à qui il donna aussi sa bénédiction. Madame la princesse n'y put venir pour un évanouissement qu'elle eut comme elle entrait chez le roi. Il partagea ensuite ses reliques, puis se communia.

Le mardi 30me à deux heures du matin on donna l'extrême onction au roi, et fit recommander son âme. Il signa ensuite grande quantité de papiers. Sur le midi il fit mettre contre son lit le corps de Saint-Isidre et voua de lui faire bâtir une chapelle. Il envoya quérir le cardinal duc de Lerma à Valladolid. Le conseil d'état se tint deux fois ce jour-là. Sur le soir son mal redoubla avec violence et il languit toute la nuit.

Le mercredi 31me et dernier jour de mars, sur les neuf heures du matin, il rendit l'âme. On l'envoya signifier sur le midi aux ambassadeurs, et donner aussi permission d'envoyer à cinq heures du soir des courriers pour en donner avis à nos maîtres.

La reine sentit ce jour là bouger son enfant. Elle s'en alla avec l'infante Marie et le cardinal aux *Descalsas* loger, et le nouveau roi partit dans un carrosse fermé pour aller à Saint-Geronimo. Il rencontra par les chemins le corps de Notre-Seigneur que l'on portait à un malade, et selon la coutume ancienne de ceux d'Autriche, il voulut descendre pour l'accompagner. Le comte d'Olivares lui dit : « *Advierta V. M.d que anda tapado* », auquel il répondit : « *No ai que taparse delante de Dios* » [« Il n'y a pas à se couvrir le visage en face de Dieu. »], et descendit l'accompagner ; ce qui fut pris à Madrid à très bonne augure.

Le nouveau roi envoya ce même jour chasser du conseil real les *oydores* [auditeurs] Tapia et Benal, mal famés.

Avril. — Le jeudi premier jour d'avril on mit le corps du roi dans la salle du palais, la face découverte, où tous les ambassadeurs lui vinrent jeter de l'eau bénite.

Ce jour-là le secrétaire Contreras vint dire au jeune roi que le duc de Lerma s'acheminait pour venir à Madrid selon l'ordre qu'il en avait eu du roi son père, dont le roi se fâcha, et envoya don Alonso Cabrera pour le faire retourner à Valladolid, et l'alcade don Louis Paredes pour le mener prisonnier en un château, en cas qu'il en fît refus. On chassa aussi le secrétaire *de camera*, nommé Tomas d'Angudo, et on mit ses papiers ès mains du secrétaire Contreras. On ôta aussi à don Jouan de Seriça les papiers des *consultes* que l'on donna à Antonio Darostichi. Le roi déclara gentilshommes de sa chambre ceux qui avaient servi le roi son père en cette qualité, remettant néanmoins de les faire servir à un autre temps. Il ôta le plat [la table] au patriarche des Indes et à don Bernabe de Vinanco.

Le vendredi 2me on donna la charge de *camerera major* de la reine à la duchesse de Gandia que monsieur l'ambassadeur ordinaire et moi allâmes aussitôt voir et saluer. Elle alla baiser la main au roi pour cette *merced* à

cinq heures du soir, conduite par le comte de Benavente et accompagnée d'autres grands et seigneurs et de dames aussi.

Environ cette même heure on tira du palais le corps du feu roi pour le mener à l'Escurial au tombeau de ses pères. Je fus le voir passer sur la *Puente Segoviana* avec quasi tous les grands de Madrid et les dames. Ce fut un assez chétif convoi à mon avis pour un si grand roi. Il y avait quelque cent ou six-vingt moines jeronimistes avec leurs surplis, montés sur de belles mules, qui allaient deux à deux suivant le premier qui portait la croix, puis quelque trente gardes menés par les marquis de Pobar et de Falsas : puis suivait la maison du roi, les maîtres d'hôtel les derniers avant le duc de l'Infantado, grand maître, qui marchait devant le corps qui était porté sur un brancard par deux mules couvertes comme le brancard de drap d'or jusques aux sangles seulement : après cela marchaient les gentilshommes de la chambre et quelque vingt archers de la garde bourguignonne qui marchaient les derniers. Ils allèrent coucher à Pinto, et le lendemain arrivèrent à l'Escurial d'assez bonne heure pour lui faire dire un service, et puis la compagnie s'en retourna.

Le duc d'Ossune était sur le pont comme les autres, à voir passer le corps du roi, et s'étant arrêté contre un carrosse où étaient des gentilshommes qui étaient venus en Espagne avec moi, il leur demanda s'ils ne savaient point quand j'aurais audience. Mr de Rotelin et Mr le marquis de Bussy d'Amboise lui répondirent que l'on m'avait fait dire que ce serait pour le dimanche prochain. Il leur dit : « Je m'en réjouis ; car j'ai assurance d'avoir la première après, en laquelle je veux dire au roi qu'il y a maintenant trois grands princes qui gouvernent le monde, dont l'un a seize ans, l'autre dix-sept, et l'autre dix-huit, qui sont lui, le Grand Turc, et le roi de France, et que celui d'eux trois qui aura la meilleure épée et sera le plus brave, doit être mon maître. » Ces paroles-là qui furent redites par un qui était en son carrosse, que l'on avait commis pour épier ses discours et ses actions, avec sa vie précédente, et une lettre qu'il écrivit au duc de Lerma, furent cause de le faire mettre en la prison où il a fini ses jours.

Ce même soir le roi donna la charge d'*aposentador major* à don Louis Vanegas, vacante par la mort de son père.

Le samedi 3me le roi donna une commanderie, vacante par la mort du comte de Salasar, au comte de Cabrilla, et le titre de comte de Anober à don Rodrigo Lasso neveu de celui qui était mort en Flandres peu de jours auparavant.

Monsieur l'ambassadeur et moi fûmes voir don Baltasar de Suniga qui gouvernait les affaires depuis ce nouveau règne.

Le dimanche 4me on m'amena vingt carrosses dans lesquels nous nous mîmes monsieur l'ambassadeur et moi et toute notre suite, conduits seulement par le comte de Baraxas à cause que ce n'était point une audience solennelle, mais privée, dans Saint-Geronimo où le roi était retiré et m'y admettait par grâce et pour honorer le roi son beau-frère et lui montrer la promptitude avec laquelle il me voulait dépêcher. Nous portions tous le deuil à l'espagnole avec la *lova*, la *caperutza* et le *capirote*, ce que je fis pour deux raisons : l'une, parce que tous les grands de l'audience et le roi-même la portant, j'eusse été découvert, et eux non, ce qui ne m'eût été bienséant ; l'autre, que j'en étais à cause de cela très agréable aux Espagnols, et que je témoignais porter le grand deuil de la mort du feu roi,

ce qui n'eût pas paru ainsi, si j'eusse été habillé à notre mode. Je fis donc la révérence au roi et lui fis le *pesame*, qui est le témoignage du déplaisir de la mort du roi son père, puis lui donnâmes le *parabien*, qui est la conjouissance de son heureux avènement à ses couronnes ; ce nous lui dîmes aussi par précaution de la part du roi en attendant qu'il envoyât faire ce compliment par quelque prince ou grand seigneur exprès : puis ensuite je lui parlai de nos affaires ; à toutes lesquelles choses il me répondit fort pertinemment. Après cela j'allai faire la révérence au prince don Carlos qui était près de lui, et puis me retirai. J'allai de là rendre mes visites au duc de l'Infantado et au duc d'Ossune.

Le lundi 5me j'eus ma première audience de la reine. Puis j'allai faire la révérence à l'infante Marie et à l'infant cardinal. Finalement je fus voir l'infante *descalse*, grand tante du roi.

Ce même jour le conseil d'État s'assembla sur le sujet de mon expédition, et don Baltasar eut charge de m'en parler ; et à cette raison il m'écrivit, me priant de venir le lendemain ouïr messe à Saint-Geronimo, et qu'après, si je voulais, nous nous promènerions une heure dans les cloîtres : ce que je mandai à monsieur l'ambassadeur ordinaire qui me vint trouver le lendemain matin mardi 6me, et après la messe je trouvai dans les cloîtres don Baltasar qui nous y attendait. Il me dit qu'il me priait de l'excuser s'il ne continuait d'être un des commissaires pour traiter avec moi ; que la charge générale des affaires d'Espagne, qu'il avait lors, l'en dispensait légitimement, principalement en cette saison où il en était accablé ; mais qu'il me servirait mieux et à mon expédition que s'il était mon commissaire, et qu'il m'en donnait cette foi et parole d'ancien ami que nous étions ensemble de si longue main. Il me dit de plus que le comte de Benavente était oncle du duc de Feria et par conséquent porté à la manutention de la Valteline par les intérêts de son neveu, ce qui le mettait en peine, et qu'il tramait de nous l'ôter pour commissaire et nous en donner un autre qui nous fut agréable ; et sur cela m'en nomma trois ou quatre dont il me laissa le choix pour me témoigner comme il voulait, me disait il, l'accomplissement de notre œuvre et non la destruction. Je lui rendis mille grâces de sa bonne volonté et puis lui dis que puisqu'il m'offrait si franchement son assistance et son aide, que je lui demandais encore son conseil, et qu'il choisît pour commissaire celui qu'il penserait nous être plus propre. Il me dit que puisque je me fiais en lui, qu'il ne tromperait point ma franchise ni ma confidence, et qu'il me conseillait de me contenter des deux qui me restaient, assavoir le régent Caimo et don Jouan de Seriça, qui étaient bonnes gens, faciles, et dépendants de lui, desquels il m'assurait ; qu'il me priait aussi que de mon côté j'apportasse l'esprit de paix et d'accommodement, comme je voyais que du leur ils étaient bien intentionnés, ce que je lui promis. Il me dit ensuite qu'étant si avancés dans la semaine sainte, il n'y avait aucune apparence de s'assembler devant Pâques, mais qu'incontinent après nous négocierions sans intermission : à quoi je fus contraint d'acquiescer, ne pouvant faire autrement.

Je fus l'après-dîner rendre mes visites à quelques grands et à des ambassadeurs.

Le mercredi 7me d'avril le conseil d'État se tint du matin, auquel assistèrent le comte de Benavente, don Augustin Messia et don Baltasar de Suniga ; et puis sur le midi don Augustin Messia entra au logis du duc

d'Ucede pour le voir, et tôt après le marquis de Pobar y arriva avec quarante archers de la garde, qui le firent prisonnier de par le roi, et l'ayant mis en un carrosse l'emmenèrent en une maison fossoyée, qui appartient au comte de Baraxas proche de Madrid, nommée l'Alameda, et lui laissèrent ces archers avec don Carlos Coloma pour le garder étroitement.

Après dîner je fus en une maison de la Calle Major, que l'on m'avait préparée pour voir passer la procession de *las Cruces*, qui est certes très belle. Il y avait plus de cinq cents pénitents qui traînaient de grosses croix, pieds nus, à la ressemblance de celle de Notre Seigneur, et de vingt en vingt croix il y avait sur des théâtres portatifs les représentations diverses, au naturel, de la passion. Nous les regardions d'un balcon où il y avait deux chaises pour monsieur l'ambassadeur ordinaire et pour moi : et parce que l'ambassadeur de Lucques, le prince d'Eboli, et le comte de Chateauvillain étaient venus avec nous, je ne me voulus mettre en ces chaires pour les laisser debout, et dis à monsieur l'ambassadeur ordinaire qu'il représentât nos deux personnes, et que pour moi, je m'irais mettre avec des femmes qui étaient assises bas au bout du balcon, et leur vins demander place parmi elles et un petit tabouret à m'y asseoir. Elles étaient fort honnêtes femmes et qui tinrent à honneur de m'avoir parmi elles : et la fortune voulut que je me rencontrai auprès de dona Anna de Sanasare que j'avais vue à Naples vingt et cinq ans auparavant, et nous étions bien aimés. Elle jugeait bien encore qu'elle m'avait vu quelque part, mais ne pouvait s'imaginer où : moi aussi avais bien quelque reconnaissance incertaine de son visage, mais nous étions tous deux tellement changés qu'il était bien difficile de nous reconnaître. Enfin nous nous connûmes avec grande joie de l'un et de l'autre ; et elle depuis m'envoya divers présents et me reçut plusieurs fois chez elle avec collations et compagnies. Elle avait épousé un fort riche homme secrétaire du conseil *de hacienda* [des finances], auquel elle avait apporté cent mille écus en mariage.

Le jeudi 8me on fit le comte d'Ognion maître d'hôtel du roi pour servir à l'infante *descalse*.

On mit en prison les deux secrétaires du duc d'Ossune et son trésorier.

On fit l'après-dîner la grande procession des pénitents, où il y eut plus de deux mille hommes qui se fouettèrent. J'ouïs ténèbres à Nuestra Senora de Constantinopoli : puis toute la nuit se passa à visiter les églises pour voir *los monumentos de Nuestro Senor*. J'approuvai fort qu'avec les cloches qui cessent, les carrosses cessent d'aller par la ville : on ne va plus à cheval, ni les dames en chaises : on ne porte plus d'épée, et aucun ne s'accompagne de sa livrée : toutes les femmes vont couvertes, et pas plus que deux à deux. Il se fait aussi cette nuit-là beaucoup de désordres par la ville que je n'approuve pas.

Le vendredi-saint, 9me, les pénitents continuèrent d'aller par la ville.

On chassa ce jour là un régent du conseil d'Italie, nommé Quintana Duena marques de la Floresta, dudit conseil, pour quelques paroles peu respectueuses qu'il avait dites au comte de Benavente président dudit conseil.

Le samedi Saint-je fis mes pâques.

On donna avis au roi que quelques gens sans emploi voulaient sauver le duc d'Ossune, ce qui fut cause que l'on redoubla ses gardes et que l'on mit

prisonniers plus de deux cents hommes à Madrid qui étaient sans condition autre que de *valentones* [bravaches].

Le dimanche 11me, jour de Pâques, le roi envoya offrir au duc de l'Infantado la charge de *cavallerisso major* ; mais parce que le roi l'avait ôtée au comte de Saldaigne son beau-fils, il la refusa.

Le lundi 12me je fus aux *Descalsas*, où la reine s'était retirée depuis la mort du roi son beau-père : je lui donnai les bonnes fêtes. Elle me dit ensuite que les dames du palais désiraient fort de me parler, et que je devrais, pour leur satisfaire, demander *lougar*. Je lui répondis que s'il me fallait parler à elles une à une, que j'y emploierais plus de temps qu'à faire le traité que j'avais entrepris, et que je lui demandais en grâce de les pouvoir entretenir en foule, et que je tâcherais de m'en bien démêler. Elle me répondit que ce n'était pas la forme, à quoi je lui répliquai que Leurs Majestés, quand ils accordaient des grâces, c'était contre les formes, et qu'aux choses selon les formes on n'a que faire des grâces du roi ni d'elle. Elle se sourit et me dit qu'elle me la voudrait bien faire, mais qu'elle n'oserait sans en parler au roi, ce qu'elle ferait et m'en rendrait réponse.

On déclara au comte de Saldaigne qu'il n'était plus *cavallerisso major*, et que le roi lui commandait d'aller servir en Flandres où il lui serait donné cinq cents écus par mois d'entretenement, comme s'il était grand d'Espagne. Le roi fit couvrir comme tel ce jour-là le comte d'Olivares et lui donna pour les fils aînés de sa maison le titre de comte de Castillejo.

Ce jour-là nous nous assemblâmes pour nos affaires, le régent Caimo, don Jouan de Seriça, l'archevêque de Pise, monsieur l'ambassadeur ordinaire, et moi, en mon logis, où nous ne traitâmes que les choses générales.

Je fus le soir chez dona Maria de Pena-Teran.

Le mardi 13me on tint conseil d'État, et moi je continuai de rendre mes visites.

Le mercredi 14me une dame du palais, nommée dona Mariana de Cordua, présenta au roi une promesse de mariage que le comte de Saldaigne lui avait faite, et le roi commanda audit comte de se préparer pour l'accomplir, ce que ledit comte promit de faire au premier jour après l'octave ; et le duc de l'Infantado son beau-père qui jusques alors avait refusé la charge de *cavallerisso major*, l'accepta.

Le patriarche des Indes prêta le serment pour ses charges qui lui furent continuées. On donna au marquis de Renty celle de capitaine de la garde allemande, et on continua au marquis de Pobar celle de la garde espagnole.

Je continuai mes visites.

Le jeudi 15me le roi déclara que suivant la clause du testament du feu roi (par laquelle il révoquait les dons immenses qu'il avait faits), il ôtait au duc de Lerma quatorze cents mille écus dont son père lui avait fait don sur *los tratos de Cicilia*. Ainsi ce pauvre seigneur qui avait si bien gouverné l'Espagne par un si long temps et possédé avec raison une très longue faveur, se vit sur la fin de ses jours, en une seule heure, privé de tous ses biens qui furent pour cette somme en même temps saisis par les officiers du roi.

Le vendredi 16me je reçus une dépêche du roi, par laquelle il me commettait la charge de condoléance sur la mort du feu roi à celui lors régnant. J'en donnai en même temps avis au conseil d'État par un mémorial

que j'envoyai à don Baltasar de Suniga ; lequel conseil désira que je tinsse cela secret jusques après l'expédition de l'affaire qui m'amenait et qu'ensuite je prendrais congé du roi, même je m'en irais jusques à Burgos pour m'en retourner, et ensuite que j'enverrais un courrier pour dire qu'ayant eu nouvelle commission du roi, je m'en revenais faire cette condoléance.

Le samedi 17me nous nous assemblâmes avec nos commissaires pour avancer notre affaire et y vis quelque jour, dont je donnai avis au roi le jour même par courrier exprès. Et parce que notre reine m'avait pressamment recommandé tout ce qui concernerait le duc de Lerma, et que la comtesse de Lemos, sa sœur, et ses autres amis étaient au désespoir du mariage du comte de Saldaigne et me priaient d'aider à le rompre par tous les moyens que je pourrais inventer, je le fus trouver à Saint-Geronimo où il avait une chambre et feignait d'être malade, et moi de lui rendre sa visite ; et après les réciproques compliments je lui dis que je ne savais si je lui devais donner le *parabien* ou le *pesame* de son futur mariage parce qu'encore que ce lui en fût un grand contentement, néanmoins qu'un galant de la cour comme lui n'était pas sans déplaisir de quitter une si douce vie qu'il menait précédemment pour en prendre une retirée, pleine de peine et de soucis, comme était celle du mariage. Il me répondit qu'il fallait obéir au maître qui commandait d'accomplir ce que l'on avait promis à la maîtresse ; que c'était véritablement une dure condition qu'il mettait sur ses épaules, mais que le mal était lors sans remède. Il me sembla par son discours que le bât lui blessait et qu'il eût bien voulu trouver du soulagement ; ce qui m'obligea de lui dire qu'il y avait plus de remèdes qu'il ne pensait, s'il avait envie de guérir, et que l'ordre exprès que j'avais de la reine infante d'assister en ce que je pourrais monsieur le duc cardinal son père, comme sa propre personne, m'obligeait dans le sensible déplaisir que lui et toute sa maison avait de son forcé mariage, de lui offrir en cette occasion mon aide et assistance pour l'en tirer s'il le désirait. Il me répondit lors : « Et quel aide et assistance me pouvez-vous apporter, puisque moi-même ni mes parents n'en sont pas capables ? » Alors je lui dis que s'il me voulait croire et se fier en moi, je le tirerais de cette peine avec son honneur et gloire ; que le duc d'Alve grand père de celui-ci avait mieux aimé encourir le crime de rébellion, tirant son fils don Fadrique de Toledo, en pleine paix, à coups de pétard d'un château où on l'avait mis pour le forcer d'épouser contre sa volonté une fille du palais qui vit encore et est la vieille marquise del Valle, que de le laisser marier à une très riche fille et d'égale maison à la sienne ; et que moi-même avais plaidé huit années contre une grande maison qui me menaçait d'une mort infaillible en cas que je n'épousasse une fille de la reine à qui j'avais fait un enfant et une promesse pour lui servir de couverture ; qu'en cas que son honneur et celui de sa maison lui fussent aussi chers que je le croyais, qu'il devait sans regret quitter pour un temps la cour d'Espagne en laquelle il était défavorisé, lui ayant été ôtée la charge de *cavallerisso major*, et ses parents et amis discrédités et persécutés ; que le remède que je lui offrais était de partir à l'entrée de la nuit en poste, et s'en aller m'attendre à Bayonne où je le suivrais dans un mois au plus tard ; que Mr le comte de Gramont le divertirait en attendant de telle sorte que ce séjour ne lui serait point désagréable ; que s'il n'avait pour le présent l'argent pour y porter, qu'il lui était nécessaire, que je lui fournirais mille

pistoles pour son défrai jusques à mon arrivée, et que je lui répondais qu'en arrivant à la cour de France, la reine lui ferait donner, jusques à ce que, par son moyen, sa paix fut faite par deçà, mille écus par mois ; et qu'en cas qu'elle ne le fît, je le ferais du mien, et lui en donnais parole de *cavallero*. Il me rendit infinies grâces tant pour la reine que pour moi, puis me dit : « Quel moyen de sortir d'Espagne sans être retenu ? Et si je l'étais, on me ferait trancher la tête infailliblement. » Je lui repartis que je ne proposais jamais à ceux que je voulais servir des choses impossibles, et que je prenais sur moi sa sortie, sa conduite et sa conservation ; que l'on m'avait donné un passeport pour un gentilhomme que je dépêchais le jour même au roi, qui courait à trois chevaux ; qu'il lui servirait de valet jusques à Bayonne, encore que ce gentilhomme dût être le sien, par les chemins ; qu'il ne partirait qu'à une heure de nuit en laquelle il fallait qu'il se rendît chez moi sans qu'il fût aperçu, et qu'il me laissât le soin du reste. Il me dit qu'il se résoudrait à cela et m'en aurait toute sa vie une sensible obligation ; qu'il voulait parler seulement auparavant à deux de ses amis, et qu'il me priait que je tinsse toutes choses prêtes à l'heure que je lui donnais. Je le quittai sur cela et m'en vins achever ma dépêche. Je mis mille pistoles en deux bourses et destinai un des miens nommé le Manny, mon écuyer, pour faire le voyage avec lui, lequel j'instruisis de ce qu'il avait à faire. Mais comme l'heure fut venue, le comte de Saldaigne saigna du nez et m'envoya dire qu'il ne pouvait parachever ce que nous avions résolu ensemble, pour des raisons qu'il me dirait dès qu'il aurait le bien de me voir. Je ne sais si ses amis à qui il parla l'en détournèrent, s'il n'eut pas la résolution de l'entreprendre, ou si l'amour qu'il avait pour cette fille le fit résoudre à l'épouser.

Je fus voir avant sortir de Saint-Geronimo le comte d'Olivares et don Baltasar de Suniga auxquels après avoir dit le bon acheminement que je voyais en nos affaires, je les priai de moyenner que plusieurs obstacles qui s'y présentaient encore fussent levés, ce qu'ils me promirent.

Le roi fit ce même jour *majordomo major* de la reine le comte de Benavente, et en dépossséda le duc d'Ucede. Il fit du conseil de guerre le comte de Gondomar, absent, fit don Augustin de Messia gentilhomme de sa chambre, et le soir il fit le comte d'Olivares sommelier de corps.

Le dimanche 18me l'ambassadeur de l'empereur me fit festin.

On publia une jonte (ou congrégation) qui avait quelques jours auparavant été résolue pour remédier aux désordres de la cour et de Madrid, et principalement pour bannir les *amancebades* [courtisanes]. Les commissaires de cette jonte furent le docteur Villegas gouverneur de l'archevêché de Tolede, le prieur de l'Escurial, le marquis de Malpica, le comte de Medellin, don Alonso Cabrera, et le confesseur du roi.

J'allai ce même jour voir l'infante *descalse* qui me voyait volontiers à cause que je lui parlais en allemand qui était sa langue maternelle. Je fus de là chez la reine qui y était logée, laquelle me dit que le roi trouvait bon que je parlasse aux dames du palais sans demander ni prendre *lougar* et en foule, et seule à seule, dont je rendis très humbles grâces au roi, et à elle : et dès le lendemain lundi 19me j'employai la permission que j'en avais et envoyai demander audience à cinq dames du palais qui vinrent à l'antichambre où on nous donna des sièges. Il y avait seulement une vieille *duena* avec elles. La marquise de Linojosa qui venait à la cour, me trouva en cet état, ce qu'elle

trouva fort nouveau et inaccoutumé, et se mit de la partie, et fûmes plus de deux heures en conversation, après laquelle je fus dîner chez l'ambassadeur de Venise qui fit ce jour-là festin à tous les ambassadeurs, et puis je m'en revins chez moi ou mes commissaires se trouvèrent pour conférer de nos affaires.

Le mardi 20me je fus voir l'inquisiteur général Alliaga, confesseur du feu roi : puis je vins dîner chez monsieur l'ambassadeur ordinaire, qui traita ceux qui le jour précédent avaient été chez l'ambassadeur de Venise.

Après dîner nous nous assemblâmes derechef avec nos commissaires, et demeurâmes presque d'accord de toutes choses.

Ce jour-là il fut résolu au conseil d'État que la trêve de Hollande ne serait plus prolongée.

Le marquis de Velada et le comte de Villamediana revinrent de leurs bannissements.

Le mercredi 21me le roi vint dans un carrosse fermé le matin aux *Descalsas*, où se fit le mariage du comte de Saldaigne et de dona Mariana de Cordua. Le roi mena le marié, et la reine la mariée, à la messe ; et puis les ayant ramenés en même cérémonie jusques à la porte de l'antichambre de la reine, où le roi entra, on les mena, marié et mariée, sans dîner, dans un carrosse hors de la ville, *desterrados* [bannis], et le duc de Pastrana leur ayant prêté sa maison de Pastrana à huit lieues de Madrid, pour y demeurer, ils y allèrent coucher.

Le jeudi 22me le duc d'Eboli me fit un fort joli festin.

On ôta ce jour là aux moines de l'Escurial une terre que le feu roi leur avait donnée, nommée Campillo, qui vaut dix-huit mille écus de rente, et ce en vertu de la clause de son testament par laquelle il révoquait les dons immenses qu'il avait faits durant sa vie.

Le vendredi 23me on envoya dire au confesseur du feu roi, nommé Alliaga, que l'on lui ôtait la charge d'inquisiteur général, et l'on le fît à l'heure même monter en une litière pour le ramener au couvent de Goetté qui était sa demeure avant qu'il vînt à la cour ; ce qui lui fut annoncé de la part du roi par don Jouan de Villegas gouverneur de l'archevêché de Tolède.

Le samedi 24me le duc d'Ucede fut relégué en sa maison. On prit prisonnier son intendant nommé don Jouan de Salasar.

Je fus voir ce jour même le comte d'Olivares et don Baltasar de Suniga avec lesquels ayant terminé toutes les difficultés du traité que nous voulions faire, il fut résolu que nous le signerions le lendemain, qui fut le dimanche 25me d'avril, que le régent Caimo et don Jouan de Seriça vinrent le matin chez moi avec les notaires et autres officiers nécessaires pour servir de témoins. Mr du Fargis ambassadeur ordinaire du roi s'y trouva aussi, et tous quatre nous signâmes le traité de Madrid qui depuis a tant coûté de part et d'autre pour le faire, ou effectuer ou rompre. Nous allâmes tôt après, monsieur l'ambassadeur ordinaire et moi, chez les ambassadeurs leur en donner part et leur en laisser copie. Puis je fus voir sur le soir l'infante *descalse*.

Le lundi 26me j'eus le matin audience du roi pour le remercier de mon expédition. Je lui parlai ensuite des affaires d'Allemagne, et particulièrement lui recommandai de la part du roi l'électeur palatin. Finalement je lui parlai amplement de la part de la reine sa sœur, en faveur et à la recommandation du duc de Monteleon. Il me répondit sur tous les

points fort judicieusement, me disant que pour ce qui était de l'expédition de mes affaires, il avait lui-même à remercier le roi son beau-frère de la facilité qu'il avait apportée sur ce sujet ; que pour les affaires d'Allemagne Dieu lui était à témoin s'il n'en désirait le repos et la tranquillité comme des siennes propres ; qu'il n'en était pas le chef, mais l'empereur, ni ses troupes qu'auxiliaires, et qu'il y ferait tous les offices imaginables vers lui pour le porter à une bonne paix de laquelle il savait que l'empereur son oncle était très désireux ; que pour le palatin, il n'avait, ni toute la maison d'Autriche, aucun sujet de lui bien faire ; néanmoins que la recommandation du roi son beau-frère lui serait en très forte recommandation ; et que finalement pour ce qui était du duc de Monteleon, qu'il témoignerait dans trois jours à la reine sa sœur comme il estimait et déférait à ses prières, principalement quand elles lui étaient faites en faveur de personnes si dignes que le duc de Monteleon, et que de cela je pouvais assurer et la reine sa sœur et ledit duc. Je pris ensuite congé de lui pour la forme afin de revenir ensuite faire mon entrée à Madrid pour venir faire l'office de condoléance de la part du roi. J'allai puis après prendre congé de la reine.

On ôta ce jour là l'office à l'*asemilero major*.

Le mardi je fis une ample dépêche au roi, à Mr le contestable de Luynes et à Mr de Puisieux, pour leur rendre compte de toute ma négociation et leur envoyer le traité de Madrid par le sieur de Cominges.

Le mercredi 28me jour d'avril je partis de Madrid comme pour m'en retourner en France, et allai coucher à La Torre.

Ce jour là on ôta l'office de grand écuyer de la reine au comte d'Altamira. On donna celui de lieutenant général de la mer sous le prince Philibert au marquis de Sainte Croix ; celui de général des galères d'Espagne à don Pedro de Leiva ; celui de général des galères de Naples au duc de Fernandine, fils de don Pedro de Toledo.

Le jeudi 29me je vins dîner à l'Escurial où je vis tout cet admirable édifice et les choses rares qui y sont.

Ce jour là on fit à Madrid conseillers au conseil d'État le duc de Monteleon, don Diego d'Ivarra, le marquis d'Ayetona et le marquis de Montesclaros.

Le vendredi 30me je partis de l'Escurial, vins dîner au Pardo, maison de plaisance du roi, et fus coucher à Alcovendas.

Ce jour-là le duc d'Ossune se gourma avec don Louis de Godoy qui avait charge de le garder dans l'Alameda.

Mai. — Le samedi premier jour de mai, je fis mon entrée en deuil à Madrid pour venir faire l'ambassade de condoléance. Après dîner j'allai au Sottillo où tous les cavaliers et dames de Madrid s'allèrent promener.

Le dimanche 2me on haussa le *pendon* [la bannnière] à Madrid pour reconnaître le nouveau roi : don Rodrigo de Cardenas le porta.

Le lundi 3me j'eus ma première audience pour plaindre la mort du feu roi. Après dîner on fit le service du feu roi en grande cérémonie à Saint-Geronimo.

Le mardi 4me on fit les honneurs du feu roi au même Saint-Geronimo où j'accompagnai le roi. Le père Florensia jésuite fit son oraison funèbre.

Je fus après dîner à l'audience chez la reine aux *Descalsas*.

Comme je sortais de chez le roi le matin après l'avoir ramené en sa chambre, le comte d'Olivares et don Baltasar de Suniga me vinrent conduire et faire un tour de galerie avec moi. On parla de diverses choses : je leur demandai si le prince Philibert verrait dès ce jour même Sa Majesté, ou s'il attendrait au lendemain à le voir. Ils me dirent que le prince Philibert était en Sicile, bien éloigné de pouvoir voir le roi. Je crus qu'ils me faisaient les fins ; c'est pourquoi je m'opiniâtrai à leur dire que si Alcala de Ennares était Sicile, qu'il n'en était pas plus éloigné. Cela les étonna de sorte qu'ils me dirent qu'ils ne pensaient pas qu'il y fût. Alors je leur dis que s'ils voulaient que je l'ignorasse, au nom de Dieu soit ; que si aussi c'était eux qui l'ignoraient, je leur en pouvais assurer, et que je le savais de l'ambassadeur de Venise à qui un courrier venait d'arriver comme nous entrions à Saint-Geronimo, qui l'avait laissé à dix lieues d'Alcala, qui pensait arriver ce jour-là à Madrid si ses mules l'y pouvaient porter. Ils me remercièrent tous deux de cet avis, et me prièrent de trouver bon qu'ils disent au roi qu'ils le savaient de moi ; à quoi je m'accordai. Ils rentrèrent à l'heure même chez le roi lui dire cette nouvelle, puis envoyèrent incontinent assembler le conseil d'État auquel il fut résolu que l'on enverrait en diligence en Alcala de Ennares dire de la part du roi au prince Philibert de Savoie qu'il ne passât pas plus avant sans nouvel ordre, s'il n'aimait mieux aller attendre les commandements du roi à Baraxas ; ce qu'il fit et feignit d'y être malade pour cacher sa défaveur. Il avait eu ordre de ne bouger d'Italie. Ces nouveaux favoris qui avaient vu comme du temps du feu roi il avait pris pied sur son esprit, craignaient qu'il n'en fît de même à celui-ci et ne lui voulurent jamais permettre de voir plus de deux fois ce roi.

Le mercredi 5me je commençai à faire mes adieux aux grands et fis une dépêche au roi.

Le jeudi 6me don Augustin Fiesque, trésorier de *la cruçade*, me fit festin et y pria plusieurs seigneurs espagnols.

Le vendredi 7me je continuai de faire mes adieux et allai voir don Pedro de Toledo nouvellement revenu de son bannissement ; puis j'allai visiter le duc d'Alve.

Le samedi 8me je fus chez la reine, puis chez l'infante *descalse*. Après dîner je fus voir l'*almirante* de Castille. J'envoyai un gentilhomme à Baraxas visiter le prince Philibert de Savoie.

Le roi ce jour même fit l'*almirante* gentilhomme de sa chambre et fit couvrir *grande* le marquis de Castel-Rodrigo fils de don Christobal de Mora.

Le dimanche 9me de mai le roi fit son entrée solennelle à Madrid. Il me fit préparer un balcon à la Puerta Guadalaxara. Il partit de Saint-Geronimo et vint par la Calle Major en son palais. Toutes les rues étaient tendues. Devant lui marchaient les *attabales*, puis les gentilshommes de la bouche, puis les *titulados* ; après marchaient les massiers, puis les quatre majordomes, ensuite les grands, puis le duc de l'Infantado, *cavallerisso major*, tête nue, portant l'épée nue devant le roi qui venait après sous un dais à trente deux bâtons portés par les trente deux *regidores* de Madrid, habillés de toile d'argent blanche et incarnate ; puis suivait le *coregidor*, et les écuyers du roi étaient à l'entour de lui ; puis suivaient les capitaines des gardes, et ceux du conseil d'État, et ceux de la chambre.

Le lundi 10me je fus voir don Baltasar de Suniga pour avoir ma dépêche, qui me remit au mercredi suivant.

Le mardi 11me je continuai de faire mes adieux. Je fus le soir au logis de Marte Caudado où je fis jouer une comédie en particulier avec peu de seigneurs espagnols que j'y priai.

Le mercredi 12me j'eus ma dernière audience du roi qui me donna de sa main ma dépêche au roi, et à la reine sa sœur. Je pris ensuite congé du prince don Carlos ; de là j'allai dire adieu au comte d'Olivares et à don Baltasar de Suniga.

Après dîner les exécuteurs du testament du roi me mirent en main un grand reliquaire qui pouvait valoir cinq cents mille écus, fort garni de belles reliques, et me chargèrent de le porter à la reine, que le roi son père lui avait laissé en testament. Je fus ensuite prendre congé de la reine, de l'infante Marie et de l'infant-cardinal.

Le jeudi 13me je fus prendre congé de l'infante *descalse* ; puis je fus dire adieu au comte de Benavente, au duc de l'Infantado et autres grands.

Le vendredi 14me j'achevai mes adieux et fus le soir avec quelques seigneurs faire jouer une comédie chez les comédiens mêmes.

Le samedi 15me je reçus un présent du roi par la main de Jouan de Seriça, qui était une enseigne de diamants de six mille écus. La comtesse de Baraxas m'envoya ensuite un fort beau présent de parfums ; je lui envoyai aussi le sien qui était une chaîne de diamants de quinze cents écus. Après dîner le roi m'envoya encore donner un fort beau cheval de son haras. Puis ayant dit adieu à la comtesse de Baraxas et à force dames qui l'étaient venue voir exprès, je partis de Madrid, le roi me faisant accompagner en sortant comme il avait fait à l'entrée : puis je vins coucher à Alcovendas avec monsieur l'ambassadeur ordinaire, Mr le prince d'Eboli, le comte de Chateauvillain et quelques Espagnols parents du comte de Baraxas, desquels je me dépêchai le lendemain dimanche 16me, et vins dîner à Cabanillos et coucher à Buitrago ; le lundi 17me dîner à Serisco de Vaxo et coucher à Mirubio, le mardi dîner à Gumuel d'Isans et coucher à Lerme ; le mercredi à Bourgos ; jeudi dîner à Birviesca et coucher à Pancorbo ; le vendredi à Vittoria ; le samedi dîner à Galarette, et coucher à Villafranca ; le dimanche 23me dîner à la *venta* de Marie Beltram et coucher chez mon ami don Jouan d'Arbelais *correro major* de Guypuscua.

Le lundi 24me je dînai encore chez Arbelais et passai à Saint-Jean de Luz et vins coucher à Bayonne. Le comte de Gramont y arriva en même temps que moi.

Le mardi 25me je demeurai à Bayonne pour y attendre Mr d'Epernon qui y arriva le matin. Nous allâmes après dîner voir la grotte d'Amour et pêcher.

Le mercredi 26me je fus coucher à Saint-Vincent ; le jeudi à la Harie ; et le vendredi 28me à Bordeaux où je fus voir Mr du Maine, et madame d'Onane nouvellement revenue d'Italie. Il me donna le lendemain à dîner, et le dimanche 30me j'allai dîner à Blaye et coucher à Mortaigne ; le jour d'après à Saintes, d'où j'en partis le mardi premier jour de juin et vins vers Saint-Jean d'Angeli où je trouvai l'armée qui allait faire les approches. Je m'y en allai et au retour je vins trouver en un château nommé les Églises....., qui me reçut fort bien.

Le mercredi 2me je vins loger à Saint-Julien proche de Saint-Jean, où nous assistâmes aux funérailles du comte de Maurevert maître de camp de Champagne, tué le jour de devant.

Le jeudi 3me le roi vint aussi loger à Saint-Julien et après avoir tenu conseil, ordonna du siège et des charges de son armée. Il fit faire deux attaques, l'une par les gardes auxquelles les maréchaux de Brissac et de Pralain commandèrent et sous eux Mrs de Créquy, de Saint-Luc, et moi pour maréchaux de camp : celle de Picardie fut commandée par le maréchal de Chaunes que le roi avait fait duc et pair à son partement de Paris, et sous lui par Mrs de Termes et de la Rochefoucaut maréchaux de camp.

Nous entrâmes dans le fossé de notre côté le 21me de juin, et y fîmes quatre traverses : cela se fit au jour que je commandais. Mr de la Valette et le comte de Paluau furent blessés, et Carbonié tué avec Favoles et Des Herables et Du Roc : celui-ci était à Mr de Saint-Luc, et le précédent à moi, tous deux braves hommes ; Favoles était mon aide de camp.

Le 23me on traita et la capitulation fut signée ; et le 24me, jour de Saint-Jean, Mr de Soubise sortit de la place : Mr d'Epernon et moi y entrâmes avec les gardes du roi, françaises et suisses ; puis j'en sortis pour aller accompagner les ennemis en sortant, à une lieue de la ville jusques en lieu de sûreté.

Le 26me le roi partit de Saint-Julien, et s'en alla à Cognac.

Durant ce siège Mr le cardinal de Guise mourut du pourpre à Saintes où il s'était fait porter.

Nous demeurâmes trois jours à Cognac, et puis le roi m'envoya à Paris pour ratifier avec monsieur le chancelier qui y était demeuré, plusieurs traités et accords que j'avais passés en Espagne ; ce que nous fîmes avec Mr le marquis de Mirabel qui avait reçu une procuration particulière sur ce sujet. Mr de Créquy et moi revînmes ensemble et demeurâmes, moi vingt sept jours à Paris, et lui bien davantage à cause d'une blessure bien grande à la tête, d'une chute qu'il fit chez madame la comtesse de Rochefort.

Il ne se peut dire comme je passai bien mon temps en ce voyage : chacun nous festinait à son tour : les dames s'assemblaient, ou se rendaient aux Tuileries. Il y avait peu de galants dans Paris : j'y étais en grand estime, et amoureux en divers lieux. J'avais rapporté pour vingt mille écus de raretés d'Espagne, que je distribuai aux dames, qui me faisaient une chère excellente.

Enfin monsieur le connétable à qui quelques gens de moindre étoffe que nous, comme Marillac, Zamet et autres qui se voulaient avancer, avaient persuadé que ce n'était pas son bien que des gens si qualifiés que Mrs de Créquy, Saint-Luc, Termes, et moi, fussions maréchaux de camp ; que nous étouffions sa gloire et celle de ses frères, qu'il voulait avancer par les armes ; et que l'on ne parlait que de nous, et point du tout de lui, ni d'eux ; c'était pourquoi il devait nous donner des commissions à l'écart et introduire en notre absence des maréchaux de camp de moindre mérite qui seraient ses créatures et de ses frères, qui contribueraient leurs soins et leurs peines à leur honneur et à leur gloire ; monsieur le connétable se laissa aisément persuader à une chose qui était si évidente, et pour cet effet il fit donner la lieutenance-générale de la mer à Mr de Saint-Luc et l'envoya à Brouage après le siège de Saint-Jean pour préparer les armements nécessaires pour rendre le roi puissant sur mer : il me commanda d'aller à

Paris ratifier les contrats susdits d'Espagne et m'adjoignit commissaire pour les signer pour le roi avec monsieur le chancelier : Mr de Créquy avait eu une mousquetade à la joue, de laquelle il n'était encore bien guéri, qui se laissa facilement persuader d'aller à Paris, outre qu'il y avait quelques affaires. Monsieur le connétable nous dit qu'il croyait faire la paix à Bergerac ; que les huguenots en faisaient rechercher le roi qui y condescendrait volontiers, et que Dieu aidant, le roi et lui nous suivraient de près ; qu'en tout cas il nous avertirait promptement quand il serait temps de se rendre à l'armée.

Il me donna même quelques particulières commissions pour prendre garde à une union dont on l'avait mis en alarme entre madame la Princesse, madame la Comtesse, et madame de Guise. Il croyait que Mr le Prince, et Mr de Guise et Mr le Grand n'étaient pas fort contents de lui ; le premier pour n'avoir plus le commandement de l'armée du roi ; les deux autres pour avoir été faits du conseil étroit du roi et puis on leur avait dit que pour quelques considérations ils n'y entrassent pas. Il me témoigna une grande confiance fondée sur le dessein qu'il avait de me faire épouser sa nièce de Combalet, ainsi que lui avaient assuré Mr le Prince et Mr de Guise comme il a été dit ci-dessus ; et ayant vu depuis comme j'avais dignement servi en Espagne et que j'avais bien fait à ce dernier siège de Saint-Jean, il se réchauffa en ce dessein et m'en fit parler par Rouccelai qui eut charge de savoir de moi ce que je désirerais pour mon avancement et pour ma fortune, ce mariage se faisant : car il s'imaginait que je lui demanderais des offices de couronne, dignités et gouvernements, et que je me ferais acheter. Mais moi je répondis à Rouccelai que l'honneur d'entrer en l'alliance de monsieur le connétable m'était si cher qu'il m'offenserait de me donner autre chose que sa nièce avec sa robe ; que je ne lui demandais que cela et ne refuserais point ensuite les bienfaits dont il me jugerait digne lorsque je serais son neveu. Il fut ravi de ma franchise et me fit dire qu'il me mettrait dans la parfaite confidence du roi qui avait très forte inclination pour moi, de laquelle à l'avenir il n'aurait plus de jalousie comme il en avait pris l'année précédente.

Il nous dit ensuite que, ou il nous écrirait quand il serait temps de le venir trouver, ou qu'Esplan nous le manderait de sa part, auquel de plus il donna charge de nous mander tout ce qui se passerait. Ainsi nous partîmes fort satisfaits de lui, qui aussitôt dit au roi qu'il était nécessaire qu'il fît de nouveaux maréchaux de camp en son armée ; que nous étions très propres et capables de ces charges-là, mais que nous n'étions pas personnes à tenir pied à boule [tenir ferme] ni pour y rendre l'assiduité nécessaire. Pour cet effet il lui nomma Zamet, Marillac, Constenant et Saint-Jus, le seul Termes étant demeuré, qui fut tué aux approches de Clairac.

Siège de Montauban

Nous étions cependant à passer notre temps à Paris, et Esplan nous mandait de la part de monsieur le connétable, de temps en temps, que rien ne nous obligeait de partir, et qu'il nous manderait quand il serait temps. Ainsi se passa le siège de Clairac et le roi s'acheminait vers Montauban quand la reine mère qui était revenue à Tours, pour nous animer contre le connétable, envoya par Mr de Sardini une lettre qu'il lui avait écrite, lui

demandant Marillac comme le seul homme capable de réduire Montauban et la suppliant de l'envoyer au roi pour ne point retarder ses conquêtes par son absence : il nous donna cette lettre chez madame la Princesse devant quantité d'hommes et de femmes. Cela dépita Mr de Créquy, mais m'anima à retourner à l'armée sans attendre l'ordre de monsieur le connétable, qu'il nous avait promis, et arrivai le samedi 24me d'août à Picacos, quartier du roi devant Montauban. Je fis difficulté de vouloir servir de maréchal de camp, me contentant d'être en ce siège colonel-général des Suisses. Enfin le roi m'accorda que je ne me mêlerais point avec cette recrue de maréchaux de camp ; que je le serais seul au quartier des gardes, et que, le siège fini, je conduirais l'armée ; à quoi je m'accordai, et vins ce même jour au campement proche de la rivière du Tarn du côté des cornes.

On n'avait point encore ouvert les tranchées ; seulement avait-on fait deux ponts pour traverser de notre campement à Monbeton où Mr du Maine logeait pour attaquer Ville Bourbon, et du quartier de Mr du Maine à l'autre quartier et attaque du Moustier. Nous allâmes, Mr le maréchal de Pralain et moi, visiter Mr du Maine qui nous mena le plus près qu'il put de Ville Bourbon à dessein de nous faire donner quelque mousquetade. Au retour nous nous préparâmes pour ouvrir la tranchée et allâmes, Gamorin et moi, jusques contre les cornes de Montauban sans être aperçus ni que l'on nous tirât ; mais au retour nous étant fourvoyés du chemin, nous tombâmes dans un corps de garde avancé des nôtres qui nous firent une décharge de tout leur feu à brûle-pourpoint : ma mandille [casaque] fut percée d'une mousquetade ; mais Dieu merci, rien ne toucha ni à Gamorin ni à moi. Ensuite nous ouvrîmes la tranchée des gardes et en outre fîmes une forte tranchée en un grand chemin qui était sur l'eau, ce qui se fit par le régiment de Piémont.

Le dimanche 22me monsieur le connétable vint à notre campement et nous fit venir le trouver pour lui parler : et comme nous étions près de lui, les ennemis firent une forte sortie sur Piémont qui était à la tranchée susdite contre laquelle un coup de canon de la ville ayant été pointé, il emporta le corps du premier capitaine de Piémont nommé le Breuil, et la cuisse du lieutenant de Lambert, qui était mon domestique nommé Casteras, brave et gentil garçon qui en mourut à deux heures de là. Le capitaine Lartigue, du même régiment, eut le pied froissé d'une grenade, dont il mourut peu de jours après. Le capitaine Serroque, du régiment de Normandie, se trouvant dans la tranchée alors sortit l'épée à la main vers les ennemis, mais il fut aussitôt tué d'une mousquetade. Je courus en diligence au bruit de la sortie, et repoussâmes les ennemis dans la ville ; mais nous avions déjà perdu ces braves hommes.

La nuit suivante nous tirâmes une ligne assez longue que nous continuâmes la nuit du lendemain encore, et mîmes à travers du grand chemin qui était découvert, certains chandeliers à l'épreuve qui furent depuis nommés *valobres* du nom de celui qui les fit faire.

Le mardi 24me nous tirâmes une autre ligne et fîmes deux barricades sur les deux avenues et une épaule en une traverse.

Les ennemis firent semblant de sortir la nuit, mais nous trouvant sur nos armes et en état de les bien recevoir, ils tinrent bride en main.

La nuit du mercredi 25me nous voulûmes occuper un tertre avancé borné d'un chemin creux, qui était fort propre pour faire une batterie pour

lever les défenses de cette corne ; et pour ce sujet nous fîmes tout à l'entour une couronne de quarante gabions qui n'étaient point remplis, mais seulement nous servaient de blindes et pour amortir les mousquetades.

Le jeudi 26me à onze heures, les ennemis sortirent dans ce chemin creux au dessus duquel étaient posés les gabions et avec des crocs les tirèrent à bas vers eux. Ils avaient aussi apporté quelques feux d'artifices pour les brûler en cas qu'ils ne les pussent tirer du lieu où ils étaient, et avaient garni leurs courtines de mousqueterie qui tiraient à nos gens à découvert lorsque ces gabions n'y étaient plus et en tuèrent huit ou dix. Enfin nous tirions contre eux nos gabions, et n'en purent abattre que sept. Puis quelques mousquetaires s'étant avancés jusques sur le bord dudit chemin creux, les tiraient à plomb, et quantité de pierres que nous leur fîmes jeter leur firent quitter ce chemin et se retirer en la ville : et une chose que nous avions faite la nuit contre eux leur fut favorable, qui étaient deux traverses contre ledit chemin, qui impossibilita notre descente à eux et nous ôta le moyen de donner sur leur retraite.

La nuit suivante un Suisse de ma compagnie, nommé Jaques, nous dit que si je lui voulais donner un écu, qu'il rapporterait les gabions que les ennemis avaient renversés dans le chemin pourvu que l'on lui voulût faire passage, ce que nous fîmes ; et ce qui nous étonna le plus fut que cet homme rapportait les gabions sur son col, tant il était robuste et fort. Les ennemis lui tirèrent deux cents arquebusades sans le blesser, et après en avoir rapporté six, les capitaines des gardes qui voyaient une telle hardiesse me prièrent de ne mettre plus en hasard pour un gabion qui restait encore, un si brave homme : mais il leur dit qu'il y en avait encore un gabion de son marché et qu'il le voulait rapporter, ce qu'il fit.

Cette même nuit nous avançâmes notre tranchée jusques à la tête du chemin creux.

Le vendredi 27me nous élargîmes nos tranchées. Nous fîmes une gabionnade pour une batterie de huit ou dix pièces, et fîmes une forte traverse au bout du chemin creux qui nous servit de tranchée. Nous fîmes une autre traverse sur le chemin qui est proche de la rivière.

Ce même jour Mrs les maréchaux Desdiguieres et de Saint-Geran qui avaient l'attaque du Moustier, en firent une forte pour gagner la contrescarpe du bastion qui leur fut disputée plus de trois heures ; mais enfin ils l'emportèrent. Mais il y eut des nôtres plus de six cents hommes morts ou blessés, et entre autres Saint-Jus maréchal de camp y fut blessé et mourut de sa plaie à six jours de là : Zamet aussi maréchal de camp eut le bras droit cassé d'une mousquetade, qui le rendit inutile pour tout le reste du siège, bien que pour cela il ne l'abandonna pas. Ce fut un grand avantage que cette contrescarpe gagnée, et n'y avait plus qu'à descendre au fossé et s'attacher au bastion, lequel gagné, la ville était prise : mais ceux qui commandaient ce quartier et sur tous Marillac opiniâtra que l'on n'y pouvait descendre en ce lieu-là à cause du flanc caché qu'il y avait et un coffre [abri défensif] qui était dans le fossé. Je vins un jour par commandement du roi au conseil à Picacos, et comme on proposa de tirer à gauche pour prendre sur le penchant qui regarde la rivière, j'y contrariai par plusieurs vives raisons, me moquant de ceux qui croyaient que l'on ne peut descendre dans un fossé où il y avait des flancs cachés et des coffres, et enfin il fut résolu que diverses personnes iraient reconnaître la possibilité ou impossibilité de

cette descente, et monsieur le connétable m'ordonna d'y aller, comme je dirai ci-après.

Le samedi 28me nous travaillâmes au-delà du chemin à la sape. Nous fîmes encore une autre traverse dans le chemin à l'épreuve du canon, et tirâmes une ligne à travers de l'autre chemin pour aller gagner le fossé de la corne.

Le dimanche 29me nous nous logeâmes dans le fossé et fîmes une tranchée ou ligne tirant au chemin de main gauche. Puis nous dressâmes notre batterie de huit canons. Mr de Schomberg qui faisait la charge de grand-maître de l'artillerie par commission, vint voir la batterie que son lieutenant nommé Lesine avait fait faire. Je lui montrai comme le parc de ses poudres était trop près de la batterie, et que s'il faisait vent d'amont, que les canons en tirant jetteraient leurs étincelles jusques au parc, et pourraient mettre le feu aux poudres. Il considéra bien que j'avais raison et en parla à Lesine qui lui répondit qu'il n'y arriverait aucun inconvénient, ce qui fit qu'il n'y remédia point.

Le lundi 30me nous continuâmes nos tranchées jusques à une ravine à droite de notre batterie. Je vins à la tête de la tranchée reconnaître combien nous nous étions avancés, et sortis huit ou dix pas à découvert pour voir ce que nous aurions à faire la nuit prochaine et puis me rejetai dans la tranchée avant que les ennemis se fussent bien affûtés pour me tirer, ce que la continuelle pratique nous apprend : mais il est dangereux pour ceux qui font cette même chose après nous, parce que les ennemis sont préparés, et ils reçoivent les mousquetades que l'on avait destinées, et non données, au premier qui a paru ; comme il en arriva à Mr le comte de Fiesque, qui en voulant sortir pour faire la même chose que j'avais faite, reçut une mousquetade dans le rein droit qui lui perça jusques au bas du ventre à gauche, dont il mourut le quatrième jour après. Ce fut un grand dommage pour tous, mais pour moi particulièrement, car il m'aimait uniquement : c'était un brave seigneur, homme de bien et de parole, et excellent ami.

Ce soir même monsieur le connétable envoya commander à Mr le maréchal de Pralain de ne faire tirer le lendemain notre batterie, ce qui nous fit croire qu'il y avait quelque pratique d'accord qui se faisait dans la ville, en laquelle Esplan entrait tous les soirs de la part du roi et traitait avec Mr de la Force et ceux de Montauban. L'on avait aussi intelligence avec un de dedans qui y avait quelque commandement, nommé le comte de Bourfranc ; mais les ennemis en ayant eu le vent s'en défirent un jour en une attaque qui se faisait du côté de Ville Bourbon, qu'un des leurs par derrière lui donna une mousquetade dans la tête qui lui mit en pièces.

Le mardi dernier jour d'août nous continuâmes la sape vers la main gauche que nous avions commencée et mîmes au delà du chemin une batterie de quatre canons outre la première qui était de huit.

Mr de Schomberg vint loger en notre quartier et pria à souper Mr de Pralain et moi, et quelques autres. Comme nous nous allions mettre à table, nous promenant devant sa tente, nous vîmes le feu de la ville causé par leurs poudres qui furent ce jour là brûlées au nombre de vingt milliers.

Septembre. — Le lendemain mercredi premier jour de septembre sur les six heures du matin, nous commençâmes une furieuse batterie aux cornes des ennemis : Mr le maréchal de Pralain était en la grande avec Mr de

Schomberg, et j'étais à celle des quatre pièces. Elles faisaient toutes deux beau bruit : mais après avoir tiré une heure ou un peu plus, ce que j'avais prédit deux jours devant à monsieur le maréchal et à Mr de Schomberg nous arriva : car les flammèches des canons portèrent dans le parc des poudres et en mirent en feu dix milliers qui y étaient, avec perte de quarante hommes et du lieutenant d'artillerie Lesine qui y fut brûlé. Quelques gentilshommes se sentirent du feu, comme Mr de Bourbonne, le baron de Seaux et d'autres ; mais ce fut légèrement. Il arriva par bonheur que quelque peu auparavant j'étais allé en la ligne qui était au-devant de la batterie, et qu'ayant reconnu quelque chose qui nous pouvait servir, j'envoyai supplier monsieur le maréchal de le venir voir, ce qu'il fit ; et comme il s'y acheminait avec Mr de Schomberg et autres des principaux, ils furent exempts du péril de ce feu. Les huit canons étaient chargés et hors de batterie, prêts à y retourner, quand le feu prit aux poudres, qui les fit tous tirer en même temps dans les gabions qu'ils mirent en pièces ; et une motte d'un desdits gabions m'ayant donné par le côté me porta par terre et me fit perdre l'haleine, mais aussi fut cause que le feu passa par dessus moi sans m'endommager.

En ce même temps les ennemis qui aperçurent notre inconvénient, firent un grand cri et firent mine de sortir. Le régiment de Chappes était ce jour-là de garde, qui était la plupart en cette ligne avancée : il y avait deux compagnies des gardes sur la gauche de notre batterie des quatre pièces : j'avais aussi fait venir aux deux batteries près de deux cents Suisses tant pour la garde de la batterie que pour l'exécution des canons. Mr de Schomberg se mit en même temps à ladite batterie de quatre pièces et fit tirer de furie. Monsieur le maréchal se présenta avec les deux compagnies des gardes et les deux cents Suisses, et je me mis à la tête du régiment de Chappes, et fîmes si bonne mine que les ennemis n'osèrent venir à nous. Ils nous ont dit depuis le siège levé qu'ils avaient plusieurs fois fait dessein d'entreprendre sur notre côté comme ils avaient heureusement fait sur les autres, mais qu'ils nous avaient trouvés toujours sur nos armes, et nos tranchées tellement embarrassées pour eux et si bien défendues qu'ils n'ont osé y mordre, hormis la seule fois que la grande mine joua. Nous fîmes aussi en même temps venir trois compagnies de Suisses et cinq du régiment des gardes ; et pour leur montrer que le feu n'avait pas consumé toutes nos poudres, nous en fîmes prendre de celles qui servaient pour la batterie des quatre pièces et en fîmes charger les huit canons de la grande batterie. Enfin dans deux heures de nouveaux gabions furent remis à la place de ceux qui avaient été fracassés du canon, et toutes choses rétablies en bon ordre.

L'après-dîner comme nous étions à regarder sur le Tarn, nous vîmes comme le feu se mit aussi aux poudres du quartier de Mr du Maine, qui fit, outre la perte de huit milliers de poudre, un assez grand meurtre d'hommes, parmi lesquels Mr de Villars frère de mère de Mr du Maine, maréchal de camp, et le fils de Mr le comte de Ribeirac, jeune homme de grande espérance, y furent brûlés. Il sembla que ce jour là, et le précédent, avaient été funestes pour le feu, tant aux ennemis qu'en nos deux divers quartiers.

Le jeudi 2me nous continuâmes notre batterie avec peu d'effet, puis qu'elle n'était établie que pour lever les défenses de ces cornes que nous étions résolus de prendre pied à pied ; car elles étaient très bien faites, et de grands retranchements derrière, garnis de chevaux de frise. Néanmoins nous fîmes semblant de les vouloir attaquer sur les quatre heures après midi, sur

la prière que Mr du Maine fit à monsieur le maréchal de faire faire quelque diversion aux ennemis pendant qu'il attaquerait une demie lune, de laquelle il fut repoussé avec grande perte : car il y mourut le marquis de Thémines, maréchal de camp, brave homme et courageux ; La Frette qui ne devait rien en courage et en ambition à homme de son temps ; Carbon, et plus de cinquante gentilshommes.

Le vendredi 3me nous fîmes une forte traverse à notre batterie des quatre pièces parce que d'un bastion assez éloigné de la ville on la battait en rouage. Nous tirâmes aussi une ligne qui nous menait à la garde des deux compagnies des gardes, où nous ne pouvions aller sans être vus de certaines pièces de terre avancées des ennemis.

Mr le maréchal de Pralain étant peu devant la nuit à la tranchée, et étant pressé de moi de m'ordonner ce qu'il voulait qui fût fait la nuit suivante, se voyant entouré de force noblesse qui l'empêchait, pour s'en défaire se mit à découvert des ennemis et nous appela, moi et les aides de camp, et Toiras qui était celui qui avait le soin de tout ce qu'il fallait pour le travail de la nuit. Comme les ennemis se furent aperçus que nous leur donnions si beau jeu, ils firent une décharge sur nous de trente mousquetades qui percèrent nos chausses et nos manteaux, et cassèrent la jambe de Mr de Toyras, dont nous fûmes bien incommodés : car il me relevait de beaucoup de peines qu'il me fallut depuis supporter.

Le samedi 4me le roi m'envoya commander de le venir trouver à Picacos sur ce que j'avais proposé quelques jours auparavant qu'il fallait qu'en l'attaque du Moustier où l'on avait gagné la barricade, l'ordre était de descendre dans le fossé, le traverser et passer avec une galerie, et s'attacher au bastion lequel en huit ou dix jours serait gagné sans aucune faute. Messieurs les maréchaux de camp de ce quartier-là n'étaient point de ce sentiment, non pas, à mon avis, qu'ils y reconnussent trop de péril (car ils étaient braves hommes), mais par opiniâtreté ou insuffisance. J'aperçus encore en eux une chose que j'ai plusieurs fois remarquée, que force gens sont vaillants, s'ils peuvent, pour le lendemain et non pour le jour même : car après avoir gagné la contrescarpe, au lieu de faire la descente, le maréchal de camp qui était en journée jugea à propos de tirer une ligne le long de la contrescarpe sur la gauche, disant que c'était pour venir gagner la pointe du bastion où l'on voulait s'attacher ; peut-être aussi était-ce pour laisser le péril de la descente à celui qui lui devait succéder, et celui-là la prolongea pour remettre à l'autre la descente. Ainsi depuis huit jours que la contrescarpe était gagnée on n'avait rien fait que couler le long d'icelle sans fruit ni sans dessein. Il y avait un capitaine du régiment de Chappes nommé la Moliere qui faisait la charge d'aide de camp, qui était cru plus que pas un, et qui donnait de grandes espérances à ces messieurs sur des propositions qu'il faisait, qui n'étaient pas bien raisonnées : et monsieur le connétable qui écoutait les uns et les autres, s'ennuyait de voir que l'on n'avançait pas. Mr le maréchal Lesdiguières n'y était pas toujours cru, et dès que l'on le contestait, ou contrariait, son naturel bénin lui faisait acquiescer et suivre le courant de l'eau, de sorte que le temps se consumait. Enfin le roi voulut tenir un bon conseil pour prendre une bonne résolution. Je m'y trouvai par son ordre et maintins fermement mon opinion qui était fondée sur les règles de l'art, sur l'expérience, et sur l'apparence aussi. Mr des Diguieres seul l'approuva ; mais Mr le prince de Joinville qui avait commandement en ce

quartier-là, Mr le maréchal de Saint-Geran, Mr de Schomberg et les maréchaux de camp du quartier furent du contraire, principalement Marillac qui voulait prouver par raisons que l'on ne pouvait faire descente dans un fossé où il y avait des flancs cachés et des coffres, comme si cela rendait les places imprenables : ce petit la Moliere le secondait et faisait grand bruit. Enfin je leur dis qu'ils fissent assembler les ingénieurs et reconnaître le fossé, et qu'en cas qu'ils ne fussent de mon avis, j'acquiescerais au leur.

La chose en demeura là, et ces messieurs de ce quartier-là s'en étant allés, monsieur le connétable me fit entrer en son cabinet où le roi vint tôt après, et me dit que ces messieurs lui disaient que j'en parlais bien à mon aise puisqu'en ma proposition je leur en laissais tout le péril et le hasard sans en avoir ma part ; que je les voulais mettre à la boucherie, et que je ne serais pas marri de m'en être défait, et que c'était ce qui m'en faisait ainsi parler. Je confesse que ce discours me mit en colère, et répondis à monsieur le connétable que le cours de ma vie passée ne ferait pas juger que je fusse homme à souhaiter la mort d'autrui ; que celle de Mr de Joinville me causerait du déplaisir sans m'apporter aucun avantage ; que Mr des Diguieres était de mon opinion ; que pour Mr le maréchal de Saint-Geran, je ne prétendais pas être maréchal de France par sa mort, mais par les bons services que je voulais rendre au roi ; quant aux maréchaux de camp, tant s'en faut que je dusse craindre qu'ils me devançassent, que je ne craignais pas qu'ils me dussent marcher sur les talons, aussi n'étaient-ils pas de mon calibre ni de ma portée ; que ce que j'en avais dit était selon ma conscience, mon opinion, le service du roi et l'ordre de la guerre, et tellement apparent que bien que je ne profite pas à courre sur le marché d'autrui, j'offrais au roi, s'il me voulait faire changer de quartier contre eux, qu'à peine de mon honneur et de ma vie, dans trois semaines j'aurais mis sur le bastion du Moustier en batterie contre la ville trois canons du roi, et que de la façon qu'ils prétendaient de faire, ils n'y seraient pas de six, et peut-être point du tout ; que c'était tout ce que j'avais à leur dire, après quoi je n'en parlerais jamais. Sur cela le roi qui a toujours eu assez bonne opinion de moi, dit à monsieur le connétable : « Prenons Bassompierre au mot et le laissons faire : je suis sa caution. Envoyons les trois maréchaux de camp du Moustier à l'attaque des gardes, et le mettons au Moustier : je m'assure qu'il fera ce qu'il nous promet, et ce sera notre bien. » Monsieur le connétable lui dit qu'il y aurait bien de la peine à ce changement qui n'agréerait ni à l'un ni à l'autre quartier, et que les gardes ne voudraient pas obéir à ces maréchaux de camp du quartier du Moustier : enfin il me pria d'aller sur les lieux avec Gamorini, le Meine, et les Essars, et que le lendemain je m'en revinsse dîner avec lui, lui ramenant ces trois personnages susdits, desquels il voulait aussi prendre l'avis, ce que je fis le lendemain dimanche 5me, à la pointe du jour, afin qu'il n'y eût aucun maréchal de camp du quartier du Moustier qui m'y vît. J'y menai lesdits Gamorini, le Meine et les Essars, et Lancheres de plus qui avait la fièvre, mais il se força. Nous reconnûmes exactement toutes choses, puis nous nous en revînmes à Picacos faire notre rapport à monsieur le connétable, qui fut conforme à celui que j'avais dit le jour précédent, ce qui anima monsieur le connétable à le faire exécuter. Mais le même jour Mr de Marillac le vint trouver, et assisté de Mr de Schomberg, avec les grandes assurances qu'ils lui donnèrent de venir bien tôt à bout de Montauban, le portèrent à suivre leur opinion, dont mal en prit.

Le lundi 6me nous continuâmes de nous approcher des cornes du côté du cavain, et Mr de Faurilles, brave gentilhomme certes et expérimenté, duquel je recevais tant d'assistance que j'étais résolu de le demander au roi pour mon compagnon maréchal de camp, fut tué en un logement qu'il prétendait faire au cavain ; qui fut grand dommage.

Le mardi 7me nous fûmes attachés à la corne et commençâmes une mine pour la faire sauter.

Il est à savoir que dès le commencement du siège, sur l'opinion que l'on avait eue et les avis que l'on avait reçus de Montauban même que des Cévennes il se préparait un secours par Mr de Rohan pour Montauban, et que trois ou quatre braves hommes se préparaient à lever des gens pour cet effet, le roi avait envoyé Mr d'Angoulême colonel de la cavalerie légère entre Castres et Saint-Antonin, avec des forces tant de cheval que de pied, suffisantes pour empêcher que ce prétendu secours ne passât, et l'avait fort assuré de n'en laisser passer aucun. Néanmoins je ne sais par quel malheur le dit secours composé de douze cents hommes de pied des Cévennes, conduit et commandé par un maître de camp nommé Beauffort et un autre, nommé Saint-Amans, passa à travers des troupes de Mr d'Angoulême sans tour ni atteinte et entra dans Saint-Antonin à dessein de se venir jeter ensuite dans la forêt de Gresine et venir, la tête couverte, jusques proche de Montauban hasarder d'y entrer ; mais ceci n'arriva qu'après.

Le mercredi 8me Gohas, capitaine des gardes, eut l'épaule percée d'une mousquetade, dans la tranchée, en entrant en garde.

Le jeudi 9me nous fîmes un logement fort ample dans les cornes, qui fut longuement disputé par les ennemis, lequel enfin nous gagnâmes. Treville, gentilhomme basque, qui portait le mousquet en la compagnie colonelle, s'y signala fort, ce qui fit que je demandai et eus pour lui du roi une enseigne au régiment de Navarre : mais comme je le menai à Picacos pour en remercier le roi, il la refusa, disant qu'il n'abandonnerait point le régiment des gardes où il était depuis quatre ans, et que si Sa Majesté l'avait jugé digne d'une enseigne en Navarre, il ferait si bien à l'avenir que sa conduite l'obligerait à lui en donner une aux gardes ; ce qu'Elle a fait depuis, et plus encore.

Le vendredi 10me il n'y avait que demi-pied de terre entre les ennemis et nous, depuis que nous avions gagné ce poste ; ce qui fut cause qu'incessament ils nous jetèrent des pots à feu et grenades pour nous empêcher de travailler, et nous à eux de même.

Le samedi 11me Gamorini fit faire une machine pour gagner l'éminence et leur faire quitter le poste qu'ils tenaient, laquelle ne nous profita point ; car les ennemis y mirent le feu. Notre mine continua cependant de s'avancer.

Le dimanche 12me nous mîmes des *valobres* au travers du fossé de la corne, afin de passer sûrement, et fîmes une autre grande attaque en laquelle nous leur écornâmes la moitié de la corne. Mais ils avaient fait un retranchement derrière avec des chevaux de frise, et derrière eux, des mantelets à l'épreuve, derrière lesquels ils tiraient incessament, de sorte que nous fûmes contraints de nous loger sur le haut.

Ce jour arriva le seigneur Pompeo Frangipani lequel je demandai au roi pour mon compagnon maréchal de camp, et la faveur de Rouccelai qui était grande vers monsieur le connétable, fit qu'il lui fut accordé ; et vint servir en notre quartier sous Mrs les maréchaux de Chaunes et de Pralain.

Le lundi 13me Mr du Maine fit faire une autre attaque au même ravelin où il avait été si bien battu auparavant, et y eut même succès et plusieurs des siens tués, ce qui donna grand cœur aux ennemis et avilit ses gens : quant à lui il était enragé.

Le mardi 14me, il avait été résolu quelques jours auparavant que l'on couperait à coups de canon le pont de Montauban afin d'empêcher le secours que ceux de Montauban pouvaient donner à Ville Bourbon : Mr le maréchal de Chaunes qui était nouvellement arrivé au camp, de retour de Toulouse où il avait été malade dès le commencement du siège, eut charge, et me la donna, de faire faire une batterie contre ledit pont. Mais comme elle était loin et que cinq cents volées de canon n'eussent peut-être pas pu rompre ledit pont lequel toujours ils eussent pu refaire avec du bois, ayant remontré la grande dépense et la petite utilité qui en provenait, on me dit que je ne m'y opiniâtrasse pas. Et en ce même temps deux cents femmes qui étaient à laver les linges et les ustensiles sous ce pont et auprès, qui étaient incommodées de ces coups de canon, sachant que Bassompierre était avec commandement dans le quartier, qui avait toujours fait bonne guerre aux femmes, elles m'envoyèrent un tambour pour me prier de leur part de ne point incommoder leur blanchissage, ce que je leur accordai franchement puisque j'avais déjà ordre de le faire, de sorte qu'elles m'en surent un tel gré, et les femmes de la ville, qu'elles firent demander une trêve pour me voir, et vinrent grande quantité des principales sur le haut de leurs retranchements me parler ; et moi, ce seul jour en tout le siège, je me mis en bon ordre et me parai pour les entretenir : ce qui arriva seulement le lendemain mercredi 15me, ayant été mandé dès le matin pour aller trouver le roi avec Mrs les maréchaux de Pralain et de Chaunes sur l'avis que le roi eut du secours qui avait passé entre les doigts de Mr d'Angoulême et était arrivé à Saint-Antonin : Mr du Maine s'y trouva aussi avec Mrs de Cramail et Gramont ses maréchaux de camp, comme aussi Mrs de Chevreuse, Desdiguieres, de Saint-Geran et de Schomberg avec Marillac. Ce fut à ce conseil où on se repentit de n'avoir pas cru le bon avis de Mr le maréchal Desdiguieres qui voulait que l'on fît des lignes et des forts à l'entour de Montauban pour en empêcher le secours. Mais comme il n'était plus temps, il fut résolu trois choses : l'une, que l'on ferait venir Mr d'Angoulême avec les forces qu'il avait, pour se loger entre Saint-Antonin et Montauban afin d'empêcher le passage au secours ; l'autre, que l'on ferait retrancher tous les chemins et avenues de Montauban ; la troisième, que de nos deux quartiers, des gardes et de Picardie, on tirerait tous les soirs mille hommes de chacun pour défendre lesdites avenues et combattre les ennemis dans les chemins étroits, tandis que Mr de Luxembourg avec cinq cents chevaux qu'il avait, garderait toute l'avenue de Villemur à Montauban et la plaine du Ramier qui était la grande avenue, dont il se chargea (Mr de Vendôme avec trois cents chevaux se chargea depuis de l'avenue de Villemur) ; et que chaque nuit, de chaque quartier, il y aurait un chef qui irait commander ces troupes contre le secours, et que l'on commencerait dès le lendemain jeudi 16me qu'en notre quartier messieurs les maréchaux résolurent que Mr de Pralain irait la première nuit, Mr de Chaunes la seconde, et moi la troisième. Mais une heure devant que Mr le maréchal de Pralain y dût aller, il reçut une mousquetade qui lui entama la peau du ventre en effleurant seulement, de sorte qu'il fallut que j'y allasse en sa place.

Le vendredi 17me Mrs du Maine et de Schomberg nous envoyèrent prier de nous trouver au bout du pont du Tarn qui était entre l'attaque de Mr du Maine et la nôtre : Mrs de Chaunes, de Pralain et moi, nous y trouvâmes, et Mr du Maine nous pria de vouloir favoriser une nouvelle attaque qu'il voulait faire le lendemain à Ville Bourbon, tant de notre canon que par quelque diversion, ce que messieurs les maréchaux lui promirent.

Mr de Guise me voulut débaucher pour aller dîner avec lui chez Mr du Maine ; mais parce que Mr le maréchal Desdiguieres nous avait donné rendez-vous au carero [carrière] de Ruffe, je m'en excusai, et lui dis qu'il se prit garde de Mr du Maine qui n'avait point plus grand plaisir que de faire tirer sur lui, ou sur ceux qu'il menait pour voir ses travaux, et qu'il s'échaudait pour brûler autrui. Mais à mon grand regret ma prophétie fut en quelque sorte véritable ; car l'après-dîner, comme il leur montrait ses travaux, une arquebusade lui donna dans l'œil, qui avait précédemment percé le chapeau de Mr de Schomberg, et le tua roide. Nous en apprîmes la triste nouvelle au carero de Ruffe où messieurs les maréchaux et moi étions venus trouver Mrs de Joinville, Desdiguieres et de Saint-Geran ; et là nous résolûmes de garder depuis notre quartier des gardes qui était depuis le pont du Tarn jusques au pont de la Garrigue, et que ces messieurs du quartier de Picardie garderaient depuis ledit pont de la Garrigue jusques à l'autre pont du Tarn du côté du Moustier, et choisîmes nos champs de bataille en cas d'alarme. L'étonnement fut si grand dans le quartier de Mr du Maine par sa mort, que tous les chefs et troupes voulurent quitter ; mais Mr de Guise demeura cette nuit-là avec eux, qui les rassura. Le roi rechercha Mr de Guise de vouloir commander en ce quartier ; mais il s'en excusa, et Mr de Thémines en eut seul le soin.

Le soir de ce jour-là Mr de Chaunes se trouva un peu mal, et fallut que j'allasse cette nuit-là mener nos mille hommes contre le secours.

Le samedi 18me on s'avança en nos tranchées du côté du ravin. On continua la mine. Je fus à Picacos par ordre du roi ; et au retour, comme c'était ma nuit d'aller contre le secours, j'y menai nos troupes.

Le dimanche 19me les ennemis vinrent mettre le feu à la batterie de deux pièces qui étaient sur le bord de l'eau, et se retirèrent à l'heure même qu'ils lui eurent jeté.

Il arriva peu de jours avant en l'armée ce carme déchaussé qui était à la bataille de Prague, et qui avait conseillé de la donner : il était estimé homme de grande sainteté. Monsieur le connétable lui demanda ce qu'il lui semblait que l'on dût faire pour prendre Montauban. Il lui dit qu'il fît tirer quatre cents coups de canon à coups perdus dans la ville, et que les habitants intimidés infailliblement se rendraient. Ce fut pourquoi le roi m'envoya quérir le jour précédent pour me commander de faire tirer les quatre cents coups de canon, comme je fis : mais les ennemis ne se rendirent pour cela.

Ce soir-là qui était celui auquel Mr le maréchal de Pralain devait veiller contre le secours, à cause de sa blessure j'y allai en sa place.

Le lundi 20me on continua nos travaux. Le soir Mr de Chaunes alla contre le secours, et parce qu'il n'y avait encore point été et qu'il craignait, si les ennemis arrivaient, qu'il n'y eût du désordre, il me pria d'y aller avec lui, ce que je fis.

Le mardi 21me la mine fut quasi parachevée, et comme elle se devait faire jouer le lendemain auquel Mr de Chaunes était en journée de

commander, le capitaine des mines nommé Ramsai lui vint demander de combien il lui plaisait que l'on la chargeât. Il demanda à ceux qui étaient près de lui intelligents en cette affaire, de combien d'ordinaire on les chargeait. Ils lui dirent de six ou sept cents livres, et lui dit alors : « Je veux qu'elle fasse un grand effet : chargez-la de deux mille huit cents livres de poudre. » Le Ramsai lui dit que c'était beaucoup ; mais il le voulut ainsi, croyant que ceux qui lui avaient dit de six ou sept cents, lui eussent dit de deux mille six ou sept cents.

Ce soir-là, à cause de la blessure de Mr de Pralain, il fallut encore que j'allasse veiller au secours pour lui.

Le mercredi 22me sur les neuf heures du matin il y eut une grande alarme de la venue du secours : chacun monta à cheval et fit avancer les troupes ordonnées à cet effet. Néanmoins Beauffort et ses troupes étaient encore à Saint-Antonin. Mr de Vendôme qui avait quelque cavalerie, s'en vint à la plaine du Ramier vers nous, sur un faux avis que l'on lui donna que les ennemis venaient par là. Comme ce bruit fut apaisé, chacun s'en retourna.

Sur le soir comme j'acheminais les troupes destinées au secours parce que c'était ma nuit, je rencontrai en y allant messieurs les maréchaux qui allaient aux tranchées et me dirent qu'ils allaient faire jouer la mine. Mr Frangipani était avec eux, qui avait fait l'ordre que le régiment de Chappes qui ce jour-là était de garde, devait tenir : aussi était Mr Frangipani en jour de commander de maréchal de camp. Je leur dis qu'il me semblait qu'ils la faisaient jouer bien tard et qu'il leur resterait peu de temps pour se loger dans l'effet de la mine ; car la nuit approchait, laquelle les mettrait en beaucoup de confusion et désordre. Plusieurs étaient de ce même avis ; mais Mr de Chaunes (qui la voulait faire jouer en son jour), n'y voulut consentir et me dit : « Je vois bien que c'est : vous voudriez la faire jouer au jour de Mr de Pralain et de vous. » Je lui demandai s'il avait besoin de mon service, dont il me remercia. Je lui dis là-dessus que je laisserais aller le secours conduit par Mr de Fontenai maître de camp de Piémont, et qu'après avoir vu jouer la mine, j'aurais temps de courir après, et suivis messieurs les maréchaux qui se mirent en un lieu propre pour en voir l'effet, et moi auprès d'eux. Mr de Chaunes envoya savoir si tout était prêt ; on lui manda que oui, à une chose près : c'était que le sieur de la Mayson (qui commandait le régiment de Chappes après le maître de camp, comme premier capitaine et sergent major), voulait que l'on abattît une petite galerie qui traversait le fossé de la pièce qui devait sauter, afin que les soldats allassent à l'effet de la mine avec plus d'ordre, et Ramsai maintenait qu'il ne la pouvait laisser ôter attendu que la fusée de la mine était dessous. Mr de Chaunes me commanda d'y aller et d'ordonner ce que je jugerais pour le mieux. J'y courus donc, et comme j'entrais dans cette petite galerie, je rencontrai Ramsai qui me dit : « Fuyez, Monsieur, car j'ai mis le feu à la fusée de la mine qui fera à mon avis un terrible effet. » Je ne me le fis pas dire deux fois, et courus quarante pas de toute ma force pour m'en éloigner. Alors elle joua avec une plus grande violence que l'on ne saurait dire, et emporta en l'air toute la pièce sous laquelle elle était, qui fut assez longtemps sans redescendre ; enfin elle vint fondre dans la tranchée sur nous. Je mis ma tête et mon corps sous un gros tonneau que je trouvai, qui ne fut pas assez fort pour soutenir et creva sous moi, et plus de mille livres de terre sur mes

reins, mes cuisses et mes pieds. Je m'en dépêtrai comme je pus, et tout froissé m'en vins à la mine, marchant sur les corps morts des nôtres que la mine avait accablés, dont il y en avait plus de trente, et entre autres Ramsai. La mine emporta ce qui était de notre côté et rendit les ennemis plus forts qu'ils n'étaient ; elle éteignit la plus part des mèches des soldats qui devaient donner, lesquels se présentèrent bravement, et quelques gentilshommes aussi, et furent un peu dans le lieu où la mine avait joué, ne pouvant monter plus avant à cause qu'elle avait escarpé la terre. Mais tôt après les ennemis parurent au dessus et aux flancs, jetant pots à feu, grenades et cercles sur nos gens, et tirant incessament sur eux : La Mayson qui y devait commander, fut tué d'abord, et deux sergents. Mrs de Chaunes et de Pralain étaient à l'entrée et rafraîchissaient continuellement de gens. Ce fut la première fois que je vis Mr Frangipani faire sa charge qu'il exécutait avec grand jugement et hardiesse, et fit ce jour là fort bien son devoir.

En même temps les ennemis firent une sortie sur les deux compagnies des gardes qui étaient au bout de la ligne qui fermait notre main gauche. Messieurs les maréchaux me commandèrent d'y aller, et trente gentilshommes me suivirent, qui firent des merveilles ce soir-là, et puis dire qu'en un grand embarras comme fut celui là, la noblesse y va tout autrement que les simples soldats. J'arrivai aux gardes comme les ennemis marchaient à eux ; je les trouvai sur leurs armes en bon ordre pour les soutenir. Les deux capitaines Castelnaut et Meux furent fort aises de me voir et cette petite troupe de noblesse bien délibérée, parmi lesquels étaient le comte de Torigny, Bourbonne, Manican, le baron de Seaux et d'autres, qui proposèrent d'aller attaquer les ennemis au lieu de les attendre, ce que je trouvai bon et les capitaines aussi ; et en même temps sortîmes de notre poste, la tête baissée, aux ennemis lesquels, voyant notre résolution, s'arrêtèrent premièrement, puis en nous tirant force mousquetades et quelques coups de pièces d'une courtine que l'on nommait de Saint-Orse, rentrèrent dans la ville. Je m'en revins en même temps avec ma noblesse au trou de la mine où je croyais que je ne serais pas inutile, me confiant que quand les ennemis retourneraient à sortir sur ces deux compagnies des gardes, ils trouveraient gens à qui parler.

Comme j'arrivais au trou de la mine, je trouvai Mr le maréchal de Pralain qui me dit : « Pour Dieu, mon fils, allez à la batterie des quatre pièces empêcher que les ennemis qui y ont mis le feu, n'emmènent ou n'enclouent notre canon : je vous irai tout à l'heure secourir avec les gardes qui entrent. » Nous tournâmes à l'heure même, tous ces gentilshommes et moi, et trouvâmes les ennemis aux mains avec cinquante Suisses de ma compagnie qui étaient de garde à cette batterie, lesquels faisaient bravement à coups de piques et de hallebardes. Je vis là pour la première fois de ma vie, des femmes dans le combat jetant des pierres contre nous avec beaucoup plus de force et d'animosité que je n'eusse pensé, et en donnant aux soldats pour nous les jeter. Notre petit secours vint bien à propos pour les Suisses qui avaient beaucoup de monde sur les bras, le feu à la batterie, et les ennemis qui s'efforçaient de venir jusques aux quatre canons. Trois Suisses étaient étendus sur la place et quantité de blessés. À notre arrivée nous leur fîmes une rude charge et les repoussâmes à coups de hallebarde : eux, en se retirant, nous jetaient quantité de pierres dont une bien grosse me

donna sur le haut du front, qui me porta par terre évanoui : incontinent trois ou quatre Suisses m'emportèrent hors de la mêlée à vingt pas de là, où je revins à moi et retournai au combat, où peu après Mr de Pralain, comme il m'avait promis, amena deux compagnies des gardes commandées par Tilladet, qui firent retirer bien vite les ennemis à belles mousquetades et en tuèrent quelques uns.

Je m'en revins avec monsieur le maréchal où la mine avait joué et où Mr de Chaunes s'opiniâtrait hors de propos de faire un logement. Enfin il en demeura où il était auparavant, et la garde nouvelle étant venue, ce fut au tour de Mr de Pralain de commander. Nous ne fûmes pas plus tôt arrivés près de Mr de Chaunes que l'on cria que les ennemis attaquaient notre garde qui n'était pas encore relevée du côté de main droite et qu'ils lui avaient fait quitter le cavain. Alors toute la noblesse avec moi y accourûmes, passant par dessus les tranchées à découvert, et les vînmes prendre par derrière ; nous en tuâmes huit et en prîmes deux, et leur fîmes bien vite rentrer dans la ville. J'avoue que notre noblesse ce jour-là fit des merveilles, et que sans elle nous eussions infailliblement reçu quelque affront ; ils firent aussi un honorable rapport de moi, et messieurs les maréchaux témoignèrent que j'avais très bien servi ce jour là : le roi m'écrivit le lendemain une fort honnête lettre sur ce sujet.

Au sortir de là sur les neuf à dix heures on me mit quelque chose sur ma tête et un bonnet fourré par dessus avec lequel j'allai passer la nuit à la garde du secours.

Le jeudi 23me nous nous occupâmes à raccommoder le ménage que les ennemis et notre impertinente mine avaient fait le soir précédent.

Mr le maréchal de Pralain avait veillé toute la nuit dans les tranchées qui étaient en si mauvais état qu'elles avaient besoin de sa présence ; mais cela lui enflamma tellement sa blessure qu'il ne put aller cette nuit-là à la garde contre le secours, et fallut que j'y retournasse encore pour lui. Nous eûmes nouvelles que les ennemis étaient partis de Saint-Antonin et venaient droit à nous, ce qui nous fit tenir tout la nuit alerte. Mais le matin Mrs de Vendôme, de Chevreuse et de Schomberg vinrent à notre champ de bataille comme nous en voulions déloger, qui m'assurèrent que les ennemis étaient dans la forêt de la Gresine et que La Courbe capitaine des gardes de Mr de Vendôme les y avait vus rentrer, n'ayant pas pu arriver de nuit pour se jeter dans Montauban. Sur cela ils prirent résolution de les aller attaquer dans la forêt de la Gresine et prirent ce qu'ils purent de cavalerie et d'infanterie pour exécuter leur dessein ; mais il y eut tant de discordance et de jalousie entre les chefs qu'ils s'en revinrent sans faire ni tenter aucun effet.

Ce fut le vendredi 24me qu'ils y allèrent et en revinrent aussi. Nous continuâmes nos tranchées et j'allai la nuit au secours ; car nos deux maréchaux se trouvèrent mal et me laissaient la corvée.

Le samedi 25me les ennemis firent jouer sur les trois heures une mine au cavain, qui nous tua cinq hommes, mais ne gâta rien à notre logement. Je fus la nuit avec mille hommes contre le secours.

Le dimanche matin comme je revenais avec ces mille hommes dans notre camp, le roi m'envoya commander de le venir trouver à Picacos. Je ne descendis point de cheval, et ainsi mal en ordre que j'étais, ayant veillé toute la nuit, et le sang caillé de ma blessure à la tête s'étant épandu sur tout le visage et sur les yeux, je n'étais pas reconnaissable. Comme j'arrivai, le

roi et monsieur le connétable me dirent que Mr de Luxembourg qui avait commandement sur six cents chevaux qui étaient toutes les nuits sur pied pour empêcher le secours, était tombé malade, et qu'il fallait que j'en prisse la charge jusques à ce que le secours fut entré, ou défait ; ce que j'acceptai volontiers. Comme je parlais à eux, la reine vint de Moissac, où elle demeurait pendant le siège, à Picacos. Le roi envoya monsieur le connétable pour la recevoir et demeura à parler avec moi. Comme elle entra, elle demanda à monsieur le connétable qui était ce vilain homme qui parlait au roi : il lui dit que c'était un seigneur du pays nommé le comte de Curton. Elle dit : « Jésus, qu'il est laid ! » Monsieur le connétable dit au roi, comme il s'approcha de la reine : « Sire, présentez Mr de Bassompierre à la reine, et lui dites que c'est le comte de Curton » ; ce qu'il fit, et je lui baisai la robe ; puis ensuite monsieur le connétable me présenta à madame la princesse de Conty, à Melle de Verneuil, à madame la connétable de Montmorency, et à madame sa femme, lesquelles je baisai et oyais qu'elles disaient : « Voilà un étrange homme et bien sale ; il fait bien de se tenir dans le pays. » Alors je me mis à rire, et à mon ris et à mes dents elles me reconnurent et eurent grand pitié de moi et plus encore l'après-dîner qu'il y eut alarme du secours, et nous virent partir pour l'aller combattre.

Je veillai encore cette nuit-là qui était la mienne au secours, et avoue que je n'en pouvais plus.

Le lundi 27me, jour de Saint-Michel, nous avions si fort en tête ce secours que nous n'avancions pas beaucoup à nos tranchées. Mr le maréchal de Pralain se portait mieux de sa blessure et me voyait si abattu de peine et de sommeil qu'il se résolut d'aller cette nuit-là à la garde du secours.

J'oubliais à dire que nous avions barricadé toutes les avenues des chemins que nous devions garder, et que nous mettions nos gens derrière ces barricades le long d'un grand chemin creux qui traverse toute la plaine du Barnier entre Picacos et Montauban, prenant depuis le quartier des gardes jusques à cent pas du pont de la Garrigue où il y en a un autre qui y va et le coupe.

Mr le maréchal de Chaunes voulut aller la nuit à la tranchée, afin que je la pusse reposer toute entière, étant l'onzième que j'avais passée en l'attente du secours. J'oubliais aussi à dire que Mr de Luxembourg ne put souffrir que le roi me commît à la cavalerie, et dit qu'il se lèverait plutôt pour y aller, de sorte que l'on en laissa la charge aux chefs des troupes. Ainsi franc et exempt de toutes corvées je me mis à table le soir avec plus de cinquante seigneurs ou gentilshommes qui logeaient chez moi ou aux logis attenants, lesquels m'avaient toujours voulu accompagner toutes les fois que j'avais veillé à l'attente du secours.

Durant le souper on me vint dire qu'assurément le secours devait venir ce soir-là et que l'on en avait quelques nouvelles, ce qui fut cause qu'après souper j'allai chez Mr le maréchal de Pralain et lui dis que j'irais encore cette nuit pour lui assister et servir. Mais il me dit qu'il ne le souffrirait pas, qu'il n'était pas un novice qui eût besoin que l'on lui montrât sa leçon ; que je lui laissasse seulement Le Meine pour lui montrer les postes, et qu'il n'y aurait point de mal pour nous cette nuit-là ; que je m'en allasse dormir en repos afin d'être en état le lendemain et les autres jours pour y aller ; qu'il n'avait aucune nouvelle du secours autre que celle d'accoutumé, et que s'il y en avait quelqu'une, il me le manderait. Sur cela je m'en retournai à mon

logis et envoyai mon écuyer nommé Le Manny pour me venir dire s'il y avait quelque nouvelle du secours. Il ne tarda guère à revenir et me dire que La Courbe, capitaine des gardes de Mr de Vendôme, me mandait qu'assurément nous aurions dans deux heures le secours sur les bras, et qu'il l'avait vu marcher.

J'étais prêt de me jeter sur le lit, et déjà Mr le duc de Retz et Mr de Canaples qui couchaient dans ma chambre étaient endormis : je les réveillai et leur dis que l'on me mandait que le secours venait ; mais ils crurent que je me moquais, et n'y voulurent venir, ayant été dix nuits consécutives à l'attendre, et à veiller. Je vins à une galerie proche de ma chambre et dis que le secours venait et que je m'y en allais ; mais de plus de trente gentilshommes qui y étaient couchés aucun ne me crut, fors un nommé Rodon, fils de Mr de Cangés et le sieur des Étant, qui vinrent avec moi. Je passai devant le quartier de Piémont et dis à Mr de Fontenai qu'il m'envoyât deux cents hommes, ce qu'il fit : j'en dis autant au colonel Hessy qui m'amena aussi deux cents Suisses.

Comme j'arrivai dans ce grand chemin qui sépare la plaine du Ramier d'avec Montauban, j'y trouvai une extrême confusion. Monsieur le maréchal avait envoyé quérir cent gendarmes de la compagnie de Monsieur, frère du roi, lesquels étaient dans le chemin et l'occupaient : Mrs de Vendôme, de Chevreuse, Desdiguieres, Saint-Geran, Schomberg et Marillac y étaient aussi. Il n'y avait que les deux compagnies de Normandie qui eussent leur poste à la barricade du carero de Ruffe ; c'étaient Devenes et La Saludie qui les commandaient. Le régiment d'Estissac qui devait fournir quatre cents hommes les avait encore devant leur quartier, attendant l'ordre. Trois cents hommes de Piémont étaient comme les autres dans le chemin, et deux cents des gardes aussi. Je rencontrai Le Meine qui menait vingt gendarmes de Monsieur dans la plaine pour prendre langue, et venir avertir. Je trouvai ensuite Mr le maréchal de Pralain qui se fâcha de me voir ; je lui dis : « On m'a dit qu'assurément le secours venait ; si cela est, je ne vous serai pas inutile. » Puis je lui dis : « Monsieur, voici bien de l'embarras ; si les ennemis venaient dans cette confusion, ils passeraient, et ne les pourrions discerner d'avec nos gens. » Il me dit : « Ce sont ces messieurs qui font le désordre : quel remède y peut-on apporter ? » « Si ferai bien, si vous me le commandez, lui répondis je ; car je ferai donner une alarme vers le pont de la Garrigue : ils y courront, puis je logerai Piémont pour les empêcher de repasser. Cependant faites avancer ces gendarmes mille pas dans la plaine ; car c'est là où ils joueront leur jeu si les ennemis viennent, et non ici. » Il me dit qu'il les y voulait mener, et que si les ennemis venaient, qu'il en rendrait bon compte. Il me commanda aussi de mettre les deux cents hommes des gardes à la traverse du chemin de Picacos qui va à la Garrigue, ce que je fis, et tous ces messieurs s'en allèrent à l'alarme devers leur quartier, et je logeai les gardes et Piémont : puis comme tout fut dépêtré, Mr de Vendôme arriva le dernier pour se retirer en son quartier, qui me dit qu'un sergent des ennemis s'était venu rendre à la barricade de Normandie, qui assurait que les ennemis le suivaient de près et qu'ils étaient bien près d'eux.

Les deux cents Suisses m'arrivèrent lors au bout du chemin devers le pont ; je les fis retourner le plus diligemment qu'ils purent vers le carero de Ruffe où était Normandie, et en même temps j'oyais tirer des coups de

pistolet, ce qui me fit croire que c'était quelque cavalerie qui les attaquait. Je suivis les coups de pistolet et descendis au carero de Ruffe où un corps de garde avancé fit sa décharge et puis se retira dans la barricade, qui se mit en état de les attendre, et à l'heure même les ennemis vinrent donner par deux fois dans la barricade, qui fut très bien soutenue par ces deux compagnies de Normandie. J'étais en impatience des Suisses, qui arrivèrent en même temps ; je leur fis laisser leurs tambours à la main droite et les fis passer doucement à la main gauche. Les ennemis qui ouïrent battre ces tambours suisses à leur main gauche, n'y voulurent pas donner ; ils se jetèrent à leur main droite qui était notre gauche, et parce que le chemin était creux (comme ils le sont tous en ce pays-là), il fallait qu'ils sautassent dedans plus de quatre pieds de haut. Ils étaient onze cents hommes séparés en trois bataillons : celui de l'avant-garde passa, plus haut que le lieu où étaient les Suisses, proche du régiment d'Estissac qui était en bataille devant son quartier et qui par inadvertance ou pour croire que c'étaient de nos troupes (ce qui était toutefois hors d'apparence), le laissèrent passer franc sans lui donner ni tour ni atteinte. Le bataillon qui le suivait, qui était le corps de bataille, où étaient leurs enseignes, vint descendre dans les Suisses et moi, et crus d'abord que c'était le régiment d'Estissac qui venait au bruit de l'attaque des ennemis à notre barricade, et d'autant plus qu'ils criaient : *Vive le roi !* Mais un soldat des ennemis, par mégarde ou pour y être accoutumé, dit : *Vive Rohan !* Alors je criai aux Suisses que c'étaient les ennemis, qui ne se le firent pas dire deux fois, et menèrent bien les mains. J'avais une hallebarde en main, de laquelle je voulus donner dans le corps d'un des premiers qui descendit dans le chemin ; mais la nuit me fit faillir ma mesure, et tombai devant lui, qui fut en même temps tué sur moi et trois ou quatre autres ensuite, et je craignis bien plus d'être tué des Suisses en me relevant, que des ennemis : enfin un des miens nommé le Manny, et le sieur des Étant, me tirèrent de dessous ces morts, et lors je m'employai comme les autres. De tout ce bataillon il ne se sauva pas quatre hommes qui ne fussent tués ou pris, et tués par de si grands coups que le lendemain on s'en émerveillait.

Il y avait en tout le secours onze enseignes de gens de pied. Un des capitaines qui étaient dans l'escadron en fit prendre cinq drapeaux par un homme fort et dispos et fit une rude charge pendant qu'à côté de lui cet homme passa avec les drapeaux. Ce capitaine fut incontinent tué, et ceux qui étaient avec lui à la charge : il respirait encore après le combat, et comme je disais que ceux-là avaient chargé rudement et que l'un d'eux avait donné un coup de pistolet dans le bras du colonel Hessy, il souleva sa tête et dit : « C'est moi, Monsieur, qui lui ai donné et qui meurs bien heureux d'avoir donné moyen de sauver une partie de nos drapeaux. » Je le fis retirer de là pour le porter panser : mais il expira avant que d'arriver où étaient les chirurgiens, dont je fus marri ; car je le voulais sauver.

Le troisième bataillon voyant comme nous avions malmené ce second, n'osa pas se hasarder de passer et s'en retourna dans la plaine ; mais nous envoyâmes le comte d'Ayen avec sa compagnie de chevau-légers, qui les atteignit avant qu'ils eussent gagné la forêt de Gresine et les prit tous prisonniers.

Le maître de camp Beaufort passa avec le premier bataillon, et entendant le combat du second, y accourut à cheval et fut enfermé dans le

chemin entre les Suisses et douze des gendarmes de la compagnie de Monsieur frère du roi, que menait le sieur de Garennes enseigne de la compagnie, et fut porté par terre de plusieurs coups et prisonnier, dont depuis il guérit.

Mr le maréchal de Pralain qui était à la campagne avec la cavalerie, arriva en ce temps, et voyant comme nous avions bien fait, nous loua fort. Je lui présentai Beaufort qui lui dit que le premier bataillon allait à la ville. Il courut après ; mais il le trouva déjà entré dedans, hormis quelques paresseux qu'il tailla en pièces.

Peu après, Modene qui était avec la cavalerie qui avait laissé passer le secours sur ce qu'il les avait conseillés de s'en aller par un lieu où les ennemis ne venaient pas, s'en vint me trouver et me dire que par le plus grand malheur du monde, tout le secours était entré sans que l'on l'ait rencontré ; qu'il avait tiré deux coups de pistolets pour avertir qu'ils passaient, et que personne n'était venu à lui ; qu'il les avait menés jusques proche de la ville et les avait comptés ; qu'ils étaient quinze cents au moins, et plusieurs autres contes et fables selon sa coutume. Je me mis en colère et lui dis qu'il n'était rien de tout ce qu'il me disait, et qu'il venait après le coup nous en faire accroire, et pour preuve je lui montrai plus de deux cents hommes morts en cent pas de place, et cent autres en peu d'espace de là. Il me loua grandement, et puis alla à toute bride dire à monsieur le connétable que n'ayant pu induire la cavalerie à défaire le secours, qu'il m'était venu montrer par où ils passaient pour me les faire attaquer, et en me louant médiocrement lui dit que lui avait fait des merveilles, dont il eut le lendemain la huée quand on sut ce qu'il avait fait.

Vers la pointe du jour monsieur le connétable avec Mrs de Guise et de Montmorency, arrivèrent. Je lui présentai Beaufort, Penavere gouverneur de Saint-Antonin, deux capitaines en chef prisonniers (il en demeura deux autres sur la place, deux lieutenants et trois enseignes), et six drapeaux que nous avions gagné, et le menai au lieu où le combat s'était fait, qu'il fut fort aise de voir, puis voulut me ramener à Picacos trouver le roi auquel il me présenta avec beaucoup d'honneur, et le roi me reçut très bien. L'après-dîner on lui mena les prisonniers qui étaient près de quatre cents, tant de ceux du comte d'Ayen que des Suisses. La plupart des blessés moururent, et le roi envoya les sains aux galères. On croyait que je fusse blessé, voyant toute ma hongreline en sang ; mais c'était de celui des ennemis que l'on avait tués sur moi, étant tombé.

Ce fut le mardi 28me, et je revins au soir en notre quartier où les ennemis firent jouer une mine qui faillit d'enterrer Mr de Pralain. Les ennemis firent semblant de sortir deux ou trois fois ; mais ils nous trouvèrent en état de ne leur laisser pas faire long chemin et s'en désistèrent. J'eus ensuite congé d'aller dormir, que je n'avais pu obtenir les onze jours précédents.

Octobre. — Le vendredi premier jour d'octobre, Mrs les maréchaux de Pralain et de Chaunes firent faire une forte attaque où ils gagnèrent un grand coin des cornes et se logèrent de telle façon qu'entre deux terres ils pouvaient gagner jusques contre la contrescarpe de la ville à la sape.

Le samedi 2me et le dimanche aussi, la pluie nous incommoda, qui fut violente et remplit nos tranchées en plusieurs lieux.

Le lundi 4me le roi envoya quérir messieurs les maréchaux et me fit aussi commander de les suivre à Picacos. Nous dînâmes avec monsieur le connétable, avec tous les chefs et maréchaux de camp de l'attaque du Moustier, avec lesquels était toujours joint Mr de Schomberg. Il faisait ce jour-là un grand festin au milord de Hey ambassadeur d'Angleterre, qui eut audience l'après-dîner, après laquelle le roi et monsieur le connétable vinrent en la chambre de Mr de Luxembourg qui était malade, où il nous avait commandé de nous trouver pour tenir conseil de guerre. Le père Arnoux me dit en entrant : « Et bien, Monsieur, Montauban se va donner au moins disant, comme les œuvres publiques de la France : en combien de jours offrez-vous de la prendre ? » Je lui dis : « Mon père, ce serait une offre bien présomptueuse si l'on donnait un jour déterminé de prendre une telle place que Montauban, et on ne peut répondre autre chose sinon que ce sera selon la forte attaque que nous ferons, ou la défense que feront les ennemis, ou les facilités, ou empêchements que nous y rencontrerons. » Il me dit lors : « Nous avons des marchands bien plus déterminés que vous ; car ces messieurs du quartier de Picardie répondent sur leurs têtes et sur leurs honneurs de la prendre dans douze jours après que vous leur aurez livré vos canons. Et c'est de quoi il se va maintenant traiter, et vous ferez chose agréable au roi et à monsieur le connétable de n'y point contrarier, si ce n'est que vous veilliez prendre un temps encore plus court qu'eux pour mettre Montauban entre les mains du roi. »

Le roi arriva sur l'heure, et je fus contraint de laisser sur ce discours le père confesseur du roi, qui me fit ce bien de me donner moyen de penser à ce que nous aurions à répondre : et parce que je craignais que messieurs les maréchaux qui me commandaient, par opiniâtreté, ou jalousie, ne voulussent faire quelque refus de donner les pièces de notre quartier, je les tirai à part et leur dis : « Messieurs, on nous a envoyé quérir à ce conseil pour tâcher de vous prendre par le bec, et de vous embarquer en une chose pour décharger messieurs du quartier de Picardie et en charger vos épaules ; c'est pourquoi il vous faut bien prendre garde à ce que vous direz. Ces messieurs n'ont pas voulu faire la descente dans le fossé du bastion du Moustier, et ne savent plus où ils en sont. Ils disent que s'ils avaient vos canons avec les leurs, ils prendraient infailliblement Montauban ; ils espèrent que vous ne les voudrez pas bailler, afin d'en jeter la faute sur vous : au nom de Dieu, ne le faites pas. Vous avez déjà eu l'honneur d'avoir défait le secours ; toutes choses sont encore entières pour vous : mais l'hiver s'approche plus vite de nous que nous ne nous approchons de Montauban ; les maladies attaquent déjà l'armée, et elle s'affaiblit tous les jours. Si ces messieurs savent une finesse pour prendre Montauban, n'envions point leur science : ils nous épargneront bien de la peine et peut-être des coups, et outre plus prennent sur eux une chose bien hasardeuse dont ils nous veulent décharger. Ne me demandez pas d'où je sais cette nouvelle, mais profitez-en. » Messieurs les maréchaux crurent que le roi me l'avait dite, et me dirent qu'ils se conformeraient en ce que je leur conseillais, et que pas un ne répondrait sans l'avis de tous trois, et me voulurent faire cet honneur de m'adjoindre à leurs résolutions.

Sur cet instant le roi nous commanda de nous asseoir. Puis monsieur le connétable nous dit que la prise de Montauban était si importante au bien du service du roi, que tous ses serviteurs se devaient porter avec une passion violente à lui faire conquérir, et quitter toutes les émulations, jalousies et

envies que le courage et l'ambition auraient mises dans nos cœurs, pour coopérer tous ensemble à l'effet de ce qui lui doit être si utile et à tout l'état ; que Sa Majesté ne laisserait pas de savoir un très bon gré à ceux qui ne l'auraient pas prise, lesquels il réserverait pour d'autres occasions qui ne seraient que trop fréquentes dans le progrès de cette guerre, et que pour nous exhorter à cela, il nous avait assemblés tant pour prendre une déterminée résolution comme pour faire que les uns et les autres s'entraidassent à l'exécution de ce qui serait résolu ; et que le quartier des gardes étant le premier, c'était aussi à lui à qui il s'adressait le premier pour savoir en combien de temps précisément nous voulions répondre de prendre la ville de Montauban. Mrs de Pralain et de Chaunes, et moi à leur suite, après avoir consulté ensemble, répondîmes que nous y apporterions tout le soin, et la peine imaginable, et telle que Sa Majesté en serait satisfaite, et que nous ne lui en pouvions limiter d'autre temps pour la prise sinon lui répondre que ce serait plus tôt ou plus tard selon la bonne ou mauvaise défense des assiégés et selon les facilités ou inconvénients que nous y rencontrerions. Sur cette réponse, monsieur le connétable nous dit que messieurs de l'attaque de Picardie l'assuraient de la prendre dans douze jours, et en même temps Mr le maréchal de Saint-Geran dit : « Oui, Sire, nous vous le promettons sur notre honneur et sur notre vie. » Nous lui dîmes que c'était un très grand service qu'ils rendaient au roi, où nous prenions la part qui appartenait à de si passionnés serviteurs comme nous étions à Sa Majesté, nous offrant, s'il y avait quelque chose en notre puissance, capable de contribuer à une si généreuse proposition, de l'employer franchement. Sur cela monsieur le connétable nous dit que le roi nous en savait gré, et que ces messieurs auraient besoin des seize canons qui étaient en notre quartier, lesquels nous accordâmes sans réplique, offrant de plus que si pour quelque attaque ou autre occasion, ces messieurs avaient besoin de quelque secours, que messieurs les maréchaux m'enverraient avec quinze cents, voire deux mille bons hommes pour être employés à ce qu'il leur plairait me commander ; dont ils nous remercièrent. Nous dîmes ensuite à monsieur le connétable que moyennant ce, le roi nous déchargeait, non du siège de la ville, lequel nous continuerions, mais de la prise ; ce que le roi nous accorda. Ainsi nous nous en retournâmes satisfaits de n'avoir plus rien à faire que de nous conserver, et divertir les ennemis par quelques attaques, mines, et sapes, de temps en temps.

Le mardi 5me nous fîmes tirer de toutes nos pièces quelques coups de chacune, pour ne pas faire connaître aux ennemis que nous les voulussions ôter, et toute la nuit nous en amenâmes treize jusques au parc de notre artillerie.

Le mercredi 6me nous arrivèrent deux bâtardes que nous avions demandées au roi pour escarmoucher, au lieu de nos canons, et la nuit nous tirâmes des batteries les trois autres canons restants.

Le jeudi 7me nous envoyâmes huit cents Suisses pour faire escorte à huit pièces de canon qui furent envoyées au quartier du Moustier par deçà l'eau, et le lendemain on y mena les autres.

Nous ne laissâmes pas pour cela en notre quartier d'avancer toujours quelques nouveaux travaux, de tenir les anciens en bon état et nos batteries aussi, d'élever un cavalier sur lequel nous mîmes ces deux bâtardes qui

importunaient toujours les ennemis qui surent bien tôt que nous n'avions plus de canons, dont ils se moquaient de nous.

Le samedi 9me octobre Mr de la Force fut à la tête de notre travail ; je fis incontinent défendre de tirer, et parlâmes sur le haut des cornes assez longtemps ensemble, lui me témoignant beaucoup de désir de voir un bon accommodement, et qu'il me priait d'agir le plus que je pourrais en la perfection de ce bon œuvre et d'animer Mr le maréchal de Chaunes à y porter monsieur le connétable son frère, lequel se devait dans peu de jours aboucher avec Mr de Rohan qui viendrait proche de Montauban à cet effet. Ce furent les premières nouvelles que j'en appris. Il me dit aussi qu'il était bien marri qu'une migraine que ce jour-là avait Mr le maréchal de Chaunes l'empêchait de le voir, et que ce serait quand il lui voudrait permettre ; me priant d'assurer Mr de Pralain et lui qu'il était leur serviteur très humble, ce que je fis ponctuellement. Il avait avec lui Saint-Orse et Lendresse, deux capitaines braves hommes qui avaient charge de ce côté-là.

Je m'en retournai dire à messieurs les maréchaux que je trouvai ensemble chez Mr de Chaunes, ce qui s'était passé entre Mr de la Force et moi et ce qu'il m'avait prié de leur dire. Alors Mr de Chaunes ne nous cela plus ce qui se traitait entre monsieur le connétable et Mr de Rohan, nous priant de le tenir secret. Il me dit de plus que Mr le cardinal de Retz, Mr de Schomberg et le père Arnoul contrariaient à l'accommodement : les deux à cause de leur profession, le troisième pour la certaine créance qu'il avait de prendre dans huit jours Montauban, et qu'il lui avait dit qu'il voulait être déshonoré et ne porter jamais épée en son côté s'il n'était dans dix jours au plus tard dans la ville ; ce qui me fit résoudre d'y aller le lendemain matin, et leur en demandai congé.

Je ne le pus faire néanmoins parce que ce matin-là, dimanche 10me, les ennemis firent une furieuse sortie du côté de Ville Bourbon, gagnèrent les premières tranchées qu'ils gardèrent assez longtemps, emmenèrent un gros mortier de fonte à jeter des bombes, tuèrent quelques soldats qui résistèrent, et eussent nettoyé toute la tranchée si Mr le maréchal de Thémines et Mrs les comtes de Gramont et de Cramail ne fussent venus courageusement s'opposer à leur furie et les arrêter sur cul. Je m'avançai avec cinq cents hommes en même temps sur le pont du Tarn et envoyai savoir de monsieur le maréchal s'il avait besoin de mon service et que j'étais près de lui avec de bons hommes. Mais lui qui avait déjà mis quelque ordre et repoussé les ennemis, m'envoya remercier : je vins néanmoins seul le trouver et voir le dégât que les ennemis avaient fait, que lui et messieurs les maréchaux de camp firent réparer en peu d'heures. À la vérité ce quartier-là était très faible depuis la mort de Mr du Maine, et dépérissait tous les jours ; car les soldats quittaient : de sorte que monsieur le maréchal envoya prier Mr de Pralain qui était en jour, de lui envoyer quelques troupes de son quartier pour faire cette nuit-là la garde ; ce qu'il fit et me commanda d'y mener sept compagnies du régiment des gardes que j'y laissai pour venir de là à la garde de nos tranchées, dont ces sept compagnies furent mal satisfaites, et dirent qu'elles n'y viendraient pas une autre fois si je n'y demeurais.

J'allai cette même après-dînée au quartier du Moustier où je trouvai Mr le maréchal de Saint-Geran et Mr de Marillac. Je fis semblant que j'étais seulement venu pour visiter Zamet qui était blessé ; mais en effet c'était pour voir où ils en étaient de la prise de Montauban dont ils parlaient si

affirmativement. Eux d'abord me prièrent de venir voir leurs travaux, et l'infaillibilité qu'il y avait en la prompte prise de Montauban. Je trouvai que depuis la grande dispute que j'avais eue avec eux pour la descente dans le fossé, qu'ils avaient toujours avancé à gauche du long de la contrescarpe jusques à ce qu'ils étaient venus sur le précipice, et qu'alors ils avaient coulé le long du penchant sur le Tarn par une tranchée étroite et incommode jusques à ce qu'ils eussent trouvé un certain tertre qui leur faisait une place d'armes en l'aplanissant. Il était vrai qu'il n'y avait de ce côté là autre fortification que les murailles de la ville auxquelles mêmes étaient attachées les maisons ; que le fossé n'avait que deux toises ou deux toises et demi de creux, qui n'avait pas grands flancs, et même dans le fossé on y était avec peu de péril. L'importance était de battre cette muraille ; car du lieu où étaient leurs batteries, qui était fort bas, on ne pouvait voir à une toise et demi près du pied de la muraille, ce que je fis considérer à ces messieurs : mais ils me dirent que les ruines des murailles y feraient un talus facile à y monter, ce que je ne pus croire, et le disputai avec eux d'autant plus fermement que le fossé allait en penchant du côté de la contrescarpe. Lors, ils me dirent en secret qu'à tout événement la place d'armes qu'ils aplanaient alors leur ferait loger trois canons avec lesquels ils verraient le fond du fossé, et qu'ils avaient une invention pour les y guinder à force de bras ; ce qui eût été une grande affaire si elle eût pu réussir : mais j'y voyais de grandes difficultés, dont la principale était que les ennemis tâcheraient par mines (comme ils firent ensuite), ou en leur coupant leur tranchée pour y venir (ce qui n'était pas impossible vu sa forme et sa situation), de les en empêcher.

Je m'en revins en notre quartier, plus confirmé que jamais que ces messieurs bâtissaient sur de faux fondements, et le dis à Mr le maréchal de Chaunes, le suppliant instament de porter monsieur le connétable à une bonne paix, s'il y trouvait jour, de crainte qu'il ne reçût et le roi premièrement, quelque notable dommage et honte.

Il fut d'avis de me mener le lendemain lundi 11me à Picacos avec lui pour en parler moi-même à monsieur le connétable, ce que je fis fort amplement, et le laissai partir ce jour même, fort délibéré de conclure la paix s'il y voyait jour. Il s'en alla à quatre lieues de Picacos en un château nommé Renies où il avait donné sûreté à Mr de Rohan de lui venir parler. Ils conférèrent longtemps ensemble, et approchèrent toutes choses de l'accommodement : néanmoins pour plusieurs respects monsieur le connétable ne voulut rien conclure sans en avoir précédemment eu l'approbation du roi et de son conseil.

Il en revint seulement le mardi 12me bien tard, et envoya le même soir donner rendez-vous à Mrs de Chaunes et de Schomberg de le venir trouver le lendemain mercredi 13me à Picacos, au conseil, où ils se rendirent, et Mr de Chaunes voulut que je le suivisse.

Monsieur le connétable proposa au conseil secret (je n'y étais pas), les conditions dont il était demeuré comme d'accord avec Mr de Rohan, qui étaient avantageuses et honorables pour le roi, utiles pour l'état, lesquelles furent trouvées raisonnables par tous ceux du conseil, qui étaient le roi, Mr le cardinal de Retz, monsieur le connétable, Mr de Chaunes, Mr de Schomberg, et Mr de Puisieux qui n'y était qu'en qualité de secrétaire d'État et debout, mais ne laissait pas d'en dire souvent son avis. Mais Mr de

Schomberg ajouta à son opinion que bien que les articles apportés par monsieur le connétable ne fussent à rejeter, néanmoins qu'il ne conseillait pas que l'on les accordât présentement, mais que l'on les délayât pour quinze jours, attendu qu'en ce temps-là le roi serait maître absolu de Montauban et aurait les mêmes conditions en sa puissance que l'on lui offrait maintenant, et de plus hautes s'il en demandait ; et comme Mr de Chaunes répliqua qu'en cas aussi que l'on ne prît point Montauban, si on était assuré d'avoir les mêmes conditions, Mr de Schomberg dit que c'était un cas qu'il ne fallait pas poser parce que la prise en était infaillible, qu'il en répondait au roi sur son honneur et sur sa vie, et qu'en cas que cela ne fût, il voulait que le roi lui fit trancher la tête : sur quoi il fut résolu de remettre à quinzaine le traité, et de le mander à Mr de Rohan qui en attendait la réponse à Renies.

Ce jour même Mr le maréchal de Thémines manda à monsieur le connétable que son quartier diminuait de gens à toute heure, et que ses gardes étaient si petites que si les ennemis entreprenaient sur eux, il serait forcé d'abandonner leurs tranchées ; que pour cet effet il le suppliait de commander qu'il entrât tous les soirs des troupes de notre quartier six cents hommes pour garder le sien. Monsieur le connétable en parla à Mr de Chaunes devant moi : mais je lui dis qu'il avait été affriandé de l'envoi que nous lui avions fait peu de jours auparavant de sept compagnies des gardes ; que nous n'avions que les gens qu'il nous fallait pour garder notre attaque, et que les troupes enrageaient d'être commandées d'aller garder un autre quartier que le leur ; finalement qu'ils cherchaient leur aise au prix de notre incommodité, et leur sûreté en notre péril. Monsieur le connétable prit bien mes raisons et ne nous commanda rien là-dessus, renvoyant le gentilhomme qu'il lui avait envoyé, qui lui dit de plus que monsieur le maréchal était assez mal d'une fièvre depuis deux jours.

Mais sur la réponse que ledit sieur maréchal eut par son homme, il le renvoya le lendemain matin jeudi 14me pour l'en presser de nouveau et protester du mal qui en pourrait arriver si l'on n'y pourvoyait, et qu'il quitterait le quartier ; ce qui fut cause que monsieur le connétable envoya un ordre précis à Mrs les maréchaux de Pralain et de Chaunes pour envoyer les six cents hommes en garde que Mr de Thémines demandait, lequel ordre ils me donnèrent pour regarder aux moyens de le pouvoir exécuter. Quand je me vis si pressé, je m'avisai d'une ruse que je mis incontinent en pratique, qui fut d'envoyer prier Mrs les comtes de Cramail et de Gramont de venir dîner chez moi qui avais quelque chose de conséquence à leur déclarer : quand ils furent arrivés, je leur fis voir l'ordre que j'avais d'envoyer six cents hommes garder leurs tranchées ; et parce qu'ils étaient mes anciens frères et amis, je ne l'avais voulu faire sans leur en dire précédemment mon avis, qui était que ce leur était une espèce d'affront d'envoyer un maréchal de camp étranger commander à leur préjudice dans leur quartier, et que nos troupes n'y voulaient aller si Frangipani ou moi ne les y allions mener et commander ; que c'était à eux à y pourvoir, et que s'ils voulaient aller après dîner remontrer au roi et à monsieur le connétable leur intérêt sur ce sujet, qu'ils pourraient à mon avis faire rompre cet ordre, et que, ce me semble, ils devaient demander des corps entiers pour venir camper avec eux, auxquels ils commandassent ; que des troupes de Mr de Montmorency il y avait encore quatre ou cinq cents hommes des régiments de Fabregues et de La

Roquette, qui huttaient entre le quartier de Picardie et nous ; que l'on attendait dans deux jours le régiment de Languedoc commandé par Portes, et d'autres qui viendraient tous les jours, dont on fortifierait leur quartier ; que c'était une vision de Mr le maréchal de Thémines malade. Ils prirent mon avis de la même main que je leur avais présenté, allèrent après dîner trouver monsieur le connétable pour le prier de changer cet ordre, mais de leur renforcer leur quartier de troupes nouvelles qui devaient venir à l'armée ; ce qu'il leur promit, et délivra notre quartier de ce surcroît de garde.

Le vendredi 15me Mr le maréchal de Thémines m'envoya dire que je lui vinsse parler au pont du Tarn ; ce que je fis, et le trouvai dans sa litière avec son train, s'en allant de l'armée par la permission qui lui en était à l'heure même venue du roi. Il était fort malade, et à la mine et à l'effet : il se dressa comme il put sur la litière et me dit que l'extrémité de sa maladie le forçait de quitter son quartier, et qu'outre cela le mauvais état où il était l'eût contraint de l'abandonner ; qu'il me le consignait pour le garder, et que j'y envoyasse des troupes au nombre que je jugerais à propos. Je crus qu'il rêvait de me tenir ce langage et lui dis que ce n'était pas à moi à qui il le devait remettre, mais à monsieur le connétable qui lui avait mis en main ; que j'avais charge de celui des gardes sous Mrs les maréchaux de Chaunes et de Pralain, dont j'étais bien empêché de m'acquitter ; à plus forte raison ne me chargerais-je pas d'une nouvelle commission, laquelle je ne voudrais pas accepter si le roi même me la commettait, s'il ne me déchargeait de celle des gardes. Sur cela il s'émut fort, et me dit qu'il me le reprocherait un jour ; qu'il n'eût pas cru cela de moi, et qu'il protestait, en cas que je ne l'acceptasse, du mal qui en pourrait arriver : et moi je lui dis absolument que je n'en ferais rien. J'ai toujours cru depuis que son mal le troubla de sorte qu'il ne me connut pas, ou qu'il ne savait ce qu'il me disait : car il laissait deux maréchaux de camp comme moi ; je n'avais aucune part ni dépendance en son quartier ; je n'eusse pu prendre cette commission que du roi seul ou de monsieur le connétable, et je ne l'eusse jamais acceptée au préjudice de mes amis.

Nous avions fait faire en notre quartier un cavalier sur lequel nous avions mis deux bâtardes qui voyaient et tiraient dans les pièces des ennemis et les endommageaient grandement : je crois que si nous y eussions eu des canons de batterie, qu'ils y eussent fait merveilles. Nous travaillions encore à une mine plutôt par divertissement que pour aucun autre effet, n'ayant plus autre dessein que de garder les postes avancés que nous tenions. Nous faisions quelquefois des trêves de deux ou trois heures pendant lesquelles nous parlions les uns aux autres en très grande privauté, et sans crainte les uns des autres. Messieurs de la Force, et comte d'Orval qui avait le titre de gouverneur de Montauban, bien que son beau-père y eût le principal crédit, me priaient souvent de baiser les mains de leur part à monsieur le connétable et à Mrs les maréchaux de Chaunes et de Pralain : je leur assurai de le faire et de moyenner une entrevue entre eux, dont ils me témoignèrent être fort contents.

Nous continuâmes ainsi en notre quartier moitié guerre, moitié marchandise, jusques au mercredi 20me que monsieur le connétable m'envoya commander de le venir trouver chez Mr de Schomberg au quartier de Picardie où il avait dîné. Il s'enquit de moi si nous avions une mine prête

à jouer et une attaque à faire ainsi qu'il me l'avait commandé quelques jours auparavant, dont je l'assurai que tout était prêt quand il l'ordonnerait. Il me dit lors : « Il faut que ce soit pour demain quand je le vous enverrai dire ; car s'il plait à Dieu, nous serons demain dans Montauban pourvu que chacun veuille bien faire son devoir. » Je l'assurai qu'il ne tiendrait pas à ceux de notre quartier d'y apporter toute leur industrie et pouvoir. Il me dit qu'il ne voulait rien autre de nous sinon que par une feinte attaque nous eussions à divertir les ennemis pendant que du côté de Picardie on forcerait la ville. Je ne me pus tenir de lui dire : « Monsieur, vous en parlez avec une grande confiance : Dieu veuille qu'elle ne soit point vaine. » J'avais bien ouï les deux jours précédents une furieuse batterie en ce quartier-là ; mais je ne m'apercevais point d'aucune brèche raisonnable ni d'autre chose qui nous dût donner aucune apparence de cela : et certes je me suis mille fois depuis étonné d'un tel aveuglement qui ait continué si longtemps et à tant de diverses personnes, et n'ai jamais su à quoi l'attribuer. Mr de Schomberg même en me disant adieu, il me dit : « Mon frère, je vous offre après demain à dîner dans Montauban. » Je lui dis : « Mon frère, ce sera un vendredi et jour de poisson ; remettons la partie au dimanche, et n'y manquez point. »

Je vins rapporter l'ordre que m'avait donné monsieur le connétable à messieurs nos maréchaux, lesquels me commandèrent de faire charger notre mine et de tenir toutes choses prêtes pour le lendemain.

Ce fut le jeudi 21me jour d'octobre qu'au matin le roi et monsieur le connétable partirent de Picacos ayant fait porter leur dîner au quartier de Picardie, où se devait faire cette solennelle exécution, avec une telle certitude que Reperan secrétaire de Mr de Schomberg convia les commis de Mr de Puisieux de venir dans sa chambre pour voir prendre Montauban ; que les chefs du quartier commandèrent à leurs gens d'être prêts à porter leur souper et coucher dans la ville quand on leur manderait. Ils placèrent le roi, Mr de Retz, cardinal, monsieur le connétable, le père Arnoux, Mr de Puisieux et autres en lieu où ils pussent facilement voir forcer la ville, et tant d'autres choses plus ridicules que je ne daignerais écrire.

L'ordre général et particulier fut fait : on nous manda de commencer la danse en notre quartier. Le roi envoya plusieurs fois savoir à quoi il tenait que l'on ne donnât, et il n'y avait ni descente au fossé, ni montée à la brèche, ni même brèche, qui ne fut remparée : il y avait même une pièce entre la brèche et le lieu d'où l'on partait, qui n'était ni ruinée, ni battue : il n'y avait point d'échelles pour y monter, et quand il y en eût eu, point de moyen de le faire. Enfin après avoir consumé toute la journée jusques à six heures du soir, avoir tenu six cents gentilshommes et quantité de gens de marque armés tout le jour, sans agir ni tenter de faire aucune chose, si ce n'est de faire tuer de la ville force gens qui se découvraient, on vint dire au roi que l'on avait de nouveau fait reconnaître le lieu où il fallait donner, et que véritablement il n'était raisonnable ; et sur cela chacun s'en retourna.

On nous avait mandé sur les quatre heures après midi de faire jouer notre mine, ce que nous fîmes en même temps : elle fit un fort bon effet et ouvrit une grande partie des cornes sur lesquelles nous nous logeâmes ; mais c'était en vain, car nous n'avions pas à prendre la ville. La mine en faisant son effet, tua d'une grosse motte de terre enlevée le jeune frère de Mr de Saint-Chaumont nommé Miolans, dont il fut héritier de plus de vingt mille livres de rente. Du même coup Le Plessis de Chivray fut porté par terre, qui

fut plus de quatre heures tenu pour mort, et passai trois ou quatre fois par dessus lui, ne le connaissant pas, à cause qu'il avait le visage tourné contre terre.

Messieurs nos maréchaux ni aucun de notre quartier ne voulut les jours suivants aller à Picacos pour voir la contenance du monde. Mais le lendemain vendredi 22me monsieur le connétable envoya dire que quelqu'un du quartier le vînt trouver. Messieurs les maréchaux me commandèrent d'y aller. Je trouvai le roi dans son cabinet avec lui, Mr le cardinal de Retz, Rouccelay, et Modene. Le roi me dit d'abord : « Vous aviez bien toujours été d'avis qu'il ne se ferait rien qui vaille du côté de Picardie. » Je lui dis : « Votre Majesté me pardonnera, mais je n'ai pas cru que tout ce que l'on proposait réussît : néanmoins il ne faut pas juger des choses par les événements. » Il me dit lors : « Que croyez-vous de cette batterie qu'ils veulent faire sur ce tertre où ils font l'esplanade ? » « Je dis, Sire, lui répondis-je, que s'ils la peuvent faire, la ville est à nous ; mais comme nous songeons à les prendre, ils songent aussi à s'empêcher d'être pris : ce sera merveille s'ils les laissent paisiblement faire cette batterie, et ils ont prou de moyens de les troubler, et si l'on leur empêche cette batterie, vous pouvez bien remettre la prise de Montauban à l'année qui vient. » « Et moi, dit le roi, je ne me voudrais plus arrêter à ce qu'ils veulent faire, car ce sont des trompeurs : je ne me fierai jamais à ce qu'ils me diront. » Monsieur le connétable n'avait point encore parlé, qui dit lors : « Tout beau, Sire, ils ont cru bien faire, et en sont plus marris que vous : ce ne sont pas les premiers qui se sont trompés à leur calcul. Ils répondent encore à cent pour cent que dans cinq jours ils pourront mettre leurs canons sur le tertre ; et s'ils le peuvent faire, voila Mr de Bassompierre qui vous dit que vous êtes maître de Montauban : donnons-leur encore ce temps. » Il me dit lors : « Mon frère de Chaunes m'a dit plusieurs fois que Mr de la Force vous avait prié de moyenner une entrevue entre eux deux. Aurait il, à votre avis, dessein de renouer la pratique de Mr de Rohan, et vous a-t-il point dit qu'il en eût quelque pouvoir ? » Je lui dis qu'il m'avait fait paraître ce désir, mais que l'affaire du jour précédent lui était si favorable et à nous si contraire que j'avais peur qu'ils n'en fussent maintenant éloignés. Lors, il me dit que si je voyais jour pour les ajuster, que je le fisse ; que de son côté il tâcherait de remettre la pratique de Mr de Rohan sur pied.

Ainsi je m'en retournai avec cet ordre en notre quartier, que je cherchai le moyen d'exécuter sans montrer que ce fût avec affectation, pour ne hausser davantage le chevet aux huguenots, superbes de leurs bons succès, tandis que ceux du quartier du Moustier tâchaient d'avancer leur prétendue batterie. Mais les ennemis qui étaient maîtres de leur fossé vinrent miner dessous ce travail, en sorte que la nuit du dimanche 24me au lundi 25 sur les deux heures du matin, ceux de Montauban sortirent par une fausse porte au dessus du Moustier et vinrent par l'entrée de la tranchée attaquer le régiment de Picardie qui était en garde depuis ce coin de la contrescarpe jusques au penchant et de ce penchant vers le Tarn jusques à l'esplanade où l'on voulait faire la batterie, et tuèrent tous ceux qui voulurent faire résistance ou qui ne se jetèrent de la tranchée dans le penchant qui va vers le Tarn, et tuèrent quatre capitaines du régiment de Picardie, et en même temps firent jouer la mine qu'ils avaient faite sous l'esplanade et emportèrent tout le lieu où l'on voulait mettre la batterie.

Monsieur le connétable me commanda de me trouver le lendemain chez Mr de Schomberg où il vint dîner, et l'après-dîner il fut agité de ce que l'on devrait faire pour remédier au désordre de la nuit précédente ; ce que Mr de Marillac promit de faire, et malgré les ennemis, de mettre dans cinq jours trois pièces en batterie au même lieu où elles avaient été destinées.

Mais la nuit du mercredi au jeudi 28me les ennemis firent une autre grande sortie sur Champagne qui y était de garde et ne la put soutenir, de sorte qu'ils gâtèrent toutes les tranchées. Ils donnèrent aussi par en bas sur le régiment de Villeroy qui les laissa passer jusques aux batteries de derrière eux, et donnèrent sur une des trois pièces que quinze Suisses gardaient, dont ils en tuèrent trois et chassèrent le reste, et gâtèrent une desdites pièces.

Tant de malheurs consécutifs obligèrent monsieur le connétable d'aller au quartier du Moustier et d'assembler les chefs des autres quartiers pour prendre une finale résolution. Chacun voyait apparemment qu'il n'y avait plus de moyen de continuer le siège ; mais personne ne le voulait proposer. Marillac fut d'avis de faire un fort au Moustier, qui commanderait la ville et auquel on mettrait tous nos canons et munitions en réserve pour, en un autre meilleur temps, en user, et que c'avait été le premier avis de Mr le maréchal Desdiguieres en arrivant à Montauban. Monsieur le maréchal dit alors qu'au commencement du siège le succès avait fait voir que son conseil était bon et eût été maintenant utile, mais qu'il n'était pas d'avis de l'exécuter astheure qu'il nous faudrait tenir une armée deux mois durant sur pied pour le mettre en perfection ; que la saison ni nos troupes ne le nous pouvaient permettre. Mr le maréchal de Saint-Geran proposa de réduire les trois quartiers en un, et de continuer vivement l'attaque du Moustier, persistant toujours que l'on prendrait infailliblement Montauban si on l'attaquait comme on l'avait toujours proposé. Je suppliai Mr de Schomberg de lui demander où il voulait faire la batterie, vu que la mine des ennemis avait emporté la place où l'on l'avait destinée. Il lui répondit que c'était à lui qui faisait la charge de l'artillerie, de la trouver. Il lui répliqua que sa charge était de faire faire les batteries où les généraux désiraient et pour battre ce qu'ils jugeaient qu'il fallait battre. Sur cela monsieur le connétable leur dit : « Messieurs, nous ne sommes pas ici pour décider de vos charges, et il n'en est pas temps. » Puis il demanda l'avis de plusieurs autres qui tous tournèrent autour du pot, jusques à ce qu'il demanda mon opinion. Je lui dis lors :

« Monsieur, si je reconnaissais que notre persévérance au siège de la ville de Montauban la pût porter ou forcer à se réduire à l'obéissance qu'elle doit au roi, je vous conseillerais de vous y opiniâtrer, et m'estimerais bien heureux d'employer selon mon devoir, mon temps, mon travail et ma vie en l'exécution d'une chose tant importante à l'honneur et au service du roi. Mais voyant l'état présent de notre armée, fatiguée par une longue campagne et par plusieurs grands sièges qu'elle a faits cet été, diminuée par la perte de quantité de braves hommes qui y sont péris, et finalement ruinée par les maladies et autres incommodités, je ne feindrai point de vous dire ouvertement ce que messieurs les préopinants vous ont voulu faire comprendre par leurs discours ambigus, qui est que vous devez plutôt songer à rendre le repos à votre armée, dont vous l'avez privée depuis huit mois, qu'à l'employer infructueusement en la continuation d'un siège auquel toutes choses nous sont plus désavantageuses au bout de trois mois qu'il est commencé, que lorsque nous l'avons entrepris. Il est entré dans

cette place plus de deux mille soldats depuis la défaite du secours ; les habitants le sont devenus par un exercice continué durant trois mois, et ne sont pas plus enorgueillis qu'encouragés, tant par leurs heureux succès de Ville Bourbon que par ces deux dernières sorties ; l'attaque générale entreprise et non exécutée leur a enflé le cœur et aplati celui de nos gens de guerre qui se sont persuadé que nous ne la pouvions faire puisque nous ne la faisions pas ; nous sommes à la fin de l'automne, qui est le temps auquel on a accoutumé de cesser d'entreprendre et d'agir. Je vous en puis parler d'autant plus librement, Monsieur, que je suis moins intéressé dans l'affaire ; car ceux de notre quartier ont été déchargés de la prise de cette ville dès que vous les déchargeâtes de leur artillerie. Toutes choses y sont en leur entier : les ennemis ne nous y ont donné aucun tour ni atteinte, et nos troupes qui sont véritablement aucunement dépéries, ne le sont point à l'égard de celles de Ville Bourbon ou du Moustier, et nous reste encore cinq mille bons hommes de pied prêts à employer où il vous plaira nous commander. Ces messieurs qui commandent en ce quartier et qui soutiennent tout le faix du siège sur leurs épaules, ont tant de générosité et de gloire, qu'ils aimeraient mieux périr et mourir que de vous avoir proposé de le lever ; mais moi qui n'ai pas les mêmes intérêts qu'eux, à qui celui du service du roi m'est cher à l'égal de ma vie, je ne marchanderai point à vous dire en ma conscience, et selon le serment que j'y ai, que vous devez, Monsieur, avec un bon ordre, une entière sûreté, et en temps non précipité, quitter l'entreprise et le siège de Montauban et réserver le roi, vous, et cette armée, à une meilleure fortune et à une plus commode saison. »

Comme un chacun vit clairement que mon avis était le seul que la saison et l'état de nos présentes affaires requéraient, personne n'y contredit, bien que aucun n'en voulût proposer autant, chacun étant bien aise d'en laisser faire la proposition à un autre.

Je m'en retournai par Picacos avec monsieur le connétable qui me dit qu'il était résolu de lever le siège. Je lui dis : « Monsieur, vous faites bien de vous coucher de peur d'être porté par terre. Je ne m'étonne pas que vous soyez contraint de lever un siège que vous avez entrepris sans dessein ; car vous ne vous y êtes embarqué que sur l'assurance que le comte de Bourfran vous donnait de trahir la place. » Il me dit lorsque c'était Esplan qui l'y avait embarqué, et Schomberg empêché de s'en dépêtrer honorablement ; que le roi était bien mal satisfait de lui et qu'il était fort content de moi, et qu'il me croirait désormais aux choses de la guerre, et non lui. Il me commanda ensuite d'embarquer Mr de la Force à parler à Mr le duc de Chaunes ; ce que je fis pour le vendredi 29me octobre, auquel Mr de la Force et d'Orval avec quelques uns des principaux de Montauban sortirent de la porte de la ville qui est entre le bastion de la Garrigue et les cornes que nous attaquions, et environ à deux cents pas de la ville Mr de Chaunes et moi nous y trouvâmes. Nous nous saluâmes avec beaucoup de tendresse et d'affection ; ils prièrent que l'on ne parlât point en particulier, parce qu'ayant affaire à une ville jalouse et à un peuple soupçonneux, cela leur pourrait porter préjudice. Il y eut beaucoup de discours de part et d'autre, qui enfin aboutirent de leur part qu'ils étaient très humbles serviteurs et sujets de Sa Majesté, qui ne respiraient qu'une entière et parfaite obéissance à ses volontés et commandements, pourvu que le libre exercice de leur religion et les autres choses accordées par leurs édits soient ponctuellement

observées ; et Mr de Chaunes conclut sur l'assurance que le roi les recevrait en ses bonnes grâces quand ils se remettraient en leur devoir.

Voilà en quoi consista cette conférence et le fruit qu'elle apporta, qui fit bien juger qu'ils n'étaient pas pour raccrocher le précédent accord, non plus que Mr de Rohan, qui n'y voulut plus entendre ; ce qui porta le roi et monsieur le connétable à se résoudre, le mardi 2me jour de novembre, de lever entièrement le siège de Montauban et d'envoyer cette leur volonté aux chefs qui commandaient au quartier de Picardie, afin de s'y préparer : ce qu'ils firent durant quelques jours en retirant les canons en nombre de trente-deux, qui étaient dans les diverses batteries, et les mirent dans le parc lequel tous les chevaux de l'artillerie ramenèrent en six voyages avec tous les affûts et munitions depuis le vendredi 5me jusques au dimanche 7me, et les déchargèrent sur le bord du pont du Tarn de notre côté. J'envoyai ces trois jours durant huit cents Suisses pour escorter, depuis le quartier de Picardie jusques au nôtre, toutes les voitures des canons.

Enfin le lundi 8me de novembre à trois heures du matin le quartier de Picardie leva le siège, et se retira au quartier de Ville Bourbon, laissant la ville libre de tout ce côté là jusques au commencement de celui des gardes ; et fallut que de là en avant, non seulement nous nous gardassions de la tête des ennemis, mais aussi tout notre côté gauche qui demeura découvert.

On employa tout ce jour-là et le suivant mardi 9me, à embarquer nos canons dans les bateaux sur lesquels notre pont était bâti, pour les faire descendre le long du Tarn dans la Garonne vers Moissac.

Le mercredi 10me le roi quitta son logis de Picacos et vint loger à Montbeton, quartier de Ville Bourbon ; il passa en y allant devant mon logis et me dit, la larme à l'œil, qu'il était au désespoir d'avoir reçu ce déplaisir de lever le siège, et qu'il n'avait contentement que de notre seul quartier ; qu'au reste il avait résolu de me donner seul l'armée à mener, mais que je n'en dise rien et qu'il n'y avait que monsieur le connétable et lui qui en sussent rien, et que je le vinsse voir le lendemain matin à Montbeton.

Mr le maréchal de Pralain lui envoya en ce même temps demander congé de se retirer de l'armée pour se faire panser de la fièvre qu'il avait depuis quatre jours, ce qu'il lui permit.

Le jeudi 11me de novembre j'allai suivant l'ordre du roi à Montbeton, lequel me voyant mal en ordre, m'en demanda la cause : je lui dis que j'avais couché dans la tranchée. Lors, tout étonné, il me dit pourquoi je n'avais pas encore levé le siège : je lui répondis que c'était parce qu'il ne me l'avait pas commandé. Il demanda à monsieur le connétable s'il ne me l'avait pas dit, lequel répondit qu'il croyait que cela fût fait dès le dimanche passé ainsi qu'au Moustier, et que nous avions grand tort de n'en avoir point parlé. Je lui répondis que je n'avais garde, et que j'y fusse demeuré toute ma vie devant que de lui en faire instance, bien qu'il nous ait fallu depuis quatre jours continuels doubler nos gardes, attendu que ceux de Montauban n'ayant plus à songer qu'à nous, pouvaient nous attaquer avec leurs forces entières auxquelles notre garde ordinaire n'eût su résister. Ils me dirent lors que je ne manquasse pas de lever le siège la prochaine nuit, et que je portasse cet ordre à Mr de Chaunes de leur part ; mais comme ils me parlaient, il arriva, et lors ils lui dirent que la nuit prochaine il eût à quitter les tranchées. Je lui dis que je ne m'y trouverais pas s'il le levait de nuit ; mais s'ils me voulaient permettre de le lever de jour, je le ferais et avec

ordre, et avec notre honneur, et que je leur suppliais très humblement de m'accorder cette grâce, leur répondant de ma tête de tout le mal qui en arriverait ; ce qu'ils m'accordèrent après quelque contestation, et M de Chaunes me dit que je prisse le temps que je voudrais pour ce sujet, mais qu'il y voulait être. Je lui dis lorsque ce serait entre trois et quatre heures après midi de ce même jour, et que je m'en allais y donner ordre afin qu'à son arrivée il trouvât tout prêt ; et à l'heure même je retournai à la tranchée pour le faire savoir aux gardes. Quelques capitaines m'y contrarièrent, disant que les ennemis me donneraient sur la queue et que je ne ferais pas ma retraite sans perte. Enfin ils me crurent, et fis l'ordre nécessaire pour bien frotter les ennemis en cas qu'ils fussent venus nous troubler, puis donnai ordre de faire décamper les Suisses, Estissac, Vaillac, Piémont, Chappes et Normandie, et les mettre en bataille entre le quartier des gardes et la queue de la tranchée ; après quoi je demandai à parler à Mrs de la Force et d'Orval et aux capitaines qui avaient la garde contre nous, lesquels arrivés, je leur dis que nous étions près de déloger, remettant la partie au printemps prochain pour l'achever à leur perte et à notre avantage, et que j'étais venu prendre congé d'eux et savoir si quelqu'un de nous avait manqué de payer son hôte, afin de le satisfaire, ne voulant point laisser mauvaise renommée de nous. Ils m'embrassèrent et me dirent adieu, m'assurant que cette nuit à notre départ ils nous feraient prendre le vin de l'étrier. Je leur dis que s'ils nous voulaient faire boire, il fallait que ce fût dans une heure ; car nous voulions employer le reste de la journée. Ils n'en crurent rien ; mais je leur assurai et jurai que je ne leur mentais point, et que leur en voulant laisser le signal, je ferais premièrement mettre le feu aux huttes d'Estissac, puis à celles de Vaillac, de là aux Suisses, à Piémont, Chappes, et à Normandie, et qu'après je mettrais le feu aux choses combustibles de nos tranchées ; finalement après l'avoir mis à notre cavalier, nous ferions immédiatement après notre retraite qui ne serait pas plus longue qu'au bout de la tranchée. Ils me dirent que si j'en usais de la sorte, je m'en trouverais mauvais marchand. Comme je leur parlais ils virent embraser le quartier d'Estissac, puis celui de Vaillac, et celui des Suisses, et ainsi les autres consécutivement, ce qui leur persuada mon dire, et me laissèrent pour m'aller préparer la collation. Mais la composition de mes tranchées était de telle façon que je n'avais rien à appréhender ; elles étaient à angle saillant et rentrant ; et aux angles, de petites places d'armes capables de quinze mousquetaires, entre la rivière du Tarn où il y avait un chemin sur le bord, et un autre grand chemin, lesquels avaient chacun cinq ou six traverses sur lesquelles on pouvait loger des mousquetaires qui enfilaient encore les tranchées sans pouvoir être délogés : de sorte que je garnis ces traverses et ces places d'armes de bonne mousqueterie, et toutes les lignes, hormis la première, furent bordées de mousquetaires en cas qu'ils eussent voulu passer par dessus les tranchées : et ainsi je quittai la première ligne, mes piques en retraite pour faire tête s'ils fussent venus, et après cette première ligne, comme les ennemis y voulurent entrer, ils furent salués des mousquetaires qui étaient à la première place d'armes et des autres qui étaient sur les traverses, qui leur firent bien cacher le nez, et ne parurent plus. Après j'ôtai les mousquetaires desdites traverses et places fait à fait [au fur et à mesure] que je n'en avais plus de besoin, et ainsi me vins camper à deux cents pas des tranchées en un lieu où le canon de la ville ne

nous pouvait voir, auprès de toutes nos troupes, proche du pont, sans que je perdisse un seul homme, en plein jour, ayant suffisament averti les ennemis de notre retraite qui fut faite en la présence de Mr de Chaunes qui l'approuva fort, et lors il s'en alla loger au quartier du roi, m'ayant précédemment ordonné d'y passer le lendemain, après avoir assuré le bord de deçà de notre pont par une bonne redoute, à laquelle je fis à l'heure même travailler, étant chose d'importance, attendu que tous nos canons étaient sur les bateaux du pont, lequel il fallait rompre pour faire descendre notre artillerie à Moissac, ce que je pensais que l'on ferait seulement à deux ou trois jours de là. J'employai le reste du jour à poser les gardes de mon campement qui était ouvert de tous côtés, et toute la nuit à faire passer nos malades et notre bagage.

Sur le point du jour je mis cinq cents hommes des gardes et cinq cents Suisses pour faire tête aux ennemis durant le passage de nos troupes et commençai à faire passer dans le quartier du roi les régiments de Vaillac et d'Estissac quand Mr de Schomberg avec quelque trente gentilshommes passèrent à moi. Il me donna une lettre du roi et une de monsieur le connétable, portant créance sur lui. Il me dit premièrement ce dont le roi l'avait chargé, qui était qu'il me donnait la conduite et le commandement de son armée pour la mener devant Monheurt qu'il désirait que j'assiégeasse cependant qu'il séjournerait à Toulouse, et que si je voyais apparence de prendre bientôt la ville, que je lui mandasse et qu'il passerait par là ; si aussi c'était une affaire de longue haleine, qu'il passerait par Lectoure pour s'en aller à Bordeaux ; qu'il avait donné charge à lui Schomberg de me fournir tout ce que je désirerais de l'artillerie, et tout ce qu'il pourrait des finances, ses deux charges ; que le roi avait écrit au marquis de Grignaux et au comte de Ribeirac qui lui amenaient chacun un régiment, de se venir joindre à moi, comme aussi à Mr le maréchal de Roquelaure de m'envoyer son régiment et sa compagnie de gendarmes ; toutes lesquelles lettres il me donna pour les envoyer, et me conseilla que ce fût par Le Mayne qui avait connaissance en ce pays-là et de cette place ; ce que je fis à l'heure même, et lui donnai charge d'investir même la place avec ces deux régiments s'ils y étaient arrivés plus tôt que moi.

Mr de Schomberg me dit ensuite ce que monsieur le connétable lui avait chargé de créance, laquelle à mon avis il avait pratiquée et mendiée, qui était qu'ayant considéré que les canons qui étaient sur nos bateaux n'étaient point en sûreté parce qu'une redoute pouvait être battue et forcée par les ennemis qui seraient maîtres de tout ce côté de la rivière, et que ce nous serait un grand déshonneur s'ils nous gagnaient un de nos bateaux, soit en gagnant notre redoute, soit en les attirant à eux comme ils avaleraient le long du Tarn dont une des rives était entièrement à eux ; c'était pourquoi il me priait de demeurer deçà avec les troupes que je voudrais choisir, hormis celles des gardes françaises et suisses, et faire rompre le pont et avaler les vaisseaux, puis m'en venir passer à la pointe de la Veyrou à deux lieues de là, où il me ferait tenir des bateaux tout prêts pour toute ma troupe. Je considérai bien la périlleuse commission que l'on me donnait de faire couper ce pont et me laisser avec sept cents hommes sans pouvoir être secouru, en un pays du tout ennemi et à la vue d'une ville où il y avait plus de trois mille hommes de combat et soixante bons chevaux qui auraient deux lieues durant à me suivre, et au bout trouver un confluent de deux

rivières devant moi à passer en bateaux, cinquante à cinquante. Je dis néanmoins à Mr de Schomberg devant cette noblesse, que je savais bien que cette commission m'avait été procurée par lui qui avait voulu, pour sauver ses canons, me hasarder à une ruine assurée si les ennemis l'entreprenaient comme ils feraient infailliblement, et ne manqueraient pas de bons avis de cela, et par nos gens mêmes ; toutefois que je n'avais encore refusé aucun commandement que l'on m'eût fait, et que je ne commencerais pas par celui-là, prenant néanmoins à témoins tous ces gentilshommes, si je me perdais, que je l'avais plutôt voulu faire que de manquer aux ordres et au service du roi. Mr de Schomberg me dit que véritablement cette commission était ruineuse, mais qu'elle était importante au service du roi qui avait une telle estime de ma suffisance et si grande opinion de ma bonne fortune qu'il était tout assuré que je la ferais heureusement réussir ; qu'il avait bien fait connaître à Sa Majesté l'inconvénient qu'il y avait de dégarnir ce côté du Tarn avant qu'avoir fait acheminer nos bateaux chargés de canons à Moissac, mais que c'avait été le roi qui m'avait nommé et destiné à cette action, tant pour les raisons susdites que parce que j'étais déjà porté sur le lieu, que j'avais le commandement des troupes et qu'il n'en pouvait envoyer un autre à l'exécution de cette affaire sans me faire tort ; finalement qu'il était venu me trouver avec cette noblesse pour avoir sa part du bien et du mal qui me pourrait arriver, et qu'il mourrait avec moi.

Cette dernière offre me ferma la bouche et fit que je me mis incontinent à faire l'ordre que j'avais à tenir, et effectuer celui que le roi m'envoyait. Je pris donc 400 hommes du régiment de Piémont, 200 de Normandie et 200 de Chappes pour faire ma retraite, que je mis en bataille à la place du régiment des gardes, lequel, avec tout le reste de nos troupes, je fis incontinent passer le Tarn et s'aller joindre au roi près de Montbeton, et puis commençai à faire rompre notre pont ; et fait à fait que l'on détachait un bateau, je le faisais descendre à val. Ceux de Montauban voyant toutes nos actions fort clairement, je m'attendais à toute heure de les avoir sur les bras, et qu'ils sortiraient, cavalerie, infanterie et canon. Enfin nous fûmes prêts à marcher, et je priai lors Mr de Schomberg de paraître sur un lieu un peu élevé et mettre en deux rangs ces quarante chevaux qu'il pouvait avoir, vingt de front, afin de faire croire aux ennemis qu'il y en avait cent. Mais les ennemis après avoir escarmouché un demi quart de lieue sans nous enfoncer, furent si joyeux de nous voir retirer qu'ils cessèrent de nous suivre. Je fis quatre bataillons de mes huit cents hommes, et trente mousquetaires que j'en tirai pour être sur les ailes de trente piques qui étaient les derniers et que je menais, faisant toujours marcher nos ordres séparés, afin de ne nous point embarrasser. Après que les ennemis se furent lassés de nous suivre sans profit que de bonnes mousquetades, notre cavalerie passa par un gué que nous lui enseignâmes, et nous laissa aller après nous avoir dit adieu, et nous continuâmes paisiblement notre chemin jusques à la pointe de la Veyrou où nous ne trouvâmes aucun bateau pour passer, comme il nous avait été promis, ce qui me mit en une grand peine : car de nous camper à cette pointe, ceux de Montauban sortiraient avec deux mille hommes, leur canon et leur cavalerie, et nous viendraient défaire ; de passer, je ne pensais pas qu'il y eût de moyen. Enfin je fis sonder un lieu où il ne se trouva d'eau que jusques à la ceinture pour passer : alors je dis à nos soldats que je serais leur guide, et que je m'assurais qu'ils me suivraient

volontiers, encore que l'eau fut bien froide alors. Ils me prièrent de la passer sur un cheval que l'on m'avait mené ; mais je ne le voulus faire, et commencions tous à nous déchausser pour nous mettre en l'eau, quand nous avisâmes descendre un bateau chargé d'avoine dans des sacs, venant de Picacos. Nous le fîmes aborder, et ayant en diligence mis à terre tous les sacs, nous passâmes en seize fois, cinquante à cinquante, et moi à la dernière passée qu'il était toute nuit. Je logeai mes troupes à trois villages prochains et m'en vins encore à Moissac où le roi avait envoyé le sieur des Fourneaux maréchal des logis de l'armée avec tous mes ordres nécessaires.

Je fus contraint de demeurer le lendemain, tant pour emprunter de l'argent de toutes les bourses, où je trouvai cinq mille écus, et trois que j'en avais encore, que de préparer des bateaux pour embarquer toute l'infanterie, canon, bagage, et munitions de guerre et de vivres, et que pour donner les ordres nécessaires pour nourrir notre armée : ce que je réglai jusques à Agen où j'envoyai en diligence pour avoir trente mille pains prêts. J'allai aussi à la pointe du Tarn reconnaître, et pourvoir à l'embarquement.

Le dimanche 14me je partis de Moissac et vins coucher à la Magistere. Je fis passer ma cavalerie du côté gauche de l'eau, qui est un bon pays de fourrage.

Le lundi 15me je m'en vins à Agen où je trouvai que l'on n'avançait guère pour notre munition, et que les jurats de la ville la détournaient, disant que le pain enchérirait dans leur ville si on en tirait une si grande quantité pour l'armée : ce que je ne trouvai pas bon. Messieurs de la ville m'étant venus voir, je leur dis comme le roi m'envoyait nettoyer et rendre libre la rivière de Garonne, ce que j'espérais faire dans peu de jours par la prise de Monheurt que j'allais assiéger, et que j'avais déjà fait investir ; que je m'assurais que pour une si bonne œuvre ils contribueraient de tout ce qui serait en leur puissance ; que j'avais diverses choses à leur demander, les unes en payant, les autres en prêt à bien rendre ; de cette dernière sorte étaient deux milliers de poudre menue grenée que je leur priais de me prêter, lesquels leur seraient remplacés quand l'équipage de l'artillerie passerait par devant leur ville, et que j'y avais déjà pourvu ; ce que je voulais en payant étaient six cents pelles, trois cents pics et trois cents hoyaux, quelques serpes et quelques haches, que je ferais payer comptant, comme aussi trente mille pains présentement, et dix mille par jour tant que ce siège durerait ; que je demandais qu'ils prissent ce soin là et m'en délivrassent, et que je leur mettrais argent en main pour faire faire toute cette fourniture. Ces messieurs me firent réponse qu'ils allaient assembler le conseil de ville pour en résoudre et puis qu'ils me viendraient parler, ce qu'ils firent au bout d'une heure ; et leur réponse fut qu'ils trouvaient fort bon que je fisse faire les outils que je demandais, et que s'il y en avait, on me les donnât en payant ; que pour leur poudre menue grenée, ils ne s'en voulaient dégarnir, mais que si j'en trouvais à vendre chez les marchands, ils permettraient de la sortir de la ville ; que pour la quantité de pains que je demandais, ils ne pouvaient souffrir que l'on la tirât de leur ville, car cela y mettrait non seulement la cherté, mais encore la disette : et sur cela me vinrent présenter du vin de la ville qu'ils me prièrent de recevoir. Je leur répondis :

« Messieurs, je ne veux ni ne dois accepter le vin de ceux qui refusent le pain au roi, ni moins demeurer en une ville que je ne crois pas qui lui soit guère plus affectionnée que Montauban, et qui peut être le serait moins si

elle était aussi forte. Je viens vous ôter une taie de l'œil et ouvrir le commerce de votre ville avec celle de Bordeaux ; qui vous devrait obliger non d'accorder ce que je vous demande, mais d'en offrir beaucoup davantage : et vous me répondez comme si j'étais venu de la part du roi d'Espagne ou d'Angleterre et non de celle de votre roi. Sachez que je vous puis ôter, (voire faire pis), ce que je vous demande, et que ceux-là donnent tout, qui refusent les choses justes à celui qui a les armes à la main. Je me contenterai néanmoins de superséder le siège de Monheurt jusques à ce que j'aie tout ce qui m'est nécessaire à cet effet, et ferai séjourner l'armée du roi sur vos terres et dans vos belles maisons où elle se rafraîchira jusques à ce que j'aie reçu les commandements du roi sur la réponse que vous me venez de faire, lesquels, je m'assure, seront dignes de lui et de votre procéder, que je saurai fort ponctuellement exécuter. »

Ce discours fini, je me tournai vers Des Fourneaux et lui dis : « Donnez le département de toute l'armée depuis les faubourgs de cette ville jusques à une lieue à la ronde, et leur ordonnez d'y faire bonne chère et de se récompenser des travaux et des peines qu'ils ont souffertes à Montauban. » Et sur cela je tournai le dos à messieurs d'Agen et montai à ma chambre. Ils voulurent suivre pour me parler ; mais je leur fis dire que j'allais faire une dépêche au roi, et que je ne les pourrais voir qu'à sept heures du soir, qui était dans quatre heures. Ces messieurs ne furent pas moins étonnés de mon procédé que j'étais indigné du leur, et voyant que Des Fourneaux allait donner les départements, ils le prièrent de les superséder ; mais lui dit qu'au contraire il les hâterait, et qu'ils méritaient pire traitement que celui que je leur faisais. Ils revinrent battre à ma chambre, et moi je fis la sourde oreille jusques à ce qu'ils me firent dire par La Motte de Nort qui entra par ma garde-robe, qu'ils me donneraient non seulement ce que j'avais désiré, mais encore tout ce que je leur voudrais ordonner, et que seulement je les veuille entendre : ce qu'enfin je fis avec une forte réprimande, et eus tout ce que je voulus d'eux. Aussi fis-je changer mes logements.

Le lendemain mardi 16me je vins coucher au Port Ste Marie, et le mercredi 17me je dînai à Esguillon où Le Meine Chabans me vint trouver, qui me fit savoir comme Monheurt était investi d'un côté par le régiment du marquis de Grignaux qui avait le même soir gagné un moulin très important et qui nous menait bien près de la ville. J'y allai voir après dîner et fis passer les régiments de Piémont et de Normandie que je fis camper joignant celui de Grignaux, tirant vers Puch, assez éloignés l'un de l'autre pour garder la moitié de la campagne.

Je m'en revins le soir coucher à Esguillon, et le jeudi matin 18me je fis passer Navarre, Ribeirac et Champagne, qui achevèrent de fermer tout à fait Monheurt du côté de la terre, et ordonnai l'attaque de deçà vers Esguillon aux trois régiments premiers campés, et celle de l'autre côté aux trois autres, toutes deux le long de la rivière.

Je logeai les compagnies de chevau-légers de Chevreuse, Signan et Bussy Lamet à Puch de Gontaut, et leur ordonnai de battre l'estrade vers Castel-Jaloux où le vendredi 19me je fis aller loger la compagnie de gendarmes de monsieur le connétable.

Le samedi 20me le régiment de Champagne ouvrit la tranchée de son côté. On était bien plus avancé du côté de Piémont.

Mr le maréchal de Roquelaure arriva, à qui je rendis le devoir et l'obéissance requise, dont il se contenta, me laissant le détail du siège. Il me pressa d'ôter la compagnie de gendarmes de monsieur le connétable, de Castel-Jaloux, parce qu'il avait au château dudit lieu une compagnie des siennes en garnison, pour l'entretenement de laquelle il faisait payer à ceux de la ville cinquante francs par jour. Je lui répondis qu'il était le maître, et qu'il pouvait donner le département où il lui plairait ; que pour moi je n'en savais point d'autre. Il dit qu'il la fallait faire passer delà la rivière devers Marmande ; à quoi je contrariai, disant qu'elle n'y serait sûrement. Il trouva bon de loger ses gardes à Puch, d'où je retirai vingt soldats que j'y avais mis.

J'ordonnai aussi que chaque régiment fermerait jusques à celui qui lui était voisin, d'une tranchée par laquelle il y eût communication à couvert de l'un à l'autre, et leur fis fournir d'outils. Je fis faire des gabions et dresser des plateformes, afin que dès que nos canons que j'attendais seraient venus, nous les missions en batterie, et nous avançâmes des deux côtés nos tranchées en toute diligence : elles n'étaient pas fort sûres ni larges ; mais c'était un siège que nous devions dévorer sans le mâcher.

Le dimanche 21me j'envoyai nos chevau-légers à la guerre vers Sainte Foi. Nous avançâmes nos travaux jusques près du fossé des ennemis lesquels me reconnaissaient aisément aller et venir, pour être habillé d'écarlate, monté sur un bidet blanc, et à la croix de mon manteau. Ils me tendirent un piège pour me tuer en passant du quartier de Piémont à celui de Normandie dont la ligne de communication n'était encore parachevée. Ils garnirent le bastion avancé de mousqueterie, comme ils firent aussi leur contrescarpe. Ils n'avaient qu'une seule pièce de campagne dont ils me saluèrent comme j'étais encore loin et avec force gens, lesquels je quittai et ne laissai avec moi que les aides de sergent major de Champagne et de Navarre. Il y avait quelque six-vingt pas à passer à découvert, que l'on pouvait éviter en s'éloignant quelque peu, ce que je ne faisais jamais. Ils tirèrent d'abord leur pièce de campagne sur ma compagnie qui était assez loin, ce qui me convia de les prier d'aller par le couvert, tandis que je m'en allai avec ces deux aides de major passer plus proche de leur contrescarpe. Alors ils me firent leur salve de telle furie que je ne voyais que balles siffler à l'entour de moi, dont deux portèrent, l'une dans le pommeau de la selle de mon bidet, l'autre me perça mon manteau. Je fis écarter les aides de major à qui il ne le fallut pas dire deux fois, et je descendis de mon bidet pour me mettre à l'abri d'un gros arbre qui était proche, auquel ils tirèrent plus de cent mousquetades ; mais j'étais en sûreté derrière. Enfin comme je crus qu'ils n'auraient plus à tirer, j'en sortis et allai assez vite gagner la tranchée de Normandie : mais ce ne fut pas sans l'échapper belle ; car ils me tirèrent encore plus de cent mousquetades de soixante pas près. Mais comme mon heure n'était pas encore venue, Dieu m'en préserva contre l'attente et l'opinion de ma troupe éloignée qui me voyait passer par les armes : je n'ai jamais mieux cru mourir que cette fois là.

Les ennemis avaient deux barques armées avec lesquelles ils allaient et venaient librement delà l'eau et mettaient toujours quelques nouveaux soldats dedans leur ville ; ce qui m'obligea d'armer un fort bateau tant pour faire escorte à ceux qui montaient et descendaient la rivière que pour resserrer les ennemis.

Je fis aussi passer les régiments de Chappes et de Vaillac de l'autre côté de l'eau et fis commencer un très beau retranchement où je logeai six canons de batterie dès que l'artillerie fut arrivée, qui fut le lendemain lundi 22me, et que j'en fis mettre quatre pièces dans la batterie que j'avais préparée au quartier de Piémont, et même dès le soir elles en tirèrent quelques volées contre les défenses de la ville.

Mr le maréchal de Roquelaure nous fit le soir un magnifique festin aux principaux de l'armée.

Le temps était si mauvais et les pluies si continuelles que nos soldats étaient jusques au genou dans la boue : ils souffraient néanmoins ces incommodités de bon cœur et sans murmurer.

Le marquis de Mirambeau, fils aîné de Mr de Boisse qui avait peu auparavant été assassiné à Gensac par un nommé....., était gouverneur de Monheurt et s'était révolté contre le roi à la mort de son père ; avec lequel Mirambeau j'avais quelque pratique secrète, et en étions demeurés à quatre mille écus qu'il demandait pour remettre la place ès mains du roi, avec une abolition de sa dernière révolte ; dont j'avertis le roi sans le communiquer à Mr le maréchal de Roquelaure, ainsi que ledit marquis de Mirambeau m'en avait prié : ce qui fit résoudre le roi et monsieur le connétable de venir à Monheurt afin d'en avoir l'honneur de la prise.

Le roi m'avait envoyé le même jour le sieur de Lancheres qui avait fait semblant de s'en venir me trouver sans y être envoyé du roi : il m'en porta une lettre, et une autre de Mr de Puisieux, par laquelle ils me mandèrent que je n'eusse à prendre alarme de ce que Sa Majesté avait chassé d'auprès d'elle le père Arnoux et que le roi l'avait fait pour le mieux, comme il me dirait à mon arrivée. Je dirai en ce lieu toute cette affaire.

Depuis que Mr de Luynes avait été honoré de la charge de connétable, il la voulut faire avec tant d'autorité que cela le rendit suspect au roi, à qui des particuliers soufflaient aux oreilles pour lui faire des mauvais offices, faisant voir au roi que lui ou les siens avaient toutes les bonnes places de France ; que les principaux gouvernements étaient en ses mains ; que lui et ses deux frères en trois ans étaient devenus ducs et pairs, de si bas qu'ils étaient auparavant ; qu'ils possédaient, eux trois, des biens, des charges ou des gouvernements pour plus de dix millions d'or, et qu'ils devenaient insensiblement si puissants que le roi ne les pourrait pas abaisser quand il voudrait. Le roi n'écoutait pas seulement ces discours, mais les faisait aux autres et s'en confia premièrement au père Arnoux, puis à Mr de Puisieux. Enfin après le siège de Saint-Jean d'Angeli, comme monsieur le connétable revenait un matin de dîner, ayant ses Suisses et ses gardes marchant devant lui et entrant dans le logis du roi, suivi de toute la cour, et des principaux de l'armée, le roi le voyant venir d'une fenêtre, me dit : « Voyez, Bassompierre, c'est le roi qui entre. » « Vous me pardonnerez, Sire, lui dis-je, c'est un connétable favorisé de son maître, qui fait voir votre grandeur, et qui étale vos bienfaits aux yeux de tout le monde. » « Vous ne le connaissez pas, me répondit-il ; il croit que je lui en dois de reste et veut faire le roi : mais je l'en empêcherai bien tant que je serai en vie. » « Sire, lui dis-je lors, vous êtes bien malheureux de vous mettre ces fantaisies en la tête ; lui, l'est bien aussi de ce que vous prenez ces ombrages de lui, et moi je le suis encore davantage de ce que vous me les avez découvertes : car un de ces jours, vous et lui, vous crierez un peu et ensuite vous vous apaiserez, et

après vous ferez comme il se fait entre mari et femme, qui chassent les valets auxquels ils ont fait part de la mauvaise volonté qu'ils avaient l'un contre l'autre, après qu'ils se sont accordés ; aussi vous lui direz que vous n'aurez fait part du mécontentement que vous aviez de lui, qu'à moi, et à quelque autre, qui en pâtirons. Vous avez vu l'année passée que la seule opinion qu'il avait eue que vous me pouviez vouloir du bien me pensa ruiner et perdre. » Il me fit lors de grands serments qu'il n'en parlerait jamais, quelque raccommodement qu'il pût faire avec lui, et qu'il ne s'était jamais ouvert à personne sur ce sujet, qu'au père Arnoux et à moi, et que sur la vie je n'en ouvrisse jamais la bouche qu'au père Arnoux, et encore après qu'il lui en aurait parlé et lorsqu'il me le commanderait. Je lui dis qu'il n'avait que faire de me le commander et que j'avais déjà fait ce commandement à moi-même, à qui il importait de la fortune et de la vie.

Sur cela je fus bien aise d'avoir eu ordre d'aller à Paris peu de jours après ; car je trouvais la confidence du roi très périlleuse en ce temps-là. Je revins au commencement du siège de Montauban, et ayant eu l'attaque des gardes à commander seul de maréchal de camp, je m'y rendis si sujet que je ne venais jamais à Picacos, quartier du roi, si je n'y étais mandé. Les ombrages du roi contre monsieur le connétable croissaient à toute heure ; et lui, prenait moins de soin de s'entretenir bien avec le roi qu'il ne faisait auparavant, soit qu'il se sentît assuré de l'affection cordiale que Sa Majesté lui portait, soit que les grandes affaires qu'il s'attirait sur les bras l'empêchassent d'y penser, ou que la grandeur l'aveuglât ; de sorte que les mécontentements du roi croissaient bien fort, et le roi toutes les fois qu'il me pouvait parler en particulier, m'en témoignait de plus violents ressentiments.

Une fois que j'étais venu le trouver, le milord de Hey, ambassadeur extraordinaire du roi de la Grand Bretagne, envoyé pour s'entremettre de la paix entre le roi et les huguenots, eut sa première audience du roi, après laquelle il l'alla prendre de monsieur le connétable. Mr de Puisieux, selon la coutume, venait entendre du roi ce que le milord lui avait dit à son audience, quand le roi m'appela en tiers et me dit : « Il va prendre l'audience du roi Luynes. » Je fus bien étonné de ce qu'il me parlait devant Mr de Puisieux, et voulus faire l'ignorant ; mais il me dit : « Il n'y a point de danger devant Puisieux ; car il est de notre secret. » « Il n'y a point de danger, Sire ! (lui dis je.) Je suis maintenant assurément perdu ; car c'est un homme craintif, et peureux, comme monsieur le chancelier son père, qui au premier coup de fouet confessera tout et perdra ensuite tous les complices et adhérents. » Le roi s'en rit et me répondit de lui en qui je me fiais bien, et était mon ami. Lors, le roi commença à déchirer monsieur le connétable et en dire tout ce qu'il avait en sa fantaisie ulcérée de ce qu'il avait adjoint à la charge de connétable celle de chancelier depuis la mort de Mr le garde des sceaux du Vair qui était décédé peu de jours auparavant.

Je vis bien qu'il était sur le penchant de sa fortune, et me résolus de lui remontrer quelque chose sur ce sujet, pour son bien, vu que depuis notre brouillerie il m'avait témoigné beaucoup de bonne volonté. Ce fut à quelques jours de là, que me trouvant dans son cabinet avec lui, je lui dis que comme son serviteur très humble, passionné à ses intérêts, je me croyais obligé de lui remontrer qu'il ne cultivait pas assez la faveur et les bonnes grâces du roi, et qu'il n'en avait pas tant de soin qu'auparavant, maintenant

qu'il en devait avoir davantage ; que le roi croissait en âge, en règne, et en connaissance des choses, et qu'en même temps lui, qui croissait en charges, honneurs, bienfaits et obligations, devait aussi croître en reconnaissance et en soumissions vers son roi, son maître et son bienfaiteur ; qu'au nom de Dieu il y prît garde, et qu'il pardonnât à la liberté que j'avais prise de lui en parler, puis qu'elle provenait du zèle et de la passion que j'avais à son service très humble. Il me répondit qu'il me savait gré et se sentait obligé au soin que j'avais de sa conservation, qui me serait assurément utile et profitable, et que je lui avais commencé de lui parler en neveu, comme il espérait que je lui serais dans peu de temps ; qu'il me voulait aussi répondre en oncle et me dire que je me reposasse sur l'assurance qu'il me donnait qu'il connaissait le roi jusques au plus profond de son âme ; qu'il savait les moyens par lesquels il le fallait conserver, aussi bien qu'il avait su ceux de l'acquérir, et qu'il lui donnait quelquefois exprès des petits sujets de plainte qui ne servaient qu'à augmenter l'ardeur de l'affection qu'il avait pour lui. Je vis bien lors qu'il était de la même trempe de tous les autres favoris qui croient avoir cloué leur fortune, qui la croient éternelle, et qui ne connaissent leur disgrâce que lors qu'ils n'ont plus le moyen de l'empêcher.

Depuis ce temps-là, toutes les fois que le roi me pouvait parler en particulier, c'était incessament en plaintes de monsieur le connétable, et ce qui m'en fit plus mal juger fut que tout d'un coup l'extrême passion qu'il avait pour madame la connétable se convertit en une telle haine qu'il avertit monsieur son mari que Mr le duc de Chevreuse en était amoureux : il me dit qu'il lui avait fait cette harangue, dont je lui dis qu'il avait très mal fait et que c'était pécher de mettre mauvais ménage entre le mari et la femme. Il me dit : « Dieu me le pardonnera, s'il lui plait ; mais j'ai eu un grand plaisir de me venger d'elle, et de faire ce déplaisir à lui. » Il me dit ensuite plusieurs choses contre lui, et entre autres que devant qu'il fût six mois, qu'il lui ferait bien rendre gorge de tant de choses qu'il lui avait prises. Sur cela je partis de Montauban sans voir le roi, et la première nouvelle que j'en eus, fut qu'il avait été contraint d'abandonner le père Arnoux à la haine de monsieur le connétable, mais que je m'assurasse qu'il n'y avait rien contre moi. Je ne laissai pas d'en être en grande appréhension, bien que je puisse dire que toutes les fois que le roi m'avait parlé sur son sujet, que j'avais toujours rabattu les coups, et que j'avais été infiniment marri que le roi eût eu cette confidence avec moi.

Le mardi 23me je fis porter tous les drapeaux des régiments de l'armée à mon logis, à l'instance des capitaines, afin qu'ils fussent déchargés de cette garde, et que celle qui était posée devant mon logis servit quand et quand pour la garde des drapeaux. Il arriva que comme Navarre m'envoya les siens par vingt soldats qui les portaient et cinquante qui les accompagnaient, ceux de la ville tirèrent sur eux un coup de leur pièce de campagne qui emporta quatre bras droits à quatre des soldats qui les portaient. Il m'arriva aussi qu'étant à la batterie et m'étant avancé au devant pour remarquer ou reconnaître quelque chose, les canonniers ne pensant pas que j'y fusse, mirent le feu à la pièce plus prochaine de moi, dont le vent me porta très rudement par terre et me laissa un tel bruit dans l'oreille droite avec des élancements qui m'étaient insupportables ; et deux heures après une forte fièvre me prit, qui ne m'empêcha pas pourtant de continuer ma charge et de faire avancer nos tranchées jusques sur le bord du fossé,

quelque assurance que j'eusse du marquis de Mirambeau qu'il me rendrait la place aux conditions sus mentionnées.

Je fus, le mercredi 24me, fort pressé de Mr le maréchal de Roquelaure de faire déloger la compagnie de gendarmes de monsieur le connétable, de Castel-Jaloux, et vis que le lieutenant, nommé Mr de Nesmont, le désirait aussi, porté par la prière du jeune Vaillac qui en était guidon, ou peut-être parce que ceux de Castel Jaloux leur avaient promis quelque présent pour les faire déloger. Je dis à monsieur le maréchal qu'il était le maître pour me commander absolument, et que je le ferais ; que pour les envoyer delà l'eau, j'y contredirais toujours pour le péril que j'y voyais, si ce n'était que l'on les accompagnât d'infanterie pour les garder, ce que nous ne pouvions durant le siège, lequel s'en allait fini ; que s'ils n'en voulaient attendre l'issue, qu'il ne les pouvait loger qu'aux Tonnains : mais outre que le même inconvénient était à Tonnains qu'à Castel-Jaloux, parce qu'ils contribuaient cinquante francs par jour pour une des compagnies du régiment de monsieur le maréchal, les Tonnains appartenaient en partie à Mr le comte de la Vauguyon son gendre. Enfin monsieur le maréchal se fâcha contre moi, et moi je ne lui dis autre chose sinon que je lui enverrais le maréchal des logis des Fourneaux, et qu'il lui ordonnât ce qu'il voudrait ; que pour moi je ne m'en mêlerais plus.

J'allai delà la Garonne voir notre retranchement qui s'en allait en défense, dont je fus fort aise ; car je craignais fort ce côté là.

Ma fièvre me rengregea [augmenta] si fort que je ne fus plus capable de servir, et dépêchai au roi et à monsieur le connétable pour les supplier de trouver bon que le lendemain à leur arrivée je me fisse porter à la Reolle pour me faire panser, et de me vouloir envoyer un médecin.

J'eus le lendemain matin congé de m'en aller par une très honnête lettre du roi, et assurance que l'on m'enverrait le médecin, de sorte que le lendemain jeudi 25me on me porta dans un bateau que l'on m'avait préparé, sur les dix heures du matin, et je baissai le long de la rivière pour aller à la Reolle.

Comme je passais bien malade devant les Tonnains, mes gens me dirent que de la cavalerie passait la rivière ; je m'imaginai aussitôt que c'était celle de monsieur le connétable, et ne fus pas trompé. Je me fis aborder en l'état que j'étais et trouvai Nesmont sur la rive, qui faisait embarquer ses bagages pour aller coucher avec la compagnie à Puch de Gontaut qui est à demie lieue de Marmande. Cela me mit en très grande peine, tout perdu de mal comme j'étais, et prévus celui qui leur arriverait. J'envoyai quérir Nesmont et Vaillac, et leur demandai qui leur avait donné ce département : ils me dirent que le soir auparavant Mr le maréchal de Roquelaure leur avait envoyé, et leur avait fort recommandé de déloger avant que le roi arrivât devant Monheurt. Je le crus facilement ; car le roi n'eût jamais consenti qu'ils en fussent partis pour aller à Puch se jeter au milieu des ennemis dans un pays huguenot. Je leur dis lorsque je les priais de superséder jusques à ce que le roi eût su l'inconvénient qu'il y avait de faire passer une seule compagnie de gendarmes dans un pays du tout ennemi, sans l'accompagner d'infanterie ou la loger dans une ville fermée ; que j'enverrais un gentilhomme avec celui qu'ils enverraient au roi, et que peut-être le roi leur donnerait pour garnison la ville de Marmande, qui leur serait un excellent quartier. Nesmont et Vaillac étaient plus vaillants que considérés, et qui ne

pensaient pas que le soir même de leur arrivée les ennemis les dussent venir saluer, me dirent que déjà tous leurs bagages et grands chevaux étaient passés et même étaient déjà avancés sur le chemin de Puch de Gontaut ; que les ennemis ne sauraient être avertis de leur arrivée qu'il ne fût bien tard ; qu'ils n'auraient pas le loisir de s'entravertir à temps pour leur venir donner sur les doigts la même nuit ; que s'ils n'étaient bien forts ils ne leur sauraient rien faire ; qu'il y avait un château à Puch de Gontaut où ils se pourraient retirer, et qu'ils feraient bon guet ; qu'ils enverraient pour avoir un autre quartier pour le lendemain. Enfin ils passèrent par dessus mes avis et persuasions, et suivirent leur chemin.

Pour moi je descendis jusques à Marmande, mon mal se rengregeant d'heure en heure de telle sorte que je n'eus pas la force d'aller jusques à la Reolle, et fus contraint de me jeter en une méchante hostellerie aux faubourgs de Marmande, où je fis tendre mon lit pour y coucher, attendant quelque médecin ou espérant d'en trouver à Marmande, comme je fis, mais un médecin de village. De bonne fortune m'arriva quasi en même temps un empirique que Mr d'Estissac m'avait envoyé, nommé Dubourg, qui n'était qu'un ivrogne, mais qui avait d'excellents remèdes. Sur les neuf heures du soir m'arriva aussi un médecin du roi, excellent, nommé le Mire, que le roi m'envoya, lequel pour m'ôter ce furieux tintonain que j'avais dans la tête, de l'avis des autres médecins, me fit scarifier, et appliquer des ventouses sur les épaules.

Cela fut vers les onze heures du soir, quand en même temps nous ouïmes tirer force coups de pistolets dans cette rue du faubourg qui est sur la Garonne : c'étaient les gendarmes de monsieur le connétable que les ennemis poursuivaient les ayant chargés dans Puch de Gontaut le même soir qu'ils y étaient arrivés. Sur ce bruit mes gens en diligence me mirent une serviette sur mes épaules qui étaient toutes en sang, puis me mirent ma robe de chambre, et me firent emporter en cet état par quatre de mes hallebardiers suisses ; et cinq ou six autres, et ce qu'ils purent ramasser, m'accompagnèrent jusques près de la porte, puis coururent se barricader dans mon logis pour tâcher de sauver avec eux mes chevaux, ma vaisselle et mon équipage. Ils crurent que j'étais entré, et ne demeura avec moi que ces quatre Suisses, les deux médecins le Mire et Dubourg, avec deux valets de chambre. Mais comme j'approchai de la porte, ils me saluèrent de quelques mousquetades, croyant (à ce qu'ils me dirent depuis), que j'étais le pétard que l'on leur venait attacher à leur porte. Mes gens leur crièrent que c'était le maréchal de camp qui commandait l'armée, celui qu'ils étaient venus saluer à la descente de son bateau, et que s'ils ne m'ouvraient ils s'en repentiraient ; mais pour tout cela ils ne surent jamais gagner autre chose sur eux, sinon qu'ils me permettraient de me mettre sous un petit corps de garde ouvert qui était au-dedans de leur barrière, qu'un homme vint ouvrir pour m'y faire entrer, lequel la referma sur moi en même temps et puis se jeta sur un petit pont levis qui fut levé en même temps. Ainsi je fus enfermé dans cette barrière sans pouvoir plus rien mander à mes gens, lesquels croyant que je fusse entré dans la ville, ne s'occupèrent qu'à garder mon logis ; et ceux de la ville ne me voulurent jamais ouvrir qu'il ne fût sept heures du matin. J'étais étendu sur une table, tout rempli du sang de ma scarification qui s'était figé et attaché à la serviette que l'on avait mise dessus, et qui s'écorchait de temps en temps, avec un epoinçonnement furieux dedans la

tête, une forte fièvre continue, n'étant couvert que d'une robe de nuit assez légère dans un temps très froid ; car c'était le vendredi 26me de novembre, que je puis dire avoir été le plus grand tourment, et mal, que j'aie senti de ma vie, qui me fit cent fois souhaiter la mort. Enfin messieurs de Marmande m'ouvrirent les portes de leur ville et m'y donnèrent un bon logis où je fis tendre mon lit et y demeurai malade à l'extrémité d'une fièvre de pourpre qui enfin le treizième jour finit par une forte crise. Le dix septième je me fis porter sur le bateau, et l'on me descendit à la Reolle.

Le 13me de décembre pendant ma maladie Monheurt se rendit.

Monsieur le connétable y mourut d'une même fièvre de pourpre que celle dont je réchappai (décembre). Il ne fut guère plaint du roi, et les affaires changèrent de face, aussi bien que la cour. Mr le cardinal de Retz et Mr de Schomberg aspirèrent à la toute-puissance et pensèrent retenir le roi à ne rien faire que ce qu'ils lui conseilleraient, lui faisant sur toutes choses abhorrer les favoris. Ils s'adjoignirent promptement un garde des sceaux, qui fut Mr de Vic, auquel ils les firent bailler : et parce qu'ils appréhendaient que je ne serais pas conforme à tous leurs sentiments, et que le roi me parlait à toute heure, et moi fort franchement à lui, que j'avais force amis, et crédit dans les gens de guerre, ils proposèrent au roi de me laisser lieutenant-général en Guyenne, dont ils firent donner à Mr de Roquelaure en récompense deux cents mille livres et le gouvernement de Lectoure. Ils m'en firent aussi parler par Rouccelai (qui s'avançait aussi tant qu'il pouvait et était aux bonnes grâces des ministres), et par Mr le maréchal de Pralain : ils m'offrirent même d'ajouter à ma charge celle de maréchal de France ; mais je voulus voir le cours de ce marché et attendre de voir en quelles mains tomberaient les affaires, jugeant bien que celles-là n'étaient pas assez fortes pour les soutenir et m'assurant que quiconque les aurait serait bien aise de m'avoir pour ami, et de me faire plus de part au gâteau que ceux-ci ne m'en offraient. Je répondis donc au roi quand il me parla de cette lieutenance générale, que je m'estimais plus heureux de faire la charge de colonel-général des Suisses près de sa personne qu'aucune autre, éloigné d'elle ; que je ne faisais que sortir d'une grande maladie qui me demandait trois mois de repos, et moi ce temps-là au roi sans autre occupation qu'en celle de ma première charge ; ce que Sa Majesté agréa. Ils la donnèrent enfin au maréchal de Thémines, à qui ils ôtèrent le gouvernement de Béarn, que l'on m'offrit encore ; mais j'en fis comme de celui de Guyenne.

J'arrivai à Bordeaux six jours devant le roi, où je fus fort visité, des ambassadeurs et autres.

Enfin le roi en partit le 30me de décembre, et vint coucher à Blaye.

Le lendemain il vint dîner à mi-chemin de Blaye à Libourne, là où il assembla (en y arrivant) ce qu'il avait là de conseil, qui étaient Mrs le cardinal de Retz et de Schomberg (qui lui avaient mis en tête l'affaire qu'il nous proposa), puis Mrs les maréchaux de Pralain, de Chaunes, et de Créquy (à qui le roi avait donné le bâton cinq jours auparavant à Bordeaux), Mr de Marillac, et moi ; et par la bouche de Mr de Schomberg il nous proposa un dessein que l'on lui avait mis en tête, de faire lui même une entreprise sur Castillon et de s'en saisir en passant : on voulait qu'il fît semblant d'y aller au gîte, et que l'on ferait entrer six compagnies des gardes françaises et quatre des Suisses, pour garder le roi, et puis quand Sa Majesté y serait entrée, elle irait se promener au château d'où elle chasserait

ceux qui le gardaient pour Mr de Bouillon qui dès le commencement de cette guerre avait convenu avec le roi que toutes les places qu'il avait, comme Sedan, Negreplisse, Castillon, et toutes celles de la vicomté de Turenne, demeureraient dans le service du roi sans toutefois faire la guerre à ceux de la Religion ; que pareillement le roi ne les ferait molester, ni entreprendre sur elles. J'oubliais à dire que ce matin même, par les chemins, le roi m'avait dit que l'on lui proposait cette affaire, laquelle il ne goûtait pas ; néanmoins si tout son conseil qu'il assemblerait à la dînée, était d'avis de l'exécuter, qu'il le ferait : je le dégoûtai encore davantage qu'il ne l'était par plusieurs vives raisons que Dieu m'inspira de lui remontrer, lesquelles il me commanda de dire tantôt après au conseil, et les autres dont je me pourrais aviser, à quoi je songeai par les chemins.

Après que Mr de Schomberg eût amplement déployé tout ce qui était de cette entreprise, il conclut par son opinion qui était de l'exécuter en la forme proposée, ce que, à son avis, il jugeait très facile ; qu'il serait utile au roi, et de réputation, d'avoir, en sortant du siège de Montauban, pris Monheurt de force, et Castillon par entreprise. Le roi demanda ensuite l'avis de Mr de Marillac, qui fut conforme à celui de Mr de Schomberg, y ajoutant quelque particularité en la forme de l'exécution. De là le roi me commanda de dire mon opinion, laquelle je dis en cette sorte :

« Sire, si par le manquement de foi et de parole vous eussiez voulu chercher votre avantage, vous en aviez, l'année passée, une belle occasion lorsque par la défaite du Pont de Cé, après avoir abattu un grand parti qui s'était élevé contre vous, il était en votre pouvoir d'employer, tant les forces ennemies que les armées que vous aviez mises sur pied pour leur résister, qui consistaient ensemble à plus de cent mille hommes, pour ruiner les huguenots surpris, mal préparés, dépourvus de forces, et dénués de secours. Il ne vous manquait pas alors de justes et spécieux prétextes pour l'entreprendre, ni d'habiles et sensés personnages à vous le persuader ; joint que le profit et utilité qui vous en revenait d'exterminer un tel parti et de donner la paix et le repos à votre état (que soixante années durant, cette faction lui avait ôté ou traversé), étaient assez capables d'émouvoir et faire incliner une âme moins généreuse et bien née que la vôtre, à faire ce manquement-ci, qui fut néanmoins rejeté par Votre Majesté, pour ne violer la foi publique qui leur avait été donnée de votre part et pour ne contrevenir à votre royale parole. Est-il possible, Sire, que cette foi et parole que vous avez voulu saintement garder au préjudice même de votre religion, au désavantage de votre état et au dommage de votre propre et particulier intérêt, vous la veuillez maintenant mettre à l'abandon pour la conquête (pour ne dire la volerie et le larcin) d'une simple bicoque, et mettre pour un si vil prix une si grande tâche à votre honneur et réputation ? La ville de Castillon qui demeure en paix au milieu de la guerre, qui subsiste dans son devoir au milieu de la défection de ceux de sa religion, et qui vit en une entière assurance parmi ses voisins sous la protection que Votre Majesté a donnée aux terres de Mr de Bouillon, se trouvera opprimée sous titre de bonne foi en la présence et par la propre personne de Votre Majesté, et de Votre Majesté à qui, non par affectation, mais par une voix publique comme émanée du ciel, a été attribué le titre de juste. Cela est, ce me semble, incroyable, et néanmoins il n'est que trop vrai que l'on l'a osé proposer à

Votre Majesté, qu'elle l'a daigné écouter et qu'elle a voulu maintenant faire délibérer si elle le doit exécuter. »

« Depuis six semaines, Sire, le chef du parti huguenot, Mr de Rohan, est venu se mettre entre les mains de feu monsieur le connétable sur sa simple parole et y a trouvé une entière sûreté : Mrs de la Force et d'Orval, sur celle de Mr le maréchal de Chaunes, sont sortis de Montauban pour conférer avec lui ; et si sur celle de Votre Majesté et sur la confiance que ses peuples en doivent prendre, la ville de Castillon lui ouvre ses portes, elle en encourra sa fatale ruine. Sire, il est aisé de tromper qui se fie ; mais il n'est pas aisé de tromper plus d'une fois : une parole mal gardée une seule fois prive pour jamais celui qui l'a enfreinte de créance envers tout le monde. Je ne vois point de difficulté en la prise de Castillon ; vous y serez infailliblement reçu, et sans péril vous vous en rendrez maître : mais en gagnant avec reproche et honte cette chétive place, vous perdez toutes celles de la Religion qui se fiant en votre royale parole, vivent sous votre autorité, et joindrez aux rebelles huguenots, les autres huguenots obéissants et fidèles. Une seule armée, ou deux au plus, vous suffisent à faire la guerre aux révoltés, là où six armées ne suffiront pas à ceux que vous contraindrez par cette action d'être tels. Le seul duc de Bouillon à qui vous ôterez Castillon, vous forcera d'en tenir une en Champagne contre Sedan, une en Limousin contre les places de la vicomté de Turenne ; Mrs de la Trimouille et de Sully, jusques astheure très zélés à votre service, chercheront leur sûreté, et Mr le duc des Diguieres qui vous a si bien servi cet été passé contre ceux de sa même religion, et qui contient tout le Dauphiné en paix et en obéissance, ne le pourra plus contenir, ne se pourra peut-être plus contenir lui même, voyant que l'on ne se peut plus fier à Votre Majesté, ni prendre créance en sa parole. »

« Sire, je ne sais qui vous a donné ce conseil ; mais je sais bien, de quelque part qu'il vienne, qu'il est ou intéressé, ou malintentionné, ou inconsidéré, et qu'il n'en peut succéder que perte et repentir. C'est pourquoi, Sire, je vous conseille de conserver religieusement, toute votre vie, votre foi et parole, tant à vos amis qu'à vos ennemis, à vos voisins qu'à vos sujets, et par un noble et généreux dédain rejeter comme préjudiciables toutes les propositions et avis que l'on vous viendra donner au contraire. »

Le roi qui n'avait pas besoin de beaucoup de persuasions pour le divertir de cette entreprise, voyant aussi que les trois maréchaux de France par leurs gestes approuvaient mon avis, n'en voulut pas demander aux autres, mais dit qu'il avait toujours bien jugé que son honneur, et sa foi, ne lui pouvaient permettre d'exécuter ce dessein : à quoi tous les autres ayant applaudi, il fut résolu que l'on irait coucher à Libourne.

Quand le roi me parla premièrement de cette affaire, il ne me dit pas que Mr de Schomberg lui eut proposée, et véritablement je n'en savais rien. Il témoigna de grands ressentiments à Mrs de Pralain et de Créquy, de l'aigreur et véhémence dont j'avais usé en mon opinion, et qu'il n'eut pas cru que moi, son ancien ami, lui eusse voulu faire ce tour : mais je leur répondis qu'il n'avait point fait la proposition comme venant de lui, mais d'une tierce personne, et que mon serment, et mon devoir, m'obligeaient de dire, (selon ma conscience), mes sentiments sur les avis que le roi me demandait. Néanmoins cela ne l'apaisa pas, et demeurâmes depuis en froideur, parlant néanmoins toujours ensemble.

Ainsi le roi s'en vint coucher le dernier jour de l'année 1621 à Libourne où il séjourna.

1622.

Janvier.— Le premier jour de l'an 1622 le roi fit ses pâques, et après lui, voulut que tous les chevaliers de son ordre, là-présents, communiassent à sa messe.

Il en partit le lendemain, marchant à petites journées jusques à Aigres où Mr le Prince le vint trouver, lequel comme extrêmement habile et accort, fit également bon visage à tout le monde sans incliner d'aucun côté jusques à ce qu'il eût reconnu le cours du marché. Son dessein était de porter le roi à la continuation de la guerre huguenote, pour trois raisons, à mon avis : la première, pour l'ardente affection qu'il a à sa religion, et haine contre le parti huguenot ; l'autre, pour penser mieux gouverner le roi en temps de guerre qu'en temps de paix, car il serait infailliblement lieutenant-général de son armée ; et la dernière, pour l'éloigner de la reine sa mère, de monsieur le chancelier et des vieux ministres, qui était son antipathie.

Il y avait à la suite du roi l'abbé Rouccelai qui était en parfaite intelligence avec le feu connétable, et qui l'avait assisté jusques à sa mort. Cet abbé, riche de patrimoine et de bénéfices, de bonne maison, adroit, savant et bien fait, avait aspiré au bonnet de cardinal, pour à quoi parvenir il s'était fait *clerico de camera* à Rome, qui est un office de cinquante mille écus que l'on perd en devenant cardinal : il était de plus préfet de l'*annona*, intime du cardinal Borghèse, et qui croyait sans difficulté parvenir à cet honneur, lequel pour accélérer il avait voulu récompenser la trésorerie du pape, qui lui donnait l'accès infaillible au cardinalat ; mais il y avait été traversé par madame la grand-duchesse qui avait haï son père, et éloigné de la personne et des affaires du feu grand-duc son mari. Lui, qui pensait par l'intercession de la reine mère pouvoir adoucir l'esprit de madame la grand-duchesse, vint en France avec un noble équipage, apportant force présents qu'il distribua à la cour, et s'insinua aux bonnes grâces du maréchal d'Ancre ; mais sa mort, et l'éloignement de la reine mère, lui reculèrent ses desseins, et lui firent donner un commandement par le roi de se retirer de la cour, où peu après il revint par ma sollicitation, et la caution que je voulus être pour lui de sa fidélité. Mais comme il était passionné au service de la reine mère, il se mit à pratiquer les uns et les autres pour elle, et enfin fit lui-même donner avis à Mr de Luynes qu'il le fallait de nouveau éloigner de la cour, dont on lui fit commandement. Il se retira en une de ses abbayes, nommée Signi les Bois, proche de Sedan, où il commença à pratiquer Mr de Bouillon, et ensuite Mr d'Epernon qui s'était retiré à Metz mal satisfait de la cour : il réunit par ses entremises ces deux seigneurs ennemis, et les porta si bien pour la reine, qu'il fit venir Mr d'Epernon à Loches recevoir la reine mère, et l'emmener à Angoulême. Il porta aussi Mr de Saint-Luc à se joindre à elle, et gouverna sa cour, et son esprit quelque temps, jusques à ce que monsieur l'évêque de Luçon l'étant venu retrouver à Angoulême, il sapa petit à petit son autorité ; à quoi l'insolence et peu de conduite de l'abbé Rouccelai lui donna jour, lequel se retira d'auprès de la reine à la première paix qui fut faite à Angoulême, ayant auparavant rempli cette cour de factions qui firent battre le marquis de Thémines et Richelieu qui y mourut, et éloigner le marquis de Mosny qui se vint jeter entre les bras de

Mr de Luynes avec Rouccelai, lequel les reçut tous deux ; et en peu de temps Rouccelai s'insinua tellement en sa bonne grâce qu'il avait l'entière faveur. Sur cela Mr le Prince sortit de prison, auquel il s'attacha, tant pour avoir quelqu'un qui le protégeât contre la reine mère qui lui voulait mal de mort, que pour le réunir étroitement avec Mr de Luynes, ce qu'il fit, de sorte que Mr de Luynes lui fit donner la généralité de l'armée du roi au Pont de Cé. Depuis, Mr de Luynes étant mort, et Rouccelai privé de ce support, il se jeta entièrement au service de Mr le Prince, et le servit utilement en plusieurs occasions.

Il avait pour amis les ministres et tous nous autres. Il savait les desseins du feu connétable, et était adroit et rusé. Mr le Prince voulut savoir de lui l'état de la cour, qui lui dit qu'elle était divisée entre les trois ministres qui voulaient posséder l'esprit du roi à l'exclusion de tous autres, et les trois maréchaux de France et quelques-uns de nous qui n'y consentions pas ; que le roi me parlait souvent et avait quelque créance en moi qui pourrais m'avancer plus avant si j'y voulais prendre soin, mais que mon intention n'allait point à la faveur présente à quoi il m'avait voulu porter, mais qu'il m'y avait trouvé fort éloigné, si bien à avoir auprès du roi la part en ses bonnes grâces que mes services m'y feraient mériter : il lui dit aussi que nous n'étions pas toujours de même sentiment avec ces ministres, et que cinq jours auparavant j'avais âprement parlé au roi contre eux en un conseil. Il lui demanda si j'étais porté à la guerre. Il lui répondit que je serais toujours porté à tout ce qui serait au bien et à l'avantage du roi ; que j'avais pressé feu monsieur le connétable d'entendre à la paix que Mr de Rohan lui proposait, sur la crainte que j'avais que l'on ne réussît pas au siège de Montauban, et qu'il me pourrait parler et sonder mon intention. Rouccelai aussi me dit que Mr le Prince me parlerait et qu'il saurait de moi où j'étais porté ; ce qui m'y fit songer et me préparer à la réponse que je lui devrais faire.

Mr le Prince s'aboucha premièrement avec les ministres qu'il trouva enclins à la guerre, à éloigner le roi le plus qu'ils pourraient de Paris, afin de le mieux gouverner, et à empêcher qu'aucun favori ne puisse à l'avenir occuper la place qu'avait tenue Mr de Luynes avec tant d'autorité, qui était tout ce que voulait Mr le Prince, qui ne laissa pas ensuite de parler à Mr le maréchal de Créquy et sonder son intention : il la trouva portée à la paix, et au repos de la France, si le roi la pouvait avoir des huguenots avec des conditions avantageuses et dignes de Sa Majesté, sinon de poursuivre les huguenots, et les mettre à la raison et en leur devoir. Il me parla ensuite et me trouva de conforme sentiment. Je lui dis de plus qu'il trouverait Mr de Pralain et tous les autres bons serviteurs du roi de même opinion. Il me dit entre autres choses ces mots : « C'est grand cas : tous vous autres, gens de guerre, qui la devriez désirer et qui n'attendez de parvenir que par elle, voulez la paix, et les gens de robe et d'état demandent la guerre. » Je lui répondis que je désirais la guerre et qu'elle devait causer ma fortune et mon avancement, mais que c'était avec condition que ce fût le service du roi, et le bien de l'État ; qu'autrement je m'estimerais mauvais serviteur du roi, et mauvais Français, si pour mon bien particulier j'affectais une chose qui dût causer à l'un et à l'autre tant de mal et de préjudice. Il dit à Rouccelai, après avoir parlé à Mr le maréchal de Créquy et à moi, que nous n'étions pas ses gens, et qu'il aurait plus d'acquêt avec les ministres qu'avec nous. Il se

comporta néanmoins avec beaucoup de discrétion, se conservant pour serviteurs les uns et les autres.

Le roi vint un soir coucher à Chisay et voulut se mettre au jeu, attendant l'heure du souper avec quelques-uns de nous. Il parlait de fortune à Mr le maréchal de Pralain et à moi un peu auparavant qu'il se voulut asseoir, quand Mr le cardinal de Retz et monsieur le garde des sceaux arrivèrent avec Mr de Schomberg. Le roi nous dit en les voyant entrer : « Mon Dieu, que ces gens sont fâcheux ! Quand on pense passer son temps, ils me viennent tourmenter, et le plus souvent n'ont rien à me dire. » Moi, qui étais bien aise de leur donner une *estrette* en revanche de ce qu'ils faisaient tous les jours contre moi, dis au roi : « Comment, Sire, ces messieurs viennent-ils sans être mandés de vous, ou sans avoir précédemment fait savoir à Votre Majesté qu'il y avait quelque chose d'importance à délibérer, et sur ce, demandé votre heure ? » « Non, ce me dit-il, ils ne me le font jamais savoir, et viennent quand il leur plait, et la plupart du temps quand il ne me plait pas, comme à cette heure. » « Jésus, Sire, est-il possible ? lui répondis-je ; c'est vous traiter en écolier, et eux se font vos pédagogues qui vous font venir à la leçon quand il leur plait. Il faut, Sire, que vous négociez en roi, et que tous les jours, à votre arrivée en quelque lieu, un de vos secrétaires d'État vous vienne dire s'il est arrivé quelque nouvelle importante qui mérite d'assembler votre conseil, et que sur cela vous leur mandiez qu'ils vous viennent trouver, ou à l'heure même, ou à celle qui vous sera le plus commode ; et si ils ont quelque chose à vous dire, qu'ils vous le fassent savoir précédemment, et lors vous leur manderez quand ils auront à vous venir trouver. C'était ainsi que le feu roi votre père négociait, et comme il faut que Votre Majesté en fasse, et lorsqu'ils y viendront autrement, les renvoyer comme ils seront venus, et leur dire fermement une fois pour toutes. » Le roi prit en fort bonne part ce que je lui avais remontré, et me dit que dès l'heure même il mettrait mon conseil en pratique, et continua de causer avec Mr le maréchal de Pralain et moi. Quand cela eut un peu duré, Mr le Prince vint dire au roi : « Sire, ces messieurs vous attendent pour tenir conseil. » Le roi se tourna devers Mr le Prince avec un visage ému, et lui dit : « Quel conseil, Monsieur ? Je ne les ai point mandés ; je serais enfin leur valet : ils viennent quand il leur plait, et lorsqu'il ne me plait pas. Qu'ils s'en retournent s'ils veulent, et qu'ils ne viennent que quand je leur manderai; c'est à eux à prendre mon heure et à me l'envoyer demander, et non à moi à la prendre d'eux. Je veux qu'un secrétaire d'État se trouve tous les jours quand je descendrai à la gîte en quelque lieu pour me dire ce qu'il y a de nouveau, et selon cela je leur donnerai mon heure ; mais je ne prendrai jamais la leur : car je suis leur maître. » Mr le Prince se trouva un peu surpris de cette réponse et se douta bien de quelle boutique elle venait. Il s'en retourna leur dire, lesquels lui firent dire par Mr le Prince qu'ils n'étaient venus que pour recevoir l'honneur de ses commandements comme courtisans et non autrement, et que seulement Sa Majesté leur voulût dire un mot, après quoi ils s'en retourneraient ; ce que le roi fit, mais bien brusquement, qui fut : « Messieurs, je m'en vas jouer avec cette compagnie. » Ils lui firent lors une grande révérence et puis s'en allèrent bien étonnés. Mr le cardinal de Retz envoya quérir Mr le maréchal de Pralain qui était son bon ami, et lui fit des plaintes de moi, disant que je leur avais fait jouer ce tour. Il leur dit que oui, qu'il en était témoin et que je

n'étais pas marri qu'ils le sussent, et que je n'étais pas résolu d'en faire moins à l'avenir ; qu'ils me tenaient sur les rangs, et mes amis aussi, quand ils étaient avec le roi, non pas lui (car sa modestie et mon amitié le divertissaient de le faire), mais Mrs de Vic et de Schomberg ; que de mon côté je ne les épargnerais pas aussi, et que le roi m'avait dit ce qu'ils lui disaient de moi, dont je n'étais pas guère en peine, car le roi me connaissait bien.

Je vis le lendemain Mr le cardinal de Retz et l'assurai pour son particulier de mon très humble service ; aussi lui étais-je obligé : mais je lui dis franchement que pour les autres, je n'étais pas de leurs amis, et que je voulais bien qu'ils le sussent. Il désira de me rabienner avec eux ; mais deux choses m'en empêchèrent, et eux aussi : l'une, que ce soir même que monsieur le cardinal m'avait parlé le matin, arriva la nouvelle de l'extrémité de la maladie de Mr le maréchal de Roquelaure, et ces messieurs en corps avec Mr le Prince vinrent demander au roi la charge de maréchal de France qu'il avait, pour M. de Schomberg ; le roi ne leur fit autre réponse sinon de leur dire : « Et Bassompierre, que deviendra il ? » Cette crue réponse toucha fort Mr de Schomberg, et depuis ce jour là nous ne nous parlâmes plus.

Il arriva le lendemain que le roi ne fit qu'une poste en sa journée, de quoi nous étions marris pour voir que ces messieurs faisaient exprès retarder le roi de venir à Paris, pensant avec le temps empiéter l'autorité avant qu'il eût vu la reine sa mère et les vieux ministres. Mr le maréchal de Créquy et moi, nous chauffant en la garde-robe du roi, nous plaignions de ces petites traites. Le comte de la Rocheguyon nous dit que ce que l'on en faisait était pour la considération des gardes françaises et suisses, qui ne pourraient suivre autrement. Nous dîmes lors que cette considération ne devait point causer ce long retardement ; que nous qui commandions l'une et l'autre garde, ne nous en plaignions point, et qu'elles marcheraient aussi fort qu'il plairait au roi, et que nous leur ferions faire ce que nous voudrions. Sur cette dernière parole qui fut rapportée aux ministres, ils en vinrent faire trois plats au roi, disant que nous nous vantions de faire faire aux deux régiments des gardes ce que nous voudrions, et que nous les tournerions de quel côté il nous plairait : ils prirent le roi dans son faible, qui se fâcha de voir que nous mettions son autorité en compromis. C'était la veille devant son arrivée à Poitiers : il me dit que je lui vinsse parler le lendemain matin, et me dit : « Je vous ai promis de vous dire tout ce que l'on me dirait de vous : c'est pourquoi m'ayant été rapporté que vous vous vantiez de porter les Suisses à faire tout ce que vous voudriez, et même contre mon service, je vous ai bien voulu faire savoir que je ne trouve pas bon que l'on tienne ces discours, et moins vous qu'un autre, auquel j'ai toujours eu une entière confiance. » Je lui dis : « Dieu soit loué, Sire, de ce que mes ennemis cherchant tous les moyens de me nuire, n'en peuvent trouver qu'il ne me soit aisé de les détourner et rendre vains. Celui-ci est de cette qualité, et vous en pouvez savoir la vérité par leur bouche même, bien qu'elle n'ait pas guère accoutumé d'en sortir : demandez-leur sur quel sujet j'ai dit que je ferais faire aux Suisses ce que je voudrais, et s'ils ne vous disent que ç'a été sur celui de leur faire faire de grandes ou petites traites, sur ce que nous nous plaignions, Mr de Créquy et moi, que l'on fait faire par jour moins de chemin à Votre Majesté pour retourner à Paris, que n'en ferait une procession de paroisse, je veux perdre la vie ; et Votre Majesté peut juger si

cela vous touche, ou non, et si Elle doit prendre ce discours comme d'une vanterie de pouvoir employer les Suisses contre votre service. » Sur cela il appela Berringuen et Jaquinot, et leur demanda en ma présence, qui lui dirent la même chose, dont il demeura satisfait, et en parla ensuite à Mr de Créquy comme d'une chose qu'il avait déjà éclaircie, et qui peu de jours après retourna sur le visage des auteurs ; car comme le roi était à Châtellerault, ceux du conseil lui proposèrent d'aller le lendemain coucher à la Haye, auxquels il répondit : « Je ne vous en croirai pas, Messieurs ; car si vous pouviez, je ne retournerais de trois mois à Paris », et alla coucher à Sainte Maure.

Mr d'Epernon vint trouver le roi à Poitiers, qui lui laissa des forces et à Mrs de Saint-Luc et de la Rochefoucaut pour résister aux huguenots de Poitou et Saintonge. On donna le gouvernement en chef de Poitou à Mr de la Rochefoucaut, vacant par la défection de Mr de Rohan. On mi-partit la lieutenance générale entre Mrs de la Chataigneraye et de Brassac ; mais le premier n'en ayant voulu pour la moitié, Brassac l'eut toute entière. Rouccelai eut, par l'intervention de Mr le Prince, des ministres et de moi, l'abbaye de l'Or de Poitiers proche de Saint-Maixent, que possédait précédemment Mr de Rohan.

Peu de jours après nous arrivâmes à Paris où messieurs le chancelier et président Jeannin prirent quelque créance auprès du roi et lui persuadèrent de ne se pas éloigner de la paix lorsque les huguenots se mettraient en leur devoir et qu'il y trouverait les conditions avantageuses ; et parce que le reste de ceux du conseil y avaient une entière répugnance, le roi se résolut d'employer Mr le duc Desdiguieres pour la traiter, avec Mr le maréchal de Créquy et Mr de Bullion, et qu'il n'en découvrirait aucune chose qu'à Mr de Puisieux, et à moi, à qui il commanda de tenir l'affaire très secrète, et voulut que l'on fît de la part de Mr Desdiguieres doubles dépêches, l'une qui se verrait et résoudrait dans le conseil ; l'autre, particulière, adressante à Mr de Puisieux, qu'il ne communiquerait qu'au roi, et m'en ferait part.

Février. — Le roi manquait de maréchaux de camp pour ses armées, ceux qui l'étaient l'an précédent étant morts ou montés à d'autres charges, et moi je ne voulais plus servir en celle-là pour n'y avoir des compagnons qui fussent de mon calibre ; mais le roi m'honora de la charge de premier maréchal de camp par brevet particulier, pour donner les ordres et commander précédemment aux autres en tous les quartiers où je me trouverais, n'avoir point de jour affecté comme les autres, qui se rendraient en mon logis où se feraient les projets de ceux de l'armée ; et autres privilèges que j'acceptai avec très grand contentement.

Le roi voulut que Zamet servit ; la reine mère le supplia de faire servir Marillac, et il fut aisé à Mr le Prince d'obtenir la troisième place pour Mr de Valançay, lieutenant de sa compagnie de gendarmes, qui était beau-frère de Mr de Puisieux, pour lequel monsieur le chancelier, lui, et moi, nous employâmes avec efficace.

Mr le Prince eut la charge de lieutenant-général, et Mr de Schomberg la commission de l'artillerie ainsi que l'année précédente. Le roi voulut que Mr le maréchal de Pralain vînt à l'armée, mais ne lui voulut pour lors donner autre commission que celle qu'il avait par son office.

Cependant nous passâmes assez bien le temps cet hiver-là à Paris, tant à la cour qu'à la foire de Saint-Germain, et le carême-prenant fut accompagné de plusieurs belles comédies et grands ballets. La cour était fort belle, et les dames aussi ; mais sur le milieu du carême (mars) il arriva un accident qui fit quelque désordre : la reine devint grosse, et l'était de six semaines quand un soir, madame la Princesse tenant le lit, la reine y alla passer la soirée jusques après minuit avec les autres princesses et dames du Louvre ; Mrs de Guise, les deux frères de Luynes, Mr le Grand, Blainville et moi, nous y trouvâmes, et la compagnie fut fort gaie, quand la reine s'en retournant coucher et passant par la grande salle du Louvre, madame la connétable de Luynes et Mlle de Verneuil la tenant sous les bras et la faisant courir, elle broncha et tomba en ce petit relais du haut dais, dont elle se blessa, et perdit son fruit. On cela l'affaire le plus que l'on pût au roi tant qu'il fut à Paris d'où il se résolut de partir le dimanche de Pâques fleuries pour aller faire ses pâques à Orléans et de là passer par le Berry et s'en aller à Lyon pour attaquer le Languedoc et le réduire en son obéissance cet été-là.

Guerre du Languedoc

Le même jour que le roi partit, les amis communs de Mr de Schomberg et de moi (fâchés de voir notre mauvaise intelligence), travaillèrent pour nous remettre bien ensemble, ce qui leur fut aisé ; car nous y étions tous deux portés. Ils nous firent voir après vêpres aux Chartreux où ils nous donnèrent rendez-vous, d'où nous sortîmes très bons amis.

On fit savoir au roi comme, et en quelle façon la reine s'était blessée, et on l'anima tellement contre ces deux dames, qu'il dépêcha de Touri La Foulaine à la reine pour lui mander qu'il ne voulait plus que Mlle de Verneuil ni madame la connétable de Luynes fussent auprès d'elle, et leur écrivit chacune une lettre pour leur faire savoir qu'elles eussent à se retirer du Louvre.

J'ai dit ci-dessus que le roi étant à Poitiers pourvut aux affaires de Saintonge et de Poitou autant qu'il le jugea convenable, donnant à Mr d'Epernon le premier commandement partout où il serait de ces provinces-là, et lui laissa quatre mille hommes de pied, et quatre cents chevaux : il bailla deux mille hommes de pied et deux cents chevaux à Mr de la Rochefoucaut, et pareil nombre à Mr de Saint-Luc, avec ordre de reconnaître Mr d'Epernon et d'aller en Saintonge, Angoumois et Aunis avec leurs forces quand il leur manderait de le venir assister ; et que le premier des deux qui arriverait près de lui, serait son lieutenant-général, et l'autre servirait de maréchal de camp ; que si aussi Mr d'Epernon venait en la province de l'un ou de l'autre, pour les secourir, celui dans la province duquel il serait, ferait la charge de lieutenant-général, et l'autre de maréchal de camp ; et le roi recommanda à tous trois une parfaite union et intelligence pour le bien de son service, auquel il pensait avoir suffisament pourvu par cet établissement. Mais il arriva que Mr d'Epernon ayant mandé à ces deux messieurs de le venir trouver en Saintonge avec leurs forces, ils y accoururent promptement et y demeurèrent jusques à ce qu'ils en eussent chassé Mr de Soubise qui avait lors sur pied une armée de sept mille hommes de pied, et sept cents chevaux huguenots : mais le dit sieur de Soubise s'étant de là jeté dans le gouvernement de Mr de Saint-Luc, puis

ensuite dans le Poitou, Mr d'Epernon aima mieux garder ses gouvernements avec les troupes qu'il avait, que de les employer à secourir ses voisins, lesquels s'en étant plaints au roi, et mandé qu'ils ne pouvaient conserver leurs gouvernements avec les troupes qu'ils avaient s'ils n'étaient secourus de plus grandes, le roi envoya vers Mr d'Epernon un nommé le Fay pour lui ordonner que toutes choses cessantes, il eût à aller secourir le Poitou avec les troupes que Sa Majesté lui avait laissées. Mais ledit Fay ne lui ayant pas parlé à son gré, il le malmena, lequel étant de retour auprès du roi, l'anima bien fort contre Mr d'Epernon, et lui ayant derechef renvoyé, il en revint avec aussi peu de satisfaction que la première fois, dont le roi fut fort en colère, se résolut d'aller lui même secourir le Poitou et puis entrer par la Guyenne dans le Languedoc, au lieu d'y venir, comme il avait délibéré, par le Lyonnais. Pour cet effet il s'avança à Blois, fit venir vers lui toutes ses forces (la reine sa mère était allée faire ses pâques à Orléans avec lui et le voulait accompagner en tout ce voyage, la reine sa femme demeurant avec monsieur son frère), et ayant fait amasser tous les bateaux qu'il put sur la rivière, il y fit embarquer ses troupes et acheminer à bonnes journées sa cavalerie sur la levée de Loire vers Nantes où il donna le rendez-vous général, afin d'aller en diligence joindre Mr de Soubise qui ravageait le bas Poitou sans aucune résistance, Mr de la Rochefoucaut n'ayant pas plus de cent chevaux et quinze cents hommes de pied pour lui résister.

Le roi me dépêcha un courrier pour me faire venir le trouver en diligence, ce qui me fit partir de Paris le mercredi 6me jour d'avril, et vins coucher à Chartres, le lendemain à Orléans, puis à Tours où je me mis sur la Loire et allai coucher à Saumur, de là à Ensenis, et le lundi 11me je fus à dîner à Nantes où était le roi, qui commença à me faire quelques plaintes de Mr le Prince, que Arnaut et Saint-Jeri, en venant sur la rivière, lui avaient occasionnées, lesquels bien qu'ils fussent ses serviteurs affidés, pour jouer le double et faire voir au roi qu'ils ne l'étaient pas, parlaient mal de lui. Je rabattis ces coups autant qu'il me fut possible ; car je faisais profession d'être très humble serviteur de Mr le Prince, comme je lui avais promis avant que de partir de Paris.

La reine mère qui était venue avec le roi se trouva mal à Nantes et y demeura lorsque le roi en partit pour aller chercher en bas Poitou Mr de Soubise, le mardi 12me, et alla coucher à Viellevigne.

Le mercredi 13me il logea à Legey où lui furent portées nouvelles par un nommé le Bois de Carquerois, qu'il avait envoyé pour garder l'île de Riez, que les ennemis l'avaient occupée, l'en avaient chassé, et y étaient logés ; que Mr de la Rochefoucaut, avec ce peu de troupes qu'il avait, s'était venu camper au bout de la chaussée par où ils étaient entrés dans l'île de Riez, et qu'ils avaient plusieurs vaisseaux à Croix de Vie et à Saint-Gîles pour ramener leur butin qui était grand (et leurs personnes), à la Chaume et aux Sables, et de là à la Rochelle. Le roi aussitôt assembla son conseil pour délibérer de ce que l'on aurait à faire, auquel la plupart furent d'avis d'aller le lendemain loger à Aspremont et prendre le chemin de Saintonge et de Guyenne pour aller faire la guerre en Languedoc. Mr le Prince proposa d'avancer encore une journée jusques à Chalans, quand ce ne serait que pour voir la contenance des ennemis, et qu'il pourrait arriver qu'ils nous donneraient jour de les aller combattre dans l'île même de Riez. Ce dernier

avis fut suivi, et l'ordre donné pour aller le lendemain jeudi 14me loger à Chalans.

Le roi voulut que l'on marchât en quelque ordre de bataille, non tant pour crainte des ennemis, puisque Mr de la Rochefoucaut les empêchait de pouvoir venir à nous, que pour marcher en gens de guerre. Mr de Marillac eut ordre d'aller faire le logement du roi et de l'armée à Chalans, et la compagnie de carabins d'Esplan de l'escorter. Comme il y fut arrivé sur le midi, et qu'il était occupé à cantonner le quartier, vinrent à lui des habitants de l'île de Periés qui confine à celle de Riez, et n'y a qu'un canal entre deux sur lequel il y a un pont nommé le pont d'Aurait : ils lui dirent qu'ils avaient tellement quellement fortifié ledit pont pour empêcher Mr de Soubise et son armée de les venir saccager, lequel pont ils avaient maintenu contre l'attaque que l'on y avait faite, et que si on leur voulait donner cinquante arquebusiers, qu'ils le garderaient, et leur île, contre toute la puissance ennemie. Marillac leur demanda par où il fallait aller à l'île de Periés : ils lui dirent qu'à huit cents pas de Chalans était une chaussée par laquelle on y entrait. Lui qui pensait que cette chaussée ne durerait au plus que cinq ou six cents pas, après avoir cantonné promptement le logis du roi, et laissé aux maréchaux des logis et aides de camp le reste à faire, ayant mandé au roi qu'il s'en allait à Periés d'où il lui manderait nouvelles des ennemis, s'y achemina.

Le bas Poitou est ainsi nommé parce qu'il baisse vers la mer, et que toutes les eaux du haut Poitou y viennent descendre, desquelles il se fait de grands marécages lesquels en basse mer sont secs hormis les canaux où passent les eaux et [en] haute mer sont inondés hormis plusieurs petites mottes où il y a des maisons bâties en quelques unes, et les autres servent à retirer le bétail jusques à ce que le flux soit retiré : et parce qu'il y a plusieurs petits pays qui ne sont point inondés proche de la mer, auxquels néanmoins les eaux douces empêchent l'entrée, il y a des longues chaussées qui y conduisent, qui sont faites à angles saillants et rentrants ; et ces lieux sont nommés îles parce qu'il n'y a aucun accès sans passer l'eau, que par ces chaussées. Ainsi est faite l'île de Riez, ainsi celle de Periés, celle de Saint-Jean des Monts, et autres.

Mr de Marillac se jeta dans la chaussée qui va de Chalans à Periés, ayant mis devant lui cinquante arquebusiers à cheval, qui était la compagnie d'Esplan ; quelque trente gentilshommes volontaires l'accompagnèrent, et passa cette chaussée qui contre son attente avait plus de deux lieues de long. Il trouva à son arrivée que les ennemis tâchaient de forcer ce pont que les habitants défendaient encore assez bien, attendant ce secours. Il fit mettre ces carabins pied à terre, et occuper la place des paysans à la garde du pont, ce que les ennemis ayant aperçu et même qu'il y avait de la cavalerie dans l'île, ralentirent leur effort. Marillac cependant donna avis au roi que, si on lui envoyait deux mille hommes, il garderait l'île et tiendrait sur cul les ennemis jusques à ce que le roi eût résolu, ou de les attaquer, ou de les laisser passer, et que cependant il se faisait fort de tenir l'île de Periés tout ce jour. Esplan demanda à parler à Mr de Soubise qui le vint trouver proche du pont et lui parla, le canal entre deux : cela les amusa jusques sur le tard.

Cependant le roi étant arrivé et logé à Chalans, eut les nouvelles de Marillac, et ayant assemblé son conseil, résolut d'envoyer quatorze compagnies de son régiment des gardes pour la conservation de l'île de

Periés, et que le lendemain au jour, il se mettrait en bataille avec la cavalerie qu'il avait, à la vue de Riez, à cinq cents pas d'où La Rochefoucaut était campé, qui s'y mettrait aussi. Il ordonna que je mettrais son infanterie en bataille sur le bord de la chaussée pour faire ce que Mr le Prince m'ordonnerait, qui passerait avec Mr le maréchal de Pralain dans l'île de Periés dès la pointe du jour.

Mr le maréchal de Vitry demanda de mener à Periés ces quatorze compagnies des gardes, et y arriva vers la pointe du jour du vendredi 15me d'avril ; et Mr le Prince, dès qu'il fut jour, s'achemina en ladite île, me laissant avec l'infanterie à l'entrée, tandis que le roi s'alla présenter proche de la chaussée de Riez. Sur les huit heures du matin Mr le Prince me manda que je fisse passer en Periés toute l'infanterie, dont je donnai avis au roi, et me mis à la tête, et elle y commença d'arriver sur les dix à onze heures. Je vins trouver Mr le Prince qui me commanda de faire hâter les troupes le plus que je pourrais, et de les amener à un gué que les paysans de Periés lui montrèrent qu'en basse mer il n'y avait pas plus d'eau que jusques à la ceinture pour traverser un bras de mer (large comme la Marne), qui séparait les îles de Riez et de Periés, ce qui était véritable, car lors plusieurs de nous le passèrent aisément : mais comme le flux ne tarde guère à venir, il était douteux que toute l'armée eût eu loisir de passer. Néanmoins je la hâtai le plus qu'il me fut possible, et en la ramenant je dis à Mr de Pralain : « Que pense faire Mr le Prince ? A-t-il bien considéré ce qu'il entreprend ? Croit-il passer son armée entière ? N'appréhende-t-il point que les ennemis ne le chargent quand il en aura passé un tiers, ou la moitié ? Que veut-il entreprendre sans cavalerie contre des gens qui ont sept à huit cents chevaux, et huit ou dix pièces de canon ? Sur quoi se fonde-t-il ? » Il me dit : « Il ne nous en a parlé qu'en passant, et est plutôt porté par l'avis d'Arnaut que conseillé par nous autres ; mais (ce me dit-il), vous êtes un de ses gouverneurs, allez lui parler. » Je ne marchandai point, et l'étant venu trouver et dit que l'infanterie arrivait, je lui dis ensuite :

« Monsieur, quel est votre dessein de passer sans cavalerie en un pas où, si les ennemis vous font le moindre obstacle du monde, la mer vous prendra à demi passé ; et quand ils vous laisseraient passer, ce vous sera un grand désavantage d'être sans cavalerie ni canon ? Mais quand toutes ces considérations ne vous toucheraient point, permettez, Monsieur, que comme votre très humble serviteur, je vous demande ce que vous ferez du roi qui est en bataille devant la chaussée de Riez, et comme quoi vous voulez combattre sans lui ? Car si vous défaites Mr de Soubise, il vous voudra mal de ce que vous ne lui aurez point fait part de l'honneur de la victoire ; et s'il vous arrive quelque disgrâce, il blâmera votre précipitation, et vous accusera de ne l'avoir voulu ou daigné attendre. »

Mr le Prince ne prit pas bien mon discours, et me dit : « Je vois bien que vous êtes de la cabale des autres qui me veulent détourner d'acquérir de la gloire et faire un grand service, lequel peut-être ne se pourra pas recouvrir quand nous l'aurons laissé échapper. Je veux donc que vous alliez tout à l'heure trouver le roi et lui dire qu'il est à propos qu'il vienne promptement ici avec sa cavalerie. » Je le suppliai de lui en écrire un mot, ce qu'il fit, et je m'y en allai en diligence. Je le trouvai au milieu de la chaussée, qui déjà venait, impatient de n'avoir point de nos nouvelles, et d'être sans rien faire devant les ennemis, une rivière entre deux, qu'eux ni lui ne pouvaient

passer. Dès qu'il fut arrivé en l'île, Mr le Prince lui mena voir le passage du gué, et les habitants nous assurèrent qu'il y en avait encore un autre plus proche de l'embouchure de la mer, et qu'à minuit précisément l'eau serait basse, et plus basse qu'elle n'était à midi, car c'était gros d'eau.

Le roi se logea avec les princes, et autres principaux de l'armée, dans quinze maisons qui étaient dans l'île, envoya loger et repaître sa cavalerie dans l'île de Saint-Jean des Monts, et fit camper son infanterie proche de son logis et vers le pont d'Aurait, retenant les maréchaux des logis et sergents-majors de tous les corps pour leur porter l'ordre après le conseil, qu'il vint tenir à l'heure même, où il fut résolu de passer en basse mer avec toute l'armée, et aller attaquer Mr de Soubise. Puis ensuite Mr le Prince prévoyant sagement les inconvénients qui peuvent arriver aux différents commandements, l'importance de passer en une heure l'armée, et avec un grand ordre, proposa au roi d'en commettre le soin à un seul, et qu'il lui conseillait que ce fût à moi, s'assurant que je m'en acquitterais bien. Je le remerciai très humblement de l'honneur qu'il me faisait, et de la bonne opinion qu'il avait de moi, et l'assurai que je tâcherais de m'en acquitter à son contentement.

Sur cela je m'en vins en un logis que l'on avait laissé à Mr le maréchal de Pralain et aux maréchaux de camp, lesquels j'appelai pour ensemble faire l'ordre, lequel fut en cette sorte :

Que le rendez-vous de toutes les troupes serait à dix heures du soir, et que l'infanterie se viendrait mettre en bataille à la main gauche du logis où nous étions, en une plaine qui y était, et que le régiment des gardes ferait cinq bataillons qu'il mettrait en losanges, et serait à la tête ; que derrière lui seraient les Suisses en deux gros bataillons, puis ensuite deux bataillons de Normandie, et finalement Navarre en trois bataillons ; je signalai leurs places à leurs sergents-majors, puis leur donnai l'ordre et les renvoyai. Nous fîmes sept corps de notre cavalerie, assavoir : les carabins d'Esplan qui seraient à la tête à la main droite du logis où j'étais ; puis la compagnie des Roches Baritaut ; ensuite les chevau-légers de la garde du roi ; puis les gendarmes ; puis cinquante chevaux tirés des gendarmes et des chevau-légers, qui composaient un escadron ; derrière eux la noblesse de la reine mère qui faisait un escadron avec quelques volontaires ; finalement la compagnie de chevau-légers de Mr de Guise : et ayant donné l'ordre aux maréchaux des logis de tous ces corps, je les renvoyai ; après quoi nous formâmes nos ordres de bataille, et en fîmes les trois ordres, assavoir : l'avant-garde était composée des carabins d'Esplan, des chevau-légers des Roches Baritaut et de ceux de la garde, avec les cinq bataillons du régiment des gardes ; la bataille, des gendarmes du roi, et des Suisses ; et l'arrière-garde, des cinq bataillons de Navarre et de Normandie avec les trois corps derniers de cavalerie. Je priai Mr de Marillac de prendre l'ordre et le soin du passage de l'infanterie, et à Mr Zamet celui de la cavalerie.

Puis ayant mis sur le papier tous nos ordres, Mr le maréchal de Pralain et nous, vînmes les montrer au roi, qui les approuva fort. Nous lui suppliâmes de faire des chefs de chaque escadron, des princes et officiers qui étaient près de Sa Majesté ; et le roi nous ayant demandé sur cela ce qu'il nous en semblait, nous lui dîmes que c'était à lui à mener la bataille à la tête de ses gendarmes entre deux gros bataillons de Suisses, de donner à Mr le Prince, son lieutenant-général, l'avant-garde, et l'arrière-garde à Mr le

Comte ; les deux escadrons de l'avant-garde aux deux maréchaux de France, les deux de l'arrière-garde à Mrs de Vendôme et grand prieur ; que Mr Zamet aurait soin de l'ordre de l'avant-garde, Mr de Marillac de l'aile gauche qui était l'arrière-garde, et que je serais partout comme ayant en ma tête et en ma charge toute la conduite ; et que pour le passage Mr Zamet conduirait la cavalerie et Mr de Marillac l'infanterie, cependant que je ferais marcher l'un et l'autre corps. Il approuva tout ce que nous lui proposâmes, et se plut aux ordres projetés.

Sur le temps que, couché sur un méchant lit, le roi conférait du passage avec nous, il arriva une grande alarme par tout le camp, comme si les ennemis nous fussent venus sur les bras, et en cet instant cinquante personnes se jetèrent dans la chambre du roi, qui lui dirent que les ennemis venaient à nous. Je savais bien qu'il était impossible, car la mer était haute, et qu'ils n'eussent su passer : c'est pourquoi au lieu de m'en alarmer, je voulus voir comme le roi la prendrait, afin que selon sa hardiesse ou son étonnement, j'eusse à l'avenir à me gouverner vers lui aux propositions que je lui ferais. Ce jeune prince qui était couché sur ce lit, se leva assis à cette rumeur, et avec un visage plus animé que de coutume leur dit : « Messieurs, c'est là dehors qu'est l'alarme, et non dans ma chambre, comme vous voyez, et où il faut aller », et en même temps me dit : « Allez en diligence au pont d'Aurait, et me mandez de vos nouvelles promptement. Vous, Zamet, allez trouver Mr le Prince, et Mr de Pralain avec Marillac demeureront avec moi qui me vas armer, et me mettre à la tête de mes gardes. » Je fus ravi de voir l'assurance et le jugement d'un homme de son âge, si mûr et si parfait. Il se trouva que c'était une fausse alarme que l'on avait prise d'une chose fort légère, et ainsi je m'en revins dormir deux heures, attendant le rendez-vous et pour être en état de passer la nuit sans dormir.

Toutes les troupes arrivèrent à dix heures au rendez-vous, et tout à loisir nous les mîmes en deux files, assavoir : les bataillons l'un après l'autre pour passer au gué de la main gauche ; et les escadrons aussi ensuite, à la main droite, pour passer le gué proche de la mer ; et y arrivâmes demie heure avant la basse mer. Mais celui d'à main gauche fut trouvé si haut que les gardes, qui devaient passer les premiers, me firent dire par La Hilliere sergent major, qu'il était impossible d'y passer. J'y courus, et voyant combien ils y passeraient difficilement, je vins au gué de main droite que je passai et le tâtai pour voir si notre infanterie y pouvait passer ; je reconnus aussi qu'il n'y avait personne de l'autre côté pour nous empêcher : c'est pourquoi je vins dire à Mr le maréchal de Vitry et à Mrs de Pralain et Mr le Prince qui avaient charge des trois premiers escadrons, que le roi leur mandait de passer, ce qu'ils firent en un instant ; et comme nous vîmes que de l'autre côté du passage il n'y avait nul obstacle, je dis au roi que s'il lui plaisait de passer, je lui mènerais en un instant son infanterie. Il entra à l'heure même au gué et le passa, comme aussi les autres trois escadrons. Alors je fis avancer les bataillons qui étaient de l'arrière-garde et les Suisses, et fis mettre les chefs pied à terre pour donner courage aux soldats de passer l'eau. Je me mis à pied dans l'eau à leur tête, et à un instant les Suisses et Navarre pêle-mêle passèrent, qui furent suivis en une telle diligence des gardes, et de Normandie, que sept mille hommes comptés que le roi avait d'infanterie passèrent en un quart d'heure à minuit, la nuit étant

fort brune, un gué où il y avait de l'eau plus haut que la ceinture, et large comme la Seine est devant le Louvre, qui n'était qu'à cinquante pas de la pleine mer. Cela fait, nous campâmes sur le bord sans garder aucun ordre, hormis que notre cavalerie était plus avancée, et chaque bataillon alluma force feux pour se sécher.

Sur les trois à quatre heures du matin, à la pointe du jour, l'on marcha au plus bel ordre qu'il se pouvait penser, en l'ordre donné pour la bataille, dans les lieux plains ; et quand nous trouvions des collines, nous marchions notre avant-garde première, suivie de la bataille, et ensuite l'arrière-garde ; puis dès que la plaine revenait, l'avant-garde faisait halte à droite, la bataille se mettait à sa gauche, et l'arrière-garde à celle de la bataille. Ainsi nous marchâmes jusques à la vue des ennemis près de deux lieues, lesquels se jetèrent dans les vaisseaux et dans Saint-Gîles, et les autres mirent les armes bas, nous demandant miséricorde, sans rendre aucun combat. La cavalerie s'enfuit de même ; mais ne pouvant faire une si longue retraite, la plupart fut tuée en la suite de la victoire, ou par les paysans. Il y mourut sur le champ, tué de sang froid sans résistance, plus de quinze cents hommes, et plus d'autant prisonniers qui furent envoyés aux galères ; le reste fut tué par les gens de Mr de la Rochefoucaut, ou par les paysans, de telle sorte que Mr de Soubise rentra à la Rochelle avec trente chevaux de sept cents qu'il avait ; et ne s'en retourna pas quatre cents hommes de pied de sept mille qu'il y en avait le jour précédent dans son armée. Il y eut bien cent cinquante gentilshommes ou officiers pris, et sept pièces de fonte d'artillerie. La Chaume, assez bon château où il s'en était retiré quelques-uns, se rendit le jour d'après à Mr de la Rochefoucaut ; et depuis il ne se présenta, de cette guerre, dans le Poitou aucun homme dans la campagne pour les huguenots ; et changèrent leurs desseins pour les tourner sur mer, équipant une armée navale dont ils firent amiral un nommé Guitton qui la mit en fort bon ordre.

Le roi, le jour même, dîna tellement quellement [tant bien que mal] à Saint-Gîles, et passa ce bras de mer qui est entre Saint-Gîles et Croix de Vie, dans des bateaux, puis s'en vint coucher à un château nommé Aspremont où nous demeurâmes le dimanche 17me, lundi 18me, pour rassembler nos troupes éparses et qui suivaient toujours les ennemis.

Enfin nous en partîmes le mardi 19me et vînmes coucher à Aysené, le lendemain mercredi 20me à la Roche sur Yon, le jeudi à Sainte Hermine, le vendredi à Fontenai le Comte, et le samedi 23me à Niort, où le roi séjourna le dimanche pour tenir conseil de guerre et juger les prisonniers, à qui ils appartenaient.

Le lundi Mr de Bullion fut ouï au conseil, qui était arrivé le soir auparavant, envoyé par Mr Desdiguieres pour porter quelques conditions proposées par ceux de la Religion, tendant à la paix ; où il fut résolu de la réponse que l'on ferait sur chaque article. Mais le soir Mr de Puisieux fit voir au roi la dépêche particulière qui lui avait été faite, et ouït Mr de Bullion là-dessus : il me fit l'honneur de m'y appeler et de prendre mon avis sur la réponse secrète qui fut faite, qui était l'essentielle, la précédente n'étant que pour amuser les ministres du conseil qui ne voulaient la paix en aucune façon.

Le mercredi 27me d'avril le roi partit de Niort et fut coucher à Chisai.

Il est à savoir que le roi était parti de Blois pour venir en Poitou, fort animé contre Mr d'Epernon, tant par les mauvais offices que lui avait rendus ce Fai que le roi lui avait envoyé, que parce qu'il n'avait pu être porté par les réitérés commandements du roi d'aller secourir le Poitou et Mr de la Rochefoucaut. Mr le cardinal de Retz et Mr de Schomberg n'étaient pas ses amis et ne parlaient pas en sa faveur ; si faisait bien Mr le Prince : je faisais aussi, selon ma petite puissance, ce qui était de moi pour le servir. Ce fut ce qui obligea Mr le Prince de lui dépêcher un gentilhomme le jour même de la défaite de Riez, et me commanda de lui écrire sur la teneur de la dépêche qu'il lui faisait, qui était que le roi avait eu la victoire sur Mr de Soubise et qu'il allait droit à lui à qui il voulait mal de ce qu'il ne voulait rien faire ; que le seul moyen qu'il avait pour l'apaiser, et nous de le servir, consistait en se mettre en campagne et assiéger Royan ; que s'il le faisait, nous étions assez puissants pour faire oublier tout le passé ; mais s'il ne le voulait faire, nous protestions que le mal qui lui en adviendrait aurait été empêché par nous s'il nous eût donné le moyen de le faire. Il nous crut et vint assiéger Royan où commandait le sieur de Saint-Surin gentilhomme huguenot avec lequel, peu de jours après, il entra en traité de remettre la ville en l'obéissance du roi ; et de fait sortit un jour sur la parole de Mr d'Epernon pour venir conclure le traité : mais comme il parlait à Mr d'Epernon à la vue de Royan, étant entré par mer quelque secours de la Rochelle dans la ville, ils se résolurent d'en fermer les portes à leur gouverneur, et ne tenir la capitulation qu'il avait faite, et en même temps pointèrent quelques pièces sur Mr d'Epernon qui était avancé, et sur sa troupe. Saint-Surin bien étonné de ce subit changement, dit à Mr d'Epernon qu'il ne venait point de sa part ; qu'il ferait réparer cette faute, et qu'il ne retournerait plus avec eux, en cas qu'ils ne se soumissent à l'obéissance du roi. Il voulut rentrer dans la place ; mais on lui dit de dessus les murailles force injures, ce qui le fit retourner avec Mr d'Epernon qui avait mandé au roi l'espoir qu'il avait de remettre Royan en son obéissance, et le roi reçut cette première nouvelle à Saint-Jean d'Angeli où il arriva le jeudi 28me, qui était le jour même que le traité de Royan se rompit, et le lendemain 29me, comme le roi arriva à Saintes, il en sut la nouvelle.

Il séjourna à Saintes le samedi, dimanche (mai) et lundi suivant, tant pour faire avancer son armée que pour donner audience aux ambassadeurs des cantons protestants de Suisse qui l'étaient venus trouver pour intercéder pour les huguenots de la France. Je leur fis festin, puis les menai à l'audience en laquelle ils eurent pour réponse du roi que quand les huguenots, ses sujets rebelles, rentreraient en leur devoir, il aurait les bras de sa clémence ouverts pour les recevoir, et les renvoya de Saintes en hors, d'où il partit le mardi 3me de mai pour venir coucher à Saujon où Mr d'Epernon le vint trouver, auquel il fit bonne chère, comme Mr le Prince y avait disposé Sa Majesté. Le roi lui proposa de grossir son armée de quelques troupes qu'il lui donnerait, et qu'il entreprît de réduire Royan en l'obéissance de Sa Majesté afin que le roi, sans s'arrêter, pût aller promptement en Languedoc ; mais Mr d'Epernon le refusa, et quelque prière qui lui fut faite par Mr le Prince d'accepter cette commission, il n'y put être disposé. Enfin le roi se résolut de l'attaquer, et Mr le Prince qui pensait que l'on demeurerait six semaines devant, proposa au roi de l'envoyer en Guyenne, tant pour réduire un fort nommé Soulac que les

huguenots avaient fait dans Médoc vis à vis de Blaye, et d'autres petites places de la Guyenne, que pour aller recevoir Tonneins assiégé de long temps par Mrs d'Elbeuf et maréchal de Thémines. Mr le Prince se chargea aussi de traiter avec Mrs de la Force et de Sully qui se voulaient remettre au service du roi. Je le dissuadai d'entreprendre cette commission, et de ne partir d'auprès du roi ; à quoi ne l'ayant pu disposer, je le suppliai de m'emmener avec lui ; mais il me dit que le roi ne me voudrait pas séparer de lui, et qu'il avait l'entière créance en moi pour son armée. Il me pria de faire qu'il pût mener avec lui un des vieux régiments, et que je témoignasse au roi son désir, ce que je fis, et le roi lui donna le régiment de Normandie avec d'autres troupes de pied et de cheval.

Il voulut avant son partement aller reconnaître Royan et ordonner des attaques. Il y vint donc, et nous amena avec lui, les chefs de l'armée, le mercredi 4me, où nous vîmes les attaques et tranchées que Mr d'Epernon avait commencées, lesquelles on demeura d'accord de poursuivre ; et au retour dans le conseil il fut résolu que l'attaque du côté de la mer, à main droite, serait pour les gardes, et celle de l'autre côté, à main gauche, se commettrait à Picardie, à laquelle Mr le maréchal de Vitry avec Mrs de Seneçay, Marillac, et Biron, commanderaient ; qu'à celle d'à main droite, nommée des gardes, Mr de Pralain en aurait la charge, et moi sous lui, quelque persuasion que Pompée Targon me voulut et put faire de faire l'attaque des gardes de l'autre côté et l'entreprendre, où il fit certes une batterie d'une très belle invention ; car comme nous étions à reconnaître la place, et que nous fussions montés sur le faite d'une maison pour mieux voir, Mr le Prince dit : « Si l'on pouvait faire une batterie sur ce toit et de cette hauteur, on aurait un grand avantage à battre cette demie lune. » Pompée Targon répondit : « Monseigneur vous le dit en riant, et moi je vous réponds tout de bon que dans trois jours je mettrai sur ce toit et dans cette hauteur quatre pièces en batterie » ; ce qu'il entreprit depuis, et exécuta en cette forme : il étançonna la maison des quatre côtés, puis la sapa et étaya sur des pièces de bois, et ensuite ayant mis quantité de fascines contre les étais, ils se brûlèrent et consumèrent ; ce qui fit que la maison tomba sur elle même et en dedans, ce qui haussa la plateforme, à laquelle il fit porter ce qu'il fut nécessaire pour mettre sa batterie à la hauteur qu'il avait dit.

Je persistai à mon attaque à droite du côté de la mer, en laquelle je m'acheminai le jeudi 5me de mai, jour de l'Ascension ; et ayant donné le rendez-vous de l'armée à la plaine de Chastelar, elle s'en alla prendre ses postes, et ses quartiers. Les gardes entrèrent cette nuit-là dans la tranchée qu'ils poussèrent à droite jusques contre la mer, et firent une ligne à gauche pour aller s'attacher à une pièce des ennemis.

Le vendredi 6me nous continuâmes cette tranchée à gauche et mîmes une batterie de trois canons sur le bord de la mer à la droite, pour lever les défenses des ennemis qui nous troublaient l'attaque que nous voulions faire à la demie lune. Ce soir même je fus voir le roi en son quartier, lequel me dit que le lendemain à quatre heures du matin il voulait venir à notre tranchée, et que je l'attendisse au commencement d'icelle, à une longue ligne que je fis toute la nuit hausser pour l'y faire arriver en sûreté.

Il vint donc le samedi 7me, accompagné de Mr d'Epernon et de Mr de Schomberg. C'était la première fois qu'il y était jamais venu : il me fit l'honneur de me dire : « Bassompierre, j'y suis nouveau ; dites-moi ce qu'il

faudra faire pour ne point faillir » ; à quoi je ne fus guère empêché, car il fit plus généreusement que pas un de nous n'eussions fait, et monta trois ou quatre fois sur la banquette des tranchées pour reconnaître à découvert, s'y tenant si longtemps que nous frémissions du péril où il se mettait avec une plus grande froideur et assurance qu'un vieux capitaine n'eût su faire, et ordonna du travail de la nuit suivante comme s'il eût été un ingénieur. Je lui vis faire en retournant une action qui me plut extrêmement ; car après être remonté à cheval, à un certain passage que les ennemis connaissaient, ils tirèrent un coup de pièce qui passa à deux pieds au-dessus de la tête du roi qui parlait à Mr d'Epernon. Je marchais devant lui et me tournai, appréhendant le coup que je vis venir pour le roi ; je lui dis : « Mon Dieu, Sire, cette balle a failli à vous tuer. » Il me dit : « Non pas moi, mais Mr d'Epernon » ; et ne s'étonna ni ne baissa la tête comme assez d'autres eussent fait : puis ensuite comme quelques uns qui l'accompagnaient se fussent écartés, il leur dit : « Comment avez-vous peur qu'elle tire encore ? Il faut que l'on la recharge de nouveau. » J'ai vu plusieurs et diverses autres actions du roi en plusieurs lieux périlleux, et dirai sans flatterie ni adulation que je n'ai jamais vu un homme, non un roi, qui y fût plus assuré que lui : le feu roi son père, qui était en l'estime que chacun sait, ne témoignait pas une pareille assurance.

L'après-dîner Mr d'Epernon et Mr le Comte (que je devais nommer premier) vinrent à notre tranchée, et comme en retournant nous fussions allés sur le bord de la mer en une prairie pour considérer seize vaisseaux que les Rochelais avaient à l'ancre là près, ils levèrent les ancres, nous voyant grande troupe, et s'approchèrent à cinquante pas pour nous tirer ; et comme Mr le maréchal de Pralain et moi étions pratiques de cela, quelques-uns de la troupe étant d'avis de faire retirer Mr le Comte, Mr d'Epernon, et nous-mêmes, nous leur dîmes : « Messieurs, vous aurez maintenant le plaisir d'avoir des berceaux de balles de canon qui passeront par dessus vous, sans vous pouvoir offenser : quand vous verrez qu'un vaisseau tournera le flanc pour faire sa décharge, retirez-vous dix pas de la rive, en telle sorte que vous ne puissiez voir le bas du vaisseau où sont les embrasures du canon, et aucun coup ne vous pourra toucher, si bien passer par dessus votre tête » ; ce que chacun fit, et eurent le plaisir d'y voir tirer deux cents volées de canon sans aucun effet.

Le soir nous fîmes en notre attaque un grand travail, et mîmes six pièces de canon en batterie à notre main gauche.

Ce soir même Mr le Comte tomba malade de la petite vérole.

Le dimanche 8me je fus voir le roi, puis je visitai le travail de Picardie.

Sur les onze heures nos deux batteries tirèrent et ne cessèrent jusques à la nuit, en laquelle avec quarante gabions qui nous vinrent, nous avançâmes par pfalsades [palissades] jusques contre la pièce que nous voulions attaquer, et fîmes une place d'arme couverte, capable de tenir mille hommes en bataille.

Le lundi 9me nous nous préparâmes pour attaquer le bastion auquel nous étions joints, ce que nous résolûmes de faire pied à pied ; et parce que la face dudit bastion qui était à notre droite et à leur gauche était contre la mer et manque de défense de ce côté-là, et que de ce peu qu'elle en tirait de la ville nous les avions levées à coups de canon que nous continuions toujours, nous allâmes, toujours entre deux terres, jusques à la gorge,

quelque destourbier [trouble] que nous pussent faire les ennemis qui étaient dans le bastion, à coups de grenades et de pierres, à quoi nous prenions aussi notre revanche. Ils avaient une mine au milieu de ce bastion où ils nous attendaient, et avaient fait un retranchement avec un petit fossé en la gorge dudit bastion pour nous tirer continuellement lorsqu'après qu'ils nous auraient travaillés de leur mine, nous voudrions entreprendre de nous loger dans la pièce.

Comme nous nous avancions entre ces deux terres, nous vîmes jouer la mine des ennemis au quartier de Picardie, qui nous fit beaucoup de mal ; et peu après, ceux qui revinrent de cette attaque nous portèrent les nouvelles que pour nous y être échaudés, nous y avions perdu plus de cinquante gentilshommes ou officiers. Cela me fit croire qu'ils nous en gardaient autant dans notre pièce, et pour cet effet je me haussai dans notre attaque du long de la mer pour reconnaître, et vis un couvert au milieu du bastion et une traînée de terre relevée de frais jusques à la gorge ; et comme, la seconde fois que je me haussai pour reconnaître mieux, je découvris le fossé du retranchement et au milieu du fossé une motte de terre relevée de frais, je ne fus plus en doute.

J'avais trois aides de camp très braves hommes, qui étaient Coulombié, Lancheres, et Refuges, lesquels, ou par ardeur ou autrement, proposaient de donner dans le bastion, dans lequel ils disaient avoir reconnu qu'il n'y avait pas dix hommes pour le défendre, et que nous le prendrions infailliblement, sans nous donner la peine d'aller coulant le long du bastion où nous ne pourrions être de trois heures, et le persuadèrent de telle sorte à Mr de Pralain, qu'il m'envoya quérir en notre travail où j'étais, pour me commander de faire l'ordre pour donner. Mrs de Vendôme et grand prieur de France avec plusieurs autres jeunes seigneurs, y étaient, qui animaient monsieur le maréchal à faire faire cette attaque. Je fus bien étonné quand je le vis résolu à ce dessein, et lui dis : « Monsieur, s'il vous plait que sans réplique j'aille exécuter ce que vous me commandez, je ne laisserai de vous dire ce seul mot pour ma décharge, que vous faites une chose préjudiciable au service du roi et de laquelle vous aurez, mais trop tard, un éternel repentir. Mais si, comme vous avez entendu les raisons de mes aides de camp et des autres qui vous ont persuadé de faire cette attaque, vous voulez aussi entendre les miennes, je m'assure que non seulement vous quitterez ce dessein, mais que vous me remercierez devant qu'il soit nuit de vous avoir persuadé de désister cette pratique. » Il me dit lors : « Et bien, dites donc ; ce n'est pas d'astheure que nous nous connaissons et que je sais que vous vous plaisez à contrarier les propositions d'autrui pour faire voir votre bel esprit : qu'avez-vous à remontrer contre ce que tous les autres unanimement approuvent et proposent ? » Je lui dis lors :

« Monsieur, si nous n'avions aucun autre moyen de prendre ce bastion que l'on attaque maintenant, que celui de l'assaut, non seulement j'approuverais ce conseil unanime que vous dites que l'on vous donne maintenant, mais je vous l'eusse proposé ce matin : au lieu de le prendre pied à pied comme nous le voulons faire, nous aurions épargné la peine, et le travail que nous avons déjà fait et celui que nous avons encore à faire. Mais je crois que toutes les fois que sans perte d'hommes ni de temps vous pouvez faire la même chose que vous feriez avec la mort de plusieurs braves hommes qui s'y hasarderaient, l'humanité, la raison, et le service du roi,

vous doivent obliger à la conservation de ses serviteurs, de vos amis, et de gens qui en d'autres occasions vous feront bon besoin : je laisse à part l'avantage qu'en prendront les ennemis, le découragement de vos soldats et la diminution de votre gloire et réputation, d'avoir envoyé à la boucherie et perdu, sans nécessité, quantité de gens de bien que vous pouviez conserver. »

« Si Royan était la dernière place de ceux de la Religion, il serait en quelque sorte tolérable de jouer du reste et d'y mettre le tout pour le tout ; mais ce ne serait que quand tous autres moyens nous manqueraient. Maintenant que vous avez pris résolution déterminée par l'avis des personnes plus intelligentes à notre métier, que vous êtes au milieu de l'exécution de ce que vous avez entrepris, que l'effet en est infaillible, sans perte d'hommes, ni de réputation, et sans aucune cause apparente, de venir changer sur l'opinion peu considérée, pour ne dire indiscrète, de Lancheres qui porté plus tôt d'ardeur que de raisonnement, quitte la suite d'un dessein résolu et bon, pour vous donner un avis incertain, périlleux, et dont l'exécution, quelque heureuse qu'elle puisse être, vous coûtera la vie de personnes qui valent mieux que ce que vous gagnerez, je n'y vois aucune apparence. Et que serait-ce s'il y avait une pareille mine qu'à l'autre quartier, et qu'outre le mal qui vous en arrivera, vous encourussiez encore le blâme et la honte de ne vous avoir fait sage du malheureux exemple de vos voisins, et si je vous fais voir à l'œil, et à ceux qui le voudront remarquer, qu'il y a assurément une mine que ces messieurs les beaux reconnaisseurs de places n'ont point remarquée ; que ce peu de gens qu'il y a dans la pièce vous le devrait, et à eux aussi, faire juger, quand nous n'en aurions autre connaissance ; qu'un fossé et de la terre relevée de l'autre côté pour servir de parapet au retranchement, de quoi ces messieurs ne parlent point ou qu'ils n'ont pas remarqué, toutes ces choses vous doivent faire penser qu'ils ne veulent point opiniâtrer cette pièce à cause de la mine qu'ils y veulent faire jouer ou pour tuer à leur aise à bonnes mousquetades ceux qui seront entrés dedans ? »

« Il semble que vous ayez concerté avec les ennemis pour donner dans tous les pièges qu'ils vous tendent, et pour changer les bonnes et sûres résolutions contre les incertaines et mauvaises. Pour moi, Monsieur, si vous y voulez persister, je proteste de tout le mal qui en arrivera, que j'ai fait connaître ou remarquer, et ensuite comme maréchal de camp, je ferai ce qui est simplement de ma charge, qui est de faire l'ordre nécessaire pour y donner : après quoi je vous demanderai par grâce que vous me permettiez que je me retire à mille pas des tranchées pour ne voir point le désastre, et le malheur qui en arrivera par cette précipitation ; ce que je m'assure que la plus part de cette compagnie n'attribuera point tant à lâcheté (car j'ai déjà fait mes preuves ailleurs), qu'à commisération de la perte de plusieurs de mes amis. »

« Que s'il vous plait de faire une des deux choses que je vous proposerai, qui est de rompre ce dessein, ou de faire encore reconnaître mon dire, et j'y mènerai ceux que vous ordonnerez et leur ferai voir ce que je dis : en la première je vous réponds sur ma vie de vous rendre, dans la minuit, maître absolu du bastion sans perte d'aucun homme, que par un grand hasard ; en l'autre je vous ferai voir si clairement qu'il y a une mine et

que c'est un appât que les ennemis vous veulent donner pour vous y attraper, que vous vous en désisterez entièrement. »

Je dis ce que dessus avec beaucoup de véhémence, et monsieur le maréchal qui appréhendait le sinistre succès de cette affaire, et qui voyait devant ses yeux ce qui venait d'arriver au quartier de Picardie, voulut lui-même venir reconnaître ce que je disais. Je lui menai donc, et comme nos travailleurs avançaient toujours, nous étions déjà vis à vis du fossé du retranchement des ennemis dans la gorge du bastion, où il vit dans le milieu la terre relevée qui couvrait la fusée de la mine, et lors Lancheres fut le premier à le dissuader ce qu'il lui avait précédemment proposé. Je lui montrai aussi qu'en ouvrant vis à vis de ce fossé du retranchement et creusant des places pour monter des mousquetaires, nous aurions l'éminence sur l'autre pièce des ennemis que nous gagnerions en même temps. Mr de Pralain m'embrassa et me dit : « Mon fils, vous avez eu bon nez, et m'avez empêché de recevoir un affront, et le roi une perte ; dont je vous remercie. Continuez comme vous l'entendrez ; je vous en laisse le soin. »

Ainsi j'empêchai une très mauvaise affaire que nous allions entreprendre, et ayant continué de passer le long du bastion, toujours marchant entre deux terres, comme la nuit fut venue, je fis ouvrir dans le bastion vers le lieu où les ennemis avaient fait le fossé du retranchement, et ensuite j'envoyai deux pionniers des mieux entendus auxquels j'ordonnai d'aller doucement ôter cette terre qui faisait éminence dans ce dit fossé, et qu'ayant trouvé une ou deux caisses carrées de bois, plus longues que larges, ils les tirassent doucement sans répandre les poudres et rasines qui étaient dedans, et puis qu'ils couvrissent les deux trous de plus de deux pieds de terre, et qu'ils prissent bien garde de ne laisser aucune poudre dans la place ; ce qu'ils exécutèrent très bien, comme je vis peu de temps après moi-même.

Cependant Mr le maréchal de Pralain et moi, mandés par le roi, l'allâmes trouver et lui dîmes que nous serions maîtres vers la minuit non seulement du bastion, mais encore des pièces qui étaient derrière, jusques à la simple muraille qui fermait la ville, et que, s'il voulait, nous lui donnerions le lendemain à déjeuner dans le fossé ; dont il fut fort aise, et se consola en quelque sorte du mauvais succès qui était arrivé à l'autre quartier où il avait perdu tant de braves hommes, et entre autres Mr de Humières, premier gentilhomme de sa chambre, qui y avait été blessé à mort : nous fûmes voir ce pauvre gentilhomme qui tirait à la fin, qui fut une très grande perte ; car il était très brave et vaillant, outre ses autres bonnes parties.

Je m'en revins à nos tranchées où je vis ce que mes deux pionniers avaient fait ; et fis en même temps creuser certaines banquettes pour loger sur ce retranchement douze mousquetaires, avec un tel silence que les ennemis ne s'en aperçurent qu'à la pointe du jour lors qu'inopinément ces mousquetaires se haussèrent pour les chasser de cette autre pièce où ils s'étaient retirés, ce qu'ils firent aisément. Mais avant qu'en déloger, ils mirent le feu à la fusée de leur mine laquelle s'arrêta au lieu où l'on l'avait coupée la nuit même. Ainsi nous eûmes toutes leurs pièces détachées en notre puissance sans y perdre aucun homme que le sieur de Refuges, brave gentilhomme, et aussi entendu et expérimenté pour son âge que j'en aie jamais vu, infatigable au travail, toujours agissant, et entreprenant, et qui eût

un jour été, s'il eût vécu, un grand capitaine : je l'avais fait, dix jours auparavant, mon aide de camp, et le roi à ma prière lui avait donné une compagnie au régiment de Piémont.

Le mardi 10me, comme nous eûmes leurs pièces détachées en notre puissance, nous déchargeâmes à notre aise et sans péril la mine qu'ils nous avaient préparée, de laquelle nous tirâmes six cents livres de poudre. Les ennemis avaient fait une barricade dans leur fossé du côté de la mer et une palissade au devant, ce qui nous empêchait d'être entièrement maîtres de leur fossé. Je la fis reconnaître par mon volontaire qui était un jeune garçon de seize ans, qui entreprenait dès l'année précédente, avec d'autres goujats, des travaux hasardeux au siège de Montauban, que les soldats ne voulaient point accepter. Il avait eu divers coups, et entre autres une mousquetade à travers du corps, dont je l'avais fait guérir. Ce coquin-là entreprenait à la tâche force travaux périlleux, et les goujats du camp travaillaient sous lui et gagnaient largement. Ce volontaire alla reconnaître cette barricade avec le même port et aussi grande assurance qu'eût su faire le meilleur sergent de l'armée. Une mousquetade lui perça ses chausses, et une autre le bord de son chapeau, et puis nous vint faire son rapport qui fut très judicieux. Josepo Gamorini qui menait nos travaux, et était en grande estime parmi nous, comme certes il la méritait bien, fut d'avis que selon son opinion nous allassions forcer cette barricade et avec des haches rompre la palissade, ce que nous fîmes et n'y perdîmes qu'un homme, ce qui nous mit au pied de la muraille de la ville, qui était faible et peu flanquée : de sorte que le mercredi 11me de mai, le roi étant venu à notre attaque dès cinq heures du matin (où il vit le lieu de la mine), entra dans les pièces gagnées, puis ensuite dans le fossé ; ce qui lui donna assurance de la prise de la place, dont il ne fut pas trompé ; car en même temps on lui amena un tambour de la ville qui venait demander de capituler. Le roi répondit qu'il ne capitulait point avec ses sujets, mais qu'il les recevrait à grâce aux conditions qu'il leur enverrait ; et en même temps étant allé à une petite tente de Gamorini, il me fit écrire les articles qu'il leur accordait et les bailla au tambour avec ordre de revenir dans une heure, et ramener quand et lui ceux de la ville, pour se venir mettre à ses pieds, et recevoir et accepter la grâce qu'il leur faisait, ce qu'ils firent sans aucune contradiction. On fit trêve pendant ce temps, et après dîner je menai dans la place (ayant précédemment fait embarquer les soldats ennemis), le sieur de Drouet avec deux cents hommes en garnison, ce que je fis avec mille peines ; car les soldats qui étaient en curée du butin de la défaite de Riez, voulaient à toute force piller la ville de Royan.

En la nuit devant celle là Mr le marquis de Seneçay, maréchal de camp, fut blessé, au quartier de Picardie, d'une mousquetade dans les reins, qui ne perça pas, mais lui laissa une apostume dans le rein, qui enfin le tua à Lyon vers la fin de cette même année.

Le roi séjourna, après la prise de Royan, en son même quartier, le jeudi, vendredi, samedi et dimanche suivants, tant pour donner loisir à son armée de s'acheminer, que pour laisser les ordres convenables à l'armée qu'il voulait envoyer vers la Rochelle, en laquelle il établit Mr le Comte général, qui était encore bien malade de la petite vérole. Il fit Mr le maréchal de Vitry lieutenant général, Mrs de Bourg, de Vignoles, de Seneterre, maréchaux de camp, et le marquis de Nesle, par commission, maître de camp de la cavalerie légère : il y envoya aussi Pompée Targon. Et le lundi

16me il alla coucher à Mortaignes, le mardi 17me à Mirambeau, le mercredi à Montlieu où il séjourna le jeudi.

Le vendredi il vint coucher à Guittre, où il passa le lendemain la rivière et vint loger à Saint-Emilion, où Mr de Chevreuse, nouvellement marié avec la veuve de Mr le connétable de Luynes, le vint trouver.

Le dimanche 22me, le roi vint loger à Castillon, où Mr le Prince le vint trouver, lequel pensant en son voyage prendre le fort que les huguenots avaient fait vis à vis de Blaye, était arrivé à Bordeaux pour y prendre quelques vaisseaux anglais qui étaient à la rade, lesquels ne voulant venir, Mr le Prince fit mettre du canon sur le quai qui est devant Château-Trompette, pour les battre ; mais eux, après avoir tiré quelques coups de leurs vaisseaux sur ce quai, se mirent à la voile et se jetèrent en pleine mer. Il pensait aussi faire la capitulation de Tonneins ; mais Mrs d'Elbeuf et maréchal de Thémines sachant sa venue, se hâtèrent de recevoir la ville à capitulation. Mr de la Force vers lequel il avait envoyé Mr de la Ville aux Clercs, secrétaire d'État, auquel il avait quelque créance, fit réponse qu'il attendrait la venue du roi à Sainte Foi pour achever ce qu'il avait projeté avec ledit sieur de la Ville aux Clercs ; de sorte que Mr le Prince qui pensait trouver encore le roi à Royan, le vit à Castillon, et ne fit rien que remettre quelques châteaux de peu de conséquence, comme Gensac et autres, en l'obéissance du roi.

Comme il revint, il lui sembla que le roi ne lui fit pas assez bonne chère, et voyant que j'étais fort en ses bonnes grâces, il s'en prit à moi, et me dit le lendemain lundi 23me, comme le roi fut venu loger en un château nommé Saint-Aulais, qu'il croyait que je ne lui eusse pas rendu tous les bons offices près du roi qu'il s'était promis de moi, et me fit de grands reproches dont je me justifiai si bien qu'il demeura en apparence fort satisfait de moi, et même le lendemain 24me que le roi séjourna audit Saint-Aulais, comme Mr de la Force eut conclu son traité par lequel le roi le devait faire maréchal de France, mondit seigneur le Prince, sans en avoir été prié de Mr de Schomberg, ni de moi, vint trouver le roi et lui remontra que les plus importants chefs de son armée, qui le servaient le mieux, et sur qui il se reposait et fiait davantage, étaient Mr de Schomberg qui outre la surintendance de ses finances faisait dignement la charge de grand maître de l'artillerie, et moi, qui étais premier maréchal de camp et colonel-général des Suisses ; que je lui avais rendu de grands services, et principalement au Pont de Cé, en ces derniers sièges, au secours de Montauban, et à la défaite de Riez ; que nous avions grand sujet de mécontentement de voir que l'on faisait les rebelles maréchaux de France et que notre fidélité et nos services ne nous procurassent autre chose que notre ruine en nos affaires, ou des coups et maladies mortelles, et qu'il suppliait très humblement Sa Majesté de vouloir faire réflexion sur ce qu'il lui remontrait.

Le roi pensa sur ce qu'il lui avait dit, et m'envoya quérir, puis me dit : « Bassompierre, je sais que vous êtes fâché de ce que je fais maréchal de France Mr de la Force, et que Mr de Schomberg, et vous, vous en plaignez, et avec raison ; mais ce n'est pas moi qui en suis cause, si bien Mr le Prince qui me l'a ainsi conseillé, pour le bien de mes affaires, et afin de ne laisser aucune chose derrière moi en Guyenne, qui m'empêche de passer promptement en Languedoc : néanmoins avisez ce que vous désirez que je fasse pour vous, que j'aime et tiens pour mon bon et fidèle serviteur. » Je

jure qu'à cette heure-là je n'avais jamais aspiré, ni pensé à la charge de maréchal de France, et que je ne la désirais pas éperdument ; car, à mon avis, c'était un office de vieil homme, et moi je voulais encore faire quelques années celui de galant de la cour. C'est pourquoi je lui répondis que j'étais extrêmement étonné du discours qu'il me faisait, ni qui lui avait pu persuader que je me mutinasse de voir faire du bien à autrui, bien moins à un de mes amis, vieux seigneur, et expérimenté, auquel je savais que le feu roi son père avait destiné un bâton de maréchal de France et lui eût donné s'il eût vécu encore un mois ; qu'il avait été rebelle, mais qu'il cessait maintenant de l'être, et que c'était un acte signalé de la bonté de Sa Majesté d'oublier les fautes de ses serviteurs, pour se ressouvenir et récompenser leurs mérites et leurs services ; que pour moi je n'aspirais point à la charge de maréchal de France, ni à aucune chose qu'à ce que sa pure bonté et la connaissance et reconnaissance que Sa Majesté aurait de mes services, me voudrait procurer, sans l'en requérir ni importuner, par moi, ni par autrui ; et que je La suppliais très humblement que ma considération ne lui fît jamais retarder aucune chose qui fût de sa volonté, où du bien de son service : dont Sa Majesté me remercia et me dit que je me reposasse sur Elle de ma fortune. Il en parla ensuite à Mr de Schomberg qui ne fut pas si modéré que moi ; car il le pressa fort de le faire conjointement maréchal avec Mr de la Force : il me proposa aussi, à ce que me dit le roi ; mais ce fut principalement afin de fortifier sa requête.

Le mercredi 25me de mai j'eus commandement d'aller tirer la garnison de Sainte Foi pour y établir les gardes françaises et suisses du roi, qui y vint au gîte. Je vins donc le matin dîner proche de la ville chez Mr d'Elbeuf qui y était campé, puis entrai à Sainte Foi où tout l'ordre nécessaire pour conserver la ville fut gardé.

Le jeudi 26me qui était la Fête-Dieu, le roi séjourna à Sainte Foi et y fit la cérémonie du Saint-Sacrement.

Il y demeura aussi le vendredi 27me et donna ce jour là à Mr de la Force le bâton de maréchal de France, et l'on fit passer la rivière au canon sur un pont de bateaux fait exprès ; et le samedi 28me le roi en partit et vint coucher à Montsegur ; le dimanche 29me à Marmande.

Le lundi nous passâmes devant les Tonains, ruinés rés pied rés terre [jusqu'aux fondements], comme aussi l'était Monheurt, et le roi vint loger à Esguillon où l'on fit camper toute son armée en un fort beau et agréable lieu, et en une belle saison.

Le lendemain 31me et dernier de mai, le roi vint au Port Sainte Marie, et le mercredi premier jour de juin, à Agen, où il séjourna le lendemain.

Il s'en alla le vendredi 3me à Valanse, et le samedi à Moissac où il séjourna le dimanche et le lundi.

Mr le Prince m'y parla sur le sujet de Mr de Puisieux qu'il haïssait, et dans une espèce de chapelle qui est dans le cloître de l'abbaye, où je le trouvai avec Mr de Schomberg et Mr le cardinal de Retz, ils me dirent tous trois qu'ils ne pouvaient plus souffrir l'insolence de Mr de Puisieux, qui, n'étant que secrétaire d'État, avait plus de privauté avec le roi que Mr le Prince même, et qu'il mettait mal avec Sa Majesté ceux d'entre eux qu'il lui plaisait ; qu'il faisait des négociations à part sans leur communiquer, et quelque résolution que le roi eût prise avec son conseil, il n'en était rien mis en exécution s'il ne l'avait précédemment approuvée ; que cela eût été

tolérable d'un favori, mais que lui n'était pas de profession pour l'être, si serait bien moi qui étais de qualité, de mérite, et de façon pour posséder la faveur d'un grand roi ; qu'ils avaient toujours empêché que le roi après la mort de Mr de Luynes ne s'embarquât à une nouvelle affection, et qu'il eût été plus à propos que le roi n'eût point eu de favori ; néanmoins puisqu'ils voyaient que son inclination était portée à être possédé par quelqu'un, ils aimaient bien mieux que ce fût un brave homme, de condition relevée, et en estime tant pour les arts de la paix que pour ceux de la guerre, qu'un homme de plume comme Mr de Puisieux, qui mettrait tout sens dessus dessous, et qu'ils étaient tous résolus de conspirer à sa ruine, comme ils l'étaient de se porter à l'agrandissement de ma fortune et de porter le roi, avec la bonne inclination qu'il avait déjà pour moi, de me favoriser entièrement de l'honneur de ses bonnes grâces, pourvu que je leur voulusse promettre deux choses : l'une, de coopérer avec eux à la ruine de Mr de Puisieux et me détacher entièrement de son amitié ; l'autre, de me joindre entièrement avec eux et unir nos desseins et conseils, premièrement pour le bien de son service, secondement pour notre commun intérêt et conservation ; et qu'ils me priaient de me résoudre promptement à ce que j'avais à faire là-dessus, et de le leur déclarer.

En ce peu de temps qu'ils me parlèrent, tantôt l'un, tantôt l'autre, quasi en mêmes termes sur ce même sujet, j'eus assez de loisir pour penser où allait le but et la visée de leur discours, et ce que j'avais à leur répondre. J'étais fort assuré que l'affection qu'ils me portaient n'était pas assez grande pour me procurer un bien qu'ils tenaient être à leur préjudice, et qu'ils me voulaient tenter, premièrement pour pénétrer mon dessein, secondement pour le découvrir au roi ; qu'ils se voulaient servir de moi pour les aider à ruiner Mr de Puisieux, et après avec plus grande facilité me ruiner moi même, à qui ils n'étaient pas plus obligés de garder l'amitié et la foi, que moi j'étais avec Mr de Puisieux à qui j'en aurais précédemment manqué, et qu'ils auraient une légitime excuse envers moi de leur manquement, fondée sur ma propre action. Je leur répondis donc que je ne pouvais pénétrer la nécessité que le roi avait d'avoir un favori, puisqu'il s'en était si facilement passé depuis huit mois ; que ses favoris devaient être sa mère, son frère, ses parents et ses bons serviteurs, et ce suivant l'exemple du roi son père, et que si quelque fatalité le portait d'en avoir, il lui en fallait laisser le choix et l'élection ; que je n'avais jamais ouï parler d'aucun prince qui prit des favoris par arrêts de son conseil ; mais qu'en quelque façon que ce fût, ce ne serait jamais moi qui occuperait cette place, parce que je ne la méritais pas, parce aussi que le roi ne m'en voudrait pas honorer, parce finalement que je ne la voudrais pas accepter ; que j'aspirais à une faveur médiocre, et une fortune de même calibre, acquise par ma vertu et mon mérite, et conservée avec sûreté ; que la prodigalité que j'avais fait jusques à maintenant de mon bien, et le peu de soin que j'avais pris d'en amasser, étaient de suffisants témoignages que j'aspirais plutôt à la gloire qu'à l'utilité ; que je voulais chercher les fortunes médiocres et assurées, méprisant la faveur de telle sorte que si elle était à terre devant moi, je ne me daignerais pas baisser pour la lever ; que cela était ma déterminée résolution, qui ne laissait pas de me rendre étroitement obligé à leur bonne volonté pour moi, dont je leur rendais très humbles grâces : quant au second chef de leur discours, il me semblait bien qu'il visait à Mr de Puisieux, mais qu'il tirait droit au roi ; car de

l'accuser d'être aux bonnes grâces de Sa Majesté, d'avoir son entière privauté, de traiter des choses particulières avec lui, et de lui demander son avis sur les choses que l'on lui avait proposées, c'est au roi qui lui fait ces faveurs, à qui on s'en doit prendre, et non à lui qui les reçoit ; que Sa Majesté ne s'était pas obligée de dire tous ses secrets à ses ministres, oui bien eux de lui dire leur avis sur ceux dont ils les consulterait ; qu'au reste Mr de Puisieux était mon ami, comme plusieurs autres qui m'y avaient obligé, mais non si étroitement que lorsqu'il manquerait de son côté, je ne manquasse aussi du mien, mais que s'il persévérait constament aux devoirs d'une véritable amitié vers moi, la mienne lui serait conservée entière comme, Dieu merci, jusques à présent je l'avais gardée inviolable à tous mes amis ; mais que je saurais bien toujours garder les degrés d'amitié selon la qualité de mes amis, comme je ferais premièrement de service très humble et de respect soumis envers Mr le Prince privativement à tous autres, à cause de sa qualité, de celle de mon général qu'il possédait maintenant, et pour les faveurs qu'il avait daigné me faire depuis qu'il m'avait fait l'honneur de m'assurer de ses bonnes grâces ; ensuite de messieurs le cardinal et de Schomberg, par une amitié plus ancienne que celle de Mr de Puisieux, mais qu'il marcherait aussi dans son rang en mon affection, et que je ne lui manquerais pas.

Mr le Prince me dit alors que je ne serais pas toujours en état de choisir, et que quand, pour conserver l'amitié de Mr de Puisieux, j'aurais perdu la sienne, et celle des trois ministres, j'aurais tout loisir de m'en repentir, et n'aurais plus de moyen d'y revenir. Je lui dis que je serais extraordinairement affligé de perdre l'honneur de ses bonnes grâces et ensuite celles des ministres, mais qu'il me resterait la consolation de ne les avoir pas perdues par ma faute ; que je n'achèterais jamais les bonnes grâces de qui que ce fût au prix de ma réputation, et que je ne voyais en cette présente affaire, ni raison, ni apparence : et sur cela je me séparai d'eux qui demeurèrent encore quelque temps à conférer ensemble.

Le roi envoya ce soir-là deux cents chevaux battre l'estrade vers Montauban, et Mr de Valançai m'ayant prié de lui faire donner cette commission, le roi lui accorda, et lors ledit seigneur de Valançai le supplia de lui permettre de prendre la compagnie de gendarmes de Mr le Prince dont il était lieutenant, et celle de ses chevau-légers commandée par Mr d'Ouctot, ce que le roi trouva bon. Mr le Prince était lors au conseil des parties pour y faire passer quelque affaire, et s'envoya excuser d'aller au conseil de guerre, nous mandant que sans lui en dire davantage, nous missions en exécution ce qui aurait été résolu. Comme il revint le soir chez lui, demandant Ouctot, on lui dit qu'il était à la guerre avec Mr de Valançai et ses deux compagnies ; il s'en revint lors en colère au coucher du roi, se plaignant de ce que l'on lui voulait faire recevoir un affront et lui faire défaire ses deux compagnies comme l'on avait fait l'année précédente celle de monsieur le connétable, et que moi, qui avait fait faire le premier affaire, voudrais bien qu'il lui en arrivât autant. Le roi dit que je n'y avais rien contribué, que Mr de Valançai lui avait demandé la commission, et d'y mener les deux compagnies susdites, et que Sa Majesté avait été bien aise de lui accorder, pensant faire plaisir à Mr le Prince. Il insista néanmoins toujours que c'était un tour de mon métier que je lui avais joué, et que je n'étais point son ami. Le roi m'envoya quérir après qu'il fût retiré, et me conta tout ce qu'il avait dit ; et

moi, je ne lui niai point le discours qu'il m'avait tenu dans la chapelle du cloître. Mais comme il est très dangereux d'avoir la disgrâce d'une personne de cette qualité qui est votre général, je suppliai très humblement le roi, ou de me remettre bien avec lui, ou de me permettre de me retirer, ne voulant attirer sa haine et sa colère sur moi.

Le lendemain mardi 7me l'armée vint camper devant la pointe de la Veirou le matin, et l'après-dîner elle passa la rivière au dessous de Picacos, et vint camper devant le logis du roi qui fut à Villemade, à la vue de Montauban. Sur le soir le roi vint voir le campement de l'armée, et l'ayant trouvé à son gré, se mit à me louer devant Mr le Prince, puis lui dit : « Monsieur, vous étiez hier sans cause en colère contre lui, et vous pourrez savoir de Valançai si Bassompierre avait rien contribué à son envoi à la guerre. Je vous prie, pour l'amour de moi, vivez bien avec lui, sur l'assurance que je vous donne qu'il est votre serviteur ; et puis si nous l'avions perdu en cette armée, vous savez vous même s'il nous ferait faute. » Mr le Prince lui promit, et le même soir il me dit : « Monsieur de Bassompierre, j'étais hier en colère contre vous ; mais j'ai su que ce n'était pas vous qui aviez envoyé sans mon su mes compagnies à la guerre. » Je lui dis lors : « Monsieur, quand c'eût été par mon induction qu'elles y fussent allées, m'en deviez-vous vouloir mal ? L'ai-je fait pour vous desservir ? Au nom de Dieu, Monsieur, tenez-moi pour votre très humble serviteur ; et quand vous aurez quelque chose qui vous déplaira de moi, faites-moi l'honneur de me le dire, et si je ne vous en satisfais, alors fâchez-vous tout votre soûl, et non devant. »

Il me le promit ; et le lendemain mercredi 8me nous marchâmes en bataille vers Albias, puis vînmes devant Negrepelisse que nous croyions être obéissante au roi : mais à notre arrivée ils tirèrent sur les carabins du maréchal de camp qui allait faire le logement. J'étais à l'avant-garde, et sur cette nouvelle le roi me manda de l'investir ; ce que je fis à l'heure même, et vins loger le régiment de Picardie qui était le premier, à la main gauche proche de l'eau, où ils nous tirèrent fort ; puis le régiment de Navarre étant avancé, je le logeai sur le milieu à la droite de Picardie. Mr le maréchal de Pralain s'y trouva, comme aussi peu après Mr de Chevreuse. Comme nous étions tous trois à la tête de nos enfants perdus, dix ou douze soldats des ennemis nous firent signe de nous avancer, comme s'ils eussent été des nôtres, et nous qui le crûmes, nous étant approchés, ils nous firent leur décharge de vingt pas et puis s'enfuirent. Dieu voulut qu'ils ne blessèrent personne, qui fut un miracle ; mais peu après escarmouchant ils tuèrent Esguilly, parent de Mr le maréchal de Pralain, capitaine en Navarre : Mr de Chevreuse était appuyé sur son épaule quand il tomba du coup.

Après que nous eûmes fait en plein jour ces deux premières approches, ce qui ne se fit pas sans péril, le régiment des gardes arriva, à qui je fis faire les siennes du côté du château, où je le campai. Ceux de dedans nous tirèrent extrêmement : Mr de Vic eut, à cette dernière approche, une mousquetade en l'épaule comme il parlait à moi et me demandait l'ordre pour les chevau-légers de la garde, dont il était cornette ; le coup fut favorable, car il ne lui cassa point d'os.

La nuit, Toiras capitaine du régiment des gardes, me vint montrer un lieu très propre pour faire la batterie et pour ruiner une simple muraille qui joignait le château à la ville. Il y avait une méchante muraille de terre et de

pierre, qui fermait un champ, laquelle pouvait couvrir de la ville et du château ceux qui travailleraient aux batteries et plateformes, mais il fallait aller cent pas à découvert avant qu'y arriver. Le mépris que nous faisions de cette place et la croyance que nous avions qu'à tous moments elle viendrait capituler, fit que nous négligeâmes également, moi à faire faire une ligne pour y aller à couvert, et Mr de Schomberg de faire faire des gabions pour couvrir sa batterie, croyant que les canonnades ne feraient qu'un trou qui servirait d'embrasure, et qu'il lui resterait toujours assez de cette méchante muraille pour tenir ses officiers à couvert. Il n'y avait dans Nègrepelisse rien au-dessus du mousquet, autre munition de guerre que celle que chaque habitant en pouvait avoir pour giboyer ; nul soldat étranger, nul chef qui les commandât ; la place médiocrement bonne pour une armée de province, mais nullement capable de résister à une armée royale : et cependant les habitants ne voulurent jamais se rendre, non pas même parlementer, quoique l'on leur en eût souvent secoué la bride, car nous n'avions pas envie de nous arrêter là.

Le jeudi 9me je fis rapport au conseil du lieu que nous avions reconnu propre à battre la place, que j'avais montré à Mr de Schomberg dès quatre heures du matin, ce qui fut résolu, et on y travailla tout le jour, et la nuit on y mit les sept canons que nous avions là. Mr le Prince y vint comme on les amenait, et comme il vit que Toiras et moi étions descendus dans le fossé de la ville, il s'y jeta aussi, bien que les ennemis y tirassent incessament, mais sans effet ; car ils ne pouvaient pas plonger leurs mousquets si bas.

Le vendredi 10me j'allai le matin aux autres quartiers de Picardie et Navarre, pour leur faire tenir des échelles prêtes à donner l'escalade par leurs côtés, tandis que par celui des gardes nous donnerions l'assaut si ces coquins ne voulaient se rendre, et donnai l'ordre au régiment des gardes, qu'il devait tenir pour l'assaut. La batterie fut prête sur les dix à onze heures du matin. Le roi était malade dès le jour de devant ; néanmoins il se voulait lever pour voir donner l'assaut, et Mr le Prince eut peine de le retenir. Mr le maréchal de Pralain à qui le soir auparavant le roi avait fait l'honneur de le faire lieutenant-général de son armée sous Mr le Prince, en vint prendre possession, et commanda d'exécuter la batterie. Mais les sept canons, à la première volée qu'ils tirèrent, renversèrent la muraille qui était devant eux, de sorte que tous les officiers de l'artillerie et les Suisses qui l'exécutaient, ne demeurèrent pas seulement à la merci des mousquetades ennemies, mais aussi monsieur le maréchal et nous tous. Ils tuèrent ou blessèrent en une heure une douzaine d'officiers, entre lesquels étaient le lieutenant de l'artillerie, et vingt Suisses. Ce petit échec nous fit mettre de l'eau dans notre vin, et nous résoudre de remettre la partie au lendemain, et monsieur le maréchal le manda ainsi au roi par Mr de la Curée. Je considérai néanmoins que tout le mal qui nous arrivait ne venait que de trois canonnières du château, et proposai à Mr de Schomberg d'y faire tirer deux volées de canon à chacune. Il me dit que pourvu que je fisse venir des Suisses pour exécuter les canons, qu'il le ferait. Alors je pris un lieutenant nommé Guibele, brave homme, et lui dis : « Vas moi quérir quarante Suisses pour aider à la batterie, et je leur donnerai un écu chacun » ; ce qu'il fit promptement, et n'eûmes pas tiré six coups qu'ils n'eussent rompu ces trois canonnières : alors notre batterie recommença, et en peu de temps nous eûmes fait brèche, laquelle, à notre vue, les ennemis réparaient de force charrettes qu'ils mirent

derrière. Cependant Mr le Prince arriva, et toutes choses étant prêtes, nous fîmes reconnaître la brèche par un sergent du Bourdet, nommé Bouttillon, lequel y eut un bras cassé d'une mousquetade : il fit néanmoins son rapport, et nous assura que la brèche était raisonnable, ce que nous trouvâmes en effet incontinent après ; car nous allâmes à l'assaut, et emportâmes la place sans aucune résistance. Tout y fut tué, hormis ceux qui se purent retirer au château, et les femmes, dont quelques unes furent forcées, et les autres se laissèrent faire de leur bon gré. On en sauva néanmoins ce que l'on put, mais non pas la ville d'être entièrement brûlée. Le château tint encore jusques au lendemain 11me juin, qu'il se rendit à discrétion. L'on fit pendre douze ou quinze des plus mutins, et le 12me, dimanche, le roi vint dîner à Mauricous, et y coucha aussi.

Mr le Prince se mit en colère contre moi dans le conseil, et me dit que c'était à moi à faire ce que Mr le maréchal de Pralain me commanderait de sa part, sans répliquer ni contester sur l'ordre donné. Je lui dis que je ferais fort ponctuellement ce qui me serait ordonné, mais que j'avais ma voix au conseil comme un autre pour y dire mon avis, comme je ferais toujours, tant que le roi et lui l'auraient agréable, et que lorsqu'ils ne le trouveraient plus bon et qu'ils me fermeraient la bouche, que je me lierais à moi-même les mains et que je me retirerais du service. Le roi prit lors mon parti et se fâcha fort contre Mr le Prince.

Le lendemain lundi 13me Mr le Prince nous emmena dès la pointe du jour à Saint-Antonin pour reconnaître le logement ou campement de l'armée, et la place quand et quand [en même temps], que Mrs de Vendôme et maréchal de Thémines avaient assiégée cinq jours auparavant. Ils avaient pour maréchaux de camp Marillac, et Arpajoux, gendre de Mr de Thémines. Tous ces messieurs vinrent recevoir Mr le Prince au-dessus de la montagne, de laquelle il est aisé de reconnaître Saint-Antonin ; car on y voit dedans les rues de la ville.

Il n'y eut point de difficulté pour le campement, car il fut résolu aussitôt dans le vallon où Saint-Antonin aboutit, sur le bord d'une petite rivière nommée la Benette, qui passant à travers de la ville, se va jeter dans celle de la Veirou qui la borde d'un côté. Mais pour l'attaque de la ville, il se rencontra que Mrs de Vendôme et de Thémines avaient déjà commencé quelques tranchées qui venaient jusques contre cette petite rivière, dont ils avaient détourné le cours et mis dans son lit quelques gabions en pfalsades pour servir de blindes, de sorte qu'ils pouvaient par ce moyen aborder une corne avancée que les ennemis avaient jetée sur l'avenue. Cette corne, à ce que nous voyions clairement, était retranchée par le milieu en même flanquement comme elle était à la tête : elle était défendue par ses côtés de deux petits ravelins revêtus, qui étaient toutes les fortifications à la moderne qu'avait Saint-Antonin, hormis que, des deux côtés, il y avait de petits dehors qui n'étaient que des tranchées flanquées pour y faire tirer des mousquetaires, et non pour les disputer : il y avait une assez bonne contrescarpe devant le fossé, à la tête, entre ces deux petites pièces ; finalement le fossé, et la muraille flanquée d'espace raisonnable par quelques petites tours. La ville avait un pont de pierre sur la rivière de la Veirou, et toute la muraille du long de la rivière sans aucune défense, que de deux méchantes tours au haut et au bas, et environ huit cents pas au dessous

de la ville, la vanne d'un moulin qui tenait l'eau en hauteur, qui sans cela, en cette saison, n'eût pas été d'un pied de haut devant la ville.

Après que ces messieurs qui avaient commencé le siège, eurent mené Mr le Prince et Mrs de Pralain et de Schomberg en lieu d'où ils pouvaient à plein voir et reconnaître la ville, il leur fut aisé de leur persuader de l'attaquer par le fond de la vallée et de s'attacher à la tête de la corne : ce que Mr de Marillac principalement leur fit si facile (possible parce qu'il était amoureux de son ouvrage commencé), que Mr le Prince, pour ne perdre temps, s'assit sur un rocher d'où l'on découvrait clairement la ville et toutes ses avenues, et nous appela autour de lui au conseil. J'y arrivai des derniers parce que j'avais voulu faire une bonne reconnaissance de la place pour en faire mon rapport. Je fus bien étonné à mon arrivée quand je vis que chacun concluait à attaquer la ville par la corne du vallon, et que l'on ne faisait aucune réflexion sur les deux côtés du haut et bas de la rivière, qui étaient sans comparaison plus faciles. Je me contins toutefois, contre ma coutume, tant pour n'interrompre ceux à qui Mr le Prince demandait l'avis, que pour ne lui donner aucune prise de m'attaquer, comme il avait fait le jour précédent, et ne m'avait parlé depuis. Il arriva que, sans garder l'ordre de demander les opinions, je fus le dernier, à qui Mr le Prince dit avec peine : « Monsieur de Bassompierre, quelle est votre opinion ? » Je me hasardai de lui donner en cette sorte :

« Monsieur, si jamais aucune place a été de facile et prompte reconnaissance, c'est celle-ci, laquelle du même lieu où il vous plait de tenir le conseil de guerre, sans courre aucun hasard ni péril, et d'une seule vue, vous pouvez remarquer en son tout et en toutes ses parties ; et si jamais il y a eu lieu de prendre une prompte et sûre résolution de quel côté on la doit attaquer, c'est à cette fois qu'il ne s'y rencontre que deux endroits par lesquels on la puisse battre, et forcer, savoir celui de la vallée, et ceux du haut et du bas de la rivière (que je ne compte que pour un) ; et qu'en ce dernier toutes les apparences, les avantages, et les règles de l'art sont pour nous, là où en l'autre les mêmes règles de l'art, et le sens commun nous défend de l'entreprendre.

« C'est une maxime de guerre éprouvée, et généralement approuvée, que les places assises sur le bord des rivières se doivent plutôt attaquer par le haut et le bas de la rivière que par tout autre endroit, attendu que l'on n'a qu'à se couvrir du flanc opposé à la rivière, que les ennemis ne peuvent jamais parfaitement fortifier cette encoignure, que les défenses en sont aisément levées, que l'on peut par deux diverses batteries deçà et delà l'eau battre une même pièce, et que l'on se sert d'ordinaire de la rive du fleuve comme d'une tranchée et d'un chemin couvert. Tous ces avantages se rencontrent en l'attaque présente que vous pouvez faire sur le bord d'en bas de la Veirou, et de plus encore que vous n'aurez rien à craindre de l'autre rive, l'ordre de la guerre vous obligeant d'y faire passer deux mille hommes pour investir la ville par delà l'eau, qui passeront aisément sur la vanne du moulin que l'on voit d'ici et que la ville ne peut voir ; et en faisant tôt après rompre cette vanne qui fait tenir la rivière devant la ville en quelque hauteur, elle sera si basse avant qu'il soit nuit, qu'à peine nos soldats en la passant s'y mouilleront la cheville du pied ; et ensuite de cela on peut cette nuit prochaine faire passer deux canons et les mettre en batterie à quatre cents pas de la ville sur le bord de la rivière : ce que je m'offre d'exécuter, si

vous me voulez faire l'honneur de me le commettre, et de gagner cette même nuit les petits compartiments (pour ne dire dehors), que les ennemis ont faits depuis la rive jusques à un des deux ravelins revêtus qui font tête dans la vallée ; puis demain, avec vingt canonnades ayant levé ces chétives défenses de cette pièce jointe à l'eau, faire venir saper et ouvrir la simple muraille de la ville, qui est le long de la rivière, et ce sans autre empêchement que de ceux qui me pourront tirer de dessus le pont, lequel sera aujourd'hui même gagné par les nôtres qui passeront de l'autre côté, ou au pis aller sera coupé en quatre coups de canon, et divisé de la ville. Ainsi, en trois jours au plus tard, nous prendrons Saint-Antonin, si dès le premier ils ne se rendent à la merci du roi.

« Voilà, Monsieur, le conseil que je vous donne, et celui qu'à mon avis vous devez prendre, et rejeter absolument l'opinion générale de ces messieurs, qui est de faire l'attaque par la tête de la vallée, lesquels, je m'assure, reviendront à la mienne quand ils auront plus mûrement considéré les inconvénients qui se rencontrent en la leur. Je ne dis pas qu'en la suivant l'on ne prenne Saint-Antonin qui n'est pas capable de résister contre une armée royale et victorieuse comme la nôtre, si bien de l'arrêter quinze jours si ceux de dedans se veulent bien défendre, et vous y faire consumer force munitions de guerre, qui seraient plus nécessaires ailleurs, y employer du temps qui est bien cher aux présents desseins du roi, et y perdre force bons hommes qui vous feront besoin dans le bas-Languedoc. Car en attaquant la ville par la vallée, vous mâchez et digérez lentement un siège que vous pouvez engloutir et dévorer en trois jours, et faites ce que vos ennemis désirent. C'est, Monsieur, une bonne maxime de guerre que de fuir la pointe de l'épée de l'ennemi et d'en chercher le faible pour la lier et s'en rendre maître. Il ne faut jamais attaquer le bœuf par les cornes ; car c'est son fort et son avantage, et à Saint-Antonin aussi : et ne demeure pas d'accord avec Mr de Marillac qui vous débite que le lieu le plus faible d'une ville est celui où les ennemis font le plus de fortifications. Cela peut être vrai auparavant que de l'avoir fortifiée ; mais après c'est d'ordinaire le plus fort. Et nous voyons clairement de ce lieu une corne fort avancée en état de défense, avec un retranchement par le milieu, que j'appelle une seconde corne ; deux pièces revêtues aux deux côtés, qui la flanquent et la commandent, et de plus la contrescarpe de la ville qui la défend. Tout cela nous donnera bien de la peine s'il y a de braves hommes là-dedans, que vous pouvez éviter en l'attaquant au dessous de la rivière : et par là la ville est si prenable, et avec si peu de travail et de temps, que je ne me saurais assez étonner comme on se veut attacher en quelque autre endroit, et crois que la trop grande clarté et lumière, que nous avons de cette place, nous éblouit et aveugle. »

Après que j'eus ainsi opiné, Mr le Prince se tournant vers les autres du conseil, leur dit : « Je vous avais bien assuré que Mr de Bassompierre vous donnerait un avis tout particulier, méprisant celui de tous les autres comme des ignorants : et qui plus est, il le saura tantôt si bien étaler au roi qu'il le fera passer pour le meilleur. Pour moi je ne suis pas si présomptueux, et me conforme à l'avis commun, que je dirai au roi être le général, auquel le seul Mr de Bassompierre contrarie. » Lors, je lui répliquai: « Je suis bien malheureux, Monsieur, que mes bonnes intentions soient mal prises de vous. J'en ai dit ce qu'en ma conscience j'ai cru devoir dire pour le service du roi, après quoi j'en suis quitte, et reviens à l'avis commun, vous assurant

que je n'en proposerai aucun au roi : bien vous supplierai-je très humblement de me dispenser de servir à ce petit siège ; je serai plus frais à être employé à un autre. » Il me dit lors qu'il n'en ferait rien, et qu'il me ferait bien servir puisque j'étais premier maréchal de camp. Alors je lui dis que je lui remettais cette charge, me réservant à servir de celle de colonel-général des Suisses, et en tout ce où son particulier service très humble le requerrait. Il me dit qu'il ne m'avait point donné la charge, et qu'il ne la reprendrait point. Je lui dis que je la rendrais donc au roi, qui arriva sur ces entrefaites, auquel Mr le Prince, sans parler de moi, proposa, et résolut l'avis commun, et le roi se logea en un méchant lieu sur le haut, nommé Granges.

Peu après Gamorini et Mortieres vinrent trouver Mr le Prince, qui leur ayant demandé ce qu'il leur semblait de l'attaque résolue, lui dirent que c'était la pire que l'on eût su choisir, mais qu'ayant reconnu la place, ils croyaient que dans le lendemain les ennemis la quitteraient ; qu'au reste il la fallait attaquer et prendre selon ce que je lui avais proposé : ce que Toiras qui était avec eux ayant rapporté au roi, et d'autres ensuite ce que Mr le Prince m'avait dit, il en fut fort fâché. Mais je le suppliai très humblement de ne lui en faire semblant, seulement de me permettre de ne point servir durant ce siège qui serait de peu de durée, ce qu'il m'accorda.

Il fit ensuite sommer ceux de la ville qui ne lui répondirent qu'à belles mousquetades ; et le lieu où était logé le roi étant très incommode, et sans eau, il se résolut d'aller le lendemain mardi 14me loger à Queilus de Benette qui est à deux petites lieues de Saint-Antonin, et d'envoyer camper ses gardes et Suisses dans le corps de l'armée, ce qu'il exécuta.

Le mercredi 15me Mr de Schomberg fit commencer à faire une batterie de sept pièces.

Les gardes entrèrent le soir dans la tranchée, et Marillac ayant envoyé ses armes à l'épreuve à la tranchée pour y venir veiller, les capitaines des gardes dirent à son homme qu'il les rapportât chez lui, et que Mr de Marillac ne leur commanderait point de maréchal de camp. Je jure que ce fut à mon insu, et que le soir même je vins au galop dans la tranchée comme volontaire pour y passer trois ou quatre heures avec eux. Ils furent ravis de m'y voir et me dirent ce qui s'était passé avec Marillac. Je me doutai bien que l'on m'en ferait un plat ; ce qui fit que je m'en revins avant le jour à Queilus, et le matin je fus au lever du roi sans faire semblant de rien, où Mr le Prince arriva peu après, amenant Marillac qui fit sa plainte de la désobéissance des gardes que Mr le Prince exagéra (sans me nommer toutefois) ; et le roi lui dit qu'au sortir de la garde il enverrait quérir les capitaines pour leur faire rendre compte de leur action, puis dit à Mr le Prince que les gardes avaient toujours protesté qu'elles ne reconnaîtraient point Marillac.

Le jeudi 16me Mr le Prince vint le matin dire au roi que je faisais des monopoles et des révoltes à son armée, et que je méritais châtiment, et même de la vie. J'entrai là-dessus, et il m'en dit de même. Je lui demandai de quoi l'on m'accusait. Il dit lorsque le comte de Paluau et le régiment de Navarre avaient fait le même refus à Marillac, que les gardes avaient fait le jour auparavant, et que c'était de mes pratiques. Je lui dis qu'il ne m'en devait point accuser, mais la personne de Marillac qui ne leur était point agréable, et pour preuve de mon dire, s'il lui plaisait de commander à Mr le

marquis de Seneçay, ou à Mr de Valançay, d'aller commander la tranchée, je m'assurais qu'ils y trouveraient une entière obéissance, et que ce n'était point le déplaisir qu'ils avaient de ce que je ne servais point, mais bien de ce que Marillac servait, lequel ils n'estimaient pas : ce que le roi approuva et leur commanda d'y aller, disant néanmoins à Marillac qu'il parlerait aux gardes pour le faire reconnaître par elles.

Après dîner, le roi alla à Saint-Antonin où l'on lui avait fait une redoute à mi-côte, de laquelle il pouvait voir tout ce qui se faisait au siège. La ville fut ce jour-là battue de sept canons qui levèrent les défenses de ces deux ravelins revêtus qui défendaient la corne, à laquelle ceux des gardes qui étaient ce jour-là dans la tranchée voulurent faire quelque effort et n'y réussirent pas bien ; dont le roi fut fâché et me commanda de les aller faire cesser. Je descendis aux tranchées, et Mr de Vendôme m'ayant dit qu'il me montrerait le chemin pour aller à la tête du travail, je lui dis que j'en savais un bien plus court, et montai à découvert par dessus la tranchée, et y allai tout droit, dont il m'en pensa mal arriver ; car les ennemis s'affûtèrent de telle sorte à tirer contre moi que j'eus deux mousquetades, l'une qui me coupa mon baudrier et fit tomber mon épée, et l'autre qui me rompit mon bâton, emporta ma manchette et perça ma manche, sans m'offenser autrement. Le roi me les vit donner qui m'écria de la redoute où il était que je me retirasse ; mais je passai outre et vins à la tête faire ce qu'il m'avait commandé, puis retournai le trouver.

Le vendredi 17me l'on s'attacha à la corne, et le samedi le régiment de Normandie qui était de garde, y fit une attaque qui ne réussit pas.

Le dimanche 19me Mr le Prince vint au camp et fit donner les gardes à la corne ; mais ils en furent encore repoussés. Le roi vint à sa redoute d'en haut voir l'attaque, dont il fut fort mal satisfait : j'y vins avec lui ; car durant tout ce siège je ne servis point. Mr de Retz fut malheureusement blessé derrière le roi d'une balle mourante qui ne laissa pas de lui casser le genou, dont il est demeuré estropié.

Comme le roi descendit la montagne, il rencontra Mr le Prince avec Mr de Vendôme, Mrs les maréchaux de Pralain, de Thémines et de Saint-Geran, et Marillac, Seneçai et Arpajoux. Le roi se fâcha du peu d'avancement au siège et du peu d'effet des gens de guerre aux attaques. Mr le Prince lui demanda s'il lui plaisait tenir le conseil de guerre sous un grand arbre prochain, ce qui fut fait ; et m'ayant été demandé mon avis, je dis que je l'avais dit dès le commencement du siège qui ne l'eût plus été il y a longtemps si on l'eût suivi ; que maintenant il fallait savoir ce que l'on prétendait faire pour prendre la place, et qu'en cas que l'on trouvât que les propositions ne fussent suffisantes, j'offrais encore à peine de la perte de ma vie et de mon honneur, de la prendre deux jours après que l'on m'aurait donné deux canons en batterie sur la rive de la Veirou, où je les demanderais. Chacun voyait bien que c'était le plus aisé moyen ; mais celui qui le proposait n'était pas agréable. Le roi toutefois s'y portait ; mais enfin il fut résolu que l'on tenterait une attaque générale, et que, si elle ne réussissait, on prendrait cet autre moyen.

On avait fait un fourneau sur la pointe de la mine, que l'on fit jouer le lendemain matin lundi 20me, et ensuite on fit une attaque générale en laquelle on fit même donner à pied cent gendarmes du roi. On emporta tous les dehors jusques à la contrescarpe, et la corne aussi. Mais nous y perdîmes

plus de quatre cents hommes, que morts que blessés, entre lesquels le comte de Paluau, maître de camp de Navarre, fut fort regretté ; c'était un brave jeune homme, et qui avait bien le cœur au métier. Le Paillés sergent major de Normandie, très brave et très entendu, avec plusieurs autres, y moururent ; et le sieur de Coulombié aide de camp, Malicy et plusieurs autres, y furent fort blessés.

Le mardi 21me on mina la contrescarpe, puis on s'y logea ; et le mercredi 22me la ville de Saint-Antonin se rendit à discrétion. Les gardes françaises et suisses en prirent possession.

Le jeudi 23me le roi vint dîner au camp chez Mr de Schomberg, et puis tint conseil pour le décampement du jour suivant, et s'en revint coucher à Queilus.

Le vendredi 24me il en partit pour venir loger à Castelnau de Montmirail. Mais comme la traite était longue, il fut contraint, pour attendre les troupes demeurées derrière, d'y séjourner le lendemain 25me où nous nous amusâmes à faire un retranchement entre deux chemins, que nous garnîmes de noix, et je le défendis contre le roi qui l'attaqua.

Le dimanche 26me le roi passa par Rabasteins et vint coucher à Saint-Suplice où Mr le Prince vint rejoindre le roi. Il proposa au conseil d'attaquer Carmain, ce qu'il faisait à l'instante prière de ceux de Toulouse ; mais la plus grande partie du conseil ne fut point d'avis d'employer le temps à conquérir ces petites places, que nous pouvions plus utilement employer à prendre Montpellier, Nîmes, et Uzès : et parce que j'avais fait l'ouverture de cet avis, il m'en voulut plus de mal qu'aux autres, sa bile étant d'ailleurs émue contre moi, à qui on laissa l'armée en main pour la conduire à Castelnaudary tandis que le roi séjournerait à Toulouse, et j'eus ordre de forcer le Mas Saintes Puelles en passant. Je demandai aussi permission de tenter si je pourrais avoir Carmain sans perdre ni y employer aucun temps. Mr le Prince sortit du conseil en colère et médisant de moi qui avais empêché que l'on n'attaquât Carmain ; ce qui me servit parce que quelques gentilshommes huguenots qui étaient là, mandèrent à ceux de la ville que je n'avais point d'ordre de les assiéger, qui les empêcha de faire entrer cinq cents hommes dedans, que ceux de Puylaurens leur envoyaient, et qui étaient déjà arrivés à Sorese.

Le lundi 27me le roi partit de Saint-Suplice et alla à Toulouse, et moi je demeurai encore à Saint-Suplice.

Le mardi 28me j'en partis avec Mr de Valançai et l'armée, et vînmes coucher à Belcastel. J'avais plus de vingt gentilshommes huguenots du pays qui m'accompagnaient, lesquels ne virent point à mon dessein que je voulusse attaquer Carmain ; et leur témoignai, quand ils m'en parlèrent, que je n'en avais aucun ordre. Néanmoins dès le jour auparavant j'avais envoyé à Loubens trois commissaires de l'artillerie avec six de mes carabins, pour faire faire en diligence vingt gabions, des fascines, tirer des solives pour faire des plateformes et tout l'équipage nécessaire à un bon siège ; et le mercredi 29me, étant arrivé de bonne heure à Loubens de Verdalle (qui n'est qu'à demie lieue de Carmain), Mr de Valançai investit la ville avec la cavalerie tandis que je logeai nos régiments, fait à fait qu'ils venaient, aux avenues et lieux propres pour faire les attaques. On vit quand et quand charrier les gabions et plateformes pour les batteries, et équipage pour plusieurs canons, bien que je n'en menasse que deux avec moi ; dont ces

gentilshommes huguenots étonnés me demandèrent si j'avais eu quelque ordre nouveau d'attaquer Carmain. Je leur répondis que non, mais que le roi qui l'avait résolu en son conseil à Saint-Suplice, m'avait ordonné de le tenir secret, et qu'il lui eût été honteux de laisser en passant cette bicoque qui avait par le passé tant incommodé Toulouse, sans la ruiner et mettre en poudre, et que le lendemain ceux de Toulouse me devaient envoyer huit canons pour l'attaquer, et que le roi voulait faire servir d'exemple rigoureux cette méchante ville. Ils commencèrent à me dire que je pouvais abréger le temps, et que peut-être si je leur faisais parler, qu'ils se mettraient à la raison ; que si je leur voulais permettre, un d'eux les irait trouver, et qu'ils se promettaient qu'il me rapporterait tout contentement. Je leur répondis qu'un capitaine n'acquérait point de gloire ni de réputation par la reddition des villes avant qu'elles soient attaquées, si faisait bien par la destruction, et que j'avais plus à désirer de la prendre par force que par anticipée composition ; néanmoins mon humeur qui n'était point portée à la cruauté, convenait avec leur désir, et me faisait leur assurer que si dans deux heures celui qui leur irait parler me rapportait une entière obéissance, se remettant à la capitulation que je leur voulais faire de la part du roi, je leur assurais qu'elle serait favorable ; et que pour les mettre davantage à leur tort, je trouvais bon qu'un d'eux s'y acheminât. Ils députèrent à l'heure même un vieux gentilhomme voisin de là, pour leur aller témoigner ma bonne volonté, et les persuader d'embrasser cette occasion qui seule pouvait détourner leur entière ruine, comme ceux de Nègrepelisse et de Saint-Antonin se l'étaient attirée par leur opiniâtreté. Je ne discontinuai cependant aucune chose de ce qui appartenait au siège, et hormis Mr de Valançay, tous ceux de l'armée croyaient que je m'y voulais opiniâtrer. Ce gentilhomme revint avant le temps que je lui avais prescrit, ramenant trois députés de Carmain qui m'offrirent d'abord de se tenir en neutralité tant que cette guerre durerait. Je ne répondis autre chose sinon au capitaine Gohas qui les avait amenés, de les remmener sans leur faire aucune réponse : et comme ces gentilshommes me priassent de ne les laisser aller de la sorte, et qu'ils se porteraient à obéir et y porteraient aussi les habitants, je me fâchai contre eux, leur reprochant qu'ils m'avaient fait recevoir un affront duquel ils connaîtraient dans peu de jours si je me saurais bien venger, et dis à ces députés que s'ils m'envoyaient à l'avenir ni tambour ni personne pour me venir parler, qu'il serait pendu sans rémission. Lors, ils me dirent que c'était une proposition qu'ils m'avaient faite, au défaut de laquelle ils m'offraient d'obéir et de me remettre la ville à une honnête capitulation. Moi qui en mourais d'envie me faisais tenir et ne leur voulais pas seulement répondre : enfin je me laissai vaincre par les gentilshommes, et consentis de recevoir quatre otages des principaux de la ville, attendant que le lendemain à quatre heures du matin ils sortissent avec leurs armes et bagage, sans tambour ni enseigne, et que pardon serait fait aux habitants, à qui les murailles seraient rasées ; que l'on conduirait leurs gens de guerre jusques sur le chemin de Puylaurens, et n'iraient au Mas Saintes Puelles, ni à Sorese, ni à Revel : toutes lesquelles choses furent ponctuellement exécutées de part et d'autre.

En ce même temps un capitaine du régiment de Piémont, nommé Rogles, m'amena un gentilhomme dont il me répondit, lequel me promit de pétarder la même nuit la ville de Cuc, pourvu que je lui voulusse donner des gens pour s'en rendre maître. Je commandai à six compagnies dudit

Piémont, que je fis commander par Rogles, de s'y acheminer, et leur donnai cinquante chevaux d'escorte ; et ils prirent la ville comme il me l'avait proposé, laquelle après avoir pillée ils brûlèrent, et s'en revinrent joindre à l'armée le lendemain jeudi 30me, chargés de butin ; auquel jour sur les cinq heures du matin les soldats qui étaient dans Carmain sortirent selon la capitulation que je leur avais faite. Je les fis conduire sûrement, et mis Mr de Gohas, capitaine aux gardes, pour commander dans la ville avec quatre cents hommes, en attendant que le roi y eût pourvu. Puis ayant fait séjourner l'armée dans leurs mêmes logements, et résolu avec Mr de Valançai de celui du lendemain à Saint-Felis, je lui consignai l'armée, et m'en vins trouver le roi à Toulouse.

J'arrivai sur le point chez le roi comme il était en son conseil et qu'il querellait Mr le Prince de ce qu'en parlement, et aux capitouls, lorsqu'ils lui étaient venus faire la révérence, il avait dit que la lâcheté de Mr de Bassompierre avait empêché que le roi n'attaquât Carmain comme il lui avait conseillé, mais que je l'en avais diverti. Comme on eût dit au roi que j'étais à la porte, il s'étonna de ce qui m'avait fait quitter l'armée, et m'ayant fait entrer, je lui dis que j'avais voulu moi-même lui apporter la nouvelle de la prise de Carmain et de celle de Cuc, et recevoir ses commandements sur d'autres choses que je lui voulais proposer. Alors Mr le Prince se leva et me vint embrasser, me disant qu'il avait eu tort de dire ce qu'il avait dit, et qu'il le réparerait en disant force bien de moi, puis me demanda si j'en avais point encore rien dit, et que il me ferait donner dix mille écus par la ville et vingt mille à lui si la nouvelle de la prise n'était point encore divulguée ; mais il se trouva que ceux qui m'avaient accompagné en avaient déjà fait courre le bruit. Il ne se peut dire la joie que reçurent ceux de Toulouse de cette prise : ils me firent apprêter un beau logis ; les capitouls me vinrent remercier et me prier de venir le lendemain dîner en la maison de ville où ils feraient une belle assemblée pour l'amour de moi, et le bal ensuite. Mais je m'en excusai sur la nécessité que j'avais d'être promptement à l'armée, où Mr le maréchal de Pralain voulut venir, et le roi me pressa de demeurer ; mais parce que je voyais que l'on avait fait force mauvais offices à Mr le Prince, et que le roi écoutait médire de lui, je ne voulus point qu'il me pût seulement soupçonner d'y avoir contribué, et m'en allai dès la pointe du jour le lendemain matin, ayant précédemment écrit, à la prière de Mr de Schomberg, une longue lettre au marquis de Rosny pour le porter à lui vendre la charge de grand-maître de l'artillerie qu'il exerçait lors par commission, et dont le roi lui avait permis de traiter par l'intervention de Mr de Puisieux que Mr de Schomberg y avait employé.

Juillet. — J'arrivai donc avec Mr le maréchal de Pralain le vendredi premier jour de juillet à Saint-Felis de Carmain où l'armée était, et y séjournâmes le lendemain pour aller investir Revel, et y fus avec monsieur le maréchal qui l'envoya sommer de se rendre. En y allant, mon cheval se jeta dans un fossé et moi sous lui qui me pensa tuer ; j'en fus quitte pour un pied froissé, dont je fus longtemps à me sentir. On me ramena à Saint-Felis, et monsieur le maréchal qui ne se voulait point embarquer à un siège, se contenta de leur refus sans les forcer, parce qu'il l'était de prendre le Mas Saintes Puelles qui était sur le chemin que le roi devait tenir en venant de Toulouse à Castelnaudary.

Le samedi 2me nous nous présentâmes devant le Mas qui se rendit à notre arrivée. Monsieur le maréchal y mit Mr de Castelnau, capitaine aux gardes, et puis vînmes coucher à Castelnaudary où nous séjournâmes le lendemain, et le lundi 4me le roi y arriva malade ; ce qui nous y fit séjourner jusques au mercredi 13me sans faire autre chose que acheminer notre armée au bas-Languedoc, que Mr le maréchal de Pralain y mena, et y assiégea et prit Bedarioux. Je ne fus point à l'armée parce que le roi me retint près de lui.

Le roi donc vint le mercredi 13me coucher à Alsonne où Mr de Montmorency le vint trouver. Il commanda à Mr de Schomberg et à moi de nous trouver au sortir de son souper, et nous dit alors qu'il avait reçu nouvelles de la conversion à notre religion de Mr le maréchal Desdiguieres à qui il avait promis, moyennant ce, l'épée de connétable ; qu'il lui demandait aussi l'ordre du Saint-Esprit, et que pour cet effet il ferait assembler un chapitre de l'Ordre à Carcassonne pour lui donner ; que moyennant ce, il acquerrait sans coup férir toute la province du Dauphiné pour notre religion, ce qui apporterait un grand étonnement et consternation aux autres huguenots ; qu'au reste il vaquait par sa promotion à l'état de connétable, un bâton de maréchal de France qui était réservé pour un de nous deux, et que le premier maréchal de France qui viendrait à mourir, qu'il nous en ferait tous deux prêter le serment et tirer à la courte bûche à qui le serait le premier. Nous lui en rendîmes tous deux les très humbles grâces que méritait celle qu'il nous promettait, et ensuite Mr de Schomberg lui dit que selon le temps où nous étions et l'exposition que nous faisions à toute heure de notre vie pour son service, qu'il y avait apparence que nous viendrions aussitôt à vaquer que cette maréchaussée que nous devions attendre ; qu'en la qualité de maréchaux de France nous le pourrions utilement servir en cette prochaine guerre de Languedoc s'il nous voulait faire la grâce de nous créer présentement, et qu'il pourrait ensuite supprimer la première charge de maréchal qui viendrait à vaquer, ce qui serait une même chose que ce qu'il proposait, et pressa le roi bien fort, lequel s'en défendit le plus qu'il put. Enfin je lui dis :

« Sire, la grâce que Votre Majesté me vient de faire, de m'estimer digne de la charge de maréchal de France, et celle de me l'avoir offerte et promise avant Lui en avoir jamais parlé, ni même l'avoir prétendue, est si grande que, quand elle n'arriverait jamais en effet, je suis plus que dignement récompensé de l'excès de cet honneur inopiné et non mérité, et j'avoue à Votre Majesté qu'ayant toujours mieux aimé mériter les grands honneurs que de les posséder, je n'ai pas une si grande avidité de ce bâton comme Mr de Schomberg. Aussi, étant de six années plus jeune que lui, j'aurai plus de loisir à l'attendre, et plus de temps, selon le cours de nature, à en jouir. C'est pourquoi Votre Majesté le peut dès à présent gratifier de la charge qui vaque par la promotion de Mr le maréchal Desdiguieres à la connétablerie, et me conserver la bonne volonté qu'elle a pour moi lors qu'il en viendra à vaquer une pareille, pour m'en pourvoir. Je n'y perdrai que la préséance que vous aviez résignée au sort qui pouvait autant tourner en sa faveur qu'à mon avantage. J'ai moins d'âge que lui ; il est de votre conseil avant moi ; il m'a précédé à l'ordre du Saint-Esprit ; il est l'un de vos ministres, et de votre conseil étroit : tout cela me fera souffrir sans envie et sans regret qu'il soit encore, premier que moi, maréchal de France, et je lui en cède de bon cœur

la primogéniture, suppliant très humblement Votre Majesté que ma considération ne l'empêche point de recevoir dès à présent cet honneur, que je recevrai de sa bonté lorsqu'Elle le jugera être utile pour le bien de son service. »

Mr de Schomberg se sentant lors très obligé de ma courtoisie, m'en rendit de très exquis remerciements ; mais le roi persista à ne vouloir point en créer l'un sans l'autre ; et ainsi nous nous retirâmes de lui.

Le jeudi 14me le roi arriva à dîner à Carcassonne, et après dîner convoqua un chapitre de commandeurs du Saint-Esprit, auquel assistèrent avec Sa Majesté, Mr le Prince, Mr de Chevreuse, Mr de Montmorency, Mr d'Epernon, Mr de Pralain, Mr de Saint-Geran, moi, Mr de Courtanvaut, Mr de Portes, Mr de Seneçay, Mr de Valançay, et le chancelier de l'ordre, Mr de Chateauneuf : et là, nous ayant proposé Mr Desdiguieres, et le bien que cette grâce qu'il demandait causait à notre religion, son mérite, et la charge de connétable dont il l'honorait, tous furent d'avis de lui envoyer, sur l'assurance que le roi donna d'un bref du pape dont il s'assurait pour le confirmer, parce que c'était contre les statuts.

Le vendredi 15me le roi vint faire son entrée en la cité de Carcassonne, qui est sur le haut où est située l'évêché, puis retourna en la ville où il séjourna, et le samedi 16me il vint loger à Lusignan.

Le dimanche 17me il arriva de bonne heure à Narbonne où on lui fit entrée.

Mr de Guise y arriva de Provence sur des frégates. Le roi me commanda de lui parler de l'échange de son gouvernement de Provence contre celui de Guyenne vaquant par la mort de feu Mr du Maine ; mais Mr de Guise, qui offrit de faire tout ce que Sa Majesté lui commanderait, le fit très humblement supplier par moi que, si le bien particulier de son service ne le portait à lui faire changer de gouvernement, Elle lui permît de conserver celui qu'il avait administré depuis vingt-cinq ans avec satisfaction de Sa Majesté, et au gré et contentement des Provençaux, et que l'ayant réduit au service du feu roi son père, il le garderait fidèlement à celui du fils ; dont le roi se contenta.

Le lundi 18me de juillet le roi vint à Béziers, où il lui fut aussi fait entrée.

Le roi y fit un assez long séjour pour ne se mettre en campagne par ces excessives chaleurs. L'armée cependant s'achemina devers Montpellier autour duquel il y avait quelques troupes de Mr de Montmorency logées (depuis que Mr Zamet que le roi avait envoyé avec trois cents chevaux dès qu'il était à Moissac, pour fortifier la petite armée de Mr de Montmorency, était arrivé et s'était joint à lui), même y avaient fait quelques petits combats avec avantage au Mas de Mariotte et au Mas de Ranchin.

Le roi avait aussi laissé une armée à Mr de Vendôme pour réduire sous son obéissance les petites places de la Guyenne et haut Languedoc, mais s'étant attaqué à Beriteste, ceux de dedans la défendirent si bien, et ceux de dehors l'attaquèrent si mal, qu'après vingt jours de siège, ils le levèrent et vinrent joindre le roi au siège de Montpellier.

Mr le Prince demeura à Béziers jusques au 27me, qu'il en partit pour venir joindre l'armée, et voulut que Mr de Schomberg et moi fussions avec lui. Il me promit, avant partir, l'honneur de ses bonnes grâces, dont je fus très aise, et vînmes coucher à Pézenas, où nous séjournâmes le lendemain

que Mr le Prince nous pria à dîner, Mr de Schomberg et moi, avec beaucoup d'assurances de sa bonne volonté.

Le vendredi 29me il vint loger à Frontignan, où il séjourna pour attendre les gardes françaises et suisses qu'il avait amenées de Béziers avec quelques autres troupes de cavalerie, qu'il me laissa le lendemain dimanche dernier du mois, et se mit sur l'étang pour aller à Mauguio que Mr le maréchal de Pralain et Mr de Montmorency avaient assiégé, et moi j'en partis aussi avec les troupes pour venir loger à Villeneuve de Maguelonne, d'où je partis (août) le lendemain premier jour d'août, en ordre de bataille parce que nous passions devant Montpellier, et fis faire deux ponts sur deux canaux qui sont deçà et delà de la tour de Lattes, puis vins joindre l'armée à Mauguio qui s'était ce jour même rendu à Mr le Prince.

Le lendemain 2me, l'armée partit de Mauguio et vint à son rendez-vous, qui était proche d'une église ruinée, en une plaine entre Lunel et Marsillargues, là où Mr le Prince assembla le conseil de guerre pour aviser laquelle des deux places on devait assiéger la première, qui fut fort divisé ; car une partie voulait que l'on assiégeât premièrement Marsillargues pour ne la laisser derrière, et puis après porter toutes les forces de l'armée pour prendre Lunel ; les autres voulaient que l'on allât droit à Lunel, et leurs raisons étaient que l'on donnerait trop de temps aux ennemis de fortifier et pourvoir Lunel de gens de guerre, lesquels incommoderaient notre siège de Marsillargues et puis après nous rendraient la prise de Lunel plus difficile. Mr de Toiras était derrière nous au conseil, qui était capitaine au régiment des gardes, lequel me dit à l'oreille : « Et pourquoi ne les pourrait-on pas assiéger toutes deux à la fois ? » Cela m'y fit penser, et puis quand ce vint à moi de dire mon avis, je proposai celui que Toiras m'avait suggéré, disant que nous avions assez de force et de canons pour faire l'un et l'autre à la fois ; que Mr le Prince pouvait commettre à monsieur son beau-frère le siège de Marsillargues avec les quatre régiments qu'il avait amenés, savoir celui de Portes (qu'il faisait nommer régiment de Languedoc), de Fabregues, de la Roquette et de Saint-Brest, auxquels on pourrait ajouter le régiment de Normandie et celui de Masargues, cinq canons, et une couleuvrine, et pour maréchaux de camp Mrs de Portes et de Montréal ; que Mr le Prince se logerait en une maison que je lui montrai, qui était à mi-chemin des deux villes, et que le régiment des gardes françaises et celui des Suisses camperaient autour de lui avec une compagnie de chevau-légers, et ses gardes ; que Mr le maréchal de Pralain avec le reste de l'armée, neuf canons et Mrs de Marillac et Valançai assiégeraient Lunel, que moi j'irais à l'un et à l'autre siège, et pourvoirais au corps général de l'armée selon que je jugerais nécessaire ; que Mr Zamet irait avec une partie de la cavalerie sur l'avenue de Cauvisson pour empêcher que les ennemis (qui y étaient) ne donnassent aide ou secours à aucune des deux places assiégées, et que Mr le maréchal de Saint-Geran irait avec l'autre partie de la cavalerie et le régiment de Navarre faire rendre les bourgs et petites villes de Pignan, Gigean, Assas, Montferier, Esmargues, Saint-Gîles, Saint-Genies, et Saint-Anastasiés. Ceux qui restaient à opiner suivirent mon avis, et ceux qui avaient déjà opiné y revinrent, et avec une grande joie on se prépara à faire deux sièges en même temps comme si n'assiéger qu'une ville à la fois eût été chose trop commune.

Je pris donc en même temps le régiment de Normandie auquel je fis faire les approches de Marsillargues, et puis revins encore pour loger toute l'armée comme il avait été résolu et marquer le campement de chaque troupe, après quoi je fis encore avec le régiment des gardes les approches de Lunel. L'extrême pluie qu'il fit toute la nuit nous empêcha d'avancer aucuns travaux, et nous contentâmes de les ouvrir.

Le lendemain mercredi 3me nous les continuâmes, et avançâmes, faisant deux attaques à gauche et à droite devant Lunel, et une ligne de communication de l'une à l'autre. Mr de Montmorency de son côté avança le plus qu'il put une batterie à Marsillargues qui n'attendait que de la voir en état pour se rendre, comme elle fit le lendemain jeudi 4me.

Je mis par ordre de Mr le Prince une compagnie de Suisses dedans ledit Marsillargues. Puis sur l'avis que Mr Zamet nous donna que de Cauvisson devait cette nuit même partir le secours pour Lunel, Mr le Prince m'ordonna de mener les troupes d'infanterie sorties du siège de Marsillargues, avec la compagnie de chevau-légers de Monsieur, frère du roi, commandée par Mr d'Elbene, sur l'avenue de Cauvisson au devant de Lunel. Mr de Montmorency et Mr le maréchal de Pralain y vinrent aussi passer la nuit, croyant que le secours arriverait, et parce aussi qu'ayant contrarié l'opinion que j'avais mise en avant au conseil d'aller forcer les ennemis dans Cauvisson même, et y mener nos deux couleuvrines comme j'avais offert de l'entreprendre, et promis de le faire réussir ; mais je n'en fus pas cru. Nous nous en retournâmes au jour, et les ennemis sortirent de Lunel pour nous escarmoucher à notre retour, lesquels nous rembarrâmes dans la ville.

Le vendredi 5me Mr le Prince envoya quérir le conseil de guerre, et là mit en avant d'exécuter la proposition que je lui avais faite le jour précédent, et d'aller en personne forcer les ennemis dans Cauvisson. Mrs de Pralain, Montmorency, et Schomberg, voulurent l'accompagner, de sorte que je fus laissé pour commander l'armée et faire le siège.

Il partit sur les quatre heures après midi avec trois mille hommes de pied, trois cents chevaux d'élite, et deux couleuvrines, et marcha droit à Cauvisson, et les ennemis qui venaient au secours marchaient de leur côté, et passèrent à mille pas l'un de l'autre sans alarme, ni reconnaissance, de sorte que, comme j'étais avec Toiras et Gamorini pour faire rompre un moulin qui était sur le fossé de Lunel, et qui retenait l'eau dans ledit fossé, afin de la faire écouler et le mettre à sec, nous ouïmes un grand bruit à la ville et vîmes force feux mis sur les murailles du côté de Cauvisson ; car nous ne tenions la ville assiégée que du côté de Marsillargues. Nous connûmes aisément que c'était le secours qui était entré, et qu'en peu de temps les ennemis seraient sur nos bras par une forte sortie ; ce qui fut cause que je fis en diligence acheminer huit cents Suisses qui étaient campés proche de la tranchée, et les fis coucher contre la ligne de communication. Les ennemis ne manquèrent pas à faire sortie ; mais l'impatience des Suisses qui se levèrent trop tôt, et leur fit connaître qu'ils étaient attendus, les fit tenir bride en main, se contentant de tirer force mousquetades sans s'avancer autrement.

Nous attaquions un petit ravelin qui couvrait le château de Lunel, et les ennemis se doutant de ne le pouvoir garder non plus que le château, firent un fort retranchement derrière ; de quoi nous étant aperçus par la poudre que le travail faisait élever, Gamorini fut d'avis de faire dans un pré à main

droite une batterie de quatre pièces qui verrait le derrière de leur retranchement, ce qui fut le gain de cause ; car les ennemis se désespérèrent de pouvoir conserver Lunel.

Il entra cette nuit là huit cent trente hommes dans Lunel.

Le samedi 6me notre batterie fut prête du côté de la prairie, et celle qui était pour battre le ravelin tira tout le jour. Le feu se prit à trois caques de poudre, comme j'étais en la batterie, qui emporta la compagnie entière du Gast, de Piémont, qui en était proche. J'y fus échaudé, mais non brûlé, Dieu merci ; car j'en sortais et en étais à quarante pas.

Le dimanche 7me les ennemis capitulèrent et promirent de quitter le lendemain la ville aux capitulations qui leur avaient été accordées. Mais sur une alarme que l'on nous donna que Mr de Rohan venait secourir la ville, et faire rompre la capitulation, nous fûmes toute la nuit sur pied avec notre cavalerie. Enfin nous trouvâmes que l'avis était faux, mais non celui qui arriva à Mr le Prince de la mort de Mr le cardinal de Retz, ce qui le fâcha fort, et Mr de Schomberg davantage, qui demanda d'aller trouver le roi le lendemain ; ce que Mr le Prince lui accorda.

Le lundi 8me Mr le Prince commanda à Mr le maréchal de Pralain de donner ordre à la sûreté de ceux qui devaient sortir de Lunel suivant la capitulation, qui était qu'ils sortiraient avec leurs épées seulement et que leurs armes seraient portées sur des chariots. J'eus ordre de me mettre dans la ville et d'y loger les gardes et Suisses suivant la coutume. Je m'acheminai donc pour les y mettre, et vis force soldats débandés de tous régiments, et des lansquenets et Suisses comme des Français ; ce qui m'obligea à faire retarder la sortie des ennemis jusques à ce que j'eusse fait voir à monsieur le maréchal le désordre que je voyais se préparer s'il n'y remédiait. Il me dit pour réponse qu'il n'était pas un enfant, et qu'il savait son métier ; que je donnasse seulement l'ordre nécessaire pour le dedans et qu'il le ferait tel au dehors qu'il n'y aurait rien à dire. Je m'en retournai et fis sortir les ennemis avec tout leur bagage, puis fis entrer les gardes que je fis tenir en bataille, après avoir garni la brèche, les portes et les remparts, jusques à ce que les quartiers fussent faits, et fis fermer les portes sur moi. Il y eut quelque règlement en la sortie des ennemis jusques à ce que le bagage parût ; mais alors tous les soldats débandés de notre armée se jetèrent dessus sans qu'il fût possible à monsieur le maréchal, ni à Portes, et Marillac, de les en empêcher, et ensuite dévalisèrent les pauvres soldats, dont ils en tuèrent inhumainement plus de quatre cents, et avec tant d'impunité, que huit soldats, de diverses nations et bandes, se présentèrent à la porte de Lunel pour y entrer avec plus de vingt prisonniers qu'ils menaient attachés, et leurs épées sanglantes de ceux qu'ils avaient massacrés, si chargés de butin qu'à peine pouvaient-ils marcher, lesquels trouvant la porte de Lunel fermée, firent crier aux sentinelles qu'ils me vinssent avertir de leur faire ouvrir. Je vins à la porte sur le récit que l'on m'en fit, que je trouvai véritable, et les fis entrer, puis je fis lier ces huit galants des cordes dont ils avaient lié ces vingt prisonniers que je fis conduire par mes carabins jusques sur le chemin de Cauvisson, et leur donnai le butin des huit soldats lesquels je fis pendre sans autre forme de procès, devant eux, en un arbre proche du pont de Lunel sur le Vidourle ; dont Mr le Prince me sut très bon gré le lendemain, et m'en remercia.

Il se vint loger à Lunel où il y séjourna jusques au vendredi 12me qu'il s'en alla joindre l'armée qui avait investi Sommières.

Un peu avant qu'il délogeât de Lunel, il reçut une lettre du roi, par laquelle il lui ordonnait de m'envoyer avec cinq cents chevaux au devant de lui à Villeneuve de Maguelonne pour favoriser son passage proche de Montpellier. Mr le Prince me fit voir ce commandement du roi, et me dit que Mr le comte d'Alais colonel de la cavalerie légère était là, qui pourrait mener ces cinq cents chevaux, et que je viendrais avec lui. Je lui répondis que c'était à lui à ordonner, que je n'avais aucune volonté. Il me dit qu'il manderait au roi que j'avais mieux aimé venir avec lui, et moi je le suppliai de n'en rien faire, parce que j'étais prêt d'aller mener cette cavalerie au roi, et que Mr le comte d'Alais y pourrait venir, s'il voulait, mais que je lui commanderais. Il me dit ensuite : « Faisons mieux : laissez y aller Mr de la Curée, qui est maréchal de camp et maître de camp de la cavalerie légère. » Je lui répondis que j'en étais content. Il me dit lors : « Je manderai donc au roi que vous avez voulu venir avec moi. » J'entendis bien qu'il ne voulait pas que j'allasse trouver le roi, et qu'il voulait faire paraître que c'était moi qui ne le voulais pas, ce qui me fit lui dire : « Monsieur, je vous supplie très humblement lui mander votre volonté, et non la mienne ; car pourvu que je vous obéisse, j'ai ma décharge. Mais pour moi je suis prêt d'aller avec les cinq cents chevaux, si vous me le permettez ; sinon, de vous suivre, ou de faire tout ce que vous m'ordonnerez. » Alors il me dit : « Puisque le roi me mande expressément que je vous envoie, et que vous y voulez aller, vous irez. »

Il nous fit peu après entrer en conseil et nous demanda nos avis pour laisser la garnison et le commandement à Lunel, et Mr de Montmorency m'avait auparavant prié de donner ma voix au baron de Castres qui avait épousé une de nos parentes. Mr le Prince demanda à Mr de Montmorency son avis sans garder l'ordre, qui proposa Mr le baron de Castres ; puis ensuite Mr de Pralain qui fut de même avis ; en troisième lieu il me le demanda, et je lui dis : « Monsieur, il me semble que ce n'est pas une chose à opiner en un conseil, mais à en résoudre entre le roi et vous, auquel, je m'assure, vous en aurez écrit, et su sa volonté. Que si vous avez concerté par ensemble de voir l'opinion de tous nous autres sur ce sujet, il y a plusieurs personnes capables, en votre armée, de ce gouvernement, parmi lesquelles je mets des premiers Mr le baron de Castres qui s'en saura bien acquitter. » L'affaire passa là : le baron de Castres y entra avec six compagnies du régiment de Languedoc, et Mr le Prince partit de Lunel sur les dix heures du matin.

Une heure après Mr le maréchal de Créquy, Mr de Schomberg et Mr de Bulion y arrivèrent comme nous dînions chez moi avec Mr de Montmorency et Mr le comte d'Alais : ils s'en allèrent chez Mr de Schomberg comme ils nous virent sur la fin du dîner, où ils me prièrent d'aller quand je me pourrais séparer de mes hôtes, ce que je fis peu après. C'était pour me faire voir l'état où Mr le maréchal des Diguieres avait porté les affaires de la paix avec les huguenots ; dont ils avaient aussi charge de parler à Mr le Prince, à Mr de Montmorency et à Mr le maréchal de Pralain ; mais Mr de Créquy et Mr de Bulion me devaient faire savoir le particulier, dont le roi avait voulu que je susse quelque chose. Ils envoyèrent aussi quérir Mr de Montmorency ; mais il leur manda qu'il s'en irait le lendemain

matin comme eux à l'armée, et qu'il l'apprendrait quand et Mr le Prince, lequel avait commandé en partant que ceux de l'artillerie fissent porter les poudres et munitions qui étaient au camp dans les voûtes des Cordeliers de la ville, qui étaient demeurées entières, ce que l'on faisait comme nous étions enfermés dans une chambre, Mrs de Créquy, Schomberg, Bulion et moi. Il arriva que de toutes les munitions trois charrettes qui n'étaient point tournées encore en la rue des Cordeliers, prirent feu, et les quatre milliers de poudre qu'elles portaient renversèrent les six plus proches maisons des deux côtés de la rue, et mirent le feu aux voisines, et les ruines de ces maisons fermèrent l'avenue de la porte, en sorte que l'on ne pouvait sortir de la ville parce que Mr le Prince avait fait fermer les autres portes. La ville était si pleine de monde qu'elle regorgeait, et il était à craindre que le feu, qui approchait de six-vingt milliers de poudre, ne consumât la ville en un instant. Nous étions en cet état quand le feu prit à ces trois charrettes de poudre, dont la violence jeta les fenêtres et vitres de la chambre où nous étions, contre nous, avec une grande impétuosité. Je m'imaginai bien ce que c'était : mais je pensais le mal plus grand que, grâces à Dieu, il ne fut. Je sortis en même temps à la rue pour donner ordre à tout. Mais la confusion était extrême, et chacun pensant à soi-même, et à son salut, n'accourait point à éteindre le feu : tout le monde cherchait à sortir, et personne n'en trouvait le moyen. Enfin je fis rompre une des portes condamnées par laquelle chacun sortit, et ayant eu par cet expédient nos coudées plus franches, nous éteignîmes le feu et mîmes nos poudres en sûreté, y ayant eu quelque cinquante personnes péries par le feu.

Je partis le samedi 13me de Lunel avec la cavalerie que le roi demandait, et vins coucher à Mauguio d'où je partis le dimanche 14me, et mis ladite cavalerie en bataille devant Montpellier, puis vins trouver le roi à six heures du matin, comme il voulait partir de Villeneuve de Maguelonne pour venir à Mauguio. Il fit marcher son infanterie devant et après lui, et passant par Lattes s'en vint à Mauguio, ayant auparavant voulu se faire tirer des coups de canon de Montpellier en la reconnaissant. Mr d'Epernon était avec lui, et peu d'autres. J'avais fait avancer et mettre sur les ailes de la cavalerie pour le favoriser.

Il sut à Mauguio comme, à la prière de Mr de Montmorency, Mr le Prince avait mis dans Lunel le régiment de Languedoc et le baron de Castres pour y commander ; dont il se fâcha fort, et me commanda de l'en faire déloger et d'y mettre ses gardes avant qu'il y entrât, ce que je fis le lundi 15me, jour de la Notre Dame, que le roi y arriva.

Le mardi 16me Mr le Prince et Mr de Schomberg vinrent trouver le roi, et je m'en retournai avec eux le même jour à Sommières, qui capitula le soir même, et le mercredi 17me se rendit. J'entrai par le château où je mis garnison, et les gardes et Suisses entrèrent dans la ville. Le roi y vint aussi et y dîna, puis s'en revint à Lunel.

Mr de Schomberg dit par les chemins au roi que j'étais son ennemi et qu'il lui priait de ne rien croire de ce que je lui dirais sur son sujet. Le roi lui répondit qu'il avait grand tort, et que je ne lui avais jamais parlé qu'à son avantage, ni de personne autre aussi, et qu'il me connaissait mal pour me prendre pour un homme qui fît de mauvais offices. Il fut un peu étonné de cette réponse, et plus encore quand il eût envoyé quérir Beauvilliers pour lui faire des plaintes de ce que j'avais dit à Pongibaut, (que ce n'était pas le

meilleur à Mr de Schomberg de se montrer si partial pour Mr le Prince), et que Beauvilliers lui eut répondu que s'il me l'eût dit devant qu'en parler au roi, je l'en eusse satisfait, mais qu'il avait mal commencé de se déclarer contre moi avant que s'en être éclairci. Il vit bien que le roi m'avait parlé, et pria Mr de Puisieux de nous raccommoder, ce que je fis difficilement, et après lui avoir dit mes sentiments. Il me pria ensuite de l'assister à obtenir la dépouille de Mr d'Epernon, qui par sa promotion au gouvernement de Guyenne, laissait ceux de Saintonge, Angoumois, Aulnis et Limousin. Je lui dis que non seulement je ne parlerais point en sa faveur, mais que je lui traverserais jusques à ce que Mr de Pralain qui était mon ami fidèle, fut entièrement content, qui y prétendait comme lui ; ce qui se fit enfin en partageant, à Mr de Pralain la Saintonge et Aulnis, et à Mr de Schomberg Angoumois et Limousin.

Je servis aussi Mr d'Epernon. pour lui faire avoir Bergerac que le roi refusait de lui donner.

Mr de Montmorency eut une forte prise avec le roi qui avait donné le gouvernement de Lunel à Masargues qui en avait déjà le domaine, ce qu'il ne désirait pas : je fis enfin que le roi pour le contenter y mit l'aîné de Toyras, nommé Rostemelieres.

Le roi fit tout cela et alla à Aiguemortes, que Mr de Chatillon lui remit en main, en laquelle il mit pour gouverneur Varrennes et fit Mr de Chatillon maréchal de France le 21me du mois, pendant son séjour qu'il fit à Lunel où il demeura jusques au vendredi 26me qu'il vint coucher à Mauguio où Mr le maréchal des Diguieres arriva.

Le samedi 27me le roi vint loger à la Verune où l'on fut comme d'accord de la paix.

Le dimanche 28me le traité de paix continua, et n'y avait plus que le particulier de ceux de Montpellier à contenter, vers lesquels Mrs de Créquy et de Bulion allaient et venaient.

Le lundi 29me Mr le connétable des Diguieres reçut l'épée de connétable du roi, lui en fit hommage, et en prêta le serment : après quoi le roi me dit qu'il me donnait le bâton de maréchal de France que monsieur le connétable venait de quitter en prenant l'épée, et qu'il commanderait mes lettres pour m'en faire ensuite prêter le serment ; dont je lui rendis les très humbles grâces que méritaient ses excessives faveurs.

Mr de Schomberg fut bien étonné ; car ce fut en sa présence que le roi me fit ce discours : il ne laissa pour cela de venir dîner chez moi avec monsieur le connétable, cardinal de la Valette, Chevreuse, Montmorency, Epernon, Pralain, Saint-Geran et Créquy, lesquels furent mandés par le roi au conseil de guerre l'après-dîner, sur le retour de Mr de Bulion de Montpellier, qui avait apporté un absolu refus de laisser entrer le roi dans leur ville le plus fort ; mais bien que si le roi s'en voulait éloigner de dix lieues, ils y recevraient monsieur le connétable avec les forces qu'il y voudrait faire entrer. Il y avait dans le conseil, avec le roi, Mr le Prince, monsieur le connétable, Mrs les maréchaux de Pralain, Saint-Geran et Créquy, Mrs d'Epernon et de Montmorency, Schomberg, moi, Marillac, Zamet, Valançay, Portes, Montreal, président Faur, et Bulion.

Le fait était que Mr le Prince, ennemi mortel de la paix qui se traitait, avait dit en plusieurs lieux que, si le roi entrait dans Montpellier, il la ferait piller, quelque diligence que l'on sût faire au contraire : ce qui avait

tellement intimidé ceux de Montpellier qu'ils se voulaient plutôt résoudre à toute autre extrémité que d'y recevoir le roi ; et pour finale réponse qu'ils donnèrent ce jour-là à Mr de Bulion ils offrirent toute obéissance pourvu que le roi n'entrât point dans leur ville dont ils tenaient le pillage assuré s'ils lui ouvraient les portes.

Comme chacun eut pris place au conseil, le roi commanda à Mr de Bulion de faire son rapport, lequel lui dit purement comme ceux de la ville lui avaient enchargé : sur quoi le roi lui dit qu'il dit son opinion. Il lui dit en cette sorte :

« Sire, j'ai toujours ouï dire qu'en la guerre celui qui en a le profit en remporte l'honneur : c'est pourquoi je conseillerai toujours à Votre Majesté d'aller au solide, sans vous arrêter à de petites formalités qui ne sont point essentielles. Si la ville de Montpellier vous refusait l'obéissance et la soumission qui vous est due et qu'ils sont obligés de vous rendre, je vous dirais qu'il la faudrait détruire, et exterminer : mais c'est un peuple alarmé et épouvanté des menaces que l'on leur a faites de les piller, et détruire, violer leurs femmes, et filles, et brûler leurs maisons, qui vous supplie au nom de Dieu que vous fassiez recevoir son obéissance par monsieur votre connétable lequel y entrera, vous en étant éloigné, avec telles forces qu'il lui plaira, pour y faire valoir et reconnaître l'autorité de Votre Majesté, qui est la même chose que si vous y entriez vous-même. Pourquoi voulez-vous, pour une puntille de rien, ne recevoir une paix si utile et honorable pour Votre Majesté, et plutôt entreprendre une longue guerre, dont l'événement est douteux et la dépense excessive, dans un pays où les chaleurs sont immodérées, et exposer votre propre personne aux outrages de la guerre et de la saison, pouvant vous en exempter sans dommage ni blâme ? Car dès maintenant Votre Majesté peut recevoir la paix, ou pour dire mieux, la donner à vos sujets rebelles. Ceux de Montpellier offriront, et même supplieront très humblement Votre Majesté de venir honorer leur ville de votre présence, et d'y faire son entrée, laquelle ils prépareront la plus magnifique qu'ils pourront, mais qu'ils vous demandent six jours de temps pour licencier les troupes des Cévenols qu'ils ont dans leur ville, et pour se préparer à y dignement recevoir Votre Majesté ; ce que vous leur accorderez : mais témoignant de l'impatience d'aller trouver la reine votre femme que vous ferez descendre à Arles (de Lyon où elle est), laissant la charge de recevoir Montpellier à monsieur le connétable qui demeurera ici avec une partie de votre armée, vous irez avec l'autre faire votre entrée à Nîmes et à Uzès. Ainsi, Sire, vous ne perdrez aucun temps pour vos affaires ni pour votre retour, et elles seront parfaitement bien accomplies à mon avis ; qui est ce que je puis dire à Votre Majesté sur ce sujet. »

À peine Mr le Prince qui avait écouté Mr de Bulion avec impatience, le put laisser finir, qu'il commença à déclamer contre lui et la cabale qu'il disait qui avait forgé cette paix à l'insu du conseil, et la voulait faire passer et conclure avec honte et infamie. Mais le roi, auprès de qui il était, avec la main et la parole le retint, lui disant qu'il laissât librement opiner un chacun, et qu'en son rang il aurait tout loisir de parler ; ce qu'il fit tellement quellement, se démenant sur son siège et montrant par ses gestes la répugnance qu'il avait à ces avis, plusieurs desquels furent conformes ensuite : car Mr le président Faur ayant dit peu de paroles et en pareil sens que Mr de Bulion, conclut en la même façon, comme firent ensuite Mrs de

Montreal, de Portes, de Valançay, Zamet, et Marillac ; puis quand ce vint à moi, Mr le Prince qui avait toujours dit quelque mot bassement, éleva davantage sa voix et dit : « Je sais déjà son opinion, et nous en pouvons dire ad idem. » Lors je la dis en semblable façon :

« Sire, je suis d'avis que Votre Majesté se lève de son conseil, et que par un noble et généreux dédain elle témoigne combien elle se sent offensée des propositions de ceux de Montpellier, et combien les avis que l'on lui donne en conformité lui sont désagréables. »

« Si Votre Majesté était devant Strasbourg, Anvers, ou Milan, et qu'elle conclût une paix avec les princes à qui ces villes appartiennent, les conditions de n'y pas entrer seraient tolérables ; mais qu'un roi de France, victorieux avec une forte armée, au lieu de donner la paix à une poignée de ses sujets rebelles, sans ressource, et réduits à l'extrémité, Elle la reçoive d'eux à des conditions honteuses qu'ils lui viennent proposer et imposer, ce sont injures qui ne se peuvent souffrir, non pas même écouter. La ville de Montpellier en refusera l'entrée à son roi, lui fermera ses portes, et avant que de lui faire aucun serment de fidélité, il lui fera cet acte d'obéissance de s'éloigner de dix lieues de leur ville, selon leur désir ! Le roi qui accepte ces conditions se doit préparer à recevoir de terribles outrages des autres villes qui seront audacieuses par cet exemple et assurées d'impunité par cette indigne souffrance. Oui, mais, me dira-t-on, il apparaîtra par le traité que le roi y a pu entrer, et cette exception se fera par un article secret qui ne sera su que par ceux de Montpellier et par ceux qui ont l'honneur d'assister à ce conseil : comme si un peuple entier pouvait cacher ou celer une chose si avantageuse, et comme si l'on ne devait pas lire sur notre visage ce que notre langue aurait honte de déclarer ! Sire, au nom de Dieu, prenez une ferme résolution, et y persévérez, et même vous y opiniâtrez, de ruiner ce peuple parce qu'il est rebelle, et parce aussi qu'il est insolent et impudent, ou de le réduire à une entière soumission et parfaite repentance. »

« Mes intérêts particuliers répugnent à ma proposition, et le seul service et honneur de Votre Majesté me portent à vous la faire. Car si la paix se conclut aujourd'hui, elle me trouvera avec une plus grande récompense que mes services ne m'en devaient promettre, par l'honneur que j'ai reçu du bâton de maréchal de France, dont Votre Majesté m'a assuré : je ne puis gagner au siège de Montpellier que beaucoup de peine, de dangereux coups, et peut-être la mort : il peut arriver aussi des sinistres accidents qui retarderaient Votre Majesté de me faire prêter le serment de la charge qu'elle m'a promise, voire même de me la refuser du tout. Je courrai néanmoins cette fortune, et supplie très humblement Votre Majesté de délayer ma réception jusques à ce que la ville de Montpellier soit réduite en son obéissance, et Votre Majesté vengée de l'affront que ces rebelles vous ont voulu procurer. »

Après que j'eus achevé de parler, Mr le Prince qui m'avait attentivement écouté, se leva et dit au roi : « Sire, voilà un homme de bien, grand serviteur de Votre Majesté, et jaloux de votre honneur. » Le roi se leva aussi, ce qui obligea tous les autres à se lever, et lors Sa Majesté dit à Mr de Bulion : « Retournez à Montpellier et dites à ceux de la ville que je donne bien des capitulations à mes sujets, mais que je n'en reçois point d'eux ; qu'ils acceptent celles que je leur ai offertes ou qu'ils se préparent à y être forcés » et ainsi s'acheva le conseil. Mr le Prince me fit cet honneur

de me venir embrasser et de dire tout haut tant de bien de moi que j'en demeurai confus. Monsieur le connétable et Mr le maréchal de Créquy, qui avaient moyenné cette paix, voyant l'opiniâtreté de ceux de Montpellier, conseillèrent au roi de les mettre à la raison, et dès le soir tout traité fut rompu.

Le mardi 30me monsieur le connétable voulut aller reconnaître Montpellier comme il avait dit le jour précédent à Mr le maréchal de Pralain, lequel ne m'en dit rien, dont je me plaignis à lui devant monsieur le connétable, et lui fis voir que son silence était cause que deux mille hommes de pied qui eussent escorté monsieur le connétable afin qu'avec sûreté il pût reconnaître la place et rembarrer les ennemis (s'ils sortaient sur lui), n'étaient point commandés ni prêts comme ils eussent été ; car j'en eusse pris l'ordre de lui. Il me dit que quand je serais maréchal de France, je ferais (où j'aurais le commandement) ce qu'il me plairait ; qu'il l'avait en cette armée, et qu'il ne lui avait pas plu de m'en parler. Je fus fort étonné de cette rude réponse : car je l'aimais comme mon père ; et je lui dis qu'il en fit comme il l'entendrait, et que je ne m'en mêlerais point. Il se mit lors à la tête de quelque cavalerie qu'il avait fait venir, et je me mis auprès de monsieur le connétable. Il arriva que les ennemis sortirent quelque deux cents hommes qui nous conduisirent tout autour de la place, tirant incessament sur nous qui n'avions point d'infanterie pour les faire retirer, et eux se tenaient toujours à la faveur de leur contrescarpe et de leur rempart : ils blessèrent quelques personnes, et entre autres le comte de Maillé d'une mousquetade au visage, et blessèrent aussi plusieurs chevaux. Nous fîmes en six heures le tour de la place et notre reconnaissance. Monsieur le connétable ne fut que jusques à Salleneuve où il passa le Lers et s'en retourna en son gouvernement, n'ayant pu porter les choses à la paix.

Le mercredi 31me le rendez-vous de l'armée fut à une portée de mousquet de Salleneuve, à la vue de Montpellier, où nous la fîmes camper sur un tertre où il y avait du bois qui fut bientôt coupé, et devint une plaine. Le roi se logea à un mas à trois cents pas du campement, qui était au consul de Montpellier. Nous ne nous avançâmes pas ce jour là plus avant qu'un chemin creux au-dessous de la Justice où nous mîmes un corps de garde de cent hommes, comme aussi nous en mîmes pareillement, et de même nombre, à la tête de chaque régiment, et une garde à cheval de cinquante chevaux.

Sur les dix heures du soir le capitaine Lago qui était aide de camp, alla par mon ordre reconnaître avec vingt hommes un poste des ennemis à une maison ruinée à cent pas de la Justice et à quatre cents pas des cornes des ennemis, et les ayant poussés, il les fit quitter la maison et se retirer à leurs cornes. J'y allai à l'heure même, et mis pour garder cette masure, les cent hommes que j'avais précédemment mis à la Justice, et ayant fait venir à moi les six cents hommes qui étaient devant les six régiments campés, à qui je mandai d'en mettre autant à leur place, je m'avançai dans un chemin creux que je trouvai gardable, et y mis ces six cents hommes ; et en ayant encore envoyé quérir six cents autres, je m'avançai à cent pas de leurs cornes et m'y fortifiai la nuit.

Septembre. — Je n'avais pas eu connaissance des logis qu'avaient pris Mr le Prince ni Mr le maréchal de Pralain, ce qui fut cause que je ne leur

mandai rien. Ils y arrivèrent le lendemain matin jeudi premier jour de septembre. Mr le Prince fut ravi de voir notre progrès ; mais Mr de Pralain s'en offensa, disant que je ne devais point sans son commandement m'être avancé. Mr le Prince prit lors mon parti et lui dit que j'avais bien fait et que, puisqu'il l'approuvait, c'était assez.

Il nous mena de là avec lui au conseil où vinrent aussi Gamorini, Mortieres, Lago, et le Meine. Tous furent d'avis qu'il fallait saisir l'aire de Saint-Denis, qui est cette éminence où est maintenant la citadelle, et que le plus tôt que nous nous en pourrions rendre maîtres, que ce serait le meilleur. Monsieur le maréchal en prit la charge, et Mr le Prince me commanda de lui accompagner. Mr de Chevreuse y voulut venir, et nous nous y logeâmes sans y trouver autre résistance que d'un corps de garde qui lâcha le pied.

Mr le Prince y vint le lendemain vendredi 2me, et en fut fort satisfait. Il me dit si je voudrais bien en laisser la garde à Mr de Valançay, ou si je lui laisserais la nuit suivante ouvrir la tranchée. Je lui répondis que l'ouverture de la tranchée appartenait au premier maréchal de camp, et que s'il voulait donner la garde de l'aire Saint-Denis à Mr de Valançai et l'ordre de s'y fortifier, que j'en étais content. Il lui laissa donc et m'emmena avec lui auprès du roi. Nous laissâmes avec Mr de Valançai Mr du Plessis sergent de bataille, brave homme et entendu, et son aide Verneigues, avec les régiments de Fabregues, La Roquette et Saint-Brest, qui pouvaient faire huit à neuf cents hommes, trois cents hommes de Piémont, et autant de Normandie. Mr le Prince ordonna aussi cinquante chevaux, qui eussent empêché le désordre qui survint, s'ils y fussent venus ; mais ils manquèrent et n'y vinrent à temps.

Je demandai congé au roi de m'aller reposer deux où trois heures afin que je puisse veiller la nuit prochaine à l'ouverture de la tranchée, n'ayant point fermé l'œil depuis que nous étions partis de la Verune, ce qu'il m'accorda au sortir du conseil. J'étais dessus mon lit sur le midi quand j'ouïs tirer trois coups de canon consécutifs de la ville, ce qui me fit sortir de ma tente ; où je vis à l'heure même une grande sortie que ceux de la ville faisaient sur nos gens qui étaient à l'aire Saint-Denis, et qu'il y avait parmi ceux qui sortaient, bien trente chevaux armés. Je demandai un cheval en diligence, m'acheminant toujours vers le quartier des Suisses qui était le plus prochain de ladite aire Saint-Denis, quand je vis nos gens s'en fuir et se glisser au bas de la montagne sur le Merdançon qui est un ruisseau qui coule au bas de la montagne. Je courus lors aux Suisses et leur fis prendre les armes et marcher droit aux ennemis qui poursuivaient les nôtres jusques au Merdançon.

Il arriva que le roi avait dîné et était en une loge au haut de son logis avec plusieurs princes et seigneurs, lesquels virent cette sortie et y coururent avec un tel désordre qu'ils ne connurent jamais lesquels étaient les ennemis ou les nôtres, jusques à ce qu'ils s'en virent investis ; et Mr de Montmorency par bonne fortune ayant rencontré Argencourt qui ne le voulut point faire tuer comme les autres, Argencourt lui dit : « Monsieur, retirez-vous par là », ce qu'il ne se fit pas dire deux fois ; et bien qu'il se hâtât fort, il ne put éviter deux coups de piques des ennemis, qui néanmoins furent légers, et en fut tôt guéri. Les autres qui étaient venus de même compagnie furent tous tués, assavoir : Mr le duc de Fronsac, jeune prince de très grande espérance et qui fût à mon avis été un jour un grand capitaine ; je n'ai jamais vu personne se

prendre mieux à notre métier où il se portait sans fard ni sans ostentation, et qui avait un extrême désir de le bien apprendre : avec lui furent tués Mr le marquis de Beuvron, très vaillant seigneur, un jeune gentilhomme de Languedoc nommé Lussan que je vis fort bien faire aux Ponts de Cé, et le sieur d'Ouctot, lieutenant de la compagnie de Mr le Prince.

Quand les ennemis virent marcher les Suisses, ils songèrent à leur retraite. Aussi vinrent-ils en bon ordre marchant résolument, et sans marchander passèrent le Merdançon et commencèrent à monter au haut de l'aire Saint-Denis. Les ennemis ne les attendirent pas jusques aux piques ; mais escarmouchant toujours de leur mousqueterie, se retirèrent dans la ville et nous quittèrent le champ où nous trouvâmes et retirâmes nos morts qui étaient, outre ceux que j'ai nommés, deux maîtres de camp, Fabregues et La Roquette qui furent tués d'abord, et Combalet capitaine en Normandie, neveu du feu connétable de Luynes, qui y fit bravement. Mr le Prince vint à la tête des Suisses à la merci de mille arquebusades, et s'y tint assez longtemps sans en vouloir partir jusques à ce que je lui promis de lui rendre compte de Ouctot, vif ou mort, dont il était en peine, comme je fis peu après, que je renvoyai le corps. Mr le maréchal de Pralain s'y tint toujours et fit très bien : un des miens, nommé Fontaines, sur qui je m'appuyais, eut une mousquetade dans l'estomac trente pas derrière lui. Ce fut le seul grand accident qui nous arriva à ce siège.

Le soir le roi nous manda que l'on fît retirer les Suisses qui étaient toujours sur l'aire Saint-Denis, parce que Sa Majesté était résolue d'y faire un bon fort le lendemain qui fut le samedi 3me jour de septembre ; toutefois on en délaya l'effet ; auquel jour Mr Zamet qui faisait la charge de maréchal de camp au quartier de Picardie dont il était aussi maître de camp, comme il allait reconnaître quelque chose durant qu'une escarmouche durait, qu'il avait exprès fait attaquer, un coup de moyenne [canon de 4 livres] tiré de la ville lui cassa la cuisse, dont il mourut trois jours après : le même coup emporta une fesse au sieur de Moullon, aide de camp, dont il guérit.

Le dimanche 4me je fis, la nuit, une barricade à ma droite, qui traversait un chemin que ceux qui étaient dans les cornes des ennemis voyaient. Puis ensuite je coulai du long du Merdançon et avec des pipes du long du bord je fis un parapet où je logeai quantité de mousquetaires, et gagnai le pont qui le traverse, sur lequel je me fortifiai; et en cette sorte nous nous donnions la main, ceux qui étaient sur l'aire Saint-Denis et nous. Mais comme ce même soir Mr le maréchal de Pralain (Mr de Chevreuse était avec lui), vint regagner ce poste et commencer d'y faire construire un fort, les ingénieurs qui étaient là, et Gamorini même, maintinrent que l'on ne s'y pouvait loger, et qu'il n'y avait pas de terre suffisante à se couvrir, de sorte que Gamorini descendit à moi et me dit que c'était en vain que je prenais à la gauche pour joindre nos attaques, parce que l'on avait résolu de quitter le dessein de l'aire Saint-Denis, qui était néanmoins le plus court chemin à prendre la ville, et il parut bien s'il était impossible de s'y loger, car les ennemis à notre barbe y bâtirent un fort : il est vrai qu'ils avaient l'avantage d'être commandés et défendus de la ville.

Le lundi 5me on résolut de faire une assez grande place d'armes pour tenir sûrement notre garde, laquelle je commençai la nuit.

Le mardi 6me je la continuai, et fis de jour une traverse de pipes remplies à trente pas des cornes des ennemis, sans perte d'aucun homme, par une nouvelle invention que j'imaginai, que Gamorini trouva fort bonne.

Le mercredi 7me je fus malade, et pour s'avancer proche des cornes on fit une traverse de gabions dans ce chemin où j'avais fait celle de pipes le jour précédent.

Jusques alors nous n'avions travaillé que dans les chemins creux, qui sont en ce pays-là fort enfoncés à cause qu'il y pleut rarement : mais le lendemain 8me nous travaillâmes sur le haut des terres, et haussions nos tranchées avec des pipes remplies ; ce que nous fîmes pour fortifier une batterie de quatre pièces que nous voulions faire pour battre les cornes avancées qu'il nous fallait gagner.

Le vendredi 9me nous fîmes une barricade et un logis dans le chemin à main gauche de notre batterie, tirant aux cornes.

Le samedi 10me on fit une autre barricade dans le chemin à gauche des cornes, laquelle, à faute de pipes, nous fûmes contraints de faire de gabions vides.

Le dimanche 11me Gamorini fut tué en se mettant entre deux paniers pour regarder cette barricade de gabions creux, mise la nuit précédente, que Toiras lui montrait ; qui fut une grande perte pour le roi, car c'était un homme bien entendu pour les sièges.

Le soir, après que les gardes furent sorties de la tranchée, et que le régiment de Navarre les eut relevées, j'allai souper et emmenai Le Plessis, sergent de bataille, et Des Champs, capitaine en Navarre, avec moi, pour retourner incontinent après. Mais comme nous nous voulions mettre à table, nous ouïmes tirer plus qu'à l'ordinaire à la tranchée, ce qui nous y fit courre en diligence. C'était une forte sortie que les ennemis avaient faite sur Navarre, forcèrent cette barricade de gabions qu'ils ruinèrent et eussent fait un grand désordre à la tranchée sans la forte résistance du régiment de Navarre ; car le lieutenant-colonel nommé Joffre étant demeuré en la tranchée pour y donner l'ordre nécessaire, Porcheux capitaine, Campis sergent major, et Beaumont lieutenant, fils du Boullay, sortirent en la campagne avec quelque six-vingt hommes. Les ennemis étaient six cents hommes complets, en trois bandes : la première vint donner à la gabionnade qu'elle fit quitter aux nôtres ; la seconde fut chargée si vertement par la troupe que Porcheux menait, qu'elle la renversa ; mais en même temps leur tomba sur les bras la troisième troupe ennemie à laquelle sans marchander ils allèrent, la combattirent et la repoussèrent. Mais les trois chefs susnommés furent blessés, ce qui les ayant fait retirer, toute la sortie se joignit en un à la gabionnade.

J'y arrivai en cet instant, et pensant que la gabionnade fût encore à nous, j'entrai par le passage qui était en la traverse de barriques pour y aller. Des Champs marchait devant moi, et Le Plessis me suivait. Nous trouvâmes les ennemis occupés à renverser la gabionnade et Des Champs leur ayant crié, pensant qu'ils fussent des nôtres : « Mordieu, que faites vous ? Vous rompez notre barricade », il fut aussitôt répondu de quatre ou cinq coups d'épée et on l'allait achever, sans qu'il cria : « Je suis Bassompierre ; il y a vingt mille écus à gagner. » Alors ils le saisirent et le firent prisonnier, pensant que ce fut moi, qui connus bien alors, et Le Plessis aussi, que nous étions trop avancés. Nous fîmes donc semblant tous deux d'aider à détruire

la gabionnade, et prîmes notre temps pour nous jeter dans le trou de notre barricade où nous courûmes encore cette fortune qu'un soldat nous tira une mousquetade à bout portant, en y entrant, qui par miracle ne toucha ni Le Plessis ni moi. En même temps que je rentrai, Porcheux et Campis revenaient de faire les deux charges susdites où ils ne perdirent que deux soldats, et force blessés, comme eux aussi.

J'avais vu la contenance des ennemis comme ayant été parmi eux, ce qui me fit prendre cent hommes et en bailler cent autres au sergent de bataille Le Plessis qui prit dans le champ à gauche, et moi à droite, et vînmes en même temps par deux côtés charger les démolisseurs de notre gabionnade de telle sorte que nous les fîmes jeter dans leurs cornes plus vite que le pas, et laissèrent morts huit ou dix hommes des leurs, et quatre prisonniers. Le bruit courut au quartier du roi que j'avais été pris et nos tranchées nettoyées par les ennemis. Le roi y envoya Fiesque en diligence, auquel je fis voir plus de trente morts, et envoyai les prisonniers conter des nouvelles au roi.

Les ennemis qui n'étaient rentrés dans la ville et étaient demeurés dans les cornes nous vinrent tâter sur le minuit, et à quatre heures du matin encore ; mais ils trouvèrent toujours à qui parler. Nous refîmes la même nuit, non cette gabionnade, mais une forte barricade et bien flanquée, à sa place.

Le lundi 12me nous achevâmes de mettre les quatre pièces en batterie et fîmes une ligne à droite pour y aller.

Elle tira le mardi 13me tout le jour, et sur le minuit nous attaquâmes les cornes, savoir : Mr de Pralain avec le régiment des gardes, par le milieu ; moi par la droite avec Piémont et Navarre ; et Mr de Valançai à la gauche avec Normandie et Estissac. Nous les emportâmes bravement et n'y perdîmes que sept hommes, parmi lesquels le capitaine Taraut, de Normandie, y fut tué, et Lago, aide de camp, dont ce fut un grand dommage ; car outre qu'il était brave homme, il entendait le métier autant qu'homme qui fût en l'armée. Mr le Prince qui était présent à l'attaque, fut fort satisfait de nous, et le roi encore davantage.

Le mercredi nous nous fortifiâmes dans les cornes des ennemis, et avançâmes nos tranchées sur la gauche.

Le jeudi 15me on préparait une batterie de douze pièces pour battre un bastion qui était à la gauche et lever les défenses des lieux où il nous était nécessaire de les ôter, et nous la fortifiâmes d'une place d'armes au-devant, qui valait bien un fort, tant l'assiette la rendait bonne.

Le vendredi 16me Mr le Prince fut sollicité par le Meine Chabans d'attaquer plutôt une demie lune qui était entre deux bastions, que l'un des deux bastions. C'était à mon avis contre toute raison, et avions grand avantage d'attaquer le bastion qui était à droite, et que le quartier de Picardie attaquât le gauche. Mais comme Chabans avait préoccupé l'esprit de Mr le Prince par ses raisons, il nous fut impossible d'en dire aucune qui le satisfissent. Je voyais bien où visait ce compagnon que je connaissais pour avoir toujours été sous moi, hormis cette fois qu'il était aide de camp au quartier de Picardie, et comme ingénieur. C'était un proposeur de desseins, qui les donnait à l'oreille aux généraux, blâmant tous ceux qui travaillaient, et tâchait de s'installer en leur place, et puis quand il y était établi, il commençait un dessein apparent et le conduisait jusques à un

certain point autant que sa suffisance (qui n'était pas grande) lui pouvait permettre, et puis feignait une maladie ou faisait valoir quelque légère blessure ou pratiquait quelque commission et laissait là l'ouvrage commencé. Mr de Schomberg le tenait un grand et habile homme, et comme tel l'avait recommandé à Mr de Montmorency au quartier duquel il travaillait, et s'était aisément insinué en ses bonnes grâces. Il avait conduit le travail de Picardie jusques sur la contrescarpe du bastion qui était à main gauche du ravelin, et ne se jugeant pas capable de l'attaquer et s'en rendre maître, proposa à Mr le Prince qu'il fallait joindre les deux attaques, et avec une ligne de communication les approcher en sorte que ce ne fût qu'un, et que l'on devait premièrement prendre le ravelin que le bastion ; que c'était l'ordre de la guerre ; que si on lui donnait la charge générale des travaux qu'avait Gamorini, qu'il en viendrait à bout facilement, à la gloire du roi et de mondit seigneur le Prince, et lui fit la chose si facile qu'il lui fit changer notre dessein. Quand je vis que je ne pouvais rien gagner, je m'adressai à Mr d'Epernon qui ayant vu et reconnu l'un et l'autre projet, l'appuya de son autorité, et la disputa vivement. Mais enfin il en fallut passer au dessein du Meine, et fallut commencer ce jour là même à tirer notre travail du côté droit vers ce petit ravelin.

Mr de Schomberg tomba malade la nuit de l'attaque des cornes, dont il pensa mourir.

J'employai une grande partie du samedi 17me auprès du roi sur le sujet de l'élection qu'il voulait faire d'un garde des sceaux, dont il était puissament pressé par Mr le Prince et Mr de Schomberg depuis la mort de Mr le garde des sceaux de Vic, et plus encore depuis celle de Mr le cardinal de Retz, parce qu'ils sentaient leur cabale du conseil affaiblie par la perte de ces deux personnages, et avaient jeté les yeux sur Mr Alligre, très habile homme certes et digne de la charge ; mais il était si lié avec eux, que Mr de Puisieux et la cabale de monsieur le chancelier le redoutaient. Mr de Puisieux m'employait auprès du roi pour faire que l'on rendît les sceaux à monsieur son père ; mais le roi dissuadé par ces messieurs sur le prétexte de son absence et de son grand âge, me commanda de lui dire qu'il ne s'y devait point attendre, ce que je fis ce jour même. Mais il me pria aussi de remontrer au roi qu'il importait au bien de son service que celui à qui il donnerait les sceaux fût en bonne intelligence avec son père ; que cela ne pourrait être si Mr Alligre les avait, et qu'il le suppliait au nom de Dieu que celui-là à cette occasion en fût excepté, ce que le roi ne lui voulut jamais promettre, quelque instance que je lui en pusse faire, parce qu'il avait inclination pour Mr Alligre, et qu'il y était porté par tout le petit coucher qu'il avait gagné pour lui, qui était ceux qui demeuraient auprès du roi après qu'il avait donné le bon soir au monde ; car il veillait encore après cela une heure ou deux. Tout ce que je pus faire fut de faire délayer cinq ou six jours sa promotion.

Le dimanche 18me n'avança aucun travail ; car il arriva un tel orage (qui sont rares en ce pays-là, mais furieux quand ils viennent), qu'il fut impossible de rien faire autre chose que de se garantir d'être noyé. La terre qui est sèche et pressée, ne boit point l'eau, laquelle s'écoule aux lieux bas et aux chemins creux, qui s'emplissent quelquefois de six et sept pieds d'eau. Cette pluie fit grossir et dériver le Merdançon et emporta plus de cent

lansquenets qui pour éviter les grandes chaleurs, avaient fait des creux contre sa rive et s'y étaient huttés.

Le lundi 19me nous nous donnâmes la main avec le quartier de Picardie par une ligne de communication qui fut tirée depuis le côté droit de notre grande batterie jusques à eux.

Le mardi, et mercredi suivant nous achevâmes la batterie, et nous avançâmes vers le ravelin à la sape. Ce dernier jour Mortieres fut blessé, qui nous incommoda fort, car il était bien entendu aux travaux.

Le jeudi 22me comme je vins le matin au conseil, je sus que le roi avait donné parole à Mr le Prince de faire Mr Alligre garde des sceaux ; au moins en avait-il assuré le petit coucher, et eux lui, et Mr de Puisieux me dit en entrant qu'il était désespéré de cette affaire, dont je fus bien marri pour l'amour de lui qui était mon ami, et pour l'amour de moi encore parce que Mr Alligre ne m'en avait jamais voulu prier, soit par mépris, soit pour se croire fort assuré de son affaire et n'avoir besoin de mon aide. Comme je fus entré, Rouccelai me tira en un coin avec Mr le maréchal de Pralain, et me dit ces mêmes mots :

« Vous savez, Monsieur, combien j'ai d'obligation de vous aimer et servir, tant pour vos bonnes grâces que vous m'avez amplement données, comme pour les obligations que je vous ai. Vous m'avez fait revenir à la cour après la mort du maréchal d'Ancre, et avez voulu être ma caution. Vous avez porté le roi à me donner l'année passée l'abbaye de l'Or de Poitiers près Saint-Maixent ; et pour ne faire une longue énumération de tous vos bons offices vers moi, j'avoue en gros qu'il n'y a seigneur en France à qui je sois plus redevable qu'à vous. C'est pourquoi je me suis toujours étudié de le reconnaître en tout ce qui m'a été possible. Vous savez le soin particulier que j'ai eu de vous procurer les bonnes grâces de Mr le Prince et avec quelle peine j'ai tâché de vous y conserver : je dis avec quelle peine, parce qu'à mon retour à l'armée je l'ai trouvé si mal satisfait de vous qu'il ne se pouvait davantage, et a cru que Mr de Puisieux l'a mal servi auprès du roi, et que puisque vous avez voulu préférer son amitié à la sienne et ne l'abandonner pour lui, que vous avez participé aux mauvais offices qu'il lui a rendus ; il ne se peut dire combien de différents personnages j'ai joués pour lui lever cette opinion de l'esprit. Enfin il m'a dit qu'il vous avait offert son amitié toute entière, pourvu que vous veilliez quitter celle de Mr de Puisieux et m'a dit de plus que vous ayez à vous en résoudre en toute cette journée, parce que, celle-ci passée, il ne vous y recevra plus. Mr Alligre sera demain fait garde des sceaux, et lui et Mr de Schomberg étant étroitement joints à Mr le Prince, non seulement ils ruineront Mr de Puisieux, mais aussi tous ses fauteurs et adhérents, dont vous êtes le principal. Cela vous ai-je voulu dire devant Mr le maréchal de Pralain que vous aimez comme votre père, lequel me sera témoin que j'ai tâché de détourner l'orage de dessus votre tête, que je vois prêt à y tomber ; car assurément ces trois personnes unies ensemble posséderont l'état, et élèveront ou abaisseront ceux qu'il leur plaira. »

Comme il achevait ces derniers mots, le roi m'appela, et comme il me vit pensif, il me demanda ce que j'avais à rêver. « Je songe, Sire, à une extravagante harangue (lui répondis-je), que Rouccelai me vient de faire devant Mr de Pralain, de la part de Mr le Prince, qui ne m'étonne pas tant pour ma considération que pour la vôtre. Il me déclare incapable de

posséder jamais ses bonnes grâces si je ne les reçois dans aujourd'hui, à condition d'abandonner l'amitié de Mr de Puisieux, et dit de plus que lui, Schomberg et Alligre (qui doit demain être garde des sceaux), seront trois têtes en un chaperon qui manieront l'état à leur fantaisie et sans aucune contradiction, ruinant ou agrandissant leurs ennemis ou leurs partisans et serviteurs à leur plaisir. Jugez, Sire, où vous et ceux qui ne veulent dépendre que de vous seront réduits ! ».

Il ne fallait pas en dire davantage au roi pour l'animer. Il me répondit : « Ils ne sont pas où ils en pensent, et je leur en garderai bien. » Je le priai de ne me tenir davantage afin que Rouccelai ne crût que je lui eusse dit sa harangue ; et que sans faire semblant de rien il s'enquît de Mr le maréchal de Pralain s'il ne m'avait pas dit cela, et plus.

Sur cela il me quitta, et je revins à Rouccelai à qui je fis réponse que les menaces, ni la disgrâce, ne me faisaient pas quitter mes amis, au contraire me liaient plus étroitement avec eux, et que ce n'était pas le moyen de m'acquérir que de me menacer ; que je serais toujours très humble serviteur de Mr le Prince, mais que je ne ferais rien indigne de moi pour acquérir ses bonnes grâces.

Le roi cependant parlait à Mr de Pralain qui lui confirma mon dire et l'anima de plus en plus, de sorte qu'un peu après il me tira à une fenêtre et me dit : « Ne faites semblant de rien, et m'attendez à ma chambre au sortir de mon dîner. » Je lui dis aussi qu'il devait dissimuler avec Mr le Prince, et lui cacher qu'il voulut changer de dessein, et qu'il n'en témoignât rien à personne : aussi ne fit-il.

Mr le Prince arriva peu après. Mr de Puisieux se retira en son logis comme le conseil fut levé, fort triste, et me dit en partant : « L'affaire est résolue, Alligre est garde des sceaux. » Je lui répondis : « Je ne le croirai point que je ne le voie ; car je ne me veux point rendre malheureux avant le temps. »

Or est-il qu'une fois, que le roi me parlait des sceaux en faveur de Mr Alligre (où il inclinait), il me dit qu'il n'y en avait aucun près de lui capable de les avoir que Mr Alligre. Je lui répondis qu'il faisait tort à Mr de Comartin, qui était du conseil depuis trente cinq ans, qui avait été en plusieurs ambassades et commissions, personnage où il n'y avait rien à dire. Il me répondit : « Oui, mais il est bègue, et moi aussi, de sorte que lui qui doit aider à ma parole, aura besoin d'un autre pour parler pour lui. » Je ne répliquai pas lors davantage : mais comme le roi dînait, j'étais sur un coffre, rêvant à l'affaire présente ; et considérant que, si je n'avais en main quelqu'un à lui offrir, je pourrais bien retarder, mais non rompre entièrement la promotion de Mr Alligre, je pensai à lui ôter l'opinion en quoi il était de Mr de Comartin, par les meilleures raisons que je pourrais. Il ne tarda guère à dîner, et vint aussitôt à moi, extrêmement animé sur cette affaire : je tâchai de le conserver en cette humeur et lui dis que cette affaire était plus importante qu'il ne pensait, et que son conseil ne serait plus une assemblée de diverses personnes concurrentes à son service, mais un corps entier attaché à leurs intérêts particuliers. Il me dit qu'il se garderait bien de faire Alligre garde des sceaux, et que ces messieurs avaient trop tôt découvert leur dessein ; mais qu'il était bien empêché qui choisir. Je lui dis lors :

« Sire, je prendrai la hardiesse de vous nommer encore Mr de Comartin comme un très homme de bien, et qui a encore toutes les qualités que vous pouvez désirer à un bon garde des sceaux, et en a une de plus qui est très importante à l'état présent de vos affaires, que c'est un homme sans cabale, et sans suite, qui n'est lié ni attaché qu'à Votre seul service. Et quant à ce que Votre Majesté craint qu'il n'ait pas la parole libre, quarante ans qu'il y a qu'il est dans votre conseil, rapportant tous les jours, les commissions qu'il a tous les ans d'aller présider de votre part aux états, tantôt de Languedoc, tantôt de Bretagne, et plusieurs ambassades dont il s'est dignement acquitté, vous font voir qu'il n'a pas la langue empêchée ; et m'étonne, Sire, que Votre Majesté qui l'a vu tant de fois parler devant elle, soit en incertitude s'il parle bien ou mal. Cela, Sire, m'oblige à vous donner un conseil que vous croirez, s'il vous plait, qui est sans autre intérêt que le vôtre (car je n'ai aucune liaison particulière avec Mr de Comartin), qui est de le faire garde des sceaux ; en laquelle charge, s'il y est propre (comme je le crois), vous aurez fait un bon choix, et d'un homme de bien ; sinon, vous lui aurez seulement donné les sceaux pour les vous rapporter à Paris, où sans crainte d'offenser que lui, vous lui pourrez ôter pour en investir un personnage capable et qui ne soit attaché à autre intérêt que le vôtre, ce qui ne pourrait pas être en la promotion de Mr Alligre ; car étant lié, comme il appert, avec Mr le Prince et Mr de Schomberg, il vous obligerait, en lui ôtant les sceaux, de faire une entière subversion de votre conseil, ce qui serait périlleux. J'ajoute finalement que, puisque Mr de Comartin a fait le sceau depuis trois mois comme le doyen du conseil, je ne vois aucun inconvénient de lui en donner la charge pour trois autres au bout desquels, ou vous l'en ôterez comme incapable, ou vous lui conserverez comme suffisant. »

Le roi prit très bien mon discours, et après y avoir un peu pensé me dit : « Oui, je suis résolu de donner demain les sceaux à Comartin, et n'en dirai rien à personne, qu'à l'heure qu'il viendra au conseil. » Je lui dis lors pour l'embarquer : « Sire, donnez la vie, si cela est, à Mr de Puisieux qui s'en est allé le cœur transi en son logis : permettez-moi de le consoler par cette bonne nouvelle, et que je lui écrive de votre part. » Il me dit : « Je le veux bien, pourvu qu'il tienne l'affaire secrète. » Lors, je pris l'écritoire du roi, qui était sur sa table et le mandai à Mr de Puisieux, et suppliai le roi d'écrire au dessous de la lettre deux mots de sa main, ce qu'il fit, et mit : « Je certifie ce billet. » Je lui demandai ensuite, pour l'engager davantage, s'il me voudrait permettre d'en mander autant à Mr de Comartin. Il m'en fit quelque difficulté, mais enfin il l'accorda pourvu que je lui mandasse de moi-même, et non de sa part ; ce que je fis, et lui montrai le billet que je lui en écrivis, et envoyai à l'heure même un de mes gens au galop porter ces bonnes nouvelles à ces deux impatients de les recevoir. Puis après je m'en allai passer la nuit aux tranchées et à visiter nos gardes, et en revins malade.

Le vendredi 23me je ne bougeai du lit.

Mr le Prince s'en alla ce matin là à Mauguio. Son prétexte était de visiter Mr de Schomberg malade ; mais en effet c'était pour se conjouir avec Mr Alligre de sa prochaine promotion au sceau. Mais comme une bonne nouvelle se peut difficilement celer, Mr de Comartin l'avait dite à son secrétaire, et lui à quelqu'un de ceux du sceau, qui le firent savoir à d'autres, et eux à Mr Alligre, de sorte qu'il dit à Mr le Prince qu'assurément j'avais envoyé la nuit même un des miens assurer Mr de Comartin qu'il serait ce

jour-là garde des sceaux. Il revint en diligence trouver le roi auquel il dit ce que j'avais mandé à Mr de Comartin. Le roi lui dit qu'il n'en était rien et que j'en étais mal averti si je lui avais mandé, ce qu'il ne croyait pas. Ensuite il fit dire le même au roi par Mrs Erouart son premier médecin, Sauveterre, Gailleteau, Beautru et autres, auxquels le roi fit la même réponse. Sur cela le roi sachant que j'étais malade, m'envoya visiter par Mr de Lisle-Rouet auquel il donna charge de me dire que notre homme avait mal gardé le secret que je lui avais tant recommandé ; que cela l'avait obligé de me donner force démentis pour lesquels nous ne viendrions point sur le pré, et qu'il persistait en ce qu'il m'avait dit : comme il fit aussi, et donna l'après-dîner les sceaux à Mr de Comartin, dont l'autre cabale fut bien étonnée.

On n'avança rien cette nuit là aux tranchées, à faute de barriques. Mais le lendemain samedi 24me nous gagnâmes à la sape la pointe du ravelin que nous voulions attaquer, lequel Argencourt avait fortifié de tout ce qu'il s'était pu imaginer, comme de contre-mines, de palissades, de poutres planchées à l'épreuve et percées pour donner moyen aux soldats de tirer sur nous sans péril.

Le dimanche 25me on commença une mine à la pointe dudit ravelin, et on en entreprit une autre au coin gauche pour faire faire une attaque par là au régiment de Picardie. Le Meine faisait faire tous ces travaux, et mines, auquel Mr le Prince avait une entière confiance ; et moi qui voyais que je ne gagnais rien à y contredire, le laissais faire, et faisais simplement la charge de premier maréchal de camp, posant, visitant et relevant les gardes, et faisant ponctuellement fournir tout ce qui était nécessaire pour l'avancement des travaux et batterie, ayant l'œil de plus à empêcher le secours des ennemis, qui se préparait à Anduze, dont nous eûmes l'alarme la nuit du mardi 27me, et le roi voulut le lendemain sur l'avis que l'on lui donna que le secours pour Montpellier marchait, aller au-devant avec quelque cavalerie et deux mille hommes de pied : il fut trois lieues au devant ; mais il rencontra un de nos espions qui l'assura que de six jours il ne serait prêt à marcher, ce qui lui fit rebrousser chemin.

Nous continuâmes nos mines et nos travaux jusques au samedi premier jour d'octobre, auquel il vint un si grand orage d'eau que je fus plusieurs fois à nage pour passer d'un lieu à un autre dans nos tranchées. La plupart des soldats quittèrent, et les autres se mirent en sauveté sur les crêtes des tranchées, assurés que les ennemis ne pouvaient tirer sur eux, car tout était mouillé : et les mêmes ennemis ne se pouvant tenir dans le fond du ravelin, se mirent comme nos gens sur le haut de leur rempart, et parlaient à nous. Roquelaure qui était comme une espèce de maréchal de camp au quartier de Mr de Montmorency, me vint voir et crut que si on pouvait attaquer en ce temps-là le ravelin, que les ennemis ne le pourraient défendre, et en fit son rapport à Mr le Prince qui venait me faire sortir de la tranchée pour m'aller sécher, ayant été toute la nuit dans l'eau au moins jusques à la ceinture, et quelquefois jusques au col. Dès que Roquelaure eut dit cette imagination à Mr le Prince, il vint en diligence à moi, me commandant de la mettre en exécution ; mais je lui en remontrai l'impossibilité, et lui fis voir par la reconnaissance que l'on en fit devant lui, qu'il y avait une pique d'eau de hauteur entre les ennemis et nous, et l'assurai que, si la pluie cessait, toutes choses seraient prêtes pour attaquer le ravelin le dimanche suivant : à quoi

je me préparai sans intermission, bien que ce ne fut mon avis de l'attaquer de la sorte.

Le lendemain dimanche 2me, toutes les choses nécessaires à une attaque ne furent pas seulement prêtes, mais il y en eut au double. Toutes les avenues pour y aller furent libres, et couvertes contre les ennemis, et tout le matin je fis travailler à ce qui nous pouvait manquer, et à reconnaître exactement toutes choses. Le régiment de Navarre était de garde à la tranchée. Mr le maréchal de Pralain y arriva de bon matin, qui voulut faire bien comprendre aux capitaines ce qu'ils avaient à faire, et comme, et où ils se devaient loger. Nous menâmes avec nous les sieurs Ferron et le Bourdet, capitaines, pour leur montrer, lesquels, comme nous nous vînmes à découvert tous quatre, une mousquetade donna dans la tête de Ferron et la perça, puis vint donner dans le corps du Bourdet. Ce premier en mourut à l'instant, et l'autre deux jours après : c'étaient deux braves hommes.

Mr le Prince arriva tôt après avec Mr le cardinal de la Valette, Mrs de Chevreuse et d'Epernon. Je leur montrai l'ordre que j'avais établi pour les attaques, et les préparatifs de toutes choses nécessaires à cet effet, dont ils furent satisfaits. Mr le Prince me demanda si je ne croyais pas d'emporter la demie lune. Je lui répondis que je ne savais pas ce qu'il voulait faire, et s'il voulait la prendre par assaut, ou pied à pied ; s'il voulait l'attaquer après que les mines auraient joué, ou se loger dessus ou dedans ; que pour moi j'avais toujours vu beaucoup de difficultés en cette affaire, et que j'y en reconnaissais encore davantage ; que c'était une pièce forte d'elle même, défendue de deux bastions, puis de la contrescarpe de la ville, et finalement des murailles de la ville. Il me dit lors en colère : « Je sais bien que c'est : puisque vous n'en avez point donné l'invention, vous ne croyez pas qu'elle puisse réussir, et vous ne serez pas marri qu'elle ne succède pas. » Je lui répondis qu'il avait bien mauvaise opinion de ma prud'homie de souhaiter le désavantage du roi ; qu'il verra dans le succès que je ne m'y épargnerai pas, que je ferai le devoir d'un maréchal de camp, et lui ferai combattre, s'il veut, toute son armée par ordre cette pièce, jusques à ce qu'elle soit emportée ; que du surplus je le remettais à Dieu. Après quoi les mines étant prêtes, on les fit toutes deux jouer, et ensuite attaquer la pièce, assavoir : Navarre par celle du flanc et Piémont par la pointe. Mais comme il y avait au-devant une palissade de poutres sur le haut de la pièce, qui n'était point tombée par les mines, et que ceux qui se logeaient auprès étaient vus de vingt endroits et tués ou blessés à l'instant, nous y perdîmes force gens et y fîmes peu de fruit, les mines n'ayant pas fait l'ouverture que nous nous promettions. Mr le Prince m'envoya quérir et me dit qu'à son avis tout allait bien, car il voyait nos gens aller bravement à l'attaque ; et moi je lui dis qu'à mon avis tout allait mal, et que le meilleur serait de terminer promptement cette besogne en la cessant. Sur cela on ramena le sergent de bataille, nommé le Plessis, à qui une mousquetade avait crevé un œil ; puis ensuite du côté de Navarre, Roquelaure, Serans et Frenel, ces deux derniers, capitaines audit régiment, furent tués. Mr le Prince me renvoya encore quérir parce que je voulais secourir mon compagnon Valançai qui faisait donner ; il me dit qu'il lui semblait encore que tout allait bien : « Et moi très mal, lui répondis-je ; car tout ce qui ne se commence pas bien n'a jamais bonne issue. Vous voyez que les nôtres se logent dans la courtine, qu'ils sont vus de tous côtés, qu'à la moindre mine que les ennemis feront de sortir

sur eux, ils lâcheront le pied, et peut être le feront quand et quand quitter à ceux qui les soutiennent. »

Je fus à mon regret prophète ; car à l'heure même les ennemis sortirent par l'effet de la mine du flanc, et les nôtres quittèrent la place : ceux-mêmes de l'attaque de la pointe du ravelin en firent autant. Lors, j'y courus et trouvai que Mr d'Epernon marchait avec quelque trente gentilshommes l'épée à la main : un d'eux qui tenait un pistolet haut contre moi le débanda, et il me perça le bord de mon chapeau d'une balle. Je pris cinquante hommes de Piémont et quelque quinze gentilshommes, et allai la tête baissée aux ennemis que nous rechassâmes dans le ravelin d'abord. Aussi n'étaient-ils qu'environ vingt hommes sortis, qui ne laissèrent de donner l'épouvante de telle sorte que l'on envoya quérir le régiment des gardes : mais ce fut sans s'en aider ni en avoir besoin. Tout le mal qu'ils nous firent fut de mettre le feu en une tranchée faite de pipes, qui fut éteint peu après, et ce qu'ils en avaient détruit, raccommodé. Nous fîmes retirer nos gens, raccommoder nos tranchées, et les gardes qui y devaient cette nuit-là entrer, y furent menées par Mr le maréchal de Créquy qui était venu porter au roi des bonnes nouvelles de .... et qui me voulut soulager cette nuit là, voyant que je n'en avais que trop de besoin.

Le lundi 3me octobre, Mr le Prince fit venir en sa hutte tous les principaux de l'armée au conseil, où il dit que si l'on n'avait pu prendre un chétif ravelin, que l'on prendrait bien moins Montpellier, et qu'il nous avait fait assembler pour résoudre ce que nous devions faire. Ceux à qui il demanda ce conseil les premiers lui dirent qu'il fallait faire de nouvelles mines et qu'aussitôt qu'elles auraient joué, il y fallait aller par assaut et non par logement, et que nous l'emporterions infailliblement. Le Meine opiniâtrait cette même opinion, et répondait que la ville était prise si ce ravelin était à nous. Je dis lors à Mr le Prince que, s'il ne tenait qu'à ce ravelin qu'il ne fût maître de Montpellier, je lui en répondais sur ma vie dans quatre jours, et que s'il m'eût voulu croire et la plupart de ces messieurs qui étaient là, nous aurions maintenant, non ce petit ravelin, mais un des deux bastions et peut-être la ville. Mr d'Epernon lui dit alors : « Monsieur, Monsieur, c'est de ces messieurs ici qu'il se faut fier, et au conseil desquels il faut croire, car c'est leur métier, et non ajouter foi et créance à ce petit bavard (montrant Chabans), qui n'y entend rien, et que vous devriez renvoyer jouer du violon, qui est son métier. » Chabans lui dit qu'il pensait avoir donné un bon conseil et qu'il le soutiendrait par vives raisons ; mais Mr d'Epernon lui en dit encore pis, et Mr le Prince l'ayant fait taire, me dit qu'il serait bien aise que j'entreprisse de me rendre maître du ravelin, mais que je lui dise comme je m'y voulais prendre. Je lui dis lors :

« Monsieur, une des plus essentielles règles de notre métier est d'attaquer les choses par les contraires, ce que j'explique en cette sorte qu'une pièce haute, comme une tour, un bastion élevé, et toute autre chose éminente, se doit attaquer par le bas, assavoir par sape et mine ; ou au contraire une pièce basse comme est ce ravelin qui ne montre que le nez et n'est pas deux pieds plus élevé que la superficie, il le faut prendre par le haut. Les mines étaient excellentes à l'un de ces deux bastions que nous eussions pris dans dix jours parce qu'il nous était facile d'en gagner le pied : il n'en est pas de même de ce petit ravelin qui est comme enfoncé en terre, bien contre-miné, et fortifié de tout ce qui se peut pour être attaqué par bas,

comme nous avons fait et n'y avons rien gagné : mais à cela il faut faire un cavalier de six pieds de haut seulement et y loger deux pièces ; il faut faire à chaque côté de ce cavalier un petit logement pour y faire tirer quatre mousquetaires, et deux avenues pour y monter et descendre : et puisqu'il vous plait savoir comme je prendrai si aisément cette pièce, des que mes deux canons y seront logés, je mettrai quatre cents mousquetaires aux deux côtés, qui monteront et descendront incessament des deux petits logements et tireront sans intermission dedans le ravelin ; vingt coups de canon l'auront labouré, et brisé toutes ces poutres dont il est palissé ; alors j'aurai cinquante travailleurs qui sans crainte ni péril l'ouvriront depuis la pointe jusques à la gorge, et ainsi vous en serez maître. »

Dès que j'eus achevé, Mr le Prince qui a l'esprit aussi excellent qu'homme qui vive me dit : « Par Dieu, vous avez raison, et je confesse que par ce moyen il est à nous, et que ces messieurs ont la même opinion. » Ainsi mon avis fut approuvé de tous, et de Mr d'Epernon particulièrement, et Mr le Prince me dit : « Je me fais fort de vous faire fournir dans après demain trois mille fascines. » « Et moi, lui dis je, de vous fournir trois jours après le ravelin. »

Le mardi 4me il se fit une sortie à dix heures du soir sur le régiment de Picardie au quartier de Mr de Montmorency. J'étais dans notre tranchée, et pris quatre cents hommes que je lui menai en diligence ; mais les ennemis ne se jouèrent pas de s'avancer davantage, et Mr de Montmorency m'en fit mille remerciements, et s'offrit à la pareille en cas de besoin.

Le vendredi 7me les troupes de monsieur le connétable arrivèrent, qui étaient quatre mille hommes de pied et trois cents chevaux. Je leur fus donner quartier, et l'après-dîner sa personne arriva. Nous fûmes au-devant de lui. On lui fit tendre force tentes proche du logis du roi.

Le samedi 8me Mr de Rohan avec les troupes qu'il amenait pour jeter dans Montpellier, s'approchèrent de nous, et se vinrent loger à Fontanés et à Courconne. Nous fûmes avec notre cavalerie au-devant d'eux, mais ils se retirèrent.

Ce même jour les troupes que le roi avait laissées à Mr de Vendôme pour prendre les petites places du bas Languedoc, arrivèrent, qui pouvaient être près de trois mille hommes, et cinq cents chevaux : je leur fus donner département avant que de partir pour aller à Fontanés.

On commença ce jour-là et la nuit suivante à travailler à ce petit cavalier.

Avant partir, Mr le Prince m'envoya quérir et me dit le dessein qu'il avait de se retirer de l'armée, fondé sur la venue de monsieur le connétable, qui lui en ôtait le commandement. Il voyait aussi que la paix s'en allait conclue, de laquelle il n'avait pas eu la part qu'il eût désiré : car, y étant ouvertement contraire, le roi lui en avait celé les pratiques. Je fis ce que je pus pour le persuader de ne s'éloigner pas de la personne du roi, et de rompre ce voyage d'Italie qu'il méditait ; mais ce fut en vain. Il vint donc demander au roi son congé et le pressa tant de lui donner qu'enfin il lui accorda, et dès le lendemain dimanche matin 9me il partit, de sorte qu'à mon retour de la campagne où j'avais passé la nuit, je ne le trouvai plus.

Sur les cinq heures du soir les ennemis logés à Courconne parurent sur un haut à demie lieue au deçà de Courconne, ce qui fut cause de nous faire tenir sur nos armes toute la nuit.

Le lundi 10me la paix se conclut, et Mr de Rohan mené par Mr le maréchal de Créquy, et sur sa parole, vint passer par notre camp et entrer à huit heures du matin dans Montpellier où il demeura deux jours pour gagner ces peuples à recevoir la paix qu'ils ne voulaient point avec la condition de recevoir garnison dans leur ville.

Le mercredi 12me je vins le matin au conseil, et me sembla que le roi me faisait moins bon visage que de coutume, et ne me parla point. Il était au cabinet de ses oiseaux, et peu après dit à la compagnie qu'ils vinssent tenir conseil dans sa chambre, et dit même à Mr le cardinal de la Valette et à Mrs de Chevreuse et d'Elbeuf qu'ils y vinssent, comme aussi à Mr de Vendôme qui arriva en même temps : il y avait monsieur le connétable, Mrs d'Epernon, de Pralain, de Créquy, de Montmorency ; les maréchaux de camp, et les maréchaux des logis Descures et …. avec monsieur le garde des sceaux et Mr de Puisieux.

Comme nous entrions, monsieur le garde des sceaux me dit : « Je pensais, pour reconnaître les obligations que je vous ai, vous envoyer vos lettres parfumées ; mais le roi me pressa par Beautru qu'il m'envoya hier au soir, de les sceller, si extrêmement que je n'en eus pas le loisir. » « Quelles lettres, lui répondis je ? » « Celles de maréchal de France, dont vous allez prêter le serment. » Je fus bien étonné et aussi réjoui de cette nouvelle inopinée, et en même temps le roi dit ces mêmes mots :

« Messieurs, j'ai intention de reconnaître les bons et grands services que j'ai reçus depuis plusieurs années de Mr de Bassompierre, tant aux guerres que j'ai eues qu'en d'autres occasions, d'une charge de maréchal de France, croyant qu'il m'y servira dignement et utilement. Je désire d'avoir vos opinions sur cela, pour voir si elles se conforment à la mienne. »

Alors tous d'une voix me firent l'honneur de dire plus de bien de moi qu'il n'y en avait ; et lors, sans me dire autre chose, il me prit par la main, et s'étant assis dans sa chaire, me fit mettre à genoux et prêter le serment, puis me mit le bâton à la main ensuite, de quoi je lui en fis les très humbles remerciements dont je me pus aviser. Tous ceux qui étaient présents me vinrent embrasser et se conjouir de ma promotion ; et ensuite tous les corps de l'armée, tant d'infanterie que de cavalerie, vinrent rendre très humbles grâces au roi du choix qu'il avait fait de ma personne, leur premier maréchal de camp, pour le faire maréchal de France : et ceux de l'artillerie lui ayant demandé permission de faire, le soir même, un salve de tous les canons qui étaient en l'armée, l'infanterie en fit de même pour faire un salve de réjouissance ; et comme il se faisait, le sieur de Calonges gouverneur de Montpellier ayant fait demander à la tranchée pourquoi ce salve se faisait, et lui en ayant été dit la cause, m'envoya mander que ceux de Montpellier ne feraient pas moins que ceux de l'armée, et y fit faire aussi un salve général.

Aussi ce même soir ils envoyèrent au roi l'entière résolution de la paix ; et trois jours auparavant nous en avions telle assurance que l'on n'avançait rien à nos travaux.

Le jeudi 13me Mr de Rohan sortit de Montpellier pour aller porter leur volonté aux députés assemblés à Ganges pour la résolution de la paix, où il y avait cette difficulté que le roi voulait retenir garnison à Montpellier, et que ceux du corps de la ville ne voulaient consentir sinon qu'elle y demeurât autant que le roi y demeurerait, et n'osaient même proposer au peuple rien davantage sinon que la seule garde ordinaire du roi y entrerait

quand et lui. Enfin il fut dit que le roi la laisserait libre en s'en allant ; mais Mr de Rohan dit au roi que quand il n'observerait pas cet article, bien qu'il fût couché dans le traité de paix, que pour cela les huguenots ne reprendrait pas les armes.

Il ne se passa rien de particulier le vendredi, samedi, ni dimanche.

Le lundi 17me Mr de Rohan rentra dans Montpellier.

Le mardi 18me fut employé en allées et venues jusques au soir, que l'on rapporta au roi la ratification de ceux de Montpellier, et Mr de Rohan vint voir le roi.

Le mercredi 19me les députés se vinrent mettre à genoux devant le roi, au nom desquels Mr de Calonges parla ; et ayant demandé pardon de leur rébellion passée, rendirent grâces au roi de celle qu'il leur faisait de leur donner la paix avec la continuation de leurs édits. Ensuite les consuls de la ville de Montpellier en firent de même. Puis le roi commanda à monsieur le connétable de prendre possession de la ville, ce qu'il fit en ordonnant à Mr de Créquy et à moi d'y aller établir les régiments des gardes, français et suisses : ce que nous exécutâmes avec tel ordre qu'il n'y eut pas la moindre rumeur ni alarme toute la nuit, bien que les soldats étrangers qui gardaient la ville fussent sur les bastions, le peuple dans les maisons, et quatre mille Français et Suisses des gardes du roi dans les rues, carrefours, et places de la ville.

Le jeudi 20me nous fîmes sortir tous les soldats étrangers et leur donnâmes escorte jusques à Montferrier, d'où ils passèrent aux Cévennes. Le roi ensuite y fit son entrée, et on cantonna les deux régiments des gardes aussitôt que le roi y fut entré. Tout y fut aussi paisible que si jamais la guerre n'y eût été.

Le samedi 22me Rouccelai mourut, et peu avant qu'il passât, il m'envoya prier de le venir voir. Il avait le pourpre qui lui était sorti, qui était fort contagieux. Je fis ouvrir la porte de Montpellier comme si je fusse allé au camp, et l'allai trouver. Il me confia sa cassette et ses papiers, me priant de faire brûler les lettres que je trouverais propres à cela, puis m'embrassa, et soudain mourut. Je me repentis fort d'y être allé pour la contagion que j'en appréhendais ; mais enfin je n'en dis rien, et il n'en arriva aucun mal.

Le dimanche 23me il se fit procession générale par la ville, en laquelle on porta le Saint-Sacrement.

Le lundi 24me, le mardi, et mercredi, fut employé à licencier les troupes, tant de pied que de cheval ; ôter à la reine mère et aux reine, Monsieur, et princes, les compagnies de chevau-légers qui étaient sous leur nom ; et on en retint seulement neuf, de cinquante hommes chacune, qui furent entretenues.

Le même mercredi on fit entrer dans Montpellier les régiments de Picardie et de Normandie pour y tenir garnison, avec lesquels le roi laissa Mr de Valançai maréchal de camp.

Le jeudi 27me le roi partit de Montpellier et alla coucher à Esmargues ; mais Mr d'Epernon, monsieur le garde des sceaux, et moi, vînmes coucher à Aiguemortes chez Varrennes, qui nous en avait priés.

Le vendredi 28me nous dînâmes sur le bord du Rhône chez Saint-Romans, et vînmes coucher à Arles où le roi arriva le lendemain, et le dimanche 30me il y fit son entrée où pour la première fois je marchai en

rang de maréchal de France, immédiatement devant lui, à la gauche du maréchal de Pralain.

Novembre. — Le roi séjourna en Arles jusques après la Toussaints, qu'il y toucha les malades, et me commanda de mener son armée à Privas pour y faire recevoir la paix, ou y mener forte guerre, ensemble pour nettoyer le Rhône de cinq méchants forts que Brison et d'autres huguenots y avaient construits pour y brigander : et cependant il s'en alla visiter la Provence et partit d'Arles le mercredi 2me de novembre, et moi j'y séjournai encore ce jour-là pour laisser acheminer les troupes, et en partis le lendemain 3me pour venir en Avignon où je trouvai Mr de Vendôme qui me mena le soir au bal chez madame d'Ampus sa cousine, où madame de Villars était logée.

J'y séjournai le lendemain, et le jour d'après qui fut le samedi 5me je vins au Pont Saint-Esprit, où je fus très bien reçu et traité par Masargues qui en était gouverneur.

Le dimanche 6me je fis passer l'armée, le canon, et le bagage, sur le pont, sur lequel je fis mettre quantité de paille afin de ne l'ébranler, et vins coucher à Pierrelatte.

Le lundi 7me je vins à Montélimar, et le mardi 8me je passai sur le pont de bateaux que l'on avait fait sur le Rhône proche du Pousin où les députés de Privas me vinrent porter l'acceptation de la paix et toute obéissance à ce que je leur voudrais ordonner de la part du roi. Je leur envoyai le sieur de Clostrevielle pour les y recevoir, et m'en vins avec dix compagnies des gardes coucher à la Voute.

Le mercredi 9me je fis investir Beauchastel qui se mit aussitôt à ma merci, et Brison m'ayant fait demander un sauf-conduit (que je lui donnai), me vint trouver et me remit Charmes, Soyon et Cornas, que je mis entre les mains des paysans voisins, auxquels je promis de retirer mes troupes de chez eux dès qu'ils auraient rasé tous ces petits forts ; ce qu'ils firent avec une telle diligence qu'à quatre heures du soir il n'y en demeura aucun vestige, et pus, comme je fis, aller le même soir repasser le Rhône, et aller coucher à Valence où je trouvai Mr de Luçon qui avait été nommé cardinal, et qui en allait prendre le bonnet du roi. Je le fus saluer et ayant donné l'ordre pour faire acheminer l'armée, j'en partis le lendemain jeudi 10me.

Je vins coucher à Vienne d'où je partis avec Mr le maréchal de Saint-Geran que j'y avais rencontré et vînmes à Lyon le lendemain vendredi où Mr d'Alincourt vint au-devant de nous, nous donna à dîner, et puis nous mena saluer premièrement la reine mère qui logeait à Ainay, puis après la reine en l'archevêché, avec qui je trouvai mesdames les princesses de Condé et de Conty, de Chevreuse, de Verneuil et connétable de Montmorency.

Il y eut comédie le soir.

Le samedi 12me mesdames la princesse de Conty et duchesse de Chevreuse (sur la nouvelle qui leur arriva de l'extrémité de la maladie de Mr le prince de Joinville en Avignon), se mirent sur le Rhône pour s'y acheminer en diligence, et me firent prier d'y aller afin qu'en cas de mort on pût conserver ses charges en sa maison.

Je demeurai encore tout ce jour-là à Lyon, tant pour aller voir les princesses que pour envoyer l'armée en garnisons, ou la licencier, selon mes ordres ; et le dimanche matin je m'embarquai et vins coucher à Valence, et

le jour suivant qui était le lundi 14me j'arrivai à Avignon où je trouvai Mr de Chevreuse hors de danger.

Le mardi 15me nous y séjournâmes en bonne compagnie qui y était.

Le mercredi 16me le roi y fit son entrée. Nous y eûmes quelque contestation ; car le vice-légat prétendit de marcher au milieu des deux premiers maréchaux de France, et le général des armes d'Avignon après le dernier et en rang, ce qui leur fut enfin accordé parce que c'était sur leur terre.

Le jeudi 17me Mr de Savoie vint trouver le roi en Avignon, qui fut au-devant de lui et le ramena dans la ville, le faisant marcher à sa gauche ; et puis étant arrivé au palais, le roi commanda à Mr le maréchal de Créquy et à moi de l'emmener au petit palais où il lui avait fait apprêter son logis et défrayer magnifiquement tant qu'il y demeura.

Le vendredi 18me le roi fut ouïr une comédie aux Jésuites, d'où je sortis malade.

On fit ce soir-là force feux d'artifices.

Le roi demeura à Avignon jusques au lundi 21 qu'il partit pour aller en Dauphiné d'où il sortit tous les huguenots des places qu'ils y tenaient, et obligea monsieur le connétable d'ôter des siennes ceux qui y commandaient, qui n'étaient catholiques.

Je demeurai cependant en Avignon, bien malade du pourpre qui me sortit en abondance, et ne pus me mettre en chemin pour aller trouver le roi que le jeudi premier jour de décembre, que je partis d'Avignon et vins coucher à Mondragon ; le vendredi à Montélimar, puis à Valence, et le lundi 5me à Vienne, où je trouvai le roi à son retour de Dauphiné (décembre), et arriva le mardi 6me à Lyon où il demeura avec les reines et princesses, ayant tous les soirs les comédies et le bal jusques au dimanche 11me qu'il y fit une très magnifique entrée, et ensuite eut un festin chez Mr d'Alaincourt qui lui donna aussi la comédie.

Le lundi 12me le bal se tint encore chez Mr d'Alaincourt. Puis on fit les noces de Mr de la Valette avec mademoiselle de Verneuil.

Le mardi, et mercredi suivant, il y eut des comédies italiennes et des feux d'artifices.

Le jeudi 15me le roi fut au devant de Mrs le prince, princesse de Piémont, et prince Tomas, qui vinrent voir le roi.

Le vendredi je fis un raccommodement, avec une maîtresse.

Le samedi il y eut bal, et le dimanche 18me Mr d'Epernon fit un grand festin au roi et à toute la cour. Puis il y eut comédie, et ensuite des feux d'artifices. De là le roi dit adieu à la reine sa mère, à la reine sa femme, à madame la princesse de Piémont sa sœur, puis le lendemain avant jour, lundi 19me décembre, il partit de Lyon, vint dîner à la Bresle et coucher à Saint-Saforien.

Le mardi 20me il vint à dîner à Roanne, où il pensait s'embarquer ; mais il trouva la rivière glacée, de sorte qu'il fut contraint d'aller par terre, et vint coucher à la Pacaudiere ; le mercredi dîner à la Palisse, coucher à Varanne ; le jeudi au gîte à Villeneuve, le vendredi dîner à Maigni et coucher à Nevers, où Mr de Nevers le reçut magnifiquement.

Le samedi il vint à la Charité, et la nuit, qui était celle de Noël, il fit ses pâques où Mr de Chevreuse, et moi, le servîmes.

Le roi séjourna le jour de Noël à la Charité.

Schomberg y apprit par Mr de Puisieux et moi la mort de sa mère.

Je fis réponse aux jésuites au nom du roi, sur ce qu'ils lui demandaient cinq sols pour minot de sel sur les pays de Nivernais, Bourbonnais et Auvergne.

On jugea le différend des premiers gentilshommes de la chambre, sur la réunion de la place de feu Humières.

La nouvelle vint au roi de la mort du prince de Guymené gouverneur du Maine. Le roi m'offrit ce gouvernement, et je l'eusse bien désiré ; car je n'en eusse pas voulu un plus grand qui m'eût obligé à la résidence : mais je dis au roi que je tâcherais de faire en sorte que l'on le louât toujours sur mon sujet, et que je recevrais ses grâces et bienfaits avec tel intervalle que le roi serait loué de sa bonté et moi de ma modestie ; qu'il n'y avait que deux mois qu'il m'avait honoré de l'office de maréchal de France, et que, s'il me faisait si promptement gouverneur de province, on en parlerait. Mr de Vitry, maréchal, le vint trouver à sa couchée du lendemain lundi 26me à Bonny, auquel je conseillai de donner ce gouvernement du Maine à condition qu'il quittât à Mr du Hallier, son frère, la lieutenance de roi de Brie qu'il possédait : ce qu'il ne voulut accepter, quelque instance que nous lui en fissions, Mr de Puisieux et moi, lequel ensuite me pria de l'assister en la demande qu'il en voulait faire au roi pour Mr le maréchal de la Chastre son beau-frère ; il en pria aussi Mr de Schomberg avec lequel il était alors assez bien en apparence.

Il n'est hors de propos de dire ici quelque chose sur le sujet de Mr de Schomberg, lequel avait toujours eu une forte liaison avec Mr le Prince, Mr le cardinal de Retz et Mr le garde des sceaux de Vic, et aversion à Mr de Puisieux. J'ai dit ci-dessus comme je fus pressé à Moissac d'abandonner l'amitié de Mr de Puisieux que ces messieurs voulaient perdre. Mais il se tenait ferme, tant par sa propre industrie, que par l'inclination du roi, comme aussi par le secret de la paix, qu'il avait à l'exclusion des autres. Mr de Schomberg se rabienna aucunement avec lui à Mauricoux, voyant qu'il ne le pouvait abattre, et le pria d'avoir du roi la permission de traiter de la charge de grand-maître de l'artillerie, ce qu'il obtint par son moyen : Mr de Puisieux aussi lui fit office quand le roi promit à lui et à moi deux bâtons de maréchaux de France. Mais après la mort de Mr le cardinal de Retz, qui avait suivi d'assez près celle du garde des sceaux de Vic, il se jeta entièrement avec Mr le Prince pour faire Alligre garde des sceaux, bien que Mr de Puisieux l'eût servi à obtenir les gouvernements d'Angoumois et Limousin : alors Mr de Puisieux se porta entièrement contre lui. Il advint peu après, au commencement du siège de Montpellier, que Mr de Schomberg tomba extrêmement malade, et que pendant ce temps-là Mr de Commartin fut fait garde des sceaux, lequel était son ennemi déclaré de longue main, et encore de nouveau pour l'exclusion qu'il lui avait faite aux sceaux. Ils se joignirent lors, Mr de Puisieux et lui, pour donner sur la malle de Mr de Schomberg, dirent au roi que, pendant qu'il faisait la charge de l'artillerie, il négligeait celle des finances, et qu'il laissait dérober impunément les trésoriers ; qu'il ne l'entendait pas bien, et que les affaires du roi dépérissaient entre ses mains. Le roi est de son naturel susceptible aux mauvais offices que l'on veut faire aux autres vers lui, et singulièrement quand son intérêt y est mêlé, et est bon ménager jusques à pencher vers l'avarice en petites choses, et cependant jamais il n'y eut roi en France qui

ait tant donné, tant dépendu, et par conséquent tant tiré de son royaume que lui : mais comme il croit extrêmement conseil et se fie à ceux qu'il a une fois choisis pour lui donner, cela dépend du conseil que l'on lui donne. Le roi donc s'imprima facilement les rapports que l'on faisait de lui, contre lequel il s'anima jusques à ce point de dire que s'il réchappait de sa maladie, qu'il lui fallait ôter les finances. Je me souviens qu'un jour, comme il en était à l'extrémité et que les médecins en désespéraient, que Mr le garde des sceaux de Commartin me dit chez le roi qu'il était nécessaire que Mr de Puisieux, lui, et moi, nous puissions parler une bonne heure pour chose qui importait, mais qu'il ne fallait pas que l'on s'en aperçût. Nous primes l'expédient de m'en aller au logis de Mr de Puisieux, qui était sur le chemin de Mauguio, faisant semblant d'aller visiter au galop, et seul, une garde à cheval que j'avais de ce côté-là ; et ayant entré dedans, je me fis mener à sa chambre : monsieur le garde des sceaux qui avait ramené dans son carrosse Mr de Puisieux, y descendit, feignant avoir quelque affaire encore à lui communiquer ; et nous étant enfermés tous trois, ils proposèrent la mort de Mr de Schomberg comme certaine, et qu'il fallait de bonne heure pourvoir à celui qui le devrait succéder aux finances, de peur que l'on n'en insinuât dans l'esprit du roi quelqu'un qui n'y fût pas propre, ou ne fût pas de nos amis. Mr de Puisieux proposa Mr d'Alaincourt, et Mr de Fleury, grand maître des eaux et forêts de France : moi je nommai Mr de Sully comme personne déjà connue et éprouvée, estimé de tout le monde pour le plus suffisant et connaissant en cette charge, et à son défaut je nommai Mr le marquis de Seneçai: monsieur le garde des sceaux fut d'avis de faire six directeurs des finances qui ne pussent rien faire l'un sans l'autre, ce qui ferait qu'un seul serait capable d'empêcher les autres quand ils seraient portés à dérober, et nous pria, cela étant, qu'un sien neveu (qu'il avait fait faire conseiller d'État de procureur général de la cour des aides qu'il était auparavant, nommé Tonnellier), pût être un de ces six par notre moyen, nous assurant de sa probité et d'une entière suffisance. Nous demeurâmes enfin d'accord de ces six directeurs, ou à faute de ce, de Mr le marquis de Seneçay, qu'au gré de tous trois fut jugé le plus à propos ; que l'on écrirait à monsieur le chancelier pour en avoir son avis, et que cependant, si l'affaire pressait, on proposerait au roi l'un de ces deux avis, et qu'en attendant on lui coulerait doucement dans l'esprit : il se rencontra que, dès que l'on en parla au roi, il jeta les yeux sur Mr de Seneçay, rejetant les six directeurs : monsieur le chancelier trouva bon les six directeurs, croyant que sa grande suffisance et son autorité le rendrait toujours maître par dessus eux, mais en cas d'unité en la charge, approuva le choix de Mr de Seneçai; et ainsi nous nous séparâmes. Mais monsieur le garde des sceaux qui voulait mal à Mr de Schomberg, le sapa durant sa maladie de telle sorte que le roi pensait à l'ôter quand il fut guéri, et n'était retenu que par Mr le Prince qui le soutenait, lequel s'en alla dès qu'il vit la paix résolue. Il arriva de surcroît pour hâter sa ruine, que le bâtard du comte Peter Ernest de Mantsfeld mon grand oncle, qui dans la révolte de la Bohème était venu avec mille chevaux qu'il avait précédemment eus au service de Mr de Savoie qui les avait licenciés, s'en vint au service du palatin qui s'en était fait couronner roi, qui le mit dans Pilsen, ville de Bohème, où il ramassa les reliques de la bataille de Prague, et en ayant fait un assez grand corps, s'était venu saisir de Haguenau, ville impériale sur le Rhin où il amassa une armée contre laquelle le duc de

Bavière ayant envoyé la sienne commandée par le baron d'Anhold, il le chassa d'Allemagne et le contraignit de se retirer dans les terres de Sedan : ce qui donna une telle alarme aux Parisiens, voyant le roi occupé au siège de Montpellier, que l'on leva en diligence une armée pour s'opposer à lui (en cas qu'il se voulût jeter en France), commandée par Mr de Nevers. Mais comme lui prit sa route dans la Flandre, et que le siège de Montpellier continuait, et que le roi ne voulait point tomber en l'inconvénient de l'année précédente que la faute d'hommes l'avait contraint de lever le siège de Montauban, il manda que de ces gens déjà levés on lui envoyât dix mille hommes de pied et huit cents chevaux, pour renouveler son armée, ou pour envoyer en Italie en cas que le traité de Madrid ne s'effectuât point : et monsieur le chancelier qui avait la superintendance des affaires à Paris, en fit donner la charge à Mr d'Angoulême, et celle de maréchal de camp à La Vieville, qui les amenèrent jusques proche de Lyon, d'où La Vieville fut envoyé à Montpellier pour avoir les ordres du roi de ce que cette armée aurait à faire. La Vieville était ennemi juré de Mr de Schomberg parce qu'il lui avait rayé sur l'état de Champagne deux mille écus par an qu'il s'était fait donner pour récompense du gouvernement de Mézières qu'il avait perdu aux premiers troubles, et sachant que Mr de Schomberg chancelait, prit l'occasion de le renverser tout à fait. Il passa en Bresse, conduisant l'armée, et proposa à Mr le Grand d'aspirer aux finances, lui disant qu'il avait des moyens infaillibles de détrôner Schomberg, lequel s'était guéri, mais non pas des plaies que l'on lui avait faites dans l'esprit du roi, en sorte que La Vieville fut écouté quand il supplia très humblement le roi, dans Montpellier, de dispenser Beaumarchais son beau-père d'entrer au jour de l'an prochainement venant dans l'exercice de sa charge de trésorier de l'épargne, attendu que sans son évidente ruine il ne le pouvait faire, vu que Mr de Schomberg avait dépendu par anticipation tout le revenu de Sa Majesté de l'année prochaine jusques au dernier quartier. Il dit au roi que s'il n'était question que de l'avance d'un million d'or pour faire subsister les affaires de Sa Majesté, que Beaumarchais le trouverait sur son crédit et sur celui de ses amis, mais que ses épaules n'étaient pas assez fortes pour soutenir le faix entier de la dépense de l'année de son exercice, et qu'il le suppliait à mains jointes de l'en décharger ; ce qu'il ne ferait s'il y pouvait voir quelque subsistance, et que ce lui eût été un signalé profit ; mais qu'il y voyait son assurée ruine. Ces propos étonnèrent le roi de telle sorte qu'il crut être ruiné, qu'il n'aurait pas à vivre l'année prochaine, et qu'il y fallait promptement remédier : il envoya quérir à l'heure même messieurs le garde des sceaux, Puisieux, et moi, et fit redire à La Vieville tout ce qu'il lui avait proposé, puis dit ensuite : « Il faut dès aujourd'hui ôter les finances à Schomberg. » Monsieur le garde des sceaux lui applaudissait ; La Vieville le fomentait ; Mr de Puisieux parlait ambigument ; moi seul je dis alors au roi :

« Sire, vous n'oyez qu'une partie : peut-être Mr de Schomberg vous fera il voir que vos affaires ne sont pas en l'état que l'on vous dit ; nul n'en sait le fond que celui qui les manie. Et puis, Sire, quand vous les ôteriez maintenant des mains de Mr de Schomberg, cela vous donnera-il un plus grand fond qu'il n'y en a ? Celui qui les prendra vous prêtera-il quatre ou cinq millions d'or que Mr de la Vieville dit qui vous font besoin ? Au pis aller vous trouverez toujours plus de crédit sur la parole d'un chef des

finances invétéré que dessus un nouveau venu qui fera à son arrivée fermer toutes les bourses des partisans jusques à ce qu'ils aient reconnu de quel bois il se chauffe. Finalement, Sire, je conseille à Votre Majesté d'attendre jusques à ce que vous soyez à Lyon, et là vous en délibérerez avec la reine votre mère, et vous aurez là présent le marquis de Seneçai pour les tirer d'une main, et les mettre en l'autre. »

« Oui, mais, ce dit monsieur le garde des sceaux, cependant les chiens mangent le lièvre : la nouvelle année approche, et il faut un trésorier de l'épargne pour la faire. »

Je lui répondis :

« Je n'ai jamais ouï dire que pour trouver un trésorier de l'épargne il faille chasser un surintendant, et que pour le chasser à Montpellier, vous le trouviez à Paris. Donnez-vous patience, éclaircissez-vous de ce que Mr de la Vieville vous dit, et vous mettez en lieu où vous puissiez exécuter les résolutions que vous aurez prises. »

Ils me crurent enfin, mais avec beaucoup de peine : et quand ils eurent quitté le roi, je considérai que l'on n'amendait jamais pour changer, et que Mr de Schomberg avait bien entretenu les armées ; que l'argent n'avait point manqué ; qu'il était aimé des financiers, qui se fiaient en sa parole ; et que monsieur le garde des sceaux, mon bon ami, avait plus d'animosité et d'intérêt particulier que de réflexion sur le bien des affaires du roi ; que l'on n'accusait point Mr de Schomberg de larcin, mais de négligence, et que cette négligence n'était point apparente, mais seulement dans le discours de ceux qui lui voulaient mal ; et me semblait que les finances allaient assez bien, et que, changeant de mains, elles pourraient peut-être changer en pis. Comme j'étais sur cette considération, Mr de Puisieux rentra, qui dit au roi comme il venait d'avoir nouvelles que Mr le marquis de Seneçai était mort à Lyon de la blessure qu'il avait eue à Royan ; dont j'eus certes un très grand déplaisir, comme le roi le témoigna aussi de son côté : et comme c'était celui à qui on avait destiné les finances, et que nous n'en avions pas d'autres à la main qui pussent les mieux exercer que Mr de Schomberg (car monsieur le chancelier donnait exclusion formelle à Mr de Sully, qui était autorisée près du roi à cause de sa religion), je me confirmai de plus en plus au dessein que j'avais de maintenir les choses en l'état qu'elles étaient sans y rien changer : et voyant que je n'en avais pas un plus assuré moyen que délayant, je fis envers le roi qu'il n'en parlerait plus jusques à Lyon. Mais comme son esprit était appréhensif et qu'il était agité par les instances de mes deux amis, dès qu'il fut arrivé à Arles il remit l'affaire sur le tapis, et moi avec plus de violence qu'auparavant, j'insistai à lui faire suspendre toute résolution jusques à Lyon. Sur cela il m'envoya avec son armée en Vivarais, et s'en alla en Provence, où on le remit encore sur ce discours ; mais parce qu'il me l'avait promis, il ne voulut rien dire jusques à ce que je le revis en Avignon, où il pressa encore et même se fâcha contre moi de ce que je le maintenais trop, et eus peine de le faire superséder jusques à Lyon.

Cependant je parlai en Avignon à Mr de Schomberg et lui demandai en quel état étaient les finances du roi, si l'année prochaine était mangée, et s'il n'avait aucun fond pour ce dernier quartier. Mais lui avec une grande assurance me dit qu'il avait de quoi achever cette année sans toucher sur l'autre, et qu'il avait huit millions de livres de moyens extraordinaires, outre le revenu du roi, lesquels n'étaient à la foule du peuple ni des particuliers, ni

à la diminution du revenu de Sa Majesté, pour lui faire grassement passer l'année prochaine. Je lui demandai s'il pourrait faire voir cela au roi, et lui en donner un état. Il me dit que oui, et dans trois jours si je voulais. Alors je lui dis sans lui nommer personne, que l'on faisait bien entendre le contraire au roi, et qu'il était nécessaire qu'il l'en éclaircît ; ce qu'il m'assura qu'il ferait, et me remercia de l'avis que je lui en donnais. Je dis ensuite au roi ce que Schomberg m'avait dit, qui fut fort réjoui et me commanda d'avérer si cela était, et qu'en ce cas il ne le changerait point, et qu'il le tenait bon homme et point larron (ce sont ses mots) ; et Schomberg lui parla deux heures après, dont il demeura satisfait, et m'assura que s'il lui faisait voir ce qu'il lui avait dit, qu'il le maintiendrait, mais que je n'en fisse point semblant à mes amis. Je tombai malade là-dessus et ne revis le roi qu'à Vienne, que le roi me dit que Mr de Schomberg lui avait fait voir ce qu'il disait, et qu'il ne le voulait point changer. Je lui dis lors que, cela étant, il les fallait remettre bien ensemble, Mr de Puisieux et lui premièrement, et ensuite monsieur le garde des sceaux et lui ; ce qu'il approuva, et me commanda d'y travailler. Quand nous fûmes à Lyon, on le pressa encore pour désarçonner Schomberg, et comme l'on trouva le roi plus lent que de coutume, il me fut aisé de porter Mr de Puisieux à l'accommodement de lui et de Schomberg qui le désirait ardemment. Cela réussit si bien qu'ils s'en retournèrent de compagnie, qu'ils vinrent dîner ensemble en partant de Lyon chez Mr de Châteauneuf, et qu'ayant été rattrapés par le roi à Roanne, ils s'en vinrent de compagnie à sa suite.

De Bonny le roi fut coucher à Nogent le mardi 27me, et le lendemain dîner à Montargis, et coucher à Château Landon. Là, Mr de Schomberg pria Mr de Puisieux et moi de faire office auprès du roi à Mr de Liancourt son gendre, à ce que le roi lui permît de récompenser la charge de premier gentilhomme de la chambre qu'avait Mr de Humieres, ce que le roi lui accorda : et ensuite parce que le roi s'en allait le lendemain à Malserbes pour quelques jours, et que nous nous en allions à Paris, nous prîmes congé de Sa Majesté ; et moi, en la présence de Mrs de Schomberg et de Puisieux, après l'avoir très humblement remercié des grâces, des honneurs et des privautés qu'il m'avait faites, je lui demandai aussi pardon d'en avoir trop privément abusé, ce qui avait fait croire que j'aspirais à la haute faveur, et obligé Mr le Prince de lui faire prendre garde que je voulais faire ses affaires ; que ce n'avait jamais été mon dessein, si bien que Sa Majesté fit les miennes, et qu'il apparaîtrait bientôt si ç'avait été mon intention, car je n'irais plus entretenir le roi après qu'il serait couché, ni ne le verrais que pour lui faire la cour comme les autres, et pour prendre le mot. Le roi me dit qu'au contraire il voulait que je continuasse comme j'avais fait par le passé, et qu'il me voulait faire de plus particulières faveurs que jamais, lesquelles je lui dis que je n'accepterais pas.

Ainsi nous partîmes le lendemain, Mrs de Chevreuse, de Schomberg, de Puisieux et moi, et le jeudi 29me décembre, ayant laissé proche de Berni Mr de Puisieux qui fit beaucoup de protestations d'amitié à Mr de Schomberg en se séparant, nous arrivâmes à Paris.

J'ai déjà dit comme Mr de Schomberg avait su la nouvelle de la mort de sa mère, ce qui l'obligea de ne se montrer à personne en arrivant à Paris, pour n'être encore vêtu de deuil, et de n'y faire séjour que d'une nuit. Étant arrivé en son hôtel, il envoya Mr Mallier trouver monsieur le chancelier qui

était logé vis à vis, pour le supplier de l'excuser s'il ne l'allait voir, attendu son accident qui l'empêchait de sortir en l'état qu'il était, et qu'il le verrait à son retour de Nanteuil. Il envoya en même temps Endilly vers Mr le cardinal de la Rochefoucaut (qui par le décès de celui de Bets avait été fait ministre), lui faire le même compliment, et moyenner une entrevue aux Récollets avec lui pour le lendemain, ce que monsieur le chancelier ayant su, crut fermement que Mr de Schomberg n'était porté de bonne volonté pour lui, de l'avoir dédaigné de cette sorte, et me voyant le lendemain, me pria de retirer la parole dont j'étais dépositaire entre son fils, et lui, et qu'il ne voulait aucune particularité avec Mr de Schomberg.

1623.

Janvier.— Ainsi nous commençâmes l'année 1623 à notre arrivée à Paris où le roi fit peu après une espèce d'entrée en laquelle Monsieur n'ayant voulu souffrir à Mr le Comte de marcher avec lui, Mr le Comte en fit de même avec Mr de Guise, qui se retira. Il arriva aussi que le prévôt des marchands prétendit de marcher immédiatement devant le roi, comme n'étant point une entrée, mais un joyeux avènement, de quoi les maréchaux de France eurent un tel mépris qu'ils ne voulurent pas même contester, et nous en vînmes sans accompagner le roi qui, dès qu'il fut arrivé traita, et conclut peu après en février, une ligue offensive et défensive avec le duc de Savoie et la seigneurie de Venise pour recouvrer la Valteline aux Grisons : et en même temps le marquis de Mirabel offrit au roi de la part du roi d'Espagne l'exécution du traité de Madrid, et que, pour ce qui était parlé de l'établissement de la religion audit traité, le roi d'Espagne s'en remettrait entièrement au pape pour le décider, ce que le roi accepta, et s'en remit aussi au pape : de sorte que, du côté de dehors nos affaires étant assoupies et du dedans la paix établie, nos pensées et desseins furent tournés dans la cour, et celles de Mr de Schomberg mises en très mauvais état parce que Mr de Beaumarchais dit absolument au roi qu'il ne pouvait faire les avances nécessaires s'il n'était assuré de son remboursement, et que le fonds ordinaire manquait pour cet effet par le mauvais état auquel Mr de Schomberg avait mis ses finances ; sur quoi monsieur le chancelier intervenant mit le roi en résolution déterminée de les lui ôter : et afin que le roi ne fût capable d'en être détourné par moi, ils lui firent donner un avis sous main que Mr de Schomberg me devait faire payer mes dettes par les financiers s'il était maintenu. Je dis à Mr de Schomberg à son retour de Nanteuil, ce que monsieur le chancelier m'avait dit sur son sujet ; et lui, croyant remédier à cette affaire, me dit qu'il lui dirait les causes qui l'avaient mu de ne le vouloir aller voir alors, et se sentit plus assuré sur la mort qui arriva en ce temps-là à monsieur le garde des sceaux, qui obligea en même temps monsieur le chancelier d'en poursuivre la restitution qu'il obtint, et ne se mit pas en peine de songer à qui aurait les finances, s'imaginant que quiconque les aurait dépendrait toujours de lui à cause de sa suffisance et grande autorité. Ainsi Mr de Beaumarchais ayant dit au roi qu'il ferait les avances s'il mettait quelque superintendant dont il fut assuré pour son remboursement, et La Vieville lui ayant ouvertement demandé la superintendance à condition que si dans deux ou trois mois il ne s'en acquittait bien, que l'on en mît un autre en sa place, avec les brigues qu'il fit à cette fin, furent causes que le roi lui donna, et chassa Mr de Schomberg, et

en même temps Mr de Castille contrôleur général, et les trois intendants des finances, desquels le président de Chevry fut peu après rétabli.

Peu après Mr de Schomberg se battit contre le comte de Candale qui le fit appeler sur le sujet du gouvernement d'Angoulême qui était à lui précédemment en survivance.

À ce commencement La Vieville ne fut point du conseil étroit, et faisant à chacun bon accueil fut tenu, sinon en estime, au moins en souffrance. Mais peu de jours se passèrent sans qu'il se mît à cabaler, premièrement pour chasser Mrs de Sillery, chancelier, et Puisieux, ses bienfaiteurs, puis aussi tous ceux qu'il voyait approcher le roi, et moi particulièrement, qui ne manquai pas de faire voir son dessein à monsieur le chancelier ; mais il le méprisait de telle sorte qu'il n'en fit jamais cas.

Mars. — En ce temps-là Mr de Montmorency qui souffrait impatiemment que madame la connétable sa belle-mère, qui (à ce qu'elle disait), avait accepté la charge de dame d'honneur de la reine à condition qu'il n'y aurait point de surintendante par dessus elle, y eût vu établir madame de Luynes, lors duchesse de Chevreuse, en fit sa plainte au roi, et demanda que le roi veuille commettre quelqu'un pour connaître des droits de sa belle-mère, pour puis après en faire le rapport en son conseil, pour y ordonner ce que de raison. Mr de Chevreuse qui ne devait jamais mettre la charge de sa femme en compromis, consentit (mai) d'en laisser agiter la cause sur l'assurance que Mr de Puisieux lui donna qu'il ne lui serait fait aucun tort en cette affaire, et mit ses papiers (juin) ès mains de Mr de Châteauneuf que le roi y avait commis pour instruire l'affaire et la rapporter au conseil.

Juillet. — Cependant ils sollicitèrent l'un et l'autre très fort, et fus prié des deux côtés d'y employer mon esprit et mon petit pouvoir en leur faveur (août, septembre, octobre). Mais étant très affectionné à l'une et l'autre maison, et particulier serviteur de mesdames les princesses de Condé et de Conty qui en faisaient leur propre, j'obtins d'eux et d'elles que je ne me mêlerais de cette affaire qui enfin se termina vers la fin de l'automne (novembre) à Saint-Germain, en sorte que l'une et l'autre furent privées de leurs charges, contre l'opinion de Mr de Puisieux qui vit bien dès ce jour-là sa ruine prochaine, mais par vanité la voulait celer à ses amis pour ne se décréditer vers eux : et m'ayant demandé ce qu'il me semblait de l'arrêt qui venait d'être donné, je lui dis qu'il me semblait que c'était le pire que l'on eût su donner, attendu que toutes les deux parties étaient offensées, et que le juge (qui était le roi), en serait condamné aux dépens. Il me dit lors qu'il n'en coûterait rien au roi ; et moi je lui répliquai qu'il le payerait plus cher que s'il l'eût acheté de gré à gré, et que, pour ne mécontenter deux si grandes maisons comme celle de Lorraine, et de Montmorency, il le devait faire ; autrement il était à craindre, vu le mauvais état où la France était et l'incertitude de la paix avec les huguenots qui demandaient instamment la démolition du Fort-Louis, que le roi dans quelque temps ne fût obligé de rétablir par un traité de paix ce qu'il avait présentement détruit. Je pensais dire cela à un ami particulier et en forme de discours ; mais Mr de Puisieux, pour faire le bon valet, l'alla redire au roi, et le roi à La Vieville qui, bien aise d'avoir trouvé l'occasion de me nuire, dit au roi que ces propos étaient

criminels, méritaient la Bastille, ou pis ; de sorte que le roi m'en fit la mine et fut huit jours sans me parler, jusques à ce que, s'étant plaint de moi à Mr le cardinal de la Rochefoucaut et au père Siguirani, ils me le dirent et firent ma paix avec lui.

1624.

Janvier.— Ainsi finit l'année mille six cents vingt et trois, et le commencement de celle de 1624 fut employé à retirer les sceaux des mains de monsieur le chancelier, lequel voyant sa fortune abattue et que ses ennemis prévalaient sur lui, les rendit au roi avant qu'il les demandât, et se coucha de peur d'être porté par terre. Mais ce fut en vain ; car La Vieville appuyé par d'autres personnes puissantes, et particulièrement de la reine mère qui s'était remise en étroite intelligence avec le roi son fils, firent donner congé (février) à monsieur le chancelier et à Mr de Puisieux, auxquels le roi écrivit le dimanche 4me de février qu'ils eussent à se retirer à une de leurs maisons hors de Paris, ce qu'ils firent le lendemain. Par ce moyen La Vieville fut en suprême faveur et dès lors pratiqua ouvertement ma ruine, ne m'ayant pu ployer à quitter mes amis, comme il m'en fit instamment supplier avant Noël précédent et de me lier à lui d'une étroite amitié.

Le roi en même temps donna les sceaux à Mr d'Alligre, lequel je ne laissai d'aller voir bien que je susse qu'il ne m'aimait pas, et ce en compagnie de Mrs de Créquy et de Saint-Luc. Il nous fit très bonne chère, et à moi particulièrement, de quoi d'autres qui l'étaient aussi venus congratuler étant ébahis, je leur dis tout haut : « Ne vous étonnez pas, Messieurs, de la bonne chère que me fait monsieur le nouveau garde des sceaux ; car je suis cause de ce que le roi les lui a aujourd'hui mis en main. » Il me dit lors : « Je ne savais pas, Monsieur, vous avoir cette obligation : je vous supplie de me dire comment. » « Monsieur, lui dis-je, sans moi vous ne les eussiez pas eus aujourd'hui, mais dès l'année passée » ; dont il se prit à rire et me dit qu'il était vrai, mais que j'avais fait mon devoir ; car n'en ayant point été sollicité par lui que je ne connaissais guère, j'étais obligé de faire pour mon ami Mr de Commartin ; puis me dit qu'il me priait de l'aimer, et qu'il me jurait devant ces messieurs qu'il serait fidèlement mon serviteur et mon ami, comme certes il me l'a depuis témoigné en toutes les occasions qui se sont rencontrées.

La foire de Saint-Germain arriva puis après, qui fut suivie de deux excellents ballets que nous dansâmes avec le roi le premier, et puis la reine, auquel se trouva le comte de Holland qui vint sonder le gué de la part du roi d'Angleterre, si l'on voudrait entendre au mariage du prince de Galles son fils avec madame Elisabeth dernière fille de France.

Le carême survint là dessus, auquel La Vieville montra au roi (mars) que je m'étais fait donner par la connivence du secrétaire de la guerre, qui était Mr de Puisieux, vingt et quatre mille livres par an d'entretenement sur les Suisses, qui de droit ne m'appartenaient pas. Je demandai de remontrer mon droit en plein conseil, ce que je fis devant le roi une après-dînée, et La Vieville me voulant repartir, je lui lavai bien la tête. Néanmoins mes états demeurèrent en souffrance.

Avril. — Le roi alla sur ces entrefaites à Compiègne où je lui parlai deux fois sur mon affaire ; et ensuite lui ayant demandé moyen de l'entretenir (mai) parce que je savais que La Vieville m'accusait d'être pensionnaire d'Espagne, et même avait fait prendre prisonnier un nommé Lopes, Espagnol qui me hantait, pensant trouver quelque chose contre moi par son moyen, le roi enfin me promit de me parler en particulier ; ce qu'il fit un soir (juin) sur le rempart qui est proche de son cabinet, et le bruit courut qu'il avait parlé lors au Mansfeld qui était venu pour traiter quelque chose avec lui, et était à deux lieues de Compiègne. Je lui dis ce que Dieu m'inspira en faveur de mon innocence et contre la calomnie de La Vieville ; de telle sorte que je demeurai fort bien dans son esprit, et lui très mal : et pour mieux couvrir notre jeu, le roi voulut que je ne lui parlasse point devant le monde, hormis quand je prendrais le mot, qu'il m'en pourrait dire deux ou trois, et moi autant à lui ; qu'il me ferait mauvais visage ; que je ne montrerais aucune apparence de m'être raccommodé avec lui, et que, si j'avais quelque chose à lui faire dire, ce serait par l'organe de Toiras, de Beaumont ou du chevalier de Souvré. Au reste, dès que j'eus parlé au roi, je ne doutai plus de la ruine entière de La Vieville.

Mr le cardinal de Richelieu quelques jours auparavant avait été mis au conseil étroit, qui me promit en même temps amitié, et que La Vieville ne me pourrait nuire devant lui, comme aussi firent le garde des sceaux, et monsieur le connétable. Mais ce dernier eut toujours opinion qu'il serait assez puissant pour me faire mettre à la Bastille, dont il m'avertit plusieurs fois, et entre autres, au sortir du conseil, un matin (juillet) que La Vieville avait fort insisté vers le roi pour me faire arrêter, disant qu'il avait une lettre d'un nommé Le Doux maître des requêtes, qu'il montra, dans laquelle il lui mandait que dans les papiers de Lopes il avait trouvé qu'un certain Espagnol nommé Guadamiciles m'avait fourni quarante mille francs, et était vrai qu'il avait trouvé dans son livre de raison ces mots : *Al sr mal de Bassompierre por guadamiciles, 40000 Ms*, qui était deux cents écus pour des tapisseries de cuir doré, ainsi nommées en espagnol. Tous conclurent qu'il fallait savoir qui était ce Guadamiciles, le faire prendre, et ensuite moi si c'était un banquier espagnol qui m'eut donné cet argent. Monsieur le connétable m'envoya quérir, me pria de m'en aller hors de France pour quelque temps, afin d'éviter ma ruine qui était certaine, m'offrit même dix mille écus si j'avais faute d'argent. Je le remerciai très humblement de son avis et de son offre, et lui dis qu'il le devrait donner à La Vieville, qui serait ruiné dans un mois, et non pas moi. Ce bon homme s'efforçait de me persuader de céder à la violence présente ; et moi (qui en savais plus que je ne lui en disais), l'assurai que j'étais aussi affermi que La Vieville était chancelant. Néanmoins le lendemain il eut la puissance de faire chasser le colonel d'Ornano d'auprès de Monsieur frère du roi, ce qui fit que monsieur le connétable me pressa de nouveau de m'en aller ; mais je l'assurai encore de ma sûreté, et de l'entière ruine de La Vieville.

En ce temps-là le comte de Carlile arriva ambassadeur extraordinaire du roi Jaques de la Grand Bretagne, auquel le comte de Holland fut adjoint pour traiter le mariage d'Angleterre ; et La Vieville faisant semblant d'être mal avec eux, s'y était accommodé, en sorte qu'ils firent une brigue pour retirer de l'ambassade d'Angleterre le comte de Tillières mon beau-frère qui y était ambassadeur et y envoyer à sa place Effiat qui était très grand ami du

comte de Carlile, ce que La Vieville, quoique déjà disgracié dans l'esprit du roi et de la reine sa mère, n'eut pas peine d'obtenir, à cause d'une lettre qu'il avait écrite, par laquelle il mandait au roi que la reine sa mère à son désu faisait traiter en Angleterre le mariage de madame sa sœur par personnes interposées, ce qui avait fort offensé la reine mère.

Sur ces entrefaites le roi partit de Compiègne et vint chasser proche de Monceaux où était la reine mère, en un lieu nommé Germini. Là fut confirmée la résolution de la ruine de La Vieville, dont le roi me fit l'honneur de m'envoyer donner avis par Toiras ; mais ledit Toiras en arrivant à Paris fut appelé en duel par le frère du procureur général nommé le Berné, ce qui fut cause que je n'en sus rien que deux jours après, qu'étant avec grande compagnie chez moi à dîner, le roi m'envoya dire que sans faute je fusse le lendemain de bonne heure à Saint-Germain où il devait se rendre, comme nous fîmes, Mr de Bellegarde et moi. Le roi nous fit fort bonne chère en arrivant ; et comme dans la galerie de la reine sa femme, au petit château, il se promenait entre Mr de Bellegarde et moi, La Vieville arriva, qui fut fort étonné de cette inespérée privauté qu'il me vit avoir avec le roi, qui nous quitta à l'heure même pour aller parler à lui ; et moi je vins saluer le maréchal de Vitry qui était venu avec La Vieville, lequel me dit qu'il était en peine de voir son beau-frère et moi si mal ensemble, et qu'il nous voulait accommoder, auquel je répondis : « Comment m'y accommoderais-je astheure qu'il s'en va ruiné, puisque je ne l'ai pas voulu faire quand il avait la toute-puissance ? » « Comment, ruiné ? » me dit-il. « Oui, ruiné, lui répondis-je, et ne vous fiez jamais en moi si dans quinze jours il est surintendant des finances. » Sur cela le roi s'approcha de nous, et La Vieville de son beau-frère qui lui dit ce que je lui venais de dire, et lui aussitôt l'alla rapporter au roi qui l'assura qu'il n'en était rien, et que ce serait plutôt moi que lui. Le roi ensuite se fâcha à moi de mon discours avec le maréchal de Vitry ; mais je lui dis qu'à un homme qui depuis une année m'avait tant fait de peine, ce serait trop peu qu'il ne sentît le sien qu'à l'heure même qu'il lui arriverait, et que je lui voulais faire pressentir et goûter même auparavant qu'il lui arrivât.

Cinq ou six jours après le roi m'envoya quérir en son conseil et me dit (La Vieville présent, qui en fut bien étonné parce que l'on ne lui en avait point parlé auparavant), que s'étant soigneusement fait informer si les appointements qui m'étaient contestés et qui étaient tenus en souffrance, m'appartenaient de droit, ou non, qu'il avait reconnu que je les devais avoir et par conséquent me les rétablissait ; puis s'adressant à La Vieville, lui dit : « Et je veux que vous lui fassiez payer, et dès demain ce qui lui en est dû du passé, et le courant lors qu'il écherra. » Il ne répondit pas un mot et fit seulement la révérence d'acquiescement. Messieurs du conseil étroit s'en vinrent devant lui conjouir avec moi, et le roi me fit mille bonnes chères. La Vieville vit bien alors qu'il était sur le penchant et commença à dire au roi qu'il se voulait démettre de sa charge ; mais le roi lui donna de bonnes espérances.

Deux jours après je demandai au roi que, lorsque La Vieville sortirait des finances, il me fût permis de le mettre en parlement sur ce qu'il m'avait accusé à Sa Majesté d'être pensionnaire d'Espagne, et qu'il plût à Sa Majesté de me donner acte de l'accusation qu'il lui en avait faite afin de lui en faire faire telle réparation ou châtiment qu'il serait jugé par ladite cour ;

mais le roi m'assura qu'il l'en châtierait assez lui-même en le chassant honteusement de ses affaires et le mettant en prison, mais que je n'en parlasse pas.

Le lendemain le roi alla l'après-dîner voir la reine sa mère à Ruel, et La Vieville ayant eu le vent de ce qui se préparait contre lui troussa bagage et vint, en s'en retournant à Paris, remettre ès mains du roi sa charge de surintendant et la place qu'il avait au conseil, lui disant qu'il ne voulait plus retourner à Saint-Germain. Le roi lui dit qu'il ne le devait point faire, et qu'il ne se mît en peine de rien : il lui promit aussi qu'il lui donnerait son congé de sa propre bouche, et qu'il lui permettrait de venir prendre congé de lui quand cela serait ; ce qui fit qu'il s'en retourna en assurance à Saint-Germain. Mais le soir, comme il se faisait un charivari en la basse cour pour un officier du commun qui avait épousé une veuve, Monsieur, frère du roi, qui l'ouït, manda qu'il s'en vînt dans la cour du château pour le voir, ce que tous ces marmitons, et autres, firent avec des poêles qu'ils frappaient. Quand La Vieville entendit ce bruit, il le prit pour lui, et envoya dire à Mr le cardinal de Richelieu que l'on le venait assassiner. Monsieur le cardinal monta en sa chambre et le rassura. Mais le lendemain matin le roi l'ayant envoyé quérir en son conseil, il lui dit que, ainsi qu'il lui avait promis, il lui disait lui-même qu'il ne se voulait plus servir de lui, et qu'il lui permettait de lui dire adieu. Puis en sortant, Mr de Tremes le fit prisonnier, et peu après un carrosse et les mousquetaires à cheval du roi vinrent, qui l'emmenèrent au château d'Amboise d'où il se sauva un an après.

Le colonel d'Ornano qui avait de sa franche volonté mieux aimé être mené prisonnier au château de Caen que de se retirer en Provence (où l'on le voulait renvoyer), fut rappelé auprès de Monsieur avec plus d'autorité que jamais. Mr de Schomberg qui était relégué en Angoulême, fut remis dans le conseil étroit, et les finances furent données entre les mains de trois directeurs, savoir Mrs de Marillac, de Champigny, et procureur général Molé. Mais parce que l'on voulait que ce dernier se défît de sa charge de procureur général qui était incompatible avec celle des finances, il s'en excusa.

Quelque temps auparavant Monsieur avait commencé de rechercher Mad^{elle} de Montpensier avec plus de soin que de coutume, et demandait de la voir les soirs, qu'il faisait faire assemblée le plus souvent chez madame la princesse de Conty. Cela mit en ombrage ceux à qui la perfection de ce mariage n'eût été utile, qui tâchèrent d'y embarquer d'autres pour rompre ce dessein : on mit en tête à la reine que, si Monsieur se mariait et qu'il eût des enfants, on la mépriserait ; à madame la Princesse, que cela reculerait bien ses enfants de la grande succession ; aux émulateurs de la maison de Lorraine, que par ce mariage elle serait élevée au dessus d'eux : on dit même au roi que, si Monsieur avait des enfants, et qu'il n'en eût point, il serait grandement regardé et respecté à son préjudice ; de sorte qu'en peu de temps il y eut de grandes brigues pour détourner ces grandes fréquentations. Madame la Princesse me fit l'honneur de me demander mon avis sur le personnage qu'elle devait jouer en cette comédie, et je lui dis qu'elle avait deux grandes affaires sur les bras : l'une, le retour en cour de monsieur son mari ; l'autre, d'empêcher, ou de retarder le plus qu'elle pourrait, le mariage de Monsieur ; que pour le premier, en cette conjoncture du chassement de La Vieville, il y pourrait avoir quelque jour, vu que la puissance de la reine

mère n'était pas encore parfaitement rétablie, et que celle de monsieur le cardinal n'était pas établie ; qu'il fallait se remettre, commettre et lier entièrement à eux, qui peut-être seraient bien aises d'obliger Mr le Prince et de l'attacher à leurs intérêts ; et qu'elle devait en ce point où étaient les choses, remuer toutes sortes de pierres à cet effet, que peut-être il pourrait réussir : quant à l'affaire du mariage de Monsieur, elle ne le pourrait pas empêcher ouvertement ; mais qu'il y avait un moyen de le retarder, qui pourrait peut-être trouver celui de le rompre, qui était qu'elle et monsieur son mari montrassent ouvertement de le désirer, mais qu'il fallait que leur feinte ne fût sue ni connue que d'elle et de lui ; qu'ils devaient tromper leurs proches et leurs serviteurs en leur conviant de procurer tout ce qu'ils pourraient pour l'accomplissement du mariage : cela devaient-ils dire à Mr de Montmorency, à madame la Princesse mère, à Vignier, et autres leurs plus confidents, se mettre dans l'affaire entièrement, y convier Monsieur, assister madame de Guise et Mad^{elle} de Montpensier, enfin ne laisser aucune chose en arrière qui pût favoriser à ce dessein ; duquel il arriverait plusieurs bonnes choses sans en pouvoir produire aucune mauvaise : car toutes les brigues qu'ils feraient en faveur du mariage n'y avanceraient rien s'il n'était en sa maturité, comme tout ce qu'ils pourraient faire contre ne l'empêcherait pas si le roi et la reine mère étaient d'accord sur ce sujet ; là où au contraire ils s'obligeaient éternellement la maison de Guise, ils s'acquerraient bruit de probité dans le monde, de favoriser pour le bien de l'état une affaire qui leur était si préjudiciable ; que Monsieur leur en saurait gré, et que ceux qui y faisaient contre en seraient d'autant plus réveillés, voyant Mr le Prince déclaré en faveur du mariage ; que les seuls propos de madame la Princesse sur ce sujet devaient être que ce serait bien le plus avantageux pour eux que Monsieur ne se mariât pas, mais puisqu'en toutes façons cela ne se pouvait empêcher, qu'ils devaient désirer que ce fût à Mad^{elle} de Montpensier plutôt qu'à toute autre, qui était sœur de Mr le prince de Joinville son beau fils ; que par ce moyen cela les unissait avec Monsieur et n'en faisait quasi qu'une même famille, et que c'était la chose qu'elle désirait le plus : ces propos donneraient étoffe à la partie contraire de remontrer au roi et lui donner jalousie de cette trop grande association, que ce serait rendre trop grand Monsieur, jetant entre ses bras les restes de la Ligue et la cabale de Mr le Prince, qui, ce faisant, s'étrangeraient du roi et se joindraient à son frère, puissant outre cela par un nombre d'enfants successeurs de la couronne par le manque d'enfants du roi.

Madame la Princesse prit très bien mon conseil et le mit en même temps en pratique. Elle venait tous les soirs chez madame la princesse de Conty où se faisait l'assemblée, et montra tellement à un chacun de favoriser cette recherche qu'il fut aisé au roi d'en prendre ombrage et de commander au colonel de tâcher de rompre cette pratique, comme il fit : et madame la Princesse trouva que mon conseil lui avait été profitable, et s'en alla trouver monsieur son mari en Berry (novembre), joyeuse d'avoir subtilement fait avorter cette recherche, et fâchée du sujet de son voyage, causé sur la maladie de monsieur son fils : et le roi revint à Paris peu après (décembre), où il y finit l'année 1624 pendant laquelle on avait fait plusieurs pratiques pour faire porter le roi d'Espagne à la restitution de la Valteline qu'il avait en apparence résignée entre les mains du pape ; mais en effet ils s'entendaient ensemble et ne la voulaient rendre. Pour ce sujet la ligue

arrêtée près de deux années auparavant entre le roi, les Vénitiens, et le duc de Savoie, résolut de la ravoir à force ouverte et de faire la guerre au roi d'Espagne qui en était injuste détenteur. Le roi d'Angleterre d'un autre côté pressait le roi de faire ligue offensive et défensive avec lui contre le roi d'Espagne. Les princes spoliés d'Allemagne demandaient aussi que le roi se voulût joindre à eux avec les rois de Suède et de Danemark desquels ils étaient déjà assurés pour leur rétablissement : et les Hollandais finalement sollicitaient le roi de prendre sa bonne part en la conquête des Pays-Bas, qui serait infaillible s'il se voulait joindre avec tant d'autres forces ennemies de l'Espagnol. Le roi n'en avait que trop de sujet et avait bonne volonté de mener les mains : mais il considérait qu'il mettait le feu par toute la chrétienté en ce faisant, et se résolut seulement d'entreprendre avec la ligue d'Italie la restitution de la Valteline, et le duché de Milan si on lui résistait.

Valteline et ambassade en Suisse

1625.

Janvier.— À cet effet il avait envoyé une armée sous monsieur le connétable en Italie, et avec quelques troupes françaises et suisses qu'il fit passer aux Grisons sous la charge du marquis de Cœuvres, son ambassadeur extraordinaire en Suisse, il assista les Grisons au commencement de l'année 1625 à reprendre la Valteline dont ils avaient été depuis quatre années spoliés, et y réussit de telle sorte que sans aucune résistance tout ce qui avait été usurpé fut reconquis. On négligea de mettre garnison à Rives de Chiavennes où les Espagnols se vinrent quelques jours après fortifier, et l'ont conservée jusques à la paix.

D'un autre côté, les huguenots de la France souffraient impatiemment qu'un fort construit par Mr le comte de Soissons en l'année 1622 subsistât à mille pas de la Rochelle, vu qu'il avait été porté par les articles de la paix qu'il serait démoli. Ils voyaient néanmoins que les projets du roi étaient avantageux pour leur religion, et que le roi le ferait démolir dans quelque temps, comme il eût fait si ils lui eussent demandé lorsqu'il eut été embarqué à la guerre qu'il projetait. Mais eux, impatients de le faire raser, n'en voulurent attendre le temps, et en ayant en vain importunément pressé le roi, se résolurent à faire quelque noble représailles, afin que, rendant ce qu'ils auraient pris, on leur rendît leur fort. À cet effet ceux de la Rochelle armèrent quelques vaisseaux dont ils donnèrent le commandement à Mr de Soubise qui vint à Blavet, prit les vaisseaux de Mr de Nevers qui étaient fort beaux, et assiégèrent le fort qu'ils ne purent prendre. Mais un vent contraire les ayant accueillis, on eut espérance de les prendre eux-mêmes. Mr de Vendôme y accourut avec toute la noblesse du pays et ce qu'il put faire d'infanterie : mais à cause que l'on soupçonnait Mr de Vendôme de quelque intelligence avec les Rochelais, et que ses ennemis publiaient qu'il les avait fait venir à Blavet pour s'en saisir pour lui, le roi m'y envoya avec de grands pouvoirs, même de l'interdire en cas que je reconnusse qu'il ne marchât pas de bon pied.

Avec ces ordres je partis de Paris le mardi 28me janvier et vins coucher à Chartres, puis à Orleans, de là à Blois, aux Trois Volets, et le samedi 1er de février je vins coucher à Angers où je donnai ordre que le régiment du

Plessis de Juigné me suivît en diligence et que l'on tînt prêts quatre canons et les munitions nécessaires pour lesdites pièces, ce que le commandeur de la Porte qui y commandait fit diligemment exécuter.

Le dimanche 2me j'arrivai à Nantes, ayant vu en passant madame la comtesse de Vertus à Chantossé. Je fus souper chez Mr de Montbason qui avait déjà eu nouvelle de ma venue par Montalant que le roi avait dépêché à Mr de Vendôme pour l'avertir qu'il m'envoyait en Bretagne : il m'offrit tous les canons et munitions du château de Nantes, et de lever le plus d'hommes qu'il pourrait.

Le lundi 3me je fus voir madame de Vendôme, et ayant acheté ou loué trente chevaux tels quels, je vins au Temple à coucher, le lendemain à la Ferté Bernard, puis à Vannes, et le jeudi 6me à Hannebont où j'appris que Mr de Soubise avait rompu les filets, et passé hors du port de Blavet malgré le château et toutes les choses que l'on avait opposées à son passage ; que de sept grands vaisseaux de Mr de Nevers il en avait emmené les six, assavoir : la Vierge, le Saint-Michel, Saint-Louis, Saint-Jean, Saint-Basile ou le Lion, et la Concorde ; le seul navire nommé Saint-François s'étant embarrassé à la bouche du port (avec un petit vaisseau de ceux que Mr de Soubise avait amenés avec lui), fut donner contre un des ras, qui ferme le port, et furent tous deux pris avec quelque cent ou six-vingt hommes qui étaient dedans.

Je ne laissai de m'acheminer le lendemain vendredi 7me au Fort-Louis pour y trouver Mr de Vendôme. Mr de Brissac nous y festina : puis nous revînmes par la marée coucher à Hannebont.

J'y séjournai le samedi 8me tant pour renvoyer tous ceux qui venaient au secours du fort, que pour conférer avec Mr de Vendôme, lequel était fort malheureux et peu aimé, mais nullement coupable des choses dont on l'accusait. Il voulait me mener à Rennes, craignant que je n'eusse force choses à conférer avec le parlement à son désavantage ; mais moi, pour ne lui donner aucun ombrage, aimai mieux m'en retourner sur mes pas.

Ainsi nous partîmes, Mr le duc de Retz et moi, le dimanche 9me, et vînmes coucher à Vannes, le lendemain à la Ferté-Bernard ; et le mardi 11me, jour de carême-prenant, il s'en alla à Machecou, et moi coucher au Temple, d'où je m'en vins le jour des Cendres à Nantes chez Mr de Montbason.

Je fus prendre congé de madame de Vendôme, et le jeudi 13me nous vînmes coucher chez le comte de Vertus à Chantossé, Mr de Montbason et moi.

Je le quittai le lendemain et vins dîner à Angers, coucher à Saumur ; puis coucher à Blois ; le lendemain dimanche 16me dîner chez Mr le comte de Saint-Paul à Orléans, coucher à Touri ; et le lundi 17me je m'en vins à Paris rendre compte de mon voyage au roi, où je n'avais fait ni bien, ni mal ; seulement lui assurai-je de la fidélité de Mr de Vendôme, dont ses ennemis avaient tâché d'en faire douter à Sa Majesté.

Mars, avril, mai. — Peu de jours après arriva la nouvelle de la mort du roi Jacques d'Angleterre, ce qui ne retarda pas le mariage de son fils avec madame Elisabeth, dont la cérémonie fut faite peu après Pâques. Mr le duc de Chevreuse l'épousa pour le roi Charles nouveau roi de la Grand Bretagne, dans Notre-Dame à Paris, le 11 mai.

Quelques jours ensuite arriva inopinément Mr le duc de Bocquinguem, lequel parut extraordinairement, tant par sa personne, qui était très belle, que par ses pierreries et habillements, et sa grande libéralité. La reine de la Grand Bretagne ne tarda guère à partir ; Mr et madame de Chevreuse ayant l'ordre de la conduire en Angleterre, Mr de Luxembourg, de Bellegarde, et moi, avec Mrs d'Alaincourt et vicomte de Brigueul eûmes charge du roi de l'accompagner de sa part jusques à son embarquement (juin). Le roi la vint conduire jusques à Compiègne : les reines vinrent avec elle jusques à Amiens, et devaient passer outre ; mais la maladie de la reine mère arrêta dix jours la compagnie à Amiens, et ne permit pas aux dames d'aller plus avant, et Monsieur, son frère, la mena jusques à Boulogne d'où nous revînmes (après l'avoir mise dans sa berge) trouver les reines à Amiens qui s'en revinrent à Paris, et de là à Fontainebleau.

J'ai voulu dire tout ce qui concerne le mariage d'Angleterre avant que de parler de l'Italie en laquelle monsieur le connétable et Mr le maréchal de Créquy entrèrent vers le commencement de février avec douze mille hommes de pied et mille chevaux, ainsi qu'il avait été convenu, et s'étant joints avec l'armée de Mr de Savoie qui était plus forte, ils étaient sur le point d'entrer au duché de Milan et ouvrir la guerre au roi d'Espagne quand le roi leur manda qu'ils n'eussent à le faire, vu que ceux de la Religion en France avaient pris les armes en un temps auquel pour leurs intérêts particuliers ils le devaient moins faire. Ce fut lors que Mr le cardinal de Richelieu dit sagement au roi que tant qu'il aurait un parti formé dans son royaume, il ne pourrait jamais rien entreprendre au-dehors ; qu'il devait songer à l'exterminer avant que de penser à autres desseins ; qu'il fallait faire la guerre commencée pour la restitution de la Valteline, mais se garder de l'ouvrir avec Espagne ; et puisque son armée était passée en Italie, il en pouvait assister Mr de Savoie contre Gênes, mais ne se point déclarer contre Milan ; ce qui fut fait : et si Mr de Savoie se fût avancé droit à Gênes après la défaite des Génois à Ostage et la prise de Gavi, il l'eût infailliblement prise à Pâques. Mais leur ayant donné loisir de se reconnaître, et le duc de Feria de se mettre en campagne pour la secourir, joint aussi que, les pillages ayant enrichi les soldats de la ligue, une partie se débanda, et l'autre tomba malade, ils commencèrent à songer à leur retraite, et le duc de Feria les suivant vers Ast où il fut repoussé par les troupes françaises qui y étaient, vint assiéger Verrue en laquelle Mr de Savoie et Mr de Créquy firent une telle résistance qu'il y consuma en vain un long temps.

Sur ces entrefaites le pape indigné de ce que l'on avait reconquis la Valteline qui était en dépôt en ses mains, et que l'on en avait chassé ses gens, envoya son neveu le cardinal Barberini, légat en France, tant pour en faire ses plaintes, que pour moyenner un accommodement aux troubles d'Italie. Il arriva au temps des noces d'Angleterre, et fut reçu, logé et défrayé avec les honneurs que l'on a accoutumé de rendre aux légats ; mais après plusieurs conférences, et traités proposés, n'ayant pas trouvé son compte, vint à Fontainebleau prendre congé du roi, et aussitôt après, sans attendre que l'on lui rendît les devoirs accoutumés en l'accompagnant et défrayant par la France, partit inopinément, ayant précédemment refusé le présent du roi, qui envoya quérir les princes et officiers de la couronne avec quelques présidents de sa cour de parlement, et tint un fameux conseil à

Fontainebleau sur cet extravagant partement, où il ne fut résolu autre chose sinon que l'on le laisserait aller.

En ce même temps le roi éloigna d'auprès de la reine sa femme la dame du Vernet sa dame d'atour, Ribere son médecin, et quelques autres domestiques.

L'empereur fit passer en Italie par les Suisses, qui octroyèrent le passage, près de trente mille Allemands qu'il envoya au duc de Feria, avec lesquels il pressa Verrue, et les troupes de la ligue étant dépéries, ils supplièrent le roi de les envoyer promptement secourir avec quelque armée. Le roi jeta les yeux sur moi pour m'en donner la conduite et le commandement, et m'envoya quérir en son conseil pour me le proposer. Je parlai au mieux que Dieu me voulut inspirer sur ce sujet, et offris au roi que, s'il lui plaisait de me donner un des vieux régiments à mon choix, deux des entretenus, et d'autres nouveaux régiments jusques à faire le nombre de six mille hommes effectifs, avec huit cents chevaux effectifs tels que je les voudrais choisir dans son armée de Champagne, que j'enverrais dans trois jours en Suisse faire tenir prêts quatre mille hommes de cette nation que je prendrais en passant à Genève ; je lui répondrais d'être dans six semaines à Verrue où nous donnerions bataille au duc de Feria, et, s'il la refusait, que nous ne ferions pas seulement lever ce siège, mais que nous prendrions plusieurs bonnes places dans le Milanais, capables d'y faire hiverner nos armées. Le roi fut fort satisfait de mon offre qu'il accepta, donna ordre que j'eusse prêt l'argent de trois montres que j'avais demandé à Mr de Marillac chef des finances, lequel n'exécuta pas seulement cet ordre, mais aussi dépêcha le soir même un courrier en toute diligence à son frère pour lui donner avis et à Mr d'Angoulême que l'on allait ruiner et rompre leur armée de laquelle on me donnait la principale part pour aller en Italie ; sur quoi ils envoyèrent en toute diligence (et avant que l'on eût dépêché vers eux pour leur mander que l'on me donnait une partie de leurs troupes) un aide de camp nommé Coutures pour mander au roi comme le comte Henry de Bergue était à six lieues de Metz avec une forte armée sur le point d'entrer en France, et qu'en même temps ils avaient eu avis que le colonel Verdugo, qui commandait au Palatinat, venait droit en France ; que Mr d'Angoulême s'était allé jeter dans Metz, et il répondait au roi de la conserver ou d'y mourir, comme pareillement Mr de Marillac s'était mis dans Verdun qu'il défendrait jusques au dernier soupir ; mais qu'il serait à propos qu'il plût au roi leur faire lever en diligence encore quatre régiments nouveaux et cinq cents chevaux, moyennant quoi ils répondaient sur leurs têtes d'empêcher que ces deux armées ne pussent faire aucun progrès en France : sur quoi le roi et son conseil, qui prirent cela pour argent comptant, me dirent qu'ils ne pouvaient rien tirer de l'armée de Champagne vers laquelle il était nécessaire d'y faire acheminer nouvelles troupes ; et moi, après leur avoir fait assez évidemment connaître que c'était une fourbe controuvée à plaisir pour faire éterniser l'emploi de ces messieurs et consumer le roi en une inutile dépense, je m'excusai et refusai celui que l'on me voulait donner pour aller au secours d'Italie avec des troupes qu'il me faudrait lever : sur quoi on se résolut d'en lever et de les y faire conduire par un maréchal de camp, qui fut Vignoles, qui y arriva après que le siège de Verrue se fût levé par la brave résistance que Mrs de Savoie, Desdiguieres, et Créquy, y firent,

et par la maladie qui se prit si furieuse dans ces troupes allemandes que la sixième partie n'en réchappa pas.

Août. — Ce même été le roi fit lever une armée de mer, ayant eu quelques vaisseaux des Hollandais : Mr de Montmorency l'alla commander comme amiral. Toiras fit aussi une entreprise de prendre l'île de Ré ; mais Mr de Saint-Luc à qui en était le gouvernement, la voulut commander et avec quantité de petites barques plates ils mirent deux mille hommes dans l'île, et forcèrent ceux qui la gardaient de l'abandonner, après les avoir défaits. Mr de Soubise se retira en Angleterre ; et en même temps Mr de Montmorency défit l'armée de mer des Rochelais.

Septembre. — Le roi fit le jour de sa nativité, qui est la fête de Saint-Cosme, à Fontainebleau, auquel il y eut force feux d'artifices. L'ambassadeur d'Espagne, qui était le marquis de Mirabel, était venu avec la reine chez la reine mère, et me pria que nous vissions les feux en une même fenêtre, ce que je fis. Il me dit, quand nous fûmes seuls, en espagnol : « Et bien, Monsieur le maréchal, le légat est parti sans rien faire : il a bien montré qu'il était un jeune homme et un nouveau négociateur ; si le maréchal de Bassompierre eût eu cette affaire-là en main, elle ne fût pas demeurée imparfaite, ni même une plus difficile. » Je lui dis qu'il avait fait ce qu'il avait pu selon ses ordres dans lesquels il s'était contenu, et que j'y eusse bien été plus empêché que lui, qui avait Mrs Baigny, Pamphilio, et Spada, pour le conseiller, qui étaient de grands personnages. Il me répliqua : « Il ne fallait point pour vous tous ces gens là. Vous l'eussiez infailliblement achevée, et si vous voulez, vous l'achèverez encore, et je le vous promets. » Je lui répondis : « Monsieur, je ne suis pas heureux à faire des traités : vous voyez que celui de Madrid, qui est de ma façon, a déjà coûté vingt millions d'or, pour le rompre ou pour le maintenir, aux parties contractantes. Et puis il ne fait pas bon traiter avec des gens ni pour des gens qui ne tiennent, s'ils ne veulent, ce qu'ils ont promis. » Il s'opiniâtra de me dire que, si je voulais, lui et moi terminerions la paix, et que j'en eusse seulement le pouvoir de mon maître ; que pour lui il l'avait déjà du sien. À cela je lui dis que je m'estimerais bien heureux de contribuer ce qui serait de mon talent pour une si bonne et sainte affaire, mais que je ne lui pouvais pour l'heure dire autre chose sinon que, s'il voulait, je ferais savoir au roi ce qu'il m'avait dit, et puis je lui rendrais réponse ; à quoi il s'accorda, et me pria que ce pût être au plus tôt : et ainsi les feux étant finis, nous nous séparâmes. La reine mère se retira en son cabinet avec Mr le cardinal de Richelieu, auxquels ayant demandé audience je fis rapport de ce que l'ambassadeur d'Espagne m'avait dit, lesquels trouvèrent l'affaire de conséquence, me prièrent de l'aller dire au roi, feignant de ne leur en avoir point parlé, ce que je fis, et le lendemain ils me firent redire toute cette conférence dans le conseil, où il fut résolu que l'on me donnerait un ample pouvoir de traiter avec ledit ambassadeur : mais je le refusai si on ne me donnait Mr de Schomberg pour adjoint, ce que l'on m'accorda. Ainsi je fus rendre réponse à l'ambassadeur conforme à son désir, et prîmes jour au jour d'après que le roi serait arrivé à Saint-Germain, pour nous assembler, qui échéait cinq jours après ; car le lendemain il devait partir de Fontainebleau. Monsieur l'ambassadeur ne manqua pas à l'assignation que nous avions prise par ensemble, et fûmes chez Mr de

Schomberg plus de quatre heures à conférer, non sans grande espérance et apparence de conclure une grande, bonne, et stable pacification entre les deux rois, qui était avec des conditions tolérables pour nous. Il retourna le lendemain et continuâmes de telle sorte que nous espérions, à la première séance que nous aurions, de perfectionner notre travail. Mais le jour d'après il s'envoya excuser de venir, sur une maladie qui était survenue à sa femme, et de deux jours ne nous envoya rien dire, pendant lesquels Mr du Fargis envoya un courrier de Madrid par lequel il mandait que le roi d'Espagne avait eu dessein de faire négocier la paix en France par son ambassadeur, mais qu'il avait révoqué le pouvoir qu'il lui avait donné, sans mander les causes qui l'avaient mu à ce subit changement. Sur cela le conseil fut d'avis que je m'en allasse à Paris, et que sur le prétexte de visiter l'ambassadrice malade, je tâchasse de pénétrer d'où lui venait ce silence et ce refroidissement, ce qui ne me fut pas difficile d'apprendre : car il me fit de grandes plaintes du peu de confiance que nous avions eu en lui qui était fort porté au bien de la France et à l'union de ces deux couronnes ; que nous en fussions sortis à meilleur marché que nous ne ferions par le ministère du Fargis qui n'était pas assez fin pour tirer des Espagnols plus que lui ne nous avait offert ; et plusieurs autres plaintes qu'il me fit en même substance, lesquelles je crus qu'il me disait pour couvrir la légèreté qu'il avait pratiquée. Je fis rapport au conseil des propos qu'il m'avait tenus, qui furent pris de la même sorte, parce que l'on n'avait donné aucun ordre ni pouvoir au Fargis de faire aucune proposition ni d'en écouter.

Sur ces entrefaites arriva la nouvelle à la cour comme le baron de Papenheim qui gardait Rives de Chiavennes avec son régiment d'Allemands avait chassé les troupes du roi de Verser et de Campo, les avait défaites, pris douze canons, et onze barques armées que nous avions sur le lac de Côme, ce qui fâcha fort le roi et le conseil. Mais peu de jours après le marquis de Cœuvres envoya son secrétaire qui assura que le Papenheim n'avait pas passé outre, et que les Vénitiens avaient envoyé, sous Mr de Candale, des troupes suffisantes pour le repousser.

Néanmoins les serviteurs que le roi avait en Suisse lui mandaient que les affections de ces peuples pour le roi étaient fort altérées, que plus de vingt-cinq mille Allemands avaient eu passage ouvert par la Suisse pour aller servir l'Espagnol en Italie, et que notre alliance en Suisse s'en allait détruite s'il n'y était promptement pourvu ; que le plus sûr remède était de m'y envoyer, et que par la grande bienveillance que les Suisses me portaient je pourrais tout rétablir. Les Vénitiens et le duc de Savoie firent les mêmes offices pour m'y faire envoyer, et y firent acheminer leurs ambassadeurs et résidents pour se joindre à toutes mes pratiques. Le roi pour ce sujet me força d'y aller son ambassadeur extraordinaire, ce que je fis par pure obéissance ; et l'on assista mon ambassade de deux cent cinquante mille écus que j'y portai pour y favoriser ma négociation : et parce que l'on ôtait cette ambassade au marquis de Cœuvres qui la possédait, le roi lui donna la qualité de lieutenant-général de son armée en Valteline dont il fut très content.

Novembre. — Je partis donc de Paris avec mon équipage le mardi 18me de novembre de cette année 1625, et allai coucher à Essonne, puis à Moret, à Sens, à Joigny, à Auxerre, à Noyers, à Montbar, à Chanseaus où je

séjournai un jour et arrivai le 27me à Dijon, où je demeurai le lendemain, puis j'allai loger à Jenlis, à Aussonne, d'où j'en partis le lundi premier jour de décembre, et passai près de Dole où les états du comté de Bourgogne se tenaient lors (décembre). J'envoyai visiter le comte de Chamlite, gouverneur, mon allié et ancien ami, et allai coucher à Ranchau, où Mr de Mandre, gouverneur de Besançon, me vint trouver de la part dudit comte pour m'accompagner par la province.

J'arrivai le mardi 2me à Besançon, où je fus visité par messieurs de la ville, puis des chanoines qui me vinrent offrir de montrer à ma considération, extraordinairement, le Saint-Suaire, ce qu'ils firent le lendemain, et après l'avoir vu, j'allai coucher à Rolan, puis à Clerval, puis à Montbeliart, à Dele, à Valdekaufer, et le lundi 8me j'entrai en Suisse.

Ceux de la ville de Bâle vinrent au devant de moi, et me firent une honorable entrée, avec grande quantité de canonnades et plus de mille hommes en armes en fort bel équipage. Le colonel Hessy et une douzaine de capitaines me vinrent trouver sur les confins de Suisse, qui ne m'abandonnèrent jusques à mon retour. Le sénat en corps me vint saluer, et faire présent de poisson, de vin et d'avoine, le plus amplement qui se soit fait à personne : puis quelque vingt du sénat demeurèrent à souper avec moi.

Le mardi 9me je fus à l'hôtel de ville (où ils étaient assemblés), saluer la république, et les haranguer. Ils vinrent peu après en corps en mon logis me faire réponse, m'apporter un nouveau présent de vin et de poisson, puis dîner tous avec moi. Après dîner ils me menèrent voir leur arsenal, le cabinet de Platerus, leur église, et leurs fortifications.

Le mercredi 10me le sénat me vint dire adieu, puis dînèrent avec moi, de là me firent accompagner, faisant encore tirer quantité de canonnades, et salve d'infanterie, ce qui me fut aussi fait par tous les châteaux et villes devant ou dedans lesquels j'ai passé en Suisse.

Je fus coucher à Liêchetel, puis à Vallesteil, et le vendredi 12me décembre Mr l'ambassadeur Miron vint au-devant de moi. Puis les compagnies suisses du régiment du colonel Amrin, que j'avais envoyé lever pour aller en France, se mirent en bataille sur mon avenue. De là l'avoyer de Soleure nommé Mr de Rooll, vint au devant de moi, bien accompagné, qui m'ayant fait une harangue pour se conjouir de mon arrivée, et m'offrir tout ce qui dépendait de la ville, m'accompagna jusques dans Soleure, y ayant quantité d'infanterie en armes sur mon avenue, et plusieurs salves de coups de canon.

Je soupai le soir chez Mr l'ambassadeur ordinaire Miron, avec qui je fus tout le lendemain samedi 13me pour conférer de nos affaires.

Mrs de Erlach et d'Affry me vinrent trouver.

Le dimanche le landammann Zurlaube avec les députés du canton de Zug, envoyés pour me venir saluer de la part de leur canton, arrivèrent.

Le résident de la seigneurie de Venise, nommé Cavazza, que sa république avait ordonné de demeurer près de moi et suivre en tout les intentions du roi, m'envoya visiter et savoir quand il me plairait qu'il vînt me trouver.

Le lundi 15me messieurs de Fribourg m'envoyèrent saluer par leurs députés, qui étaient l'avoyer Diesbach de Prangin, le lieutenant et le *statthalter* de leur ville, lesquels dînèrent avec moi.

Après dîner je reçus les députés de Schvitz qui étaient le landammann Reding, Offtermür, et Abiberg. Puis le chevalier Beding avec deux autres députés de l'abbé de Saint-Gall me vinrent saluer de sa part ; ce qui furent des faveurs spéciales que tous les cantons ligués et alliés me voulurent faire, d'envoyer se conjouir de mon arrivée par leurs députés, sans autre commission que de me saluer de leur part.

Le mardi 16me messieurs de Berne m'envoyèrent saluer par leurs députés dont l'avoyer de Graffrier était le chef.

Mr le nonce apostolique Scapi évêque de Campania, m'envoya saluer par son auditeur.

Le mercredi 17me messieurs de Soleure, outre la belle réception qu'ils m'avaient faite, me voulurent encore faire saluer en corps par tout leur sénat.

Les compagnies d'Unterwald et de Zug, du régiment d'Amrin, passèrent pour aller en France.

Le jeudi 18me Mr de Montigni, gouverneur du comté de Neuchâtel avec le maire et les députés de la ville de Neuchâtel me vinrent saluer, et apporter les présents de la ville.

Bussy-Lamet avec sa compagnie passa pour aller en la Valteline.

Il vint aussi, vendredi 19me, un député des trois Ligues Grises pour me saluer de leur part.

Le samedi 20me le régiment de Balagni passa pour aller en la Valteline.

Le colonel Amrin arriva, chef des députés que ceux de Lucerne avaient envoyés pour me saluer.

Le dimanche 21me je dépêchai un courrier à la cour sur une affaire qui était de mon particulier, assavoir que le roi m'ayant fait son ambassadeur extraordinaire en Suisse, en laquelle les Grisons, les Valaisans et les autres alliés sont compris, et m'ayant donné lettres de sa part pour tous ces peuples, laquelle charge d'ambassadeur il avait maintenant ôtée au marquis de Cœuvres, lui donnant celle de lieutenant-général en Valteline ; mais comme Mesmin secrétaire dudit marquis eut obtenu cette charge de lieutenant-général que son maître désirait, il vit qu'il était privé des gages de mille écus par mois qu'il possédait comme ambassadeur extraordinaire ; il remontra que ledit marquis ne pourrait s'entretenir avec de si petits appointements, et supplia que l'on lui conservât au moins la charge d'ambassadeur extraordinaire aux Grisons qui étaient confinant à la Valteline, laquelle il ne pourrait bien gouverner sans l'assistance des Grisons, qu'il ne pourrait obtenir s'il n'avait cette qualité : on lui accorda après mon partement, sans considérer le tort que j'en recevais ; dont je m'envoyai plaindre avec protestation de tout quitter en cas que je n'en fusse satisfait.

J'envoyai aussi ce même jour toutes les dépêches nécessaires aux cantons et alliés pour les convoquer à une diète générale à Soleure pour le 7me de janvier prochain.

Le lundi 22me les compagnies de Lucerne, qui s'acheminaient en France, passèrent.

Le mardi 23me l'ambassadeur extraordinaire de Savoie m'envoya visiter, comme aussi le canton d'Uri par ses députés, lesquels m'apportèrent une ample déclaration en faveur du roi pour la restitution de la Valteline, que j'avais fait pratiquer à mon arrivée pour m'être donnée.

Le mercredi 24me je reçus et festinai lesdits députés avec grand applaudissement, comme ceux qui faisaient une planche aux autres pour un grand bien au service du roi.

Le jeudi 25me, qui fut le jour de Noël, fut donné aux dévotions.

Le vendredi 26me je reçus et dépêchai l'ordinaire.

Le samedi 27me je conférai tout le jour avec Mr Miron, ambassadeur ordinaire, et Mr de Booll avoyer de Soleure, des moyens de faire faire la même déclaration à son canton que celui d'Uri m'avait donnée.

Ce jour même le sieur Cavazza, résident en Suisse de la république de Venise, arriva à Soleure pour se joindre à toutes les choses que je voudrais entreprendre.

Je fus tout le lendemain à conférer avec lui et Mr Miron des choses que nous avions à faire, et résolûmes qu'il s'irait tenir à Zurich, avant et durant la diète, pour animer ce canton, qui est le premier, à se porter et suivre les volontés du roi et de la ligue.

Ainsi il partit le lendemain lundi 29me, et Mr Miron et moi fûmes au conseil de la ville assemblé, auquel je haranguai pour les convier de me donner la même déclaration que ceux d'Uri m'avaient envoyée.

Le soir le comte de la Suse arriva.

Le mardi 30me messieurs de Soleure me vinrent trouver pour m'apporter la déclaration en la même forme et teneur que le jour précédent je leur avais demandée.

Mr Miron nous donna ce soir là à souper, et le bal ensuite.

1626.

Janvier.— Le mercredi dernier de décembre Mr le comte de la Suse s'en alla, et je finis l'année du grand jubilé de 1625 pour commencer celle de 1626 le jeudi premier jour de janvier en faisant mes pâques selon l'obligation que j'en ai comme chevalier du Saint-Esprit.

Le vendredi 2me je fus occupé à recevoir et dépêcher l'ordinaire.

Le samedi 3me monsieur l'ambassadeur ordinaire, et moi, conférâmes des affaires que le roi avait en Suisse (desquelles je devais traiter en l'assemblée), avec l'avoyer de Rooll qui en devait être président, et qui avait grand crédit en Suisse.

Le dimanche 4me monsieur l'ambassadeur donna le soir le bal, où je fus.

Le lundi 5me m'arriva nouvelles des Grisons comme ils avaient déclaré qu'ils ne voulaient conférer d'aucunes affaires concernant la France qu'avec moi et qu'ils ne reconnaîtraient (tant que je serais en Suisse) que moi, leur colonel général et premier homme du roi ; par conséquent qu'ils avaient rompu l'assemblée que M^{r} le marquis de Cœuvres avait fait faire au nom du roi, sans aucune conclusion sinon qu'ils avaient résolu de m'envoyer un député lequel m'offrirait de leur part de passer en leurs affaires présentes par où je trouverais bon.

En ce même jour m'arriva le courrier que j'avais dépêché à la cour, qui m'apporta la certitude de ce dont j'étais en doute, que l'on m'eût châtré la moitié de ma charge pour la donner au marquis de Cœuvres, dont je fus en telle colère que je voulais tout quitter et m'en retourner en France. Mais quand je vis que les Grisons me rendaient ce que le roi m'avait ôté, et que j'avais la gloire d'être ambassadeur aux Grisons bien que l'on ne l'entendît

pas, voyant aussi les bons augures que j'avais de nos affaires, je me résolus de patienter et de servir.

Nous fîmes nos Rois chez moi avec monsieur l'ambassadeur et sa famille.

Le mardi 6me, jour des Rois, je fis un festin solennel, chez monsieur l'ambassadeur, au conseil de Soleure, et après y avoir bien bu, le bal s'y tint.

Le mercredi, jeudi, et vendredi suivant fut employé à faire ma proposition, et aviser de tout ce que nous aurions à faire à la diète prochaine, que j'avais retardée jusques au 12me, à la prière des cantons protestants, qui ont Noël dix jours après nous et ensuite élisent leurs magistrats, de sorte qu'en même temps de l'élection les députés eussent dû partir, ce qui les eût bien fort incommodés.

Le samedi 10me Mr le nonce Scapi, que j'avais convié à la prochaine diète, y voulut assister, plutôt pour nous y nuire qu'aider, et arriva ce jour-là. Monsieur l'ambassadeur et moi, allâmes au devant de lui et le conduisîmes en son logis où j'envoyai tous les rafraîchissements nécessaires pour son vivre.

Le landammann Zurlaube et Keller arrivèrent, comme aussi les députés des quatre villes protestantes et ceux de Fribourg, auxquels j'envoyai des rafraîchissements comme à tous les autres qui vinrent ensuite.

Le dimanche 11me monsieur le nonce me fit l'honneur devenir dîner chez moi en grande compagnie.

Monsieur l'ambassadeur de Savoie, nommé le président de Monthou, arriva et me vint saluer. Je le fus voir ensuite, puis le défrayai jusques à son partement.

Le lundi 12me de janvier, qui fut le premier jour de la diète, fut employé par les députés à s'entresaluer, puis à aviser comme ils me viendraient saluer, et résolurent que toute la diète en corps avec leurs bedeaux devant, et marchant selon leur rang, me viendront faire la révérence ; qui fut un honneur inusité, et qu'aucun autre avant moi n'avait reçu. Le *burgmeister* Roon de Zurich porta la parole.

Ce même jour le député des Grisons, nommé le *burgmeister* Mayer, arriva.

Le mardi 13me six députés vinrent prendre monsieur l'ambassadeur ordinaire et moi pour nous conduire à l'assemblée, en laquelle je portai ma proposition, et les haranguai assez longuement. Puis les mêmes députés me vinrent ramener, et ensuite l'assemblée étant levée, ils me vinrent tous en corps remercier comme ils avaient fait le jour auparavant, et de là nous vînmes tous au festin que je leur avais fait préparer en la maison de ville, où tous les députés, ambassadeurs, colonels et capitaines, au nombre de 120 personnes, y furent magnifiquement traités, et ensuite autres cinq cents personnes. Nous allâmes ensuite chez monsieur l'ambassadeur ordinaire, où le bal se tint.

Le mercredi 14me monsieur le nonce apostolique eut audience des cantons catholiques, en laquelle il déclama tout ce qu'il put contre la France, en intention de détruire ma négociation. Il vint ensuite dîner chez moi comme il avait de coutume, et avais distribué ainsi mes festins que le dîner était pour monsieur le nonce et les députés des cantons catholiques qui avaient le matin, avant qu'entrer à table, négocié avec moi : puis l'après-

dîner les députés des cantons protestants venaient conférer avec moi s'ils voulaient, et puis y soupaient aussi.

Ce même jour le doyen de Coire fut admis à l'audience, à la recommandation de monsieur le nonce, et ensuite le député des trois Ligues fut ouï pour lui contredire.

Le jeudi 15me messieurs les députés me vinrent apporter en corps la résolution qu'ils avaient prise selon mon intention, pour la restitution de la Valteline, laquelle ils demanderaient aux princes détenteurs, refusant à celui qui n'y voudrait acquiescer, aide, secours, et passage par leurs terres, se réservant de se déclarer plus amplement contre lui. Je leur fis sur ce sujet le plus ample remerciement qu'il me fût possible, et leur donnai acte de la restitution que le roi était prêt de faire de ce qu'il y détenait, et même en leurs mains s'ils s'en voulaient charger, pour la rendre à leurs vrais seigneurs les Grisons. Je fus enfin voir monsieur le nonce qui avait déjà su la résolution première de la diète, que je trouvai en telle colère qu'il me querella deux ou trois fois.

Le vendredi 16me sur la proposition que monsieur le nonce avait faite deux jours auparavant en l'assemblée des catholiques députés, je crus être obligé d'y repartir pour l'honneur et l'intérêt du roi mon maître : ce qui fut cause que j'envoyai demander audience pour l'après-dîner à leur catholique assemblée. Mais eux, par un honneur particulier et inusité, s'en vinrent en corps à mon logis pour me la donner et recevoir ensemble, et quand et quand m'apporter leur résolution particulière et les restrictions qu'ils demandaient en l'*abscheid* général. Je les haranguai bien longuement, et lavai la tête comme il fallait à monsieur le nonce, lequel néanmoins ne m'en fit jamais semblant depuis et le voulut ignorer.

Sur le soir l'assemblée m'envoya une députation pour me remercier de l'offre (que le roi leur avait faite par moi), de ses forces, et en récompense m'offrirent quinze mille hommes de levée en leurs cantons. Ensuite monsieur le nonce me vit et se raccommoda avec moi.

Le samedi 17me les députés catholiques m'apportèrent leur *abscheid* particulier, et peu après les protestants me vinrent apporter le leur.

Le dimanche 18me monsieur le nonce partit le matin en grande colère. Monsieur l'ambassadeur ordinaire, monsieur l'ambassadeur de Savoie, et moi, le fûmes accompagner ; puis ensuite je fis festin à tous les députés de la diète. Messieurs de Soleure vinrent faire une danse d'armes devant mon logis.

Après dîner cinq députés, envoyés de l'assemblée dès le jour précédent, me demandèrent audience sur le sujet des dettes du roi en Suisse, et me firent une grande harangue par la bouche de l'avoyer Graffrier de Berne. Je leur répondis amplement.

Le soir mon neveu dansa un ballet assez beau chez l'ambassadeur ordinaire, où je menai la plupart des plus honnêtes députés. On y dansa par après, et puis monsieur l'ambassadeur nous fit une bien belle collation.

Le lundi 19me les députés catholiques achevèrent toutes leurs affaires. L'avoyer de Rooll me vint trouver sur ce que je ne trouvais leur *abscheid* en bonne forme ; et me brouillai fort avec lui : mais le mardi 20me il me revint trouver, raccommoda ce qui ne me plaisait pas, et fûmes ensuite bons amis.

Mr de Montigni, gouverneur de Neufchâtel, arriva, et la plupart des députés protestants partirent.

Le mercredi 21me le reste des députés partit. Je fis payer à tous généralement leurs dépens, et en me disant adieu je leur fis donner une année de la pension de chaque canton, une année de la distribution de leurs dettes, et une de leurs pensions particulières.

Monsieur l'ambassadeur de Savoie s'en alla ce jour là m'attendre à Berne où je fus convié d'aller.

J'employai le jour et la nuit du jeudi 22me à écrire, hormis le soir que monsieur l'ambassadeur me fit festin et ensuite le bal.

Le vendredi 23me l'ordinaire vint, et s'en alla ; et je fus tout le jour à faire mes dépêches à Rome, à Venise, et en Valteline.

Le samedi 24me le secrétaire de l'assemblée me vint apporter les *abscheids*.

Je fis mes amples dépêches au roi par Mr du Menil, gendre de l'ambassadeur ordinaire, que j'y dépêchai, lequel partit le lendemain dimanche 25me en même temps que Malo arriva de la Valteline, et que je m'en allais à Berne.

Les Bernois me firent une magnifique entrée, et puis tout le conseil me vint saluer chez moi au nom de la ville qui me fit donner à souper par le comte de la Suse.

Le lundi 26me ils me menèrent voir leurs fortifications, la fosse aux ours, leur arsenal, leur église, et la terrasse, puis me vinrent trouver en corps en mon logis pour me mener en leur hôtel de ville somptueusement préparé pour m'y faire festin, qui fut fort magnifique : nous étions plus de trois cents personnes à table, et y demeurâmes tout le jour.

Le mardi 27me je fus dire adieu aux deux avoyers, dont le premier en charge (nommé Graffrier), me fit un superbe déjeuner ; lequel, en partant, m'accompagna comme il avait fait à l'entrée, et les mêmes troupes sortirent pour me saluer. Ainsi nous nous en retournâmes à Soleure, ayant couru grande fortune par les chemins à cause des eaux.

Le samedi 31me messieurs de Berne m'envoyèrent une grande députation pour me remercier, et le dimanche premier jour de février les députés de Lucerne m'apportèrent l'acte de leur déclaration en notre faveur, comme plusieurs autres cantons avaient déjà fait.

Février. — Le lundi 2me, jour de la Chandeleur, les députés de Glaris m'apportèrent leur acte.

Le mardi 3me les députés d'Unterwald me le vinrent aussi apporter.

Le mercredi 4me le capitaine Chemit, envoyé par le colonel Zumbrun et les capitaines de son régiment en la Valteline, me vint faire de grandes plaintes du mauvais traitement que Mr le marquis de Cœuvres faisait à son régiment, et m'apporta lettres du canton d'Uri qui me priait d'y donner ordre, qu'autrement il serait contraint de le renvoyer. J'en écrivis à Mr le marquis de Cœuvres par homme exprès.

Le jeudi 5me Mr l'avoyer de Rooll nous fit un somptueux festin au soir, après lequel on dansa.

Le vendredi je reçus et dépêchai l'ordinaire. Monsieur le résident de Venise me revint trouver.

Le samedi 7me je fis au soir festin aux dames et aux ambassadeurs ; puis l'on tint bal en mon logis.

Plusieurs avoyers, landammanns et capitaines des cantons arrivèrent à Soleure pour me voir, auxquels le lendemain dimanche 8me je fis festin avec messieurs les ambassadeurs, ordinaire de France, de Savoie, et de Venise, et les principaux du conseil de Soleure ; et le soir je fis encore festin aux ambassadeurs, à l'ambassadrice et ses filles, et à plusieurs autres ; puis on dansa.

Le lundi 9me je fis encore le soir pareil festin aux dames et ambassadeurs, que j'avais fait les jours précédents.

Le mardi 10me les députés de Fribourg arrivèrent, qui m'apportèrent un acte. Mais comme il était différent de ceux que les autres cantons m'avaient donnés, je le refusai, et gourmandai fort leurs députés, lesquels néanmoins je retins après à dîner avec moi. Ils s'en retournèrent, et le jeudi suivant, 12me, ils revinrent avec un acte très ample ; et pour me témoigner plus de franchise m'envoyèrent leur secrétaire avec leur sceau pour me faire un acte à ma fantaisie si celui dernier qu'ils m'avaient envoyé ne m'agréait.

Le vendredi 13me je reçus et dépêchai l'ordinaire.

Le samedi 14me le roi m'envoya un courrier qui m'apporta la nouvelle de la paix qu'il avait donnée à ses sujets huguenots.

Le dimanche 15me je fis festin aux ambassadeurs, aux députés de Schvitz et d'Uri, envoyés par leurs cantons pour me dire adieu de leur part, et à plusieurs du conseil de Soleure.

Le lundi 16me monsieur l'ambassadeur ordinaire fit festin aux ambassadeurs et à moi. Plusieurs députés des cantons vinrent de leur part pour prendre congé de moi, qui leur avais envoyé dire adieu par des secrétaires interprètes du roi, qui leur avaient porté mes lettres.

Le mardi 17me j'eus encore d'autres députés des cantons, comme aussi de l'évêque de Bâle, et abbé de Saint-Gal. J'ouïs ensuite les comptes de nos trésoriers.

Le mercredi 18me Mr l'avoyer de Rooll nous fit une belle collation, et ensuite le bal.

Le jeudi 19me monsieur l'ambassadeur ordinaire en fit de même.

Le vendredi 20me l'ordinaire arriva, et partit, par lequel je fis la dépêche de mes adieux.

Le samedi 21me monsieur l'ambassadeur ordinaire et moi fûmes à la maison de ville de Soleure pour dire adieu au canton, auquel je haranguai. Ils vinrent l'après dîner en corps me remercier de l'honneur que je leur avais voulu faire.

Le dimanche 22me je fus dire adieu à l'avoyer de Rooll. Je fis festin à messieurs de Soleure et aux ambassadeurs. Après dîner nous allâmes faire carême-prenant chez monsieur l'ambassadeur ordinaire, où le bal se tint, et nous fit festin à souper.

Le trésorier Lionne arriva, qui m'apporta la dépêche du roi avec mon congé pour partir de la Suisse, et passer par la Lorraine pour assister le frère de Mr le duc de Lorraine en la poursuite de l'évêché de Strasbourg où il aspirait.

Le lundi 23me je fus prendre congé des ambassadeurs, puis dîner chez Mr Miron, expédier avec lui toutes nos affaires, et ensuite avec nos trésoriers ; et puis ayant pris congé d'un chacun, je partis de Soleure, fort accompagné des Suisses qui m'étaient venus dire adieu et des

ambassadeurs, et ayant pris congé de tous, je passai le mont Jura et vins coucher à Valbourg.

Le mardi 24me, jour de carême-prenant, j'arrivai à Bâle. Messieurs de la ville vinrent au devant de moi, se mirent en armes, et tirèrent quantité de canonnades à mon arrivée : puis messieurs du conseil me vinrent saluer de la part de leur canton, lesquels je retins à souper avec moi.

Je partis de Bâle le jour des Cendres, mercredi 25me, accompagné comme devant, et vins coucher à Mulhouse, où il me fut fait entrée.

J'en partis le jeudi 26me et vins coucher à Saint-Amrin, ayant passé par Tanne.

Le vendredi 27me je passai le mont de Vosges, et couchai à Ru en Lorraine.

Le samedi 28me je passai par Remiremont, et couchai à Epinal.

Mars. — Le dimanche, premier jour de mars, j'arrivai à Mirecourt chez mon frère le marquis de Removille, où je trouvai sa famille, et madame la comtesse de Tornielle. J'y fus superbement reçu et traité. Mon frère y arriva comme nous soupions, qui avait été forcé de demeurer à Nancy jusques après l'entrée de Son Altesse qui la faisait ce jour-là, pour y servir comme grand-écuyer.

Il s'en vint le lendemain lundi 2me de mars avec moi en ma maison de Harouel, où je vins coucher, et en partis le jour d'après, mardi 3me, pour venir à Nancy.

Son Altesse envoya ses gardes au-devant de moi pour m'accompagner, et le comte de Brionne pour me recevoir. Toute la noblesse de Lorraine était assemblée pour l'entrée du duc et pour tenir les états, la plupart de laquelle vint au-devant de moi, et m'amenèrent en la galerie des Cerfs proche de mon appartement, où S.A. m'attendait, et ayant repassé par devant mon appartement, m'y laissa entre les mains du marquis de Mouy et du prince de Pfalsbourg.

Le mercredi 4me je fus à l'audience du duc, de la duchesse, du duc François : puis je m'en vins voir la princesse de Pfalsbourg chez qui toutes les dames étaient assemblées, que la plupart je connaissais, avec laquelle je demeurai jusques au soir.

Le jeudi 5me le prince de Pfalsbourg me fit festin. Après dîner je fus saluer madame de Vaudemont, la princesse de Lorraine, Mr François Nicolas frère du duc, et la princesse Marguerite sa sœur.

Le vendredi 6me mon frère me fit festin. Après dîner je fus prendre congé de Son Altesse et des princes et princesses, et le samedi toute la cour et les seigneurs de Lorraine me vinrent dire adieu, et le comte de Brionne (qui m'avait ce jour-là fait festin), me conduisit en partant en la même cérémonie qu'il avait fait à l'entrée.

Mon frère vint avec moi jusques à la couchée, qui fut à Fou, et la dernière fois que je l'ai vu ; le lendemain 8me à Ligny ; puis à Netancourt ; à Chalons où je demeurai pour attendre mon train le mercredi 11me ; et le jeudi à Estoges ; à Vielle Maison ; et le samedi 14me j'allai à Jouarre voir ma nièce de Saint-Luc qui était en l'abbaye, et coucher à Monceaux.

Le dimanche 15me je dînai à Meaux et couchai à Mittry, d'où je partis le lundi 16me et vins trouver le roi à Paris, qui me reçut extrêmement bien.

Il me mena chez la reine sa mère, puis chez la reine sa femme, où les princesses étaient.

Je trouvai à la cour Mr le prince de Piémont envoyé par le duc son père pour échauffer le roi à faire l'année prochaine une bonne et forte guerre en Italie. Mr le maréchal de Créquy y était venu de la part de monsieur le connétable à ce même dessein, et j'avais été convié par l'un et l'autre de me rendre au plus tôt près du roi, afin que tous trois nous pussions lui faire prendre une bonne résolution sur ce sujet. Je trouvai à mon arrivée les choses assez bien disposées à ce dessein : le roi avait donné à Mr le prince de Piémont la qualité de lieutenant-général de ses armées delà les monts, avait promis un renfort de huit mille hommes de pied français et de mille chevaux pour y grossir l'armée qu'il avait en Italie, à laquelle il voulait joindre aussi les troupes qu'il avait en Valteline, laquelle on pouvait aisément garder avec deux mille hommes après la confection des forts que l'on y faisait construire ; et que moi avec douze mille Suisses (dont j'étais assuré), entrerais quand et quand dans le duché de Milan ; de sorte que nous voyions toutes choses préparées selon nos intentions et désirs, quand trois jours après mon arrivée Mr du Fargis envoya son secrétaire avec un traité de paix ambigu, mal fait, et honteux pour le roi, avec le roi d'Espagne, sans avoir eu précédemment ordre ni commission du roi, non pas de le conclure, mais de le projeter seulement.

Il y avait en ce même temps un procureur de Saint-Marc ambassadeur extraordinaire de la république de Venise, nommé Contarin de li Mostachi, qui me dit, lorsque je le fus voir la veille que ce beau traité arriva, que l'ambassadeur de la république en Espagne lui avait écrit que l'on faisait quelque traité secret à Madrid entre France et Espagne. Je me moquai avec lui de cet avis, l'assurant que cela ne pouvait être : toutefois dans le doute où cela me mit, ayant été rendre compte de ma négociation à Mr le cardinal de Richelieu, je lui dis ce que le Contarin m'avait appris. Il me serra la main, et me répondit que je m'assurasse qu'il n'y avait aucune imagination de traité, et que c'étaient des fourbes espagnoles de faire courir ces faux bruits pour nous mettre en jalousie avec nos alliés, dont je les pouvais assurer ; ce que j'étais résolu de faire, et d'aller le lendemain visiter le Contarin pour lui mettre sur cette affaire l'esprit en repos. Je vis le soir même Mr le prince de Piémont auquel je dis l'appréhension de l'ambassadeur Contarin, laquelle j'avais fait savoir à Mr le cardinal de Richelieu, et la réponse qu'il m'avait faite. Monsieur le prince me répondit que les Vénitiens étaient gens spéculatifs et soupçonneux qui débitaient leurs songes et leurs imaginations pour bonnes nouvelles, et qu'ils m'avaient présenté celle-là plutôt par prévention que par aucune connaissance qu'ils en eussent ; que pour lui il était très assuré qu'il ne se traitait rien au préjudice de la ligue, ni de nos présents projets.

Sur cela j'allai chez la reine où je trouvai Mr le maréchal de Créquy, et sur les neuf heures du soir le roi nous envoya quérir tous deux pour le venir trouver au cabinet de la reine mère où il était avec elle, Mr de Schomberg et Mr de Harbaut. Il nous commanda de nous asseoir en conseil, et nous déclara comme il venait de recevoir ce traité fait à son insu par son ambassadeur du Fargis, dont il nous fit faire lecture par Mr de Harbaut. Nous le trouvâmes si mal conçu, si mal projeté et raisonné, si honteux pour la France, si contraire à la ligue, et si dommageable aux Grisons, que, bien

qu'au commencement nous nous fussions persuadé que c'était par l'ordre du roi qu'il avait été fait, mais qu'il voulait, pour apaiser ses alliés, montrer qu'il n'en savait rien, nous crûmes effectivement qu'il avait été conclu contre son ordre. Ce fut ce qui nous obligea de dissuader le roi de l'accepter et ratifier, non plus qu'il n'avait voulu faire celui d'Ocaigne, fagoté par le même ministre, ni celui de Rome, fait par le commandeur de Sillery.

En ce temps, Mr le cardinal de Richelieu était indisposé au Petit Luxembourg : le roi nous commanda à nous trois maréchaux, et à Mr de Harbaut, secrétaire d'état, de l'aller trouver le lendemain matin, et cependant de n'en point parler à Mr le prince de Piémont ; de conférer avec mondit sieur le cardinal, lequel l'après-dîner viendrait au conseil chez la reine mère, où le roi nous commanda de nous trouver. J'avoue que je ne fus jamais plus animé à parler contre aucune chose que contre cet infâme traité, et que j'avais l'esprit tellement échauffé que je fus plus de deux heures dans le lit sans me pouvoir endormir, projetant une quantité de raisons que je voulais le lendemain produire au conseil contre cette affaire. Mais, comme je me levai le lendemain plus rassis et refroidi, je considérai que ce n'était point mon affaire, mais celle du roi ; qu'en vain je m'en tourmentais si le roi la voulait ratifier ; que j'étais incertain si le roi avait point donné les mains à Mr du Fargis pour la pétrir ; que peut-être la reine mère qui voulait mettre la paix entre ses enfants, l'avait procurée, peut-être monsieur le cardinal qui voyait des brouilleries naissantes dans l'état, avait voulu cette paix au dehors ; que je ne devais pas pénétrer plus avant, comme aussi je ne le pouvais pas faire, et qu'il me pouvait nuire de me déclarer trop ; qu'il ne me pouvait préjudicier de superséder mon ardeur pour quelque temps et de me contenir, laissant lever le lièvre par un autre, que je serais toujours en état puis après de le courre et de le prendre. Ces raisons et plusieurs autres retinrent mon inclination portée à me faire ouïr sur ce sujet, et étant allé chez monsieur le cardinal (selon l'ordre que nous en avions), j'écoutai plus que je ne parlai, ce que je fis d'autant plus volontiers que je trouvai monsieur le cardinal fort retenu et ne s'ouvrant guère, blâmant seulement la légèreté, précipitation, et peu de jugement de Mr du Fargis qui méritait une capitale punition d'avoir osé sans ordre du roi entreprendre une chose de telle conséquence. Après dîner il vint au conseil où nous nous trouvâmes, et monsieur le garde des sceaux de plus ; auquel je remarquai qu'un chacun s'amusa plus à blâmer l'ouvrier qu'à démolir l'ouvrage ; que l'on parla peu du traité, beaucoup du contractant, et qu'il fut plus discouru des moyens qu'il y aurait d'y ajouter quelque chose pour le rendre moins mauvais, qu'il ne fut proposé de le désavouer et le rompre ; qui me fit juger que l'on eût bien désiré qu'il fût meilleur, mais que l'on ne voulait pas qu'il n'y en eût point du tout.

Cela fut cause que je me retirai entièrement de l'affaire, et me mis à faire mon jubilé sur la fin du carême (avril).

Cependant on tâcha d'apaiser le mieux que l'on put les intéressés ; Mr le prince de Piémont et Mr Contarini se retirèrent ; on tâcha d'ajouter quelque chose au traité, d'en éclaircir d'autres, et de ratifier le tout ; ce que l'on fit, à mon avis, premièrement pour donner la paix à la chrétienté qui s'en allait jeter en une cruelle guerre, et puis ensuite pour donner ordre à certaines pratiques qui se faisaient au dedans avec Monsieur, frère du roi, en apparence pour troubler le mariage projeté entre mad^{elle} de Montpensier et

lui, en effet pour brouiller et troubler l'état et mettre les deux frères en division.

Le roi qui n'en prévoyait que trop les inconvénients avait tâché de retirer à lui le colonel d'Ornano qui avait tout pouvoir sur l'esprit de monsieur son frère, et qui ouvrait l'oreille à plusieurs propositions que le roi n'agréait pas. Il lui avait donné dès le commencement de janvier un office de maréchal de France, ce qui avait plutôt délayé qu'assoupi les brigues et menées qui se faisaient. On avait ensuite fait la paix avec ceux de la Religion en France pour n'avoir pas à la fois tant de quenouilles à filer.

Mai. — Finalement au commencement du mois de mai, le roi étant à Fontainebleau, pour retirer monsieur son frère de tous intrigues, le mit de son conseil étroit, et lui fit venir le 2me dudit mois. Le maréchal d'Ornano fit premièrement ses plaintes de ce que le roi avait mis de son conseil monsieur son frère sans lui en avoir précédemment parlé, ce que l'on faisait, disait-il, pour le discréditer ; puis ensuite demanda d'en être, et enfin qu'il y pût accompagner monsieur son maître, demeurant debout comme les secrétaires d'état, ce qui lui ayant été refusé, il déclara plus ouvertement qu'il ne convenait son mécontentement. Les dames de la cour étaient fort mêlées dans ces intrigues, les unes en haine de la maison de Guise qu'elles voyaient agrandir par la prochaine alliance de Monsieur, les autres en haine de mad^{elle} de Montpensier, et les autres pour l'intérêt du mariage de Monsieur. Le maréchal d'Ornano était en parfaite intelligence avec toutes, ce qu'il faisait d'autant plus assurément qu'il croyait que l'intention du roi était conjointe à leurs desseins, vu que Sa Majesté lui avait commandé l'année précédente qu'il eût à rompre les pratiques trop ouvertes que l'on faisait pour ce mariage, et à en détourner les fréquentes entrevues.

Le 4me de mai le roi voulut faire l'exercice de son régiment des gardes dans la cour du Cheval blanc, et en donner le plaisir aux reines et aux princesses, qui le verraient faire de la grande galerie. Je m'en allai ce jour-là après dîner à Paris pour empêcher qu'une de mes nièces de Saint-Luc ne se fît feuillantine. Je pris congé du roi qui me dit par deux fois que je n'y avais que faire, et que je visse faire l'exercice ; mais moi ne songeant à rien ne laissai pas de m'y en aller.

Le lendemain 5me, sur les six heures du matin, Bonnevaut me vint trouver, que le roi m'avait envoyé la nuit pour me mander comme il avait fait arrêter prisonnier le maréchal d'Ornano et que je ne manquasse pas de m'en venir le jour même à Fontainebleau, ce que je fis.

Monsieur s'était fort offensé de cette prise et était venu en faire de grandes plaintes au roi. Il s'adressa premièrement à monsieur le chancelier, lui demandant si c'était par son avis que l'on eût pris le maréchal d'Ornano, lequel lui dit qu'il en était bien étonné, et qu'il n'en savait rien. Il fit ensuite la même demande à monsieur le cardinal, qui lui répondit qu'il ne dirait pas comme monsieur le chancelier, et que l'un et l'autre l'avait conseillé au roi, sur les choses que Sa Majesté leur en avait dites. La réponse du chancelier fut cause de lui faire peu après ôter les sceaux. On fit en même temps arrêter prisonniers ses deux frères Masargue et Ornano, comme aussi Chaudebonne, Modene et Du Hagen que l'on mit en la Bastille, et l'on commanda au chevalier de Jars et à Boyer de sortir de la cour.

On mena le lendemain le maréchal au bois de Vincennes, et Monsieur continua ses plaintes et ses mécontentements. Je le fus trouver le lendemain de mon arrivée à Fontainebleau, et même avant avoir vu le roi (tant j'étais assuré de la confiance que Sa Majesté avait en moi) : je le trouvai fort animé et porté par plusieurs mauvais esprits, et pris la hardiesse de lui parler franchement et en homme de bien, ce qu'il reçut en bonne part. Je continuai de le voir souvent, le roi m'ayant témoigné de le trouver bon : mais à quatre jours de là, la reine mère me dit qu'il lui avait tenu un discours qui m'obligea de n'y plus retourner, savoir qu'il savait que l'on voulait mettre auprès de lui Mr de Bellegarde ou moi, mais qu'il n'en voulait point, et que nous voudrions faire les gouverneurs, dont il n'avait désormais que faire ; je voulus lui montrer par mon éloignement d'auprès de lui que je n'aspirais nullement à cette charge.

Peu de jours après il courut un bruit que l'on avait tenu un conseil dont il y avait neuf personnes, l'une desquelles l'avait décelé, auquel il avait été résolu que l'on irait tuer monsieur le cardinal dans Fleury. Il s'est dit que ce fut Mr de Chalais, lequel s'en étant confié au commandeur de Valançay, ledit commandeur lui reprocha sa trahison, étant domestique du roi, d'oser entreprendre sur son premier ministre ; qu'il l'en devait avertir, et qu'en cas qu'il ne le voulût faire, que lui même le décèlerait : dont Chalais intimidé y consentit ; et que tous deux partirent à l'heure-même pour aller à Fleury en avertir monsieur le cardinal qui les remercia et pria d'aller porter ce même avis au roi, ce qu'ils firent, et le roi à onze heures du soir envoya commander à trente de ses gendarmes et autant de chevau-légers d'aller à l'heure même à Fleury. La reine mère pareillement y dépêcha toute sa noblesse. Il arriva, comme Chalais avait dit, que sur les trois heures du matin les officiers de Monsieur arrivèrent à Fleury, envoyés pour lui apprêter son dîner : monsieur le cardinal leur céda le logis, et s'en vint accompagné de plus de six-vingt chevaux à Fontainebleau. Il vint droit à la chambre de Monsieur, qui se levait et fut assez étonné de le voir : il fit reproche à Monsieur de ne lui avoir pas voulu faire l'honneur de lui commander de lui donner à dîner, ce qu'il eût fait au mieux qu'il eût pu, et qu'il avait à la même heure résigné la maison à ses gens ; puis ensuite lui ayant donné sa chemise, il vint trouver le roi, puis la reine mère, et de là s'en alla à la Maison Rouge jusques à ce que le roi s'en vînt à Paris. On ne pouvait s'imaginer d'où était venue la déclaration de ce conseil jusques à ce que, la cour étant revenue à Paris, Chalais confessa à la reine et à madame de Chevreuse que la crainte d'être décelé par le commandeur de Valançai (auquel il s'était fié), et la violence qu'il lui fit d'avertir monsieur le cardinal l'avaient porté à cela, mais qu'à l'avenir il leur serait fidèle, et leur donnait cette libre reconnaissance de sa faute qu'il leur faisait, pour marque de sa sincérité.

Cependant le grand prieur, qui était de la partie, voyant l'affaire découverte, voulut retirer son épingle du jeu, et vint dire de belles paroles à monsieur le cardinal, le priant de le faire parvenir à l'amirauté de France où il prétendait. Monsieur le cardinal feignit qu'il lui avait procuré cette charge, et qu'il allât en Bretagne faire venir Mr de Vendôme pour en remercier le roi qui cependant s'achemina à Blois.

Monsieur le cardinal alla à Limours où Mr le Prince le vint trouver le jour de la Pentecôte. Monsieur s'y en alla le lendemain (juin) à la persuasion

du président le Coygneux qui lui fit croire que l'on allait approcher des affaires Mr le Prince, pour l'en éloigner, s'il ne se raccommodait avec monsieur le cardinal, ce qu'il fit en apparence, mais conservait toujours la secrète intelligence avec la cabale et avait tiré parole de madame de Villars par le moyen de monsieur le grand prieur qu'elle lui livrerait le Havre pour se retirer ; Balagny d'autre côté s'était fait fort de lui mettre Laon en main, et il avait quelque espérance d'avoir Metz à sa dévotion. Il voulut savoir de Mr de Villars s'il se pouvait assurer de sa place, lequel la refusa tout à plat et dit que sa femme n'y avait nul pouvoir. D'autre côté Mallortie qui commandait dans Laon pour le marquis de Cœuvres, dit qu'il ne connaissait point Balagny, et que si on ne lui apportait un commandement de son maître, que personne n'y entrerait le plus fort.

Cependant les dames et les autres partisans pressaient Monsieur de se retirer de la cour, à quoi il fut encore plus convié quand il vit que messieurs de Vendôme et grand-prieur, frères, étant arrivés à Blois le 12 de juin, y avaient le lendemain matin 13me été faits prisonniers et menés en sûre garde dans le château d'Amboise, ce qui l'affligea fort, et Mr le Comte aussi qui aimait uniquement le grand-prieur ; auquel en même temps on fit un mauvais office d'avertir le roi qu'il voulait enlever mad^{elle} de Montpensier qui était demeurée à Paris où le roi avait laissé Mr le Comte avec un ample pouvoir pour commander en son absence : et comme cela était facile à faire et apparent, qu'il était en saison soupçonneuse, et que Monsieur même en eût peut-être été d'accord, cela le fit croire davantage et donna sujet au roi d'envoyer en diligence le sieur de Fontenai à Paris pour faire venir mad^{elle} de Montpensier à Blois, ou à Nantes, si le roi y était déjà acheminé. Il commanda aussi de la part du roi à Mr de Bellegarde, à Mr d'Effiat, et à moi de l'accompagner avec le plus de nos amis que nous pourrions. Il arriva la veille que je devais partir en poste pour m'en aller à la cour où j'avais déjà tout mon train, de sorte que je me trouvai sans moyen d'exécuter ce commandement et m'en allai trouver le roi. Mais Mrs de Bellegarde et d'Effiat y suppléèrent : ce dernier avait été élevé à la charge de surintendant des finances peu de jours avant le partement du roi, qui ôta les sceaux à monsieur le chancelier, et les donna à Mr de Marillac qui était alors surintendant des finances que Mr d'Effiat eut, et partit avec madame de Guise bien accompagnée, pour venir à la cour.

Comme le roi était à Blois, on faisait soigneusement prendre garde aux actions de Monsieur, et épier qui lui parlait. On découvrit que Chalais qui était maître de la garde-robe du roi et logé dans le château proche de l'appartement de Monsieur, l'allait voir la nuit en robe de chambre et après avoir demeuré deux ou trois heures avec lui s'en retournait en cachette, ce qui fit connaître au roi qu'il jouait le double. Sur cela la cour partit de Blois et vint à Tours, et Monsieur ayant perdu l'espérance d'avoir les villes du Havre ou de Laon pour sa retraite de la cour, tenta par le moyen de Chalais celle de Metz, qui y dépêcha un gentilhomme nommé la Loubiere que les Gramonts lui avaient donné. Ce la Loubiere vint dire adieu au comte de Louvigné avec qui il avait été, et le connaissant parfait ami de Chalais, ne se feignit point de lui dire où il allait, et pour quel sujet. De Tours le roi s'achemina par la rivière de Loire à Saumur, et par les chemins Louvigné eut quelque chose à démêler avec Mr de Candale avec qui il n'était pas bien pour quelques amourettes : néanmoins cela se passa sans bruit. Chalais et

Bouteville s'en vinrent le soir que nous arrivâmes à Saumur, souper chez moi, et me prièrent de tancer Louvigné, ce que je fis en leur présence ; et eux, et d'autres lui dirent qu'il prît garde de n'avoir aucune querelle avec Mr de Candale s'il ne les voulait perdre pour amis, parce qu'ils avaient des obligations particulières qui les liaient avec Mr de Candale. Lui au contraire le lendemain, allant de Saumur aux Ponts de Cé, querella Mr de Candale, et lors tous ceux qu'il pensait ses amis le quittèrent pour s'aller offrir à Mr de Candale, dont ce méchant garçon fut tellement piqué que le lendemain (juillet), comme le roi arriva à Ensenis, il demanda à lui parler et lui déclara le voyage que la Loubiere était allé faire à Metz par l'ordre de Chalais, et plusieurs autres choses qu'il savait, ou qu'il inventa.

Le roi arriva à Nantes, et peu de jours après fit mettre en prison Chalais et lui fit faire son procès. Monsieur fut fort étonné de sa prise, et ses gens aussi, et furent sur le point de partir : mais en même temps ils eurent réponse de Mr de la Valette qui était à Metz, que si Mr d'Epernon se déclarait pour lui, qu'il s'y déclarerait aussi, sinon non : Monsieur avait écrit à Mr d'Epernon qui envoya la lettre au roi. En cette extrémité le meilleur fut de s'accommoder avec le roi, ce que le Coygneux pratiqua, et madame de Guise étant arrivée, la reine mère pressa et fit le mariage de Monsieur avec mademoiselle de Montpensier. On fit encore un effort pour l'empêcher par le moyen de Tronson, Marcillac et Sauveterre, qui en furent tous trois chassés de la cour avec perte de leurs charges (août). Monsieur se maria et se remit très bien avec le roi qui lui donna son apanage selon son contentement.

Après que les fiançailles furent faites, le roi parlant à monsieur son frère et à moi, lui dit ces mêmes mots : « Mon frère, je vous dis devant le maréchal de Bassompierre qui vous aime bien, et qui est mon bon et fidèle serviteur, que je n'ai en ma vie fait chose tant à mon gré que votre mariage. » Monsieur ensuite me mena promener au jardin qui est sur un bastion et me dit : « Betstein, tu me verras astheure sans crainte, puisque je suis bien avec le roi. » Je lui répondis : « Monsieur, vous avez pu juger que je n'en faisais point de scrupule, puisque je vous fus trouver (après que le maréchal d'Ornano fut pris), avant même que j'eusse vu le roi, lequel a tant de preuves de ma fidélité que je n'ai rien à craindre, ni lui aussi, de ce côté-là. Mais je me suis retiré de vous voir lorsque vous avez dit à la reine votre mère que l'on voulait mettre Mr de Bellegarde ou moi auprès de vous, et que vous n'en vouliez point, afin de vous faire voir que je n'y prétendais point et que je ne piquais pas après le bénéfice. » Il me dit lors qu'il serait bien aise que je fusse près de lui, et que je fisse auprès du roi qu'il m'y mît. À cela je répondis que quand le roi me donnerait cent mille écus par an pour être auprès de lui, que je les refuserais, non pas que je ne le tinsse à grand honneur et que je n'eusse une grande passion à son service, mais parce qu'il en faudrait tromper l'un ou l'autre, et que je ne m'entendais point à cela.

Trois jours après, Monsieur fut marié : mais pour cela le procès de Chalais ne se discontinua pas ; ains on le paracheva, et eut la tête tranchée à Nantes.

Il y eut plusieurs intrigues d'amourettes, et autres choses. On réforma l'entrée de la chambre et cabinet de la reine aux hommes, hormis quand le roi y serait. On fit renvoyer en sa maison madame de Chevreuse qui s'en alla, au lieu de sa maison, en Lorraine.

En ce même temps, du côté d'Angleterre, on chassa tous les officiers français de la reine, et les prêtres aussi, hormis son confesseur, ce qui causa un grand déplaisir au roi et à la reine mère, laquelle désira que le roi m'envoyât en Angleterre pour remédier à tout cela. Je fis ce que je pus pour m'en exempter, ayant été trop mal traité en l'ambassade dernière que j'avais faite en Suisse, en laquelle on avait démembré la moitié de ma charge pour en investir le marquis de Cœuvres : mais enfin, il m'y fallut aller.

Le roi d'Angleterre envoya le milord Carleton pour faire agréer au roi et à la reine mère ce qu'il avait fait, qui fut très mal reçu.

La cour partit de Nantes pour revenir à Paris.

Ambassade en Angleterre

Le roi d'Angleterre envoya Montaigu pour se réjouir des noces de Monsieur, tant avec lui et Madame, qu'avec le roi et les reines. Mais comme il vint à Paris, il eut commandement de s'en retourner sur ses pas, et moi je fus extraordinairement pressé de partir pour Angleterre, ce qu'enfin je fus contraint de faire le dimanche 27me de septembre de cette même année 1626, et vins dîner à Pontoise chez Mr le cardinal de Richelieu, où Mrs de Marillac garde des sceaux, de Schomberg et de Harbaut se trouvèrent pour me dépêcher de toutes les affaires que j'avais avec eux ; et puis vins coucher à Beauvais.

Septembre, octobre. — J'en partis le lendemain 28me et vins à Poix, puis à Abbeville le 29, à Montreuil le 30 et à Boulogne le 1er d'octobre, où je trouvai mon équipage et ceux qui venaient m'accompagner en ce voyage.

Mr d'Aumont gouverneur de Boulogne me festina, et je m'embarquai le lendemain deuxième jour d'octobre, et passai à Douvres où je séjournai le lendemain 3me pour trouver voiture à mon train.

Je fus le lendemain 4me coucher à Cantorberi ; le lundi 5me à Sittimborne ; le mardi 6me je passai à Rochester où sont les grands vaisseaux de guerre du roi, et vins coucher à Gravesinde.

Le sieur Louis Lucnar conducteur des ambassadeurs m'y vint trouver avec la berge de la reine qu'elle m'envoya, et le mercredi 7me je m'y embarquai sur la Tamise, vins passer devant le magasin de la contratation des Indes, puis devant Grennhuits, maison du roi, auprès de laquelle le comte Dorset chevalier de la Jarretière, de la maison de Sacfil, me vint recevoir de la part du roi, et m'ayant fait entrer dans la berge du roi, m'amena jusques proche de la Tour de Londres, où les carrosses du roi m'attendaient, qui me menèrent en mon logis où ledit comte Dorset me quitta. Je ne fus logé ni défrayé par le roi, et à peine put-on envoyer ce comte Dorset, selon la coutume ordinaire, pour me recevoir. Je ne laissai pour cela d'être assez bien logé, meublé, et accommodé.

Ce soir même, après que j'eus soupé, on fit dire au chevalier de Jars qui avait soupé avec moi, que quelqu'un le demandait. C'était le duc de Bocquinguem, et Montagu, qui seuls étaient venus me voir sans flambeaux et le prièrent de les faire entrer en ma chambre par quelque porte secrète, ce qu'il fit et puis me vint quérir. Je fus bien étonné de le voir là parce que je savais qu'il était à Amptoncourt avec le roi : mais il en était arrivé pour me voir. Il me fit d'abord force plaintes de la France, puis de moi aussi sur le

sujet de quelques personnes ; auxquelles je répondis le mieux que je pus, et puis fis celles de la France contre l'Angleterre qu'il excusa aussi le mieux qu'il put, et ensuite me promit toute sorte d'assistance et d'amitié, comme je lui fis aussi offre bien ample de mon service. Il me pria de ne point dire qu'il me fût venu voir parce qu'il l'avait fait à l'insu du roi, ce que je ne crus pas.

Le jeudi 8me l'ambassadeur Contarini, de Venise, me vint visiter, et sur la nuit j'allai voir Mr le duc de Bocquinguem en cachette en son logis nommé *Iorchaus* [York House], qui est extrêmement beau et était le plus richement paré que je vis jamais aucun autre, nous en séparant fort bons amis.

Le vendredi 9me au matin me vint trouver le sieur Louis Lucnar de la part du roi pour me faire commandement de renvoyer en France le père Sansy de l'oratoire que j'avais emmené avec moi. J'en fis un absolu refus, disant qu'il était mon confesseur, et que le roi n'avait que voir en mon train ; que, s'il ne m'avait agréable, je sortirais de son royaume, et retournerais trouver mon maître. Peu après le duc de Bocquinguem, le comte Dorset et de Salisberi vinrent dîner chez moi, à qui j'en fis mes plaintes. Après dîner le comte de Montgomeri grand chambellan me vint visiter, et me presser de la part du roi de renvoyer le père Sansy, à qui je fis la même réponse que j'avais faite à Lucnar.

Ensuite l'ambassadeur de Danemark et l'agent du roi de Bohème me vinrent visiter, et Montagu vint souper avec moi, et le lendemain le sieur Edouart Cecil vicomte de Houemelton que j'avais connu jeune en Italie, et qui m'avait déjà trente ans auparavant fait beaucoup de courtoisie en Angleterre.

Le dimanche 11me Mr le comte de Carlile me vint trouver avec les carrosses du roi pour me mener à Amptoncourt à l'audience du roi. Je fus conduit dans Amptoncourt dans une salle où il y avait une belle collation. Le duc de Bocquinguem m'y vint trouver pour me mener à l'audience, et me dit que le roi voulait précédemment savoir ce que je lui voulais dire, et qu'il ne voulait pas que je lui parlasse d'aucune affaire, qu'autrement il ne me donnerait point d'audience. Je lui dis que le roi saurait ce que je lui avais à dire par ma propre bouche, et que l'on ne limitait point ce qu'un ambassadeur avait à représenter au prince vers lequel il était envoyé ; et que s'il ne me voulait voir, que j'étais prêt de m'en retourner. Il me jura que la seule cause qui l'obligeait à cela, et qui l'y faisait opiniâtrer, était qu'il ne se pourrait empêcher de se mettre en colère en traitant des affaires dont j'avais à lui parler, ce qui ne serait pas bienséant sur ce haut dais à la vue des principaux du royaume, hommes et femmes ; que la reine sa femme était auprès de lui, qui, animée du licenciement de ses domestiques, pourrait faire quelque extravagance et pleurer à la vue d'un chacun ; qu'enfin il ne voulait point se compromettre devant le monde, et qu'il était plutôt résolu de rompre cette audience et de me la donner particulière, que de traiter d'aucune affaire devant le monde avec moi. Il me fit de grands serments qu'il me disait vérité et qu'il n'avait pu porter le roi à me voir autrement, me priant même de lui donner quelque expédient, et que je l'obligerais. Moi qui vis que j'allais recevoir cet affront, et qu'il me priait de l'aider de mon conseil pour éviter l'un, et m'insinuer de plus en plus en ses bonnes grâces par l'autre, lui dis que je ne pouvais en façon quelconque faire autre chose

que ce qui m'était commandé par le roi mon maître, mais que puisque, comme mon ami, il demandait mon avis sur quelque expédient, je lui dirais qu'il dépendait du roi de me donner ou ôter, accourcir ou prolonger l'audience en la forme qu'il voudrait, et qu'il pouvait, après m'avoir permis de lui faire la révérence et reçu avec les lettres du roi les premiers compliments, quand je viendrais à lui déduire le sujet de ma venue, m'interrompre et me dire : Monsieur l'ambassadeur, vous venez de Londres et avez à y retourner : il est tard, et cette affaire requiert un plus long temps que celui que je vous pourrais maintenant donner. Je vous enverrai quérir un de ces jours de meilleure heure, et en une audience particulière nous en conférerons à loisir. Cependant je me contente de vous avoir vu, et su des nouvelles du roi mon beau-frère et de la reine ma belle-mère, et ne veux plus retarder l'impatience que la reine ma femme à d'en apprendre par votre bouche. Sur quoi je prendrai congé de lui pour aller faire la révérence à la reine.

Après que je lui eus dit cela, le duc m'embrassa et me dit : « Vous en savez plus que nous. Je vous ai offert mon assistance aux affaires que vous venez traiter : mais maintenant je retire la parole que je vous ai donnée ; car sans moi vous les saurez bien faire » : et en riant me quitta pour aller porter cet expédient au roi qui le reçut, et en usa ponctuellement. Le duc revint pour m'amener à l'audience, et le comte de Carlile marchait derrière lui. Je trouvai le roi sur un théâtre élevé de dix degrés, la reine et lui en deux chaires, qui se levèrent à la première révérence que je leur fis en entrant. La compagnie était superbe, et l'ordre exquis. Je fis mon compliment au roi, lui donnai mes lettres, et après lui avoir dit les honnêtes paroles, comme je vins aux essentielles, il m'interrompit en la même forme que j'avais proposée au duc. Je vis de là la reine, à laquelle je dis peu de choses parce qu'elle me dit que le roi lui avait permis d'aller à Londres, où elle me verrait à loisir ; puis je me retirai. Le duc et les principaux seigneurs me vinrent conduire jusques à mon carrosse, et comme le duc m'entretenait exprès pour donner loisir au secrétaire de m'attraper, ledit secrétaire arriva, qui me dit que le roi me mandait qu'encore qu'il m'eût promis une audience particulière, néanmoins il ne m'en donnerait point jusques à ce que j'eusse renvoyé le père Sansy en France comme il me l'avait déjà fait dire par trois fois sans effet, dont Sa Majesté s'en sentait offensée. Je lui répondis que, s'il eût été de mon devoir ou de la bienséance de l'obéir, je l'eusse fait dès le premier commandement, et que je n'avais autre réponse à lui faire que conformément aux précédentes, dont je pensais qu'il dût être satisfait, et que Sa Majesté se devait contenter du respect que je lui rendais de retenir enfermé dans mon logis un de mes domestiques, qui n'est criminel, ni condamné, ni accusé, lequel je lui promettais ne devoir pratiquer, conférer, ni même se montrer dans sa cour ni dans la ville de Londres, si bien dans ma maison tant que j'y serai, et n'en partira qu'avec moi, ce que je ferai dès demain s'il me l'ordonne ; et s'il ne me veut point donner audience, j'enverrai savoir du roi mon maître ce qu'il lui plait que je devienne après ce refus, lequel ne me laissera pas, à mon avis, vieillir en Angleterre, attendant que le roi ait la fantaisie ou prenne le loisir de m'ouïr : ce que je dis assez haut et aucunement ému, afin que les assistants me pussent entendre, et j'en témoignai ensuite plus de ressentiment au duc auquel je priai que l'on ne me parlât plus de cette affaire, qui était déterminée en mon esprit, si l'on ne me

voulait quand et quand donner un commandement de sortir de Londres et de l'île ; que je le recevrais avec joie : et sur ce je me séparai de la compagnie avec le comte de Carlile et Montagu, qui me ramenèrent à Londres et demeurèrent à souper avec moi.

Le lundi 12me l'ambassadeur de Messieurs les États me vint visiter, et je fus rendre la visite aux ambassadeurs de Danemark et de Venise. Puis j'allai saluer madame de la Trimouille, et en revenant en mon logis j'y trouvai le duc de Bocquinguem et Montagu qui soupèrent chez moi. L'après-souper je l'entretins longtemps de mes affaires.

Le mardi 13me octobre la reine arriva à Londres et m'envoya quérir par Gorin avec lequel je l'allai trouver en son palais de Sommerset. Puis je fus voir le duc à *Iorchaus*.

Le mercredi 14me je fus dire adieu le matin à madame de la Trimouille. Puis Robert Keri vint me voir ; ensuite l'ambassadeur de Bethleem Gabor avec l'agent du roi de Bohème.

Finalement Montagu me vint dire de la part du duc que, bien que je retinsse près de moi le père Sansy, le roi ne laisserait pour cela de me donner audience le lendemain, qui fut le jeudi 15me auquel le comte de Brischwater me vint mener avec les carrosses du roi à Amptoncourt. Puis le duc me mena dans une galerie où le roi m'attendait, qui me donna une bien longue audience et bien contestée. Il se mit fort en colère, et moi, sans perdre le respect, je lui repartis en sorte qu'enfin lui cédant quelque chose, il m'en accorda beaucoup. Je vis là une grande hardiesse, (pour ne dire effronterie), du duc de Bocquinguem, qui fut que, lorsqu'il nous vit le plus échauffés en contestations, il partit de la main et se vint mettre en tiers entre le roi et moi, en disant : « Je viens faire le holà entre vous deux. » Lors j'ôtai mon chapeau, et tant qu'il fut avec nous, je ne le voulus remettre, quelque instance que le roi et lui m'en fissent : puis quand il se fut retiré, je le remis sans que le roi me le dît. Quand j'eus achevé et qu'il put parler à moi, le duc me dit pourquoi je ne m'avais pas voulu couvrir lui y étant, et que n'y étant plus, je m'étais si franchement couvert. Je lui répondis que je l'avais fait pour lui faire honneur, parce qu'il ne se fût pas couvert et que je l'eusse été, ce que je n'avais voulu souffrir : dont il me sut bon gré et le dit depuis plusieurs fois, me louant. Mais j'avais encore une autre raison pour le faire, qui était que ce n'était plus audience, mais conversation particulière, puis qu'il l'avait interrompue, se mettant en tiers.

Après que mon audience dernière fut finie, le roi me mena par des diverses galeries chez la reine, où il me laissa, et puis moi elle, après l'avoir longuement entretenue, et fus ramené à Londres par le même comte de Brischwater.

Le vendredi 16me je fus voir le comte de Holland malade à Kinsinthon [Kensington]. Le roi et la reine revinrent à Londres. Mr de Soubise me vint voir. Puis le duc m'envoya prier de venir à Sommerset où nous fûmes plus de deux heures à contester de nos affaires.

Le samedi 17me je fus faire la révérence à la reine à Houaithall [White Hall] et lui rendre compte de tout ce que j'avais le jour précédent conféré avec le duc.

Le dimanche 18me je fus visité par le secrétaire Convé qui me vint parler de la part du roi. Puis ensuite le comte de Carlile et le milord Carleton me vinrent voir.

Le lundi 19me, le matin, l'ambassadeur de Danemark me visita. Je rendis après dîner la visite à celui de Hollande ; puis je fus trouver la reine à Houaithall.

Le mardi 20me le vicomte de Houemelton et Gorin vinrent dîner avec moi. L'après-dîner je fus ouï au conseil, et au retour l'ambassadeur de Venise me vint visiter.

Le mercredi 21me je fis une dépêche au roi. Je fus voir la reine, et de là conférer avec le duc dans Sommerset.

Le jeudi 22me je fus le matin voir l'ambassadeur de Danemark. Le duc, les comtes de Carlile et de Holland, avec Montagu, vinrent dîner chez moi. Je vis en passant l'ambassadeur des États pour affaires ; puis je fus chez la reine, et le soir chez madame de Strange.

Le vendredi 23me je fus voir le comte de Carlile, et l'ambassadeur de Venise.

Le samedi 24me je fus voir la reine, où le roi vint, qu'elle querella. Le roi me mena en sa chambre et m'entretint longuement, me faisant beaucoup de plaintes de la reine sa femme.

Le dimanche 25me les comtes de Pembroch et de Montgomeri me vinrent voir. Puis je fus trouver le duc que j'amenai chez la reine, où il fit sa paix avec elle, que j'avais moyennée avec mille peines. Le roi y arriva ensuite, qui se raccommoda aussi avec elle, lui fit beaucoup de caresses, me remercia de ce que j'avais remis le duc en bonne intelligence avec sa femme, puis m'amena en sa chambre, où il me montra ses pierreries qui sont très belles.

Le lundi 26me je fus voir le matin l'ambassadeur de Danemark. L'après-dîner je fus trouver la reine à Sommerset avec qui je me brouillai.

Le mardi 27me le duc, les comtes Dorset, de Holland, et de Carlile, Montagu, Keri, et Gorin vinrent dîner chez moi. Je fus voir puis après le comte de Pembroch et Carleton. Il m'arriva le soir un courrier de France.

Le mercredi 28me je fus le matin à Houaithall parler au duc et au secrétaire Convé, parce que le roi s'en allait à Amptoncourt. Après dîner je fus voir la reine à Sommerset, avec laquelle je m'accordai. Le soir le duc, et le comte de Holland me menèrent souper chez Antonio Porter qui faisait festin à don Augustin Fiesque, au marquis de Piennes, au chevalier de Jars et à Gobelin : nous eûmes après souper la musique.

Le jeudi 29me j'eus le matin la visite du comte de Holland et du comte de Carlile. L'après-dîner je fus voir l'ambassadeur de Hollande.

Le vendredi 30me je fus voir la reine à Sommerset, puis le duc à Valinfort. Le résident du roi de Bohème vint souper chez moi.

Le samedi, dernier d'octobre, l'ambassadeur de Danemark me vint voir. Puis je fus chez madame de Strange.

Novembre. — Le dimanche, premier jour de novembre, et de la Toussaints, je fis mes dévotions. Puis je fus voir la duchesse de Lenox et le secrétaire Convé. On tint ce jour là le conseil pour mes affaires.

Le lundi 2me je fus le matin voir le comte de Holland. Puis le duc m'ayant donné rendez-vous en la galerie de la reine, nous y conférâmes fort longtemps. Après dîner je revins voir la reine pour lui rendre compte de mon entretien avec le duc, dont elle était en peine parce que nous nous étions mal séparés.

Le mardi 3me le duc m'amena sa petite fille chez moi pour témoignage d'accord : il y demeura à dîner avec Montagu, Keri et Porter, puis me mena trouver le roi qui s'en alla jouer à la paume, et moi trouver la reine pour lui dire mon accord avec le duc.

Le mercredi 4me je fus voir la duchesse de Lenox. J'écrivis au duc sur le sujet de mon affaire : puis je fus trouver la reine pour lui montrer la copie de ce que j'avais mandé. Le soir le duc envoya Montagu souper chez moi, et m'assurer de sa part qu'il accommoderait les affaires selon mon désir, dont j'envoyai en même temps donner avis à la reine.

Le jeudi 5me le secrétaire Convé me vint dire que je vinsse le lendemain au conseil, où j'aurais une finale réponse de ma proposition. Je fus ensuite chez madame de Strange.

Le vendredi 6me le duc vint dîner chez moi, puis me mena à la cour en une des chambres du roi, où il laissa Gorin, Montagu et Lucnar pour m'entretenir. Il me vint peu après trouver, et me dit que la réponse que le conseil me voulait faire ne valait rien, mais que je ne me misse pas en peine, ains y répondisse sur l'heure même fermement, et que puis après il accommoderait le tout de telle sorte que j'en serais satisfait. Peu après le secrétaire Convé me vint appeler pour aller au conseil, là où après que l'on m'eût fait mettre en une chaire au haut bout, messieurs du conseil, par la bouche de Carleton, me firent dire qu'après avoir délibéré sur la proposition que j'avais faite au même conseil quelques jours auparavant, ils me faisaient la réponse qu'ils me donnèrent par écrit, et ensuite la firent lire : sur quoi leur ayant demandé audience pour leur répondre sur le champ, je le fis avec grande véhémence, et mieux à mon gré que je ne parlai de ma vie. Ma réponse dura plus d'une heure : puis étant sorti, j'allai trouver la reine pour lui montrer la belle réponse qu'ils m'avaient donnée, et en substance ce que j'y avais répondu et protesté, ce qui l'affligea fort.

Le soir même le duc m'envoya dire que tous ceux du conseil qui parlaient ou entendaient français me viendraient trouver le lendemain matin, et que j'eusse bonne espérance d'une bonne conclusion ; car le roi leur avait dit que son intention était de satisfaire le roi son frère, et de me renvoyer content.

Le samedi 7me le comte Dorset me vint trouver dès sept heures du matin pour me dire que j'aurais contentement, et que le conseil viendrait peu après me trouver ; et ne tiendrait qu'à moi que tout n'allât bien. Il me trouva en mauvais état pour conférer ; car, ou le temps qui était fort nébuleux, ou mon mauvais tempérament, ou la longue et véhémente réponse que j'avais faite le jour précédent, m'avait mis en tel point que je n'avais plus de voix, et à peine me pouvait-il entendre, quelque effort que je pusse faire.

Peu après le duc et le conseil arrivèrent, et nous étant assis, Mr Carleton fit réplique sur ma réponse, et enfin protesta en la même façon que j'avais fait, du mal qui pourrait arriver de notre rupture, offrant néanmoins, si nous pouvions maintenant par ensemble trouver quelque bon moyen d'accommodement, que le roi l'aurait très agréable ; à quoi ensuite nous travaillâmes, et n'y eûmes pas beaucoup de peine ; car ils furent raisonnables, et moi, modéré en mes demandes. La plus grande difficulté fut pour le rétablissement des prêtres, dont enfin nous convînmes. Je leur fis

ensuite un magnifique festin, et puis s'en étant allés, je fus aussitôt trouver la reine pour lui porter les bonnes nouvelles de notre traité.

Le dimanche 8me le duc, et le comte de Holland vinrent dîner chez moi. Le duc de Lenox me vint voir ; puis je fus trouver le roi en sa chambre où j'eus une audience privée en laquelle il me confirma, et ratifia tout ce que ses commissaires avaient traité et conclu avec moi, dont il me montra l'écrit et me le fit lire.

Le soir l'agent du roi de Bohème se vint conjouir avec moi, et y souper, comme fit aussi amplement l'ambassadeur de Danemark.

Le lendemain lundi 9me qui est le jour de l'élection du maire, je vins le matin à Sommerset trouver la reine qui y était venue pour le voir passer sur la Tamise allant à Voestminster [Westminster] prêter le serment en un magnifique apparat de bateaux. Puis la reine dîna, et ensuite se mit en carrosse et me fit mettre en même portière avec elle. Mr le duc de Bocquinguem se mit aussi par son commandement dans son carrosse, et nous allâmes en la rue de Schipsay pour voir passer la cérémonie, qui est la plus grande qui se fasse à la réception d'aucun officier du monde. Attendant qu'il passât, la reine se mit à jouer à la prime avec le duc, le comte de Dorset et moi. Puis ensuite le duc me mena dîner chez le nouveau maire qui en donna ce jour-là à plus de huit cents personnes. Puis après le duc et les comtes de Montgomeri et de Holland m'ayant ramené chez moi, je m'en allai promener aux Morsfils.

Le mardi 10me je fus le matin voir l'ambassadeur de Danemark, et à mon retour trouvai le duc qui dîna chez moi. Nous allâmes ensemble pour voir la reine à Sommerset ; mais elle était enfermée en son monastère. J'allai de là voir l'ambassadeur de Venise, et à mon retour le comte de Carlile se trouva chez moi afin de conclure son accommodement entre le duc et lui, que je négociais, et en vins à bout.

Le mercredi 11me j'allai avec le comte de Holland et Mr Harber qui avait été ambassadeur en France, à Houemelton [Wimbledon] qui appartient à Mr Edouart Cecil qui en est vicomte : elle est à trois lieues de Londres, et est une très belle maison où le maître m'avait prié à dîner, qui nous y traita magnifiquement. La comtesse d'Exeter sa belle-sœur y vint faire avec sa femme l'honneur de la maison. Puis après dîner nous revînmes passer à une maison d'un marchand nommé Mr Bel, mon ancien hôte et ami, qui m'y fit une collation.

Le carême-prenant des Anglais commence ce jour-là qui, selon leur calendrier, est celui de la Toussaints.

Le jeudi 12me je fus chez le milord Carleton qui s'était chargé de l'expédition de mes dépêches : puis je fus voir le roi. De là je ramenai Gorin dîner avec moi et le vicomte de Houemelton. Le comte de Carlile m'envoya présenter six beaux chevaux. Je fus pour voir le stuart comte de Pembroch et le secrétaire Convé, et ne les ayant trouvés, je vins chez la reine où le roi arriva : ils se brouillèrent ensemble et moi ensuite sur ce sujet avec la reine, et lui dis que je prendrais le lendemain congé du roi pour m'en retourner en France sans achever les affaires, et dirais au roi et à la reine sa mère qu'il tenait à elle. Comme je fus de retour en mon logis, le père Sansy à qui elle avait écrit de notre brouillerie vint pour la raccommoder avec tant d'impertinences que je me mis bien fort en colère contre lui.

Le vendredi 12me je fus le matin chez l'ambassadeur de Hollande, puis chez le secrétaire Convé, et l'après-dîner je le passai chez la comtesse d'Exeter et sa fille la comtesse d'Oxfort.

Je ne voulus point aller chez la reine qui me l'avait mandé.

Le samedi 14me le comte de Carlile me vint trouver pour me raccommoder avec la reine. Puis les secrétaires Convé et Couc avec le milord Carleton vinrent, comme commissaires du roi, conclure et signer nos affaires.

Je fus ensuite trouver le duc de Bocquinguem en sa maison d'Iorchaus, qui me pria à souper le lendemain chez lui avec le roi.

Le dimanche 15me l'ambassadeur de Danemark me vint visiter. Puis je m'en allai trouver le roi à Houaithall, qui me mit en sa berge et me mena à Iorchaus chez le duc qui lui fit le plus superbe festin que je vis de ma vie. Le roi soupa en une table avec la reine et moi, qui fut servie par des ballets entiers à chaque service et des représentations diverses, changements de théâtres, de tables, et de musique. Le duc servit le roi, le comte de Carlile la reine, et le comte de Holland me servit à table. Après souper on mena le roi et nous en une autre salle où l'assemblée était, et on y entrait par un tour, comme aux monastères, sans aucune confusion ; où l'on eut un superbe ballet que le duc dansa, et ensuite nous nous mîmes à danser des contredanses jusques à quatre heures après minuit. De là on nous mena en des appartements voûtés où il y avait cinq diverses collations.

Le lundi 16me le roi qui avait couché à Iorchaus m'envoya quérir pour ouïr la musique de la reine sa femme ; puis ensuite il fit tenir le bal, après lequel il y eut comédie, et se retira à Houaithall avec la reine sa femme.

Le mardi 17me je fus trouver le milord Carleton. Le comte de Warvic et le milord Mandevel dînèrent avec moi. Je fus voir madame de Strange. L'agent de Bohème soupa chez moi.

Le mercredi 18me je fus voir l'ambassadeur de Hollande, où le duc me vint trouver.

Je portai ensuite au secrétaire Convé le rôle des prêtres prisonniers, tous lesquels le roi délivra en ma considération.

Je fus sur le soir voir les comtesses d'Exeter et d'Oxfort.

Le jeudi 19me je vins voir le duc à Houaithall, qui me mena au dîner de la reine ; puis dîner chez sa sœur la comtesse de Hembig. Après, la reine alla à Sommerset où je l'accompagnai; puis je revins chez moi pour y attendre l'ambassadeur de Venise qui me l'avait mandé.

Le vendredi 20me j'allai voir la duchesse de Lenox, puis trouver le milord duc et Carleton, qui étaient à Walainforhaus [Wallingford House].

Le samedi 21me je fus dire adieu à l'ambassadeur de Danemark. Puis le duc, les comtes de Suffolc, Carlile, et Holland, le milord Carleton et Montagu, Gorin, Keri, Saint-Antoine, et Gentileschi, vinrent dîner chez moi, où vinrent après dîner les comtes d'Exeter et d'Andevel, me dire adieu. Nous allâmes chez la comtesse d'Exeter où était la grand-trésorière, et de là trouver la reine à Sommerset.

Le dimanche 22me je fus chez le secrétaire Convé, puis chez la reine. L'ambassadeur de Danemark me vint dire adieu, et le milord de Ses.

Le lundi 23me le vicomte de Houemelton, Gorin, Keri, et autres, vinrent dîner chez moi, qui fus dire adieu à l'ambassadeur de Hollande.

Le mardi 24me monsieur le duc, Dorset, Carleton, et autres, dînèrent chez moi. Je fus trouver l'après-dîner la reine à Sommerset.

Le mercredi 25me je fus dîner chez le comte de Holland à Kinsinton.

Le jeudi 26me les comtes de Brischwater et de Salisberi me vinrent voir. Le soir je fus trouver la reine à Sommerset, qui fit en ma considération ce jour là une très belle assemblée, puis un ballet, et de là une collation de confitures.

Le vendredi 27me je renvoyai La Guette en France qui le jour précédent avait fait une extravagance de la part de l'évêque de Mende.

Je fus voir le secrétaire Convé pour avoir mes dépêches. De là j'allai à la Bourse. Gorin m'envoya deux chevaux.

Le samedi 28me je fus dire adieu à l'ambassadeur de Venise. Le comte Carlile et Gorin dînèrent chez moi ; puis nous fîmes amener mes chevaux aux Morsfils. De là je fus chez la reine, où le roi vint.

Le dimanche 29me le comte de Carlile et Lucnar me vinrent prendre avec les carrosses du roi pour m'amener prendre congé de Leurs Majestés, qui me donnèrent audience publique à la grand salle de Houaithall. Je revins puis après avec lui dans sa chambre du lit, où il me fit entrer ; et puis je fus souper dans la chambre du comte de Carlile qui me traita superbement. Lucnar me vint apporter de la part du roi un très riche présent de quatre diamants mis en une losange et une grosse perle au bout ; et le même soir le roi m'envoya encore quérir pour me faire ouïr une excellente comédie anglaise.

Le lundi 30me je fus dire adieu au milord Montagu, président du conseil, aux comtes de Pembroch et de Montgomeri, Exeter, et à la comtesse sa femme, et comtesse d'Oxfort, sa fille, et au milord Carleton. De là j'allai en particulier chez la reine.

Décembre. — Le mardi premier jour de décembre je fus dire adieu à l'agent de Bohème, aux comtes de Holland et de Barccher, de Suffolc et de Salisberi. Puis ayant aussi pris congé du duc, je revins dîner chez moi avec le comte de Holland qui me donna trois chevaux. Il me mena ensuite voir le logis de madame Haton. Je fus ensuite dire adieu au comte de Warvic, à la duchesse de Lenox ; puis à Houaithall dire adieu aux filles de la reine. Le roi me manda que je le vinsse trouver chez la reine sa femme, ce que je fis, et pris là encore une fois congé de lui. La reine me commanda que je l'allasse encore trouver le lendemain. De là monsieur le duc, Holland, Montagu, et le chevalier de Jars me menèrent chez la comtesse d'Exeter qui nous fit un magnifique festin, et le bal ensuite.

Le mercredi, deuxième jour de décembre, le comte de Barccher me vint dire adieu, puis toute la maison de la reine. Le comte Suffolc m'envoya un cheval. J'allai prendre congé de la reine, qui me donna un beau diamant. Je pris ensuite congé des dames de la chambre du lit ; puis j'allai chez le comte de Carlile qui s'était fort blessé à la tête le soir auparavant. Puis je vins à la chambre du duc où je demeurai assez longtemps pour attendre mes dépêches et les lettres que le roi m'avait promises pour abolir les poursuivants d'Angleterre. Finalement je pris congé du duc et des autres seigneurs de la cour, et seulement accompagné de Lucnar et du chevalier de Jars, ayant envoyé mes gens devant, je me mis dans un carrosse de la reine, et vins coucher à Gravesinde ; le jeudi 3me à Sittimborne, puis à Cantorberi,

et le samedi 5me j'arrivai à Douvres avec un équipage de quatre cents personnes qui passaient avec moi, compris soixante et dix prêtres que j'avais délivrés des prisons d'Angleterre.

Je voulus défrayer tous ceux qui repassaient avec moi en France, croyant que, le même jour que j'arriverais à Douvres, je me pourrais embarquer : mais la tempête me retint quatorze jours à Douvres, ce qui me coûta quatre mille écus.

J'arrivai à Douvres pour dîner, et fis embarquer tout mon équipage, pensant passer la mer. Mais elle nous fut contraire le dimanche, le lundi, et le mardi, que le duc m'envoya Montagu pour m'avertir que c'était lui que le roi envoyait en France, que je lui déconseillai tellement que je lui fis entendre que l'on ne le recevrait pas, et renvoyai Montagu en toute diligence vers lui.

Le mercredi 9me nous nous embarquâmes à deux heures après minuit : mais la tempête nous accueillit de telle sorte que nous fûmes portés vers Dieppe, puis contraints de retourner prendre terre proche de Douvres, où nous retournâmes ; dont le chevalier de Jars, qui m'avait quitté sur le pont en m'embarquant, fut averti par son homme qui était demeuré malade à Douvres et n'en partit qu'après mon débarquement audit Douvres.

Le duc qui fut averti par lui de mon retardement à Douvres, m'y envoya visiter par Montagu le samedi 12me et me prier de retourner jusques à Cantorberi où il se rendrait le lendemain dimanche 13me, comme il fit, avec les comtes de Carlile, de Holland, Gorin, et le chevalier de Jars. Il me voulut faire voir sa splendeur par le magnifique festin qu'il m'y fit le soir, auquel j'employai l'après-souper à le persuader de rompre ou de retarder son voyage.

Le lundi 14me je continuai ma même pratique, contre laquelle il était entièrement porté : tout ce que je pus faire fut de lui faire délayer jusques à ce qu'il eut de mes nouvelles par Gerbier qu'il envoya avec moi. Il me fit encore à dîner un aussi superbe festin que celui du soir précédent ; puis nous nous embrassâmes pour ne nous plus revoir.

Je trouvai à mon retour à Douvres que mon train en était parti. Mais il courut une telle fortune que de cinq jours il ne put arriver à Calais, et qu'il fallut jeter mes deux beaux carrosses dans la mer, dans lesquels il y avait par malheur pour plus de quarante mille francs de hardes que j'avais achetées en Angleterre pour donner. J'y perdis de plus vingt et neuf chevaux qui moururent de soif durant ces cinq jours, parce que l'on n'avait fait aucune provision d'eau douce en ce passage qui ne dure que trois heures en bon temps.

Il me fut impossible de m'embarquer avant le vendredi 18me, que par un grand vent je me mis sur mer, et vins dîner à Calais où je demeurai le reste du jour pour me remettre du mal de la mer.

Le samedi 19me j'en partis en poste et vins à Montreuil.

Le dimanche 20me je vins à Amiens où Mr de Chaune me fit une réception magnifique, faisant tirer le canon de la citadelle, et me fit un festin avec vingt dames, puis me logea superbement.

Il me retint encore le lendemain 21me si tard en compliments que je ne vins au gîte qu'à Louvre ; et le mardi 22me j'arrivai à Paris, là où je trouvai que la venue du duc de Bocquinguem n'était pas agréable, et le roi me

commanda de lui écrire pour lui faire savoir que sa venue ne lui serait point agréable, et qu'il s'en désistât.

Je trouvai à mon arrivée le duc d'Aluin et Liancourt bannis de la cour, et Baradat non seulement défavorisé, mais chassé et ruiné, et que l'on avait mis en sa place proche du roi un jeune garçon d'assez piètre mine et pire esprit, nommé Saint-Simon. Je fus employé avec Mr de Bellegarde et Mr de Mende pour traiter avec Baradat de ses charges de premier écuyer, et autres qu'il avait, dont il eut quelque récompense.

1627.

Janvier.— Les choses étaient en cet état lorsque nous entrâmes en l'année 1627, au commencement de laquelle le roi fit tenir une assemblée de notables en laquelle il me fit l'honneur de me choisir pour y être un des présidents. Monsieur, frère du roi, fut le chef et le premier, et ensuite Mr le cardinal de la Valette, le maréchal de la Force, et moi. L'assemblée était outre cela composée des premier et second présidents de Paris ; des premiers présidents des huit autres parlements ; des procureurs généraux ; des premier et second président des comptes de Paris, de Rouen et de Bourgogne, avec leurs procureurs généraux ; de même des trois cours des aides, et du lieutenant-civil de Paris ; de douze seigneurs, savoir : six chevaliers de l'ordre, et six du conseil du roi ; de douze primats, archevêques, ou évêques ; et puis Monsieur, et les trois présidents.

L'assemblée tint plus de deux mois, ensuite de quoi nous vînmes donner les cahiers des avis sur les choses dont le roi nous avait fait faire les propositions ; qui furent signés de Monsieur, et puis ensuite de Mr le cardinal de la Valette, de Mr le maréchal de la Force, et de moi.

Il m'arriva peu d'occasion de parler parce que j'étais le pénultième à dire mon avis, et tout ce qui se pouvait dire sur le sujet avait déja été allégué par tant de grands personnages ; hormis une fois que, nous étant proposé si le roi devait cesser ses bâtiments jusques à une meilleure saison et que ses finances fussent en meilleur état, Mr d'Osembray fut d'avis que l'on le devait conseiller au roi ; mais qu'il devait être très humblement supplié de faire faire la sépulture du feu roi son père, décédé, et non inhumé, depuis seize ans ; et offrit son bien pour y employer, si ses finances manquaient. Chacun suivit cet avis et loua grandement la sainte pensée du président d'Osembray, et l'opinion uniforme vint jusques à moi, qui parlai en cette sorte :

« Il est bien difficile à un des derniers opinants d'une si célèbre compagnie d'entreprendre aucune autre chose que de fortifier de son suffrage et de son approbation une des opinions débattues et agitées par ceux qui ont déjà dit leurs avis, lesquels n'ayant rien oublié ni laissé à dire sur le sujet qui a été mis en délibération, lui ferment la bouche et lui interdisent la parole. Cette raison, jointe à mon incapacité, m'eût fait perpétuer le silence que j'ai gardé depuis le commencement de cette assemblée, si l'obligation que je lui ai, et mon propre devoir, ne m'eussent forcé de le rompre pour lui remontrer peu de choses, mais bien essentielles, si elle me fait la faveur de m'entendre, comme je l'en supplie instamment. »

« Messieurs, toutes les propositions que le roi nous a ci-devant envoyées pour lui en donner nos avis, et les réponses que nous lui avons faites, ont une si grande conformité qu'aucune n'a encore été contrariée. Sa

Majesté nous a consultés : s'il fera démolir les places qui sont dans le cœur de ce royaume ; nous lui avons donné avis qu'il fasse démolir les places qui sont dans le cœur du royaume : s'il retranchera ses garnisons ; qu'il retranche ses garnisons : s'il abolira les survivances ; qu'il abolisse les survivances : et ainsi de tout le reste : ce qui m'a fait soupçonner que cette dernière proposition qu'Elle nous a fait faire sur le retranchement de la dépense qu'il fait en ses bâtiments, n'a été faite à autre fin que pour reconnaître si nous n'avons point d'autre ton que celui qu'il chante, et si nous ferons sur cette demande la même réponse que nous avons faite à toutes les autres, comme je vois que nous nous y disposons. Car autrement il n'y a point d'apparence de nous consulter s'il se retranchera de faire une chose qu'il ne fait pas. Le feu roi nous eût pu demander cet avis, et nous eussions eu lieu de lui donner ; car il a employé des sommes immenses à bâtir. Nous avons bien pu reconnaître en celui-ci la qualité de destructeur, mais non encore celle d'édificateur : Saint-Jean d'Angeli, Clairac, les Tonnains, Monheurt, Negrepelisse, Saint-Antonin, et tant d'autres places rasées, démolies, ou brûlées, me rendent preuve de l'un ; et le lieu où nous sommes, auquel depuis le décès du feu roi son père il n'a pas ajouté une seule pierre, et la suspension qu'il a faite depuis seize années au parachèvement de ses autres bâtiments commencés, me font voir clairement que son inclination n'est point portée à bâtir, et que les finances de la France ne seront pas épuisées par ses somptueux édifices ; si ce n'est que l'on lui veuille reprocher le chétif château de Versailles, de la construction duquel un simple gentilhomme ne voudrait pas prendre vanité. »

« Quant à ce qui est du second point concernant la sépulture du feu roi, je voudrais pouvoir enchérir sur les louanges que la compagnie a données à Mr le président d'Osembray, personnage né pour le bien de la France, digne du nom qu'il porte, et de la gloire et haute renommée de ses prédécesseurs. Il m'a semblé (quand il a si noblement offert ses biens pour subvenir à la construction du tombeau du feu roi), que son cœur et ses désirs accompagnaient sa bouche, tant il a montré de zèle et de reconnaissance à la mémoire de ce grand et bon roi. Mais comme je suis de l'avis commun en ce qui est du gré que la compagnie lui sait de ses bonnes intentions, je contrarie au sien en la très humble prière qu'il veut que nous fassions à Sa Majesté de faire édifier la sépulture du feu roi son père, et de le faire ressouvenir de ce devoir, à quoi la nature l'oblige. Plusieurs de ceux de cette compagnie, Messieurs, et principalement des seigneurs du conseil du roi, rappelleront, s'il leur plait, leur mémoire pour vous témoigner comme moi, qu'après que la reine mère, régente du royaume, eût essuyé ses premières larmes (causées par la funeste mort de cet incomparable roi), pour regarder et remédier aux urgentes affaires de cet état, un de ses principaux soins fut de construire sur les cendres de son seigneur et mari un mausolée digne de cette grande Artémise. Elle envoya en Italie pour en tirer des dessins des plus fameux ouvriers, et même fit venir quelques architectes en France pour ce sujet. Mais aucun dessin que l'on lui eut présenté ne put égaler son désir, ni la dépense qu'elle y destinait. Il est apparent qu'elle n'y eût pas épargné quelque grande somme des finances du roi, dont elle disposait comme régente, puisque de ses deniers propres elle a employé trente mille écus pour ériger en bronze sur le Pont Neuf sa statue à cheval. Monseigneur qui préside en cette assemblée, et Mr le cardinal de la Valette, ont vu comme

moi les différents modèles de cette sépulture faits par le commandement du roi, qui n'ont jamais eu l'entière approbation, et que l'espérance d'en avoir de plus magnifiques a fait rejeter, ce qui vous doit faire croire que Sa Majesté ni la reine sa mère n'ont manqué de soin, de volonté, ni de moyens, pour faire cette œuvre, mais d'ouvriers et d'invention, et que l'avis que sur ce sujet vous pensez lui donner, est un reproche indigne de la piété de l'un et de l'affection de l'autre, que des serviteurs ne doivent pas même penser de faire à leur maître, et qui infailliblement et avec juste raison serait mal reçu. »

« Mon avis est que la grande retenue et modération du roi en ce qui regarde ses bâtiments, doit être approuvée et louée par cette compagnie, laquelle le doit conseiller et exhorter de bien entretenir et empêcher de ruine ceux que ses prédécesseurs lui ont édifiés, et qu'il ne soit fait aucune mention de la sépulture du feu roi son père, de laquelle il a un soin très particulier. »

À peine eus-je achevé de dire mon avis que près de soixante notables qui avaient donné le leur devant moi, revinrent au mien qui fut approuvé, et passé, par toute l'assemblée, qui me remercia de ce que j'avais sagement prévu un inconvénient auquel sans moi ils allaient tomber par inadvertance.

J'eus encore une autre fois lieu de parler contre un avis unanime donné au roi de défendre à ses sujets de visiter aucun ambassadeur, différent seulement par les prélats qui voulaient que le nonce du pape ne fût compris en ce nombre ; auquel je contrariai ouvertement, prouvant par vives raisons que l'on ne devait point faire cette défense.

Je ne mets point ici ce que je dis sur ce sujet, parce que les ambassadeurs le firent courre par plusieurs copies et en divers pays.

Cet hiver se passa à la foire de Saint-Germain, et en deux grands ballets faits par le roi et par la reine, avec d'autres passe-temps, et ne se parlait que de joie en l'attente de l'accouchement de Madame, qui était fort grosse.

Bouteville en ce même temps, et selon sa coutume, se battit contre La Frette qui eut avantage sur lui, son second ayant tué Bachoy qui était le sien. C'était tôt après le renouvellement de l'édit des duels, ce qui offensa tellement le roi qu'il m'écrivit une nuit de sa main (mars) que j'envoyasse trois compagnies de Suisses (avec son grand prévôt qui l'allait investir) en sa maison de Persy où l'on avait dit au roi qu'il s'était retiré. Mais il s'en était allé en Lorraine d'où il revint peu après Pâques pour se battre au milieu de la Place Royale (mai) contre le jeune Beuvron ; et son second, le comte des Chapelles, tua Bussy d'Amboise qui en servait à Beuvron. Ils se retirèrent encore en Lorraine ; mais en s'y en allant ils vinrent coucher à Vitry dont Bussy d'Amboise (qu'ils avaient tué) était gouverneur, et la mère du mort qui avait envoyé après eux un de ses gens, les fit arrêter. Ils furent amenés par Mr de Gordes capitaine des gardes du corps, que le roi y envoya avec quelques gens pour les conduire dans la Bastille, d'où peu après, condamnés par la cour de parlement, ils furent menés en Greve où ils eurent la tête tranchée.

En ce temps Madame accoucha d'une fille contre l'attente et le désir de Leurs Majestés, et de monsieur son mari, qui eussent plutôt demandé un fils ; et elle, étant demeurée malade de sa couche, mourut peu de jours après. Cette mort changea la face de la cour, fit concevoir de nouveaux desseins, et enfin a causé plusieurs maux qui sont arrivés depuis. On lui fit une pompe

funèbre royale : le roi lui fut jeter de l'eau bénite en cérémonie, et peu de jours après (juin) déclara Monsieur lieutenant-général de ses armées, et nous fit, Mr de Schomberg et moi, ses lieutenants-généraux sous lui de l'armée qu'il mettait sur pied en Poitou, dont j'en dirai le sujet, l'emploi et le progrès.

La Rochelle et les Anglais

Par la paix que le roi avait accordée, au mois de janvier de l'année passée, à ses sujets de la Religion, l'île de Ré qui de longtemps avait été tenue par ceux de la Rochelle, dont ils furent dépossédés par Mrs de Saint-Luc, la Rochefoucaut et Toiras peu après que Mr de Montmorency eut défait l'armée de mer Rochelaise, était demeurée entre les mains du roi, qui en avait donné le gouvernement à Toiras, et l'ordre d'y construire un grand fort proche de Saint-Martin (outre celui qui était déjà parachevé, nommé le fort de la Prée) ; auquel ledit Toiras faisait travailler puissamment et sans intermission, ce que les Rochelais considérant, et que le Fort-Louis subsistait sur leurs yeux, jugèrent qu'ils étaient perdus sans ressource si ce fort de Saint-Martin se mettait en sa perfection. Ce fut pourquoi ils firent instamment prier le roi de la Grand Bretagne (par Mr de Soubise), de les assister et ne souffrir leur entière ruine qui était évidente. Ce roi qui avait toujours eu en singulière recommandation les affaires de la Rochelle, comme le seul lieu duquel il pouvait secourir et assister les huguenots de France, fit grande réflexion sur leurs instances, et animé par le duc de Bocquinguem qui avait été débouté de l'ardent désir qu'il avait de venir en France, par ce que je lui en avais mandé de la part du roi, piqué d'ailleurs sur certaines lettres que monsieur le cardinal et lui s'étaient réciproquement écrites, pensa, en faisant le service et suivant les sentiments du roi, satisfaire aux siens et entreprendre une guerre qu'il voulait faire suivre d'une paix. Pour cet effet il fit un grand armement garni de tout ce qui était nécessaire à une descente, et mit huit mille Anglais dessus, puis se mit en mer.

Le roi qui était à toute heure averti des desseins des Anglais et des pratiques des Rochelais, jugea que cet apprêt se faisait pour lui, fit munir ses côtes, et leva une armée pour se porter où besoin serait, résolu d'y aller en personne, et monsieur son frère avec lui. Il me commanda de l'accompagner en son arsenal où il fit l'état de l'artillerie, et se préparant pour partir, alla en parlement pour leur dire adieu et faire quand et quand vérifier ce code que Mr de Marillac garde des sceaux avait compilé et qui de son nom fut dit code Michaut.

Le roi partit de Paris, et en sortant de son parlement pour s'acheminer en Poitou (il se trouva mal comme il y était), je lui présentai la main pour descendre de son lit de justice, et il me dit : « Maréchal, j'ai la fièvre, et n'ai fait que trembler tant que j'ai été en mon lit de justice. » « C'est néanmoins le lieu, lui répondis-je, d'où vous faites trembler les autres. Mais si cela est, Sire, pourquoi vous mettez-vous aux champs par la fièvre ? Arrêtez encore deux ou trois jours dans cette ville. » Il me répondit : « La foule de ceux qui sont venus prendre congé de moi me l'a donnée, et je la perdrai à la campagne quand j'aurai pris l'air. Néanmoins ne laissez pas d'envoyer à Marolles, où je vas coucher, votre Biernois (c'était un valet qu'il

connaissait), et je vous manderai par lui l'état de ma santé. Cependant hâtez-vous de partir. »

J'envoyai selon son ordre le lendemain matin pour savoir l'état de sa santé. Mon homme le vit comme il montait en carrosse pour aller à Villeroy, auquel il dit que je le vinsse voir le lendemain, et qu'il avait eu une forte fièvre.

Je m'y en allai comme il m'avait mandé, et Mrs de Guise, de Chevreuse et de Saint-Luc voulurent que je les y menasse. Comme nous fûmes arrivés à Villeroy, Mr le cardinal de Richelieu (avec qui j'étais un peu brouillé), sortit en la galerie, salua ces princes, puis me dit : « Le roi serait bien aise de vous voir ; mais il est en état où la compagnie qui est venue avec vous le pourrait incommoder. Il lui a pris une grande sueur. C'est pourquoi je vous conseille de ne le voir point. Je lui dirai que vous êtes venu, et lui ferai le compliment de la part de ces princes » ; lesquels ayant su l'état où était le roi, se contentèrent d'avoir fait leur devoir sans désirer l'honneur de sa vue, et sur nos mêmes pas nous revînmes à Paris.

Je sus en partant de Villeroy que Mr d'Angoulême était en la chambre du roi : mais je ne m'amusai point à deviner pourquoi c'était ; en voici la cause :

J'avais été nommé par le roi son lieutenant-général de son propre motif, ce qui n'avait pas plu à ceux de son conseil. J'avais de plus l'évêque de Mende pour ennemi depuis mon retour d'Angleterre, sur ce qu'il disait que j'avais improuvé sa conduite et plusieurs de ses actions lors qu'il y était grand-aumônier de la reine. Cet évêque me rendait continuellement de mauvais offices auprès de Mr le cardinal de Richelieu qui avait tout pouvoir, et le rendait contraire en tout ce qui me concernait. Mr d'Angoulême lui proposa à Marolles, lorsque le roi y fut malade, que, si l'on le voulait envoyer en Poitou avec une simple lettre de cachet pour assembler l'armée (qui consistait principalement en cavalerie légère dont il était colonel), il la remettrait puis après entre les mains du roi en bon état à son arrivée, n'y prétendant aucun autre commandement. Sur cela l'on le fit venir à Villeroy, et monsieur le cardinal exposa la proposition de Mr d'Angoulême au roi, lui disant de plus qu'il jugeait à propos de lui envoyer. Le roi lui répondit : « Et Bassompierre, que fera-il ? Est-il pas mon lieutenant-général ? » « Oui, Sire, répondit monsieur le cardinal ; mais comme il n'a jamais eu opinion que les Anglais soient pour faire descente en France, il ne sera pas si soigneux de mettre promptement votre armée sur pied, et Mr d'Angoulême ne prétend aucun commandement en l'armée (comme il vous dira lui même), ains de se retirer dès que Votre Majesté viendra, sachant bien que le commandement en appartient de droit aux maréchaux de France. » Sur cela Mr d'Angoulême vint, et le roi, pressé, accorda qu'il lui fût donné une lettre de cachet pour commander.

Le lendemain que j'eus été à Villeroy, je rencontrai le matin par la rue Mr d'Angoulême, lequel fit arrêter son carrosse, et en sortit, comme moi aussi du mien. Il m'embrassa et me dit : « Je vous dis adieu, et pars dans deux heures pour aller en Poitou. » « Et quoi faire ? » lui dis-je. « Pour commander l'armée du roi », me répondit il. Alors je pris congé de lui, bien étonné et surpris de cette nouvelle, qui me fut confirmée incontinent après par Descures. Je n'en dis aucune chose ; mais je n'allai point aussi à

Villeroy, où le roi fut fort malade, me contentant d'y envoyer tous les jours apprendre des nouvelles de sa santé.

La maladie du roi augmenta de telle sorte que l'on commença à appréhender sa mort. Il avait de grands redoublements de fièvre double tierce, qui se fussent enfin tournés en continue s'ils eussent continué, ce qui fit acheminer les reines à Villeroy et s'y tenir pour être à toutes heures près de lui. Mr de Guise, qui y allait de deux jours l'un, fut une fois appelé par le roi qui lui dit : « Mr du Bois (ainsi me nommait il souvent), ne me vient point voir. Il me fait la mine ; mais il a tort. Je vous prie de l'amener ici la première fois que vous y viendrez, et lui dites de ma part » ; ce qu'il fit, et moi je m'y en allai ; mais je n'entrai en sa chambre qu'avec monsieur le cardinal. La reine mère y arriva peu après, et y ayant demeuré quelque temps, elle en sortit pour aller dîner, et moi après elle sans avoir parlé au roi, qui dit à Roger, son premier valet de garde-robe, qu'il me vint appeler. Il me dit, quand je fus arrivé, que je n'avais point de raison de me fâcher de ce qu'il avait envoyé Mr d'Angoulême en Poitou ; que l'on lui avait forcé ; qu'il ne lui avait donné aucun pouvoir ; et que, dès qu'il serait en état de s'acheminer en son armée, qu'il le contremanderait pour me la mettre en main : et moi je lui répondis que je ne m'en mettais point en peine, que je ne songeais pour l'heure qu'à sa santé (pour laquelle je faisais des continuels vœux à Dieu), et qu'étant sa créature, j'approuvais tout ce qu'il faisait, quand bien ce serait à mon préjudice.

Sur les entrefaites arriva la nouvelle de la descente du duc de Bocquinguem en l'île de Ré malgré l'opposition que Toiras lui avait voulu faire, et qu'au combat il y était mort plusieurs braves hommes ; que Toiras s'était retiré à Saint-Martin, tâchant de garder la citadelle qui n'était point encore pourvue des choses nécessaires pour la maintenir, et qu'infailliblement le duc de Bocquinguem la prendrait. On fut quelque temps à celer cette nouvelle au roi de peur d'accroître son mal : puis ensuite on lui déguisa et ne lui fit-on pas si grande qu'elle était. Mais monsieur son frère brûlait de désir d'aller à l'armée et se fâcha aigrement contre monsieur le cardinal qui lui dit qu'il ne conseillerait point au roi de lui permettre, en l'état de maladie où il était lors : mais enfin le roi commençant à se mieux porter, il en eut la permission, laquelle le roi (jaloux de la gloire que son frère y pourrait acquérir), envoya révoquer comme Monsieur fut arrivé à Saumur. Mais enfin, par l'intercession de la reine leur mère, le roi l'y laissa aller.

Je dirai quelque chose en ce lieu de Monsieur sur le sujet de son remariement que la reine mère affectionnait et désirait de telle sorte que rien au monde ne lui était plus cher. Peu de jours après la mort de feu Madame, une après-dîner que la reine mère se promenait à pied dans le bois de Boulogne, elle me commanda de la mener d'un côté à la place d'un de ses écuyers, et se mit à regretter la perte qu'elle avait faite de Madame, sa belle-fille, à laquelle elle savait que j'y prenais bonne part. Monsieur arriva sur cela, que je n'avais point vu depuis qu'il était veuf parce qu'alors j'étais malade. Sa venue nous fit renouveler ce discours, et la reine sa mère lui dit qu'il n'y avait que lui au monde qui fut capable d'amoindrir ou d'alléger le déplaisir qu'elle avait, en lui rendant une autre belle-fille. Il lui répondit qu'il la suppliait de ne lui point parler de cela ; que sa perte était trop fraîche et son ressentiment trop grand. Elle lui répondit : « Mon fils, les choses qui

importent tant au bien de l'état, à votre fortune, et au contentement de vos proches, ne se doivent jamais délayer ; et puis parler n'est pas conclure et effectuer. Nous comptions tantôt, Bassompierre et moi (ce qu'elle feignait pour entrer en discours, car nous n'en parlions point), les princesses qui sont maintenant en état de se marier, tant en France que dehors : nous n'en trouvions que trois en France, assavoir : mademoiselle de Guise, qui est sœur de feu Madame, et partant il n'y faut pas penser ; ni à mademoiselle de Vendôme non plus, car elle est votre nièce ; et mademoiselle de Nevers qui est à mon avis bien belle et bien jolie, mais je craindrais que ces drogues que lui a données Semini pour la guérir de sa grande maladie n'empêchassent qu'elle n'eût des enfants, et l'on me l'a fait appréhender. » Il répondit lors : « Il y a plus de six mois que l'on me l'a dit aussi. » « Il y a de plus la sœur du duc de Lorraine qui est religieuse de Remiremont, poursuivit la reine ; mais je ne sais ce que c'est. » Je lui dis que je l'avais vue l'année précédente en passant par la Lorraine, que c'était une fille de treize à quatorze ans, bien belle. Je vis bien que je ne lui avais point fait de plaisir de dire cela, car ce n'était pas sa visée, et elle me coupa court sans répliquer. « On dit aussi, dit elle, que le duc de Bavière a une nièce à marier ; mais je ne sais aussi que c'est. L'empereur a une fille, mais il ne vous la voudra pas donner si vous n'aviez présentement une souveraineté. Il y a de plus deux infantes de Savoie qui approchent de quarante ans, et deux filles de Florence dont l'une est bien belle et se doit marier au duc de Parme : je ne pense pas que l'autre soit si belle ; mais on m'a mandé qu'elle n'est pas mal agréable. » « Ah, Madame, lui répliqua Monsieur, on dit que cette dernière est un monstre, tant elle est affreuse, mais que l'autre est fort belle ; et si j'avais envie de me remarier comme j'en suis bien éloigné, je désirerais plutôt que ce fût à une princesse de votre maison qu'à pas une autre, et à celle-là particulièrement ; mais je n'y pense pas. » La reine lors le remercia avec de belles paroles, et lui montra beaucoup d'affection ; sur quoi il partit, et la reine me dit ensuite que c'était un bon commencement qu'elle avait fait là, dont elle espérait bonne issue, et qu'il fallait promptement envoyer délayer le mariage de Parme, de peur de faillir celui-ci ; et deux jours après elle envoya prier Monsieur, qui logeait à Saint-Clou, de lui venir parler en la conciergerie du bois de Boulogne, ce qu'il fit, et elle le pressa fort sur ce mariage. Il ne lui répondit rien pour lors ; mais Mr le Coygneux vint dire le lendemain à la reine que Monsieur s'y porterait et qu'elle pouvait écrire à Florence : et lorsque Monsieur pressait pour aller commander l'armée à la Rochelle, la reine lui ayant fait obtenir congé d'y aller, il lui dit qu'il était résolu d'épouser la fille de Florence et qu'elle pouvait traiter ce mariage : et lorsqu'ensuite le roi l'ayant fait arrêter à Saumur, la reine fit lever cet arrêt, Monsieur lui manda qu'il la suppliait très humblement d'envoyer, comme elle fit, Luca de li Asini à Florence pour empêcher que cette princesse ne fût mariée au duc de Parme.

Août. — Dieu enfin renvoya la santé au roi, et fit tenir bon aux assiégés de la citadelle de Saint-Martin de Ré contre le duc de Bocquinguem, et l'opinion de tout le monde, ce qui anima le roi de telle sorte de les aller secourir qu'à peine pouvait-il encore monter à cheval qu'il voulut partir pour y aller, monsieur son frère ayant déjà investi la Rochelle du côté de Coreilles, s'étant logé à Netré avec son armée, et aux environs jusques à

Ronsay. Il m'envoya quérir (septembre) à Saint-Germain où il s'était fait porter, et me dit que je me préparasse de partir cinq jours après avec lui pour aller à la Rochelle. Je lui demandai en quelle qualité il lui plaisait que je le suivisse. Il me répondit : « Vous moquez-vous de me demander cela ? En qualité de mon lieutenant-général. » Je lui dis là-dessus que Mr d'Angoulême occupait déjà cette qualité en son armée laquelle en sa présence n'était jamais commandée que par les maréchaux de France quand il y en avait ; que je lui suppliais très humblement de ne me point mener là pour faire un affront à ma charge. Il se fâcha lors contre moi et me dit qu'il n'avait garde de lui donner aucune charge, et qu'il lui enverrait commander de se retirer. Je le suppliai lors qu'il me fît donner cette parole par monsieur le cardinal, et que lors je le tiendrais pour assuré parce que, lui l'ayant fait aller à l'armée, il lui voudrait conserver. Le roi me le promit, et étant le jour même revenu à Paris chez la reine sa mère, il fit que monsieur le cardinal me dit la même chose dont il m'avait assuré à Saint-Germain ; et ce qui me le persuada davantage fut le maréchal de Schomberg qui était mon compagnon en charge et en cette commission, lequel m'en donna entière assurance.

Sur cela le roi s'achemina à petites journées jusques à Monlivaut près de Blois, où il fut quelque temps à se refaire et à chasser. Je fis aller mon équipage quand et le roi, demeurant à Paris jusques à ce qu'il me le mandât comme il m'avait fait l'honneur de me le promettre, et le fit aussi par courrier exprès, ce qui me fit partir de Paris le jeudi dernier jour de septembre, et vins coucher à Artenay.

Octobre. — Le vendredi premier jour d'octobre, je passai par Orléans, allai ouïr messe à Notre Dame de Cleri, fus dîner à Saint-Laurent des Eaux, et de là à Monlivaut, où je ne trouvai le roi, mais je le fus chercher à Saumery où il était allé voir monsieur le cardinal, qui furent l'un et l'autre bien aises de mon arrivée : car je m'étais, peu de jours avant que monsieur le cardinal partît, fort bien raccommodé avec lui à Vanvres où il était allé se tenir. Ils me dirent d'abord comme ils venaient de dépêcher Mr du Hallier (qui devait servir de maréchal de camp en l'armée, et que j'y avais aidé), pour s'en aller au camp en faire revenir Marillac que le roi envoyait à Verdun, et commander à Mr le duc d'Angoulême de se retirer de l'armée et de venir trouver Sa Majesté à Saumur ; dont je demeurai fort satisfait : et parce que mon train était à Blois où le roi devait passer le lendemain, je lui demandai congé de m'y en aller coucher.

Le samedi 2me je me mis dans le bateau du roi comme il passait devant Blois, et il vint coucher à Mont-Louis.

Le dimanche 3me il passa devant Tours et vint coucher à Langeais.

Le lundi 4me le roi reçut par un courrier (que monsieur son frère lui envoya), la nouvelle que le fort de Saint-Martin de Ré ne pouvait plus tenir que jusques au 10me ou au plus au 12me du mois, ce qui le mit en grande peine. Il vint descendre de son bateau à Notre Dame des Ardilliers (où il pria Dieu), puis fut coucher à Saumur.

Le mardi 5me le roi séjourna à Saumur pour faire ses pâques à Notre Dame des Ardilliers, et vint le mercredi coucher à Touars ; et le jeudi 7me il vint à Partenay où Mr le cardinal de Richelieu le vint joindre, qui avait passé par Richelieu pour s'aboucher avec Mr le Prince.

Le vendredi 8me le roi fut coucher à Chandenier et moi je m'en allai à Saint-Maixent pour voir Mr de Tours, mon bon ami, qui était en son abbaye de l'Or de Poitiers.

Le samedi 9me je rejoignis le roi à Niort, où en arrivant il reçut la bonne nouvelle de 27 pinasses et autres barques chargées d'hommes et de vivres qui étaient heureusement et malgré la flotte anglaise entrées dans le fort de Saint-Martin de Ré, ce qui fut cause de faire séjourner le roi à Niort tout le lendemain ; et le lundi 11me le roi vint au gîte à Surgères où Monsieur frère du roi, Mrs d'Angoulême, de Bellegarde, de Marillac, et le président le Coygneux (qui avait eu jusques alors l'intendance de la justice et des finances de l'armée), le vinrent trouver. Monsieur parla au roi en faveur de Mr d'Angoulême, et lui, se recommanda aussi ; mais le roi dit qu'il ne pouvait le faire à notre préjudice et qu'il m'avait donné et au maréchal de Schomberg la lieutenance-générale de son armée. On ne laissa pas pour cela de faire de grandes brigues en sa faveur.

Le mardi 12me jour d'octobre le roi vint dîner à Mosey. La cavalerie de l'armée le vint rencontrer entre Mosey et Netré : puis il arriva audit Netré d'où Monsieur était délogé pour lui laisser la place, et avait pris pour sa demeure le château de Dampierre qui est véritablement un beau lieu, mais éloigné de près de deux lieues du quartier du roi et de l'armée, ce qui n'était guère propre pour un général d'armée : aussi le fit-il à la persuasion de Mr le Coygneux qui prit une jolie maison là-auprès pour y loger.

Dès que le roi fut arrivé à Netré, l'affaire de Mr d'Angoulême fut mise sur le tapis en un conseil qui se tint à cet effet, et je reconnus de la froideur au roi, contre mon attente et ses promesses. Il fut appelé pour dire ses raisons qui furent que véritablement il avait dit au roi qu'il ne prétendrait aucune charge en son armée de lieutenant-général lors qu'il y arriverait, comme aussi il n'en avait aucune patente ni commission ; mais qu'à l'arrivée de Monsieur qui avait fait l'état de l'armée, il y avait été couché comme lieutenant-général et en avait tiré les gages ; que l'on lui ferait maintenant un grand affront de l'en priver et de le renvoyer, après y avoir servi le roi trois mois avec beaucoup de peines et de frais, pour la laisser à Mr de Schomberg et à moi qui avions durant ce temps-là passé notre temps à Paris ; qu'il n'y avait autre contestation qu'à raison de l'inimitié que je lui portais à cause de sa sœur [Entragues] ; que je ne ferais pas difficulté d'être lieutenant-général en une armée où Mr de Guise commanderait, et qu'à lui je ne le voulais pas seulement souffrir pour mon compagnon ; que d'autres maréchaux de France avaient bien obéi à des princes, comme Mr de Matignon à feu Mr du Maine, et Mrs de Brissac, de Boisdauphin et de Thémines à Mr de Guise ; qu'il ne savait quelle chose il y pouvait avoir en lui qui me causât un tel mépris que je le veuille refuser pour mon égal ; que Mr de Schomberg ne ferait point cette difficulté s'il n'était animé et poussé par moi ; et que si l'on nous donnait à chacun un travail à faire, l'on jugerait qui en viendrait le mieux à bout ; qu'il y avait quarante ans qu'il portait les armes et qu'il avait quantité de pouvoirs de général d'armée ; qu'il suppliait finalement le roi de ne lui vouloir faire un tel et si signalé affront.

Après avoir fini ses plaintes et ses requêtes, le roi envoya quérir M. de Schomberg et moi, qui étions pendant cela dans sa chambre, et après que nous fûmes assis, monsieur le cardinal prit la peine de redire en substance tout le discours de Mr d'Angoulême, à quoi je répondis :

« Sire, dès que je vis à ce printemps dernier que Votre Majesté voulut envoyer Mr d'Angoulême commander son armée de Poitou au préjudice de Mr de Schomberg et de moi, qu'Elle y avait nommés ses lieutenants-généraux, je jugeai que l'on le voulait subtilement glisser dans ce commandement sans commission, pour l'y maintenir puis après avec commission, et remontrai à Votre Majesté tout ce qu'Elle voit maintenant. Cette même raison me fit insister de demeurer à Paris attendant quelque autre emploi, quand Votre Majesté me commanda de la suivre en ce voyage où Elle se voulait servir de moi en qualité de lieutenant-général de son armée, et n'en voulus accepter la charge qu'après qu'Elle m'eût assuré, et monsieur le cardinal ensuite, qu'Elle ferait révoquer Mr d'Angoulême. Elle se souviendra, s'il lui plait, des paroles qu'Elle tint sur ce sujet à Mr de Schomberg et à moi à Saumur, il y a huit jours, qu'Elle ne souffrirait jamais que Mr d'Angoulême ait autre commandement en cette armée que celui de colonel de la cavalerie légère s'il en voulait faire la charge ; et ne me saurais assez étonner comme Votre Majesté a si tôt changé de volonté en une chose si juste et si raisonnable comme je lui ferai voir, s'il lui plait de me permettre de lui représenter. »

« Mr d'Angoulême est en cette armée sans patente ni pouvoir. Il l'a commandée depuis qu'il y est sur une simple lettre de cachet. Il a protesté en y venant qu'il n'y prétendait aucun commandement dès qu'Elle viendrait en sa dite armée, et qu'il savait bien qu'il appartenait de plein droit à ses maréchaux de France. De quoi se plaint-il ? De ce que l'on lui a donné mille francs par mois sur votre état comme s'il était lieutenant-général ? Je lui demande s'il y est nommé lieutenant-général : il ne me le saurait montrer. Et quand il y serait nommé, Mr le Coygneux qui l'a dressé et monsieur votre frère qui l'a signé sans le voir, ne font point par ce simple acte des lieutenants-généraux d'armée que Votre Majesté soit obligée de maintenir et conserver. Il dit qu'il y a servi trois mois : je le sais bien ; mais un service de trois mois, le veut-il puis après perpétuel, et un service mendié et stipulé précédemment qu'il ne durerait que jusques à votre arrivée ? Quel affront prétend-il qui lui soit fait si Votre Majesté lui tient ce qu'Elle lui a promis, et s'il est traité en la forme qu'il a demandée et requise, voire même extorquée ? Il dit que nous avons été pendant le temps de son service à passer notre temps à Paris : qui lui nie ? Aussi sera-il à passer le temps à Paris pendant celui de notre emploi. Où voulait-il que nous fussions pendant votre maladie, et l'attente de votre convalescence pour L'accompagner et servir en cette guerre ? Et a très grand tort de dire que je lui veuille mal à cause de sa sœur : ce serait au contraire une cause de lui vouloir du bien ; je recherche avec trop de soin l'affection des proches des personnes dont je suis amoureux. Je lui eusse pu vouloir mal s'il eût fait à ma sœur ce que j'ai fait à la sienne : il ne pratique pas la même chose aux autres de peur de s'attirer une trop grande quantité d'ennemis sur les bras. Il dit que je ne ferais pas difficulté de servir de lieutenant-général en une armée où Mr de Guise serait général : je lui avoue ; aussi ne ferais-je pas peut-être en une où il serait général. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit. Je ne demeure pas seulement d'accord avec lui des maréchaux de France qu'il a nommés, qui ont servi sous des princes, mais j'y ajouterai encore le maréchal de Strossy qui mourut au siège de Thionville où il commandait sous le duc François de Guise, et depuis cinq ou six ans encore, Mr le maréchal de Thémines tantôt

sous Mr du Maine, tantôt sous Mr d'Elbeuf. Mais il m'avouera aussi, s'il lui plait, qu'en aucune armée où le roi ait été, aucun prince, ni autre, n'ont commandé également avec les maréchaux de France, à qui seuls cet honneur appartient, et que tous les princes qui ont été ès dites armées royales ont toujours reçu l'ordre et les commandements des maréchaux de France, et non pas seulement les princes étrangers ou bâtards (ce qui n'est pas grand merveille), mais les princes du sang à qui nous devons tant de respect, d'honneur et de déférence. A-t-il vu l'armée du feu roi commandée en sa présence par aucun prince ? Mr le prince de Conty, Mr le comte de Soissons, Mr de Montpensier, quand ils y sont venus avec des troupes, n'ont-ils pas reçu le mot, l'ordre et les commandements des maréchaux de Biron père et fils, d'Aumont, et autres ? L'ont-ils jamais donné ? Qu'il me marque une seule fois, si un prince du sang n'a été déclaré lieutenant-général de l'armée du roi comme l'est maintenant monseigneur son frère, comme l'était en Savoie feu Mr le comte de Soissons. Oui, mais, me dira il, Mr de Nevers a souvent mené, conduit et commandé l'armée du roi. Je le confesse, en son absence ; mais dès que le feu roi y était arrivé, son pouvoir cessait, et s'il y demeurait avec ses troupes, elles recevaient les ordres et les commandements par messieurs les maréchaux de France, qui n'ont jamais eu de compagnons en charge aux armées où le roi a été, que des autres maréchaux de France. J'honore les princes et leur porte beaucoup de respect et de déférence, mais non point au prix ou au ravalement de ma charge, de laquelle il s'agit : car hors de là je me mets cent brasses au-dessous d'eux ; mais en la fonction de ma charge je demeure en la hautesse où elle m'élève. Je pense être quelque chose plus qu'un président du parlement ; cependant dans le Palais je ne suis pas seulement au-dessous d'eux, mais tête nue devant eux qui l'ont couverte, et soumis à leurs sentences et jugements : aussi ne doivent point les princes faire difficulté de déférer aux charges, bien que ceux qui les occupent soient moindres qu'eux ; et ceux qui les possèdent sont obligés de les perdre plutôt, voire même de mourir, que de les laisser dépérir, comme je m'assure que Mr le maréchal de Schomberg fera sans mon induction, comme Mr d'Angoulême le veut persuader, ayant trop d'honneur, de courage, et de ressentiment pour y manquer. Et quant à ce que Mr d'Angoulême dit, si nous avions tous deux une différente attaque à faire, que l'on verrait qui s'en acquitterait le mieux, je réponds qu'assurément on le verrait qui s'en acquitterait le mieux. Il se vante finalement qu'il y a quarante ans qu'il porte les armes : le feu comte de Fuentes, venant en Flandres, prit une fois à témoin feu Mr le comte Peter Ernest de Mansfeld, mon grand-oncle, s'il n'y avait pas quarante ans qu'il portait les armes, lequel lui répondit que oui, mais qu'il y avait trente-huit ans qu'il ne les portait plus ; et je voudrais demander à ce vieux guerrier comme l'on fait aux veneurs, qu'il nous montrât le pied de la bête qu'il à prise. »

« Je finis suppliant très humblement Votre Majesté de se ressouvenir qu'Elle m'a fait l'honneur de me donner la charge de lieutenant-général de son armée sans que je l'aie mendiée, pratiquée, escroquée, ni même recherchée ; qu'Elle m'a plusieurs fois réitéré, à Paris et par les chemins, qu'Elle me la conserverait dignement ; qu'Elle m'a fait trop noblement maréchal de France pour faire maintenant commencer par moi un si grand ravalement à ma charge et que je ne suis point si ambitieux d'emploi que je

ne quitte très volontiers celui qu'Elle m'a donné, plutôt que de le faire indignement ; et que sans mécontentement ni plainte je m'en retournerais très volontiers à Paris y faire le bourgeois et y prier Dieu qu'il continue ses grâces à Votre Majesté par quantité de victoires sur ses ennemis, attendant que l'honneur de ses commandements m'emploie ailleurs. »

Après que j'eus parlé comme dessus, Mr de Schomberg en fit autant et déduisit éloquemment ses intérêts et ceux des maréchaux de France. Puis nous nous retirâmes, et sans y penser plus avant, m'en allai voir le fort d'Orléans commencé, qui était le seul travail qu'en trois mois on avait fait à la Rochelle, et à mon retour étant venu chez le roi, il me demanda ce qu'il m'en semblait. Je lui dis que c'était un inutile travail, placé au plus mauvais endroit que l'on eût su choisir en tout Coreilles, plus grand des trois parts qu'il ne fallait, mal travaillé, de grande dépense, de peu de profit, construit non comme un fort et avec les règles qu'il faut observer en une pièce qui est pour servir seulement à un siège, mais comme une pièce à demeure, et enfin défectueuse en son tout et en toutes ses parties. Il me dit lors que j'en parlais par envie, et que si c'était moi qui l'eût fait faire, je n'aurais pas moins de raisons pour le louer que j'en avais trouvé pour en médire. Je lui répliquai que je n'étais pas si mal habile de décrier ce fort à Sa Majesté qui en saurait bien juger la vérité et dès le lendemain le reconnaître, et que je ne m'aidais pas de ces artifices contre Mr d'Angoulême, duquel je voyais bien qu'Elle soutenait les intérêts, ayant changé d'humeur depuis le conseil qu'Elle avait tenu, et que, si Elle avait changé d'avis, je n'avais pas changé de résolution de ne servir avec compagnon qui ne fut comme moi maréchal de France. Elle me dit qu'Elle n'avait point changé d'opinion, mais qu'Elle serait bien aise que je m'accommodasse à ce qui était du bien de son service, sans néanmoins me forcer à rien.

Je vis bien lorsque les affaires penchaient mal pour moi, qui me résolus au pis, et de m'en retourner à Paris si je ne trouvais mon compte à la Rochelle. Et ainsi je me retirai à mon logis. Monsieur le cardinal prit le sien au Pont de la Pierre qui est un petit château proche d'Angoulain.

Tout le soir fut employé jusques bien avant en la nuit en allées et venues de Mrs de Vignolles et de Marillac vers Mr de Schomberg de la part de Mr d'Angoulême au parti duquel ils étaient entièrement attachés, pour tâcher de les accorder ensemble. Il lui remontrèrent qu'étant le second maréchal de France, j'aurais tout le pouvoir de l'armée, l'intendance des montres, et la charge de colonel-général des Suisses, qui me donnait grand avantage sur lui ; outre cela mon activité à travailler, ce qu'il ne pourrait faire comme moi à cause de la goutte qui parfois le tourmentait, et des affaires du conseil étroit auquel il était occupé ; son inimitié avec le marquis de Rosny grand maître de l'artillerie avec qui j'étais en parfaite intelligence ; et finalement l'affection des gens de guerre qui était grande vers moi qui les avait quasi toujours menés et commandés avec beaucoup de douceur, m'attireront tout l'emploi à son exclusion ; que Mr d'Angoulême demeurant, et moi m'en allant, il aurait toute l'entière puissance, Mr d'Angoulême n'en voulant que le nom, et dépendre entièrement de lui avec qui il se voulait unir fraternellement.

Ces persuasions et d'autres qu'ils ajoutèrent firent tourner casaque au maréchal de Schomberg sans qu'il eût plus d'égard à son honneur, à l'intérêt de sa charge, ni à mon amitié ; et ayant convenu en cette sorte avec

Mr d'Angoulême, dès le lendemain matin mercredi 13me il dit au roi qu'il était prêt de recevoir Mr d'Angoulême pour son compagnon en la lieutenance-générale de l'armée puisqu'il le trouvait déjà en charge, ce qu'il n'eût fait s'il n'y eût été, et que j'avais tort de lui contester.

Ce fut assez dit au roi pour lui persuader de faire ce à quoi il était en doute, et à dire qu'il n'y avait que mon opiniâtreté qui retardât l'établissement de son armée. Sur cela Monsieur, monsieur le cardinal, Mr le Grand, monsieur le garde des sceaux, et ses deux maréchaux de camp lui applaudirent, de sorte que, comme je le vins trouver le matin pour l'accompagner au Plom (où il s'acheminait pour de là voir la flotte anglaise et le fort Saint-Martin), je le trouvai fort froid et fuyant de me parler. Il commanda même à Mr du Hallier de me persuader de m'accommoder avec Mr d'Angoulême. Monsieur le cardinal me le dit aussi par les chemins, et Schomberg me vint accoster, me disant qu'il voyait bien que le roi n'avait pas bonne intention de nous obliger, que cela le faisait me conseiller de céder au temps comme bon courtisan, et que pour lui qui était du conseil étroit et qui avait trop à perdre, ne s'y voulait pas opiniâtrer. Je ne lui répondis autre chose sinon que mon roi et mon maître me pouvait bien abandonner, mes amis me trahir, et mon frère et compagnon en charge, unis et conjoints en mêmes intérêts, me quitter ; mais que Bassompierre ne s'abandonnerait, trahirait, ou quitterait pas lui même : qu'il demeurât avec infamie ; que pour moi je me retirerais avec honneur, et que je lui promettais que je ne serais point compagnon en même armée, le roi y étant, avec Mr d'Angoulême, et que pour lui il fît comme il l'entendait.

Sur cela nous arrivâmes au Plom d'où nous vîmes la flotte anglaise à l'ancre devant Saint-Martin de Ré, qui pouvait être de cent cinquante vaisseaux.

Le jeudi 14me il fut avisé que Monsieur qui était général de l'armée, nous dirait que l'intention du roi était que Mr d'Angoulême servît conjointement avec nous, ce que je refusai absolument.

Je m'en allai l'après-dîner voir vers Coreilles, où je trouvai le roi qui m'appela et me dit : « Je considère ce que vous me dites hier ; mais je trouve ce fort bien grand. » Je lui dis qu'il le serait bien davantage quand les fausses brayes que l'on avait dessein d'y faire, y seraient ajoutées, et qu'il y faudrait encore outre cela faire quelques ouvrages qui donnassent jusques sur le bord de la mer dont il était éloigné, et qu'enfin un des forts de la circonvallation de la Rochelle serait plus grand que la Rochelle même. Je lui montrai de plus comme il était commandé de tous côtés, et qu'en tout autre lieu qu'en celui où il était, il l'eût été moins. Je lui fis voir ensuite comme l'on y travaillait la terre et les gazons, et lui fis avouer que tout cela ne valait rien. Mais je ne lui parlai ce jour-là d'aucune chose.

Il envoya Mr de Mende trouver monsieur le cardinal et le prier qu'il trouvât moyen de me contenter, et que je lui ferais faute si je me retirais, comme Mr du Hallier l'avait assuré que je ferais le lendemain vendredi 15me, comme je ne manquai pas, et le vins trouver du matin, et lui dis : « Sire, pour ne faire rien indigne de moi, et qui fît tort à la charge de maréchal de France dont vous m'avez honoré, je suis forcé, avec un extrême regret, de me retirer de votre armée et de supplier très humblement Votre Majesté de me permettre d'en sortir. Je m'en vas à Paris attendre que l'honneur de vos commandements m'appelle en quelque lieu où je lui puisse

continuer les mêmes très humbles services que j'ai fait par le passé, lui demandant cependant en singulière grâce de ne point ajouter de foi aux mauvais offices que mes ennemis me feront, jusques à ce qu'Elle les ait bien avérés. Pour moi je l'assurerai que je serai à l'avenir ce que j'ai été par le passé, savoir votre très humble et très fidèle créature. »

Le roi me persuada fort de demeurer, me dit que je ne l'avais jamais abandonné, que j'étais opiniâtre et que tout le monde me donnait le tort ; que le maréchal de Schomberg, qui avait le même intérêt que moi, me condamnait, et que je savais bien que, quelques compagnons que j'eusse, il me donnerait toujours les meilleurs emplois. Enfin voyant qu'il ne me pouvait vaincre, il me dit adieu après m'avoir fait promettre que je l'irais dire à monsieur le cardinal, auquel en même temps il envoya un de ses ordinaires nommé Sanguin pour le prier qu'il me fît demeurer à quelque prix que ce fût.

Je m'en allai le trouver, et il me donna tant d'assurances de sa bonne volonté, me montra tant de tendresse jusques à pleurer, et me présenta la carte blanche pour mettre ce que je voudrais : je lui dis enfin que je ne demeurerais jamais compagnon de Mr d'Angoulême, le roi étant en son armée, et qu'il ne serait jamais dit que j'eusse fait ce tort à ma charge, mais que s'il me voulait donner une armée à part, toute distincte de celle du roi, ayant mon artillerie, mes vivres, mes trésoriers, et tout l'état de l'armée à part, pour assiéger la Rochelle de l'autre côté du canal, avec le commandement dans le Poitou pour les choses dont j'aurais besoin, j'offrais d'y servir. Il m'embrassa alors et me dit qu'il me ferait accorder tout ce que je demandais, et que j'écrivisse mes prétentions, ce que je fis, et pris trois compagnies de Suisses, le régiment de Navarre, celui de Vaubecourt, de Beaumont, du Plessis Pralain, de Ribeyrac, et de Chastelier Barlot, la compagnie de gendarmes de Monsieur, et six de chevau-légers avec ce reste de régiment de Champagne qui était au Fort-Louis ; Mrs du Hallier et de Toiras pour maréchaux de camp ; La Courbe et Persy pour aides de camp ; un nommé le Flamen et... pour ingénieurs, d'Aligey pour commander à l'artillerie ; Des Fourneaux pour maréchal des logis d'armée ; et le prévôt de la connétablerie : ce qui me fut accordé par le roi, qui m'envoya quérir comme il était au conseil dans son cabinet. Je vins dans sa chambre où il vint aussitôt avec monsieur le cardinal, m'accorda et confirma ce que j'avais demandé, et m'emmena au conseil en son cabinet avec joie ; et le lendemain samedi 16me je fus remercier monsieur le cardinal.

Cette nuit-là le secours fut mis dans le fort de la Prée.

Le dimanche 17me je vins avec les officiers de l'armée reconnaître mes quartiers. J'entrai dans le Fort-Louis où je fus salué de force canonnades. De là j'allai considérer le port Neuf pour y faire travailler ; et puis je revins trouver le roi.

Le mardi 19me on tint conseil pour régler les vivres et l'artillerie des deux armées. Cette nuit-là la tempête commença bien furieuse par un nord-est.

Le mercredi 20me trois chaloupes ennemies s'échouèrent au moulin de Laleu, et un vaisseau de trois cents tonneaux à Brouages.

Le jeudi 21me je vins passer à Laleu et à la rade de Chef de Bois pour voir la tempête et le désordre qu'elle faisait. De là, je dînai à Lommeau chez Beaumont. Après dîner je fus au Fort-Louis faire tirer sur une barque

ennemie qui entra à la Rochelle. Puis je fis tracer une redoute à l'embouchure du port Neuf, et m'en retournai à Netré.

Le vendredi 22me j'envoyai Mr du Hallier faire le quartier et les logements de mes troupes à Laleu et aux environs, où je les logeai.

Puis le samedi 23me je quittai le quartier du roi, et passant par Dampierre pour voir monsieur son frère, je vins loger à Laleu qui fut durant le siège mon ordinaire séjour.

Le dimanche 24me je fis commencer à travailler à l'ouverture du port Neuf.

Le lundi 25me je continuai cette œuvre et les travaux que j'avais commencés, et fis la nuit tirer du Fort-Louis six canonnades dans la Rochelle avec des balles à feu.

Le mardi 26me treize barques sortirent du port de la Rochelle pour aller en l'île de Ré, auxquelles je fis tirer force canonnades du Fort-Louis sans effet. Je fis aussi ce jour-là faire faire la montre générale à l'armée.

Ce matin même je m'en allai à Chef de Bois secourir trois barques des nôtres, échouées, poursuivies par les Anglais. Le baron de Noyllan était sur une, et des soldats du Plessis Pralain, embarqués pour descendre en Ré, sur les autres. Je fis mener les personnes et porter les munitions à Laleu : puis sur le soir je fis tirer en un chenal lesdites barques que les roberges anglaises canonnaient.

Le mercredi 27me j'eus ordre d'envoyer au secours de l'île de Ré (dont le roi avait à mon préjudice donné la commission à Schomberg), 300 hommes du régiment de Vaubecourt, 200 de celui de Ribeyrac, et la compagnie de chevau-légers commandée par La Borde.

Le soir le roi m'écrivit, et Mr de Schomberg aussi, pour m'avertir que ceux de la Rochelle devaient venir enlever un de nos quartiers, et que je fisse tenir toute mon armée alerte pour y pourvoir. Je me moquai de cet avis qui était contre toute raison et apparence, et ayant posé mes gardes comme je jugeai à propos, je m'en allai coucher entre deux draps, ce que je n'avais encore fait depuis que j'étais venu en mon quartier. Ces messieurs qui étaient près du roi prirent l'alarme si chaude qu'ils firent tenir Sa Majesté et monsieur son frère toute la nuit à cheval.

Le jeudi 28me je fis partir les troupes susdites pour aller en Ré, auxquelles j'eus charge d'ajouter cinquante gendarmes de la compagnie de Monsieur, menés par Mr de la Ferté-Imbaut, lieutenant.

Le vendredi 29me il y eut une furieuse pluie qui fit cesser tous les travaux.

Le régiment des gardes vint pour s'embarquer au Plom : je le logeai à Losieres.

Canaples, Saint-Simon et plusieurs autres du passage vinrent loger et souper chez moi, lesquels y dînèrent encore le lendemain samedi 30me que leur embarquement se fit. Je demeurai toute la journée au Plom pour l'acheminer. Monsieur y vint avec Mr de Bellegarde, qui le vit faire à l'entrée de la nuit en la haute marée, et passèrent heureusement au fort de la Prée sans avoir couru autre fortune que de quelques coups de canon des roberges qui ne désancrèrent point. Ils furent reçus en descendant par les ennemis qui leur firent une furieuse charge où ils tuèrent Mansan, lieutenant des gardes, et un capitaine de Beaumont ; mais ils ne la continuèrent pas, ce qui fit qu'avec peu de perte ils se mirent dedans et à l'entour du fort.

Monsieur vint du Plom au moulin de Laleu pour apercevoir les signaux de leur heureuse arrivée, qui furent justement d'autant de barques comme il en était parti.

Monsieur demeura ce soir-là à souper et coucher chez moi, et sur le minuit comme il dormait, il parut un grand feu par dessus le village de Saint-Maurice qui est contre le Fort-Louis. Je pensai que les ennemis étaient venus brûler ce peu de maisons qui restaient, et pour le respect de la personne de Monsieur, je fis prendre les armes aux troupes françaises et suisses du quartier, cependant que j'accourus pour en savoir de plus sûres nouvelles. Mais je fus bientôt assuré de mon doute, et aperçus que c'étaient quelques maisons de la Rochelle proche de la tour de Saint-Barthelemy où des espions que nous avions dedans avaient mis le feu. Je fis en même temps tirer force balles ardentes du Fort-Louis pour divertir les ennemis d'éteindre leur feu.

Le dimanche 31me et dernier d'octobre, Monsieur dîna chez moi, puis s'en alla au Fort-Louis où il fit tirer force canonnades. Les ennemis nous payèrent en même monnaie ; mais nous eûmes de plus d'un coup de canon qui donna dans le fort, dont le fils aîné de Mr de la Mauvissiere fut tué, et un soldat quand et lui.

Novembre. — Le lundi jour de la Toussaints et premier de novembre, quatre barques des nôtres chargées des gens du régiment du Plessis Pralain, relâchèrent au Plom, et deux autres au moulin de Laleu, qui furent suivies par deux roberges anglaises de si près que la mer leur faillit, et touchèrent terre. Je fis en diligence venir deux canons pour tirer sur elles, ce que je fis de telle sorte qu'une des deux reçut cinq coups dans le corps du vaisseau, et l'eusse coulée à fond si, la mer revenant, huit chaloupes ne l'eussent remorquée.

Saint-Surin revint de l'île de Ré, et le roi m'envoya Sanguin avec de l'argent pour faire que rien ne manquât à l'embarquement, à quoi je pourvus selon son désir.

Le lendemain mardi 2me le roi me fit venir en son quartier pour me proposer de passer en l'île parce que Schomberg était encore en la Charente où il avait relâché. Je fus tout près de passer selon son désir, et le mien ; mais le garde des sceaux fit telle instance d'attendre encore ce jour-là des nouvelles de Schomberg, qu'il me retint. Je faillis à mon retour d'être pris par une embuscade que les ennemis m'avaient dressée proche de Lagor.

Le mercredi 3me je fis mes pâques, dont j'avais été diverti les deux jours précédents.

Mr de Schomberg m'envoya deux barques pour reconnaître sa descente et les y conduire, que je lui renvoyai en même temps. Mr du Hallier alla au Plom faire mettre en mer les pinasses pour passer en Ré à la haute marée de la nuit.

Le jeudi 4me je fis faire une embuscade par vingt gendarmes de Monsieur et quelque infanterie de Ríbeyrac proche de la porte de Coygnes, qui tuèrent deux hommes de cheval des ennemis et prirent trois prisonniers.

Sur mon dîner les Rochelais vinrent prendre des vaches tout contre Laleu, et les emmenèrent à notre vue. Nous montâmes à cheval et le fûmes recourir, et quand les ennemis virent qu'ils ne pouvaient emmener leur

prise, ils tuèrent les vaches et s'enfuirent ; ce qui fut cause que je fis venir la compagnie de la Roque Massebaut loger en mon quartier.

Le roi m'envoya ce jour-là Persy pour venir servir avec moi, qu'il avait retenu jusques alors.

Le vendredi 5me je vins dès la pointe du jour pourvoir aux embarquements qui, Dieu merci, furent tous si heureux qu'il ne s'en perdit, échoua, ou manqua pas un de tous ceux que je fis faire. Le roi y arriva qui me dit que Mr de Schomberg lui avait mandé que, Dieu aidant, il entrerait le soir dans l'île de Ré, en laquelle le vent contraire l'avait empêché d'aborder. sa Majesté voulut ensuite venir dîner chez moi, à laquelle, et à toute sa cour, je fis très bonne chère. Il s'en vint de là voir le port Neuf et le Fort-Louis où je fis tirer quantité de canonnades à son arrivée.

Le samedi 6me je m'en vins au Plom où Monsieur arriva tôt après. Nous vîmes faire une grande salve de mousqueterie et de canonnades au fort de Saint-Martin de Ré, qui fut continuée plus de deux heures. Nous sûmes quelque temps après que c'avait été l'assaut général que les Anglais avaient donné au fort lequel avait été vaillamment repoussé.

Le soir Marillac arriva avec quelque vingt gentilshommes qui venaient de trouver le roi de la part du maréchal de Schomberg qui était encore à la Charente, mais qui n'attendait qu'une heure de bon temps pour aller en Ré. Ils me prièrent de les faire passer en Ré dans quelques chaloupes qui me restaient encore, ce que je fis après leur avoir donné à souper.

Le dimanche 7me je m'en vins à Chef de Bois pour voir ce qui adviendrait en l'île, et fus bien étonné quand je vis revenir Marillac à moi, qui au lieu d'aborder l'île, avait relâché au port Neuf, et me dit qu'ils avaient vu deux roberges, et d'autres visions, dont je me moquai et leur en fis honte.

Nous vîmes peu après les Anglais attaquer vers Saint-Blanceau une barque des nôtres qu'ils prirent. Ces mêmes vaisseaux ennemis vinrent dans le canal de la Rochelle tirer des coups de canon à deux galiotes que j'avais fait apprêter pour passer Marillac au port Neuf. Je fis venir deux canons sur la rive, qui les firent déloger bien vite, et donnèrent deux volées dans l'un desdits vaisseaux ennemis.

Sur le soir Marillac se rembarqua et passa sans rencontre, comme m'assurèrent mes galiotes qui trois heures après furent de retour.

Le lundi 8me le roi vint de bon matin au Plom, impatient de savoir des nouvelles. Je lui dis comme j'en avais eu de l'arrivée de Marillac en l'île, et lui fis voir en même temps plus de trente barques échouées à Saint-Blanceau, qui nous fit juger que Schomberg était passé la nuit précédente. Il me dit aussi la mort du maréchal de Thémines, et quand et quand, que j'avais bonne part au gouvernement de Bretagne qui vaquait par son décès. Je lui dis que je lui rendais très humbles grâces de l'estime qu'il faisait de moi en m'en jugeant digne, mais que pour moi je ne désirais point de ces grands gouvernements qui obligent à résidence, parce qu'ils contrarient à mon humeur et me dévoient du cours de ma fortune ; que je ne laissais pas pourtant de lui en être extrêmement obligé.

Nous fîmes aussitôt embarquer les mousquetaires à cheval du roi, et quelques autres soldats et vivres pour passer en Ré. Mais ils arrivèrent trop tard ; car ce même jour les Anglais délogèrent de Saint-Martin, et Mr de Schomberg les suivit avec toutes les troupes passées et 700 hommes qui

sortirent du fort Saint-Martin. Les ennemis se retirèrent en très bon ordre jusques après qu'ils eurent passé le bourg de la Coarde : car lors, à l'entrée d'une chaussée qui les menait en leurs barques et roberges, comme ils commencèrent à défiler, le désordre s'y mit, chacun voulant passer le premier. Sur cela nos gens les chargèrent ; de sorte qu'ils se noyèrent quantité : quantité aussi furent tués, et les Anglais perdirent plus de douze cents hommes, morts ou prisonniers, entre lesquels fut, le milord Monjoye, et deux colonels anglais.

Le soir même il sortit vingt six barques de la Rochelle pour aller en Ré.

Le mardi 9me j'eus nouvelles de la défaite par Beringuen, qui en allait rendre compte au roi. Je passai en même temps en très basse mer le canal de la Rochelle à cheval, et vins trouver le roi pour m'en réjouir avec lui. Beringuen lui dit que les ennemis avaient perdu, partie prises, partie jetées, trente quatre enseignes et cinq pièces de canon. Il me renvoya tôt après en mes quartiers où je fis faire des salves générales, tirer tous mes canons plusieurs fois, et faire chanter le Te Deum à Laleu et au Fort-Louis.

Je faillis ce jour-là d'être tué d'une canonnade de la ville qui passa à quatre doigts de ma tête et alla tuer un soldat qui marchait devant moi.

Le mercredi 10me Mrs les cardinaux de Richelieu et de la Valette, ducs d'Angoulême et de Bellegarde, d'Effiat, de Harbaut, d'Aucaire et autres, vinrent dîner chez moi, puis furent voir mes travaux.

Le soir force gens revinrent de l'île, mais avec péril parce que les Rochelais, avec plus de quarante barques, tenaient la mer.

Le jeudi 11me Puilorens et la noblesse de Monsieur revinrent de l'île et dînèrent avec moi. Le soir Mrs de Retz, de Guymené, et d'autres, qui en revenaient aussi, vinrent souper et coucher en mon logis.

La nuit il y eut tourmente.

Le vendredi 12me je les menai voir nos travaux, et deux vaisseaux ennemis échoués de la tourmente de la nuit passée, à la rade de Chef de Bois, dont ils avaient retiré les hommes dans des chaloupes. Puis leur ayant donné à dîner, je les renvoyai au quartier du roi dans mon carrosse.

Le samedi 13me la tempête ayant fait retirer les barques Rochelaises, force gens eurent moyen de revenir de l'île. Les chevau-légers du roi repassèrent de Ré en mon quartier. Monsieur vint au Plom voir les débris de la tempête.

Le dimanche 14me Marillac et quantité d'autres revinrent de l'île coucher chez moi.

Le lundi 15me je fus à Dampierre prendre congé de Monsieur, qui se retira de l'armée et s'en retourna à Paris. Je fus de là à Netré trouver le roi.

Tout le reste des troupes qui étaient sous ma charge et que j'avais envoyées en Ré, furent ce jour-là de retour en leurs quartiers.

J'allai ce même soir reconnaître une nouvelle ouverture que monsieur le cardinal voulait être faite au port Neuf, avec un marinier fort expérimenté qu'il m'avait envoyé, nommé Sanson.

Le mardi 16me Monsieur (qui avait été retenu le jour précédent par le roi), s'en alla de l'armée.

Le mercredi 17me je fus au Plom faire partir force barques pour aller en Ré requérir ceux qui y étaient encore. Le comte de Burie et force autres revinrent de l'île chez moi.

Le roi m'envoya quérir pour le venir trouver le lendemain matin, comme je fis, le jeudi 18me ; et étant au conseil avec monsieur le cardinal et peu d'autres, me dit que monsieur son frère s'en étant allé, qui avait entrepris de faire un fort à Lafons sans lequel la Rochelle n'était point assiégée, et qu'il s'était chargé d'assiéger la ville depuis le marais de Lafons qui était la fin de mon département jusques à Ronsai où commençait celui de Mrs de Schomberg et d'Angoulême et duquel le roi et monsieur le cardinal se chargeaient particulièrement, et que l'ayant présenté à Mr d'Angoulême pour s'y loger à la place de Monsieur et construire les forts, redoutes, et lignes nécessaires, il lui avait demandé cinq cents chevaux, et cinq mille hommes de pied, ne le voulant entreprendre avec moindres forces, lesquelles difficilement Sa Majesté lui pourrait maintenant fournir ; que sur ce sujet il m'avait envoyé quérir pour m'offrir d'ajouter tout ce département au mien, et savoir quelles troupes je demanderais d'augmentation à l'armée que j'avais déjà, et quel secours de charrettes, d'outils, et d'autres choses, je demanderais de plus. Je lui répondis que j'avais de toutes choses à suffisance, si le roi me commandait de l'entreprendre, et que je lui fortifierais et retrancherais l'avenue de terre qui était encore libre aux Rochelais, de telle sorte que dans quinze jours je l'aurais fermée. Le roi crut que je me moquais en lui disant cela, et me répliqua que je lui demandasse librement, et si je me voudrais contenter de trois régiments de plus et de trois compagnies de chevau-légers ; et moi je lui répondis que, si il augmentait mes troupes, je ne l'entreprendrais pas. Il m'enquit là-dessus quand je voudrais commencer. Je lui dis que le lendemain j'irais reconnaître et tracer le fort, que je me préparerais le samedi, et que le dimanche au matin je m'y irais loger. Il me dit qu'il ne pensait pas que je le pusse faire si tôt, et puis me demanda avec combien de forces je m'y viendrais loger : « Avec quatre cents hommes de pied et quarante chevaux », lui dis-je. Il dit alors que je me moquais, et qu'il ne me le souffrirait pas. Je lui repartis qu'il le ferait donc faire par un autre ; que je n'y voulais pas employer un homme davantage, et qu'il me laissât faire à ma fantaisie, ou que je quitterais tout là : ce que je faisais par dépit de Mr d'Angoulême qui était là. Lors, je pris congé du roi qui me recommanda de prendre mes sûretés de telle sorte que lui, et moi ensuite, ne reçussions point d'affront.

Le vendredi 19me je pris cinquante chevaux, et deux cents hommes de pied, et m'en vins reconnaître le lieu où je ferais mon fort, que je fis tracer par un ingénieur nommé le Flamen ; puis je m'en revins. Par les chemins les ennemis me vinrent chicaner : je les fis pousser jusques dans leurs portes par la compagnie de la Roque Massebaut, qui y perdit d'un coup de mousquet son maréchal des logis, qui fut grand dommage.

Le samedi 20me le régiment des gardes et celui de la Melleraye revinrent de Ré. Je logeai ce premier à Losieres, et l'autre à Lommeau.

Canaples amena le milord Montjoye, son prisonnier, loger et coucher chez moi, qui les laissai au lit le lendemain dimanche 21me, pour m'acheminer à la garenne de Lafons avec deux cents hommes du régiment de Vaubecourt, deux cents Suisses, et vingt chevaux de la compagnie de la Roque Massebaut. J'emmenai aussi quatre de ces petites pièces que l'on nomme courtauds, avec de la munition, fascines, et outils nécessaires pour travailler. Je trouvai la compagnie de Ruffec qui était en garde proche de

Lafons, que j'emmenai aussi quand et moi. D'abord je fis deux fortes barricades aux deux chemins creux qui sont à gauche et à droite de la garenne, qui se viennent joindre à trois cents pas de la porte de Coygnes, et fis avancer cent cinquante Français, et autant de Suisses, assez proche de l'enfourchure des deux chemins. Je mis les vingt chevaux de la Roque bien loin sur ma droite et mes gardes encore après, pour donner ombrage aux ennemis, en cas qu'ils voulussent sortir, que cette cavalerie irait couper entre la ville et eux. J'en fis de même à la gauche de la compagnie de Ruffec et la fis suivre par un petit gros de vingt-cinq volontaires qui m'avaient suivi. Je mis Mr du Hallier avec les Français, La Courbe avec les Suisses, et moi allais partout, cependant que nous travaillions à faire ce fort, que j'avais pris de quarante toises dans œuvre en carré sur le coin droit de la garenne dont les deux fossés me servaient. Les ennemis qui aperçurent que l'on les venait entièrement fermer par ce fort, sortirent mille ou douze cents hommes de la ville pour nous en venir empêcher ; mais voyant ces quatre gros de cavalerie qu'ils pensaient destinés pour leur empêcher leur retraite s'ils s'avançaient, intimidés par ces petits canonnets qui leur tirèrent quelques coups, croyant aussi que je n'avais pas mis trois cents hommes à mes enfants perdus sans en avoir pour le moins quinze cents au gros, se continrent contre leurs murailles sans nous venir incommoder, hormis de plus de quatre cents canonnades qu'ils nous tirèrent, qui tuèrent douze ou quinze soldats ou travailleurs. Cependant le bruit de ces canonnades fit venir à l'alarme quantité de noblesse du quartier du roi, que je fis mettre encore en deux gros de cavalerie, de sorte que les Rochelais me laissèrent paisiblement travailler. La nuit je mis les régiments de Chastelier Barlot et de Ribeyrac dans ce fort, pensant qu'ils viendraient le mugueter, et cinquante chevaux sur les avenues : mais ils ne firent aucun semblant de sortir.

Mrs de Canaples et de Montjoye passèrent le matin comme je commençais ce fort, et voyant que je n'avais quasi personne pour me soutenir, Canaples voulut faire arrêter les huit cents hommes du régiment des gardes qu'il ramenait de Ré. Mais je ne le voulus souffrir, et lui dis qu'il dit au roi que je lui tenais promesse, et que je n'avais pas outrepassé le nombre que je lui avais dit, et que s'il m'envoyait un seul homme de renfort, que je quitterais tout.

Je pensais y coucher ; mais le maréchal de Schomberg arriva chez moi du retour de l'île, ce qui fit que j'y laissai Mr du Hallier, et m'en allai lui faire bonne chère.

Le lundi 22me j'amenai Schomberg voir ce que j'avais fait le jour précédent, puis m'en vins avec lui voir le roi qui lui fit fort bonne chère, comme certes son action le méritait. Il me la fit ensuite de mon œuvre du jour précédent et m'offrit encore renfort de troupes dont je le remerciai : seulement lui dis-je, que s'il m'ôtait le régiment de Navarre comme il désirait, et celui de Beaumont qu'il voulait envoyer en Normandie pour crainte des descentes des Anglais, qu'il me les remplaçât d'ailleurs, ce qu'il me promit et m'envoya dès le jour-même le régiment de la Melleraye et celui de Parabere.

Je m'en revins au galop dîner chez moi où je trouvai Mr de Mende et La Melleraye qui m'y attendaient. De là je vins jusques à minuit dans le fort de

Lafons, et ramenai Mr l'évêque de Nîmes souper et coucher en mon quartier pour y attendre son frère Toiras.

Le mardi 23me il s'échoua une barque qui venait de Ré au moulin de Laleu, que des barques Rochelaises vinrent piller : je m'y trouvai de bonne fortune avec vingt Suisses ramassés, et leur fis quitter ; puis je m'en retournai à Lafons.

Le mercredi 24me Beaumont et son régiment arrivèrent de l'île.

Guron me vint trouver que je malmenai pour n'avoir pas bien assisté des choses nécessaires qui dépendaient de Marans, l'embarquement de Ré.

Le jeudi 25me Toiras arriva de l'île et dîna avec moi, puis fut pour trouver le roi qui était le jour auparavant parti pour aller à Surgères, ce qui le fit revenir souper et coucher chez moi.

Une barque des Rochelais, en rentrant dans leur port, fut coulée à fond par les coups de canon qui leur furent tirés du Fort-Louis.

Le vendredi 26me je vins dîner à Angoulains avec les autres chefs de l'armée pour résoudre des vivres, des prêts, et des autres choses nécessaires. De là je m'en revins demeurer fort tard au fort de Lafons qui s'avançait d'heure en heure.

Du Bois le gendarme fut tué dans le canal par les ennemis. Le Plessis arriva.

Le samedi 27me deux maîtres maçons ou architectes de Paris, l'un nommé Meteseau, l'autre Tiriot, vinrent proposer de faire une digue à pierre perdue dans le canal de la Rochelle pour le boucher. Monsieur le cardinal me les envoya, et j'approuvai leur dessein qui avait déja été proposé au roi par Beaumont.

Le soir monsieur le cardinal m'envoya Bussy-Lamet et Beaulieu-Barsac, me mandant de les faire passer en Ré.

Le dimanche 28me je fis commencer la digue de mon côté par ces entrepreneurs qui n'y avancèrent pas grand chose.

Le lundi 29me je fus à Lommeau voir Beaumont qui était très malade. Les Rochelais firent une embuscade pour me prendre au Coulombier rouge ; mais m'ayant été découverte, nous leur tuâmes trois hommes et un cheval.

Ces entrepreneurs revisitèrent notre côté pour voir où ils pourraient trouver assez de pierre pour fournir à la digue.

Le mardi dernier jour de novembre j'allai au conseil chez le roi : puis je vins à Lafons où de la ville on tira une canonnade qui tua quatre travailleurs.

Décembre. — Le mercredi premier jour de décembre le commandeur de Valançay, et Toiras, me vinrent voir. Je les menai après dîner voir travailler au fort de Lafons.

Le jeudi 2me je fus voir Beaumont qui était à l'extrémité.

Le soir Mr du Hallier revint du quartier du roi qu'il me dit être en colère contre moi, et qu'il lui avait dit que je ne voulais rien faire de tout ce qu'il me commandait. Le fait était que ces messieurs de son quartier, l'ignorance desquels j'avais publiée en la construction du fort d'Orléans, lui dirent que, bien qu'il m'eût ordonné de fortifier toute la garenne de Lafons, je n'en avais voulu fortifier que le quart ; que néanmoins j'y ferais une prodigieuse dépense parce que ce fort était de bois ; que les courtines avaient vingt pieds d'épaisseur ; que je ne faisais qu'un simple carré sans flancs aucuns, et que je l'élevais trop haut. La dernière fois que je vis le roi, il me dit : « Il me

semble que quand vous ne feriez vos courtines si épaisses, que ce serait le meilleur. » Je lui répondis : « Sire, si Votre Majesté avait vu le fort, Elle jugerait elle-même que les courtines n'ont pas trop d'épaisseur. Obligez-moi de m'en laisser le soin, et si puis après il n'est à votre gré, ne me blâmez pas seulement, mais me châtiez. » Sur cela je m'en allai, et on lui dit que je ne voulais prendre que le quart de la garenne : sur cela il se mit en colère et déclama hautement contre moi.

Je m'en allai le trouver le lendemain vendredi 3me et en passant entre le Coulombier rouge et le lieu où depuis je fis faire le fort du Saint-Esprit, comme je parlais à don Augustin Fiesque et à Cominges qui étaient un peu plus avancés que moi, une canonnade de la ville donna par la tête du cheval de don Augustin et le tua.

Je fis mes plaintes au roi qui me satisfit, et je le rendis satisfait en tel point qu'il me dit que ceux qui lui avaient parlé contre moi étaient des ignorants ; car le fort que je faisais était plus grand que le Fort-Louis, et si je l'eusse fait à leur mode, je fis voir au roi que j'eusse fait une grande ville.

En retournant à Laleu assez tard, la compagnie de la Roque-Massebaut qui demeurait tout le jour en garde au Coulombier rouge pour la sûreté du passage, s'étant retirée, trouva en arrivant au quartier que je n'y étais point encore revenu, et craignant que les ennemis ne troublassent mon retour, revinrent au galop pour nous faire escorte ; et moi qui crus que c'étaient les ennemis, allai à la charge à eux, de sorte qu'avant que se reconnaître, il y eut quelques coups de pistolets tirés.

Le samedi 4me j'eus le soir une alarme qui me fut donnée par un signal du Fort-Louis. J'y accourus ; mais je ne trouvai rien.

Le dimanche 5me je fus malade et ne sortis point de chez moi, ni aussi le lundi 6me ; mais le mardi 7me je m'en vins voir la digue que Meteseau faisait travailler de mon côté.

Ce même jour il y eut un beau combat proche de la porte de Coygnes entre les Rochelais qui étaient sortis, et Mr du Hallier avec Mr d'Elbene et sa compagnie et Le Chastelier-Barlot qui était à garder notre fort de Lafons commencé. Ils rembarrèrent bravement les ennemis, et avec morts, et prisonniers qu'ils amenèrent.

Le soir un ingénieur allemand nommé Clarver fit tirer quelques bombes dans la ville. Mais comme il n'était pas assez près, et que ses mortiers n'étaient assez gros, ce fut sans effet.

Le mercredi 8me je fus mandé au conseil. J'allai dîner chez monsieur le cardinal au Pont de la Pierre ; puis nous vînmes trouver le roi à Netré.

Le jeudi 9me le roi envoya Mrs de Bligny et de Lêché pour lui rapporter l'état de mon armée laquelle je leur fis voir par régiments afin qu'ils lui en fissent rapport ; car c'était le jour de la montre.

Le vendredi 10me monsieur le cardinal me renvoya encore Arnaut pour juger de l'embouchure du port Neuf et des écluses qu'il y fallait faire pour retenir l'eau douce, ce qu'il revisita encore tout le jour suivant.

Le dimanche 12me Mrs le cardinal de la Valette, de Schomberg et de la Roche Guyon vinrent dîner avec moi. Ils arrivèrent comme nous venions d'achever un combat avec la cavalerie de la Rochelle, proche du Coulombier rouge, où nous leur tuâmes deux hommes. Je les menai après dîner à Lafons où je courus grand fortune d'être tué de trois coups de canon consécutifs qui tous trois me couvrirent de terre.

Le lundi 13me je fus à Lafons, et fis ce que je pus pour harceler les ennemis afin de les faire sortir pour donner ébattement à La Curée, d'Ucelles et autres qui m'y étaient venus voir.

Le mardi 14me les ennemis sortirent de la porte de Coygnes ; mais ce n'était qu'en intention de nous tirer force canonnades, pensant que nous ferions comme le jour précédent.

Le mercredi 15me je me fis saigner, et ne sortis point de la maison ; car je me trouvais mal.

Le jeudi je fus trouver le roi à Coreilles, qui voyait travailler à sa digue. Il revint au conseil, et je ramenai de là les trésoriers, qui avaient délayé depuis la montre de faire le paiement de l'armée où je commandais.

Le vendredi 17me je fis commencer un épis à l'embouchure du port Neuf qui était ouverte, pour empêcher que ladite embouchure ne fut remplie de sable au reflux de la mer.

Toiras arriva de Ré, qui vint servir de maréchal de camp en mon quartier.

Le samedi 18me j'envoyai Mr de Nîmes au roi lui demander Mr de Lisle-Rouet pour avoir soin de faire travailler notre digue et venir loger près de moi, afin d'en délivrer de soin les maréchaux de camp.

Le dimanche 19me j'allai trouver le roi comme il partait pour aller à Surgères, qui me donna Lisle-Rouet, et au marquis de Neesle le gouvernement de la Fere, vaquant par la mort de Beaumont, de qui on donna toutes les charges, réservant à son fils une certaine somme sur celle de premier maître d'hôtel.

Le lundi 20me comme j'étais au fort de Lafons, Mrs d'Angoulême, Schomberg, Vignolles et Marillac m'y vinrent voir, et allâmes reconnaître le lieu où ils voulurent faire le fort de Beaulieu.

Ce jour là le port Neuf fut ouvert, et les galiotes y entrèrent.

Le mardi 21me je fus dîner et au conseil chez monsieur le cardinal. Après je m'en revins par le canal au port Neuf.

Le mercredi et le jeudi se passèrent en mes divers travaux, et le vendredi 24me j'envoyai le régiment de Beaumont : les officiers me vinrent dire adieu, et je fis donner leur logement de Lommeau au régiment du Plessis-Pralain.

Le samedi 25me, jour de Noël, je fis mes pâques.

Le dimanche 26me je passai le canal pour aller dîner chez monsieur le cardinal : puis je fus voir Mr de Rambouillet.

Toiras et Le Hallier allèrent en l'île de Ré où ils demeurèrent le lendemain, et le mardi 28me ils en revinrent.

Le mercredi 29me La Ferté m'envoya un espion qui venait de la Rochelle reconnaître nos quartiers : je le fis pendre.

Le jeudi 30me je fus reconnaître les lieux propres pour y faire des forts et redoutes pour la circonvallation de la Rochelle.

Le vendredi 31me et dernier jour de décembre Toiras m'amena Des Roches Baritaux que j'accordai avec La Tabariere gendre du Plessis-Mornai.

1628.

Janvier.— Le samedi premier jour de janvier et de l'année 1628, je la commençai en faisant mes pâques selon l'obligation que j'en ai comme commandeur du Saint-Esprit.

Il y eut alarme au fort de Lafons : les ennemis firent feinte de sortir ; mais ils se continrent : j'y accourus.

Le dimanche 2me je fus à Netré voir le roi, puis repassai par mer à notre digue.

Le lundi 3me je passai le canal en barque et vins dîner chez monsieur le cardinal. Le roi y vint tenir conseil ; puis je m'en revins passer à la digue.

Le mardi 4me les ennemis firent une embuscade à notre garde à cheval proche du Coulombier rouge : j'y arrivai, et les repoussai dans la ville.

Je fis ce jour-là commencer la circonvallation de la Rochelle en mon département qui était depuis le moulin de Beaulieu jusques au Fort-Louis d'où je tirai une ligne jusques en un lieu où je desseignais une redoute au devant de Saint-Maurice.

Je fus dîner chez Mr de Nîmes au Fort-Louis avec Mrs de Tours et de la Roche Guyon.

Le mercredi 5me je continuai cette ligne commencée. Il y eut une forte tempête sur mer.

Le jeudi 6me, jour des Rois, je fus voir le ravage que la tempête de la nuit précédente avait fait : elle fit échouer le vaisseau de Toiras nommé le Petit Ori ; elle jeta contre la rive le brûlot de monsieur le cardinal, et un des vaisseaux murés destinés à boucher le canal de la Rochelle, aplanit la digue de notre côté et rompit celle de Coreilles.

Le vendredi 7me la tempête jeta une telle quantité de pierres dans l'embouchure du port Neuf qu'elle le boucha. Je fis travailler à les ôter et continuer puissamment mes travaux.

Fontenai vint demeurer chez moi trois ou quatre jours.

Le samedi 8me je fis commencer une ligne depuis le fort de Lafons jusques à celui de Beaulieu.

Le soir j'eus une alarme au Coulombier rouge, des ennemis qui y étaient parus.

Beauvilliers me vint trouver à Laleu.

Le dimanche 9me la tempête fut très grande. J'amenai Mrs de Tours et de Nîmes, la Boche Guyon, Toiras et Argencourt dîner chez moi.

Le lundi 10me je fus à Netré voir le roi, et retournai par le fort de Beaulieu pour parler à Schomberg.

Le mardi 11me je fis commencer la redoute de Saint-Maurice.

Le mercredi 12me je fus tout le jour à visiter mes divers travaux.

Le jeudi 13me je fus à tous mes travaux.

La nuit les ennemis forcèrent la redoute de Labori sur les onze heures du soir vers Coreilles, et par mer prirent deux pinasses du roi.

J'avais ce jour-là dîné chez Mr de Schomberg qui me dit que la nuit précédente il était entré six-vingt bœuf dans la Rochelle, mais que l'on ne savait pas si c'était du côté que je gardais, ou du leur. Je l'assurai que du mien rien n'y était passé.

Le vendredi 14me je fis ajouter à mes autres travaux la construction de la redoute du Coulombier rouge. Je fis sonder les marais de Lafons et doubler toutes mes gardes pour empêcher que rien n'entrât dans la ville, et

me fis certain que les bœufs n'y avaient point passé, au moins dans mon quartier.

Le roi qui était allé passer quelques jours à Marans, où La Roche-Guyon mourut, fut averti par Mr d'Angoulême dès le lendemain que les six-vingt bœufs furent entrés dans la Rochelle, et lui manda qu'ils étaient entrés par mes quartiers, dont le roi fut fort en colère et m'envoya le marquis de Grimaut le samedi 15me de janvier, par lequel il me fit témoigner le mécontentement qu'il avait de ma négligence et de mon peu de soin. Je fus tellement indigné de cette ambassade que je ne lui voulus répondre autre chose sinon que j'étais bien d'accord que ces bœufs étaient entrés, mais que je ne l'avais su empêcher, et que je verrais Sa Majesté à laquelle je rendrais compte de l'impossibilité de cette affaire, et que ce serait quand il me commanderait de l'aller trouver, et non autrement.

J'envoyai le dimanche matin le sieur de Lisle-Rouet trouver le roi, lequel avait vu comme il n'y avait aucune trace de bœufs entrés dans la Rochelle en tout mon département, et le priai en s'en allant à Netré (lui qui était chasseur et bon connaisseur), de revoir par le chemin où ces bœufs pouvaient être entrés, lequel de bonne fortune en vit la piste entre Perrigny et Netré. Comme il fut arrivé près du roi, il lui témoigna le juste mécontentement que j'avais d'être blâmé des fautes des autres, et que, sans m'avoir ouï, ni avéré le fait, sur la relation de mon ennemi, le roi ne m'eût pas seulement jugé, mais condamné : « Comment, ce lui dit le roi, le maréchal de Bassompierre ne nie pas que ces bœufs ne soient passés de son côté : il dit seulement qu'il ne l'a pas su empêcher. Et pourquoi est-il donc là, si ce n'est pour empêcher que rien n'entre dans la Rochelle ? » Il lui répondit : « Vraiment, Sire, il n'avait garde de les empêcher, puis qu'ils sont entrés par le quartier de Mrs d'Angoulême et de Schomberg. Car je puis répondre à Votre Majesté premièrement qu'il n'en est entré un seul par les quartiers qu'il garde, et ensuite lui assurer qu'il en est entré six-vingt par les quartiers de deçà, comme j'offre présentement de montrer si Votre Majesté veut envoyer avec moi quelqu'un qui soit chasseur. » Il envoya sur cela quérir Mrs d'Angoulême et de Schomberg, à qui Lisle-Rouet maintint que ces bœufs étaient entrés par leurs quartiers ; et avec un nommé Croysille que le roi envoya avec eux, ils montèrent à cheval, et il leur en montra la piste.

Sur ces entrefaites j'étais venu au fort de Lafons qui était déjà en défense : Mr du Hallier, Marcheville, La Courbe, don Augustin Fiesque, et d'autres étaient avec moi. Nous vîmes sortir vingt-cinq cavaliers armés de la porte de Coygnes. Je fis prendre cinquante mousquetaires à Mr du Hallíer, et huit de mes gardes avec quelques volontaires, pour les aller faire rentrer en leur tanière. Il partit donc, et moi je le suivis comme les mousquetaires sortaient du fort, et voyant qu'il s'avançait par trop dans la rue du faubourg de Lafons vers les ennemis, je courus à lui pour le faire arrêter. Mais comme nous y étions, nous rencontrâmes en un détour de rue ces ennemis à douze pas de nous, ce qui nous fit faire ferme, parce que nous n'étions que dix chevaux et ces huit gardes, et qu'ils étaient tous armés de toutes pièces. Eux aussi en même temps firent halte, et La Courbe leur cria : « Messieurs, il y fait bon, vous n'aurez pas toujours deux cordons bleus en si belle prise. » En même temps un de mes gardes tira de sa carabine ; et eux, croyant à notre contenance que nous étions suivis, se retirèrent, et lors nous les

poursuivîmes, voyant leur épouvante, et les fîmes jeter dans leur contrescarpe où ils furent soutenus de deux cents mousquetaires sortis de la ville qui commencèrent à escarmoucher avec ces cinquante hommes sortis du fort, et j'en envoyai encore quérir cent, lesquels arrivés et notre garde à cheval qui était venue au bruit, comme d'autre côté La Borde-Vely avec trente chevau-légers, qui était en garde devant le fort de Beaulieu, y étant accouru, les ennemis jugèrent que la partie n'était pas tenable ; mais voyant en rentrant dans la porte de Coygnes Mrs d'Angoulême et de Schomberg occupés à remarquer l'entrée des bœufs, allèrent à eux, ce qui les mit en peine ; et moi le voyant j'y vins au galop les soutenir avec la compagnie de Marconet que je fis suivre. Je trouvai Mr de Schomberg à la tête l'épée à la main lui cinquième et Mr d'Angoulême qui allait et venait avec huit ou dix hommes pour ne laisser pointer des canons sur lui, qui ne furent pas marris de mon arrivée, laquelle fit retirer les ennemis, qui se contentèrent de nous tirer force canonnades.

Le lundi 17me on m'amena sept prisonniers qui avaient voulu se jeter dans la ville, gens de bonne mine si on leur eût peu ôter l'extrême peur qu'ils avaient d'être pendus. Mais je les traitai doucement.

Je m'en allai trouver le roi à qui je fis force plaintes, et lui certes me satisfit par force paroles d'estime et d'affection de ma personne.

Quelques espions qu'il entretenait dans la Bastille lui donnèrent avis que les Rochelais avaient une entreprise sur le Pont de la Pierre qu'ils devaient cette nuit même venir pétarder. Monsieur le cardinal n'y était pas alors : il était allé par mer en Brouage, et le vent contraire retardait son retour. Le roi prit l'alarme bien chaude et me l'envoya donner avec la même lettre qu'il avait reçue qui contenait que six cents hommes devaient sortir par mer dans des barques de la Rochelle et venir en haute mer aborder dans les platains d'Angoulains, mettre pied à terre, forcer à coups de pétard le Pont de la Pierre et puis se rembarquer dans leurs mêmes barques et s'en revenir à la Rochelle. Quand j'eus fait réflexion sur cette lettre, je jugeai l'avis impertinent et mandai au roi que six cents hommes dans des barques se voient venir par le canal ; qu'ils ne s'oseraient hasarder de se jeter dans les platains, car ils seraient perdus : qu'ils ne sauraient se débarquer sans être défaits par les régiments de Piémont et de Rambures, logés à Angoulains, devant le quartier desquels ils devaient forcement passer ; que quand bien ils prendraient sans résistance le Pont de la Pierre dont le château est bon, bien fossoyé, et qui peut être défendu par vingt hommes contre toute la puissance de la Rochelle s'ils n'amenaient du canon, ils ne se pourraient rembarquer à cause de la mer qui serait en une heure retirée des platains, et que par conséquent Sa Majesté pouvait dormir en repos, l'assurant que, si les ennemis l'entreprenaient, j'avertirais par trois coups de canon tirés du Fort-Louis leur arrivée, plus d'une heure avant qu'ils se pussent débarquer, et que ce serait une gorge chaude pour les régiments de Piémont et de Rambures. Nonobstant toutes ces raisons ceux qui étaient près du roi le conseillèrent de monter à cheval : Mr d'Angoulême dit qu'il serait proche des platains avec trois cents chevaux ; Marillac supplia au roi de lui permettre de garder le Pont de la Pierre avec deux cents hommes, et firent tout ce que l'on eût pu faire s'il y eût eu trente mille hommes dans la Rochelle, faisant passer la nuit à cheval au roi sans raison ni sujet.

Le mardi 18me six grosses barques de la Rochelle sortirent la nuit du canal. Les vaisseaux du roi qui étaient en garde quittèrent leur poste : on nous donna une forte alarme, et le roi fut encore toute la nuit sur pied, et moi aussi.

Le mercredi 19me je fus tout le jour à visiter mes travaux, tant du fort de Lafons que je faisais mettre en perfection que des lignes de circonvallation, que de la digue et du port Neuf.

J'en fis de même le jeudi 20me.

Le vendredi 21me je fus prendre congé du roi qui s'alla remettre des fatigues inutiles que l'on lui faisait prendre, à Surgères. J'allai de là voir monsieur le cardinal qui me mena dîner chez Marillac au fort de Coreilles ; et l'après-dîner quinze vaisseaux murés par dedans lui étant arrivés, il en fit enfoncer sept devant lui pour aider aux deux digues de fermer le canal. Huit galiotes des ennemis sortirent de leur port et vinrent fort avant contre les nôtres. Cependant les canonnades de la Rochelle faisaient beau bruit, et monsieur le cardinal me fit passer le canal pour aller en mon quartier donner ordre de repousser ces galiotes à coups de canon.

Ce jour même on eut nouvelle que les flottes jointes ensemble, française et espagnole, étaient à l'ancre à Saint-Martin de Ré, commandées par Mr de Guise et sous lui don Fadrique de Toledo.

Ce jour même la redoute de Saint-Maurice fut achevée.

Le samedi 22me je vins trouver monsieur le cardinal sur la digue de Coreilles, qui attendait Mr de Guise et don Fadrique qui y arrivèrent. Il me vint ce jour-là une belle galiote que Vassal m'avait fait faire et équiper dans laquelle, après avoir salué les deux amiraux, je m'en revins en mon quartier.

Le dimanche 23me je vins prendre Schomberg en passant, et allâmes ensemble dîner chez le garde des sceaux qui nous avait conviés afin de tenir conseil l'après-dîner sur les affaires des Grisons.

La nuit précédente les Rochelais étaient sortis en basse-mer contre l'estacade de vaisseaux murés, où ils avaient tâché de mettre le feu : ils y tuèrent un brave capitaine de Piémont qui était béarnais nommé Baurs.

Le lundi 24me le roi m'envoya commander de faire mettre une compagnie de chevau-légers en garde pendant la basse-mer, durant la haute marée, ce que je fis le même soir, et y allai moi-même.

Nous cessâmes nos travaux à cause du grand froid.

Blainville arriva ce jour là en mon quartier, que je logeai.

On pensait faire entrer seize bœufs dans la Rochelle, qui furent pris par les gardes du Coulombier rouge du régiment de Ribeyrac.

Le mardi 25me le grand froid continua, et nos travaux cessèrent.

Mr de Guise vint loger en mon quartier. Il y eut alarme dans la basse marée au canal, quelques ennemis ayant fait semblant de sortir. J'y allai avec mille hommes suisses ou français : Mr de Guise y voulut venir, et, l'alarme cessée, me pria que je le menasse jusques à mes sentinelles plus avancées, ce que je fis si bien que nous allâmes toucher une pièce des ennemis qu'ils ont sur leur port pour couvrir une machine qui leur fait retenir l'eau de la haute mer dans leurs fossés, que l'on nomme le Larron.

Le mercredi 26me Mr de Guise retourna au quartier du roi, si enrhumé qu'il ne pouvait parler ; et le roi lui ayant demandé d'où lui venait cela, il lui dit que c'était l'os d'un gigot de mouton dont je lui avais fait tâter la nuit

précédente (cette pièce qui couvrait le Larron s'appelait le Gigot de Mouton).

Le jeudi 27me janvier je passai en galiote en Coreilles où monsieur le cardinal y vint, qui me mena chez le roi où don Fadrique de Toledo eut audience. Le marquis Spinola et le marquis de Leganesse, son gendre, y arrivèrent.

Le vendredi 28me la gelée continua furieusement. Je demeurai en mon quartier avec Blainville. Feuquieres fut pris par les ennemis, et le lieutenant des gardes de monsieur le cardinal y fut tué, allant reconnaître le pont des Salines.

Le samedi 29me je passai à Coreilles, et fus à pied au quartier du roi pour visiter le marquis de Spinola et celui de Leganesse, et dire adieu à don Fadrique qui s'en allait. J'allai aussi visiter le marquis de Rambouillet, nouvellement revenu d'Espagne, qui s'était rompu un bras, à qui j'avais prêté mon logis de Netré pour s'y faire guérir.

Le dimanche 30me Mr de Nîmes vint dîner chez moi.

Les ennemis firent une sortie par la porte Neuve : nous les repoussâmes.

Le lundi, dernier de janvier, Mrs de Guise et de Mende vinrent dîner avec moi et dire à Blainville qu'il ne pourrait voir le roi comme il prétendait. Je les ramenai à Coreilles, et en passant le canal, une volée de canon de la Rochelle emporta un des avirons de ma galiote.

Février. — Le mardi, premier jour de février, je m'en vins par mer à Coreilles où je trouvai le roi qui m'emmena en son quartier, me fit donner à dîner dans la chambre de Mr le Premier. Les marquis de Spinola et de Leganesse prirent congé du roi : je leur fus dire adieu ; puis monsieur le cardinal me ramena à Coreilles, et je le menai voir sur ma galiote ses vaisseaux enfoncés.

Le mercredi 2me, jour de la Chandeleur, je fis mes pâques.

Le froid continua fort grand.

Je posai des gardes sur quelques vaisseaux murés, et sur le petit château que Pompée Targon enfonça au milieu du canal, qui subsista toujours.

J'allai le soir faire garde à cheval sur le canal en basse marée.

Le jeudi 3me je fus trouver à Coreilles monsieur le cardinal qui faisait enfoncer dans le canal les vaisseaux murés. Il acheva cette estacade de vaisseaux, et y en employa trente et un.

Le vendredi 4me je passai le canal pour voir monsieur le cardinal. De là nous allâmes, Mr de Guise et moi, voir Mr d'Effiat qui avait été malade à la mort : puis nous revînmes voir le roi, et de là je m'en revins par mer en mon quartier.

Le samedi 5me je fis tracer par le Plessis-Besançon le fort de Sainte-Marie : puis j'allai à Lafons où les ennemis firent une sortie.

Le soir j'allai avec la garde à cheval en basse marée sur le bord du canal. Il y eut tempête au montant de la mer.

Le dimanche 6me Mr de Guise partit ayant auparavant été dîner chez moi. Il emmena Blainville qui n'avait bougé de chez moi depuis son arrivée. Je leur prêtai mon carrosse pour les mener à Saumur. Puis je fus en chaloupe dans le canal pour voir nos vaisseaux enfoncés, que la tempête avait mis hors de leur lieu destiné.

Le lundi 7me les ennemis sortirent pour prendre dans leur canal en basse mer le débris des vaisseaux que la tempête avait rompus, et nos gens les en empêchèrent : il y en eut de tués de part et d'autre.

Le mardi 8me Mrs d'Angoulême et de Schomberg eurent brouillerie.

Je fus le matin voir le roi qui me fit apprêter à dîner à la chambre de Mr le Premier : puis il tint conseil. Monsieur le cardinal me ramena à la digue, d'où j'emmenai Mr de la Rochefoucaut loger chez moi.

Le mercredi 9me je passai chez le roi qui me fit traiter, comme le jour auparavant. Après dîner Beautru le jeune me brouilla malicieusement avec le roi qui me maltraita. Je pris congé de lui ce soir-là parce qu'il partait le lendemain pour s'en aller à Paris, ayant donné un ample pouvoir à monsieur le cardinal pour commander en son absence, dont nous nous contentâmes.

Il partit donc le jeudi 10me pour s'en aller à Paris.

Le vendredi 11me j'allai dîner à Angoulains chez monsieur le cardinal qui tint conseil de guerre l'après-dîner.

On eut ce jour là nouvelle de la mort du cardinal de Sourdis.

Le samedi 12me je fis tracer le fort de Sainte-Marie.

Le dimanche 13me je fus dîner, et au conseil, au Pont de la Pierre, et fis commencer le fort de Sainte-Marie.

Le lundi 14me je fus tout le jour à visiter tous mes différents travaux.

Le mardi 15me, comme je voyais travailler au fort de Sainte-Marie, j'aperçus quelque vingt chevaux des ennemis sortir de la porte Neuve et passer le marais vers le fort Saint-Esprit. J'accourus à la redoute du Coulombier rouge où il y avait de garde douze chevau-légers de la compagnie de la Roque-Massebaut, à qui je fis mettre salade en tête, et ordonnai à un brave soldat nommé Rives, qui les commandait, que lorsque je lui ferais signe du fort Saint-Esprit et que j'irais à la charge, qu'il y vînt aussi de son côté, et je m'en allai au galop au fort Saint-Esprit, faisant sortir cinquante mousquetaires sur la contrescarpe pour me favoriser. J'avais un gentilhomme, deux de mes gardes, et un capitaine du régiment de Vaubecourt, nommé Moleres, avec moi ; et comme je sortis du fort pour voir leur contenance, j'ôtai mon chapeau pour commander quelque chose au comte de Ribeyrac qui était de garde au fort avec partie de son régiment : Rives crut que je lui faisais le signe que je lui avais dit, et vint à la charge à toute bride. Comme je vis que l'affaire était embarquée, je poussai aussi, moi cinquième, de telle sorte que les ennemis ne soutinrent pas notre charge, et voulurent repasser le marais. Mais nous leur tuâmes deux chevaux et un homme, et je pris prisonnier, qui se rendit à moi, un jeune gentilhomme neveu de Mr de Courtaumer, bien monté et armé, qui faisait la retraite : il se nommait Bonneval, que monsieur le cardinal m'envoya demander pour tâcher de l'échanger avec Feuquieres.

Le mercredi 16me je continuai mes travaux, et eûmes alarme la nuit, de deux barques qui partirent de la Rochelle, sur lesquelles les vaisseaux qui étaient à l'ancre tirèrent force canonnades. Car les grands vaisseaux ayant demandé à se retirer pour aller hiverner à Brest, ne pouvant tenir durant les tourmentes sur ces basses mers, le commandeur de Valançai proposa de garder tout l'hiver les vaisseaux qui étaient au dessous de deux cents tonneaux de port, qui étaient vingt et deux en nombre, avec lesquels il offrait de garder l'embouchure du canal, même contre une flotte anglaise, si elle venait, ce qu'il exécuta comme il l'avait promis, à cause du secours

qu'il avait des deux côtés, du peu d'eau qu'il y avait dans le canal, qui faisait que les grands vaisseaux n'en pouvaient approcher, et de la crainte que les autres avaient de s'échouer à une des deux rives où leur ruine était évidente.

Le jeudi 17me je fus au conseil chez monsieur le cardinal ; puis je repassai par mes travaux.

Le vendredi 18me nous fîmes garde sur le bord du canal en basse marée.

Le samedi 19me les ennemis sortirent vers le fort de Beaulieu, où j'allai.

Le dimanche 20me, il y avait quelques jours que monsieur le cardinal se trouvait mal ; mais ce jour-là il eut la fièvre très forte. Je le fus voir.

Le lundi 21me les ennemis vinrent pour enlever la redoute de Lafons qui n'était encore du tout parachevée. Mais ils y trouvèrent de la résistance, et la cavalerie vint promptement au secours avec deux cents hommes qui sortirent du fort de Lafons.

Le mardi 22me je fus tout le jour occupé à mes travaux.

Le mercredi 23me j'en fis de même.

Le jeudi 24me je vins dîner au Pont de la Pierre où le conseil se tint.

Mr du Hallier partit pour aller à Paris.

Je fus dire adieu à Mr de Rambouillet, et vins voir Beauvilliers qui se mourait.

Le vendredi 25me le temps fut mauvais : on ne travailla point.

Le samedi 26me Jean Farine vint tirer un coup de pistolet à un Suisse qui levait des gazons pour la redoute de Lafons. J'étais là auprès avec M. de Toiras qui passa pour courre après, et d'autres aussi, et moi de même ; nous allâmes jusques à la barrière de la porte de Coygnes qui était fermée, et Jean Farine se jeta dans la contrescarpe. Il n'y avait pas un homme sur les remparts pour nous tirer, hormis au retour que l'on nous tira cinq canonnades qui faillirent à nous tuer.

Le soir un prisonnier nommé Saint-Siforien se sauva de mes prisons.

La tempête commença par un suroît qui dura toute la nuit.

Le dimanche 27me la tempête continua, qui fit cesser le travail de notre digue.

Le lundi la pluie extrême fut cause que l'on ne put travailler à aucune chose.

La nuit une barque de la Rochelle sortit malgré notre armée de mer.

Le mardi 29me je fus dîner chez Schomberg ; puis j'allai chez monsieur le cardinal au conseil. De là j'allai visiter Mr de Beauvilliers qui tirait à la fin.

Mars. — Le mercredi premier jour de mars j'eus nouvelle de sa mort.

Ce jour-là ma circonvallation fut achevée de fermer.

Je m'en allai le soir promener sur la mer.

Le jeudi 2me je fus tout le jour occupé à mes ouvrages.

Le vendredi 3me je vins dîner à Netré chez Schomberg qui y était venu loger.

Nous accordâmes Ambleville et Sabran.

La Melleraye se battit contre...., Rochelais, et fut blessé. Mr de Schomberg et moi le fûmes voir en son quartier de Niueil.

Le samedi 4me je me fis saigner. Force gens me vinrent voir.

Le dimanche 5me monsieur le cardinal m'envoya quérir au conseil, où nous jugeâmes La Melleraye à bannissement et perte de sa charge, pour s'être battu sans permission de monsieur le cardinal ou de moi : mais ensuite monsieur le cardinal trouva bon que j'écrivisse au roi en sa faveur.

Le lundi 6me je vins recevoir au commencement de mon département, Mrs d'Angoulême, Schomberg, La Curée, Marillac, Chateauneuf et autres, qui me vinrent voir, et dîner chez moi.

Le mardi 7me, jour de carême-prenant, Mr de Schomberg nous festina, et moi le soir fort bonne compagnie. On ne travailla point ce jour là.

Le mercredi 8me de mars, jour des Cendres, Toiras alla découpler ses chiens courants pour courre un lièvre entre nos lignes et la Rochelle, à la merci des canonnades de la ville. Je l'en allai retirer, et me fâcher contre lui, qui ne laissa pas de venir souper avec moi.

Le jeudi 9me je fus au conseil chez monsieur le cardinal.

Le vendredi 10me monsieur le cardinal m'écrivit de le venir trouver le lendemain samedi 11me, ce que je fis, et il me communiqua l'entreprise qu'il avait faite de pétarder la Rochelle par le canal qui y entre et fait le port, me convia d'y venir avec deux mille hommes de pied et trois cents chevaux. Je fis le soir battre au champ à la sourdine, et marchai droit à Ronsai où était mon rendez-vous. Monsieur le cardinal y arriva peu après avec pareil nombre de gens de guerre. Nous fîmes notre ordre, prêts à soutenir le pétard, et donner : mais Marillac et les porteurs de pétard avec cinq cents hommes qui devaient donner devant nous, ne se trouvèrent de toute la nuit qui se passa sans alarme dans la ville, où on ne sut rien de notre entreprise que le lendemain au soir. Je m'en revins malade d'une apostume à la gorge, qui se perça le même soir, que l'on croyait être une peste.

Nous revînmes de cette belle entreprise qui fut si mal exécutée le dimanche 12me auquel j'eus une très forte fièvre. Monsieur le cardinal m'envoya Mr Sitoy son médecin qui demeura auprès de moi.

Elle me continua encore le lundi 13me auquel à cinq heures du matin Marillac fit une entreprise pour réparer celle du pont des Salines, au fort de Tadon, qui lui réussit aussi mal, et ceux qui la tentèrent se retirèrent en désordre sur un mot que dit Marillac, qui fut : « Tournez », au lieu de dire : « À droite », pour se retirer, de sorte qu'il y eut une grande confusion et plus de quarante que tués que blessés.

Le mardi 14me ma fièvre continua. La Melleraye me vint dire adieu.

Le mercredi 15me je fus saigné. Force gens me vinrent voir.

Le jeudi 16me je fus encore saigné, et ma fièvre diminua par la grande quantité de matière que ce charbon jeta.

Le vendredi 17me ma fièvre me quitta : je me levai: Schomberg me vint voir et dîner avec moi.

Le samedi 18me je demeurai encore à la chambre de peur du froid.

Le dimanche 19me je pris médecine.

Monsieur le cardinal me donna, au lieu de Lisle-Rouet qui s'en était allé à son gouvernement de Conquernau, Mr de Tavannes et l'abbé de Beauveau pour m'aider à faire la digue et à en prendre le soin sous moi.

Le lundi 20me monsieur le cardinal me vint voir, et je sortis, pour la première fois de ma maladie, et l'accompagnai à tous mes travaux qu'il fut visiter, et les trouva excellents.

Mr du Hallier revint ce jour-là de Paris.

Le mardi 21me il reprit le soin de nos travaux qu'il trouva quasi parfaits, et je le fus mener les voir.

Le mercredi 22me le mauvais temps fit cesser tous nos ouvrages.

Une barque entra la nuit dans la Rochelle malgré nos chaloupes de garde, et deux autres échouèrent du côté de Coreilles, l'une desquelles (où commandait un nommé Sacremore) se défendit si bien que malgré la forte attaque qui lui fut faite par Marillac, elle entra encore dans le port dès que la marée revint : un nommé David commandait la première entrée, qui portèrent en la ville vingt et deux tonneaux de blé.

Ce même jour mon neveu de Bassompierre arriva au siège de la Rochelle.

Le jeudi 23me je fis faire une batterie sur le bord de la mer, de quatre canons, entre le port Neuf et la digue, qui fut achevée le vendredi.

Le samedi 25me je fis mes pâques.

L'aîné Rotelin qui avait la lieutenance de l'artillerie par la mort de son frère, arriva en mon quartier.

Le dimanche 26me Marillac me vint trouver pour se raccommoder avec moi : je m'étais fâché contre lui quelques jours auparavant. Il dîna avec moi et Fontenai-Mareuil.

Mr le cardinal de la Valette revint ce jour là à Netré.

Le lundi 27me la tempête vint d'un vent de suroît. Nous ne pûmes travailler.

Le mardi 28me je fus voir à Perrigny Mr de Schomberg malade, puis à Netré Mr le cardinal de la Valette arrivé.

Le mauvais temps fit cesser tous nos ouvrages.

Le mercredi 29me un tambour de la Rochelle me vint trouver pour me parler de quelques prisonniers, par lequel j'eus avis des nécessités qui commençaient à la Rochelle, de leur attente du secours anglais, de la créance qu'il forcerait la digue et mettrait des vivres dans leur ville, ce que manquant ils traiteraient, comme aussi des nouvelles qu'ils avaient de Mr de Rohan, dont je donnai avis à monsieur le cardinal.

Le jeudi 30me Mr le cardinal de la Valette et Schomberg me vinrent voir, dînèrent avec moi et visitèrent mes travaux, batteries et digues.

Le vendredi 31me je m'occupai à les continuer.

Avril. — Le samedi, premier jour d'avril, j'allai dîner chez monsieur le cardinal, puis tenir conseil où il fut résolu que Mr de Schomberg s'en irait en Limousin pour empêcher que rien ne s'y remuât.

Le dimanche, lundi et mardi, je fis perfectionner toute la circonvallation qui était très belle, et en creuser les fossés davantage.

Ce mardi un coup de canon de la tour de Saint-Barthelemy donna entre les jambes de mon cheval sans faire aucun mal. Je fus cette semaine sujet à être canonné : car le mercredi 5me un autre coup de canon me couvrit de terre à Lafons et tua trois soldats à qui je parlais.

Le jeudi 6me le tambour de la Rochelle me vint trouver et m'apporta force lettres de ceux de la Rochelle avec qui j'étais en intelligence. Je passai le canal avec Mr de Chateauneuf qui était venu dîner avec moi, et les portai à monsieur le cardinal.

Le vendredi 7me sur la réponse que le roi m'avait faite en faveur de Mr de la Melleraye et ce qu'il en avait écrit à monsieur le cardinal, il revint à l'armée faire sa charge.

Il y eut tempête sur mer par un suroît.

Le samedi 8me monsieur le cardinal vint dîner chez moi avec Mr le cardinal de la Valette et plusieurs autres. Je lui fis voir le projet des machines que Le Plessis avait inventées, qu'il trouva fort à son gré et me commanda d'y faire travailler.

Je fis mettre quatre canons au fort de Saint-Esprit.

Le dimanche 9me on ne travailla point, ni le lundi aussi, pour le mauvais temps.

Le mardi 11me monsieur le cardinal nous envoya quérir pour dîner avec lui et tenir conseil, auquel Le Coudrai-Montpensier fut suspendu de sa charge de capitaine de chevau-légers.

L'après-dîner, comme j'étais au fort de Lafons, quelque cavalerie des ennemis sortit au champ de Mars (ainsi appelait-on une vallée entre le fort et la ville, où les canonnades de l'un et de l'autre ne pouvaient offenser et où tous les jours il y avait quelque petite escarmouche) ; celle-là ne le fut pas : car les ayant repoussés avec ma garde à cheval ils sortirent deux cents hommes de pied de la ville. J'en fis sortir autant, et mandai à Mr de la Melleraye qu'il fît avancer cinquante mousquets sur le haut à notre main gauche. Mais les ennemis sortirent encore deux cents hommes sur lui, et lui ayant tué à ses pieds celui qui menait ces cinquante soldats qui avaient tiré toute leur poudre, ils se retirèrent bien vite et laissèrent leur maître de camp : sur quoi je poussai avec quinze chevaux de mes gardes, l'épée à la main, droit à lui, pendant que Mr du Hallier par le faubourg, et Villemontée cornette des chevau-légers de Monsieur avec vingt maîtres, par le champ de Mars, firent pareille charge, et retirâmes Mr de la Melleraye qui sans cela allait être pris. Je fis venir deux cents hommes du fort Sainte Marie, la compagnie de cavalerie de Marconet qui y était en garde, et autres deux cents hommes du fort de Lafons, avec quoi nous fûmes jusques à la nuit aux mains avec les Rochelais favorisés de leurs courtines et contrescarpe, qui enfin nous sépara avec perte d'un côté et d'autre de trente hommes au moins.

Le mercredi 12me, jour de ma nativité, comme aussi les suivants, jeudi et vendredi, furent employés à nos occupations ordinaires.

Le samedi 15me je fus voir Mr de Montbason arrivé à Netré que je ramenai par Saint-Regratien voir Mr le comte d'Alais malade, coucher en mon quartier.

Ce jour là nous bouchâmes les canaux des fontaines allant à la Rochelle.

Le dimanche 16me je fus dîner à Netré chez monsieur le cardinal qui m'emmena avec lui à Surgeres au-devant du roi qui revenait de Paris en son armée.

Le lundi 17me le roi arriva à Surgères, et le mardi je m'en revins à Laleu.

Le mercredi 19me je fis la nuit mettre le feu aux deux moulins à vent qui étaient devant la porte de Coygnes.

Le jeudi-saint, le vendredi et le samedi, comme aussi le dimanche de Pâques auquel je fis mes pâques, il ne se passa rien d'extraordinaire.

Le lundi 24me je fus dîner avec monsieur le cardinal, puis avec lui au devant du roi qui arriva à Netré. Le soir nous fîmes salves dans tous les quartiers pour réjouissance de son arrivée, et fîmes tirer force canonnades tant sur terre que sur mer.

Le mardi 25me tous les nouveaux venus de Paris me vinrent voir et dîner avec moi, admirant mes travaux.

On fit sommer les Rochelais par un héraut qu'ils ne voulurent ouïr.

Je fis la nuit tirer dans la ville, du Fort-Louis, des balles à feu qui le mirent en deux endroits avec grande rumeur par la ville.

Le mercredi 26me le roi m'envoya mander que je le vinsse trouver à Coreilles avec ma galiote, qui était la plus belle et la mieux équipée qu'il était possible. Il se mit dessus pour voir les deux digues, puis vint à son armée de mer, de laquelle il fut salué de quantité de canonnades. Il monta dans le vaisseau amiral, puis s'en revint par les platains d'Angoulains à Netré où je dînai.

Le jeudi 27me je fis parachever de couper les tuyaux des fontaines.

Le vendredi 28me je fus dîner chez monsieur le cardinal, puis au conseil chez le roi, où il fut traité des moyens de résister à la flotte anglaise dont on avait nouvelle de la venue.

Le samedi 29me le roi m'envoya donner avis (qu'il me manda pour certain), que les Rochelais devaient la nuit prochaine faire un effort sur le fort de Lafons, dont je me moquai. Je ne laissai pas néanmoins d'y aller passer la nuit sans y renforcer les gardes.

Le dimanche 30me je fis commencer une grande batterie sur la pointe de Chef de Bois que je fis fermer et fortifier.

Mai. — Le lundi, premier jour du mois de mai, le roi vint visiter mes quartiers, mes forts, et mes lignes, dont il fut fort satisfait.

Le mardi je fis continuer la batterie de Chef de Bois.

Le soir il y eut alarme à Lafons, où je passai toute la nuit.

Le mercredi 3me force gens me vinrent voir.

La nuit il y eut une fausse alarme de l'arrivée de la flotte anglaise qui devait faire descente au Plom, ce qui me tint encore à cheval toute la nuit.

Le jeudi 4me il y eut un fort mauvais temps.

Le vendredi 5me je fus dîner chez Mr de Schomberg, et puis nous allâmes ensemble au conseil.

Le samedi 6me Mrs le cardinal de la Valette, Montbason, et autres, vinrent dîner chez moi. Je les ramenai dans ma galiote à Coreilles où monsieur le cardinal et Schomberg arrivèrent, que je ramenai à Chef de Bois et au port Neuf.

Le dimanche 7me le père Josef vint loger en mon quartier avec quelques ingénieurs qu'il amena pour entreprendre quelque chose de nouveau aux canaux des fontaines de la Rochelle. Je les laissai faire.

Ce jour fut très mauvais et gâta quelque chose à mes travaux que je fis raccommoder le lendemain lundi 8me, que Saint-Chaumont me vint voir et dîner chez moi.

Le mardi 9me je fis mettre douze canons à la batterie de Chef de Bois, et les munitions nécessaires.

Le mercredi 10me je fus dîner chez monsieur le cardinal, et puis je repassai par tous mes travaux auxquels je mis l'ordre nécessaire en cas de l'arrivée de la flotte dont nous avions eu nouvelles certaines du partement.

Le jeudi 11me Mr de Mailsais (nouveau archevêque de Bordeaux) et plusieurs autres, étant venus dîner chez moi, je les menai après à la batterie de Chef de Bois sur le midi, auquel temps la flotte anglaise parut aux Baleines, qui ayant été aperçue par une sentinelle qu'à cet effet on avait posée sur le clocher d'Ars en l'île de Ré, Toiras en ayant eu avis envoya en toute diligence faire le signal dont j'étais convenu avec lui sur le fort de la Prée, qui était de trois coups de canon et d'une épaisse fumée. Je l'aperçus en même instant de la batterie de Chef de Bois où j'étais avec ces messieurs, et fis faire aussi le signal pour avertir nos armées de terre et de mer, qui était de trois coups de canon de ladite batterie, et en envoyai donner avis à monsieur le cardinal (qui s'était venu loger de mon côté en un château nommé la Saussaye à demie lieue de Lafons). Alors, notre armée navale, commandée par le commandeur de Valançay, se mit sur ses voiles s'avançant vers la pointe de Saint-Blanceau. Sur les deux heures l'avant-garde anglaise parut vers Saint-Martin de Ré. Le roi en fut aussi tôt averti par monsieur le cardinal qui s'en vint à Coreilles avec lui pour voir venir l'armée navale des ennemis. Monsieur le cardinal alla loger à Netré afin de pourvoir à ce côté-là. Toute la flotte qui marchait en trois ordres était composée de cinquante-deux vaisseaux, savoir quatre grandes roberges du roi, sept autres vaisseaux de cinq cents tonneaux de port et quarante et un petits vaisseaux de cent tonneaux en bas, tant brûlots que vaisseaux chargés de vivres, à ce que l'on pouvait conjecturer ; ce qui nous donna une entière assurance qu'ils ne pourraient faire aucun effet et que notre flotte était sans comparaison plus forte que la leur, parce que les roberges ni autres grands vaisseaux ne trouvaient pas assez d'eau pour entrer dans le canal.

Sur les sept heures du soir la flotte anglaise s'approcha pour rader à Chef de Bois. Mais pour les en empêcher je fis tirer de la batterie quelque cinquante volées de canon sur les vaisseaux d'avant-garde, dont trois coups portèrent dans le corps des vaisseaux et tuèrent quelques hommes, et les autres dans les voiles ; ce qui leur fit prendre au large vers le pertuis d'Antioche vis à vis du canal de la Rochelle, où ils se mirent à l'ancre. L'armée navale du roi prit son poste dans le canal entre les deux pointes, et on garnit l'estacade des vaisseaux enfoncés du régiment de Chastelier-Barlot de mon côté, et de celui d'Estissac du côté de Coreilles. On mit aussi entre la digue et la ville trente-six galiotes sur lesquelles on mit, outre l'ordinaire, vingt hommes sur chacune, pour empêcher les sorties que ceux de la ville pourraient faire dans le canal. Je fus la nuit visiter notre armée navale que je trouvai en très bon ordre et bien animée au combat.

Le vendredi 12me de mai le roi qui était à Surgères arriva de bonne heure au bruit de la venue des Anglais, lesquels demeurèrent à l'ancre. Je fus trouver monsieur le cardinal dans le canal, qui visitait les estacades. La tourmente commença l'après-dîner, qui fut bien violente. Je fus la nuit visiter mes forts, et ma batterie de Chef de Bois.

Le samedi 13me je fus faire rembarquer nos gens que la tempête et les vaisseaux échoués avaient tirés de l'estacade.

Monsieur le cardinal m'envoya monsieur de Bordeaux qui dîna avec moi.

Tous ces jours que les ennemis furent en mer devant nous, je fus fort alerte, visitant continuellement mes lignes, mes forts, la digue, les batteries, et les estacades.

Le dimanche 14me je fus occupé à me pourvoir de tout ce qui était nécessaire pour le combat, parce que les vaisseaux du roi étaient résolus, si l'armée anglaise les venait attaquer, de s'agripper chacun au sien et puis se venir échouer sur ma rive, et lors j'eusse fait mon devoir à sauter dans les vaisseaux ennemis et de les crever à coups de canon.

Je fis tirer la nuit pour donner avis aux chaloupes qui étaient en garde entre la ville et la digue, d'une chaloupe ennemie qui s'était insensiblement glissée parmi notre armée de mer et était passée : mais elle entra dans la ville malgré eux.

Je fus toute la nuit à visiter nos gardes.

Le lundi 15me le roi m'envoya quérir par Nogeant. Je fus au conseil, de là dîner chez monsieur le cardinal. À mon retour je fus en alarme des Anglais qui appareillèrent, ce qui m'obligea de faire venir sur notre rive les Suisses et le régiment de Vaubecourt. Monsieur le cardinal passa de mon côté, lequel je ramenai au sien parce que la tempête empêcha les Anglais de pouvoir rien entreprendre.

Le mardi 16me la tempête continua.

Les Anglais envoyèrent un brûlot à notre armée de mer, lequel des chaloupes firent tourner au dessous de notre batterie de Chef de Bois. Cela me mit en quelque alarme, et envoyai mettre en bataille les troupes sur le bord du canal : puis je passai à Coreilles trouver monsieur le cardinal qui m'envoya quérir. À mon retour je trouvai les mousquetaires du roi qu'il m'envoya pour les mettre sur nos vaisseaux : puis peu après Sa Majesté s'en vint loger chez moi. Je la fus recevoir à la redoute de Sainte-Anne, lui donnai à souper et lui fis apprêter un bon lit : puis je m'en allai passer la nuit à la visite de nos vaisseaux et de notre rade. Je ne trouvai en mon retour aucun lieu pour me reposer que dedans mon carrosse.

Le mercredi 17me le roi dîna chez moi. Il alla puis après à Chef de Bois considérer l'armée anglaise, et de là à la chasse.

Les ennemis nous envoyèrent la nuit des artifices à feu qui se perdirent avant que venir à nous : cela ne laissa de me donner l'alarme et de me faire passer la nuit à Chef de Bois.

Le jeudi 18me le roi dîna et tint le conseil chez moi, puis vint à Chef de Bois, et de là s'en retourna à son quartier de Netré. Je le fus conduire jusques à Lafons d'où nous aperçûmes les Anglais appareiller, ce qui me fit retourner en diligence avec Mr de Gramont à Chef de Bois, d'où nous vîmes les roberges et grands vaisseaux venir jusques à la portée du canon de Chef de Bois, tirer tous leurs canons dans notre flotte, et puis s'en retournèrent et retirèrent tout à fait. Nous les conduisîmes de vue tant que nous pûmes, puis retournâmes faire bonne chère sans crainte des ennemis et avec bonne espérance de la prompte reddition de la Rochelle.

Le vendredi 19me Mr de Gramont et moi allâmes trouver le roi qui délivré de la flotte anglaise, alla passer son temps à Surgères.

Betunes s'en vint loger chez moi.

Le samedi et dimanche suivants je fis raccommoder mes travaux que la tempête avait gâtés ou éboulés.

Force gens me vinrent voir.

Le lundi monsieur le cardinal s'en alla en Brouage : celui de la Valette vint loger chez moi.

Le mardi 23me je me fis saigner. Toiras et le père Souffran me vinrent voir.

Le mercredi 24me Mrs le garde des sceaux, de Schomberg, et force autres du conseil vinrent voir mes quartiers et dîner chez moi.

Le jeudi 25me vingt et deux vaisseaux hollandais marchands parurent vers Saint-Martin de Ré, qui nous firent soupçonner que c'étaient les Anglais qui revenaient à nous.

Le vendredi 26me les Rochelais mirent leurs bouches inutiles hors de leur ville : je les rechassai dedans.

Marillac vint dîner chez moi, et Mr le cardinal de la Valette y vint coucher.

Le samedi 27me il s'en retourna.

Le dimanche 28me le roi revint de Surgères, et monsieur le cardinal, de Brouage. Saint-Chaumont vint dîner en mon quartier.

Le lundi 29me quelques Rochelais qui tâchaient de sortir furent pris.

Je fus au conseil chez le roi.

Le mardi 30me Mrs le cardinal de la Valette, Luxembourg, Le Lude, Liancourt, et d'autres, vinrent dîner avec moi.

Le mercredi, dernier de mai, le tambour de la ville me vint trouver, qui me fit savoir les nécessités des ennemis, qui balançaient de se rendre. Sessígny qui était dans la ville fit dire à Grançai lieutenant des chevau-légers du prince de Marcillac que l'on pourrait traiter si je voulais envoyer quelqu'un à cet effet parler aux Rochelais. Je commandai audit Grançai d'y aller de ma part.

Juin. — Le jeudi, premier jour de juin, Grançai alla à la Rochelle, et moi à Netré en donner avis au roi et à monsieur le cardinal, qui le trouvèrent très bon. Les Rochelais élurent pour commissaires La Vigerie, Toupet, Alere, et Sessigny, qui le renvoyèrent quérir l'après-dîner et entrèrent bien avant en conférence. Je fis le soir la réponse à Grançai pour leur porter.

Le vendredi 2me les Rochelais reçurent une lettre du roi d'Angleterre par laquelle il leur promettait de hasarder ses trois royaumes pour leur salut, et que dans peu de jours il enverrait une telle flotte qu'ils en seraient pleinement secourus, ce qui anima les zélés de faire résoudre le peuple à souffrir toutes extrémités plutôt que de se rendre, ce qu'ils me firent savoir par Grançai; et m'envoyèrent copie de la lettre.

Le samedi 3me je fus prendre congé du roi qui s'en allait à Tallemont. Je dînai chez monsieur le cardinal, et fus visiter Schomberg malade.

Le dimanche 4me le marquis de Mirabel ambassadeur d'Espagne et don Alonso Ramires de Prado, du conseil des Indes, vinrent dîner chez moi : je les menai voir tous nos forts, lignes, digue, ports, et batteries.

Le lundi 5me Mrs de Humieres, de Lavrilliere, et Hardier, vinrent dîner avec moi, comme le mardi 6me Mrs de Harbaut, d'Aucaire, le Chatelet, et Targon, qui de là furent menés en l'île de Ré par ma galiote.

Le mercredi 7me j'allai à Netré pour voir monsieur le cardinal ; mais je ne le pus voir. Fontenay, Rambures, et plusieurs autres, revinrent avec moi et demeurèrent quelques jours en mon quartier.

Le jeudi 8me j'eus plusieurs tambours de la Rochelle qui m'en dirent des nouvelles. Je fis sortir à la recommandation de ceux de notre intelligence une fille nommée Gabrielle, qui m'en apporta beaucoup d'eux.

Le vendredi 9me je fus à Dampierre dire adieu à Gramont, puis à Netré voir monsieur le cardinal. De là Schomberg revint passer le canal avec moi pour voir les machines du Plessis-Besançon qui étaient sur le bord de la mer.

Le samedi 10me l'ambassadeur de Mantoue nommé le comte de Canosse, fut amené dîner chez moi par Mr de Saint-Chaumont.

Le dimanche 11me, jour de la Pentecôte, je fis mes pâques, et le lendemain l'ambassadeur d'Espagne et don Lorenzo Ramires de Prado, vinrent dîner chez moi ; don Augustin Fiesque les accompagna, puis après en Ré dans ma galiote, et le lendemain repassèrent et vinrent aussi dîner en mon logis.

Le mercredi 14me je fus au conseil chez le roi, où il fut agité si Rotelin, lieutenant de l'artillerie, y aurait séance, le grand-maître ne faisant point la charge : il fut jugé qu'en l'absence du grand-maître il y pourrait entrer et se tenir debout derrière nous pour recevoir les ordres, et que, quand le grand-maître serait à l'armée, il n'y aurait aucune entrée.

Le jeudi 15me Marillac vint dîner chez moi.

J'eus un tambour de la Rochelle qui m'apprit leurs nécessités.

Le vendredi 16me Mrs de Bordeaux, Bresé, Belin, Rouville, Villandry et autres, me vinrent voir et dîner chez moi pour voir mettre sept machines du Plessis en mer, ce qu'il fit fort beau voir.

Le samedi 17me je fus voir de bon matin monsieur le cardinal à la Saussaye, qui se vint embarquer au Plom pour aller en Brouage.

On posa neuf machines du Plessis Besançon.

Le dimanche 18me Fiesque le comte, et Piles, arrivèrent. Fontenai vint loger chez moi.

Le lundi 19me le roi fut dîner en Brouage où monsieur le cardinal le reçut superbement.

Il vint un bruit de Ré de la venue des Anglais.

Le mardi 20me Le Hallier revint de Brouage, qui nous l'ôta.

Le mercredi 21me monsieur le cardinal revint à la Saussaye et vint le lendemain, jour de la Fête-Dieu, en mon quartier. Je le fus ramener jusques à la redoute de Sainte-Anne où il entra, et la trouva très belle. Il me pria lors de fournir pour la digue le plus de charrettes que je pourrais : je lui dis qu'il n'y en avait que cinquante dans le parc sur l'état du roi, et que je lui en avais déjà donné trente et sept ; que je lui en donnerais encore douze, n'en réservant qu'une pour les nécessités du parc ; dont il me remercia fort.

Le vendredi 23me Saint-Chaumont et d'autres vinrent dîner chez moi. Je fus ensuite sur la mer visiter les machines du Plessis.

Le soir monsieur le cardinal envoya une ordonnance à Rotelin par laquelle il lui commandait de prendre douze charrettes du parc de l'artillerie du quartier du roi et huit du mien pour aller quérir des munitions de guerre à Saumur. Rotelin m'envoya son ordonnance par un nommé Beauregard auquel je dis qu'il n'y avait point de charrettes au parc pour envoyer à Saumur, lequel Beauregard vint dire à monsieur le cardinal que je n'avais point voulu faire donner de charrettes. Lors monsieur le cardinal qui ne se ressouvenait plus de me les avoir toutes fait donner pour la digue, se mit en

grande colère et m'envoya le lendemain samedi 24me son capitaine des gardes Beauplan avec une lettre fort piquante. Je le fus trouver à la Saussaye où il y eut encore de grosses paroles, et je dis mes raisons : puis nous tombâmes d'accord, et je demeurai à dîner chez lui, et Schomberg aussi. Puis je revins à mon quartier.

Le dimanche 25me un matelot nous apporta des nouvelles certaines d'un nouvel apprêt des Anglais pour venir secourir la Rochelle.

Je fus voir le comte de Ribeyrac à Lagor, qui se mourait.

Le lundi 26me monsieur le cardinal, Effiat, Bordeaux, Chateauneuf, et Marillac, vinrent dîner chez moi : puis nous montâmes sur ma galiote et allâmes visiter en mer les machines du Plessis. De là il alla voir les navires et monta sur l'amiral où Valançai et le commandeur des Gouttes eurent querelle ; monsieur le cardinal gourmanda fort le premier ; nous les accordâmes.

Je fis la nuit couper les blés qui étaient entre nos lignes et la ville devers la porte de Coygnes, où nous ne perdîmes qu'un soldat.

Le mardi Mrs de Bordeaux, Marillac, et Bresé vinrent dîner avec moi.

Le mercredi 28me je fus trouver monsieur le cardinal à la Saussaye où nous tînmes conseil de guerre.

Le jeudi 29me La Fitte fut parler à Toupet à la porte de Coygnes. Je fus sur mer faire poser une machine du Plessis. Le tambour de la Rochelle me vint apporter des nouvelles de la ville.

Le vendredi 30me je fus dîner chez le marquis d'Effiat : puis nous allâmes ensemble au conseil chez le roi.

Juillet. — Le samedi, premier jour de juillet, je me résolus de faire fortifier toute la rive où il y a descente, depuis Chef de Bois jusques au Plom, et l'allai reconnaître.

La Fitte retourna parler à Toupet.

Ceux qui étaient en garde dans la redoute de Sainte Marguerite proche de Lafons tuèrent deux Anglais, et prirent trois prisonniers en une escalade que les ennemis voulurent faire pour les surprendre.

Le soir un homme à cheval sortit de la Rochelle, que je menai parler à monsieur le cardinal comme il me le manda, lequel il fit puis après rentrer dans la ville.

Le dimanche 2me Saint-Chaumont fut fait maréchal de camp en l'armée du roi.

Je fis ôter les canons du fort de Lafons, et ceux du fort de Saint-Esprit, pour les porter à Chef de Bois.

Le lundi 3me je fis faire montre générale en mon armée. Le roi en fit de même en celle qui était du côté de Coreilles. Je fus de là au quartier du roi qui dormait : lors j'allai dire adieu à Mr de Chateauneuf.

Le mardi 4me je fis commencer le retranchement de la rive de Chef de Bois. Je fus de là chez le roi, et la nuit je fis achever de couper les blés des ennemis entre les lignes.

Le mercredi 5me monsieur de Bordeaux me vint voir.

Nous fîmes remettre la machine qui s'était égarée le jour auparavant.

Le jeudi monsieur le cardinal qui avait logé deux jours à Netré se fit porter malade à la Saussaye.

Je fis continuer les retranchements de la rive.

Le vendredi 7me monsieur de Bayonne vint dîner chez moi. Le tambour de la Rochelle me vint parler. Je fus voir mettre des machines en mer où un coup de canon donna si près de ma chaloupe qu'elle en fut presque emplie d'eau.

Le samedi 8me on avança le retranchement de la rive. On fit commencer une très belle contrescarpe et un chemin couvert au fort de Lafons. On redressa la machine qui s'était penchée en la mettant le jour précédent.

Le dimanche 9me je fus voir monsieur le cardinal malade à la Saussaye. De là j'allai voir le roi : puis je fus reconnaître la descente de Cou de Vache pour l'empêcher aux Anglais.

Le lundi 10me messieurs de Bordeaux et d'Aix me vinrent voir et dîner avec moi. Nous allâmes ensemble à la Saussaye où était monsieur le cardinal malade.

Le mardi 11me Mr de Castille vint dîner avec moi : je le menai sur la mer.

Je fis commencer le fort de la digue, et fus voir Marillac malade au fort de Coreilles.

Le mercredi 12me je m'occupai tout le jour à mes travaux, comme aussi le jeudi 13me, et fus ensuite chez Mr de Schomberg malade, où le conseil se tint.

Le vendredi 14me je fus aussi à mes travaux, puis consoler le jeune comte de Ribeyrac de la mort de son père.

Le samedi je continuai mes travaux.

Le dimanche 16me je fus voir monsieur le cardinal à la Saussaye.

Le lundi 17me Mr le président le Coygneux vint dîner chez moi. Il était venu trouver le roi de la part de monsieur son frère lequel étant parti mal satisfait du siège de la Rochelle parce que, le roi y étant venu, il n'avait plus le même emploi qu'il y soulait avoir ; qu'étant logé à Dampierre par le conseil des siens qui regardaient plus à leur commodité qu'à l'intérêt de leur maître, il n'avait plus aucune fonction à l'armée : il s'en retourna à Paris, et y faisant le malcontent avait dit à la reine sa mère qui lui rendait compte de ce qu'elle avait traité pour son mariage avec la fille de Florence à sa prière, qu'il n'avait plus aucun dessein de se marier. Puis ensuite à quelques jours de là Mr de Breves ayant mis en avant une proposition de mariage entre lui et la princesse Marie fille du nouveau duc de Mantoue, dès que la reine montra de n'agréer ce parti parce qu'elle avait intérêt à celui de Florence, plusieurs personnes, pour lui faire dépit, tâchèrent d'y embarquer Monsieur, et devant elle même lors qu'ils étaient l'un et l'autre près d'elle au cercle, on faisait des pratiques pour les faire parler. Madame de Verderonne tante de Puilorens affectionnée à madame de Longueville, madame de Moret, et mademoiselle de Vitry, montrèrent si avant de piquer la reine par cet embarquement qu'elle écrivit à Mr de Mantoue pour faire venir sa fille près de lui ; et il avait lors tellement besoin des bonnes grâces de la reine pour s'installer en son nouvel état qu'il fit à l'heure même envoyer quérir sa fille ; dont Monsieur fut piqué, et envoya Mr le Coygneux près du roi pour le supplier de la faire arrêter en France, ce qu'il obtint par le moyen de monsieur le cardinal, dont la reine mère fut fort touchée.

Le mardi 18me je m'occupai à mon ordinaire à mes travaux.

Le mercredi 19me la compagnie nouvelle ajoutée au régiment de la garde suisse en faveur du colonel Salis, arriva, et le roi la voulut voir. Je fus pour cet effet à Netré après avoir été passer chez monsieur le cardinal qui, revenu en santé, vint ce jour-là trouver le roi.

Le jeudi 20me monsieur le cardinal vint dîner chez moi, vit en passant mes lignes et forts, qu'il trouva très beaux : il passa de là à Chef de Bois, vit la batterie, les retranchements de la rive, puis vint au port Neuf et à la digue : de là il alla sur mer voir notre flotte.

Le vendredi 21me je fus chez le garde des sceaux, puis au conseil chez le roi.

Le samedi 22me je fis travailler au fort de la digue et fermer la batterie de Chef de Bois.

Le dimanche 23me le président Daphis, deux conseillers de Bordeaux, Mr de Rouannois, et de Cursol dînèrent chez moi. Mr de Gramont y vint coucher.

Le lundi 24me je menai Mr de Gramont par tous mes travaux, de là en mer voir Valançai. Je le conduisis puis après chez Schomberg, puis le ramenai chez lui.

J'allai à la Saussaye trouver monsieur le cardinal, ramenai Marillac à la digue.

Le roi alla ce jour là à Surgères.

Le mardi 25me je m'amusai à visiter mes travaux.

Le mercredi 26me je fus dîner avec monsieur le cardinal.

Le jeudi je me fis saigner. Schomberg et La Curée dînèrent chez moi.

Le vendredi le retranchement de la batterie fut achevé.

Mr de Rouannois me vint dire adieu.

Le samedi 29me je fus à la Saussaye pour voir monsieur le cardinal malade qui reposait. Je m'en revins sur notre digue où il y avait la plus furieuse tempête, par un suroît, que nous eussions encore vue.

Le dimanche 30me je fus à la digue où je trouvai Mrs de Schomberg, Bordeaux, Saint-Chaumont, et Le Hallier, que je menai dîner à la Saussaye où monsieur le garde des sceaux arriva. Nous y tînmes conseil.

Le lundi 31me monsieur le nonce me vint voir, que je menai promener sur terre et sur mer.

Août. — Le mardi, premier jour d'août, quelques huguenots du pays voulurent faire entrer en la ville par dessus mes lignes trente sacs de farine : mais étant découverts, ils s'enfuirent et laissèrent leurs sacs.

Mrs les archevêques d'Aix et de Bordeaux vinrent dîner chez moi.

Le mercredi 2me nous fûmes tenir conseil à la Saussaye.

Mr de Montbason vint à la rive de notre digue voir mettre en mer neuf machines du Plessis.

Le jeudi 3me on posa autres neuf machines.

Le roi revint de Surgères.

Le vendredi 4me le roi tint un grand conseil sur celui que Schomberg donna d'attaquer la Rochelle par force, ce qui fut rejeté. Leroy parla très bien en ce conseil, et monsieur le cardinal aussi.

Le samedi 5me je fus, bien accompagné, saluer messieurs de la chambre des comptes de Paris, logés à Angoulains, et puis je fus dîner à la Saussaye chez monsieur le cardinal que j'accompagnai à Netré où l'on tint conseil, à

la fin duquel messieurs de la chambre eurent audience, et ensuite les députés de Provence qui parlèrent par la bouche de Mr l'archevêque d'Aix.

Le soir ce capucin fils de la feu reine Marguerite et de Chanvallon, nommé père Archange, me vint trouver, et me dire force impertinences.

Le dimanche 6me monsieur le cardinal vint dîner chez moi, puis s'en alla sur les vaisseaux.

Le lundi 7me je fis mes travaux ordinaires.

Le mardi Mrs de Bordeaux et de Canaples vinrent dîner chez moi.

Le mercredi 9me je fus à la Saussaye.

Le jeudi 10me il parut des vaisseaux hollandais, trente-cinq en nombre, vers Saint-Martin de Ré, qui nous donnèrent l'alarme.

Le vendredi 11me j'allai dîner à la Saussaye, puis au conseil à Netré chez le roi. On posa quelques machines le soir.

Le samedi 12me je fus à la Saussaye où le roi vint tenir conseil.

Le dimanche 13me le roi alla à Surgères.

Le lundi 14me cinquante soldats de la ville sortirent vers le fort Sainte Marie et demandèrent à me parler : ils se voulaient rendre et en amener encore deux cents autres avec deux capitaines ; mais je les refusai.

Le mardi 15me, jour de la Notre Dame, je fis mes pâques.

On mit une machine à la digue.

Quantité de soldats de la Rochelle me firent encore demander à sortir ; mais ce fut en vain.

Le mercredi 16me on me commanda d'envoyer encore une fois un héraut pour sommer la ville de se rendre au roi ; mais on ne le voulut écouter.

Le jeudi 17me un habitant me fut envoyé de la part de ceux de la Rochelle pour s'excuser de n'avoir pu ouïr le héraut.

Je vins au fort de Beaulieu recevoir messieurs des comptes qui venaient dîner chez moi. Je fis prendre les armes partout où ils passèrent, les menai à la digue, puis leur fis un beau festin : après je les menai à Chef de Bois, fis faire salve de tous les canons, qui fut répondue par la flotte ; puis je les menai au port Neuf et dans le fort où mes carrosses les attendaient pour les ramener. Je leur fis une belle collation.

Le vendredi 18me je fus malade et demeurai au logis.

Le samedi 19me Mr de Nemours, et le marquis de Neesle, vinrent dîner chez moi.

Messieurs du parlement de Bordeaux me vinrent saluer de la part de leur parlement.

Le dimanche 20me je passai par la Saussaye, puis vins dîner chez Schomberg qui festina la chambre des comptes. J'allai de là voir le garde des sceaux.

À mon retour un soldat de la ville demanda à parler à moi en particulier : je le fis fouiller auparavant, et on lui trouva un pistolet de poche bandé, caché sous son pourpoint. Je le renvoyai sans lui vouloir faire mal.

Le lundi 2me quelques soldats Rochelais voulurent s'efforcer de passer par nos lignes pour s'enfuir, et tuèrent une de nos sentinelles : mais nous eûmes bien notre revanche.

On mit une machine du Plessis en mer.

Le mardi 22me j'allai voir monsieur le cardinal qui partit de l'armée pour aller au Chastelier Barlot.

Ceux de la ville me firent faire chamade par un trompette : mais je fis tirer dessus, selon l'ordre que j'en avais.

Le mercredi 23me Canaples, Fontenay, Rambures, et d'autres chefs du côté du roi vinrent coucher chez moi.

Le jeudi 24me nous mîmes de bon matin une machine en mer. Puis je passai le canal et vins dîner chez Saint-Chaumont. J'allai de là à la Jarne voir le garde des sceaux, puis à la Jarrie visiter messieurs les députés des parlements de Toulouse et de Bordeaux.

Le vendredi 25me Mr le Comte qui était arrivé le jour auparavant à l'armée, m'envoya dire qu'il venait dîner avec moi. Je le fus trouver à la digue de Coreilles, et après lui avoir fait la révérence je le menai dans ma galiote de mon côté. Je le menai à Chef de Bois : puis, m'ayant fait l'honneur de dîner chez moi, je le ramenai jusques hors de mes quartiers.

Messieurs du parlement de Toulouse me vinrent voir.

Le soir nous fîmes salve générale pour la fête de Saint-Louis.

Le samedi 26me on mit une machine à la digue.

Le dimanche 27me je m'en allai au bord du commandeur de Valançai.

Le lundi 28me je fis festin à Mrs de Schomberg, Vignoles, Marillac, Castille, Marion, Castelbayart, et d'autres.

Le mardi Mr de Chateauneuf me vint voir.

Le mercredi 30me Mr le président de Flexelles et trois autres maîtres des comptes vinrent dîner chez moi.

Il y eut ce jour là brouillerie entre le marquis d'Effiat, et Chateauneuf.

Le jeudi, dernier jour d'août, je fis hâter tant que je pus notre digue.

Septembre. — Le vendredi, premier jour de septembre, il y eut une forte tempête sur mer du vent d'ouest, qui se tourna en suroît.

Le samedi 2me la tempête continua toujours, et ne cessa que sur le soir.

Courbeville fut prié par ceux de la Rochelle de leur parler.

Le dimanche 3me je fus à Angoulains dire adieu à messieurs des comptes. De là j'allai voir le garde des sceaux, puis Chateauneuf, et dîner chez Schomberg avec Effiat, avec qui je me raccordai. Nous jouâmes à la prime tout le jour.

Nous en fîmes de même le lundi 4me chez Mr de Castille où la compagnie dîna. Je passai précédemment chez Mr de Chateauneuf.

Le mardi 5me Mr le Comte passa en Ré dans ma galiote.

Arnaut sortit de la Rochelle et alla trouver monsieur le cardinal.

Je pris un espion de la Rochelle qui portait des lettres à ceux de Montauban, que je fis pendre.

Je fis ce jour-là montre générale à l'armée.

Le mercredi 6me je visitai tous mes travaux.

Le jeudi 7me j'allai trouver monsieur le cardinal à Marans, puis le ramenai à la Saussaye.

Le vendredi 8me, jour de Notre Dame, Arnaut amena deux députés de la Rochelle à monsieur le cardinal, l'un nommé Riffaut, et l'autre Journaut.

Le samedi 9me Mrs de Castille et de Dreux et sa femme passèrent en Ré, ayant dîné chez moi.

Le dimanche 10me le roi revint de Surgères. Je fus à Netré le trouver.

Le lundi 11me j'allai trouver monsieur le cardinal à la Saussaye qui m'amena au conseil à Netré. Je versai en retournant.

Le mardi 12me je fus encore mandé par le roi pour venir au conseil.

Le mercredi 13me la nouvelle de la mort du Bocquinguem arriva.

Je fus encore à Netré prendre congé du roi qui allait à Surgères. J'allai de là à Grosleau voir Mr le Comte, puis trouver monsieur le cardinal.

Le jeudi 14me Senneterre me vint voir : je le menai à tous nos travaux.

Le vendredi 15me je fus faire faire la montre aux Suisses entre le quartier de Netré et le mien. Mr d'Angoulême, d'Alais, de Schomberg, Vignoles, Saint-Chaumont, et Toiras y vinrent. Je fis faire diverses évolutions et ordres qu'ils trouvèrent fort beaux. Le colonel Greder prêta son premier serment, comme pareillement les capitaines Hessy, Reding, et Salis. J'allai de là dîner chez Schomberg.

Le samedi 16me Mr de Nemours vint dîner chez moi, puis passa avec Toiras en Ré sur ma galiote.

Le dimanche 17me je fus à la Saussaye. Mr de Nemours revint coucher chez moi.

Le lundi 18me Mrs d'Angoulême, d'Alais, d'Effiat, de Marillac, de Bautru, de Lavrilliere, et autres, furent en festin chez moi, et de là passèrent en Ré.

Le mardi 19me je fus à la Saussaye.

Le mercredi 20me je fis commencer le travail de la ligne de la mer devers la Rochelle.

Le jeudi 21me monsieur le cardinal m'envoya quérir au conseil.

Le vendredi 22me grand monde me vint voir.

Je fis hâter mes travaux sur la nouvelle que nous eûmes du grand apprêt des Anglais.

Le samedi 23me, Saint-Chaumont eut une mousquetade proche du fort de Tadon le soir précédent, je le fus visiter.

On prit un prêtre renié qui sortait de la Rochelle : je le fis pendre ; et de là j'allai dîner chez Mr de Chateauneuf.

Le dimanche 24me je fus dîner et jouer à la prime chez monsieur le cardinal.

On posa deux machines du Plessis dans la digue.

Le lundi on fit encore mettre en mer deux autres machines.

Je fis pendre un espion, et tirer au chapeau trois autres, dont l'un le fut aussi.

Le mardi 26me je fus dîner à la Saussaye avec mes deux maréchaux de camp, puis jouer à la prime.

Le mercredi 27me, sur les nouvelles venues d'Angleterre, monsieur le cardinal nous appela au conseil sur le bord de la digue de Coreilles chez Marillac.

Le jeudi 28me les Anglais parurent à la vue de l'île de Ré, dont nous fûmes avertis par les signaux, et le soir nous pûmes discerner leurs voiles en la Fosse de l'Oye, qui pouvaient être en tout de soixante et dix vaisseaux. Je passai la nuit à Chef de Bois.

Le vendredi 29me les Anglais mirent à la voile bien qu'avec peu de vent et approchèrent de l'anse de Cou de Vache et du Plom. On avait pris les armes : mais comme le vent n'était pas pour leur faire faire grand exploit, je fis retourner au travail de la digue ; puis je fus au-devant de monsieur le cardinal qui vint dîner chez moi, et me mis dans son carrosse. Un coup de canon de la ville emplit son carrosse de terre.

Après dîner le roi me manda qu'il venait loger en mon quartier, mais qu'il n'y envoyait point de maréchaux des logis, me mandant que je le logeasse à ma fantaisie, ce que je fis, et si bien qu'outre ses sept offices, sa chambre, sa garde-robe, ses gardes du corps, et autres personnes nécessaires, je logeai encore ses mousquetaires à cheval, ses chevau-légers, gendarmes, et plus de douze cents gentilshommes, sans les princes et grands, dans mon quartier de Laleu. Outre cela je donnai couvert à six compagnies des gardes et à trois de Suisses outre les trois qui y étaient déjà, et j'y reçus et festoyai la compagnie de telle sorte et sans embarras que chacun s'en émerveilla. Aussi dépendis-je huit cents écus par jour tant que le roi y séjourna, qui furent cinq semaines.

Les ennemis s'approchèrent vers le Plom ; le roi les alla reconnaître. Il leur arriva encore quelque quinze vaisseaux de plus. Je fis donner à tous mes quartiers le meilleur ordre que je pus : je renforçai mes gardes, et ne bougeai toute la nuit de battre l'estrade sur la rive du Plom.

Le samedi, dernier jour de septembre, le roi fut voir sur la rive la contenance des Anglais qui ne bougeaient de leur poste, attendant la marée. Il fut de là conduit par moi à la batterie de Chef de Bois où il trouva trente canons en bon état de faire du bruit. Il jugea à propos de faire tenir encore deux batteries toutes prêtes pour y mettre les canons entre Chef de Bois et le port Neuf, où il alla ensuite, puis fut jusques au bout de ma digue qu'il trouva en si bon ordre, et tant de machines, vaisseaux enfoncés et autres empêchements dans le canal, qu'il jugea impossible aux Anglais de pouvoir faire aucun effet.

Après dîner il parut vers le pertuis d'Antioche seize grands vaisseaux et quinze encore qui se vinrent joindre à la flotte ce jour-là, de sorte qu'il y avait près de six-vingt voiles en tout. Ceux de la flotte se mirent à la voile sur les deux heures et vinrent passer entre Chef de Bois et Saint-Blansay. Ils virent toute cette rive fortifiée et garnie de gens de guerre, où ils tirèrent sans aucun effet plusieurs coups de canon. Aussi furent-ils bien salués de plus de deux cents canonnades en passant proche de Chef de Bois, ce qui les fit tenir le plus proche de Ré qu'ils purent. Ils s'allèrent ancrer dans le pertuis d'Antioche avec ces seize grands vaisseaux, au même endroit qu'avait fait la flotte qui vint au mois de mai.

Je fus toute la nuit à cheval pour donner ordre partout. Mrs le Comte, de Nemours, de Harcourt, de la Valette, et plusieurs autres vinrent loger encore chez moi à Laleu, et leur trouvai du couvert. La Rochefoucaut arriva le même soir avec trente gentilshommes que je logeai aussi.

Octobre. — Le dimanche, premier jour d'octobre, il arriva encore sept ou huit vaisseaux à la flotte anglaise. Ils appareillèrent attendant la marée après dîner pour venir à nous ; mais le vent leur manqua. On mit notre armée de terre en bataille ; Mrs d'Angoulême et de Schomberg en firent de même du côté de Coreilles, où ils avaient vingt canons logés. Je la fis retirer voyant qu'il était impossible aux ennemis d'approcher.

Un nombre infini de noblesse arriva encore au quartier du roi : quelques-uns y trouvèrent couvert ; les autres le prirent à Nieuil, Lagor, Lommeau, Losieres, Saint-Sandre et dans mes forts et redoutes, le mieux qu'ils purent.

Le lundi 2me je fus dès trois heures du matin à Chef de Bois : mais le vent de la marée du matin fut contraire. Les ennemis envoyèrent certains artifices de feu quand et la marée pour brûler nos vaisseaux ; mais ils ne firent aucun effet, bien qu'ils en eussent jeté jusques à dix.

Je fus toute la nuit sur pied, et le mardi 3me d'octobre à cinq heures du matin, comme le jour commençait à poindre, nous aperçûmes les Anglais appareiller pour venir à nous, dont je m'étais douté plus de deux heures devant par les lanternes des barques allant et venant aux vaisseaux. J'étais à Chef de Bois, et envoyai en diligence Lisle-Rouet en donner avis au roi, et mon neveu de Bassompierre à monsieur le cardinal qui était venu se loger en mon quartier le soir auparavant. Je fus sur la rive au plus proche de notre flotte voir l'ordre qu'ils tenaient et savoir si je les pouvais aider de quelques choses ou d'hommes. Valançai m'envoya son cousin de Lisle pour m'assurer que, bien que le vent qui leur était contraire les brouillât un peu, il m'assurait qu'il ne craignait point la flotte anglaise, et que je regardasse aussi de faire tirer en sorte que les canonnades n'incommodassent point leurs vaisseaux. Je fis qu'ils prirent un peu plus en arrière leur poste afin de faire plus beau jeu à mes batteries. Mr de la Rochefoucaut demeura toujours avec moi qui jugea très bien des intentions des ennemis, et m'assista fort bien, et utilement. J'envoyai en même temps faire battre aux champs à nos troupes, et laissai Le Hallier pour les commander et mener sur la rive où Mr le duc de la Valette colonel de l'infanterie les tint en très bon ordre, attendant qu'il y eût lieu de mener les mains.

Le roi et monsieur le cardinal arrivèrent incontinent après, et l'armée anglaise mise en trois ordres, l'avant-garde ayant fait plusieurs bordées pour prendre le vent vint enfin sur les sept heures et demie à la portée du canon de notre flotte et des deux pointes, puis tournant le bord tirèrent tous les canons de la bande, et puis ayant tourné en firent de même de l'autre bande, ce que chaque vaisseau ayant fait il montrait la poupe et virait en arrière, d'où il était parti, et ensuite après que l'avant-garde eût fait son salve, leur bataille et leur arrière-garde en firent de même, et retournèrent trois fois en cette même sorte. Nous ne nous endormions pas cependant de notre côté : car outre que notre armée navale les canonnait incessamment, j'avais quarante pièces de canon sur Chef de Bois qui faisaient une belle musique, lesquels furent fort bien exécutés. Du côté de Coreilles il y en avait vingt et cinq qui firent aussi très bien leur devoir pendant deux heures et demie que cette fête dura, en laquelle il fut tiré de part et d'autre pour le moins cinq mille coups de canon. Le roi était en la batterie de Chef de Bois où passèrent par dessus sa tête plus de trois cents canonnades qui allèrent encore à plus de trois cents pas de là. Comme la mer se retira, aussi firent les ennemis, qui fut environ les dix heures, et nous puis après avec certaine assurance que les Anglais ne nous feraient aucun mal ni à notre flotte qui était fort animée à les bien recevoir. Les ennemis jetèrent encore de ces artifices de feu qui vont nageant dans l'eau, qu'ils appellent mine volante, sans aucun fruit, non plus que d'un vaisseau plein de feux d'artifice qu'ils croyaient devoir faire merveille, qui se consuma avant que d'arriver près de notre flotte.

Les ennemis au rapport d'eux-mêmes perdirent en cet escarmouche près de deux cents hommes dans leurs vaisseaux, plusieurs desquels demeurèrent fort froissés des canonnades de terre : nous n'en perdîmes que vingt et sept des nôtres. Nous gagnâmes aussi deux chaloupes des ennemis, et une

qu'une canonnade enfonça, et un de leurs meilleurs capitaines de mer y fut aussi tué. De nos vingt-sept hommes morts il y en eut quatre de tués à Coreilles d'un coup de canon qui fut tiré de la ville, qui vint mourir jusques là, ce que l'on tenait à merveille ; car jamais canonnade de la ville n'avait tiré si loin. Ceux de la ville firent aussi bien le devoir de tirer sur nous, mais avec fort petit fruit, si ce ne fut ce coup qui tua Des Friches et trois autres, savoir Brelise Pienne, Du Lac commissaire de l'artillerie, et le frère bâtard de Mr de Vignoles.

L'après-dîner il y eut encore alarme des Anglais qui firent semblant d'appareiller ; mais ils ne vinrent pas.

Je dépêchai par ordre du roi un de mes gens, nommé Casemajor, aux reines, auxquelles il écrivit sur ce qui s'était passé le matin.

La nuit fut paisible de part et d'autre : mais le mercredi 4me d'octobre les ennemis appareillèrent encore à la pointe du jour et en la même forme que le jour précédent, hormis que les roberges amirale et vice-amirale ne bougèrent, pour n'avoir pas assez d'eau à s'approcher, et demeurèrent avec les vaisseaux chargés de vivres. Ils firent mêmes bordées jusques à ce qu'ils fussent à demie portée de canon, et puis escarmouchèrent en la même sorte que le jour précédent, mais non pas si vivement à mon avis, et craignaient fort notre canon de terre.

Cependant le vent avait permis à notre flotte un poste plus avantageux que celui du jour précédent. Les ennemis nous envoyèrent neuf brûlots, et un vaisseau de mine ; mais nos chaloupes à la merci des canonnades venaient au devant et les faisaient dériver contre la falaise de Chef de Bois sans qu'ils pussent faire aucun dommage : après quoi ils se retirèrent comme le jour précédent, et le soir appareillèrent et firent la même mine de retourner au combat qu'ils avaient fait ; mais ils se ravisèrent.

Les Rochelais qui étaient en l'armée navale des Anglais demandèrent à nous parler : Lisle les fut quérir dans ma galiote. Ils étaient deux, députés des autres, qui se nommaient Friquelet et Lestreille. Je les pris dans mon carrosse au débarquer et les menai chez monsieur le cardinal qui les renvoya peu après parce qu'ils ne parlaient d'aucune autre chose sinon d'entrer à la Rochelle et voir l'état où elle était pour le venir redire aux leurs, ce qui était une demande incivile.

Je passai la nuit à Chef de Bois.

Nous primes cet espion Tavart qui avait déjà été deux fois entre nos mains et s'en était échappé, dont le grand prévôt de la Trousse était tombé en disgrâce ; et de peur qu'il ne s'échappât la troisième, je le fis pendre le lendemain jeudi 5me, et fus rendre compte au roi de ce qui s'était passé la nuit, et que, du vent qui tirait, les Anglais ne pouvaient venir à nous. Il tint conseil l'après-dîner, et le soir monsieur son frère arriva avec trente gentilshommes qu'il me fallut coucher, loger et défrayer.

Je fus la nuit battre l'estrade.

Le vendredi la mer fut agitée, et le vent demeura contraire aux Anglais qui furent toute la nuit battus de la tempête.

Elle s'apaisa le samedi 7me : mais il plut tout le jour, et le vent fut pour nous.

Monsieur dîna et soupa toujours chez moi.

Le dimanche 8me le vent fut de même, qui fit demeurer les Anglais à l'ancre.

Nous posâmes encore deux machines à la digue où l'on travaillait incessamment. Launai-Rasilly mit aussi une estacade de mâts de navires au courant de la digue.

Mr de Chevreuse arriva, que je logeai.

Le lundi 9me je menai Monsieur à la digue le matin, lequel me pria de lui dire ce que le roi sentait de son mariage avec la princesse Marie, et ce qu'il m'en disait. Je lui dis qu'il ne m'en avait jamais parlé. Il me répliqua : « Est-il possible que, vous parlant incessamment comme il fait, il ne vous en dise rien ? » Je lui dis qu'il avait tant de choses à me dire en ce temps-là à cause de ma charge, qu'il en laissait encore beaucoup au bout de la plume, et que maintenant que le roi avait les Anglais en tête, et les Rochelais derrière lui, que la moindre de ses pensées était celle de son mariage : ce que Monsieur dit à Mr le duc de Bellegarde et au président le Coygneux, lesquels me voulant mal dirent à la reine mère que j'avais dit à Monsieur que le moindre des soucis du roi était son mariage, et qu'il lui était indifférent ; dont la reine mère prit un tel dépit contre moi qu'elle fut un an sans me parler.

Les Anglais n'eurent le vent propre pour venir à nous. Le roi alla courre le lièvre. Le maréchal d'Estrées arriva, que je logeai.

Le mardi 10me le vent fut encore contraire aux Anglais. Mr le cardinal de la Valette arriva, et le maréchal de Saint-Geran.

Le mercredi 11me il fut pris une barque anglaise en Oléron : on en amena les hommes au roi.

Le jeudi 12me le vent continua de même.

Mrs de Montbason, et prince de Guymené, arrivèrent, que je logeai.

Les Anglais envoyèrent une chaloupe pour demander leurs prisonniers et avoir sauf-conduit pour Montagu de venir trouver monsieur le cardinal, ce qui lui fut accordé.

Monsieur, frère du roi, tomba malade ce jour-là.

Le vendredi 13me on renvoya d'accord les prisonniers de part et d'autre.

On tint le conseil.

La maladie de Monsieur continua : le roi le fut voir.

Le samedi 14me Montagu vint parler à monsieur le cardinal.

Le vent fut anglais ; mais ils ne désancrèrent point.

Monsieur fut saigné.

Le roi fut se promener au port Neuf, et on tira sur lui deux coups de canon de la Rochelle, qui en approchèrent bien près.

Le dimanche 15me Montagu retourna dîner chez monsieur le cardinal.

Le lundi 16me monsieur le cardinal et moi vînmes au bord du commandeur de Valançay, où Montagu arriva. Monsieur le cardinal monta avec lui sur ma galiote, et lui fîmes voir la digue et toutes les machines qui traversaient le canal. Il s'étonna de notre travail et nous témoigna qu'il était impossible de pouvoir forcer le canal.

Monsieur continua en son mal, et prit médecine, et monsieur le cardinal s'en alla à la Saussaye.

Le mardi il revint de la Saussaye.

On m'envoya un tambour de la Rochelle pour me demander qu'un Rochelais pût aller à l'armée anglaise, et puis qu'ils parleraient de se rendre ; mais l'on ne voulut accepter ce parti.

Monsieur se guérit.

Le mercredi 18me la mer étant au décours [reflux] et le vent contraire, toutes choses bien ordonnées en l'armée du roi tant deçà que delà le canal, il partit pour s'aller rafraîchir quelques jours à Surgères. Je le fus conduire jusques à Perrigni : puis j'allai voir Mr de Beauclerc, et de là Mr de Harbaut qui avait perdu sa femme, puis Saint-Chaumont blessé. De là je revins à mon quartier, où j'y avais encore plus de cinq cents gentilshommes et force princes.

Beaulieu-Barsac passa à travers de la flotte anglaise avec un petit vaisseau, ce qui leur donna l'alarme et les fit appareiller, et eux à nous, et nous mettre sur nos armes. Les ennemis prirent une de nos barques à Cou de Vache.

Le jeudi 19me Monsieur s'en alla à Niort. Je le fus conduire ; puis je m'en vins à la Saussaye où monsieur le cardinal nous fit festin, à Mr le cardinal de la Valette, Chevreuse, Angoulême, Alais, Bellegarde, Montbason et moi.

Cette nuit-là l'on mit quelques sacs de poudre dans le logis du maire de la Rochelle nommé Guitton.

Les ennemis prirent encore une barque à Cou de Vache.

Le vendredi 20me les chaloupes des Anglais et les nôtres furent tout le jour à l'escarmouche.

Le samedi 21me, au retour de la marée, la nuit, nous envoyâmes quatre brûlots dans l'armée anglaise ; mais on leur donna si tôt feu qu'ils ne firent aucun effet.

Le dimanche 22me monsieur le cardinal nous festina encore les mêmes qu'il avait traités trois jours auparavant.

Les Français de l'armée anglaise envoyèrent un tambour pour me demander sauf-conduit pour des députés qu'ils voulaient envoyer à monsieur le cardinal : je leur envoyai seulement le lendemain lundi 23me, auquel les Anglais mirent à la voile sur les neuf heures du matin, puis vinrent prendre le vent au-dessus de notre armée qui demeura sur son ancre, mais ne manqua pas de tirer force coups de canon, comme nous aussi de dessus nos pointes de Chef de Bois et de Coreilles. Il fut tiré de part et d'autre en deux heures plus de deux mille canonnades, et nous envoyèrent encore cinq brûlots. Monsieur le cardinal arriva sur la fin, qui y trouva Mrs le cardinal de la Valette et de Chevreuse.

Le soir les députés des Rochelais qui étaient avec la flotte anglaise furent amenés dans ma galiote par Lisle et par Traillebois, et je leur envoyai mon carrosse pour les amener à la Saussaye, tandis que je fus au galop au fort de Lafons parler aux députés de la Rochelle au nombre de six qui demandèrent de parlementer : ce qu'ayant envoyé dire à monsieur le cardinal, il me commanda de les lui amener, comme je fis à l'heure même et quasi en même temps que mon carrosse amenait ceux de la mer. Monsieur le cardinal les fit mettre dans une chambre où logeait monsieur de Bordeaux, et peu après il fit mettre dans sa galerie les députés de l'armée navale ; puis Mr de Schomberg, de Bouteillier et moi étant avec lui, il fit entrer ceux qui venaient de la mer et leur donna audience. Ils lui dirent en substance qu'ils le suppliaient de leur permettre de voir ceux de la Rochelle, et qu'ils s'assuraient qu'après qu'ils leur auraient parlé, ils se remettraient en leur devoir. Ceux de la Rochelle furent ensuite admis, lesquels

demandèrent qu'il leur fût permis d'envoyer aux leurs qui étaient sur l'armée anglaise, et puis qu'ils remettraient la ville entre les mains du roi, suppliant très humblement monsieur le cardinal de leur moyenner quelques tolérables conditions : sur quoi monsieur le cardinal leur répondit que s'ils lui voulaient promettre de ne point parler à eux, qu'il leur montrerait des députés de la flotte, ce que lui ayant promis, monsieur le cardinal alla dans sa galerie et dit à ces deux députés des vaisseaux que s'ils l'assuraient qu'ils ne parleraient point aux Rochelais, qu'il leur ferait voir à l'heure même ; dont étant convenus, il les mena dans sa chambre où ils étaient avec nous. Ils s'entre-saluèrent de loin avec tant d'étonnement que c'était chose belle à voir ; puis il les fit rentrer dans la galerie. Alors ils offrirent de se remettre en l'obéissance du roi, suppliant monsieur le cardinal de leur moyenner sa grâce ; ce qu'il leur promit, et leur dit que le roi s'était allé promener pour huit jours, et qu'à son retour il lui en parlerait : sur quoi un des députés s'écria : « Comment, Monseigneur, dans huit jours ? Il n'y a pas dans la Rochelle de quoi en vivre trois. » Lors, monsieur le cardinal leur parla gravement et leur fit voir l'état où ils étaient réduits ; que néanmoins il porterait le roi à leur faire quelque miséricorde : et dès l'heure même leur fit des articles pour rapporter à la Rochelle, lesquels ils dirent qu'assurément ils accepteraient. Ainsi ils s'en retournèrent, et ceux des vaisseaux aussi, lesquels eurent permission de parler à leurs confrères et de les prier de les comprendre avec eux, ce que monsieur le cardinal accorda sous le bon plaisir du roi, puis fut voir à Grosleau Mr de la Trimouille malade.

Le mardi 24me monsieur le cardinal envoya donner avis à Sa Majesté de ce qu'y s'était passé avec les députés, et le convier de revenir à Laleu, ce qu'il fit le mercredi 25me de bonne heure, et monsieur son frère revint de Niort à Laleu une heure après lui.

Le jeudi 26me les députés des Rochelais qui étaient en mer, revinrent rendre grâce à monsieur le cardinal de celle qu'il leur avait accordée au nom du roi, et ceux de la Rochelle acceptèrent aussi les conditions que l'on leur avait proposées. Le roi s'alla promener en mer vers sa flotte.

Le vendredi 27me tout fut d'accord pour la reddition de la Rochelle.

Le roi se fut promener vers le Plom.

Le samedi 28me Mrs de Marillac et du Hallier eurent ordre de signer les articles pour le roi qui ne voulut point les signer avec ses sujets, et nous ensuite ne le voulûmes faire.

Le roi s'alla la nuit promener à Chef de Bois pour voir la flotte anglaise par un très beau temps et une lune très claire.

Le dimanche 29me Monsieur prit congé du roi pour s'en retourner à Paris : je le fus accompagner. Puis Toiras me vint prier de trouver bon que comme gouverneur d'Aulnis il amenât les députés de la Rochelle faire les soumissions au roi. Je lui dis que tous gouvernements cessaient où les lieutenants-généraux étaient ; que comme maréchal de camp il les pourrait aller prendre avec Le Hallier, et me les amener, qui les présenterais à monsieur le cardinal, et lui au roi ; dont il fut bien marri ; mais il prit raison en paiement. Je les allai donc prendre à l'entrée des lignes, les maréchaux de camp Marillac et Le Hallier les étant allés quérir de ma part à la porte Neuve. Je les fis mettre pied à terre environ trois cents pas proche du logis du roi, et moi demeurant à cheval les menai à Laleu, et à l'entrée de la chambre monsieur le cardinal les vint prendre pour les présenter au roi aux

genoux duquel s'étant jetés, ils firent des très humbles soumissions. Le roi leur dit ensuite peu de paroles, et le garde des sceaux plus amplement, et enfin leur pardonna.

reddition de La Rochelle

Le lundi 30me le roi vint au fort de Beaulieu voir passer les troupes qui entraient dans la Rochelle, assavoir ses gardes françaises et suisses ; puis revenu à Laleu dîner, il s'alla puis après promener à l'entour de la ville depuis la porte Neuve jusques à Tadon, et de là il revint par les digues, où il y eut en celle de Coreilles une solive qui fondit sous lui, et s'il n'eût été leste de se jeter en avant, il allait au fond de la mer.

Le mardi 31me il fit fort mauvais temps. Le roi ne bougea de Laleu. Mr le cardinal de la Valette s'en alla à Paris.

Novembre. — Le mercredi premier jour de novembre, et de la Toussaints, le roi fit ses pâques à Laleu ; je le servis : puis il toucha les malades. Je fis aussi mes pâques.

Après dîner il vint au fort de Lafons et de là à la porte de Coygnes où monsieur le cardinal lui présenta les clefs de la ville, puis ensuite le peuple qui lui cria miséricorde. Puis il entra dans la ville ayant immediatement devant lui monsieur le cardinal seul, et devant, Mrs d'Angoulême, Schomberg et moi en un rang, puis les maréchaux de camp, La Curée et Effiat, deux à deux, et ainsi marcha cet ordre jusques à Sainte Marguerite où le père Souffran fit un sermon, puis vêpres ensuite. Tous les canons de la ville, des pointes, et de la mer, tirerent. Puis le roi s'en retourna à Laleu.

Mr de Chevreuse partit.

Le jeudi 2me le roi entra le matin par la porte Neuve, alla faire le tour sur les remparts, puis vint en son logis. On tint conseil après dîner.

Le vendredi 3me le roi fit faire une procession générale et l'on porta le Saint-Sacrement : Mrs d'Angoulême, d'Alais, moi, et Schomberg portâmes le poêle ; Mr de Luxembourg demanda de le porter devant nous comme duc et pair ; mais il le perdit, bien qu'il alléguât que ce ne fût point une action de guerre : que la guerre fut finie, et qu'en temps de paix ils sont logés devant nous ; à quoi on n'eut point d'égard.

Le soir Montagu revint d'Angleterre.

Le samedi 4me monsieur le cardinal m'envoya prier à dîner, et après me fit la proposition de continuer à commander l'armée, et de la mener en Piémont pour le secours de Casal, dont je m'excusai, lui disant que j'irais bien pour la commander à l'occasion, mais que six-vingt mille écus que j'avais dépendus à ce siege me forçaient d'aller auparavant à Paris pour raccommoder mes affaires.

Il alla parler à Montagu à la hutte de Marillac à Coreilles.

Mr le Comte et Mr de la Valette partirent.

Je jouai à la paume avec le roi à qui la goutte prit à un pied.

Le dimanche 5me les régiments de Chappes, Plessis-Pralain, et Castel-Bayart, entrèrent en garnison dans la ville, à qui les gardes firent place.

Le roi se fit saigner pour sa goutte.

Le lundi 6me le roi continua d'avoir la goutte et tint le lit.

Le mardi 7me la tourmente fut en mer, par un suroît, si violente qu'elle rompit quelques choses aux digues.

Le roi tint conseil, puis fut encore saigné, tant pour sa goutte que pour une ébullítion de sang qui le prit par tout le corps.

On fit marcher des canons à Foras avec les regimens de Piémont et de Rambures.

Le mercredi 8me nouvelles vinrent comme sept vaisseaux de la flotte d'Angleterre étaient échoués au-dessous de Foras, qui s'étaient rendus à ceux de Brouage, sur lesquels on avait mis des soldats et des paysans pour les garder. Monsieur le cardinal partit pour aller en Brouage.

J'eus querelle avec Schomberg et Mr d'Angoulême, pour lesquels le roi fut : mais on nous accorda, et fus souper chez Schomberg.

Le jeudi 9me les Anglais firent semblant d'appareiller pour partir : mais le vent leur fut contraire.

La goutte continua au roi.

Je fus encore souper et jouer chez Schomberg, et y eut musique.

Le vendredi 10me les Anglais mirent le feu à cinq de leurs vaisseaux et voulurent partir : mais le peu de vent les arrêta.

Le samedi 11me la flotte anglaise partit devant le jour, moindre de 22 vaisseaux qu'elle n'était venue, à cause des brûlots, vaisseaux échoués, ou ceux où ils avaient mis le feu.

Le dimanche 12me le roi continua de se trouver mal.

On fit jouer deux mines à Tadon.

Le lundi 13me je me fis saigner. Monsieur le cardinal revint. Le roi se leva, et laissa l'ordre nécessaire à la ville. On avait mis tous les canons de la ville à la place du château en nombre de soixante et seize de toutes sortes.

Le mardi 14me le roi donna l'ordre que devait tenir la garnison et vint voir la parade à la place du château.

Le mercredi 15me on tint conseil après dîner pour les licentiemens et les routes de nos troupes. J'eus encore querelle avec le roi pour les gens de guerre.

Je fus souper chez Effiat.

Le jeudi 16me le roi m'envoya quérir dans son conseil étroit, où il me dit que pour le bien de son service il convenait qu'il fît raser plusieurs places de son royaume, comme Saintes, Niort, Fontenay, et d'autres, puis aboutit à la citadelle de Ré qu'il dit être si forte que, si un des deux rois ses voisins l'avait occupée, il lui serait presque impossible de la reprendre, et qu'il suffisait en cette île de Ré le fort de la Prée pour la garder ; qu'à cet effet, étant du département que j'avais, il m'en avait voulu parler afin de le proposer et faire agréer à Toiras, à qui il voulait donner bonne récompense. J'approuvai le dessein du roi : mais je lui dis que c'était une chose qui devait partir de la bouche propre de Sa Majesté, et que si Elle l'envoyait quérir et lui disait, que je m'assurais qu'il le prendrait de bonne part. Lors, on le fit venir, et le roi lui parla : il eut promesse de deux cents mille livres, d'être payé de ce qui lui était dû, recompensé des armes et munitions qui se trouveraient dans la place, et que le roi lui paierait le vaisseau que les Hollandais lui avaient retenu. Il demanda quelque emploi, et je proposai de lui donner l'armée à conduire jusques en Italie.

Le vendredi 17me le roi tint conseil, se fut promener à la tour de la Chaîne.

Je fus prendre congé de monsieur le cardinal, le roi ne m'ayant voulu laisser aller devant lui à Paris, me disant qu'il me voulait présenter aux reines. Monsieur le cardinal partit ce jour-là pour aller à Richelieu.

Le samedi 18me le roi partit de la Rochelle et vint coucher à Surgères ; le dimanche à Niort ; le lundi à Partenai; le mardi à Touars ; le mercredi à Saumur, où le jeudi 23me nous fîmes nos pâques à Notre Dame des Ardilliers, puis coucher à Langeais ; le vendredi dîner à Tours, coucher à Amboise ; le samedi à Marchenoir, le dimanche à...., et le lundi à Dourdan, où il demeura le mardi, et vint le mercredi à Limoux où Monsieur et les reines le vinrent trouver : il me présenta à elles, et le jeudi 30me novembre j'arrivai à Paris ayant été justement quatorze mois depuis mon partement jusques à mon retour.

1629.

Janvier.— Après que toute la cour fut rassemblée à Paris vers le commencement de l'année 1629, on commença aussi à rompre la pratique du mariage de Monsieur avec la princesse Marie, et lui en parler fermement, à quoi il se résolut et promit de s'en désister tout à fait, pourvu que l'on lui donnât moyen de le faire avec honneur ; et pour cela il proposa que l'on lui donnât la charge de faire lever le siège de Casal qu'y avait mis trois mois auparavant don Gonsales de Cordova gouverneur de Milan, ce que la reine mère lui fit accorder par le roi, qui lui fit en même temps un don de cinquante mille écus pour se mettre en équipage d'aller être vicaire du roi en Italie avec une puissante armée qui déjà s'y acheminait, et était bien avancée. Il trouva bon que l'on envoyât à Mr de Mantoue afin qu'il envoyât quérir madame sa fille et qu'elle partît quinze jours après qu'il se serait acheminé à l'armée.

Mais après que le roi lui eût donné cette charge, il s'imagina que la gloire que monsieur son frère irait acquérir en cette expédition serait au ravalement de la sienne (tant a de pouvoir la jalousie entre les proches), et se mit tellement cela en la tête (ou pour dire autrement, dans le cœur), qu'il ne pouvait reposer. Il vint le 3me de janvier à Chaillot où de fortune j'étais venu trouver monsieur le cardinal qui y demeurait lors, et s'étant enfermé avec lui, commença par lui dire qu'il ne saurait souffrir que son frère allât commander son armée delà les monts, et qu'il fît en sorte que cet emploi se rompît. Il lui répondit qu'il ne savait qu'un seul moyen de le rompre, qui était qu'il y allât lui-même, et que, s'il prenait ce parti, il fallait qu'il partît dans huit jours au plus tard, à quoi le roi s'offrit franchement, et en même temps se tourna et m'appela, qui étais au bout de la chambre ; puis quand je fus approché, il dit : « Et voici qui y viendra avec moi et m'y servira bien. » Je lui demandai où ; il me dit: « En Italie où je m'en vas dans huit jours faire lever le siège de Casal. Apprêtez-vous pour partir et m'y servir de lieutenant-général sous mon frère (s'il y veut venir) : je prendrai avec vous le maréchal de Créquy qui connaît ce pays-là, et j'espère que nous ferons parler de nous. » Sur cela le roi revint à Paris, dit sa résolution à la reine sa mère, et elle à Monsieur, qui n'en fut guère content. Néanmoins, il n'en fit pas semblant et s'apprêta pour partir. Mais le roi s'en alla le premier et nous donna rendez-vous à Grenoble.

Pas de Suse

La veille qu'il partit, il sut que je n'étais pas fort en argent : il me demanda du cidre pour porter avec lui comme j'avais accoutumé de lui en donner de fort bon que mes amis m'envoyaient de Normandie, sachant que je l'aime. Je lui en envoyai douze bouteilles, et le soir comme je pris le mot de lui, il me dit : « Bettstein, vous m'avez donné douze bouteilles de cidre, et moi je vous donne douze mille écus : allez trouver Effiat qui vous les fera délivrer. » Je lui dis : « Sire, j'ai la pièce entière au logis, que, s'il vous plait, je vous donnerai à ce prix-là. » Mais il se contenta de douze bouteilles, et de sa libéralité.

Il partit donc de Paris, et Monsieur cinq jours après lui, qui vint dîner et souper chez moi la veille, ayant envoyé son train l'attendre à Montargis ; et moi je partis de Paris le lundi 12me jour de février et fus coucher à Essonne.

Février. — Le mardi 13me Toiras vint avant jour me trouver pour venir avec moi, vînmes dîner à Montargis (où nous trouvâmes Mr de Chateauneuf), et coucher à la Bussiere, où Canaples était arrivé ; le mercredi 14me dîner à Bonny, coucher à Nevers ; le jeudi 15me dîner à Moulins, coucher à Varanne.

Le vendredi 16me, nous fûmes trouver Monsieur frère du roi qui avait couché à Châteaumorant et allâmes avec lui jusques auprès de Saint-An. Il me dit qu'il n'aurait aucun emploi à l'armée puisque monsieur le cardinal y était, qui ne ferait pas seulement sa charge, mais celle du roi encore ; que j'avais vu comme il en était allé à la Rochelle, et qu'il avait fait aller le roi en ce voyage contre son gré, seulement pour lui ôter le commandement que le roi lui avait accordé : enfin il me dit qu'il s'en allait en Dombes où il attendrait les commandements du roi. Je tâchai de le remettre par les plus vives persuasions qu'il me fut possible : mais ce fut en vain, et pris congé de lui, m'en allant dîner à Roanne où la peste était très forte, et coucher à Saint-Saforien.

Le samedi 17me nous vînmes passer à Lyon où la peste était violente et vînmes coucher à un château qui est au marquis de Villeroy, nommé Mions.

Le dimanche 18me nous vînmes coucher à Virieux.

Le lundi nous dînâmes à Moiran où Canaples m'attrapa, et fûmes coucher à Grenoble, où le roi fut bien aise de me voir. On tint conseil à l'heure même, et on envoya Toiras à Vienne pour amener l'armée qui y était, pendant qu'avec une forte dépense et plus grande peine il fit passer les monts à son artillerie jusques à Chaumont.

Le mardi 20me le roi fut au conseil l'après-dîner pour résoudre toutes les affaires.

Le mercredi 21me monsieur le cardinal partit de Grenoble.

Le jeudi 22me le roi par un très mauvais temps passa le col de Lafrey et vint coucher à la Mure.

Le vendredi 23me il passa le col du Pontaut et coucha aux Diguieres.

Le samedi 24me il passa le col de Saint-Guigue, côtoya la Durance et vint au gîte à Gap.

Le dimanche 25me il coucha à Chorges.

Le lundi 26me il vint à Embrun où monsieur le cardinal se trouva. Il y tint conseil et se résolut que Mr de Créquy et moi nous irions saisir des

passages du Piémont ; et le 27me de février, mardi, jour de carême-prenant, nous partîmes avec monsieur le cardinal, allâmes dîner à Saint-Crespin, laissant le val Louise à main gauche, et vînmes au gîte à Briançon par un extrême froid. Monsieur le cardinal dépêcha de là le commandeur de Valançai à Mr le duc de Savoie.

Le mercredi jour des Cendres, 28me, nous montâmes le mont Genèvre d'où sourdent les deux fleuves de Doire et de la Durance. Nous vîmes les arbres qui portent la manne, l'agaric, et la térébenthine, puis nous mîmes à la ramasse pour descendre à Sesane où monsieur le cardinal arriva peu après nous. Puis nous vînmes coucher à Ourse [Oulx].

Mars. — Le jeudi premier jour de mars Mr de Créquy et moi vînmes dîner à Chaumont chez Mr d'Auriac, qui nous rendit compte de l'armée qu'il avait. L'après-dîner nous allâmes à la frontière de France reconnaître les forts de Jallon et de Jallasse, et les lieux propres pour les attaquer et forcer.

Le vendredi 2me nous ne bougeâmes de Chaumont. Le commandeur de Valançai nous renvoya le sieur de Lisle.

Le samedi 3me le commandeur de Valançai retourna à Turin, et monsieur le cardinal vint dîner à Chaumont. Il fut après voir la frontière et considérer les deux forts.

Le dimanche 4me Mr le prince de Piémont arriva à Chaumont pour traiter avec monsieur le cardinal ; et nous, Mr de Créquy et moi, le fûmes conduire jusques par delà la grande barricade que nous eûmes loisir de reconnaître.

Le lundi 5me il nous envoya un courrier, et l'après-dîner monsieur le cardinal étant allé sur la frontière, le comte de Verrue y arriva, qui étant entré en particulier avec monsieur le cardinal, furent plus de deux heures à contester, au bout desquelles monsieur le cardinal fit appeler Mr de Créquy et moi auxquels il fit entendre les offres du comte de Verrue, lesquelles nous ne fûmes d'avis qu'il acceptât : sur quoi tout traité fut rompu, dont il envoya donner avis au roi, lui conseillant de venir, ce qu'il fit toute la nuit et arriva sur les trois heures du matin.

Cependant Mr de Créquy et moi avec les maréchaux de camp tînmes conseil de l'ordre que nous avions à tenir, qui fut que les régiments des gardes françaises et suisses donneraient à la tête ; que le régiment de Navarre aurait l'aile droite, et Stissac la gauche ; que les deux ailes feraient monter deux cents mousquetaires chacune contre les montagnes tant qu'ils auraient gagné l'éminence sur les gardes des barricades et qu'ils les auraient outrepassées ; cela fait, au signal que nous donnerions, ils feraient leur décharge par derrière la barricade comme nous l'attaquerions par devant avec les deux régiments des gardes ; que le comte de Saut avec son régiment irait passer au dessous de Jallasse par des chemins extravagants que des paysans du lieu lui montreraient, et viendraient ensuite descendre dans Suse et prendre les ennemis par derrière en cas qu'ils nous résistassent encore ; qu'en même temps on ferait attaquer Jallon par un autre régiment, ce que Mr d'Auriac entreprendrait. Cet ordre fait, nous commençâmes à onze heures du soir à faire passer les troupes par Chaumont. Il faisait un très mauvais temps, et y avait sur terre deux pieds de neige.

Le mardi 6me de mars le roi arriva sur les deux heures du matin à Chaumont avec Mrs le comte de Soissons, de Longueville, de Moret, maréchal de Schomberg, d'Aluin, de la Valette, et autres. Nos troupes passèrent, assavoir 7 compagnies des gardes, 6 de Suisses, 19 de Navarre, 14 d'Estissac, 15 de Saut, et les mousquetaires à cheval du roi. Le comte de Saut et son régiment partirent dès trois heures pour aller où ils étaient ordonnés : le reste demeura à cinq cents pas du bourg de Jallasse en bataille. Nous avançâmes aussi six pièces de canon de six livres de balle, menées au crochet, pour forcer les barricades. Stissac eut ordre de laisser cent hommes à la garde du parc de l'artillerie. L'ordre fut que chaque corps jetterait devant lui cinquante enfants perdus, soutenus de cent hommes, lesquels seraient soutenus de cinq cents. Nous logeâmes les princes et seigneurs à la tête des cinq cents hommes des gardes.

Sur les six heures du matin Mr de Créquy et moi avec Mrs de la Valette, Valançay, Toiras, Canaples et Tavannes, mîmes nos troupes en l'ordre susdit. Le roi arriva en ce même temps avec Mr le Comte et monsieur le cardinal : il voulut que ses mousquetaires fussent mêlés avec les enfants perdus des gardes.

Nous envoyâmes de la part du roi le sieur de Comminges avec un trompette demander passage pour l'armée et la personne du roi au duc de Savoie. Mais comme il approcha de la barricade, on le fit arrêter, et le comte de Verrue sortit lui parler et lui répondit que nous ne venions point en gens qui voulussent passer en amis, et que, cela étant, ils se mettraient en si bon état de nous en empêcher que, si nous le voulions entreprendre, nous n'y gagnerions que des coups.

Après que Comminges nous eut rapporté cette réponse, j'allai (parce que j'étais en jour de commander), trouver le roi qui était cent pas derrière nos enfants perdus, plus avancé que le gros des cinq cents hommes des gardes, pour lui demander congé de commencer la fête et lui dis : « Sire, Sire, l'assemblée est prête, les violons sont entrés, et les masques sont à la porte : quand il plaira à Votre Majesté, nous danserons le ballet. » Il s'approcha de moi et me dit en colère : « Savez-vous bien que nous n'avons que cinq livres de plomb dans le parc de l'artillerie ? » Je lui dis : « Il est bien temps maintenant de penser à cela ! Faut-il que pour un des masques qui n'est pas prêt, le ballet ne se danse pas ? Laissez-nous faire, Sire, et tout ira bien. » « M'en répondez-vous ? » me dit il. « Ce serait témérairement fait à moi, lui répondis-je, de cautionner une chose si douteuse : bien vous réponds-je que nous en viendrons à bout à notre honneur, ou j'y serai mort ou pris. » « Oui, mais, dit il, si nous manquons, je le vous reprocherai. » « Que me sauriez-vous dire autre chose, lui repartis-je, si nous manquions, que de m'appeler marquis d'Uxelles ? (car il avait failli de passer à Saint-Pierre) ; mais je me garderai bien de recevoir cette injure. Laissez-nous faire seulement. » Alors monsieur le cardinal lui dit : « Sire, à la mine de monsieur le maréchal, j'en augure tout bien : soyez-en assuré. »

Sur ce je m'en vins à Mr de Créquy et mis pied à terre avec lui, ayant donné le signal du combat. Mr le maréchal de Schomberg qui ne faisait que d'arriver, ayant été contraint de demeurer derrière pour la goutte qu'il eut, s'en vint à cheval voir la fête. Nous passâmes le bourg de Jallasse que les ennemis avaient quitté. Au sortir de ce village nous fûmes salués de quantité de mousquetades des ennemis qui étaient sur les montagnes et à la grande

barricade, et de quantité de canonnades du fort de Jallasse, et comme nous nous avancions toujours, Mr de Schomberg fut blessé aux reins d'une mousquetade qui venait des montagnes à gauche. Lors, les nôtres des deux ailes ayant gagné les éminences, tirèrent au derrière de la barricade, et nous, y donnant tête baissée, nous leur fîmes abandonner : alors nous les suivîmes si vivement qu'ils n'en purent garder aucune de celles qu'ils avaient. Ensuite, y entrant pêle-mêle avec eux, le commandeur de Valançai prit le haut à la gauche avec les Suisses, où il fut blessé d'une mousquetade au genou et en chassa les Valaisans que le comte de Verrue menait : son cheval y fut pris. Je donnai par le bas avec Mr de Créquy et les Français, où le marquis Ville fut fort blessé. Nous suivîmes si vivement notre pointe que sans la résistance qu'y fit près d'une chapelle un capitaine espagnol et peu de soldats à nos enfants perdus, qui donna loisir au duc et au prince de se retirer, ils étaient tous deux pris. Nous vînmes sans arrêter jusques sur le haut à la vue de Suse où d'abord on nous tira force canonnades de la citadelle de Suse ; mais nous étions si animés au combat et si joyeux d'avoir obtenu la victoire que nous ne faisions aucun état de ces coups de canon. Je vis une chose qui me contenta fort de la noblesse française qui était là, parmi laquelle Mr de Longueville, Mr de Moret, Mr d'Aluin, monsieur le premier écuyer, et plus de soixante autres étaient avec nous : une canonnade donna à nos pieds qui nous couvrit tous de terre ; la longue connaissance des canonnades m'avait appris plus qu'à eux que, dès que le coup est donné, il n'y a plus de péril, ce qui me fit d'abord jeter les yeux sur la contenance d'un chacun et voir quel effet ce coup aurait fait en eux : je n'en aperçus pas un qui fit aucun signe d'étonnement, non pas même d'y prendre quasi garde ; un autre tua parmi eux un gentilhomme de Mr de Créquy, dont ils ne firent aucun semblant. J'eus en marchant à la barricade un de mes gardes tué sur lequel j'étais appuyé : un autre poursuivant chaudement avec les enfants perdus fut tué sur le pont de Suse : un gentilhomme des miens y eut une mousquetade sur le cou du pied, dont il est demeuré estropié ; c'était celui qui commandait ma galiote à la Rochelle, nommé Du Val. Aucuns de nos enfants perdus entrèrent même dans la ville pêle-mêle avec les ennemis et y furent pris prisonniers, et nous eussions à l'heure même forcé Suse si nous n'eussions fait retirer nos gens parce que nous voulions conserver la ville sans la piller, pour servir de logement au roi.

Peu après être venus sur ce tertre, Mr de Créquy avec Mr de la Valette allèrent loger à gauche en des maisons sur la descente avec les gardes, et moi avec Toiras et Tavannes prîmes à la droite en descendant et y logeâmes Navarre. Le commandeur quoique blessé alla mettre les Suisses de l'autre côté de la ville afin d'empêcher que rien n'en sortît ; quoi fait, Mr de Créquy et moi, prîmes notre logement aux Cordeliers du faubourg de Suse, et tous les princes et la noblesse y vinrent repaître avec nous, joyeux et contents d'avoir si bien et heureusement servi le roi, qui nous envoya l'abbé de Beauveau premièrement, et puis son écuyer de quartier pour dire à Mr de Créquy et à moi la satisfaction qu'il avait de nous et la reconnaissance perpétuelle qu'il en aurait, nous blâmant néanmoins, Mr de Créquy et moi, de ce qu'étant ses lieutenants-généraux, nous avions voulu donner avec les enfants perdus, et nous mandant qu'il ne nous enverrait plus ensemble, parce que par émulation l'un de l'autre nous faisions ce préjudice à son service que, si nous nous y eussions fait tuer, outre la perte qu'il eût faite de

deux telles personnes, le désordre se fût mis dans cette occasion faute de chefs pour la commander. Nous lui mandâmes qu'il y a des choses qui se doivent faire avec retenue et d'autres avec précipitation ; que celle-ci était une affaire où il ne fallait point marchander, mais y mettre le tout pour le tout, parce que, si nous eussions été repoussés à la première attaque, nous l'eussions ensuite été à toutes les autres, et que des soldats qui voient de tels chefs à leur tête y vont bien avec plus de courage et de résolution.

Pendant le combat des barricades, Mr le comte de Saut qui était allé par dessous Jallon pour prendre les ennemis par derrière, eux qui s'en doutaient, avaient mis sur l'avenue où il devait passer le colonel Belon avec son régiment pour la garder ; mais il les surprit à la pointe du jour et défit le régiment, prit plus de vingt officiers prisonniers, et rapporta neuf drapeaux des dix dudit régiment, puis se vint joindre à nous aux Cordeliers, d'où nous envoyâmes sur les cinq heures du soir sommer la ville de se rendre, et le château aussi, ce qu'ils firent ; et, nous ayant donné des otages, nous différâmes d'y entrer ce jour-là, craignant un désordre et que la ville fût pillée par nos soldats ardents et échauffés par la précédente défaite, et y entrant de nuit.

Mr de Senneterre vint à l'entrée de la nuit nous trouver et nous dire encore de belles paroles de la part du roi et de monsieur le cardinal qui nous écrivit comme le roi envoyait trouver ledit Senneterre Mr le duc de Savoie de sa part et que nous facilitassions son passage : nous lui donnâmes un trompette et dix de mes gardes pour l'accompagner.

Le mercredi 7me ceux de Suse nous vinrent porter les clefs de leur ville où nous envoyâmes Toiras pour en prendre possession et y faire faire nos logements. Monsieur le cardinal vint dîner chez moi aux Cordeliers, où après nous tînmes conseil ; puis ayant été visiter le poste des Suisses que nous louâmes d'avoir si bien fait, et principalement le colonel Salis de qui le commandeur de Valançai disait de grandes louanges, et blâmant le régiment de Navarre devant même Tavannes leur maître de camp, nous vînmes loger dans Suse et mîmes garnison au château, et la citadelle nous ayant envoyé demander trêve jusques au retour de Mr de Senneterre, nous leur accordâmes.

Le jeudi 8me de mars nous partîmes de Suse avec ce que nous avions des gardes, de Suisses, Navarre et Saut, avec les gendarmes et les chevau-légers de la garde du roi, Bussy, Laurieres, Boissac et Arnaut, avec les gardes de Mr de Créquy et de moi, pour aller prendre notre logement à Boussolengue et passâmes delà la Doire du côté de la plaine. C'était le jour de Mr de Créquy à commander, nous changeant de trois jours en trois jours : il voulut que l'on prit plutôt ce chemin que l'autre parce qu'il était plus large et plus aisé que l'autre, parce aussi qu'il y avait devant Boussolengue une plaine pour nous mettre en bataille et faire nos ordres en cas que les ennemis nous eussent voulu disputer le logement de Boussolengue. Mais comme nous voulûmes faire passer le pont de la Doire à nos troupes, le gouverneur de la citadelle de Suse qui était en trêve avec nous, nous manda qu'il ne pouvait souffrir que notre armée passât devant sa citadelle, et que si nous le faisions, qu'il romprait la trêve. Nous acceptâmes ce dernier parti, et en même temps envoyâmes couper les canaux qui portaient l'eau dans la citadelle, dont ils ne pouvaient faire garde parce que les citernes n'en valaient rien : lui de son côté nous tira plus de cent canonnades en passant,

et nous tua dix ou douze hommes. Je menai ce jour-là l'avant-garde de l'armée, Mr de Créquy la commandant. Comme nous arrivâmes proche de Boussolengue, nous nous mîmes en bataille, puis fîmes passer delà la ville, qui nous ouvrit les portes, notre cavalerie qui se tint en bataille du côté de Veillane jusques à ce que l'infanterie fût logée et barricadée ; puis elle défila.

Mr de Senneterre revint passer à Boussolengue, et nous dit qu'il avait quasi accommodé toutes choses ; qu'il nous priait de ne point avancer : et sur ce que nous lui dîmes que le lendemain matin nous irions attaquer Veillane, il s'en alla en diligence à Chaumont et nous fit écrire par monsieur le cardinal que le roi nous commandait de ne rien entreprendre, et ne bouger de Boussolengue jusques à ce que Mr de Senneterre eût été trouver Mr de Savoie de sa part, comme il fit le lendemain 9me, et alla trouver le duc qui était à Veillane.

Le samedi 10me Senneterre repassa, qui nous apporta l'acceptation de la paix que le duc avait faite sur les articles que le roi lui avait envoyés ; et sur le soir le comte de Verrue passa pour aller trouver le roi de la part du duc.

Nos soldats ces deux jours précédents furent fort à la picorée ; mais ce jour-là nous fîmes de rigoureuses défenses de n'y plus aller.

Le dimanche 11me j'étais en jour de commander. Sur la nouvelle que nous eûmes du roi de la venue de monsieur le prince près de lui, nous fîmes mettre toute notre infanterie en bataille entre Saint-Jory et Boussolengue, border d'infanterie des deux côtés le bourg, et le pont par où le prince devait passer, fîmes mettre douze compagnies de cavalerie en bel ordre en la plaine qui est entre Boussolengue et Suse, et moi je fus par delà Saint-Jory avec les gendarmes, chevau-légers du roi, et la compagnie d'Arnaut, avec mes gardes et force noblesse, recevoir monsieur le prince, puis le menai par devant notre infanterie qui lui fit salve et le salua. Mr de la Valette était à la tête. De là nous passâmes à travers de Boussolengue et vînmes où étaient les douze compagnies de cavalerie, où était aussi Mr le maréchal de Créquy entre les mains duquel je le résignai pour l'amener au roi. Mrs de Longueville, de Moret, d'Aluin, de la Valette et de la Trimoulle qui voulurent venir avec moi au-devant de monsieur le prince ne le voulurent saluer qu'après que je lui eus fait la révérence. Tous ces messieurs le quittèrent quand et moi et revinrent au quartier de Boussolengue, ne nous ayant point quittés depuis que nous partîmes d'Embrun.

Monsieur le prince dîna à Suse avec monsieur le cardinal avec lequel il traita et conclut toutes choses, et entre autres, que l'on mettrait la citadelle de Suse et les forts de Jallon et de Jallasse entre les mains du roi, qu'il garderait jusques à ce que toutes choses fussent concertées en Italie ; qu'il y mettrait des Suisses, et que je jurerais au duc de remettre lesdites places entre ses mains lorsque le roi m'aurait mandé que toutes choses promises seraient accomplies. De là monsieur le prince s'en revint sans avoir vu le roi pour lors, et Mr de Créquy et moi, le fûmes accompagner jusques en la plaine de Veillane.

Monsieur le cardinal m'écrivit pour venir prendre le lendemain possession de Suse et des autres forts ; mais comme le lundi 12me j'y arrivai, je n'y trouvai aucun commissaire du duc, ni ordre aux gouverneurs des places de me les consigner, ce qui fit que je passai à Chaumont pour trouver le roi, que je n'avais point vu depuis l'attaque du pas de Suse. Je

dînai avec monsieur le nonce chez monsieur le cardinal, et fus visiter messieurs de Schomberg et commandeur de Valançay, blessés. De là je revins à Suse où je trouvai un secrétaire d'état du duc : mais il me dit ne pouvoir rien faire sans le *veador général* Gabaleon. Je lui parlai un peu rudement, ce qui fit qu'il s'en retourna au galop à Veillane, et le soir même Gabaleon arriva en mon quartier de Boussolengue, lequel m'ayant fait entendre son ordre de me remettre les forts en main, et le serment qu'il me montra que je devais faire, et faire faire aux Suisses que je mettrais dedans lesdits forts, j'y trouvai quelque difficulté dont je donnai la nuit avis à monsieur le cardinal, et Gabaleon s'en alla à la citadelle de Suse.

Le lendemain mardi 13me je m'en revins de bon matin à Suse où je trouvai messieurs de Chateauneuf et de Senneterre que monsieur le cardinal m'avait envoyés sur le sujet de la difficulté que je lui avais mandée, et comme ce jour-là Mr de Créquy premier maréchal de France en l'armée faisait faire la montre générale, monsieur le cardinal passa par l'autre côté pour la voir. Je convins avec Gabaleon de la forme du serment, et envoyai des commissaires pour faire l'inventaire de la citadelle avec ceux du duc. Gabaleon et ces messieurs vinrent dîner avec moi ; puis avec grande peine je pus les faire sortir de la citadelle où je mis le capitaine Reding avec sa compagnie. De là je voulus moi même accompagner les troupes du duc en m'en retournant à Boussolengue, et les fis conduire jusques à Veillane en toute sûreté.

Le mercredi 14me le roi envoya de bon matin me mander que je le vinsse trouver à Chaumont où Mr le prince de Piémont devait venir dîner avec lui, ce que je fis et visitai en passant à Suse le marquis Ville, blessé. De là j'allai établir la garnison suisse à Jallasse ; puis je vins à Chaumont. Après dîner nous fûmes au conseil, où monsieur le prince assista et fit de très belles propositions. De là le roi vint à Suse accompagné de monsieur le prince : on le salua de canonnades tant du fort de Jallasse, en passant, que de la citadelle. Mr le prince de Piémont prit congé du roi à la porte de Suse, et, ayant mis pied à terre pour lui faire la révérence, le roi descendit de cheval aussitôt pour l'embrasser. De là il me commanda de l'aller accompagner jusques à Saint-Jory, ce que je fis.

Le jeudi 15me Gabaleon me vint trouver à Boussolengue pour prendre de moi l'inventaire signé de ma main de l'artillerie et munitions des citadelles de Suse et fort de Jallasse, que je lui donnai.

Senneterre passa ce jour-là pour aller rapporter à madame la princesse de Piémont de la part du roi les drapeaux gagnés aux pas de Suse.

Le vendredi 16me je vins à Suse voir le cardinal de la Valette qui était arrivé.

Je dînai avec monsieur le cardinal que je menai puis après à la citadelle de Suse, puis fûmes au-devant du roi qui était allé se promener jusques à Boussolengue où je m'en retournai.

Le samedi 17me le prince-cardinal vint voir le roi, qui passa et repassa par mon quartier : je l'accompagnai jusques à Saint-Jory. Au retour Gabaleon me vint porter de la part du duc la lettre que don Gonsales de Cordova lui avait écrite, par laquelle il déclarait vouloir effectuer tout ce que le duc avait promis et qu'à cet effet il avait levé le siège de Casal : je l'envoyai à l'heure même au roi, qui me l'ayant remandée, je la fis le lendemain rapporter au duc à Veillane par Boissac.

Le dimanche 18me messieurs les cardinaux de Richelieu et de la Valette vinrent dîner chez Mr de Créquy à Boussolengue. Monsieur le prince de Piémont y arriva peu après, qui ayant conféré quelque temps avec monsieur le cardinal, s'en retourna, et lui à Suse.

Le lundi 19me Sainte-Soulaine vint apporter la nouvelle de la levée du siège de Casal le vendredi précédent.

Le mardi 20me je fus dîner à Suse chez monsieur le cardinal. L'après-dîner le roi alla en la plaine de Boussolengue voir le régiment de la Grange nouvellement arrivé.

Le mercredi 21me nous fîmes mettre notre infanterie en bataille en la plaine au dessus de Boussolengue. De là je fus recevoir Madame et monsieur le prince de Piémont (qui venaient voir le roi), à mi-chemin de Veillane ; puis au-dessous de Saint-Jory je lui présentai les gendarmes et chevau-légers de la garde du roi, qui marchèrent devant et derrière elle comme ils faisaient au roi. Mr de Luxembourg lui vint faire la révérence, qu'elle baisa comme elle m'avait fait. Je la menai de là passer par devant notre infanterie qui la salua de salve de piques et de drapeaux : puis ayant passé par delà Boussolengue, elle trouva Mr de Créquy et Mr de la Trimoulle avec dix-huit compagnies de chevau-légers. Je la consignai ès mains de Mr le maréchal de Créquy qui la conduisit jusques à ce que le roi la joignit, qui vint au devant d'elle, et avait fait mettre en bataille douze mille hommes de pied auxquels il fit faire devant elle plusieurs évolutions, puis la conduisit au château de Suse, où elle et monsieur le prince son mari furent logés et défrayés.

Le jeudi 22me je tombai malade et me fis saigner.

Guron revint de Casal et amena les députés de la ville avec lui, que je fis loger et défrayer à Boussolengue.

Le vendredi je pris médecine, mon mal me continuant.

Le samedi je me fis encore saigner. Monsieur le prince de Piémont alla et revint de Veillane à Suse : il me fit l'honneur, en retournant, de me venir visiter.

Le dimanche 25me mars, jour de Notre-Dame, monsieur le prince de Piémont fit ses pâques à Suse avec l'habit de l'ordre de Saint-Maurice.

Le 26me le roi envoya le père Josef à Mr de Mantoue, et Argencourt avec Guron au Montferrat. Je continuai d'être malade.

Le mardi 27me je me fis encore saigner.

Le mercredi 28me Toiras partit pour aller à Lorette.

Le jeudi 29me, commençant à me mieux porter, le roi me commanda de venir à Suse où nous fîmes l'état de l'armée pour aller à Casal.

Monsieur le prince et madame la princesse partirent d'auprès du roi pour retourner à Turin.

Le vendredi 30me j'allai à Suse dîner chez Schomberg qui m'en avait envoyé prier.

Le samedi dernier jour de mars Mr le duc de Savoie rompit les étapes que par le traité de paix il avait établies pour notre armée.

Avril. — Le dimanche premier jour d'avril monsieur le prince revint trouver le roi, qui raccommoda tout.

Le lundi 2me Senneterre alla de la part du roi trouver le duc à Veillane et rapporta nouvelles que le duc viendrait trouver le roi à Suse.

Le mercredi 4me nous fîmes partir les troupes pour aller tenir garnison au Montferrat, assavoir les régiments de Villeroy, Ribeyrac, Monchas et la Grange, et les compagnies de Toiras, Canillac, Boissac, Cournon, Maugiron et Migneux.

Le roi attendait ce jour-là Mr de Savoie à Suse ; mais le mauvais temps l'en empêcha.

Le jeudi 5me Mr de Savoie m'envoya Mr le comte de Verrue pour me dire que je lui donnasse un passeport pour pouvoir s'aller rendre aux pieds du roi. Je courus au-devant de lui avec Mr le maréchal de Créquy, et nous mîmes en son carrosse d'où je sortis peu après, laissant Mr de Créquy avec lui, qui le mena au roi, pour m'en venir au-devant de Madame et de monsieur le prince qui revenaient à Suse. Je les pris à Saint-Jouaire et les menai jusques à mi-chemin de Suse à Boussolengue, où le roi, qui était venu conduire Mr le duc de Savoie, les rencontra. Mr de Créquy ramena Mr de Savoie à Saint-Jouaire où il coucha.

Le vendredi 6me Mr de Créquy et moi vînmes à Suse faire la révérence à Madame et à monsieur le prince. Le roi fit faire exercice à huit cents soldats devant eux.

Le samedi 7me le roi nous envoya quérir sur la plainte du maréchal d'Estrées contre Besançon dont il nous commanda de faire le jugement, et le châtiment dudit Besançon.

Nous dînâmes chez monsieur le cardinal. Le roi s'en alla au château voir Madame, et nous à Boussolengue.

Le dimanche 8me, jour de Pâques fleuries, le roi donna congé à Mr de Créquy d'aller pour huit jours demeurer à Turin. Il partit le lundi 9me, et moi j'eus un grand mal d'oreille qui me retint au lit.

Le mardi 10me monsieur le prince alla et revint de Veillane. J'allai dîner à Suse chez Mr de Longueville ; puis je fus voir monsieur le cardinal, monsieur le nonce, et l'ambassadeur de Venise. Le roi fit faire l'exercice et Madame y alla.

Le mercredi 11me Mr de Bordeaux me vint voir, et allâmes après dîner ensemble voir le château de Brésolles pour y loger monsieur le cardinal.

Le jeudi-saint, 12me d'avril, jour de ma naissance, je fus par ordre du roi à Suse pour recevoir et aller au-devant d'un ambassadeur extraordinaire de Venise nommé Soranzo, que la république envoyait au roi pour le visiter.

Schomberg partit pour aller à Valence assembler l'armée contre les huguenots.

Le roi envoya ce jour-là la commission de l'artillerie à Mr le marquis d'Effiat, dont j'avais fait la première ouverture.

Le vendredi-saint, 13me, monsieur le cardinal vint loger à Brésolles : je fus au-devant de lui, et lui conduisis.

Le samedi-saint,14me, Mrs de Lyon et de Chateauneuf vinrent dîner chez moi à Boussolengue.

Je fis mes pâques.

Les ambassadeurs de Mantoue arrivèrent à Suse.

Le dimanche 15me, jour de Pâques, je les fus donner bonnes à monsieur le cardinal. Celui de la Valette et Mr de Longueville me vinrent voir : je les fus reconduire.

Le lundi 16me je fus à Suse dîner chez Mr le Comte. Après dîner je distribuai les départements aux commissaires pour la montre et vis le fonds de celle de la cavalerie légère.

Le mardi 17me je fis faire la montre de la cavalerie légère.

Mr de Créquy revint de Turin et avec lui Mr Frangipani et le comte de Guiche arrivèrent.

Le mercredi 18me Mr le cardinal de la Valette nous vint voir : nous allâmes ensemble mener Frangipani à Suse, à qui le roi fit fort bonne chère. Monsieur le cardinal nous donna à tous à dîner à Brésolles.

Le jeudi 19me monsieur le cardinal partit de Brésolles : celui de la Valette et Mr de Longueville vinrent dîner en notre quartier chez Mr de Créquy pour y voir le comte de Guiche. Comme nous étions à table, le roi nous envoya un valet de pied avec une lettre à Mr de Créquy et à moi, par laquelle il nous commandait de ne souffrir le comte de Guiche en nos quartiers, et le prendre prisonnier s'il y demeurait davantage. Il m'envoya aussi ordonner de venir loger à Suse, n'étant pas raisonnable que Sa Majesté fût sans aucun maréchal de France pour commander son quartier et la bataille de l'armée, laissant Mr de Créquy à Boussolengue. Je m'en revins donc à Suse avec ces messieurs, fus au conseil, de là chez Madame, puis souper chez Mr le cardinal de la Valette.

Le vendredi 20me j'allai dîner chez monsieur le cardinal : de là je vins avec lui au conseil. L'ambassadeur extraordinaire de Florence nommé Julian de Medicis, archevêque de Pise, eut audience. Nous allâmes de là avec le roi chez Madame qui était malade, puis souper chez Mr de Longueville.

Le samedi 21me Mr le Comte et Mr de Longueville vinrent dîner chez moi ; puis je fus au conseil. L'ambassadeur de Mantoue eut audience.

Le dimanche 22me nous réglâmes, Mr de Créquy et moi, les munitions. L'après-dîner la cour se tint chez Madame malade. Le soir je soupai chez Mr de Longueville, et puis chez le roi ouïr sa musique.

Le lundi 23me Mr de Créquy revint encore dîner chez moi. On tint conseil après dîner : de là nous fûmes chez Madame ; puis le roi vint à mon logis voir ma chambre où quand on parlait en un coin, pour bas que ce fût, on l'oyait en l'autre. Il fit faire l'après souper une excellente musique.

Le mardi 24me le roi tint conseil. Il fut voir Madame. Il arriva un ambassadeur extraordinaire de Mantoue. Le roi se trouva un peu mal.

Le mercredi 25me je menai l'ambassadeur extraordinaire de Venise à sa première audience.

Il arriva à Suse un ambassadeur extraordinaire de Gênes. Mr de Harbaut demanda au roi s'il se couvrirait parlant à lui : le roi en fut en doute et m'envoya quérir pour m'en demander mon avis. Je lui dis que j'avais vu couvrir un autre ambassadeur que la république de Gênes avait envoyé au roi ; que c'était une république qui ne cédait rien ou fort peu à celle de Venise ; qu'anciennement le roi ne faisait point couvrir les ambassadeurs de Ferrare, Mantoue et Urbin ; que depuis quelques années Elle les avait fait couvrir ; que Gênes ne passe pas seulement devant eux, mais devant Florence même, et qu'à mon avis le roi les devait faire couvrir ; néanmoins s'ils ne le prétendaient point, qu'Elle s'en pourrait passer. Sur cela Mr de Chateauneuf arriva, à qui le roi ayant demandé la même chose, dit de pleine volée que non, et que les Génois étaient ses sujets, lesquels prendraient

avantage de cette concession comme d'un titre qu'ils ne sont plus sujets de la France, et que le roi détruirait le droit qu'il a sur cette république. Il n'en fallut pas dire davantage au roi pour le porter à ne leur pas permettre qu'ils parlassent couverts à lui, de sorte qu'il commanda à Mr de Harbaut de leur dire qu'ils ne l'entreprissent pas.

Le jeudi 26me, comme j'étais chez le roi, on me vint dire que Mr le nonce Bagny m'attendait à mon logis : je m'y en allai aussitôt l'y trouver. Il me dit en substance que Sa Sainteté avait en très particulière recommandation la république de Gênes ; qu'Elle lui avait ordonné de prendre soin de ses intérêts, et de moyenner que cette ambassade qu'elle avait envoyée au roi fût bien reçue, là où elle prévoyait qu'elle y recevrait un signalé affront par le déni que l'on leur faisait de se couvrir à l'audience, ce qui était contre toute équité et raison, attendu que le précédent ambassadeur que cette république avait envoyé vers Sa Majesté, le roi l'avait fait couvrir ; que c'est une grande république qui a rang avant tous les princes d'Italie après les rois immédiatement avec Venise ; et plusieurs autres choses qu'il m'allégua. Il me dit qu'il en venait de faire instance à monsieur le cardinal, qui lui avait promis d'accommoder cette affaire, mais que pour en avoir la décisive, il ne devait pas en être promoteur ; que je serais très propre pour entamer l'affaire, et qu'il me pouvait dire de sa part que j'eusse à le faire, comme ledit nonce m'en priait aussi instamment, m'assurant qu'outre l'obligation que m'en aurait ladite république, Sa Sainteté m'en saurait un très grand gré. Je lui répondis que je tiendrais à grand honneur de rendre ce petit service à Sa Sainteté et à cette république ; mais que je craignais de n'y être pas propre, attendu que je m'en étais déjà ouvert au roi qui avait pris le contraire avis, que l'on lui avait donné, en meilleure part que le mien ; que Sa Majesté était opiniâtre quand il avait une fois mis une chose en sa tête, et prompt à se mettre en colère contre ceux qui lui contestent, et qu'après lui avoir dit cela j'offrais à S. S. de faire ce qu'il me commandait, et que j'irais du même pas trouver monsieur le cardinal pour savoir la forme et l'ordre que j'avais à tenir en cette affaire : et ainsi me séparai de lui et allai trouver monsieur le cardinal, lequel me dit qu'il fallait que je fisse cette ouverture et qu'il me seconderait bien ; qu'il ferait que les maréchaux de camp et Bulion suivraient mon avis, et que Mr de Chateauneuf appuierait faiblement le sien.

Sur cette assurance je m'en vins l'après-dîner au conseil où nous dépêchâmes force affaires, après lesquelles Mr de Harbaut dit au roi qu'il avait vu l'ambassadeur de Gênes, ensemble leurs papiers, par lesquels ils faisaient apparaître s'être autrefois couverts ; et qu'ils ne demandaient point audience si ce n'était à cette condition. Le roi s'opiniâtra fort, et vis que j'aurais à faire à forte partie. Alors monsieur le cardinal lui dit : « S'il vous plait, Sire, d'en prendre les avis de ces messieurs, après quoi vous jugerez vous-même ce qu'il vous plaira. » Alors le roi commença expressément par moi à demander mon opinion, afin d'avoir sujet de répondre là-dessus, et comme j'ouvris la bouche pour parler, il dit : « Je vous la demande ; mais je ne la suivrai pas : car je sais déjà bien qu'elle va à les faire couvrir, et que ce que vous en faites est à la recommandation d'Augustin Fiesque qui est avec vous. »

Cela me piqua, et lui répondis :

« Sire, s'il vous plaisait de faire réflexion sur mes actions passées, vous connaîtriez que le bien de votre service, et votre gloire particulière, ont toujours été mes principaux intérêts. Je n'en ai aucun, ni pratique avec la république de Gênes ; et quand j'en aurais, ils céderaient à ceux que j'ai pour votre service. Don Augustin Fiesque est mon ami, et il m'a bien plus d'obligation que je ne lui en ai ; et quand je lui en aurais, vous me croiriez bien léger et bien inconsidéré si je vous desservais en sa faveur. Finalement, Sire, le serment que j'ai à votre conseil m'oblige de vous donner le mien selon mon sentiment et ma conscience ; mais puisque vous jugez si mal de ma prud'homie, je m'abstiendrai, s'il vous plait, de vous donner mon avis. »

« Et moi (dit le roi extraordinairement en colère), je vous forcerai de me le donner, puisque vous êtes de mon conseil et que vous en tirez les gages. »

Monsieur le cardinal, au-dessous de qui j'étais, me dit : « Donnez-le, au nom de Dieu, et ne contestez plus. » Lors, je dis au roi :

« Sire, puisque Votre Majesté veut absolument que je lui dise mon opinion, elle est que vos droits et ceux de votre couronne se dépériraient si par cet acte vous accordiez la souveraineté aux Génois, que vous prétendez avoir sur eux, et que vous les devez entendre tête nue comme vos sujets, et non couverte comme républicains. »

Alors le roi se leva en forte colère et dit que je me moquais de lui et qu'il me ferait bien connaître qu'il était mon roi et mon maître, et plusieurs autres choses pareilles ; et moi je n'ouvris plus la bouche pour dire une seule parole. Monsieur le cardinal le remit, et il fit suivre les opinions qui furent toutes que l'ambassadeur de Gênes parlerait couvert à l'audience. Après cela le roi se leva et alla faire faire l'exercice aux gardes. Le soir nous vînmes à la musique du roi qui ne dit pas un mot aux autres de peur de m'en dire un à moi, et ne fit que gronder.

Le vendredi 27me l'ambassadeur de Gênes eut audience.

Le roi fut voir Madame qui le revint voir.

Je demandai à monsieur le cardinal ce que je ferais du mot ; car si je le faisais prendre par un maréchal de camp, le roi s'offenserait, et s'offenserait peut-être encore si je lui allais demander. Monsieur le cardinal parla sur ce sujet au roi qui lui dit que je lui demandasse et que je ne lui fisse ni excuses ni reproches, et que c'était la peine où était le roi, sa colère étant passée, et ayant reconnu qu'il avait tort de se prendre à moi pour une chose dont je ne parlais que pour son service. Je pris donc le mot de lui et lui parlai ensuite, et lui à moi comme auparavant.

Le roi ouït ensuite le marquis Striggi, ambassadeur extraordinaire de Mantoue ; puis Madame lui envoya un très beau présent de pièces de cristal de roche, en suite duquel ceux de Gênes lui firent un présent de douze caisses d'excellentes confitures : il en ouvrit une qu'il distribua à la compagnie : il en envoya deux qui étaient d'aigre de cèdre à la reine sa mère qui l'aimait fort, et me donna les neuf autres caisses, et ainsi fut faite ma paix ; puis le soir me dit qu'il quittait son armée de Piémont pour aller à celle de Valence ; qu'il en faisait général monsieur le cardinal, et Mr de Créquy et moi lieutenants-généraux, et que nous eussions à demeurer auprès de mon dit sieur le cardinal.

Le soir Mr de Harbaut tomba malade, dont il mourut. On désespéra de sa vie dès le premier jour, et l'on fit instance en faveur de Mr de Lavrilliere, à quoi nous ne trouvâmes pas monsieur le cardinal fort disposé alors.

Le samedi 28me le roi partit pour aller en France. Il fut dire adieu à Madame ; puis nous le fûmes accompagner jusques à Chaumont.

Il n'est pas hors de propos de dire ici un mot de monsieur son frère, parce que le pouvoir de général de l'armée du roi cessa ce jour-là seulement. Il s'en alla, comme j'ai déjà dit, de Châteaumorant où je le fus trouver, en Dombes où il s'amusa à chasser. Le roi à qui je le dis à mon arrivée à Grenoble lui envoya un gentilhomme pour lui donner avis de son acheminement à Suse, le priant de se hâter d'y venir prendre sa bonne part, et à la gloire, et au péril. Il fit réponse au roi, comme Sa Majesté arrivait à Briançon, que, comme il s'acheminait pour le trouver, il avait appris le partement de madame la princesse Marie dont il avait été si touché qu'il s'en allait à une de ses maisons passer son déplaisir et y attendre les commandements de Sa Majesté. Sur cela, ayant entendu comme le roi avait forcé le pas de Suse, et ses ennemis à lui accorder tout ce qu'il avait désiré d'eux, il s'en retourna à ses journées, ayant écrit à la reine sa mère qu'il la suppliait de ne permettre que la princesse Marie sortît de France, laquelle madame de Longueville amenait vers Paris, et Mr le Grand étant parti d'auprès de Monsieur pour venir à Paris, donna l'alarme à la reine que Monsieur voulait enlever la princesse Marie et l'épouser : sur quoi elle envoya arrêter madame de Longueville et elle, et les fit mener et tenir sous sûre garde dans le bois de Vincennes. Monsieur envoya s'en plaindre à la reine sa mère, et envoya aussi un gentilhomme au roi lequel lui fit réponse qu'il n'avait rien su avant l'arrêt de la princesse Marie, mais qu'il approuvait tout ce que la reine sa mère avait fait, comme l'ayant fait pour le bien de son service. Sur cela Monsieur témoigna son mécontentement. Monsieur le cardinal n'approuva pas trop cette capture, ce qui donna du mécontentement à la reine mère, laquelle, persuadée par le cardinal de Bérulle sur les assurances que le père Gondran lui donna que Monsieur n'avait aucune intention de l'enlever et qu'il en répondait, la fit élargir quelque temps après, et Monsieur s'amusa à chasser à Montargis le long de l'été.

Après que nous eûmes conduit le roi jusques à Chaumont, nous revînmes à Suse prendre congé de monsieur et de madame la princesse de Piémont, lesquels nous fûmes accompagner jusques à Boussolengue.

Le dimanche 29me monsieur le cardinal tint conseil chez lui de toutes les affaires de guerre, ce qu'il fit aussi le lendemain.

Mai. — Le mardi premier jour de mai il dépêcha le sieur de Comminges vers Mr de Savoie.

Je fus visiter l'ambassadeur de Gênes et ceux de Venise.

L'ambassadeur de Gênes me rendit la visite le lendemain ; et le jeudi 3me monsieur le cardinal fut à Boussolengue trouver Mr le prince de Piémont et conférer avec lui.

Le vendredi 4me Mr le maréchal de Créquy vint à Suse dîner chez moi.

Le samedi 5me monsieur le cardinal envoya Mr de Chateauneuf trouver Mr de Savoie, qui trouva Mr le prince de Piémont à Veillane et s'en revint le dimanche 6me, dont monsieur le cardinal ne fut pas content et le fit retourner le jour même trouver Mr de Savoie.

Le lundi 7me monsieur le cardinal alla ordonner des retranchements aux passages, et autres œuvres qu'il fallait faire.

L'ambassadeur de Venise demanda à me voir : je le fus trouver.

Le mardi 8me je fus voir le marquis Striggi, ambassadeur de Mantoue.

Mr de Chateauneuf revint qui apporta la conclusion de toutes nos affaires.

Le mercredi 9me on donna l'ordre pour faire partir les troupes qui devaient aller joindre le roi, et les faire marcher sur les étapes.

Le jeudi 10me monsieur le cardinal et nous, allâmes à Boussolengue dîner chez Mr de Créquy. Après dîner Mr le prince de Piémont y arriva pour nous dire adieu.

De Privas à la reddition de Montauban

Le vendredi 11me Mr de Longueville s'en alla par le mont Cenis le matin, et monsieur le cardinal partit l'après dîner, et moi avec lui, pour retourner en France, laissant Mr le maréchal de Créquy avec le pouvoir delà les monts. Il nous vint accompagner jusques à Chaumont ; puis nous passâmes par Exilles et Sallebertran, et vînmes coucher à Oulx, où l'on apporta à monsieur le cardinal la nouvelle de la paix signée entre France et Angleterre. Il eut aussi nouvelle de la liberté que la reine mère avait rendue à mesdames de Longueville et princesse Marie.

Le samedi 12me nous passâmes à Sesane, et me fis porter en chaise pour passer le mont Genèvre et vînmes coucher à Briançon ; le dimanche 13me coucher à Embrun, souper chez l'archevêque, et le lundi à Gap, le mardi à .....

Le mercredi nous passâmes le mont de Cabre et vînmes coucher à Die, souper chez l'évêque.

Nous y séjournâmes le lendemain.

Le vendredi 18me monsieur le cardinal vint coucher à Lauriol.

Le samedi 19me Mrs le garde des sceaux, d'Effiat et Bouteillier vinrent voir et dîner avec monsieur le cardinal, qui passa le Rhône à Baye sur Baye [Baix] et vint trouver le roi au camp devant Privas.

Mr de Montmorency à qui Schomberg avait laissé, par oubliance, ou autrement, prendre rang devant lui au conseil du roi, en voulut faire de même à moi, qui ne le voulus souffrir. Pour cet effet le roi ne se voulut point asseoir au conseil.

Je fus la nuit à l'ouverture de la tranchée des gardes, qui ne se commencèrent que cette nuit-là : puis sur le matin je m'en vins loger à un méchant logis où logeait Mr de Schomberg, et y fis porter le lit de mon neveu de Bassompierre qui était avant moi en l'armée avec le roi.

Le dimanche 20me Mr le maréchal de Schomberg me mena voir les quartiers, le campement et les batteries de Pfalsbourg et d'Amboise, où était Mr d'Effiat. Monsieur le cardinal y vint, et me mena dîner chez lui. L'après-dîner la dispute de Mr de Montmorency et de moi fut jugée en ma faveur.

Le lundi 21me monsieur le cardinal fut dîner avec Mr de Montmorency qui était en colère.

Les gardes françaises et suisses qui étaient en Piémont arrivèrent au camp. Je les logeai près de moi qui étais campé sur le haut en une petite plaine entre la ville et le logis du roi.

Nous fîmes la nuit une grande place d'armes.

Le mardi 22me Champaigne arriva, que je campai proche du logis de monsieur le cardinal, qu'il ne tenait pas sûr. Mr d'Alais arriva aussi avec la cavalerie légère que nous amenions de Piémont.

Mr de Schomberg qui avait grande créance au Meine Chabans, l'avait fait travailler au quartier des gardes. Il y avait un autre quartier qui attaquait une corne, où Picardie travaillait avec Mr de Montmorency à qui on avait donné Le Plessis-Besançon, dont je fus marri. Mais comme j'avais amené Argencourt avec moi, je fis voir à Mr de Schomberg que ce premier travail ne valait rien, qu'il était tellement vu de la ville que nous y perdrions force gens, et qu'il nous éloignait du quartier de Picardie d'où nous nous devions approcher, et joindre. Il s'y opiniâtra de sorte que, pour le contenter, je lui laissai Chabans et son ouvrage pour le faire continuer, et moi je fis travailler Argencourt et le fis prendre à droite, s'approchant de Mr de Montmorency et Picardie.

Le mercredi 23me Piémont arriva que l'on logea au poste de Champaigne que nous envoyâmes à Veras.

Cette nuit là on accommoda seulement le travail commencé en la précédente.

Le jeudi 24me, jour de l'Ascension, je fis mes pâques.

Les régiments de Rambures, de Languedoc, de Vaillac et d'Annoné arrivèrent. Piémont alla joindre Champaigne, avec lesquels on envoya Mr de Portes maréchal de camp que j'avais ramené de Piémont, pour attaquer le fort de Saint-André vers les Boutières.

Schomberg tomba malade. Il y eut dispute pour les séances au conseil, de Mrs de la Valette et comte d'Alais : Mr de la Valette le gagna.

Le vendredi 25me nous avançâmes notre travail assez près de la contrescarpe, aux gardes ; et on gagna une masure proche de la ville, du côté de Pfalsbourg. Du côté de Picardie on battit la corne avec six canons.

Le samedi 26me j'eus le matin en la tranchée un grand coup de pierre qui me porta par terre.

Il fut résolu l'après-dîner que de mon côté je gagnerais la contrescarpe, et de celui de Picardie on attaquerait la corne, cependant qu'en même temps Pfalsbourg de son côté entreprendrait quelque autre chose pour faire diversion aux ennemis, C'était à Normandie de prendre la garde du soir à la tranchée des gardes, ce qui fit que j'envoyai quérir Manicamp et le baron de Mesley, et leur fis faire leur ordre devant moi, puis les menai à la tranchée pour leur montrer ce qu'ils devaient faire. Manicamp y reçut un fort petit coup de pierre qu'il fit paraître bien grand. Puis je les renvoyai pour se tenir prêts à entrer en garde de bonne heure. Je donnai aussi ordre que l'artillerie nous fournît toutes les choses nécessaires et allai de là donner l'ordre à Pfalsbourg de ce qu'il devait faire. Puis je me rendis à la tranchée où le régiment de Normandie étant arrivé, commandé par Mesley, car Manicamp tenait le lit pour son coup de pierre, Mr de la Valette et Mr d'Effiat s'y trouvèrent aussi avec Mr de Biron, maréchal de camp.

Pfalsbourg commença la danse, attaqua et força une autre maison contre la porte de la ville, que les ennemis avaient fortifiée. Peu après Picardie attaqua la corne qui fut emportée d'abord, puis regagnée par les ennemis, que les volontaires gentilshommes leur firent encore une fois quitter : et moi en même temps avec le régiment de Normandie me vins loger au dessous de la contrescarpe, et ayant fait à l'angle de ladite contrescarpe deux logements de huit mousquetaires chacun, qui flanquaient à gauche et à droite de ladite contrescarpe, nous l'ôtâmes aux ennemis qui nous la disputèrent trois heures

durant. Mrs de la Valette et d'Effiat y furent plusieurs fois avec grand péril. J'y eus de morts ou de blessés quelque vingt-cinq hommes.

Le même soir et en même temps, Mr de Portes du côté des Boutières avec les régiments de Champagne et de Piémont attaqua et prit par assaut les forts de Saint-André et de Tournon, tuant ce qu'il y trouva dedans : mais le lendemain matin dimanche 27me de mai il fut tué d'une mousquetade par la tête, reconnaissant un retranchement que les ennemis avaient fait à la montagne. Ce fut une très grande perte ; car c'était un brave et suffisant homme qui allait le grand chemin pour être maréchal de France au plus tôt.

Nous continuâmes notre logement, et la nuit sur les deux heures du lundi 28me au matin, comme nous avions percé le fossé, nous avisâmes à la muraille un trou par lequel les ennemis entraient dans leur fossé, et on ne tirait plus de la ville. Je fus longtemps à marchander avant que de le vouloir faire reconnaître : enfin y ayant hasardé un sergent avec une rondache, il entra dans la ville et n'y trouva personne, les ennemis l'ayant abandonnée pour se retirer au fort de Toulon sur la montagne ; sur quoi nous entrâmes dans la ville que nous trouvâmes déjà occupée par ceux du régiment de Pfalsbourg, qui ayant été avertis par une pauvre femme que les ennemis avaient abandonné Privas, y étaient entrés alors ; et peu après tous les régiments et de tous les quartiers y envoyèrent pour piller, et la plupart se débandèrent de telle sorte que, si je n'eusse fait prendre les armes aux Suisses pour investir Toulon, les ennemis se fussent pu retirer sans empêchement.

J'investis Toulon avec 1200 Suisses pendant que l'on pillait Privas et que peu après on y mit le feu. Sur les deux heures après midi ceux de Toulon me firent demander de se rendre. Je l'envoyai dire au roi qui ne les voulut recevoir qu'à discrétion, ce qu'ils refusèrent. Alors nous les investîmes de toutes parts avec les gardes, les Suisses, Champagne, Piémont, Normandie, Pfalsbourg, Vaillac, Languedoc, Lestrange, et Annoné, et mîmes Picardie sur les avenues des Boutières. Saint-André de Montbrun, qui commandait dedans, demanda à se rendre, et se vint mettre entre nos mains à discrétion. Le roi voulut que ceux du fort en fissent de même, et Saint-André leur écrivit à cet effet; même j'envoyai Marillac et Biron, maréchaux de camp, pour les recevoir : mais ils ne se purent accorder ensemble, ni avec nous, et sur cela vint une furieuse pluie qui continua toute la nuit ; elle m'obligea d'être sur pied, craignant qu'à la faveur de cette tempête les ennemis tâchassent à se sauver, les nôtres n'étant assez soigneux de les en empêcher. Ce fut une des plus mauvaises nuits que j'aie passé de ma vie : mais, Dieu merci, ils ne l'entreprirent pas.

Le mardi 29me nos soldats qui avaient investi le fort de Toulon crièrent aux assiégés que l'on avait pendu Saint-André, ce qui les mit au désespoir : le roi me l'envoya pour leur montrer, et eux furent contents de se rendre à discrétion. Mais en ce même temps nos soldats sans commandement vinrent de toutes parts à l'assaut, et prirent le fort, tuant tout ce qu'ils rencontrèrent. On en pendit quelque cinquante de ceux qui furent pris et deux cents autres qui furent envoyés aux galères. Le feu fut aussi mis au fort. Il s'en sauva encore quelque deux cents autres qui furent rencontrés par les Suisses qui conduisaient le canon à Veras, qui en tuèrent une partie.

Le mercredi 30me on donna ordre à envoyer les prisonniers, retirer l'artillerie au parc, et disposer le partement de l'armée.

Le jeudi 31me le roi alla voir les travaux. Je fus souper chez Mr de Montmorency avec lequel je m'étais raccommodé deux jours auparavant.

Juin. — Le vendredi premier jour de juin, Mr de Montmorency partit pour aller réduire à l'obéissance du roi plusieurs places de son gouvernement qui s'y voulaient remettre. On lui donna trois régiments, et quelque cavalerie.

Le samedi 2me, la Gorce, Vallon et Bargeac s'envoyèrent rendre au roi, comme aussi par le moyen du frère de Brison (nommé Chabrille), furent réduits en son obéissance les Boutières avec les châteaux de la Tourrette, Donan, Chalançon, la Chaise, Pierregourde, la Tour de Gros, et le Chellart.

Le dimanche 3me, jour de la Pentecôte, je fis mes pâques, et servis le roi faisant les siennes.

Il vint nouvelles des Grisons comme le comte de Merode avait occupé le Steig, et le pont du Rhin, avec douze mille hommes.

Le roi fit maréchal de France Mr de Marillac.

Le lundi 4me, le roi partit avec son armée de Privas, passa le col de Coiron qui est très mauvais, alla à Mirabel, et vint coucher à Villeneuve de Berg.

Le mardi 5me il en partit, passa par Vallon et la Tour de Salavas, où il passa la rivière d'Ardèche, laissa à main gauche la Gorce, et vint coucher à Bargeac.

Le mercredi 6me j'en partis à la pointe du jour, passai par le quartier de Mr de Montmorency, et ensemble nous allâmes reconnaître Saint-Ambroix par deux côtés, poussâmes les ennemis jusques dans leurs portes, qui étaient sortis sur nous : puis je revins en rendre compte au roi, qui avait séjourné à Bargeac.

Le jeudi 7me je me trouvai au rendez-vous de l'armée, qui était à la vue de Saint-Ambroix, dès quatre heures du matin, où je trouvai Mr de Montmorency qui me dit que ceux de la ville avaient demandé à parler à l'évêque d'Uzès, frère de Peraut, pour se rendre au roi. Le roi y arriva peu après, qui mit lui même son armée en bataille. Les députés de Saint-Ambroix arrivèrent, qu'il me commanda de mener à Saint-Estene, quartier de monsieur le cardinal, nous laissant pouvoir de conclure avec eux, ce que je fis, et eux ayant accepté de monsieur le cardinal la capitulation qu'il plut au roi leur donner, je les menai à Saint-Ambroix que je reçus d'eux en même temps, y faisant entrer les gardes françaises et suisses. Mr de Montmorency reçut leurs gens de guerre et les fut conduire en lieu de sûreté.

Le roi alla loger à Saint-Vittou où je retournai le trouver et y loger aussi.

Le rendez-vous de l'armée, le vendredi 8me de juin, fut en une colline proche de Saint-Vittou. Le roi la voulut faire marcher en ordre, me commandant de mener l'avant-garde qui fut campée au-devant de Salindres où le roi logea.

Je me brouillai le soir avec le premier écuyer de Saint-Simon sur mon logis qu'il me voulait ôter pour y loger la petite écurie, et ce par une pure méchanceté, en ayant un meilleur. Le roi voulut que je gardasse le mien : mais ce petit monsieur me l'a depuis gardée bonne et s'en est bien vengé par mille trahisons qu'il m'a faites, et mauvais offices auprès du roi.

Le samedi 9me le rendez-vous de l'armée fut en une plaine proche d'Alais. Je fus reconnaître la ville ; puis je pris à la gauche où nous

passâmes la rivière et vînmes camper sur le chemin d'Anduze à Alais. Le nouveau maréchal de Marillac vint avec moi et s'offrit d'y faire le maréchal de camp. Mrs de la Valette et d'Aluin y vinrent aussi, et comme j'allais reconnaître la ville de plus près du côté où était le poste du régiment de Normandie, les ennemis me firent une embuscade qui fit de vingt pas sa décharge sur moi, et étaient sur un haut, ayant une muraille qui nous empêchait d'aller à eux. Le cheval du baron des Francs, brave gentilhomme qui m'accompagnait, y fut tué, et lui blessé à la jambe, dont il mourut cinq jours après. Le cheval d'Argencourt fut aussi blessé, et le corps de garde avancé de Normandie étant venu pour les repousser, Campagnols qui en était lieutenant, eut la cuisse rompue dont il mourut.

Le dimanche 10me je fus visiter nos postes, puis allai voir le roi à Salindres où il était retourné loger.

Les ennemis firent une sortie du côté de Normandie, qu'ils repoussèrent bravement et avec perte des ennemis. À l'attaque de Picardie que l'on avait donnée à Mr de Montmorency ils prirent un retranchement qui était proche du vieil pont. J'envoyai le soir, pour soutenir Picardie, le régiment de Rambures ; et six cents hommes à une lieue et demie du camp sur l'avenue d'Anduze pour empêcher le secours d'hommes qu'ils voulaient jeter dans Alais.

Je fus attaqué de la colique bilieuse qui est un rigoureux mal.

Je fus le lundi 11me à Marmiraut où le roi s'était venu loger, et ne s'y trouva pas bien : il en délogea le lendemain pour aller du côté de Picardie où étaient des eaux acides bonnes à boire au roi.

Le mardi 12me mon mal me força de partir de l'armée, et vins coucher à Lussan, d'où je partis le mercredi 13me et vins loger à Bagnols pour être près des eaux de Maine bonnes pour guérir mon mal.

Le jeudi 14me Marillac fut blessé au bras devant Alais.

Mr et madame d'Uzès arrivèrent à Bagnols.

Le samedi 16me ceux d'Alais capitulèrent, et le roi y entra le lendemain dimanche 17me.

Le lundi, la grande députation de Languedoc au roi arrivèrent à Bagnols, qui me vinrent tous visiter. Ils en partirent le mercredi suivant, et les fis accompagner par la compagnie d'Arnaut que j'avais emmenée avec moi, et par mes gardes.

Le jeudi 21me me trouvant mieux de mon mal, je partis de Bagnols pour m'en retourner à l'armée. Mr d'Uzès vint sous mon escorte. Les bandits vinrent sur les chemins, que nous battîmes, et en fis pendre un que nous avions pris.

Je trouvai le roi à Alais, qui attendait la résolution de la paix, laquelle fut conclue le samedi 23me, et les députés de ceux de la Religion vinrent le lendemain pour la résoudre avec monsieur le cardinal, puis s'en retournèrent sans l'avoir encore conclue, pour quelques difficultés qui s'y rencontrèrent.

Le lundi 25me les députés revinrent coucher à Alais.

Le mardi 26me elle fut tout à fait résolue et une partie des députés retournèrent à Anduze pour la faire ratifier à leur assemblée générale qui y était lors.

Le mercredi 27me le roi partit d'Alais avec son armée et vint coucher à Ledignan.

Le jeudi 28me monsieur le cardinal y arriva avec les députés qui demandèrent pardon au roi de leur rébellion, et le roi leur accorda, et leur donna la paix.

Le vendredi 29me le roi se trouva mal le matin et voulut partir le soir de Ledignan avec son armée qu'il fit marcher la nuit à cause des grandes chaleurs, et vint sur le minuit coucher à Saint-Jattes.

Le samedi 30me monsieur le cardinal y arriva, qui amena les députés avec la ratification de l'assemblée qui acceptait la paix.

Juillet. — Le dimanche premier jour de juillet les députés d'Uzès vinrent faire leurs soumissions au roi.

Le lundi 2me les otages des Cévennes arrivèrent, puis ceux d'Uzès.

Leonor et Madelon de Mirabel, deux excellentes beautés, vinrent au souper du roi, qui partit et vint la nuit coucher à Covillas et monsieur le cardinal à Saint-Privat.

Le mardi 3me les députés de Nîmes vinrent traiter tout le matin avec monsieur le cardinal.

Le roi partit et son armée passa sur le pont du Gard, et vint à minuit loger à Besousse.

Le mercredi 4me on séjourna à Besousse. Le maréchal d'Estrées y vint trouver le roi : je le traitai. Le soir le roi vint voir son avant garde campée à Saint-Gervasy. Le chaud fut excessif.

Le jeudi 5me Mr le maréchal de Schomberg revint à l'armée.

Monsieur le cardinal et Mr de Montmorency amenèrent les députés de Nîmes qui firent leurs soumissions au roi.

Mr le Comte partit de l'armée, malade, et alla à Sommières.

Le vendredi 6me le maréchal d'Estrées revint à Besousse demander congé au roi de s'en retourner à Paris.

On publia la paix à Nîmes et y fit-on les feux de joie.

Le samedi 7me Mr de Guise vint à Besousse : je fus son hôte.

Ceux de Nîmes envoyèrent leurs otages, mais non ceux que nous demandions, et on les renvoya.

Le roi partit le soir de Besousse et vint à Beaucaire.

Le dimanche 8me on tint le conseil. Mr de Guise qui était logé à Tarascon (ville de son gouvernement) venait les matins dîner chez moi, et au conseil après dîner, puis s'en retournait à Tarascon. On délibéra et résolut des garnisons et licenciements.

Le lundi 9me nous fûmes encore au conseil, puis nous vînmes, Mr de Schomberg et moi, chez moi, juger Besançon d'avoir la tête tranchée.

Ceux d'Uzès vinrent prier le roi d'aller en leur ville, à quoi il se résolut.

Il fut le soir voir sur l'eau la tarasque et autres divers passetemps.

Nouvelles vinrent de Sommières que Mr le Comte se portait très mal.

Le mardi 10me Mr de Schomberg et moi vînmes le matin à Uzès pour donner les ordres nécessaires. Le roi y arriva le soir.

Le mercredi 11me nous séjournâmes à Uzès attendant les otages de Nîmes.

Le jeudi 12me le général d'Avignon vint faire la révérence au roi : je le traitai.

Mr le Comte fut à l'extrémité de sa maladie.

Le vendredi 13me nous eûmes les otages de Nîmes, et leurs députés vinrent supplier le roi de vouloir honorer leur ville de sa présence.

Le samedi 14me le roi vint à Nîmes, passa par le fort des Moulins, et vit celui de la tour de Magnes. Il fut fort bien reçu ; puis il alla voir les arènes.

Le dimanche 15me le roi partit de Nîmes pour s'en retourner en France, et me laissa avec monsieur le cardinal pour commander les armes sous lui aux huit provinces où son pouvoir s'étendait, dont plusieurs grands furent bien marris. Nous le fûmes conduire jusques à mi-chemin de Montfrin où il alla coucher, et revînmes à Nîmes.

Il y eut quelque petite espérance de la santé de Mr le Comte.

Le lundi 16me nous séjournâmes à Nîmes et y tînmes conseil. Mr de Guise en partit et alla voir Mr le Comte à Sommières.

Le mardi 17me Mr d'Effiat traita Mrs les maréchaux de Schomberg, Marillac et moi, et Mr de Montmorency, et puis nous partîmes avec monsieur le cardinal qui alla coucher à Marsillargues, et nous à Lunel.

Le mercredi 18me nous arrivâmes à Montpellier. Nous fûmes voir la citadelle, nous promener avec les dames à l'esplanade. Je fus logé chez Mr de Greffeules de qui la femme accoucha comme j'entrais en son logis.

Le jeudi 19me monsieur le cardinal nous festina, puis nous mena voir le jardin des simples du roi. Mr d'Effiat nous fit festin à souper, et puis la musique.

Le vendredi 20me Mr de Longueville arriva qui nous assura que Mr le Comte était hors de danger.

Le samedi 21me on fit la réunion de la cour des aides à la chambre des comptes.

Le dimanche 22me Fossé, gouverneur de Montpellier, festina Mrs de Montmorency, de Bordeaux, d'Effiat, et les trois maréchaux. Puis nous fûmes résoudre le bâtiment de l'église, et de l'esplanade ; le lundi vérifier ledit des élus : l'évêque au nom du clergé vint haranguer monsieur le cardinal en latin.

Le mardi 24me nous fûmes visiter l'église que l'on voulait rebâtir, où je pris une chapelle.

Le mercredi 25me on apporta le refus que les états avaient fait de vérifier ledit des élus. Monsieur le cardinal envoya rompre les états et leur défendre de se plus assembler à l'avenir.

Le jeudi 26me la place de devant la maison de ville fut résolue.

Monsieur le cardinal partit et alla coucher à Frontignan. Je demeurai pour dire mes adieux à l'évêque et à mes amis.

Le vendredi 27me je vins dîner à Loupian et coucher à la Grange des Prés chez Mr de Montmorency qui nous fit de grands festins.

Mr le cardinal devint malade.

Le samedi 28me les députés de Montauban arrivèrent, qui firent refus d'accepter la paix sinon en conservant leurs fortifications. On les renvoya, et Guron avec eux pour les conduire, et en même temps monsieur le cardinal étant malade me dit que c'était à moi à aller faire obéir ceux de Montauban, ou les assiéger.

Je partis le dimanche 29me, passai par Pézenas dire adieu à Mrs de Montmorency, et sa femme, Schomberg, Marillac et Effiat, et vins coucher à Béziers, ayant fait avancer l'armée.

Le mardi je fus coucher à Tremes, et le mercredi premier jour d'août je vins au gîte à Alsonne, où je séjournai le lendemain pour attendre les troupes.

Le vendredi 3me je vins au gîte à Saint-Papoul ; le samedi 4me à Saint-Felix de Carmain où Mr le Prince envoya Mr de Nangis son maréchal de camp pour me remettre son armée entre les mains : il me manda qu'il était parti pour aller voir monsieur le cardinal.

Le dimanche 5me je vins coucher à Loubens de Verdalle, où Mr de Lavor me vint voir.

Le lundi 6me j'en partis pour aller à Berfeulles.

Le mardi 7me je vins loger à Saint-Suplice ; mais la peste y était si forte que je fus forcé d'en déloger deux heures après et de m'en venir à Buset, où je séjournai le lendemain : le parlement de Toulouse, m'envoya visiter, où arrivèrent Mrs d'Arpajoux et de Biron qui m'amenèrent les troupes qui étaient vers Castres avec Mr de Ventadour.

Le jeudi 9me Mrs de Nangis et de Charlus me vinrent trouver pour recevoir mes ordres pour les compagnies de chevau-légers et de gendarmes de Mr le Prince. Je priai Mr le marquis de Nangis de continuer en l'armée du roi la charge de maréchal de camp, ce qu'il accepta. J'avais amené Mr de Constenan avec moi pour maréchal de camp ; mais il ne s'entendait qu'à piller.

Je partis de Buset et vins coucher à Fronton. Les députés de Montauban me sentant approcher, et Guron leur demandant qu'ils eussent à lui dire leur résolution pour me porter, lui demandèrent jusques au lendemain pour me répondre par lui, dont il m'avertit, et je lui écrivis qu'il me vînt trouver et se retirât de Montauban que j'allais investir.

Il me vint trouver le lendemain vendredi 10me et dîna avec moi. Il m'apporta des paroles de ceux de Montauban, et je voulais des effets. Ils le prièrent, s'il y voyait quelque difficulté, d'en venir conférer à Renies, où les députés de Montauban se trouveraient le soir. Je l'y renvoyai avec charge de leur porter des paroles aigres. Charros et Plessis Pralain me demandèrent d'aller avec lui, ce que je leur permis, et leur donnai pour escorte vingt de mes gardes. Ils me renvoyèrent dire la nuit qu'ils ne se voulaient porter aux choses que je leur demandais, et qu'ils les avaient priés de venir eux-mêmes à Montauban parler au peuple, ce qu'ils leur avaient accordé si je le trouvais bon. Je leur permis : mais cependant je fis avancer des bateaux pour faire deux ponts au-dessus et au-dessous de Montauban.

Mr d'Epernon m'envoya résigner ses troupes par son maréchal de camp le vicomte de Foucaude, à qui je conservai cette qualité en l'armée du roi.

Je fis avancer toute l'armée pour investir Montauban, et préparer toutes choses pour y aller mettre le siège deux jours après. Mais ce même jour Guron harangua si bien, et ils connurent leur perte si évidente qu'ils acceptèrent les conditions que je leur avais envoyées, et Mr de Guron me le vint dire le matin du samedi 11me. Alors je lui donnai les noms des otages que je demandais, et leur ordonnai d'envoyer une honorable députation vers monsieur le cardinal qui (guéri de sa maladie) s'était fait porter à Albi où je me résolus de l'aller trouver et de lui mener cette députation avec l'obéissance entière de la ville de Montauban. Mr de Guron fit diligence de retourner à Montauban et d'effectuer si bien tout ce que nous avions

convenu par ensemble, qu'il partit encore ce jour là même avec vingt et deux députés qu'il mena avec vingt de mes gardes coucher à Villemur.

Le dimanche 12me je partis de Fronton avec Mrs de Biron et d'Arpajoux, laissant la charge de l'armée à Constenan, et vins ouïr messe et dîner aux faubourgs de Rabasteins où les députés de Montauban m'attendaient. Mrs de Foucaude et de Sainte Croix m'y vinrent aussi trouver que j'emmenai avec moi à Albi, où je trouvai monsieur le cardinal.

Les députés de Montauban ne virent point ce jour-là monsieur le cardinal : mais le lendemain lundi 13me ils le virent et lui donnèrent toute satisfaction.

Après dîner je fus voir l'église d'Albi qui, pour ce qu'elle contient, est à mon gré une des plus belles de France. Le soir je fus avec monsieur le cardinal pour toutes nos affaires.

Le mardi 14me je m'en revins coucher à Rabasteins où les députés étaient arrivés, qui me vinrent trouver le soir pour conférer avec moi.

Le mercredi 15me, jour de la Notre-Dame, je fus dîner à Fronton.

Le jeudi 16me ceux de Montauban ne voulurent plus tenir l'accord que leurs députés avaient fait, sur ce que l'on avait désarmé ceux de Caussade, et sur l'insolence de quelques soldats.

Le vendredi 17me tout fut raccommodé à Montauban par l'industrie de Guron. Ils m'envoyèrent assurer de tenir leur parole et me prier de venir en leur ville. Ils étaient seulement en peine de ce que le parlement de Toulouse n'avait encore voulu vérifier l'édit de paix que le roi avait accordé à ceux de la Religion. J'en avais écrit plusieurs fois à la cour, et même le jeudi jour précédent, en termes bien pressants, leur déclarant que l'infraction de la paix et la répugnance de ceux de Montauban serait attribuée à leur opiniâtreté, et que, si je n'avais la vérification le lendemain, j'ouvrirais la guerre, qui leur ferait plus de dommage qu'à moi qui en vivais comme de mon métier. Il leur prit ce jour-là une bonne humeur, vérifièrent l'édit et me l'envoyèrent par leur premier huissier qui me trouva à Villemur où j'étais venu, pensant y trouver monsieur le cardinal : mais il était demeuré un peu malade à Saint-Geri. Ceux de Montauban jurèrent la paix, firent des feux de joie et tirèrent leurs canons, et une heure après ils reçurent par le Plessis-Pralain, que je leur envoyai, l'édit de paix vérifié dont ils furent fort satisfaits.

Le samedi 18me j'arrivai à Montauban. Ceux de la ville me reçurent avec grande joie : ils me donnèrent les otages que je voulus, que j'envoyai à Villemur dans le château. Je fus le soir voir le nonce qui y était arrivé. Le premier président de Toulouse me vint voir, et ensuite le président de Montrave envoyé du parlement pour saluer monsieur le cardinal.

Le dimanche 19me je mis mes gardes aux portes du prêche afin qu'il se fît librement et sans scandale. Puis je fis entrer six compagnies des gardes, douze de Picardie et six de Piémont, et les plaçai aux lieux que je jugeai le plus à propos, auxquels je fis observer tant d'ordre qu'aucun soldat n'entra dans aucune maison.

Madame de Roquelaure arriva que je fus visiter. Je donnai à souper à monsieur le nonce, maréchal de Marillac, premier président, et Mr de Lavrilliere.

Je fus encore visité par les évêques, députés du parlement, capitouls de Toulouse, d'autres communautés, et du consistoire de Montauban.

Le lundi 20me monsieur le cardinal arriva. J'allai au devant de lui. On lui fit entrée, et alla descendre à l'église où le Te Deum fut chanté.

Je licenciai quinze régiments, deux compagnies de gendarmes et cinq de chevau-légers.

Mr d'Epernon arriva à Montech, qui m'envoya le comte de Maillé pour me prier de savoir de monsieur le cardinal en quel lieu il le pourrait trouver par les chemins pour le voir et le saluer, ayant ouï dire qu'il partait le lendemain pour s'en retourner à la cour, et qu'un homme de son âge s'était trouvé las de la traite qu'il avait faite ce jour-là, ce qui l'avait empêché d'aller jusques à Montauban, outre l'incommodité du logement qu'il y eût pu rencontrer pour lui et pour sa compagnie. Je fus faire cette ambassade à monsieur le cardinal, qui la trouva fort mauvaise et s'imagina que la gloire de Mr d'Epernon ne se voulait pas abaisser jusques à le venir voir dans son gouvernement de Guyenne, auquel le roi avait donné un pouvoir absolu à monsieur le cardinal. Il se mit fort en colère et me dit que je lui mandasse qu'il ne le voulait point voir par les champs ni hors de la Guyenne, et qu'il irait par Bordeaux bien qu'il eût résolu son chemin par l'Auvergne, seulement afin de s'y faire reconnaître et obéir suivant son pouvoir, et qu'il y établirait un tel ordre que la puissance que Mr d'Epernon y avait en serait plus ravalée. Je modérai ces discours quand je fis réponse au comte de Maillé, et écrivis à Mr d'Epernon pour le convier de venir à Montauban pour éviter de s'attirer cet homme tout-puissant sur ses bras. Le comte de Maillé alla et revint à trois heures de là me rapporter réponse que Mr d'Epernon viendrait le lendemain matin à Montauban saluer monsieur le cardinal, puisqu'il n'en partait point devant dîner comme on l'en avait assuré, et qu'il me priait qu'il me pût voir avant son arrivée, et Mr de Montmorency aussi ; au surplus, qu'il s'attendait que je lui donnerais à dîner. Je fus le soir dire cette venue à monsieur le cardinal qui fut rappaisé, trouva bon que j'allasse au devant de lui, voulut même que l'infanterie se mît en armes à son arrivée, et me dit qu'il lui voulait donner à dîner et à moi aussi, et que nous lui ferions tous deux affront si nous en faisions autrement. Mr de Montmorency fit le froid d'aller au devant de lui, et je ne l'en voulus pas trop presser.

Le mercredi 22me j'allai à mi-chemin de Montech, où je trouvai Mr d'Epernon que j'amenai à Montauban. Monsieur le cardinal était revenu de tenir un enfant de Mr de Faudoas (son cousin), sur les fonts avec madame de Roquelaure, et attendait Mr d'Epernon à son logis, le reçut avec beaucoup d'honneur, néanmoins avec quelques picoteries. Après dîner il le pria de s'accommoder avec Mr de Bordeaux, ce qu'il fit avec peine et de façon qu'ils furent plus mal en leur cœur que devant : même monsieur le cardinal en fut mal satisfait.

Monsieur le cardinal partit pour aller coucher à Fronton : il le fut accompagner, puis moi lui vers Montech, et de là m'en retournai à Montauban, d'où je fis sortir toutes les troupes, qui s'y étaient très bien comportées. Messieurs de Montauban m'avaient prié de demeurer dans leur ville jusques au lendemain afin de me faire passer par dessus le bastion du Moustier qu'ils avaient en deux jours tellement rasé que l'on n'eût su dire où il était, et où avait été le fossé, tant tout était uni.

Madame de Roquelaure me vint dire adieu, puis moi à elle et aux évêques, et premier président de Toulouse.

Le jeudi 23me je partis de Montauban, et vins coucher à Rabasteins. Monsieur le cardinal était venu à Saint-Geri avec monsieur le nonce.

Le vendredi 24me je fus dîner à Saint-Geri avec monsieur le cardinal, avec lequel après dîner nous vînmes à Combefa, château appartenant à Mr l'évêque d'Albi qui nous y fit festin.

Le samedi 25me Mr de Montmorency prit congé de monsieur le cardinal qui vint coucher à Nocelles, abbaye de Mr de Valence.

Le dimanche 26me nous vînmes à Rodez où l'on fit entrée à monsieur le cardinal. Mr de Noailles nous fit festin.

Le lundi 27me nous allâmes avec monsieur le cardinal voir l'église et les reliques, le clocher qui est le plus beau de France. Nous mîmes d'accord l'évêque et les consuls, et allâmes coucher à Espalion ; le mardi à Laguiol et le mercredi à Chaudesaigues où nous séjournâmes le lendemain, et le vendredi dernier d'août nous vînmes au gîte à Coyrin, maison de Mr de Mongon proche de Saint-Flour.

Septembre. — Le samedi premier jour de septembre nous vînmes à Brioude.

Le dimanche 2me nous fûmes voir le pont de Vielle Brioude qui est le plus bel arche de pont que j'aie vu, et vînmes coucher à Issoire où Mr d'Effiat arriva.

Le lundi 3me nous vînmes à Clermont où l'on nous fit une belle entrée. L'évêque nous fit un superbe festin.

Le mardi 4me nous passâmes par Montferrant et fûmes dîner à Rion chez Murat lieutenant général, puis coucher à Effiat où nous demeurâmes jusques au 8me du mois à passer le temps. On y dansa un ballet, et ce furent des continuels festins. Nous y résolûmes aussi les armées pour Savoie et Piémont, et mandâmes pour les y acheminer.

Le samedi 8me, jour de Notre-Dame, monsieur le cardinal dit la messe, puis partit l'après-dîner d'Effiat et vint coucher à Saint-Pourçain.

Le dimanche 9me nous nous embarquâmes proche de Moulins et vînmes coucher à Villeneuve, puis à Poulli et de là à Briare où Mrs de Schomberg, de Nantes et d'Ausserre arrivèrent.

Le mercredi 12me nous vînmes coucher à Montargis ; et le jeudi 13me nous dînâmes à Nemours où Mrs les cardinaux de Berulles et de la Valette, Mrs de Longueville, Chevreuse, Saint-Paul, Montbason, la Rochefoucaut, garde des sceaux, Bouteillier, et quasi toute la cour vinrent trouver monsieur le cardinal qui s'en vint avec cette compagnie à Fontainebleau. Il vint descendre chez la reine mère qui était avec la reine sa fille et les princesses. La reine mère salua et reçut fort froidement monsieur le cardinal qui ensuite m'ayant présenté à elle, ne me dit pas un mot non plus qu'au maréchal de Schomberg : seulement elle parla au maréchal de Marillac. Le roi arriva incontinent après, qui fit un excellent accueil à monsieur le cardinal, le mena au cabinet de la reine sa mère, et lui demanda congé de se retirer. Le roi lui dit qu'il les voulait accorder, puis étant revenu à la chambre de la reine mère il me dit force belles paroles.

Le vendredi 14me la brouillerie continua et monsieur le cardinal envoya quérir madame de Comballet, Mr de la Melleraye et autres personnes de chez la reine, qui étaient ses créatures, et leur dit qu'ils se préparassent pour se retirer d'auprès d'elle, comme lui aussi se voulait retirer des affaires et de

la cour. Toutefois ce soir-là on fit tant d'allées et de venues, et le roi témoigna tant de passion à ce raccommodement qu'il se fit le lendemain samedi 15me au contentement universel de toute la cour, qui demeura encore quelque temps à Fontainebleau, puis s'en revint à Paris (octobre) peu avant la Toussaints.

Cependant Monsieur, frère du roi, appréhendant le retour de Sa Majesté, s'était retiré en Lorraine où par l'entremise de la reine mère on envoya Mrs de Bellegarde et de Bouteillier pour faciliter son retour et le remettre aux bonnes grâces du roi, ce qui réussit, et Monsieur demanda de se retirer à Orléans pour quelque temps sans voir le roi.

Cependant Casal était assiégé de nouveau par le marquis Spinola qui avait succédé à don Gonsales au gouvernement du duché de Milan ; et les Allemands entrés en Italie par les Grisons dont ils avaient occupé les pays étaient allés sous le commandement du comte de Colalte, et le nom de l'empereur, assiéger Mantoue. Le roi résolut d'envoyer monsieur le cardinal son vicaire général en Italie avec une puissante armée de laquelle Mr le maréchal de Créquy et moi devions être lieutenants-généraux (novembre) : mais Mr de Schomberg qui ambitionnait cette charge fit faire de fortes instances par les ambassadeurs de Venise et de Mantoue pour m'envoyer en Suisse à trois fins : l'une pour voir quels moyens il y aurait de mettre les Grisons en liberté et d'en chasser l'armée impériale ; l'autre pour empêcher que les Impériaux qui étaient en Italie ne pussent grossir leur armée par les forces de la Suisse ; et la troisième pour y faire des puissantes levées s'il en était besoin : de sorte que monsieur le cardinal me dit un matin qu'il fallait nécessairement que je fisse un voyage en Suisse, qui durerait peu, et que ma place et ma charge me serait cependant conservée en l'armée d'Italie. J'acceptai cette commission puisque le roi voulut m'en charger, et me préparai pour m'y acheminer, comme fit aussi monsieur le cardinal pour son voyage d'Italie.

Sur ces entrefaites madame de Longueville mourut à Paris, avec qui était madame la princesse Marie qui fut mise avec madame la comtesse de Saint-Paul, attendant qu'il y fût autrement pourvu par monsieur son père (décembre).

Monsieur le cardinal peu avant son partement fit un superbe festin au roi et aux reines, avec comédies, ballets, et musiques excellentes. Puis le 29me de décembre il partit de la cour pour s'acheminer à Lyon, m'ayant fort recommandé d'y être à son arrivée pour, de là, passer en Suisse ; et le dernier jour de l'an le roi me commanda d'accompagner Mr le Comte à la chambre des comptes pour y vérifier quantité d'édits, étant nécessaire, quand le roi les veut faire passer absolument, qu'il y envoie un prince de son sang, un officier de la couronne, et deux conseillers d'État de robe longue, qui furent alors Mrs de Royssi et de Bulion.

1630.

Janvier.— Je commençai l'année de 1630 par l'acquisition que je fis de Chaillot dont je passai le contrat le 12 de janvier, et après avoir donné quelque ordre à mes affaires et avoir envoyé devant mon équipage, le mercredi 16me de janvier je partis de Paris pour m'en aller ambassadeur extraordinaire en Suisse, et vins en poste coucher à Vertaut, jeudi à Bony, vendredi à Nevers, samedi à la Palisse où je trouvai mon train, dimanche à

Tarare ; et le lundi 21me j'arrivai à Lyon, où je trouvai monsieur le cardinal. Mr d'Alaincourt me logea chez lui.

Ce même jour arriva le comte de Saint-Maurice, de la part de Mr le prince de Piémont qui envoya offrir à monsieur le cardinal passage et étapes par les pays du duc son père, et quand et quand le prier qu'il se pût aboucher avec lui au Pont de Beauvoisin, étant venu exprès de Turin à cet effet, et ayant couru très grande fortune en passant par le petit Saint-Bernard, à cause du mauvais temps. Monsieur le cardinal le reçut très bien et lui répondit qu'il conférerait de ce qu'il lui avait dit avec Mrs de la Force, moi et de Schomberg, que le roi avait envoyés lieutenants-généraux sous lui en ses armées ; et puis, qu'il lui ferait réponse le lendemain. J'étais présent à cette première vue du comte de Saint-Maurice et de monsieur le cardinal, et me sembla qu'il était bien aise de s'aboucher avec Mr le prince de Piémont, espérant que cette entrevue pourrait engendrer l'entier accommodement des affaires, ce qu'il désirait pour retourner promptement à la cour où il savait que l'on lui faisait de mauvais offices en absence, et je l'y exhortai en allant à Ainay où il voulait loger ne se trouvant bien à l'archevêché.

Il avait envoyé quérir Mrs de Montmorency, la Force, Schomberg et Alaincourt, qui le vinrent trouver aux jardins d'Ainay où il leur demanda leur avis sur ce que le comte de Saint-Maurice lui avait proposé de l'entrevue. Mr d'Alaincourt lui dit qu'il n'y voyait point d'inconvénient : mais Mr de Schomberg qui opina après lui, soit pour montrer son bel esprit en fortifiant de raisons une mauvaise opinion, ou pour contrarier seulement la précédente, dit qu'il n'était point d'avis que monsieur le cardinal vît Mr de Piémont au Pont de Beauvoisin pour plusieurs raisons : l'une, qu'il semblerait que monsieur le cardinal le fût allé chercher, et montrerait par là l'avidité qu'il avait d'avoir la paix, ce que connu des Espagnols, ils la lui donneraient avec de plus rudes conditions ; l'autre, que c'était un amusement afin de retarder les desseins et les progrès du roi ; que c'était aussi une gloire espagnole de ne vouloir pas souffrir que la paix, qu'assurément ils désiraient autant que nous, se fît les armes du roi étant sorties de la France ; finalement qu'il était expédient pour le service du roi de faire ouvertement déclarer Mr de Savoie, lequel montrait par plusieurs signes de faire le neutre, et particulièrement par celui-ci de se venir aboucher en un lieu qui était moitié à lui et moitié au roi, ce que monsieur le cardinal ne devait permettre, et qu'il était d'avis qu'il devait répondre à monsieur le prince qu'ayant encore des affaires pour huit jours à Lyon, et son indisposition ne lui permettant pas d'aller jusques au Pont de Beauvoisin, s'il lui plaisait de prendre la peine de venir à Lyon, il y serait reçu comme il convenait à un tel prince et beau-frère du roi ; que s'il ne pouvait recevoir cet honneur de le voir là, qu'il l'irait recevoir à Chambéry en s'en allant en Italie, s'il lui plaisait l'y attendre.

Mr le maréchal de la Force, pour ne contrarier à Mr de Schomberg, approuva son opinion, et Mr de Montmorency inconsidérément la confirma. Pour moi, je la voulus contrarier ouvertement et dis que, si le roi et monsieur le cardinal qui avait la souveraine puissance de ses armées sous lui, n'avaient quelque dessein caché (et qui fût connu seulement par Mr le maréchal de Schomberg qui était de son conseil étroit) qui ne leur permît d'entendre aucune condition de paix, je ne pouvais comprendre à quel dessein on pouvait refuser l'offre de Mr le prince de Piémont de se venir

aboucher avec monsieur le cardinal ; que c'était un prince affectionné à la France, beau-frère du roi, qui venait de cinquante lieues avec péril même de sa personne, par un rigoureux temps d'hiver, chercher monsieur le cardinal pour lui proposer des choses qui pouvaient être utiles aux présentes affaires et au service du roi ; que, si ses propositions n'étaient de cette qualité, monsieur le cardinal ne les accepterait pas, et n'aurait perdu aucun temps de s'acheminer où les commandements du roi l'appelaient, ne s'écartant aucunement de son chemin, et montrant à tout le monde qu'il était prêt d'accepter toutes conditions honorables, comme aussi de rejeter celles qu'il ne jugerait pas avantageuses pour le roi ; qu'il apparaîtra que ce sont les Espagnols qui ont de l'avidité à procurer la paix puis qu'ils pratiquent monsieur le prince pour la moyenner, lequel vient cinquante lieues au-devant du général de l'armée du roi pour l'arrêter, et son armée, par un acquiescement aux volontés de Sa Majesté ; que cette vue ne peut causer d'amusement ou de retardement à monsieur le cardinal puis qu'il ne s'écarte point de sa route, que son armée ne s'arrêtera pas d'une seule heure, et qu'il ne séjournera au Pont de Beauvoisin qu'autant qu'il faudra pour écouter et répondre, conclure ou refuser la paix que l'on vient au-devant de lui pour lui présenter et offrir, par les mains d'un tel prince et si proche allié de Sa Majesté ; que je n'apercevais point en quoi consistait cette gloire espagnole que Mr de Schomberg avait exagérée, et qu'elle me paraît plutôt gloire à la France, que l'on lui vienne offrir sur ses frontières tout ce que l'on lui pourrait accorder quand il serait avec une puissante armée au milieu de l'état de Milan, et que Mr de Schomberg devait plutôt nommer prévoyance espagnole, que gloire, de venir au-devant de ses ennemis, et les apaiser et arrêter avec des équitables et justes conditions, et que je ne consentais pas seulement qu'ils désirassent la paix autant que nous, mais bien davantage, puisqu'ils nous l'envoyaient requérir et demander jusques dans nos propres états ; que finalement nous ne devions point désirer une plus ample déclaration de Mr de Savoie, puisque nous nous étions contentés de celle qu'il nous avait offerte l'année passée, assavoir que, si nous voulions entrer en guerre ouverte avec le roi d'Espagne, il suivrait notre parti et le fortifierait de dix mille hommes de pied et de deux mille chevaux qu'il offrait au roi pour employer à cet effet ; que si nous ne nous voulions point déclarer ouvertement qu'il n'était pas convenable à lui qui avoisinait le duché de Milan et qui avait l'honneur d'être cousin germain du roi catholique de faire aucune démonstration contre lui ; que j'avouais bien que le Pont de Beauvoisin séparait la France de la Savoie, mais que Mr le prince de Piémont franchirait ce pas et entrerait dans la France pour traiter avec monsieur le cardinal, lequel à mon avis ne ravalerait rien de sa dignité ni de la majesté du roi, d'y venir trouver Mr le prince de Piémont, d'écouter ses propositions, et que même il était très important que la conclusion ou la rupture de la paix se fit par l'entremise de Mr le prince de Piémont ; qui fera juger à tout le monde, en cas qu'elle s'effectue, que Sa Majesté s'est relâchée de beaucoup de choses à la faveur et en considération de son beau-frère, et en cas que l'on en vienne à la guerre, que les conditions des Espagnols auront été trop hautes puisque la puissante intercession de Mr le prince de Piémont n'aura pu émouvoir le roi à les accepter.

Monsieur le cardinal écouta nos diverses opinions et suivit celle de Mr de Schomberg. Il logea à Ainay, et nous passâmes notre temps en la maison

de Mr d'Alaincourt qui nous fit très bonne chère ; et Mr de Montmorency ou moi alternativement donnâmes les soirs le bal aux dames de Lyon dans le salon de Mr d'Alaincourt.

Le lundi 28me le sieur Julio Massarini [Mazarin] vint à Lyon de la part du nonce Pensirole que le pape avait envoyé pour traiter de la paix.

Il le dépêcha le mardi 29me, puis partit pour s'acheminer à Grenoble.

Je demeurai ce jour-là encore à Lyon, et en partis le lendemain mercredi 30me, et vins coucher à la Boisse.

Le jeudi dernier jour de janvier je vins coucher à Gisirieux.

Le vendredi, premier de février, je vins au gîte à Nantua.

Le samedi 2me, jour de la Chandeleur, je passai le petit Credo et vins coucher à Calonges.

Le dimanche 3me j'arrivai à Genève où je fus très bien reçu.

Le lundi 4me Mr le marquis Frederic de Baden me vint voir. Je lui fus rendre sa visite, et je fus coucher à Nions, le mardi à Morges, le mercredi à Echalans.

Le jeudi 7me je passai par un château nommé Pieulé qui appartient à un de mes bons amis (nommé Peterman de Erlach), lequel me festoya très bien, et fus coucher à Payerne.

Le vendredi 8me je fus coucher à Fribourg où je fus superbement reçu par les avoyers, et conseil, qui me firent entrée avec deux mille hommes en armes et quantité de canonnades.

Le samedi 9me messieurs du conseil me vinrent trouver. Je traitai avec eux, puis leur fis festin. De là, j'allai aux Jésuites qui firent une comédie.

Le dimanche j'en partis et vins coucher à Berne, qui me reçurent superbement, et me défrayèrent aussi.

Le lundi 11me je fus le matin à leur conseil et les haranguai: puis ils vinrent dîner avec moi et demeurâmes tout le jour à table.

Le mardi 12me j'en partis et vins à Soleure où ils me firent aussi une superbe entrée. Mr de Leon qui y était ambassadeur extraordinaire pour le roi vint au-devant de moi et me donna à souper ce soir là qui était carême-prenant.

Le mercredi des Cendres, 13me, nous tînmes conseil sur les affaires des Grisons. J'avais amené avec moi le sieur Mesmin qui y était ambassadeur pour le roi, et le colonel Salis.

Le jeudi 14me monsieur le nonce résident à Lucerne m'envoya visiter.

Le vendredi 15me force députés me furent envoyés des cantons pour me saluer, et le samedi aussi.

Le dimanche 17me nous dépêchâmes vers les Grisons pour savoir si nous les pouvions secourir, et comment, et ce qu'ils pourraient faire de leur côté.

Le lundi 18me nous envoyâmes le colonel Salis à messieurs de Zurich pour savoir ce qu'ils pouvaient contribuer au secours des Grisons, et leurs avis sur ce que nous avions affaire.

Le mardi 19me nous priâmes Mr Mesmin d'aller à Zurich pour voir avec ces messieurs et avec les Grisons ce qui serait à faire.

Le mercredi 20me Mr de Leon et moi fûmes conférer avec l'avoyer de Rooll.

Le jeudi 21me le fils du colonel Berlinguer me vint saluer et dîner avec moi.

L'ordinaire arriva par lequel je sus que le roi s'acheminait devers Troyes, et que Monsieur était inopinément venu à Paris et avait surpris la reine mère qui ne l'attendait pas ; de là il s'en alla voir à l'hôtel de Saint-Paul la princesse Marie, et que le lendemain il avait été grandement visité ; que le roi qui était à Nogent sur Seine en ayant été averti avait rebroussé chemin vers Paris, ce que Monsieur ayant su était parti le lendemain de Paris et s'en était allé à Orléans.

Le vendredi 22me je fus à la maison de ville à Soleure et haranguai amplement dans le conseil de ville. Il n'y arriva rien de nouveau sinon que Mrs l'évêque de Bâle et l'abbé de Saint-Gall m'envoyèrent leurs députés, et quelques cantons aussi, comme pareillement messieurs de Neuchâtel.

Le lundi 25me Mr Mesmin revint de Zurich, qui nous rapporta l'avis de ceux du canton qui était que le Rhin désormais n'étant plus guéable jusques au mois de septembre, ce serait inutilement fait d'entreprendre quelque chose aux Grisons ; que le comte de Merode avait très bien fortifié les avenues du Steig et du pont du Rhin ; que pour eux ils ne se voulaient pas ouvertement déclarer, attendu le voisinage des troupes de l'empereur, mais que sous main ils m'assisteraient de munitions de guerre, et que pour des vivres il leur était du tout impossible, attendu la stérilité de l'année précédente.

Le mardi 26me le résident de Venise nommé Moderante Scarameli ayant eu ordre de sa république de se venir tenir près de moi, arriva ce jour-là.

Mars. — J'avais convoqué par mes lettres peu après mon arrivée une diète des cantons qui commencèrent à arriver le samedi 2me jour de mars, et le lendemain tous les autres vinrent par leurs députés, qui me vinrent saluer, chaque canton l'un après l'autre.

Le lundi 4me toute l'assemblée en corps, après s'être entre-salués, et pris leurs séances, se levèrent et vinrent tous les députés avec leurs massiers devant, me saluer en mon logis.

Ce jour-là le chancelier d'Alsace ambassadeur de toute la maison d'Autriche, arriva à Soleure sans me rien mander ni envoyer visiter, contre la coutume usitée des ambassadeurs. J'entrepris de lui faire refuser audience de l'assemblée, dont Mr de Leon tâcha tant qu'il put de me dissuader, disant que je ne pourrais le faire et que l'affront nous en demeurerait. Néanmoins, me confiant sur le grand crédit que j'ai en Suisse et sur mon industrie à traiter avec ces peuples, j'opiniâtrai cette affaire, et l'entrepris. Pour cet effet je fus premièrement trouver l'avoyer de Rooll mon bon ami, et qui manie son canton comme il veut, et était président de l'assemblée. Il me dissuada tant qu'il put de m'amuser à cela, me disant que je n'obtiendrais jamais cela de l'assemblée, ce qui fit que Mr de Leon insista davantage à m'en faire désister, et même employa le résident de Venise à me le dissuader. L'avoyer de Rooll me dit : « Quant à ce qui est de mon canton, je vous en promets les voix ; mais aucun des autres ne s'y portera. » Sur cette assurance j'envoyai quérir les députés du canton de Glaris en qui je me fiais fort ; car ils m'étaient obligés. Ils trouvèrent cette entreprise hardie, nouvelle, et de difficile exécution, et me la dissuadèrent, m'assurant néanmoins des trois voix de leurs députés. J'avais au canton d'Uri pour députés quatre dont je m'assurais des trois, Stricher, Troguer et Megne : je les envoyai quérir et fis

promettre à ces trois députés de donner leurs voix à ma faveur. Du canton de Schvitz il y en avait aussi quatre députés, dont je m'assurai du landammann Reding et d'Abiberg. J'en eus deux de Zug, et un de Lucerne d'assurés. Tous ceux d'Undrevald furent contre moi, et ne se voulurent hasarder. Ce furent donc quinze députés dont je me fis fort, et envoyai prier à souper les députés des quatre villes, lesquels je persuadai aisément de m'assister : ceux de Bâle furent les plus longs à se résoudre comme plus voisins de l'Alsace ; mais enfin ils y vinrent. Je n'en voulus point parler à ceux de Fribourg ; mais je me fis fort du colonel d'Affry député.

Ainsi je me trouvai le plus fort en voix de l'assemblée, et vins la nuit trouver l'avoyer de Rooll auquel je fis voir comme j'étais assuré de la pluralité des voix, et que je l'entreprendrais le lendemain sans crainte de refus.

Nous consultâmes, Mrs de Leon, Mesmin, lui et moi, de la forme que j'avais à y tenir, qui fut que le lendemain matin, mardi 5me, jour de Saint-Ours, patron de Soleure, auquel j'avais dit à l'assemblée que je me trouverais pour faire ma proposition, j'envoyai un secrétaire interprète du roi, nommé Molondin, à la diète, leur parler de ma part pour leur remontrer qu'ayant convoqué les députés de tous les cantons en une assemblée au nom du roi pour des affaires concernant le bien de leurs républiques et de la couronne de France, j'avais appris que le chancelier d'Alsace en qualité d'ambassadeur de l'empereur, du roi d'Espagne et de toute la maison d'Autriche, était arrivé à Soleure pour y intervenir, et troubler ma négociation, ce qui m'avait obligé de leur envoyer dire que, comme cette diète avait été convoquée par moi au nom de Sa Majesté très chrétienne et pour ses affaires particulières, je leur requérais que ledit chancelier d'Alsace, venu contre le service de mon maître, n'y fût admis, ni reçu, et qu'au cas qu'ils se résolussent de lui donner audience, je n'en voulais point avoir, et remettrais dans quelque temps, ou de convoquer une autre diète, ou de m'en passer tout à fait, laissant celle-ci audit chancelier pour y traiter les affaires de la maison d'Autriche, demandant que sur ce sujet l'assemblée en veuille opiner et m'en rendre réponse auparavant que j'entre à la diète pour y faire ma proposition.

Après que Molondin eut remontré de ma part les choses susdites, il se retira, et lors il y eut de grandes contestations dans l'assemblée, les partisans d'Espagne remontrant que c'était une chose nouvelle et inouïe de chasser un ambassadeur d'une diète générale, et un ambassadeur d'un empereur, d'un roi d'Espagne, et de la maison d'Autriche avec laquelle, outre l'alliance héréditaire, il y en a tant d'autres particulières ; que ce sont de si puissants princes qu'il était très périlleux de les offenser, et en un temps ils avaient tant d'armées sur pied, si voisines de la Suisse, et dans ses entrailles mêmes au pays des Grisons ; que je voulais par cet artifice jeter les Suisses en guerre avec la maison d'Autriche et les nécessiter de se mettre entre les bras de la couronne de France ; que la Suisse se devait conserver dans une égale balance entre les deux couronnes, qu'autrement elle périrait ; et plusieurs autres choses qu'ils dirent sur ce sujet. Les autres affectionnés à la France disaient que, lorsque les ambassadeurs d'Espagne convoquaient des assemblées à Lucerne, ceux de France ne les y venaient point troubler ; que les Espagnols n'avaient aucune affaire maintenant avec eux, sinon de restituer la liberté aux Grisons leurs alliés, qu'ils leur détenaient

injustement ; qu'ils n'avaient que faire de venir troubler les diètes qui ne leur touchaient point, qui n'étaient convoquées par eux, ni pour eux, et que j'avais raison de ne le souffrir pas ; qu'au reste je parlais en sorte qu'il n'y avait rien à dire, puisque j'offrais de quitter cette diète audit ambassadeur de la maison d'Autriche, me réservant à en convoquer une autre quelque temps après, et que l'assemblée ayant l'alternative de conférer cette diète pour l'un ou pour l'autre, que c'était à elle à choisir, et que l'on devait demander les voix pour savoir auquel elle la donnerait, rejetant l'autre et le remettant à une autre fois.

Après les contestations on en vint aux opinions lesquelles passèrent en ma faveur. Lors, les factionnaires d'Espagne se voyant forclos proposèrent que l'assemblée me prierait de consentir que cet ambassadeur eût audience, et que lui-même me viendrait voir et réparer la faute qu'il avait faite de ne m'avoir rien mandé ; que de plus il se sentirait mon obligé de cette concession qu'il tiendrait de moi.

Ils députèrent donc vers moi pour me faire ces offres auxquelles je répondis qu'au nom et de la part du roi mon maître j'avais demandé l'exclusion de cet ambassadeur, et qu'il n'était plus en moi de rétracter ce que j'avais dit de sa part sans lui faire savoir, ce que j'offrais de faire et de leur en dire fidèlement la réponse si ledit ambassadeur la voulait attendre à Soleure, et que je lui répondrais de l'avoir du roi dans huit jours.

Ils virent bien que je me moquais de lui par ma réponse. C'est pourquoi avec quelques honnêtes excuses ils lui donnèrent son congé, qu'il prit avec des grandes menaces qu'il fit contre la Suisse ; et moi j'entrai avec Mr de Leon dans la diète en laquelle je fis amplement ma proposition : puis après, la diète en corps m'étant venue trouver pour me remercier, je leur fis à tous un superbe festin.

Le mercredi 6me l'assemblée envoya vers ce chancelier d'Alsace lui dire qu'elle ne le pouvait admettre à la diète qui était convoquée au nom et par le roi de France, mais que quand il en demanderait une pour la maison d'Autriche, que l'on lui accorderait, en laquelle il pourrait faire ses propositions et demandes, si mieux il n'aimait attendre la générale qui se tiendrait à Baden à la Saint-Jean prochaine. Il s'en retourna très mal satisfait, déclarant que les Suisses étaient en l'indignation de toute la maison d'Autriche.

Le jeudi 7me la plupart des députés vinrent dîner ou souper avec moi ; et quelques-uns des plus grands partisans d'Espagne, comme Berlinguer et Lutsy, ayant découvert par ma proposition les fourbes espagnoles qui ne tendaient qu'à la subversion de leur état, me vinrent voir en particulier pour m'assurer que, comme bons patriotes, ils se porteraient au rétablissement des Grisons dans leur ancienne liberté, et qu'en cette affaire-là ils n'assisteraient point les Espagnols, mais leur seraient ennemis.

Le vendredi 8me la diète finit. Toute l'assemblée vint en corps me rendre réponse et prendre congé de moi : puis chaque canton catholique vint ce jour-là me dire adieu, et tous les protestants vinrent conférer avec moi sur leurs particulières affaires.

Le samedi 9me les protestants vinrent prendre congé de nous.

Le dimanche 10me je licenciai force capitaines prétendants qui m'étaient venus trouver, et les renvoyai jusques à ce que je voulusse faire la levée qui m'avait été accordée.

Le lundi 11me j'envoyai un gentilhomme à Suse trouver monsieur le cardinal à qui je fis une ample dépêche tant du succès de la diète, que des nouvelles d'Allemagne et d'ailleurs.

Le mardi 12me je me trouvai un peu mal des débauches faites durant la diète, et me fis saigner.

Je demeurai cependant en l'attente de ce qui devait réussir des traités de paix que Mr de Savoie, le cardinal Antonio Barberini légat du pape, et d'autres, faisaient avec monsieur le cardinal, et tâchions, Mrs de Leon, Mesmin, et moi, à nous divertir.

Le lundi 18me les capitaines Marca et Tomola, du val de Mesoc, me vinrent trouver, et proposer qu'en cas que je voulusse assister leur vallée de quelques munitions de guerre, ils la maintiendraient en notre faveur contre les forces de Milan et celles que le comte de Merode avait aux Grisons, ce que je trouvai avantageux pour le service du roi, et leur fis fournir ce qu'ils désirèrent.

Ce même jour l'avoyer de Rooll me vint porter une lettre qu'il avait reçue par laquelle il lui était mandé de Milan que la paix était résolue entre les deux rois ; mais le lendemain mardi 19me, par une dépêche que j'eus de monsieur le cardinal, je connus que tout était plutôt porté à la rupture qu'à l'accommodement, et me donnait avis d'errer [engager] les capitaines de la levée pour la faire mettre sur pied à la première dépêche que j'aurais de lui, ce qui fit que le lendemain mercredi 20me j'envoyai Molondin aux petits cantons, et le colonel Salis à Zurich pour préparer toutes choses.

Le jeudi 21me le colonel de Flechenstein de Lucerne, grand partisan des Espagnols et celui qu'ils ont toujours accoutumé d'employer avec Berlinguer, me vint trouver en fort bel équipage. Je le fis dîner avec moi, et après dîner m'ayant demandé audience m'offrit de servir la France si je lui voulais donner emploi. Je le remerciai et lui offris pension et espérance d'emploi. Je ne sus découvrir s'il le faisait pour me tenter et découvrir, ou pour me tromper, ou finalement pour donner ombrage et jalousie de lui aux Espagnols.

Le vendredi 22me le dit Flechenstein alla voir et dîner avec Mr de Léon, et lui parla comme il avait fait à moi. Affry gouverneur de Neuchâtel arriva.

Le samedi 23me le colonel Flechenstein vint prendre congé de moi, et me confirma ce qu'il m'avait déjà dit.

Je dépêchai Affry à Fribourg, lui ayant assuré que je le ferais colonel d'un des régiments de la levée.

Le mercredi-saint, 27me de mars, comme Mr de Leon et moi étions aux Ténèbres aux Cordeliers, un courrier de monsieur le cardinal arriva, qui m'apporta la rupture entre Savoie et le roi avec l'entrée de monsieur le cardinal en armes dans le Piémont, comme il avait passé la Doire et s'en allait assiéger Pignerol ; qu'il m'exhortait de mettre promptement six mille Suisses sur pied, et qu'il avait écrit au roi pour m'envoyer des forces et une patente de général pour mettre la Savoie en son obéissance.

Le jeudi 28me je fis mes pâques, et envoyai le colonel Salis à Berne offrir au colonel de Erlach un régiment de la levée.

Le vendredi-saint, 29me, le canton de Fribourg m'envoya offrir, non seulement le sieur Affry pour colonel, mais toutes leurs forces pour le service du roi.

Le baron d'Alto Sax me vint voir. Salis revint de Berne avec l'acceptation que Erlach avait faite de la charge de colonel.

Le samedi je donnai les capitulations de capitaines pour aller faire leurs levées, à Ulrich, Pfendler, Meis, Chemit, Travers Salis, Stefan Otis, et Rot.....

Le dimanche dernier de mars, jour de Pâques, je donnai les capitulations aux capitaines Bilstein et Mers.

Avril. — Le lundi, premier jour d'avril, les capitaines Curio et Bech, de Bâle, eurent leurs capitulations.

J'eus ce jour-là par le retour du gentilhomme que j'avais envoyé à monsieur le cardinal la nouvelle de la prise de la ville de Pignerol, et l'espérance que le château se rendrait dans peu de jours. Je sus aussi comme le sieur de Comminges y avait été tué, dont j'eus grand regret tant pour l'avoir nourri vingt ans, que pour être un très brave et habile gentilhomme.

Ce jour même les colonels de Erlach de Castelen, et d'Affry arrivèrent, avec qui je conclus.

Le mardi 2me je leur donnai leurs capitulations, comme aussi à Diesbach et Montenach, à d'Erlach et à Piton, aux deux capitaines Guy, au capitaine d'Erlach, cousin du colonel, et à Michel, gendre de l'avoyer de Berne.

Le mercredi 3me les capitaines Uri et Mouchet, et Vallier du Vautravers vinrent prendre leurs capitulations.

Le même jour m'arriva Daridoles commis de Mr Hardier qui m'apporta nouvelles de l'arrivée du roi à Dijon, et comme monsieur son frère lui était venu trouver. Il m'apporta quand et quand ma patente de général pour la conquête de la Savoie.

Le jeudi 4me arrivèrent les nouvelles d'Allemagne et d'Italie par les deux ordinaires.

Le samedi 5me je dépêchai Mr de Croson au pays de Gex.

Le dimanche 7me j'eus nouvelles du refroidissement de ceux de Zurich sur la levée, à cause que je n'avais pas fait le colonel de leur canton. Je leur écrivis une lettre en colère par Jean Paul l'interprète.

Le lundi 8me le fils du colonel Amrin et celui de l'avoyer Almender, avec le capitaine Goldy de Lucerne, se vinrent offrir de lever trois compagnies de leur canton et de servir contre tous et envers tous Sa Majesté.

Je me fis saigner, me trouvant mal.

Le mardi 9me je pris médecine. Les capitaines Stricher et Reding se vinrent offrir.

Le mercredi 10me ceux de Soleure me vinrent parler pour leurs distributions. Jean Paul revint, qui m'apporta contentement de ceux de Zurich.

Le jeudi 11me le capitaine Ouf der Mür se vint offrir.

J'eus un courrier de la part du régiment de la garde suisse ; et un certain Fougeroles me vint trouver sur le sujet de la mort de Naberat mon intendant, pour avoir sa place.

Le vendredi 12me, jour de ma nativité, j'eus nouvelles de la nouvelle amour du roi et de Mlle de Hautefort.

Il ne se passa rien de particulier jusques au mercredi 17me que le colonel Castelen me vint apporter la route et les étapes du pays de Berne pour nos troupes à qui j'avais donné rendez-vous général au bailliage de Gex.

Le jeudi 18me je fis festin à Mrs de Leon, Mesmin, résident de Venise, avoyer de Rooll, et autres, pour commencer à prendre congé d'eux.

Le vendredi 19me je fus à l'hôtel de ville de Soleure prendre congé du canton, puis ensuite du résident de Venise, et de Mrs de Leon et Mesmin. Reding le landammann, et son neveu, Seberg, Troguer, Stricher, Surelein, Rausperg, et autres, arrivèrent pour prendre congé de moi.

Le samedi 20me je fus dire adieu à l'avoyer de Rooll ; puis messieurs de la ville me le vinrent dire. Je donnai l'ordre de Saint-Michel au landammann Reding ; puis je partis accompagné de messieurs les ambassadeurs et résidents, et de messieurs de la ville, desquels peu après je pris congé et vins coucher à Arberg.

Le dimanche 21me je passai par Avanches et vins coucher à Payerne ; ceux de Fribourg m'envoyèrent le chevalier Montenach et Lansbourg, députés pour prendre congé de moi ; le lundi à Echalans, le mardi à Eaubonne, et le mercredi 24me j'arrivai à Gex où Mr du Hallier destiné maréchal de camp de mon armée, et plusieurs capitaines des régiments qu'il amenait me vinrent trouver.

Le jeudi 25me messieurs de Genève me firent une grande députation pour me saluer. Le marquis de Baden m'envoya voir. J'envoyai Mr du Hallier pour faire avancer les régiments, et cavalerie, destinés à mon armée. J'eus nouvelles du roi comme il s'acheminait à Lyon. Je dépêchai un gentilhomme vers monsieur le cardinal pour l'avertir de ma venue et lui envoyer des avis particuliers que j'avais eus de la cour.

Le vendredi 26me les compagnies de Neuchâtel arrivèrent.

Le samedi 27me j'écrivis à ceux de Genève comme j'avais su qu'il se faisait des levées en leur ville pour le duc de Savoie, et qu'ils eussent à les empêcher, ce qu'ils firent et chassèrent les capitaines savoyards de leur ville.

Les compagnies de Fribourg arrivèrent.

Le dimanche 28me vint la compagnie de Bielle.

Le lundi 29me arrivèrent les compagnies de Berne et le colonel de Erlach aussi. Mr du Hallier et le Plessis de Joygny me vinrent trouver.

Le mardi, dernier d'avril, les compagnies de Zurich arrivèrent.

Monsieur le cardinal m'envoya Lisle. Je fis mes ordres pour faire marcher l'armée par Grenoble pour entrer en Savoie au lieu d'entrer par le Chablais et le Fossigny comme j'avais délibéré. La venue de Lisle qui me porta ce commandement me fit rompre mon premier dessein.

Mai. — Le mercredi premier jour de mai Mr du Hallier s'en alla à Chatillon de Michaille pour donner l'ordre à cet acheminement.

Les compagnies de Bâle et de Salis arrivèrent.

Du Muy m'apporta de l'argent pour la montre des six mille Suisses que j'amenais.

Le jeudi 2me le reste des compagnies arrivèrent.

Le vendredi 3me j'accordai les rangs des capitaines.

Le samedi 4me je reçus le matin un courrier du roi par lequel il me fit savoir qu'il voulait lui-même en personne faire la conquête de la Savoie, et que je le vinsse trouver à Lyon où il était arrivé, pour recevoir ses ordres ; que je fisse cependant acheminer l'armée vers Grenoble où il se rendrait au plus tôt.

L'après-dîner je fis faire la première montre aux Suisses, et prêter le premier serment. Puis leur ayant donné leurs routes, et mis ordre au surplus de mes affaires, je partis le dimanche 5me de mai, passai Lécluse et le petit Credo, fus dîner à Chatillon de Michaille et coucher à Serdon.

Le lundi 6me je dînai à Gisirieux et vins trouver le roi à Lyon. Je le saluai parmi les dames, galant et amoureux contre sa coutume et mon opinion. Mr de Guise me donna à souper.

Le mardi 7me je dînai chez Mr d'Alaincourt, fus voir faire la montre aux gendarmes et chevau-légers du roi en Bellecour, puis au cercle chez la reine mère à Ainay.

Le mercredi 8me je fus voir le garde des sceaux, dîner chez Mr d'Alaincourt.

Le roi partit pour Grenoble, et je demeurai encore à Lyon.

Mr de Châteauneuf arriva de son ambassade d'Angleterre.

Je fus le soir chez madame la princesse de Conty.

Le jeudi 9me Mrs le comte de Saut, de Châteauneuf, et moi, partîmes de Lyon, dînâmes à Bourgoin, et vînmes au gîte à la Tour du Pin.

Le vendredi 10me nous dînâmes à Voiron, vînmes près de Grenoble saluer monsieur le cardinal retournant d'Italie, et le fûmes accompagner en allant au-devant du roi qui vint à Grenoble.

Le samedi 11me je fus dîner chez monsieur le cardinal, puis nous fûmes au conseil chez le roi.

Le dimanche 12me monsieur le cardinal partit pour aller trouver les reines à Lyon.

Le lundi 13me l'avant-garde du roi partit conduite par Mr le maréchal de Créquy.

Le mardi 14me le roi partit de Grenoble avec le reste de l'armée que je commandai, et vînmes coucher au Coupet.

Le mercredi 15me nous vînmes loger à Barraut.

La nuit on prit le faubourg de Chambéry où Mr de Canaples fut blessé à mort.

Le jeudi 16me le roi séjourna à Barraut.

Chambéry capitula : les députés de la ville vinrent trouver le roi.

Le vendredi 17me le château de Chambéry capitula.

Le samedi 18me le roi vint coucher à Chambéry.

Le dimanche 19me, jour de la Pentecôte, le roi fit ses pâques : je les fis aussi. Il y eut long conseil.

Le lundi 20me le roi séjourna attendant monsieur le cardinal.

Le mardi 21me monsieur le cardinal revint de Lyon ; et le mercredi 22me le roi tint conseil. Je fus brouillé avec lui sur le sujet de la munition ; mais je me raccommodai à Aix où il vint au gîte.

Le jeudi 23me il vint coucher à Arby.

Le vendredi 24me il me commanda d'aller investir Rumilly et de lui choisir une plaine auprès où il pût mettre son armée en bataille, et attendis les troupes en la plaine de Saugine proche dudit Rumilly, où le roi la mit en

ordre. Je m'en allai cependant faire sommer Rumilly qui après quelques allées et venues, se rendit au roi qui y vint coucher et en partit le lendemain samedi 25me par un fort mauvais temps, et vint coucher à Nicy, où le dimanche 26me il séjourna et le lundi encore où il tint conseil, avec monsieur le cardinal, Effiat, Le Hallier et moi, pour résoudre ce que je devais faire avec son avant-garde qu'il me mit en main pour faire abandonner le poste avantageux que le prince Tomas avait pris à Conflans pour nous empêcher l'entrée des vallées de la Maurienne et de la Tarentaise, et ce en lui coupant par derrière le chemin de sa retraite en entrant par quelque moyen que ce fut dans la Tarentaise.

Ce jour-là le Massarini arriva près du roi, qui lui apporta des propositions de paix.

Le mardi 28me je partis de Nicy avec huit mille hommes de pied et sept cents chevaux. Je donnai mon rendez-vous au bout du lac en la plaine de Lacheray, puis vins coucher à Faverge qui n'est qu'à une lieue et demie de Conflans, où le prince Tomas était campé.

Le soir Massarini qui s'en retournait vint coucher chez moi.

Toute la noblesse de la cour et des volontaires me suivit.

Le mercredi 29me le roi vint avec sa bataille prendre les mêmes logements que j'avais quittés, et moi, au lieu d'aller attaquer les retranchements du prince Tomas, je pris à la main gauche et vins coucher à Ugine.

Le jeudi 30me, jour de la Fête-Dieu, j'en partis et ayant passé une très fâcheuse montagne nommée la Forcola, je vins à Beaufort côtoyant le torrent à la main droite. Dès que le prince Tomas (qui ne pouvait s'imaginer que je me voulusse enfourner dans ces détroits si pénibles et fâcheux), eut connu ma résolution, il envoya en diligence deux mille hommes pour garder des passages, qui d'eux-mêmes étaient inaccessibles, des cols de Cormette, de la Lossa, de la Balme, et d'un quatrième dont je ne me souviens du nom ; et moi, deux heures après mon arrivée, je pris deux cents hommes du régiment des gardes que j'envoyai tenter d'occuper le col de Cormette : je fis reconnaître celui de la Lossa par deux cents hommes de La Melleraye : je fis reconnaître celui dont j'ai oublié le nom par Charros et deux cents hommes de son régiment, et celui de la Balme par deux cents hommes du régiment de Piémont avec lesquels j'envoyai les sieurs du Plessis-Besançon et de Vignoles, avec ordre à tous quatre de me renvoyer de temps en temps des soldats pour m'aviser, et pour m'y acheminer si un de ces cols me pouvait être ouvert.

Le vendredi dernier jour de mai je demeurai à Beaufort attendant des nouvelles de ceux que j'avais envoyés reconnaître les passages. Ceux des gardes revinrent ayant trouvé le col de Cormette gardé par un régiment, qui était gardable contre tout le monde avec cent hommes seulement. Mr de Charros revint aussi ayant trouvé le col qu'il voulait occuper, non seulement gardé, mais inaccessible. Quant aux deux autres, je n'en sus rien ce jour-là, et le prince Tomas pour tâcher de découvrir mon dessein prit l'occasion de me renvoyer une haquenée que j'avais prêtée à Massarini en partant de Faverge.

J'avais avec moi Mrs du Hallier et le commandeur de Valançai pour maréchaux de camp, et le marquis de Nesle que nous traitions quasi comme s'il l'était. Nous étions tous quatre ensemble en grand souci de ce que nous

pourrions faire pour passer, voyant les passages gardés de la sorte et la moitié de nos gens déjà revenus sans rien faire, quand, sur les onze heures du soir, un soldat du régiment de la Melleraye me vint dire de la part de son maître de camp qu'étant arrivé au col qui lui était destiné le soir auparavant à l'entrée de la nuit, les ennemis qui n'eussent jamais su croire que l'on eût tenté ce passage, attendu que l'on voyait venir ceux qui le voudraient entreprendre dès le bas du mont, parce que le chemin est tout droit, qu'il n'y peut passer qu'un homme à la fois, qu'il ne se peut entreprendre que pendant que le soleil ne luit point parce qu'il est plein de neige qui ne tient point quand le soleil donne dessus, et qu'il faut monter deux lieues devant qu'être au sommet ; c'est pourquoi on n'y avait mis que soixante hommes par forme pour le garder, qui avaient été tirés du régiment qui gardait le col de Cormette qui n'est pas à mille pas de là, d'où l'on l'eût pu secourir si l'on eût aperçu que quelqu'un eût monté par celui de la Lossa : mais Dieu voulut que La Melleraye arriva à l'entrée de la nuit, qu'une nuée le cacha aux yeux de ceux qui gardaient le col, qui ne laissèrent qu'une sentinelle qui les laissa monter jusques à cinquante pas de lui sans les voir, et les nôtres lui ayant tiré, il se sauva dans son corps de garde, et ceux du corps de garde s'enfuirent, de sorte que Mr de la Melleraye l'avait occupé et me mandait que je lui envoyasse en diligence le reste de son régiment et des vivres ; car il croyait y devoir être attaqué. La joie fit un excès en mon cœur à cette nouvelle, et à l'heure même je fis partir le régiment de la Melleraye pour aller joindre son maître de camp auquel j'envoyai des vivres et l'assurai que le jour suivant je serais à lui avec toute mon infanterie.

Le samedi premier jour de juin je renvoyai toute ma cavalerie avec laquelle la plus grande partie de la noblesse s'en retourna, et fis acheminer sept mille hommes de pied qui me restaient, bien lestes, et sans bagage, au-dessous du col de la Lossa et à la vue de La Melleraye, en une petite vallée nommée Olacherai. On me vint avant partir donner aussi avis que Le Plessis et Vignoles avec les hommes que je leur avais donnés avaient gagné le pas de la Balme, mais qu'il était de telle sorte qu'ils ne croyaient pas que l'on y pût passer, tant il était rude et fâcheux. Je poursuivis donc mon premier dessein et vînmes camper à Olacherai. Nous eûmes quelque alarme des ennemis qui étaient encore sur le col de Cormette à notre vue ; mais ils ne demeurèrent guère là : car dès que le prince Tomas sut que le col de la Lossa avait été surpris, craignant d'être enfermé entre l'avant-garde et la bataille du roi, comme il eût été si je fusse passé, quitta son retranchement de Conflans cette nuit même, et avec la diligence qu'il put, vint gagner Moustiers et le pas du Ciel où il se pensait retranché, comme trente ans auparavant le duc son père avait fait contre le feu roi.

Le dimanche deuxième, à la pointe du jour, je fis monter les troupes, ce qui ne se pouvait faire qu'un à un, et je me mis à pied à leur tête avec Mr le marquis de Nesle, laissant Mrs du Hallier et commandeur de Valançai au milieu et à la queue pour les faire mieux avancer. Nous allâmes gaiement jusques à neuf heures du matin, quoique avec grand peine, dans la neige ; mais passé cela, et que le soleil eut commencé à la fondre, nous eûmes de terribles peines que nous surmontâmes enfin, et eûmes monté et descendu le col de la Lossa sur les onze heures. Puis nous marchâmes environ une lieue, après quoi nous rencontrâmes un autre col sans neige plus âpre que celui de la Lossa et plein de pierres aiguës qui nous coupaient les pieds : il s'appelait

le col de Nave qu'ayant monté et descendu avec des peines incroyables nous nous trouvâmes dans un assez bon village nommé Nave où nous trouvâmes quelque vin qui servit bien à donner cœur à nos soldats pour passer outre, plusieurs étant tout à fait recrus. Après qu'ils se furent un peu rafraîchis, nous passâmes outre et montâmes encore deux cols, non tels que les deux premiers, nommés le grand Cœur et le petit Cœur, et puis nous nous trouvâmes à Aigueblanche où de bonne fortune me vinrent rencontrer deux cents chevaux que le roi m'avait envoyés, croyant que le prince Tomas avait tourné tête contre moi qui n'avais aucune cavalerie. Je montai lors à cheval et me mis à leur tête, croyant que nous pourrions rencontrer les ennemis à leur retraite et faire quelque effet. Mais ils avaient déjà passé Moustiers qui se rendit à moi à mon arrivée et une compagnie de carabins aussi qui s'était arrêtée derrière, que je fis démonter et désarmer, et suivis les ennemis de si près qu'ils ne purent conserver le pas du Ciel que j'occupai sans résistance et fis avancer la compagnie de Casteljaloux que j'y mis en garde. Puis je revins loger à Moustiers, tellement las que je ne pouvais mettre un pied devant l'autre : aussi avais-je fait ce jour-là à pied plus de douze lieues françaises toujours montant et descendant, ou dans les neiges et le froid, ou dans une excessive chaleur.

Je passai le lendemain lundi 3me de juin avec neuf cornettes de cavalerie le pas du Ciel et les fis loger à Esme, et comme mon infanterie arrivait, je reçus par Constenan une lettre du roi qui me commandait de l'attendre à Moustiers où il devait arriver le lendemain, et résigner son avant-garde à Mr le maréchal de Chatillon qui était entré en sa semaine de commander ; ce qui m'offensa extrêmement, ne pensant pas que puisque les mêmes troupes demeuraient avant-garde, que ma seule personne dût être détrônée, et qu'ayant levé le lièvre et poursuivant l'ennemi, un autre vînt profiter de mes peines et de mon travail.

Ainsi Mr de Chatillon arriva le même soir, auquel je résignai mes troupes, et attendis le roi qui arriva le lendemain mardi 4me à Moustiers avec monsieur le cardinal auxquels je fis mes plaintes de l'outrage que l'on m'avait faite, dont je n'eus autre satisfaction sinon que l'on avait cru que, ma semaine étant finie, le maréchal de Chatillon devait commander la sienne.

Le roi séjourna le lendemain à Moustiers et en partit le jeudi 6me pour venir loger à Esme où il eut nouvelle de l'entière retraite de Mr le prince Tomas. dans la Valdoste par le petit Saint-Bernard, qui peut-être, si j'eusse continué ma route, ne lui eût pas été si aisée qu'elle fut.

Le vendredi 7me il vint loger à Saint-Maurice du Bourg, et le jour même s'avança jusques au pont de Saint-Germain où commence le petit Saint-Bernard, où l'on conclut de faire un fort. Je fus reconnaître le passage de Rosellan, et lui en fis mon rapport.

Le samedi 8me le roi séjourna à Saint-Maurice et tint conseil auquel il ordonna Le Hallier pour faire faire le fort, et demeurer en ce passage.

Le dimanche 9me le roi partit de Saint-Maurice, vint dîner à Esme, et coucher à Moustiers, le lundi à Conflans, et le mardi à Saint-Pierre d'Albigny, où nous y séjournâmes le mercredi et le jeudi ; et le vendredi 14me le roi en partit et vint dîner à Chambéry, où il séjourna le lendemain, attendant le retour de Beringuen qu'il avait envoyé à Lyon trouver la reine, qui revint le soir, et le roi se résolut d'y aller. Il me commanda de demeurer

à Chambéry avec le pouvoir sur son armée. Il ordonna Mr de Châteauneuf pour intendant de justice et des finances près de moi, et Constenan et Vignoles pour maréchaux de camp.

Le dimanche le roi partit et me laissa ordre de faire marcher son armée vers la Maurienne. Mais le lundi 17me l'Isère déborda de telle sorte qu'elle emporta les ponts de Conflans, qui sont celui de l'Hôpital et celui des Chèvres.

Le mardi 18me la ville de Montmélian se rendit, et nous commençâmes à attaquer le château par mines.

Le mercredi 19me le château de Charbonnières se rendit à Mr le maréchal de Créquy.

On me manda que notre cavalerie ne pouvait passer à Conflans pour n'y avoir plus de ponts.

Le jeudi 20me le roi m'écrivit pour faire passer ses gardes françaises et suisses au port de la Gache.

Le vendredi 21me juin je fis avancer les Suisses à Chapareillan pour passer le lendemain.

J'établis quatre compagnies nouvelles pour tenir garnison dans Chambéry où y ayant laissé l'ordre nécessaire, comme aussi pour faire refaire les ponts de Conflans pour le passage de notre cavalerie, je partis le samedi 22me de Chambéry avec Mr de Châteauneuf, et passant par Chapareillan où les gardes vinrent loger, puis par Barraut, nous vînmes coucher à la Terrasse, et le dimanche 23me dîner à Grenoble où monsieur le cardinal était déjà arrivé, et le roi peu après nous.

Mr de Créquy y fut toujours mon hôte tant que le roi y séjourna, qui fut jusques au samedi 29me juin que le roi en partit et vint coucher à Gonsolles.

Le dimanche, dernier de juin, il vint coucher à la Roquette.

Juillet. — Le lundi, premier jour de juillet, il vint coucher à Ayguebelle sous Charbonnieres, où monsieur le cardinal arriva.

Le mardi 2me le roi tint conseil le matin où il résolut que monsieur le cardinal passerait en Italie avec Mrs de Schomberg et d'Effiat, et que le roi arrêterait quelques jours dans la Maurienne retenant près de lui pour commander son armée Mr le maréchal de Créquy et moi.

Monsieur le cardinal partit le jour même pour aller à Suse, et le roi, à cause de la peste qui était forte à Ayguebelle, en partit aussi et vint coucher à Argentine.

Je demeurai ce soir-là, et le mercredi 3me je fus loger au quartier du roi à Argentine.

Il eut des nouvelles de monsieur le cardinal qui le firent le lendemain 4me partir, et venir dîner à la Chambre, puis passer par le pont Amafré, et venir coucher à Saint-Jean de Maurienne, où était arrêté monsieur le cardinal pour la venue de Julio Massarini qui arriva le même soir.

Le vendredi 5me Mr de Montmorency arriva, de qui on n'était pas content. Mrs d'Effiat et de Schomberg partirent.

On dépêcha Massarini, et le roi qui ne se portait pas bien se fit saigner.

J'en fis de même le lendemain samedi 6me, que Mr de Montmorency se rabienna un peu, et on le renvoya en Italie lui donnant Mrs de Cramail et du Fargis pour maréchaux de camp.

Mr de Créquy arriva à Saint-Jean de Maurienne.

Le sergent-major de Nice arriva déguisé ; je le fis par ordre du roi parler à monsieur le cardinal.

Le dimanche le conseil se tint, et le lundi aussi. Le roi se trouva mal, mais pour cela ne laissa pas de faire faire l'exercice, et moi la nuit.

Le mardi 9me Mr de Schomberg revint, à qui monsieur le cardinal commit le traité de Nice et l'ôta de mes mains.

Le vendredi 12me la nouvelle vint que Mr de Montmorency avait bravement fait en un combat à Veillane où le prince Doria avait été pris.

Le samedi 13me le roi se porta mal et prit médecine. Mon bon ami Frangipani arriva.

Le dimanche 14me on apporta une cornette et seize drapeaux pris au combat de Veillane.

Le lundi 15me Schomberg fit festin à dîner, et Mr de Longueville à souper.

Le lendemain mardi 16me je leur fis festin. Mr de Créquy s'en retourna à Grenoble.

Le vendredi 19me le roi eut bien fort la fièvre, et disait que si l'on le faisait demeurer davantage à Saint-Jean de Maurienne, que l'on le ferait mourir.

Le samedi 20me une femme apporta des lettres des assiégés de Casal.

Le mercredi 24me le roi résolut de se retirer de Saint-Jean de Maurienne, et l'exécuta le lendemain jeudi 25me, y laissant monsieur le cardinal et Schomberg, et vint coucher à Argentine où tout était plein de peste : on fut contraint de coucher dans les prés.

Le vendredi 26me le roi vint coucher à la Rochette, où Mrs de Guise, de Chatillon, et l'évêque d'Orléans arrivèrent.

Le samedi 27me le roi alla coucher au fort de Barraut, et permit à Mr le Comte, Mr de Longueville, et à moi, d'aller à Grenoble.

Nous vînmes coucher à Domène, et le lendemain dimanche 28me nous vînmes à Grenoble souper chez Mr de Créquy. Nous y trouvâmes le garde des sceaux que l'on avait fait venir à Grenoble pour le retirer de Lyon d'auprès de la reine qu'il était soupçonné d'animer contre monsieur le cardinal, et l'on en voyait apertement la mauvaise intelligence fomentée par Mr de Bellegarde qui s'était déclaré ennemi de monsieur le cardinal pour avoir fait donner la lieutenance de roi de Bourgogne, vacante par la mort du marquis de Mirebeau, à Tavannes qu'il n'aimait pas. D'autre côté Mr de Guise à qui monsieur le cardinal voulait ôter l'amirauté de Levant, prétendant qu'elle était dépendante de celle de Ponant, ne s'oubliait pas à lui rendre les mauvais offices qu'il pouvait, et d'autant plus maintenant que leurs affaires étaient au pis parce que monsieur le cardinal avait envoyé un huissier en Provence y faire quelque acte à la marine, et Mr de Guise l'avait outragé et ensuite mis prisonnier. Madame de Combalet aussi, que la reine n'affectionnait pas, aidait bien à accroître l'aigreur de la reine qui se plaignait qu'elle entretenait à son service quarante gentilshommes lesquels ne la voyaient point et ne bougeaient d'auprès de monsieur le cardinal ; lequel de son côté avait à se plaindre de ce que, pendant qu'il était occupé aux affaires de l'état et à l'agrandissement d'icelui, on machinait sa ruine en animant la reine mère contre lui ; que deux hommes qu'il avait élevés de la terre aux plus hautes dignités, par une ingratitude signalée, avaient tâché à le détruire, assavoir Mr de Bérulle que de simple prêtre il avait fait faire

cardinal et Mr de Marillac à qui il avait premièrement fait donner en main les finances, et ensuite les sceaux ; qu'il ne prétendait en l'amirauté de Levant que ce que ceux à qui il avait succédé à l'amirauté de Ponant y avaient prétendu, et qu'il ne croyait pas que pour n'être pas homme d'épée, que Mr de Guise lui dût usurper de force ce qu'il ne demandait qu'en justice, ni que pour cela mesdames la princesse de Conty, d'Elbeuf et d'Onano fussent continuellement à ses oreilles pour médire de lui ; qu'il avait obligé Mr le Grand en ce qu'il avait pu, mais que c'était un homme qui, ayant en sa tendre jeunesse possédé la faveur du roi Henry troisième, croyait qu'elle était de son patrimoine et ne pouvait souffrir ceux qui la possédaient ; que le prétexte qu'il prenait de le haïr était injuste, vu que le roi, et non lui, avait donné la lieutenance de roi à une personne nourrie de jeunesse avec lui, de grande qualité, dont le grand père était maréchal de France, et les père et oncle avaient possédé en Bourgogne la charge totale dont le roi ne lui en avait donné qu'une parcelle en reconnaissance des services de ses ancêtres et des siens, et particulièrement pour l'affection qu'il lui a portée dès son enfance ; que le marquis de Tavannes était déjà maître de camp de Navarre et avait plus servi que ceux que Mr le Grand avait proposés au roi pour la lieutenance de roi de Bourgogne ; qu'au reste le roi n'était pas obligé de mettre en cette charge ceux que le gouverneur de la province lui nommait, ni moins désirer qu'ils fussent trop conjoints d'amitié ou de dépendance.

Le lundi 29me Mr le maréchal de Créquy mena dîner Mr le Comte, Mr de Longueville, et moi, à sa belle maison de Vizille, où nous y vîmes Mr de Canaples bien malade. Ce voyage se fit afin de donner lieu au parlement de résoudre ce qu'ils feraient sur l'arrivée de Mr le Comte leur gouverneur que par devoir ils étaient obligés de visiter. Le fait était que le parlement de Grenoble dont le gouverneur est le chef et y préside, les arrêts se faisant en son nom quand il n'y a point de dauphin en France, rendait de tout temps de grands devoirs à leurs gouverneurs et lieutenants de roi, entre autres que, lui arrivant ou s'en allant, la cour lui venait faire la révérence en corps, laquelle il n'allait conduire que jusques sur le haut de son degré : la même chose s'observait au lieutenant de roi ; dont ils étaient en possession immémoriale et qui n'avait point été contestée à Mr le Comte, ni à Mr Desdiguieres, ni à Mr le maréchal de Créquy. Il arriva que, trois ans auparavant, Mr le Prince ayant un pouvoir pour commander aux armées du roi contre les huguenots de Languedoc, son pouvoir fut étendu jusques en Provence et en Dauphiné, et lui s'en retournant en France et passant par Lyon, le parlement députa le premier président et nombre de conseillers pour lui venir faire la révérence. Mr le Prince qui fait plus d'honneur à un chacun que l'on ne lui en demande, les vint recevoir jusques au bas de son degré, les conduisit jusques à leurs carrosses, dont ils firent rapport au parlement, et le mirent sur leurs registres, et ensuite firent un arrêt par lequel il fut défendu d'aller plus saluer le gouverneur de la province ni le lieutenant de roi s'ils ne leur rendaient le même honneur, ce que l'un ni l'autre ne voulurent faire. Ainsi Mr le Comte à son arrivée à Grenoble l'année passée comme le roi allait à Suse, ne fut point visité par le parlement ; mais on lui dit aussi que c'était parce que le roi était à Grenoble, et que, lui présent, la cour en corps n'allait trouver personne. Mais à son retour à Valence ladite cour de parlement ayant envoyé le premier président et nombre de conseillers trouver le roi, ils

firent pressentir à Mr le Comte s'il leur voudrait rendre l'honneur qu'ils prétendaient, ce qu'il leur refusa, et eux s'étant adressés au garde des sceaux pour les présenter au roi, Mr le Comte leur fit refuser l'audience sur le prétexte qu'ils venaient d'une ville pestiférée. Sur cela il se traita des moyens d'accommodement et on fit espérer à Mr le Comte que la cour se mettrait en son ancien devoir, le premier président en ayant assuré Mr de Seneterre. Pour cet effet Mr le Comte vint à Grenoble sans le roi à la sollicitation de Mr le maréchal de Créquy : Mr de Seneterre arriva devant, qui fut traiter de cette affaire avec le premier président, et fit que Mr le Comte n'entra que la nuit dans Grenoble, et qu'il alla le lendemain matin à Vizille pour donner temps à ceux du parlement de se raviser. Mais ce fut en vain ; car ils n'y purent être portés. Au retour de Vizille Mr le Comte et Mr de Créquy, piqués de cet affront, consultèrent ce qu'ils avaient à faire, et je leur conseillai de tourmenter cette cour qui les méprisait et de se servir de leur pouvoir pour les mettre à la raison, les rendant demandeurs ; qu'ils fissent commander que passé sept heures personne n'eût à se promener par la ville, et puis faire courre le bruit que cette défense ne regardait que le parlement, et dès qu'un conseiller ou président sortirait, le faire prendre et l'envoyer prisonnier en la citadelle, ou en l'arsenal ; qu'ils avaient les forces pour ce faire et l'autorité en main. Mr de Créquy se porta franchement en cet avis ; mais Seneterre divertit Mr le Comte de le recevoir, et fit qu'il ne voulut voir aucun conseiller en privé puis qu'ils ne l'avaient point vu en public, et qu'il fit sa plainte au roi pour avoir règlement contre ces messieurs.

Le mardi 30me nous dînâmes chez Mr le Comte. Après dîner il s'éleva la plus furieuse tempête que j'aie vue de ma vie.

Août. — Le jeudi premier jour d'août Mr le Comte eut tout le jour la fièvre, ce qui fit qu'il voulut partir le lendemain 2me dans mon carrosse et venir coucher à Moyran, et moi je l'accompagnai, et Mr de Longueville aussi.

Le samedi 3me nous sûmes à la dînée la prise de Mantoue dont Mr de Longueville fut fort affligé, et fûmes coucher à Artas ; et le dimanche 4me nous arrivâmes à Lyon où Mr d'Alaincourt fut mon hôte.

Le 7me le roi y arriva, et ayant pris congé du roi quelques jours après pour aller donner ordre à mes affaires à Paris, le samedi 17me jour d'août je partis de Lyon et vins coucher à la Bresle, puis à la Palisse, à Nevers, à Montargis ; finalement le mercredi 21me jour d'août j'arrivai à Paris où je trouvai Mr d'Epernon. Monsieur, frère du roi, y vint le lendemain, et peu de jours après Mr le Comte, Mr de Longueville et Mr de Guise arrivèrent. Nous ne songeâmes qu'à y bien passer notre temps. Je m'amusai à faire bâtir Chaillot.

Mais à un mois de là (septembre) j'eus nouvelles que le roi avait la fièvre continue, et qu'il n'était pas sans danger. Cela me fit prendre la poste et m'en aller en diligence à Lyon où j'arrivai (octobre) le lendemain que le roi avait pensé mourir et que son abcès s'était écoulé par bas, dont j'eus une excessive joie. Je vins descendre chez le roi qui fut bien aise de me voir, et moi ravi de ce qu'il était hors de danger. Je vis ensuite les reines, les princesses et monsieur le cardinal, et m'en vins loger à mon accoutumée chez Mr d'Alaincourt.

Monsieur le cardinal me reçut très bien, me fit fort bonne chère, et parla à moi en grande confidence. Mais le lendemain j'aperçus en lui quelque froideur pour moi, dont demandant la cause à Mr de Châteauneuf, il me dit en confidence que l'on avait donné avis à monsieur le cardinal que j'avais porté quelques paroles de la part de Monsieur à la reine mère avec un pouvoir de l'arrêter s'il fût mésadvenu du roi ; à quoi j'oserais jurer que Monsieur n'avait pas eu la pensée, parce que, quand je partis, il ne se doutait pas que le roi fût en péril. Il me dit aussi qu'étant venu descendre au logis de Mr d'Alaincourt où Mr de Créquy était déjà logé, Mr de Guise étant venu une partie du chemin avec moi, et lui s'étant encore logé porte à porte de Mr d'Alaincourt, cela avait pu donner quelque ombrage de moi, qui étais tous les soirs chez madame la princesse de Conty et tout le jour chez la reine mère. Je lui dis que je n'avais pas vu, le matin que j'étais parti, Monsieur frère du roi, et que le soir précédent je n'avais pris congé de lui ; que je n'avais pas encore dit un seul mot à la reine mère, que tout haut ; que c'était l'office d'un courrier, et non d'un maréchal de France, d'être porteur de tels pouvoirs, qui fussent venus trop tard si Dieu n'eût pas miraculeusement guéri le roi ; que depuis dix ans je n'avais pas eu d'autre logis à Lyon que celui de Mr d'Alaincourt mon ancien ami ; que ce n'était pas d'astheure que Mr de Créquy et moi vivions comme frères, mais depuis notre première connaissance, et qu'il y avait près de trente ans que je hantais chez madame la princesse de Conty ; que Villeclair et Guillemot qui étaient venus en poste avec moi pourraient témoigner que Mr de Guise était parti depuis moi de Paris, qu'il m'avait outrepassé le premier jour que je couchai à la Chappelle la Reine, que je l'avais rattrapé le soir suivant à Poully, et qu'à Moulins ne m'ayant pu suivre, je l'avais devancé ; et que je lui priais d'assurer monsieur le cardinal que je n'étais point homme de brigue ni d'intrigue, que je ne m'étais mêlé jamais que de bien et fidèlement servir le roi premièrement, et ensuite mes amis, dont il était un des premiers et à qui j'avais voué tout très humble service : ce qu'il me promit de faire, et moi l'ayant une fois été voir, je lui dis aussi en substance les mêmes choses, dont il me témoigna d'être satisfait.

Le roi se fit porter en Bellecour dans la maison de madame de Chaponay où il fut encore bien malade. Mais Dieu lui ayant rendu sa santé, il partit pour s'en revenir à Paris.

Nous le suivîmes un jour après, Mrs le Comte, cardinal de la Valette, de Longueville, et moi, et l'ayant rattrapé à Roanne, nous embarquâmes devant lui et vînmes jour et nuit à Briare où nous trouvâmes mon carrosse qui nous amena à Paris, où peu de jours après les reines se rendirent peu après la Toussaints, et on ne vit point la reine mère les deux ou trois jours après son retour, étant logée à Luxembourg.

Novembre. — Le roi la vint voir de Versailles le samedi 9me de novembre, et pour plus grande commodité s'en vint loger à l'hôtel des ambassadeurs proche dudit Luxembourg, et monsieur le cardinal qui était venu dans le même bateau de la reine en grande privauté avec elle, revint aussi quand et le roi à Paris, et logea au petit Luxembourg.

Disgrâce de Bassompierre

J'ai su depuis, et Dieu me punisse si auparavant j'en avais eu autre connaissance qu'en détail seulement, que quelquefois la reine et monsieur le cardinal étaient brouillés, quelquefois en parfaite intelligence ; j'ai su, dis-je, depuis, que souvent le roi faisait ses plaintes à la reine sa mère de monsieur le cardinal, et réciproquement la reine au roi, qu'enfin deux ou trois fois elle avait dit au roi qu'elle voulait ouvertement se brouiller avec lui et sortir de sa tutelle, c'étaient ses termes, et que le roi de temps en temps l'avait priée de délayer, ce qu'elle avait fait, et qu'au retour du roi à Lyon, le roi applaudissait en quelque chose à la reine, qui néanmoins l'avait priée d'attendre encore jusques à leur retour de Paris ; que le roi ayant vu à Roanne la résolution de monsieur le cardinal d'attendre la reine mère, lui avait écrit de lui faire fort bonne chère, comme elle avait fait ; et que le dimanche 10me, veille de la Saint-Martin, le roi étant venu le matin voir la reine sa mère, je lui accompagnai: ils s'enfermèrent tous deux dans son cabinet, et le roi venait la prier de superséder encore six semaines ou deux mois d'éclater contre monsieur le cardinal, pour le bien des affaires de l'état qui étaient alors en leur crise, le roi ayant commandé à ses généraux de delà les monts de hasarder une bataille pour le secours de Casal ; et la reine mère avait résolu de délayer encore ce temps-là à la prière du roi son fils. Comme ils étaient sur ce discours monsieur le cardinal arriva, qui ayant trouvé la porte de l'antichambre à la chambre fermée, entra dans la galerie et vint heurter à la porte du cabinet où personne ne répondit ; enfin impatient et sachant les êtres de la maison, il entra par la petite chapelle, la porte de laquelle n'ayant pas été fermée, monsieur le cardinal y entra, dont le roi fut un peu étonné et dit à la reine : « Tout est perdu ; le voici », croyant bien qu'il éclaterait : monsieur le cardinal qui s'aperçut de cet étonnement, leur dit : « Je m'assure que vous parliez de moi. » La reine lui répondit : « Non faisions ; » sur quoi lui ayant répliqué : « Avouez-le, Madame », elle lui dit que oui, et là-dessus se porta avec grande aigreur contre lui, lui déclarant qu'elle ne se voulait plus servir de lui, et plusieurs autres choses ; sur quoi Mr Bouteillier arriva, et elle continua encore jusques à ce que le roi alla dîner, et que monsieur le cardinal le suivit.

Cette brouillerie fut tenue si secrète de toutes parts, qu'aucun n'en sut rien et qu'on ne s'en douta pas. Même Monsieur frère du roi, qui avait été au-devant du roi jusques à Montargis, le roi lui ayant fort prié de s'accommoder avec monsieur le cardinal à qui il voulait mal, lui avait répondu qu'il lui suppliait très humblement de vouloir entendre les justes raisons qu'il avait de le haïr, après quoi il ferait tout ce qu'il plairait à Sa Majesté lui commander, ce que le roi ayant écouté tout au long, pria Monsieur de vouloir oublier ses prétendues offenses et aimer monsieur le cardinal, lui avait promis ; mais le roi étant arrivé le samedi à Paris, soit que Monsieur fût malade, ou qu'il feignît de l'être, n'était point encore venu trouver le roi qui le soir même envoya Le Plessis-Pralain apprendre des nouvelles de sa santé : mais peu après, Le Plessis-Pralain vint dire au roi que monsieur son frère était dans le logis, qui le venait trouver ; sur quoi le roi envoya quérir monsieur le cardinal, et ayant un peu parlé à monsieur son frère, lui présenta monsieur le cardinal et le pria de l'aimer et de le tenir pour son serviteur, ce que Monsieur promit assez froidement au roi de faire,

pourvu qu'il se comportât envers lui comme il devait. J'étais présent en cet accord après lequel étant proche de monsieur le cardinal, il me prit et me dit : « Monsieur se plaint de moi, et Dieu sait s'il en a sujet ; mais les battus payent l'amende. » Je lui dis : « Monsieur, ne prenez pas garde à ce que dit Monsieur : il ne fait que ce que Puilorens et Le Coygneux lui conseillent, et quand vous voudrez tenir Monsieur, tenez-le par eux, et vous l'arrêterez. » Il ne me dit ensuite aucune chose de sa brouillerie ; aussi Dieu me confonde si je m'en doutais seulement. Après souper j'allai voir madame la princesse de Conty, ayant vu auparavant coucher le roi qui n'en fit aucun semblant : je lui demandai s'il partirait le lendemain ; il me dit que non. Je trouvai madame la princesse de Conty en telle ignorance de cette affaire que seulement elle n'en parla pas, et j'oserais bien jurer qu'elle n'en savait rien.

Le lundi 11me, jour de la Saint-Martin, je vins de bonne heure chez le roi qui me dit qu'il s'en retournait à Versailles. Je ne songeai point à quel dessein. J'en avais fait d'aller dîner avec monsieur le cardinal que je n'avais pu voir chez lui depuis son arrivée, et m'en allai vers midi en son logis : on me dit qu'il n'y était pas, et qu'il partait ce jour-là pour aller à Pontoise. Encore jusques là je ne pensai à rien, ni moins encore quand, étant rentré à Luxembourg monsieur le cardinal y arrivant, je le conduisis jusques à la porte de la chambre de la reine et qu'il me dit : « Vous ne ferez plus de cas d'un défavorisé comme moi. » Je m'imaginai qu'il voulait parler du mauvais visage qu'il avait reçu le jour précédent de Monsieur. Sur cela je le voulus attendre pour aller dîner avec lui ; mais Mr de Longueville me débaucha pour aller dîner chez Mr de Créquy avec Monsieur, comme il m'en avait prié. Comme nous y fûmes, Mr de Puilorens me dit : « Eh bien, c'est tout de bon cette fois ici que nos gens sont brouillés ; car la reine mère dit hier ouvertement à monsieur le cardinal qu'elle ne le voulait jamais voir. » Je fus très étonné de cette nouvelle, et Mr de Longueville peu après me la confirma. J'envoyai sur l'heure à madame la princesse de Conty la supplier très humblement qu'elle m'en mandât des nouvelles, laquelle jura à mon homme que celle-là était la première qu'elle en avait sue, et qu'elle me priait de lui en mander les particularités. Je n'en sus autre chose sinon que l'on me dit que madame de Combalet avait pris congé de la reine mère, et que le roi et monsieur le cardinal étaient partis. Le soir Mr le Comte me mena chez la reine mère qui ne parla jamais qu'à la reine et aux princesses.

Le mardi 12me je m'en allai tout le jour à Chaillot, et en m'en retournant je trouvai Lisle qui me dit que l'on avait ôté les sceaux à Mr de Marillac et envoyé avec des gardes en Touraine.

Le mercredi 13me Mr de Lavrilliere revenant au galop de Versailles me dit que Mr de Châteauneuf était garde des sceaux, et le soir chez la reine mère je vis Mr de la Ville aux Clercs qui lui vint dire de la part du roi.

Le jeudi 14me Lopes me vint voir le matin et me dit que je ferais bien d'aller à Versailles voir le roi et monsieur le cardinal, ce que j'eusse fait à l'heure même si je n'eusse voulu saluer le nouveau garde des sceaux qui était mon particulier ami, lequel venait ce jour-là à Paris saluer les reines. Je le vis donc sur le soir, et lui ayant demandé si j'étais bien ou mal à la cour, il me dit qu'il ne s'était point aperçu qu'il y eût rien contre moi, mais que je ferais bien de m'aller présenter, ce que je fis le vendredi 15me, et étant entré à la chambre du roi, dès qu'il me vit, il dit, si haut que je le pus entendre : « Il est arrivé après la bataille », et ensuite me fit fort mauvaise chère. Je ne

laissai point de faire bonne mine, comme s'il n'y eût rien eu. Enfin le roi me dit qu'il serait le lundi à Saint-Germain et que j'y fisse trouver sa garde suisse. J'ouïs en même temps que Saint-Simon, premier écuyer, dit à Mr le Comte : « Monsieur, ne le priez point à dîner, ni moi aussi, et il s'en retournera comme il est venu. » L'insolence de ce petit punais me mit en colère dans le cœur ; mais je n'en fis pas semblant : car les rieurs n'étaient pas pour moi, et si je ne sais pourquoi. Néanmoins Mr le Comte me dit : « Si vous voulez dîner, j'ai trois ou quatre plats là-haut, que nous mangerons. » Je lui répondis : « Monsieur, je donne aujourd'hui à dîner à Chaillot à Mr de Créquy, de Saint-Luc, et au comte de Saut, qui m'y attendent : je vous en rends très humbles grâces. » Sur cela monsieur le cardinal arriva qui me fit le froid et me parla assez indifféremment, puis entra dans le cabinet avec le roi. Je me mis à parler avec Mr le Comte, et en même temps Armaignac me vint dire de la part de monsieur le cardinal si je voulais venir dîner avec lui. Mais comme j'en avais déjà refusé Mr le Comte devant lequel il me parlait, je lui fis la même excuse que j'avais faite auparavant, dont monsieur le cardinal s'offensa, et le dit au roi.

Le lundi 18me le roi arriva à Saint-Germain, où je me trouvai aussi, et il m'y fit le plus mauvais visage du monde.

J'y revins le mercredi 20me où il ne me fit pas meilleur accueil.

Les reines y vinrent, auxquelles il fit beaucoup d'honneur, peu de privauté.

Je me résolus enfin de demeurer à Saint-Germain, et y fus trois semaines durant sans que jamais le roi me dît un mot, que celui du guet.

Mr d'Epernon y vint le dimanche 24me, qui fut fort bien reçu tant du roi que de monsieur le cardinal, mais moi toujours en un même état : monsieur le cardinal me pria de donner à dîner à Mr d'Epernon parce qu'il était au lit, à quoi je m'étais déjà préparé, et il me l'avait envoyé dire.

Sur ces entrefaites Puilorens et Le Coygneux s'accordèrent avec monsieur le cardinal qui leur fit donner par le roi à chacun cent mille écus, au moins à ce dernier la charge de président de la cour qui vaut bien cela pour le moins. Cet accord se fit par Mr de Rambouillet qui devait avoir trente mille écus. Il fut aussi promis à Puilorens que l'on le ferait duc et pair. Sur cela Monsieur vint trouver le roi qui lui fit fort bon visage. Il fut voir monsieur le cardinal, et tout prenait un assez bon train ; car Mr le cardinal Baigni entreprit l'accommodement de monsieur le cardinal avec la reine mère, qu'il fut voir (décembre) au sortir de chez Mr le Prince de qui il tint sur les fonts le second fils ; mais la réconciliation ne parut pas entière, joint qu'en ce même temps-là la reine mère eut nouvelle de la détention du maréchal de Marillac, qui arriva peu après que Casal eut été secouru par l'armée du roi, et que la paix générale eut été jurée.

En ce même temps Beringuen fut envoyé hors de la cour ; Jaquinot eut défense d'y venir ; Mr Servien fut fait secrétaire d'état ; Mr de Montmorency fait maréchal de France, et Mr de Toiras aussi ; Mr d'Effiat fâché de ne le pas être, se retira en sa maison de Chilly, d'où peu après il revint, et fut fait maréchal de France.

1631.

Janvier.— Le roi vivait froidement avec les reines et ne leur parlait quasi point au cercle, quand nous entrâmes en l'année 1631, au

commencement de laquelle on me commanda de licencier le régiment du colonel d'Erlach : (j'avais dès le mois de septembre de l'année passée licencié celui du colonel Affry) ; mais sur la difficulté du payement on retarda cette affaire.

Cependant on chercha (à ce que disent ceux de Monsieur) de désunir Puilorens et Le Coygneux, monsieur le garde des sceaux, parent du premier, le persuadant d'abandonner son compagnon, de quoi Le Coygneux averti par madame de Verderonne (qui était le dépôt de leur amitié), et Monsieur en ayant su des nouvelles, tous deux en s'accordant ensemble conseillèrent à Monsieur de quitter la cour au commencement du mois de février, ce qu'il exécuta le....., ayant premièrement été trouver monsieur le cardinal en son logis et lui ayant dit qu'il renonçait à son amitié.

Février. — J'étais chez le président de Chevry quand j'en sus la nouvelle, et m'en allai à l'heure même trouver monsieur le cardinal et savoir ce que j'avais à faire (comme au premier ministre, en l'absence du roi). Il me dit que le roi serait le soir même à Paris, et qu'il avait envoyé au galop Mr Bouteillier, tant pour l'avertir du partement de Monsieur, que pour le conseiller de venir à Paris.

Il vint descendre chez monsieur le cardinal, où tout le monde se trouva, et de là il alla chez la reine mère. Il me fit mettre dans son carrosse : il me donna un sanglier qu'il avait pris le jour même, et me fit très bonne chère. Il me dit en allant au Louvre qu'il allait quereller la reine sa mère d'avoir fait partir de la cour monsieur son frère. Je lui dis qu'elle serait blâmable si elle l'avait fait, et que je m'étonnais fort qu'elle lui eût conseillé telle chose. Il me répondit : « Si a, assurément, pour la haine qu'elle porte à monsieur le cardinal. » Sur cela il entra chez la reine sa mère qui avait ce jour-là pris quelque médecine.

Peu de jours après le roi se résolut d'aller passer son carême-prenant à Compiègne, et les reines l'y voulurent suivre. La veille qu'il partit pour y aller il me donna encore une hure de sanglier de sa chasse, me promit qu'à Compiègne il me ferait un don pour raccommoder mes affaires incommodées des extrêmes dépenses que j'avais faites l'année précédente en Savoie.

Le dimanche 16me de février nous prîmes congé des reines ; car le roi m'avait permis de passer le carême-prenant à Paris : je fus ensuite prendre congé de madame la princesse de Conty, qui est la dernière fois que je l'ai vue ; lesquelles partirent le lendemain lundi 17me de février pour s'acheminer à Compiègne, où elle fut sollicitée par le roi de s'accommoder avec monsieur le cardinal ; mais comme elle est très entière et opiniâtre et que la plaie était encore récente, elle n'y put être portée.

Le dimanche 23me février je dînai chez Mr le maréchal de Créquy, et de là m'en allant à la Place Royale chez Mr de Saint-Luc, je m'accrochai avec le chariot qui portait dans la Bastille le lit de l'abbé de Foix qui y avait été mené prisonnier le matin, ce qui me fit savoir sa prise.

À la Bastille

Sur le soir j'attendais l'heure d'aller à la comédie chez Mr de Saint-Geran qui la donnait ce soir-là, et le bal ensuite, quand Mr d'Epernon m'envoya prier de venir jusques chez madame de Choisy, où il était ; et y étant arrivé, il me dit que la reine mère avait été arrêtée le matin même à

Compiègne, d'où le roi était parti pour venir coucher à Senlis ; que madame la princesse de Conty avait eu commandement par une lettre du roi que Mr de la Ville aux Clercs lui avait portée, de s'en aller à Eu ; que le roi avait fait madame de la Flotte dame d'atour de la reine, et mademoiselle de Hautefort fille de la reine sa femme, et que toutes deux étaient venues à Senlis avec elle ; que le premier médecin de la reine Mr Vautier avait été amené prisonnier à la suite du roi, et finalement qu'il savait de bonne part qu'il avait été mis sur le tapis de nous arrêter, lui, le maréchal de Créquy, et moi ; qu'il n'y avait encore été rien conclu contre eux, mais qu'il avait été arrêté que l'on me ferait prisonnier le mardi à l'arrivée du roi à Paris, dont il m'avait voulu avertir afin que je songeasse à moi. Je lui demandai ce qu'il me conseillait de faire, et ce que lui même voulait faire. Il me dit que s'il n'avait que cinquante ans, qu'il ne serait pas une heure à Paris et qu'il se mettrait en lieu de sûreté d'où puis après il pourrait faire sa paix ; mais qu'étant proche de quatre-vingt ans il se sentait bien encore assez fort pour faire une traite, mais qu'il craindrait de demeurer le lendemain : c'était pour quoi, puisqu'il avait été si mal habile de venir encore faire le courtisan à son âge, il était bien employé qu'il en pâtit, et qu'il tenterait toutes choses et mettrait toutes pierres en œuvre pour se rétablir tellement quellement, et puis de s'en aller finir ses jours en paix dans son gouvernement ; mais pour moi qui étais encore jeune, en état de servir et d'attendre une meilleure fortune, il me conseillait de m'éloigner et de conserver ma liberté, et que il m'offrait de me prêter cinquante mille écus pour passer deux mauvaises années, que je lui rendrais quand il en viendrait de bonnes.

Je lui rendis premièrement très humbles grâces de son bon conseil et ensuite de son offre, et lui dis que ma modestie m'empêchait d'accepter le dernier et ma conscience d'effectuer l'autre, étant très innocent de tout crime et n'ayant jamais fait aucune action qui ne mérite plutôt louange et récompense que punition ; qu'il a paru que j'ai toujours plutôt recherché la gloire que le profit, et que, préférant mon honneur non seulement à ma liberté mais à ma propre vie, je ne le mettrais jamais en compromis par une fuite qui pourrait faire soupçonner et douter de ma probité ; que depuis trente ans je servais la France et m'y étais attaché pour y faire ma fortune ; que je n'en voulais point maintenant (que j'approche l'âge de cinquante ans) en chercher une nouvelle, et qu'ayant donné au roi mon service et ma vie je lui pouvais bien donner aussi ma liberté, qu'il me rendrait bientôt quand il jetterait les yeux sur mes services et ma fidélité ; qu'au pis aller j'aimais mieux vieillir et mourir dans une prison, jugé d'un chacun innocent et mon maître ingrat, que par une fuite inconsidérée me faire croire coupable et soupçonner méconnaissant des honneurs et charges que le roi m'a voulu départir ; que je ne me pouvais imaginer que l'on me veuille mettre prisonnier n'ayant rien fait, ni m'y retenir quand on ne trouvera aucune charge contre moi ; mais quand on voudra faire l'un et l'autre, que je le souffrirai avec grande constance et modération, et qu'au lieu de m'éloigner je me résolvais dès demain matin de m'aller présenter à Senlis au roi, ou pour me justifier si l'on m'accuse, ou pour entrer en prison si l'on me soupçonne, ou même pour mourir si on avère les doutes que l'on a pu prendre de moi, et quand on ne trouverait rien à redire à ma vie ni à ma conduite, pour mourir aussi, et généreusement et constamment, si ma

mauvaise fortune ou la rage de mes ennemis me pousse jusques à cette extrémité.

Comme j'achevai ce discours Mr d'Epernon, les larmes aux yeux, m'embrassa et me dit : « Je ne sais ce qui vous arrivera, et je prie Dieu de tout mon cœur que ce soit tout bien ; mais je n'ai jamais connu gentilhomme mieux né que vous, ni qui mérite mieux toute bonne fortune : vous l'avez eue jusques ici ; Dieu vous la conserve, et bien que j'appréhende la résolution que vous avez prise, je l'approuve néanmoins et vous conseille de la suivre, ayant ouï et pesé vos raisons. »

Il me pria ensuite de n'éventer point cette nouvelle qui bientôt serait publique, et me pria qu'au sortir de la comédie il me donnât à souper chez madame de Choisy où il l'avait fait apprêter, et sur cela nous allâmes à la fête chez Mr de Saint-Geran où je trouvai Mr le maréchal de Créquy à qui Mr d'Epernon le dit devant moi et ce que je voulais faire, qui l'approuva, et dit que pour lui, il ferait ce qu'il pourrait pour détourner l'orage, mais qu'il l'attendrait.

Peu après madame la Comtesse divulgua l'arrêt de la reine mère, et nous ouïmes la comédie, vîmes le bal, et à minuit vînmes souper chez madame de Choisy où Mr de Chevreuse vint, qui ne fut guère touché de l'éloignement de sa bonne sœur de la cour, et fut aussi gai que de coutume. Comme nous nous retirions, Mr du Plessis-Pralain arriva, qui dit à Mr de Chevreuse de la part du roi que non par haine qu'il portât à sa maison, mais que pour le bien de son service il avait éloigné madame sa sœur d'auprès de la reine sa mère.

Le lendemain lundi 24me jour de février je me levai devant le jour et brûlai plus de six mille lettres d'amour que j'avais autrefois reçues de diverses femmes, appréhendant que, si l'on me prenait prisonnier, on ne vint chercher dans ma maison, et que l'on n'y trouvât quelque chose qui pût nuire, étant les seuls papiers que j'avais, qui eussent pu préjudicier à quelqu'un. Puis je mandai à Mr le comte de Gramont que je m'en allais trouver le roi à Senlis, et que, s'il y voulait venir, je l'y mènerais, ce qu'il fit volontiers, et l'étant venu prendre à son logis, il monta en mon carrosse, et nous allâmes jusques à Louvre où nous trouvâmes Mr le Comte, Mr le cardinal de la Valette, et Mr de Bouillon qui montaient en carrosse, après s'être chauffés, pour passer à Senlis. Il voulut que Mr de Gramont et moi nous missions en son carrosse pour y aller de compagnie, et me dit que je me vinsse chauffer : puis en montant quand et moi dans la chambre, il me dit : « Je sais assurément que l'on vous veut arrêter ; si vous m'en croyez vous vous retirerez, et si vous voulez voilà deux coureurs qui vous mèneront bravement à dix lieues d'ici. » Je le remerciai très humblement et lui dis que n'ayant rien sur ma conscience de sinistre, je ne craignais rien aussi, et que j'aurais l'honneur de l'accompagner à Senlis, où nous arrivâmes peu après et trouvâmes le roi avec la reine sa femme dans sa chambre et mesdames la Princesse et de Guymené. Il vint à nous et nous dit : « Voilà la bonne compagnie » ; puis ayant un peu parlé à Mr le Comte et à M. le cardinal de la Valette, il m'entretint assez longtemps, me disant qu'il avait fait ce qu'il avait pu pour porter la reine sa mère à se raccommoder avec monsieur le cardinal, mais qu'il n'y avait su rien gagner, ne me dit jamais rien de madame la princesse de Conty : puis, je lui dis que l'on m'avait donné avis qu'il me voulait faire arrêter et que j'étais venu le trouver afin que l'on n'eût

point de peine à me chercher, et que, si je savais où c'est, je m'y en irais moi-même sans que l'on m'y menât. Il me dit là dessus ces mêmes mots : « Comment, Betstein, aurais-tu la pensée que je le voulusse faire ? Tu sais bien que je t'aime » ; et je crois certes qu'à cette heure là il le disait comme il le pensait. Sur cela on lui vint dire que monsieur le cardinal était en sa chambre, et lors il prit congé de la compagnie, et me dit que je fisse avancer le lendemain matin de bonne heure la compagnie qui était en garde afin qu'elle la pût faire à Paris, puis me donna le mot.

Nous demeurâmes quelque temps chez la reine, et puis nous vînmes tous souper chez Mr de Longueville, et de là nous retournâmes chez la reine où était venu le roi après souper. Je vis bien qu'il y avait quelque chose contre moi ; car le roi baissait toujours la tête, jouant de la guitare sans me regarder et en toute la soirée ne me dit jamais un mot. Je le dis à Mr de Gramont, nous allant coucher ensemble en un logis que l'on nous avait apprêté.

Le lendemain mardi 25me jour de février, je me levai à six heures du matin, et comme j'étais devant le feu avec ma robe, le sieur de Launai lieutenant des gardes du corps entra en ma chambre et me dit : « Monsieur, c'est avec la larme à l'œil, et le cœur qui me saigne, que moi qui depuis vingt ans suis votre soldat, et ai toujours été sous vous, sois obligé de vous dire que le roi m'a commandé de vous arrêter. » Je ne ressentis aucune émotion particulière à ce discours et lui dis : « Monsieur, vous n'y aurez pas grand peine, étant venu exprès à ce sujet comme l'on m'en avait averti. J'ai toute ma vie été soumis aux volontés du roi qui peut disposer de moi et de ma liberté à sa volonté : » sur quoi je lui demandai s'il voulait que mes gens se retirassent ; mais il me dit que non, et qu'il n'avait autre charge que de m'arrêter et puis de l'envoyer dire au roi, et que je pouvais parler à mes gens, écrire et mander tout ce qu'il me plairait, et que tout m'était permis. Mr de Gramont alors se leva du lit et vint pleurant à moi, dont je me mis à rire, et lui dis que, s'il ne s'affligeait de ma prison non plus que moi, il n'en aurait aucun ressentiment, comme de vrai je ne m'en mis pas beaucoup en peine, ne croyant pas y demeurer longtemps. Launai ne voulut jamais qu'aucun des gardes qui étaient avec lui entrassent dans ma chambre, et peu après arrivèrent devant mon logis un carrosse du roi, ses mousquetaires à cheval, et trente de ses chevau-légers. Je me mis en carrosse avec Launai seul, et rencontrai en sortant madame la Princesse qui montra être touchée de ma disgrâce ; puis marchâmes toujours deux cents pas devant le roi jusques à la porte de Saint-Martin que je tournai à gauche, et passant par la Place Royale on me mena dans la Bastille, où je mangeai avec le gouverneur Mr du Tramblay, et puis il me mena dans la chambre où était autrefois Mr le Prince, dans laquelle on m'enferma avec un seul valet.

Le mercredi 26me Mr du Tramblai me vint voir le soir, et me dit de la part du roi qu'il ne m'avait point fait arrêter pour aucune faute que j'aie faite, et qu'il me tenait son bon serviteur, mais de peur que l'on ne me portât à mal faire ; et que je n'y demeurerais pas longtemps : dont j'eus beaucoup de consolation. Il me dit de plus que le roi lui avait commandé de me laisser toute liberté hormis celle de sortir ; que je pouvais prendre avec moi tels de mes gens que je voudrais, parler à qui je voudrais, et me promener par toute la Bastille. Il ajouta encore à mon logement une autre chambre auprès de la mienne pour mes gens. Je ne pris que deux valets et un cuisinier, et fus plus

de deux mois sans vouloir sortir de ma chambre et n'en fusse point du tout sorti si le ventre ne m'eût enflé de telle sorte que je crus mourir.

Deux jours après mon emprisonnement je fis voir si le roi aurait agréable que mon neveu de Bassompierre le vît, qui me fit répondre que non seulement il l'agréait, mais même qu'il le désirait, et qu'il aimait mon neveu pour l'amour de lui-même, aussi bien qu'à ma considération.

Mars. — Le roi partit incontinent après le carême-prenant pour aller à Orléans forcer monsieur son frère de le venir trouver. Mon neveu fit demander encore au roi ce qu'il lui plaisait qu'il devînt, et le roi lui fit dire qu'il serait bien aise qu'il vînt à ce voyage avec lui ; sur quoi je le fis mettre en très bon équipage et l'envoyai à sa suite. Monsieur frère du roi, sentant le roi s'approcher de lui, ne le voulut attendre et s'en alla par la Bourgogne à Besançon avec Mrs d'Elbeuf et de Bellegarde. Le roi le suivit jusques à Dijon, et en s'en retournant à Chanseaux on fit dire à mon neveu que le roi n'agréait pas qu'il le suivît ni même qu'il demeurât en France, mais qu'il trouvait bon qu'il vînt prendre congé de lui, ce qu'il fit et se retira auprès de son père en Lorraine.

Le roi revint aux contours de Paris, et je fis solliciter ma liberté ; mais ce fut en vain. Je tombai malade dans la Bastille d'une enflure bien dangereuse provenue peut être de n'avoir pas pris d'air : aussi dès que j'eus été promener sur la terrasse, je commençai à désenfler.

Avril. — Je sus en même temps la mort de madame la princesse de Conty, dont j'eus l'affliction que méritait l'honneur que depuis mon arrivée à la cour j'avais reçu de cette princesse qui, outre tant d'autres perfections qui l'ont rendue admirable, avait celle d'être très bonne amie et très obligeante : j'honorerai sa mémoire, et la regretterai le reste de mes jours. Elle fut tellement outrée de douleur de se voir séparée de la reine mère avec qui elle avait demeuré depuis qu'elle vint en France, si affligée de voir sa maison persécutée, et ses amis et serviteurs en disgrâce, qu'elle n'y voulut, ni sut pas survivre, et mourut à Eu, un lundi dernier jour d'avril de cette malheureuse année de 1631.

Exil de la Reine mère et de Monsieur

Pendant cela on fit quelques propositions à la reine mère de se aller tenir à Moulins, ou à Château-Thierry : mais elle se résolut de sortir de France, et ayant fait traiter avec Vardes pour la recevoir à la Capelle, le père qui était l'ancien gouverneur ayant été averti de quelques pratiques qui se faisaient dans sa place, y courut jour et nuit, et y arriva le soir dont la reine s'y devait rendre le lendemain, et y étant entré au désu de son fils, parla aux soldats qui étaient ses créatures, qui le reconnurent pour gouverneur, et en chassa son fils, la comtesse de Moret, et Besançon qui y étaient. Ils s'en allèrent au-devant de la reine mère qu'ils trouvèrent à une lieue de là, lui dirent l'accident qui les empêchait de la servir selon son désir, et l'accompagnèrent jusques à Avenes, où de là elle alla à Bruxelles où elle s'est tenue depuis ; ce qui fut cause de faire saisir son bien et son douaire.

Mr le comte de Saint-Paul mourut peu après, ce qui fit rentrer Château-Thierry en la possession du roi.

La duchesse d'Onane qui avec madame d'Elbeuf avaient eu ordre de se retirer quand la reine mère fut laissée à Compiègne, était venue trouver

madame la princesse de Conty à Eu, après la mort de laquelle ayant su que la reine mère était sortie de France, s'embarqua à Eu, et l'alla trouver en Flandres.

Le roi de Suède qui l'année précédente était entré dans l'Allemagne et y avait fait de signalés progrès qu'il continuait encore en la présente s'avança de telle sorte qu'il vint joindre l'électeur de Saxe qui avait pris les armes contre l'empereur, qui envoya le comte de Tilly grand et heureux capitaine pour lui faire tête, lequel auprès de Leipzig étant venu donner la bataille au duc de Saxe, laquelle il gagna, le roi de Suède averti que le comte de Tilly marchait contre l'électeur alla toute la nuit avec quatre mille chevaux à son secours ; mais il le trouva en déroute et si à propos qu'il y mit et défit à plate couture le comte de Tilly victorieux du Saxon et le poursuivit si vivement qu'il ne lui donna loisir de se reconnaître jusques à Erdfort [Erfurt] qui est à près de cent lieues françaises de là, tuant tout ce qui demeura par les chemins des restes de l'armée du Tilly, ce qui apporta une telle consternation aux affaires de l'empereur que si le duc de Bavière avec une puissante armée ne se fût opposé au Suédois, il n'eût rien trouvé en toute l'Allemagne qui lui eût fait résistance.

Mr de Lorraine qui en ce temps-là avait quelques troupes sur pied en leva encore en toute diligence, et avec huit mille hommes de pied et deux mille chevaux passa en Allemagne au secours du duc de Bavière son oncle : mon frère et mon neveu le suivirent en ce voyage, et mon neveu s'y signala. Mon cousin le comte de Pappenheim vint aussi (septembre) et s'opposa au roi de Suède qui tourna tête vers la Franconie, prit Virtsbourg, Mayence et Francfort qui n'étaient fortifiés ni pourvus, et mit la terreur et l'effroi de telle sorte dans l'Allemagne que tout se rendait.

Octobre. — Pendant que Mr de Lorraine était en Allemagne, et Monsieur frère du roi à Nancy où il était venu se tenir peu après s'être retiré à Besançon, le roi s'en vint à Metz, et son armée à la frontière de Lorraine, et Mr de Lorraine, étant averti qu'un si puissant prince était avec de telles forces sur ses confins, ayant en diligence ramené les siennes en son pays (novembre) ; et Monsieur s'étant derechef retiré à Besançon, il fut fait quelque traité entre le roi et Mr de Lorraine, par lequel Moyenvic lui fut rendu et la ville de Marsal mise en ses mains pour quatre ans.

Comme le roi était à Metz, la cour de parlement (qui pour avoir donné quelque arrêt qui n'avait pas plu au roi l'été précédent, avait été commandée de venir à pied trouver en corps le roi au Louvre, et lui porter ses registres auxquels Elle déchira de sa propre main lesdits arrêts et y en fit enregistrer un de son conseil qui n'était pas à leur avantage), donna encore depuis quelques autres arrêts qui ne plurent pas à Sa Majesté, qui fit (décembre) qu'elle interdit cinq de la cour, conseillers ou présidents, et manda que le premier et second présidents, accompagnés de nombre de conseillers, le vinssent trouver à Metz où Elle leur fit une forte réprimande.

De là, le roi ayant envoyé le marquis de Bresé son ambassadeur vers le roi de Suède, il s'en revint aux contours de Paris achever l'année 1631.

1632.

Janvier.— Au commencement de l'année 1632, peu après le retour du roi de son voyage de Metz, on me donna quelque espérance de ma liberté :

mais je crois que ce fut plutôt pour redoubler mes peines par cette espérance trompée que pour alléger mes maux par une meilleure condition ; car peu après je vis bien que l'on ne me voulait point élargir. J'eus pour comble de mes peines la mort de mon frère qui survint bientôt après, causée par les travaux soufferts en l'armée d'Allemagne l'année précédente, et par les déplaisirs de ma longue détention.

Monsieur le cardinal ensuite fut fait gouverneur de Bretagne et le maréchal de Marillac ayant été longuement tenu à Sainte Menehou prisonnier, où l'on lui instruisait son procès, fut enfin amené prisonnier à Ruel, et des juges nouveaux établis pour lui faire et parfaire son dit procès, lui ayant été permis de choisir du conseil ; il fut jugé le.... jour de...., et exécuté en Grève le lendemain.

Mars. — Force pratiques se firent de tous côtés en France en faveur de Monsieur, mais principalement dans le Languedoc où Mr de Montmorency se révolta, attirant avec lui plusieurs villes, évêques, seigneurs, et autres partisans. D'autre côté le roi était en doute du roi d'Angleterre, peu assuré de Mr de Savoie qui souffrait impatiemment que la ville et citadelle de Pignerol demeurât entre les mains du roi, bien que par traité particulier il l'eût délaissée au roi, qui avait aussi quelque ombrage du maréchal de Toiras, pour l'étroite intelligence qu'il avait avec Mr le duc de Savoie, pour avoir mis dans la citadelle de Casal le régiment de son neveu et s'y être rendu le plus fort, pour la mauvaise intelligence où il était avec Mr Servien ambassadeur du roi près de Mr de Savoie, et finalement pour les brigues et menées que Sa Majesté savait que ses frères, (qui dépendaient absolument de lui), faisaient dans le Languedoc (avril). Du côté de Roussillon il était venu par mer huit mille Italiens : on levait aussi des Espagnols. Mr de Lorraine armait puissamment de son côté, sous prétexte des Suédois qui avoisinaient son pays ; mais le roi se doutait que ce fût en faveur de Monsieur, dont on lui avait donné avis que le mariage se brassait avec la princesse Marguerite sœur dudit duc. Monsieur de son côté avait deux mille chevaux sur pied, et quelque infanterie ; de sorte que tout cela donnait bien à penser au roi, qui ne put être persuadé de se saisir de la personne de Mr de Montmorency bien qu'il en eût eu des avis bien certains, mais l'envoya en son gouvernement pour y faire tenir les états, et pour se préparer contre les forces qui étaient au comté de Roussillon ; cependant que Sa Majesté s'achemina (mai) avec une forte armée en la Lorraine, au temps que l'armée hollandaise ayant pris Linguen, Ruremonde et quelques autres places sur les Espagnols, était venue attaquer Maëstricht et s'était tellement retranchée devant, que l'armée espagnole assistée de celle du comte de Pappenheim (qui s'en approcha), ne la purent secourir, ni l'empêcher d'être prise sur la fin de l'automne, et ensuite le duché de Limbourg ; cependant qu'en Allemagne le roi de Suède s'était mis en campagne au renouveau et avait mis la Souabe sous sa puissance avec le marquisat de Burgau, rétabli le Palatin dans ses pays usurpés, délivré le duc de Wurtemberg du joug de ses ennemis, et pris Donnevert et tout le duché de Bavière à Ingolstadt près, quand le Walestein avec une très puissante armée s'avança à Nuremberg qu'il eût prise si le roi de Suède n'y fût promptement accouru et ne se fût retranché entre la ville et lui : le duc de Bavière se joignit au Walestein et tenant le roi de Suède sur cul jusques à l'hiver, arrêtèrent le cours de ses

victoires pour cette année-là ; et ensuite le Walestein étant allé en Bohème et de là vers la Saxe pour châtier l'électeur, le roi de Suède y accourut et le Pappenheim le suivit, et s'étant rencontrés ledit roi et le Walestein à Lutsen, ils se donnèrent la bataille, que le roi de Suède gagna ; mais il y fut tué, et aussi le Pappenheim qui y arriva comme la bataille se donnait. Le duc Bernard de Weimar prit le soin de l'armée après la mort du roi de Suède.

Le roi s'en vint avec une puissante armée fondre dans la Lorraine, prit le duché de Bar, à la Motte près, sans résistance, vint se saisir de Saint-Mihel, de Nomeni et du Pont à Mousson. Mr de Lorraine joint avec Monsieur avaient bien une armée suffisante pour lui résister ; mais comme Monsieur était appelé en Languedoc, il se sépara de lui, qui en même temps traita avec le roi et lui donna pour assurance trois places en dépôt pour trois ans, qui furent Stenay, Jamais, et Clermont en Argonne, puis étant venu trouver le roi quand il s'en retournait, l'assura de son service, en même temps que Monsieur avec plus de deux mille chevaux entra dans le duché de Bourgogne : le roi envoya Mr de la Force après, puis encore Mr le maréchal de Schomberg avec des forces suffisantes.

Il envoya en ce même temps en Alsace Mr le maréchal d'Effiat avec une armée, et lui avec le reste de ses troupes suivit la piste de monsieur son frère qui alla dans l'Auvergne pour passer de là en Languedoc ; et lors, Mr le maréchal de la Force entra vers Beaucaire dans le Languedoc, tandis que Mr de Schomberg passa du côté d'Albi. Mr de Montmorency se joignit lors à Monsieur avec force troupes de pied et de cheval, et Monsieur envoya vers Beaucaire Mr d'Elbeuf pour s'opposer au maréchal de la Force, tandis qu'il vint pour attaquer Mr de Schomberg qui avait assiégé Saint-Felix de Carmain qu'il prit et se voulant retirer à Castelnaudary se trouva Monsieur en tête avec des forces beaucoup plus grandes que les siennes ; mais Mr de Moret ayant voulu aller voir de trop près les ennemis fut rapporté mort, et Mr de Montmorency pensant être suivi du reste de l'armée qui ne bougea, chargea avec cinquante ou soixante chevaux, fit des merveilles ; mais enfin son cheval fut tué, et lui blessé de vingt coups, pris prisonnier, mené à Castelnaudary, et l'armée de Monsieur, étonnée de ces deux grandes pertes, se retira sans combattre et se débanda peu après (septembre). Le Fargis qui était allé chercher les Espagnols qui devaient venir au secours de Monsieur, s'avança pour lui en dire la nouvelle, qu'il trouva ayant déjà envoyé vers le roi pour en obtenir quelque forme de paix, ce qu'il fit et fut renvoyé se tenir à Tours ou aux environs (octobre). Le roi reçut les nouvelles à Lyon de cet heureux succès, envoya de son côté Aiguebonne trouver monsieur son frère et lui offrir ce qu'il accepta. Puis Sa Majesté passa à Beaucaire, à Montpellier, à Pézenas et Béziers où il fit faire quelques exécutions, puis étant arrivé à Toulouse traita un peu mal ceux de la ville qui avaient témoigné par trop leur affection à Mr de Montmorency lequel avait été transporté à Lectoure pour le faire guérir, d'où le roi le fit amener à Toulouse, et la veille de la Toussaints dernier jour d'octobre, lui fit trancher la tête dans l'hôtel de ville de Toulouse, d'où il partit le lendemain (novembre) après avoir fait Mr de Bresé maréchal de France, pour s'en revenir vers Paris par Limoges, la reine et monsieur le cardinal s'en retournant par Bordeaux et par la Rochelle.

Mr le maréchal d'Effiat étant entré dans l'Alsace était pour y faire de grands progrès ; car il avait de belles forces et bien payées, [et] s'y

comportait fort bien, et tous les princes, seigneurs, et villes, se venaient mettre sous la protection du roi, redoutant ses armes, et appréhendant celles de Suède qui les avoisinaient : mais une soudaine maladie le fit mourir, et trancha le fil de tant de belles espérances.

Monsieur frère du roi qui n'avait traité (à ce qu'il disait), que sous l'espoir de la délivrance de Mr de Montmorency, ayant su qu'il avait eu la tête tranchée, se retira à grandes journées au comté de Bourgogne, et de là s'achemina en Flandres.

La reine avec monsieur le cardinal, monsieur le garde des sceaux et Mr de Schomberg, s'embarqua sur la Garonne à Toulouse et vint descendant jusques à Cadillac où Mr le duc d'Epernon les reçut superbement ; puis ensuite arriva à Bordeaux où monsieur le cardinal tomba en une extrême maladie. La reine passa à Blaye avec le garde des sceaux, et Mr de Schomberg mourut en même temps d'apoplexie à Bordeaux, où il y vint une si grande quantité de noblesse de toutes parts mandée par Mr d'Epernon pour faire honneur à la reine, qu'elle mit en ombrage monsieur le cardinal, lequel se fit inopinément porter dans une barque et conduire à Blaye. Cependant la reine s'achemina à la Rochelle où monsieur le cardinal la fit superbement recevoir, et lui à petites journées se fit porter à Richelieu, et vers la fin de l'année 1632 vint trouver le roi à Dourdan où toute la cour fut au-devant de lui.

1633.

Janvier.— Au commencement de l'année 1633 j'eus une grande espérance de liberté. Mr de Schomberg m'avait fait dire qu'à ce retour du roi on me sortirait de la Bastille, monsieur le cardinal l'ayant témoigné à plusieurs, et le roi s'en étant ouvert à quelques personnes ; et tous mes amis s'en réjouissaient avec moi, quand on fit servir le partement de Monsieur frère du roi de prétexte pour ma détention, et au même temps au lieu de me délivrer, on m'ôta cette partie de mes appointements qui m'avait été payée les deux années précédentes, bien que je fusse prisonnier, qui montait au tiers de ce que j'avais accoutumé de tirer par an. Cela me fit bien voir que l'on me voulait éterniser à la Bastille : aussi dès lors cessé-je d'espérer qu'en Dieu.

Février. — Au mois de février monsieur le garde des sceaux commença à sentir le revers de fortune, et recevoir moins bon visage du roi et de monsieur le cardinal qu'il n'avait accoutumé ; ce qui continua de sorte que le 25me de février, à pareil jour que j'avais été arrêté deux ans justement auparavant, il fut mis prisonnier à Saint-Germain en Laye, et le lendemain en bonne et sûre garde conduit au château d'Angoulême, où il est demeuré. On prit en même temps son neveu de Leuville, le chevalier de Jars son confident, son secrétaire Menessier, Mignon, et Joly. On délivra peu après ces deux derniers : on mit en liberté Menessier qui avait perdu le sens. Le chevalier de Jars fut mené dans la Bastille quand et Leuville ; mais il en fut retiré au bout de deux mois, mené à Troyes où son procès lui ayant été fait et parfait, il fut condamné à avoir la tête tranchée, mené sur l'échafaud et puis on lui cria grâce : mais en effet ce fut commutation de peine ; car il fut ramené en la Bastille où il a demeuré depuis. Quant au marquis de Leuville, il y a toujours demeuré ; et le roi donna les sceaux au président Séguier.

Peu de temps après les Suédois vinrent prendre sur le duc de Lorraine une ville nommée Bouquenom, dont le duc s'étant plaint au roi qui lui avait promis d'empêcher qu'ils ne touchassent à ses états, il n'en eut point de raddresse [réparation] ; ce qui le porta à lever des troupes, et contre le désir du roi, d'entrer en Alsace : dont le roi indigné, qui déjà avait eu quelque nouvelle du mariage de monsieur son frère avec la princesse Marguerite sœur dudit duc, (bien que les uns et les autres lui eussent toujours nié), s'avança vers Château-Thierry en même temps que la petite armée du duc fut défaite par les Suédois en Alsace : ce qui fit que le roi s'avança promptement à Chalons où le cardinal de Lorraine le vint trouver, et fut très bien vu et reçu de lui : mais comme, le lendemain, il était au conseil avec le roi pour traiter des affaires du duc son frère, le roi lui dit qu'il avait divers avis que depuis un an, sans son su, Monsieur son frère s'était marié avec la princesse Marguerite sœur du duc, et la sienne, et qu'il désirait savoir ce qui en était. Le cardinal répondit que si l'on lui eût demandé, il en eût dit la vérité, ne sachant point jamais mentir, et qu'il était vrai que le mariage avait été fait et consommé dès l'année précédente. Alors le roi lui dit qu'il ne voulait aucun traité, et fit avancer ses troupes jusques contre Nancy. Le duc se retira avec les siennes dans la Vosge tandis que le cardinal faisait des allées et venues (septembre) pour quelque paix ; et en même temps bien que Nancy fût investie, la princesse Marguerite en sortit déguisée et vint à Thionville où Monsieur lui envoya avec Puilorens ses carrosses et officiers pour l'amener à Bruxelles. Alors le roi vint assiéger Nancy et y faire une forte circonvallation ; mais le cardinal de Lorraine moyenna une paix par laquelle le duc mit Nancy entre les mains du roi, outre les autres places qu'il lui avait données, et ce pour la tenir en dépôt trois années durant, et le duc vint trouver le roi. Puis Sa Majesté entra dans Nancy la neuve, où après y avoir mis une forte garnison et à la vieille ville aussi en laquelle le duc demeurait, il s'en revint aux environs de Paris où il finit l'année 1633.

1634.

Janvier.— Au commencement de l'année 1634 on me fit dire de l'épargne que mes appointements des Suisses, de deux mille livres par mois (qui en l'année précédente avaient été suspendus), étaient encore en fonds entre les mains du trésorier de l'épargne, et que, si j'en voulais faire dire un mot, on croyait qu'ils me seraient délivrés. J'avais gardé par modestie le silence sur cette affaire-là, sans me plaindre du retranchement que l'on m'en avait fait, ni sans en poursuivre le rétablissement ; mais puisque l'on me donnait cet avis qui peut-être venait de plus loin, j'eus crainte que mon silence ne fût attribué à gloire, ou à dépit. Cela fut cause que je priai le gouverneur de la Bastille de dire de ma part à monsieur le cardinal que je le tenais si généreux qu'il n'aurait pas voulu me donner cette petite mortification de me faire ôter mes appointements avec ma liberté, et que je le suppliais très humblement de me procurer cette grâce auprès du roi qu'Elle me donnât ce moyen de pouvoir payer les arrérages des rentes que j'ai constituées en le servant. Monsieur le cardinal me manda (février) qu'il me voulait obliger en cette occasion, qu'il me promettait d'en parler avec efficace, et se promettait de l'obtenir du roi, et de fait peu de jours après il me manda qu'il l'avait obtenu du roi, même m'en fit délivrer l'ordonnance. Mais comme on la présenta devant monsieur le cardinal à Mr de Bulion

pour la faire payer, il dit que le roi lui avait expressément défendu de ne la payer ; sur quoi monsieur le cardinal, sans contester, rompit l'ordonnance ; ce que l'on me fit savoir, et je n'y pensai plus. Et en ce même temps (avril) fut donné un rude arrêt au conseil contre Mr d'Epernon sur quelque excès commis par lui en la personne de l'archevêque de Bordeaux ; néanmoins le roi voulut et opiniâtra que monsieur le cardinal éloignât ledit archevêque d'auprès de lui, ce qu'il fit.

Le prince Tomas de Savoie se retira en ce temps-là d'auprès de son frère, et quitta la pension de France pour se retirer en Flandres.

Mr de Lorraine, après la paix qu'il avait obtenue du roi, envoya ce qu'il avait de troupes avec celles de l'empereur commandées par Mr le marquis de Baden, Edouart, et par le comte de Salm ; desquelles troupes Mr de Lorraine donna le commandement à mon neveu de Bassompierre. Et voyant ledit duc que le roi ne se pouvait satisfaire de ses actions, et que ses ennemis lui rendaient de perpétuels mauvais offices auprès de lui, il envoya premièrement son frère le cardinal en France pour se justifier, et voyant qu'il ne le pouvait faire, se résolut de quitter son état et de le renoncer à son dit frère, ce qu'il fit par acte authentique ; et puis ayant mis son dit frère en possession, il se retira à Besançon. Et en ce même temps les troupes impériales de l'Alsace étant venues aux mains avec les Suédoises, elles furent défaites sans résistance par le Reingraf Otto, suédois ; et mon neveu qui ne voulut pas fuir comme les autres, allant bravement avec peu de gens charger les ennemis, fut enfin blessé en deux endroits, et son cheval tué sous lequel il fut pris prisonnier. Les ennemis le traitèrent bien, comme parent et ami du comte Otto, et le firent panser. Il est demeuré estropié du bras droit, mais enfin sorti à petite rançon, et alla retrouver son maître en Tyrol où il était retiré auprès du cardinal-infant qui étant dès l'année précédente passé en Italie, s'était alors acheminé en Tyrol pour de là passer en Flandres.

Après que le nouveau duc cardinal de Lorraine eût par résignation entré en possession du duché, il envoya au roi pour lui faire savoir, lequel ne le voulut pas reconnaître tel, à cause que, n'admettant cette loi salique que l'on avait voulu établir en Lorraine, il disait cet état appartenir aux deux filles du feu duc, et que le duc Charles n'y avait droit qu'à cause de sa femme, laquelle, bien qu'elle eût fait quelque renonciation à son profit, n'en pouvait pas frustrer sa jeune sœur ; outre qu'elle avait fait quelque protestation en renonçant, et qu'elle était en intelligence secrète avec le roi. Lors, ledit cardinal pour se plus assurer en son nouvel état, se résolut d'épouser la jeune princesse sœur de la duchesse, dont les ministres du roi en Lorraine ayant eu le vent, se mirent en état de l'empêcher, envoyèrent prier le nouveau duc qui était à Lunéville de venir à Nancy avec les princesses. Le même jour le duc se maria à la princesse, et vint coucher à Saint-Nicolas où le lendemain matin se trouvèrent vingt compagnies de cavalerie françaises pour les arrêter tous ; mais ils trouvèrent le duc dans le lit couché avec sa femme. On les amena tous au château de Nancy avec sûre garde. La princesse de Pfalsbourg se sauva à quelques jours de là, et s'en alla à Besançon trouver le duc Charles son frère, et peu après alla en Flandres auprès de madame sa sœur. Cependant les autres princesses, et le duc, étaient à Nancy avec grande garde au château outre celle qui était aux deux villes. Néanmoins le duc et sa femme trouvèrent moyen d'échapper premièrement du château le soir du dernier jour de mars, et le lendemain

matin, premier d'avril, de sortir de la ville. Un carrosse l'attendait hors de la porte, où ils se mirent, et allant en diligence à Mirecourt sortirent de la Lorraine et se sauvèrent à Besançon.

Cependant, en Allemagne, le Walestein qui depuis son rétablissement à l'état de général des armes de l'empire, avait toujours eu dessein de se révolter contre son empereur, et qui l'année précédente n'avait voulu faire aucun effet avec la grande armée qu'il avait, retenu par les intelligences qu'il avait avec les Suédois, et autres princes, et par une ambition de se faire roi de Bohème, enfin se déclara ouvertement contre l'empereur, fit prêter à l'armée le serment en son nom, et donna aux soldats deux montres de son argent. Mais sur ces entrefaites étant venu à Egra, l'empereur ayant donné charge à ses fidèles serviteurs d'exterminer ce rebelle, et tous souffrant impatiemment de l'être comme lui, et de devenir sujets de cet homme, de soi insupportable, de maison médiocre, et que la plupart avaient vu leur égal et compagnon, ils firent une entreprise pour le tuer, ce qu'ils exécutèrent dans Egra le ... jour de ..., et avec lui massacrèrent le colonel Tertski, Quinski, et un autre, son secrétaire, et un page qui se voulut mettre en défense. Ensuite on jeta les corps par la fenêtre, qui furent quelque temps en spectacle sur le pavé, puis mis en quartiers en divers endroits pour y être vus et remarqués. L'armée ensuite fit nouveau serment à l'empereur qui donna la lieutenance générale de ses armées à son fils aîné l'élu roi de Hongrie, lequel vint assiéger Ratisbonne prise l'année précédente sur l'empereur, où le duc de Lorraine, qui avait cédé son état à son frère, s'en alla avec la charge de l'armée sous ledit roi, et mon neveu étant sorti de prison s'y en alla le trouver. Le roi de Hongrie prit enfin Ratisbonne (juillet), y ayant perdu beaucoup de gens devant, et de là s'en alla reprendre Donauwert que le roi de Suède deux ans auparavant avait prise, puis vint mettre le siège devant Nortlinguen. Cela ai-je voulu dire de suite pour ne le point entremêler avec d'autres choses.

Après que Mr le nouveau duc de Lorraine se fût sauvé avec sa nouvelle femme comme il a été dit ci-dessus, le roi qui ne voulait pas qu'il en arrivât de même à la duchesse de Lorraine (femme du duc Charles), la fit emmener avec bonne et sûre garde à Paris où elle demeura en toute liberté, et la reçut à Fontainebleau, où elle lui vint faire la révérence, avec beaucoup d'honneur ; et en même temps se saisit de tout le duché de Lorraine sans résistance qu'à la Motte et à Bitsch lesquels il fit assiéger : ce dernier dura peu à se rendre ; mais la Motte s'est conservée tant que son gouverneur nommé Iche a vécu et encore six semaines après sa mort sous son lieutenant nommé Vatteville, suisse, et le frère du mort qui est capucin.

Comme le roi était à Fontainebleau, monsieur le cardinal qui est soigneux d'observer les paroles qu'il donne, parla au roi sur le rétablissement de mes appointements de colonel général des Suisses et fit que le roi ordonna qu'ils me seraient payés : et en ce même temps je fis offrir de me défaire de ma dite charge en prenant quelque récompense pour aider à payer mes dettes, et fis très humblement supplier monsieur le cardinal par Mr du Tramblai de le faire agréer au roi ; et parce que ledit sieur du Tramblai était très parfait ami de Rochefort qui est beau-fils de Montmort et que je jugeai la bourse de Montmort capable de me bien payer cette charge, je proposai audit sieur du Tramblai de faire office pour Rochefort à ce qu'il pût avoir permission de la récompenser, ce qu'il fit, et

obtint l'un et l'autre (août). Mais ce vilain de Rochefort, pour espérer d'avoir quelque meilleur marché, après m'en avoir offert quatre cent mil francs d'une chose dont autrefois j'en avais refusé huit cent mille, vint pratiquer vilainement monsieur le cardinal pour faire ordonner que je lui laisserais à ce prix, et ensuite vint trouver ceux qui traitaient avec moi pour d'autres de la même charge afin de les détourner de m'en rien offrir. Ils firent aussi en sorte que mes dits appointements deux fois promis furent pour la seconde fois refusés : et moi je continuai ma misérable prison dans la Bastille avec grande incommodité dans mes affaires domestiques.

Peu après il fut convenu entre les Suédois et les commissaires du roi étant à l'assemblée de Francfort que Philipsbourg serait mis entre ses mains aux conditions qui furent stipulées entre eux ; et le roi qui avait près de six-vingt mille hommes sur pied envoya une forte armée en Allemagne sous Mr le maréchal de la Force qui néanmoins ne passa pas si tôt le Rhin.

Le roi de Hongrie assiégeait cependant Nortlinguen avec l'armée impériale et celle de la ligue catholique dont le duc de Bavière avait résigné la généralité au duc de Lorraine son neveu, et l'infant-cardinal d'Espagne s'avançait pour se joindre à eux ; mais les armées suédoises s'assemblèrent tant pour les empêcher de se mettre en un corps, que pour secourir Nortlinguen, et en faire lever le siège : mais l'armée de l'infant étant jointe aux autres, ce que les Suédois ignoraient, et ne voulant attendre le Reingraf qui leur amenait de belles troupes de secours, vinrent présenter la bataille aux Impériaux, laquelle, après une longue contestation et un grand carnage, les Impériaux gagnèrent et prirent le général Horn prisonnier et ensuite la ville de Nortlinguen ; où mon neveu se trouva à la suite du duc de Lorraine, et s'y signala.

Octobre. — Le dimanche 8me jour d'octobre, Monsieur frère du roi quitta la Flandre et vint sur des coureux le même jour à la Capelle. Il vint trouver le roi à Saint-Germain le samedi 2me du même mois, qui le reçut très bien. Il vint le lendemain à Ruel chez monsieur le cardinal qui le festina, puis revint à Saint-Germain et en partit le lundi 23me pour aller à Limours, où mademoiselle sa fille l'attendait.

Le dimanche ... de novembre les fiançailles furent faites au Louvre de Mr de la Valette avec la fille aînée de Mr de Pontchâteau cousin germain de monsieur le cardinal de Richelieu, et en même temps de Mr de Puilorens avec la seconde fille dudit Pontchâteau, et ensuite de Mr le comte de Guiche avec la fille de Mr du Plessis de Chivrai qui est aussi cousin germain de monsieur le cardinal.

Le mardi qui fut le jour des noces, madame de Combalet fit festin à dîner aux fiancés et aux fiancées et à quelques-uns des parents. Puis la reine se rendit sur les quatre heures à l'Arsenal où monsieur le cardinal la reçut avec force canonnades et feux d'artifices ; puis elle fut à une très belle comédie, et de là à un superbe festin ; puis après force musiques et le bal, les mariés allèrent consommer leurs mariages.

Le ... de décembre M de Puilorens prêta serment et fut reçu en parlement duc et pair d'Esguillon ; et le lundi 11me ensuivant, Monsieur frère du roi arriva en poste à Paris pour voir Puilorens qui s'était blessé tombant dans un carrosse.

Le jeudi 14me Mr du Tramblai gouverneur de la Bastille me vint reparler de la vendition de ma charge, et que si j'y voulais entendre, qu'ensuite il voyait ma liberté assurée, mais qu'il n'avait charge de m'en offrir que quatre cent mille livres, et que c'était pour des personnes puissantes et qui pouvaient extrêmement servir à ma liberté. Je lui répondis que j'avais toujours offert de la laisser et résigner à un des proches de monsieur le cardinal pour le prix que mon dit seigneur le cardinal y voudrait ordonner, et que pour un autre ce serait à plus haut prix que j'en pourrais tirer. Il me répondit qu'il ne me pouvait pas dire pour qui c'était, mais qu'il y avait grande apparence qu'une telle charge ne tomberait pas qu'en bonnes mains, et me fit bien comprendre que ce serait pour un de ses parents. Alors je consentis aux quatre cent mille livres offertes pourvu que l'on me fît quand et quand payer de mes appointements de ladite charge, qui m'étaient dûs depuis ma captivité ; ce qu'il me promit de représenter, et que dès le lendemain matin il irait porter ma réponse au père Josef son frère, qui était venu de Ruel exprès pour cette affaire. Mais comme le vendredi 15me ledit père eut été mandé de grand matin par monsieur le cardinal pour l'aller trouver à Ruel, Mr du Tramblai s'y en alla le lendemain samedi 16me lui porter ma réponse et quand et quand la demande que je faisais des appointements échus de ma dite charge ; ce que le père Josef et Mrs Bouteillier père et fils trouvèrent raisonnable, et me mandèrent par Mr du Tramblai qu'ils étaient très aises que je me fusse franchement porté à ce que l'on désirait de moi ; qu'ils feraient entendre ma réponse à monsieur le cardinal qui en serait assurément bien satisfait ; qu'ils ménageraient mes prétentions de mes appointements en sorte que j'en aurais contentement, et que j'eusse bonne espérance de ma prochaine liberté, et que tous trois entreprenaient mes affaires, et s'en voulaient charger, partant que je les laissasse faire. Mr du Tramblai me dit de plus, de lui même, qu'il ne pensait pas que je dusse être à Noël dans la Bastille. Il me fit aussi soupçonner que ma dite charge tomberait entre les mains de Mr de Pontchâteau, et en survivance au marquis de Coualin son fils.

Le roi dès lors commença son ballet et le recorda à Saint-Germain jusques vers Noël qu'il s'en revint à Paris avec toute la cour, où l'on lui fit agréer la personne du marquis de Coualin pour me succéder en la charge de colonel-général des Suisses ; et Mr le garde des sceaux de Séguier lui en fut rendre grâces deux jours avant le premier jour de l'année 1635 : et lors, il fut divulgué que ledit marquis de Coualin serait colonel-général, et monsieur le garde des sceaux m'en fit faire quelques compliments par Mr du Tramblai: et lors le bruit qui avait six semaines auparavant été fort grand de ma sortie, s'augmenta si fort que quantité de personnes venaient tous les jours voir à la Bastille si j'y étais encore, et l'on tenait pour assuré que je sortirais aux Rois.

1635.

Janvier.— Néanmoins cela retarda tout le mois de janvier, où à cause de la multitude des affaires qui ne permirent pas au père Josef de prendre l'ordre de monsieur le cardinal pour me venir parler jusques au samedi 27me de janvier qu'il en reçut le commandement : mais le lundi 29me arriva la nouvelle de la prise de Philipsbourg sur le Rhin par les troupes impériales commandées par le colonel Bamberg qui en avait autrefois été gouverneur,

ce qui l'occupa de telle sorte qu'il remit à me venir parler au jour de la Chandeleur. Mais par malheur la veille, qui fut le jeudi premier jour de février, il tomba en allant voir les filles bénédictines des marais du Temple, et se blessa de telle sorte qu'il en fut plusieurs jours au lit.

Cependant Mr le premier écuyer de Saint-Simon fut par le roi en ce temps-là honoré de la dignité de duc et pair de France : et ensuite le mercredi 14me, sur quelque connaissance que le roi eut que le duc de Puilorens traitait et pratiquait avec les étrangers et autres ennemis de l'état, contre les assurances qu'il avait données à Sa Majesté depuis sa dernière abolition, Elle le fit arrêter prisonnier par Gordes, capitaine des gardes, dans son cabinet, qui le mena de là en la chambre de Mr de Chevreuse au Louvre ; et en même temps Charros, aussi capitaine des gardes, arrêta dans la cour du Louvre Le Fargis ; et Le Coudrai-Montpensier le fut chez monsieur le garde des sceaux, et peu après mené à la Bastille. L'on prit aussi en même temps Charnisay, Saint-Quentin, les deux frères Senantes, et ..... secrétaire du duc de Puilorens, qui furent menés chez le chevalier du guet. Le roi parla à Monsieur, et le satisfit.

Le jeudi 15me au matin on mena avec grande escorte le duc de Puilorens et Le Fargis, dans le bois de Vincennes au donjon. Monsieur frère du roi fut voir monsieur le cardinal, et sortirent bien ensemble. On mit Brion à la place de Puilorens au ballet du roi. On mena les deux Senantes à la Bastille, et on fit tout saisir chez le duc de Puilorens. Madame de Verderonne et ses deux fils (dont l'aîné était chancelier de Monsieur), eurent ordre de se retirer en leur maison de Stors.

Le vendredi 16me Mr Bouteillier me fit dire qu'il me viendrait trouver de la part du roi, à sept heures du matin. Mais lui étant arrivé un courrier qui lui apporta nouvelle que Mr de Lorraine était entré dans la Lorraine et était à Lunéville, comme aussi de la défaite des compagnies des barons de la Fresseliere et de ... par les Impériaux, il en fut le matin porter la dépêche au roi et à monsieur le cardinal, et remit la partie au soir ; à quoi il ne manqua pas sur les neuf à dix heures du soir, et m'assura des bonnes grâces du roi, et de l'affection de monsieur le cardinal, comme aussi de ma sortie sans m'en spécifier le temps. Il me dit de plus que le roi me nommait le marquis de Coualin pour être en ma place colonel-général des Suisses, lequel me donnerait, (moyennant ce), quatre cent mille livres comptant, et que pour ce qui concernait les gages et appointements qui m'étaient dûs de la dite charge, que mes amis, savoir son père, lui, et le père Josef, n'en avaient voulu faire ouverture, remettant à moi-même d'en traiter après ma sortie ; à quoi je n'eus autre chose à faire qu'à y acquiescer.

Le dimanche 18me le roi dansa un grand ballet au Louvre avec la reine : et le lundi 19me Mr Thuder, doyen de Notre Dame et conseiller de la grand'chambre, me vint trouver de la part de monsieur le garde des sceaux son neveu, pour conclure notre traité de ma charge de colonel-général des Suisses pour le marquis de Coualin fils de Mr de Pontchâteau, neveu de monsieur le cardinal, et gendre dudit garde des sceaux ; lequel après avoir assez longtemps conféré avec moi, remit à parler à monsieur le garde des sceaux sur toutes les difficultés qui se présentèrent en l'affaire, et ne vint point le mardi 20me, jour de carême-prenant, ni le jour des Cendres suivant, que l'on amena encore en la Bastille un des gentilshommes de Monsieur frère du roi, nommé Saint-Quentin, prisonnier.

Mais le jeudi 22me ledit Thuder revint en compagnie de Mr des Noyers intendant des finances avec lesquels je passai compromis de ma dite charge en faveur dudit marquis de Coualin pour la somme de quatre cent mille livres payable dans quinze jours suivants.

Ce même jour les sceaux de Monsieur frère du roi furent ôtés à Verderonne qui peu de jours auparavant en avait été pourvu, et furent donnés à Mr Bouteillier le fils.

Le dimanche 25me de février, jour auquel, quatre ans auparavant, j'avais été amené prisonnier à la Bastille, on dansa un ballet à l'Arsenal, où le roi, la reine, et Monsieur se trouvèrent, au sortir duquel Monsieur prit congé du roi, et s'en alla avec six chevaux de poste à Blois.

Le roi s'en alla le même jour à Senlis, et ce même lundi 26me monsieur le garde des sceaux dit à mon intendant qu'il me ferait donner deux cent mille livres comptant de ma charge de colonel-général des Suisses pour son beau-fils de Coualin, et qu'il entendait qu'ensuite je lui misse en main ma démission, et qu'à loisir après être reçu il me ferait donner les autres deux cent mille livres ; ce qui me mit en colère, et lui mandai que je ne donnerais point ma démission que je ne fusse entièrement payé.

Le mardi 27me Mr des Noyers intendant me vint voir, et je lui dis franchement ma résolution pour la faire entendre à monsieur le garde des sceaux.

Le mercredi 28me il m'envoya le sieur Lopes avec lequel je m'accordai qu'il m'enverrait toute la somme dans la Bastille, que Mr du Tramblai gouverneur recevrait en dépôt pour me la donner lorsque je donnerais ma démission.

Mars. — Le jeudi premier de mars monsieur le garde des sceaux m'envoya visiter par son secrétaire, et me prier de lui envoyer copie de mes provisions, ce que je fis.

Le dimanche 4me je rentrai en nouvelles difficultés avec monsieur le garde des sceaux qui me fit dire qu'il entendait de me donner des pistoles, ce qui était contraire à ce que j'avais convenu avec Mr des Noyers et Thuder : je lui mandai que je n'en ferais rien.

Le lundi 5me il m'envoya Lopes auquel j'accordai que je prendrais quatre milles pistoles seulement.

Le mardi 6me un nommé Pepin, intendant de monsieur le garde des sceaux, me vint prier de sa part de prendre jusques à cinq mille pistoles ; ce que je lui accordai, et le même jour il commença à m'apporter 33,000 livres. Ce jour même j'eus assurance de ma prochaine liberté, et que Mr Bouteillier le fils était allé à Senlis pour prendre du roi la forme de l'exécuter.

Le mercredi 7me Pepin m'apporta 53,353 livres.

Le jeudi 8me le même Pepin m'apporta encore 200,000 livres.

Le samedi 10me Pepin m'apporta 40,000 livres.

Le dimanche 11me monsieur le cardinal arriva à Paris parce que Mademoiselle voulut danser son ballet chez lui ; et monsieur le garde des sceaux, qui désirait que son gendre allât le lendemain trouver le roi avec lui, pour prêter son serment de colonel-général des Suisses, me fit prier d'anticiper le temps porté pour lui donner ma démission sur l'assurance qu'il me donnait de m'envoyer le lendemain le reste de mon argent, ce que je lui accordai: mais il se ravisa et ne la voulut point.

Le lundi 12me jour de mars Pepin et Lopes me vinrent apporter le reste des quatre cent mille livres convenues, assavoir 73,665 livres, et moi je leur donnai quittance générale, et ma démission ; ce qui se passa en même mois, jour, et heure, que vingt et un ans auparavant j'avais prêté serment entre les mains du roi de la même charge de colonel-général des Suisses.

Le dimanche 18me ensuivant, Mr Bouteillier le fils me vint trouver à la Bastille, et après m'avoir fait des recommandations de Mr le cardinal de Richelieu, il me dit que mondit sieur le cardinal avait parlé au roi de ma liberté, laquelle il avait accordée, et qu'au premier jour je sortirais. Néanmoins je le pressai fort de me dire à quel jour précisément je sortirais ; ce qu'il ne voulut faire, bien me dit-il que si dans huit jours je n'étais en pleine liberté, que je lui en écrivisse à Blois, (où il allait faire sa charge de chancelier de Monsieur), une lettre de reproche.

Avril. — Le dimanche des Rameaux arriva, qui fut le premier jour d'avril, sans que j'eusse aucune nouvelle de ma sortie, et celles qui vinrent de la prise de Trèves et de l'électeur servirent de prétexte à ceux qui m'assuraient de ma liberté de me dire que cette prise et l'arrivée de l'Oxenstern qui se retirait d'Allemagne, donnaient tant d'affaires à monsieur le cardinal qu'il ne pouvait penser aux miennes.

Ainsi je passai mes Pâques et même Quasimodo sans savoir aucune nouvelle, hormis le lundi 16me que Mr le Prince, (lequel ayant été mandé pour l'envoyer commander en Lorraine, était venu à la cour deux jours auparavant), me manda que monsieur le cardinal lui avait dit que l'on m'allait faire sortir, et ce avec honneur, et les bonnes grâces du roi.

Ce même jour monsieur le cardinal arriva à Paris, et Monsieur frère du roi, que l'on avait aussi envoyé quérir et qui était arrivé le jeudi auparavant, fut à la comédie, et à souper chez monsieur le cardinal, qui dit à ceux qui lui parlèrent de ma part, que le lendemain il en parlerait au roi. Mais Sa Majesté partit le lendemain mardi 17me pour aller à Compiègne, et deux jours après monsieur le cardinal s'y achemina.

Le roi eut le 18me une assez grande syncope en partant de Senlis ; mais par la grâce de Dieu elle se passa, et le roi se rendit ce jour-là même à Compiègne, où monsieur le cardinal vint deux jours après, comme aussi fit peu après le chancelier de Suède Oxenstiern, qui s'en retournait en Suède ; le roi le défraya et reçut très bien : il vint aussi un ambassadeur de Hollande ; toutes lesquelles choses servirent encore de prétexte à retarder l'effet de ma liberté tant de fois promise, de sorte que ceux que j'avais envoyés la solliciter s'en retournèrent comme ils étaient venus, ayant vu partir le dimanche 22me monsieur le cardinal, et le roi le lundi 30me et dernier jour d'avril, pour aller à Péronne. Mais le soir même le père Josef écrivit à son frère du Tramblai gouverneur de la Bastille qu'il me pouvait assurer que je recevrais mon entière liberté par le retour à Paris du jeune Bouteillier qui me la devait porter, lequel arriva le samedi 5me de mai à Paris ; et ma nièce de Beuvron l'ayant été voir, il lui dit qu'il avait eu entre ses mains la dépêche de ma liberté, mais que la nouvelle qui était venue au roi que Monsieur son frère était parti de Blois lui sixième, et s'en était allé en Bretagne peut-être pour s'aller embarquer pour passer en Angleterre, avait été cause que l'on avait retiré ladite dépêche, et que, s'il était vrai que Monsieur fût sorti de France, je n'étais pas pour sortir si tôt ; si aussi,

comme il l'espérait, cela n'était point, que ma liberté était indubitable dès qu'il aurait mandé qu'il serait près de lui, où il s'en allait en toute diligence ; et de fait partit en même instant, bien en peine de cet accident dont il ne fut éclairci qu'en arrivant à Saumur qu'il trouva heureusement Monsieur en la même hôtellerie où il venait coucher, et dépêcha aussitôt à la cour pour y faire savoir ces bonnes nouvelles, et que Monsieur étant allé voir le comte du Lude, ils s'en étaient de là allés à Machecou voir Mr de Retz. Mais pour cela ma liberté n'en fut pas avancée.

Peu après l'armée du roi qui s'assemblait aux environs de Mézières sous la charge des maréchaux de Chatillon et de Bresé, entra dans les pays du roi d'Espagne par le pays de Liège, et le prince Tomas de Savoie s'étant avancé avec une armée inégale pour s'opposer à leur passage leur présenta la bataille à Avain où il fut défait le 20me de mai ; et ensuite notre armée se joignit à celle des États de Hollande commandée par le prince d'Orange, prirent Diest et Tierlemont, en laquelle ville, prise d'assaut, furent commises des cruautés et méchancetés effroyables : les Français disent que ce furent les Hollandais, et eux, sans s'en excuser, disent que les Français n'en firent pas moins qu'eux. Ils perdirent beaucoup de temps inutilement, et donnèrent loisir aux Espagnols de se reconnaître et se mettre en état de s'opposer à eux. Ils se rencontrèrent encore en un lieu avantageux pour les Espagnols qui mirent une petite rivière devant eux ; mais nos armées l'ayant passée pour les aller attaquer, ils se retirèrent et mirent la leur dans les villes de Bruxelles, de Malines, et de Louvain. Les armées française et hollandaise vinrent assiéger cette dernière qui soutint leur furie, les incommoda par de grandes et fréquentes sorties ; mais elles le furent bien plus du manquement de vivres qui les contraignit de se retirer à Ruremonde, ayant été incessamment suivies et harcelées par l'armée espagnole, fortifiée de celle que l'empereur avait envoyée à son secours sous la charge de Picolomini. De Ruremonde elles se retirèrent vers Venlo, et peu de temps après les Espagnols surprirent le fort de Schench, qui fut une perte indicible aux Hollandais, qui les obligea de l'aller investir en diligence avec nos deux armées, pensant le reprendre ; mais ayant trouvé l'effet impossible, ils mirent dès le mois d'août suivant leur armée et la nôtre en garnison sans espoir de rien entreprendre le reste de l'année, et notre armée extrêmement diminuée et dépérie, n'ayant moyen de retourner en France que par mer. J'ai mis tout à la fois ce qui s'est passé en Flandres tout l'été, afin de n'avoir point à en parler si souvent.

Cependant, le roi alla visiter sa frontière de Picardie et donna ordre de faire fortifier Péronne d'un côté où il était nécessaire de travailler, et ayant passé ensuite par Saint-Quentin et la Fère, s'en alla en pèlerinage à Notre Dame de Liesse et puis s'en revint à Château-Thierry.

Ma belle sœur de Removille désespérée de sa santé et les médecins n'y trouvant aucun remède, étant hydropique formée, et ayant outre cela une hydropisie de poumon, elle désira d'aller mourir entre les bras de ses père et mère, et en son pays natal. Pour cet effet elle partit de Chaillot le mardi 22me de mai pour s'en retourner en Lorraine, et aucun des médecins ni de ceux qui la voyaient ne se pouvaient persuader qu'elle y pût aller en vie : néanmoins Dieu lui fit cette grâce d'y arriver. Le jour même qu'elle partit, je m'avisai qu'un minime qui par bref du pape avait eu permission de demeurer avec moi, et lequel avait miraculeusement guéri autrefois d'une

hydropisie feu ma tante de Chantelou, excellent médecin nommé père Nicolas d'Ormançay, lui pourrait apporter quelque remède s'il pouvait arriver près d'elle avant qu'elle mourût : j'envoyai en même temps au couvent de la Place Royale savoir où il demeurait alors ; et m'ayant été mandé qu'il était à Lyon, j'envoyai par la voie de la poste le quérir, et il arriva à Nancy deux jours après ma belle-sœur, si heureusement pour elle, qui n'attendait plus de vivre trois jours, qu'il lui rendit une entière santé.

Le mercredi 23me mai le marquis de Coualin me vint dire adieu et me fit quelque compliment de la part de monsieur le cardinal, qui l'en avait chargé. Il s'en allait trouver le roi à Château-Thierry, et emmena avec lui mon maître d'hôtel Du Bois, commissaire du régiment des gardes françaises et encore de celui des Suisses, pour leur faire faire la montre.

Le vendredi 25me, comme ledit Du Bois entra dans la chambre du roi, comme Sa Majesté le vit, il dit à Mr de Bouteillier le père, à qui il parlait : « Voilà Du Bois, monsieur le maître : ainsi le nommions-nous devant la Rochelle à la différence de son frère que l'on appelait Du Bois le gendarme ; c'est le maître d'hôtel du maréchal de Bassompierre. Il nous a fait souvent bonne chère. » Et ayant dit cela tout haut, il lui parla assez longtemps en secret, ensuite de quoi Mr Bouteillier sortant de la chambre, tira Du Bois par le manteau et lui dit qu'il le suivît, ce qu'ayant fait jusques à son logis, il lui demanda s'il s'en retournait bientôt à Paris : et Du Bois lui ayant répondu que ce serait dès demain après qu'il aurait fait faire la montre, il lui dit : « Attendez encore et ne partez qu'après la fête de la Pentecôte, et je vous donnerai la dépêche de la liberté de Mr le maréchal de Bassompierre, que j'expédierai lundi après avoir parlé à monsieur le cardinal. » Du Bois arrêta sur cette bonne nouvelle et me dépêcha en poste pour m'en avertir.

Le lundi 28me Mr Bouteillier alla trouver monsieur le cardinal à Condé où il logeait, et dit en partant à Du Bois qu'à son retour il lui donnerait assurément cette dépêche, et qu'il se tînt prêt pour partir le lendemain matin. Du Bois le fut trouver le soir pour avoir la dépêche ; mais il lui dit qu'il n'avait pu parler de mon affaire à monsieur le cardinal qui avait toujours conféré avec le nonce Massarini et lui pour des affaires importantes, et que monsieur le cardinal lui avait dit qu'il allât accompagner en sortant ledit Massarini, avec lequel il était revenu, mais que monsieur le cardinal viendrait mercredi à Château-Thierry trouver le roi, et que là l'affaire se résoudrait.

Monsieur le cardinal ne revint point le mercredi à la cour, comme il avait dit à Du Bois, mais bien le vendredi premier jour de juin. Mais après qu'il fût parti, Du Bois ayant été trouver Mr Bouteillier, il lui dit qu'il y avait eu tant d'affaires sur le tapis que l'on n'y avait su mettre celle de ma liberté, mais que je m'assurasse qu'à la première occasion il n'y manquerait pas ; que je la tinsse assurée, et qu'il était mon serviteur ; que lui, Du Bois, pourrait, s'il voulait, aller faire un tour à Paris, et puis s'en revenir ; ce qu'il fit, et bien honteux de m'avoir donné de si fortes espérances pour m'apporter enfin de si faibles effets.

Le samedi 2me Mr le Comte me fit dire qu'il savait de très bonne part que ma liberté était résolue, et que dans vingt et quatre heures je sortirais sans faute.

Mais le lundi 4me je vis Du Bois, qui me fit voir que ce n'était que pure tromperie ; et bien que monsieur le premier président m'eût fait dire le

même jour qu'il savait de bon lieu que je sortirais avant la fin de la semaine, je ne crus rien de ma liberté.

Le mercredi 6me Mr Bouteillier le jeune, revenant de Blois, fut vu par ma nièce de Beuvron à qui il dit que ma liberté avait déja été cinq ou six fois résolue, et puis retardée ; qu'il s'en allait à la cour, et que, si je ne sortais à son retour, je ne m'y devais plus attendre, vu que la cause du délaiement n'avait été fondée que sur le subit partement de Blois de Monsieur.

Je n'eus aucunes nouvelles jusques au jeudi 21me que Mr du Tramblai me vint dire de la part de Mrs Bouteillier, père et fils, que je ne les tinsse jamais pour gens de bien si j'étais encore quinze jours prisonnier ; et le vendredi 29me Mr du Tramblai me dit encore de la part de Mr Bouteillier le fils que monsieur le cardinal lui avait encore donné parole de ma liberté, et lui avait permis de me l'envoyer donner.

Le samedi dernier de juin Mr le Prince arriva à Paris, retournant de son emploi de lieutenant-général de l'armée du roi en Lorraine, et avait laissé l'ordre en partant pour démolir mon château de Bassompierre, ce qui a depuis été exécuté.

Juillet. — Le dimanche premier jour de juillet, mourut au bois de Vincennes Mr le duc de Puilorens, à deux heures après minuit, qui y était prisonnier.

Le mercredi 4me Mr le cardinal de la Valette est parti pour aller succéder à Mr le Prince en la lieutenance de l'armée du roi en Lorraine.

Ma maison de Bassompierre fut rasée le 6me, un vendredi.

Le mercredi 11me les prélats de l'assemblée du clergé signèrent leur avis sur la nullité du mariage de Monsieur, frère du roi.

Le jeudi 19me Mr du Tramblai me vint dire de la part de Mrs Bouteillier que ma liberté avait été ce jour là tout à fait résolue, et qu'ils m'en répondaient.

Le vendredi 20me ma nièce de Beuvron me manda que les mêmes personnes lui avaient envoyé dire la même chose, et des gens de leur logis m'en firent dire autant.

Ma nièce fut trouver le lendemain samedi 21me Mr Bouteillier le père qui lui reconfirma la même chose avec des assurances très grandes, la pria de me les donner de sa part, et me fit dire encore le même jour la même chose par Mr du Tramblay, lequel me fit aussi voir une lettre que le père Josef son frère lui écrivit le mardi 24me, par laquelle il l'assurait que Mr Bouteillier le fils me devait apporter dans deux jours les dépêches de ma liberté, lequel vint le lendemain mercredi 25me, et ne m'apporta aucune nouvelle, ou m'en dit une qui ne m'agréa guère, que le roi partait le jour même pour aller coucher à Chantilly et de là passer en Lorraine ; car je me doutai bien que pendant son absence je n'étais pas sorti d'un lieu où j'étais retenu depuis quatre ans et demi : aussi Mr du Tramblai qui fut le lundi 29me à Ruel voir monsieur le cardinal, ne me rapporta rien de bon, et depuis ce temps-là je n'ai eu aucune espérance de ma sortie ; et même ma nièce de Beuvron qui a été vingt fois aux lieux où se tenait monsieur le cardinal, pour lui parler, n'a jamais su avoir accès auprès de lui, ni même faire en sorte que l'on lui dît qu'elle était là.

Août. — Cependant l'arrière-ban de Normandie, composé de près de deux mille chevaux, fut amené par Mr le duc de Longueville, et le samedi 14me d'août fit montre près de Saint-Denis, et ensuite s'achemina à Chalons où était leur rendez-vous.

Le roi aussi demanda aux cantons une levée de douze mille Suisses qui lui fut accordée ; et le 16me d'août monsieur le garde des sceaux m'écrivit par l'ordre de monsieur le cardinal pour avoir mon avis sur la façon que l'on devait tenir pour l'acheminement de cette levée, dont je lui en envoyai des amples mémoires qui n'ont pas été suivis.

Le roi peu après donna la lieutenance générale de son armée à Mr le Comte, et Sa Majesté s'achemina à Chalons.

Dès le mois d'avril auparavant Mr le maréchal de Créquy avait été déclaré par le roi son lieutenant-général en son armée d'Italie, laquelle il préparait pour attaquer le duché de Milan et attaquer les Espagnols de ce côté-là, ayant ligué avec lui la république de Venise, les ducs de Savoie, de Mantoue, de Parme, et de Modène, et le pape ne lui étant pas contraire. Le maréchal de Créquy entra en Italie en juillet, et assiégea Valence sur le Po, dépendante du duché de Milan. Les Espagnols mirent quatre mille hommes de pied et deux cents chevaux dedans, qui font tous les jours des grandes et furieuses sorties. Le duc de Parme y arriva en ce mois, et le duc de Savoie peu après, qui a le principal commandement en l'armée du roi.

Mon neveu de Bassompierre fut fait au commencement de cette année sergent major général de l'armée de l'empereur, et n'ai eu de lui aucunes nouvelles que par des prisonniers qui se sont sauvés des mains des gens de l'empereur, de qui les affaires ont grandement prospéré, quasi tous les princes d'Allemagne, (au moins les principaux), s'étant accommodés avec lui, ne restant plus que le landgrave de Hessen lequel même on tient qui traitera. Le duc de Wurtemberg spolié de ses états, est retiré à Strasbourg, et les palatins des Deux Ponts, de Birchefeld, de la Petite Pierre, les marquis de Baden, comtes de Hannau, Nassau, Sulms, et quantité d'autres, refugiés à Metz ; Haidelberg, Vormes, et autres places, rendues à Galas, un de ses lieutenants-généraux.

Mr de Lorraine en ce mois était rentré en Lorraine, et y faisait quelque progrès.

Mr de Rohan que le roi, dès le commencement du printemps, avait envoyé avec d'assez grandes forces en la Valteline, l'avait occupée sans résistance : mais les troupes impériales y étant survenues, elles avaient passé malgré lui, et puis lui en avaient laissé la jouissance jusques à ce qu'il leur prît fantaisie d'en faire autant.

Le duc Bernard de Saxe-Waimarch s'était retiré de delà le Rhin qu'il avait repassé, et était venu assez vite jusques à Sarbruch, lorsque Mr le cardinal de la Valette s'approcha pour le soutenir avec l'armée que nouvellement il commandait, et lors ils furent considérables aux Impériaux ; car le duc Bernard avait bien amené sept à huit mille chevaux ; de sorte que le Galas ayant assiégé les Deux Ponts, et ayant déjà capitulé, oyant que les nôtres arrivaient au secours, il se retira la nuit et repassa le Rhin.

En ce temps-là la ville de Francfort se voyant abandonnée de secours, n'y ayant plus d'armée delà le Rhin que celle du landgraf de Hessen, bien empêché de garder ses propres pays, envoya des députés au roi de Hongrie pour se mettre en la protection de l'empereur, lorsque le landgraf et le duc

Bernard jugeant de quelle importance pour le parti était la conservation de cette puissante ville, mandèrent au cardinal de la Valette de passer le Rhin à Mayence, et que le landgraf se joindrait au duc Bernard et à lui pour tâcher de secourir Francfort, et que peut-être il y aurait moyen de s'en saisir ; qui serait un grand avantage pour leur parti et un moyen de faire hiverner leurs armées delà le Rhin, ce qu'il ne croyait pas du tout impossible puisque nous avions encore une forte garnison à Saxehause qui est un faubourg fortifié delà le Main. Mais comme, au commencement de septembre, Mr le duc de Waimarch et Mr le cardinal de la Valette eurent passé le Rhin à Mayence pour se joindre au landgraf qui s'était approché à une journée d'eux, ceux de Francfort avertis ou se doutant du dessein que nous avions de nous saisir de leur ville, se résolurent de chasser la garnison de Saxehause et de traiter avec le roi de Hongrie. Ils firent le premier sans résistance de cette garnison, et le second aux conditions qu'ils voulurent ; dont le landgraf étant averti se retira en son pays, et nos armées se campèrent proche de Mayence, et celle de Galas à une lieue d'elles, les unes et les autres s'étant retranchées ; la nôtre en extrême nécessité de vivres, et celle de Galas se grossissant des garnisons voisines et des troupes qui avaient bloqué Manhem, (qui se rendit en ce même temps). Galas fit dessein de couper le retour et le chemin des vivres à notre armée : pour cet effet il fit passer le Rhin à trois mille Cravates le 20me de septembre, et avec le reste se prépara pour les suivre ; dont le duc de Waimarch et le cardinal ayant eu avis, et se jugeant perdus si Galas se mettait entre la France et eux, laissèrent leurs malades à Mayence, et ayant troussé bagage repassèrent le Rhin pour s'en retourner. Ils firent à peu de là rencontre de ces Cravates jà passés, les chargèrent, et eux selon leur coutume ordinaire lâchèrent le pied et s'évanouirent devant eux. Nos gens ravis pensaient avoir défait l'armée de Galas, ayant même trouvé treize petites pièces de campagne qu'un cheval peut traîner, de sorte qu'ils croyaient leur retour assuré, quand à quatre heures de là ces mêmes Cravates retournèrent à les harceler et ne les ont quittés qu'à six lieues de Metz, tuant ce qui demeurait derrière ou qui ne gardait pas bien son ordre. Nous y perdîmes huit pièces de canon et presque tout le bagage de notre armée, et ceux qui ne purent suivre trente six heures durant que la retraite dura sans loger ni repaître avec mille peines et incommodités ; et Galas qui suivait, les faillit de six heures, sans quoi cette armée eût été tout à fait perdue.

Le roi était lors à Chalons avec quantité de troupes et de gentilshommes des arrière-bans, qui s'avança pour soutenir ses armées et pour assiéger Saint-Mihel que Lesmon avait pris pour Mr le duc de Lorraine.

Le duc d'Angoulême demeurait, sans rien faire, campé proche de Lunéville, laissant perdre son bagage à Saint-Nicolas ; et peu après encore au même lieu les ennemis prirent un convoi de cinq cents charrettes de farines qui allait à Lunéville ; et laissait payer la contribution à la plupart de la Lorraine au duc de Lorraine sans y remédier. Le roi lui envoya commander de s'avancer à Baccara proche de Rambervillers.

Ma maison de Harouel fut prise par les troupes de Mr de Lorraine, commandées par un nommé Du Parc, qui y mit garnison, ayant précédemment brûlé Crantenoy, un de mes villages proche de ladite maison, et pris les chevaux et le bétail de quinze autres villages de la même terre, faisant payer les contributions à mes sujets et enlevant les blés qu'il fait

porter à Rambervillers où le duc est campé. Ainsi sans aucune résistance ses troupes font contribuer jusques à une lieue de Nancy.

Toutes ces choses convièrent le roi de partir de Chalons avec toutes les forces qu'il y avait, et ayant fait son lieutenant-général Mr le comte de Soissons, il l'envoya au commencement du mois d'octobre investir Saint-Mihel où commandait Lenoncourt de Serre, que Mr de Lorraine y avait jeté avec quelques troupes, mais qui se rendit à discrétion, ne pouvant tenir dans cette méchante place devant le roi qui s'était avancé à Cœur.

Après la prise de Saint-Mihel, le roi donna une partie de son armée au cardinal de la Valette pour joindre au reste de celle qu'il avait et aux troupes de Waimarch, afin que, toutes jointes ensemble, ils pussent repousser Galas delà le Rhin, et Sa Majesté envoya le reste de ses troupes à Mr d'Angoulême, (lequel, à l'arrivée de Galas, craignant d'être enfermé entre son armée et celle du duc de Lorraine, s'était retiré à Saint-Nicolas, et le duc de Lorraine s'était avancé au Pont-Saint-Vincent) ; et le roi lui manda qu'il se perdît ou qu'il fît repasser ledit duc de Lorraine en son ancien retranchement de Rambervillers.

Après ces ordres donnés, Sa Majesté tourna tête vers Paris et arriva à Saint-Germain le lundi 22me d'octobre, et ce même jour on amena prisonniers à la Bastille les sieurs de Lenoncourt, de Salins et de Maugean, qui avaient été pris dans Saint-Mihel.

Le mardi 23me, Mr le comte de Carmain fut aussi amené dans la Bastille, et ce même jour ma liberté fut remise sur le tapis, monsieur le cardinal ayant dit au gouverneur de la Bastille que l'on m'en allait faire sortir.

Le jeudi 25me ledit gouverneur étant allé trouver le roi à Saint-Germain, le nonce Massarini lui dit que le mardi précédent, en soupant avec monsieur le cardinal, il lui avait dit qu'il m'allait faire sortir, et qu'il me le pouvait dire de sa part. Cela m'obligea d'envoyer ma nièce de Beuvron trouver monsieur le cardinal à Ruel le mardi 30me, pour le solliciter de ma part. Elle le vit, et lui avec un visage rude lui demanda à qui elle en voulait. Elle lui répondit qu'elle le venait, en toute humilité, supplier de moyenner ma liberté de laquelle depuis cinq années j'étais privé. Elle ne put jamais tirer de lui autre chose sinon qu'il en parlerait au roi, ce qu'il lui réitéra par quatre fois, puis la quitta. Elle me vit le lendemain et me dit le peu d'apparence qu'elle trouvait de ma sortie, à quoi je ne m'attendis plus.

Novembre. — Ma cousine d'Epinal, abbesse, à qui j'avais fait donner par feu ma tante ladite abbaye, mourut le premier jour de novembre, ce qui fit réveiller les anciennes prétentions que ceux de Bourbonne avaient sur cette pièce, dont ma nièce était coadjutrice, et envoyèrent au roi lui demander le brevet.

Peu de jours après, le père Josef étant venu rendre les derniers devoirs à la présidente le Clerc sa nièce, qui mourut le jeudi 8me dans la Bastille, le dit père me fit dire que dans deux jours s'en retournant, il parlerait de moi à monsieur le cardinal, et qu'il se promettait que ce ne serait sans fruit ; mais reconnaissant combien de fois j'avais été vainement repu de ces vaines espérances, je n'y ajoutai aucune foi. Aussi n'en vis-je aucun effet : au contraire le mardi 18me décembre, ma nièce de Beuvron étant allée à Ruel pour parler à monsieur le cardinal, ledit père ne lui voulut jamais donner une

minute d'audience, bien qu'en s'en revenant à Paris à l'heure même il fût passé contre son carrosse.

Le roi arriva le lendemain 19me, fit prêter le jour même serment de chancelier de France au garde des sceaux Séguier, et fut le lendemain 20me en son parlement pour y faire vérifier quantité d'édits.

J'eus en ce temps-là nouvelles comme, le pénultième du mois précédent, la garnison mise par les gens du duc Charles de Lorraine à Harouel en était sortie, et que le marquis de Sourdis y en avait remis une autre pour le roi le samedi premier de décembre.

1636.

Janvier.— L'année 1636 commença par quelque désordre qui arriva en parlement sur ce que les enquêtes se voulurent assembler pour voir les édits vérifiés le 20me du mois passé le roi étant en son lit de justice, et pour voir de tirer quelque meilleur parti de ce surcroît que l'on avait fait de vingt-quatre conseillers et un président au mortier. Le premier président dit aux enquêtes qu'il avait une lettre du roi à son parlement, qui leur interdisait l'assemblée. Eux insistèrent de voir la lettre, et lui ne le voulant, ils revinrent prendre place le mercredi 2me ; et le vendredi 4me étant revenus à la grand'chambre prendre place, ils reçurent une lettre du roi qui leur commandait une députation vers lui de trente du corps pour le lendemain. En ce même temps le conseiller Lainé accusa le premier président. Le lundi suivant on envoya en diverses demeures le président Barillon, les conseillers Lainé, Foucaut, Sevin, et Eaubonne.

J'eus en ce temps avis de l'extrémité de maladie de ma nièce la secrète, du peu d'apparence de vie plus longue à ma belle-sœur, et que de mon revenu de l'année passée je n'en devais rien attendre. Toutes ces choses, avec le peu d'espérance de liberté, me mirent en une très forte mélancolie.

Enfin le 12me je reçus la triste nouvelle de la mort de ma nièce la secrète de Remiremont ; et peu de jours après on me manda comme les commissaires des vivres du roi avaient enlevé les blés de ma maison de Harouel qui est mon principal revenu, et ce, non seulement sans payer, mais encore sans en avoir voulu donner de certificat de l'avoir pris.

Février. — Le mois de février arriva, au commencement duquel on me manda de Lorraine qu'un nommé le sieur de Villarseaux avait commission du roi de raser ma maison de Harouel, ce qui me fut bien cruel, et fis faire instance à monsieur le cardinal pour détourner cet orage.

Le vendredi 8me Mr le Prince fut en parlement y faire commandement par le roi d'y recevoir Colombel conseiller, ce qui fut fait avec grand opprobre pour ledit Colombel.

Le mardi 12me Bulion y fut reçu président au mortier, et le même jour le roi dansa son ballet.

Le samedi 16me le duc de Parme arriva à Paris, et le mardi 19me Mr le cardinal de Richelieu fit un superbe festin audit duc.

Mars. — Le 5me de mars, un mercredi, un nommé La Rivière qui était lors le premier aux bonnes grâces de Monsieur, frère du roi, fut mené prisonnier à la Bastille, et le lendemain jeudi 6me quatre des siens furent éloignés d'auprès de sa personne, qui étaient le vicomte d'Autels, le

chevalier de Bueil, L'Espinay et son premier valet de chambre nommé Le Grand.

Le samedi 8me le duc Bernard de Waimarch arriva à Paris, et le mercredi 12me Monsieur, frère du roi, en partit ; et le mardi ensuivant, 18me du même mois, le duc de Parme s'en alla.

Le jeudi-saint, 20me, le nonce Massarini qui s'en allait le lendemain en sa vice-légation d'Avignon et qui se disait fort mon ami, me voulut venir dire adieu, et me dit force choses sur le sujet de ma liberté ; mais le connaissant comme je fais, et l'état présent des affaires, je n'eus guère de peine à reconnaître que ce n'étaient que chansons.

Le 24me, qui était le lundi de Pâques, Mr l'évêque de Lisieux désira de me voir, qui ne me dit pas davantage que ce que m'avait dit Massarini.

Je passai depuis tout le mois d'avril sans aucune apparence de liberté et avec une tristesse infinie.

Mai. — Le mois de mai ne me fut pas moins douloureux ; car je sus que le maître des requêtes Gobelin avait fait prendre dans ma maison de Harouel les blés qui y étaient au nombre de 1500 résaux ; et ayant eu une ordonnance du roi pour les ravoir, ce méchant homme qui durant ma bonne fortune était mon intime ami, ne voulut jamais en donner la main levée, ains s'y opposa formellement et même vint exprès à la cour pour en parler au conseil où Bulion fit résoudre que le roi garderait lesdits blés, et que l'on les ferait payer sur l'épargne, qui est à dire rien : et ensuite comme on en parla à Mr le cardinal de Richelieu, on me dit qu'il avait trouvé bien étrange que je demandasse l'argent de mes blés au roi, vu que j'étais si riche que je bâtissais un somptueux édifice à Chaillot, que je faisais faire des si riches meubles que le roi n'en avait pas de pareils, et que je gardais un grand train depuis six ans que l'on m'avait mis prisonnier, et que l'on ne me pouvait mater.

Peu de jours après au même mois, le duc de Waimarch eut département du roi pour rafraîchir son armée au comté de Vaudemont et dans mon marquisat de Harouel qui lui fut donné au pillage ; ce qu'il fit si bien exécuter que toutes les pilleries, cruautés et inhumanités y furent exercées, et ma terre entièrement détruite, au château près, qui ne put être pris par cette armée qui n'avait point de canon.

En ce temps je pensai perdre ma nièce l'abbesse d'Epinal qui eut le pourpre. Je sus aussi que mon neveu de Bassompierre s'était retiré d'avec Mr le duc de Lorraine, avec lequel il était très mal ; et pour la fin dudit mois de mai les troupes dudit duc Bernard de Waimarch attaquèrent notre château de Removille où cinq ou six cents paysans de tous âges et sexe s'étaient retirés, lequel ils forcèrent enfin le mercredi 28me de mai, et tuèrent les hommes et les vieilles femmes qui y étaient, emmenèrent les jeunes après les avoir violées, et brûlèrent les enfants avec le château après l'avoir pillé.

Ce même mois, Mr le prince de Condé, général de l'armée du roi, se jeta dans le comté de Bourgogne et vint mettre le siège devant Dole qu'il trouva mieux muni d'hommes et plus en défense qu'il ne se l'était imaginé, et force noblesse du pays s'étant jetée dans la ville faisaient de continuelles sorties sur les nôtres qui y reçurent tous les jours quelque échec ; et le duc de Waimarch avec Mr le cardinal de la Valette s'acheminèrent vers la frontière d'Allemagne avec leurs armées, (que l'on avait grossies de la plus grande

partie de celle que Mr le Comte avait en Champagne), pour faire quelque progrès dans l'Alsace, ce qu'ils firent au commencement du mois de juin, allant assiéger Saverne qui se voulut d'abord rendre à composition : mais le duc de Waimarch, (outré de colère contre celui qui commandait dedans la ville, qui avait auparavant rendu le château de Languestel aux Impériaux), ne les y voulut point recevoir ; dont il ne fut pas à se repentir : car les assiégés se voyant hors d'espérance de grâce, tâchèrent de vendre chèrement leurs vies et par diverses sorties incommodèrent extrêmement les troupes dudit duc, lequel fut aussi bien battu en divers assauts qu'il fit donner à la ville, qu'il avait attaquée sans canon : il perdit un doigt à ce siège, d'une mousquetade : le colonel Ebron, brave et vaillant soldat, qui était un de ses maréchaux de camp, y fut tué, et le vicomte de Turenne blessé au bras d'une mousquetade.

Pendant ce mois aussi le siège de Dole continua peu heureusement pour nous par les fréquentes sorties de ceux de dedans qui firent entre autres choses un grand échec sur le régiment de Picardie en une d'icelles : et les Hollandais qui avaient le mois auparavant repris le fort de Schench, voyant les deux rois, (selon ce qu'ils avaient toujours désiré), embarqués dans une forte guerre l'un contre l'autre, les laissèrent vider par ensemble leurs différends et mirent leur armée en garnison pour tout l'été, ce qui donna courage au cardinal-infant de tourner ses desseins contre la France ; pour cet effet ayant joint à ses forces celles du duc de Lorraine, de Jean de Ver, et du prince François évêque de Verdun, entra ce même mois avec une armée de vingt mille chevaux et dix mille hommes de pied dans la France, mit le siège devant la Capelle qu'il prit le septième jour, et se vint camper près de Guise.

Le roi qui prenait des eaux à Fontainebleau où il avait demeuré depuis le commencement du printemps, ayant su cette nouvelle, s'en revint à Paris le mardi 15me de juillet, comme fit aussi monsieur le cardinal, et il y eut le même jour conseil au Louvre, et le lendemain aussi : puis l'un et l'autre en partirent, le roi pour Versailles, et monsieur le cardinal s'en revint à Charronne, m'ayant en passant envoyé demander en prêt ma maison de Chaillot pour y aller loger pendant le temps que le roi irait demeurer à Madrid. Je jugeai à propos de lui écrire une lettre, tant pour le faire souvenir de moi que pour m'offrir aux occasions présentes de porter ma vie où le service du roi me la voudrait destiner, et lui envoyai par le gouverneur de la Bastille le jeudi 17me, qui lui donna comme il sortait de Charronne pour venir à Paris tenir sur les fonts Mademoiselle, fille unique de Monsieur, dont la reine fut la commère qui la nomma Anne Marie, et fut baptisée dans la chambre de la reine au Louvre ; puis il s'en revint à Charronne.

On n'était pas lors sans affaires : car il y avait vingt mille chevaux des ennemis dans la France, lesquels après avoir pris la Capelle avec dix mille hommes de pied qui s'étaient joints à eux, s'étaient séparés, savoir, la grosse cavalerie alla devers Guise avec l'infanterie, le duc Charles et le prince François tirèrent devers Vitry, et Jean de Ver battait la campagne en Picardie, Île de France, et Champagne. Ils firent semblant d'assiéger Guise ; mais ils trouvèrent six à sept mille hommes que l'on y avait jetés, composés de seize compagnies des gardes, du régiment de Champagne, de celui de Saint-Luc, et de ceux de Vervins et Langeron, qui firent une forte sortie sur eux lors qu'ils s'en voulurent approcher, de sorte qu'ils ne s'y opiniâtrèrent

pas. Le cardinal-infant vint dîner à la Capelle le lundi 25me de ce même mois et y tint conseil de guerre ; et Mr le comte de Soissons en même temps ayant ramassé toutes les troupes qu'il avait pu de Champagne et Picardie, s'était venu camper devant la Fère avec trois mille chevaux et dix mille hommes de pied, auquel tous les jours nouvelles troupes arrivaient pour faire tête aux Espagnols.

D'autre côté, le siège de Dole allait lentement : celui de Saverne continuait encore bien que ce ne fut qu'un pouillier [bicoque], où l'on avait perdu plus de douze cents hommes et davantage de blessés ; et entre autres le duc de Waimarch y avait perdu un doigt d'une mousquetade et ensuite avait eu une autre blessure à la cuisse : le colonel Ebron y fut tué d'une mousquetade dans la gorge, qui fut grande perte, car il était brave homme ; le jeune comte de Hannau aussi, et plusieurs gens de marque : et sur la mer les vents contraires avaient fait écarter notre armée navale et détourné sa route.

Dans l'Italie, Mr le maréchal de Créquy fut attaqué sur le bord du Tessin où il fit merveilles de se bien défendre, et fut bien secouru par Mr de Savoie, et à propos, car il était pressé. Enfin ils eurent avantage sur les Espagnols; mais ce ne fut pas sans perte des nôtres.

Finalement le colonel de Mercy gouverneur de Longwy, voyant que Mr le Comte avait quitté son gouvernement pour aller en Picardie s'opposer aux Espagnols, se mit en campagne avec deux régiments de cavalerie ennemie joints au sien, et se vint jeter en Barrois qu'il trouva dégarni.

Les croquants et paysans mutinés de Saintonges, Angoumois, Limousin, et Poitou, s'avancèrent jusques à Blanc en Berry.

Août. — Le mois d'août arriva, auquel les Espagnols assiégèrent et prirent en deux jours le Catelet et vinrent sur le bord de la rivière de Somme pour la passer. Mr le Comte vint sur l'autre rive pour s'y opposer, mais en vain, car le..... les ennemis passèrent, ayant taillé en pièces le régiment de Piémont, ce qui fit retirer Mr le Comte en diligence à Noyon.

Ces nouvelles firent aussitôt venir à Paris le roi et monsieur le cardinal, qui firent appeler tous les ordres et états et leur demander aide sur ce nouvel accident. Chacun s'efforça de contribuer noblement ce qu'il put, et aucun ne refusa, selon sa portée, de fournir hommes, chevaux, armes et argent.

Le dimanche 10me ma nièce de Beuvron fut trouver monsieur le cardinal pour lui parler de ma liberté, auquel elle parla en sortant de sa chambre : mais lui en se moquant lui répondit que je n'avais encore été que trois ans à la Bastille, et que Mr d'Angoulême y avait été quatorze ans ; qu'à propos il était revenu, afin qu'il lui pût donner un bon avis sur le sujet de ma liberté, et qu'il en consulterait avec lui. J'oubliais à dire qu'à l'alarme du passage de la Somme, Mr d'Angoulême, Mr de la Rochefoucaut, Mr de Valançay, et autres exilés, furent rappelés : mais la colère et la haine continua contre moi de telle sorte que non seulement on n'eut pas considération ni compassion de mes longues misères, qu'au contraire on les voulut accroître par cette dérision et moquerie. Ce n'était pas que le peuple et tous les ordres de Paris ne parlassent hautement de ma liberté et ne la demandassent avec instance.

Ce même jour 10me monsieur le cardinal alla voir proche de Saint-Denis les troupes qu'à la hâte ceux de Paris avaient levées pour opposer aux

ennemis. Ce jour le roi se trouva un peu mal, qui l'empêcha d'aller voir ces troupes.

Le lundi 11me le parlement qui avait le jour précédent promis au roi d'entretenir pour deux mois à ses dépens deux mille six cents hommes de pied, s'étant assemblé pour aviser où il prendrait l'argent pour cet effet, et en quelle forme, il fut proposé d'envoyer douze conseillers dudit parlement à l'hôtel de ville, tant pour donner l'ordre nécessaire à la garde de Paris, comme aussi pour avoir l'œil à ce que l'argent que chacun donnait lors au roi pour lever et entretenir de grandes forces, fût bien employé : à quoi le premier président s'opposa, disant qu'ils n'étaient point assemblés pour cette affaire : mais le président de Même, par une longue harangue, fit résoudre que l'on en parlerait. Lors, le premier président sortit, et Mr le président de Bellièvre l'ayant voulu suivre fut arrêté pour tenir le parlement comme second président, lequel enfin, après avoir promis de ramener le premier président, comme il fit, on laissa sortir ; et étant revenus, l'heure de sortir ayant tôt après sonné, on remit les délibérations au lendemain. Mais dès l'après-dîner le roi ayant envoyé quérir les grands présidents, et premiers présidents et doyens de chaque chambre, il leur fit une rude réprimande et leur défendit de parler ni se mêler à l'avenir d'autre chose que des procès.

Le mardi 12me on fit commandement par Paris d'abattre les auvents des boutiques, et de boucher tous les soupirails des caves ; mais cette ordonnance fut aussitôt révoquée.

Le mercredi 13me il y eut arrêt du conseil pour faire cesser les ateliers, et faire ôter tous les serviteurs et apprentis, hormis un en chaque boutique ; et le samedi 16me le roi partit pour aller à Senlis où était le rendez-vous de l'armée.

Le dimanche 17me le bruit fut commun de la prise de Corbie où commandait le sieur de Saucour, et en même temps on sut le levement du siège de Dole.

Le mardi 19me Monsieur arriva en poste, et après avoir été voir monsieur le cardinal, s'en alla trouver le roi à Senlis.

Le lundi premier jour de septembre, le roi et monsieur le cardinal partirent pour aller à l'armée : et en ce même temps le coche de Nancy qui m'apportait plusieurs hardes que je faisais venir et de l'argent pour mon entretenement, fut volé : et comme je pressais encore le paiement de mes grains enlevés, on me fit dire que je n'en pouvais rien espérer ni attendre ; aussi n'y pensai-je plus et fis mon jubilé le dimanche 21me de ce même mois, pour me mettre entre les mains de Dieu, puisque je ne pouvais rien espérer des hommes.

Je sus quasi en même temps que le roi avait fait raser puis brûler le château de Dommartin appartenant à mon neveu de Bassompierre, que l'on me manda aussi être hydropique formé, et en grand danger, dans Vesou.

En ce mois le roi donna sa lieutenance générale à Monsieur son frère qui en vint prendre possession, et l'armée passa la rivière de Somme après avoir failli de défaire l'arrière-garde de celle des ennemis qui la repassèrent en même temps et se retirèrent en Flandres après avoir muni les trois places qu'ils avaient prises, autant que le peu de temps que l'on leur en donna leur put permettre, et avoir enlevé et défait le colonel Eichfeld avec son quartier.

En ce temps il arrivait de tous côtés des troupes et de la noblesse, de sorte que l'armée du roi était de plus de cinquante mille hommes, lesquels s'occupèrent à faire la circonvallation de Corbie, munie de plusieurs grands forts, capables de tenir huit ou dix mille hommes huttés dans le côté seulement de delà la Somme, afin de les affamer l'hiver prochain, attendu qu'ils manquaient de moulins pour moudre leur blé dont ils avaient à foison.

Ainsi se passa le mois de septembre, et vers le commencement d'octobre le duc Charles de Lorraine ayant remis ses troupes sur pied, et le comte de Galas s'étant joint à lui, ils entrèrent en la duché de Bourgogne. Ayant passé la Saône, Galas prit Mirebeau et pilla Cîteaux. Le duc de Lorraine assiégea Saint-Jean de Laune qui se défendit si bien que le duc de Waimarch qui avait enfin pris Saverne, et le cardinal de la Valette, eurent loisir de le venir secourir.

On fit cependant par commissaires le procès au sieur de Saucour qui fut condamné à être tiré à quatre chevaux, et son arrêt exécuté en effigie à Amiens.

Les cardinaux de Savoie et Aldobrandin quittèrent en ce même temps le parti de France à Rome, et ce premier ayant remis la protection de France qu'il avait, prit celle d'Allemagne.

L'armée navale du roi ayant heureusement passé le détroit, s'en alla vers les côtes de Provence en dessein de reprendre les îles de Saint-Honorat de Lérins, et de Sainte Marguerite sur les ennemis : mais le mauvais ordre qu'avait donné l'évêque de Nantes, (auparavant nommé l'abbé de Beauveau), de tenir prêtes toutes choses nécessaires pour ce passage, en empêcha lors l'exécution, dont il fut disgracié, comme le furent aussi les Saint-Simons, et le jeune, qui était un fantôme de favori, commandé de se retirer à Blaye.

Mr de la Valette eut aussi commandement d'aller trouver Mr d'Epernon en Guyenne.

Le roi s'en retourna vers la fin du mois à Chantilly, laissant l'armée occupée à la construction et huttes des forts de la circonvallation de Corbie.

Les Espagnols cependant entrèrent en France par le côté de Fontarabie, prirent et pillèrent les bourgs de Saint-Jean de Luz et de Sinbourre et se saisirent du Soccoua qu'ils fortifièrent : et ayant en ce même temps fait une descente par mer en la côte de Bretagne dénuée de vaisseaux par le partement de la flotte du roi, ils vinrent attaquer l'abbaye de la Prière, proche de Vennes, d'où ils furent repoussés, ce qui les fit rembarquer.

Le marquis de Sourdis fut en ce temps-là rappelé de la Lorraine où l'on l'avait envoyé pour y commander, et le grand prévôt de Hoquaincour envoyé en sa place.

On fit commandement à ma belle-sœur, à ses père, mère, et enfants, de sortir de Nancy, qui se vinrent tous retirer en ma maison de Harouel.

Vignoles mourut à Péronne, et on en tira par récompense Mr de Blerancour, qui en était gouverneur, pour y mettre le jeune Hoquaincour.

Monsieur le cardinal fut à Abbeville et porta les habitants de donner vingt et cinq mille écus pour travailler à leurs fortifications, lesquels on a depuis convertis à la construction d'une citadelle.

On tira aussi Comeny de Corbie, et on mit en son lieu le chevalier de Comieres, et Montcavrel remit Ardres au roi par récompense, qui en donna le gouvernement à Saint-Preuil.

En ce même temps Mr de Longueville amena de grandes troupes au roi, lequel lui commanda de les mener en Bourgogne pour, avec celles qui y étaient déjà, faire une forte armée pour en chasser Galas.

Novembre. — Au mois de novembre il y eut quelque traité joint à Corbie pour la remettre ès mains du roi, ce qui fit que l'on commença au commencement du mois à l'attaquer de force. Ils capitulèrent le 8me et les troupes du roi y entrèrent le 14me, dont on chanta le Te Deum le 17me à Paris, où Monsieur frère du roi était passé quelques jours auparavant pour s'en retourner à Blois ; et le roi étant arrivé le 18me à Versailles, Mr le Comte qui avait vu en passant Sa Majesté à Ecouan arriva le même jour à Paris, et Monsieur frère du roi y étant venu en poste la nuit du 19 au 20me, lui, Mr le Comte, et Mr de Retz, en partirent à onze heures du soir ce même jour, Monsieur pour se retirer à Blois, Mr le Comte à Sedan, et le duc de Retz à Machecou.

Le 21me on fit renfermer les serviteurs de Monsieur, déjà prisonniers, à la Bastille.

Le roi revint à Paris le 22me, et monsieur le cardinal qui était demeuré en Picardie, en fut de retour à Ruel le 24me.

Le 28me il y eut une révocation des gages du parlement ; mais comme cela se faisait en un temps mal propre, on leva cette révocation peu de jours après : et en ce même temps vint la nouvelle de l'excès que Mr le maréchal de Vitry avait fait en la personne de Mr de Bordeaux, à Cannes en Provence.

Décembre. — Le mois de décembre arriva, et le 4me duquel un certain charlatan qui disait avoir trouvé la pierre philosophale et duquel on se promettait force millions d'or, fut découvert pour un affronteur et mené prisonnier au bois de Vincennes où ceux qui l'ont proposé font encore espérer qu'il la fera réussir. Cet affronteur s'appelait Du Bois, était de Coulomiers en Brie où il avait été capucin, puis s'étant fait apostat, s'était marié.

On fit aussi commandement aux deux frères de Baradat de sortir du royaume dans six jours : et Mr de Chavigny partit le 6me pour aller trouver Monsieur à Blois de la part du roi, où Bautru l'aîné avait déja été envoyé, qui y avait été très mal reçu : on envoya aussi Mr de Liancour vers Mr le Comte à Sedan. Mr de Chavigny en revint le 16me et y fut renvoyé aussitôt après : et le cardinal de la Valette étant venu faire hiverner son armée en Lorraine, assiégea deux châteaux appartenant à mon neveu, qui avaient auparavant été démolis et où des voleurs étaient retournés s'y nicher, et après quelques volées de canon les reprit et brûla ; ils se nomment le Chastelet et Dommartin.

Les nouvelles vinrent aussi que le roi de Hongrie avait été élu roi des Romains le 22me de ce mois, et que l'on n'avait pu rien entreprendre sur les îles de Saint-Honorat de Lérins, et de Sainte Marguerite, comme notre armée navale en avait eu commandement de la cour.

Le 19me décembre la grand duchesse Chrétienne est morte âgée de 74 ans : elle était petite-fille de la reine Catherine de Médicis, fille du duc Charles de Lorraine : et le 22me de ce même mois Ferdinand 3me, roi de Hongrie et de Bohème, a été nommé roi des Romains à la diète de Ratisbonne.

1637.

Janvier.— Au commencement de l'année 1637 l'éloignement de Monsieur et de Mr le Comte, et les accidents que l'on craignait qui en pouvaient arriver, ne me permirent pas seulement de penser à faire parler de ma liberté, sachant bien que mes peines et mes soins en cette sollicitation y seraient inutiles : à quoi aussi je n'étais guère porté, quoique mes amis me fissent instance de la faire poursuivre ; car la mauvaise et indigne réponse que monsieur le cardinal avait faite à ma nièce de Beuvron après que, lui ayant écrit une si humble et soumise lettre, je l'avais envoyée faire une tentative, lorsque les ennemis passèrent la Somme l'année précédente, m'avait fait résoudre à ne l'importuner de ma vie, et de mourir plutôt dans ma captivité que de me mettre encore en état de souffrir de nouveaux affronts, mettant ma seule espérance en Dieu, et aux accidents qui me pourraient causer mon élargissement. Mr le Prince néanmoins, (lequel m'a fait durant ma prison beaucoup de grâces par les témoignages de sa bonne volonté, et du déplaisir qu'il avait de mes longues souffrances, avec les assurances qu'il m'a de temps en temps données que s'il voyait lieu d'aider à ma liberté par ses conseils et instances, qu'il le ferait avec soin et passion), me fit dire qu'il voyait du jour à ma liberté, et que si les affaires de Monsieur s'accommodaient, et qu'elles fussent suivies d'une trêve générale comme l'on la pratiquait avec espoir qu'elle pourrait réussir, que ma liberté (en ce cas) était assurée, et qu'il m'en pouvait répondre. Mais comme je ne me suis jamais imaginé que les Espagnols acceptassent une longue trêve, ni que le roi en accordât une courte, vu leurs différents intérêts, je n'ai point cru ma liberté par ce moyen, dont je voyais les causes si éloignées.

On me manda de Lorraine la continuation de la désolation de mon bien ; la retraite de presque tous les habitants de la terre de Harouel dans le bourg et dans la maison, lesquels la remplissaient de maladies et d'infections ; et la diminution à vue d'œil de la santé et de la vie de ma belle-sœur avec laquelle je n'étais pas en fort bonne intelligence parce qu'elle ne voulait pas que ma nièce d'Epinal se mariât selon mon intention, et pour m'en empêcher comme je lui eus trouvé un sortable parti, elle ne voulut jamais me dire ni déclarer ce qu'elle lui pourrait donner, dont je fus fort affligé.

Février. — Le mois de février me fut extrêmement infortuné, non seulement par la continuation de ma captivité, mais encore par la perte que je fis de ma belle-sœur, laquelle avait un soin particulier de ses enfants, et de conserver autant qu'elle pouvait la maison de feu mon frère dans les malheurs présents. Elle décéda à Harouel le .... du courant, laissant ses deux derniers fils mineurs, sous la tutelle de Mr le comte de Tornielle son père, qu'elle fit aussi exécuteur de son testament. Sa mort m'a laissé depuis en une perpétuelle inquiétude de cette pauvre famille, seul reste de notre maison.

Je perdis aussi le 22me du même mois, le dimanche de carême-prenant, le sieur d'Almeras, ci-devant général des postes, et lors prêtre simple, mais très grand homme de bien, tant envers Dieu qu'envers les hommes, lequel je regretterai tant que je vivrai, pour la parfaite amitié que je lui portais depuis près de quarante ans sans intermission, et qui m'a toujours chèrement aimé : Dieu mette son âme en son paradis.

L'empereur Ferdinand 2me mourut aussi ce même mois, le 15me, qui était un très bon prince, lequel j'avais connu à Ingolstat lors qu'il y étudiait, et moi aussi. Il me faisait l'honneur de me vouloir du bien, et à ma considération en a fait à mon neveu de Bassompierre, qu'il avait honoré de la charge de sergent de bataille général de ses armées, et ensuite de celle de lieutenant de maréchal de camp, qui est une grande charge en Allemagne.

Depuis le partement inopiné de Monsieur frère du roi et de Mr le Comte, on avait continuellement travaillé à les faire revenir à la cour, tantôt par l'envoi du père Gondran, son confesseur, vers lui, puis par ceux des comtes de Guiche et de Chavigny : et ensuite on mit l'abbé de la Rivière (prisonnier depuis longtemps à la Bastille) en liberté, sur l'assurance qu'il donna d'y servir le roi près de Monsieur selon les intentions de Sa Majesté. Finalement le roi (qui s'était déjà acheminé à Fontainebleau), s'en vint à Orléans en intention de pousser Monsieur jusques à ce qu'il l'eût fait rentrer en son devoir ; à quoi il se disposa : et ayant conclu avec les susdits, et le sieur de Leon, (qui y fut aussi envoyé), les points de son accord, il revint trouver Sa Majesté le 8me de ce mois de février à Orléans, où il fut fort bien reçu du roi, qui s'en étant aussitôt retourné à Paris, fut suivi de Monsieur peu de jours après.

Ce même mois le comte de Harcourt, général de la flotte du roi aux mers de Levant, n'ayant pu exécuter le dessein que le roi lui avait ordonné, de reconquérir sur les Espagnols les îles de Saint-Honorat et Sainte-Marguerite, se remit en mer et vint avec ladite flotte faire descente en l'île de Sardaigne ; mais ayant été vivement repoussé par ceux de l'île, il fut contraint de se rembarquer sans y avoir rien fait.

Finalement le duc de Parme qui dès l'année 1635 s'était mis en guerre contre le roi d'Espagne pour se conserver la forteresse de Saviannette qu'il prétendait lui appartenir, après avoir vu ruiner tout son plat pays, et prendre toutes ses places (à Plaisance et Parme près), se voyant hors d'espérance d'être secouru du côté de la France, parce que l'on n'avait aucun moyen de passer à lui, fut contraint d'accepter les conditions que le grand-duc son beau-frère lui put moyenner, pour se remettre bien avec ledit roi d'Espagne, et de recevoir pour quelque temps les gens de guerre dudit grand duc dans les citadelles de ces deux villes, qui lui furent déposées par le duc de Parme pour le temps qui fut convenu par son traité.

Mars. — Le roi s'achemina au commencement du mois de mars vers Rouen avec quelques forces de pied et de cheval, sur le mécontentement qu'il eut du parlement et de la ville, de ce que le premier avait absolument refusé la vérification de tous les édits qui lui avaient été présentés, afin de recouvrer de l'argent pour entretenir les grandes guerres où le roi était embarqué, et la ville avait refusé de payer emprunt que le roi lui avait demandé comme à toutes les autres villes de son royaume. Mais comme il y avait des différents partis tant dans la ville que dans le parlement, et que plusieurs n'étaient point d'avis de ces divers refus, ceux-là qui étaient encore dans la bonne grâce du roi furent les entremetteurs tant pour apaiser le roi, que pour faire condescendre les autres à obéir à ses commandements, de sorte que le roi ne passa point Dangu : mais il envoya monsieur le chancelier à Rouen pour faire passer ces édits, et faire payer à la ville ladite contribution ; lequel chancelier fut précédé par les gardes françaises et

suisses, et quelques autres régiments que l'on fit entrer dans la ville, et y loger, tant que ledit chancelier y fut ; et aussi on y fit loger douze ou quinze compagnies de cavalerie, après quoi le roi revint à Paris.

Avril. — Le mois d'avril me fut assez infortuné, outre mes malheurs ordinaires ; car j'eus nouvelles que mon neveu de Bassompierre (qui, outre l'affection naturelle que je lui dois porter, étant ce qu'il m'est, et la particulière tendresse et amour que j'ai pour lui, semble être maintenant le seul espoir de notre maison, et celui qui apparemment, s'il vit, et continue comme il a bien commencé, la doit remettre en son ancienne splendeur), était retombé malade de la première maladie qu'il avait eue, qui le menaçait d'hydropisie ; dont je ressentis un violent déplaisir. Et outre cela, ce même mois, je commençai une affaire de laquelle j'ai eu, depuis, mille sujets de me repentir, et Dieu veuille que je n'en aie point de plus grands à l'avenir.

Mai. — Il arriva au mois de mai deux importantes affaires, l'une fort préjudiciable à la France, et l'autre à sa perpétuelle gloire et réputation.

La première fut la retraite de nos troupes des Grisons (pour ne dire qu'elles en furent chassées), dont les commencements étaient venus sur ce que le roi ayant envoyé dès l'année 1632 Mr de Rohan avec une petite armée au secours des Grisons (auxquels les Espagnols troublaient la souveraineté de la Valteline), où il réussit si heureusement qu'il les en chassa premièrement, et puis ensuite la défendit contre eux lors qu'ils firent dessein de la venir reconquérir, et puis songea à s'y établir par des forts qu'il y fit construire, et ensuite dans les avenues des Grisons, au Steig et au pont du Rhin, lesquels il fit garder par les troupes qu'il avait amenées, et avec des Suriquains [Zurichois] qu'il leva pour le roi, assurant néanmoins les Grisons que ce qu'il en faisait était pour leur assurer la Valteline, et que pour ces deux forts du Steig et du Rhin, ce n'était à autre intention que pour empêcher les ennemis d'entrer en leur pays auquel le roi son maître ne prétendait autre chose que la gloire de l'avoir conservé contre ceux qui le voulaient envahir ; ce que les Grisons crurent, ou feignirent de croire pour quelque temps : mais voyant que Mr de Rohan s'y établissait et qu'il ne faisait point d'état d'en sortir, ils commencèrent à murmurer, disant qu'il n'y avait plus rien à craindre, et que si le roi voulait les remettre dans la Valteline en leur consignant les forts qu'il y avait, ils les sauraient bien garder eux-mêmes, comme aussi empêcher que leurs ennemis entrassent par le Rhin ou le Steig, sans que les troupes françaises y demeurassent perpétuellement ; et qu'ils demandaient que le roi selon sa promesse leur ayant restitué leur pays, leur en laissât la libre et entière jouissance. Mr de Rohan jugea bien qu'ils avaient raison ; mais n'ayant point ordre alors de la leur faire, s'avisa d'une ruse qui depuis néanmoins fut cause de sa ruine : il leur répondit donc que le roi qui n'avait aucun dessein ni intention de s'approprier aucunes de leurs terres, n'était pas sans crainte que les ennemis n'y eussent leur visée, et que rien ne les retardait d'en entreprendre l'exécution que l'impossibilité qu'ils y rencontraient par la puissante opposition des armes de Sa Majesté, desquelles ils en attendaient la retraite pour parvenir à leurs fins ; et que la perte des Grisons étant conjointe à son notable intérêt, il ne pouvait aucunement consentir de mettre les choses à l'abandon pendant la guerre, mais bien faire voir aux Grisons la candeur de

son âme, et la sincérité de ses intentions, en mettant dans ces forts les Grisons mêmes pour les garder ; qu'à cet effet il ferait lever quatre ou six régiments de mille hommes chacun, de leurs compatriotes, tant pour s'en servir s'il était attaqué par les Espagnols, que pour leur confier la garde d'une partie de ces forts jusques à ce que les choses pussent être en état de ne plus rien appréhender. Cette proposition contenta les Grisons, et Mr de Rohan crut que ce lui était un plus grand affermissement parce qu'il choisit les plus affidés des Grisons au service du roi, tant aux charges de colonels que de capitaines, lesquels il engageait encore davantage par ce nouveau bienfait, et qu'il ne les établirait point ès lieux les plus importants s'il ne voulait, ce qui lui réussit pour lors. Mais comme cette levée requérait, pour sa substance et sa solde, une grande somme d'argent outre celle que le roi employait à l'entretien des autres forces qu'il avait audit pays, et qu'en ce même temps le roi faisait de prodigieuses dépenses en beaucoup d'autres endroits, les paiements n'en furent pas si ajustés et si certains qu'il eût été à désirer ; de sorte que ceux qui étaient mis sur pied à dessein de faire taire les autres, furent ceux qui avec le temps crièrent le plus haut, et qui donnèrent le plus de peine à Mr de Rohan. Les années cependant écoulaient, et les Grisons étaient opprimés de nos troupes et mal payés de leurs gages, ce qui leur causait beaucoup de fâcheries et mécontentements, et qui fit réveiller les partisans des Espagnols, qui commencèrent à semer sous main divers discours au désavantage de la France pour émouvoir leurs compatriotes, leur faisant remarquer le long séjour des armes françaises dans leurs pays, les forts qui les tenaient comme en servitude, les mauvaises payes de leurs régiments, et finalement qu'ils étaient en pire état que lorsque les Espagnols occupaient la Valteline, puisque les pays grisons étaient aussi bien soumis aux armes françaises que le reste, par la construction des forts du Steig et du Rhin ; et que ce serait bien le meilleur s'ils pouvaient vivre libres et jouissant de tous leurs pays en une bonne neutralité, ce qu'ils s'assuraient que les Espagnols feraient de leur côté si les Français en voulaient faire de même. Cette proposition fut approuvée de tous les Grisons, et ces partisans espagnols eurent permission d'en faire la tentative vers les Espagnols. Mr de Rohan ne tarda guère à être averti de cette pratique, ni d'en donner avis au roi, auquel il manda que le seul moyen de l'empêcher était d'envoyer de l'argent tant pour le paiement de ce qui était dû à ces régiments de Grisons qu'il avait levés, que pour leur subsistance à l'avenir, moyennant quoi il promettait de contenir les Grisons, et de rembarrer les ennemis. Le roi avait quelques jours auparavant envoyé le sieur Lanier son ambassadeur ordinaire aux Ligues, auquel il avait donné l'intendance de la justice et des finances en l'armée de Mr de Rohan, et sur l'avis qu'il reçut dudit duc, il fit acheminer une voiture de soixante et dix mille écus aux Grisons. Mais avant qu'elle fût arrivée, étant survenu une grande maladie audit duc en la Valteline, les mêmes factionnaires d'Espagne ayant réchauffé leurs brigues, et même gagné quelques-uns des six colonels qui commandaient les régiments que le roi avait levés aux Grisons, ils eurent la puissance de faire envoyer des députés des Ligues au Milanais pour traiter ; ce qui ayant obligé Mr de Rohan, dans l'extrémité de sa maladie, d'envoyer le sieur Lanier (qui était lors près de lui), à Coire pour réprimer ces colonels débauchés, et fortifier la faction française, ledit Lanier parla aux colonels plus aigrement qu'il ne devait, les menaçant de les châtier, et de leur faire et

parfaire leur procès, et même avec des injures, ce qui acheva de discréditer le parti, et de jeter les affectionnés pour la France dans le désespoir. La voiture étant cependant arrivée, et le duc de Rohan guéri s'étant acheminé à Coire, il crut être expédient pour le service du roi d'improuver les violentes actions de Lanier : c'est pourquoi il lui fit quelques réprimandes devant les mêmes colonels, lesquelles ne pouvant souffrir, il y repartit en sorte qu'il se mit tout à fait mal avec ledit sieur de Rohan, qui ayant donné quelques ordonnances aux colonels pour recevoir de l'argent, Lanier ne le voulut distribuer ; dont le duc de Rohan se sentant offensé, envoya enlever la voiture de chez Lanier et fit payer les colonels ; et Lanier qui prévoyait l'orage qui depuis est advenu, fut bien aise de prendre ce sujet de mécontentement pour s'en retourner en France. Cette distribution contint en quelque sorte les Grisons : mais les causes continuant par le peu d'apparence qu'ils voyaient de restitution de leurs pays par les Français, ils commencèrent peu après de faire nouvelles brigues pour les en chasser, et un jour Mr de Rohan étant sorti de Coire pour aller au fort de France, les Grisons prirent les armes et vinrent au-devant de lui comme il s'en revenait ; ce qui l'ayant fait rebrousser dans ledit fort, qui n'était guère muni de vivres, et les Suriquains qui étaient les plus forts dedans, peu résolus de se défendre ; voyant aussi toutes les Ligues en armes, les Impériaux et Espagnols sur leurs frontières pour les secourir, le peu d'assistance qu'il pouvait espérer tant des Français que de leurs alliés, il fit un traité avec les Grisons de sortir de la Valteline et de leurs autres terres, pourvu que l'on assurât le retour aux gens de guerre français qui étaient dans leurs pays.

Si la perte de la Valteline et des Grisons fut préjudiciable à la France, celle des îles de Saint-Honorat et de Sainte Marguerite (que les Espagnols laissèrent reconquérir aux Français), leur sera une gloire immortelle. Car après que l'on eût, l'année précédente, mis une flotte très grande en mer, qui avait heureusement passé le détroit, et abordé aux côtes de Provence, où le roi avait plusieurs régiments sur pied, au dessein de reconquérir ces deux îles où les Espagnols s'étaient nichés et puis ensuite fortifiés avec tout le soin et l'industrie imaginable, la mauvaise intelligence des chefs de la marine (qui étaient le comte de Harcourt en apparence, mais l'archevêque de Bordeaux avait le chiffre de la cour, et on se reposait sur lui de cette entreprise), et du maréchal de Vitry gouverneur de Provence, lequel même vint des paroles aux coups avec l'archevêque, furent cause que ce grand appareil ne produisit aucun effet ; et la flotte ne sachant à quoi s'occuper, étant allée faire une descente en Sardaigne, en avait été délogée avec les seules forces de l'île ; étant revenue harassée et diminuée, sans aucun secours de terre, se résolut d'attaquer les îles de Saint-Honorat, et après plusieurs combats tant à la descente qu'à l'attaque des forts, elle remit ces deux îles au pouvoir du roi, en ayant bravement chassé les Espagnols le 13me de mai.

Je n'avais que faire de m'étendre sur ces deux diverses actions ; mais m'étant embarqué dans l'affaire des Grisons où je garde toujours quelque affection après avoir été 21 années colonel-général de cette nation, j'ai pensé devoir aussi dire cette brave action en l'honneur de la France, n'ayant rien à dire de moi qui croupis dans cette misérable prison.

Juin. — Le mois de juin ne nous apporta rien de nouveau que la justice que l'on fit d'un imposteur qui se nommait Du Bois, qui se disait avoir le secret de faire de l'or, et l'avait persuadé à plusieurs ; mais enfin sa fourbe fut découverte, et lui pendu.

Je pris ce mois là des eaux de Forge selon ma coutume.

Juillet. — Au commencement du mois de juillet monsieur le cardinal m'envoya prier de lui prêter ma maison de Chaillot, ce qui m'obligea d'envoyer supplier madame de Nemours que j'y avais logée, de lui quitter, ce qu'elle fit aussitôt, et il y vint le 5me, et n'en partit que le 23me du mois suivant.

Nous prîmes, sur la fin de ce mois, la ville de Landrecy sur les Espagnols, et le 5me du mois d'août la ville de Maubeuge, comme aussi, d'autre côté, le maréchal de Chatillon prit Yvoy en Luxembourg le 14me, et le 24me l'empereur remit l'électeur de Trèves détenu prisonnier depuis un long temps, en pleine liberté.

Le duc de la Mirande mourut en ce même mois, et le mois de septembre ensuivant mourut aussi Mr le duc de Mantoue.

Les Espagnols se remuèrent un peu ce mois-là, ayant pris les villes de Venlo et de Ruremonde sur la Meuse, et repris Yvoy par l'intelligence des habitants, le cardinal-infant ayant tourné tête vers ces deux autres villes après avoir vainement tenté de secourir Breda assiégé par les Hollandais. Mais tandis qu'il assiégeait ces places, nous reprîmes la Capelle que nous avions perdue l'année précédente, et fîmes ce mémorable exploit de secourir Laucate en défaisant l'armée qui l'assiégeait, ce qui fut exécuté le 28me de ce même mois.

Madame de Longueville mourut le 9me : et monsieur le cardinal vers ce temps-là m'envoya visiter de sa part par Lopes, et me prier de ne me point ennuyer, m'assurant que s'il se faisait paix ou trêve, ou que l'on se pût un peu débarrasser des affaires présentes, que l'on me mettrait en liberté pleine et entière, et même avec des marques particulières de la bonté et des bienfaits de Sa Majesté ; dont je lui fis peu de jours après rendre très humbles grâces par ma nièce de Beuvron, à qui il reconfirma les mêmes assurances.

Octobre. — Le mois d'octobre fut funeste à la France par la mort de deux grands princes alliés à cette couronne et très utiles aux présentes affaires : l'un fut le landgrave de Hessen-Cassel, nommé Guilhaume, qui était le principal soutien de nos affaires en Allemagne, qui mourut le premier jour de ce mois ; et l'autre, Mr le duc de Savoie, prince doué de toutes les bonnes qualités qui peuvent orner un prince, qui était grand ennemi de la maison d'Espagne et très affectionné à la France, décédé le 8me du même mois. Mais en récompense Mr le maréchal de Chatillon prit sur les ennemis Damvilliers le mardi 27me octobre, jour remarquable par cette prise, et par celle de Mr le maréchal de Vitry qui fut arrêté prisonnier à Saint-Germain et mené le même jour dans la Bastille, comme aussi ce même jour le duc d'Aluin fut fait maréchal de France, et le lendemain Mr le comte d'Alais fut pourvu du gouvernement de Provence, que l'on ôta à Mr le maréchal de Vitry.

Il arriva aussi ce même mois deux bonnes fortunes à la France : l'une fut la retraite que les Espagnols firent, abandonnant d'eux-mêmes, sans y être forcés ni contraints, les forts et lieux qu'ils avaient occupés ou construits sur la frontière de Bayonne vers Saint-Jean de Luz ; et la conjonction qui se fit le 10me octobre de l'armée du roi, qui (je ne sais pour quel sujet), s'était divisée, en étant demeuré une partie à Maubeuge qui avait été prise par les nôtres, et l'autre étant venue assiéger la Capelle pendant que le prince cardinal-infant revenu des prises de Venlo et Ruremonde s'était venu loger entre l'une et l'autre ; ce que j'attribue à la grande bonne fortune du roi : car probablement une des deux dites armées françaises devait être taillée en pièces.

Ce même mois aussi, le 8me, se rendit la ville de Breda aux Hollandais après six semaines de siège. Et comme ce mois fut heureux à la France, il fut malheureux pour mon particulier. Sur le commencement un maraud (que je ne veux nommer parce qu'il ne mérite pas de l'être), tint au roi un discours contre moi pour l'animer, et lui ôter les racines de bonne volonté qu'il avait pour moi dans son cœur (s'il lui en était encore resté). Je ne puis croire que l'on lui eût porté d'ailleurs, et moi je ne lui en avais jamais donné d'occasion ; au contraire il m'était obligé.

Ensuite de cela un autre coquin, faux historiographe s'il en fût jamais, nommé Duplex, qui a fait l'histoire de nos rois, pleine de faussetés et de sottises, les ayant mises en lumière cinq ans auparavant, me furent apportées dans la Bastille : et comme je pratique en lisant les livres, pour y profiter, d'en tirer extraits des choses rares, aussi quand je trouve des livres impertinents ou menteurs évidents, j'écris en marge les fautes que j'y remarque : j'écrivis en marges les choses que je trouvais indignes de cette histoire, ou ouvertement contraires à la vérité qui la doit accompagner. Il arriva un an après qu'un minime, nommé le père Renaud, venant confesser l'abbé de Foix dans la Bastille, étant tombé puis après en divers discours avec lui, lui dit finalement que quelques-uns de leurs pères travaillaient à réfuter les faussetés de ce Duplex, et ledit abbé de Foix lui dit que j'en avais fait quelques remarques aux marges des livres, lesquels livres ils me vinrent prier de leur prêter pour un jour ou deux, ce que je fis ; et ce moine en tira ce qu'il jugea à propos, puis me rendit les livres : et quelque temps après, ledit moine fit copier tant ces dites remarques que celles qu'il y voulut ajouter ; et ensuite d'autres en en faisant faire des copies y ajoutèrent force choses, tant contre des particuliers que contre cet auteur ; et parce que ce moine avait pris tous ses premiers mémoires de moi, il fut bien aise, pour cacher son nom, de dire sourdement le mien, de sorte que l'on crut ces mémoires, qui avaient été faits en partie par moi, mais aux choses vraies et modestes, être entièrement venus de moi : et cinq ans après cet auteur Duplex, suscité à mon avis par d'autres, vint montrer à force particuliers, et la plupart mes amis, des médisances et calomnies qui faussement avaient été insérées contre eux, leur voulant persuader que c'était moi qui les avais écrites et publiées ; de sorte que plusieurs diverses personnes m'en firent parler, auxquelles ayant fait voir les originaux que j'avais apostillés, ils en demeurèrent satisfaits. Mais comme l'on est bien aise de trouver des prétextes apparents quand les véritables manquent pour colorer et autoriser les choses que l'on fait, ce pendard de Duplex fut écouté lorsqu'il fit voir aux ministres ces mémoires que faussement il m'attribuait, et fut aisément

cru quand il eût dit qu'il y avait plusieurs choses où je témoignais que je n'approuvais pas le gouvernement présent, bien qu'il n'y en eût aucune, même aux remarques supposées, qui en parlât ; et on ne manqua pas de le rapporter au roi, et de lui dire qu'il apparaissait évidemment par ces mémoires que j'avais de l'aversion à sa personne, et à l'état : même plusieurs qui dans ma bonne fortune m'étaient obligés, s'efforcèrent de lui faire croire, et le roi y ajouta foi d'autant plus tôt qu'il savait qu'ils étaient mes amis, et l'affaire en passa si avant que l'on permit à ce pendard d'écrire contre moi un livre sur ce sujet, et obtint des lettres pour le faire imprimer.

En ce même temps il y eut un chevau-léger prisonnier pour avoir récité un sonnet qui commençait par ces mots : *Mettre Bassompierre en prison*, et qui continuait par des médisances contre monsieur le cardinal ; et comme l'on le fit étroitement garder, et soigneusement interroger, on eut d'autant plus de curiosité de savoir la cause de sa détention ; et comme un des prisonniers eut trouvé moyen de lui parler un instant, il lui dit que c'était pour des vers qui parlaient de moi. Cela me mit en alarme, qui me fut augmentée par le gouverneur de la Bastille qui me dit inconsidérément (ou bien exprès), que ce prisonnier avait été arrêté pour des choses qui me regardaient : ensuite de quoi on me manda de la ville, de bonne part, que je prisse garde à moi, et qu'il se machinait quelque chose d'importance contre moi, dont ils tâcheraient d'en apprendre davantage, ne m'en pouvant pour l'heure dire autre chose sinon de m'avertir de brûler tous les papiers que je pourrais avoir capables de me nuire, parce qu'assurément on me ferait fouiller. J'avoue que ce dernier avis qui suivait tant de précédentes circonstances et d'autres mauvaises rencontres, fut presque capable de me faire tourner l'esprit. Ce fut le 9me octobre que je le reçus : je fus six nuits sans fermer l'œil, et quasi toujours dans une agonie qui me fut pire que la mort même. Enfin ce prisonnier, qui se nommait Valbois, après avoir été sept ou huit fois interrogé, et qu'il eût fait voir que ce sonnet avait été fait sept ans auparavant, cette affaire se ralentit, et je commençai à reprendre mes esprits qui certes avaient été étrangement agités.

J'eus aussi encore plusieurs déplaisirs domestiques de la Bastille, tant causés par un maraud de médecin Vaultier, que par une cabale (qui se fit contre moi par son induction) de quatre ou cinq personnes de son humeur, qui, bien qu'ils fussent impuissants à me nuire, étaient capables de m'animer par leurs déportements, et moi, qui (pour mille raisons), ne devais faire dans la prison (et moins en ce temps-là, où j'avais tant de diverses et fâcheuses rencontres), aucune chose qui pût faire parler de moi, ne me voulant compromettre ni venger, recevais de grands et violents déplaisirs par cette contrainte. Il arriva de plus que la gouvernante de la Bastille que j'avais toujours crue une de mes meilleures amies, et que j'avais toujours tâché (par tout ce que j'avais imaginé lui pouvoir plaire), d'acquérir sa bienveillance, se jeta inconsidérément dans cette cabale contre moi, sans aucune cause, ni occasion que je lui en eusse donnée, et même étant ceux qui plus ouvertement et injurieusement avaient médit d'elle ; et elle a depuis continué à faire sous main tout ce qu'elle a pensé me pouvoir déplaire, autant qu'elle a pu.

Novembre. — Ainsi se passa le mois d'octobre, et celui de novembre qui le suivit commença par une autre disgrâce qui me fut sensible : qui fut

que sous main, par l'entremise de ma sœur de Tillières, nous avions traité et presque conclu le mariage de ma nièce d'Epinal avec Mr de la Mailleraye, riche seigneur, chevalier du Saint-Esprit, et lieutenant-général de Normandie, lequel (comme nous étions sur le point de terminer cette affaire), mourut le 2me du mois de novembre ; et par ainsi ce dessein, qui était comme conclu, qui m'était très agréable, et avantageux à ma nièce, alla en fumée.

Mon petit-neveu de Houailly mourut en ce même temps. La fièvre quarte arriva à ma nièce sa mère peu après, qui l'a, depuis, longtemps tourmentée ; et j'eus nouvelles que mon neveu de Bassompierre était derechef tourmenté de son hydropisie.

En ce même mois les Impériaux reprirent les forts que le duc de Weimarch avait faits sur le Rhin pour s'y donner un passage, lequel (étant contraint par la saison d'aller chercher ses quartiers d'hiver), avait consigné lesdits forts au sieur de Manicamp, qui s'était chargé de les garder.

J'eus nouvelles ce même mois que mon neveu le chevalier de Bassompierre ne se gouvernait pas comme il devait avec son grand-père le comte de Tornielle, auquel j'écrivis pour lui en faire des excuses, et fis menacer mon dit neveu que je le maltraiterais s'il ne donnait à son grand-père toute sorte de contentement. Mais par la réponse que je reçus dudit comte de Tornielle il me fit savoir, au mois de décembre suivant, que mon dit neveu avait résolu d'aller trouver son frère aîné qui est au service de l'empereur, et qu'il m'en avertissait et s'en déchargeait sur moi, ce qui m'obligea, de peur que l'on ne s'en prît à moi, d'envoyer sa lettre à Mr de Chavigny lequel, le soir auparavant, avait reçu du gouverneur d'Epinal nommé ..... des lettres interceptées de mon neveu de Bassompierre à son frère le chevalier, par lesquelles il le conviait de l'aller trouver, ce qui me servit ; car on connut par l'avis que j'en donnais moi même, que je n'avais aucune part en cette affaire, et que je me rendis ensuite puissant pour retirer mon dit neveu de la prison où on résolut de le mettre ; et on exécuta ce dessein le dernier jour de l'an, que l'on envoya de Nancy soixante mousquetaires à Harouel pour se saisir de lui et l'amener à Nancy où il fut mis dans la citadelle.

Je ne dis rien en ce lieu de la brouillerie du roi et de la reine sur la surprise que l'on fit de quelques lettres qu'elle écrivait au cardinal-infant et au marquis de Mirabel, et qu'elle envoyait par l'entremise de l'agent d'Angleterre que madame de Chevreuse lui avait adressé, de l'accord du roi et d'elle vers la fin de l'année, fait à Chantilly, et du chassement des religieuses du Val de Grace, qui l'avait précédé ; non plus que du subit et extraordinaire partement et voyage de madame de Chevreuse en Espagne, ni que le père Causseins confesseur du roi fut ôté de cette charge et envoyé en Basse-Bretagne, ni de ce que dit Mr d'Angoulême à monsieur le cardinal sur le sujet dudit père Causseins, ni finalement de l'entrée de monsieur le chancelier dans le Val de Grace, où il fit crocheter les cabinets et cassettes de la reine pour prendre les papiers qu'elle y avait.

1638.

Janvier.— L'année 1638 commença par un bon augure pour la France en ce que la reine se crut grosse par des signes apparents (qui depuis vingt et

deux ans qu'elle était mariée, ne l'avait point été) : cela causa une grande joie au roi, et à tous les Français une espérance d'un grand bonheur à venir.

J'ai dit ci-dessus comme le duc Bernard de Weimarch, après avoir résigné à Manicamp les forts qu'il avait construits sur le Rhin, s'était retiré en ses quartiers d'hiver, lesquels lui furent si incertains que, s'il en voulut avoir, il fut contraint de les prendre à la pointe de l'épée ; ce qu'il fit en se venant loger en un petit pays qui est entre le comté de Bourgogne et les Suisses, appartenant à l'évêque de Bâle, nommé les Franches-Montagnes, qui n'avait encore été mangé, parce qu'il était gardé par les paysans du lieu qui en avaient retranché les avenues ; et ceux des pays voisins y avaient transporté ce qu'ils avaient de plus cher. Il força donc ce retranchement, et ayant tué partie des paysans qui s'opposèrent à lui, le reste fit joug. Il trouva là de quoi se loger, et y hiverner, comme aussi force chevaux pour remonter ses gens, qu'une mortalité qui avait couru l'année précédente sur les chevaux avait la plupart mis à pied. Les Suisses se voulurent formaliser de cette invasion du Waimarch dans les pays qui étaient sous leur protection ; mais enfin on les rapaisa par belles paroles.

Février. — J'avais eu de monsieur le cardinal tant de bonnes paroles l'année précédente lorsqu'il me fit assurer qu'il n'y aurait jamais aucune paix ni trêve que le roi ne me rendît ma liberté avec tant d'avantages et de marques de sa libéralité et bonté, que j'aurais toute sorte de sujets d'en être satisfait, que je crus être obligé de lui en rafraîchir la mémoire, et d'autant plus que, vers le commencement du mois de février, je fus averti que l'on traitait sourdement, mais fort chaudement, une trêve pour quelques années entre France et Espagne : ce qui m'occasionna de prier ma nièce de Beuvron de lui aller faire des instances de ma liberté, si souvent promise, si ardemment attendue de moi, et qui avait été si mal effectuée. Elle trouva donc moyen, après plusieurs difficultés, de parler à lui sur ce sujet ; mais contre mon attente elle trouva son esprit si aigri contre moi, si fier en ses réponses, et si impitoyable, que je n'en fus pas moins étonné, qu'affligé de me voir, après de si longs malheurs, de si petites espérances de les finir. Je me remis, et ma liberté, en Dieu, qui saura bien finir mes maux quand il lui plaira.

Or, à ce que j'appris, les traités de la trêve n'étaient pas sans fruit ; car elle fut en ce temps-là sur le point d'être conclue à ces conditions : qu'elle serait pour quatre ans entre les deux rois, l'empereur, et la couronne de Suède ; que chacun retiendrait ce qu'il possède, hormis que les Français rendraient Landrecy et Damvilliers, et le roi d'Espagne le Catelet ; que la ville de Pignerol qui avait été retenue par le roi contre le traité de paix, sous prétexte d'un simulé achat fait par le roi au duc de Savoie, et depuis fortifiée avec une extrême dépense, serait ratifiée par l'Espagnol, sans qu'à l'avenir, par aucun prétexte ou couleur, le roi d'Espagne en puisse faire instance ou demande, approuvant la vente qu'en avait faite ledit duc au roi, et que par même moyen aussi le roi très-chrétien remettrait ès mains de la duchesse de Mantoue, au nom de son fils, le duché de Montferrat, ses appartenances et dépendances, puisque le roi ne le détenait que sous prétexte de le conserver et garder contre tous pour le duc de Mantoue, et après cette restitution la duchesse aurait pouvoir d'en traiter ou échanger avec le roi d'Espagne, ce qui était déjà conclu entre elle et lui, par l'entremise du pape, en la forme

qui s'en suit : que la duchesse céderait, tant en son nom qu'en celui de son fils, le Montferrat à toujours, moyennant quoi et en récompense, le roi d'Espagne donnerait au petit duc de Mantoue cette partie du Crémonois qui est depuis Mantoue jusques à Cremone exclusivement, comme aussi les quatre pièces énervées par les partages du duché de Mantoue, qui sont Guastalla, Castillone, Bosolo et la Novalara, qu'il récompenserait des propriétaires par d'autres terres qu'il leur donnerait, et de plus la Mirande et la Concorde, Saviannette et Correggio, ce qui était très avantageux pour le duc de Mantoue, attendu que cet échange valait mieux de plus de cinquante mille écus de rente que le Montferrat, qu'il était attenant au duché de Mantoue, et par conséquent plus commode, et qu'il délivrait le duc des fortes garnisons qu'il était contraint de tenir à Casal, et des continuelles appréhensions où il était avec ses voisins qui y remuaient incessamment quelque chose. Cette trêve se traitait à Rome, recherchée en apparence par tous les deux partis, grevés des infinies dépenses qu'il leur convenait faire pour cette guerre dont l'un ni l'autre n'espérait pas retirer grand profit, et l'on était déjà convenu du temps, qui était de quatre années, quand le 3me jour de mars la bataille de Reinfeld fit rompre ce projet, qui arriva en cette sorte :

J'ai dit ci-dessus comme le duc de Saxe Bernard de Weimarch (après avoir consigné les forts du Rhin à Manicamp), était venu prendre ses quartiers d'hiver aux Franches-Montagnes qu'il avait forcées et pillées, y ayant trouvé de quoi se rafraîchir, et remettre en quelque sorte son armée. Mais comme ce pays est petit, il fut bien tôt tari de vivres, ce qui contraignit ledit duc de penser à sa nourriture pour l'avenir, et ayant fait tenter le roi de lui donner quartier en Bresse, et en Bourgogne, on lui fit comprendre que l'armée de Mr de Longueville y pouvait à peine trouver de quoi subsister, et que la sienne étant destinée pour faire tête aux ennemis du côté d'Allemagne, il ferait mieux de chercher sa subsistance en lieu qui lui fût quand et quand [en même temps] conquête. Il se trouva qu'en ce même temps il lui fut proposé par le colonel d'Erlach Castelen le dessein de se jeter dans les quatre juridictions au-deçà du mont Arberg, que l'on nomme vulgairement les quatre villes forestières appartenant à la maison d'Autriche, qui sont Reinfeld, Sekinguen, Laufenbourg, et Valdshout, lesquelles, pour avoir été prises et reprises pendant ces guerres, étaient comme abandonnées à premier occupant ; que depuis deux ans on y avait semé, joint aussi qu'il y avait des ponts sur le Rhin, qui était ce qu'il devait désirer, et qu'au-delà il aurait foison de vivres dans l'Alsats delà le Rhin qui s'était en quelque sorte raccommodé. À cela se présentait la difficulté de l'entreprendre, vu qu'il y avait quatre généraux qui se pourraient rassembler, qui joints ensemble, étaient sans comparaison plus forts que lui : mais elle fut surmontée par la facilité de l'entreprise et de l'exécution, par l'assurance du secours que l'on lui promettait de France, et par la nécessité de ne pouvoir où aller ailleurs ; de sorte qu'il s'y résolut, et dès la fin de février s'achemina à Laufenbourg qu'il prit avec peu de résistance, comme il fit aussi Valdshout et Sekinguen, puis s'en vint assiéger Reinfeld. Cette inopinée invasion réveilla les chefs du parti de l'empereur, et se joignirent pour se venir opposer à lui le duc Savelly, Jean de Vert, Equenfort, et Sperreuter, qui vinrent un matin fondre sur lui comme il était occupé à ce siège qu'ils lui firent lever en désordre, ayant jeté mille hommes dans

Reinfeld, tandis que par un autre endroit ils vinrent furieusement assaillir le camp dudit duc, à la défense duquel Mr de Rohan s'opposa avec grande valeur, et y fut fort blessé, pris, et puis rescoux [repris]. Le colonel d'Erlach fut pris aussi avec plusieurs autres, et quelque nombre de tués ; le bagage du duc perdu, ses munitions, et quelque artillerie qui, pour n'être si bien attelée que les autres, ne put suivre le duc, qui se retira à Laufenbourg, désespéré de voir ses entreprises avortées, et lui réduit à une grande extrémité, ne sachant comment se retirer ni où avoir recours ; ce qui le porta à une déterminée et périlleuse entreprise qui lui succéda néanmoins avec un extrême bonheur : car les ennemis après avoir secouru Reinfeld, et fait lever le siège au duc de Weimarch, se devaient probablement retirer de devant cette place, et songer à d'autres desseins, ce qu'ils ne firent néanmoins, (soit qu'ils fussent enivrés de ce premier bon succès, soit qu'ils se confiassent en leurs grandes forces, ou qu'ils eussent en mépris celles du duc de Weimarch, ou ne se pouvant imaginer que celui qui ne les avait osé attendre, ayant ses forces entières, eût l'audace de les attaquer, étant ruinées et dépéries par ce dernier échec), séjournèrent deux jours proche de Reinfeld à faire réjouissance de leur heureux succès ; dont le duc Bernard averti conçut en son esprit de les attaquer au dépourvu, et que cela les pourrait mettre en tel désordre qu'il en pourrait tirer quelque avantage, ce qu'il exécuta aussitôt ; et après avoir proposé son dessein à ses chefs, et qu'il l'eût fortifié des raisons qu'il jugea plus propres pour les y faire concourir, lui et eux allèrent le proposer aux troupes qu'il avait fait mettre en bataille, lesquelles le comprirent si bien qu'ils demandèrent tous qu'il les menât au combat, ce qu'il fit en même temps, et ayant cheminé une partie de la nuit du 2 au 3me de mars, il arriva à la pointe du jour au lieu où ces généraux avec leurs troupes étaient logés confusément proche de Reinfeld, qui étant montés à cheval en désordre, furent tout le reste de même, de sorte que, les soldats étant fuis, les chefs qui voulurent faire quelque résistance furent tués ou prisonniers, et les quatre généraux pris, avec leurs canons, enseignes, cornettes, et bagage, et la tuerie fut sans résistance aussi longtemps que les troupes du duc voulurent poursuivre les Impériaux.

Cette victoire si heureuse, si grande, si complète, et si inopinée, mit le duc de Waimarch en une grande réputation, lui donna en proie toute l'Alsace, et mit en grande consternation le parti de l'empereur jusques au Danube, n'y ayant aucune armée, ni chef, ni même de troupes en son nom plus proches qu'en Hesse où était le général Geuts qui n'avait pas ses troupes prêtes de sortir de leurs quartiers d'hiver, qui est plus âpre et plus long que par deçà, de sorte que le Waimarch put sans résistance se saisir de Fribourg et de plusieurs autres villes, Reinfeld s'étant rendu à lui peu après sa victoire, et commença comme à investir Brisac qui avait épuisé ses vivres tant à ravitailler Reinfeld qu'à nourrir les troupes qui s'acheminèrent pour le secourir.

Au même temps que la bataille de Reinfeld se donna sur le Rhin, le marquis de Leganes, gouverneur de Milan, lui étant arrivé quelques forces d'Allemagne, se mit en campagne, et assuré du peu de forces que nous avions en Italie, et du peu d'ordre que nous avions mis au fort de Breme que, deux ans auparavant, le duc de Savoie et nous, avions construit sur le Pau du côté du Milanais, le vint assiéger ; et Mr de Créquy, lieutenant général pour le roi en Italie, se résolvant de le secourir, était venu du côté de deçà du Pau

pour reconnaître le lieu par où il le voudrait entreprendre, fut tué d'un canon de 17 livres de balle le mercredi 17me de mars sur les huit heures du matin, qui lui fut tiré du camp des Espagnols : ce fut une très grande perte à la France ; car c'était un des plus grands personnages et des plus expérimentés capitaines qu'elle eût, et si important pour les guerres d'Italie, que je prie à Dieu que nous n'ayons à l'avenir beaucoup plus à regretter. La perte du général fit ensuite perdre le fort de Breme, se voyant hors d'état d'être secouru : mais on ne laissa pas de faire quelque temps après trancher la tête au gouverneur qui l'avait rendu, nommé Montgaillart, et dégrader de noblesse les capitaines qui étaient sous lui.

Ce même mois je découvris la volerie qu'une personne à qui j'avais fait du bien avant même que de le connaître, de qui la méchanceté et l'ingratitude a été si grande que, m'étant fié à lui, et donné ma procuration, tant pour gouverner un peu de bien et d'affaires que j'avais en Normandie, et pour convenir avec une personne à qui je devais, il s'est entendu avec cette personne et m'a trompé de plus de vingt cinq mille livres qu'il s'est appropriées, et ayant reçu sept ans durant mon revenu, ne m'en a jamais fait toucher un sol. Dieu me donnera la grâce de lui en faire un jour rendre compte.

Ce même mois les huit et trois millions de rente constituée sur les aides et gabelles de France ne s'étant payés plusieurs quartiers auparavant, émurent les rentiers à faire instance au conseil pour leur paiement ; ce qu'ils exécutèrent plus chaudement et avec plus de bruit que le conseil du roi ne désirait, et ensuite se retirant de chez le chancelier, ils rencontrèrent Cornuel l'intendant qui entrait chez le surintendant, lequel ils poursuivirent avec injures, de sorte que, s'il ne fut promptement entré chez le surintendant, il eût couru fortune. Cela fut cause que l'on mit dans la Bastille trois desdits rentiers, savoir Bourges, Chenu, et Selorum, et les autres ayant présenté requête au parlement, il fut dit que les chambres seraient assemblées pour en délibérer. Mais comme elles furent venues à la grand'chambre, le premier président leur ayant montré une lettre de cachet portant défenses de délibérer sur ce sujet, il y eut quelque contestation là-dessus, et le lendemain on fit commandement aux présidents Gayan, Chanron, et Barrillon, et aux conseillers Salo-Beauregart, Tibeuf-Bouville, et Sevin, les deux premiers de se retirer en leurs maisons, et aux autres quatre d'aller, savoir, Barrillon à Tours, Salo-Beauregart à Loches, Sevin à Amboise, et Tibeuf-Bouville à Caen ; et dès qu'ils y furent arrivés, il leur vint un nouvel ordre de demeurer prisonniers dedans les quatre châteaux de ces villes. Le président Gayan eut peu de jours après permission de retourner, et de faire sa charge.

Aussitôt après que la nouvelle fut arrivée de la mort de Mr le duc de Créquy, on jugea très nécessaire d'envoyer promptement quelqu'un pour lui succéder, attendu l'état du fort de Breme que l'on ne croyait pas se pouvoir maintenir s'il n'était promptement secouru : et comme on était en cette consultation, Mr le cardinal de la Valette s'offrit à cet emploi, qui lui fut aussitôt accordé, et pressé de partir ; mais il ne le put faire qu'au commencement d'avril. Le bruit courait que l'on n'avait pas été trop satisfait de lui de son emploi de l'année passée, tant pour avoir opiniâtré de conserver Maubeuge, dont il y avait pensé avoir grand inconvénient, que pour n'avoir voulu entreprendre sur Cambrai, ni exécuter une entreprise que l'on avait dessus, ainsi qu'il lui avait été expressément ordonné. À son

malentendu s'ajoutait celui de sa maison ; car Mr d'Epernon n'avait pas fait, à ce que l'on croyait, ce qu'il eût pu faire pour chasser les Espagnols de Fontarabie ; et Mr de la Valette s'était embarrassé dans les affaires de Monsieur et de Mr le Comte, dont il était par deçà en très mauvais prédicament [réputation], non seulement vers le roi et monsieur le cardinal, mais encore vers Monsieur et Mr le Comte. Ce dernier emploi de Mr le cardinal de la Valette accommoda l'affaire de son frère, ou au moins la plâtra pour l'heure ; car son frère vint sur sa parole trouver le roi, et fut vu de monsieur le cardinal, puis s'en retourna en la charge qu'il avait de lieutenant-général sous Mr le Prince, à qui l'on avait donné un ample pouvoir pour commander en Languedoc, Guyenne, et Béarn, avec une puissante armée qu'il avait sur pied.

Ce même mois on fit sortir les troupes du roi de leur quartier d'hiver, ou (pour mieux dire), on les mit en campagne pour former des corps d'armée ; car la plupart avaient vécu presque à discrétion sur le plat pays par la mauvaise exécution qui avait succédé à un très bon ordre : car on avait projeté de les faire nourrir par les pays où elles avaient été départies, et que les villes se chargeraient de leur subsistance au taux et à la ration qui avait été limitée, et que la répartition s'en ferait ensuite sur le pays, qui par ce moyen serait conservé ; à quoi les peuples s'étaient si franchement portés que les dites villes avaient la plupart avancé deux et trois mois de contribution que de bonne foi ils avaient mises ès mains de Besançon (qu'avec un ample pouvoir le roi avait commis pour effectuer cet ordre) : mais lui premièrement, à ce qu'on dit, en remplit ses bougues [sacs], puis, pour s'accréditer en cour, ayant donné avis qu'il avait de grandes sommes en dépôt, Bulion qui avait force argent à distribuer lors, et qui avait peu de fonds, persuada que l'on prît celui qui était ès mains dudit Besançon pour subvenir à l'urgente nécessité du duc de Waimarch après qu'il eut pris Laufenbourg, ce qui fut exécuté ; et les soldats étant privés des rations ordinaires que l'on leur donnait, forcèrent les villes où ils étaient de leur fournir leur entretènement, et puis ensuite vinrent impunément piller le plat pays avec un très grand désordre, ce qui fit que premièrement le peuple ruiné fut impossibilité de fournir aux charges ordinaires de l'état, et que la plupart désertèrent les bourgs et villages, et ensuite que les soldats chargés de pilleries et de butin, considérant que l'on leur voulait faire passer l'été sans solde à cause de la subsistance qu'ils avaient eue l'hiver, préférèrent le séjour en paix de tout cet été dans leurs maisons ou celles de leurs amis où ils pouvaient demeurer, vivant de ce qu'ils avaient amassé, à l'emploi d'une guerre pendant l'été où ils auraient beaucoup de maux et de fatigues et point de solde ; de sorte que la plupart des soldats ayant délaissé les compagnies, elles se trouvèrent si faibles quand on les voulut mettre en campagne, que l'on n'eut guère que le tiers des soldats que l'on s'était promis : ce qui fut cause de faire acheminer le roi vers la frontière de Picardie, afin de faire par sa présence et même par la rigueur et le châtiment remettre les troupes en meilleur état ; à quoi il procéda jusques là de casser la compagnie de Chandenier au régiment des gardes, qui devant être de deux cents hommes, ne se trouva que de cinquante, et de réduire la plupart des autres compagnies dudit régiment à 150 hommes. Ces exemples, et le soin que l'on apporta à remplir les compagnies des autres régiments, les renforça quelque peu ;

mais néanmoins les troupes d'infanterie ne furent si belles, ni si complètes, qu'elles soulaient être les années précédentes.

Un presque pareil inconvénient arriva pour la cavalerie : car, comme l'on les mit en garnison, le roi accorda aux capitaines que, pour les enrichir, et leur donner moyen d'entretenir leurs gens durant l'été, il ne les obligeait de tenir leur nombre complet dans les garnisons, et que leurs distributions courraient comme s'il était complet, pourvu qu'ils s'obligeassent de les rendre complètes lorsqu'elles viendraient à l'armée : ce qui fut cause que les capitaines licencièrent tous leurs soldats à huit ou dix près des anciens et affidés ; et quand il les fallut faire mettre en campagne, les capitaines ne pouvaient trouver de soldats, parce que ceux qu'ils avaient cassés n'ayant rien reçu l'hiver, ne voulurent plus retourner. Enfin néanmoins ils firent du mieux qu'ils purent et se mirent aux champs.

On commença donc lors à former les corps des armées, et certes on fit un puissant projet pour remédier à tous les inconvénients et attaquer vertement les ennemis de tous côtés. Pour cet effet on envoya des grandes sommes de deniers au général Bannier et au parti suédois pour divertir leur accord avec l'empereur, qu'ils projetaient, et leur donner moyen de subsister, et de continuer la guerre en Pomeranie et en Michelbourg [Mecklemburg] où ils s'étaient retirés. On envoya aussi de gros deniers aux Hollandais pour leur faire faire une puissante armée, et attaquer les Espagnols du côté de Flandres. On mit sur pied une grande armée du côté de Hainaut, commandée par le maréchal de Chatillon, lequel on avait fait obliger de prendre quelque grande ville pourvu que l'on lui donnât les choses nécessaires à cet effet. On mit une autre armée entre les mains du maréchal de la Force pour assaillir le Cambrésis et l'Artois. Une autre fut donnée au maréchal de Bresé pour assaillir le duché de Luxembourg. Le duc de Waimarch fut renforcé d'hommes et d'argent pour faire tête sur le Rhin, et y faire les progrès qu'il pourrait. On laissa une autre armée à Mr de Longueville pour s'opposer au duc de Lorraine dans la comté de Bourgogne. On envoya force nouvelles troupes pour joindre à notre armée d'Italie, commandée par le cardinal de la Valette qui ne partit que le 20me de ce mois pour s'y en aller, laquelle, jointe à celle de la duchesse de Savoie, devaient s'opposer aux Espagnols qui y étaient puissants. Mr le Prince s'était déjà acheminé en Guyenne avec une très belle armée. Finalement on mit en mer deux armées navales, l'une en l'Océan, commandée par l'archevêque de Bordeaux, l'autre en la mer Méditerranée sous la charge du comte de Harcourt. On pressa madame de Savoie de confirmer la ligue offensive et défensive entre le roi et elle, que son feu mari avait jurée, et on traita avec le roi de la Grand Bretagne d'en faire de même pour rétablir le palatin dans ses états : mais ce dernier n'y voulut entendre ; seulement permit-il à son neveu le palatin de lever des gens dans ses royaumes pour faire un effort au Palatinat, et l'assista de quelque petite somme d'argent, le roi d'une plus grande, les Hollandais de quelques canons et munitions, et sa mère de l'engagement du reste de ses pierreries ; avec quoi il se préparait pour cet effet, et avait mis dans la ville de Mepen ses appareils, et même son argent, laquelle ville l'avant-garde de Galas vint surprendre, et la perte de tout ce que le palatin avait dedans lui fit avorter ses desseins.

Ce même mois mourut de ses blessures Mr le duc de Rohan, qui fut certes une très grande perte à la France ; car c'était un très grand personnage, et aussi expérimenté que personne de notre temps.

Madame de Chevreuse, ce même mois, passa d'Espagne en Angleterre, où elle fut très bien reçue : et les jésuites qui avaient été reçus à Troyes par la violence que Besançon avait faite deux mois auparavant de les y introduire par force, en furent chassés par les habitants de la ville ce même mois d'avril, auquel le roi envoya interdire la troisième chambre des enquêtes du parlement de Paris, sur le mauvais traitement qu'ils faisaient à un de leurs confrères, nommé Colombel, qui s'était fourré contre leur gré en leur compagnie, et qu'ils ne demandaient point l'avis des nouveaux établis ni ne leur distribuaient les procès ; ladite chambre eut aussi commandement de remettre tous leurs procès au greffe du parlement pour être de nouveau distribués aux conseillers de la chambre de l'édit où l'on en avait attribué le jugement.

Finalement en ce même mois, le jeudi 23me, la reine sentit bouger l'enfant dont elle était grosse.

Mai. — Au commencement du mois de mai une personne qui en pouvait avoir quelque connaissance, me fit avertir que, si je voulais faire presser ma liberté, le temps y était bon, et qu'il savait que non seulement je serais écouté, mais même avec efficace. Mais comme j'ai été si souvent trompé de ces espérances, et que je connaissais le peu de bonne volonté que l'on avait pour moi, et les rudes et mauvaises paroles dernières que monsieur le cardinal avait dites à ma nièce de Beuvron, je ne fis ni mise, ni recette de cet avis, remettant à Dieu ma liberté quand il lui plairait de me la donner.

Je perdis en même temps une de mes cousines germaines portant mon nom, madame de Bourbonne, que j'avais toute ma vie extrêmement aimée.

La peste tua quatre ou cinq personnes aux écuries de monsieur le chancelier, ce qui le convia de m'envoyer emprunter ma maison de Chaillot, que je lui accordai, et lui fis meubler au mieux que je pus.

Le duc de Weimarch, suivant sa victoire, après avoir pris toutes les petites places de l'Alsace, s'avança vers le Wurtemberg : mais sentant approcher le général Geuts et Sperreuter (nouvellement sorti de prison), avec des forces considérables, et les voulant empêcher d'avitailler Brisac dénué de vivres, il se retira entre Bâle et Strasbourg en un poste avantageux.

Le marquis de Leganes se mit en campagne en Italie avec de grandes forces, et vint assiéger Vercel, place importante pour l'état de Piémont.

Le maréchal de Chatillon se mit en campagne, et vint entrer en Flandres vers Ardres, où après avoir pris quelques petits châteaux, il vint camper devant Saint-Omer, et se résolut de l'assiéger, commençant sa circonvallation.

En ce même temps le roi d'Angleterre qui s'enrichit des désordres de ses voisins, et qui tire des signalés profits du trafic qui se fait par Dunquerque avec lui, appréhendant la perte de cette place pour les Espagnols, fit dire par ses ambassadeurs de France et de Hollande que, si le roi ou les États voulaient entreprendre d'attaquer Dunquerque, il serait contraint de la secourir, même de rompre ouvertement avec nous et lesdits États.

Le roi défendit en ce mois tout commerce et pratique de ses sujets avec ceux de Sedan, pour quelque mécontentement que le roi avait eu de Mr de Bouillon qui avait aidé à faire passer quelques convois de vivres aux villes du duché de Luxembourg, permettant au reste aux gens de Mr le Comte de pouvoir aller et venir à Sedan.

Juin. — Le mois de juin produisit plusieurs choses, savoir : le secours jeté de deux mille hommes dans Saint-Omer par le prince Tomas, laquelle ville, grande et pleine d'habitants, était sur le point de capituler avec le maréchal de Chatillon, sans attendre un plus long siège ; mais ce renfort si considérable et important les résolut tout à fait à une vigoureuse défense, et fit en même temps rabattre quelque chose de cette première ardeur française, parce qu'en y entrant le prince Tomas défit à plate couture trente compagnies de gens de pied qui étaient mises au poste où le secours passa, qui étaient les régiments d'Espagny et de Foucsolles. Peu de jours après nous eûmes encore un autre échec, mais moindre : car les compagnies de cavalerie de Vittenval et de Vattimont furent aussi défaites en une embuscade où elles donnèrent. Ces divers accidents obligèrent le roi de commander au maréchal de la Force (qui avec son armée faisait le gast [dévastait] au Cambrésis), de se venir joindre au maréchal de Chatillon, lequel se vint loger à deux lieues de Saint-Omer vers Ardres. Mais le prince Tomas se campa avantageusement entre la ville et lui, et le gouverneur d'Ardres ayant fait un petit fort à la tête d'une chaussée pour pouvoir plus facilement aller picorer sur les terres des ennemis, le prince Tomas la vint attaquer le 24me de ce mois, ce qui obligea le maréchal de la Force d'envoyer le vicomte d'Arpajon avec des forces pour tâcher d'y jeter du secours ; mais il trouva la redoute prise et les ennemis campés au-devant ; et le lendemain le maréchal de la Force étant allé avec toute son armée pour la reprendre sur l'avis que l'on lui avait donné que les ennemis s'étaient retirés, il trouva toute l'armée du prince Tomas en armes pour la défendre, et qu'il fallait passer par une chaussée à découvert pour y aller, ce qu'ayant commandé de faire, il y perdit plus de 300 hommes, que morts que blessés à l'attaque, et fut contraint de se retirer.

Or comme nous avions fait diverses armées pour attaquer la Flandre, les Espagnols de leur côté en avaient destiné trois pour la défensive, savoir : une, commandée par l'infant en personne, pour s'opposer à celle des Hollandais, qu'il tenait entre Bruxelles et Anvers ; une autre, commandée par le prince Tomas, qui devait côtoyer celle du maréchal de Chatillon ; et une troisième, menée par Picolomini pour faire tête au maréchal de la Force au Cambrésis. Mais deux jours après que cette dernière armée fut arrivée à son rendez-vous, sur la venue des Hollandais vers Flessingue, le prince-cardinal l'appela pour se venir joindre à la sienne ; et l'avant-garde des États étant venue prendre terre à la digue de Calo, prit un des premiers forts par intelligence, et ensuite un autre et une redoute par force, et de là vint assiéger le fort de Saint-Phelipe, qui se défendit bravement, et donna loisir au cardinal-infant de le venir secourir, et fit telle diligence qu'il trouva les ennemis (qu'un vent contraire avait empêchés de se rembarquer), et les tailla en pièces, remportant quarante drapeaux, huit cornettes, vingt-cinq canons de fonte, et plus de cent de fer, avec douze pontons. Le fils du général qui était le comte Guilhaume de Nassau, y fut tué : lui se sauva avec

peu d'autres ; tout le reste de cette petite armée de six mille hommes fut tué, pris, ou noyé en se retirant, le 25me de ce mois.

Mr le Prince cependant étant arrivé à Bordeaux (où il trouva Mrs d'Epernon et de la Valette mettant ordre à tout ce qui pouvait concerner et faciliter son entreprise pour entrer en Espagne), donna à Mr d'Epernon une lettre du roi par laquelle le roi mandait audit duc, qu'il lui avait précédemment accordé sa retraite en sa maison de Plassac à l'instante supplication qu'il lui en avait faite, et que maintenant il lui ordonnait par absolu commandement, et de n'en bouger sur peine de contravention à son ordre ; ce qu'il lui donnait pour châtiment de ce qu'il avait persécuté et tourmenté des personnes qu'il devait aider et assister puisqu'ils avaient le caractère de ses serviteurs, et sa protection : à quoi Mr d'Epernon obéit aussitôt.

Il y avait aussi plusieurs mois qu'il ne s'expédiait rien à Rome pour les bénéfices consistoriaux ; dont la cause était que la protection d'Aragon, Valence, et Catalogne, ayant vaqué par la mort du cardinal protecteur, elle avait été présentée au cardinal Barberin qui l'accepta et en jouit une année, au bout de laquelle, sur quelque plainte qui fut faite par l'ambassadeur du roi au pape de ce que son neveu se partialisait par trop, en acceptant et exerçant cette protection, et que le roi voulait que le cardinal Antoine Barberin prit la protection de France, qu'il lui offrait, le pape trouva bon qu'il l'acceptât, mais jugeant qu'il n'était pas bienséant que ses neveux se partialisassent si fort pour l'une et l'autre couronne, défendit à l'un et à l'autre d'exercer ces protections ; dont le roi d'Espagne ne se soucia guère, mais le roi persista à vouloir que le cardinal Antoine exerçât une année cette protection, comme le cardinal Barberin avait fait celle de Aragon, à quoi le pape ne voulut consentir ; qui fut une des premières plaintes du roi contre le pape. Étant arrivée ensuite la conquête de Lorraine, le roi entreprit de pourvoir aux bénéfices simples dudit duché et de nommer aux consistoriaux, comme pareillement aux trois évêchés de Metz, Toul et Verdun, et aux bénéfices en dépendant, bien qu'ils ne fussent du concordat : et étant arrivée la vacance de l'abbaye de Saint-Paul de Verdun (bien qu'il y eût un coadjuteur passé en cour de Rome), le roi en pourvut le fils du procureur général de Paris, à quoi le pape s'opposa, et le roi en fit jouir son pourvu par économat. Ensuite l'évêché de Toul étant vaquée lorsque le cardinal de Lorraine se maria, le pape donna ladite évêché à l'abbé de Bourlemont son parent, et le roi y nomma l'évêque de Corinthe qui en était suffragant ; et le pape, vaincu par les prières du roi, accorda pour cette fois seulement que l'évêque de Corinthe fut évêque de Toul, lequel étant mort depuis un an, le roi y nomma l'abbé de Saint-Nicolas d'Angers, des Arnauts, et le pape lors donna de nouveau à l'abbé de Bourlemont, sans s'en vouloir rétracter, l'évêché de Toul. Après cela, ce qui fâchait le roi et monsieur le cardinal, fut que le père Josef, présenté depuis neuf ans au pape pour être fait cardinal, avait été constamment refusé par Sa Sainteté, et offert au roi d'en faire un autre en cas qu'il voulût en avoir, et que le pape le ferait : mais le roi s'y était tellement opiniâtré qu'il ne s'en voulut jamais désister, et le pape s'obstina aussi de telle sorte qu'il aima mieux ne faire point de promotion que d'y admettre le père Josef. Tout cela fit que l'on ne fut pas satisfait du pape par deçà. Mais encore plus que tout cela était que monsieur le cardinal, qui plusieurs années auparavant s'était fait élire abbé

de Cluny, en avait eu ses bulles de Rome ; mais ayant aussi voulu être chef d'ordre de deux autres réguliers, savoir Cîteaux et Prémontré, s'était fait élire abbé de l'une et de l'autre de ces abbayes ; dont la congrégation des ordres à Rome se formalisa sur les plaintes que les abbés dépendant desdites abbayes (qui sont en plus grand nombre étrangères que françaises), en firent, qui remontrèrent qu'ils ne refusaient pas d'obéir et de déférer à ces chefs d'ordre français, pourvu qu'ils fussent légitimement élus, et qu'ils eussent des moines pour abbés suivant l'institution, mais non qu'elles fussent domaine d'un seul homme, comme elles s'y en allaient être, et qu'elles demandaient (en cas que cela fût), qu'ils pussent élire des généraux de leurs ordres aux autres royaumes où il y avait des monastères : ce que le pape jugeant être de périlleuse conséquence, ne voulut admettre monsieur le cardinal à ces deux abbayes ; dont il se piqua. Toutes ces raisons convièrent le roi à faire un arrêt du conseil par lequel défenses étaient faites d'aller plus à Rome pour y chercher les expéditions, ni d'y envoyer plus d'argent. Cet arrêt fut ensuite mis ès mains des gens du roi, qui, après y avoir mis leurs conclusions conformes, le portèrent à la cour de parlement pour le vérifier, ce qui eût été unanimement fait (car ceux qui sont affidés eussent suivi l'intention du conseil, et les autres l'eussent vérifié afin de brouiller davantage les cartes) ; mais il se rencontra que c'était un arrêt, et non une ordonnance, ou un édit, qui sont les choses que l'on vérifie en parlement, lequel fit réponse qu'il n'avait point accoutumé de vérifier les arrêts du conseil, mais d'y acquiescer, et que, si on leur envoyait une ordonnance, ils procéderaient à la vérification : et durant le temps qu'il fallut mettre à changer cela, le nonce ayant eu avis de cette affaire vint trouver monsieur le cardinal le même jour qu'il festinait Jean de Vert et Equenfort que le roi, après les avoir tirés des mains du duc de Weimarch et mis prisonniers au bois de Vincennes, finalement ce jour-là les avait mis sur leur foi, et monsieur le cardinal leur voulut faire festin, où Monsieur se trouva. Le nonce donc vint trouver monsieur le cardinal à Conflans, et par l'entremise du père Josef, fit retarder cette procédure jusques à ce qu'il en eût donné avis au pape, lequel il faisait espérer qu'il donnerait quelque contentement au roi.

Un bruit courut alors que le roi avait dit à monsieur le cardinal qu'il avait sur sa conscience de me retenir si longtemps prisonnier, et que, n'y ayant aucune chose à dire contre moi, il ne m'y pouvait retenir davantage ; à quoi monsieur le cardinal répondit que, depuis le temps que j'étais prisonnier, il lui était passé tant de choses par l'esprit, qu'il n'était plus mémoratif des causes qui avaient porté le roi de m'emprisonner, ni lui de lui conseiller, mais qu'il les avait parmi ses papiers, et qu'il les chercherait pour les montrer au roi. Je ne sais si cela est vrai; mais le bruit en courut par Paris.

Ce même mois la duchesse de Savoie fit jeter un secours de seize cents hommes dans Vercel qui était pressé par le marquis de Leganes. Ce furent des forces de Piémont qui y entrèrent ; mais ce furent les généraux du roi qui en firent le projet et l'exécution.

Il se fit aussi ce mois-là un changement de gouverneur en Lorraine, et on y envoya à la place du sieur de Hoquaincour qui y était, le sieur de Fontenai-Mareuil : et Mr le Prince entra à la fin du mois avec une belle et forte armée dans la Navarre, du côté de Fontarabie.

Le roi me fit, le 21me de ce même mois, donner une lettre de cachet pour tirer mon neveu le chevalier de Bassompierre hors de la citadelle de Nancy, où il était détenu prisonnier depuis le dernier jour de l'année précédente, et ordonna dans ladite lettre qu'il serait mis ès mains de ceux que j'enverrais à cet effet ; laquelle j'envoyai avec une autre mienne à Mr de Hoquaincour pour le prier de s'en vouloir charger, et me le vouloir amener à Paris quand et lui. J'écrivis aussi à Mr le comte de Tornielle et à celui qui faisait mes affaires en Lorraine, nommé Losane, pour le faire mettre en équipage de s'y acheminer, et lui fournir les choses nécessaires à cet effet.

Je perdis aussi ce même mois un de mes meilleurs amis, nommé Mr de Tilly, conseiller au parlement de Rouen. Mais la mort du seigneur Pompeo Frangipani, qui arriva audit mois, me fut sensible jusques à tel point que je souhaitai mille fois la mienne, étant un des plus chers, anciens et véritables amis que j'eusse jamais eu.

Juillet. — Le mois de juillet donna commencement au siège de Fontarabie, Mr le Prince ayant passé le 2me la rivière de Bidassoa proche d'Iron sans résistance, et après avoir pillé Iron prit le même jour le port du Passage, où il y avait sept caraques presque achevées et 150 pièces de canon que l'on amena en France, puis se vint camper devant la ville de Fontarabie avec son armée bien leste et munie de tout l'attirail nécessaire pour attaquer cette place, laquelle il pressa durant tout ce mois, les ennemis ayant jeté par deux fois du secours dedans, l'un par terre, et l'autre par la mer, qu'ils avaient encore libre parce que la flotte du roi que Mr de Bordeaux commandait n'y était encore arrivée.

Mais du côté de Picardie les affaires du siège de Saint-Omer ne prirent pas bonne issue, dont je donne la faute et la cause à la défaite des Hollandais sur la digue de Calo, parce que, comme j'ai dit ci-dessus, l'armée de Picolomini qui était destinée pour faire tête à Mr le maréchal de la Force ayant été par le cardinal-infant rappelée pour faire tête avec la sienne aux Hollandais descendus en Flandres et s'opposer à eux, il n'y avait plus que l'armée du prince Tomas qui pût troubler le siège de Saint-Omer : Mr de la Force avec la sienne se vint opposer à lui tandis que Mr de Chatillon faisait faire la circonvallation de la place et fournir son camp de vivres et autres nécessités pour six semaines ; et parce que de l'autre côté d'une rivière qui passe à Saint-Omer par un canal que l'on y a fait qui lui mène, la ville était aisée à être secourue, il fit par une chaussée rentrer la rivière en son premier lit, et fit faire trois redoutes sur cette chaussée, et pour empêcher que l'on ne les vînt attaquer et prendre, il fit faire un grand fort au lieu où le bac était de ladite rivière, qui à cause de cela fut nommé le fort du Bac, et fit état d'y mettre quatre mille hommes pour le garder, et quantité d'artillerie : mais avant qu'il fût muni de vivres, ni même entièrement en défense, le comte Guilhaume ayant été défait à Calo et l'infant-cardinal se voyant par ce moyen délivré pour longtemps de l'armée des Hollandais, fit promptement retourner Picolomini avec son armée au secours de Saint-Omer, et envoya quand et quand le comte Jean de Nassau avec quinze cents chevaux, pour se joindre au prince Tomas ; lesquels trois généraux ayant consulté de ce qu'ils auraient à faire, se résolurent de joindre douze cents Cravates aux troupes du comte Jean, lequel irait harceler Mr le maréchal de la Force tandis qu'au

même temps le prince Tomas viendrait attaquer les trois redoutes de la digue, et Picolomini le fort du Bac : ce qui leur réussit ainsi qu'ils l'avaient projeté ; car le comte Jean de Nassau ayant envoyé ces Cravates donner jusques dans le logement de l'armée du maréchal de la Force, sa cavalerie les repoussa vertement jusques dans ces quinze cents chevaux armés qu'il tenait en bataille pour les soutenir, à la vue inopinée de laquelle notre cavalerie prit l'épouvante, et en même temps étant chargée par celle des ennemis, elle les mena battant jusques à l'infanterie que le maréchal menait, laquelle fit parfaitement bien, et les ayant arrêtés sur cul, notre canon ensuite leur fit tourner tête, et notre cavalerie s'étant ralliée les poursuivit à leur tour jusques dans leur campement. Or en même temps que le comte Jean parut, le maréchal de la Force en envoya donner avis à celui de Chatillon qui fit en même temps sortir toute sa cavalerie de la circonvallation pour aller au secours dudit maréchal de la Force, et lui-même oyant les canonnades qui se tiraient, jugeant qu'ils étaient aux mains, mit son infanterie en bataille vers le lieu de la retraite du maréchal de la Force, pour le recevoir en cas de malheur ; pendant lequel temps le prince Tomas vint attaquer les trois redoutes de la digue qu'il força aisément parce qu'elles ne purent être secourues du côté du camp, les troupes étant diverties ailleurs, ni du côté du fort du Bac qui fut en même temps attaqué par Picolomini ; de sorte qu'étant prises, et séparèrent le fort du Bac, et le divisèrent d'avec le reste de la circonvallation, et eurent moyen d'entrer à leur aise et sans aucun empêchement dans Saint-Omer, et le pourvoir de toutes choses nécessaires. Le prince Tomas même y alla loger cette nuit-là, et Picolomini battant furieusement le fort du Bac, le força dans deux jours de se rendre aux capitulations qu'il lui donna. Tous ces divers accidents obligèrent notre armée à lever le siège de Saint-Omer, si [toutefois], qui se fit sans désordre ni confusion. Le combat du comte Jean et l'attaque des redoutes et du fort du Bac se fit le 7me juillet.

Du côté d'Italie nous n'eûmes pas meilleur succès : car, comme on attendait à la cour le levement du siège de Vercel que nos généraux avaient mandé comme infaillible après que le secours y eut été jeté, et que les troupes du roi jointes à celles de la duchesse de Piémont étaient campées proche de la circonvallation que même on avait mandé avoir été emportée, il vint nouvelle comme le marquis de Leganes avait pris Vercel le 8me de ce mois ; ce qui causa une grande consternation à nos affaires d'Italie.

Du côté de la Bourgogne, Mr de Longueville prit quelques châteaux, bien qu'il eût le duc Charles, plus fort que lui, sur les bras.

Vers l'Allemagne les ennemis avitaillèrent Brisac, quelque diligence que le duc Bernhard de Weimarch pût faire pour les en empêcher.

Finalement, pour ce qui est de moi, je fus doublement malheureux en ce que ce scélérat de La Roche Bernard écrivit encore contre moi le 19me de ce mois à Mr de Bouteillier le père ; et le gouverneur de la Bastille à qui je renouvelai mes plaintes, au lieu de l'en châtier, lui permit de venir ouïr la messe les dimanches avec les autres prisonniers : et ayant eu la lettre pour la liberté de mon neveu, que j'ai dite ci-dessus, dès le 21me de juin, ayant su que Mr de Hoquaincour s'en retournait de Lorraine, je lui écrivis pour le prier de se vouloir charger de lui pour me le ramener à Paris, et écrivis à celui qui faisait mes affaires en Lorraine pour lui fournir tout ce qui serait nécessaire pour son voyage, au cas que Mr le comte de Tornielle n'y voulût

pourvoir, à qui pareillement j'en écrivis, et lui mandai que je mettrais mon dit neveu à l'académie si je voyais qu'il se disposât de faire quelque chose de bien, et que, si je le voyais porté à mal faire, je le tiendrais auprès de moi à la Bastille, et tâcherais d'en faire quelque chose de bon ; et ayant mis toutes les susdites lettres en un paquet avec celle du roi, adressées à Mr de Hoquaincour, je les envoyai à Mr de Ramefort qui me promit de les faire rendre sûrement ès mains de Mr de Hoquaincour. Mais il arriva que le sieur de Villarseaux maître des requêtes, arrêta pendant les deux ordinaires (je ne sais par quel ordre) tous les paquets qui venaient pour ledit sieur de Hoquaincour à Nancy ; et moi ayant mandé à celui qui fait mes affaires, par l'ordinaire suivant, qu'il ne manquât d'effectuer pour le partement de mon neveu ce que je lui avais ordonné par mes précédentes, étant en peine de ne les avoir reçues, arriva le 12me de ce mois à Nancy pour apprendre ce qu'elles étaient devenues, ce qu'il sut le même soir par l'arrivée du sieur de Fontenai-Mareuil qui venait succéder au sieur de Hoquaincour dans le gouvernement de Lorraine. Mais on ne rendit la lettre du roi pour la liberté de mon neveu qu'à l'heure que ledit Hoquaincour voulut partir, et non à lui, mais à mondit neveu à qui elle ne s'adressait pas, ni les autres lettres que j'écrivais, lesquelles ayant ouvertes et vu que je mandais au comte de Tornielle que je le tiendrais à la Bastille, ne lui voulut envoyer, et se prépara avec deux ou trois pareils garnements que lui, pour s'en aller en Bourgogne, ce qui lui fut facile ; car sans le retenir jusques à quelque ordre du roi, on le laissa sortir de Nancy avec son valet, et il s'en alla trouver le duc de Lorraine en Bourgogne : dont je ressentis un sanglant déplaisir, me persuadant que l'on l'avait fait exprès évader pour jeter le tout sur moi.

Le mauvais succès du siège de Saint-Omer fit que le roi se résolut de s'acheminer en Picardie pour être sur les lieux et remédier par sa présence aux désordres qui étaient en ses armées, et fit avancer le maréchal de Bresé avec la sienne pour se joindre aux autres, ou pour les épauler.

D'autre côté l'armée de mer, commandée par l'archevêque de Bordeaux, partit le 23me de la Rochelle pour aller à la côte de Fontarabie, qui se défendait fort bien, et qui voulait attendre les secours que par mer et par terre on lui promettait.

Août. — Pendant le mois d'août le roi fit attaquer le château de Renty qui au bout de huit jours fut mis en son obéissance ; mais comme il le voulait faire démolir et que l'on y travaillait, les ennemis en ..... Puis voyant approcher le temps des couches de la reine, il s'en revint de Picardie à Saint-Germain en Laye, laissant monsieur le cardinal sur la frontière, lequel, en son absence, fit attaquer le Catelet.

Le maréchal de Bresé, comme j'ai dit ci-dessus, avait le commandement d'une armée qui avait été assemblée en Rethélois, lequel, sur le levement du siège de Saint-Omer, eut ordre de s'avancer, et l'on croyait même qu'il aurait les premières et principales commissions, étant beau-frère de monsieur le cardinal, et le roi n'ayant pas beaucoup de satisfaction des maréchaux de la Force et de Chatillon. Mais comme, pour lui donner cet emploi sans murmure, monsieur le cardinal eût désiré que pour quelque peu de temps on lui mît pour compagnon Mr le maréchal de la Force, à cause que Mr de Bresé n'était pas de si grande expérience, il refusa ce compagnon et dit à monsieur le cardinal qu'il n'était pas bête de compagnie, et qu'il le

laissât faire seul, ce que mondit sieur le cardinal ne lui ayant pas absolument accordé ni refusé lorsqu'il le vit à Abbeville, néanmoins sur ce que l'on lui dit que l'on parlait derechef de le conjoindre avec Mr le maréchal de la Force, il fit un matin assembler les chefs de l'armée, et leur ayant dit qu'il quittait sa charge, il la remit avec le commandement qu'il laissa au sieur de Lambert maréchal de camp, et sans prendre congé du roi ni de monsieur le cardinal, il s'en revint à Paris quoi que lui pût persuader et dire Mr de Chavigny qui fut envoyé après lui pour lui faire changer de dessein ; et ayant demeuré une seule nuit à Paris, s'en retourna en poste en Anjou.

Le 15me de ce mois, jour de l'assomption Notre Dame, le roi fit faire une procession solennelle à Paris pour la dédicace qu'il fit de sa personne, de son royaume et de ses sujets, à la vierge Marie. Il advint ce jour là un grand trouble et scandale dans l'église de Notre Dame de Paris, causé par ceux-mêmes qui devaient l'empêcher et le châtier, si d'autres l'eussent ému ; dont la cause fut que le parlement et la chambre des comptes ont accoutumé de marcher aux processions où ils interviennent, le parlement à la droite et la chambre des comptes à la gauche, en sorte que les premiers présidents de l'une et de l'autre marchent de front, et quand ils entrent dans le chœur de l'église de Notre Dame, le parlement se met à la droite et la chambre à la gauche dans les bancs des chanoines ; et quand c'est un Te Deum, les premiers présidents se mettent ès chaises plus proches de l'autel, et le reste de leurs corps ensuite jusques aux places plus proches de la porte du chœur ; et si c'est en une procession générale, les présidents premiers se mettent aux chaises près de la porte, et les corps ensuite, finissant vers l'autel : or pour l'entrée il n'y a nul ordre, parce que chacun s'assemble au chœur sans cérémonie ; mais quand il faut marcher pour aller à la procession, il faut nécessairement que les deux corps se croisent pour reprendre, l'un la main droite, et l'autre la main gauche : le premier président de la chambre des comptes prétendit de marcher après celui du parlement quand ce fut à sortir du chœur, et les autres présidents au mortier ne voulant laisser passer personne, que le gouverneur de Paris, entre leur premier président et eux, l'en empêchèrent ; sur quoi les deux corps se mirent premièrement à se choquer, puis à se frapper, de sorte qu'il y eut un très grand désordre dans l'église, Mr de Montbason et plusieurs archers, et autres, ayant mis l'épée à la main. Ils firent informer de part et d'autre ; mais le roi ayant été promptement averti de cet inconvénient, attira le tout à soi pour les régler selon qu'il aviserait bon être.

Les choses de dehors se continrent pendant ce mois presque en même état, le duc de Weimarch se tenant devant Geuts campé, le duc de Lorraine en faisant de même devant Mr de Longueville qui reprit Chanitte sans effort. Les Hollandais ne tentèrent rien, ni les Espagnols aussi. Le siège du Catelet continua, comme aussi celui de Fontarabie, hormis que sur la mer notre armée navale eut quelque avantage sur l'ennemie à qui elle coula à fond et brûla quelques vaisseaux.

Ce même mois la reine mère, après presque sept ans et demi de séjour en Flandres, s'en retira et avec un sauf-conduit qu'elle envoya chercher des États s'en vint à Bois le Duc où elle fut magnifiquement reçue, puis ensuite à la Haye.

Du côté d'Italie les Espagnols après la prise de Vercel mirent leurs troupes en garnison pour se rafraîchir des travaux qu'ils avaient eus au siège

de cette place et à celui de Breme, et nos troupes commandées par le cardinal de la Valette ne se montrèrent point en campagne, pour n'être assez fortes pour le faire.

Le 29me de ce mois, en un dimanche, nous fîmes le mariage de mon neveu de Tillieres avec la veuve du feu comte de Mata ; dont je reçus beaucoup de contentement, pour être un riche, noble, et honnête parti. Et le 25me de ce même mois, l'armée navale du roi commandée par Mr de Bordeaux, qui était ancrée vis à vis de Fontarabie durant le siège, vint attaquer quatorze grands vaisseaux espagnols qui étaient venus pour jeter du secours dans Fontarabie et décharger proche de là trois mille hommes de pied pour grossir l'armée de l'*admirante* d'Aragon qui s'était venu camper proche de Fontarabie pour obliger les nôtres de lever le siège ; et le bonheur fut si grand pour nous, que le vent, qui nous était contraire, se tourna en un instant, et le devint aux ennemis, de telle sorte que les ayant jetés en une rade d'où ils ne pouvaient sortir, il fut aisé à Mr de Bordeaux de leur envoyer des brûlots qui les mirent tous en feu avec tout ce qu'ils portaient, à un vaisseau près, qui se sauva.

Presque en ce même temps Manican qui pour la crainte du châtiment, après avoir perdu les forts que le duc de Weimarch avait construits sur le Rhin et ensuite lui avait consignés, s'était retiré et caché, voyant le siège de Saint-Omer commencé, s'était venu offrir au maréchal de Chatillon pour y servir et y faire si bien son devoir qu'il pût mériter d'obtenir grâce : il s'était ensuite jeté dans le fort du Bac, et avait capitulé avec les ennemis, qui l'avaient renvoyé avec ce qui était dedans, rentrer en France par Verdun ; après y avoir mis les troupes s'en vint trouver à Amiens monsieur le cardinal sans autre sûreté que celle qu'il prit en son imagination : mais monsieur le cardinal le fit incontinent mettre dans la citadelle d'Amiens, et lui fit commencer son procès.

Le dernier jour de ce mois, le roi étant de retour de son voyage de Picardie à Saint-Germain, la fièvre tierce lui prit, qui lui a tenu durant neuf accès.

Le prince d'Orange n'ayant pas eu du bonheur au dessein qu'il avait sur Anvers, après s'être refait de sa perte, et remis son armée plus forte qu'auparavant, vint assiéger la ville de Gueldres. Mais l'archiduc infant-cardinal, qui était aux écoutes où il prendrait sa brisée, dès qu'il en eut avis qu'il allait assiéger Gueldres, s'y achemina à grandes journées, et y vint avant que les Hollandais fussent retranchés. Il força premièrement le quartier du comte Henry de Frise le 27me d'août ; ce qui obligea le prince d'Orange de lever le siège le dernier de ce même mois et de se retirer sans tenter tout le reste de la campagne aucun autre exploit.

Septembre. — Le mois de septembre commença par un grand et signalé combat de quinze galères françaises contre pareil nombre d'espagnoles, presque à la vue de Gênes, le combat ayant été fort opiniâtré, lequel enfin se termina à l'avantage de la France, les galères espagnoles ayant par la fuite quitté la partie avec perte de cinq des leurs et de deux des nôtres.

En ce même temps Mr le maréchal de Chatillon sur la mauvaise satisfaction que l'on avait de lui pour le succès du siège de Saint-Omer, reçut commandement de se retirer en sa maison.

Mais le 5me de ce mois, jour de dimanche, à onze heures du matin, naquit Mr le Dauphin, après avoir tenu la reine en travail près de cinq heures. Ce fut une réjouissance si universelle par toute la France qu'il ne s'en était précédemment vu une pareille : les feux de joie durèrent plus de huit jours continuels.

Il y eut ensuite, pour modérer cette joie, une fâcheuse nouvelle du côté de Fontarabie, le siège de laquelle ville ayant déjà duré plus de deux mois, on en attendait tous les jours la prise, quand au contraire on reçut la nouvelle que les Espagnols, le 7me de ce mois, avaient forcé nos retranchements qui avaient été assez légèrement abandonnés par les nôtres avec une telle épouvante que toute l'armée se retira en grand désordre, laissant tout bagage et tous les canons au pouvoir des ennemis, ayant perdu quelque huit cents hommes tués de coups de main et près de deux mille noyés, et ce à la veille qu'elle devait être prise, les assiégés ayant mandé à l'*admirante* et au marquis de los Veles, généraux de l'armée espagnole, qui depuis vingt jours étaient campés devant nos retranchements pour tâcher de les secourir, que, si dans ce jour-là ils ne tentaient de faire un effort qui réussît, ils ne pouvaient plus tenir davantage. On avait quatre jours auparavant fait jouer une mine sous un bastion, qui l'avait entrouvert, de sorte que l'on pouvait facilement y monter, à ce que ceux qui sont revenus de cette déroute témoignent, et que Mr le duc de la Valette qui devait faire donner un furieux assaut, ne le jugea pas à propos ce jour-là, mais remit l'affaire au lendemain, et que les ennemis eurent cependant loisir de se retrancher sur ladite brèche et de reprendre leurs esprits qui étaient à l'heure de la mine tous éperdus, et que le lendemain il ne fit donner si brusquement qu'il convenait ; ce que ledit duc de la Valette ne dit pas, et allègue d'autres raisons. Tant y a que Mr le Prince lui ôta cette attaque et la donna à Mr de Bordeaux son ennemi mortel, lequel Mr de Bordeaux l'accepta, et se prépara avec tant de soin et de diligence que l'on croit assurément que le jour de la Notre Dame de septembre il eût emporté cette place, si la veille la déroute ne fût arrivée, qui fut si grande que même deux jours après les ennemis vinrent enlever une batterie de deux canons qui étaient de l'autre côté de la rivière de Bidassoa vers Saint-Jean de Luz. On envoya aussitôt de la cour deux commissaires pour savoir qui avait causé cette grande déroute, et qui en était chargé. Chacun s'en déchargea sur Mr le duc de la Valette, qui fut en même temps mandé pour venir rendre compte au roi de ses actions. Mais lui, voyant qu'il n'avait pas les rieurs de son côté, s'embarqua dans un vaisseau écossais qu'il fit équiper en guerre, et s'en alla en Angleterre où il fut le bien reçu, où la reine mère était aussi peu de temps auparavant arrivée. Mais comme ils eurent l'un et l'autre de grandes tempêtes sur la mer, ils n'y abordèrent que le mois suivant.

Il se passe peu de mois qu'il ne m'arrive, outre mon malheur ordinaire, quelque nouvelle disgrâce : celui-ci m'en donna une bien amère, qui fut que le duc Charles dont mes prédécesseurs avaient rendu tant de signalés services aux siens, et que j'avais soigné tant qu'il était en France jeune garçon comme si j'eusse été son gouverneur, de qui mon neveu de Bassompierre était tant passionné qu'outre qu'il a longtemps souffert ses extravagances, a dépendu cent mille écus du sien en le servant et y a été pris prisonnier et estropié d'un bras, et mon neveu le chevalier l'était depuis trois mois venu trouver contre son bien et ma volonté, envoya le lundi 5me

de ce mois le colonel Cliquot avec trois régiments d'infanterie, trois de cavalerie, et deux pièces de canon, prendre ma maison de Harouel, qui ne faisait point la guerre, et qui n'était point importante à ses affaires, afin que par ce moyen ce qui restait de ce marquisat fut entièrement pillé et déserté.

J'eus encore un déplaisir bien violent en mon particulier, mais il me passa.

Le jeudi 23me de ce même mois (4 H. d. M.) il m'arriva aussi de grands ressentiments du coup de lance que j'avais reçu en mars, année 1605, parce que la plaie s'ulcéra de nouveau et fit croûte par deux fois, et les chirurgiens craignaient que ce ne fût le calus qui s'était fait au péritoine qui se voulût relâcher. Mais Dieu m'envoya de bonne fortune la connaissance d'une opératrice nommée Giot, belle-mère du premier sergent de la Bastille, qui commença le lundi 27me de ce mois à me mettre des emplâtres un mois durant, qui ont réduit cette grande et ronde cicatrice à si petit point que l'on dirait que ce n'a été qu'un coup d'épée.

Ce même mois le roi fit assiéger le Catelet, seule place que les ennemis tenaient sur nous, qui se rendit après avoir par quelques jours soutenu le siège.

En ce même mois aussi naquit l'infante d'Espagne, ce qui fit remarquer qu'à même mois aux deux rois étaient nés fils et fille, comme il avait fait à leurs pères trente sept ans auparavant, qui avaient été mariés ensemble.

Octobre. — En ce mois d'octobre il y arriva plusieurs accidents divers. Car le roi de Bohème ayant mis une armée assez considérable sur pied et s'étant mis en campagne en cette basse Allemagne, il fut défait aussitôt par les troupes impériales commandées par Axfeld, et son second frère nommé le prince Robert, jeune homme de beaucoup d'espérance, y fut fait prisonnier.

Le jeune duc de Savoie mourut aussi ce mois-là, laissant son autre frère unique, âgé de sept ans, son héritier de ses grands états.

Mr le duc d'Epernon fut interdit de son gouvernement de Guyenne, et eut commandement de s'en venir à Plassac et de n'en bouger jusques à un nouvel ordre. Le gouvernement fut donné par commission à Mr le Prince qui en fut prendre possession. Mr le duc de la Valette eut aussi commandement exprès du roi par un gentilhomme que il lui envoya, de le venir trouver ; à quoi il promit d'obéir, et ayant pris congé de Mr le Prince, près duquel il était, partit pour s'y acheminer ; mais au lieu de venir à la cour, il fut trouver son père à Plassac, et de là étant passé en Médoc s'embarqua dans un vaisseau écossais pour se mettre en sûreté hors de France, le 19me de ce mois.

La reine mère aussi, qui avait séjourné quelque temps en Hollande, après y avoir visité toutes les belles villes du pays, s'embarqua pour se retirer en Angleterre.

Finalement le duc de Lorraine, ayant voulu tenter de jeter un secours de vivres dans Brisac, fit ses préparatifs pour cet effet en la ville de Tanne, et manquant de cavalerie pour l'exécuter, en envoya demander au général de la ligue catholique nommé Geuts, lequel lui envoya quinze cents chevaux avec lesquels et trois mille hommes de pied qu'il avait, il s'achemina avec son convoi ; mais le duc de Weimarch en ayant eu avis, (on doute si ce fut par Geuts même), et Geuts qui devait en même temps faire un effort de l'autre

côté du Rhin pour tenter la même chose, s'étant retiré sans l'entreprendre, ledit duc eut tout loisir d'accourir au duc de Lorraine avec sa cavalerie qui ayant fait seulement semblant d'attaquer celle du duc de Lorraine qui venait de Geuts, le 13me jour d'octobre, ladite cavalerie de Geuts, sans attendre le choc, s'enfuit, laissant l'infanterie avec les charrettes et chariots de convoi à la merci des ennemis ; laquelle infanterie s'étant remparée des chariots fit sa retraite si bien qu'elle ramena ledit convoi sans aucune perte à Tanne, le duc de Weimarch ne l'ayant jamais pu forcer. Mais comme la mauvaise fortune se jette toujours sur ceux qu'elle a commencé de persécuter, mon neveu de Bassompierre qu'avec beaucoup de raison j'aime parfaitement, ayant peu de mois auparavant été honoré par l'empereur de la charge de grand maître de son artillerie aux provinces de deçà le Danube, en était venu prendre possession aux armées impériales qui dépendaient de sa charge ; et ayant premièrement passé dans celle d'Axfeld en Hesse, puis en celle de Picolomini, était finalement venu se faire reconnaître et recevoir en l'armée commandée par le duc de Lorraine six jours auparavant ce combat, et était prêt d'en partir quand ledit duc fit résolution de jeter des vivres dans Brisac, ce qui obligea mon neveu (que je puis dire sans flatterie ni adulation qui ne cherche que les occasions d'acquérir de l'honneur), de demeurer pour se trouver en ce rencontre ; et s'étant mis à la tête de la cavalerie qui fuit si lâchement, ne voulut faire comme eux, et avec vingt ou vingt cinq chevaux qui ne le voulurent abandonner chargea les ennemis, et son cheval ayant été tué sous lui, il fut pris prisonnier et mené à Colmar où il fut très bien traité et avec beaucoup de courtoisie par le duc de Weimarch qui, étant retourné à son blocus de Brisac, le laissa dans ledit Colmar en la garde du marquis de Monthausier qui le traita si humainement et avec tant de témoignages de son affection que cela fut suspect audit duc qui le transféra à Benfeld où il fut étroitement gardé.

Je perdis ce même mois la petite fille de mon cousin de Créquy, fille de mon cousin de Canaples.

J'eus nouvelles que mes sujets de Harouel et de tout ce marquisat abandonnaient les villages, leur étant impossible de subsister, ayant les troupes du duc Charles qui tenaient le château, et celles du roi qui à cette occasion les traitaient comme ennemis, et de telle sorte que le samedi 30me de ce mois le sieur de Bellefonds maréchal de camp vint la nuit surprendre le bourg même de Harouel et le pilla entièrement.

Finalement je reçus encore ce déplaisir qu'un méchant homme, banquier lucquois nommé Vanelly, à qui je ne devais aucune chose, fit saisir sous une fausse dette qu'il simula, une belle tapisserie que l'on portait tendre à la salle de l'évêché de Notre Dame, où il se faisait un acte. Je fus d'autant plus fâché de cette action qu'il ne m'en était jamais arrivé de semblable, quelque dette que j'eusse eue, bien que j'en eusse par le passé eu de très grandes. Ce déplaisir m'arriva le 26me du mois, dont j'eus mainlevée le 29me ensuivant.

Novembre. — Le mois de novembre suivant fut accompagné de très grandes tempêtes sur la mer, qui firent perdre beaucoup de vaisseaux, et principalement en Hollande où plus de soixante vaisseaux y périrent dans les rades. La reine mère du roi qui s'était embarquée le mois auparavant, ne fut pas exempte de ces tourmentes ; car elle fut plusieurs jours à roder sur la

mer avant que de pouvoir aborder l'Angleterre où finalement étant arrivée, elle fut très honorablement reçue. Peu de jours après Mr de la Valette y arriva aussi, qui s'était retiré de France, craignant l'indignation du roi ; et la tempête de la cour fit faire ce même mois naufrage à madame la marquise de Seneçai ma cousine, qui eut commandement de se retirer avec la perte de sa charge de dame d'honneur de la reine : madame de Brassac fut subrogée à sa place, de qui le mari fut aussi fait surintendant de la maison de la reine. Sanguin aussi qui s'empressait fort auprès du roi, et à qui Sa Majesté faisait assez bonne chère, eut commandement de quitter la cour.

Décembre. — La mortalité vint dans le peu de famille qui me restait à Paris, au mois de décembre ; car il m'en mourut trois en dix jours.

J'eus divers déplaisirs dans la Bastille, causés par quelques marauds dont, pour ne point éclater ni me compromettre, ayant prié le gouverneur de faire enfermer pour quelques jours un de ceux-là, nommé Tenance, qui était la seule prière que j'avais faite pour mon particulier audit gouverneur, non seulement il ne le fit pas, et lui dit qu'il s'abstînt seulement de se présenter devant moi ; mais même à l'induction de sa femme, il me fit faire par son lieutenant, le dimanche matin 19me, une fort impertinente harangue sur ce sujet, me disant qu'il fallait que ledit Tenance montât sur la terrasse, et qu'il ne pouvait faire autrement.

En ce même mois le père Josef qui avait quelque temps auparavant été attaqué d'une apoplexie, y retomba le 16me de ce mois, dont il ne put jamais être garanti que le samedi 18me à onze heures du matin il ne mourût. Et ce même jour la ville de Brisac après un long siège se rendit au duc de Weimarch.

1639.

Janvier.— Comme l'hiver suspend toutes les guerres et les voyages, aussi le commencement de cette année et tout le premier mois d'icelle n'a produit aucune nouveauté que la continuation des progrès du due Bernhard de Weimarch, lequel, enflé de la grande prospérité de ses affaires et des grands succès de la précédente année où il avait par trois ou quatre fois vaincu ses ennemis, et pris Brisac, voulut au commencement de celle-ci surmonter encore le froid et la rigoureuse saison et tenir la campagne quand les autres se tenaient près du feu, se jetant dans la Bourgogne où il se rendit maître de plusieurs châteaux qui se rendirent sans résistance et de la ville de Pontarly qui lui tint tête dix-sept jours.

Les affaires de la France dans le pays du Liège commencèrent à décliner, et ensuite à se ruiner tout à fait, jusques au point que l'abbé de Mouzon qui y tenait comme lieu de résident, s'en retira tout à fait.

Je perdis encore ce mois-là par maladie un gentilhomme de mes domestiques, que j'avais nourri page, nommé Des Erables, auquel je me fiais bien fort, et dont j'eus du regret : et la malversation de l'écuyer Chaumontel en mes affaires, qu'il avait tellement embarrassées pour y picorer que tout en était en confusion, et principalement en Normandie, me contraignirent d'en donner ma procuration à ma sœur de Tillières.

Février. — Au mois de février suivant, l'affaire de Mr le duc de la Valette, qui n'avait encore qu'été ébauchée, fut mise sur le tapis, et le 4me

jour du mois le roi tint à Saint-Germain sur ce sujet un ample conseil où furent mandés les princes, ducs et officiers de la couronne, et principaux conseillers, et avec eux les sept présidents au mortier du parlement de Paris et le doyen des conseillers ; lesquels messieurs du parlement ayant été mandés, non en corps, mais chaque particulier par une différente lettre, vinrent premièrement tous ensemble, descendirent au logis du sieur de la Ville aux Clercs, secrétaire d'état, qui obtint du roi que l'on leur apprêtât à dîner par ses officiers, et ensuite eurent de grandes disputes pour leur rang, prétendant qu'ils représentaient la cour de parlement ; ce que le roi leur ayant dénié et concédé seulement qu'ils auraient séance comme conseillers d'état suivant le rang de leur réception, ils ne le voulurent accepter, et aimèrent mieux se tenir tous ensemble au-dessous des conseillers d'état, et par conséquent opinèrent les premiers ; et le doyen ayant été commandé par le roi de dire son avis, après que les informations eurent été rapportées par le sieur de la Poterie commissaire, il maintint que cette affaire ne se pouvait juger ailleurs qu'en parlement, attendu la qualité et les privilèges du délat [de l'incriminé] ; dont il fut fort rabroué du roi, et ensuite quelques-uns des présidents : après quoi de l'avis même de trois ducs et pairs qui étaient en ce conseil, il fut résolu que, suivant les conclusions des gens du roi, le duc de la Valette serait ajourné à trois brefs jours, crié et trompeté par la ville, et qu'à faute de comparoir, son procès lui serait fait et parfait.

Ce même mois le marquis de Ville qui avait été fait prisonnier à la prise de Lunéville, fut envoyé sur sa foi trouver le duc Charles qui avait fait dire par deçà, par un jésuite, qu'il désirait se remettre bien avec le roi et se retirer d'avec l'empereur et le roi d'Espagne.

Ce même mois Mr de Candale, fils aîné de Mr le duc d'Epernon, qui était lieutenant général en Italie, est mort à Casal d'une fièvre pourprée.

Il se fit ce mois-là diverses noces, comme celle de Mr le comte de Harcourt avec la veuve de Mr de Puilorens, celle de Mr de Bonelle fils de Mr de Bulion avec la petite fille de madame de Lansac gouvernante de Mr le Dauphin, et d'autres. Et comme ce mois fut accompagné de force noces, il le fut aussi de force duels, comme de ceux d'Armentieres, de Savignac, de Boucaut, de Roquelaure, de Chatelus, de Cominges et autres. Et pour ce qui est de mon particulier, outre qu'en ce même mois me mourut un cousin germain nommé le sieur de Viange, et mon bon parent et parfait ami le comte de Ribeaupierre, dont j'eus un sensible déplaisir, j'en eus encore un bien grand par mon neveu de Dommartin lequel non content de s'être retiré vers le duc Charles contre la parole que j'avais donnée pour lui, ayant fait pour ledit duc une telle quelle compagnie de chevau-légers, demanda audit duc pour son quartier d'hiver le marquisat de Harouel qui est à moi et l'abbaye de Bechamp qui en est proche, et s'y en vint loger avec beaucoup de désordre.

Mars. — Le ballet que fit danser monsieur le cardinal occupa le commencement du mois de mars : il fut premièrement dansé le dimanche 6me à Saint-Germain devant Leurs Majestés, puis le mardi 8me chez monsieur le cardinal à Paris, finalement le mardi 13me on le dansa à l'Arsenal et à la Maison de ville.

Les Espagnols, ce même mois (tant en leur nom que comme assistant le cardinal de Savoie et le prince Tomas son frère, que l'empereur avait

constitués tuteurs du petit duc de Savoie), se mirent en campagne en Italie, et firent divers exploits en Piémont tandis que nos troupes étaient pour la plupart venues prendre leurs quartiers d'hiver en France.

Ce même mois Mr le duc de Wurtemberg s'accommoda avec l'empereur par le moyen de ses amis, et devait rentrer en ses états, à la réserve des biens ecclésiastiques que ses ancêtres avaient occupés lorsqu'ils avaient quitté la religion catholique ; et pour sa plus grande sûreté on avait ménagé pour lui qu'il épouserait une des filles de l'archiduc Léopold d'Innsbruck : mais en ces entrefaites étant devenu extrêmement amoureux d'une mienne cousine, fille du comte Casimir Reingraf de Morhing, il l'épousa, ce qui retarda en quelque sorte son traité.

Le 28me du mois fut le combat de Sinchio en Italie où les Espagnols eurent quelque avantage sur les nôtres.

Le marquis de Ville étant revenu à Paris, et Mr de Chavigny l'ayant logé chez lui, attendant qu'il le ramenât au bois de Vincennes, contre sa parole se retira une nuit vers le duc Charles ; et pour mon particulier, en ce mois est mort mon bon ami le baron de Neuvy : je sus que mon neveu de Bassompierre était extrêmement malade, et que celui de Dommartin, après avoir pillé mes meubles, pillé et maltraité son grand-père, s'était enfin retiré de Harouel.

Avril. — On fit au commencement de ce mois toutes les répartitions des armées du roi en cette forme :

Mr de Bordeaux avec une très puissante armée de mer, eut le pouvoir en la mer Océane pour le roi. Mr le comte de Harcourt eut le commandement sur la mer de Levant tant sur les vaisseaux ronds que sur les galères, auxquelles on mit par commission le commandeur de Fourbin, le sieur du Pont de Courlay général des galères ayant été suspendu de sa charge.

Mr de Longueville fut adjoint à Mr le cardinal de la Valette pour commander ensemble les forces du roi en Italie, où le roi dépêcha aussi Mrs de Guiche et de Chavigny, le premier en qualité de maréchal de camp, et l'autre, qui est ami intime du cardinal de la Valette, pour le porter à recevoir sans murmurer ce nouveau compagnon que l'on lui avait donné.

On envoya quelques troupes françaises, outre celles qui y étaient déjà, pour renforcer l'armée du duc de Weimarch.

On donna une puissante armée à commander au sieur de Feuquieres avec ordre d'assiéger Thionville. On donna celle du roi à commander au sieur de la Melleraye grand-maître de l'artillerie avec ordre d'assiéger Hedin. On fit général d'une autre armée le maréchal de Chatillon, relégué par ordre du roi en sa maison, d'où l'on le tira, qui eut commandement de se camper vers Guise et vers Cambray, pour accourir à celle des deux armées de La Melleraye et de Feuquieres qui en aurait besoin, et pour tenir les ennemis en échec.

On envoya une grosse somme d'argent aux Hollandais afin qu'ils se missent promptement en campagne pour faire quelque grande entreprise.

Finalement on donna la généralité de Guyenne et de Languedoc à Mr le Prince avec deux armées : l'une sur la frontière de Fontarabie, où Mrs de Gramont et de Sourdis étaient lieutenants ; l'autre en Languedoc, où le maréchal de Schomberg était lieutenant-général et sous lui le vicomte de

Arpajon. Tous lesquels généraux partirent pour aller recevoir leurs forces et s'apprêter de faire quelques grandes actions.

Mais ce qui pressait le plus était l'Italie en laquelle le prince Tomas d'un côté, le prince cardinal de l'autre, et le marquis de Leganes faisaient force progrès dans le Piémont et le Montferrat : et les forces du roi étant retirées en France pour la plupart, celles qui étaient restées n'étaient suffisantes pour sortir en campagne et leur faire tête, de sorte qu'en moins de rien, partie de force, partie par la connivence des Piémontais qui haïssent naturellement les Français, à qui le gouvernement de Madame n'agréait pas, et qui aimaient tendrement ses deux beaux-frères, après avoir pris Villeneuve d'Ast, puis Ast, Montcalier et Pont d'Esture, tout le plat pays du Piémont se rendit presque à eux, et ayant diverses intelligences dans Turin, le marquis de Leganes étant venu joindre le prince Tomas, se vinrent camper au commencement de la semaine sainte entre le Po et la ville avec grande espérance de l'emporter, et de fait la firent sommer ; mais les troupes françaises et le cardinal de la Valette y étant accourus, les assiégés firent le jeudi-saint une très grande sortie sur les Espagnols, et en ayant tué quantité, peu de jours après les ennemis levèrent le siège pour aller achever de prendre ce qui restait du Piémont qui ne fût fortement gardé.

Ce même mois Bannier fut battu en deux rencontres par Axfeld ; mais cet homme, qui est certes un grand capitaine, sachant que Gallas, Axfeld et Marassini étaient pour se joindre bientôt tous trois avec grandes forces, se résolut de les combattre séparées, et étant à grandes journées venu rencontrer Marassini, lui donna la bataille, le défit et prit prisonnier.

Il arriva ce même mois une chose fort extraordinaire, c'est que madame la duchesse de Chaunes étant allée aux Carmélites de Saint-Denis dans un carrosse à six chevaux, le mardi-saint, ayant avec elle trois femmes et un gentilhomme, deux laquais et ses cochers, fut à son retour attaquée par cinq cavaliers portant fausses barbes, qui firent arrêter son carrosse, tuèrent un des laquais qui se voulut récrier, et un d'eux lui vint jeter une bouteille pleine d'eau-forte au visage : elle qui vit venir le coup, mit son manchon qu'elle avait en ses mains, devant son visage, qui fut cause qu'elle ne fut point offensée, et s'écriant qu'elle était perdue, ces cavaliers le crurent et se retirèrent vers autres cinq hommes à cheval qui les attendaient ; et on n'a pu depuis savoir qui a fait ou fait faire cette méchanceté.

Mai. — Ce mois commença la guerre en Flandres, et en Lorraine où dès le commencement un des colonels du duc Charles nommé Cliquot fut défait proche de ma maison de Harouel par des troupes du duc de Weimarch qui le suivirent depuis Tanne.

L'armée de monsieur le grand maître de l'artillerie fut la première sur pied, entra en Flandres, prit Lilers, et quelques châteaux et églises fortifiées. Le colonel Gascion eut quelques troupes défaites par les Espagnols, et monsieur le grand-maître, après avoir quelque temps cherché quelle place il devrait attaquer, se résolut enfin de faire investir Hedin, devant laquelle il se vint camper, et fort bien retrancher.

Mr de Feuquieres fut plus tardif à assembler son armée : il fut néanmoins, le 27me de ce même mois, camper devant Thionville avec une armée assez considérable, et aussitôt commença à s'y retrancher et faire ses forts. Il y eut de l'avantage en ce que l'on ne se doutait point qu'il voulût

assiéger une si forte place, de sorte qu'il y avait peu d'hommes dedans, et même le comte de Voilts qui en est gouverneur, n'y était pas quand elle fut investie.

On tint le 24me un autre grand conseil à Saint-Germain, où les mêmes qui avaient été auparavant, y furent appelés : Mr de la Valette y fut jugé et condamné d'avoir la tête tranchée.

Le lendemain 25me le roi partit pour aller à Abbeville, et dès qu'il y fut arrivé, s'en alla le lendemain au siège de Hedin, puis s'en revint à Abbeville.

Monsieur frère du roi fit ce mois-là, pour sa maîtresse Louison, un grand escarre [fracas] en sa maison, de laquelle il chassa L'Espinay, puis Brion ; et moi je fis une perte que je regretterai toute ma vie, de ma pauvre nièce de Beuvron, qui en l'espace de huit heures fut tuée d'un violent mal de mère, le dimanche 29me de mai à midi : Dieu lui donne paix.

Juin. — Le commencement de ce mois fut très malheureux pour la France en ce que, le 7me, Picolomini avec une forte armée vint donner dans les quartiers non encore bien retranchés, et fort éloignés les uns des autres, de l'armée du sieur de Feuquieres devant Thionville ; et en ayant forcé un, et entré dans les retranchements du camp, il suivit sa victoire, défaisant et rompant les corps des régiments l'un après l'autre, sans beaucoup de résistance ; et la cavalerie s'étant lâchement retirée, il vint finalement donner sur le parc de l'artillerie, qui était retranché, et où le général Feuquieres avait rassemblé quelques troupes qui enfin plièrent, et lui, pris et blessé, fut mené prisonnier à Thionville. Les canons, munitions, vivres, et tout le bagage fut pris, plus de six mille hommes tués, et quantité de prisonniers. Picolomini vint de là en Lorraine prendre Sancy, Longwy et quelques autres bicoques, puis s'étant venu présenter devant Mouzon qui ne vaut rien, il ne la sut néanmoins prendre d'emblée ; et ayant eu avis que le maréchal de Chatillon marchait droit à lui pour lui faire lever le siège, il ne l'attendit pas, et se retira.

Mr le duc de la Valette qui avait été condamné à mort le mois précédent, fut exécuté, le mercredi 8me, en effigie, à Paris, à Bordeaux, et à Bayonne. On y fit à Paris cette cérémonie que l'on vint mettre son tableau dans la barrière qui est au-dedans du Château, auquel lieu les officiers de justice le prirent après quelques formalités.

Ce même mois Mr le Prince ayant laissé cinq régiments d'infanterie et quelque cavalerie sous la charge des sieurs de Gramont et de Sourdis pour garder la frontière de Bayonne, vint avec toutes ses forces assiéger Salses, et ensuite fourrager tout le comté de Roussillon jusques à Perpignan.

Le siège de Hedin ayant tenu encore tout ce mois, enfin se rendit le ..... Le roi voulut venir voir la place et tout ce qui s'était avancé en ce siège, et voulut aussi reconnaître ce service de Mr de la Melleraye, ajoutant à l'office de la couronne qu'il possédait déjà, celui de maréchal de France, duquel il lui donna le bâton le ..... du même mois.

Quelques troupes étant arrivées de France à Mrs le cardinal de la Valette et duc de Longueville, et les ennemis s'étant mis en garnison durant les excessives chaleurs qu'il fait en Piémont durant les mois de juin et de juillet, ils vinrent assiéger Chivas qui, après avoir tenu quelques jours, se rendit.

Je reçus ce même mois deux déplaisirs domestiques qui me furent bien sensibles : l'un fut que mon neveu de Dommartin envoya dire à Mr du Hallier, qui était venu lors gouverneur de Lorraine, qu'il avait dessein de se conformer désormais à mes volontés et de me venir trouver, s'il lui voulait envoyer un passeport à cet effet ; Mr du Hallier, qui est mon ami, fut ravi de me pouvoir obliger en cela, et le lui envoya, dont ensuite mon dit neveu se servit pour aller trouver en sûreté le duc Charles : l'autre, que l'on avait accordé que pour Horn et Tubatel, prisonniers de l'empereur, on rendrait quatre principaux prisonniers impériaux ; mais le duc de Weimarch ayant à cet effet envoyé demander Jean de Vert et Equenfort pour les rendre, le roi les refusa, et ainsi ce traité fut rompu.

Au commencement du mois de juillet, Mr du Hallier ayant ramassé quelques troupes, vint assiéger ma maison de Harouel, et après l'avoir fait sommer, et que ceux qui étaient dedans de la part du duc Charles eurent fait refus de la rendre, il la battit avec deux pièces de canon qu'il avait amenées, et après avoir enduré soixante et dix coups de canon, ledit sieur du Hallier, à la prière du comte et comtesse de Tornielle qui étaient dedans avec mon neveu Gaston, la reçut à composition le mercredi 8me, et y laissa garnison de trente soldats à mes dépens.

L'armée navale commandée par Mr de Bordeaux s'étant mise en mer, alla donner à la côte d'Espagne en un port où était la flotte d'Espagne qu'il y assiégea et fut quelques jours à les attaquer continuellement : mais s'étant élevé une forte tempête, elle fut contrainte de lever l'ancre et de se mettre en haute mer, où elle fut tellement battue de l'orage qu'elle revint très malmenée dans les ports de France.

Le roi, après la prise de Hedin, alla visiter sa côte de Picardie. Pendant ce voyage il eut nouvelle de la prise de Salses par Mr le Prince.

Cependant l'armée des Hollandais, qui avaient promis au roi de faire quelque grand exploit, se tenait toujours aux Philippines, qui sont des forts sur leur frontière, sans en partir, quelque instance que le roi leur put faire.

Mais les princes de Savoie cependant ne s'endormaient pas, et le prince Tomas voyant que les deux généraux de l'armée du roi étaient occupés à reprendre un château à l'entrée des Langues, il exécuta l'entreprise qu'il tramait sur Turin avec les bourgeois et habitants de la ville qui étaient de sa faction, et ayant fait entrer à la file jusques à six ou sept cents soldats qui disant à l'entrée de la ville qu'ils étaient, qui d'Ivrée, qui de Chivas, ou d'autres lieux du Piémont, on laissa passer à la porte. Enfin, la nuit du 27me de ce mois, ayant, pour la forme, fait jouer un pétard à une des portes, les autres lui furent ouvertes, par lesquelles la même nuit ledit prince et le marquis de Leganes entrèrent avec leurs troupes. Madame de Savoie ayant eu de longtemps tel soupçon des habitants qu'elle avait fait aller le petit duc se tenir à Suse, eut ce jour-là deux ou trois avis de l'entreprise ; mais n'ayant des forces suffisantes pour l'empêcher, le vint dire à ses belles-sœurs, leur laissa ses filles et dames avec ce qu'elle avait de hardes, et prenant ses pierreries avec elle, se retira dans la citadelle de laquelle seulement le lendemain matin on tira dans la ville, les ennemis ayant eu toute la nuit pour se retrancher contre ladite citadelle. Tout ce que put faire Madame fut de mander en diligence cet accident aux généraux de l'armée française, qui levèrent le siège de ce château susdit en toute diligence, et

s'acheminèrent vers Turin : ils arrivèrent à Millefleur proche de Turin, le dernier de ce mois, où ils se campèrent.

Il nous arriva du côté d'Allemagne un grand accident de la mort inopinée du duc Bernhard de Weimarch qui prit la peste en la ville de Neubourg sur le Rhin, comme il le voulait passer avec son armée pour aller faire lever le siège de Hauteveiller que l'armée du duc de Bavière avait assiégé : il ne fut malade que trois jours et mourut le ....., laissant dans son armée avec un grand deuil une très grande confusion. Ce fut encore pour mon particulier un très grand malheur ; car s'il eût encore vécu un mois, mon neveu de Bassompierre sortait de prison, l'empereur ayant accordé qu'il fût échangé avec Tubatel lieutenant-général dudit duc, qui, quelques mois auparavant, avait été pris prisonnier en un combat.

Ce ne fut pas le seul malheur qui m'arriva en ce mois ; car je perdis par mort un de mes plus chers amis, Mr l'évêque de Rennes qui, à ma recommandation, avait eu précédemment à cet évêché celui de Lantriguier.

Mr le comte de Tornielle ensuite me fit des plaintes de trois habitants de Harouel qui faisaient des monopoles contre lui, et même un de ceux-là avait perdu le respect en sa présence.

Finalement un trésorier de France, nommé Greffeuille, de Montpellier, m'avait dix ans auparavant prié de prendre un jeune garçon nommé Ducros, de la même ville, pour clerc de mes secrétaires, ce que j'avais fait, et même quand je cassai mon train, je l'avais conservé pour écrire et copier les choses que je désirerais. Ce malheureux pour fournir à ses débauches, se mit à rogner des pistoles et fut pris pour cela le 28me du mois.

Août. — Le premier jour du mois d'août, les généraux de l'armée du roi en Italie entrèrent avec force troupes dans la citadelle de Turin, vinrent saluer Madame et ensuite tenir conseil avec elle de ce qu'ils auraient à faire. Il fut résolu que Madame sortirait de la place et se retirerait à Veillane, ce qu'elle fit le même jour, et eux se préparèrent à faire le lendemain une très grande sortie sur la ville par deux endroits. Mais comme les ennemis avaient eu sept jours de temps pour se retrancher, il leur fut non seulement inutile, mais dommageable de l'exécuter ; car ils y perdirent quantité de braves hommes sans aucun effet. Ils firent encore une autre attaque à deux jours de là aussi infructueusement, ce qui fit que, perdant l'espoir de reprendre Turin, étant campés en un très mauvais lieu où il n'y avait point d'eau, leurs forces n'étant égales à celles des ennemis et dépérissant tous les jours par les maladies, ils quittèrent le dessein de Turin pour penser à faire une trêve qui leur donnât moyen de secourir Casal qui était pressé, qui fut conclue pour deux mois, à commencer le 24me jour de ce mois ; mais, contre l'attente de ceux qui contractèrent cette trêve de la part du roi, s'aperçurent bientôt qu'elle avait été faite à leur dommage ; et les ennemis nous voyant faibles en Italie, ne se soucièrent point de la bien observer, et les Espagnols, selon leur coutume, n'observent leur foi qu'autant que leur avantage y est mêlé avec. Ainsi ils ne voulurent souffrir, selon ce qu'ils avaient accordé, que six cents malades fussent tirés de Casal, et que l'on mît en leur place six cents autres soldats sains, et traitèrent sous main avec le commandeur de Sales gouverneur de Nice, de rendre la ville et le château au prince-cardinal, et ce bon et dévotieux chevalier, persuadé qu'il y allait de sa conscience, la

lui rendit, la ville de Villeneuve s'étant révoltée deux jours auparavant contre la duchesse.

Le roi cependant visitait sa frontière, demeura autour de Sedan, ou à Donchery ou à Mouzon, plusieurs jours, pendant lesquels Mr le comte de Soissons envoya vers lui Sardini, et le roi lui renvoya un gentilhomme ; mais ledit comte voyant approcher le roi, craignant d'être assiégé dans Sedan, y fit entrer deux mille hommes, et travailler en diligence à remparer les fortifications de terre qui étaient éboulées. Pendant son séjour il eut premièrement nouvelle de la prise de Turin, ce qui le fit résoudre de s'avancer jusques vers Langres ; mais il apprit par les chemins premièrement les deux attaques, puis ensuite la trêve qu'il n'attendait nullement. Il ne marchanda point à l'heure même de s'y acheminer le plus promptement qu'il pût, dépêcha en diligence le comte de Guiche et celui de Chavigny à la duchesse, et révoqua Mr de Longueville d'Italie pour lui faire prendre l'armée d'Allemagne que le duc de Weimarch soulait commander.

Cependant le prince d'Orange avec l'armée de Hollande se vint camper devant Gueldres ; mais ayant eu avis que le cardinal-infant venait lui troubler ce siège, il s'en retourna en ses premiers postes vers les Philippines.

Je fis ce que je pus pour empêcher la corde à ce misérable rogneur de Ducros ; mais enfin il fut pendu le jeudi 11me de ce mois ; et me resta ce regret que c'était le seul domestique de tant d'autres que j'avais eus, qui ait jamais été, non repris de justice, mais seulement accusé ou soupçonné.

Ce même mois se fit en Flandres le combat de Saint-Nicolas et celui de Saint-Venant. Le premier était une très belle entreprise qu'avait faite le grand-maître de l'artillerie qui lui eût réussi à grand avantage sans les divers canaux qui sont en ces pays-là, qui divisèrent son armée, en sorte que, du côté qu'il donna, il renversa ce qu'il rencontra et prit quelque petite pièce de canon, mais de l'autre le régiment de la marine et quelques autres n'en sortirent pas si bien. Celui de Saint-Venant fut moindre ; mais il ne laissa pas d'enlever un quartier de cavalerie, et de prendre quantité de chevaux.

Le roi, continuant son voyage, arriva le 13me à Sainte-Menehould, d'où il écrivit une lettre au gouverneur de la Bastille pour me communiquer, assez étrange, dont je dirai le sujet pour faire connaître combien les malheureux sont misérables, même aux choses où leur malheur devrait finir. Lorsque le duc Bernard de Weimarch se fut rendu maître de Brisac, le roi fit ce qu'il put afin que cette place, qu'une armée entretenue par ses deniers avait conquise, lui fut consignée ; mais le duc au contraire maintint que le roi était obligé par un traité qu'il avait fait avec lui, de lui rendre Colmar et Haguenau avec tout ce qui dépendait du landgraviat d'Alsace dont ledit duc demandait l'investiture. Et comme ce siège s'était commencé, continué, et achevé par le conseil, l'entremise et l'aide du colonel d'Erlach, il lui en voulut confier la garde. Ce colonel d'Erlach est un brave homme, gentilhomme d'ancienne maison dans le pays de Berne en Suisse, et qui a passé sept ou huit de ses plus belles années auprès du roi de Suède avec tant d'estime de ce prince, que, deux ans devant qu'il se retirât d'auprès de lui, il l'avait fait colonel du régiment de ses gardes. Mais comme la Suède n'est pas une fort agréable demeure, que son père et mère étant morts qui l'avaient laissé héritier d'assez grands biens tant au pays de Berne qu'auprès de Bâle en une assez belle terre nommée Castelen, le désir de revoir sa patrie et d'y demeurer, et le dessein de se marier, le portèrent à quitter ledit

roi et revenir en son pays vers la fin de l'année 1625, où en même temps j'allai de la part du roi ambassadeur extraordinaire vers les cantons. Et parce que son frère aîné avait autrefois été nourri page de mon père, et que sa maison était fort amie de la mienne, il me vint incontinent voir à Soleure, et je fis une étroite amitié avec lui, le reconnaissant personnage de grand mérite. Et comme en l'année 1630 je fus envoyé derechef par le roi son ambassadeur extraordinaire en Suisse avec ordre d'entreprendre le rétablissement des Grisons en leur liberté opprimée l'année précédente par les forces impériales commandées par le comte de Merode, étant passé par Berne, allant en Suisse, je lui communiquai premièrement mon dessein, comme à une personne en qui je me fiais, qui était mon particulier ami, qui était très habile pour me conseiller là-dessus, et très capable pour m'aider et assister à l'exécution d'icelui : à cela s'ajoutait que par la mort de l'avoyer de Berne Grafrier, un de ses cousins de son même nom d'Erlach avait été fait avoyer de Berne, et que ledit avoyer l'avait fait être du conseil étroit de ladite ville, dont j'avais grand besoin de l'aide et assistance en cette présente affaire, et eux étaient tout puissants pour me la faire avoir. Mais comme les difficultés de l'exécution de mon dessein, causées sur nos manquements, sur la crue du Rhin, et sur l'ouverture de la guerre en Italie, l'eussent rendu impossible, je fus obligé par l'ordre que je reçus de Mr le cardinal de Richelieu, de faire une prompte levée de six mille hommes en Suisse pour lui amener, de laquelle levée j'en donnai la moitié à commander, en qualité de colonel, audit sieur d'Erlach de Castelen, qui passa en Italie où les maladies ruinèrent son régiment après le secours de Casal où il fut employé, ce qui l'obligea d'en solliciter le licenciement, qui était aussi l'intention du roi ; et ayant eu ordre de traiter avec lui pour ledit licenciement, je fus bien aise de m'adjoindre le maréchal de Schomberg afin qu'il fit les refus sans qu'il parusse que ce fut moi ; mais ledit maréchal et moi, n'eûmes pas beaucoup de peine à disputer avec lui ni à le contrarier ; car il se porta si noblement en cela qu'il fit tout ce que nous lui proposâmes, et ainsi nous convînmes avec lui. Mais moi ayant été mis en prison sur ces entrefaites, et le sieur d'Emery, qui voulait faire le bon ménager pour s'accréditer vers le roi, proposa que l'on pourrait faire ledit licenciement à quatre mille écus moins que nous n'avions traité avec ledit Erlach, et qu'il lui fallait rabattre cette somme, ce que le conseil et le maréchal d'Effiat surintendant des finances, furent bien aises de faire pour en payer moins. Mais par ainsi ils mécontentèrent et offensèrent ce brave homme, de sorte qu'il quitta entièrement le service du roi et se retira sans y avoir depuis voulu rentrer, bien que l'on lui ait offert de très beaux emplois : et s'étant retiré en son château de Castelen, lorsque le duc de Weimarch hivernait dans les Franches-Montagnes où il ne pouvait plus subsister, ayant tout mangé, il fut visité dudit colonel d'Erlach qu'il connaissait, lequel lui conseilla de faire dessein sur les quatre villes forestières, qui sont Laufenbourg, Waldshout, Reinfeld et Sekinguen, où il trouverait des ponts sur le Rhin, qui lui donneraient moyen d'entreprendre en Souabe. Il le crut et l'entreprit avec le succès que chacun sait et ensuite le siège de Brisac, qui lui ayant réussi, l'en fit gouverneur. Or comme l'on sut la mort du duc de Weimarch à Paris, ceux qui savaient l'ardente affection que d'Erlach me portait, dirent peut-être qu'il me pourrait demander pour commander en la place du duc de Weimarch l'armée qu'il avait ; et comme je ne suis pas haï à Paris et que

l'on a pitié de ma misère, ce que peu de gens avaient dit par conjecture, beaucoup le dirent comme une chose effective, et même ajoutèrent que d'Erlach avec qui l'on traitait pour remettre la ville de Brisac ès mains du roi, ne voulait rien promettre si l'on n'accordait précédemment ma liberté. Plusieurs me dirent ce bruit qui courait, et même le gouverneur de la Bastille : mais moi, jugeant plus sainement des choses, me moquai de tous ces bruits, et fus même marri de ce qu'ils couraient. Je ne saurais dire si ceux qui menaient les affaires à Paris pour le roi, ne trouvèrent pas ces bruits bons, ou si, me haïssant, ils voulurent tâcher de me faire du mal par là, en pratiquant un nommé Scanevelle, ou si ce Scanevelle, méchant homme et fourbe qui avait l'année précédente été cause de faire trancher la tête au beau-frère de Feuquieres nommé Heucour, tâcha de s'accréditer en me faisant ce tour, ou même si on le fit faire d'ailleurs afin de montrer au roi que je faisais des choses contre son service qui méritaient que l'on me retînt encore prisonnier après un si long temps : mais en quelque façon que ce soit, il est fort vrai que ce Scanevelle qui avait une compagnie de cavalerie en l'armée du duc de Weimarch sous le sieur de Guebrian se feignit être un autre Scanevelle qui avait été nourri mon page (lequel est mort il y a douze ans), et vint trouver le sieur de l'Espinai trésorier des Menus (qui prend quelque soin de mes affaires), et lui dit qu'ayant reçu ma nourriture, il désirait de me faire un grand service, et que, s'il pouvait, il pratiquerait dans l'armée du duc de Weimarch que je fusse demandé pour général. Le sieur de l'Espinai l'écouta et lui répondit qu'il était louable d'être reconnaissant de la bonne nourriture qu'il avait reçue de moi. Scanevelle lui ayant dit qu'il me devait faire savoir sa bonne volonté, l'autre lui dit qu'il était détenu d'une paralysie dans le lit, duquel il ne saurait sortir d'un mois ni peut-être de deux ; mais que si Dieu lui faisait la grâce de se remettre sur pied, qu'il me témoignerait la bonne volonté qu'il avait pour moi ; et ainsi Scanevelle le quitta, qui fut redire non ce qu'il avait dit à L'Espinay, mais qu'il était entré dans la Bastille, qu'il avait conféré avec moi, et que je l'avais dépêché vers Erlach pour le prier de ne rendre point Brisac au roi que préalablement je ne fusse mis en liberté. Je ne sais aussi s'il dit cela, ou si ce fut le prétexte que l'on prit d'écrire cette âpre lettre par laquelle le roi commandait au sieur du Tramblai de me dire que cette action me rendait criminel, que j'avouasse ce qui s'était traité entre moi et ledit Scanevelle, et que, si je manquais à le déclarer véritablement, je me mettais en un étrange état ; finalement que je devais, pour satisfaire et réparer ma mauvaise conduite, écrire une lettre de désaveu audit Erlach. Je ne fus point étonné lorsque je vis cette lettre, n'ayant jamais vu, connu, ni pratiqué ce Scanevelle et ne sachant ce que c'était. J'écrivis sur ce sujet à Mr des Noyers pour en assurer le roi et Son Eminence et écrivis aussi à Erlach conformément à ce que la lettre du roi portait, et quelques jours après, ayant su ce que ce Scanevelle avait dit à L'Espinay, je l'écrivis encore à Mr des Noyers ; ce que j'ai voulu déduire tout au long afin de faire voir à combien de diverses fâcheuses rencontres est sujet un homme qui est dans la mauvaise fortune : je ne reçus aucune réponse de mes deux lettres écrites à Mr des Noyers, non plus que de celle que j'avais envoyée audit Mr des Noyers pour envoyer à Erlach, ne sachant même si elle lui a été rendue, mes premières lettres ayant été écrites le 22me du mois, et cette dernière le 24me.

Le roi continua son voyage vers l'Italie, passant à Langres où il séjourna : de là il vint à Dijon ; puis étant arrivé à Chalon sur la Saône, il tomba malade, eut une forte fièvre accompagnée d'un grand dévoiement ; mais comme Sa Majesté est d'un fort tempérament et que Dieu a un soin très particulier de sa conservation pour le bien de la chrétienté, il fut assez tôt guéri et poursuivit son voyage.

Septembre. — Il m'arriva au mois de septembre un accident qui est ridicule de le dire seulement, et honteux à moi de l'avoir ressenti de la sorte, mais qui m'a été beaucoup plus insupportable que plusieurs autres plus importants que le cours de ma vie m'a fait recevoir. J'avais un petit lévrier qui n'avait pas plus de demi-pied de haut, nommé Médor, de poil isabelle et blanc, le mieux marqué du monde, étant proprement comme ces beaux chevaux aubères, lequel était le plus beau, le plus vif, le plus joli et aimable chien que j'aie jamais vu : ma vieille chienne Diane que j'avais fort aimée, l'avait fait environ un an avant que mourir, comme si elle m'eut voulu laisser cette consolation dans ma prison, qui m'était certes très grande ; car il me divertissait beaucoup et me rendait la prison plus douce. J'avoue que j'y avais trop mis mon affection ; mais enfin je lui avais mise. Il arriva que, le lundi 12me septembre, comme j'étais monté sur la terrasse de la Bastille avec Mrs le comte de Cramail, du Fargis, et madame de Gravelle, et le comte d'Estelan qui ce jour-là m'était venu voir, une grande et vilaine lévrière noire de Mr du Coudray, que j'avais toujours tellement appréhendée pour mon chien que je le prenais d'ordinaire entre mes bras quand je savais qu'elle était en haut, en se voulant jouer avec lui, lui mit un pied sur son petit corps de telle sorte qu'elle lui creva le cœur en ma présence ; certes cet accident me creva le mien, et m'affligea si fort que j'en ai été fort longtemps triste, et que le souvenir même de cette pauvre bête me tourmente l'esprit.

On me manda ce mois-là qu'il y avait de nouveau quelque espérance de l'échange de mon neveu de Bassompierre contre quelque prisonnier : mais ce bruit n'a pas continué.

Pendant que la trêve durait en Italie, le prince-cardinal fit révolter contre sa belle-sœur premièrement la ville de Villefranche, puis ensuite la ville et le château de Nice de Provence, dont le roi reçut nouvelles par les chemins, qui le fâchèrent bien fort pour l'importance de la chose.

Le prince Casimir, frère du roi de Pologne, qui l'année précédente avait été arrêté et retenu prisonnier à Salon de Craux en Provence fut emmené fort honorablement jusques au bois de Vincennes où il entra le jeudi 15me de ce mois et y est gardé.

Une personne qui m'est fort proche, nommée La Tour, joua et dépendit prodigalement force argent, dont je fus averti ce mois-là, ce qui me fâcha fort.

Le roi qui poursuivait son voyage à dessein de voir madame de Savoie sa sœur, et de conférer avec elle sur les présentes affaires, tâcha de la faire venir à Vimy près de Lyon et à cet effet envoya Mr de Chavigny vers elle pour l'en convier. Mais elle ne jugea pas à propos d'éloigner la Savoie et le duc son fils d'une si grande distance, de peur que pendant son absence quelque chose ne s'innovât en ce pays-là ; ce qui fit résoudre le roi de s'acheminer jusques à Grenoble, où madame sa sœur le vint trouver en

grand équipage le 27me de ce mois, Sa Majesté ayant été bien loin de la ville au-devant d'elle ; et le lendemain, qui fut le 28me, mourut à huit heures du matin, à Rivoli en Piémont, Mr le cardinal de la Valette qui y avait été malade quatorze jours.

Octobre. — Au commencement du mois Mr le grand-prieur de Champagne, oncle de monsieur le cardinal, de la maison de la Porte, devint grand-prieur de France par la mort du grand-prieur de Bois Boudran, qui arriva le 2me d'octobre.

Le roi se sépara de madame sa sœur à Grenoble, s'en retournant à Paris avec peu de satisfaction d'elle : car elle ne voulut accorder de mettre le château de Montmélian entre les mains du roi, ni moins de lui donner le petit duc de Savoie son fils pour l'amener en France.

En ce même mois le prince palatin partit de Hollande, inconnu et déguisé avec six chevaux de poste, s'en vint en France, et passa jusques à Saint-Pierre le Moustier pour s'acheminer par la Suisse à Brisac, sous l'espérance d'y être reçu et de se faire chef de l'armée précédemment commandée par le duc Bernhard de Saxe Weimarch, attendu qu'elle avait été destinée par le roi de Suède et les princes protestants d'Allemagne pour servir dans les quatre cercles dont les électeurs palatins sont chefs ; et étant reconnu électeur par ledit roi et lesdits princes, il prétendait de droit cette armée être sous sa charge et son commandement. Le roi fut averti de son passage et le fit arrêter audit Saint-Pierre le Moustier, puis ensuite conduire au château de Nevers.

Le roi ordonna Mr le comte de Harcourt son lieutenant général en Italie à la place de Mr de Longueville qu'il en retira pour lui donner le commandement de l'armée que soulait commander Mr de Weimarch en Allemagne, et de Mrs le cardinal de la Valette et comte de Candale qui tous deux étaient morts en Italie. Ledit cardinal possédait soixante et dix mille écus de rente tant en l'archevêché de Bordeaux qu'en quinze abbayes qui furent lors toutes distribuées à des particuliers. Il était pareillement gouverneur de la ville de Metz et du pays Messin : le roi donna ce gouvernement au sieur de Lambert qui a été longuement mon domestique, et qui était lors maréchal de camp dans son armée et gouverneur de la Capelle en Picardie ; ce gouvernement fut donné au sieur de Roquepine qui commandait à Metz sous le feu cardinal de la Valette. Ce même mois se fit l'accommodement pour Brisac qui reconnut le roi, le colonel d'Erlach en demeurant gouverneur, et l'armée prêtant serment à Mr de Longueville pour Sa Majesté.

Le siège de Salses continuant toujours, et Mr le Prince se préparant pour le faire lever, il mit sur pied vingt et trois mille hommes, ayant pour lieutenant général le maréchal de Schomberg, et se présenta le 24me de ce mois avec son armée sur le tard devant les retranchements des ennemis, qui de fortune ce jour-là étaient si mal gardés, et si mal faits, que l'on eût eu guère de peine à les forcer, et le maréchal proposa que, sans attendre l'arrière-garde, que le vicomte d'Arpajon conduisait par un autre chemin, on tentât l'entreprise qui eût infailliblement réussi. Mais comme la résolution que l'on avait prise au conseil avant que partir n'était conforme à cette proposition, Mr le Prince, avec beaucoup de raison, ne la voulut pas changer, dont l'événement l'en fit puis après repentir : car sur la nuit il vint

un si extraordinaire orage qui continua si véhément toute la nuit que toute son armée se débanda avec perte de plus de trois mille hommes, ou qui périrent, ou que l'on ne revit plus, et ensuite force troupes se débandèrent. Mr le Prince néanmoins et ledit maréchal ne perdirent aucun soin ni temps pour la remettre en état de faire un nouvel effort.

Finalement ce même mois le général Ocquendo qui commandait la flotte d'Espagne, qui avait heureusement amené un grand secours d'hommes et d'argent en Flandres, entreprit de partir des ports d'Angleterre pour s'en retourner en Espagne : mais l'armée navale des Hollandais, commandée par leur général Tromp, ayant attaqué la flotte espagnole, elle la mit en déroute, ayant brûlé plusieurs vaisseaux, pris d'autres, et fait échouer quelques autres en des côtes ennemies.

Novembre. — Au commencement de ce mois de novembre, Mr le comte de Harcourt, nouveau général de l'armée du roi en Italie, qui, dès le mois précédent, était arrivé à Carignan, la trêve étant finie dès le 24me d'octobre, se prépara pour jeter quelque secours d'hommes dans Casal, que la peste en avait dépourvu. Il part donc de Carignan avec une fort petite armée, mais fort délibérée de bien faire, et dont la cavalerie est la meilleure de toute celle du roi, et vint assiéger Quiers, qui lui fit peu de résistance, bien que les ennemis fussent à la vue de la ville pour la venir secourir, et plus forts que l'armée française ; après quoi il fit promptement marcher son armée droit à Casal où il jeta mille hommes de pied dedans, et puis s'en vint reprendre son logement de Quiers. Le marquis de Leganes et le prince Tomas de Savoie, qui avaient chacun une armée plus forte que celle du comte de Harcourt, et qui n'ayant pas cru que ledit comte eût l'audace de se mettre en campagne devant eux et moins de passer jusques à Casal, ne s'étaient pas hâtés de venir l'en empêcher, voulurent se hâter lors de lui fermer le passage de son retour, et se campèrent entre Quiers et Carignan par où il devait passer. Le comte n'ayant pas de forces égales à leur opposer demeura à Quiers autant qu'il eut de vivres ; mais lui étant faillis, il se résolut de passer ou de mourir glorieusement. À cet effet il partit de Quiers, et sur l'entrée de la nuit, qui était lors fort claire, se rencontra l'armée du Leganes à la droite et celle du prince Tomas à la gauche, qui le vinrent en même temps affronter. Mais l'armée française, qui voyait n'avoir que la porte de la valeur par où s'en retourner, animée par son général et par les sieurs de Turenne, de Plessis-Pralain, et la Motte-Houdancour maréchaux de camp, par ses chefs particuliers, et par son propre courage, se défendit courageusement durant quatre heures au bout desquelles elle renversa l'armée du prince Tomas, fit reculer celle du Leganes, et passa à travers des deux malgré eux pour se venir rendre à Carignan ; qui est une des plus hautes et braves actions qui se soit faite de ce siècle.

Le roi arriva à Versailles la veille de la Saint-Martin, où Monsieur son frère le vint trouver.

Du côté de Salses Mr le Prince fit une nouvelle attaque contre le camp des ennemis, qui ne lui réussit pas, le 2me de ce mois.

Le dimanche 13me le palatin fut emmené prisonnier au bois de Vincennes, au-dessus du prince Casimir de Pologne.

Le lendemain Mr de Saint-Marc favori nouveau du roi prêta serment de grand écuyer.

Le jeudi 17me madame de Hautefort qui était maîtresse déclarée de Sa Majesté, eut ordre de lui, porté par Mr de Lomenie, de se retirer de la cour ; on en dit de même à une autre des filles de la reine, nommée Chemeraut, et à un valet de chambre du roi, nommé Lespine. Et le lendemain fut fait le décri des pistoles légères, dont la permission de les débiter avait porté un notable intérêt à la France.

En ce mois fut tué l'écuyer du maréchal d'Estrées, et sa tête mise sur le pont Saint-Ange à Rome, banni pour avoir retiré par force un homme condamné aux galères. Cette mort mit mal le pape et le roi, de sorte que le maréchal d'Estrées n'eut plus d'audience du pape, et que l'on la refusa en France à son nonce : on défendit même aux évêques de le visiter ni d'avoir aucune intelligence ni commerce avec lui.

Il s'était fait l'été précédent quelque désordre en la ville de Rouen contre les fermiers du roi, en suite de quoi il s'en commit aussi à Caen et en la Basse-Normandie où quelques croquants s'élevèrent, ce qui fut cause qu'après que les armées d'une part et d'autre se furent retirées de la campagne, le roi envoya le colonel Gascion avec mille chevaux et quatre mille hommes de pied en Normandie pour châtier ces mutins, lequel s'achemina premièrement à Caen et y logea, puis ensuite ayant eu avis que les croquants étaient vers Avranches et Villedieu, il les y fut tailler en pièces avec perte du baron de Courtaumer, qui fut tué à l'attaque du faubourg d'Avranches.

Le fils de Mr le comte d'Alais mourut ce même mois, qui fut perte pour cette maison. Mais comme l'enfant était petit, la perte ne fut pas égale à celle que reçut la maison de Guise par la mort de Mr le prince de Joinville, que l'on estimait le plus accompli prince de son temps : Dieu le tienne parmi ses élus.

Ce même mois mourut aussi Mr de Valançay, mon bon et cher ami, et qui avait autrefois été mon compagnon en charge lorsque j'étais maréchal de camp.

Madame la duchesse de Crouy, qui avait épousé mon cousin remué de germain, mourut aussi d'une apoplexie la nuit du lundi au mardi 15me de ce mois ; et ma nièce, abbesse d'Epinal, se maria avec le marquis de Haraucour le ....

Étant détenu prisonnier depuis tant d'années dans le château de la Bastille où je n'ai autre chose à faire qu'à prier Dieu qu'il termine bientôt mes longues misères par ma liberté ou par ma mort, que puis-je écrire de moi ni de ma vie, puisque je la passe toujours d'une même façon, si ce n'est qu'il m'y arrive de temps en temps quelques sinistres accidents ; car je suis privé des bons depuis que je l'ai été de ma liberté. C'est pourquoi, n'ayant rien à dire de moi, j'emplis le papier de ce qui se passe tous les mois dans le monde, de ce qui vient à ma connaissance. Et comme, en l'hiver, toutes choses se reposent, ou se préparent pour agir au printemps, ce mois de décembre est fort maigre et stérile de nouvelles, ne s'étant passé autre chose sinon qu'étant venue celle de la seconde tentative du levement du siège de Salses, qui n'avait point réussi, le roi résolut d'en faire faire une troisième, et pour cet effet dépêcha le marquis de Coualin vers Mr le Prince pour lui ordonner ; à quoi il se prépara pour le jour de l'an suivant. Cependant Espenan capitula que, s'il n'était secouru dans le jour des Rois, qu'il rendrait la place aux Espagnols.

Monsieur le chancelier fut ordonné par le roi pour aller à Rouen et en basse-Normandie pour faire faire une exemplaire justice des mutins et rebelles de cette province, et partit de Paris le mardi 20me de ce mois.

Madame de Hautefort et Mad[lle] de Chemeraut, qui étaient venues à Paris, quittant la cour, eurent ordre d'en partir le lundi 26me ; à quoi je terminerai cette année.

1640.

Janvier.— Je n'espère pas que cette nouvelle année me doive être fort heureuse, la commençant par une mauvaise nouvelle que je reçus le premier janvier, que mon nouveau neveu de Haraucour avait un secret dessein de se retirer vers le duc de Lorraine ; ce qui m'eût causé un sensible déplaisir qu'une personne si proche se retirât du service du roi aussitôt après être entré en mon alliance, et d'autant plus qu'infailliblement on eût soupçonné ma nièce sa femme de l'avoir porté à ce dessein, vu la mauvaise opinion que l'on a déjà d'elle sur ce sujet : Dieu m'a fait la grâce d'avoir appris depuis, que ce bruit est faux, et qu'il n'a eu aucune pensée de cela.

Monsieur le chancelier arriva à Rouen le 4me de ce mois, le colonel Gascion y étant entré avec ses forces cinq jours auparavant. Le lendemain de l'entrée de monsieur le chancelier, il envoya une interdiction à la cour de parlement, à la cour des aides, au bailliage, et aux trésoriers de France ; ensuite de quoi il fit faire plusieurs exécutions de ceux qu'il crut avoir trempé au trouble de l'été précédent.

Salses avait capitulé de se rendre la veille des Rois s'il n'était secouru. Mr le Prince se présenta le même matin pour tenter le secours : mais il fut jugé du tout impossible de le faire ; ce qui fut cause qu'Espenan en sortit avec la garnison le 7me de ce mois, qui fut néanmoins heureux à la France en ce que la reine se trouva grosse de nouveau.

L'on chercha ce même mois divers moyens pour trouver de l'argent pour subvenir aux grands frais qu'il convenait faire pour la guerre, entre lesquels celui d'une nouvelle création de seize maîtres des requêtes fut accepté et présenté au parlement pour le vérifier et enregistrer. Mais les maîtres des requêtes ayant fait de fortes brigues, et le parlement ayant odieuse cette nouvelle création, il fut refusé ; dont le roi se sentant offensé exila deux conseillers, Lainé et Scaron, et envoya à la Bastille le maître des requêtes Gamin le dernier jour de ce mois.

Celui de février commença par l'entrée magnifique de l'ambassadeur de Pologne venu pour moyenner la liberté du prince Casimir frère du roi de Pologne, détenu prisonnier dans le bois de Vincennes, lequel arriva à Paris le jour de la Chandeleur.

Monsieur le chancelier, après avoir achevé le châtiment de Rouen, s'en alla en faire de même à Caen.

Mademoiselle, fille de Monsieur, dansa le 17me un ballet de vingt-quatre filles, très beau et superbe, chez monsieur le cardinal. Le 23me elle le dansa à l'Arsenal, et le 26me à la maison de ville.

J'eus nouvelle le dimanche 5me, à midi, d'une chose qui me fut très agréable, et ensuite encore d'une autre, que ma nièce de Haraucour, nouvellement mariée, était grosse. Mais pour n'avoir pas une longue joie, j'eus en même temps nouvelles que l'on était mal satisfait à la cour de

quelques discours que mon neveu, le marquis de Bassompierre, avait tenus de la France dans sa prison, que l'on a depuis avérés être faux.

Ma petite-nièce, fille aînée de Mr et de madame de Houailli, qui était très jolie et bien faite, mourut le 23me à neuf heures du matin ; et trois jours auparavant, savoir le 20me, mourut dans ma maison de Harouel en Lorraine madame la comtesse de Tornielle grand mère de mes neveux, que j'aimais bien fort.

Mars. — Le mois de mars fut remarquable par la mort du Grand Turc lors régnant, causée par une apoplexie, et parce aussi qu'il laissa pour héritier le seul qui restait de la maison ottomane.

On délivra ce même mois le prince palatin prisonnier au bois de Vincennes, à condition qu'il demeurerait six mois en France.

Monsieur le chancelier, après avoir achevé les exécutions contre les mutins et croquants, s'en revint à Paris. Et à la cour, le 19me de ce mois, La Chainée, premier valet de chambre du roi et fort en ses bonnes grâces, fut chassé avec le Peré, frère de Mr le président de Baillieul, et quelques autres de leur cabale.

On demeura d'accord de la liberté de Mr de Feuquieres en échangeant pour lui Equenfort prisonnier au bois de Vincennes, et vingt mille écus. On mit même Equenfort en liberté, qui me vint voir le 15me : mais le samedi 17me la nouvelle étant venue de la mort de Feuquieres le 13me, on le remit en prison.

Avril. — Je commençai le mois d'avril par une mauvaise nouvelle que l'on me manda de la mésintelligence qui était entre Mr le comte de Tornielle grand-père et tuteur de mes neveux, et ma nièce de Haraucour sa petite-fille, laquelle fit saisir tout le bien de mes autres neveux et y a fait un grand désordre.

J'envoyai en Hollande, le 8me, mon neveu de Dommartin, second fils de feu mon frère, qui était un débauché qui m'avait offensé : néanmoins je lui ai voulu entretenir, n'ayant rien vaillant à présent.

Je perdis le 22me de ce mois Mr de Puisieux, mon bon et affidé ami, qui mourut d'une assez longue maladie.

Voilà pour ce qui regarde mon particulier : et pour les affaires publiques, Casal fut assiégé par le marquis de Leganes dès le 9me de ce mois, et Mr le comte de Harcourt ayant eu ordre du roi de hasarder le tout pour le secourir, alla avec quelque neuf mille hommes tant de pied que de cheval contre ledit Leganes qui en avait vingt et deux mille dans ses retranchements très forts et parachevés, qu'il attaqua le 29me de ce même mois si vertement et avec tant de courage et de persévérance qu'après avoir été repoussé par quatre diverses fois, il les força enfin la cinquième, mettant en route l'armée du Leganes de laquelle il prit le canon, les munitions et tout le bagage. Il perdit quelques gens en ces diverses attaques, et entre autres le plus jeune des enfants du sieur du Tramblai gouverneur de la Bastille, nommé Villeblavin, jeune homme qui promettait extrêmement de lui, et que j'aimais particulièrement.

D'autre côté le Bannier ayant perdu une ville par surprise, où il avait retiré son bagage et ses munitions, fut contraint de quitter le poste avantageux où il était, et de se retirer devers Erdfort qui était demeuré du

parti suédois, où il fut promptement suivi par l'armée impériale commandée par l'archiduc Léopold et par Picolomini sous lui.

Le 20me l'édit des créations nouvelles des maîtres des requêtes fut enfin vérifié au parlement, et le nombre restreint à douze. Ce même jour fut rétablie la troisième chambre des enquêtes, qui avait été si longtemps interdite, avec ordre aux conseillers Bitaut et Sevin de se défaire de leurs charges, avec interdiction au président Perrot de Saint-Dié d'entrer en ladite chambre pour y exercer la sienne, jusques à nouvel ordre du roi.

La reine sentit bouger son enfant le vendredi 20me.

Mai. — Le grand succès de Casal animait nos autres généraux de se mettre promptement en campagne pour faire de leur côté quelque exploit signalé, et des le 22me du mois passé le maréchal de la Melleraye était parti de Paris avec un grand équipage d'artillerie, tirant vers Mézières où se devait faire l'assemblée d'une puissante armée qu'il commandait. Monsieur le cardinal, pour faire quitter Paris à tous les braves, en partit le 2me de ce mois, et le roi s'était déjà avancé du côté de Picardie où le maréchal de Chatillon devait aussi avoir une armée sur pied pour défendre la frontière et tenir les ennemis en échec tandis que le maréchal de la Melleraye commencerait quelque siège d'importance ; lequel, en assemblant ses troupes, reçut un petit échec de quelque cavalerie qui lui fut défaite, et nombre de chevaux d'artillerie enlevés ; ce qui ne l'empêcha pas néanmoins de venir promptement investir Charlemont ville très forte sur la rivière de Meuse, laquelle apparemment il eût prise si le ciel ne s'y fut opposé par des continuelles pluies qui l'empêchèrent de s'y arrêter, et qui lui firent changer son dessein en celui de Mariembourg, où pareillement les ennemis ayant rompu une écluse, inondèrent le pays de telle sorte que force lui fut de lever le siège : sur quoi le roi lui manda de ramener son armée fatiguée et dépérie par le mauvais temps, pour la joindre à celle de Mr le maréchal de Chatillon, et toutes deux entreprendre de forcer quelque grande place en Artois.

Ce même mois madame la duchesse de Chevreuse, qui, l'année précédente, avait fait retraite de France et passé en Espagne, puis d'Espagne en Angleterre, finalement d'Angleterre a passé en Flandres, où peu après arriva le bâtard du roi de Danemark avec quatre mille hommes de renfort à l'infant-cardinal.

Le comte de Harcourt après la victoire de Casal ayant renforcé son armée de quelques régiments qui lui étaient arrivés de France, vint mettre le siège devant Turin bien que le prince Tomas de Savoie se fût peu de jours avant jeté dedans avec cinq mille hommes de pied et quinze cents chevaux, et que le marquis de Leganes qui avec ce qu'il avait sauvé de sa déroute de Casal était plus fort que ledit comte, attendit encore des grandes forces du duché de Milan, que le cardinal Trivulse lui amenait : toutes ces choses qui devaient étonner un autre, animant cet homme victorieux d'entreprendre ce grand siège, qu'il commença à presser vertement, et se rendit maître d'abord d'un faubourg fortifié d'où il chassa les ennemis ; ce qui ayant fait hâter le marquis de Leganes de venir en diligence secourir Turin et le ravitailler, il attaqua le camp du comte de Harcourt, mal fortifié encore, pour le peu de temps qu'il avait eu de le faire. Néanmoins il se défendit si généreusement que le marquis fut contraint de se retirer avec perte de près de trois mille

hommes : mais de notre côté le vicomte de Turenne y fut blessé, et plusieurs tués.

Les Hollandais aussi, ayant mis pied à terre en Flandres, voulant passer un canal près de Bruges, le comte de Fonteines s'opposa à leur passage, et après en avoir tué plus de huit cents, et quelques officiers, les contraignit de se retirer.

J'eus ce mois-là nouvelles comme l'empereur avait favorablement traité mon neveu de Bassompierre prisonnier à Benfeld, ayant accordé le sergent de bataille Javelitsky pour échanger contre lui et l'a envoyé en dépôt à Strasbourg.

La Tour est parti pour aller avec Gascion le 30me.

Juin. — Le siège d'Arras assiégé le 13me de ce mois de juin, donna de la crainte aux deux partis : à l'un, qu'il ne fût pris, et aux autres de faillir de le prendre. C'est pourquoi chacun se prépara, savoir, ceux de dedans à se bien défendre, nous à l'attaquer fermement, et les Espagnols à le secourir. Le premier des chefs ennemis qui vint pour troubler nos travaux, fut Lamboy, lequel Mr le maréchal de la Melleraye ayant voulu tâter, vint avec quelque cavalerie proche de ses retranchements et même poussa quelques troupes qui étaient sorties pour escarmoucher ; mais les nôtres inconsidérément poursuivant les fuyards, vinrent donner si proche du camp de Lamboy, que nous y perdîmes quantité de volontaires et de gens de principal commandement : le marquis de Gesvres maréchal de camp y fut pris, et Breauté, sergent de bataille, et maître de camp du régiment de Picardie, tué, qui fut certes un très grand dommage ; car c'était un homme à parvenir un jour aux plus grandes charges.

Juillet. — En ce mois de juillet le siège d'Arras continua avec grande âpreté de part et d'autre, et les circonvallations parachevées, on alla par tranchées droit à la ville par deux divers endroits. Mais le cardinal-infant ayant assemblé toutes ses forces, se vint camper si près d'Arras, qu'il était bien difficile d'y faire passer des vivres ni des munitions de guerre dont l'on manquait au camp, ce qui fut cause de faire tenter divers convois : entre autres le colonel de l'Echelle entreprit d'en mener un par Péronne, et ayant donné avis de son dessein, le maréchal de la Melleraye partit avec trois mille chevaux pour le venir rencontrer au lieu concerté entre eux ; mais comme il s'y acheminait, il rencontra la bannière de Hainaut que le comte de Buquoy et plusieurs seigneurs avec lui conduisaient, laquelle le maréchal attaqua, et la rompit, non sans grand peine et perte d'hommes ; néanmoins elle se retira, et le maréchal ne la voulut poursuivre pour la défaire entièrement, sur le bruit que toute l'armée ennemie s'avançait : il prit quelques prisonniers de condition et se retira au camp sans le convoi que l'on y attendait impatiemment, lequel fut rencontré par cette bannière de Hainaut qui le défit et emmena les denrées qu'il portait. Cela mit le camp en grande confusion ; car il n'y avait plus de vivres ni de munitions de guerre : mais deux jours après, Saint-Preuil en fit heureusement arriver un, qui fut cause que le siège ne se leva point, et que la ville fut pressée vertement.

Le marquis de Leganes d'autre côté fit encore une tentative sur le camp du comte d'Alais devant Turin ; mais il n'y réussit pas mieux que la première fois, et se retira avec perte.

Août. — Le mois d'août fut notable par le mauvais succès des Hollandais, encore battus à une attaque nouvelle qu'ils voulurent entreprendre pour passer un canal dans la Flandre, ce qui les fit désespérer de pouvoir rien faire du côté de Flandres, et les porta au siège de Gueldre. Mais les continuelles pluies qui survinrent, et quelques écluses que les ennemis rompirent, avec la survenue de don Philippe de Silvas, de Andrea Cantelme et de Fonteines, avec dix mille hommes, les fit pareillement lever ce siège et se retirer vers Guenep.

J'eus ce mois-là nouvelle comme l'empereur avait déclaré notre maison descendue de droite ligne masculine d'Ulrich comte de Ravensperg, cadet de la maison de Clèves, et qu'il nous reconnaissait pour princes de cette maison, et que le collège des électeurs y avait pareillement donné son approbation.

Il me vint aussi nouvelles comme mon neveu de Bassompierre devait être mis dans peu de jours en liberté, attendu que Javelitsky pour lequel il était échangé, était déjà en dépôt à Strasbourg. Mon dit neveu me fit écrire pour avoir mon consentement d'épouser la sœur de la princesse de Cantecroix.

Mais le premier jour d'août, les travaux ayant été avancés à Arras jusques à être attachés aux bastions de la ville, la famine néanmoins était si grande dans notre camp, et la difficulté telle d'y amener des vivres, le roi ayant été obligé pour cet effet d'envoyer quérir en diligence l'armée commandée par Mr du Hallier au siège de Sancy en Lorraine qu'enfin il avait pris, et d'envoyer tirer les forces des garnisons de Picardie, ayant assemblé une armée de vingt-cinq mille hommes et mis sur pied un convoi de six mille charrettes ; Mr le maréchal de Chatillon étant demeuré au siège, Mr le maréchal de la Melleraye partit dudit camp avec douze mille hommes le mercredi premier dudit mois, pour venir rencontrer le secours, ce qu'il fit à point nommé : et comme l'on était aux embrassades de cet heureux succès, arriva nouvelles comme les ennemis étaient venus attaquer notre circonvallation, de laquelle ils avaient pris le fort de Ransau et taillé en pièces le régiment de Roncerolles qui était dedans. Alors Gascion vint avec mille chevaux à toute bride vers notre camp, qui fut suivi de Mr de la Melleraye avec ce qu'il avait amené au-devant du convoi. Mais Mr le maréchal de Chatillon lui ayant mandé que ce n'était rien et que les ennemis, ayant vainement tenté l'attaque des lignes, en avaient été repoussés et se retiraient sur la main gauche, qui était vers l'avenue du convoi, il retourna en pareille diligence audit convoi. Les ennemis lors continuèrent leur attaque, où ils repoussèrent plusieurs de nos troupes. Mrs de Vendôme firent ce jour là des merveilles, étant toujours à la merci de mille coups parmi les ennemis, tuant tout ce qu'ils rencontraient, et animant nos gens l'espace de quatre heures que l'attaque dura, en laquelle Mr le maréchal de Chatillon fit ce qu'humainement se pouvait faire, et eut un cheval tué sous lui. Mais enfin le convoi étant arrivé au Camp sans rencontre, avec l'armée de Mr du Hallier et celle qu'avait ramenée Mr de la Melleraye, la partie ne fut plus tenable aux ennemis qui quittèrent volontairement le fort de Ransau, et se retirèrent en bel ordre, voyant arriver les régiments de Champagne et Navarre en bel ordre vers eux pour les en chasser. Alors on pressa les ennemis de sorte qu'une mine que l'on fit jouer

en l'attaque de La Melleraye ouvrit plus de soixante pas de brèche, ce qui fit capituler les ennemis qu'ils rendraient la place au roi s'ils n'étaient secourus dans le 8me du mois. Les ennemis ne manquèrent de se présenter encore pour faire quelque effort : mais ayant trouvé la chose impossible, ils se retirèrent, et les troupes du roi prirent, le jeudi 9me d'août, possession de la ville d'Arras.

Je reçus un petit déplaisir ce même mois par le refus que Mr le comte de Tornielle, grand-père de mes neveux, me fit de me donner le plus jeune de mes dits neveux nommé Gaston, pour le nourrir près de moi. Mais en récompense j'eus le contentement de savoir ma nièce de Houailli heureusement accouchée d'une fille le 30me de ce même mois.

Septembre. — Le roi revint vers Paris au commencement du mois de septembre, ayant laissé monsieur le cardinal vers la frontière, qui s'alla tenir à Chaunes.

Nous eûmes en ce mois deux heureux succès, l'un de la naissance d'un second fils de France, la reine en étant accouchée le .... ; et la prise de Turin arrivée le ... de ce mois.

La révolte des Catalans se peut aussi mettre parmi les heurs de la France, puisque c'est au désavantage de ses ennemis.

Octobre. — En ce mois d'octobre est mort un des plus gentils, des plus braves et des meilleurs princes que j'aie jamais connu [le Duc de Guise], et qui me faisait l'honneur de m'aimer chèrement : aussi ai-je ressenti sa perte aussi vivement dans mon cœur, que de chose qui me soit arrivée de longtemps. Il avait souffert durant neuf années beaucoup de tourment et de persécution de la mauvaise fortune : exilé de France, ayant perdu son gouvernement ; ses biens ruinés ; et ce qu'il a pâti dans sa famille par la perte de ses deux enfants dont l'aîné était le plus accompli prince de son temps, et par la mauvaise conduite du troisième, qui ne vivait pas selon sa profession.

Fin du tome quatrième et des mémoires.

[Memo : Richelieu † 04/12/1642]

Ce mercredi 21 janvier 1643. Lundi Mrs de Bassompierre, de Vitry et le comte de Cramail sortirent de la Bastille, ces deux derniers avec une joie extrême, et pour ce qui est du premier, ses parents et ses amis eurent toutes les peines imaginables à lui persuader d'accepter sa liberté à condition d'aller à Tillieres, et je crus cent fois qu'il n'en ferait rien : j'y fus depuis 10 heures du matin jusqu'à 9 heures du soir qu'ils sortirent... Ils ont trois ou quatre jours pour demeurer icy : ils ont vu tous Mrs les ministres. C'est non sans quelque espérance que M. le maréchal de Bassompierre ne demeurera pas longtemps où il va.

(Henri Arnauld, abbé de Saint-Nicolas d'Angers, dans un journal adressé à la présidente Barillon)